



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

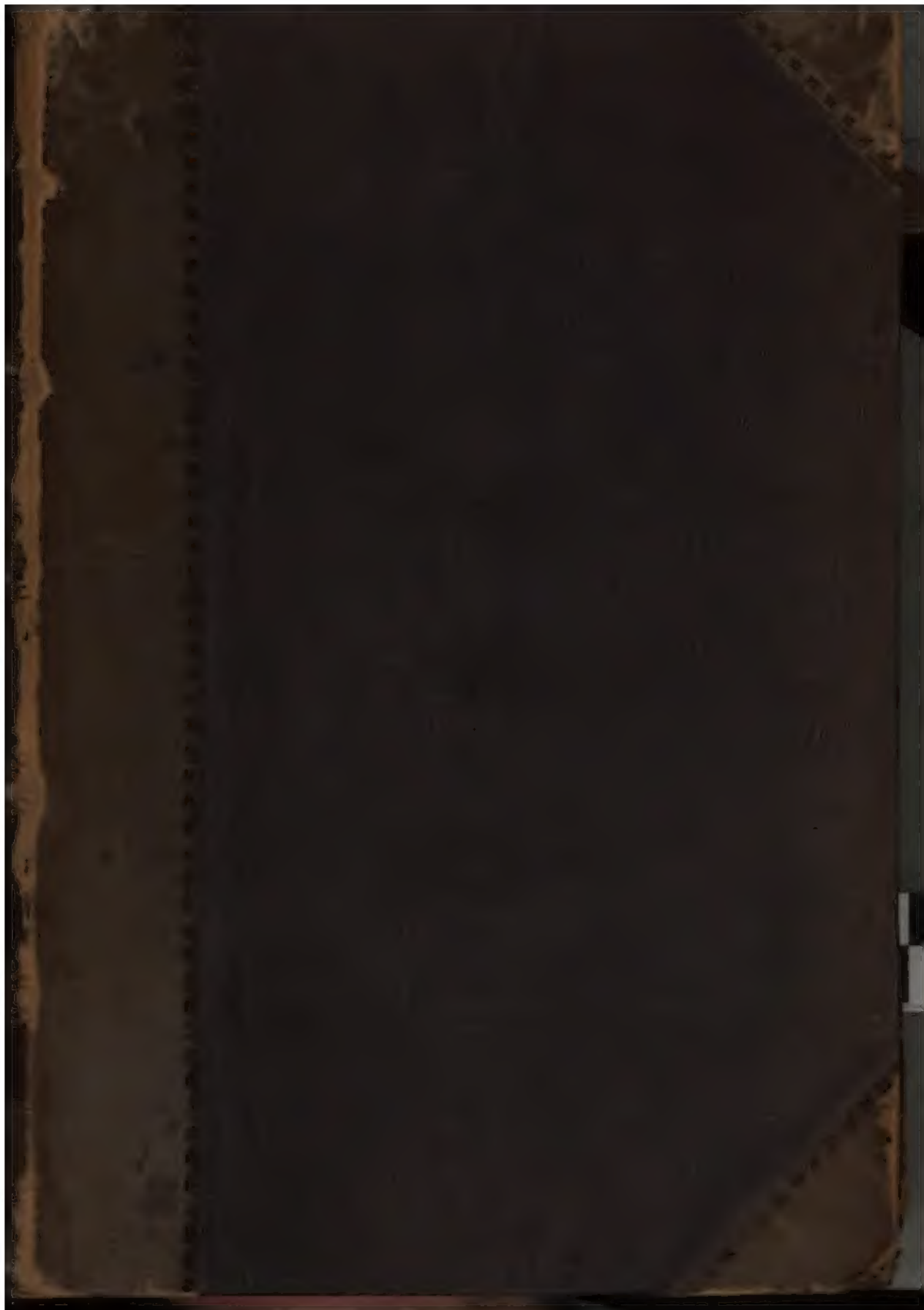
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







600096265Y













ΟΜΗΡΟΥ

ΟΔΥΣΣΕΙΑ

Dans cette collection, M. A. Pierron a déjà publié :

**HOMÈRE : *Iliade*.** Texte grec, revu et corrigé d'après les documents authentiques de la recension d'Aristarque, accompagné d'un commentaire critique et explicatif, précédé d'une introduction et suivi des prolégomènes de Villoison, des prolégomènes et des préfaces de Wolf, de dissertations sur diverses questions homériques, etc.  
2 volumes grand in-8, brochés..... 46 fr.

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

---

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ

---

# L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DIORTHOSÉS ALEXANDRINES

ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

ET SUIVI

DE LA BATRACHOMYOMACHIE, DES HYMNES HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON

---

CHANTS I-XII

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

---

1875

Tous droits réservés

292 h. 10.





# INTRODUCTION

## A L'ODYSSEE.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

L'exemplaire athénien. — Division des chants. — Unité de l'*Odyssee*. — Une erreur des digammistes. — Éditions des villes. — Les diascévastes. — Erreur fondamentale du système de Wolf. — Les ἀπὰξ εἰρημένα. — Platon et Zoïle. — L'éditeur Antimachus. — Système de Paley. — Autres éditions préalexandrines. — Confirmation de notre jugement sur Zénodote. — Zénodore. — Diatribe d'Auguste Nauck contre Aristarque. — Réfutation de ses griefs. — Réflexions sur la science. — Les quatre grammairiens. — Nauck et les hérodianistes. — Adversaires anciens d'Aristarque. — Homérisants divers. — Porphyre. — Scholies de l'*Odyssee*. — Catalogue de ces scholies. — Les scholies du pseudo-Didyme. — Récapitulation. — Le prétendu commentaire d'Aristarque. — Les éditions vulgaires au temps des Alexandrins

On chantait, aux fêtes des Panathénées, l'*Iliade* et l'*Odyssee* d'un bout à l'autre. Une loi portée par Solon, ou plus probablement par le Pisistratide Hipparque, imposait aux rhapsodes homériques l'obligation de suivre ces jours-là un ordre déterminé, au lieu de se livrer à leur fantaisie, comme ils faisaient dans les solennités vulgaires. Cet ordre était celui-là même dans lequel nous lisons encore aujourd'hui les deux épopées : il n'y a aucun doute sur ce point. Les Athéniens, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, connaissaient donc Homère tout entier, et non pas seulement des épisodes détachés de ses



des autres que par le signe appelé coronis, qui représentait la poupe d'un navire (3). On plaçait la coronis entre deux lignes, et elle n'occupait que fort peu de place. Ajoutons que l'écriture archaïque, vu l'imperfection même de l'alphabet antérieur au quatrième siècle, ne s'étalait pas avec une excessive complaisance. Un texte en onciales, sans ponctuation, sans accents, et avec ses *compendia* forcés, exigeait à peine autant d'espace qu'il nous en faut aujourd'hui pour la cursive imprimée. Ainsi l'on peut aller jusqu'à dire que l'*Odyssée* dans laquelle Eschyle et Sophocle ont appris à lire pouvait passer presque pour un petit livre.

Les Athéniens savaient par cœur dès l'enfance les deux épopées d'Homère. C'est là ce qui explique pourquoi, dans les exemplaires à leur usage, on se dispensait de mettre les titres particuliers des rhapsodies. Au premier vers qui suivait une coronis, ils se sentaient en pays connu, et ils nommaient la rhapsodie par sa désignation accoutumée. Quand la division de chaque poème en vingt-quatre chants eut prévalu, c'est-à-dire au temps d'Aristarque, on distingua les chants par les lettres de l'alphabet, depuis alpha jusqu'à oméga. Ces chants avaient toujours le titre de rhapsodies, mais les rhapsodies alphabétiques ne correspondent pas rigoureusement à celles des rhapsodes. Il y a quelquefois jusqu'à deux et trois rhapsodies anciennes dans un seul chant; d'autres fois, au contraire, une seule rhapsodie ancienne déborde sur deux ou plusieurs chants. Ainsi, dans l'*Iliade*, les *Exploits de Diomède* occupent le chant cinquième tout entier et une partie du chant sixième; ainsi, dans l'*Odyssée*, le *Récit d'Ulysse à Alcinoüs* embrasse quatre chants (IX-XII), et l'on regardait ce récit comme une rhapsodie unique, sauf à y tailler au besoin cinq ou six sujets de récitation : la *Cyclopée*, *Éole*, les *Lestrygons*, *Circé*, l'*Évocation des morts*, etc. Cependant les titres anciens joints à chaque lettre numérale sont en général à leur place.

On se rappelle les vers d'Étienne le grammairien sur l'*Iliade*. L'*Odyssée* a eu pareillement son poète alphabétique, mais



celui-ci est resté anonyme, et l'on ne peut attribuer son acrostiche à Étienne. Le grammairien versifie passablement, il écrit avec netteté, on doit même dire avec une sorte d'élégance. L'anonyme ne versifie pas bien, et l'on a souvent quelque peine à deviner sa pensée. Il est vrai que son texte est çà et là fort altéré, et que la première chose à faire, avec son acrostiche, c'est d'y mettre les vers sur leurs pieds et de rétablir partout où besoin est la leçon probable.

L'unité de l'*Odyssée* est aussi éclatante que le soleil. Ceux qui ont essayé d'y signaler plusieurs épopées distinctes ont perdu leur peine et se sont fait moquer d'eux. Les moins déraisonnables d'entre ces derniers supposent que trois poèmes ont concouru à la formation de l'*Odyssée* : *le Retour d'Ulysse*, *le Massacre des prétendants* et *la Télémachie*. Mais ils avouent que ces trois poèmes, dans leur état actuel, sont tellement incorporés les uns dans les autres, que la séparation est impossible, et que même on ne voit clairement ni où commence l'un ni où l'autre finit. N'est-il pas plus naturel de reconnaître que l'*Odyssée* a un plan organique et qu'un seul poète a conçu ce plan, mais que ce poète a largement puisé, pour enrichir son sujet, dans les chants accumulés par la tradition épique des aèdes ? Dès qu'on admet l'existence de poèmes d'une certaine longueur, il n'y a pas de raison sérieuse pour contester qu'une *Odyssée* ait pu naître ou avec ces poèmes, ou après ces poèmes. Wolf seul avait le droit, en vertu de son système, de nier l'*Odyssée*, puisqu'il niait l'existence d'Homère : mais il a eu le bon esprit de se tenir toujours dans le vague, et il n'a jamais apertement dit ce que devenaient entre ses mains les deux grandes épopées homériques.

Il n'y a pas, dans l'*Odyssée*, un grand nombre de vers interpolés, et ces vers faisaient déjà partie du poème dès les premiers temps de la récitation des Panathénées. Les passages contestés par la critique alexandrine sont même quelquefois de ceux qui portent au plus haut degré le caractère archaïque. Je ne parle pas des incohérences et des contradictions signa-

lées çà et là par certains modernes. Ce ne sont presque toujours que de faux jugements ou de pures illusions. On trouve étonnant, par exemple, qu'Ulysse, qui avait un bâton à la main quand il est arrivé chez Eumée, en demande un plus tard à Eumée, pour assurer sa marche en descendant vers la ville : or le poète a dit qu'Ulysse, assailli par les chiens du porcher, s'est assis à terre, et a jeté son bâton. S'informer pourquoi il ne va pas hors de la cour le ramasser, c'est se créer des difficultés sans motif. Ce qui est bien plus frappant que ces apparentes incohérences, c'est l'art merveilleux avec lequel le poète se conforme aux données générales de sa fiction. M. Henri Weil en cite une remarquable preuve dans la différence du langage de Tirésias et de celui d'Anticlée. Le devin dit à Ulysse (XI, 115-117) qu'il trouvera sa maison au pouvoir des prétendants de Pénélope ; mais Anticlée, qui ne sait que ce qu'elle a vu à Ithaque pendant sa vie, dit (XI, 184-187) que Télémaque jouit en paix des privilèges de son rang. Le même critique reconnaît aussi, chez le poète, un vif sentiment de l'importance relative des scènes : « Il ne les charge pas toutes d'incidents ; il sait courir, s'il le faut, et supprimer les détails insignifiants. Télémaque a promis un repas à ses compagnons de voyage (XV, 506) ; mais le poète n'a pas promis à ses auditeurs de leur raconter ce repas : il n'en dit plus rien, et, s'ils sont bien avisés, ils ne réclameront pas. Télémaque s'est chargé de saluer Nestor de la part de Ménélas (XV, 155) ; cependant le poète ne le fait pas rentrer dans la ville de Pylos, et il a raison. »

Il y a quelques épisodes, dans l'*Odyssée*, qui semblent faire double emploi, et dont à la rigueur on pourrait admettre la suppression : ainsi l'assemblée des dieux, au début du chant cinquième ; ainsi les prédictions de Circé (XII, 37-141) ; ainsi la façon dont Ctésippe maltraite Ulysse (XX, 284-302). Mais la suppression serait difficile, pour ne pas dire impossible ; et ces prétendues répétitions ne sont pas sans raison suffisante. Les dieux, au chant cinquième, ont une résolution définitive à prendre au sujet d'Ulysse ; Tirésias, au chant onzième, n'a pré-

dit à Ulysse son avenir que d'une façon très-générale, et les détails où entre ensuite Circé sont loin d'être inutiles; enfin on ne voit pas bien pourquoi, parce qu'Antinoüs a jeté à la tête du mendiant un escabeau, Ctésippe à son tour ne lui jetterait pas un pied de bœuf, ne fût-ce que pour amener l'énergique réprimande que Télémaque adresse à ce jeune impertinent. Quant aux morceaux qui semblent faire le moins corps avec le plan général, la mort du chien Argus (XVII, 291-327), la bataille d'Irus et d'Ulysse (XVIII, 1-116), la chasse au sanglier sur le mont Parnasse (XIX, 413-466), ce sont là évidemment des traditions que suggérerait aussitôt le nom d'Ulysse, et que le poète, bon gré mal gré, devait à ses auditeurs; ce sont en outre les plus parfaits récits qu'il y ait dans l'*Odyssée*.

Le chant onzième paraît avoir subi du temps de Pisistrate quelques additions; mais ces additions sont peu de chose, et l'on verra, dans notre commentaire, que toutes les difficultés soulevées à propos des incohérences de ce chant ont été résolues par les anciens, et supérieurement résolues. La vraie critique cherche l'ordre, l'harmonie et la beauté. Les atomistes, qui prennent une épopée pour la désagréger, pour la réduire en fragments et presque en poudre, peuvent posséder toutes les sciences et tous les talents : ils ignorent la poésie. Même quand on ne sait quoi leur répondre, on est en droit de leur dire, avec Aristophane (*Plutus*, vers 600) : « Tu ne me persuaderas pas; non, quand tu m'aurais persuadé! »

Les digammistes croient qu'il y a eu des exemplaires d'Homère où figurait le digamma : c'est une illusion, et rien de plus. Au temps du manuscrit des Panathénées, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la poésie éolienne, les Éoliens eux-mêmes ne s'inquiétaient du digamma que là où il leur était utile. Les vers d'Alcée et de Sappho sont pleins de fautes contre l'usage de la lettre inventée par Bentley. Quant aux Ioniens, ils ne se doutaient même pas de l'existence de cette lettre anglaise. C'est uniquement d'après l'examen de certains phénomènes prosodiques qu'on peut supposer, dans l'exemplaire athénien,

un reste plus ou moins effacé de l'influence du digamma.

On n'est pas en droit d'affirmer d'une manière absolue que toutes les *éditions des villes* fussent des éditions complètes, et qu'elles comprissent les deux épopées. Cela pourtant est plus que probable, car il y en a plusieurs dont l'*Odyssée* est citée concurremment avec l'*Iliade*. Ainsi l'on trouve, dans les *Scholies*, deux citations de l'*Odyssée* de Marseille (I, 38 et 97); ainsi, dans les *Scholies* encore, il y a un appel à l'*Odyssée* d'Argos (I, 424). Ce n'est donc pas forcer l'induction que d'admettre une *Odyssée* de Chios, une *Odyssée* de Sinope, une *Odyssée* de Cypre, une *Odyssée* de Crète. Nous avons trois variantes de l'*Odyssée* d'Éolie (XIV, 280, 331, et XVIII, 98), tandis qu'il ne reste aucune trace d'une édition éolienne de l'*Iliade*. Mais il n'y a pas plus de raison pour contester une *Éolique* complète que nous n'en avons pour contester les *Odyssées* des villes dont les *Iliades* seules sont nommées. Les peuples grecs avaient pris Athènes pour modèle, et, dès que l'exemplaire athénien contenait les deux épopées, il en était naturellement de même des exemplaires de chacune des villes homérisantes. Le raisonnement est à *fortiori* dès qu'il s'agit de l'édition cyclique, en quelque ville d'ailleurs que cette édition soit née, et quelle que soit la date qu'il faille lui assigner. En effet, les deux épopées d'Homère faisaient partie du *Cycle épique*, et au même titre l'une que l'autre.

Le texte des éditions des villes ne différait de la vulgate des rhapsodes que par des détails de peu d'importance. L'*Odyssée éolienne* elle-même n'avait rien de particulier. Son nom indiquait simplement le pays où s'était faite la copie; et l'on peut être sûr que le scribe, ou, si l'on veut, le diorthunte, tout en travaillant pour des Éoliens, n'avait conservé dans la diction d'Homère que les éolismes consacrés.

Je n'ai point parlé d'une édition de l'*Odyssée* citée par Callistrate à propos du vers XIV, 204, parce qu'on n'a pas encore bien compris le titre de cette édition : ἡ ἐκ Μουσείου. Il y avait un grand nombre d'exemplaires des deux poèmes dans le Mu-



sée; et ce titre ne désignerait quelque chose de précis que s'il s'agissait, comme le veut Karl Lehrs, d'une *Odyssée* spécialement conservée dans le temple des Muses de la grande école d'Alexandrie. Encore faudrait-il savoir à quelle sorte d'excellence cet exemplaire devait un pareil honneur. Je n'y vois, pour ma part, qu'une *ancienne* quelconque, c'est-à-dire une de ces éditions anonymes antérieures à l'alphabet de vingt-quatre lettres, et dont tout le mérite consistait à représenter l'exemplaire athénien : or les *anciennes* abondaient dans la bibliothèque du Musée.

Le mot *diascévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le Dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot, et il lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition, si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec διασκειστής, dont *diascévaste* est la transcription littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait interpolateur. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthuntes*, c'est-à-dire correcteurs, et non diascévastes. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maldroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons. Le type du diascévaste, ce n'est point Aristarque, c'est l'outrecuidant maître d'école qui se vantait, devant Alcibiade, d'avoir chez lui un Homère tout entier corrigé de sa propre main.

Mais il faut reconnaître que M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français : or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot diascévaste la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf <sup>1</sup>. Quelques-

1. *Prolégomènes*, XXXIV, p. CL-CLV ; 90-93 de la 2<sup>e</sup> édition.

uns des adversaires de Wolf appellent *parti-pris* ce que je viens de nommer *chimère*. Son système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; et c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses diascévastes perfectionnant l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins, derniers architectes, à l'entendre, de la construction des épopées d'Homère.

Il est donc permis, jusqu'à un certain point, de s'étonner que l'erreur de Wolf, volontaire ou non, semble avoir été consacrée chez nous par un helléniste de premier ordre. Il manque à l'article *diascévaste* un de ces contre-articles comme M. Littré excelle à les faire pour revendiquer au besoin, contre un faux usage, les droits de la science et de la vérité. Mais ce qui est beaucoup plus étonnant que cette lacune, c'est la naïve tradition que suppose l'usage *français* du mot diascévaste. Personne ne lit les *Prolégomènes* de Wolf, pas plus en Allemagne qu'en France. Il n'y a pas plus de quinze ans que la première édition de ce livre, aussi fameux que peu connu, est épuisée ; et elle datait de 1795 ! Mais il y a un certain nombre d'axiomes, ou plutôt de contre-vérités, qui ont passé des *Prolégomènes* dans une foule d'ouvrages en toute langue, et que j'ai vu enseigner par des gens d'esprit qui ne savaient pas même la véritable orthographe du nom de Wolf. Cette doctrine se transmet comme une religion, et le scepticisme homérique n'a vécu, en définitive, que par des actes de foi. Un examen vraiment sérieux eût réduit au néant le wolfianisme dès ses premiers jours. Il suffisait de recueillir les passages grecs où il s'agit des diascévastes. Mais personne n'y songea ; et ce n'est que depuis peu qu'on a commencé à s'apercevoir combien Wolf avait eu raison de compter sur l'ignorance et la sottise de l'espèce humaine. Tout ce qui est bon dans ce qu'on appelle son système n'est pas de lui, et c'est par d'insoutenables paradoxes qu'il est devenu un grand homme.

L'histoire de l'*Odyssée*, au cinquième siècle avant notre ère,

ne diffère point de l'histoire de l'*Illiade*. Je renvoie donc ici à ce qu'on a lu ailleurs<sup>1</sup> sur l'exégèse des philosophes, sur les allégoristes, sur les glossographes, sur les enstatiques et les lytiques. J'ajouterai seulement quelques observations, à titre de complément, d'éclaircissement, de redressement au besoin.

Il faut distinguer, dans les ἀπαξ εἰρημένα d'Homère, trois sortes de mots distincts : ceux qu'Homère a seul employés, ceux qui se trouvent dans l'*Illiade* et non dans l'*Odyssée*, ceux qui se trouvent dans l'*Odyssée* et non dans l'*Illiade*. Il est probable que le travail des glossographes s'appliquait à toutes les sortes de ἀπαξ εἰρημένα, mais surtout à la première : ce sont ces termes-là dont il importait particulièrement de conserver la signification. Nous pouvons supposer que les glossographes ont été des maîtres d'école. Les plus intelligents sont les ancêtres des grammairiens homérisants ; quant aux autres, malgré bien des extravagances, il doit leur être pardonné à cause de la bonne intention.

Quelques philosophes ont été choqués de la façon dont j'ai caractérisé la critique d'Homère par le divin Platon. Je ne retire rien de ce que j'ai dit, et je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas rencontré sous ma plume, pour rendre ma pensée, des expressions encore plus énergiques. C'est le droit du plus humble des mortels de protester pour sa part, là où il s'agit du bon sens et de la vérité. Or il est certain que Platon a été absurde en parlant d'Homère. On est même en droit de dire qu'il a préparé Zoïle. Beaucoup des remarques de l'Homéromastix sont conformes à celles de Platon<sup>2</sup>.

Puisque le nom de Zoïle est ici à sa place, j'en profite pour noter qu'il n'est pas toujours exact qu'une rectification ne serve à rien. M. Littré, dans son article *Zoïle*, a tenu compte de mes observations sur l'erreur lexicographique qui donne à ce nom une double antonomase, *envieux* et *critique inintelligent*. Il est vrai que M. Littré est un savant uniquement et absolument

1. *Introduction à l'Illiade*, chap. I, p. xviii-xxviii.

2. Voyez *Zoïle*, Appendice VI de l'*Illiade*, t. II, p. 579-583.

dévoué à la science, et qui n'a pas besoin, pour lui faire accueil, qu'elle se recommande de quelque illustre patron. Je suis sûr que, si jamais il remanie son livre, cet article *diascévaste*, à propos duquel j'ai dû faire des réserves, aura la contre-partie que j'ai regretté de n'y point voir.

La liste des anciens éditeurs d'Homère desquels on connaît les noms commence à Euripide le Jeune, neveu du poète tragique. Cet Euripide avait donné les deux épopées, à supposer, comme dit Suidas, que ce travail fût de lui (εἰ μὴ ἄρα ἐτέρου ἴστίν). Pour ce qui est de savoir ce qui distinguait son édition, il est inutile de s'en préoccuper. Les renseignements font absolument défaut. Quant aux éditeurs Nessus et Léogoras, que l'on cite à propos de l'*Iliade*, ils ne sont pas même nommés à propos de l'*Odyssée*.

Le poète ionien Antimachus de Colophon est assez souvent cité comme éditeur d'Homère : une fois seulement pour son *Odyssée*, mais vingt fois au moins pour son *Iliade*. Les Alexandrins n'approuvaient pas toujours ses leçons. Cela fait dire à certains Allemands qu'Antimachus n'avait pas suffisamment tenu compte des anciens textes, et que les leçons qui lui étaient propres n'étaient que des corrections arbitraires. Il est plus sûr, je crois, de dire qu'Antimachus avait fait un consciencieux usage de ses ressources, mais que ses ressources étaient peu abondantes, et qu'il a dû plus d'une fois se tromper. Jacob la Roche suppose, avec quelque raison, que la base de la recension d'Antimachus avait été le texte de Chios. C'est dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* des Homérides que le poète ionien avait appris à lire ; c'est l'Homère de Chios qu'il savait par cœur ; c'est celui qu'il a dû naturellement préconiser. Mais rien ne prouve qu'il n'en ait pas eu sous la main un certain nombre d'autres.

Un Anglais de nos jours, qui passe dans son pays pour un helléniste de premier ordre, vient d'inventer un système d'après lequel Antimachus aurait été non pas seulement le diorthunte des poètes homériques, mais l'auteur de ces poèmes. Le travail que Wolf attribuait aux quatre poètes, ou prétendus tels,

qu'avait mis en œuvre Pisistrate, Paley l'attribue à Antimachus : c'est Antimachus, selon lui, qui a compilé les rhapsodies primitives, qui les a agencées dans un ordre raisonné, qui en a fait la suture, et qui a transformé en deux corps pleins de vie la matière inerte laissée par les aèdes. Il n'y a rien de plus insoutenable que ce paradoxe, ni même de plus étrange : les preuves de la haute antiquité d'Homère abondent et surabondent. L'étude seule de sa langue dément toutes les assertions de Paley. Qu'est-ce donc, si l'on ouvre Tyrtée, Solon, Théognis, Pindare, Eschyle, tous ces poètes pleins de l'esprit d'Homère ? L'art grec lui-même atteste qu'Homère n'est pas un contemporain de Socrate et de Platon.

On se figure peut-être que Paley, par son invention bizarre, s'est fait tort dans l'esprit de ses compatriotes. Il n'en est rien du tout. Les Anglais trouvent le système admirable, et ils se disent avec une satisfaction non dissimulée : « L'Angleterre a enfin son Frédéric-Auguste Wolf ! » Il est vrai que le journalisme, en fait d'études homériques, n'est pas le plus compétent des juges. Mais je ne puis m'empêcher de croire que Paley a fait un très-bon calcul, quand je vois avec quel respect les philologues discutent son système. Hayman y consacre 136 pages du tome deuxième de son *Odyssée*, et Munro un long article de la savante Revue nommée *the Academy* (May 1, 1873).

L'édition d'Aristote n'avait jamais été complète, et c'est l'*Iliade* seule qui figurait dans la cassette d'Alexandre. Mais l'*Odyssée* n'avait pas été moins que l'*Iliade* l'objet des discussions d'Aristote, auteur des *Problèmes homériques*. Il nous reste plusieurs des questions et solutions d'Aristote afférentes à l'*Odyssée*.

Le poète Aratus de Soli, contemporain d'Aristote, avait fait une diorthose de l'*Odyssée*, mais on ne dit pas qu'il ait travaillé sur l'*Iliade*. Sa recension même n'est qu'un simple souvenir, car nous n'avons pas une seule des leçons d'Aratus.

Rhianus le Crétois, poète et grammairien comme Aratus, est souvent cité dans les scholies de l'un et de l'autre poème. Il les

avait revus et corrigés tous les deux. La forme même de quelques-unes des citations de Rhianus semble indiquer qu'au texte il avait joint un travail d'exégèse, un commentaire explicatif. On trouvera dans nos notes toutes ses variantes de l'*Odyssee*. Je remarque en passant que le nom de Rhianus (Ῥιανός) est quelquefois changé par les Byzantins en Arianus (Ἀριανός).

Il y avait une *Iliade* dont l'éditeur était Philémon de Crète, ou, selon d'autres, Philémon le Critique, et l'on en a conservé quelques variantes; mais on ne cite nulle part ce Philémon comme éditeur de l'*Odyssee*. Il en est de même de Sosigène, quatre fois cité comme éditeur de l'*Iliade*, et par lequel se clôt la liste des κατὰ ἀνδρα, des diorthoses individuelles, des éditions non anonymes antérieures à celles des Alexandrins.

Jacob la Roche a recueilli et mis en ordre toutes les variantes d'Homère propres aux éditions préalexandrines, depuis Antimachus jusqu'à Sosigène<sup>1</sup>. Il n'y a pas une seule de ces variantes qui ait une importance un peu considérable. Elles ne sont même pas très-nombreuses, surtout celles de l'*Odyssee*, lesquelles ne dépassent pas beaucoup le chiffre de trente.

Les Alexandrins citent souvent des éditions anonymes qu'ils appellent *les communes* (αἱ κοιναί), ou *les populaires* (αἱ δημώδεις) : c'étaient les exemplaires de la vulgate, c'est-à-dire de l'Homère des Panathénées, mais en écriture du quatrième siècle, et non plus avec les obscurités de l'ancienne transcription. C'étaient les livres à l'usage de tout le monde. Quand ils ne sont désignés que par une de leurs deux épithètes générales, c'est comme si l'on disait *les mauvais textes*, par opposition aux textes qui se recommandaient du renom d'une ville ou d'un diorthunte. Mais les libraires du temps de Platon et d'Aristote ne vendaient pas uniquement des livres défectueux. Les *communes* un peu soignées ont leurs épithètes spéciales : αἱ εἰχαιόταται, αἱ χαριόταται, αἱ χαριέσταται, termes assez peu traduisibles en français, mais qui n'ont besoin d'aucune explication.

1. *Die homerische Textkritik*, p. 46-48.

Nous voici arrivés à Zénodote. Les travaux de ce critique sur l'*Odyssée* sont exactement de la même nature que ceux dont il s'était rendu coupable sur l'*Illiade* ; et je ne retire rien de ce que j'ai écrit sur ses méfaits<sup>1</sup>. J'aurais dû seulement, pour être d'une justice irréprochable, mentionner les arguments allégués par quelques modernes en faveur de Zénodote. Ils disent que presque toutes ses corrections devaient avoir des autorités dans les textes antérieurs au sien, et que Zénodote n'en est qu'à demi responsable. Mais c'est là un pur sophisme, et qui ne repose que sur cette pétition de principe : *tous les textes préalexandrins étaient exécrables*. D'ailleurs Aristarque dit formellement que Zénodote corrigeait de tête, et qu'il ne tenait aucun compte des textes antérieurs. C'est Wolf qui a imaginé de rejeter sur les diorthuntes des villes et sur ceux des *éditions individuelles* la responsabilité de l'entreprise grâce à laquelle Zénodote avait fini, comme disaient les anciens, par chasser Homère d'Homère même. Wolf avait besoin que le texte d'Homère, au temps de Zénodote, fût encore à l'état de matière flottante et non complètement élaborée. C'est même là une des contre-vérités fondamentales de son système : sans elle, le système n'existe plus. C'est aussi une de celles qui ont fait la plus belle fortune. J'ai cité ailleurs, à ce sujet, un spécimen des idées qui ont cours, encore aujourd'hui, parmi nos littérateurs. Voyez avec quelle assurance et avec quelle placidité ils écrivent, en guise d'histoire des poésies homériques, les monstruosité que je vais transcrire : « Quand les professeurs du Musée d'Alexandrie mirent la dernière main à ces œuvres antiques et leur firent subir un dernier remaniement, elles avaient déjà subi plusieurs élaborations de la part des éditeurs de la Grèce et de ses colonies. Ces retouches successives s'étaient répétées pendant près de quatre siècles, depuis l'époque où Pisistrate fit faire la première rédaction suivie des fragments homériques, dont la confusion et le désordre étaient extrêmes. Ce que nous possédons, c'est l'œuvre

1. *Introduction à l'Illiade*, chap. II, p. xxx-xxxiv.

des Alexandrins. » J'ai commenté avec détail cette collection de non-sens<sup>1</sup>. Je ne répéterai pas mon commentaire ; mais j'en rappellerai les conclusions. Il est prouvé par des faits que l'Homère des Alexandrins était exactement le même que celui des Athéniens du sixième siècle avant notre ère ; que les Alexandrins ne sont pour rien, absolument pour rien, dans l'élaboration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; que les éditeurs préalexandrins n'ont pas davantage contribué à cette élaboration ; enfin que le travail de Pisistrate, s'il n'est point une fable, n'a pu être lui-même qu'une diorthose, et n'a pas été une création d'épopées. Il faut être tout à fait dénué du sens poétique pour admettre cette création après coup ; et le succès d'une pareille doctrine ne montre qu'une chose, c'est qu'il y a peu de gens instruits qui aient lu d'un bout à l'autre les deux poèmes d'Homère. Nos littérateurs sont comme ce personnage ridicule dont les anciens attribuaient l'invention à Homère lui-même : « Margitès savait beaucoup de choses, mais il les savait toutes mal<sup>2</sup>. »

On pouvait encore douter, il y a sept ou huit ans, que l'homérisant alexandrin cité par Porphyre sous le nom de Zénodore fût un personnage réel : Valckenaer, Villoison et beaucoup d'autres étaient d'avis de l'identifier avec Zénodote. Cette opinion ne peut plus se soutenir aujourd'hui, car M. Emmanuel Miller a retrouvé et publié dernièrement un abrégé de l'ouvrage de Zénodore sur la diction d'Homère. Cet abrégé porte en toutes lettres le nom de l'auteur de l'ouvrage, et ce nom, en grec, est très-différent de celui de Zénodote. Zénodore occupe six pages in-4° des *Mélanges de littérature grecque* (pages 407-412). Le titre du traité complet était *περὶ τῆς Ὁμήρου συνηθείας τὰ δέκα βιβλία*. Celui de l'abrégé est *Ζηνοδώρου τῶν περὶ συνηθείας ἐπιτομή*.

« Zénodore, dit M. Miller, ne suit pas l'ordre alphabétique ; il cite et met en parallèle le sens ordinaire d'un mot, *συνήθως*, et le sens homérique, *καθ' Ὁμηρον, κατὰ τὸν ποιητὴν, ποιητικῶς*....

1. *Iliade*, Appendice VIII, p. 609. — 2. Voyez Platon, *Alcibiade II*, p. 147 B.



Si la plupart de ses explications se trouvent dans les scholiastes, dans Eustathe et dans les lexicographes, il en est cependant plusieurs qui sont nouvelles.... En général, les observations de Zénodore sont sensées, justes, et font vivement regretter la perte de l'ouvrage entier. »

*Les Mélanges de littérature grecque* sont de 1868, c'est-à-dire de l'année même où j'imprimais l'*Iliade*. Voilà pourquoi j'ai reproduit jadis l'erreur des philologues sur la personne de Zénodore, et pourquoi je n'ai point cité, dans mon premier commentaire, les explications de cet homérisant. Je comblerai cette lacune à la seconde édition de mon *Iliade*, édition qui, selon toute vraisemblance, ne tardera guère. En attendant, Zénodore figure plusieurs fois, et avec honneur, dans mon commentaire sur l'*Odyssée*.

On ignore à quelle époque a vécu le quasi-homonyme de Zénodote, mais il est certainement antérieur à Porphyre, puisque Porphyre a connu son livre. On est sûr aussi, d'après les débris mêmes de ce livre, que Zénodore appartenait à l'école d'Aristarque, et même à une période florissante de cette école. Je ferais volontiers de Zénodore un contemporain de Didyme.

Je n'ai absolument rien à ajouter à ce que j'ai écrit, à propos de l'*Iliade*, sur Aristophane de Byzance<sup>1</sup>. J'en dirais autant pour ce qui concerne Aristarque, si Auguste Nauck ne s'était avisé, il y a quelques mois, de réduire à néant le critique alexandrin. C'est au propre que je me sers de l'expression *réduire à néant*; et nul ne s'en étonnera parmi ceux qui connaissent les procédés habituels de la polémique de Nauck : il dévore toujours son adversaire. C'est du reste un très-savant homme, plein d'esprit, plein d'idées, et jouissant en Allemagne d'une brillante réputation. Il est aujourd'hui professeur en Russie, et membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Il est célèbre surtout par ses travaux sur Sophocle et Euripide. Il vient d'entreprendre la publication d'un Homère, et c'est dans la préface

1. *Introduction à l'Iliade*, chapitre II, p. xxxiv-xxxv.

du premier fascicule de cette édition nouvelle qu'il a éprouvé le besoin de faire connaître au monde ce qu'il pense d'Aristarque.

Il dit en propres termes qu'Aristarque ne savait pas le grec, et que sa réputation est tout à fait usurpée. De pareilles assertions n'ont pas médiocrement droit de nous surprendre ; mais Nauck n'a eu en vue qu'une chose, c'est de provoquer à une lutte publique les philologues de l'école de Kœnigsberg. En effet, il commence par accuser le livre de Lehrs d'être la source des préjugés qui règnent aujourd'hui sur Aristarque. Il rentre ainsi dans les traditions de l'ancienne critique allemande. Wolf ne cessait de répéter qu'Aristarque n'allait pas à la cheville d'un Bentley ou d'un Walckenaer. Bothe aimait à donner à Aristarque des leçons de grec et de prosodie. Nauck dit que le moindre écolier allemand en sait plus qu'Aristarque. Il est certain qu'Aristarque ignorait la grammaire comparée, et qu'il a fait peu d'usage de la critique conjecturale. Mais Nauck a fort mal choisi ses preuves des méfaits d'Aristarque. La principale est empruntée à la scholie du vers IV, 705 de l'*Odyssée* : ἔσχετο. αἱ Ἀριστάρχου ἔσχετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Si Nauck avait fait attention à l'ineptie de la dernière phrase telle qu'elle est imprimée, il aurait vu incontinent que la scholie devait être lue comme il suit : lemme ἔσχετο, puis ensuite : ἔσχετο αἱ Ἀριστάρχου. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. La correction est évidente, puisque le vers d'Homère, avec ἔσχετο (grec ou non), n'aurait absolument aucun sens. Qu'on juge si Nauck était fondé à écrire : « Nobis græcæ linguæ ignarus fuisse videtur egregius scilicet criticus, qui θαλερῇ δέ οἱ ἔσχετο φωνή reponendum judicavit : an putas extitisse unquam qui pro ἔσχε dicere ἔσχετο ? » Aristarque est pareillement convaincu d'ignorance du grec pour avoir admis chez Homère les formes en apparence contractes Τυδῆ, Μηχιστῆ, Ὀδυσῆ. Ici je remarque que les Allemands, dans leurs observations, ne tiennent jamais compte de l'accent tonique. La finale de Τυδῆα, Μηχιστῆα, Ὀδυσῆα, n'était en réalité qu'une muette ; et, dès qu'elle ne comptait pas dans la mesure du vers, il était inutile de l'écrire.

L'histoire de notre poésie est pleine d'exemples analogues. Ainsi notre mot de trois syllabes *avecques* était dissyllabique au besoin ; et il est resté dissyllabique dans le français moderne, par l'effet de l'apocope. Nauck s'indigne ailleurs qu'Aristarque ait préconisé l'orthographe *θαμειαί* oxyton, au lieu de *θαμῖται* pro-périspomène : il affirme qu'Homère n'a pas connu l'adjectif *θαμειός*. Mais c'est là une pure affirmation, et rien de plus, puisque enfin *θαμειός* a été en usage chez les Grecs. Ici encore je fais observer l'importance de l'accent tonique : *θαμῖται* et *θαμειαί* sont deux mots tellement différents dans la prononciation, que les auditeurs des rhapsodes n'ont jamais pu avoir de doute si l'adjectif homérique était *θαμειός*, ou s'il était *θαμύς*. Dès qu'Aristarque écrit *θαμειαί*, c'est que les rhapsodes, à tort ou à raison, prononçaient ce mot avec l'accent sur la finale. Aristarque n'a rien inventé : il n'a été en toutes choses qu'un écho et un interprète de la tradition.

Nauck dit qu'il aurait pu multiplier à l'infini les exemples des *paradiorthoses* d'Aristarque. Tout ce qu'il a voulu démontrer, c'est qu'Aristarque n'était pas un critique parfait, mais un homme sujet à d'énormes erreurs de toute sorte, et qui ne savait pas bien le grec (*linguæque græcæ minus gnarum*).

Tout ceci est à l'adresse directe de Lehrs et de ses disciples. Aussi ne tarderons-nous pas à entendre le fracas de la bataille provoquée par cette agression. Je laisse Nauck à ses ennemis naturels ; mais je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur ce que sont en train de devenir les auteurs classiques entre les mains de la science. J'ai vu, il y a quelques mois, une édition des *Odes* d'Horace, où je n'ai pas retrouvé cinquante des vers que je savais par cœur depuis mon enfance. L'auteur dit qu'il a appliqué rigoureusement au texte les principes de la critique moderne, et que ses corrections sont une restauration du véritable poète, gâté par dix-huit siècles d'altérations de tout genre. Et il croit sincèrement ce qu'il dit ! et il annonce qu'avant vingt ans tout le monde dira comme lui, et qu'il n'y aura plus d'autre Horace que le sien ! L'idée que la

science peut tout est une des chimères favorites de notre temps. Les Allemands surtout sont en proie à cette chimère. Quand leur science se tient dans les bornes légitimes, elle produit quelquefois des merveilles. Mais elle s'infatue trop souvent d'elle-même, et elle tombe du premier coup dans l'extravagance. Vous ne ferez jamais comprendre à un Allemand qui croit parler français que son informe jargon n'appartient à aucune langue humaine. Il sait le français ! Il va vous l'écrire d'une plume courante ; que dis-je ! il va faire des vers français. Voyez M. de Redwitz. Il avait à faire chanter les Français dans son poëme ; il croit les avoir fait chanter en vers français :

Ha, vous, Prussiens, l'Autriche n'est pas la France !  
Vous serez battus, et avec élégance.  
Ha, vive la guerre allemande, ha, vive le Rhin !  
Ce n'est qu'une promenade jusqu'à Berlin.

Les travaux de l'école d'Aristarque, comme ceux du maître lui-même, avaient porté également sur les deux épopées homériques. Il y avait un livre d'Aristonicus sur les signes de l'*Odyssée* ; Didyme avait commenté l'*Odyssée* de la même façon qu'il avait commenté l'*Iliade* ; Hérodien et Nicanor avaient donné chacun un pendant à cette *Prosodie* et à cette *Ponctuation* qu'on se rappelle. Mais l'*Odyssée* n'a point eu de scholiaste A ; et les reliques de ces importants ouvrages sont dispersées de tous les côtés. Il est même fort rare que les citations des quatre grammairiens soient accompagnées des noms de leurs auteurs ; mais les ouvrages d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor avaient chacun un objet si marqué, un caractère si précis, que rien n'est moins difficile, dans la plupart des cas, que de restituer les noms. Jacob la Roche, dans son édition critique de l'*Odyssée*, nomme habituellement chacun des quatre grammairiens. J'ai suivi son exemple ; souvent même, là où il se contente d'une note anonyme, j'ai reconnu les droits de l'écrivain original.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que Nauck, si dur pour

Aristarque, fût bien tendre pour les homérisants d'Alexandrie. Il les met sur la même ligne que leur maître. Mais il y en a un surtout qui est l'objet de ses mépris : c'est Hérodien, c'est-à-dire celui que Lehrs et les philologues de l'école de Lehrs ont le plus comblé de louanges, et auquel ils ont élevé un monument splendide. On se souvient qu'Auguste Lentze avait publié, en 1867, le premier volume d'une édition complète d'Hérodien. Cette édition, qui est un chef-d'œuvre de typographie, a été achevée sous la direction de Lehrs lui-même, après la mort de Lentze, par deux professeurs de Kœnigsberg, Arthur Ludwich et Eugène Plew. Le tome premier était énorme ; le tome second se compose de deux parties presque aussi grosses chacune que le tome premier (Leipzig, 1868 et 1870). Le format est majestueux, le papier de toute beauté, l'impression élégante, et en caractères néo-alexandrins. On dirait que Nauck en veut personnellement à Hérodien de cette magnificence, lui qui en est réduit aux vulgaires types de Hirschfeld, à son papier de chandelle, à son banal in-16, à ses correcteurs de hasard. Ce qui est certain, c'est qu'il a trouvé, à propos d'Hérodien, une admirable occasion de rabaisser toute une classe de philologues. Il a fait mieux encore, car il est parvenu à envelopper dans le mépris où il plonge l'homérisant alexandrin, jusqu'au respectable Vallauri, qui n'en peut mais pourtant de l'admiration exagérée dont Hérodien est l'objet. Après s'être indigné que je ne sais quel philologue allemand se fût figuré avoir réfuté Elmsley en lui opposant l'autorité nue d'Hérodien, Nauck écrit la phrase que voici : « Cet exemple nous fait connaître qu'il y a, même parmi les philologues allemands, des Vallauri, c'est-à-dire des ganaches qui, grâce à leur ignorance, ont en horreur l'art critique. » *Efficitur ut cognoscamus etiam inter Germaniæ philologos esse quosdam Vallaurios, id est homines judicio destitutos et criticæ artis propter ignorantiam osores*<sup>1</sup>.

1. Voyez la *Préface* de son *Odyssée*, p. xiii, note 4.

Aristarque eut, parmi ses contemporains, plus d'un adversaire. J'ai parlé ailleurs de Cratès<sup>1</sup>. Mais tous les adversaires d'Aristarque n'étaient pas à Pergame. Callistrate, par exemple, était comme lui un des disciples d'Aristophane de Byzance. On l'appelle même l'Aristophanien, quoiqu'il ait été peu fidèle aux leçons de leur commun maître. Il avait publié et commenté les deux poèmes d'Homère, et il est plusieurs fois cité dans les *Scholies de l'Odyssée*. Quant à Pius, que l'on croit disciple de Cratès, il appartient à une génération postérieure à celle d'Aristarque. Ce Pius, qui était quelque Grec romanisé, avait commenté l'*Odyssée* et fait un ouvrage contre les athétèses.

Le *Grand Étymologique* contient un nombre très-considérable d'explications empruntées aux homérisants alexandrins. Celles-là sont depuis longtemps banales chez les modernes. Mais M. Emmanuel Miller a trouvé il y a quelques années, à Florence, un manuscrit du *Grand Étymologique* beaucoup plus ancien et beaucoup plus complet que tous les autres, et il a publié, dans ses *Mélanges de littérature grecque*, tout ce que Gaisford n'avait pas connu. Ce supplément a plus de trois cents pages in-4°, sans compter un appendice de vingt-deux pages comme addition au *Petit Étymologique*. J'ai largement profité, dans mon commentaire de l'*Odyssée*, des nouvelles ressources fournies par M. Miller aux philologues. J'en ferai autant lorsque je reverrai, avant la réimpression, mon commentaire de l'*Illiade*.

Porphyre est plus souvent cité dans les *Scholies de l'Odyssée* qu'aucun autre commentateur, et les notes empruntées à ses *Questions homériques* ne sont guère moins reconnaissables, quand elles sont anonymes, que si on lisait en tête : *de Porphyre*. On peut dire que leur forme les classe soudain. C'est presque toujours une ἀπορία (la position d'un problème) suivie d'une λύσις, de la solution de ce problème. Ces discussions sont quelquefois très-développées. Elles sont d'un très-grand intérêt, sinon toujours par l'importance des choses, du moins parce

1. *Introduction à l'Illiade*, chapitre II, p. xi.-xii.

qu'elles nous représentent au vif comment on s'exerçait dans les écoles, non pas au siècle de Porphyre seulement, mais plusieurs siècles avant Porphyre. Nous avons là, sans nul doute, la tradition exacte des enstatiques et des lytiques<sup>1</sup>.

Si Porphyre n'était qu'un philosophe, rien n'empêcherait de supposer qu'il tire de sa tête ces questions souvent bizarres, ces réponses souvent bizarres elles-mêmes. Mais ce philosophe était un savant universel, un érudit de premier ordre. Souvenons-nous que c'est à lui qu'on doit tout ce que l'on sait sur les enstatiques et les lytiques, et que sans lui nous n'aurions encore sur Zoïle que des légendes ridicules et contradictoires<sup>2</sup>. J'ajoute que Porphyre homérisant n'est pas du tout un philologue à mépriser. Il abuse de l'allégorie, cela est incontestable ; mais plus d'une fois aussi il parle net et parle bien : Aristarque en personne ne désavouerait pas le langage du philosophe. Porphyre était aristarchien en principe, sinon toujours en fait, car elle est de lui cette parole tout aristarchienne : « J'explique Homère par Homère lui-même<sup>3</sup>. »

J'ai remarqué ailleurs que le petit livre des *Questions homériques* serait doublé si on le réimprimait en y joignant les additions fournies par les *Scholies de Venise*. Angelo Mai, Buttmann et Dindorf ont accru la masse des notes de Porphyre, autant pour le moins que l'avait fait Villoison<sup>4</sup>.

Les scholies antiques de l'*Odyssée* dérivent des mêmes sources que les scholies antiques de l'*Illiade*. Ce sont des extraits de ces livres alexandrins dont nous avons tant parlé, à propos de Villoison et du manuscrit de Venise<sup>5</sup>. Les auteurs originaux sont bien loin d'être toujours nommés dans ces extraits ; mais ils se révèlent à chaque instant d'eux-mêmes. Il y a

1. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chapitre I, p. xxiv, ce qui concerne les enstatiques et les lytiques, et l'explication de ces deux termes transcrits du grec.

2. Voyez l'*Appendice VI* de l'*Illiade*, t. II, p. 579-582.

3. *Scholies B* (Venise), au vers VI, 201 de l'*Illiade* : ἀξιὼν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ

Ὅμηρου σαφηνίζειν, αὐτὸν ἐξηγούμενον αὐτὸν ὑπαδείκνυσθαι.

4. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chap. II, p. xlviii-xlix, ce qui concerne Porphyre.

5. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chap. IV, p. lxxxiv-lxxxvii, ce qui concerne ces livres.

des milliers de passages où l'on est en droit d'écrire, à côté de la note, le nom du critique qui en a fourni le texte ou tout au moins la substance<sup>1</sup>. C'est ce que fait souvent Jacob la Roche quand il cite, dans son commentaire, quelque scholie de l'*Odyssée*. C'est ce que nous ferons bien plus souvent que lui encore, nous dont le commentaire a pour base les scholies mêmes. Mais les richesses de la science sont très-inégalement distribuées sur les diverses parties du poëme. Elles surabondent aux premiers chants; plus loin, elles ne sont que suffisantes; au delà du douzième chant, on n'a plus le nécessaire; aux derniers chants, c'est une sorte de pénurie.

Il n'y a guère d'espoir que l'équilibre soit jamais rétabli. Guillaume Dindorf, qui a plus que doublé la masse des scholies de Buttmann, en désespère lui-même<sup>2</sup>. En effet, presque tout ce qu'il y a d'antique chez Eustathe se trouve dans les scholies que nous possédons. Il nous faudrait une bonne fortune comme celle qui a mis aux mains de Villoison un manuscrit de l'*Iliade* antérieur à tous ceux que connaissait Eustathe, et analogue à ceux dont s'étaient servis Apollonius, Étienne de Byzance, et les autres grammairiens grâce auxquels nous possédons, sur l'*Odyssée*, tant de documents ignorés d'Eustathe, et qui manquent dans les scholies du poëme.

Quoi qu'il en soit, nous avons lieu de nous féliciter, si nous comparons les ressources critiques dont nous disposons aujourd'hui avec celles qu'on avait sous la main au commencement de notre siècle. Il y a cinquante ans à peine que les *Scholies de Milan* sont publiées, et que Buttmann a pu faire un premier recueil général de respectable étendue. Quand Wolf travaillait sur l'*Odyssée*, il ne connaissait, en fait de scholies, que celles

1. Cette observation est de Guillaume Dindorf, *Préface des Scholies*, p. LXXI : « Ex ejusdem Porphyrii Quæstionibus Homericis alia plura, quæ nunc sine nomine posita leguntur in scholiis Odysseæ, excerpta esse nemini obscurum esse potest, qui operis illius rationem cognitam habeat.... Idem de antiquiori-

bus grammaticis dicendum, Aristonico, Didymo, Herodiano, Nicanore, quorum annotationes multas.... non difficile est in scholiis Odysseæ quantumvis decurtatis dignoscere. »

2. Dindorf, p. III : « ... jactura, ut videtur, irreparabili, quum jam Eustathii temporibus nulli usquam codices existi-



du pseudo-Didyme et les *ramenta* viennois de l'éditeur Alter<sup>1</sup>. La collection de Guillaume Dindorf, malgré ses lacunes, est donc un trésor inestimable. L'éditeur des *Scholies de l'Odyssée* a rendu, en sa vie, bien des services à la littérature grecque, et de bien considérables ; mais il n'en a jamais rendu un plus méritoire qu'en consacrant de longues années à revoir Buttmann, à le corriger, à le compléter, à chercher des scholies nouvelles. Les deux volumes de Dindorf ont été imprimés aux frais de l'Université d'Oxford, et la *Clarendon press* a tâché d'en faire un chef-d'œuvre typographique<sup>2</sup>.

Je vais donner, d'après Dindorf lui-même, le catalogue raisonné de toutes les scholies admises dans sa Collection.

**M. Scholia Marciana.** Les *Scholies M* proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 613 de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Elles ont été recueillies par Cobet pour Dindorf. Ce sont les plus développées et les mieux conservées de toutes ; mais elles ne vont que jusqu'à la fin du quatrième chant : au delà, il n'y a presque plus rien<sup>3</sup>.

**H. Scholia Harleiana.** Les *Scholies H* proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 5674 du British Museum (fonds Harley). On peut voir, à la fin du premier volume de l'*Odyssée* de Hayman, le *fac-simile* d'une page entière du manuscrit Harléien, texte et scholies. Les *Scholies H* sont souvent identiques aux *Scholies M*, et elles ne sont guère moins bien conservées ; mais leur grand avantage, c'est de s'étendre à tout le poëme<sup>4</sup>. Dindorf ne s'est pas contenté de reproduire ce que Buttmann en avait jadis imprimé : il a profité des additions

« tise videantur, qui scholia multo quam  
« nostri aut locupletiora aut emendatiora  
« præberent, qualibus antiquiores grammatici  
« tici usi sunt, ....qui multarum rerum  
« memoriam servarunt quæ in scholiis  
« Odysseæ, qualia nunc habemus, desiderantur. »

1. Voyez plus loin, jusqu'à la p. XXXIII, ce qui concerne les scholies de l'*Odyssée* anciennes ou nouvelles.

2. *Scholia Græca in Odysseam ex codicibus aucta et emendata editit Gulielmus*

*Dindorfius. Oxonii : e typographeo academico. 1855, 2 vol. in-8°. L'impression est très-belle, mais il y a dans le livre beaucoup de fautes typographiques.*

3. Dindorf, p. iv : « Est autem hic co-  
« dex omnium qui adhuc investigati sunt  
« integerrimus in scholiis ad libros Odys-  
« seæ quattuor primos : quo magis dolendum  
« est scholia vetera tantum non plane  
« deficere in reliquis rhapsodiis. »

4. Voici la description de Dindorf, *Préface*, p. v : « Scholia sunt antiqua et opti-

nombreuses qu'avait fournies à Cramer une collation plus exacte du manuscrit Harléien, et il a vérifié le tout sur le manuscrit même.

Q. B. E. *Scholia Ambrosiana*. Les lettres par lesquelles on désigne ces scholies sont celles qui marquent, dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, les places respectives des trois manuscrits d'où Angelo Mai les a tirées : Q, 88, partie supérieure; B, 99, *id.*; E, 89, *id.* Les *Scholies* Q sont beaucoup plus importantes que les *Scholies* B et que les *Scholies* E. Elles sont du même genre que celles du manuscrit de Saint-Marc et du manuscrit de Harley : elles les confirment, ou les rectifient, ou suppléent à leur silence. Les *Scholies* B sont fort courtes, empruntées assez souvent à Eustathe, et elles manquent pour les derniers chants de l'*Odyssée*<sup>1</sup>. Les *Scholies* E ne vont pas au delà du neuvième chant. Elles sont plus développées que les *Scholies* B, mais ce n'est trop souvent qu'un luxe inutile. Il y a du bon pourtant, et, comme les *Scholies* B, elles ont ajouté quelque chose au trésor commun<sup>2</sup>.

Les scholies de Milan ont été publiées par Angelo Mai en 1819, dans le même volume que la prétendue *Iliade peinte*. Buttmann, en 1821, les a reproduites dans sa Collection. Angelo Mai a corrigé quelquefois le texte sans raison suffisante. Buttmann regrettait, par exemple, qu'il n'eût pas toujours respecté les leçons du manuscrit principal, surtout dans les citations d'Homère. Mais aujourd'hui, comme le remarque Dindorf, cet inconvénient n'a aucune gravité, les *Scholies* Q étant presque partout identiques à d'autres dont on a le texte parfait.

« mæ notæ, qualia ad rhapsodias quattuor  
« primas codicis Veneti M esse supra dice-  
« ham, quocum plurima communia habet  
« liber Harleianus. »

1. Dindorf, p. xii-xiii : « Scholia habet  
« plerumque breviora usque ad rhapsodiæ  
« φ initium, quorum pars aliqua cum  
« scholiis codicum quos supra descripsi-  
« mus consentit, alia plurima originis sunt  
« multo recentioris, velut quæ passim ex  
« Eustathio inseruit interpolator; ....quod,

« nisi per se satis manifestum esset, scho-  
« lion ad λ, 315 adscriptum extra dubita-  
« tionem poneret, his verbis finitum, καθὰ  
« καὶ ἐν τοῖς τοῦ Περιηγητοῦ δεδῶλω-  
« ται, quibus Eustathius uti solet ubi com-  
« mentarios suos in Dionysium Periegetam  
« memorat. »

2. Dindorf, p. xiii : « Insunt rhapsodiæ  
« Odysseæ novem primæ cum scholiis satis  
« copiosis, partim bonis et antiquis, par-  
« tim levibus et inutilibus »

tement exact, et puisé à des sources meilleures que celle où puisait Mai<sup>1</sup>. En effet, le manuscrit de l'*Odyssée* dont les marges ont fourni les *Scholies* Q n'est que du quatorzième siècle, tandis que M et H sont du treizième. Je ne parle pas de l'autorité de B et de E, qui sont de cent ans au moins postérieurs au principal Ambrosien lui-même. Dindorf n'a donc pas eu besoin de faire collationner les *Scholies* Q.

T. *Scholia Hamburgensia*. Dindorf ne nous dit pas pourquoi il désigne par la lettre T le choix des scholies qu'il a fait lui-même dans l'énorme commentaire qui remplit les marges et les entrelignes du manuscrit de Hambourg. Ce manuscrit ne contient que les quatorze premiers chants de l'*Odyssée*. Une grande partie du commentaire est empruntée à Eustathe. Les notes d'origine antique sont généralement conformes aux *Scholies* Q; mais il y en a beaucoup qui sont uniquement dans T, et qui ont une haute valeur<sup>2</sup>.

P. *Scholia Palatina*. Les *Scholies* P proviennent des marges d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Heidelberg, ancienne bibliothèque Palatine. Il n'y a guère de bon que les scholies des chants IV-VII. Encore ne sont-elles, pour la plupart, que la répétition de ce qu'on lit dans H et dans Q. Buttmann avait donné les scholies palatines.

R. *Scholia Florentina* ou *Laurentiana*. C'est un extrait des scholies d'un manuscrit de Florence, qui n'en a d'antiques que sur les quatre premiers chants. Dindorf dit qu'il doit à Cobet les *Scholies* R; mais il ne dit point pour quelle raison il les nomme R, et non pas F ou L. On comprend qu'il n'ait pas pu appeler H les scholies de Hambourg, puisqu'il avait déjà la let-

1. Dindorf, p. xi : « Quod et si Maium  
• aut non fecisse mallemus aut monito lec-  
• ture fecisse, tamen hodie excussis aliis  
• scholiarum codicibus, usque partem me-  
• moribus, minorem numerum est quam  
• Buttmanno esse videtur, verumtamen opi-  
• nor, ut Maius diversas quibus scholiasta  
• qui sunt lectiores vulgata substituta edi-  
• tionum scriptura partem obscuraverit,  
• quod vii usque factum esse videtur. »

2. Dindorf, p. xii : « Nam codex Ham-  
• burgensis non solum multum confert ad  
• aliorum librorum vel vitia corrigenda vel  
• lacunas explendas, sed etiam scholia multa  
• sola servavit ex huius et antiquis fontibus  
• derivata, quod scripturam qui citantur  
• nomina confirmant; inter quae unum est  
• ceteris recedens, Aristi in scholio ad  
• 1 493, historiarum scriptoris ex perperis  
• tantum fragmentis adhuc cogniti. »

tre H dans sa nomenclature ; mais il n'y avait ici aucun inconvénient pareil. Les scholies R n'ont qu'une médiocre importance.

D. *Scholia Dindorfiana*. C'est là, je crois, le sens de la lettre choisie par l'éditeur. Leur nom aurait dû être *Scholies P*, car elles proviennent d'un des manuscrits de notre Bibliothèque nationale. Mais la lettre P est depuis longtemps consacrée à la désignation des scholies de Heidelberg, et il y a d'autres scholies de Paris dans la collection. Dindorf est le premier qui ait fait connaître celles qu'il appelle D : il avait donc bien le droit de les qualifier de manière à consacrer le souvenir d'un travail méritoire.

Le manuscrit qui lui a fourni ces scholies porte le n° 2403. Il a porté d'abord le n° 287, puis le n° 2794. Il provient, comme beaucoup de nos autres manuscrits grecs, de la bibliothèque de Jean Hurault de Boistallier, l'ambassadeur de Louis XIV à Venise. C'est un volume de forme carrée, écrit sur papier de coton, d'une main élégante et d'une encre très-noire. Il est du quatorzième siècle. Il contient, outre plusieurs ouvrages divers, l'*Odyssée* entière en cent trente-trois feuillets : 176-308. Les scholies sont abondantes aux marges des trois premiers chants du poëme ; plus rares, et ajoutées après coup, aux marges des chants IV-X ; presque nulles ensuite, et jusqu'au bout. Il n'y a pas beaucoup de notes, dans les *Scholies D*, qui fussent entièrement nouvelles pour Dindorf ; mais il les y a trouvées, en général, plus complètes et plus correctes qu'on ne les possédait auparavant. Ainsi il a pu rétablir, grâce aux *Scholies D*, le nom de Porphyre dans une foule de passages d'où ce nom avait disparu. Ainsi encore, des pages mutilées, altérées, presque inintelligibles, ont repris, grâce au même secours, leur intégrité, leur figure, leur sens<sup>1</sup>. J'ai moi-même étudié notre ma-

1. Dindorf, p. XIII-XIV : « Est optimæ  
« notæ liber, qui non solum Porphyrii  
« nomen scholiis multis, ubi ejus memoria  
« in aliis codicibus excidit, adscriptum ser-  
« vavit, sed etiam multum confert ad alio-  
« rum codicum scholia vel emendanda vel  
« redintegranda, ut in primo statim ejus

« scholio (p. 12, 31; 14, 26, ed. nostræ),  
« videre licet, quod vitiis et lacunis multis  
« deformatum ex codice Harleiano ediderat  
« Cramerus ego emendatius exhibui ex D,  
« qui id in initio scriptum habet fol. 176  
« ante textum Odysseæ, qui incipit fol.  
« 177. »

nuscrit n° 2403. Tout ce qu'en dit l'éditeur des *Scholies D* est d'une parfaite exactitude. De même pour ce qu'il va dire de notre n° 2894, que j'ai aussi moi-même étudié.

S. Ce sont encore des scholies de Paris. Dindorf aurait pu les nommer C, c'est-à-dire *Scholia Crameriana*, puisque c'est Cramer qui les a le premier fait connaître. Il est vrai que le travail de Cramer est très-incomplet et très-fautif, et que Dindorf a eu presque tout à refaire.

Le manuscrit n° 2894 de la Bibliothèque nationale, qui a fourni les *Scholies S*, est de la même époque, de la même matière et du même format que le manuscrit n° 2403, mais mal conservé et d'une encre très-pâle. Les marges sont usées en beaucoup d'endroits, ce qui rend la lecture des scholies souvent difficile, quelquefois impossible. Il ne faut donc pas s'étonner si Cramer n'a donné qu'une imparfaite ébauche de transcription<sup>1</sup>. Dindorf est parvenu, à force de patience, et aidé de son expérience en fait de scholies homériques, à transcrire intégralement et correctement les *Scholies S*, même aux endroits en apparence les plus désespérés. Ces scholies sont bonnes et antiques, mais peu développées, et elles ne vont guère loin au delà du deuxième chant<sup>2</sup>. L'*Odyssée*, dans le manuscrit n° 2894, vient à la suite de l'*Iliade*, du feuillet 209 au feuillet 333, et les deux poèmes ont leurs pages divisées en deux colonnes de chacune vingt-deux vers.

N. *Scholia Marciana altera*. Ce n'est qu'un choix très-restreint fait par Cobet dans les scholies plus que médiocres d'un manuscrit de Venise, qui contient l'*Odyssée* et deux des poèmes d'Hésiode<sup>3</sup>.

1. Dindorf, p. xiv : « Unde factum ut  
« Cramerus.... ea fere tantum afferret, quæ  
« lectu faciliora essent, reliqua non attin-  
« geret, plura etiam non recte legeret.  
« Quos errores ego infra corrigam vers  
« codicis scriptura apponenda. »

2. Dindorf, p. xiv : « Scholia et glosse-  
« mata in Odysseam, quæ desinunt post  
« rhapsodiæ tertiæ versum 48 (fol. 219, b),

« bona sunt et antiqua, etsi minus quam  
« in codice Harleiano cognatisque libris  
« copiosa. »

3. Dindorf, p. xiv : « N. Venetus Mar-  
« cianus class. IX codex iv, ex quo non-  
« nulli excerpit Cobetus.... Scholia....  
« brevia sunt et plerumque futilia et vix  
« quidquam continent cujus, post excussos  
« libros alios, ullus esse usus possit. »

*Vind.* Dindorf cite quelquefois, sous cette désignation, les scholies qu'Alter a tirées de trois manuscrits de Vienne en Autriche. C'est dire *Scholia Vindobonensia*. Elles ne valaient pas la peine d'être reproduites intégralement : aussi Dindorf abuse-t-il peu de la permission d'y faire des emprunts<sup>1</sup>.

V. *Scholia vulgata*. Les *Scholies* V, comme l'indique l'appellation adoptée par Dindorf, sont celles que l'on connaît depuis ces siècles. Elles étaient souvent désignées sous le titre de *petites Scholies*, par opposition à l'énorme masse du commentaire d'Eustathe. Elles ont longtemps porté, mais un peu indûment, celui de *Scholies de Didyme*. On les cite quelquefois par une expression qui rappelle et corrige cette attribution insoutenable : *pseudo-Didyme*.

C'est à cause de la nature particulière des *Scholies* V que Dindorf ne parle d'elles qu'après avoir énuméré et apprécié toutes les autres, et non point parce qu'il les aurait jugées inférieures aux dernières dont il vient d'être question. Le *pseudo-Didyme* de l'*Odyssée* n'a pas moins de valeur que le *pseudo-Didyme* de l'*Iliade*. C'est dire que Dindorf ne méprise nullement les *Scholies* V. Mais ce commentaire n'a point été recueilli sur les marges d'un exemplaire de l'*Odyssée* ; mais il existe *per se*, dans des manuscrits spéciaux ; mais il a été imprimé, et maintes fois réimprimé, comme livre, avant de figurer au bas des pages d'un éditeur d'Homère ; enfin les autres scholies ne sont publiées que d'hier, tandis que celles-là étaient déjà aux mains des hellénistes de la Renaissance.

L'édition princeps du pseudo-Didyme est de l'an 1528. Elle a été imprimée à Venise, en un volume petit in-8 de 127 feuillets, dans la maison d'Alde Manuce, par François d'Asola, le gendre du célèbre typographe et son continuateur. Le livre aurait dû être anonyme, comme l'était le commentaire antique de l'*Iliade* publié à Rome en 1517 par Janus Lascaris, et que

1. Dindorf, p. xv : « Denique excerptis  
• quibusdam brevium scholiorum e libris  
• Vindobonensibus tribus (5, 56 et 133)

• usi sumus, ab Altero propositis in edi-  
• tione Odysseæ Vindobonensi a. 1794,  
• quæ exigui momenti sunt. »

François d'Asola lui-même, en le réimprimant quatre ans plus tard (1521), avait laissé sans nom d'auteur. Mais l'éditeur vénitien, durant l'intervalle de 1521 à 1528, se persuada que les deux recueils de notes homériques, celui de Lascaris et le sien, étaient les deux parties d'un même tout, et que ce tout n'était autre chose que le commentaire de Didyme sur Homère. En effet, il n'hésite point à dire, dans la première phrase de sa courte préface, en parlant du recueil anonyme : « Lorsque je publiais le commentaire de Didyme sur l'*Iliade*<sup>1</sup>. » Il n'a donc pas manqué de donner, et en grec et en latin, aux scholies de l'*Odyssée*, un titre conforme à sa conviction : Διδύμου τοῦ παλαιότατου εἰς τὴν Ὀδύσσειαν ἐξήγησις, *Didymi antiquissimi auctoris interpretatio in Odysseam*.

Le manuscrit sur lequel Asola imprimait n'existe plus. Ce n'était, comme toujours chez les Aldes, qu'une copie récente, et sur papier vulgaire, de quelque manuscrit ancien et précieux<sup>2</sup>. Il est très-possible que cet apographe portât le nom de Didyme ; mais alors ce serait une supercherie du copiste, pour donner au livre plus d'importance, et par conséquent une plus haute valeur vénale. C'est ainsi qu'en ont souvent usé les Byzantins<sup>3</sup>. On possède plusieurs manuscrits du pseudo-Didyme. Il n'y en a pas un seul qui porte le nom du prétendu auteur. Un de ces manuscrits est aussi entier et aussi complet que celui dont s'est servi Asola, mais beaucoup plus ancien, car il est du onzième siècle, ou tout au plus du commencement du douzième : c'est peut-être même l'original du manuscrit d'Asola. Or il n'est pas moins anonyme que les autres. Rien ne justifie donc le titre de l'Aldine<sup>4</sup>.

Le pseudo-Didyme est l'abrégé d'un commentaire plus étendu,

1. « Franciscus Asulanus Lectori S. D.  
« Cum Didymi interpretationem in Iliada  
« edidit... »

2. Dindorf, p. xviii, en note : « Aldum  
« non veteres membranas, sed recentes  
« codices chartaceos, qui vili pretio haberi  
« possent, typothetis suis traditione ostendi  
« in Prefat. ad schol. Aristoph., vol. I,  
« p. viii. »

3. Voyez plus bas, p. xxxiv, ce qui concerne le prétendu commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée*.

4. Dindorf, p. xv : « Didymi nomen,  
« in nullo, ut videtur, codice inventum,  
« neque scholiis in Iliadem in editionibus  
« Romana et Aldina præscriptum, primum  
« apparet in scholiis in Odysseam edi-  
« tionis Aldinae. »

composé presque en entier de notes antiques, ou plutôt formé à la manière de celui du scholiaste A, c'est-à-dire donnant des citations textuelles d'homéristes alexandrins. Didyme avait naturellement fourni la plus forte part à la compilation primitive. Voilà ce qui est incontestable, et ce que démontre à chaque instant la confrontation des petites scholies avec des grandes. Il y a beaucoup de Didyme dans le pseudo-Didyme ; mais il y a trop d'autres choses aussi pour qu'on puisse maintenir le titre inventé par Asola, même restreint au sens d'un *epitome*. D'ailleurs, parmi les ouvrages de Didyme, ce n'est pas le commentaire uniquement qu'avait mis à contribution le compilateur. Le livre sur la diorthose d'Aristarque n'avait guère été moins fréquemment dépecé. Il est probable aussi que les curieuses légendes conservées dans le pseudo-Didyme proviennent d'un ouvrage spécial attribué à Didyme et intitulé *Histoires*. C'était une collection de récits de toute nature, empruntés aux vieux logographes, aux mythologues, aux poètes et aux autres narrateurs<sup>1</sup>.

Les gloses du pseudo-Didyme ne sont pas toutes de source très-pure. Il y en a souvent de puériles ; mais il y en a d'excellentes aussi, et qui ont leur utilité, soit pour mieux entendre le texte d'Homère, soit pour en apprécier les diverses leçons. Les résumés où le pseudo-Didyme concentre les discussions des Alexandrins n'ont pas toujours une extrême importance, au prix des amples extraits qui remplissent les grandes scholies ; mais ils servent à vérifier ces extraits, à les corriger, à les compléter. Dans maints passages, surtout vers la fin du poème, les grandes scholies sont muettes, et le pseudo-Didyme parle encore : c'est dire que, grâce à lui, on n'est jamais privé, avec l'*Odyssée* même, des ressources de l'exégèse antique. Les légendes, par exemple, sont le triomphe du pseudo-Didyme. Quelques-uns des récits qu'il mentionne d'après Acusilaüs, Apollodore, Pindare, Platon, etc., se trouvent chez d'autres

1. Dindorf, p. XVII : « ....neque impro-  
babile est hæc uno omnia opere isto-

« πῶν nomine inscripto comprehensa  
« fuisse, sive id Didymi, sive alius fuit. »



scholiastes, ou chez Eustathe même ; mais le plus grand nombre n'existent nulle part que chez lui. On voit que les *petites scholies*, pour avoir perdu le titre de *Commentaire de Didyme*, font figure encore, et très-bonne figure, même à côté des trésors retrouvés dans notre siècle.

Dindorf ne s'est pas contenté, comme ses prédécesseurs, en reproduisant le pseudo-Didyme, de donner purement et simplement le texte de l'Aldine ou celui de quelqu'une des copies de l'Aldine. Barnes lui-même n'avait pas fait autre chose, sauf d'insignifiantes additions, bien qu'il eût en main deux manuscrits plus ou moins complets de l'ouvrage. Le nouvel éditeur a tout revu et corrigé sur l'ancien et excellent manuscrit de la bibliothèque Bodleienne d'Oxford, manuscrit jusque-là ignoré, et qu'il a le premier fait connaître. C'est celui dont nous avons dit plus haut qu'il avait été peut-être l'original de l'apographe employé par Asola<sup>1</sup>. Hayman a fait faire le *fac-simile* d'une page du manuscrit d'Oxford. On peut voir, par ce spécimen, combien était heureuse la trouvaille de Dindorf. C'est une perle qu'il a déterrée. Il n'y a pas beaucoup de manuscrits grecs qui égalent le manuscrit d'Oxford pour la netteté, la correction et l'élégance.

Voici un petit tableau alphabétique où se résume tout ce qu'on vient de lire à propos des scholies diverses de l'*Odyssée* :

B. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 1) :  
passables.

**D. Scholies de Dindorf: Parisiennes, n° 1: bonnes.**

E. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 2) :  
médiocres.

1. Diderot ne va pas jusqu'à : mais la ressemblance qu'il y a entre le nez d'Asie et celui d'Europe autorise cette conclusion : « Il est évident que  
 • quelques uns se en que Asiatiques sont  
 • quelques uns collectivement premiers et les  
 • que quelques uns et les Diderot

- *Chrysomelids*, *Chrysomelids* *Chrysomelids* on
- *Chrysomelids* at the *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* at the *Chrysomelids*
- *Chrysomelids*, *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids*, *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*
- *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids* *Chrysomelids*

H. Scholies harléiennes : excellentes.

M. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 1) : excellentes.

N. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 2) : très-médiocres.

P. Scholies palatines, ou scholies de Heidelberg : passables.

Q. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 3) : bonnes.

R. Scholies florentines ou laurentiennes : médiocres.

S. Scholies parisiennes (n° 2) : bonnes.

T. Scholies de Hambourg : quelques-unes excellentes.

*Vind.* Scholies de Vienne : très-médiocres.

V. Scholies vulgaires, petites scholies, pseudo-Didyme : commentaire précieux.

Lorsqu'une scholie est identique à elle-même, ou à peu près, dans plusieurs manuscrits différents, Dindorf ne la donne qu'une fois, sauf à signaler en note les diversités de texte, qui ne sont presque jamais que des fautes de copiste. Mais la scholie est alors accompagnée de l'indication de toutes ses sources différentes. Cette énumération des sources est toujours dans l'ordre alphabétique, quel que soit le mérite respectif de chaque leçon. Nous faisons comme Dindorf chaque fois qu'il y a lieu, mais nous mettons l'indication en tête de la scholie citée dans notre commentaire, et non point à la suite de cette scholie. Dans le cas où la scholie nous a révélé son auteur probable, nous écrivons un nom propre ; mais alors ce nom est immédiatement suivi, entre parenthèses, de l'indication qui aurait précédé seule une scholie anonyme.

Le commentaire d'Eustathe sur l'*Odyssée* n'est pas aussi étendu que son commentaire sur l'*Iliade*, mais c'est uniquement parce que la bibliothèque du commentateur était moins riche en scholies sur l'*Odyssée*. Eustathe n'a point changé de méthode en changeant de poème : il dit à chaque instant des choses inutiles, ou du moins qui sont à côté du sujet. Les rhéteurs

sont ses critiques favoris, ceux dont il aime à transcrire les bavardages. Quand ses scholies lui fournissent quelque passage emprunté aux grammairiens de l'École d'Alexandrie, il ne manque presque jamais d'omettre le nom de l'auteur, ou de le remplacer par quelque'une de ces vagues mentions : *les scholiastes, le scholiaste, les anciens*. Ajoutez qu'il n'y a que bien peu de ces documents antiques qu'on ne trouve pas dans nos scholies; et l'utilité qu'on peut retirer d'Eustathe consiste principalement, sinon uniquement, à vérifier la transmission du texte ou de la doctrine.

J'ai déjà dit, à propos du commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade*, l'équivalent de ce qui précède <sup>1</sup>. Cette fois-ci je copie Dindorf, et c'est à lui que je renvoie ceux qui ont taxé de rigueur outrée mon premier jugement <sup>2</sup>. Si Dindorf a raison ici, je n'ai pas eu tort là, car les deux cas sont absolument semblables.

Il y a, dans la bibliothèque de la ville de Berne, un catalogue grec du quinzième siècle, où l'on trouve, sous le n° 52, la mention suivante : Ἀριστάρχου καὶ ἄλλων τινῶν ἐρμηνεῖα εἰς Ὀδύσσειαν. Ce catalogue a été imprimé en 1839. Quelques-uns ont pu croire, d'après cet apparent témoignage, que le commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée* subsistait encore il y a trois ou quatre cents ans, et qu'on pouvait espérer le retrouver un jour. Mais le Byzantin qui a rédigé le catalogue grec de Berne forge quelquefois des titres de pure fantaisie, ou, si l'on veut, interprète à sa façon les titres que portaient les manuscrits. Le prétendu commentaire d'Aristarque et autres n'était qu'un recueil de scholies, ou même que l'appellation arbitraire des scholies que ce Byzantin lisait aux marges d'un exemplaire de

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. II, p. I-III.

2. Dindorf, p. III : Contra quæ Eustathius ex scholiis excerptis, prioribus interpretibus modo non memoratis, modo communi τῶν σχολιαστῶν, vel τοῦ σχολιαστοῦ, vel τῶν παλαιῶν nomine ap-

pellatis, ea tantum non omnia, etsi interdum minus recte scripta, in codicibus qui hodie supersunt inveniuntur: reliqua vel ipsius Eustathii sunt, in rhetorica potissimum interpretatione occupati, et adventicia doctrinae copiis constant, et proposito sæpe alienis, quibus Eustathius

*l'Odyssée*. Aristarque est assez souvent nommé dans les scholies antiques : on ne peut donc s'étonner qu'à demi de l'invention du Byzantin à propos du n° 52. Ce nom illustre faisait valoir le manuscrit<sup>1</sup>. On a vu plus haut que François d'Asola a mis arbitrairement sous le nom de Didyme les petites scholies de *l'Odyssée*.

Les éditions vulgaires, au temps des Alexandrins, étaient, comme je l'ai dit plus haut, de deux sortes : les négligées et les soignées. Ces deux qualifications sont l'équivalent moral des termes qui servent, en grec, à les distinguer les unes des autres : αἱ χοιναὶ et αἱ εἰχαιότεραι. Ce qu'on sait des *communes* ne laisse aucun doute sur leur incorrection ; la qualification même des autres prouve que c'étaient des exemplaires de choix. œuvre de scribes intelligents et consciencieux. Mais il ne faut pas croire que les soignées fussent toujours les plus conformes au texte d'Aristarque. C'est même le contraire, en ce qui concerne *l'Odyssée*. Il est vrai que nous n'avons, dans les scholies, qu'un assez petit nombre de citations et des χοιναὶ de ce poème, et de ses εἰχαιότεραι.

Les χοιναὶ sont mentionnées six fois dans les scholies de *l'Odyssée* (IV, 495, 668 ; V, 34, 217 ; XVII, 160, 270). Une de ces mentions, l'avant-dernière, se rapporte à des vers interpolés ; mais les cinq autres signalent des leçons, et les leçons qu'elles signalent sont toutes des leçons d'Aristarque.

Les εἰχαιότεραι sont mentionnées cinq fois dans les scholies de *l'Odyssée* (I, 117 ; II, 182 ; V, 232 ; XIV, 428 ; XIX, 83). Toutes ces mentions se rapportent à des leçons, et à des leçons qui diffèrent de celles d'Aristarque. La note n'indique pas toujours l'opposition des deux textes ; mais, là où le texte

• commentarios suos in Homerum exornavit  
• et ad tantam qua laborant molem auxit. »

1. Dindorf, p. iv, en note : « Sed manifestum est nihil esse tribuendum illi inscriptioni, quam ut aliorum codicum

• inscriptiones finxit scriptor catalogi, qui  
• haud dubie natione Græcus fuit, non alio  
• argumento usus quam quod Aristarchi  
• nomen præ ceteris clarum esse nosset et  
• sæpe ab scholiastis memoratum videret. »

des *εἰρηνικῶν* est seul cité, on sait exactement quel était le texte d'Aristarque.

Dans les scholies de l'*Illiade*, l'expression *οἱ εἰρηνικῶν* est quelquefois remplacée par *οἱ χαλκιδαιῶν*, qui en est tout à fait synonyme : mais *οἱ χαλκιδαιῶν* ne se trouve point, ou plutôt ne se trouve plus, dans les scholies de l'*Odyssée*.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

### L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

Les manuscrits de l'*Odyssée*. — Traces des signes d'Aristarque. — Ponctuation byzantine. — L'édition de Bekker. — Jugement du linguiste Francis Meunier. — L'*Odyssée* d'Ameis. — Plan du travail. — Perfectionnements successifs. — Excellence du commentaire. — L'*Odyssée* de Hayman. — Le texte. — Corrections. — Les renvois marginaux. — Les variantes. — Le commentaire. — Préface du premier volume. — Observations. — Les six Appendices du premier volume. — Le deuxième volume de Hayman. — L'*Odyssée* de Jacob la Roche. — Plan de cette édition critique. — La Roche et Aristarque. — Orthographe alexandrine. — Athétèses. — Commentaire de la Roche. — Les manuscrits. — La Roche et ses critiques. — L'*Odyssée* d'Auguste Nauck. — Plan de l'éditeur. — Observations sur ce plan. — Disparition de Wolf. — Le commentaire de Nauck.

Les manuscrits de l'*Odyssée* que nous possédons dérivent tous, sans exception aucune, des éditions *vulgaires* d'Alexandrie, les uns des *négligées*, les autres des *soignées*. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse considérer comme représentant le texte de quelque une des éditions savantes. Ce que ces manuscrits ont de commun avec la recension d'Aristarque, c'est ce que cette recension avait peu à peu communiqué aux éditions vulgaires. C'est ainsi que les leçons aristarchiennes des *χοιραί* se trouvent dans un grand nombre de manuscrits byzantins. Les manuscrits contiennent, ou peu s'en faut, tous les vers qu'on lisait dans le texte d'Aristarque, et les vers qu'on y trouve en plus sont rarement de ceux qu'Aristarque avait retranchés ou obélisés. Mais le fond principal, c'est la vulgate antérieure aux travaux des Alexandrins. Aussi peut-on dire, jusqu'à un certain point, que, si les manuscrits sont conformes au texte de quelque recension antique, c'est à celui de la recension d'Aristophane de Byzance ; car ce critique avait été plus fidèle qu'Aristarque, sauf certains cas particuliers, à la vulgate antique. Si

les Byzantins, au lieu de copier des éditions vulgaires du troisième ou du quatrième siècle après Jésus-Christ, avaient eu entre les mains des éditions vulgaires du temps des Ptolémées, à peine y trouverait-on la moindre trace de la critique d'Aristarque. C'est ce qu'on est en droit d'affirmer d'après le caractère des papyrus de l'*Illiade*<sup>1</sup>. Ces papyrus nous apprennent même que nos manuscrits n'ont rien perdu, sous le rapport de la correction, à dériver de textes moins antiques. En effet, il n'y a guère de manuscrit de l'*Odyssée*, même parmi les mauvais, qui soit aussi scandaleusement incorrect que tel des papyrus de l'*Illiade*; et les bons, malgré tous leurs défauts, celui d'Oxford par exemple, sont infiniment supérieurs au meilleur de tous ces papyrus.

Les signes critiques d'Aristarque manquent presque absolument dans la plupart des manuscrits de l'*Odyssée*, et ceux même des manuscrits qui ont conservé le plus de signes en ont très-peu encore. Non-seulement les signes critiques ne sont pas nombreux, mais ils se réduisent à deux espèces à peine. Il n'y a guère que l'obel qui soit assez fréquent. La diple elle-même est absente, à plus forte raison la diple pointée; et l'astérisque, que l'on rencontre quelquefois, n'a plus la valeur que lui avait assignée Aristarque: tantôt il est à une place où il faudrait l'obel, tantôt il est un simple renvoi à une scholie marginale; qui porte elle-même l'astérisque. La seule diple que Jacob la Roche ait aperçue dans tous les manuscrits qu'il a si soigneusement collationnés n'était qu'un obel mal fait, ou, si l'on veut, cette diple tenait indûment la place d'un obel. On s'étonnera peu de l'absence de la diple dans les manuscrits, quand on saura qu'elle n'est mentionnée formellement que quatre fois dans les scholies de l'*Odyssée*. Quant aux obels, ils sont généralement à la place qu'ils doivent occuper. On ne s'étonnera pas non plus de cette exactitude; car, presque partout où est restée, sur le vers marqué de l'obel, une scholie antique, cette scholie dit formellement que le vers était obélisé.

1. Voyez l'*Introduction à l'Illiade*, chap. III, p. LIV-LXI.

Le signe grammatical nommé hyphen (ἡ ὑφέν) est très-fréquent dans les manuscrits : les Byzantins en ont même fait abus. On ne se servait de l'hyphen, au temps d'Hérodien et de Nicanor, que pour marquer à l'œil l'unité des composés d'usage, c'est-à-dire de ceux où les composants avaient conservé leur forme intégrale : Ἀρηίφιλος, δυοκαίδεκα, etc. L'hyphen n'avait d'ailleurs une utilité réelle que dans les textes non accentués. L'écriture étant continue, on savait, grâce à l'arc de cercle placé sous les deux ou trois mots juxtaposés, que chacun de ces groupes de lettres ne comptait que pour un seul mot et devait être prononcé avec un accent unique. Or les manuscrits donnent souvent avec l'hyphen de vrais composés, des mots dont l'unité ne peut être l'objet du moindre doute : ὀλιγηπελίας, ὀνομακλήδην, ποντοπορεύων, etc. De plus, l'hyphen des Byzantins unifie quelquefois des expressions qui avaient conservé chez les Alexandrins leurs parties distinctes, et dont les Alexandrins signalaient même la vraie nature par le signe opposé à l'hyphen (l'hypodiasole, la virgule séparative) : τὸ πρῶτον, τὸ πάρος, τὸ πρίν, etc. C'est des Byzantins que provient l'écriture vulgaire, τοπρῶτόν, τοπάρος, τοπρίν, et l'hyphen qui consacrait dans leurs textes l'unité de ces prétendus mots, est un témoignage faux et absolument dénué de valeur.

Je ne parle pas de la ponctuation des phrases. Tout le monde sait que les manuscrits grecs sont très-mal ponctués. Les scribes byzantins mettaient les points à peu près au hasard, ou plutôt selon leur caprice. Les autres signes de ponctuation ne sont pas mieux distribués dans les manuscrits. Les traditions de Nicanor se sont perdues de très-bonne heure, si tant est qu'elles aient jamais sérieusement prévalu contre l'universelle négligence. L'*Iliade* du Palimpseste syriaque, antérieure de sept ou huit siècles aux manuscrits de l'*Odyssée*, est plus mal ponctuée qu'eux : à peine même peut-on dire qu'elle soit ponctuée. Les signes de ponctuation y sont aussi rares que défectueusement placés<sup>4</sup>.

4. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. III, p. I.IV-I.XVI.



Je remarque en passant que tout n'est pas mauvais, en fait de ponctuation, dans la pratique byzantine. Ce sont les Byzantins qui se sont les premiers servis du point-et-virgule et de la parenthèse. C'est certainement chose utile de noter nettement l'interrogation et l'intercalation, bien que l'attention suffise, dans la plupart des cas, pour saisir et suivre le mouvement de la phrase. L'excès de clarté ne nuit point, et nous n'avons pas tort de profiter de ce qu'il y a de bon chez les pauvres héritiers du génie antique.

Je n'ai rien à changer, absolument rien, au jugement que j'ai porté, dans l'*Introduction à l'Iliade*<sup>1</sup>, sur l'édition d'Homère publiée en 1858, à Bonn, par Emmanuel Bekker; mais j'ai la bonne fortune de pouvoir confirmer ce jugement par des preuves démonstratives. Je les emprunte à un mémoire spécial de M. Francis Meunier, l'éminent et regretté linguiste. M. Meunier a écrit une histoire complète du digamma dans la langue grecque. Son mémoire sur l'Homère de Bonn est un chapitre de cette histoire, encore inédite, et le seul que l'auteur ait publié. On le lit dans le cinquième *Annuaire* de l'Association des hellénistes de France<sup>2</sup>; mais je le connaissais, dès avant cette publication, par la lecture qu'en avait faite l'auteur, en 1870, dans une des séances de la Société de linguistique.

Bekker change *είς*, tantôt en *ῥείς*, tantôt en *ἰῥείς*. Ces deux formes sont également barbares. Le primitif de *είς* est *σεῖς*, qui est au latin *sovus*, d'où *suvus*, puis *suus*, comme *νείς* est à *novos* et *novus*. Si l'on ôte le sigma initial, il reste nécessairement *ἰῥείς* avec l'esprit rude, et non *ἰῥείς* avec l'esprit doux; quant à *ῥείς*, il est impossible. « Remplacer, dit M. Meunier, *περὶ σῆμα εἰοῦ ἐτάριοι* (*Iliade*, XXIV, 416) par *περὶ σῆμα ῥεἰοῦ ἐτάριοι*, c'est remplacer *circa monumentum sui amici* par *circa monumentum vui amici*. Il fallait *περὶ σῆμα σεῖοῦ ἐτάριοι*. Remplacer *ἐγὼ τέ μιν ἄλυσεν ἀλή* (*Iliade*, XVI, 753) par *ἰῥή τέ μιν ἄλυσεν ἀλή*, c'est remplacer *suaque eum perdidit virtus*, par *uaque eum perdidit virtus*.

1. Chap. VI, p. CXXX-CXXXIII. — 2. Année 1871, p. 87-91.

Il fallait ἐΦή τέ μιν ὄλεσεν ἀλκή. » Si Bekker était dans son droit, on n'aurait plus qu'à changer ζς tantôt en Φς (par un digamma), tantôt en υς (par un esprit doux). L'absurdité saute aux yeux, et M. Meunier n'insiste pas. Φοῖ et Φέ, pour εοῖ et έέ, ne sont pas moins barbares que Φός pour έός. Il faudrait σεΦοῖ et σεΦέ.

Bekker change εἰνατέρων (*Iliade*, VI, 378, et XXIV, 769) en Φεινατέρων. Les grammairiens disputent sur la forme primitive du mot εἰνάτηρ, mais ils sont parfaitement d'accord sur un point fondamental : c'est que ce mot n'a jamais eu le digamma. Le latin *janitrix* prouve qu'il y avait un *j* dans la syllabe initiale, et non un *Φ*, et qu'on disait ou *janάτηρ* ou *ἐjanάτηρ*. Cette dernière forme, selon M. Meunier, est la plus probable. Le *j* tombé, εα est devenu ει, comme dans πόλεις pour πόλειας. Curtius dit que ει est pour ε, qui, en grec, répond souvent au *ja* du sanscrit ; mais Bekker ne gagne rien à ce que *janάτηρ* soit devenu εἰνάτηρ.

Le mot εἴμαρτο, chez Bekker, est écrit Φείμαρτο (*Iliade*, XXI, 281 ; *Odyssée*, V, 312, et XXIV, 34). Or Φείμαρτο, comme dit M. Meunier, est un monstre. En effet, εἴμαρτο est pour σείμαρτο. Les intermédiaires sont σέμμαρτο et σείμαρτο, où il n'y a pas la moindre trace de digamma.

Bekker écrit Φώκειον à plusieurs reprises, et dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, et une fois Φωκήθην (*Iliade*, II, 668). Il fallait, ou respecter ὥκειον et ὥκήθην, ou écrire Φοίκειον et Φοιχήθην. La syllabe Φω nous donne une consonne suivie de l'augment temporel, ce qui est contradictoire.

On peut rétablir le digamma partout où Φο est devenu ο, parce que le *Φ* a disparu tout entier ; mais là où Φο est devenu ω on ne doit pas rétablir le digamma, puisqu'il subsiste dans ω, du moins en partie. Ainsi ἐΦωνοχόει, ἐΦωῖεν, ἐΦώλπειν, εἰΦώργειν, etc., sont de purs barbarismes. Il y en a bien d'autres, que signale M. Meunier, mais sur lesquels on pourrait, à la rigueur, prendre parti pour Bekker. Aussi M. Meunier ne les condamne-t-il pas absolument. Du reste il n'a guère voulu donner qu'un spécimen. La liste complète des formes barbares inventées par Bekker n'en finirait pas : *delassare* valent *Fabium*, dit le sa-

vant linguiste. Voici la conclusion du travail de M. Meunier sur l'édition de Bekker : « Elle a pour titre. *Carmina Homerica Immanuel Bekker emendabat et annotabat*. Le mot *emendabat* pourrait céder sa place à un autre. »

Ce que j'ai dit de l'*Illiade* de Bothe, de celle de G. Dindorf, de celle de Fæsi, etc., s'applique à leur *Odyssée*. Je passe donc à l'*Odyssée* d'Ameis. Elle a paru pour la première fois en 1856. Elle a été réimprimée en 1861, en 1864 et en 1868. C'est, comme l'indique le titre même, un livre de classe<sup>1</sup>. Le commentaire qui accompagne le texte est purement explicatif. Mais ce qu'Ameis nous donne, ce sont les résultats d'un véritable travail critique. Son texte et son commentaire en fournissent à chaque instant des preuves manifestes, je ne dis pas à un œil quelconque, mais à celui de tout homérisant. Aussi ne m'étonné-je point que Jacob la Roche dise, dans la préface de son édition critique, qu'il est très-redevable à Ameis : *Ameisio permulta me debere libentissime profiteor*. Je ne m'étonne pas davantage que Bernhardt, le célèbre historien de la littérature grecque, n'ait pas dédaigné la dédicace de l'*Odyssée* d'Ameis<sup>2</sup>. Rien de mieux mérité non plus que le grand succès de ce livre.

Ameis, dans sa préface de 1856, rend compte avec détail de ce qu'il a fait, ou du moins voulu faire. Il a pris pour base le texte de Bekker, mais, comme l'indique la date, un texte antérieur à celui de Bonn, et qui n'était que le texte de Wolf par-ci par-là corrigé. Il a perfectionné ce texte à l'aide des améliorations indiquées par Guillaume Dindorf et par d'autres, mais surtout d'après ses recherches personnelles. Il est franchement

1. *Homer's Odyssey, for den Schulgebrauch erklärt von Dr. Karl Friedrich Ameis, Professor und Director am Gymnasium zu Muhlhausen in Thüringen. Vierte vielfach berichtigte Auflage. Leipzig, 1868, 2 vol. in-8.*

2. Voici cette dédicace : « Dem Herrn geheimen Rath Dr. Gottfried Bernhardt, Oberbibliothekar und Professor der klassischen Philologie an der Universität zu Halle, Ritter des rüchen Adlersordens, als

« eine wahre *εὐνοία* *καὶ* *φιλία* *καὶ* *ἀγάπη* »  
 « innigster Verehrung und Dankbarkeit gewidmet. » On voit là que Bernhardt n'est pas uniquement un auteur religieux. C'est un personnage dans son pays, et même un personnage considérable, comme l'indiquent ses titres de conseiller secret, de bibliothécaire en chef de l'Université de Halle, de professeur de philologie classique dans cette Université, et surtout celui de chevalier de l'Aigle-Rouge.

aristarchien. Quand il change quelque leçon, ce n'est jamais pour y substituer rien d'arbitraire, c'est pour rétablir une leçon d'Aristarque indûment exclue.

Aristarque a donné la règle fondamentale qui doit guider tout commentateur : « S'occuper uniquement de ce qu'a dit le « poète. » C'est ce principe qu'Ameis a eu sans cesse présent à la pensée, et qu'il a partout mis en pratique <sup>1</sup>. Ses notes sont courtes, mais pleines de choses. Il ne tombe jamais dans la prolixité, mais il n'affecte nullement le laconisme. Les points qui avaient besoin d'être développés sont rejetés dans un *Appendice* (*Anhang*) : le commentaire proprement dit se borne à l'indispensable.

Ameis fait une longue énumération des livres dont il s'est servi, et des savants dont les communications écrites ou verbales l'ont aidé à mener à bien son œuvre. Mais son originalité et son vrai mérite, c'est d'avoir surtout puisé à la source antique. Aussi n'est-il pas toujours d'accord avec les modernes. Il les loue plus qu'il ne les imite, et il a parfaitement raison.

En Allemagne un philologue est quelqu'un, et se croit naturellement quelque chose. Ameis dit adieu à son *Odyssée* sur un ton lyrique : « Et maintenant, ô mon esquif, prends ta course  
« avec le poids de ta première cargaison ! Es-tu destiné à dis-  
« paraître sans traces dans le ballottement actuel de la publi-  
« cité littéraire, ou bien dois-tu quelque temps surnager ? C'est  
« chose entièrement au pouvoir de celui qui est suspendu sur  
« les eaux, et qui commande aux vagues. »

Ameis, dans ses préfaces de 1861, 1864 et 1868, parle des perfectionnements successifs qu'il a apportés à son travail, afin de le rendre de plus en plus digne de la faveur publique. Le fait le plus considérable, c'est que l'*Appendice* est peu à peu devenu un volume, et qu'il a fallu le séparer du livre dont il n'était primitivement qu'un fascicule. Chacune des trois préfaces

1. Voici comment il s'exprime à ce sujet, *Préface*, p. XII : « ...in der Erklärung den Aristarchischen Grundsatz zu-  
• rungen. »

« δὲν ἔξω τῶν φραζομένων ὑπὸ τοῦ ποιη-  
« τοῦ περιεργάζεσθαι nie aus den Augen  
« zu verlieren. »

a son final poétique comme la première. Le début de la strophe de 1861 est pédantesque : « Puisse l'ouvrage, après le renouvellement de sa *γλαῖν* et de son *γῆπών*, être en état de garder ses anciens amis et d'en gagner de nouveaux ! » La strophe de 1864 est un peu longue : mais elle se termine par une phrase heureuse, à l'adresse des autres homérisants : « Nos routes sont diverses, mais nous allons au même temple. » La strophe de 1868 est irréprochable : « Ainsi je laisse partir cet ouvrage pour sa quatrième course à travers le monde, avec mes meilleurs souhaits, et avec la recommandation d'être content de son sort ; car, dans la vie des livres et des hommes, il ne s'agit pas de savoir combien large ou étroit est un cercle d'activité, mais plutôt combien il est utile et rempli. » On ne saurait mieux dire.

Ameis a donné dans son commentaire beaucoup de choses dont Fæsi ne parle point, et qui pourtant sont tout à fait à leur place, même dans un livre destiné aux écoliers. Ces choses sont empruntées ou aux traditions alexandrines, ou aux découvertes de la philologie comparative. Pour le reste, il ne le cède à Fæsi sous aucun rapport. Dès le premier vers de l'*Odyssée*, on voit en quoi diffèrent les deux commentateurs. Fæsi n'a qu'une note sur ce vers : elle concerne *πολύτροπον*. Ameis, avant d'expliquer *πολύτροπον*, s'est arrêté un instant sur *ἄνδρα*, puis sur *ἐννεπε*. Il dit, à propos de *ἄνδρα*, qu'on doit l'entendre comme s'il y avait *τὸν ἄνδρα*<sup>1</sup>. Il donne, d'après Curtius, l'étymologie de *ἐννεπε*<sup>2</sup>. Il ne cite ni Aristarque ni Curtius, ayant à ménager l'espace et regardant avec raison comme faits acquis et l'observation de l'un et les rapprochements de l'autre. C'est par les notes de ce genre qu'Ameis révèle le labeur auquel il s'est livré. D'ailleurs il n'abuse jamais de sa science. Il ne fait entrer, dans l'enseignement des classes, que le certain, que l'essentiel, ou tout au moins l'utile. Il est extrêmement sobre en ce qui concerne les

Voici sa note : « Ἄνδρα, den Mann : denn Homer kennt noch nicht den attischen Artikel »

2. « Ἐννεπε ist durch Assimilation aus ἐνσιπε (= *insece*) entstanden, vom Compositum ἐν-σέπω. »

étymologies. Dans les cas analogues à ἔννεπε, il n'hésite point ; au contraire, partout où le doute est possible, il laisse la question aux recherches ultérieures des savants spéciaux<sup>1</sup>. En somme, l'*Odyssée* d'Ameis est un des meilleurs livres classiques qu'on ait mis jamais aux mains de la jeunesse studieuse.

Nous n'avons encore que les deux premiers volumes de l'édition de Hayman, et ces deux volumes ne contiennent que les douze premiers chants de l'*Odyssée*<sup>2</sup>. Mais nous n'avons pas besoin d'attendre l'achèvement de l'édition pour parler de l'œuvre entière. Le troisième et dernier volume annoncé ne nous apprendra rien de nouveau, puisqu'il ne fera que continuer et compléter le texte et le commentaire. Hayman nous a donné, dès son premier volume, toute sa science et toutes ses idées : il le dit expressément lui-même<sup>3</sup>. Quand il ne le dirait pas, on s'en apercevrait bien vite : cela saute aux yeux. Nous avons là, sous le titre de *Préface*, une introduction historique et critique de plus de cent pages. Nous avons, sous le titre d'*Appendices*, cent cinquante-deux pages de dissertations sur toute sorte de sujets : grammaire, mythologie, archéologie, etc.

L'Allemand Ameis enseigne dans un gymnase ; l'Anglais Hayman est aussi un professeur de l'enseignement secondaire. Il était, lors de son premier volume, *maître-chef*, comme qui dirait principal ou proviseur, à l'école de Cheltenham : il est aujourd'hui principal de l'école de Rugby. On sait que les écoles anglaises répondent aux gymnases allemands. On sait aussi que le chef d'une école est toujours un professeur, le professeur qui fait la classe la plus élevée. Cette classe répond

1. Voici comment il parle des étymologies, dans sa préface de 1866 : « Hier hat » vorsichtige Sparsamkeit als Regel » dient, so dass nicht ohne Resignation auf » den Reiz mancher lockenden Stimme verzichtet wurde. Denn das Etymologisieren » ist ein Zuckerbackenes, an dem man » nach Kinderweise gern nascht, wenn » man einmal davon gekostet hat. »

2. *The Odyssey of Homer, edited with marginal references, various readings, notes and appendices, by Henry Hayman,*

*B. D., late fellow of St-John's college, Oxford. Londres, 1866 et 1873, grand in-8°. Dans le premier volume, Hayman s'intitule headmaster (principal) of the Cheltenham school ; aujourd'hui il dit headmaster of Rugby school.*

3. *Préface* du premier volume, p. CIII : « A first volume must needs bear the » weight of many questions which relate » to subjects spread over the whole poem, » and which, when settled once, are settled » once for all. »

à la *troisième* de nos lycées, ou à peu près : car les humanités, la littérature, la philosophie, les sciences, en Angleterre, appartiennent à l'enseignement supérieur. Hayman est un ancien agrégé du collège de Saint-Jean à Oxford : il est auteur d'*Exercices pour la traduction en vers grecs et latins* ; il collabore au *Dictionnaire de la Bible* du docteur Smith. C'est lui qui nous apprend ces détails, dans le titre du premier volume de son ouvrage.

Le texte de Hayman est à peu près celui de Bekker, mais du Bekker de 1858, encore que l'éditeur anglais cite plusieurs autres textes comme ayant aussi servi de base à sa recension, et qu'il dise avoir fait grand usage, pour cette recension, des *Scholies* et d'Eustathe. Il admet le digamma, et il l'admet partout où l'a introduit Bekker : de là pour lui la nécessité de suivre Bekker dans ses corrections métriques, même les plus hasardeuses. Seulement il laisse aux mots, dans le vers, leur forme habituelle : il a réservé une place au-dessous du texte où figurent, avec la lettre archaïque, tous les termes à tort ou à raison digamnises par Bekker. Je le renvoie, de ce chef, à M. Francis Meunier<sup>1</sup>.

Hayman aurait bien voulu, je crois, échapper à la nécessité du digamisme. Il reconnaît que rien n'est moins certain que la restitution générale du digamma dans Homère : il ne donne cette portion de son travail que comme un pur essai<sup>2</sup>. D'après cela, il aurait dû s'abstenir. Mais le digamma homérique est une invention anglaise. Un éditeur anglais d'Homère est condamné, bon gre mal gre, au digamma. Hayman s'est donc exécuté.

Il n'y a que deux passages de l'*Odyssée* où Hayman ait corrigé le texte par conjecture. Ces deux corrections sont insignifiantes : III, 33, τὰλα ἰεζερον, au lieu de δῖα : ἰεζερον, et, IV, 663, ἐκ δὲ τοῦτο ἀίερεν, au lieu de ἐκ τοῦτο ἔ' ἀίερεν. On se de-

1. Voyez plus haut, page XLV, la remarque de M. Francis Meunier sur l'Homère de Bonn et son jugement sur Bekker.

2. Preface, p. XLV. "I have already mentioned the uncertainties which beset this conjecture, and regard this portion of the work as tentative merely."

mande quel profit le lecteur d'Homère peut tirer de pareils changements, que rien n'appelle et que Hayman, dans ses notes, justifie par de pauvres raisons. Qu'importe qu'il y ait τᾶλλα, III, 461 ? le vers est tout autre que III, 33. Quant à la différence grammaticale que Hayman cherche à établir entre ἐκ τόσων δ' ἀέκητι et ἐκ δὲ τόσων ἀέκητι, c'est une chimère, et rien de plus.

À côté du texte, à la marge droite du recto et à la marge gauche du verso, Hayman a une colonne de concordances avec les passages de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* que rappellent les vers de chaque page. Ces *références*, comme on dit en anglais, abrègent beaucoup le commentaire, mais cet avantage est racheté par de graves inconvénients. Le plus grave, c'est la difficulté ou plutôt l'impossibilité d'arriver, dans une pareille accumulation de chiffres et de lettres de diverse sorte, à une correction vraiment satisfaisante. Ensuite le texte est maculé de signes de renvoi, et la note n'est presque jamais en face de son signe : il faut la chercher, dans la colonne, ou plus haut ou plus bas. Les références de Hayman sont donc d'un usage pénible. C'est dire qu'elles ne serviront pas à grand'chose. J'ajoute qu'elles enlaidissent beaucoup les pages du livre.

Entre la bande réservée aux mots digammissés et les notes du commentaire proprement dit, Hayman donne, dans une seconde bande, les principales variantes du texte. Ce ne sont que de brèves indications, sans discussion aucune. Même dans le commentaire, Hayman discute très-peu les leçons. La partie critique est ce qu'il y a de plus faible dans son travail, ou, pour mieux dire, de plus nul.

Les notes du commentaire sont presque toutes des notes grammaticales : je parle des notes développées. La plupart du temps, Hayman se contente de renvoyer à tel ou tel de ses *Appendices*. La grammaire de Hayman est souvent tout imaginaire, car il ne fait aucun usage, absolument aucun, des documents alexandrins. Il dit qu'il a eu constamment, en écrivant son commentaire, les *Scholies* sous les yeux. On doit croire ce qu'il



dit : sans cette assurance, on ne se douterait pas même qu'il ait jugé à propos d'ouvrir les deux volumes de Dindorf. Il ne se sert pas davantage des lexicographes anciens. En revanche, il cite à chaque instant Jelf et Donaldson, surtout Donaldson. Il cite même Gladstone. L'ouvrage de Gladstone sur Homère est ridicule ; mais un homme puissant, en Angleterre, est toujours une autorité, même dans les choses où il n'entend rien. En définitive, il y a très-peu d'utilité réelle à tirer des notes de Hayman : *sunt verba et voces*. Ces notes sont évidemment les dictées que le maître-chef de Cheltenham ou de Rugby fait apprendre par cœur à ses élèves. On sait, en effet, que les professeurs anglais ne professent point, et que tout se passe, entre eux et les écoliers, en corrections écrites, en cahiers dictés et en récitations.

La *Préface* du premier volume de Hayman est un véritable ouvrage. C'est une introduction aux poèmes d'Homère, et spécialement à l'*Odyssée*. Cette introduction se divise en quatre parties : 1° Vues générales ; 2° Anciens éditeurs et commentateurs ; 3° Manuscrits et scholies de l'*Odyssée* ; 4° La présente édition.

La première partie est de beaucoup la plus développée : elle occupe plus de la moitié de la *Préface*. C'est une dissertation littéraire sur l'origine et la composition des poèmes homériques. Hayman croit à l'unité de chacune des deux épopées ; il croit même que l'une et l'autre sont l'œuvre d'un seul et même poète. Il admet d'ailleurs qu'elles n'ont été que fort tard consignées par écrit. Son opinion sur l'unité de poète est fortement motivée, et cette réfutation des chorizontes est ce qu'il y a de plus remarquable dans la dissertation. Au reste, Hayman n'apprend rien, et ne peut rien apprendre, à ceux qui ont lu Wolf et les adversaires de Wolf. J'ajoute que sa dissertation manque d'ordre, et que tout y est à peu près pêle-mêle ; mais c'est là un défaut qui n'en est un que pour nous : les Anglais sont aussi peu exigeants sur le *ponere totum* que les Allemands eux-mêmes.

La deuxième partie de la *Préface* de Hayman se compose

d'une série de courtes notices sur les travaux critiques dont le texte d'Homère a été l'objet depuis le sixième siècle avant notre ère jusqu'au temps d'Eustathe. C'est un résumé tel quel de ce qu'on lit dans les *Prolégomènes* de Villoison, dans ceux de Wolf, dans le livre de Lehrs sur Aristarque. Hayman n'a sur toutes les choses dont il s'agit dans cette histoire du texte que des connaissances de seconde main : aussi va-t-il flottant quelquefois entre les opinions les plus contraires. Ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher, par exemple, une idée claire et nette de Zénodote, ni d'Aristophane de Byzance, ni d'Aristarque même. Il ne lit pas toujours ses autorités avec une attention suffisante. Ainsi, dans sa note sur les signes alexandrins, il répète l'absurde banalité relative à l'astérisque<sup>1</sup>. Il avait pourtant sous les yeux, quand il écrivait cette note, la dernière page des *Prolégomènes* de Villoison. Il est vrai que la définition de l'astérisque, dans l'*Anecdolum* de Venise, n'est pas de la plus parfaite clarté ; mais les exemples, c'est-à-dire les astérisques qu'on voit, chez Villoison, à la marge du texte de l'*Iliade*, éclaircissent ce qu'il y a d'obscur dans l'*Anecdolum*. Les mots ἐνθα καλῶς εἴρηνται, etc., signifient *répétition légitime*, et non point *passage remarquable*<sup>2</sup>. Hayman pouvait s'en assurer en donnant du pouce à quelques feuillets du volume qu'il avait sur sa table. Il a mieux aimé s'en tenir à la tradition vulgaire fondée sur l'erreur d'Eustathe.

J'ai déjà remarqué que Hayman ne fait aucun usage de l'exégèse alexandrine. C'est dire quelle sorte d'intérêt il peut porter aux Alexandrins et à leurs commentaires. Je n'exprimerai que la vérité stricte en qualifiant d'insipide la deuxième partie de sa *Préface*, car il n'y a d'un peu développé que ce qui concerne les trois premiers critiques du Musée.

Le catalogue des manuscrits, dans la troisième partie de la *Préface*, se compose de notices ou empruntées à des livres connus, ou envoyées à Hayman par des bibliothécaires de Mi-

1. Voici la phrase même de Hayman relative à ce signe, *Préface*, p. LXIII :  
 « The asterisk denoted such verses as

« were especially admirable and apposite. »

2. Voyez notre *Appendice II* à l'*Iliade*, tome II, p. 526.

lan, de Paris, de Venise, etc. Hayman dit lui-même qu'il n'a étudié aucun des manuscrits de l'*Odyssée*<sup>1</sup>. Il ajoute avec raison que son texte n'eût pas beaucoup gagné à être revu d'après les leçons fournies par un manuscrit quelconque. On se demande alors pourquoi il s'est donné tant de peine afin d'avoir un catalogue aussi complet que possible. Voici la réponse à cette question. L'enseignement anglais, à tous les degrés, a uniquement en vue une montre publique. Il s'agit, pour les candidats aux honneurs, non pas d'être, mais de paraître. Hayman fournit de la matière à ses ecobiers pour leurs futurs examens. Aussi regrette-t-il de n'avoir pu dresser un catalogue plus complet encore. Ce n'est pas sa faute si certaines bibliothèques n'ont point fait droit à ses requêtes. Il cite ces bibliothèques peu communicatives, comme il a cité celles qui lui étaient venues en aide. La liste est assez curieuse : le Vatican, Leipzig, Strasbourg, Augsbourg, Bâle, Saint-Petersbourg, Moscou, l'Escurial. Encore avait-il trappé à la porte de plusieurs bibliothèques *to the principal libraries* dans les villes de Strasbourg, Augsbourg et Bâle.

La quatrième partie de la *Preface* a pour épigraphe la phrase ou Porphyre dit, d'après Aristarque, qu'on doit expliquer Homère par Homère lui-même<sup>2</sup>. Hayman croit avoir satisfait à cette condition par la colonne marginale des références<sup>3</sup>. Il se fait illusion. Ce n'est pas à si bon marche qu'un interprète remplit son devoir : le *comment* n'a de sens net qu'après exégèse. Les références sont des pièces justificatives, et rien de plus : on n'y recourt même point, si l'on n'a pas été averti d'avance de ce qu'on y doit trouver, des nuances qui modifient l'expression,

1. *Preface*, p. xxii. « As regards the « text adopted, it was not intended to « MISS out of the English the source « to consult any more. — Among the « two parallel have been principally in- « ferred by the author. »

2. Porphyre se pique que de sa pratique personnelle ce soit d'expliquer Homère, « mais le principe d'A. Aristarque est aussi d'expli-

quer ses paroles. *Platon*, VI, 201, Scho- « lia. H. 22. in la *Ép. Odyssée* et *Odyssée* « *part* 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

3. *Preface*, p. xci. « In the present « edition the attempt has been, by means « of a margin giving parallels and illustra- « tions, to make Homer as far as « possible his own scholar. »

des circonstances qui la mettent dans son jour, en un mot des différences de la ressemblance. Hayman nous laisse trop à faire. Il reconnaît lui-même que ce qu'il exige de nous n'est pas mince besogne; car il suppose que plus d'un lecteur n'aura ni le temps ni la patience nécessaires<sup>1</sup>. Ajoutez l'ennui dont j'ai parlé plus haut, cette fatigue du regard montant et descendant à travers lettres et chiffres, et vous trouverez que Hayman n'aurait pas mal fait de s'épargner les énormes frais typographiques de sa concordance.

Une autre illusion de Hayman, c'est de croire que, si l'on n'use point de ses références, on pourra suppléer, à l'aide de son commentaire, au défaut de l'étude principale<sup>2</sup>. Ce commentaire est trop spécial et trop incomplet : il présuppose les confrontations de passages; il n'en est pas l'équivalent.

Hayman dit qu'une des raisons pour lesquelles il n'a pas collationné de manuscrits, c'est qu'aujourd'hui la division du travail est un principe, et qu'autre chose est la préparation des matériaux, autre chose leur mise en œuvre<sup>3</sup>. Cette raison est mauvaise. Mais Hayman n'a pas l'air de se douter que collationner des manuscrits de l'*Odyssée*, c'est perdre son temps et sa peine. Tous ces manuscrits sont trop récents pour avoir par eux-mêmes la moindre autorité. La publication des scholies a mis leur nullité critique dans tout son jour. On verra plus loin que Jacob la Roche, malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, n'est parvenu qu'à faire sur cette nullité critique la plus irrésistible évidence.

Les six *Appendices* de Hayman sont des travaux remarquables, et qui tous font honneur à son érudition; mais j'ai peur qu'ils n'aient pas toute l'utilité que s'en promet l'auteur. Beaucoup de ceux à qui il dit en note : *Allez voir tel appendice, tel*

1. *Préface*, p. xcu : « For those who lack the leisure or the perseverance to make use of this margin, it is hoped the notes provide a secondary assistance. »

2. Voyez la phrase citée dans la note précédente.

3. *Préface*, p. xcu : « Is it, further, advantageous in the present day to adopt the economy obtained by dividing the labours of collating and editing, the preparation of the material and the digesting and selecting from it. »

*numéro de cet appendice*, n'iront rien voir et ne sauront rien, tandis que, si la note parlait elle-même, ils auraient appris quelque chose. La science qu'il faut aller chercher n'est pas une science pour tous. Hayman a trop sacrifié au désir de ne pas se répéter : le premier devoir du professeur, comme disait énergiquement Victor Cousin, c'est la résignation au rabâchage. Hayman a préféré la concentration, et, pour parler son langage, *le plein traitement*, toutes les fois qu'il s'est agi de questions qui se reproduisent souvent dans l'interprétation d'Homère<sup>1</sup>.

L'*Appendice A* est tout grammatical. C'est une suite de vingt-deux articles plus ou moins étendus, où sont expliqués un grand nombre de mots et de formes homériques. Dans ces articles, comme dans son commentaire, Hayman fait uniquement usage des modernes, et surtout de ses chers Anglais. Aristarque et son école n'existent pas pour lui, ~~sinon~~ dans la phrase où il dit qu'il a toujours eu sous les yeux, en écrivant ses notes, les *Scholies* de Dindorf. L'*Appendice B* est la continuation de l'*Appendice A* ; mais il n'a qu'un article : c'est un essai de distinction entre les synonymes αἶς, θάλασσα, πέλαγος et πόντος. L'*Appendice C* est consacré à quelques points de mythologie, et l'*Appendice D* à quelques points de géographie. Hayman, dans l'*Appendice E*, analyse avec grand détail le caractère des principaux personnages de l'*Odyssée*, Ulysse, Pénélope, Télémaque, Pallas, Égisthe, Antinoüs, Eurymaque, Ménélas, Hélène. L'*Appendice F*, c'est-à-dire le sixième et dernier, est divisé en deux parties, dont l'une est intitulée *The homeric galley* et l'autre *The homeric palace* : c'est la description d'un vaisseau et celle d'une maison de roi, telles qu'on peut les tracer d'après les vers d'Homère.

Le volume de Hayman se termine par plusieurs pièces intéressantes, deux surtout, qui sont deux *fac-simile* : l'un de ces *fac-simile* représente une page du manuscrit Bodléien, texte

1. Voici la phrase même de Hayman, *Preface*, p. xcii : « The Appendices contain discussions of such points as seemed

• to require rather fuller treatment than  
• could be extended to them in the foot-  
• notes. »

et scholies marginales; l'autre est la reproduction d'une page du manuscrit des *Petites Scholies* trouvé dans la bibliothèque de l'université d'Oxford par Guillaume Dindorf. Hayman donne ensuite deux peintures archaïques, d'après deux vases grecs du British Museum : l'une nous montre un char traîné par deux chevaux, et que mène un homme assis; l'autre est un portrait de Pallas. L'inscription indique que ce dernier ouvrage est athénien, et que le vase qu'il décore a été décerné en prix à un vainqueur dans quelque'un des jeux publics de la ville d'Athènes. Voici les lettres de cette inscription, sauf que je ne les mets point de droite à gauche : TONATHENEONATHONEMI, c'est-à-dire, en transcrivant comme on prononçait, τῶν Ἀθηνέων ἀθλόν εἰμι. Les deux dernières pièces jointes au volume sont des plans du palais d'Ulysse, c'est-à-dire des illustrations, comme l'indiquent leurs titres, à la deuxième partie de l'*Appendice F*.

Le deuxième volume de Hayman n'a paru qu'en 1873. Ce volume ne nous mène encore qu'au chant XII. La longue préface de Hayman est consacrée à la réfutation du paradoxe de Paley sur l'identité d'Antimachus et d'Homère. Il est bizarre qu'on éprouve le besoin de discuter des choses aussi dénuées de sens. Le commentaire des chants VII-XII ne diffère pas de celui des chants I-VI. Il y a quelques appendices au deuxième volume, mais ils sont tous géographiques ou mythologiques.

Le travail le plus considérable qui ait été fait sur l'*Odyssée* est celui du professeur autrichien Jacob la Roche, un des plus dévoués homérisants de notre siècle. C'est ce qu'on nomme une édition critique<sup>1</sup>. Le titre semble dire que l'éditeur a établi son texte uniquement d'après les manuscrits; mais il n'en est rien du tout. La base réelle sur laquelle il s'est appuyé, c'est la recension d'Aristarque, telle que nous la connaissons par le témoignage des grammairiens de l'école d'Alexandrie. La Roche garde la leçon des manuscrits tant qu'il peut, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle concorde soit

<sup>1</sup>. *Homeri Odyssea. Ad fidem librorum optimorum edidit J. la Roche. Accedunt tabulae XI, specimina librorum exhibentes*, 2 vol. in-8°. Leipzig, 1867-1868.

avec la leçon authentique d'Aristarque, soit avec cette leçon présumée; mais il n'hésite jamais à en faire le sacrifice dès qu'elle n'est qu'une tradition byzantine<sup>1</sup>. Ainsi partout on lit, chez la Roche, en dépit de l'unanimité même des manuscrits : ἔδεισεν, ἀπολήξω, καὶ κεῖνος, τεθνηώς, ἐστήκει, ἔκηα, ἐθέλω, ἔλκον, ὀπλίσσατο, ὄτρυνον, ἐβήσετο, ἐδύσετο, ἦχι, αὕτως, ἦδὲ γέγονοντο, πολλὰ μόγησα, etc.; et non point ἔδδεισεν, ἀπολλήξω, καὶ κεῖνος, τεθνειώς, εἰστήκει, ἔκηα, θέλω, εἴλκον, ὀπλίσσατο, ὠτρυνον, ἐβήσατο, ἐδύσατο, ἦχι, αὕτως, ἦδ' ἐγένοντο, πολλ' ἐμόγησα, etc. En effet, comme dit la Roche, l'autorité des manuscrits, en pareille matière, est absolument sans valeur *quum hac in re librorum auctoritatem non magni faciendam esse intelligerem*<sup>2</sup>.

La Roche corrige quelquefois le texte en vertu de l'analogie, mais il ne pousse point jusqu'à la rigueur l'application du principe. Par exemple, de ce qu'on est forcé d'écrire, XXIII, 93, ἄνω, et non point ἄνωϛ, il n'en conclut pas que le mot doive être partout sans iota souscrit. Il a conservé, XVII, 223, ῥυτῆρα γενέσθαι, bien qu'il y ait un peu plus haut, vers 187, ῥυτῆρα λιπέσθαι<sup>3</sup>.

Bekker, comme on sait, est contraint bien souvent, par le digamma, de faire subir au texte des modifications considérables. La Roche, qui ne remonte pas au delà des Alexandrins, n'admet aucune correction de ce genre<sup>4</sup>. S'il a conservé

1. *Prolegomena*, p. xxv : « De textu, qualem huius exhibent, si quis questio nem habere vult, ante omnia illud est examinandum, quæ ratio intercedat inter libros manuscriptos et recensiones grammaticorum Alexandrinorum, quæ omni ad fidem carmina sunt restituenda. Harum longe præstantissima omnium iudicio et habita est et etiam nunc habetur Aristarchea, cui jam a veteribus oppositæ sunt quæ vocantur αἰρεσις. » *Præfatio*, p. II. « A libris huius incertis recessi, et ... a libris Aristarchæ vel aliorum grammaticorum postibus contrariis dicti, ubicunque ab his recessi, citatis rationes secutus sum, ne lecto carminis editionibus vulgaribus, ex quibus codices nostri orti sunt, quæ

« Aristarchæ recessioni fieret similior. »

2. *Præfatio*, p. III : « Analogiæ tantum tribui quantum tribuendum est ut textus sibi conveniat; sed non eo progressus sum, ut omnibus locis ἄνωϛ scriberem. ... »

3. P. IV. « Textus propius accedit ad alteram Bekkeri editionem, si locus propter digammam correctos exciperis, quam ad primam. » P. III : « Quam ultra Alexandrinorum recensiones non regredi constitui, digammi ratio mea haberi fere nullam, nisi librorum auctoritas coarctet. Itaque 2284 Μεγελα ... sed pro non propter digammam, sed quia huius memores in his scriptis consentiunt. » *Recessus* 6495 et 6496. « ... in istis libris non mutavi. »

certaines hiatus, ce n'est pas à raison du digamma réel ou supposé, mais parce qu'il les a trouvés dans les meilleurs manuscrits. Ainsi il écrit Μινυαίω, XI, 284; ἐγὼ εἶπω, XII, 213, et XIII, 179; τόγῃ ἴστε, XXI, 110. C'est par la même raison encore qu'en certains cas il n'a point fait de changements métriques, là où, le digamma étant donné, on ne pourrait plus scander le vers. Il a laissé, par exemple, οἷ ῥ' Ἴλιον, VIII, 495; μηδ' οἷ, XI, 442; κάρψε μὲν οἷ, XIII, 430; μὲν τ' οἰκῆες, XVIII, 533. Ces leçons deviennent fausses dès qu'on suppose, avec Bekker, *Φίλιον*, *Φοι*, *Φοικῆες*, ou écrits ou prononcés.

La Roche n'a point pour Aristarque une aveugle adoration. Il ne lui suffit pas, pour adopter une leçon, que cette leçon se recommande du nom d'Aristarque<sup>1</sup>. On sait que la paradosé alexandrine n'était pas toujours absolument identique à la recension du maître. La Roche donne souvent raison aux disciples. Il préfère, en général, l'orthographe d'Hérodien à celle d'Aristarque. Ainsi, dans les mots paroxytons suivis d'une enclitique, il met un accent aigu sur la finale : ἄρά σφισι, ἐνθά κεν, ἔσαν οἷ, γενέσθαι τε. Mais ici l'orthographe d'Hérodien n'a nullement la valeur que la Roche lui prête. Le deuxième aigu n'est point un accent tonique, mais une sorte d'hyperdiastole, un signe qui ne peut avoir d'utilité que dans l'écriture continue, et dont nous n'avons que faire, nous qui séparons tous les mots grecs les uns des autres. La preuve en est ailleurs encore que dans l'impossibilité de faire sonner deux aigus consécutifs. La Roche me la fournit lui-même dès les deux premiers mots de l'*Odyssée*. Texte : ἀνδρά μοι. Note : ἀνδρα μοι *Aristarchus*. Est-il admissible qu'Aristarque et Hérodien aient prononcé l'un d'une façon, l'autre d'une autre, ces trois syllabes? Non; mais ce qui se comprend très-bien, quand on tient compte des faits paléographiques, c'est qu'Hérodien ait imaginé un perfectionnement matériel, car son aigu à la finale n'est pas autre chose. L'écriture courante

1. *Prologomena*, p. xxv : « Ceterum  
« moneo non omnes Aristarchi scripturas

« jam ea de causa quia Aristarchi sunt  
« esse recipiendas. »



est ANAPAMOI. Premier progrès : Aristophane de Byzance et Aristarque figurent la prononciation des syllabes : ἀνὰπαμοὶ<sup>1</sup>. Deuxième progrès : les graves disparaissent comme inutiles : ἀνὰπαμοι. Troisième progrès : ἀνὰπάμοι, c'est-à-dire une peinture pour l'œil non pas du ton seulement, mais aussi de la nature de l'énonciation. Hérodien dit, au moyen de sa sténographie : « Ne prenez pas ceci pour un trissyllabe proparoxyton ; c'est un dissyllabe paroxyton suivi d'une enclitique. » Je répète que la séparation des mots dans l'écriture rend inutile ici toute diastole. Il n'y a pas plus pour nous nécessité d'en mettre une en haut avec Hérodien dans ἔστω οἱ qu'une en bas dans εἰσὶν οἱ avec Nicanor<sup>2</sup>.

La Roche écrit, comme Bekker et les bekkériens, ἐπεὶ ἦ, τί ἦ, ᾧς. Là encore, bien qu'on puisse alléguer Hérodien (mais les témoignages sont obscurs), là encore l'orthographe vulgaire, qui est alexandrine aussi, semble préférable. Dindorf l'a démontré pour ἐπειρή et τιρή<sup>3</sup>. Quant à ᾧς, cela est presque manifeste de soi. Mais il y a beaucoup de points sur lesquels on ne peut que féliciter la Roche d'avoir rompu avec la pratique des modernes et rendu aux règles antiques leur autorité légitime. Il s'en applaudit avec raison lui-même, et ce n'est pas moi qui le blâmerai d'avoir protesté contre les légèretés de cette prétendue science qui n'a pour les Alexandrins que sarcasmes et mépris<sup>4</sup>. La Roche ajoute, après avoir mentionné quelques-unes de ses réformes orthographiques, que ce qui l'a surtout déterminé à se conformer aux traditions de l'école d'Aristarque, c'est qu'il a bien souvent trouvé dans ses manuscrits des traces de l'usage alexandrin<sup>5</sup>. Peut-être aurait-il dû se dispenser de nous le dire. Les manuscrits de l'*Odyssée* sont tous postérieurs au douzième siècle, et il n'y en a pas un, nous l'avons déjà remarqué, même le

1. Voyez notre *Appendice I* à l'*Iliade*, tome II, p. 500.

2. Voyez les *Prolegomènes* de Villoison, page VIII.

3. Voy. sa *Préface* de l'*Iliade*, p. XIII-XIV.

4. *Præfatio*, p. IV : « In orthographia leges a veteribus constitutas diligentius observavi quam qui ante me Homerum

« ediderunt. Qua in re iis assentiri non possum, qui subtilitati veterum irridentes novas leges introduxerunt et a scribendi ratione a veteribus tradita recesserunt. »

5. *Præfatio*, p. IV : « .... præsertim quum in libris quoque tales scripturæ multis locis sint servatæ. »

meilleur, qui ne fourmille de fautes. J'ai peur que ces leçons données par la Roche comme antiques ne soient la plupart du temps des lapsus de scribe, et rien de plus.

Toutes les fois qu'un mot peut se résoudre en deux ou plusieurs mots, la Roche les sépare les uns des autres : *κάρη κομόωντες*, *δάκρυ χείων*, etc. Les anciens disputaient sur ce point ; mais l'usage était à peu près libre. On n'a de règles formelles que pour certaines particularités. Ainsi *ΔΙΦΙΛΟΣ* se prononçait en deux mots, et avait deux accents : *Διὶ φίλος*. Au contraire, *ΑΡΗΙΦΙΛΟΣ* n'avait qu'un accent, et ne formait qu'un mot unique : *Ἀρηίφιλος*. L'hypodiastole et l'hyphen, au temps de Nicanor, signalaient ces faits grammaticaux. Rien n'empêche un éditeur, dans les choses qui sont *ad libitum*, de prendre le parti qu'il veut. La Roche n'a donc pas dépassé son droit ; mais son exemple n'oblige absolument personne. Je crois qu'il vaut mieux ne faire la séparation des mots que dans les cas où nous sommes sûrs, comme pour *Διὶ φίλος*, que l'agglutination n'était point admise. Peu importe la symétrie : les langues sont pleines de bizarreries et de contradictions.

La Roche, pour donner à ses manuscrits une importance critique, ne met entre crochets que les vers qui manquent ou dans tous, ou dans le plus grand nombre d'entre eux<sup>1</sup>. De cette façon l'athétèse n'est plus qu'une curiosité paléographique ; car il y a plus d'un vers dont l'authenticité est contestable, encore qu'il soit dans tous les manuscrits ; et l'absence d'un vers quelconque dans la vulgate byzantine ne prouve rien du tout contre l'authenticité de ce vers, toutes les fois qu'il figurait dans la paradosé alexandrine, et qu'il n'a point été suspect d'interpolation aux yeux des anciens, et qu'il porte en lui-même des signes satisfaisants d'authenticité. Tous les manuscrits connus de l'*Odyssée* dérivent de *χοινά*, c'est-à-dire de textes ordinairement très-mal soignés, et dont les défectuosités étaient perpé-

1. *Præfatio*, p. iv : « Versus damnavi  
• eos tantum qui a libris vel omnibus vel  
• pluribus absunt ; eos qui in libris ferun-

• tur, etiamsi Homero abjudicandi aut  
• alieno loco positi videantur, nunc non  
• inclusi. »

tuelles. Si l'on admettait l'autorité des manuscrits en matière d'athétèse, il faudrait l'admettre aussi en matière de surcharge. Nous aurions donc à intercaler dans l'*Odyssée* plus de cinquante vers donnés par les manuscrits, vers qui pourtant, comme on le verra en leur lieu, n'ont aucun droit à l'honneur que leur ont fait ou les scribes alexandrins des *xxvi*, ou les copistes byzantins dont nous avons l'ouvrage. Mais il est évident que la Roche s'est proposé, et voilà tout, de fournir des documents à l'érudition. C'est pour les Allemands qu'il travaille, et non pour nous. Ce qui nous semble étrange ou sans utilité est probablement ce que ses lecteurs d'outre-Rhin goûtent le plus ; car l'enseignement littéraire chez les Allemands consiste surtout en discussions d'authenticité, en confrontations de variantes, en solutions de problèmes philologiques.

La Roche a mis au bas des pages un commentaire continu. Ce commentaire est purement critique. Il se divise dans chaque page en deux parties : la première partie est consacrée aux leçons des manuscrits, la seconde aux leçons des Alexandrins. Il va sans dire que celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, du moins pour nous. Au reste l'éditeur s'est bien gardé de donner toutes les variantes byzantines : les trois quarts de ces variantes ne sont que des fautes de copistes. Il ne signale que celles qui ont, selon lui, quelque importance<sup>1</sup> : encore y en a-t-il beaucoup, dans celles-là mêmes, qu'il n'aurait pas mal fait de supprimer.

On peut dire, d'une façon générale, que la Roche n'a tiré de son énorme labeur sur les manuscrits aucun résultat pratique. Sa méthode même le condamnait d'avance à cette stérilité. Dès que l'on prend pour type la paratexte alexandrine et qu'il n'y a pas de texte byzantin qui derive d'une *Chryse* savante, on est bien sûr de ne rien trouver, ou à peu près rien, dans les manuscrits. Mais c'est bien quelque chose de savoir pertinemment que les manuscrits ne peuvent servir à rien pour perfectionner le texte de l'*Chryse*. Cette vérité est aujourd'hui,

<sup>1</sup> *Proposito*, p. 15. « Sed cum totum... »  
 « Librum scriptum uti et nunc in... »  
 « non redunaret : non librum mai-... »  
 « non totum scriptum... »

grâce à la Roche, et en dépit de la Roche peut-être, éclatante comme l'évidence. Le savant et consciencieux professeur de Vienne n'a donc pas perdu son temps. D'ailleurs les *Prolegomènes*, où il fait la description des manuscrits sur lesquels il a travaillé, et où il résume sous divers chefs bien ordonnés toutes les particularités que lui ont présentées ces manuscrits, sont un ouvrage plein de renseignements de toute sorte, la plupart nouveaux, quelques-uns importants, presque tous curieux. C'est dans les *Prolegomènes* de la Roche, par exemple, qu'on apprend ce que sont devenus les signes critiques qu'Aristarque avait appliqués à l'*Odyssée*.

Les variantes citées dans la partie haute du commentaire proviennent de dix-huit sources différentes : les cinq manuscrits de Vienne, les quatre manuscrits de Venise, le manuscrit de Munich, le manuscrit de Gonzague, le manuscrit d'Oxford, le manuscrit de Meermann ou de Phillips, le manuscrit de Stuttgart, le manuscrit de Breslau, Eustathe, les deux éditions qui représentent des manuscrits aujourd'hui perdus (la Florentine et la Romaine). La Roche a collationné lui-même, et avec le soin le plus minutieux, dix manuscrits (ceux de Vienne, de Venise et de Munich). Pour les cinq autres manuscrits, il s'en est rapporté aux collations connues<sup>1</sup>. Les leçons du manuscrit de Gonzague sont citées d'après Villoison, celles du manuscrit d'Oxford d'après Porson, celles du manuscrit de Meermann ou de Phillips d'après le *Classical Journal*, celles du manuscrit de Stuttgart d'après Rieckher, celles du manuscrit de Breslau d'après Ernesti. Les textes que la Roche a personnellement dépouillés, ou n'avaient jamais été collationnés par aucun philologue, ou ne l'avaient été que très-imparfaitement<sup>2</sup>; et il a pu

1. *Prolegomena*, p. v : « Præter Eustathium et duas illas editiones quarum scripturas passim adposuimus, Florentinam et Romanam, quindecim codicibus uti sumus, quos exceptis quinque ipsi contulimus ea qua opus est diligentia. »

2. *Præfatio*, p. iii : « In comparanda hac nova Odysseæ editione ante omnia

« id mihi proposueram, ut textum ederem  
« qui optimorum librorum auctoritate  
« niteretur, et in adnotatione de fide  
« cujusque scripturæ redderem rationem.  
« Itaque excussi libros manuscriptos aut  
« nondum adhibitos, aut non ea diligentia collatos, ut fructus ex iis perciperetur. »

nelles. Si l'on admettait l'autorité des manuscrits en matière d'athétèse, il faudrait l'admettre aussi en matière de surcharge. Nous aurions donc à intercaler dans l'*Odyssée* plus de cinquante vers donnés par les manuscrits, vers qui pourtant, comme on le verra en leur lieu, n'ont aucun droit à l'honneur que leur ont fait ou les scribes alexandrins des *xxvi*, ou les copistes byzantins dont nous avons l'ouvrage. Mais il est évident que la Roche s'est proposé, et voilà tout, de fournir des documents à l'érudition. C'est pour les Allemands qu'il travaille, et non pour nous. Ce qui nous semble étrange ou sans utilité est probablement ce que ses lecteurs d'outre-Rhin goûtent le plus ; car l'enseignement littéraire chez les Allemands consiste surtout en discussions d'authenticité, en confrontations de variantes, en solutions de problèmes philologiques.

La Roche a mis au bas des pages un commentaire continu. Ce commentaire est purement critique. Il se divise dans chaque page en deux parties : la première partie est consacrée aux leçons des manuscrits, la seconde aux leçons des Alexandrins. Il va sans dire que celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, du moins pour nous. Au reste l'éditeur s'est bien gardé de donner toutes les variantes byzantines : les trois quarts de ces variantes ne sont que des fautes de copistes. Il ne signale que celles qui ont, selon lui, quelque importance<sup>1</sup> : encore y en a-t-il beaucoup, dans celles-là mêmes, qu'il n'aurait pas mal fait de supprimer.

On peut dire, d'une façon générale, que la Roche n'a tiré de son énorme labeur sur les manuscrits aucun résultat pratique. Sa méthode même le condamnait d'avance à cette stérilité. Dès que l'on prend pour type la paradosse alexandrine et qu'il n'y a pas de texte byzantin qui dérive d'une *Odyssée* savante, on est bien sûr de ne rien trouver, ou à peu près rien, dans les manuscrits. Mais c'est bien quelque chose de savoir pertinemment que les manuscrits ne peuvent servir à rien pour perfectionner le texte de l'*Odyssée*. Cette vérité est aujourd'hui,

1. *Præfatio*, p. iv : « Sed eas tantum » quid redundaret : vitia librorum maxi-  
« librorum scripturas attuli ex quibus ali- » mam partem neglexi. »

grâce à la Roche, et en dépit de la Roche peut-être, éclatante comme l'évidence. Le savant et consciencieux professeur de Vienne n'a donc pas perdu son temps. D'ailleurs les *Prolegomènes*, où il fait la description des manuscrits sur lesquels il a travaillé, et où il résume sous divers chefs bien ordonnés toutes les particularités que lui ont présentées ces manuscrits, sont un ouvrage plein de renseignements de toute sorte, la plupart nouveaux, quelques-uns importants, presque tous curieux. C'est dans les *Prolegomènes* de la Roche, par exemple, qu'on apprend ce que sont devenus les signes critiques qu'Aristarque avait appliqués à l'*Odyssée*.

Les variantes citées dans la partie haute du commentaire proviennent de dix-huit sources différentes : les cinq manuscrits de Vienne, les quatre manuscrits de Venise, le manuscrit de Munich, le manuscrit de Gonzague, le manuscrit d'Oxford, le manuscrit de Meermann ou de Phillips, le manuscrit de Stuttgart, le manuscrit de Breslau, Eustathe, les deux éditions qui représentent des manuscrits aujourd'hui perdus (la Florentine et la Romaine). La Roche a collationné lui-même, et avec le soin le plus minutieux, dix manuscrits (ceux de Vienne, de Venise et de Munich). Pour les cinq autres manuscrits, il s'en est rapporté aux collations connues<sup>1</sup>. Les leçons du manuscrit de Gonzague sont citées d'après Villoison, celles du manuscrit d'Oxford d'après Porson, celles du manuscrit de Meermann ou de Phillips d'après le *Classical Journal*, celles du manuscrit de Stuttgart d'après Rieckher, celles du manuscrit de Breslau d'après Ernesti. Les textes que la Roche a personnellement dépouillés, ou n'avaient jamais été collationnés par aucun philologue, ou ne l'avaient été que très-imparfaitement<sup>2</sup> ; et il a pu

1. *Prolegomena*, p. v : « Præter Eustathium et duas illas editiones quarum scripturas passim adposuimus, Florentinam et Romanam, quindecim codicibus uti sumus, quos exceptis quinque ipsi contulimus ea qua opus est diligentia. »

2. *Præfatio*, p. iii : « In comparanda hac nova Odysseæ editione ante omnia

« id mihi proposueram, ut textum ederem  
« qui optimorum librorum auctoritate  
« niteretur, et in adnotatione de fide  
« cujusque scripturæ redderem rationem.  
« Itaque excussi libros manuscriptos aut  
« nondum adhibitos, aut non ea diligentia collatos, ut fructus ex iis perciperetur. »

d'autant mieux en accomplir le dépouillement, que tous ces manuscrits lui ont été livrés par les bibliothèques pour tout le temps nécessaire au travail exigé par chacun d'eux<sup>1</sup>. Il ne s'est pas contenté de les faire connaître philologiquement et pour ainsi dire moralement : il donne en *fac-simile* des spécimens de tous, sauf un seul, qui n'est que du seizième siècle, qui ne contient que six chants de l'*Odyssée*, et qui est d'une extrême incorrection<sup>2</sup>. En revanche, un des manuscrits a quatre spécimens, un autre en a deux. Je sais, pour ma part, un gré infini à la Roche de cette collection paléographique. Ses onze pages de *fac-simile*, ne servissent-elles qu'à apprendre à lire les vieilles écritures grecques, seraient encore, dans son édition, un mérite ajouté à tant d'autres.

La *Préface* de la Roche se termine par quelques lignes sur lesquelles il convient peut-être de s'arrêter un instant. Nous nous figurons volontiers que la France est le seul pays où il suffise qu'un livre ait quelque mérite pour qu'il se heurte à des détracteurs. Mais ce qu'on ne sait pas ou qu'on sait peu, c'est que les Allemands se dévorent parfaitement entre eux. La Roche a été traité en Allemagne comme s'il était un Français : il est vrai que son nom n'est nullement tudesque, et que c'est en Autriche qu'il est professeur. Aussi n'espère-t-il pas, pour la nouvelle œuvre par laquelle il continue les études de toute sa vie, un succès incontesté. Il y a des gens, comme il dit, qui ne trouvent jamais rien de bon. J'ajoute : sinon ce qu'ils font eux-mêmes, ou ce que font leurs amis, ou ce que font les chefs de leur coterie. Il cite nominativement, parmi ces difficiles, le critique prussien qui a voulu faire passer pour un livre sans valeur son beau travail sur l'histoire du texte d'Homère dans l'antiquité. La Roche lui lance l'apostrophe de Diomède à Paris

1. *Præfatio*, p. iv : « Hac occasione  
« oblata, bibliothecarum præfectis, qui  
« summa cum liberalitate librorum manu-  
« scriptorum copiam mihi fecerunt, gra-  
« tias ago quam maximas. »

2. Voici comment il en parle dans ses

*Prolegomènes*, p. v : « B. Codex Vin-  
« dobonensis, n° 307, chartaceus forma  
« minore, seculo XVI scriptus, complecti-  
« tur foliis 90 sex primos *Odysseæ* libros.  
« Codex vitis cujusvis generis refertus non  
« est magni faciendus. »

(*Iliade*, XI, 388-390) : « Te voilà bien fier de m'avoir égratigné la plante du pied. Je m'en soucie aussi peu que si le coup venait d'une femme ou d'un enfant écervelé ; car il est sans force, le trait d'un lâche, d'un homme de rien<sup>1</sup>. »

L'édition d'Homère par Auguste Nauck n'en est encore qu'à son premier fascicule, et ce fascicule contient seulement la moitié de l'*Odyssée* : *Homeri Odyssea cum potiore lectionis varietate. Pars prior. Berolini, apud Weidmannos. 1874, in-8°*. L'éditeur nous apprend pour quelle raison il a commencé son travail par l'*Odyssée* plutôt que par l'*Iliade* : c'est parce que Jacob la Roche a augmenté considérablement les ressources critiques de l'*Odyssée* en faisant connaître les leçons de manuscrits ou imparfaitement collationnés jusqu'ici, ou même absolument inconnus. Cela revient à dire que Nauck a voulu attendre, pour l'*Iliade*, l'entier achèvement de la publication de la Roche, laquelle n'est terminée que depuis quelques mois. Rien de plus sage que cette temporisation, vu surtout le système que Nauck veut appliquer au texte du poète. Plus le critique aura de leçons sous les yeux, plus riche sera sa matière à conjectures. Les meilleurs manuscrits d'Homère sont pleins de leçons absolument mauvaises, et les plus mauvais en fournissent quelquefois d'excellentes.

On se rappelle quel mépris Nauck professe pour Aristarque, pour Hérodien, et en général pour tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie : aussi n'est-il pas aisé de se figurer à quel type réel il rapporte le texte d'Homère. Ce n'est point à la vulgate byzantine : elle est trop grossièrement défectueuse ; ce n'est point à la paradosé alexandrine : elle ne vaut pas beaucoup mieux ; c'est encore moins à la diorthose d'Aristarque, car elle a été établie sur de faux principes, et à peine sait-on où la re-

1. *Præfatio*, p. iv : « Hæc Odysseæ editio, qualiscumque est, si viris doctis probatur, id quod volui me assecutum esse puto; sed omnibus nec placere studeo, nec, si vellem, possem. Sunt enim quibus nihil omnino satisfaciat, quorum in nu-

mero est criticus ille Regimontanus, « Arthurus Ludwich, qui nuper in librum meum *die homerische Textkritik im Alterthum* vehementissime est invecus. « Huic accino verba poetæ : Νῦν δὲ μ' ἐπιγράψας.... »





transcription du sixième siècle. On pourrait conclure de là que Nauck lui-même a un type historique devant les yeux : ce serait l'Homère du sixième siècle, l'exemplaire athénien. Mais il préfère incontestablement ne s'enfermer dans aucune époque déterminée, afin de donner plus libre carrière à ses facultés d'invention.

L'enseignement de ce que nous appelons littérature est nul absolument dans les écoles d'Allemagne, même les plus élevées : ce qui en tient lieu, ce sont des discussions d'authenticité et des comparaisons de variantes ou de corrections. Un philologue éphectique tel que Nauck fait donc agréable besogne pour des Allemands, quand il fournit matière à ces terribles batailles philologiques qui remplissent les classes de gymnase, les cours d'université, les académies, les feuilles savantes. On admet aujourd'hui qu'un texte de poète se renouvelle en moyenne tous les dix ans. Reste à savoir ce que penseraient les auteurs, s'ils revenaient sur la terre et s'ils lisaient les ouvrages qui continuent de porter leurs noms : « Ils les prendraient en horreur, » disait jadis Léon Allatius. Combien plus vraie serait cette parole, surtout pour Homère, après ce que nous voyons dans notre siècle ! Il faut dire cependant que l'école historique, en Allemagne même, continue d'être florissante, et que les émules de Lehrs n'ont pas encore dit leur dernier mot.

C'est un curieux spectacle que la disparition complète de Wolf dans ces tempêtes de la science. A Königsberg, on a ruiné, au nom de la réalité historique, les prestiges de sa renommée. Aujourd'hui Nauck ne lui fait pas même l'honneur de le mentionner. Il ne connaît que quatre hommes qui aient jamais bien mérité d'Homère : Bentley, Buttmann, Payne Knight, Bekker. Ainsi voilà Wolf lui-même enveloppé et anéanti dans l'innombrable nombre de ces impuissants qui ont en vain cherché par quelle méthode on pouvait restaurer le vrai texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Nauck, pour bien marquer les corrections qui lui sont personnelles, les fait précéder d'un astérisque. Il dit qu'il a tâché de ne pas multiplier au delà de son droit ces signes de pro-



## APPENDICE

### A L'ÉDITION DE L'ILIADÉ.

L'*Iliade*, à son apparition, n'a pas été trop mal accueillie. Je ne citerai rien des nombreux articles favorables à cette publication, pas même de ceux qui ont été écrits par des maîtres, tels que M. Egger dans le *Journal des Savants*, ou le docteur Munro dans la célèbre Revue anglaise *the Academy*. Mais il m'est impossible de passer sous silence le rapport de M. Jules Girard, aujourd'hui membre de l'Institut, au nom de la commission des prix de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Je ne choisis pas dans ce rapport : je le donne *in extenso*, tel qu'on le lit imprimé, pages XLVIII-L de l'*Annuaire* de l'Association pour l'année 1870.

« Nous ne saurions nous flatter d'avoir souvent à couronner  
« des livres qui présentent une pareille somme de travail et de  
« mérite, et qui puissent contribuer aussi efficacement à propa-  
« ger l'intelligence des lettres grecques. Il n'y a pas de plus  
« grand sujet d'étude qu'Homère ; il n'y avait pas à faire en  
« France de travail plus important ni plus difficile qu'une édi-  
« tion des poèmes homériques, et il ne fallait pas moins que  
« l'ardeur et la science de M. Pierron pour atteindre aux résul-  
« tats qu'il nous paraît avoir obtenus.

« M. Pierron s'est proposé de donner un texte de l'*Iliade*  
« établi et commenté, non-seulement d'après les derniers tra-  
« vaux, mais par un examen attentif des scholies de Venise.  
« Guidé surtout par le livre de Lehrs, de *Aristarchi studiis*  
« *Homericiis*, il a cru pouvoir ressaisir dans la plupart des cas la  
« tradition d'Aristarque, conservée par ses disciples, et princi-

« palement par Aristonicus, et il s'est attaché à faire ressortir  
« la supériorité du plus illustre chef de l'école d'Alexandrie sur  
« tous les autres critiques de l'antiquité. Telle est la matière du  
« travail considérable dont les résultats sont rassemblés dans  
« le texte et dans le commentaire, dans une Introduction déve-  
« loppée et dans des Appendices. L'Introduction est une his-  
« toire raisonnée de la transmission des poèmes homériques.  
« Elle embrasse donc une discussion sur les travaux des an-  
« ciens, depuis l'époque de Pisistrate jusqu'au moyen âge ; une  
« description et une appréciation des papyrus et des manuscrits ;  
« enfin une exposition des travaux des éditeurs modernes avant  
« et après la découverte de Villoison. Les Appendices sont des-  
« tinés à insister sur quelques détails d'un intérêt particulier.  
« En y comprenant des analyses et des extraits des *Prolégo-*  
« *mènes* de Villoison et de Wolf, ainsi que des *Préfaces* de ce  
« dernier, l'auteur a été conduit à donner aussi par extraits  
« quelques-uns des principaux systèmes sur les origines de  
« l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

« On voit combien de ressources sont réunies et mises à la  
« disposition du public dans les deux volumes de M. Pierron.  
« Son *Iliade* est une initiation commode à l'intelligence du  
« texte et aux diverses parties de la question homérique. Si l'on  
« éprouve quelque hésitation à partager toute sa confiance dans  
« des matières aussi incertaines ; si le doute et la contradiction  
« sont possibles sur quelques points ; si enfin, à côté de cer-  
« taines analyses ou de certaines reproductions qui ne semblent  
« pas indispensables, on peut regretter dans les Appendices des  
« omissions importantes, par exemple celles des systèmes de  
« Godefroi Hermann, de Nitzsch, de Welcker et de Lach-  
« mann, d'un autre côté, il faut pleinement reconnaître des  
« mérites éminents de choix et de décision qui permettent à  
« l'auteur, dans son Introduction, de parcourir jusqu'au bout  
« la vaste carrière qu'il s'était tracée, et, dans la constitution  
« du texte ainsi que du commentaire qui l'accompagne, de di-  
« riger presque toujours avec une grande sûreté le lecteur

« d'Homère. Aussi la commission propose-t-elle à l'unanimité  
« de décerner à M. Pierron, pour son édition de l'*Illiade*, le  
« prix ordinaire de l'Association (1000 francs). »

Je ne connais guère M. Jules Girard que par ses beaux livres, et je n'ai jamais su les noms des membres de la commission dont il était l'organe. Il y a donc quelque chance pour que ce qu'on vient de lire soit l'expression de la pure vérité.

Au printemps de 1869, quand l'*Illiade* parut, Sainte-Beuve vivait encore, car il n'est mort qu'à l'automne de cette année-là; et l'on sait qu'il conserva jusqu'au dernier jour, en dépit d'intolérables souffrances, non-seulement toute sa lucidité d'esprit et toute sa passion pour l'étude, mais tout son merveilleux talent d'écrivain. Je connaissais Sainte-Beuve de temps presque immémorial. Nous avions jadis plusieurs amis communs; et Charles Labitte, son plus cher disciple, avec qui j'étais intimement lié, m'avait présenté à lui dès 1840. J'ai horreur des coteries, et je ne m'enrôlai point dans celle où m'entraînait Labitte, n'ayant aucune vocation pour la littérature de Revues, et ne me sentant d'autre aptitude que cette patience obstinée, grâce à laquelle on vient à bout des sujets les plus ingrats et les plus difficiles. C'est chez l'éditeur Charpentier, avec qui Labitte m'avait fait traiter pour ma traduction du *Théâtre d'Eschyle*, que j'ai été présenté à Sainte-Beuve. Mais je cultivai très-peu cette connaissance. Quand il me rencontrait, il ne dédaignait pas de s'arrêter et d'entrer en conversation avec moi. Il y a telle de ces causeries, au Luxembourg ou sur son boulevard Mont-Parnasse, qui a duré plus d'une heure. Je lui ai très-rarement écrit, et c'est à peine si je possède de lui trois ou quatre autographes. Je ne suis jamais entré qu'une seule fois dans sa maison, et c'est lui-même qui m'en avait fait franchir le seuil : c'était par un beau jour de printemps, et il voulait me faire admirer ses lilas en fleur.

MM. Hachette envoyaient à Sainte-Beuve tous les volumes de la Collection grecque et latine. Dès que le tome premier de l'*Illiade* fut broché, je demandai qu'on le lui envoyât sans

attendre la publication de l'ouvrage; puis je lui écrivis, une quinzaine après, afin de savoir s'il avait reçu le volume et s'il comptait faire pour l'*Homère* de la Collection ce qu'il avait fait peu auparavant pour le *Virgile*. Je reçus dès le lendemain la réponse suivante :

« Ce 4 avril 1869.

« Cher monsieur,

« J'ai en effet reçu le tome premier de votre *Iliade*. J'ai lu  
 « ou plutôt je lis et relis en bien des parties votre *Introduction*.  
 « C'est là un grand travail, et qui paraît plein de nouveauté.  
 « J'ai trop entrevu les difficultés d'une semblable étude pour  
 « me permettre de faire autre chose que de m'y instruire, d'y  
 « regarder par tous les bouts, de porter respect au travailleur  
 « intrépide et hardi, et d'attendre le jugement du petit nombre  
 « des vraiment compétents. Vous me ferez lire le livre de  
 « Karl Lehrs : j'en étais pour mon compte à peine à Bekker.  
 « J'avais aussi de Kœchly une plus haute idée, un peu par  
 « oui-dire, et aussi pour l'avoir éprouvé dans le Quintus de  
 « Smyrne.

« J'étais plus à l'aise quand vous parliez de Voltaire en tant  
 « qu'humaniste, et que je regimbais contre quelques-unes de  
 « vos appréciations : ici je ne suis pas même un disciple, et  
 « je regrette bien de n'avoir point, dans ma vie si diminuée  
 « et si envahie, le temps de redevenir un écolier.

« Tout à vous avec respect,

« SAINTE-BEUVE. »

J'aurais pu supprimer la phrase où Sainte-Beuve fait allusion à mon ouvrage de 1866 sur les études de Voltaire; mais c'est là précisément ce qui me rend sa lettre plus précieuse. Il avait été fort choqué de cet ouvrage, surtout après les louanges dont m'avait comblé M. Laurentie : au bout de trois ans il ne m'avait

pas encore pardonné. Les psychologues noteront aussi, dans l'allusion au dissentiment de l'humaniste, un nouvel exemple de ce trait de caractère qu'on a tant reproché à Sainte-Beuve : le petit coup de griffe dans l'éloge en apparence le plus sympathique. Quoi qu'il en soit, mon *Iliade* fut le livre dont Sainte-Beuve s'occupa le plus en 1869, et qui fut le plus, jusqu'au jour de sa mort, l'objet de ses remarques et de ses éloges. Deux des amis qui l'ont assisté jusqu'à son dernier jour m'ont même cordialement remercié des bonnes heures de lecture et de conversation qu'il avait dues à ces deux volumes.

Quand Sainte-Beuve mourut, j'étais mourant moi-même ; mais j'avais eu la chance de le rencontrer dans une de ses dernières sorties. C'était deux mois plus ou moins après sa lettre. Il prenait l'air et le soleil à quelques pas de chez lui, sur le boulevard Mont-Parnasse. Là il me renouvela tous les témoignages de sa sympathie, et de ce qu'un autre appellerait son admiration. Nous discutâmes plusieurs questions homériques ; puis, avant de me quitter, il me dit : « Ne manquez pas de présenter votre *Iliade* à l'Académie française, pour le prix Bordin. » Ceci me parut un peu extraordinaire ; et je lui répondis, comme on faisait au moyen âge : *Græcum est, non legitur*. Il combattit mes scrupules, et il les fit disparaître : « Le titre du prix, me dit-il, est *haute littérature*. Or il n'y a pas de littérature plus haute que celle de votre *Introduction* et de vos *Appendices*. Ce sont même des chapitres tout neufs d'histoire littéraire. De plus, votre commentaire contient les éléments d'une traduction de l'*Iliade* plus exacte et plus poétique que tout ce qui existe en ce genre. »

Je suis persuadé que, si Sainte-Beuve avait vécu, une fois maître du sujet, par exemple, après la lecture du livre de Lehrs, il aurait écrit cette Étude sur Homère dont il se défend dans sa lettre. Sa science d'homériste était beaucoup plus étendue et beaucoup plus profonde qu'il ne lui plaît de le dire. On en a la preuve dans les articles où il a touché directement ou incidemment à quelqu'une des questions que soulève le nom



d'Homère. En tous cas, personne n'avait lu plus souvent et avec plus de soin l'*Iliade* et l'*Odyssée*, surtout l'*Iliade*. Or il ne résistait jamais à sa passion ; et l'on a vu celle dont il s'était épris pour la nouvelle histoire des destinées du texte de son épopée favorite. C'eût été pour lui un délice d'analyser, de commenter et de discuter cette histoire.

Il y a un témoignage bien frappant de la place qu'Homère occupait dans la pensée de Sainte-Beuve. Je le trouve dans sa réponse du 14 avril 1865 à une lettre du vénérable M. Giguet, un des plus heureux traducteurs du poète. M. Giguet a fait don de cet autographe de Sainte-Beuve à l'Association pour l'encouragement des études grecques. Il est imprimé *in extenso* dans le même *Annuaire* d'où j'ai transcrit le rapport de M. Jules Girard (1870, p. 16-17). Voici tout ce qui n'est pas relatif à l'observation critique faite à Sainte-Beuve par M. Giguet :

« J'ai toujours eu une idée que le manque de fortune et de  
« loisir m'a empêché de mettre à exécution. J'avais autrefois  
« parlé à M. Fortoul de fonder au Collège de France une  
« chaire *homérique*, exclusivement consacrée à l'explication  
« d'Homère et aux questions qui s'y rapportent, comme les  
« chaires dantesques en Italie ; mais, à défaut de cela, mon  
« idée eût été de fonder une petite *Société* ou *Académie*  
« *homérique*. Il y aurait eu dans la salle des séances une  
« bibliothèque homérique complète, contenant tous les textes,  
« toutes les pièces du procès, éditions, dissertations, scho-  
« lies, etc. On se serait réuni, par exemple, une fois par  
« mois. On aurait discuté et même disputé en sens divers ;  
« tous les écrits publiés à l'étranger et intéressant Homère  
« eussent été analysés, épluchés. Comme le grec d'Homère  
« est relativement facile, on aurait pu, par ce large et beau  
« canal, se rattacher à l'ancienne Grèce, même sans être  
« à proprement parler un helléniste et un érudit. Enfin c'é-  
« tait un rêve qui s'en est allé en nuages comme tant de  
« rêves. Je ne vous demande, monsieur, pour celui qui  
« l'avait conçu, qu'un peu de cette indulgence que les

« homéristes jurés peuvent accorder à un simple amateur  
« d'Homère. »

Parmi les hommes éminents qui me faisaient l'honneur de porter quelque intérêt à mes travaux homériques, il n'y en avait pas qui m'eût plus vivement encouragé que ce docte, éloquent et spirituel vieillard qui vient de mourir membre de l'Institut, et qui avait été jadis célèbre sous les noms de Dubois du *Globe*, puis de Dubois de la Loire-Inférieure. Je le visitais très-souvent, pour jouir de sa conversation si originale et toute pleine de souvenirs politiques et littéraires des anciens jours. Bien qu'il s'obstinât à ne rien publier, pas même les écrits qui avaient fait sa gloire de publiciste, et qui avaient failli, avant 1830, le mener à l'Académie française ; bien qu'il fût déjà presque octogénaire et affligé d'une cécité à peu près complète, il n'avait rien perdu de sa passion pour les lettres anciennes. Je lui avais donné mon *Iliade*, et il s'était fait lire mon *Introduction*, mes *Appendices*, de longues pages de mon commentaire. Je lui contai ma conversation avec Sainte-Beuve, et il prit feu aussitôt pour l'idée du prix Bordin. En ce temps-là il était encore assez ingambe, et il y voyait encore suffisamment pour se conduire : il sortait même régulièrement tous les jours. Le jour même où il avait approuvé la suggestion de Sainte-Beuve, il partit de son pied léger pour le palais Mazarin, et tout résolu de m'assurer le patronage du secrétaire perpétuel. Il n'eut pas beaucoup à faire pour en venir à bout ; car Villemain, qui avait reçu le livre, et qui était un esprit particulièrement curieux de poésie grecque, connaissait déjà mon travail aussi parfaitement que M. Dubois lui-même. M. Dubois, qui était intime avec Villemain, l'entretint plusieurs mois dans ces excellentes dispositions. Mais Villemain tomba malade à la fin de l'année, et ne s'en releva pas. Quand il mourut, au printemps de 1870, la commission du prix Bordin n'avait pas même commencé ses travaux préliminaires.

La disparition successive de Sainte-Beuve et de Villemain m'avait ôté toute espérance ; car mon ouvrage avait besoin d'un

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of a solution of the system of equations (1) for arbitrary values of the parameters  $\alpha$  and  $\beta$ . It is shown that the system has a solution for arbitrary values of the parameters  $\alpha$  and  $\beta$  if and only if the condition  $\alpha + \beta = 1$  is satisfied. In this case the solution is unique and is given by the formula

$$x = \frac{1}{\alpha + \beta} \left( \alpha x_1 + \beta x_2 \right)$$

where  $x_1$  and  $x_2$  are the solutions of the system of equations (1) for  $\alpha = 1$  and  $\beta = 0$  and for  $\alpha = 0$  and  $\beta = 1$  respectively.

2. In the second part of the paper the problem of the stability of the solution of the system of equations (1) is considered. It is shown that the solution is stable for arbitrary values of the parameters  $\alpha$  and  $\beta$  if and only if the condition  $\alpha + \beta = 1$  is satisfied. In this case the solution is stable and is given by the formula

$$x = \frac{1}{\alpha + \beta} \left( \alpha x_1 + \beta x_2 \right)$$

where  $x_1$  and  $x_2$  are the solutions of the system of equations (1) for  $\alpha = 1$  and  $\beta = 0$  and for  $\alpha = 0$  and  $\beta = 1$  respectively.

3. In the third part of the paper the problem of the asymptotic stability of the solution of the system of equations (1) is considered. It is shown that the solution is asymptotically stable for arbitrary values of the parameters  $\alpha$  and  $\beta$  if and only if the condition  $\alpha + \beta = 1$  is satisfied. In this case the solution is asymptotically stable and is given by the formula

$$x = \frac{1}{\alpha + \beta} \left( \alpha x_1 + \beta x_2 \right)$$

where  $x_1$  and  $x_2$  are the solutions of the system of equations (1) for  $\alpha = 1$  and  $\beta = 0$  and for  $\alpha = 0$  and  $\beta = 1$  respectively.

pouvait espérer de retrouver à Vatopédi le complément de ce merveilleux commentaire antique découvert à Venise par Villoison. Dès que je fus convaincu de l'importance du renseignement fourni par les scholies de Blondel, je rédigeai une note sur ces scholies, mais sans nommer Vatopédi, afin de réserver l'étude du manuscrit à quelqu'un des membres de notre École d'Athènes. J'ai lu cette note au comité de l'Association pour l'encouragement des études grecques, dans la séance mensuelle du 8 janvier 1874, et elle a été imprimée dans l'*Instruction publique* du 15 de ce même mois.

Voici les preuves sur lesquelles reposait mon induction :

Le *Marcianus* est mutilé au chant cinquième. Les vers 336-635 de ce chant y manquent. Or on lit, chez Blondel, la scholie du vers V, 515. C'est l'explication du mot ἀρτεμέα par Hérodién. Il n'y a aucun doute possible sur l'auteur de l'explication, car la note se termine par ces deux mots : οὕτως Ἡρωδιανός. Le vers V, 515 est répété dans le chant septième. Mais c'est bien aux marges du chant cinquième que Blondel avait copié sa scholie, car il a écrit en tête de cette note la majuscule E, et non la majuscule H. Je remarque en passant que la répétition du vers V, 515 n'a point de note dans le scholiaste A : c'est parce que ce vers avait été expliqué quelques pages auparavant.

Au chant dix-septième, les vers 277-577 manquent dans le *Marcianus*. Blondel a deux scholies sur ce chant. Or une de ces deux scholies a pour lemme παυρότεροι.... γὰρ αἰεὶ, mots qui désignent le vers 364. On connaissait par les lexicographes l'explication vraie ou fausse du mot ἀρτεμέα, mais sans en connaître l'auteur. Ici la scholie de Blondel nous révèle un fait absolument inconnu : c'est que Zénodote condamnait les vers 364 et 365 (Ζηνόδοτος τοῦτον καὶ τὸν ἐξῆς ἀθετεῖ). Les notes du scholiaste A où il s'agit de Zénodote sont toutes d'Aristonicus, l'abréviateur d'Aristarque; et, comme celle-ci est suivie d'une réfutation, elle portait primitivement la dipole pointée (✕). On a donc le droit d'écrire en tête : ἡ διπλῇ περιστιγμένη, ὅτι.

Aristonicus dit, comme l'avait dit Aristarque, que l'athétèse des vers XVII, 364-365 n'a pas le sens commun (χωρὶς λόγου). Ce n'est pas une raison, selon eux, parce qu'un passage d'Homère contient l'éloge des Grecs, et même un éloge splendide, pour que ce passage soit une interpolation (καίτοι μέγιστον ἔχοντας τῶν Ἑλλήνων ἔπαινον). Blondel copiait son manuscrit tel quel, avec toutes les fautes d'orthographe et de ponctuation. Cette scholie-ci est mal ponctuée dans sa copie, et semble même y dire des choses contradictoires. Mais tout devient parfait si l'on met χωρὶς λόγου entre deux points, et si l'on fait attention que ἔχοντας se rapporte à τοὺς δύο στίχους sous-entendu. Les abrégiateurs retranchent tout ce qui n'est pas indispensable, et le style des scholies est plein d'ellipses : les fautes de transcription achèvent souvent de changer les scholies en énigmes.

M. Egger assistait à ma lecture du 8 janvier. Il en fut très-vivement frappé, et il vint chez moi visiter et les feuillets de Blondel et ses calques, deux petits *fac-simile*, l'un du texte, l'autre des scholies de Vatopédi. Il constata que le nom de Vatopédi était répété plusieurs fois dans ces pièces. Sa conclusion fut que, si un helléniste allait à Vatopédi, il n'y perdrait pas son temps. Les jeunes gens sont seuls vraiment propres à de pareils voyages. C'est dire que je n'eus pas un instant l'idée d'aller moi-même chercher le complément du commentaire d'Aristonicus, Didyme, Hérodién et Nicanor. M. Egger avait hâte qu'il y eût quelqu'un sur la route de Vatopédi, et il me pressait de faire une pétition au ministre de l'instruction publique, pour qu'il envoyât un philologue au mont Athos. Je m'excusai par des raisons qu'on devine. Ce fut M. Egger lui-même qui écrivit au ministre. La pétition, qui eût à coup sûr été rejetée venant d'un infime, fut accueillie avec une extrême faveur. Le ministre (M. de Fourtou) convoqua aussitôt une commission présidée par son secrétaire général (M. Desjardins). Je ne reviens pas encore de ma surprise d'avoir été appelé à faire partie de cette commission, et surtout de n'y avoir trouvé,

en fait de commissaires, que des hommes parfaitement compétents. Ceux qui savent comment les choses se passent d'ordinaire à la rue de Grenelle n'ont pas besoin que je leur dise pourquoi. Il y avait là M. Egger, M. Beulé, M. Alexandre Bertrand et M. Albert Dumont. La commission fut unanime en quelques minutes, et M. Dumont, sous-directeur de l'École d'Athènes, qui n'était à Paris qu'en passant, repartit pour Rome, où est sa section, avec l'argent de la mission dans sa poche : c'est lui qui avait choisi le voyageur. On avait même fait très-largement les choses : on l'avait autorisé à adjoindre au philologue un historien, et à leur fournir à tous deux les moyens de faire en Orient, pendant cinq ou six mois, des recherches en tous genres. Cette mission a été très-fructueuse. Elle est même déjà célèbre, bien qu'elle ne soit connue encore que par le rapport de M. Albert Dumont au ministre de l'instruction publique, par celui de M. Egger à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par les récompenses honorifiques décernées aux deux explorateurs. Les deux rapporteurs reconnaissent que c'est la note sur les scholies de Blondel qui a été la cause occasionnelle des riches récoltes des savants voyageurs, M. l'abbé Duchesne et M. Bayet.

M. l'abbé Duchesne, le philologue de l'expédition, a tiré du manuscrit de l'*Iliade* trente pages de scholies inédites. On saura plus tard ce que ces scholies ajoutent à nos connaissances. Si peu que ce soit, ce sera beaucoup pour la mémoire de Blondel. Il n'y a pas foison d'hellénistes qui aient à leur avoir même le simple équivalent de ce que Blondel ajoute à ce qu'on savait avant lui sur le vers V, 515 et sur les vers XVII, 364-365. Je suis heureux, quant à moi, d'avoir revendiqué publiquement pour cet infortuné jeune homme un peu de notoriété dans le monde des homérisants.





# ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΟΔΥΣΣΕΙΑΝ ΚΑΤΑ ΡΑΨΩΔΙΑΝ.

---

- I. Ἄλφα θεῶν ἀγορὴν, Ὀδυσείδῃ Παλλάδα θάρσος.
- II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἧῖα γρηὸς, πλοῦν μετ' Ἀθηνᾶς.
- III. Γάμμ', ὑπὸ Νέστωρ δέκτο, συνῶρθ' υἱὸς υἴι, θεὰ πτῇ.
- IV. Δέλτα, μάθ' ἀμφὶ πατρὸς παρ' Ἀτρεΐδα λοχώμενος υἱός.
- V. Ἔ, πλεῖ ἐπὶ σχεδίσῃς Ὀδυσσεὺς πόντῳ κεαθείσης.
- VI. Ζῆτα δέ, Ναυσικάα κόμισ' ἐν Σχερίῃ Ὀδυσῆα.
- VII. Ἥτα δ', εὖ φρονέουσ' Ὀδυσσεῖ Σχερίης βασιλῆες.
- VIII. Θῆτα δ', ἀθλοῖς Φαίηκες Ὀδυσσῆος πείρηθεν.
- IX. Ἰῶτα τὰ Λωτοφάγων Κινόνων τε, Κυκλώπεσσι ξύν.
- X. Κάππα δέ Λαιστρυγόνων ἔχει, Αἰόλου, ἔργα τε Κίρκης.
- XI. Λάμβδα δ', ἐν Αἴδεω ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν Ὀδυσσεύς.
- XII. Μῦ Σειρῆνας ἔχει, Πλαγκτὰς, βοῦς τ' Ἡελίοιο.
- XIII. Νῦ, Ἰθάκης ἐπέβη, Φαιήκων πομπῇ, Ὀδυσσεύς.
- XIV. Ξι δ', Ὀδυσῆ Εὐμαιος ἀργῷ ξείνισσεν ὑπορβός.
- XV. Οῦ, ἐπέβη Ἰθάκης, Λακεδαίμονας ἔξ, Ὀδυσείδης.
- XVI. Πι δ', ἀρα Τηλέμαχος ἀναγνωρίζει πατέρα δν.
- XVII. Ρῶ, βάλες, αἰπόλες τε μνηστήρ τε, κύων δν ἀνέγνω.
- XVIII. Σιγμ' ἱρὴν Ἴρου, εὖχος Ὀδυσσεύς, δῶρά τ' ἀνάκτων.
- XIX. Ταῦ δ', ἀναγνωρίζει γρηῦς ἐξ οὐλῆς Ὀδυσῆα.
- XX. Ὑ δέ, Θεοκλύμενος κακὰ δὴ μαντεύετ' Ἀχαιοῖς.
- XXI. Φι δέ, βίον προτίθησιν ἄεθλον Πηνελόπεια.
- XXII. Χι δ', Ὀδυσσεὺς μνηστῆρας ἐκαίνυτο νηλέϊ χαλκῷ.
- XXIII. Ψι δ', ἀναγνωρίζει πόσιν δν ποτε Πηνελόπεια.
- XXIV. Ω δ', Ὀδυσσεὺς σὺν πατρὶ καὶ υἱεῖ μάρνατ' Ἀχαιοῖς.

ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ.... Ce titre est copié sur celui que portent les vers du même genre composés pour l'*Iliade* par Étienne le Grammairien. Mais les manuscrits qui donnent les acrostiches de l'*Odyssée* disent simplement, ἐπιγραφαὶ ἑμμετροί : *titres versifiés*. La poésie d'Étienne n'est pas, certes, d'un ordre bien élevé; mais elle est bien supérieure à celle-ci par la correction, par la clarté, et même par une sorte d'élégance. On ignore le nom de l'auteur des ἐπιγραφαὶ ἑμμετροί. Si c'est un Alexandrin, c'est à coup sûr un Alexandrin des plus bas siècles.



I. Ἀγορὴν dépend de ἔχει sous-entendu ; ou, si l'on ne met qu'une virgule après θάρσος, il dépend de ἔχει exprimé au second vers. La vulgate ἀγορὴ suppose le verbe ἔστί. — Ὀδυσείδῃ.... θάρσος, apposition à Παλλάδα : Pallas audace au fils d'Ulysse, c'est-à-dire les encouragements de Pallas à Télémaque. La vulgate Ὀδυσσίδι Παλλάδι n'offre aucun sens raisonnable ; car Ὀδυσσής ne pourrait signifier que fille d'Ulysse. Mais il n'y a pas à s'étonner qu'un Byzantin à qui on lisait *Odysidi* ait écrit Ὀδυσσίδι au lieu de Ὀδυσείδῃ. C'est une simple faute d'iotacisme. On pourrait, à la rigueur, conserver Παλλάδι, dans le sens de ὑπὸ Παλλάδος, d'après l'exemple Ἀχιλλῆϊ δαμασθεὶς, *Iliade*, XXII, 55. Mais ces deux datifs l'un sur l'autre feraient le plus détestable effet. C'est Bothe qui a proposé la réforme du vers, et qui, tout en le donnant altéré, l'a parfaitement restitué dans sa note critique.

II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἥϊα γρηός. Bothe : βῆτ' ἀγορὴν, γρηός δ' ἔχει ἥϊα. Mais il avoue lui-même qu'il n'a fait la correction que pour avoir un rythme plus agréable. — ἥϊα γρηός, les vivres de la vieille : les provisions de voyage fournies à Télémaque par Euryclée.

III. Ὑπό doit être joint à δέκτο. Il s'agit du paternel accueil fait par Nestor à Télémaque. — Συνῶρθ' υἱὸς υἱί, un fils s'élança avec un fils, c'est-à-dire Pisistrate et Thrasyède, fils de Nestor, courent au-devant du faux Mentor et de Télémaque. La vulgate συνῶρτο δ' ὅς υἱί est inadmissible, puisque Nestor ne bouge pas (voy. IV, 36, 39). Bothe justifie très-bien la correction, qui est de lui : « Falsum ὅς, quo « Nestor significaretur. Scilicet δ' ὅς ortum est ex υἱός, quæ vox prior rem corripit, ut passim apud Homerum. » On a vu, *Iliade*, VI, 130, υἱός avec la première brève ; et il y en a plusieurs exemples homériques. — Θεὰ πτῆ, vulgo θεὰ ἔπτῃ avec synizèse. Dindorf suppose que l'auteur supprimait la finale de θεὰ : « Pronuntiavit θε' ἔπτῃ imperite. » C'est plutôt la première de ἔπτῃ qu'il a fait disparaître.

IV. Παρ' Ἀτρεΐδα. Ceci semble dénoter une main byzantine ; car un Alexandrin eût écrit παρά avec le génitif ou le datif (de la bouche de Ménélas, ou chez Ménélas), et il n'eût point inventé un accusatif Ἀτρεΐδα. Bothe corrige le vers, mais en le rendant peu intelligible : Δεῖτα, μάθ' Ἀτρεΐδα πατρὸς ἀμφὶ λοχώμενος υἱός.

V. Πόντῳ, c'est-à-dire ἐν πόντῳ.

VIII. Πείρηθεν, c'est-à-dire ἐπειρήθησαν, au sens actif : firent l'épreuve.

IX. Ἰῶτα, dissyllabe par synizèse, ou, si l'on veut, parce que la voyelle initiale était prise comme *i* latin consonne (*j*). Bothe : « Vox

« ἰῶτα δισυλλάβως pronuntianda est, more Latinorum. » — Le vers est très-altéré dans les manuscrits. La plupart des éditeurs lisent : Λωτοφάγων, Κικόνων σὺν Κυκλώπεις Ἴῶτα. — Κυκλώπεις ξύν. On verra dans l'*Odyssée*, XV, 410, un vers terminé par Ἀτρέμιδι ξύν.

X. Κάππα δὲ... *vulgo* Κάππ' ἔχει Αἰόλου, Λαιστρυγόνος, ἔργα τε Κίρκης. On peut, à la rigueur, admettre Αἰόλου avec la seconde longue, vu l'accent, et Λαιστρυγόνος au lieu de Λαιστρυγόνων. Mais ce vers lui-même n'est déjà qu'un arrangement arbitraire des choses incohérentes fournies par les manuscrits.

XI. Ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν est une correction, au lieu de ψυχαῖς ἐνέτυχεν que donnent les manuscrits, et qui est impossible. Quelques-uns corrigent ἐνέτυχεν en ἐνετύγγαν(ε). Mais l'aoriste paraît presque indispensable : *aoristo opus est*, comme dit Bothe.

XII. Βοῦς τ(ε) a été changé par Bothe en τὰ δέ, dont βοῦς lui semble la glose : « Sed βοῦς videtur esse ab interprete. » C'est une pure hypothèse. Bothe ajoute : τὰ Ἡελίοιο *ut* τὰ Λωτοφάγων. Mais τὰ Λωτοφάγων lui-même n'est qu'à demi certain. D'ailleurs, les exemples ne sont pas identiques, et δέ devrait s'élider devant Ἡελίοιο.

XIV. Ξῖ, δ' Ὀδυσῆ.... Le vers, dans les manuscrits, est réduit à n'être qu'une ligne de mauvaise prose : Ξῖ δ' Ὀδυσῆα ξείνισεν Εὖμαιος ἀγρῷ ὑφορβός.

XV. Οῦ est le nom ancien de la lettre O, quand elle était encore longue et brève, et qu'elle représentait par un seul caractère la diphthongue ou.

XVII. Βάλες, tu frappas. Le chevrier Mélanthius et le prétendant Antinoüs frappent Ulysse, l'un d'un coup de pied et l'autre d'un esca-beau. — Κύων, un chien : Argus. — Ὅν, démonstratif : celui-ci, c'est-à-dire celui qui fut frappé, Ulysse. — Ἀνέγνω. Cette reconnaissance a lieu entre le coup porté par Mélanthius et le coup porté par Antinoüs. Mais la forme de l'apostrophe a amené une prolepse, et l'ordre des faits n'a pu être observé.

XVIII. Ὀδυσσεῦς. On verra ce génitif dans l'*Odyssée*, XXIV, 398. Bothe a refait le vers comme il suit, sous prétexte que ἔριν Ἴρου devait être une glose : Σίγμα δ' ἔριν εὐχός τ' Ὀδυσῆος, δῶρά τ' ἀνάκτων.

XIX. Γρηῦς, une vieille : Euryclée. — Dindorf, en tête des *Scholies*, donne ainsi le vers : Ταῦ δ' ἀναγνωρίζει ἐξ οὐλῆς γρηῦς Ὀδυσῆα.

XX. Ὑ δὲ, ... Variante : Ὑ δὲ, Ζεὺς θάρσυνεν Ὀδυσσεῖα καὶ σχέθ' Ἀχαιούς.

XXII. Δ(έ) manque dans les manuscrits. Mais l'analogie exigeait son rétablissement.

XXIV. Μάρνατ(αι). Les manuscrits donnent μάχετ(αι), leçon impossible, puisque la première syllabe de ce mot est brève. C'est évidemment une glose qui s'est substituée au terme qu'elle servait à expliquer. Bothe, qui trouve sans doute l'expression trop précise, la remplace par μίσγετ(ο) ou μίσγετ(αι), qui a l'inconvénient d'être un peu trop vague, et sur lequel on se tromperait sans doute, si Bothe ne le donnait comme un équivalent de μάχετ(αι). Il dit, en effet, à propos de la leçon des manuscrits : « Est id, opinor, interpretamentum « τοῦ μίσγετο sive μίσγεται. »



# ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

---

## ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

---

ΘΕΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΑΘΗΝΑΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ  
ΤΗΛΕΜΑΧΟΝ. ΜΝΗΣΤΗΡΩΝ ΕΥΩΧΙΑ.

Invocation (1-10). Délibération des dieux au sujet d'Ulysse (11-95). Minerve, sous la figure d'un ancien hôte d'Ulysse, se rend au palais d'Ithaque, où les prétendants de Pénélope se livrent à leurs déportements (96-112). Télémaque fait bon accueil au prétendu étranger, et s'entretient longuement avec lui (113-318). Le fils d'Ulysse, après le départ de son hôte, se sent tout réconforté; il va rejoindre les prétendants, qui écoutaient chanter l'aède Phémios, et il prend désormais le ton d'un homme et d'un chef de famille (319-364). Les prétendants sont avertis par Télémaque qu'il les sommerá, dès le lendemain, dans l'assemblée générale du peuple, d'avoir à quitter le palais; ils s'étonnent de ce langage; ils demandent des explications, puis ils continuent, jusqu'à la fin du jour, leur fête un instant interrompue (365-424). Télémaque passe la nuit à réfléchir aux conseils que lui a donnés son hôte (425-444).

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, δς μάλα πολλά

1. Ἄνδρα μοι ἔννεπε. L'aède, selon Homère, n'est que l'écho des Muses. Ce sont les Muses qui savent les faits antiques, et qui les révèlent à leurs favoris : ceux-ci répètent au vulgaire des hommes les récits merveilleux des déesses de la poésie. Voyez les vers II, 484-486 de l'*Iliade* et la note sur ces trois vers. Voyez aussi,

*Iliade*, I, 1, la note sur ἄσιδς. — Ἄνδρα équivalant à τὸν ἄνδρα. Ce n'est pas d'un héros quelconque qu'il s'agit. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'article proprement dit n'existe point dans Homère. — Ἐννεπε, selon Curtius, est pour ἔννεπε, identique au vieux latin *inneo*, c'est-à-dire *insequere* : cours après, saisis, explique,

πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν ·  
πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἶδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω ·  
πολλὰ δ' ἐγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα δν κατὰ θυμόν,  
ἀρνύμενος ἦν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἐταίρων.

5

raconte. Personne n'ignore qu'Ennius a rendu ἔννεπε par *insece* : « Virum mihi, Camœna, insece versutum. » — Πολύτροπον, *versutum*, fécond en ressources. Il est évident que l'épithète πολύτροπος doit être prise en bonne part, et comme un équivalent des autres qualifications homériques d'Ulysse : πολύφρων, πολύμητις, πολυμήχανος. L'idée de ruse est comprise dans l'expression, aussi bien que celle d'habileté à se tirer d'affaire en toute circonstance. Nous en avons la preuve dans la façon même dont Ulysse fera, IX, 19-20, les honneurs de sa personne, devant les Phéaciens assemblés : Εἰμ' Ὀδυσσεὺς Λαερτιάδης, δς πᾶσι δόλοισιν Ἀνθρώποισι μέλει, καὶ μευ κλέος οὐρανὸν ἔχει. Homère admirait la ruse; et un homme *sachant se retourner*, comme nous disons familièrement, est nécessairement pour lui un homme digne de louanges. On discutait pourtant, dans les écoles antiques, la question de savoir si Homère, en appelant Ulysse πολύτροπον, avait loué ou blâmé son héros. Nous avons même l'ένστασις et la λύσις, telles que les présentait Antisthène. Mais les Grecs faisaient des difficultés sur tout, et posaient souvent sans raison légitime des problèmes homériques. Il n'est pas douteux d'ailleurs que le mot πολύτροπος, chez Homère, ait un sens moral; et l'explication vulgaire s'appuie sur une tradition qui remonte jusqu'aux Homérides. L'auteur de l'*Hymne à Mercure* s'est servi deux fois de l'épithète πολύτροπος (vers 13 et vers 439), pour caractériser son jeune dieu. Antisthène, dans sa λύσις, fait de πολύτροπος un synonyme de σοφός, habile; les Alexandrins donnent des équivalences analogues : ἐμπειρος, συνετός, etc. Ennius et Cicéron traduisaient πολύτροπον par *versutum*. Aussi n'avons-nous point admis l'interprétation de certains modernes : *ayant beaucoup roulé par le monde*. Cette interprétation supprime une pensée, puisque alors δς μάλα πολλὰ πλάγχθη n'est plus que la glose de πολύτροπον. Peu importe qu'il y ait, dans Homère, des tautologies analogues. Ainsi on lit

plus loin, vers 299-300 : πατροφονῆα..., δ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Tout nous crie que πολύτροπον exprime une chose, et δς μάλα πολλὰ πλάγχθη une autre chose. — Horace a traduit, *Art poétique*, vers 141-142, le début de l'*Odyssée*; mais il n'a rendu ni πολύτροπον, ni δς μάλα πολλὰ πλάγχθη. — Au lieu de πολύτροπον, quelques anciens lisaient πολύχροτον, mauvaise correction de diascévaste.

2. Ἱερὸν est une simple épithète d'honneur. Cependant quelques anciens y voyaient une idée religieuse. *Scholies E et V* : διὰ τὸ κτισθῆναι ὑπὸ θεῶν. ἢ διὰ τὴν πρὸς Δία εὐσέβειαν. — Ἐπερσεν. C'est Ulysse qui commandait les hommes enfermés dans le cheval de bois. Voyez, VIII, 500-520, le chant de Démodocus.

3. Νόον. Horace traduit ce mot par *mores*. C'est évidemment le vrai sens. Zénodote avait changé νόον en νόμον, correction rejetée par Aristarque, comme faussant la pensée. D'ailleurs νόμος n'est point un mot d'Homère; et, comme dit Karl Lehrs, fût-il dix fois dans Homère, la leçon de Zénodote n'en vaudrait pas mieux : « prae egregio νόον, malam illam et falsam, « etiamsi decies νόμος apud Homerum legeretur. »

4. Ὅν κατὰ θυμόν se lie, d'après Nicanor (*Scholies Q, S et V*), à ἀρνύμενος, et non à πάθεν ἄλγεα : ἐνταῦθα στικτέον εἰς τὸ ἄλγεα, εἴτα δν κατὰ θυμόν ἀρνύμενος. Cette explication est réfutée par le vers XIII, 90 : Ὅς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πᾶθ' ἄλγεα δν κατὰ θυμόν. Nicanor n'a pas été bien inspiré ici en rejetant la ponctuation d'Aristarque.

5. Ἀρνύμενος, *captans*, tâchant d'avoir. C'est l'explication ordinaire. Avec ce sens, ψυχὴν ne peut signifier que *vie sauve*. Mais les anciens n'étaient point d'accord sur l'interprétation du passage. Quelques-uns regardaient ἀρνύμενος, à cette place, comme synonyme de ἀντικαταλλάσσων. De cette façon, Ulysse ferait complète abnégation de lui-même. *Scholies Q et V* : αὐτὸς ἀπολέσθαι θέλων ἵνα σώσῃ τοὺς ἐταίρους. Cela est bien raffiné. L'Ulysse

Ἄλλ' οὐδ' ὥς ἐτάρους ἐρρύσατο, ἰέμενός περ ·  
 αὐτῶν γάρ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο ·  
 νήπιοι, οἳ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος Ἡελίοιο  
 ἥσθιον · αὐτὰρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἥμαρ.  
 Τῶν ἀμόθεν γε, θεᾶ, θύγατερ Διός, εἶπέ καὶ ἡμῖν.

10

d'Homère, sans être égoïste, ne fait pas si bon marché de sa personne, et songe avant tout, comme on dit, à conserver sa peau. Laissons donc à ἀρνύμενος sa signification traditionnelle, confirmée par les paroles mêmes d'Ulysse, XXIII, 253 : Νόστον ἐταίροισιν διζήμενος, ἡδ' ἐμοὶ αὐτῷ. C'est ainsi que l'entendait Horace, dans ces vers où il peint l'indomptable énergie d'Ulysse, et qui sont directement inspirés du texte même de l'invocation de l'*Odyssée* : « Qui « domitor Trojæ multorum providus ur-  
 « bes Et mores hominum inspexit, latum-  
 « que per æquor, Dum sibi, dum sociis  
 « reditum parat, aspera multa Pertulit, ad-  
 « versis rerum immersabilis undis (*Épîtres*, I, II, 19-22). » Voyez d'ailleurs les exemples homériques ἀρνύμενοι, ἀρνύμενος, ἀρνύσθην, *Iliade*, I, 459; VI, 446; XXIII, 460. Ils s'expliquent tous d'une façon analogue au sens que nous préférons ici : *expetentes, provehens, assequi conabantur*. — Le mot ἀρνύμενος, dans l'*Odyssée*, est un ἀπαξ εἰρημένον.

6. Οὐδ' ὥς, *ne sic quidem*, pas même ainsi, c'est-à-dire pas même au prix de tant de maux endurés.

7. Αὐτῶν. Quelques-uns lisent αὐτοί, comme au vers 33. Mais nous savons, par de sûrs témoignages, que αὐτῶν était ici la leçon d'Aristarque et de tous les Alexandrins. De plus, presque tous les manuscrits donnent αὐτῶν. Hayman préfère la correction byzantine, mais il ne dit pas pourquoi. Αὐτῶν σφετέρῃσιν a son exact équivalent en latin : *suis ipsorum*. Enfin le sujet n'a pas besoin d'être exprimé.

8-9. Κατά doit être joint à ἥσθιον.

8. Ὑπερίονος. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VIII, 480. Didyme (*Scholies* V) prenait ici le mot comme épithète : ἐπιθετικῶς, ἀπὸ τοῦ ὑπὲρ ἡμᾶς ἵναί. C'est plutôt le nom patronymique : *fils d'Hyperion*. Ὑπερίων est une syncope, pour Ὑπεριονίων.

9. Νόστιμον ἥμαρ, le jour du retour, ou simplement le retour, comme δούλιον

ἥμαρ signifie l'esclavage, εὐλύθερον ἥμαρ la liberté, etc.

10. Τῶν ἀμόθεν γε, ... Hayman croit ce vers interpolé, et il le met entre crochets. Il donne deux raisons d'athétèse : ἀμόθεν, ou, comme il écrit, ἀμόθεν, est inconnu dans l'usage épique, et Διός, devant εἶπέ, ne peut avoir la finale brève. La première raison est détestable ; car il faudrait, à ce compte, retrancher tous les vers où se trouve un mot une seule fois employé par Homère et inusité chez les poètes épiques postérieurs. L'autre raison ne vaut que pour ceux qui veulent que le verbe εἶπεν ait eu toujours et partout le digamma. Bekker lui-même, tout digammiste qu'il est, laisse le vers dans le texte, et écrit εἶπέ sans F, comme tout le monde. — Τῶν est un partitif, et il dépend de εἶπέ. Il est aussi en rapport avec ἀμόθεν. Le poète veut savoir quelques-uns des faits qui concernent Ulysse ; mais il laisse à la Muse le soin de choisir parmi les aventures du héros, et de commencer le récit à sa guise. — Ἀμόθεν est l'opposé de οὐδαμόθεν, et il équivaut à ἀπὸ τινος τόπου, ἀπὸ τινος μέρους. En y rattachant τῶν, qui joue un double rôle, et en traduisant l'idée contenue dans γε, on a le sens que j'ai indiqué plus haut. Didyme (*Scholies* S et V) : τῶν περὶ τὸν Ὀδυσσεῖα ὁπόθεν θέλεις πράξεων ἀπὸ τινος μέρους ἀρξαμένη διηγοῦ ἡμῖν. Cette explication se trouve aussi, dans les *Scholies*, sous une forme plus courte : ἀπὸ τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. — Curtius explique ἀμόθεν comme Didyme et comme tous les Alexandrins ; car il le traduit par *von irgendwoher* (de quelque part, de quelque lieu). Seulement, il lui donne l'esprit rude. — Dans l'Homère-Didot, ἀμόθεν a en regard *partim*, et γε, *certe*. Il fallait *undecumque et saltem*. L'idée *partim* est contenue dans τῶν, et non exprimée dans ἀμόθεν. Le poète est plus modeste que ne le ferait la certitude d'être obéi par la Muse. — Καὶ ἡμῖν, à nous aussi, c'est-à-dire à

Ἐνὶ θυῶν μὲν πάντες, ἕστα γύρῃ περὶ Διόσφοι.  
 ἄκω ἔσσι, πείεσσι τε περὶ γένεσσι γὰρ θύατοισι·  
 τῶν δ' ἄνδρ', ὅσων κεχρημένον γὰρ γυναικί,  
 Νύμφη, πότ' ἔσσι Κάλυψ'· ὅα θεῶν,  
 ἐν πέσσι γ' ἔσσι. ἰὺ πένεσι, πότ' ἔσσι.  
 Ἀλλ' ὅτ' ἔσσι γὰρ, περὶ γένεσσι ἐνέσσι,  
 τῶν δ' ἔσσι γένεσσι θεῶν ἄκω γένεσσι  
 εἰς ἰθὺς, ὅτ' ἔσσι περὶ γένεσσι γὰρ ἔσσι,  
 καὶ μετὰ πότ' ἔσσι, θεῶν δ' ἔσσι πένεσι  
 γένεσι Περὶ γένεσσι· ὅτ' ἔσσι γένεσσι μέσσι  
 ἐνέσσι ὅτ' ἔσσι, πότ' ἔσσι γὰρ ἔσσι.  
 Ἀλλ' ὅτ' μὲν Αἰθίοπας μετὰ γένεσι ἔσσι  
 (Αἰθίοπας, τῶν δ' ἔσσι γένεσσι, ἔσσι γένεσι ἔσσι),

15

20

moi et à ceux qui m'entendraient répéter ces chants.

11. Ἐνὶ θυῶν, alors, c'est-à-dire au temps où prend le récit. La Muse, et Homère avec elle, se jette ici, comme parle Horace, *in medias res*, sans à raconter plus tard, par la bouche d'Ulysse, ce qui s'était passé depuis le départ de Troie jusqu'au moment dont il s'agit dans cette entrée en matière. — Je n'ai pas besoin de rappeler que le début de l'*Énéide* ressemble à celui de l'*Adynce*, comme l'invocation de Virgile est une imitation et un développement de l'invocation d'Homère. — Ἀλλ' ὅτ'. Ce sont les héros qui avaient aidé Ulysse à prendre Troie.

12. Τὸν équivalent ici à ἐνέσσι, et non pas simplement à πότ' ἔσσι. Ulysse était le plus grand de tous les héros qui avaient survécu. C'est ce qu'exprime τὸν emphatique. — Γένεσι. L'amour d'Ulysse pour sa femme explique pourquoi Calypso perdait ses peines. Didyme (Scholies H et V) : ἡ δὲ γυναικὶς οἰκείῳ προσέτηκεν, ἵνα καταρρονήσῃ καὶ θεῶν ἐρώσῃ.

14. Κάλυψ'· Cette nymphe était, selon Homère, une fille d'Atlas, et elle habitait une île appelée Ogygie. Voyez plus loin, vers 52 et 85.

15. Σπέσσι. Ancienne variante, σπέσσι ou σπέσι. *Grand Étymologique* Miller : σπέα· σπέος, σπέος, ἡ εὐθεία τῶν πληθυντικῶν σπέα, καὶ συγκοπῇ σπέα, ὡς περ κλέος, κλέα καὶ κλέα· δείδω δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν (*Iliade*, IX, 189)· σπέος.

σπέα... ὅτ' ἔσσι γένεσσι σπέσι, συγκοπῇ ἔσσι, ὅτ' ἔσσι γένεσσι γλαυροῖσι.

17. Τῶν ποτ', c'est-à-dire in quo anno. — Οἱ ἐπελάσαντο, avaient filé pour lui : lui avaient assigné par leurs décrets.

18. ὅτ' ἔσσι, ne cum quidem, pas même alors. Ulysse, en effet, aura fort à lutter pour redevenir maître dans son palais et dans son île.

19. Θεῶν δ' ἔσσι. La conjonction n'est point redondante. Elle équivaut à τὸν, et elle correspond à ἀλλ' ὅτ' ἔσσι. Cette sorte de reprise est très-fréquente chez Homère.

20. Μενεζεν. Neptune vengeait son fils Polyphème, dont Ulysse avait crevé l'œil unique.

22. Ὅτ' ἔσσι. Il s'agit de Neptune. — Αἰθίοπας. Les dieux aimaient à visiter les Éthiopiens, et à séjourner parmi eux. Voyez les vers I, 423-424 de l'*Iliade*, et, à ce vers 423, la note sur Αἰθίοπας. — Μετὰ γένεσι. Ancienne variante, μετὰ γένεσι. Scholies H : τὸ καὶ διφθογγῶν διὰ τὸ μέτρον. Cette correction était absolument inutile ; car l'accent suffit, chez Homère, surtout à l'antépénultième, pour rendre longue une syllabe brève.

23. Αἰθίοπας. Ancienne variante, Αἰθίοπας. Avec cette leçon, Αἰθίοπας, τοὶ équivaldrait à οἱ Αἰθίοπας, lesquels Éthiopiens. Voyez *Iliade*, VI, 396, la note sur Ἡετίαν, ὅς. — La reprise de la phrase par la répétition du mot Αἰθίοπας est le seul exem-

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος),  
ἀντιόων ταύρων τε καὶ ἀρνειῶν ἑκατόμβης. 25

Ἐνθ' ὄγε τέρπετο δαιτὶ παρήμενος· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι  
Ζηνὸς ἐνὶ μεγάροισιν Ὀλυμπίου ἀθρόοι ἦσαν.  
Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·  
μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Αἰγίσθοιο,  
τόν ῥ' Ἀγαμεμνονίδης τηλεκλυτὸς ἔκταν' Ὀρέστης· 30  
τοῦ δ' ἐπιμνησθεὶς ἔπε' ἀθανάτοισι μετηύδα·

ὦ πόποι, οἷον δὴ νῦ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται.

Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ

ple d'épanalepse qu'il y ait dans l'*Odyssée*. Eustathe : παρασημειοῦνται οἱ παλαιοὶ τὸν ποιητὴν ἐν μὲν Ἰλιάδι πολλαῖς ἐπαναλήψεσι χρῆσασθαι· ἐνταῦθα δὲ, μιᾷ, τῇ κατὰ τοὺς Αἰθίοπας. Cette note provient du commentaire d'Aristarque. Voyez la note sur le vers XXII, 428 de l'*Iliade*. Je rappelle que l'expression οἱ παλαιοί, dans Eustathe, désigne les Alexandrins, et que les passages où elle se trouve sont presque toujours des citations d'Aristarque, arrivées de main en main jusqu'aux compilateurs que compile Eustathe.

24. Δυσομένου, en regard de ἀνιόντος. C'est ainsi qu'Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 381-382, dit, en parlant des Pléiades, δυσομενάων au futur, après avoir dit ἐπιτελλομενάων au présent. Bothe, dans ses *Addenda et emendanda*, veut que δυσομένου, chez Homère, ne soit qu'une faute de copiste, et ne doute point qu'il faille écrire δυομένου. Il n'y a aucune trace de cette leçon δυομένου, ni dans les *Scholies*, ni dans les manuscrits, ni chez Eustathe. La seule variante connue est δυσσομένου, orthographe évidemment fautive. L'exemple d'Hésiode justifie suffisamment la vulgate. Il y a d'ailleurs, selon moi, une vraie raison de préférer δυσομένου à δυομένου. C'est pendant le jour que s'accomplissaient, au temps d'Homère, tous les actes de la vie sociale : le soleil dont parle le poète est sur l'horizon ; l'occident est le côté où il se couchera. — Suivant quelques modernes, δυσομένου est un aoriste, et non un futur. C'est δύσετο qui a inspiré cette hypothèse, dont les anciens n'ont pas eu l'idée. Elle est peu plausible, et en tout cas fort inutile. — Ὑπερίονος est le sy-

nonyme de ἡλίου, et non plus, comme au vers 8, un simple qualificatif.

26. Οἱ δέ, mais eux, à savoir, ἄλλοι : les autres dieux.

29. Ἀμύμονος ne peut avoir ici un sens moral. C'est une épithète purement honorifique ; et, en effet, Égisthe était un grand personnage, un homme de noble race. C'est donc sans raison que Payne Knight et Dugas Montbel taxent d'absurdité le vers 29, et condamnent par conséquent, avec celui-là, les vers 30 et 31. Didyme (*Scholies* H, P et V) : κατὰ γένος ἀγαθοῦ. Hayman rapproche les expressions anglaises *honourable, gallant, learned, gentleman*, qui ne sont que des termes de politesse, et qui ont perdu, dans l'usage, leur signification première et précise.

31. Ἐπε' ἀθανάτοισι μετηύδα. Ancienne variante, ἔπεα πτερόεντα προσηύδα.

32. ὦ πόποι. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 254. — Οἷον, *qualiter*, de quelle façon, dans le sens de *voyez comme*. Il ne faut pas traduire par *quantum*, par *combien*. Ce n'est pas ὅσον.

33. Καί, selon Aristarque, est redondant. *Scholies* H, M et Q : σημειοῦται Ἀρίσταρχος λέγων τὸν καὶ σύνδεσμον περιττεύειν. De cette façon, Jupiter dit que les hommes sont toujours les artisans de leurs propres malheurs. Il est probable qu'Aristarque n'entendait pas περιττεύειν dans un sens absolu ; car le mot καὶ fortifie l'expression, dès qu'il ne la restreint pas. Je le traduirais volontiers par *oui*. Tous les modernes lui donnent son sens ordinaire : *etiam*, aussi. Mais les dieux d'Homère ne frappent jamais un mortel sans



σφῆσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπέρμορον ἄλγε' ἔχουσιν ·  
 ὥς καὶ νῦν Αἰγισθος ὑπέρμορον Ἀτρεΐδαο  
 γῆμ' ἄλοχον μνηστήν, τὸν δ' ἔκτανε νοστήσαντα,  
 εἰδὼς αἰπὺν ὄλεθρον · ἐπεὶ πρό οἱ εἶπομεν ἡμεῖς,  
 Ἑρμείαν πέμψαντες, ἑύσκοπον Ἀργειφόντην,  
 μήτ' αὐτὸν κτείνειν μήτε μνάσθαι ἄκοιτιν ·  
 ἐκ γὰρ Ὀρέσταιο τίσις ἔσσεται Ἀτρεΐδαο,  
 ὁππότε' ἂν ἡβήσῃ τε καὶ ῥ' ἱμεῖρεται αἴης.

35

40

qu'il l'ait mérité pour une cause ou pour une autre. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est de mêler quelquefois la passion à la raison, et de ne pas rester dans la juste mesure. Ils pèchent souvent, ou par un excès de sévérité, ou par un excès d'indulgence.

34. Ὑπέρμορον, orthographe d'Aristarque. D'autres Alexandrins écrivaient ὑπέρμορον en deux mots, leçon préférée par Bekker, Hayman et d'autres. Le sens est exactement le même avec l'une et l'autre écriture. Hérodien dit que l'orthographe est à volonté. On a vu ὑπέρμορα dans l'*Iliade*, II, 455, forme qui ne peut pas se résoudre en deux mots, et qui semble prouver l'existence de l'adjectif ὑπέρμορος. *Grand Étymologique* Miller : γίνεται ὑπέρμορος ὡς ὠκύμορος, καὶ τὸ εὐδέτερον ὑπέρμορον, καὶ τὸ πληθυντικὸν ὑπέρμορα. Mais il reconnaît qu'ici, comme au vers de l'*Iliade*, XX, 30, ὑπέρμορον en deux mots est soutenable : καὶ τοῦτο καὶ τὸ ἐν Ὀδυσσεῃ, νῦν Αἰγισθος ὑπέρμορον, κατὰ διάλυσιν ἀναγινώσκουσιν, ὁμοίως τῷ μὴ καὶ ὑπέρμοῖραν δόμον Ἀἰδοῖς (l'*Iliade*, XX, 336).

37. Οἱ, *ipsi*, à lui-même.

38. Ἑρμείαν.... Le vers était fort différent dans le texte de Marseille. Didyme (*Scholies* H et M) : ἡ Μασσαλιωτικὴ γράφει Πέμψαντες Μαΐνης ἐρικυδέος ἀγλαὸν υἱόν. — Ἑρμείαν. La forme épique du nom d'Hermès est Ἑρμείας. Mais on verra une fois Ἑρμῆς, XXIV, 1. — Πέμψαντες. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient πέμψαντες. Ceux qui admettaient ce duel l'expliquaient ou par ἐγὼ καὶ ἡμεῖς, ou par ἐγὼ καὶ Ἥρη. Dans le premier cas, c'est le même sens au fond qu'avec πέμψαντες. Dans le second, c'est une allusion à un des attributs spéciaux

de Jupiter et de Junon. *Scholies* H, M et Q : γαμήλιοι γὰρ οὗτοι. La vulgate a l'avantage de la netteté; et c'est pour cela sans doute qu'Aristarque l'a préférée. — Ἑύσκοπον. Un manuscrit donne διάσκοπον. Cette leçon, impossible à la suite de πέμψαντες, provient évidemment des textes qui portaient πέμψαντες. — Ἀργειφόντην. Voyez la note II, 403 de l'*Iliade*. Homère n'ayant nulle part fait allusion au mythe d'Io, l'interprétation vulgaire de l'épithète Ἀργειφόντης (meurtrier d'Argus) était contestée par quelques anciens; mais celles qu'ils y substituaient ne sont guère plausibles. *Scholies* S : ἡ τὸν ἀργὸν καὶ καθαρὸν φόνου, ἡ τὸν φονεύσαντα Ἄργον, τὸν πολυόμματον, ὃς ἐφύλασσε τὴν Ἰώ, ἡ τὸν φονέα τῆς ἀργίας, ἡ ὅστις τοὺς ἀργούους καὶ ἀπράκτους λογισμοὺς ἀναίρει.

39. Κτείνειν. Ancienne variante, κτείνειν.

40. Τίσις ἔσσεται. Remarquez le passage du discours indirect au discours direct. Aristarque (*Scholies* H) : ἐνταῦθεν ἐκ τοῦ διηγηματικοῦ μετῆλθεν ἐπὶ τὸ μιμητικόν. Jupiter reproduit, comme il va le dire plus bas, les paroles mêmes de Mercure. Voyez, au vers 42, ὥς ἐφατ' Ἑρμείας. — Ἀτρεΐδαο désigne Agamemnon, et il dépend de τίσις : vengeance d'Atride sera, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon sera vengé. Aristarque (*Scholies* H) : τὸ δὲ Ἀτρεΐδαο οὐ κατὰ τοῦ Ὀρέσταιου, ἀλλὰ κατὰ τοῦ Ἀγαμέμνονος τέτακται. Cependant on voit, par d'autres scholies, que quelques Alexandrins entendaient *Atride* d'Oreste lui-même, comme *Éacide* se dit d'Achille, qui n'était pourtant que le petit-fils d'Eacus. Mais l'explication rigoureuse est préférable, et grammaticalement et pour la précision du style.

41. ἱμεῖρεται est au subjonctif, pour ἱμεῖρηται. Ancienne leçon ἐπιβήσεται.

Ὡς ἔφαθ' Ἑρμείας, ἀλλ' οὐ φρένας Αἰγίσθοιο  
 πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέων· νῦν δ' ἄθρόα πάντ' ἀπέτισεν.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων, 45  
 καὶ λίην κεῖνός γε εἰκότι κεῖται ὀλέθρῳ.

Ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.

Ἀλλά μοι ἀμφ' Ὀδυσῇ δαίφρονι δαίεται ἦτορ, 50  
 δυσμώρῳ, δς δὴ δηθὰ φίλων ἄπο πῆματα πάσχει,  
 νήσω ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης.

Νῆσος δενδρήεσσα, θεὰ δ' ἐν δώματα ναίει,

43. Ἀθρόα, en masse, c'est-à-dire d'un seul coup. — Πάντ(α), tout : tous les crimes qu'il a commis. — Ἀπέτισεν a pour sujet Αἰγίσθος sous-entendu. — Achille dit à Hector, *Iliade*, XXII, 271 : νῦν δ' ἄθρόα πάντ' ἀποτίσεις Κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, οὐς ἔκτανες ἔγχει θύων.

44. Γλαυκῶπις. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 206. J'ajoute ici que Curtius rapproche γλαυκός, γλαυκῶπις, γλαῦξ et γλαύσσω, et que γλαυκός lui-même signifie, selon lui, *brillant* (*licht, schimmernd*). Il traduit donc γλαυκῶπις par *lichtaugig* (aux yeux brillants). Il cite le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1280 : διαγλαύσσουσιν ἀντὶ τοῦ φωτίζουσιν ἢ διαλάμπουσιν, ὅθεν καὶ ἡ Ἀθηναῖ γλαυκῶπις, καὶ ἡ γλήνη ἡ κόρη τοῦ ὀφθαλμοῦ, παρὰ τὸ γλαύσσειν, ὃ ἐστι λάμπειν. Euripide donne à la lune l'épithète de γλαυκῶπις. Il est impossible, par conséquent, de justifier la traduction vulgaire : aux yeux bleus, aux yeux d'azur. Minerve a les yeux brillants, voilà tout ; et Homère ne dit point de quelle couleur étaient proprement les yeux de Minerve.

45. ὦ πάτερ.... On a vu ce vers, *Iliade*, VIII, 31.

46. Λίην, comme le latin *nimis*, signifie *beaucoup* aussi bien que *trop* ; et καὶ λίην est une affirmation très-énergique : *oui, certes*.

49. Ὡς δὴ δηθὰ. Les Grecs ont aimé de tout temps les allitérations. — Πῆματα πάσχει. Ancienne variante, τῇλ' ἀλάληται.

50. Ἀμφιρύτῃ signifie que l'île est située loin de toute terre, et qu'elle n'a en vue ni le continent ni aucune autre île. Si

elle était comme une des îles de l'Archipel, elle serait bien entourée d'eau, mais la mer ne roulerait pas librement autour d'elle. — Au lieu de ἀμφιρύτῃ, Strabon lisait Ὀγυγίη, le nom de l'île. — Ὀμφαλός, le nombril, c'est-à-dire le point central. Bothe : « Sic urbs Delphorum dicebatur umbilicus terræ. » Le développement ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης prouve que ἀμφιρύτῃ n'est pas une simple épithète poétique. Minerve ne fait point une description ; elle explique comment Ulysse n'a pas pu se sauver. Aucun navire ne fréquente les parages d'Ogygie ; et Ulysse a beau être le premier nageur du monde, il lui faut prendre son parti, car il ne sait pas même de quel côté il aurait chance de trouver une terre habitée. — Quelques anciens faisaient ici de ὀμφαλός un synonyme de βάθος. Mais presque tous lui laissent le sens ordinaire. Didyme (*Scholies* V) : μέση τῆς περὶ αὐτὴν θαλάσσης.

51. Νῆσος δενδρήεσσα, sous-entendu ἐστὶ. Quelques-uns prennent ceci pour une épanalepse, et ne mettent qu'une virgule après θαλάσσης. Hayman : « Epanalepsis « with case varied by attraction of ὀμφαλός preceding. » On a vu plus haut, note sur le vers 23, qu'Aristarque n'avait signalé, dans l'*Odyssée*, qu'une seule épanalepse. Eustathe, au vers 24, nous a conservé l'opinion d'Aristarque sur ce passage-ci : τὸ δὲ νήσω ἐν ἀμφιρύτῃ, νῆσος δενδρήεσσα, οὐκ ἐπανάληψις εἶναι δοκεῖ, διότι οὐχ ὁμοιοπτῶτως ἔχει. D'après cette doctrine, Ἡετίων, *Iliade*, VI, 395, n'est point une épanalepse ; et, si l'on écrivait Αἰθίοπες au lieu de Αἰθίοπας, *Odyssée*, I, 23, il n'y aurait plus un

Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος, ὅστε θαλάσσης  
 πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς  
 μακρὰς, αἷ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.  
 Τοῦ θυγάτηρ δύστηνον ὀδυρόμενον κατερύκει,  
 αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἰμυλλοῖσι λόγοισιν  
 θέλγει, ὅπως Ἰθάκης ἐπιλήσεται· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς,  
 ἰέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι  
 ἧς γαίης, θανέειν ἰμείρεται. Οὐδέ νυ σοὶ περ

55

seul exemple d'épanalepse dans la seconde des épopées homériques. D'ailleurs on peut discuter sur la ponctuation. Hayman suit Dindorf et Bekker. Ameis et La Roche, comme les éditeurs vulgaires, séparent θαλάσσης de νῆσος par un point.

52. Ἄτλαντος θυγάτηρ. Hésiode, dans la *Théogonie*, vers 359, range Calypso parmi les filles de l'Océan et de Téthys. — Ὀλοόφρονος. Minerve, fille de Jupiter, parle en ennemie des Titans. Atlas avait été un des révoltés punis par Jupiter. — Quelques anciens rapportaient ὀλοόφρονος à θαλάσσης. D'autres prétendaient que la terminaison ος n'était qu'une addition parasite, et que les premiers textes écrits donnaient ΟΛΟΟΦΡΟΝ, c.-à-d. ὀλοόφρων, se rapportant à Calypso. Didyme (*Scholies* H, P, Q et V) : οἱ δὲ τὸ ἐξῆς, θαλάσσης ὀλοόφρονος..... ἡ ἐγέγραπτο κατὰ τὴν ἀρχαίαν γραφήν· εἰτά τις μὴ νοήσας προσέθηκε τὸ ος. Enfin on discutait sur l'orthographe du mot, qui devait, selon quelques-uns, porter l'esprit rude, et par conséquent n'avait pas un sens défavorable. Didyme (mêmes *Scholies*) : οἱ δὲ ἐδάσυναν, ἵν' ᾗ περὶ τῶν ὀλων φρονούντος. Mais ce sont là des subtilités, et il n'y a lieu de rien changer ni à la ponctuation ni à l'écriture. Hérodién (*Scholies* H) : ἀμεινον δὲ φιλοῦντας ἀκούειν τοῦ τὰ ὀλέθρια φρονούντος. Virgile, *Énéide*, IV, 747, qualifie Atlas d'une épithète défavorable (*Atlantis duri*), et cela dans un vers inspiré certainement par un souvenir de l'*Odyssée*.

53. Ἐχει, *sustinet*, soutient. Le ciel, selon Homère, est comme un toit porté par des colonnes, et ces colonnes posent sur le dos d'Atlas. Si Atlas n'était pas là, le ciel s'écroulerait. Cependant quelques anciens donnaient à ἔχει un sens moral.

*Grand Étymologique* Miller : ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς, ἀντὶ τοῦ φυλάσσει ἢ ἐπιμελεῖται. La tradition des poètes ne permet pas d'adopter cette explication. Homère entend physiquement la chose. — Κίονας. Dans le *Prométhée* d'Eschyle, Atlas n'a sur son dos qu'une seule colonne; mais c'est la colonne centrale, celle qui soutient le toit, et, comme parle Eschyle, vers 349, la colonne du ciel et de la terre, c'est-à-dire une colonne qui va de la terre au ciel, ou, selon l'expression d'Homère, qui les sépare, qui les tient à distance. Voyez la note suivante.

54. Ἀμφὶς ἔχουσιν, *distinent*, tiennent à distance. Sans les colonnes, le ciel ne serait plus un toit. Il viendrait s'appliquer sur la terre.

56. Αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι. Quelques manuscrits donnent αἰεὶ δ' ἐν μαλακοῖσι, leçon que Bothe a préférée. Mais l'exemple de Sophocle allégué par lui à ce sujet, ἐν λόγοις παῖσειν, *Philoctète*, vers 1340-1344, ne prouve point que ἐν ait rien à faire dans le vers de l'*Odyssée*.

57. Ἐπιλήσεται doit être pris pour le futur même, et non pour un subjonctif, où la longue serait changée en brève. Homère dit, *Iliade*, I, 436 : ὅπως ἀντάξιον ἔσται. Cet exemple ne laisse aucun doute sur la question.

58. Καὶ καπνόν, *vel fumum*, ne fût-ce que la fumée. Ulysse ne demande même pas à revenir dans sa chère Ithaque; il désire seulement la voir encore, ne fût-ce que de loin. Les passages latins qu'on cite comme des imitations de ceci (Ovide, *Pon- tiques*, I, III, 33 et Rutilius, *Itinéraire*, I, 195) ne rappellent qu'imparfaitement l'admirable tableau d'Homère.

59. Ἡς γαίης dépend de ἀποθρώσκοντα, et non de καπνόν. — Θανέειν ἰμείρεται

ἐντρέπεται φίλον ἦτορ, Ὀλύμπιε. Οὐ νύ τ' Ὀδυσσεὺς 60  
 Ἀργείων παρὰ νηυσὶ χαρίζετο ἱερὰ ῥέζων  
 Τροίῃ ἐν εὐρείῃ ; Τί νύ οἱ τόσον ὠδύσαο, Ζεῦ ;

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς ·  
 Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.

Πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην, 65  
 ὅς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν, πέρι δ' ἱρὰ θεοῖσιν  
 ἀθανάτοισιν ἔδωκε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

Ἀλλὰ Ποσειδάων γαίηοχος ἀσκελὲς αἰεὶ  
 Κύκλωπος κεχόλωται, δν ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν,  
 ἀντίθεον Πολύφημον, δου κράτος ἔσκε μέγιστον 70

peut s'expliquer de deux manières. Ulysse, désespéré de ne plus revoir sa patrie, refuse l'immortalité que lui offre Calypso, et ne désire plus que la mort. C'est l'interprétation ordinaire. Mais quelques-uns entendaient, d'une façon à la fois plus fine et plus expressive, qu'Ulysse serait heureux de ne point survivre, une fois qu'il aurait vu la fumée s'élever de son île. *Scholies M et Q* : τινὰς δὲ λείπειν φασὶ τὸ τοῦτου τυχεόν.

60. Οὐ νύ τ' est pour οὐ νύ τοι. Il s'agit spécialement des sacrifices en l'honneur de Jupiter. La syllabe oi s'élide rarement ; mais il y a des exemples incontestables de cette élision. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VI, 466.

62. Τροίη. Chez Homère, Τροίη est ordinairement la plaine d'Illion, et n'est presque jamais la ville. Voyez dans l'*Iliade*, I, 429, la note sur Τροίην. Ici il n'y a aucun doute sur le sens. Il s'agit évidemment du camp des Grecs sur le rivage de la Troade. — Payne Knight supprime le vers 62, mais pour une raison qui n'a de valeur qu'aux yeux de ceux qui admettent qu'Homère disait Τροΐη avec digamma ; car alors ce mot est un anapeste et non plus un spondée. Bekker lui-même écrit Τροίη, ainsi que tout le monde, et garde le vers. Dugas Montbel approuvait l'athétèse de Payne Knight, comme donnant au style quelque chose de plus dégagé et de plus rapide. — ὠδύσαο. Le mot Ὀδυσσεύς se rattache à ὀδύσσομαι. On suppose que le poète a joué avec intention sur le rapprochement des deux mots. Ce n'est

qu'une supposition, mais non déraisonnable ; car les Grecs ont aimé de tout temps les exercices de ce genre.

64. Ἐρκος ὀδόντων. Voyez la note IV, 350 de l'*Iliade*. La formule ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων est assez fréquente chez Homère.

65. Ἐπειτ(α), ensuite, c'est-à-dire désormais, ou plutôt jamais. — Θείοιο. Aristarque faisait remarquer cette épithète, qui est en effet bien remarquable dans la bouche de Jupiter, parlant d'un simple mortel né d'un homme et d'une femme ordinaires. L'honneur fait au héros est justifié par les deux vers suivants : Ulysse est tout à la fois le plus intelligent et le plus pieux des mortels.

66. Πέρι se joint à ἐστὶ, mais πέρι s'explique à part. La plupart des éditeurs écrivent le second comme le premier, et le joignent à ἔδωκε du vers suivant. Mais presque tous les manuscrits donnent πέρι adverbe, à la deuxième place ; et l'on n'a jamais entendu περιδίδωμι comme signifiant donner plus que personne. Au reste, l'interprétation de la phrase ne présente aucune difficulté. Didyme (*Scholies H et V*) : ὑπερθεὶ τὸν νοῦν τῶν ἀνθρώπων καὶ συνέσει καὶ εὐσεβείᾳ.

69. Κύκλωπος, génitif causal : à propos du cyclope.

70. Ἀντίθεον doit être pris dans son sens ordinaire. Polyphème était affreux et d'un caractère abominable ; mais il était de naissance divine, et il avait une taille et une force prodigieuses, ce qui suffit pour justifier l'emploi homérique de l'épithète.

παῖσιν Κυκλώπεσσι · Θόωσα δέ μιν τέκε Νύμφη,  
Φόρκυνος θυγάτηρ, ἄλως ἀτρυγέτοιο μέδοντος,  
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι Ποσειδάωνι μιγεῖσα.

Ἐκ τοῦ δὴ Ὀδυσῆα Ποσειδάων ἐνοσίχθων  
οὔτι κατακτείνει, πλάζει δ' ἀπὸ πατρίδος αἵτης. 75

Ἄλλ' ἄγεθ', ἡμεῖς οἶδε περιφραζώμεθα πάντες  
νόστον, ἔπως ἔλθῃσι · Ποσειδάων δὲ μεθήσει  
δν χόλον · οὐ μὲν γάρ τι δυνήσεται ἀντία πάντων  
ἀθανάτων ἀέκητι θεῶν ἐριδαινέμεν οἶος.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη · 80

ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,  
εἰ μὲν δὴ νῦν τοῦτο φίλον μαχάρεσσι θεοῖσιν,  
νοστῆσαι Ὀδυσῆα δαίφρονα δνδε δόμονδε,

Ἑρμείαν μὲν ἔπειτα, διάκτορον Ἀργειφόντην,  
νῆσον ἐς Ὀγυγίην ὀτρύνομεν, ὅφρα τάχιστα 85

— Quelques anciens prétendaient que ἀντί-  
θεον est ici en mauvaise part : τὸν θεομά-  
χον, l'ennemi des dieux. Mais il n'y a  
rien, dans la légende de Polyphème, qui  
concorde avec cette explication. — Ὀου,  
dièrèse de οὐ : *cujus*, duquel. — Ἔσχε,  
*vulgo* ἐστί. Je crois que Dindorf et Bekker  
ont bien fait de préférer ἔσχε, qui répond  
mieux à la réalité des choses. Depuis la  
vengeance d'Ulysse, Polyphème n'est plus  
rien, et un enfant se rirait de cette force  
auparavant si redoutée. Didyme (*Scholies*  
V) : ἔσχεν · ὑπῆρχεν. Cette note constate  
la tradition aristarchienne.

71. Παῖσιν Κυκλώπεσσι équivalant à ἐν  
παῖσι Κυκλώπεσσι. Polyphème était le  
plus fort de tous les cyclopes. — Δεῖ est ex-  
plicatif, et il a presque le sens de γάρ. Au-  
cun des cyclopes n'avait pour père un dieu  
aussi puissant que Neptune.

72. Μέδοντος. Aristophane de Byzance  
lisait μέδοντι, se rapportant à Ποσειδάωνι.  
Phorcya, il est vrai, n'était pas le roi des  
mers; mais il était un des princes de la  
mer, et cela suffit pour que μέδοντος ne  
soit point déplacé après son nom. La cor-  
rection d'Aristophane détruit le naturel de  
la phrase.

73. Ἐν σπέσσι n'a pas besoin d'être dé-  
terminé, et se rattache simplement à μι-

γεῖσα. Peu importe à qui appartiennent  
ces grottes.

74. Ἐκ τοῦ, depuis cela, c'est-à-dire  
depuis qu'Ulysse a crevé l'œil de Poly-  
phème. Quelques-uns entendaient, plus va-  
guement, ἐκ ταύτης τῆς αἰτίας (voilà pour-  
quoi).

76. Ἡμεῖς οἶδε, nous que voici, c'est-  
à-dire nous tous qui nous intéressons à  
Ulysse. Neptune était seul de l'autre parti.  
Voyez plus haut, vers 49-50.

77. Ὅπως ἔλθῃσι. Jupiter ne doute pas  
du succès, dès que les dieux se donneront  
la peine de vouloir et d'être bien résolus.  
— Δεῖ, comme au vers 71, est explicatif;  
mais il équivalant ici à οὐ, plutôt qu'à *en*  
*effet*, γάρ donnant plus loin ce sens.

80-81. Τὸν.... Voyez plus haut les  
vers 44-45 et les notes sur ces deux vers.

82. Φίλον (ἐστί), *gratum est*, plaît.

83. Δαίφρονα. Ancienne variante, πο-  
λύφρονα.

85. Ὀγυγίην. L'île de Calypso appar-  
tient à une géographie tout à fait fantas-  
tique, et c'est perdre son temps que de  
chercher dans quelle partie de la mer elle  
pouvait être située. Le nom même de cette  
île semble dire qu'elle ne répond à aucune  
réalité; car ce nom est simplement le fémi-  
nin de l'adjectif ὀγύγιος, qui signifie anti-

Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἶπη νημερτέα βουλήν,  
νόστον Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος, ὥς κε νήηται.  
Αὐτὰρ ἐγὼν Ἰθάκην ἐσελεύσομαι, ὅφρα οἱ υἱὸν  
μᾶλλον ἐποτρύνω, καὶ οἱ μένος ἐν φρεσὶ θείω,  
εἰς ἀγορὴν καλέσαντα καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς  
πᾶσι μνηστήρεσσιν ἀπειπέμεν, οἷτε οἱ αἰεὶ  
μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἔλικας βοῦς.  
Πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,

90

que. — Le texte d'Antimachus donnait Ὀγυλίην. Cette Ogylie existait en effet dans la mer de Crète. Mais ce n'est point dans cette mer qu'Ulysse a fait naufrage avant d'être poussé chez Calypso, c'est dans les parages de Thrinacrie. Quelque loin qu'il ait été entraîné par les vagues qui l'ont porté neuf jours, il n'est point venu à Ogylie. *Scholies* H, M, P et Q : ἐν τῇ κατ' Ἀντίμαχον Ὀγυλίην γράφεται, διαφέρουσι δὲ οἱ τόποι· τὴν μὲν γὰρ Ὀγυγίαν ἐντὸς εἶναι πρὸς ἑσπέραν, τὴν δὲ Ὀγυλίαν κατὰ Κρήτην Ἡσιόδος φησι κεῖσθαι. Cette note est un lambeau textuel du commentaire de Didyme. — Nous disons, avec Didyme, que l'Ogygie d'Homère ne pouvait être située qu'à l'occident de la Grèce ; mais nous nous en tenons à cette vague indication. — Ὀτρύνομεν est au subjonctif, pour ὀτρύνωμεν.

86. Νημερτέα βουλήν, *certum consilium*, (notre) résolution bien arrêtée. Voyez, *Iliade*, I, 614, νημερτὲς μὲν δὴ μοι ὑπόσχεο. La volonté des dieux a des effets infailibles, quand elle s'est prononcée après délibération.

87. Νόστον est une apposition à βουλήν. — Ὀς κε νήηται. Ancienne variante, ὥς κε νήηται. Mais la répétition de l'idée de retour donne une grande énergie à l'expression, tandis que *afin qu'il aille* n'est qu'une platitude inutile.

88. Ἰθάκην. Ancienne variante, Ἰθάκηνδ(ε). Le royaume d'Ulysse se composait de plusieurs îles, dont Ithaque était oin d'être la plus considérable, et même une partie du continent voisin de ces îles. Voyez l'*Iliade*, II, 634-637. Mais c'est à Ithaque qu'était la capitale du royaume. — Quand Homère nomme Ithaque, il entend indifféremment l'île ou la ville, et c'est le contexte qui détermine le sens. Ici

il s'agit de la ville. — Ἐσελεύσομαι. Anciennes variantes, ἐπελεύσομαι et διελεύσομαι. Ἐσελεύσομαι, selon Cobet, n'est qu'une glose pour ἐπιείσομαι, qu'il regarde comme la vraie leçon. Il propose la même correction, XVII, 52. Le mot ἐπιείσομαι a été conservé au vers XV, 504. Voyez la note sur ce vers. — Οἱ υἱόν, le fils à lui, c'est-à-dire son fils : Télémaque.

89. Μᾶλλον. Jusqu'à présent Télémaque n'a qu'une sourde indignation qui n'ose point éclater. Il faut que cette indignation éclate. Minerve mettra au cœur du jeune homme une force extraordinaire. De là μᾶλλον. Bothe : « Magis quam adhuc per ætatem licuit. » Avant ceci, Télémaque n'était qu'un enfant ; il sera tout à l'heure un chef de famille et un roi. — Θείω pour θῶ. Ancienne variante, θήσω.

90. Καρηκομόωντας. Voyez, dans l'*Iliade*, la note II, 44.

91. Ἀπειπέμεν, *interdicere*, de faire sommation de déguerpir. Les prétendants de Pénélope s'étaient installés dans le palais même d'Ulysse, et y vivaient, comme on dit, à discrétion.

92. Ἀδινὰ, *plurima*, en très-grand nombre. Hérodien écrivait ἀδινὰ avec l'esprit rude, orthographe adoptée par Bekker, Ameis et La Roche. Mais pourquoi distinguer par l'esprit ἀδινός de ἀδην? — Εἰλίποδας. Voyez, *Iliade*, VI, 424, la note sur εἰλίποδεςσι. *Scholies* P et Q : εἰλίποδας λέγει βόας ὡς ποιοῦντας τὴν τῶν ποδῶν κίνησιν ὥσπερ ἐλιχοειδῆ. Il suffit d'avoir vu marcher les bœufs, surtout quand ils sont sous le joug, pour comprendre que l'épithète doit être prise au sens littéral. La seule traduction exacte du mot est *tourne-pieds*.

93. Ἐς Σπάρτην. Télémaque y verrait

νόστον πευσόμενον πατρός φίλου, ἣν που ἀκούσῃ,  
ἥδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν.

95

Ὡς εἰποῦσ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα  
[ἀμβρόσια, χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὑγρὴν  
ἥδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο.  
Εἴλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξείϊ χαλκῷ,

Ménélas. — Ἐς Πύλον. Il y verrait Nestor et ses fils. — Ἡμαθόεντα. Ancienne variante, ἡμαθόεσσαν. Le nom de la capitale du royaume de Nestor était des deux genres. On verra, II, 308, ἐς Πύλον ἡγαθέην. On a vu, *Iliade*, I, 252, ἐν Πύλῳ ἡγαθέη, et, II, 77, Πύλοιο.... ἡμαθόεντος. — Il y avait deux villes du même nom de Pylos appartenant à Nestor, l'une en Messénie, l'autre en Triphylie. On ne sait pas quelle est celle des deux qu'habitait le vieux roi. Voyez la note II, 252 de l'*Iliade*. — Au lieu de πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε, Zénodote écrivait πέμψω δ' ἐς Κρήτην τε. Par suite, le vers 285 se trouvait modifié comme il suit : Κεῖθεν δὲ Κρήτηνδε παρ' Ἰδομενῆα ἀναχτα. Mais ces leçons ont été rejetées par Aristarque, comme fausses et absurdes. C'est à Sparte, et non en Crète, qu'ira Télémaque, et c'est à Ménélas qu'il fera visite, et non à Idoménée. Voyez la note III, 343-348.

95. Κλέος ἐσθλὸν.... ἔχῃσιν. On a vu, *Iliade*, XVII, 443, ἥ σ' αὐτως κλέος ἐσθλὸν ἔχει (la réputation dont tu jouis n'est nullement fondée). Il ne peut donc s'agir ici que du renom futur de la piété filiale de Télémaque. Eustathe : ὥς κοπιάσαντα ὑπὲρ τοῦ πατρός. Cependant quelques-uns voulaient que le sens fût douteux, et qu'on pût entendre le vers 95 comme une simple répétition de l'idée contenue dans le vers précédent : ὅπου φήμη ἔχει εἶναι τὸν Ὀδυσσεά. Eustathe semble d'abord incertain : ὅτι σχῆμα ἀμφιβολίας τὸ, Ἥδ' ἵνα μιν κλέος.... Mais il se ravise après avoir cité les deux explications, et il dit de celle qui est la seule admissible : καὶ ἔστι κρείττων αὕτη ἡ ἔννοια. — Ἐχῃσιν. Dans le texte de Rhianus, il y avait λάβῃσιν, et alors précédé de ἀνθρώποισι sans v. Mais l'exemple de l'*Iliade* que nous venons de citer condamne cette leçon. — Le voyage décrété par Minerve était taxé d'absurdité par les enstatiques. *Scholies* E et M :

ἄτοκος δοκεῖ εἶναι Τηλεμάχου ἡ ἀποδημία, πρῶτον μὲν κίνδυνον προξενούσα τῷ νέῳ, δεύτερον ἐπανάστασιν τῶν μνηστήρων ἀπειλοῦσα, τρίτον οὐκ ὠφελοῦσα τὴν ζήτησιν τοῦ πατρός. Mais les Iyriques ne manquaient pas de raisons pour justifier Minerve, et par conséquent le poète. Mêmes *Scholies* : ἀλλ' ἔδει τὸν ἐν γυναιξὶ τεθραμμένον, λύπαις τεταπεινωμένον, ῥητορειῶν οὐ πεπειραμένον οὐδεπώποτε, πολύτροπον γενέσθαι παρακλησίᾳς τῷ πατρὶ, καὶ τοῦτο κερδάναι τῇ κλάνῃ, καὶ κοινωνεῖν τῷ πατρὶ τῶν κατορθωμάτων ἐν τῇ μνηστηροκτονίᾳ. Il importe en effet qu'Ulysse, en rentrant dans sa patrie, trouve un fils digne de lui, capable de comprendre ses desseins et de l'aider efficacement à les accomplir.

96-98. Ὡς εἰποῦσ' ὑπὸ ποσσὶν.... On a vu ces trois vers, sauf les deux premiers mots, *Iliade*, XXIV, 340-342, mais appliqués à Mercure. Aristarque prononçait l'athétèse contre les vers 97 et 98 ; et déjà avant lui ils avaient été condamnés par d'autres éditeurs, comme prêtant à Minerve ce qui ne lui appartenait à aucun titre. On ne les lisait même pas dans le texte de Marseille. *Scholies* M et T : προηθετοῦντο κατ' ἑνία τῶν ἀντιγράφων οἱ στίχοι, κατὰ δὲ τὴν Μασσαλιωτικὴν οὐδ' ἦσαν. καὶ ταῖς ἀληθείαις μᾶλλον ἀρμόσει ἐπὶ Ἑρμοῦ· ἴδιον γὰρ αὐτοῦ τοιοῦτοις ὑποδήμασι χρῆσθαι. Cette note est, comme ce qu'on a lu au vers 38, une citation textuelle du commentaire de Didyme. — J'admets l'athétèse, avec Bekker, Ameis et plusieurs autres. Dindorf et La Roche ne mettent pas les vers 97-98 entre crochets. La Roche maintient même les trois vers suivants, qui sont universellement rejetés ; mais c'est uniquement parce qu'ils sont dans ses manuscrits.

99-101. Εἴλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος.... Le premier de ces trois vers est emprunté à l'*Iliade*, X, 135, et les deux autres pareil-



βριθῦ, μέγα, στιβαρόν, τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν  
 ἡρώων, τοῖσιντε κοτέσσεται ὀδριμοπάτρη]. 100

Βῆ δὲ κατ' Ὀυλύμποιο καρήνων ἀΐξασα ·  
 στῆ δ' Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος,  
 οὔδοῦ ἐπ' αὐλείου · παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,  
 εἰδομένη ξείνῳ, Ταφίων ἡγήτορι Μέντῃ. 105

Εὔρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας. Οἱ μὲν ἔπειτα  
 πεσσοῖσι προπάροιθε θυράων θυμὸν ἔτερπον,

lement, V, 746-747. Minerve ne va point à la bataille, et elle n'a aucun besoin de l'arme terrible ici décrite. Didyme (*Scholies M et T*) : καὶ ἡ τοῦ δόρατος ἀνάληψις πρὸς οὐδὲν ἀναγκαῖον. Aristarque mettait, comme plus haut, des obels et des astérisques. Didyme (*Scholies M et V*) : ἀθετοῦνται μετὰ ἀστερίσκων, ὅτι ἐν τῇ Ε τῆς Ἰλιάδος καλῶς. Il manque probablement quelques mots dans cette note; car elle ne mentionne que les vers 100 et 101. Ajoutez, entre ὅτι et ἐν τῇ Ε : ἐν τῇ Κ καί. En effet, le vers 99 était certainement compris dans l'athétèse.

101. Ὀδριμοπάτρη, la fille d'un père puissant, c'est-à-dire la fille de Jupiter, Minerve. — Bekker et La Roche écrivent ὀδριμοπάτρη, orthographe de plusieurs manuscrits. Mais cette orthographe n'est point exacte; car l'étymologie est βρίθω, et non ὀδρος. Voyez Curtius, au mot ὀδριμος. Nous écrivons sans μ, comme faisait Apollonius à l'exemple d'Aristarque.

102. Βῆ δὲ.... On a vu ce vers plusieurs fois dans l'*Iliade* : II, 167; IV, 74; XXII, 187.

103. Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ, dans le peuple d'Ithaque, c'est-à-dire dans la ville des Ithaciens, dans la capitale d'Ulysse. L'exemple Τρῳέων ἐνὶ δήμῳ, vers 237, a un sens plus vague, car il désigne la plaine d'Ilion, autant et plus que la ville même. Ici le sens est précisé par ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος. Didyme (*Scholies P et V*) : δήμῳ · τόπῳ ἐν Ἰθάκῃ ὅπου ἦν τὸ Ὀδυσσεύς βασιλεῖον. La ville se nommait Ithaque, comme l'île, et cette ville était la seule qu'il y eût dans l'île : c'est du moins la seule que cite Homère.

104. Οὔδοῦ, selon quelques anciens, était ici pour ὀδοῦ. Mais il n'y a aucune raison de ne pas lui laisser son sens ordi-

naire. Voyez, XVII, 196, la note sur οὔδος. — Ἐγχος. Cette lance a l'aspect le plus vulgaire, et n'est certainement point l'arme *lourde, longue et redoutable* dont Pallas se servait dans les batailles. Mentes n'est qu'un mortel comme un autre; et la déesse, en prenant la figure de ce mortel, est restée dans la vraisemblance. Cela est si vrai, que Télémaque prend la lance du faux Mentes, et la met dans l'armoire d'Ulysse, sans se douter qu'il manie autre chose qu'un bois quelconque ayant une pointe d'airain.

105. Ταφίων, des Taphiens : du peuple de l'île de Taphos. L'île de Taphos était une des Échinades, et faisait partie du royaume de Mégès, neveu d'Ulysse. Voyez l'*Iliade*, II, 625-630. — Ἠγήτορι. Mégès habitait Dulichium, et était le suzerain de Mentes, chef ou roi de Taphos.

107. Πεσσοῖσι est un ἀπαξ εἰρημένον, et on ignore absolument en quoi consistait le jeu dont parle ici Homère. Les uns expliquaient πεσσοί par κύβοι (dés), les autres par ψῆφοι (cailloux). Dans le premier cas, c'était ou un jeu de pur hasard, ou, comme le trictrac, un mélange du hasard et de la combinaison; dans le second cas, c'était quelque chose d'analogue à notre jeu de dames. La πεσσοία ou πεττεία des Grecs du temps de Périclès est elle-même fort mal connue; et ce qui la concerne ne prouve rien pour une époque aussi reculée que celle où nous portent les vers d'Homère. — Les étymologies données au mot πεσσός sont toutes plus ou moins arbitraires : πίπτω, παίζω, πέντε, πίσυρας. Qu'on prenne celle qu'on voudra, on n'en saura pas davantage sur la signification primitive de πεσσός. Hayman identifie les πεσσοί de l'*Odyssée* aux *chaturunga* des Purânas, c'est-à-dire aux quatre parties à



ἥμενοι ἐν ῥινοῖσι βοῶν, οὓς ἔκτανον αὐτοί.  
 Κήρυκες δ' αὐτοῖσι καὶ ὀτρηροὶ θεράποντες  
 οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον ἐνὶ κρητῆρσι καὶ ὕδωρ,  
 οἱ δ' αὖτε σπόγγοισι πολυτρήτοισι τραπέζας  
 νίζον ἰδὲ πρότιθεν, τοὶ δὲ κρέα πολλὰ δατεῦντο.

110

Τὴν δὲ πολὺ πρῶτος ἶδε Τηλέμαχος θεοειδής·  
 ἦστο γὰρ ἐν μνηστῆρσι, φίλον τετιημένος ἦτορ,  
 ὁσσόμενος πατέρ' ἐσθλὸν ἐνὶ φρεσὶν, εἶποθεν ἔλθων  
 μνηστήρων τῶν μὲν σκέδασιν κατὰ δώματα θείη,

115

quatre pièces et quatre pions; mais l'unique preuve alléguée par lui, c'est que πεσσοί vient de πίσυρες (quatre). Voyez son *Appendix A*, n° 5. — L'étymologie πίπτω (ἵπτεσον) n'est admissible que si on fait de πεσσοί un synonyme de κύβοι. Les deux autres étymologies n'apprennent rien du tout, et sont évidemment fausses.

110. Οἱ μὲν se rapporte aux hérauts. — Ἐνὶ κρητῆρσι. *Grand Étymologique* Miller : κρατῆρες· ἀπὸ τοῦ γινομένου ἐλέγετο· κραῖμα γὰρ ἐγένετο· οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον.

111. Οἱ δ(έ) se rapporte aux serviteurs.

112. Νίζον ἰδέ, leçon d'Aristarque, *vulgo* νίζον καί. — Πρότιθεν (c'est-à-dire προετίθεσαν), τοὶ δέ, *vulgo* προτίθεντο, ἰδέ. Avec la vulgate, ce sont les mêmes serviteurs qui épongent les tables, les mettent devant chaque convive, puis coupent les viandes. Avec la leçon d'Aristarque, qu'ont adoptée Dindorf, Bekker, Fæsi, Ameis, Hayman, il y a des serviteurs particuliers qui font office d'écuyers tranchants, et qui travaillent en même temps que les hérauts et les nettoyeurs de tables. Cela est plus naturel, et, comme dit Hérodiën, beaucoup mieux suivi. *Scholies E et M* : ἀμεινὸν φησιν Ἡρωδιανὸς ἀναγινώσκειν, καὶ πρότιθεν, τοὶ δέ. καὶ γὰρ ὁ λόγος οὕτω μᾶλλον ἀκόλουθος· οἱ μὲν οἶνον ἔμισγον, οἱ δὲ σπόγγοισι νίζον, οἱ δὲ κρέα ἐμέριζον. La Roche a maintenant προτίθεντο, ἰδέ, qu'il donne, mais à tort, comme la leçon d'Hérodiën. La note qu'on vient de lire prouve au contraire qu'Hérodiën rejetait cette leçon. Voyez plus bas la note des vers 141-142.

115. Ὀσσόμενος. Voyez la note I, 405 de l'*Illiade*. Le verbe ὀσσομαι vient de

ὄσσει, et il signifie proprement *voir*. Mais Homère l'emploie toujours dans un sens moral. *Lehrs* : « Ὀσσεσθαι non, ut qui-  
 « dam faciunt, ducendum ab ὄσσα ut si-  
 « gnificet *dicere*, sed ab oculis (ὄσσει), si-  
 « gnificatque et oculis videre, et, per  
 « translationem, animo videre. » Suivant *Curtius*, ὄσσει est pour ὄκσις, et ὀσσομαι pour ὄκχομαι. Comparez le latin *oculus*. — Les anciens n'admettaient pas l'explication de ὀσσομαι par ὄσσα. Du reste, elle ne donnerait ici qu'un non-sens, car ἐνὶ φρεσὶν détermine avec précision ce que le poète veut dire. *Scholies S* : τοῖς ὀφθαλμοῖς ὑποβλέπων. *Scholies V* : ἀναιδωλοποιούμενος καὶ φανταζόμενος, προσδοκῶν· ἢ τοῖς ὀφθαλμοῖς ἀποβλέπων. La première partie de cette dernière note vient de *Didyme*.

116. Μνηστήρων τῶν μὲν n'est pas une simple hyperbate, pour τῶν μὲν μνηστήρων, car τῶν équivalent à ἐκείνων, *istorum*. L'idée contenue dans μνηστήρων est reprise, renforcée et précisée : « des prétendants, oui, des misérables qui sont là; » et la particule μὲν indique l'opposition avec Ulysse, mentionné au vers suivant : τιμὴν δ' αὐτὸς ἔχει. — On explique ordinairement la phrase sans tenir compte de la valeur homérique de τῶν. Quelques-uns entendent, par μνηστήρων, *quod attinet ad procos*, ce qui laisse du moins à τῶν un sens (αὐτῶν, τούτων, ou même ἐκείνων). Mais cette subtilité est inutile. Il n'y a qu'à appliquer simplement le principe d'Aristarque relatif à ὁ, ἡ, τό dans Homère. — Σκέδασιν.... θείη, *dispersionem faceret*. Cette expression se retrouve ailleurs, XX, 225; et il y en a de tout à fait analogues, XXIV, 476 et 485.

τιμήν δ' αὐτὸς ἔχοι καὶ κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.  
 Τὰ φρονέων, μνηστῆρσι μεθήμενος, εἴσιδ' Ἀθήνην.  
 Βῆ δ' ἰθὺς προθύροιο, νεμεσσήθη δ' ἐνὶ θυμῷ  
 ξεῖνον δηθὰ θύρῃσιν ἐφεστάμεν· ἐγγύθι δὲ στάς  
 χεῖρ' ἔλε δεξιτερὴν καὶ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος,  
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

120

Χαῖρε, ξεῖνε, παρ' ἅμμι φιλήσεται· αὐτὰρ ἔπειτα  
 δείπνου πασσάμενος μυθήσεται ὅτεό σε χρή.

Ὡς εἰπὼν ἤγειθ'· ἡ δ' ἔσπετο Παλλὰς Ἀθήνη.  
 Οἱ δ' ὅτε δὴ ῥ' ἐντοσθεν ἔσαν δόμου ὑψηλοῖο,

125

117. Τιμήν, *honorem*, (sa) prérogative, c'est-à-dire tous les droits de la royauté maintenant usurpés par les prétendants, et particulièrement la jouissance du τέμενος, du domaine affecté au titre de roi. Voyez, *Iliade*, VI, 194, la note sur τέμενος τάμον. — Αὐτός, *ipse*, lui-même en pers. *ynne*, c'est-à-dire à l'exclusion de tout autre. Ulysse resterait seul roi et seul maître, puisque les envahisseurs de ses droits auraient été mis en déroute. — Κτήμασιν. Ancienne variante, δώμασιν, reprise par quelques modernes. L'expression générale paraît mieux convenir ici, après le mot τιμήν. Les exemples 397 et 402 sont fort différents de celui-ci, et, quoi qu'en dise La Roche, ils ne justifient point la préférence accordée à δώμασιν. Je ne parle pas de l'inconvénient d'avoir δώμασιν immédiatement après δώματα, négligence de style sans importance chez Homère, qui a des répétitions bien plus choquantes; mais je note que les meilleurs textes antiques donnaient κτήμασιν. Didyme (*Scholies M*) : γράφεται καὶ κτήμασιν ἐν ταῖς εἰκαιόταις, κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.

119. Ἰθὺς προθύροιο, *recta in vestibulum*, droit au perron. L'étranger est devant la porte du palais, et n'ose point entrer avant qu'on l'y convie : Télémaque sort à sa rencontre. Didyme (*Scholies Q et V*) : ἐπορεύθη ὡς ἐπὶ τὸ πρόθυρον οὐκ ἐνδον, ἀλλὰ πρὸ τοῦ οἴκου, ἐν τῷ τυκτῷ καλουμένῳ δαπέδῳ. L'expression signalée dans cette note comme synonyme de πρόθυρον, se trouve au vers IV, 627. Quant à l'emploi du génitif pour marquer la direction, nous avons vu, *Iliade*, XII, 106, ἰθὺς Δαναῶν, sans compter d'autres pas-

sages qui ne s'expliquent bien que de la même façon, mais où le sens passe pour douteux.

123. Χαῖρε, ξεῖνε. Bothe propose d'écrire χαῖρ', ὦ ξεῖνε, afin d'éviter ce qu'il regarde comme une consonnance désagréable. Mais ces finales non accentuées s'entendaient à peine; et l'*homæoteleuton* dont parle Bothe n'existe pas plus que nos mots *chaire* et *chaîne* ne riment ensemble. Ajoutez que χαῖρ', ὦ ξεῖνε n'est point dans les variantes. — Φιλήσεται, tu seras aimé, c'est-à-dire tu seras traité en ami. Le moyen est ici dans le sens du passif; et nous avons vu, *Iliade*, III, 207 et ailleurs, le verbe φιλέω employé pour désigner l'hospitalité.

124. Πασσάμενος. Le verbe auquel appartient ce participe est toujours pris en bonne part chez Homère. Voyez la note I, 464 de l'*Iliade*. Dans le grec postérieur, πατέομαι désigne la goinfreterie. — Μυθήσεται. Ancienne variante, μυθήσαιο. — Ὅττιο. Rhianus écrivait ὅττεν, leçon préférée par quelques Alexandrins à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies H et M*) : ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν ἁμεινον ἐγγράπτῳ ὅττεν σε χρή, ὡς ἀλλαχοῦ ὅττεν χρητίζων. L'exemple allégué se trouve au vers XVII, 124. Mais il n'y a point identité, car le dactyle, au cinquième pied, vaut mieux que le spondée; et là, ὅττεν commence le vers.

125. Ἡ n'est point un article. Il signifie *elle*, et Παλλὰς Ἀθήνη précise le sens. On a vu souvent cette forme de style dans l'*Iliade*. Nous devons toujours nous rappeler que ὁ, ἡ, τό, chez Homère, sont des mots ayant leur valeur propre, même là où l'on est dispensé de les traduire.

126. Δόμου. Il s'agit de la grande salle

ἔγχος μὲν ῥ' ἔστησε φέρων πρὸς χίονα μακρὴν,  
 δουροδόκης ἔντροσθεν ἐϋξόου, ἔνθα περ ἄλλα  
 ἔγχε' Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος ἴστατο πολλά·  
 αὐτὴν δ' ἐς θρόνον εἷσεν ἄγων, ὑπὸ λῖτα πετάσας  
 καλὸν, δαιδάλεον· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν·  
 πὰρ δ' αὐτὸς κλισμὸν θέτο ποικίλον, ἔκτροθεν ἄλλων  
 μνηστήρων, μὴ ξεῖνος ἀνιηθεὶς ὀρυμαγδῷ  
 δείπνῳ ἀδήσειεν, ὑπερφιάλοισι μετελθὼν,

130

où se réunissaient les hommes, et non pas de la maison en général. Voyez plus bas, vers 255. C'est ce qu'on a plus tard appelé ἀνδρῶν, mot qui n'est point dans les poésies homériques. — Ὑψηλοῖο. La grande salle du palais, comme on va le voir au vers suivant, était soutenue par de longues colonnes. Ce qui frappait, c'était donc avant tout la hauteur de la construction. La variante ποιητοῖο est mauvaise en elle-même et va mal ici.

128. Δουροδόκης. On suppose que cette armoire était pratiquée dans la colonne même. Didyme (*Scholies* E et V) : νοητέον δὲ ἀπεξύσθαι τοὺς χίονας, καὶ ἐνταῦθα ἀποτίθαι τὰ δόρατα. Eustathe donne la chose d'une manière à peu près affirmative : ὅτι δουροδόκη ἐστὶ, .... ἡ μάλιστα, εἰς χίονα ἐγγεγλυμμένη. Mais Homère n'en dit rien du tout. Il dit plutôt que l'armoire était appliquée contre la colonne, puisque la lance de Ménéas, une fois dans l'armoire, est dressée πρὸς χίονα μακρὴν, et non point ἐν χίονι μακρῇ. L'épithète ἐϋξόου (bien polie) ne donne aucune lumière sur la question.

128-129. Ἄλλα ἔγχε(α).... πολλά. Les critiques alexandrins admiraient ici ce qu'ils appellent l'économie d'Homère. Voilà un arsenal tout prêt pour le jour de l'extermination des prétendants. *Scholies* E : οἰκονομικῶς δὲ εἶπεν, ἐνθα περ ἄλλα..., ἵνα μὴ ἀπορήσῃ τις ἐμπροσθεν ὅτι, ποῦ εὗρέθησαν τὰ δόρατα πρὸς φόνον τῶν μνηστήρων.

130. Ὑπὸ doit être joint à πετάσας.

131. Καλὸν, ... On a vu un vers presque tout semblable, *Iliade*, XVIII, 390.

132-133. Ἐκτροθεν ἄλλων μνηστήρων, *scorsum ab aliis (scilicet) procis*. Le mot μνηστήρων précise le terme vague ἄλλων, et amène tout naturellement les raisons

pour lesquelles Télémaque choisit une place à l'écart. C'est donc bien à tort que Payne Knight et Dugas Montbel voient ici une difficulté grammaticale, et en concluent que les vers 133-135 ont été ajoutés par quelque maladroit interpolateur. Ils donnent, à la vérité, deux autres motifs d'athétèse : 1° les prétendants ne sont point encore dans la salle; 2° ἀδήσειεν est un terme impropre. Mais ces motifs n'ont rien de sérieux. Les tables des prétendants sont en place; Télémaque sait donc où il faut se mettre pour ne pas se trouver parmi ces bruyants et insolents convives, et pour avoir avec l'étranger un entretien confidentiel. Quant à l'impropriété de ἀδήσειεν, c'est un rêve, et rien de plus. Voyez la note suivante.

134. Ἀδήσειεν, *vulgo* ἀδδήσειεν. Anciennes variantes, ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν. Payne Knight et Dugas Montbel supposent que ἀδήσειεν est pour ἀηδήσειεν, et ils repoussent le mot à cause de l'impossibilité d'une pareille contraction. Mais ce mot vient de ἄδος, ou, si l'on veut, de ἄδην. Voyez, *Iliade*, X, 98, la note sur ἀδηκότες. Voyez aussi Curtius, p. 572. Le doublement du δ est inutile, dans ἀδήσειεν comme dans ἀδηκότες. — Les deux variantes ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν doivent leur origine à la fausse étymologie donnée par quelques anciens au verbe ἀδέω, c'est-à-dire à privatif et ἡδύς. D'ailleurs la synizèse de ἀη n'est guère admissible. — Hérodien paraît s'être séparé d'Aristarque au sujet de l'étymologie de ἀδέω, car il éprouve le besoin d'expliquer pourquoi ce verbe ne prend pas l'esprit rude, et il en trouve la raison dans la règle des synalèphes : c'est dire clairement que la première syllabe de ἀδέω, selon lui, est contractée de α privatif et de η provenant de ἡδύς. *Scholies* Q :

ἥδ' ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο. 135  
 Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα  
 καλῇ, χρυσεῖῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,  
 νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστήν ἐτάνυσσε τράπεζαν.  
 Σῖτον δ' αἰδοίῃ ταμὶν παρέθηκε φέρουσα,  
 εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων· 140  
 δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν αἰείρας  
 παντοίων, παρὰ δὲ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα·

φιλωτέον τὸ ἀδήσειεν· ὅταν γὰρ ἐν συναλοιφῇ τὸ φιλούμενον ἐν ἀρχῇ φωνῇεν ἐπικρατήσῃ, καὶ τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐπικρατεῖ, ὅλον· ὦ ἑταῖρε, ὦταῖρε.

138. Νίψασθαι équivalent à ὥστε νίψασθαι (*ad lavandum*). — C'était une cérémonie religieuse, et non point un usage de propreté. *Scholies* E, H, M et Q : πρὸ τῶν βρωμάτων ἐνίπτοντο, ἵνα εὐαγῶς ἐπὶ τὰς σπονδὰς ἔλθωσι, μετὰ δὲ ἄριστον οὐκέτι. C'est surtout après le repas que l'opération eût été nécessaire, s'il s'agissait de se nettoyer les mains ; or on ne donnait à laver qu'avant le repas. — Παρά, auprès, c'est-à-dire à portée, par conséquent devant eux. — Ἐτάνυσσε τράπεζαν. L'idée de longueur, contenue dans le verbe, doit s'entendre de la table. La traduction *stravit mensam* est insuffisante. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 486 et VIII, 69. J'ajoute que les Alexandrins eux-mêmes expliquaient ici comme je propose de le faire. Cela est évident par ce qu'on lit dans les *Scholies* H : ἐπιμήκαις γὰρ αἱ ἀρχαῖαι τράπεζαι. Il faut donc traduire : *elle mit une table longue*, ou, si l'on veut, *une table allongée*. Voyez la note IV, 135. La table n'était ni carrée, ni ronde. On pouvait s'y asseoir au moins deux à côté l'un de l'autre, ou bien, quand on était deux assis à côté l'un de l'autre, comme ici Télémaque et son hôte, la table servait pour les deux. Le service se faisait par le côté libre, en face des deux convives attablés.

140. Εἶδατα.... Ce vers est regardé par quelques philologues modernes comme interpolé ; mais Hayman est le seul éditeur qui ait tenu compte de l'uthétèse. Il faut pourtant bien qu'on serve sur la table autre chose encore que du pain ; car remarquez que Hayman met entre crochets

pareillement les vers 141 et 142, qui du moins combleraient la lacune. L'objection que les viandes sont déjà sur les tables manque de fondement ; car Homère, au vers 112, ne parle que d'une opération faite avant qu'on servît, et, les tables des prétendants fussent-elles chargées déjà, celle de Ménéte et de Télémaque ne l'est point encore, puisqu'on la pose à l'instant même. Au reste, le vers est bien homérique, car on le verra reparaitre avec le précédent, et comme lui incontesté, VII, 176. — Χαριζομένη παρεόντων. Ancienne variante, χαριζομένη παρ' ἐόντων. Les deux écritures donnent le même sens : *largiens de præsentiis*, faisant largesse des provisions dont elle avait la garde. Didyme (*Scholies* V) : ἐκ τῶν παρεόντων ἐπιδιδούσῃ. *Scholies* E, M et Q : ἐκ τῶν ὄντων ἀρθρόνως παραβάλλουσα.

141-142. Δαιτρὸς δὲ.... Ces deux vers ont été mis entre crochets par Wolf, et, après lui, par presque tous les éditeurs. Bekker les rejette au bas de la page. Ils avaient été taxés d'interpolation par quelques anciens ; car Athénée, qui n'est qu'un écho de la science alexandrine, les attaque en forme, livre V, p. 193, B, comme absolument inutiles. Si l'intendante a déjà servi beaucoup de mets, l'écuyer tranchant n'a nul besoin, selon lui, d'apporter des viandes, et les deux vers 139-140 ont dit tout ce qu'il y avait à dire. Eustathe cite les observations d'Athénée ; mais il montre que les vers 141-142 ne sont point double emploi avec les deux précédents : τὴν μὲν ταμὶν ἔωλα παραθέσθαι, τὸν δ' αὖ δαιτρὸν ἑτεροῖα παντοῖα πρόσφατα ποικιλίας τε χάριν καὶ πρὸς φιλοφροσύνης ἐνδειξίν. Plusieurs passages de l'*Odyssée* nous montrent la ταμὶν apportant des mets sur la table, et ces mets sont toujours

κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν θάμ' ἐπώχετο οἶνοχοεύων.

Ἐς δ' ἦλθον μνηστῆρες ἀγήνορες· οἱ μὲν ἔπειτα  
ἐξείης ἔζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.

145

Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·

σίτον δὲ δμῳαὶ παρενήνεον ἐν κανέοισιν,

κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο.

Οἱ δ' ἐπ' ὄνειάθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο

150

des δψα. Voyez III, 480; V, 267; VI, 77. Dans ce dernier passage, Homère ne parle des δψα qu'après avoir dit ἐδωδὴν παντοίην. Mais c'est dans une corbeille qu'a été servie cette ἐδωδή. Le mot παρεόντων, ou, si l'on veut, les mots παρ' ἐόντων prouvent pareillement que εἶδατα πολλά ne contient point l'idée de viandes rôties et encore chaudes. La ταμίη fournit des hors-d'œuvre, des friandises, des entrées; le δαιτρός a donc affaire à son tour, et les viandes de toute sorte dont la table de Ménéte et de Télémaque est chargée après les petits préliminaires de la ταμίη, sont tout autre chose que du superflu : c'est le nécessaire même, le solide, les mets de résistance, le vrai repas. Quant à l'objection de quelques-uns, que le δαιτρός n'était qu'un découpeur, et qu'il ne servait point à table, c'est une pure subtilité. Le δαιτρός dont il s'agit ici est un serviteur de Télémaque, et non pas un des découpeurs du vers 142, qui travaillent pour une armée : encore ne voit-on pas pourquoi ceux-ci ne mettraient pas eux-mêmes sur les tables les plateaux où ils ont dressé les viandes découpées. Il n'est pas question de serviteurs spéciaux pour cet objet. Quand les prétendants s'asseyent, les tables sont déjà chargées de viandes : on ne leur apporte que du pain; car tout le reste est devant eux, et ils n'ont qu'à prendre. Voyez plus bas, vers 149. Bothe avait donc raison de maintenir les vers 141-142. Les deux derniers éditeurs de l'*Odyssée*, Ameis et La Roche, ont supprimé, comme Bothe, les crochets de Wolf, et je les supprime à mon tour sans aucune sorte de scrupule.

143. Κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν.... Construisez : κῆρυξ δὲ ἐπώχετο θάμᾳ, οἶνοχοεύων αὐτοῖσιν. Ce héraut, comme le δαιτρός de tout à l'heure, est un homme de la

maison d'Ulysse, et non pas un de ces hérauts dont il est question trois vers plus bas. Il se nommait Médon. L'expression θάμ' ἐπώχετο montre, comme disaient les anciens, et l'empressement du héraut à faire son office, et la cordialité avec laquelle Télémaque traite son hôte. — Ce n'est pas par hypothèse que nous rapportons αὐτοῖσιν à οἶνοχοεύων plutôt qu'à ἐπώχετο. Voyez, *Iliade*, I, 697-698, θεοῖς.... οἶνοχοεῖ. Le verbe ἐποίχομαι s'emploie souvent d'une manière absolue; quand il a un complément, ce complément est à l'accusatif. Le datif qui l'accompagne quelquefois avec l'accusatif marque l'instrument. On se rappelle Κύπριν ἐπώχετο νηλεὶ χαλκῷ, *Iliade*, V, 330. On verra plus bas, vers 324, μνηστῆρας ἐπώχετο.

146. Κήρυκες. Chacun des prétendants avait amené avec lui son κῆρυξ, qui faisait près de lui fonction de valet de chambre et d'échanson.

147. Παρενήνεον, *accumulabant*, entassaient. Didyme (*Scholies* E, P et V) : παρεσώρεον. Aristarque dit que les prétendants voulaient avoir trop pour avoir assez. Voyez, XIX, 61, la note sur σίτον πολύν. — Bekker écrit παρενήτεον. Mais ce n'est là qu'une correction arbitraire.

148. Κοῦροι δὲ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 470 et la note sur ce vers.

149. Οἱ δ' ἐπ' ὄνειάθ' ἐτοῖμα.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers IX, 94 et la note sur ce vers.

150. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers, I, 469 et les notes sur ce vers. — Les manuscrits ne donnent pas tous dans le même ordre les vers empruntés à l'*Iliade*, et quelques-uns en ajoutent un quatrième, qui viendrait après Κοῦροι δὲ... : Νώμηςαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεκάεσσιν. Voyez, *Iliade*, I, 474, la note sur ce vers.

μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,  
 μολπή τ' ὀρχηστὺς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός.  
 Κῆρυξ δ' ἐν χερσὶν κίθαριν περικαλλέα θῆκεν  
 Φημίω, ὃς ῥ' ἤειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκη.  
 Ἦτοι ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν αἰεῖδεν·  
 αὐτὰρ Τηλέμαχος προσέφη γλαυκῶπιν Ἀθήνην,  
 ἄγχι σχὼν κεφαλὴν, ἵνα μὴ πευθοῖατο ἄλλοι·  
 Ξεῖνε φίλ', ἧ καί μοι νεμεσήσεται ὅττι κεν εἴπω;

155

151. Ἄλλα (d'autres choses) est précisé par μολπή τ' ὀρχηστὺς τε.

152. Μολπή ne signifie pas le chant, mais une gesticulation cadencée. Seulement cette cadence était réglée par la musique, c'est-à-dire par la cithare et les voix. Didyme (*Scholies V*) : ἡ μετ' ὥδης παιδιὰ. Voyez, *Iliade*, I, 472, la note sur μολπή. L'idée de chant n'est que l'accessoire dans μολπή, et non le principal. — Ἀναθήματα signifie proprement, des choses placées dessus, et, par suite, des compléments, des ornements, des embellissements. Didyme (*Scholies E et V*) : πληρώματα, κοσμήματα. ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν τοῖς θεοῖς ἀνατιθεμένων. Je remarque, à ce propos, que ἀνάθημα, dans le sens d'offrande religieuse, n'est lui-même qu'une application particulière du sens général. Les offrandes se déposaient, au temps d'Homère, sur les genoux de la divinité, qui était représentée assise : de là l'emploi du mot ἀνάθημα. Voyez, dans l'*Iliade* VI, les vers 92, 273 et 303.

153. Κῆρυξ, un héraut. Ce n'est pas Médon, mais un des nombreux hérauts qui servaient les prétendants. — Κίθαριν. La cithare ou phorminx était l'instrument qu'on appela plus tard la lyre, et qui n'avait que quatre cordes avant les innovations de Terpandre. Voyez l'*Iliade*, IX, 186-187, et la note sur le second de ces deux vers. — Περικαλλέα θῆκεν. Bekker, περικαλλέ' ἔθηκεν, leçon adoptée par Jacob La Roche, sauf le ν épheleystique, qu'il ne met point aux fins de vers. Mais ce n'est point ici la même accentuation que dans ἄλγε' ἔθηκεν, *Iliade*, I, 2.

155. Φορμίζων, jouant de la phorminx, c'est-à-dire jouant de la cithare. Κιθαρίζω et φορμίζω, c'est tout un pour Homère, puisqu'on a vu, *Iliade*, XVIII, 569-570, φόρμιγγι.... κιθάριζε. — Quelques anciens

identifiaient φορμίζω avec φρομίζω, c.-à-d. προοιμιάζω, préluder; mais il n'est qu'un dérivé de φόρμιγξ, comme κιθαρίζω est un dérivé de κίθαρις. D'ailleurs l'idée de prélude est exprimée formellement ici, à côté même de φορμίζων, dans ἀνεβάλλετο.

156. Γλαυκῶπιν. Voyez plus haut la note du vers 44.

157. Ἀγχι σχὼν κεφαλὴν, tenant (sa) tête près (de celle de Minerve), c'est-à-dire s'approchant de l'oreille de Minerve, lui parlant à l'oreille. On se rappelle que Télémaque était assis à côté du faux Ménéas. — Πευθοῖατο ἄλλοι, *vulgo* πευθοῖαθ' οἱ ἄλλοι. Notre vulgate est une correction de Zénodote, qui n'aimait pas les hiatus. Je rétablis, d'après Aristarque, la leçon des textes antiques. *Scholies K et M*, au vers IV, 70, reproduction de celui-ci : πευθοῖαθ' οἱ ἄλλοι. οὕτως Ζηνόδοτος. ὁ δὲ Ἀρίσταρχος, πευθοῖατο ἄλλοι, χωρὶς τοῦ ἄρθρου, ὡς Ἡρωδιανός φησιν. Bothe lui-même, qui a laissé οἱ, comme tous les éditeurs sans exception, dit pourtant, à propos de la leçon d'Aristarque : « quæ « scriptura cur repudietur non intelligo, « cum utroque modo (ἄλλοι et οἱ ἄλλοι) « loqui soleat Homerus, nec magis hic « offendat hiatus quam in verbis ἡρᾶτο « Ὀδυσσεύς (III, 64), Οὐλύμποιο ἀπὸ « (*Iliade*, XIV, 154) aliisque passim con- « similibus. » Ici on pourrait défendre la vulgate, à cause du sens moral que donnerait οἱ ἄλλοι rigoureusement interprété : *isti (scilicet) ceteri*. Mais le vers IV, 70 ne se prête point à une pareille explication. Télémaque, dans ce vers, prend la précaution par délicatesse de cœur (*Scholies E* : ὅπως μὴ δόξεις χολακεύειν), et non par crainte d'être entendu d'un tas de misérables.

158. Ἦ καί μοι.... Cette précaution



Τούτοισιν μὲν ταῦτα μέλει, κίθαρις καὶ αἰοδῇ,  
 ρεῖ', ἐπεὶ ἀλλότριον βίοτον νήποινον ἔδουσιν, 160  
 ἀνέρος, οὗ δὴ που λεύκ' ὅστέα πύθεται ὄμβρῳ,  
 κείμεν' ἐπ' ἠπείρου, ἢ εἶν ἀλλὶ κῦμα κυλίνδει.  
 Εἰ κεῖνόν γ' Ἰθάκηνδε ἰδοίατο νοστήσαντα,  
 πάντες κ' ἀρησαίατ' ἐλαφρότεροι πόδας εἶναι  
 ἢ ἀφνειότεροι χρυσοῖό τε ἐσθῆτός τε. 165  
 Νῦν δ' ὁ μὲν ὥς ἀπόλωλε κακὸν μόρον· οὐδέ τις ἡμῖν  
 θαλπωρὴ, εἴπερ τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων  
 φῆσιν ἐλεύσεσθαι· τοῦ δ' ὤλετο νόστιμον ἡμᾶρ.  
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·

oratoire est toute naturelle, vu la liberté avec laquelle Télémaque va s'exprimer, devant un inconnu, sur le compte des prétendants. Eustathe : λέγει τοῦτο Τηλέμαχος πρὸς τὸν Μέντην, ὅτε, πρὶν ἢ ἐρωτηθῆναι ὑπὸ τῆς Ἀθηναίης, σκώπτει τοὺς μνηστῆρας. Le compilateur ajoute : ἐμφαίνοντος τοῦ ποιητοῦ, φορτικὸν εἶναι τὸ ἀπλῶς κωμῶδειν. Mais cette leçon de goût, fournie par quelque rhéteur ancien, ne s'accorde nullement avec le passage. Le ton de Télémaque n'a rien, absolument rien de comique.

159. Τούτοισιν, à ces gens-là : aux misérables que voilà. Il faut donner au mot toute son énergie.

160. 'Ρεῖ(α), *facile*, sans obstacle, c'est-à-dire et pourquoi non? Quelques anciens ôtaient à cette expression sa valeur propre, en rattachant ρεῖ(α) à ce qui va suivre, comme dépendance de ἔδουσιν. *Scholies* E et Q : τὸ ἐξῆς, ἐπεὶ ρεῖα. La ponctuation vulgaire donne un sens bien préférable à celui qu'on obtient avec cette hyperbate. — Νήποινον est le commentaire de ρεῖ(α). Il n'y a personne pour exiger une poινή, une compensation du prix des choses que les prétendants s'approprient et consomment. On prend d'ordinaire νήποινον comme adverbe : *impune*, impunément. Il est plutôt adjectif, se rapportant à βίοτον, car Homère dit νήποινος, νήποινον, et le fait accorder partout avec son substantif. Des deux façons le sens reste le même.

162. Κυλίνδει. Dans le grec ordinaire, ce verbe est contracté; chez Homère, il est toujours baryton. *Scholies* M : παρὰ τῷ

ποιητῇ βαρύνεται ἀεὶ. Cette remarque d'Hérodien est justifiée par les exemples κυλινδᾷ, κυλινδόμενος, etc. Voy., XI, 598, la note sur κυλινδοῖτο. Il est d'ailleurs évident qu'on doit ici sous-entendre ὅστέα à l'accusatif.

164-165. Ἐλαφρότεροι.... ἢ ἀφνειότεροι. L'attraction est la même en latin. Nous n'avons conservé les deux comparatifs que dans l'expression adverbiale *et plus tôt que plus tard*, sans doute à cause de l'impossibilité de dire, *et plutôt tôt que tard*, ce qui serait la forme régulière. Rappelez-vous l'exemple de La Fontaine, *Fables*, II, II, vers 15.

165. Χρυσοῖο, en or, c'est-à-dire en bijoux d'or. Il ne s'agit que de ce qu'ils portent sur eux. Voyez l'*Iliade*, II, 872, et la note sur ce vers. — Ἐσθῆτος, en vêtement, c'est-à-dire en beaux habits, puisque l'idée de magnificence est dans ἀφνειότεροι.

166. Κακὸν μόρον, expression adverbiale : *malo fato*, de male mort. En effet, ἀπόλωλε ne peut pas avoir son complément à l'accusatif.

167. Θαλπωρὴ. Ancienne variante, ἐλπωρὴ. — Εἴπερ, *etiamsi*, quand bien même.

168. Φῆσιν pour φῆ. Didyme (*Scholies* V) : φαίη, εἶπη. Quelques manuscrits donnent φησὶν à l'indicatif, mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* H, M et Q), : τὸ φῆσιν σὺν τῷ ι (Piot, adscrit, que nous souscrivons), ὥς τὸ, δῶσι πόλιν Τροίην (*Iliade*, I, 129). Hérodien (mêmes *Scholies*) : προπερισπαστέον· ἐν παρολκῇ γὰρ ἐστὶν ἡ σιν.

169. Ἄλλ' ἄγε μοι.... On a déjà vu ce

Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις ἡδὲ τοκῆς; 170  
 ὑπποίης τ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο; πῶς δέ σε ναῦται  
 ἤγαγον εἰς Ἰθάκην; τίνες ἔμμεναι εὐχετόωντο;  
 Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὄτομαι ἐνθάδ' ἰκέσθαι.  
 Καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὅφρ' εὖ εἰδῶ·  
 ἥ ἐ νέον μεθέπεις, ἥ καὶ πατρώϊός ἐσσι 175  
 ξεῖνος; ἐπεὶ πολλοὶ ἴσαν ἄνδρες ἡμέτερον δῶ  
 ἄλλοι, ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων.

vers, *Iliade*, X, 384, et on va le revoir un peu plus bas, vers 206.

170. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Ameis met une virgule après τίς. Mais cette ponctuation ne convient point à une formule où l'ellipse ne fait aucune difficulté, et dont la rapidité est le principal mérite. Il est certain que Télémaque dit : « Qui (es-tu, et) d'où es-tu parmi les hommes? » en français, avec une ellipse analogue à celle du grec : « Qui es-tu, et de quel pays? » — Aristarque et son école voulaient qu'on écrivît εἷς sans accent, pour montrer qu'il n'appartient pas, comme le prétendaient quelques-uns, à εἶμι, *aller*. Mais cela est inutile, car εἷς, *vas-tu?* ne donnerait aucun sens, et c'est arbitrairement qu'on traduirait, *viens-tu?* Hérodien (*Scholies* M) : ἐγκλιτέον τὴν εἷς. Eustathe : εἰ δὲ δίχα τόνου ἐστίν, ὅπερ ἀρέσχει τοῖς ἀκριβεστέροις τῶν παλαιῶν, ῥῆμά ἐστιν ἐγκλιτικὸν ὑπαρκτικόν, ἀπὸ τοῦ εἶμι ῥήματος, τοῦ τὸ ὑπάρχειν δηλοῦντος.

171-173. Ὅπποίης.... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation. Voyez la note XIV, 187-190

171. Ὅπποίης τ(ε), *vulgo* ὁπποίης ὁ(έ). Didyme (*Scholies* H et M) : Ἀρίσταρχος, ὁπποίης τε. — Télémaque demande à son hôte si le navire sur lequel il est venu était à lui ou à un autre. *Scholies* M et Q : ξένης ἢ ἰδίας. — Remarquez l'emploi de l'adjectif ὁποῖος dans l'interrogation directe, au lieu de ποῖος. Mais quelques-uns supposent κατάλεξον sous-entendu.

172. Εὐχετόωντο a été changé par plusieurs éditeurs en εὐχετόωνται, qui n'est qu'une mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* V) : ἐκαυχῶντο. Ainsi les Alexandrins lisaient l'imparfait.

173. Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν.... n'est ni une naïveté ridicule ni une ironie sans

raison, mais une sorte de proverbe insulaire, qui constate l'impossibilité de venir autrement que sur un navire. *Scholies* E, M et Q : ἡθικὸν τοῦτο, ὥς τὸ, οὐ γὰρ ἀπὸ δρυὸς ἐσσι (*Odyssée*, XIX, 163). ὥς εἰ ἐλεγε, πεζὸν μὲν γὰρ σε ἀδύνατον ἐληλυθέναι.

175. Ἡέ.... ἥ. Ἡέ équivaut à πότερον, *utrum*. Au lieu de ἥ (ou bien) Bekker et d'autres écrivent ἦ, *num*, est-ce que. Avec cette leçon, il faudrait, ce semble, un point d'interrogation après μεθέπεις, car ἥ ne peut être le second terme d'une alternative. La note alexandrine sur laquelle on s'appuie pour écrire ἥ, n'est nullement concluante. *Scholies* E et M : ὁ δεύτερος ἡ περισπᾶται· ἐρωτηματικὸς γὰρ ἐστί. C'est dire que le premier ἡ (ἡέ) n'est point interrogatif; or il l'est manifestement. Laissons donc l'accentuation traditionnelle. — Νέον (tout récemment) équivaut à πρῶτον ou πρῶτα : pour la première fois. — Μεθέπεις. Ancienne variante, μεθέπη, dans le même sens qu'à l'actif.

176. Ἰσαν. Ancienne variante, ἔσαν. Mais cette leçon est inadmissible; car le verbe εἶμι (être) ne peut se construire avec l'accusatif. C'est probablement sur cet ἴσαν que se fondaient ceux qui, au vers 170, prenaient εἷς pour la seconde personne du présent εἶμι, *aller*. Mais ἴσαν lui-même ne signifie pas, *sont venus*. Il signifie : sont entrés dans, ont fréquenté; et c'est encore le sens propre du mot (*aller*).

177. Καὶ κεῖνος, lui aussi. Télémaque explique comment Ulysse a pu avoir tant d'amis. — Ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων, il était visiteur d'hommes, c'est-à-dire il voyageait beaucoup, et il contractait des liens d'hospitalité avec beaucoup d'hommes. *Scholies* E : παρὰ πολλοῖς ἀνθρώποις ξενιζόμενος. Mêmes *Scholies* : ἐπερχόμενος



Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
 Τοιγάρ ἐγὼ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.  
 Μέντης Ἀγχιάλιοιο δαΐφρονος εὐχομαι εἶναι  
 υἱὸς, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω.  
 Νῦν δ' ὧδε ξὺν νηϊ κατήλυθον ἧδ' ἐτάροισιν,  
 πλέων ἐπὶ οἶνοπα πόντον ἐπ' ἄλλοθρόους ἀνθρώπους,  
 ἐς Τεμέσῃν μετὰ χαλκόν, ἅγω δ' αἶθωνα σίδηρον.

180

καὶ ἐπιδημῶν. Cette interprétation de ἐπίστροφος est justifiée par les vers XVII, 485-486, où le verbe ἐπιστρωφῶ signifie *visiter* : θεοὶ.... ἐπιστρωφῶσι πόληας, les dieux visitent les cités. Mais plusieurs faisaient de ἐπίστροφος un synonyme de ἐπιμελής, de φροντιστής, de φιλόξενος (ἐπιστροφὴν καὶ ἐπιμέλειαν ποιούμενος τῶν ἀνθρώπων). D'autres entendaient, par ἐπίστροφος, qu'Ulysse avait le talent de se faire bien venir partout, de s'acquérir partout des amitiés. *Scholies* B : ἐπιστρεπτικός ἦν τῶν ἀνθρώπων. εἰς αὐτὸν ἐστρεφε τοὺς ἀνθρώπους ὑπὸ τῆς ἰδίας ἀρετῆς καὶ φρονήσεως καὶ εὐγενείας. Eustathe : πάσχω ἔκ τῶν ἄλλων ἐπιστροφὴν, καὶ ἀγαπώμενος.— Buthe écrit ἐπιστρόφος παροxyton, pour marquer son sens actif. Mais les anciens l'employaient avec la même accentuation, et comme actif et comme passif. Eustathe : ἐστι δὲ τὸ ἐπίστροφος μέση λέξις· πάθος τε γὰρ δηλοῖ καὶ ἐνέργειαν. Ceci est une phrase du commentaire d'Hérodien, ou peut-être de celui de Didyme, mais c'est pour sûr un témoignage alexandrin du bon temps.

180. Εὐχομαι εἶναι (je me vante d'être) n'est guère, dans la langue homérique, qu'une simple affirmation, sans aucune idée de jactance. Voyez, en effet, la note I, 91 de l'*Iliade*. Il est évident que les matelots dont Télémaque a dit, avec une expression plus forte encore, vers 172, τινες ἔμμεναι εὐχστόωντο ; n'étaient point pour lui des bravaches, et que le jeune homme demandait simplement à son hôte : « A quel peuple appartenaient-ils ? » — Il y a pourtant des passages où il faut prendre εὐχομαι εἶναι au pied de la lettre. Ainsi quand Glaucus vient d'énumérer les héros ses aïeux, et qu'il termine en disant à Diomède, *Iliade*, VI, 214 : Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὐχομαι εἶναι. C'est un sentiment du même genre que celui qu'ex-

prime Gertrude dans *Guillaume Tell*, I, II : « Des edeln Ibergs Tochter rühm' ich « mich. » Mais l'imitation de Schiller ne prouve point que εὐχομαι εἶναι doive partout s'entendre sans atténuation aucune.

181. Ταφίοισι. Voyez plus haut la note du vers 105.

182. ὧδε, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme tu vois. *Scholies* M et Q : οὕτως ὡς ὁρᾷς. Il faut bien se garder de faire de ὧδε une dépendance de κατήλυθον. La traduction *huc* est fausse, ici comme partout chez Homère. Voyez, dans l'*Iliade*, la note XVIII, 392. Jamais le poète n'a employé ὧδε comme adverbe de lieu. Cette observation d'Aristarque, si souvent répétée dans les *Scholies* de l'*Iliade*, l'est quatre fois ici même. E, M, Q et V : τὸ δὲ ὧδε οὐδέποτε κεῖται παρὰ τῷ ποιητῇ τοπικῶς, ἀλλ' ἅντι τοῦ οὕτως.

183. Πλέων est monosyllabe par synizèse. — Ἐπ' ἄλλοθρόους. Ancienne variante, ἐς ἄλλοθρόους. — Le mot ἄλλοθροος a le même sens que βαρβαρόφωνος. En effet, la ville de Témèse, nommée au vers suivant, était dans une contrée dont le peuple ne parlait point grec.

184. Τεμέσῃν. Témèse était dans l'île de Chypre. Quelques anciens identifiaient la Témèse d'Homère avec Temsa ou Tempaa, autrement Brindes, en Italie. Mais l'expression μετὰ χαλκόν semble bien indiquer un voyage au pays qui était par excellence le marché au cuivre, et qui doit au cuivre son nom. Les Grecs n'allaient pas chercher de l'airain à Tempaa, et Tempaa n'existait peut-être pas au temps d'Homère. — Σίδηρον. Le fer avait une très-grande valeur comme objet d'échange, bien qu'on ne sût guère le travailler, et bien qu'il ne servît encore qu'à un petit nombre d'usages. Mais les objets qu'on faisait avec le fer étaient de première utilité : enclumes, marteaux, socs de charrue, pointes de flè-

Νηῦς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν ἐπ' ἀγροῦ, νόσφι πόληος, 185  
 ἐν λιμένι Ῥεῖθρῳ, ὑπὸ Νηϊῷ ὑλήεντι.  
 Ξεῖνοι δ' ἀλλήλων πατρώιοι εὐχόμεθ' εἶναι  
 ἐξ ἀρχῆς, εἴπερ τε γέροντ' εἶρηαι ἐπελθὼν  
 Λαέρτην ἦρωα, τὸν οὐκέτι φασὶ πόλινδε  
 ἔρχεσθ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐπ' ἀγροῦ πῆματα πάσχειν, 190  
 γρη῏ σὺν ἀμφιπόλῳ, ἥ οἱ βρῶσιν τε πόσιν τε  
 παρτιθεῖ, εὖτ' ἄν μιν κάματος κατὰ γυῖα λάβῃσιν,  
 ἐρπύζοντ' ἀνὰ γουνὸν ἄλωῃς οἰνοπέδοιο.

ches; car c'est à peu près là tout ce qui est en fer dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

185-186. Νηῦς δέ μοι.... Ces deux vers manquaient dans plusieurs des textes antiques. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : προηθετοῦντο δὲ ὑπὸ Ἀριστοφάνους· κατ' ἐνια δὲ τῶν ἀντιγράφων οὐδ' ἐφέροντο. La préposition πρό (avant), dans προηθετοῦντο, signifie : *avant l'athétèse d'Aristarque*.

185. Ἦδ(ε) (*hæcce*) équivalent à τῇδε, *hic* ou *illic* : là-bas. L'hôte de Télémaque montre le côté où se trouve le port. — Ἔστηκεν, *stat*, est debout : a sa poupe dressée. Le navire, dans le port, avait toujours sa proue tournée vers la mer, pour être en un instant prêt au départ. On n'avait qu'à lever les εὐναί, grosses pierres qui tenaient lieu d'ancres, et à détacher les amarres. Virgile, *Énéide*, VI, 902, se sert du verbe *stare*, comme ici Homère de ἵστημι : *stant littore puppes*. — Ἐπ' ἀγροῦ, *propter agrum*, c'est-à-dire *propter littus* : près du rivage. On ne tirait à terre que les navires qui devaient être fort longtemps sans se remettre en voyage. Un peu plus bas, vers 190, ἐπ' ἀγροῦ est dit au propre : dans la campagne. — Πόληος, de la ville, c'est-à-dire de votre ville. Il n'y avait qu'une seule ville, celle qu'on nommait Ithaque, comme l'île même.

186. Ῥεῖθρῳ. Le Rhithron devait évidemment son nom au ruisseau dont l'embouchure formait ce port, situé au nord de la ville : ῥεῖθρον, ῥέεθρον, cours d'eau. — Νηϊῷ. Quelques-uns confondaient le Néion avec le Nérîte. Mais c'étaient deux montagnes distinctes, comme on le voit par le texte même de l'*Odyssée*. *Scholies*

E, M, Q et T : διαφέρει Νήριτον καὶ Νήιον· δύο δὲ ἐστὶν ὄρη τῆς Ἰθάκης. Le Nérîte sera nommé, XIII, 351 : Τοῦτο δὲ Νήριτόν ἐστιν ὄρος καταειμένον ὕλη. Le Néion reparaitra, III, 81 : Ἡμεῖς δ' ἐξ Ἰθάκης Ὑπονῆτου εἰλήλουθμεν.

187. Εὐχόμεθ' εἶναι. Voyez plus haut la note du vers 180. — Cet exemple-ci est un des plus remarquables du sens atténué de l'expression. Télémaque n'avait aucun souvenir de Mentes, avant les explications de son hôte. Il ne se vantait donc pas d'avoir des liens d'antique amitié avec lui et les siens. Mentes affirme un fait, voilà tout.

188. Ἐξ ἀρχῆς (*ab initio*) équivalent à ἐκ παλαιοῦ : depuis une époque reculée. Voyez II, 254. Nous avons des hyperboles du même genre : *de tout temps*, *de temps immémorial*. Il ne s'agit quelquefois que d'un assez petit nombre d'années. Ici nous sommes déjà à la troisième génération, puisque l'hôte invoque le témoignage de Laërte, l'aïeul paternel de Télémaque. — Εἶρηαι. On a vu, vers 168, φῆσιν au subjonctif à la suite de εἴπερ.

190. Πῆματα. Ancienne variante synonyme, ἄλγεα.

192. Παρτιθεῖ, forme épique pour παρτιθῃσι : *apponit*, met sur la table.

193. Ἐρπύζοντ(α), *reptantem*, marchant péniblement. *Scholies* M : μετὰ ὀδύνης καὶ ἀνίας ἡρέμα βαδίζοντα διὰ τὸ γῆρας. Laërte devait être plus que septuagénaire. Dans l'*Iliade*, XXIII, 225, ἐρπύζων est employé pour désigner une démarche lente, mais volontairement lente; car c'est du ποδῶχης qu'il s'agit, d'Achille en personne. Voyez la note sur ce vers. Achille marche la tête baissée autour du bûcher de Patrocle, et à la façon d'un vieillard au dos voûté. Cet

Νῦν δ' ἤλθον · δὴ γάρ μιν ἔφαντ' ἐπιδήμιον εἶναι,  
 σὸν πατέρ' · ἀλλὰ νυ τόνγε θεοὶ βλάπτουσι κελεύθου. 195  
 Οὐ γάρ πω τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀδυσσεύς,  
 ἀλλ' ἔτι που ζῶς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ,  
 νήσω ἐν ἀμφιρύτῃ · χαλεποὶ δέ μιν ἄνδρες ἔχουσιν,  
 ἄγριοι, οἳ που κεῖνον ἐρυκανόωσ' ἀέχοντα.  
 Αὐτὰρ νῦν τοι ἐγὼ μαντεύσομαι, ὥς ἐνὶ θυμῷ 200  
 ἀθάνατοι βάλλουσι καὶ ὥς τελέεσθαι οἶω,  
 οὔτε τι μάντις ἐὼν, οὔτ' οἰωνῶν σάφα εἰδώς.  
 Οὔτοι ἔτι δηρὸν γε φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης  
 ἔσσεται, οὐδ' εἴπερ τε σιδήρεα δέσματ' ἔχῃσιν ·  
 φράσσεται ὥς κε νέηται, ἐπεὶ πολυμήχανός ἐστιν. 205  
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,  
 εἰ δὴ ἐξ αὐτοῖο τόσος παῖς εἷς Ὀδυσῆος.

exemple ne prouve donc pas qu'ici l'explication alexandrine soit fautive, et que ἐρπύζοντα, même en parlant du vieux père d'Ulysse, signifie simplement *incedentem*, marchant. — Ἀνὰ γουνόν n'est pas pour ἐν γουνῶ, mais doit être pris littéralement. Le vieillard parcourt son domaine en tout sens, de long en large, de bas en haut. C'est parce qu'il a passé des heures à se traîner *tout à travers*, qu'il est harassé et ne tient plus sur ses jambes.

194. Μιν, lui, c'est-à-dire Ulysse, comme l'explique, au vers suivant, l'apposition σὸν πατέρ(α).

195. Κελεύθου, *quod attinet ad iter*, c'est-à-dire *ad reditum*. Eschyle offre une construction semblable, *Agamemnon*, vers 119 : βλαθέντα λοισθίων δρόμων. Les Grammairiens appellent cela le génitif de la circonstance.

197. Που, *alicubi*, quelque part. Minerve sait parfaitement où est Ulysse; mais elle parle dubitativement, comme eût fait un homme quelconque. Elle se conforme au rôle qu'elle a pris. De là ces violences supposées d'hommes sauvages dont il va être question.

198. Ἐχουσιν équivalant à κατέχουσιν : *retinent*, retiennent.

199. Ἄγριοι, οἳ που.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et Hayman le met entre crochets. Cette condamnation

est tout à fait arbitraire. Non-seulement Minerve fait bien d'insister sur son idée d'obstacle, mais c'est pour elle un devoir absolu de le faire. Il ne faut pas que le jeune homme puisse dire : « Comment ne serait-il pas mort, puisque nous ne l'avons pas revu? »

200. Τοι, *tibi*, à toi.

200-201. Ἐνὶ θυμῷ.... βάλλουσι, *in-jiciunt animo*, suggèrent.

202. Μάντις est celui qui devine par inspiration, et οἰωνῶν σάφα εἰδώς celui qui devine au moyen des signes fournis par les oiseaux. Mais le même homme pouvait avoir les deux prérogatives. Ainsi Calchas, qui fait dans l'*Iliade*, I, 93-100, fonction de μάντις, a été appelé auparavant, I, 69, οἰωνοπόλων δχ' ἄριστος.

203. Ἐτι a la finale brève; c'est la césure qui la rend longue.

204. Ἐχῃσιν a pour sujet δέσματ(α), et pour complément αὐτόν sous-entendu. — C'est la troisième fois déjà que nous rencontrons dans ce chant le subjonctif à la suite de εἴπαρ. Voyez les vers 168 et 188.

205. Φράσσεται au futur, pour φράσσεται : *excogitabit*, il imaginera. — Ὡς κε νέηται, *quomodo redeat*, un moyen de retour.

207. Τόσος, comme s'il y avait τόσος ὢν, *tantus quum sis*, grand comme te voilà. Il ne s'agit que de la taille. Hayman

Αἰνῶς μὲν κεφαλὴν τε καὶ ὄμματα καλὰ ἔοικας  
 κείνῳ· ἐπεὶ θαμὰ τοῖον ἐμιογόμεθ' ἀλλήλοισιν,  
 πρὶν γε τὸν ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, ἔνθα περ ἄλλοι 210  
 Ἀργείων οἱ ἄριστοι ἔβαν κοίλης ἐπὶ νηυσὶν·  
 ἐκ τοῦ δ' οὔτ' Ὀδυσῆα ἐγὼν ἶδον οὔτ' ἐμέ κείνος.

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦυδα·  
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.  
 Μήτηρ μὲν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ ἔγωγε 215

rapproche l'expression de Virgile, *Énéide*, I, 606 : « qui tanti talem genuere parentes ? » mais c'est au moral qu'Énée parle ainsi, et non au physique.

208. Μέν, *vulgo* γάρ. Dindorf a conservé la vulgate, qui est d'ailleurs une leçon ancienne. Bekker écrit μὴν. Mais il est évident que μέν, ici comme dans un grand nombre de passages homériques, a le sens de μὴν. — Aristophane de Byzance et Aristarque avaient rejeté la leçon γάρ. *Scholies* H, M, Q et R : Ἀριστοφάνης καὶ Ἀρίσταρχος, αἰνῶς μὲν, καὶ ἔχει τι εἶδος ἢ γραφῇ αὕτη. Il y a deux exemples de μέν pour μὴν, à peu de distance l'un de l'autre, *Iliade*, I, 269 et 273.

209. Ἐπεὶ θαμὰ.... Télémaque pourrait s'étonner qu'après vingt ans et plus *Mentès* eût un souvenir si présent d'Ulysse. Ceci prévient l'objection. — Τοῖον (*italique*) équivant à ὥς νῦν καὶ ἡμεῖς, ἐγὼ καὶ σύ : comme nous faisons maintenant toi et moi.

210. Ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, s'être embarqué pour la Troade. Il y a ellipse de l'idée de navire ou de flotte, car ἀναβαίνω signifie simplement *monter*.

211. Οἱ ἄριστοι, *illi fortissimi*, ces vaillants qu'on renomme. C'est le développement de ἄλλοι, qui désigne en général les confédérés. Il faut tenir compte de οἱ. La traduction *alii principes* est insuffisante.

212. Ἐκ τοῦ. Ancienne variante, ἐκτοτε. C'est le même sens. Didyme (*Scholies* V) : ἐκτοτε· ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου. — Οὔτ' ἐμὲ κείνος. Ameis et La Roche écrivent οὔτ' ἐμ' ἐκείνος. L'écriture varie dans les manuscrits. On y trouve aussi οὔτε με κείνος. La vulgate, d'après l'accentuation même, semble préférable. D'ailleurs la forme ἐκείνος n'est nulle part nécessaire dans la diction homérique. Partout où elle

a été introduite, on pouvait s'en passer. La forme épique suffit. Tout ce qu'on peut dire pour ἐκείνος, c'est qu'Aristarque ne l'a point absolument proscrit, et qu'il en admettait l'usage là où le vers y gagnait pour l'harmonie. *Scholies* E, H, M et Q, au vers 177 : τῇ γὰρ ἐκείνος οὐ χρῆται, εἰ μὴ ἀναγκασθῇ ὑπὸ μέτρου· οὕτως Ἀρίσταρχος. Nous sommes fort mauvais juges de la différence d'harmonie signalée par Aristarque; et c'est arbitrairement que certains éditeurs écrivent tantôt κείνος, tantôt ἐκείνος. La règle formulée à ce sujet par Voss ne pourrait faire autorité que si nous savions par quelque témoignage qu'elle soit conforme à la tradition des rhapsodes. On se sert de κείνος, d'après cette règle, quand le mot qui précède est le plus important des deux, et de ἐκείνος dans le cas contraire. Ainsi c'est κείνος qui devrait être ici, à cause de ἐμέ, et ἐκείνος au vers 177, où καὶ n'a qu'une importance secondaire; et c'est à rebours du principe de Voss qu'Ameis et La Roche ont décidé dans les deux circonstances.

214. Ἀγορεύσω. Ancienne variante, καταλέξω, correction suggérée par le vers 206, mais tout à fait inutile.

215-216. Μήτηρ μὲν τέ μέ φησι.... Il faut remarquer que Télémaque n'a jamais vu Ulysse, ou tout au moins ne peut se souvenir de lui, et qu'il ne sait de son père que ce que lui en a dit sa mère. Télémaque est à peu près dans la même situation que le Néoptolème de Sophocle, dont le mot est dans toutes les mémoires : « On dit que je suis fils d'Achille (*Philoctète*, vers 240-241). » La réflexion n'a d'ailleurs rien d'offensant pour la vertu de Pénélope; car ce n'est que l'expression d'une vérité incontestable. Porphyre : καὶ τὸ οὐκ οἶδα οὐκ ἀπιστοῦντός ἐστιν,

οὐκ οἶδ' · οὐ γάρ πώ τις ἐὼν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.  
 Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον μάκαρός νύ τευ ἔμμεναι υἱὸς  
 ἀνέρος, δν κτεάτεσσιν ἐοῖς ἐπὶ γῆρας ἔτετμεν.  
 Νῦν δ' ὃς ἀποτμότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων,  
 τοῦ μ' ἔκ φασι γενέσθαι, ἐπεὶ σύ με τοῦτ' ἐρεεῖνεις. 220

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη ·  
 Οὐ μὲν τοι γενεήν γε θεοὶ νώνυμνον ὀπίσσω  
 θῆκαν, ἐπεὶ σέγε τοῖον ἐγείνατο Πηνελόπεια.  
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον ·  
 Τίς δαῖς, τίς δὲ ὄμιλος δὸ' ἔπλετο; τίπτε δέ σε χρεώ; 225  
 Εἰλαπίνη ἤε γάμος; ἐπεὶ οὐκ ἔρανος τάδε γ' ἐστίν.  
 Ὡς τέ μοι ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως δοκέουσιν

ἀλλ' αὐτὸν τὸν Ὀδυσσεύα φησὶν ἀγνοεῖν οὐχ ἑωρακώς. Ceux qui citent ici le vers de Molière, « C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit (*l'Étourdi*, I, II), » rapprochent deux choses qui n'ont rien de commun, une plaisanterie d'un goût douteux et une naïveté antique. Quant à l'écriture μὲν τέ μέ φησι, au lieu de μὲν τ' ἐμέ φησι, c'est la leçon alexandrine, et Dindorf lui-même, qui ne l'a point admise dans son édition, l'a laissée, et dans le lemme des scholies relatives au vers 215, et dans une citation faite par Porphyre à propos du vers IV, 387. Bekker, Fæsi, Ameis, La Roche écrivent τέ μέ, et Bothe, il y a longtemps, avait adopté cette dernière leçon, et donné les raisons qui la lui faisaient préférer.

216. Γόνον, *genus*, équivalant à πατέρα, car il ne s'agit pas de la race entière. — Αὐτός, *ipse*, par sa science propre, c'est-à-dire sans l'avoir appris par un témoignage. Porphyre : οὐδὲ γὰρ ἂν δύναιτό τις τοὺς γονέας ἐξ αὐτοῦ γινῶναι.

218. Κτεάτεσσιν ἐοῖς ἐπὶ, *vulgo* ἐπὶ. Mais la préposition ἐπὶ conserve son accent sur la finale. Ce principe d'Aristarque est rappelé ici dans sa formule habituelle : *Scholies* B et E : οὐκ ἀναστρεπτόν τὴν ἐπὶ. Cette note signifie aussi qu'il ne faut pas joindre ἐπὶ au verbe ἔτετμεν.

222. Μέν. Bekker, μὴν. Cette correction est inutile, puisque μὲν, chez Homère, est souvent affirmatif. — Ὀπίσσω, *in posterum*. Minerve dit que la gloire de la

race ne dégénérera point dans la personne de Télémaque, et qu'on parlera un jour du fils d'Ulysse comme on parle aujourd'hui d'Ulysse lui-même.

225. Τίπτε δέ σε χρεώ; On se souvient que χρεώ équivalait souvent à χρεὼ ἱκάνει, qui est l'expression complète. De là σε à l'accusatif. — Minerve demande à Télémaque pourquoi ces convives sont dans le palais, quelle raison le force à les y tolérer, quel besoin il a d'eux et de leur tapage.

226. Εἰλαπίνη ἤε. Il y a synizèse, et les deux η comptent pour une seule syllabe. Un grand nombre de manuscrits donnent εἰλαπίν' ἤε, et Bothe, qui trouve la synizèse des deux η un peu dure, dit dans ses *Addenda* que le premier mot du vers est εἰλαπινά ou εἰλάπινα : « Quod intelligas « εἰλαπινά ab εἰλαπινός, accentu retracto. « Malim tamen εἰλάπιν', εἰλάπινα, quoniam « niam dicitur εἰλαπίνη, h. e. βρώματα « sive ἐδέσματα εἰλάπινα, quemadmodum « εἰλαπίνη est δαῖς εἰλαπίνη vel quiddam « ejusmodi. » Ces hypothèses sont inutiles. C'est précisément quand deux syllabes sont identiques qu'elles se fondent le plus naturellement dans la prononciation.

227. Ὡς τέ μοι, *vulgo* ὥστε μοι. *Scholies* Q : τὸ ὥς ἀντὶ τοῦ ὅτι. τὸ δὲ ἐξῆς, ὅτι μοι δοκοῦσιν ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως. Avec la leçon vulgaire, le sens est le même; mais alors il faut expliquer ὥστε comme s'il y avait ὥς simplement. La leçon alexandrine dispense de cette hypothèse; car τε, chez Homère, est souvent redondant. L'ex-

δαίνυσθαι κατὰ δῶμα. Νεμεσσήσαιτό κεν ἀνὴρ  
αἴσχεα πόλλ' ὀρόων, ὅστις πινυτός γε μετέλθοι.

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα· 230

Ξεῖν', ἐπεὶ ἄρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλᾶς,  
μέλλεν μὲν ποτε οἶκος ὅδ' ἀφνειὸς καὶ ἀμύμων  
ἔμμεναι, ὅφρ' ἔτι κεῖνος ἀνὴρ ἐπιδήμιος ἦεν·

νῦν δ' ἐτέρως ἐβόλοντο θεοὶ κακὰ μητιόωντες,  
οἳ κεῖνον μὲν ἄϊστον ἐποίησαν περὶ πάντων 235

ἀνθρώπων· ἐπεὶ οὐ κε θανόντι περ ὧδ' ἀκαχοίμην,  
εἰ μετὰ οἷς ἐτάροισι δάμη Τρώων ἐνὶ δήμῳ,  
ἢ φίλων ἐν χερσὶν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.

Τῷ κέν οἱ τύμβον μὲν ἐποίησαν Παναχαιοί,

plication d'Ameis par une comparaison, ὡς ὑβρίζοντας, affaiblit la pensée. Ce sont de vrais déportements que signale l'hôte de Télémaque.

229. Αἴσχεα πολλ(ά) équivalent à πάντα ταῦτα τὰ αἴσχεα.

232. Μέλλεν sert à affirmer le fait. Nous employons aussi *devoir* en ce sens.

234. Ἐβόλοντο. Ancienne variante, ἐβάλοντο. La forme βόλομαι est homérique, et il n'y avait aucun motif d'ôter d'ici ἐβόλοντο. Voyez βόλεται, *Iliade*, XI, 349, et la note d'Aristarque sur ce mot. La forme βόλομαι paraît même la plus ancienne, car le verbe latin correspondant, *volo*, a la première syllabe brève. D'ailleurs, *bo* et *bon* différaient fort peu par le son, et s'écrivaient absolument de même avant l'alphabet d'Euclide : BO. La lettre O se nommait primitivement *ou*, et elle était longue ou brève selon l'exigence du mètre. Voyez le vers XV de chacun des *Acrostiches* en tête des deux poèmes, et l'*Appendice* VII à la suite de l'*Iliade*. — Avec la leçon ἐβάλοντο, le sens est au fond le même qu'avec ἐβόλοντο. En effet, ἐτέρως ἐβάλοντο équivalent à μετέβαλον : ont changé d'idée. C'est une métaphore empruntée à l'action de lancer les dés. La chance, autrefois favorable à Ulysse, lui est contraire aujourd'hui. Mais le verbe qui marque la volonté est bien préférable à celui qui suppose les dieux s'en rapportant au hasard. C'est même une réflexion profonde que leur attribue κακὰ μητιόων-

τες. — Je ne parle point de la variante ἐόλοντο, qui ne donne aucun sens.

235-236. Περί πάντων ἀνθρώπων, *præ ceteris hominibus*, plus qu'aucun homme au monde.

236. Θανόντι équivalent à περὶ αὐτοῦ θανόντος, ou simplement à θανόντος, génitif causal. Il y a un emploi analogue du datif, II, 249 : οὐ κέν οἱ κεχάρητο γυνή.

237-238. Ἐτάροισι et φίλων donnent ici deux idées distinctes. Le premier désigne les compagnons de guerre, et le second les membres de la famille et les amis dans l'acception propre du terme. *Scholies* E, Q et T : τοὺς ἐταίρους ἀπὸ τῶν φίλων διαιρεῖ ὁ ποιητής. Cela est évident de soi, puisque au vers 237 nous sommes en Troade, et au vers 238 à Ithaque. Les explications prolixes et embrouillées qui suivent la remarque chez les trois scholiastes n'ont de valeur que comme étude de synonymes sur les mots qui expriment l'amitié.

238. Τολύπευσεν, sous-entendu *κε* ou *ἄν* : il aurait dévidé ; il aurait achevé. La guerre est comparée à un peloton dont on déroule le fil jusqu'au bout.

239. Τῷ est pris adverbialement : *tunc*, alors, c'est-à-dire s'il avait péri devant Troie. — Οἱ est enclitique : à lui ; à Ulysse. — Παναχαιοί, les Grecs confédérés. Les guerriers tués au siège ou morts pendant le siège avaient des tombeaux en Troade, même quand on avait retiré leurs cendres du bûcher pour les rapporter en Grèce.

ἤδ' ἐκεῖ καὶ ὧ παιῶν μέγα κλέος ἦρατ' ὀπίσσω.

240

Nūn δέ μιν ἀκλειῶς Ἄρπυιαι ἀνιρέψαντο.

Οἴχετ' αἶστος, ἄπυστος, ἐμοὶ δ' ὀδύνας τε γόους τε  
κάλλιπεν· οὐδ' ἔτι κεῖνον ὀδυρόμενος στεναχίζω  
οἶον, ἐπεὶ νύ μοι ἄλλα θεοὶ κακὰ κήδε' ἔτευξαν.

Ὅσοι γὰρ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι,

245

Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὑλήεντι Ζακύνθῳ,

ἧδ' ὅσοι κραναὴν Ἰθάκην κάτα κοιρανέουσιν,

τόσσοι μητέρ' ἐμὴν μνῶνται, τρύχουσι δὲ οἶκον·

ἢ δ' οὔτ' ἀρνεῖται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτὴν

ποιῆσαι δύναται· τὰ δὲ φθινύθουσιν ἔδοντες

250

οἶκον ἐμόν· τάχα δὴ με διαραίσουσι καὶ αὐτόν.

Τὸν δ' ἐπαλαστήσασα προσήδα Παλλὰς Ἀθήνη·

241. Ἄρπυιαι. Les Harpyies, chez Homère, ne sont nulle part autre chose que la personnification des tempêtes. Voyez, *Iliade*, XVI, 450, les notes sur Ἄρπυια Ποδάργη. Cependant quelques-uns prenaient ici Ἄρπυιαι dans le sens consacré par les poètes postérieurs à Homère. *Scholies E* : ἡ τὰ ἀρπακτικὰ ὄρνεα. D'autres confondaient les Harpyies avec les Érinyes ou Furies. *Scholies B* : ἡ αἱ τιμωρητικαὶ θεαί. D'autres laissaient dans le vague la personnification. *Scholies V* : θαίμονες, ἡ ἀνεμοὶ ἀρπακτικοί. Mais l'explication ἀνεμοὶ ἀρπακτικοί est certainement la vraie. On la trouve aussi sous la formule αἱ τῶν ἀνέμων συστροφαί. Télémaque dit que son père a péri dans un naufrage.

242. Οἴχετ(ο), *vulgo* ὦχετ(ο). Ameis, Bekker, Fæsi et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque, constatée par Apollonius et par les *Scholies B*. L'ancienne écriture οἰ se lisait indifféremment οἰ et ὦ (ωι); mais Homère n'use guère de l'augment que là où le mètre l'exige, ou tout au moins l'harmonie du vers.

246. Δουλιχίῳ. Dans l'*Iliade*, II, 625, Dulichium faisait partie du royaume de Mègès, neveu d'Ulysse. C'était une des Échinades; mais on ignore laquelle. — Σάμῃ. Samé, la Samos de l'*Iliade*, II, 634, est Céphalonie, nom qui rappelle celui des Céphalléniens, terme général sous lequel sont compris, *Iliade*, II, 634, tous les peuples du royaume d'Ulysse. Quant à la va-

riation Σάμη, Σάμος, voyez la note d'Aristarque relative à Σάμον, *Iliade*, II, 634. — Ζακύνθῳ. Voyez, au même vers de l'*Iliade*, la note sur οἱ τε Ζάκυνθον ἔχον.

247. Ἰθάκην κάτα. Quelques anciens joignaient la préposition au verbe, et écrivaient Ἰθάκην κατακοιρανέουσιν. Cette orthographe était préférée par Ptolémée l'Ascalonite. La vulgate est la leçon d'Aristarque.

251. Τάχα, bientôt. Télémaque ne dit pas *peut-être*; car τάχα est toujours adverbe de temps chez Homère. Dans certains cas, on pourrait en douter, sans les affirmations répétées d'Aristarque et de tous les critiques alexandrins. Ici le doute n'est pas possible, puisque τάχα est suivi de δὴ, *bien sûr*. Cependant, ici même, Didyme rappelait le principe (*Scholies V*) : αὕτη ἡ λέξις οὐ τίθεται παρὰ τῷ ποιητῇ διστακτικῶς ὥς ἐν τῇ συνηθείᾳ, ἀλλ' ἐκάστοτε ἀντὶ τοῦ ταχέως. — Διαραίσουσι, *vulgo* διαρραίσουσι. Jacob La Roche a rétabli l'orthographe exacte. Aristarque : διαραίσουσι διὰ τοῦ ἑτέρου ρ. Le ρ n'a pas besoin d'être doublé pour rendre longue la syllabe qui précède.

252. Ἐπαλαστήσασα est un ἀπαξ εἰρημένον. Mais Homère dit ἀλαστήσας ἡλᾶστεον, *Iliade*, XII, 463, et XV, 21. Il dit aussi ἀλαστε et ἀλαστον. Ces mots marquent toujours une émotion douloureuse, ou un sentiment qui dérive de cette émotion. Voyez les notes XII, 463 et XXII, 261.



ὦ πόποι, ἥ δὴ πολλὸν ἀποιχομένου Ὀδυσῆος  
 δεύῃ, ὃ κε μνητῆρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφείη.  
 Εἰ γὰρ νῦν ἐλθὼν δόμου ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν  
 σταίῃ, ἔχων πῆληκα καὶ ἀσπίδα, καὶ δύο δοῦρε,  
 τοῖος ἐὼν οἶόν μιν ἐγὼ τὰ πρῶτ' ἐνόησα,  
 οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ πίνοντά τε τερπόμενόν τε,  
 ἐξ Ἐφύρης ἀνιόντα παρ' Ἴλου Μερμερίδαο.

255

L'équivalent exact de ἐπαλαστήσασα est δεινοπαθήσασα. — Quelques anciens entendaient : ἀναστενάξασα, ayant gémi. D'autres rapportaient le mot à παλάμη, et entendaient : μετὰ τῶν παλαμῶν τύψασα αὐτόν. Cette dernière interprétation est arbitraire, et tout à fait mauvaise; mais on peut admettre le sens dérivé *ayant gémi*, et même la traduction par *indignée*, ou encore, à toute force, par le *commiserata* de l'Homère-Didot. Pour ma part, je rendrais littéralement ἐπαλαστήσασα : douloureusement émue.

253. ὦ πόποι. Voyez plus haut, vers 32, la note sur cette expression.

254. Δεύῃ, *indiges*, tu as besoin. Ancienne variante, δεύει, qui n'est que l'orthographe attique substituée à l'orthographe ionienne. Dans l'écriture du sixième siècle, δεύῃ et δεύει s'écrivaient de même : ΔΕΥΕ, puisque le caractère Ε représentait tout à la fois ε, η, ει et ηι. Mais la vulgate est la vraie leçon. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : ἐν τῇ κατὰ Ἀριστοφάνην ἐγέγραπτο δεύῃ. Il paraît que la lecture δεύει avait fait naître chez quelques-uns une bizarre idée : ce δεύει était, selon eux, pour δεῖ, et πολλὸν δεύει était identique à πολλοῦ δεῖ. Mais j'ignore comment ils expliquaient la phrase. Cette absurdité est constatée par la note qui suit la mention que je viens de transcrire, mention qui est certainement de Didyme : ἐν' ἣ πρὸς τὸν Τηλέμαχον ὁ λόγος, ἀλλὰ μὴ πολλοῦ δεῖ. — Ἐφείη, l'optatif pour le subjonctif. Hermann proposait même de lire ἐφείη, c'est-à-dire de changer l'optatif en subjonctif.

255. Εἰ γὰρ.... On explique cette phrase en donnant à εἰ son sens ordinaire : *si*. Les anciens y voyaient plutôt un souhait. En effet, εἰ, chez Homère, est quelquefois pour εἴθε, et un souhait semble assez bien à sa place après l'exclamation qui précède. Quand il y a un besoin, on désire les

moyens d'y satisfaire. Les enstatiques disaient : « Le *souhait* de Minerve est absurde (ἄτοπος ἡ εὐχὴ τῇ; Ἀθηνᾶς). » Les lytiques répondaient naturellement : « Le *souhait* de Minerve n'est point absurde. » Porphyre a résumé les arguments pour et contre, et son résumé nous a été conservé par les scholiastes H, E, M et Q. Il n'y a aucune scholie qui fasse de la phrase autre chose qu'un souhait. Quant à Eustathe, il est muet sur le vers 255, et il ne discute que la question de savoir si Ulysse, dans les conditions indiquées par Minerve, aurait raison des prétendants. Cependant l'explication par *si* donne un sens très-plausible. — Suivant quelques modernes, il ne faut pas s'inquiéter de déterminer avec précision la valeur de εἰ, et Minerve dit tout à la fois, selon eux : *Que je voudrais voir Ulysse revenir!* et *car si Ulysse revenait*. Mais cette confusion est impossible; car le ton diffère, selon qu'on exprime un vœu ou qu'on donne une raison. Il faut donc opter entre l'interprétation antique et l'interprétation moderne. Je préfère l'interprétation antique. C'est certainement la tradition constatée par l'intonation des rhapsodes. — Ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν, *in primis foribus*, sur le seuil de la porte extérieure. *Scholies* S : ἐν αὐταῖς ταῖς πρώταις ταῖς αὐλείαις θύραις. Le commentateur ajoute : προοικονομεῖ πόθεν ἔσται ἡ μνηστοροκτονία. C'est de là en effet qu'Ulysse, au chant XXII, commencera le massacre des prétendants. Cette note alexandrine constate que l'*Odyssée* a un plan, et que ce poème n'est point l'œuvre du temps et du hasard.

256. Δύο δοῦρε. Les héros portaient habituellement un dard dans chaque main. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers III 18; XXI, 145, etc. Nous avons cité là, III, 18, le vers de Virgile, *Bina manu*....

259. Ἐξ Ἐφύρης. Il s'agit d'Éphyre



ᾧχετο γὰρ καὶ κεῖσε θεῆς ἐπὶ νηὸς Ὀδυσσεύς, 260  
 φάρμακον ἀνδροφόνον οἰζήμενος, ὅφρα οἱ εἴη  
 ἰοὺς χρίεσθαι χαλκήρεας· ἀλλ' ὁ μὲν οὖ οἱ  
 δῶκεν, ἐπεὶ ῥα θεοὺς νεμεσίζετο αἰὲν ἐόντας·  
 ἀλλὰ πατὴρ οἱ δῶκεν ἐμός· φιλέεσκε γὰρ αἰνῶς·  
 τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς, 265  
 πάντες κ' ὠκύμοροι τε γενοίατο πικρόγαμοί τε.  
 Ἀλλ' ἦτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται,  
 ἥ κεν νοστήσας ἀποτίσεται, ἤε καὶ οὐκί,

en Thesprotie, et non pas de la ville fondée par Sisyphe, ni de l'Éphyre d'Élide. Voyez la note II, 659 de l'*Iliade*. — Ἰλου. Ancienne variante, Ἴρου. Cet Ilos ou Irus et son père Merméru sont d'ailleurs fort peu connus. D'après Apollodore, Merméru était fils de Phérés, et par conséquent frère d'Admète.

260. Καὶ κεῖσε, là aussi, c'est-à-dire de même qu'il vint chez nous à Taphos. Il n'y a nul besoin de considérer καὶ comme redondant.

264. Ὅφρα οἱ εἴη. Ancienne variante, ἦν που ἐρεῦροι. C'est une formule empruntée à l'*Iliade*, IV, 88, etc., mais qui ne change rien à l'idée. — Zénodote écrivait ὅφρα δαείη, ce qui donne un autre sens : apprendre à composer le poison que désire Ulysse. Aristarque fait remarquer que cette leçon ne concorde pas bien avec le verbe *donner* employé à la suite, car donner n'est pas enseigner. *Scholies* H et M : ἐλέγχεται ὅτι ἐκ τοῦ ἐπομένου, ἀλλὰ πατὴρ οἱ δῶκεν· οὐ γὰρ ἔπεται τὸ διδάσκειν τῷ δοῦναι, ἀλλ' ἡ χρῆσις τῇ δόσει παρέπεται. Cette note est l'explication de la diplo pointée dont Aristarque avait marqué le vers 264.

262. Ἰοὺς χρίεσθαι. Il est remarquable que les héros, dans l'*Iliade*, ne se servent point de flèches empoisonnées; car Ménélas, Diomède, Eurypyle y sont blessés par des flèches, et guérissent pourtant. Une autre remarque à faire, c'est qu'Ulysse, dans l'*Iliade*, ne se sert jamais de l'arc, et que même il n'a point d'arc, puisqu'il emprunte (X, 260) l'arc de Mérionès ou Mérion. Les anciens ont beaucoup discuté sur ces faits; et les scholiastes nous ont conservé des pages entières de ces discus-

sions. Ce sont des débris du commentaire de Didyme, ou tout au moins de celui de Porphyre, et des témoignages assurés concernant un épisode de la guerre entre les enstatiques et les lytiques.

264. Αἰνῶς. Nous employons quelquefois notre adverbe *terriblement* dans le sens favorable qu'Homère donne à αἰνῶς, pour rendre raison d'une chose extraordinaire. Je traduirais même ici αἰνῶς par *terriblement*, comme je crois qu'on doit le traduire dans le vers fameux (*Iliade*, III, 458) où Homère caractérise le charme souverain de la beauté d'Hélène. Sans la terrible affection d'Anchialus pour Ulysse, le devoir aurait eu le dessus à Taphos comme il avait eu le dessus à Éphyre.

265. Τοῖος ἐὼν.... ὁμιλήσειεν. La conjonction εἰ est sous-entendue. L'ellipse de *si*, en latin et même en français, n'est pas rare, et dans des cas où le mot à suppléer n'est même évident qu'après réflexion. Je n'ai pas besoin de rappeler le *sineret dolor* de Virgile et notre *n'était que*. Chez Homère, εἰ est donné dans la phrase dont τοῖος ἐὼν est la reprise; et le mouvement de la pensée exige même qu'on dise, *oui, si*, avant de traduire le deuxième τοῖος ἐὼν.

267. Ἐν γούνασι, sur les genoux, c'est-à-dire sous la main, dans la main. Voyez dans l'*Iliade*, XVII, 614, la note sur cette expression.

268. Ἡ κεν νοστήσας... Les deux possibilités indiquées dans cette alternative justifient l'emploi du pluriel ταῦτα au vers précédent. D'ailleurs le doute porte à la fois et sur νοστήσας et sur ἀποτίσεται. Car Ulysse reviendra ou ne reviendra pas, et, revenu, pourra ou ne pourra pas faire jus-

οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι· σὲ δὲ φράζεσθαι ἄνωγα,  
 ὅππως κε μνηστῆρας ἀπώσεται ἐκ μεγάροιο. 270  
 Εἰ δ' ἄγε, νῦν ξυνίει, καὶ ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων·  
 αὔριον εἰς ἀγορὴν καλέσας ἥρωας Ἀχαιοὺς,  
 μῦθον πέφραδε πᾶσι, θεοὶ δ' ἐπιμάρτυροι ἔστων.  
 Μνηστῆρας μὲν ἐπὶ σφέτερα σκίδνασθαι ἄνωχθι·  
 μητέρα δ', εἴ οἱ θυμὸς ἐφορμᾶται γαμέεσθαι, 275  
 ἅψ ἴτω ἐς μέγαρον πατρὸς μέγα δυναμένοιο·  
 οἱ δὲ γάμον τεύξουσιν, καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα

tice des prétendants. Il ne faut donc pas expliquer νοστήσας à part, puisque le retour d'Ulysse, humainement parlant, n'est qu'une hypothèse. C'est comme s'il y avait καὶ νοστήσει et καὶ ἀποτίσεται, ou, ainsi que le veulent quelques-uns, καὶ νοστήσῃ et καὶ ἀποτίσῃται. Les deux idées sont fondues en une seule expression, et καὶ détermine la valeur de νοστήσας aussi bien que celle de ἀποτίσεται. Quelques-uns même le rapportent uniquement à νοστήσας, car la vengeance, selon eux, est certaine, si Ulysse remet le pied à Ithaque. Ils exagèrent. Cela sera ainsi; mais Ménéte est censé n'en rien savoir.

271. Εἰ δ' ἄγε, *eia age*, eh bien donc. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 302.

272. ἥρωας Ἀχαιοὺς désigne ici le peuple d'Ithaque, et non pas seulement les principaux personnages du pays.

273. Πέφραδε ne signifie point *dic*, ni même *edissere*, mais *indica, ostenta*. Lehrs: « Hoc dictum est fere ut ἔπος πάντεσσι « πιφαύσκων. » Voyez cette dernière expression, XXII, 434. Nulle part Aristarque n'admet φράζω, chez Homère, dans le sens de *dire*. Voyez la note XIV, 285 de l'*Iliade*. — Ἐπιμάρτυροι. Ancienne variante, ἐπὶ μάρτυροι en deux mots, leçon reprise par Bekker, Hayman et La Roche. Alors ἐπὶ se joint à ἔστων, et le sens de la phrase reste le même. La leçon byzantine ἐπιμάρτυρες n'est qu'une mauvaise correction; et Tzetzes, qui la donne, aurait dû se souvenir qu'Homère dit toujours μάρτυροι, et jamais μάρτυρες. On verra même, XVI, 423, μάρτυρος au singulier. Mais je dois dire que Zénodote avait introduit partout la forme vulgaire μάρτυρες. Voyez la note I, 338 de l'*Iliade*.

275. Μητέρα δ', εἴ οἱ.... L'accusatif μητέρα est amené par ce qui précède, comme on en a vu un exemple, *Iliade*, VI, 425. Seulement, ici la phrase sera reprise par ἅψ ἴτω, c'est-à-dire avec μήτηρ pour sujet et non plus par τήν, qui la reproduit μητέρα. L'anacoluthie est donc bien plus extraordinaire. Cependant elle n'a elle-même rien de vraiment choquant. Minerve, après avoir dit μητέρα (δέ), cherche la suite de son idée, s'arrête un instant, et oublie la manière dont elle a commencé la phrase. Nicander: δεῖ ὑποστίζειν εἰς τὸ μητέρα, καὶ μιμεῖσθαι τὸν διασχεπτόμενον. — Didyme regardait la leçon μητέρα comme une erreur de diascévaste, ou même une simple faute de copiste, et il mettait le nominatif. *Scholies* E, H et M: τῇ ἀρχαίᾳ συνηθείᾳ ἐγγράπτο ΜΕΤΕΡ ἀντὶ τοῦ ΜΗΤΗΡ. τοῦτο ἀγνοήσας τις προσέθηκε τὸ α. Il manque sans doute quelque chose dans la note; car l'addition de l'alpha suppose une première transcription défectueuse du ΜΕΤΕΡ archaïque: ΜΗΤΗΡ. Mais μητέρα, vu la forme même de la phrase, semble plutôt la leçon primitive. L'anacoluthie ὁ δ(ἐ).... πεποιθώς, ῥίμφα ἐ, *Iliade*, VI, 540-544, est, sous forme inverse, l'exact équivalent de μητέρη δ(ἐ).... ἅψ ἴτω. — Homère fourmille d'anacoluthes: il aime les phrases interrompues; et on ne doit point le juger d'après les règles de la construction oratoire.

276. Πατρός. Le père de Pénélope se nommait Icarius, et il habitait sur le continent voisin d'Ithaque. Il était originaire de Lacédémone, et même, dit-on, frère de Tyndare.

277. Οἱ δέ (*illi vero*) désigne le père et la mère de Pénélope. *Scholies* E: συνεχ-

πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε φίλης ἐπὶ παιδὸς ἔπεσθαι.  
 Σοὶ δ' αὐτῷ πυκινῶς ὑποθήσομαι, αἶ κε πίθῃαι·  
 νῆ' ἄρσας ἐρέτῃσιν εἰέκοσιν, ἧτις ἀρίστη,  
 ἔρχεο πευσόμενος πατρὸς ὅτῃν οἴχοιμένοιο,  
 ἧν τίς τοι εἶπῃσι βροτῶν, ἧ ὅσσαν ἀκούσης  
 ἐκ Διὸς, ἧτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισιν.  
 Πρῶτα μὲν ἐς Πύλον ἔλθε, καὶ εἶρεο Νέστορα διον·  
 κεῖθεν δὲ Σπάρτηνδε παρὰ ξανθὸν Μενέλαον·  
 ὅς γάρ δεύτατος ἦλθεν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.  
 Εἰ μὲν κεν πατρὸς βίοτον καὶ νόστον ἀκούσης,  
 ἦ τ' ἂν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίης ἐνιαυτόν·

280

285

δοχικῶς οἱ περὶ τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα Ἀσπεροδίαν. — Ἐεῖδνα, autrement dit ἔδνα, vu l'ensemble de la phrase, signifie évidemment, dans ce passage, des cadeaux qui seraient faits par le père à sa fille; mais on suppose avec raison que cette dot se composerait d'une partie de ce que le fiancé aurait donné à Icarus. On peut maintenir à ἔεδνα son sens ordinaire (cadeaux de noces faits par le fiancé), en admettant que le fiancé donnait directement à la fiancée une partie des objets précieux stipulés par le père. Ainsi l'expliquait Didyme (*Scholies* V) : δῶρα τὰ διδόμενα ὑπὸ τοῦ γαμοῦντος τῇ γαμουμένῃ.

279. Σοὶ δ' αὐτῷ.... Ce vers manquait, selon certains témoignages, dans l'édition de Rhianus. Didyme (*Scholies* H et M) : οὗτος δὲ ὁ στίχος ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν οὐκ ἔν. Cubet pense que cette note n'est pas à sa place, et que c'est le vers 283 qui avait été supprimé par Rhianus. En effet, le vers 279 est à peu près indispensable à la suite des idées, tandis que le vers 283 n'est qu'une banalité qui pourrait disparaître sans beaucoup de dommage. — Bekker et Hayman citent la note sur Rhianus comme afférente au vers 278; La Roche, comme afférente au vers 280. Ces deux vers-là, du moins, ne sont pas absolument indispensables. Mais c'est bien σοὶ δ' αὐτῷ, c'est-à-dire le vers 279, que visent, à tort ou à raison, les *Scholies* H et les *Scholies* M.

282. Ὅσσαν n'est que le bruit public, tandis que εἶπῃσι désignait un renseignement. Voy., sur le mot ὅσσα, la note XXIV, 413. — Ἀκούσης. Ancienne variante, ἀκούσας, qui ôte à la phrase toute précision.

283. Ἐκ Διὸς. On rapportait aux dieux, et particulièrement à Jupiter, les *on-dit* qui couraient, et dont l'origine était inconnue. Aussi le mot ὅσσα, chez Homère, donne-t-il toujours l'idée de quelque chose de divin. Aristarque : ὅσσα, ἡ θεία κληδών. Voyez, *Iliade*, I, 93, la note sur Ὅσσα personnifiée. Ainsi, à la rigueur, ἐκ Διὸς n'ajoute rien à l'essence de la signification de ὅσσα, et l'on comprend que Rhianus ait pu supprimer le vers 283. Voyez plus haut la note du vers 279. Mais on comprend mieux encore que tous les éditeurs antiques aient laissé un développement qui est si conforme au génie d'Homère et à ses habitudes de style.

285. Κεῖθεν δὲ.... Zénodote : Κεῖθεν δὲ Κρήτηνδε παρ' Ἰδομενῆα ἀναίτα. Voyez plus haut les notes du vers 93. C'est une mauvaise correction faite à ce vers 93, qui avait donné naissance à cette variante non moins mauvaise. Télémaque n'ira point en Crète. Voyez la note III, 313-318.

286. Ὅς est démonstratif, comme s'il y avait οὗτος, sinon γάρ serait tout à fait redondant. — Δεύτατος. Ménélas avait erré durant huit ans, et n'était de retour à Sparte que depuis deux ans. Pas un des héros du siège n'était rentré aussi tard dans ses foyers. — Payne Knight supprime le vers 286, mais sans raison sérieuse.

287. Βίοτον καὶ νόστον. Si Ulysse est vivant, on est sûr qu'il fera usage de toutes ses ressources pour revoir Ithaque; et voilà pourquoi la vie d'Ulysse et son retour, poétiquement c'est tout un.

288. Ἦ τ' ἂν, ... τλαίης, eh bien! tu patienteras. Le mot τ(α), ici comme dans

εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσης μηδ' ἔτ' ἐόντος,  
 νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν, 290  
 σῆμά τέ οἱ χεῦναι, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεῖξαι  
 πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δοῦναι.  
 Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ ταῦτα τελευτήσης τε καὶ ἔρξης,  
 φράζεσθαι δὴ ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,  
 ὅπως κε μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν 295  
 κτείνης, ἢ δόλῳ ἢ ἀμφιδόν· οὐδέ τί σε χρὴ  
 νηπιᾶς ὀχέειν, ἐπεὶ οὐκέτι τηλίκος ἐσσί.  
 Ἦ οὐκ ἄτις οἶον κλέος ἔλλαβε δῖος Ὀρέστης  
 πάντας ἐπ' ἀνθρώπους, ἐπεὶ ἔκτανε πατροφονῆα,  
 Αἰγισθον δολόμητιν, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα; 300  
 Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὀρώω καλὸν τε μέγαν τε),  
 ἄλκιμος ἔσσο', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.  
 Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆα θοὴν κατελεύσομαι ἤδη  
 ἡδ' ἐτάρους, οἳ πού με μάλ' ἀσχαλώωσι μένοντες·  
 σοὶ δ' αὐτῷ μελέτω, καὶ ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων. 305  
 Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦ᾽ οὐδα·  
 Ξεῖν', ἦτοι μὲν ταῦτα φίλα φρονέων ἀγορεύεις,

une foule de passages, n'a qu'une valeur purement euphonique.

294. Σῆμα. On pouvait rendre les derniers devoirs à un héros, en faisant sur un cénotaphe les cérémonies funèbres qu'on eût faites sur le vrai tombeau. — Χεῦναι. Anciennes variantes χεῦσαι et χεῦσον. — Κτερεῖξαι. Ancienne variante, κτερέϊξον. Le δοῦναι du vers suivant montre qu'il faut partout l'infinitif. Aristarque (*Scholies H*) : (ἢ διπλῇ, ὅτι) τὸ ἀπαρέμφατον ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ. Mais χεῦναι vaut mieux que χεῦσαι.

295. Τελευτήσης τε καὶ ἔρξης équivalent à ἔρξας τελευτήσης.

297. Νηπιᾶς pour νηπιᾶς, νηπιέας, de νηπιέη, qui est la forme homérique de νηπιεία. — Τηλίκος, *tantulus*, assez petit. En effet, Télémaque a vingt et un ans. Ce n'est donc plus pour lui le temps des enfantillages.

298. Ἦ οὐκ. Ces deux mots ne comptent ici que pour une seule syllabe.

300. Ὁ οἱ, *vulgo* ὃς οἱ. Didyme (*Scholies M*) : ἀνευ τοῦ σ Ἀρίσταρχος, ὃ οἱ πατέρα. Hayman a repris la vulgate, abandonnée par tous les éditeurs récents. — Οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Homère insiste sur l'idée contenue dans πατροφονῆα. C'est beaucoup plus qu'une simple tautologie. — Payne Knight retranche le vers 300, et Dugas Montbel dit qu'il a raison. Il faut pourtant bien qu'Égisthe soit nommé, et qu'Homère ait dit toute sa pensée.

301. Φίλος, le nominatif dans le sens du vocatif.

302. Ἀλκιμος ἔσσο(ς), sois vaillant. — Les anciens admiraient cette péroraison du discours de Minerve. *Scholies M* et *S* : ταῦτα λοιπὸν εἰδυῖα τὸ φιλότιμον τῶν νέων λέγει. Cicéron cite le vers 302, *Épîtres familières*, XV, 18.

305. Μελέτω (*curæ sit*) a pour sujet sous-entendu τοῦτο ou ταῦτα (ce que je viens de dire), et est développé par ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων.

ὥστε πατήρ ᾧ παιδί, καὶ οὔποτε λήσομαι αὐτῶν.

Ἄλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον, ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,

ᾧφρα λοεσσάμενός τε τεταρπόμενός τε φίλον κῆρ, 310

δῶρον ἔχων ἐπὶ νῆα κίης, χαίρων ἐνὶ θυμῷ,

τιμῆεν, μάλα καλόν, ὃ τοι κειμήλιον ἔσται

ἔξ ἐμεῦ, οἷα φίλοι ξεῖνοι ξείνοισι διδοῦσιν.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

Μή μ' ἔτι νῦν κατέρυκε, λιλαιόμενόν περ ὁδοῖο. 315

Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι δοῦναι φίλον ἦτορ ἀνώγῃ,

αὐτίς ἀνερχομένῳ δόμεναι οἴκόνδε φέρεσθαι,

καὶ μάλα καλόν ἐλὼν· σοὶ δ' ἄξιον ἔσται ἀμοιβῆς.

Ἡ μὲν ἄρ' ὥς εἰποῦς' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,

ὄρνις δ' ὥς ἀνοπαῖα διέπτατο· τῷ δ' ἐνὶ θυμῷ 320

309. Ὅδοῖο. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif du désir. Il se retrouve, au vers 315, avec un mot (λilαιόμενον) qui ne laisse aucun doute sur ce point. Cependant quelques-uns voient ici ou le génitif causal, ou l'ellipse d'une préposition.

312. Τιμῆεν. Ce n'est pas simplement l'épithète de δῶρον, un peu éloignée de son substantif par une licence fréquente chez les poètes; c'est une reprise qui équivaut à δῶρον τιμῆεν : *oui, un cadeau de prix*; c'est un premier commentaire de χαίρων ἐνὶ θυμῷ, commentaire qui se poursuit jusqu'à la fin de la phrase.

316. Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι. Ancienne variante : δῶρον, ὅτι κέν μοι. Nitzsch propose de changer κε en σε. Mais cette correction est absolument inutile.

317. Δόμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

320. Ἀνοπαῖα, selon Hérodien, est le pluriel neutre de ἀνοπαῖος, *invisible*, et équivaut à ἀοράτως, *hors de vue*. C'est Eustathe qui donne avec le plus de détails cette interprétation : διὸ καὶ Ἡρώδιανός τὸ ἀνοπαῖα, καὶ οὐδέτερον οἶδε πληθυντικόν, καὶ προπερισπᾶ, καὶ ὡς ἐπίρρημα λαμβάνει, ἀντὶ τοῦ ἀοράτως, καθάπερ τὸ πυκνὰ ἀντὶ τοῦ πυκνῶς καὶ καλὰ ἀντὶ τοῦ καλῶς, νοήσας ἐκεῖνος τὸ τοιοῦτον ἀνοπαῖα, οὐ μετὰ τῆς ἀνά προθέσεως, ἀλλὰ στέρησιν τοῦ ὀπταῖναι. — L'adjectif ἀνοπαῖος, ou, comme

on l'accentuait aussi, ἀνόπαιος, a été employé par Empédocle pour caractériser le feu, par conséquent avec un sens qui n'est point négatif, et qui doit rappeler ἀνά, en haut. Quelques anciens expliquaient aussi ἀνοπαῖα, chez Homère, par ἀνά. Mais Minerve ne se contente pas de s'élever en l'air, elle disparaît. — Aristarque écrivait ἀνόπαια, et en faisait un substantif féminin, le nom même de l'oiseau à qui Minerve est comparée, quel que fût d'ailleurs cet oiseau, dont l'espèce n'est pas connue. Mais le nom de l'oiseau n'importe nullement ici; et l'on comprend parfaitement que l'interprétation d'Aristarque ait été rejetée par Hérodien. Quelques modernes préfèrent pourtant cette interprétation. Édition Didot : *Anopæa*. Seulement l'éditeur s'est mis en contradiction avec lui-même, en écrivant, dans le texte, ἀνοπαῖα *propériopomène*, l'orthographe d'Hérodien. — Hayman, dans son *Appendix A*, 43, donne du moins des raisons. Mais de ce qu'Homère nomme ordinairement les oiseaux auxquels il compare ses personnages, il ne s'ensuit pas que l'oiseau soit ici nommé, puisque le nom est inutile. La Roche, le dernier éditeur, écrit ἀνοπαῖα, comme avant lui tout le monde à peu près, même Bekker et Dindorf. Fæsi et Ameis donnent ἀνόπαια, comme a fait Hayman, et en font aussi le nom de l'oiseau. — Il y a une dernière leçon ancienne, ἀν' ὀπαῖα en deux mots. Avec cette leçon,

θῆκε μένος καὶ θάρσος, ὑπέμνησέν τέ ἐ πατρὸς  
μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν. Ὁ δὲ φρεσὶν ἤσι νοήσας,  
θάμβησεν κατὰ θυμόν· ὅτσατο γὰρ θεὸν εἶναι.

Αὐτίκα δὲ μνηστῆρας ἐπώχετο ἰσόθεος φώς.

Τοῖσι δ' αἰδὼς αἶδε περικλυτὸς, οἱ δὲ σιωπῇ  
εἶατ' ἀκούοντες· ὁ δ' Ἀχαιῶν νόστον αἶδεν  
λυγρὸν, ἐν ἑκ Τροίης ἐπετείλατο Παλλὰς Ἀθήνη.

Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν αἰοδὴν

325

Minerve s'envole par un trou du toit (ὀπαῖον), qui servait d'issue à la fumée. Voss a traduit en ce sens; mais cette préférence pour une leçon mauvaise ne nous oblige à rien. Hayman : « Voss' authority » here is of little weight. — Je crois que Lehrs s'est trompé en rapportant à ce vers-ci un passage d'Aristonicus cité par Orion : ὀπή, τόπος τετρημένος, ἀπ' οὗ τις δύναται ὀπήσασθαι καὶ περιδλέπεσθαι. Ce passage s'applique bien mieux à l'interprétation de πολυωπῶ, XXII, 386. Voyez la note sur ce passage. Il ne faut pas prêter à Aristonicus la leçon ἀν' ὀπαῖα, qui n'est qu'une imagination enfantine. — Je remarque, en passant, que le lemme ἀνόπαια, dans le *Grand Étymologique* Miller, n'est point exact; car l'explication, τὴν τετρημένην κεραιίδα ἐπὶ τῆς ὀροφῆς, se rapporte à ὀπαῖα. — Τῷ, *illi*, à lui : à Télémaque.

325. Ἀοιδός. Cet aède, ce chanteur, se nommait Phémios. Voyez plus bas, au vers 337, Φήμιε.

326. Εἶατ(ο), *sedebant*, restaient assis.

327. Λυγρὸν. Phémios décrivait la tempête dans laquelle périt Ajax le Locrien, et qui dispersa la flotte des confédérés dès le jour même de leur départ. — Ἐπετείλατο. Tout le monde sait que la tempête avait été soulevée par Minerve. Il s'agit donc de l'effet produit par la volonté de la déesse sur le sort des vainqueurs de Troie. Cependant quelques-uns voulaient qu'il s'agit de l'inspiration qui avait déterminé l'aède à choisir cet épisode. *Scholies* E : φησὶν ὅτι ἡ Ἀθηνᾶ προσέταξε τῷ Φημίῳ ἵνα τὸν ἐκ τῆς προνοίας νόστον τῶν Ἀχαιῶν εἰς οἰκίαν αἰοδὴν ἔχη. Mais Minerve n'est pour rien dans le choix fait par l'aède, et l'explication grammaticale du vers 327 ne permet point que ἐπετείλατο s'applique à Phémios. Il est d'ailleurs innu-

tile de donner à ce mot une autre signification que celle qu'il doit avoir d'après le sens du verbe ἐπιτέλλω, ἐπιτέλλομαι. C'est sans motif sérieux que quelques anciens prenaient ici ἐπετείλατο comme un équivalent de ἐπετέλεσε. Les *Scholies* H, qui donnent cette équivalence, prêtent à Phémios une intention morale : ταῦτα δὲ ἦδε νοουθετῶν τοὺς μνηστῆρας ἐκ τῶν περὶ Κασάνδρας καὶ Αἴαντος, μὴ ὀρέγεσθαι ἀσεβῶν γάμων. Mais rien n'est moins évident; et la remontrance, en tout cas, aurait été entièrement perdue. L'aède a choisi un sujet intéressant et pathétique; voilà tout.

328. Ὑπερωϊόθεν, comme ἐξ ὑπερωῖου, ἐξ ὑπερώου : *ex parte superiore domus*, de l'étage supérieur. C'est en haut de l'escalier, et non au rez-de-chaussée qu'habitait Pénélope; mais on a tort de dire que l'appartement des femmes était toujours au premier étage. On a la preuve du contraire au chant VI de l'*Iliade*, vers 321, 376, 503, et ailleurs. Pénélope s'est retirée en haut par nécessité, ou par modestie. Au temps d'Ulysse, elle habitait en bas. La chambre nuptiale était certainement au rez-de-chaussée. Voyez la description qu'en fait Ulysse même, XXIII, 190-204. — Φρεσὶ σύνθετο. L'impression du chant a pénétré jusqu'au fond de l'âme de Pénélope. La traduction *animo advertit* est insuffisante et inexacte. Il s'agit de tout autre chose encore que d'avoir entendu et attentivement écouté. Homère exprime l'émotion de Pénélope à la voix de Phémios. — Cependant quelques anciens prenaient φρεσὶ σύνθετο pour une simple opération intellectuelle. C'est ce qu'on voit par cette note alexandrine que nous a conservée Eustathe : τὸ δὲ σύνθετο φρεσὶν ἀντὶ τοῦ ἐπιμελῶς ἤκουσε· νοῦς γὰρ ὥσπερ ὄρα, οὕτω καὶ





στῇ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·  
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέστη. 335  
 Δακρύσασα δ' ἔπειτα προσηύδα θεῖον ἀοιδόν·

Φήμιε, πολλὰ γὰρ ἄλλα βροτῶν θελκτήρια ἤδης,  
 ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τάτε κλείουσιν ἀοιδοί·  
 τῶν ἔν γέ σφιν ἄειδε παρήμενος, οἱ δὲ σιωπῇ  
 οἶνον πινόντων· ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς 340  
 λυγρῆς, ἥτε μοι αἰεὶ ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ  
 τείρει, ἐπεὶ με μάλιστα καθίκετο πένθος ἄλαστον.

la folie de Zoïle n'est point un phénomène isolé dans l'histoire de la critique chez les Grecs, puisque voici un paradoxe, aussi absurde qu'aucun de ceux qu'on reproche à Zoïle, soutenu par Dicéarque, c'est-à-dire par un philosophe célèbre, par un écrivain distingué, et cela dans le livre même qui avait fait sa réputation d'écrivain, dans la *Vie de la Grèce*. Cramer : *haud dubie* ἐν Ἑλλάδος βίῳ. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons insisté, et dans l'*Introduction à l'Iliade*, et dans l'étude sur Zoïle qui forme l'*Appendice VI* du poème, sur le caractère sophistique de la plupart des problèmes posés dans les écoles grecques à propos des poésies d'Homère, et sur les bizarreries littéraires dont ne se sont point gardés les philosophes les plus illustres eux-mêmes.

334. Κρήδεμνα. Le κρήδεμνον n'était pas la même chose que l'ὀδόνη, ou voile proprement dit. C'était une pièce d'étoffe qui servait de coiffure, mais dont les bouts pendaient aux deux côtés du visage, ou se rabattaient sur les yeux et les joues. La composition du mot en montre le sens. *Scholies S* : κρήδεμνον τὸ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς περιβόλαιον, καρήδεμνον καὶ ἐν συλλήψει κρήδεμνον. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 184 et la note sur ce vers. Il n'y a aucun doute sur la valeur de κρη dans le mot κρήδεμνον; quant à celle de δεμνον, il n'y en a pas davantage, car la racine δε contient l'idée de lier; et Curtius lui-même place κρήδεμνον entre δεσμός et διάδημα.

337. Πολλὰ γὰρ.... ἤδης. Homère motive d'avance la prière que Pénélope va faire

à Phémios. Ce tour, qu'on emploie aussi en latin et en français, est fréquent chez Homère. *Scholies M* et *S* : ἔθος Ὅμηρικόν ἀπὸ τοῦ γὰρ ἀρχεσθαι. On se rappelle l'exemple de Corneille : *César, car le Destin....* — Ἡδης, vulgo οἶδας. Aristarque dit en termes formels que οἶδας n'est point une forme homérique : ἐν οὐδετέρῳ γὰρ τῶν ποιήσεων ἐχρήσατο τῷ οἶδας. Zénodote écrivait ἤδεις, ou, selon d'autres, εἶδεις. Aristarque ne répugnait point, dit-on, à la leçon de Zénodote. *Scholies H* et *M* : Ἀρίσταρχος δὲ οὐ δυσχεραίνει τῇ γραφῇ. Cela ne peut s'appliquer qu'à ἤδεις, qui est au fond identique à ἤδης. Aristarque n'a pu approuver le présent εἶδεις. Pénélope reproche à Phémios de ne pas avoir chanté un des autres sujets qu'il connaissait. — Bekker et Hayman sont les seuls éditeurs qui n'aient pas conservé οἶδας. La Roche l'a conservé, parce qu'on ne sait pas bien si Aristarque écrivait ἤδεις, ἤδης ou οἶσθα : « Ipse Aristarchus quid scripserit non liquet. » Mais ce doute n'a pas de raison sérieuse. La diptère sur le vers I, 86 de l'*Iliade*, que La Roche donne à l'appui de son doute, n'a trait qu'à la conjugaison de οἶδα, qui fait toujours, chez Homère, οἶσθα à la seconde personne; et il s'agit ici d'un autre temps que οἶδα, et qui dit mieux que οἶδα ce que Pénélope doit dire.

338. Κλείουσιν, *celebrant*, illustrent.

340. Ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς. Ce chant que Pénélope prie Phémios de cesser, c'est le retour des héros, marqué par des malheurs dont Ulysse a eu sa part. Didyme (*Scholies H*) : τῆς τῶν Ἀχαιῶν ὑποστrophῆς καὶ τῆς τοῦ Ὀδυσσεύος πλάνης.



Ταίην γὰρ κεφαλὴν ποθέω, μεμνημένη αἰεὶ  
 ἀνδρὸς, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος.

Τὴν ὃ αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα · 345

Μῆτερ ἐμὴ, τί τ' ἄρα φθονέεις ἐρίηρον ἀοιδὸν  
 τέρπειν ὅππῃ οἱ νόος ὀρνυται; Οὐ νύ τ' ἀοιοῖ  
 αἴτιοι, ἀλλὰ ποθὶ Ζεὺς αἴτιος, ὅσπερ δίδωσιν  
 ἀνδράσιν ἀλκῆστοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἐκάστω.

Τούτῳ ὃ οὐ νέμεσις Δαναῶν κακὸν οἶτον αἰεῖδεν · 350

τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,  
 ἧτις ἀκούοντεςσι νεωτάτῃ ἀμφιπέλῃται.

343. Κεφαλὴν équivalent à ψυχὴν. On se rappelle que le vers de l'*Iliade*, I, 3, Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς.... a pour variante, XI, 55, Πολλὰς δ' ἰφθίμους κεφαλὰς.... Racine a naturalisé chez nous ce sens moral du mot *tête* : « Que de soins m'eût coûtés une tête si chère ! » — Μεμνημένη. Ameis prend ce participe dans un sens absolu, car il met une virgule après αἰεὶ. De cette façon, ἀνδρὸς devient un génitif causal.

344. Ἀνδρὸς, τοῦ κλέος.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et il dit, dans son *Annotatio* : ἡθέτει Ἀρίσταρχος. Cette athétèse est en effet mentionnée dans une note d'Aristonicus, *Iliade*, IX, 395. Elle est fondée sur ce que Ἑλλάς, chez Homère, n'a jamais qu'un sens restreint, et ne désigne point la nation en général. Mais il n'y a aucune raison de prendre ici Ἑλλάδα pour la Grèce entière; et la note d'Aristonicus paraît surchargée. En effet, Ἑλλάδα équivalent à Ἄργος τὸ Πελασγικόν, et μέσον Ἄργος désigne l'Argos des Achéens. C'est la réunion des deux termes qui donne l'idée complète. Rien n'empêche donc de laisser à Ἑλλάδα son sens homérique. *Scholies* E et M : Ἑλλάδα τὴν Θεσσαλίαν φησί. Si l'on retranche le vers 344, la phrase d'Homère est mutilée, tandis qu'avec ce vers nous avons un admirable tableau de la renommée d'Ulysse.

346. Φθονέεις, *invidet*, refuses-tu? Ancienne variante, φρονέεις, qui ne donne aucun sens satisfaisant, soit avec l'explication du *Scholiaste* E, συνετίξεις, soit avec celle du *Scholiaste* M, διδάσχεις.

347. Ὅππῃ οἱ νόος ὀρνυται, *utcumque illi mens impellitur*, au gré de son inspiration personnelle.

348. Αἴτιοι et αἴτιος, *culpandi et culpandus*. Télémaque justifie le choix du sujet chanté par Phémios. Les faits du passé sont ce qu'ils sont; les aèdes ne sont point responsables de ce qui a été l'œuvre de la divinité. Eustathe : οὐ κεῖνται ὑπὸ αἰτίᾳσιν οἱ ἀοιδοί, τὰς δυσπραγίας τῶν ἀνθρώπων ἔχοντες. Virgile s'est évidemment inspiré des paroles de Télémaque, dans celles qu'il prête à Vénus, *Énéide*, II, 601-603 : « Non tibi Tyndaridis facies invisæ » *Lacænz, Culpatusve Paris, divum, includentia divum Has evertit opes.* »

349. Ἀλφῆστοισιν. L'épithète spéciale à la race humaine n'a été employée par Homère qu'ici et au vers VI, 8. C'est l'idée de civilisation que contient le mot ἀλφῆστος, soit qu'on s'en tienne au sens ordinaire de ἀλφάνω, synonyme de εὐρίσχω, soit qu'on remonte à la racine ἀλφ, qui contient l'idée de travail. Curtius rend ἤλφον par *erward*, et rapproche le sanscrit *rabh* (agir vigoureusement), le latin *labos* ou *labor*, l'allemand *arbeit*. C'est en effet par leur industrie, c'est-à-dire par les inventions de leur esprit et l'activité de leur corps, que les hommes trouvent moyen de soutenir leur vie, et de la rendre plus facile, plus assurée, plus agréable.

350. Οὐ νέμεσις, c'est-à-dire οὐ νέμισις ἔστι : il ne faut pas qu'on s'indigne. C'est le droit de l'aède de choisir son sujet où il veut, et c'est son intérêt de le choisir dans les événements qui fournissent à l'émotion, et qui laisseront un long souvenir de ses chants.

352. Ἀκούοντεςσι.... ἀμφιπέλῃται. Le chant de l'aède enveloppe pour ainsi dire l'auditoire, afin de pénétrer dans toutes les

Σοὶ δ' ἐπιτολμάτω κραδίη καὶ θυμὸς ἀκούειν ·  
οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς οἶος ἀπώλεσε νόστιμον ἦμαρ  
ἐν Τροίῃ, πολλοὶ δὲ καὶ ἄλλοι φῶτες ὄλοντο.

355

Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,  
ἱστὸν τ' ἡλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε

oreilles et dans tous les esprits. C'est ce qu'exprime le mot ἀμφιπέληται. Il faut tenir compte de ἀμφί, et la traduction *adsit* est insuffisante. — Νεωτάτη ne peut pas signifier ici que le dernier chant qu'on a entendu est celui que l'on préfère. Rien ne serait plus faux qu'une pareille affirmation. Il s'agit, dans νεωτάτη, de la nouveauté du sujet; et Télémaque désigne le chant le plus nouveau, le plus neuf, celui qui n'a point encore été usé par les redites comme ceux dont la matière est ancienne, et passée à l'état de lieu commun. C'est avec raison qu'on a rapproché ici le mot de Pindare, *vieux vins et chants nouveaux*. Eustathe, qui cite ce passage de Pindare, cite aussi d'autres exemples analogues, et particulièrement celui-ci, qui est de Timothée : οὐκ αἰδέω τὰ παλαιά· καινὰ γὰρ κρείσσω.

355. Ἐν Τροίῃ équivaut ici à τῶν ἐν Τροίῃ, et se rapporte à οἶος : seul d'entre les héros qui ont combattu en Troade; seul d'entre les confédérés grecs. Si l'on rapporte ἐν Τροίῃ à ἀπώλεσε (a perdu), on fait dire à Télémaque une absurdité, puisque Pénélope et lui savaient bien qu'Ulysse n'était point mort durant le siège. On peut aussi prendre ἐν Τροίῃ comme une expression générale équivalente à ἐν τοῖς Τροίκοις, qui comprend non-seulement ce qui s'est passé au siège, mais la préparation de l'entreprise et les événements du retour. En tout cas, il est difficile d'admettre la façon dont quelques anciens expliquaient le passage. *Scholies* Q et V : ἐν Τροίῃ πολλοί· ἀδιαστόλως ἀναγνωστίον. Ceci veut dire qu'il n'y a point de virgule entre Τροίῃ et πολλοί, et que chacun des deux vers 354 et 355 forme une phrase à part. Il n'y a pas, dans tout Homère, de construction aussi dure que celle que supposerait ἐν Τροίῃ rapporté à ὄλοντο. Mais c'est avec une parfaite raison que les deux scholiastes reconnaissent l'impossibilité de rattacher ἐν Τροίῃ au verbe ἀπώλεσε, puisque ce serait dire qu'Ulysse

est mort en Troade : ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἐν Τροίᾳ ἀπώλετο.

356-359. Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers VI, 490-493 et les notes sur ces quatre vers. L'appropriation à l'*Odyssée* a forcé de changer le πόλεμος du troisième vers en μῦθος, et de remplacer la mention des guerriers troyens par la revendication que fait Télémaque de son droit comme chef de maison : τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ. Quelques-uns prennent τοῦ comme conjonctif. Devant γάρ, il a plutôt la valeur de αὐτοῦ. Des deux façons il faut entendre τοῦ comme s'il y avait ἐμοῦ. Eustathe : ἐγὼ γὰρ οἰκοδεσποτῶ· ὁ κατωτέρω σαφέστερον φράζει, λέγων (vers 397)· Αὐτὰρ ἐγὼν οἰκοιο ἀναξ ἔσομ' ἡμετέροιο. Le mot οἶκον, dans le premier des quatre vers, a ici le sens restreint d'*appartement*, tandis qu'Andromaque, au chant VI de l'*Iliade*, doit aller de la porte Scée à la maison. — Les vers 356-359 étaient marqués d'astérisques et d'obels, dans le texte d'Aristarque. Nous avons cinq témoignages de l'athétèse. *Scholies* E, H, M, Q et R : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ, ἀμεινον λέγων αὐτοὺς ἔχειν ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. Plusieurs éditeurs antiques avaient même fait disparaître les vers 356-359. *Scholies* H, Q et R : ἐν δὲ ταῖς χαριεστέραις γραφαῖς οὐδ' ἦσαν. — Nous n'avons point de renseignements sur les motifs de l'athétèse d'Aristarque. Mais il est évident pour moi que c'est διὰ τὸ ἀπρεπές. Le critique n'approuvait pas que Télémaque prît avec sa mère un ton de commandement, et il ne reconnaissait comme légitime la répétition des paroles d'Hector à Andromaque que dans la bouche d'Ulysse, XXI, 350-353 : approbation constatée par les mots καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. C'est ici un des cas où Aristarque aurait mieux fait de ne point suivre les errements de Zénodote. Télémaque parle comme il doit parler, une fois pénétré des conseils de Minerve. Ce n'est plus l'enfant timide d'il y a quelques heures : c'est le



Τοῖσι δὲ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἤρχετο μύθων·

Μητρός ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες,  
νῦν μὲν δαινύμενοι τερπώμεθα, μηδὲ βοητὺς  
ἔστω· ἐπεὶ τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ 370

τοιοῦδ' οἷος δδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδὴν.

Ἦῶθεν δ' ἀγορήνδε καθεζώμεσθα κιόντες  
πάντες, ἴν' ὑμῖν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποείπω,  
ἐξιέναι μεγάρων· ἄλλας δ' ἀλεγύνετε δαῖτας,  
ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους. 375

Εἰ δ' ὑμῖν δοκέει τόδε λωῖτερον καὶ ἄμεινον  
ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἐνὸς βίοτον νήποινον ὀλέσθαι,  
κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἐόντας,  
αἶ κέ ποθι Ζεὺς δῶσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι·  
νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἐντοσθεν ὀλοισθε. 380

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ὁδᾶξ ἐν χεῖλεσι φύντες

sur le vers 365, combien cette suppression est peu plausible. — Payne Knight dit que κλιθῆναι est une fausse écriture, et qu'il faudrait κλινθῆναι, qui ne peut pas être mis après λσχέςσσι. Mais cet argument philologique contre la quantité du vers 366 est sans valeur aucune. Homère laisse ou ôte le ν à volonté, et fait le long ou bref selon le besoin.

369. Δαινύμενοι τερπώμεθα. C'est comme si Télémaque disait : « Laissons Phémios reprendre son chant. » Le chant faisait partie du festin même. Je dis le chant épique, celui que n'accompagnaient ni les tours de bateleur ni la danse. Les récréations musicales et chorégraphiques venaient après le festin. Voyez plus haut le vers 152 et la note sur ce vers.

370. Τόδε, *vulgo* τόγε. Bekker, Fæsi, Hayman : τό γε, en deux mots. Ameis et La Roche ont rétabli le vers tel qu'on le lit IX, 3, même chez ceux qui lisent ici τόγε ou τό γε. La tous les manuscrits donnent τόδε. La Roche : « Conf. I, 3, ubi « libri in hac scriptura consentiunt. » Au contraire, ici les manuscrits varient. D'ailleurs τό γε en deux mots ne se trouve dans aucun. — Ἀοιδοῦ. La correction ἀοιδήν, proposée par quelques-uns, est absolument inutile, et altère la limpidité de la diction.

371. Αὐδὴν. Ancienne variante, ἀντην.

373. Μῦθον ἀπηλεγέως ἀποείπω. Voyez l'*Iliade*, IX, 509, et la note sur ce vers.

374. Ἀλεγύνετε, *curate*, c'est-à-dire *parate* : procurez-vous.

376. Ἀμειβόμενοι, *alternantes*, (en vous traitant) tour à tour. Eustathe croit qu'il s'agit de festins par écot, de pique-niques : καὶ ἦν καὶ τοῦτο ἔρανος. C'est une erreur. Télémaque dit : « Donnez-vous des festins les uns aux autres, en faisant les frais chacun à votre tour, et cela dans vos maisons »

378. Κείρετ(ε). C'est une sorte de moisson que les prétendants font dans les biens d'Ulysse. La traduction *absumite* n'est point inexacte, mais elle ne donne que le sens dérivé.

379. Αἶ κε. Ancienne variante, εἰ κε, leçon adoptée par Bekker. Mais αἶ κε était préféré par les anciens. Didyme (*Scholies* M) : αἶ δὲ χαριέστεραι διὰ τοῦ α. Hayman, Ameis et La Roche ont conservé αἶ. — Δῶσι pour δῶ. Voyez, *Iliade*, I, 129, la note sur cette forme homérique.

380. Νήποινοι est la contre-partie de νήποινον, vers 178. Hayman : « As my « substance is wasted without compensa- « tion, so may your death be; *id est*, be « unavenged. »

Τηλέμαχον θαύμαζον, δ θαρσαλέως ἀγόρευεν.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·

Τηλέμαχ', ἧ μάλα δὴ σε διδάσκουσιν θεοὶ αὐτοὶ

ὑφαγόρην τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέως ἀγορεύειν·

385

μὴ σέγ' ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλῆα Κρονίων

ποιήσειεν, ὃ τοι γενεῇ πατρώϊόν ἐστιν.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ῥῆδα·

Ἀντίνο', ἧ καί μοι νεμεσήσεαι ὅττι κεν εἴπω;

Καί κεν τοῦτ' ἐθέλοιμι, Διός γε διδόντος, ἀρέσθαι.

390

Ἦ φῆς τοῦτο χάκιστον ἐν ἀνθρώποισι τετύχθαι;

Οὐ μὲν γάρ τι κακὸν βασιλευμέν· αἵψά τέ οἱ δῶ

ἀφνειὸν πέλεται, καὶ τιμθέστερος αὐτός.

Ἄλλ' ἦτοι βασιλῆες Ἀχαιῶν εἰσὶ καὶ ἄλλοι

πολλοὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέοι ἤδ' παλαιοί·

395

τῶν κέν τις τόδ' ἔχῃσιν, ἐπεὶ θάνε Διὸς Ὀδυσσεύς·

382. Ὁ pour δτι, ou plutôt dans le sens de δτι, car le neutre du conjonctif suffit pour signifier *parce que*.

384. Ἦ μάλα δὴ σε.... Antinoüs parle d'un ton ironique.

386-387. Μὴ σέ γ(ε).... βασιλῆα Κρονίων ποιήσειεν est encore une ironie. Antinoüs compte bien que jamais Télémaque ne sera roi, au moins dans le sens qu'a ici le mot βασιλεύς. Car le fils d'Ulysse, même si un des prétendants régnait sur Ithaque, serait toujours un βασιλεύς du genre de ceux dont il est question au vers 394 : un prince, un grand personnage, un riche propriétaire.

389. Ἦ καί μοι... Au lieu de cette formule interrogative, la plupart des manuscrits donnent, εἴπερ μοι καὶ ἀγίσσεται ὅττι κεν εἴπω, qui ne serait suivi que d'une simple virgule. Cette leçon est antique, et paraît avoir été jadis la vulgate. Didyme (*Scholies M* : ἐν ἐνίοις γράσσεται νεμεσήσεται. εἰ καὶ μέλεις θυμᾶζειν. Le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même; car νεμεσήσεται ne peut guère être pris que comme synonyme de θυσαρστήσεις. La Roche a hésité s'il n'adopterait pas εἴπερ μοι καὶ ἀγίσσεται, mais il a fini par se résigner au vers habituel des interlocuteurs modestes.

390. Τοῦτ(ο), cela, c'est-à-dire la royauté.

392. Οἱ, à lui : à celui qui est roi. Au lieu de rattacher οἱ à πέλεται, on peut entendre : οἱ δῶ, la maison à lui, c'est-à-dire sa maison. Voyez la note du vers II, 486 de l'*Iliade*.

394. Βασιλῆας. Le mot βασιλεύς, chez Homère, signifie ordinairement chef d'état; mais il signifie aussi, comme *rex* en latin, un grand personnage quelconque. Les βασιλῆες dont il s'agit ici sont tous les principaux d'Ithaque, tous ceux qui sont en état de disputer à Télémaque la royauté, ou, comme il dit, de la tenir d'une préférence de Jupiter. *Scholies H* et *Q* : ἐπιτήδειοι εἰς τὸ ἀρχειν. Le seul héritage que Télémaque ne consente point à perdre, c'est celui de la maison et des richesses paternelles. D'ordinaire, le fils aîné d'un roi succédait à son père; mais la loi n'était pas toujours respectée. Le peuple faisait souvent roi un autre que l'héritier naturel; et cet autre était censé légitime, comme ayant pour lui la volonté de Jupiter, l'investiture divine. La légende des monarchies héroïques est pleine de révolutions; et ces révolutions sont la matière habituelle de la tragédie grecque, même dans le peu que nous possédons du théâtre antique.

αὐτὰρ ἐγὼν οἴκοιο ἄναξ ἔσομ' ἡμετέροιο  
καὶ δμῶων, οὓς μοι ληΐσσατο δῖος Ὀδυσσεύς.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ἤρδα·  
Τηλέμαχ', ἦτοι ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται, 400  
δοσις ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλεύσει Ἀχαιῶν·  
κτῆματα δ' αὐτὸς ἔχοις καὶ δώμασι σοῖσιν ἀνάσσοις.  
Μὴ γὰρ ὄγ' ἔλθοι ἀνὴρ, δοσις σ' ἀέκοντα βίηφιν  
κτῆματ' ἀποραΐσει, Ἰθάκης ἔτι ναιεταώσης.  
Ἄλλ' ἐθέλω σε, φέριστε, περὶ ξείνοιο ἐρέσθαι, 405  
ὅππότεν οὗτος ἀνὴρ, ποίης δ' ἐξ εὐχεται εἶναι  
γαίης, ποῦ δέ νύ οἱ γενεὴ καὶ πατρίς ἄρουρα·  
ἥέ τιν' ἀγγελίην πατρὸς φέρει ἐρχομένοιο,  
ἢ ἐὼν αὐτοῦ χρεῖος ἐελδόμενος τόδ' ἰκάνει;  
Οἷον ἀναΐξας ἄφαρ οἴχεται, οὐδ' ὑπέμεινεν 410

400. Ἦτοι ταῦτα.... Voyez plus haut le vers 267 et la note sur ce vers.

402. Δώμασι σοῖσιν, *vulgo* δώμασιν οἷσιν. Ameis seul a maintenu la vulgate; Dindorf, qui écrivait jadis οἷσιν, s'est décidé pour σοῖσιν. Le sens est le même avec les deux leçons; car *propriis* ne peut être ici qu'un synonyme de *tuis*.

403. Μὴ γὰρ.... est une assurance formelle donnée à Télémaque que ses biens seront respectés. Eurymaque dit : « Qu'il prenne garde, celui qui viendrait; » et non pas : « Je crains qu'un homme vienne. » Eurymaque parle en ami, quoique ses actes, comme dit le scholiaste S, ne concordent point avec son langage : οἱ μὲν λόγοι μέτριοι, τὰ δὲ ἔργα μαχόμενα. — Βίηφιν. Ancienne variante, βίηται.

404. Ἀποραΐσει, *vulgo* ἀπορραΐσει. Le doublement effectif du ρ est inutile; car cette lettre, comme δ, λ, ν, a souvent, chez Homère, la valeur d'une lettre double. Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Bekker et Hayman donnent l'optatif au lieu du futur : ἀπορραΐσειε, la dernière syllabe élidée et remplacée par une apostrophe. — Ναιεταώσης, l'actif au lieu du passif : étant habitée; ayant encore sa population. Aristarque (*Scholies* B) : (ἡ διπλῇ,) ὅτι τὸ ἐνεργητικὸν ἀντὶ παθητικοῦ, ὥκισμένης οὐσης, ἦτοι τῶν ζώντων. C'est ainsi

que nous nous-mêmes disons, en français, *rue passante, couleur voyante*, etc.

406. Εἶναι, suivant quelques anciens, était ici pour λέναι. Mais il est évident que εὐχεται εἶναι a le même sens ici que partout. Le mouvement est suffisamment marqué par la préposition ἐξ. L'étranger a dû dire le pays dont il se vante d'être, et d'où il est venu à Ithaque.

407. Ποῦ δέ νύ οἱ.... n'est point une répétition oiseuse de ce qui précède; car le mot δέ a le sens de δὴ, comme si souvent chez Homère. Eurymaque précise la question, et il lui donne un tour plus vif et presque impératif : *oui, où est sa famille*.

408. Ἐρχομένοιο. Ancienne variante, οἰχομένοιο. Mais Eurymaque, qui veut obtenir quelque chose de la complaisance de Télémaque, ne doit point se servir d'une expression qui signifierait qu'Ulysse est mort. Il doit, au contraire, laisser au jeune homme une espérance. Didyme (*Scholies* E, Q, R et S) : ἀμεινον δὲ εὐφημίζεσθαι τὴν ἀφικίν τὸν Εὐρύμαχον ὑποθωπεύοντα Τηλέμαχον πρὸς τὸ μαθεῖν περὶ τοῦ ξένου. Cette remarque explique la préférence d'Aristarque pour ἐρχομένοιο.

409. Τόδ(ε) est pris adverbialement : *huc*, ici. Aristarque (*Scholies* H et S) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) τόδε ἀντὶ τοῦ τῇδε.

410. Οἷον, *qualiter*, de quelle façon. C'est notre *comme* exclamatif.

γνώμεναι· οὐ μὲν γάρ τι κακῷ εἰς ὧπα ἑώκει.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΐδα·

Εὐρύμαχ', ἦτοι νόστος ἀπώλετο πατὴρ ἐμοῖο·

οὔτ' οὖν ἀγγελίῃ ἔτι πείθομαι, εἵποθεν ἔλθοι,

οὔτε θεοπροπίης ἐμπάζομαι, ἦντινα μήτηρ

415

ἔς μέγαρον καλέσασα θεοπρόπον ἐξερέηται.

Ξεῖνος δ' οὔτος ἐμὸς πατρώϊος ἐκ Τάρου ἐστίν·

Μέντης δ' Ἀγχιάλαιο δαΐφρονος εὔχεται εἶναι

υἱὸς, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσει.

Ὡς φάτο Τηλέμαχος· φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω.

420

Οἱ δ' εἰς ὀρχηστὺν τε καὶ ἱμερόεσσιν ἀοιδὴν

τρεψάμενοι τέρποντο, μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἔλθεῖν.

Τοῖσι δὲ τερπομένοισι μέλας ἐπὶ ἔσπερος ἦλθεν·

δὴ τότε κακχείοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος.

411. Γνώμεναι équivalent à ὥστε ἡμᾶς γινῶναι τίς ἦν· *Scholies* S : ὥστε γνωρίσθῃναι παρ' ἡμῶν. — Κακῷ, *ignobili*, à un homme de peu. Il ne s'agit pas ici de vertu ni de vice, mais de l'air plus ou moins distingué du personnage. Le visage de cet étranger avait frappé Eurymaque par quelque chose de noble et de vraiment majestueux. Voyez le vers XIV, 426 de l'*Iliade*.

413. Ἐμοῖο. Ancienne variante, ἐμεῖο, qui paraît avoir été la leçon de Zénodote, et qu'ont vivement repoussée Aristarque et son école. *Scholies* H, M et S : ἀγνοοῦντές τινες ἐμεῖο γράφουσιν· ὁμοίως ἐν Ἰλιάδι, μνησθαι πατὴρ· σείο, δέον κτητικῶς. Ce renvoi au vers XXIV, 486 de l'*Iliade* prouve que cette note vient d'Aristoniceus, et qu'elle était l'explication d'une diptère pointée d'Aristarque.

414. Ἀγγελίῃ. Eustathe lit ἀγγελίαις, mauvaise correction byzantine. Bekker lui-même laisse l'hiatus, parce que ἔλθοι prouve qu'il y a ἀγγελίῃ. C'est par erreur que Heyman attribue à Eustathe la leçon ἀγγελίης, qui est impossible, à moins qu'on n'en fasse, par l'iota souscrit, un datif pluriel, ἀγγελίης, forme épique de ἀγγελίαις. — Ἐλθοι a pour sujet ἀγγελίῃ sous-entendu.

415. Ἦντινα. Ancienne variante, εἶτινα. Hérodien : ἀμεινον δέ ἐστι δασύ-

νειν. En effet, Pénélope est femme, et elle doit sans cesse recourir aux devins. Télémaque ne partage point cette superstition. *Scholies* E, Q et S : ἐξεφαύλισεν ἄς γυναιχεῖον ὃν ταῖς τοιαύταις μνηταῖς πιστεύειν. Cette note, qui suit la citation d'Hérodien, n'y est liée par aucune conjonction. C'est une citation de Didyme.

417-419 Ξεῖνος.... Voyez plus haut les vers 175-176, 180-181, et la note sur le vers 105. Télémaque dit ce que lui a déclaré son hôte, et ne peut dire que cela ; car il n'est nullement tenu de se compromettre personnellement par la révélation de ce qu'il croit la vérité.

424. Δὴ τότε κακχείοντες.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 606 et la note sur ce vers. Ancienne variante : Δὴ τότε κοιμήσαντο, καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο. C'est aussi un emprunt à l'*Iliade* (VII, 482 et IX, 713). Avant Aristophane de Byzance, c'est cette leçon même qui était la vulgate. *Scholies* E, H, M, Q et R : μεταποιηθῆναι δέ φασιν ὑπὸ Ἀριτοφάνους τὸν στίχον. Ce qu'ajoute Didyme, car cette note est de lui, signifie que le changement opéré par Aristophane avait des précédents, et qu'il s'appuyait sur les textes des villes, puisque l'*Argolique* seule donnait la vulgate d'alors : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστίθεται. Le sens



Τηλέμαχος δ', ὅθι οἱ θάλαμος περικαλλέος αὐλῆς 425  
 ὑψηλὸς δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,  
 ἐνθ' ἔβη εἰς εὐνὴν, πολλὰ φρεσὶ μερμηρίζων.  
 Τῷ δ' ἄρ' ἅμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε κέδν' εἰδυῖα  
 Εὐρύκλει', ὦπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο ·  
 τήν ποτε Λαέρτης πρίατο κτεάτεσσιν ἐοῖσιν, 430  
 πρωθήβην ἔτ' ἐοῦσαν, εἰκοσάβοια δ' ἔδωκεν ·  
 ἴσα δέ μιν κεδνῇ ἀλόχῳ τίεν ἐν μεγάροισιν,  
 εὐνῇ δ' οὔ ποτ' ἔμικτο, χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός ·  
 ἥ οἱ ἅμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε, καί ἐ μάλιστα  
 δμῳάων φιλέεσκε, καὶ ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα. 435

n'est pas douteux ; car il faut sous-entendre ὁ στίχος (le vers changé par Aristophane), c'est-à-dire Δὴ τότε κοιμήσαντο....

425. Αὐλῆς dépend de ὅθι : à l'endroit de la cour où. Quelques anciens le rapportaient à χώρῳ du vers suivant. Il vaudrait mieux en faire un génitif local que de supposer une construction aussi dure. De toute manière le sens reste le même. Les θάλαμοι, ou chambres à coucher, s'ouvraient d'ordinaire sous la galerie qui bordait la cour ; et c'est dans la galerie même qu'on couchait pendant la belle saison. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers VI, 242-250 et XXIV, 644. Télémaque chez Ménélas, Ulysse chez Alcinoüs, couchent ὑπ' αἰθούσῃ. Il est inutile de donner ici au mot αὐλῆς un sens plus général qu'à l'ordinaire. Il s'agit de la cour, de la cour extérieure du palais, et uniquement de cette cour.

426. Δέδμητο appartient au verbe δέμω, bâtir, et non à δάμνημι. — Περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ. Le θάλαμος de Télémaque formait un pavillon à part, puisqu'on pouvait en faire le tour ; mais la porte était protégée par un abri analogue à la galerie extérieure du palais. Le mot περισκέπτῳ doit être pris dans un sens dérivé, car il ne s'agit point ici d'un belvédère. Le pavillon n'était habité que la nuit, et n'avait certainement point de fenêtres. Il était dans un endroit isolé ; voilà tout ce que dit Homère. Au reste, je n'ai pas besoin de remarquer que le palais d'Ulysse était dans la partie haute de la ville, selon les usages royaux, et dominait la ville comme un fort.

428. Δαΐδας, le pluriel pour le singu-

lier : une torche. Euryclée a la main droite libre, comme on va le voir au vers 436.

429. Εὐρύκλει(α). C'est Euryclée qui avait soigné jadis l'enfance d'Ulysse. On va voir qu'elle a été pareillement la nourrice de Télémaque, c'est-à-dire la femme chargée de veiller à tous ses besoins durant le bas âge. C'est la mère qui allaitait son enfant. Voyez l'*Iliade*, XXII, 83. La nourrice n'était qu'une servante spéciale.

431. Ἐικοσάβοια, une valeur de vingt bœufs. *Scholies* E et Q : εἴκοσι βοῶν τιμήν. C'est par un anachronisme sans excuse que quelques anciens faisaient de εἰκοσάβοια vingt pièces d'or portant l'effigie d'un bœuf : εἴκοσι νομίσματα ἐγκυχαγαμένους ἔχοντα βοῦς (mêmes *Scholies*). L'échange se faisait contre des objets en nature, et la valeur d'un bœuf était prise pour unité : ainsi le bouclier de Diomède était estimé neuf bœufs, et celui de Glaucus cent bœufs. Voyez l'*Iliade*, VI, 236. C'est avec toute sorte d'objets en nature que les Grecs achètent du vin, *Iliade*, VII, 472-475 ; et l'usage de la monnaie est bien postérieur non-seulement au temps du siège de Troie, mais à l'époque même où vivait Homère.

433. Ἐμικτο, sous-entendu αὐτῇ. — Χόλον δ' ἀλέεινε équivaut à χόλον γὰρ ἀλέεινε.

435. Φιλέεσκε, elle aimait de tout temps. Le fréquentatif n'est pas sans dessein ; et *amabat* ne rend que ἐφίλει. Il s'agit d'une affection qui date des premiers jours de la vie de Télémaque, et qui n'a jamais cessé un instant.



Ὀΐξεν ᾧ θύρας θαλάμου πύλα παρταῖς·  
 ἔπειθ' ὃ ἐν ἰείτρῳ, μάλιστ' ὃ ἔκλυε χερῶν·  
 καὶ τὸν μὲν γράτης παμπρόεας ἔμβαλε χερσίν.  
 Ἥ μὲν τὸν πύλασσι καὶ ἀσκήσασσι χερῶν,  
 παστῶν ἰγκρεμίσσας παρὰ πύλας λεχέεσσι,  
 βῆ δ' ἵμεν ἐκ θαλάμου. θύρην δ' ἐπέκρυψε κροῖνῃ,  
 ἀργυρέῃ, ἐπὶ δὲ κλῆιδ' ἐπέκρυψε ἑμάνῃ.  
 Ἐνθ' ὄγε πινύρχος, κεκαλυμμένος αἶς αἰώτω,  
 βούλεται χρυσὴν ἔσθην ὅλον τὴν πέτραδ' Ἀθήνῃ.

440

436. Ὀΐξεν a pour sujet Eurycle. — Πύλα παρταῖς, artistiquement construite. Scholies S : πύλῃς, καλῶς κατασκευασμένης.

437. ἔπειθ' a pour sujet Télémaque.

439. Γράτης. Ancienne variante, γράτης. — Π. παμπρόεας désigne un haut degré de réflexion, la prudence et la sagesse à leur comble. Scholies P : τῆς πύλας καὶ εὐνοίας μέγας ἐχούσης.

439. Τῶν... χερῶν, illam (scilicet) amicum. Il n'y a aucun inconvénient à traduire simplement, *le tuteur*; mais l'explication rigoureuse doit tenir compte de τὸν, surtout étant ainsi éloigné de son substantif.

440. Παστῶς est synonyme de τρυφερός. Voyez la note sur le vers III, 443 de l'*Illade*.

441. Ἐπέκρυψε κροῖνῃ, attenué comme elle tira avec l'anneau. Didyme (Scholies E et V : ἐκτετακτο τῷ κόρυμπι λευκῶντι. Scholies Q : κροῖνῃ... λεύκεται δὲ καὶ ὁ κίρκος τῆς θύρας.

442. Κλῆιδ' (a), le verrou. Didyme (Scholies E, H, M, Q, S et V) : τὸ λευκῶντι ὡς ἑμάν κλῆιδον. — Ἐπέκρυψε, elle allonge, c'est-à-dire elle fit entrer

dans la gâche. — Ἰμάντι, avec la courroie. Le verrou était à l'intérieur; mais on pouvait le manœuvrer du dehors à l'aide de deux courroies, dont l'une servait à fermer et l'autre à ouvrir la porte. Quand Eurycle a ouvert la porte, vers 436, elle a tiré une des deux courroies; maintenant elle tire l'autre. Il ne s'agit point ici d'un loquet; car la courroie, avec un loquet, ne sert que pour ouvrir, et la porte, aussitôt tirée, est fermée. Didyme (Scholies E, H, M, Q, S et V : οἷο δὲ εἶχεν ἱμάντας ἑξωτερικούς καὶ πύλῃς τρέσαν, ὅν μὲν ἐκ ἑξῆς, ὅν δὲ ἐξ ἀκροτέρων, εἰς τὸ ἀνοίγειν καὶ ἀνέχει καὶ κλείει. Il y a d'autres explications anciennes; mais celle-ci est la seule qui tienne compte du sens propre des mots du texte. Rien d'ailleurs n'était plus facile, avec ce système, que de se garantir contre l'invasion des facheux. On faisait rentrer à l'intérieur les deux courroies.

443. Οἷος αἰώτω, d'une fleur de brebis, c'est-à-dire d'une fine laine, d'une chaude couverture. Scholies H : τῷ ἄνθει τῆς οἰᾶς ὃ ἐστὶ τῇ σισύμφῃ. ἔχον τῷ ἐξ ἀκάλων ἄριστον γένος περιβολίου.

## ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Β.

### ΙΘΑΚΗΣΙΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΤΗΛΕΜΑΧΟΥ ΑΠΟΔΗΜΙΑ.

Télémaque convoque l'assemblée du peuple, et expose aux citoyens ses griefs contre les prétendants (1-79). Réponse d'Antinoüs au discours de Télémaque, et réplique de Télémaque au discours d'Antinoüs (80-143). Présage envoyé par Jupiter, et interprété par le vieil augure Alithersès; risées d'Eurymaque au sujet de cet oracle menaçant (146-207). Télémaque et les prétendants continuent de ne point s'entendre, et l'assemblée se termine sans résultat (208-259). Minerve, sous la figure de Mentor, console Télémaque, et lui promet de l'accompagner à Pylos et à Sparte (260-295). Télémaque, à l'insu de sa mère, prépare les provisions nécessaires pour le voyage (296-381). Minerve procure à Télémaque un navire et des rameurs, et endort de bonne heure les prétendants; puis elle fait aussitôt équiper le navire, et mettre à la voile dès le soir pour Pylos (382-434).

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ροδοδάκτυλος Ἥως,  
ὦρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσῆος φίλος υἷος,  
εἵματα ἐσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὦμῳ,  
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,  
βῆ δ' Ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῶ ἐναλίγκιος ἄντην.  
Αἶψα δὲ κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν  
κηρύσσειν ἀγορὴνδε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς.  
Οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ' ἡγείροντο μάλ' ὤχα.

5

1. Ἦμος.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 477 et la note sur ce vers.

3. Περὶ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὦμῳ. Ancienne variante, περὶ δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος (*Iliade*, II, 43). — Ὦμῳ. Le baudrier auquel était suspendu le glaive descendait de l'épaule droite au flanc gauche.

4. Ποσσὶ δ' ὑπὸ.... Voyez, dans l'*Iliade*,

le vers II, 44, et la note sur ce vers. Ceux qui mettaient, au vers 3, μέγα βάλλετο φᾶρος, ajoutaient après celui-ci le vers qui le suit dans le chant II de l'*Iliade* : Ἄμφι δ' ἄρ' ὦμοισιν....

6-8. Αἶψα δὲ κηρύκεσσι.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 50-52, et la note sur le deuxième de ces trois vers.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγεσθην ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,  
 βῆ ῥ' ἵμεν εἰς ἀγορὴν, παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος, 10  
 οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἔποντο.  
 Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.  
 Τὸν δ' ἄρα πάντες λαοὶ ἐπερχόμενον θιγῶντο·  
 ἔζετο δ' ἐν πατρὸς θώκῳ, εἴξαν δὲ γέροντες.  
 Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἥρως Αἰγύπτιος ἦρχ' ἀγορεύειν, 15  
 ὅς οἱ γήραϊ κυρὸς ἔην καὶ μυρία ἦδη.  
 Καὶ γὰρ τοῦ φίλος υἱὸς ἅμ' ἀντιθέω Ὀδυσῆϊ  
 Ἴλιον εἰς εὐπωλὸν ἔβη κοίλης ἐνὶ νηυσὶν,  
 Ἀντιφῶς αἰχμητὴς· τὸν δ' ἄγριος ἔκτανε Κύκλωψ  
 ἐν σπηϊ γλαυρυῶ, πύματον δ' ὀπλίσσατο δόρπον. 20

9. Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγεσθην.... Voyez l'*Illiade*, I, 57.

11. Δύω κύνες ἀργοί, *vulgo* κύνες κόδας ἀργοί. Bekker, Fæsi, Hayman, Apicis et La Roche ont rétabli la leçon alexandrine. *Scholies* M : Τηλέμαχος διὰ τὸ ἀτφαλέστερον καὶ τὴν ἐπήρειαν τῶν ἐχθρῶν δὴ ἐκέχτητο. Dindorf lui-même, qui a gardé la vulgate dans son texte, a dû laisser le lemme des *Scholies* E, M et Q : ἅμα τῷγε δύω κύνες. Si le nombre n'est pas réduit par le mot δύω, Télémaque est accompagné d'une meute. C'est déjà bien assez de deux chiens pour aller ailleurs qu'à la chasse. Virgile, *Énéide*, VIII, 461-462, confirme la leçon δύω : « Nec » non et gemini custodes limine ab alto » Procedunt gressumque canes comitantur » herilem. » Le passage où se trouvent ces vers latins n'est qu'une traduction plus ou moins libre de ce qui précède notre vers 11.

13. Τὸν δ' ἄρα.... Virgile a développé en deux vers, à propos de Camille, *Énéide*, VII, 812-814, ce tableau de l'admiration populaire.

14. Θώκῳ. C'était un siège de pierre ou de marbre. Voyez le vers VIII, 6, et, dans l'*Illiade*, XVIII, 504. Il y avait des sièges et des bancs dans les lieux d'assemblée publique, comme plus tard dans les théâtres. — Εἴξαν. Les vieillards font honneur au fils d'Ulysse, et ne lui disputent point le droit de s'asseoir à la première place. — Γέροντες est dit au propre, et non pas dans le sens d'hommes du conseil, comme ces

gérantes de l'*Illiade*, dont faisait partie le jeune Diomède lui-même. C'est bien un vieux qui va parler. Aristarque (*Scholies* E, H, M et Q) : (ἡ διπλή, ὅτι) γέροντας νῦν τοὺς πρεσβυτέρους ἀκουστέον, ὧν ἂν εἴη καὶ ὁ διαλεγόμενος νῦν. Il n'y a point de conseil à Ithaque ; et tout ce qui précède, comme tout ce qui va suivre, nous montre une pure anarchie, la plus complète absence de gouvernement. Mais, aux temps héroïques, on respectait la vieillesse, et les vieillards avaient toujours, dans les cérémonies publiques, le pas sur les jeunes gens. Leur privilège ici, c'est d'être assis aux premiers rangs, près du siège royal.

15. ἥρως marque aussi bien la distinction du rang et des mérites civils que la supériorité des vertus militaires.

19-20. Ἀντιφῶς.... D'après une scholie trouvée par Jacob La Roche, Aristarque avait mis l'obel à chacun de ces deux vers : ἀθετοῦνται οἱ δύο στίχοι καὶ ὀβελίζονται. A la rigueur, on peut les retrancher ; mais il vaut certainement mieux que φίλος υἱός soit précisé par Ἀντιφῶς αἰχμητὴς, et qu'on sache ce qu'est devenu ce fils, surtout avec τρεῖς δὲ οἱ ἄλλοι ἔσαν, qui constate sa mort.

20. Πύματον.... δόρπον. Il ne s'agit pas du dernier repas fait par Polyphème pendant sa vie, mais seulement du compagnon d'Ulysse que Polyphème a mangé le dernier. — Ὀπλίσσατο, *vulgo* ὀπλίσσατο. Je rétablis, avec Jacob La Roche, l'orthographe d'Aristarque.

Τρεῖς δέ οἱ ἄλλοι ἔσαν, καὶ ὁ μὲν μνηστῆρσιν ὁμίλει,  
 Εὐρύνομος, δύο δ' αἰὲν ἔχον πατρώϊα ἔργα·  
 ἀλλ' οὐδ' ὥς τοῦ λήθετ' ὀδυρόμενος καὶ ἀχέων.  
 Τοῦ δ' γε δακρυχέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω· 25  
 οὔτε πω ἡμετέρη ἀγορὴ γένητ' οὔτε θόωκος,  
 ἐξ οὗ Ὀδυσσεὺς δῖος ἔβη κοίλης ἐνὶ νηυσίν.  
 Νῦν δὲ τίς ὧδ' ἡγείρε; τίνα χρεὶν τόσον ἵκει  
 ἢ νέων ἀνδρῶν, ἢ οἱ προγενέστεροί εἰσιν;  
 Ἥέ τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυεν ἐρχομένοιο, 30  
 ἦν χ' ἡμῖν σάφα εἴποι, ὅτε πρότερός γε πύθοιτο;  
 ἢέ τι δήμιον ἄλλο πιφαύσκεται ἢδ' ἀγορεύει;  
 Ἐσθλός μοι δοκεῖ εἶναι, ὀνήμενος. Εἴθε οἱ αὐτῷ

22. Αἰέν, deuxième leçon d'Aristarque. Il avait écrit d'abord ἄλλοι. Didyme (*Scholies H*) : διχῶς Ἀρίσταρχος, δύο ο δ' ἄλλοι ἔχον καὶ δύο δ' αἰὲν ἔχον. — Αἰὲν ἔχον, *perpetuo habebant*, occupaient leur vie à. — Ἔργα, les travaux, c'est-à-dire la culture des champs.

23. Ἀλλ' οὐδ' ὧς, *sed ne sic quidem*, mais pas même ainsi, c'est-à-dire bien qu'ayant encore trois de ses fils vivants. Les Alexandrins remarquaient, à ce propos, combien Homère est un peintre exact de la nature humaine. *Scholies E, H, M, Q et S* : τὸ συμβαῖνον εἰς τοὺς γονέας παρεφύλαξεν. οὐ γὰρ οὕτως ἢ τῶν ζώντων παρουσία εὐφραίνει ὥς ἢ τοῦ ἐνὸς ἀπώλεια λυπεῖ.

24. Τοῦ, *vulgo* τοῖς, correction byzantine. Ancienne variante, τοὺς. Ici τοῦ est un génitif causal, et il équivaut à ἐνεκα αὐτοῦ. Il va avec δακρυχέων, tandis que τοῖς ou τοὺς dépendraient des verbes. *Scholies M* : ὑπὲρ τούτου.

25. Οὔτε πω ἡμετέρη, *vulgo* οὔτε ποθ' ἡμετέρη. Je rétablis la leçon d'Aristarque, qui est plus précise que la vulgate, bien qu'au fond le sens soit le même. Égyptius, en disant *pas encore*, dit *voici la première fois*, ce qui amène à merveille ses expressions d'étonnement. La leçon d'Aristarque est constatée par les *Scholies H, M, S* : Ἀρίσταρχος, οὔτε πω. — Θόωκος, comme θόωκος, mais dans un sens plus général que le θόωκος du vers 14 : *consessus*, séance.

28. Ὡδ(ε), *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà réunis. La traduction de ὧδε par *huc* est fausse, ici comme partout ailleurs dans les vers d'Homère. Voyez la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — ἵκει. La leçon ἡγείρε, signalée par Hayman, d'après une correction que mentionne Bekker, ne se trouve que dans un seul manuscrit, et n'est en réalité qu'une faute d'iotacisme.

29. Νέων ἀνδρῶν dépend de τίνα, de même que ἐκείνων, qu'il faut sous-entendre après ἢ, devant les mots οἱ προγενέστεροί εἰσιν.

30. Στρατοῦ.... ἐρχομένοιο. Quelques anciens entendaient ceci d'une armée prête à envahir Ithaque. Mais il s'agit évidemment de l'armée partie avec Ulysse, et dont on attendait depuis dix ans le retour. On ignorait sa complète destruction; et στρατοῦ ἐρχομένοιο, *de exercitu veniente*, équivaut à περὶ νόστου τῶν στρατιωτῶν : sur le retour de nos soldats. Didyme (*Scholies H, Q, S*) : τινὲς, πολέμιων στρατοῦ· ἀμεινον δὲ, τοῦ ἐπὶ Ἴλιον στρατεύσαντος.

31. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Ancienne variante, ὅτι. Les deux mots ici donnent le même sens à peu près; mais ὅτε est plus précis. On ne peut d'ailleurs expliquer, comme font les Byzantins, ὅτε par ἡνίκα, qui est faux ou tout au moins inexact, vu le contexte.

33. Ὀνήμενος, *utilis*, un homme qui

Ζεὺς ἀγαθὸν τελέσειεν, ὅ τι φρεσὶν ἦσι μενανῶ.

Ὡς εἶπε· χαίρει δὲ στήθεϊ, Ὀδυσσεὺς φίλος υἱός, 35  
οὐδ' ἄρ' ἐπὶ οὐδὲν ἦστο, μενέτησεν ὃ ἀγορεύειν·  
στῆ δὲ μέσῃ ἀγορῇ· σκῆπτρον δέ αἱ ἐμβαλε χεῖρ  
κῆρυξ Πεισῆκος, πεπρωμένα μῆδεα εἰδώς.

Πρῶτον ἔπειτα γέροντα καθιπτόμενος προσέειπεν·

Ὁ γέρον, οὐχ ἑκάς σῶτος ἀνὴρ (τίχῃ ὃ εἴσεαι αὐτός), 40  
ὥς λαὸν ἡγεῖρα· μάλιστα δέ μ' αἴγως ἰάνει.  
Οὔτε τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἐκλύον ἐρχομένω,  
ἦν γ' ὑμῖν σάφα εἶπω, ὅτε πρότερός γε πύθαιμην,  
οὔτε τι οἴμιον ἄλλος πειρώσκειμαι οὐδ' ἀγορεύω·  
ἀλλ' ἐμὸν αὐτοῦ χρεῖος, ὃ μοι κακὸν ἔμπεσεν αἴκω, 45

rend service, c'est-à-dire un citoyen dévoué au bien public. Hayman prend ὀνήμενος dans le sens passif, et sous-entend εἶναι : *may be gratified*, c'est-à-dire *I wish him well!* Cette explication avait déjà été proposée par quelques anciens. *Scholies B* : εἰς τὸ ὀνήμενος λείπει τὸ εἶναι, ἀντὶ τοῦ, εἶναι ὀνηθισόμενος. Mais les souhaits pour le bonheur de celui qui a eu la bonne idée de convoquer les citoyens se trouvent immédiatement après le mot ὀνήμενος. — Si l'on conteste à ὀνήμενος le sens actif, qu'il a pourtant, on n'a nul besoin de recourir à une ellipse peu naturelle, et il suffit d'entendre : digne de récompense. C'est ainsi que l'expliquaient la plupart des anciens. *Scholies H, Q et S* : ἀξιος ὀνήσεως. Cette interprétation revient, pour la pensée, à celle qui s'offre naturellement ; car on ne récompense un homme que pour des services rendus.

34. Ὅ τι (*quodcumque*) est dit d'une façon générale ; mais le vieillard suppose un bon dessein actuel, et comprend spécialement dans son vœu l'accomplissement de ce dessein.

35. Φήμη équivalant ici à κληδόνι, à μαντείᾳ. Télémaque prend les bonnes paroles d'Égyptius comme un présage favorable, comme une manifestation de la volonté divine touchant le succès de sa cause. *Scholies E* : λέγει δὲ τὸν λόγον τοῦ Αἰγυπτίου, ὃν ὡς μαντείαν ἐνδεξάμενος ὁ Τηλέμαχος ἐχάρη οἰωνιζόμενος ἐκ τούτου ὅτι τὰ κατὰ σκοπὸν αὐτῷ πάντα εἰς τέλος ἀγθήσεται.

39. Καθιπτόμενος. On a vu καθάπτεσθαι. *Iliade*, I, 582, dans le sens le plus favorable, puisqu'il est accompagné de ἐπέεσσιν... μαλακοῖσιν. Télémaque ne fait point de reproches au vieillard, et καθιπτόμενος signifie seulement *alloquens*. Aristarque (*Scholies B*) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) τὸ καθιπτομαι ἐπὶ δύο λαμβάνεται, ἐπὶ καλοῦ καὶ κακοῦ. *Scholies H et S* : τὴν ἀπότασιν τῶν λόγων ποιούμενος. Zénodote dans Miller : καθάπτεσθαι, ἐπὶ τοῦ ἐπικλῆσαι καὶ ἐπὶ τοῦ ἀνειμένως καὶ μετὰ μαλακίας λέγειν.

41. Ἥγεῖρα. Zénodote écrivait ἡγεῖρε, mauvaise correction rejetée par Aristarque : « Avec ἡγεῖρε, disait Aristarque, il faudrait lui et non pas moi, pour complément à ἰχάνει. » Didyme (*Scholies H et M*) : ἐλέγχεται δὲ διὰ τοῦ, μάλιστα δέ με· ἐχρῆν γὰρ αὐτόν.

42-44. Οὔτε τιν' ἀγγελίην.... Voyez plus haut les vers 30-32 et les notes sur ces trois vers.

42. Ἐκλύον. Zénodote, ἦτον. Aristarque trouvait cette correction ridicule, parce que la forme ἦτον appartient au verbe εἶμι (aller), et non point au verbe αἶτω (entendre), dont l'imparfait homérique est αἶον sans augment. C'est ainsi qu'il faut paraphraser la note de Didyme (*Scholies H et M*) : γελοῖως γράφει Ζηνόδοτος ἦτον, ἀπὸ τοῦ αἶτειν, ὃ ἐστὶν ἀκούειν.

45. Ὅ est dans le sens de ὅτι, et non point un conjonctif se rapportant à χρεῖος. Aristarque (*Scholies B, H et M*) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ὃ μοι, ἀντὶ τοῦ ὅτι μοι. — Κακόν.

δοιά· τὸ μὲν πατέρ' ἐσθλὸν ἀπώλεσα, ὅς ποτ' ἐν ὑμῖν  
τοῖσδεσσιν βασιλεὺς, πατήρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν·

νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα  
πάγχυ διαραΐσει, βίοτον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσσει.

Μητέρι μοι μνηστῆρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελούσῃ, 50  
τῶν ἀνδρῶν φίλοι υἱες, οἳ ἐνθάδε γ' εἰσὶν ἄριστοι·  
οἳ πατρὸς μὲν ἐς οἶκον ἀπερρίγασιν νέεσθαι  
Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐεδνώσαιο θυγάτρα,

Aristophane de Byzance écrivait κακά, qui allait avec δοιά. C'est contre cette leçon qu'est dirigée la note de Nicanor, qui demande un signe de ponctuation après οἶκω (*Scholies* S et V) : μετὰ τοῦτο ὑποστιχτέον.

46. Δοιά est pris adverbialement : *dupliciter*, de deux façons. *Scholies* E : Ἀρίσταρχος τὸ δοιά ἀντὶ τοῦ διχῶς ἀκούει. D'autres anciens expliquaient δοιά comme une ellipse : δοιά κακά. *Scholies* M : ἐπειδὴ εἶπε κακὸν ἐνικῶς, ὥς λαμβανόμενος ἑαυτοῦ ἐπάγει, οὐχ ἐν κακὸν, ἀλλὰ δύο. Les deux explications donnent un sens identique.

46-47. Ἐν ὑμῖν τοῖσδεσσιν, *inter vos istos*, parmi vous que voilà. On écrit ordinairement τοῖσδεσσι avec circonflexe ; mais cette orthographe n'est point exacte. Voyez la note XIII, 258.

48. Νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, sous-entendu κακὸν ἐμπεσιν οἶκω. C'est par rapport à la maison que la mort d'Ulysse est un malheur moindre que ce qui se passe aujourd'hui. Il s'agit, non pas des sentiments de Télémaque, mais d'une comparaison entre la perte d'un homme et l'anéantissement d'une race royale. Hayman : « In reference to his house, the suitors' licence and pillage were worse than his father's death. » On peut considérer aussi μείζον comme une hyperbole destinée à produire de l'effet, et à soulever plus énergiquement l'indignation de l'assemblée contre les prétendants de Pénélope. *Scholies* M et Q : οὐχ ὥς προκρίνων τοῦ πατρὸς τὴν οὐσίαν, ἀλλὰ τὴν κατηγορίαν αὐξῶν τῶν νέων.

49. Διαραΐσει, *vulgo* διαρραΐσει. Voyez la note I, 251 sur διαραΐσουσι.

50. Ἐπέχραον. Aristophane de Byzance, ἐπέχρων. — Entre les vers 50 et

51, Aristophane de Byzance intercalait les deux suivants, empruntés au chant I, 245-246 : Ἄλλοι θ' οἳ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ Ὑλήεντι Ζακύνθῳ. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies* H et M), Télémaque ne s'adresse qu'aux prétendants Ithaciens, les seuls redoutables : οὐκ ὀρθῶς· περὶ γὰρ τῶν ἐν Ἰθάκῃ φροντίζει μόνων, οὓς ἀπελάσας, οὐκ ἂν ἐφρόντισε τῶν λοιπῶν. Les Ithaciens n'étaient que douze ; les étrangers étaient bien plus nombreux, car il y avait une centaine de prétendants, comme on le voit aux vers XVI, 247-251. Mais chacun des étrangers ne valait que comme un seul individu, ou à peu près ; car les serviteurs venus avec eux n'étaient qu'une dizaine, tandis qu'un seul Ithacien représentait les forces de toute une opulente famille. C'est ce qu'on répondait aux calculs d'Héraclide, et à cette question qu'il faisait à propos du discours de Télémaque (*Scholies* H, M, Q et R) : πῶς ὁ Τηλέμαχος κατασμικρύνει ἐν τῇ δημηγορίᾳ συστειλλῶν τὸ πλῆθος εἰς μόνους τοὺς Ἰθακήσιους ;

52. Πατρός, du père (de Pénélope). — Οἶκον. Ceci suppose que le vieil Icarus n'habitait pas bien loin d'Ithaque. Voyez la note I, 276. Quelques anciens en concluaient qu'il habitait Ithaque même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'habitait point Sparte sa patrie ; car Télémaque, à Sparte, ne va pas le voir, et ne parle aucunement de lui.

53. Ὡς κ(ε). Ancienne variante, ὅς κ(ε). — Ἐεδνώσαιο ne signifie point qu'Icarus fournira une dot à Pénélope, mais qu'il s'entendra avec le prétendant par elle agréé, au sujet des ἐεδνα, c'est-à-dire des cadeaux que celui-ci devra faire. Voyez, I, 277, la note sur ἐεδνα. Icarus échan-

δοίη δ' ὧ κ' ἐθέλοι καὶ οἱ κεχαρισμένος ἔλθοι.

Οἱ δ' εἰς ἡμέτερον πωλεύμενοι ἥματα πάντα,

55

βοῦς ἱερεύοντες καὶ δῖς καὶ πίνοντας αἶγας,

εἰλαπινάζουσιν πίνουσί τε αἶθοπα οἶνον

μαψιδίως· τὰ δὲ πολλὰ κατάνεται. Οὐ γὰρ ἔπ' ἀνὴρ

οἶος Ὀδυσσεὺς ἔσκεν, ἀρὴν ἀπὸ οἴκου ἀμῦναι.

Ἡμεῖς δ' οὐ νύ τι τοῖσι ἀμυνέμεν· ἥ καὶ ἔπειτα

60

λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα καὶ οὐ δεδαηκότες ἀλκὴν.

gera sa fille contre les cadeaux du fiancé. On peut traduire ici ἐεδνόομαι dans la simple acception de *marier*.

54. Καὶ οἱ... ἔλθοι, sous-entendu le sujet δς, dont l'idée est dans ὧ.

55. Ἡμέτερον, notre (maison). Ancienne variante, ἡμετέρου, c'est-à-dire οἶκον ἡμετέρου (ἐμοῦ) πατρός.

58. Μαψιδίως, *temere*, sans règle aucune. Ils ne boivent pas selon la soif, ils ne mangent pas selon la faim; il ne s'agit pour eux que de passer agréablement les journées. — Τὰ δέ, *ista autem*, or les choses gaspillées par eux. — Πολλὰ κατάνεται, se détruisent en grande quantité. On peut, si l'on veut, unir πολλά à τάδε. Alors Télémaque dirait : « Nos immenses richesses périssent » — Apollonius, au mot ἀνεται, cite κατάνεται, et en fait un synonyme de καταλύεται, de ἀναλίσχεται. Quelques anciens entendaient, par τὰ δὲ κατάνεται, l'accomplissement des mauvais desseins des prétendants. Mais alors πολλά faisait difficulté. Télémaque parle de la chose détruite, et non du plan de destruction. *Scholies S* : ταῦτα δὲ πολλὰ ὄντα καταναλίσχεται. C'est ce que prouve l'hyperbole même du vers 64 : οἶκος ἐμὸς διόλωλε. — Ἐπ(ι), c'est-à-dire ἐπεστι : *adest*, est ici.

59-60. Ἀμῦναι et ἀμυνέμεν équivalent à ὥστε ἀμῦναι, ὥστε ἀμυνέμεν.

60. Ἡ καὶ ἔπειτα, *vulgo* ἥ καὶ ἔπειτα. L'écriture ancienne permettait de transcrire indifféremment E par ἥ ou par ἦ. Hérodién approuve également l'une et l'autre transcription. C'est qu'en effet, quelque orthographe qu'on adopte, le sens de la phrase reste le même. Le ton seul était différent. Avec ἥ, Télémaque dit : « Ou bien (si je n'usais pas de ce pouvoir) je ne serais désormais qu'un lâche. » Il dit,

avec ἦ : « Certes (sans cela), je serais un lâche. » — Mais il semble que ἥ fait mieux sentir que la phrase est conditionnelle. Hayman, qui écrit ἥ, explique comme nous, qui préférons la conjonction : « And we are « no ways able to repel (the wrong); sure « enough in that case (*i. e.* in case we « ware) we should be (lit. shall be) poor « creatures, and incapable of a bold deed; « of course I would resist, if I had only « the power. » — La note d'Hérodién est donnée par les *Scholies H* : οἱ μὲν γράσουσι περισπωμένως, οἱ δὲ ὀξύτόνως· καλῶς δὲ ἔχουσι καὶ τὰ δύο. — Quelques-uns croient que Télémaque, en disant ἡμεῖς, désigne, avec lui-même, sa mère et son grand-père. Ils rapprochent les deux vers d'Ovide, *Heroïdes*, I, 97-98 : « Tres sumus inbelles numero, sine viribus, uxor, « Laertesque senex Telemachusque puer. » Mais comment appliquer à une femme et à un vieillard le reproche de n'être pas belliqueux? Il s'agit donc de Télémaque seul. L'emploi du pluriel pour le singulier est tout ce qu'il y a de plus habituel chez les poètes; on trouve même le pluriel à côté du singulier dans la même phrase, dans le même vers. Euripide, *Hippolyte*, vers 244 : αἰδοῦμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι, et vers 660 : ἄπειμι, σῖγα δ' ἔξομεν στόμα. Le futur ἐσόμεσθα dans le sens conditionnel ne présente pas non plus la moindre difficulté quelconque.

61. Λευγαλέοι, ici comme partout, est pris en mauvaise part. *Scholies S* : ἀσθενεῖς, ἀδύνατοι. Le sens donné au mot λευγαλέος, par Mme Dacier et Dugas-Monthel, *terrible*, est tout à fait imaginaire. Il n'a été inventé que pour expliquer ἐσόμεσθα par *je serai*, et pour faire de la phrase une menace. Mais Télémaque ne pense qu'à Ulysse comme vengeur; et un



Ἦ τ' ἂν ἀμυναίμην, εἴ μοι δύναμις γε παρείη.  
 Οὐ γὰρ ἔτ' ἀνσχετὰ ἔργα τετεύχεται, οὐδ' ἔτι καλῶς  
 οἶκος ἐμὸς διόλωλε· νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί,  
 ἄλλους τ' αἰδέσθητε περικτίονας ἀνθρώπους, 65  
 οἳ περιναιετάουσι· θεῶν δ' ὑποδείσατε μῆνιν,  
 μή τι μεταστρέψωσιν, ἀγασσάμενοι κακὰ ἔργα.  
 Λίσσομαι ἡμὲν Ζηνὸς Ὀλυμπίου ἡδὲ Θέμιστος,  
 ἦτ' ἀνδρῶν ἀγορὰς ἡμὲν λύει ἡδὲ καθίζει·  
 σχέσθε, φίλοι, καί μ' οἶον ἐάσατε πένθει λυγρῷ 70  
 τείρεσθ', εἰ μή πού τι πατήρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,  
 δυσμενέων κάκ' ἔρεξεν εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς·  
 τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε δυσμενέοντες,  
 τούτους ὀτρύνοντες. Ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἶη

futur aussi contingent que celui dont il prétendrait faire peur n'eût pu que faire hausser les épaules aux prétendants. — Οὐ δεδαηκότες équivalait à *nescii, imperiti*. Il s'agit d'une absolue incapacité militaire.

64. Νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί (*indigne-mini vel ipsi*) signifie que les faits sont flagrants et criants; que les Ithaciens n'ont pas besoin que Télémaque excite leur indignation par ses discours; que cette indignation éclaterait spontanément, à l'aspect de pareils désordres.

65-66. Περικτίονας... οἳ περιναιετάουσι, insistance homérique, analogue à celle qu'on a vue, I, 299-300. Ici, pas plus que là, ce n'est une simple tautologie, ni surtout une tautologie vicieuse. Tous les orateurs, dans leurs discours, ont des formes analogues. Télémaque, après avoir dit, *nos voisins*, précise et complète sa pensée : « Oui, les peuples qui habitent autour d'Ithaque. » Aussi faut-il une virgule après ἀνθρώπους.

66. Μῆνιν, le ressentiment. Voyez, *Iliade*, I, 1, la note sur ce mot.

67. Μή τι μεταστρέψωσι, craignant qu'ils ne changent en quelque point (à votre égard), c.-à-d. qu'ils cessent de vous être favorables, et qu'ils vous deviennent hostiles. Le verbe μεταστρέφω est pris intransitivement, comme au vers XV, 203. On écrit même ordinairement μήτι en un seul mot. Hayman : « Sometimes νόον follows, » completing the sense, here μῆνιν prece-

« ding suggest some such word. » — Ἀγασσάμενοι est dit en très-mauvaise part, et signifie stupéfaits, indignés. *Scholies E* : τινὲς τὸ ἀγασσάμενοι ἀντὶ τοῦ μεμψάμενοι ἐκλαμβάνουσιν. οὐκ ἔστι δὲ, ἀλλὰ σημαίνει τὸ ἐκπλαγέντες, ὡς ἐπὶ τινι μεγάλῳ παρανομήματι δηλονότι.

68. Θέμιστος. On a vu, *Iliade*, XV, 87, Θέμιστι, et, XX, 4, Θέμιστα. Homère se sert en outre de l'accusatif pluriel θέμιστας, *Iliade*, XVI, 387, pour signifier les procès. La déclinaison Θέμις, Θέμιδος n'est point homérique. Suivant les *Scholies S*, Θέμιστος appartenait au dialecte éolien.

71. Εἰ μή που, *nisi forte*, à moins que. Télémaque admettrait, dans ce cas, que les citoyens lésés par Ulysse eussent droit à une compensation, et il se résignerait à subir patiemment les avanies dont il vient de se plaindre : τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε (vers 73).

74. Τούτους, *istos*, ces gens-là : les misérables qui me dévorent. — Ὀτρύνοντες est dit hyperboliquement, pour οὐ κωλύοντες, οὐκ ἐπέχοντες. Les pères des prétendants ithaciens auraient pu empêcher leurs fils de se livrer à ces déportements; et c'était le devoir du peuple entier de faire respecter la maison d'Ulysse. Laisser libre carrière aux folies d'une jeunesse sans vergogne, c'est se faire complice de ces folies, c'est les autoriser, les déchaîner, les encourager. *Scholies E* : οὐς γὰρ τις κωλύειν δυνάμενος, διὰ τὸ εἶναι κύριος αὐτῶν,



ὑμέας ἐσθέμενοι κειμήλιά τε πρόβατον τε.

75

Εἰ γ' ὑμεῖς γε φάγεα, τίγ' ἔνι ποτα καὶ ἄσος εἶτ'.

Τόσσα γάρ ἐν κατὰ ἕστω ποτιπυσσοίμεθα μύθῳ,

χρήματα' ἀπαιτίζοντες, ἕως κ' ἀπὸ πάντα ὀθείη·

νῦν δέ μοι ἀπρήκτους ὀδύνας ἐμὲ βάλετε θυμῷ.

Ὡς φάτο γλώφμενος, πρὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ,

80

δάκρυ' ἀναπρήσας· ἄκτος ὃ ἔλε λαὸν ἅπαντα.

ἐφ' κλημμένῳ εἶν, ὅστις ἐν εἴῃ ἰντιμὸς ὁ τῆν τῆς ἀλκίας ἐστῶσαν πῖστοις δεδωκός.

75. Ὑμέας, vous, c'est-à-dire des hommes d'Ithaque, et non pas des étrangers, comme étaient la plupart des prétendants. La suite explique cette préférence. Il n'y a pas de recours contre celui dont les biens sont hors de portée, et dont la personne seule est sous notre main. Télémaque ne parle point de vengeance, mais de compensation matérielle. — Πρόβατον est un ἀπρὸς εἰρημένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. C'est l'équivalent abstrait du concret πρόβατα, mais de πρόβατα dans l'acception générale de troupeaux. Voyez la note XIV, 124 de l'*Iliade*. Il s'agit des bœufs et des porcs aussi bien que des moutons. Didyme : τὴν κτήσιν τῶν τετραπόδων. Eustathe commente assez bien πρόβατον. Mais les scholiastes E et S gâtent l'explication de Didyme, en faisant de πρόβατα le synonyme de πρόσποδον et de περιουσίαν, sous prétexte que le revenu et la richesse proviennent de la possession des troupeaux. Scholies E : ἀπ' ἧς (κτῆσεως) προβαίνει ἡ οὐσία. Scholies S : ἀπὸ τοῦ προβαίνειν ἐκ τούτου (τοῦ κελῆσθαι τετράποδα) τὴν οὐσίαν.

76. Τισίς, pensatio, une satisfaction pour le dommage éprouvé.

77. Μύθῳ, d'après l'explication ordinaire, dépend de ποτιπυσσοίμεθα, ou, comme quelques-uns écrivaient, προτιπυσσοίμεθα. Suivant Nicanor, μύθῳ va avec ἀπαιτίζοντες du vers 78, et ποτιπυσσοίμεθα équivalant à προστερνιζοίμεθα, ἀχώριστοι γενοίμεθα. Seulement il ne ponctuait pas avant μύθῳ, parce que le cinquième pied du vers hexamètre ne doit pas être séparé du sixième par une ponctuation, et que la voix suffisait pour marquer le rôle de μύθῳ dans la phrase. Scholies H, M et Q : καὶ ἔπει μὲν ἡμᾶς ὑποστίζειν εἰς αὐτὸ, τὸ δὲ μύθῳ τοῖς

ἐξῆς ἀποκρίναι. ἀλλ' οὐδέποτε ὁ αἰχμοστός χρόνος τοῦ ἡρωικοῦ στιγμαῖν ἐπιδέχεται. L'explication de Nicanor donne plus d'énergie à la pensée de Télémaque; mais ce qui justifie l'interprétation vulgaire, c'est l'exemple IV, 647, προσκτύλατο μύθῳ.

78. Χρήματα. Ce mot, qui est plusieurs fois dans l'*Odyssée*, ne se trouve nulle part dans l'*Iliade*. C'est un effet du hasard, et rien de plus. Il est évident que χρήματα est aussi ancien que χρήματα, dont le poète de l'*Iliade* s'est servi plusieurs fois; et l'on ne peut rien conclure de ce qu'il dit toujours κτήματα, tandis que l'*Odyssée* donne tantôt κτήματα, tantôt χρήματα — Payne Knight et Dugas Montbel regardent χρήματα comme une expression plus précise que κτήματα, et par conséquent plus récente. Cette remarque n'est pas fondée, car c'est l'idée de jouissance et d'usage qui amène celle de prendre pour soi ou d'acquérir; ou plutôt il y a concomitance des deux idées, et qui dit l'une a nécessairement dit l'autre. Ainsi χρήματα ne prouve nullement que l'*Odyssée* appartienne à une époque de la langue grecque postérieure aux temps de l'*Iliade*. — Ἐως. C'est ici le seul passage d'Homère où ce mot subisse la diérèse, et où il compte pour deux syllabes.

80. Ἡοτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ. C'est le même geste que celui d'Achille irrité contre Agamemnon, *Iliade*, I, 245. Les expressions sont identiques. Construisez : προσέβαλε δὲ γαίῃ σκῆπτρον.

81. Δάκρυ' ἀναπρήσας. Voyez, *Iliade*, IX, 433, la note sur cette expression. Zénodote écrivait δάκρυα θερμὰ χέων, leçon empruntée au vers VII, 426 de l'*Iliade*. Aristarque rejetait cette correction comme affaiblissant la pensée. Didyme (Scholies H, M, Q et R) : ἐκλέλυκε τὴν μεγαλειότητα τοῦ στίχου.

Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν, οὐδέ τις ἔτλη  
Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν·  
Ἀντίνοος δέ μιν οἷος ἀμειβόμενος προσέειπεν·

Τηλέμαχ' ὕφαγόρη, μένος ἄσχετε, ποῖον ἔειπες, 85  
ἡμέας αἰσχύνων· ἐθέλοις δέ κε μῶμον ἀνάψαι.

Σοὶ δ' οὔτι μνηστῆρες Ἀχαιῶν αἵτιοί εἰσιν,  
ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἣ τοι πέρι κέρδεα οἶδεν.

Ἦδη γὰρ τρίτον ἔστιν ἔτος, τάχα δ' εἴσι τέταρτον, 90  
ἐξ οὗ ἀτέμβει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.

Πάντας μὲν ῥ' ἔλπει, καὶ ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἐκάστω,  
ἀγγελίας προῖεῖσα· νόος δέ οἱ ἄλλα μενοινᾷ.

82. Οὐδέ, *valgo* οὔτε. La leçon οὔτε n'était qu'une faute de copiste, perpétuée par les Byzantins. *Scholies* S : οὐδέ τις ἔτλη· οὐδεὶς δὲ ἐτόλμα.

84. Ἀντίνοος. Ce prétendant était le plus violent de tous, et le grand meneur de la troupe. Voyez XXII, 48-53.

86. Ἀνάψαι, sous-entendu ἡμῖν : attacher après nous ; imprimer sur nous.

87. Μνηστῆρες Ἀχαιῶν. Cette manière de dire *les prétendants achéens* (ceux des Achéens qui sont prétendants) avait choqué, ce semble, quelques anciens. Il est dit, dans les *Scholies* M, qu'au lieu de Ἀχαιῶν certains textes portaient ἀχέων, dépendant de αἵτιοι, et que la pénultième de ἀχέων, à cause de son accent, pouvait compter pour une longue : γράφεται καὶ ἀχέων, ἥγουν τῶν θλίψεων. ἡ ὀξεῖα παρὰ τῷ ποιητῇ ἐκτείνει. Mais cette correction était absolument inutile. Au reste, je ne crois pas qu'il faille rapprocher μνηστῆρας Ἀχαιῶν, comme le fait Hayman, de υἱες Ἀχαιῶν et de κοῦροι Ἀχαιῶν, qui sont des expressions complètes et toutes naturelles.

88. Ἀλλὰ φίλη μήτηρ. Ajoutez : αἵτις ἐστὶ σοί. — Τοι n'est point pour σοί, mais sert ici à l'affirmation. — Πέρι, ad-  
verbe : *eximie*, comme pas une femme au monde. Hérodien lisait περί, préposition, qu'il joignait au verbe. *Scholies* M : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν περί· ἐστὶ γὰρ περίοιδεν. Avec les deux leçons, le sens est le même.

89. Τάχα δ' εἴσι τέταρτον, et bientôt la

quatrième (année) s'en ira, c'est-à-dire va être finie. La traduction de εἴσι par *aderit* est fausse. Voyez plus bas, vers 107, ἀλλ' οὔτε τέταρτον ἦλθεν ἔτος. Cette quatrième année n'est donc plus à venir. Eustathe : ταχὺ, ὅσον οὐπω δίδεισι καὶ συμπληροῦται καὶ τὸ τέταρτον. Cette note dérive d'Hérodien (*Scholies* M) : προπερισπαστέον τὸ εἴσι· σημαίνει γὰρ τὸ διελεύσεται, πληρωθήσεται. τὸ δὲ τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως.

90. Ἀτέμβει, *frustratur*. Il est inutile de donner ici à ce verbe un sens dérivé, comme *eludit*. La traduction *lædit, vexat* est fausse, car ἀτέμβω, quoi qu'en dise Eustathe, ne vient point de ἄτη, puisque ἄτη commence par une longue. *Scholies* S : στερίσκει, λυπεῖ, ξηραίνει τὴν ἐπιθυμίαν. On voit clairement, d'après cela, que l'explication alexandrine ne remonte point à l'idée de ἄτη.

91. Ἐλπει a le sens actif. *Scholies* S : ἐλπίζειν ποιεῖ. — Ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἐκάστω. Pénélope, en déclarant qu'elle prendra une résolution à telle ou telle époque, fait par là-même une promesse à chaque prétendant. L'expression dont se sert Antinoüs n'est que le développement de celle dont il vient de se servir : πάντας μὲν ῥ' ἔλπει. Pénélope n'est point une coquette ; elle ne s'amuse d'aucun prétendant ; elle les laisse se créer à eux-mêmes leurs illusions personnelles.

92. Οἱ, comme s'il y avait αὐτῆς. — Ἄλλα, d'autres choses (que l'exécution de la promesse faite par message).

Ἡ δὲ δόλον τόνδ' ἄλλον ἐνὶ φρεσὶ μερμήριζεν ·  
 στησαμένη μέγαν ἱστὸν ἐνὶ μεγάροισιν ὕφαινεν,  
 λεπτόν καὶ περίμετρον · ἄφαρ δ' ἡμῖν μετέειπεν · 95  
 Κοῦροι, ἐμοὶ μνηστῆρες, ἐπεὶ θάνε διὸς Ὀδυσσεὺς,  
 μίμνεντ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον, εἰσόκε φᾶρος  
 ἐκτελέσω (μή μοι μεταμῶνια νήματ' ὀληται),  
 Λαέρτη ἥρωϊ ταφῆϊον, εἰς ὅτε κέν μιν  
 Μοῖρ' ὀλοή καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτῳ · 100  
 μή τίς μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιϊάδων νεμεσήσῃ,  
 αἷ κεν ἄτερ σπείρου κῆται, πολλὰ κτεατίσας.  
 Ὡς ἔφαθ' · ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.  
 Ἐνθα καὶ ἡματίη μὲν ὕφαινεσκεν μέγαν ἱστὸν,  
 νύκτας δ' ἀλλύεσκεν, ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο. 105  
 Ὡς τρίετες μὲν ἔληθε δόλῳ καὶ ἔπειθεν Ἀχαιοὺς ·  
 ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὥραι,

93. Δόλον τόνδ' ἄλλον. Après l'épuisement d'un subterfuge, Pénélope avait recours à un autre. Celui dont il va être question est bien un autre, puisqu'il est le dernier.

94. Στησαμένη, ayant dressé. Le métier sur lequel on tendait la chaîne était vertical, et non horizontal. Le mot στησαμένη est donc pris dans le sens propre. Voyez les vers XXIII, 761-763 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers. — Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristoplane de Byzance écrivait ἐνιμεγάροισιν. Voyez plus bas, vers 338, la note sur ὅθι νητός.

97. Μίμνεντ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον. On explique d'ordinaire en faisant de τὸν ἐμὸν γάμον une dépendance de ἐπειγόμενοι. Il vaut mieux, je crois, le rattacher à μίμνετε, et prendre ἐπειγόμενοι dans le sens absolu : pressés, si pressés que vous soyez. La pensée, dans les deux cas, reste la même. *Scholies* E : φησὶ δὲ μὴ ἐξεῖναι μνηστεύεσθαι ἱστοῦ ἐστῶτος.

98. Μεταμῶνια. Ancienne variante, μεταμῶλια.

102. Κῆται, *vulgo* κεῖται. Voyez la note XIX, 32 de l'*Iliade*. Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait maintenu κεῖται, mais comme subjonctif. Buttmann dit que κεῖμαι, d'après l'ancien usage, est

indifféremment indicatif ou subjonctif, et Hayman dit comme lui. Ce qui est vrai ici, c'est que les textes donnaient, avant le quatrième siècle ΚΕΤΑΙ, qui se lisait indifféremment κεῖται ou κῆται. Mais la langue parlée distinguait, et nous n'avons pas le droit de maintenir une confusion dissipée par la transcription perfectionnée du quatrième siècle. Wolf a donc eu raison de rétablir la leçon alexandrine.

104. Ἡματίη, *interdiu*, pendant le jour. *Scholies* S : δι' ὅλης τῆς ἡμέρας.

105. Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire pendant la nuit. Ancienne variante, νύκτωρ. — Ἀλλύεσκεν, fréquentatif de ἀνέλυεν, modifié par le besoin de la quantité.

106. Τρίετες. Il s'agit des trois années complètes dont il a été question plus haut, vers 89. Voyez la note sur ce vers. — Quelques anciens voulaient qu'on écrivît ici διετες, et, au vers suivant, ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον. Mais c'est qu'ils avaient très-mal entendu le vers 89. Voyez la note qui va suivre.

107. Ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὥραι signifie simplement *durant le cours de la quatrième année*, c'est-à-dire *depuis peu*. Ceux qui ne comprenaient pas bien τάχα δ' εἰσι τέταρτον, vers 89, faisaient une difficulté au sujet de ce vers-ci

καὶ τότε δὴ τις εἶπε γυναικῶν, ἥ σάφα ἤδη,  
καὶ τήνγ' ἀλλύουσαν ἐφεύρομεν ἀγλαὸν ἱστόν.  
Ὡς τὸ μὲν ἐξετέλεσσε, καὶ οὐκ ἐθέλουσ', ὑπ' ἀνάγκης· 110  
σοὶ δ' ὧδε μνηστῆρες ὑποκρίνονται, ἴν' εἰδῆς  
αὐτὸς σῶ θυμῷ, εἰδῶσι δὲ πάντες Ἀχαιοί.  
Μητέρα σὴν ἀπόπεμψον, ἄνωχθι δέ μιν γαμέεσθαι  
τῷ ὀτεώ τε πατὴρ κέλεται καὶ ἀνδάνει αὐτῇ.  
Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει γε πολὺν χρόνον υἷας Ἀχαιῶν, 115  
τὰ φρονέουσ' ἀνὰ θυμὸν ἃ οἱ πέρι δῶκεν Ἀθήνη,  
ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλὰς,  
κέρδεά θ', οἷ' οὔπω τιν' ἀκούομεν οὐδὲ παλαιῶν,  
τάων αἰ πάρος ἦσαν εὐπλοκαμίδες Ἀχαιοί,

et du précédent. Ils y changeaient τρίετες en δίετες, et τέτρατον en δὴ τρίτον. Aristarque rejetait bien loin cette correction, comme on le voit par sa diptère sur le vers 89, que nous ont conservée les *Scholies* H et M: ἡ δὲ κλῆ πρὸς τὸ ἐξῆς δοκοῦν ἀσυμφώνως λέγεσθαι ὥς τρίετες.... (106), ἀλλ' ὅτε τέτρατον.... (107). οὐδὲν δὲ ἐναντίον ἔχει τὰ ἔπη· τὸ γὰρ τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως, τὸ δὲ εἰσι ἀντὶ τοῦ δίεσι. — Peut-être devrait-on, après le vers 107, intercaler celui-ci: Μηῶν φθιόντων, περὶ δ' ἡματα πολλὰ τελέσθη. Voyez la note X, 470 et la note XIX, 153.

110. Τό se rapporte à φᾶρος ou à σπαῖρον, car ἱστόν est un accusatif masculin. Mais le manteau, le linceul et le tissu, c'est tout un. Quelques-uns entendent: τὸ ἔργον, ce travail.

111. Ὡδε, *sic*, comme je te vais dire. — Ὑποκρίνονται, *respondent*. Dans la langue ordinaire, on dit ἀποκρίνονται.

114. Ὀτεώ. C'est le seul passage d'Homère où ce datif compte pour trois syllabes. Mais il y a, chez Homère, des exemples analogues. Ainsi le nom de Pénélee, Πηνέλεως, commence à tous les cas par un dactyle. Voyez l'*Iliade*, II, 494; XIII, 92; XVI, 335; XVII, 597. Hérodien (*Scholies* E, M et Q): ὀτεώ, ὡς Πηνέλεω. τὸ γὰρ τῷ, μετὰ τὸ γενέσθαι ὀτῷ, διηρέθη ὡς τὸ ὀτου, ὀτεο, καὶ ἐν πλεονασμῷ τοῦ τ εἰρήσεται (lisez μυθήσεται) ὀτεό σε χρῆ (*Odyssée*, I, 124). — Πατὴρ κέλεται. Le vieil Icarus avait son

prétendant préféré. Il pressait Pénélope d'épouser Eurymaque; et les fils d'Icarus, les frères de Pénélope, partageaient sa prédilection. Voyez XV, 16-17. — Καὶ ἀνδάνει αὐτῇ. Le sujet du verbe est ὅστις, dont l'idée est contenue dans ὀτεώ. Voyez plus haut le vers 54 et la note sur ce vers.

115. Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει. Ancienne variante, εἰ δὲ τ' ἀνιήσιν. C'est le même sens; mais ce sens est plus précis avec la vulgate. Les deux leçons ne sont d'ailleurs que deux façons de transcrire le même texte, ΕΔΕΤΑΝΙΕΣΕ, car le ν final n'est point indispensable, et ceux des rhapsodes qui prononçaient ι pour εἰ ne l'ajoutaient certainement pas. Il a été intercalé par les métriciens alexandrins.

116. Τά (*ista*) est développé dans les deux vers qui suivent. Il s'agit des éminentes qualités dont Pénélope est douée, et dont elle a si longtemps profité pour se garder des prétendants. — Πέρι, adverbe. Minerve a comblé Pénélope de ses dons, plus que pas une autre femme.

117. Φρένας ἐσθλὰς est dit de l'intelligence seulement, de l'esprit d'invention, des talents supérieurs, et non pas des vertus morales. Antinoüs ne peint que les mauvais côtés de la nature de Pénélope; je dis mauvais, non pas en eux-mêmes, mais par rapport au point de vue des prétendants, qui ont hâte d'en finir.

119. Ἦσαν, étaient: existaient. Voyez, I, 289, μηδ' ἔτ' ἐόντος. Homère emploie souvent le verbe εἶναι dans le sens de ζῶειν



γ' αὐτὴν γήμασθαι Ἀχαιῶν ᾧ κ' ἐθέλησιν.  
 ν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΐδα·  
 ο', οὕτως ἔστι δόμων ἀέκουσαν ἀπῶσαι  
 ἵτεχ', ἥ μ' ἐθρεψε· πατὴρ δ' ἐμός ἄλλοθι γαίης,  
 ἵγ' ἥ τέθνηκε· κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειιν  
 ἴφ, αἶ κ' αὐτὸς ἐκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

130

t non dans les idées. Tout se tient  
 dement au fond; et ceux qui écou-  
 les rhapsodes ne se sont jamais  
 pu'Antinoüs eût pu mieux dire ce  
 elait dire. Il a fallu, pour qu'on  
 l'éfant de liaison, qu'on pesât les  
 rits, qu'on les alignât à la règle,  
 rigeât une syntaxe absolument ir-  
 able. — Ἐπὶ ἔργα. Il s'agit par-  
 ment des travaux de la campagne.  
 lus haut, vers 22, la note sur ἔργα.  
 128. Πάρος..... πρίν, pléonasme  
 e à πρίν.... πρίν, si fréquent chez  
 : *ante...*, *scilicet ante quam*.

137. Ἀντίνο', οὕτως ἔστι.... Les  
 admiraient beaucoup la façon dont  
 que fait justice d'Antinoüs et de ses  
 ats. Remarquez en effet qu'il ne ré-  
 x'à ce qui mérite réponse, et qu'il  
 lle aux sentiments les plus vifs et  
 profonds de l'âme. Pour produire  
 impression désirable sur ceux qui  
 nt, il substitue aux expressions en-  
 nes d'Antinoüs l'abominable réalité  
 hose : chasser celle qui m'a porté  
 s entrailles, celle qui m'a allaité à  
 elle. Les autres raisons sont bien  
 mais c'est là surtout ce qui fait  
 le cri généreux : « Non, je ne pro-  
 i jamais un pareil ordre! » *Scho-*  
 . Q et V : καὶ οὕτως τεχνικῶς  
 ἦν ἀντίρρησιν ποιῆται. περὶ γὰρ  
 ἄτης καὶ τῆς ὑποσχέσεως σιωπᾷ.  
 ῖρησας δὲ ὅπη μάλιστα ἀπερυ-  
 Ἀντίνοος, πρὸς τοῦτο τὴν ἀν-  
 ν ποιῆται. ἔστι γὰρ πρόσφορον  
 και τὸν ὑπὲρ τῆς φύσεως λόγον ἀν-  
 τηῆσαι. δὴ δὲ καὶ τὴν ὑπαλλα-  
 ῖ ῥήματος· ὁ μὲν γὰρ ψιλῶς εἶπεν  
 μψον, ὁ δὲ οὐκ ἂν φησιν ἀπώ-  
 καὶ ὁ μὲν μητέρα, ὁ δὲ, ἥ  
 , ἥ μ' ἐθρεψε. καὶ ἐπὶ τούτοις τὸ  
 ἰνίψω. Ces belles observations ne  
 it-être point de la main d'Aristar-  
 me, on saura tout à l'heure pour-

quoi (voyez la note du vers 137); mais c'est  
 Didyme pour le moins qui les a rédigées.

131. Πατὴρ δ' ἐμός, quant à mon père,  
 c.-à-d. quant aux motifs de conduite que  
 doit me suggérer la pensée : « Ulysse est-il  
 mort ou vivant? » Bothe : « Dicit primam,  
 « eamque præcipuam causam, cur amittere  
 « ab se matrem adhuc non possit, quia  
 « incertum sit vivatne Ulysses an perierit. »

132-133. Κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειιν  
 Ἰκαρίφ. Il s'agit de la τίσις à payer, et  
 non pas de la restitution de ce que nous  
 appelons la dot. Télémaque n'a aucun droit  
 de considérer comme sien ce qui appar-  
 tient à sa mère, ce qui doit la suivre par-  
 tout; mais il est passible d'une τίσις, d'une  
 amende au profit du père, de dommages-  
 intérêts qu'Icarus fera monter le plus haut  
 possible, si Pénélope, sans avoir en rien  
 démerité, est exclue de la maison conju-  
 gale. Eustathe dit que les anciens, c'est-à-  
 dire Aristarque et son école, rejetaient cette  
 explication, et qu'ils sauvaient la dignité du  
 caractère de Télémaque en ponctuant après  
 ἀποδοῦναι, et non après Ἰκαρίφ. De cette  
 façon, πόλλ' ἀποδοῦναι s'entendrait de tous  
 les malheurs près de fondre sur la tête de  
 Télémaque. Les *Scholies* B, M et V don-  
 nent le texte des commentaires dont Eusta-  
 the ne connaît que le résumé. Voici la rai-  
 son qu'alléguaient les Alexandrins, pour  
 préférer leur ponctuation et leur interpré-  
 tation : ἐπεὶ εἰ περὶ χρημάτων ἔλεγε,  
 σμικρολόγος ἂν ἐφαίνετο. Cette raison est  
 mauvaise, et se sent du pays et du temps  
 où écrivait Aristarque. Nous sommes, avec  
 Télémaque, dans une époque naïve, où  
 rien n'est petit, et où l'on se dépîte aussi vi-  
 vement d'une perte, qu'on se félicite d'une  
 augmentation d'avoir. Le motif allégué par  
 Télémaque n'était vil aux yeux de personne,  
 et c'est au contraire un de ceux auxquels  
 les assistants ont dû le mieux acquiescer.  
 Laissons donc la ponctuation naturelle.

133. Ἐκὼν. Ancienne variante, ἐγὼν,

Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς κακὰ πείσομαι, ἅλλα δὲ δαίμων  
 δώσει· ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσεται Ἑρινῦς, 135  
 οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων  
 ἔσσεται· ὥς οὐ τοῦτον ἐγὼ ποτε μῦθον ἐνίψω.  
 Ὑμέτερος δ' εἰ μὲν θυμὸς νεμεσίζεται αὐτῶν,  
 ἔξιτέ μοι μεγάρων, ἅλλας δ' ἀλεγύνετε δαῖτας,  
 ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους. 140  
 Εἰ δ' ὑμῖν δοχέει τόδε λωπότερον καὶ ἄμεινον  
 ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἐνὸς βίοντον νήποινον ἐλέσθαι,  
 κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιδῶσομαι αἰὲν ἐόντας,  
 αἷ κέ ποθι Ζεὺς δῶσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι.  
 Νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἐντοσθεν ὀλοισθε. 145

adoptée par Bekker, Hayman et La Roche. Cette correction est exécrable; car c'est précisément parce que Télémaque aura renvoyé sa mère ἔκων, c'est-à-dire *sponste*, sans que rien justifiait cette violence, qu'Icarus sera exigeant sur la quotité de la compensation. — Hayman ne veut point de ἔκων, parce que ce mot, selon lui, fausse la quantité. Comme tous les bons Anglais, il est digammiste, et il croit fermement qu'Homère disait *ἑκῶν*. C'est aussi la croyance à *ἑκῶν* qui avait sans nul doute engagé Bekker à proscrire ἔκων. Quant à La Roche, il a préféré ἐγών, parce que c'est la leçon du plus grand nombre des manuscrits. Mais ἔκων est certainement la leçon d'Aristarque; car c'est bien cette leçon que suppose la phrase de Didyme (*Scholies* B, M et V) qui commence par *φασι γὰρ, ἔθος ἦν, εἰ τις ἐκῶν ἐξ οἴκου*. D'ailleurs l'hyperbate Ἰκαρίῳ αἰ κ' αὐτὸς n'est guère naturelle, et Homère aurait mis αἰ κε devant Ἰκαρίῳ, s'il avait voulu dire ce que les Alexandrins lui font dire. L'agencement régulier des mots ne l'eût pas beaucoup embarrassé, vu les ressources infinies dont disposait sa versification.

134. Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς. On entend, par le mot πατρός, le père de Pénélope, Icarus. Alors la phrase n'est qu'une répétition de l'idée contenue dans πόλλ' ἀποδοῦναι Ἰκαρίῳ. Les anciens repoussaient généralement cette explication. Remarquez en effet que Télémaque doute qu'Ulysse

soit mort. Si Ulysse revenait ! Il s'agit donc des vengeances qu'exercerait Ulysse à son retour. Eustathe : ἐκ τοῦ πατρὸς κακὰ φησι πείσομαι, ὃ ἐστὶν ἐκ τοῦ Ὀδυσσεως, εἰ τυχὸν ἐκπελθεῖ. Ce qu'Eustathe note en quelques mots se trouve plus ou moins développé dans les *Scholies* B, E, H, Q et V. Télémaque doit parler successivement des maux qui le menacent de la part de son père, de la part des dieux et de la part des hommes.

135. Ἀρήσεται Ἑρινῦς. Les Érinnyes ou Furies prenaient la défense des parents contre les enfants coupables. Voyez, dans l'*Illiade*, les vers IX, 55 et 574 et la note sur ce dernier vers.

137. Ἐσσεται ὥς.... Ce vers était marqué de l'obel par Aristarque. Nicomachus (*Scholies* H et M) : ἀθατεῖται μὲν ὑπὸ Ἀριστάρχου, στικτέον δὲ ὅμως μετὰ τὸ ἔσσεται, ἵνα τὸ ὥς κένηται ἀντὶ τοῦ οὕτως. La raison d'athétèse alléguée par Aristarque, c'est que le vers était superflu. *Scholies* M et V : Ἀριστάρχος ἀθετεῖ.... περισσὸς γὰρ ἐστὶ. La réfutation de l'athétèse prononcée par Aristarque se trouve dans la scholie alexandrine que nous avons citée plus haut, à propos de tout ce passage, note 130-137. Ne vaut-il pas mieux, en effet, qu'il y ait une conclusion formellement exprimée ? Cependant Payne Knight retranche le vers, et Dugas-Monthel approuve cette suppression.

139-145. Voyez les vers I, 374-380 et les notes sur ces sept vers.



Ὡς φάτο Τηλέμαχος· τῷ δ' αἰετὼ εὐρύοπα Ζεὺς  
ὑψόθεν ἐκ κορυφῆς ὄρεος προέηκε πέτεσθαι.

Τὼ δ' ἕως μὲν ῥ' ἐπέτοντο μετὰ πνοιῆς ἀνέμοιο,  
πλησίω ἀλλήλοισι τιταινομένω πτερύγεσσιν·

ἀλλ' ὅτε δὴ μέσσην ἀγορὴν πολύφημον ἰκέσθην, 150

ἐνθ' ἐπιδινηθέντε τιναξάσθην πτερὰ πολλὰ,

ἔς δ' ἰδέτην πάντων κεφαλὰς, ὅσποντο δ' ὄλεθρον·

δρυφαμένω δ' ὀνύχεσσι παρειὰς ἀμφί τε δειράς,

δεξιῷ ἤϊξαν διὰ τ' οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν.

Θάμβησαν δ' ὄρνιθας, ἐπεὶ ἶδον ὀφθαλμοῖσιν· 155

146. Τῷ, à lui : à Télémaque. Ancienne variante, τῷ au duel. Mais les aigles n'ont point encore été nommés, et ce démonstratif ou cet article fausserait le sens. Au contraire, τῷ est excellent : les aigles viennent pour Télémaque.

148. Τῷ, eux deux : les deux aigles. — Ἐς est monosyllabe par synizèse. Il est pris ici adverbiallement : *aliquantisper*, pendant un certain temps. *Scholies* H, M et S : ἀντὶ τοῦ τέως. Voyez le vers XIII, 143 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Bothe n'admet point l'équivalence de ἕως et de τέως. Il explique la phrase par une ellipse : τὼ δ' ἐπέτοντο, ἕως μὲν ῥ' ἐπέτοντο. Le sens, au fond, reste le même. — Au lieu des deux mots ἕως μὲν, quelques anciens paraissent avoir lu εἰως.

150. Πολύφημον est pris dans un sens matériel : *clamosam*, bruyante.

151. Πολλά. Ancienne variante, πυκνά, correction inutile, car πολλά et πυκνά, ici, c'est tout un. Ailleurs, V, 53, il y a πυκνὰ πτερὰ. Mais l'uniformité d'épithète n'est nullement nécessaire ; et les deux exemples de l'*Iliade*, XI, 454 et XXIII, 879, πτερὰ πυκνά, ne prouvent pas davantage qu'il faille changer la vulgate. — Bekker et quelques autres préférèrent πυκνά comme plus poétique.

152. Ἐς δ' ἰδέτην. Ancienne variante, ἔς δ' ἰκέτην. Mais ἰκέτην ne ferait que répéter l'idée exprimée au vers 150, tandis que ἰδέτην la complète. Les deux aigles planent au-dessus des têtes. — Ὅσποντο. Les aigles regardent la foule, et ce sont leurs regards qui constituent le présage. Car le mot ὅσσομαι, comme je l'ai déjà dit, vient de ὅσσε, et non de ὅσσα. —

Au lieu de ὅσποντο, Rhianus écrivait ὅσσαντο. C'était toujours le même verbe et le même sens.

153. Παρειὰς ἀμφί τε δειράς, comme s'il y avait ἀμφὶ παρειὰς ἀμφί τε δειράς, ou ἀμφὶ παρειὰς τε καὶ δειράς. Il y a des ellipses analogues chez les poètes latins, particulièrement chez Horace. Ainsi *ludo fatigatumque somno*.

154. Δεξιῷ ἤϊξαν. La droite, pour Homère, c'est l'orient. Voyez le vers XII, 239 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. *Scholies* E, Q et S : ἀνατολικοί. δεξιὰ γὰρ τὰ ἀνατολικά λέγει ὁ Ὅμηρος. Les deux aigles étaient venus du couchant, comme tous les augures funestes ; voilà pourquoi ils s'envolent vers l'orient : ils continuent leur route, après avoir plané un instant au-dessus de l'assemblée. — Αὐτῶν, d'eux, c'est-à-dire des Ithaciens. Aristophane de Byzance lisait αὐτως, ou, selon quelques-uns, οὕτως, ou même simplement αὐτίς. Ce qui l'engageait sans doute à ne pas conserver αὐτῶν, c'est que plusieurs se figuraient que αὐτῶν se rapporte aux deux aigles. Mais διὰ suffit pour montrer l'absurdité de cette imagination. Si les deux aigles retournaient dans leurs habitations et dans leur ville, ils ne passeraient point au travers. Je ne prête rien aux Grecs en supposant pour occasion, à la correction d'Aristophane, une interprétation plus que bizarre. Cette interprétation se lit encore dans les *Scholies* B : πόλιν πλάττει ἰδίαν τοῖς ἀετοῖς ὁ Ὅμηρος. Il est vrai que l'ineptie est un peu palliée par la phrase qui suit celle-là : εἵποι δ' ἄν τις καὶ πόλιν αὐτῶν τὰς τῶν ὀρῶν κορυφάς.



ῥοιμηναν δ' ἀνὰ θυμὸν ἅπερ τελέεσθαι ἔμελλον.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἤρως Ἀλιθέροης

Μαστορίδης· ὁ γὰρ αἶος ὁμηλικίην ἐκέχαστο

ὄρνιθας γνῶναι καὶ ἐναίσιμα μυθήσασθαι·

ὁ σφιν εὐχρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

160

Κέλυτε ὃν νῦν μευ, Ἰθακῆσιν, ὅττι κεν εἴπω·

μνηστῆρσιν δὲ μάλιστα παρυσκόμενος τάδε εἶρω.

Τοῖσιν γὰρ μέγα πῆμα κυλίνδεται· οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς

δὴν ἀπάνευθε φίλων ὧν ἔσσεται, ἀλλὰ παυ ἤδη

ἐγγὺς ἐὼν τοῖσδεσσι φόνον καὶ Κῆρα φυτεύει

165

πάντεσσιν· πολέσιν δὲ καὶ ἄλλοισιν κακὸν ἔσται,

οἳ νεμόμεσθ' Ἰθάκην εὐδείελον. Ἀλλὰ πολὺ πρὶν

156. Ἐμελλον. Ancienne variante, ἐμellen. Le pluriel est plus conforme à l'usage d'Homère, comme le dit ici Aristoniceus (*Scholies* H, M et S) : τοῦτο γὰρ Ὀμήρῳ σύνηδες.

157. Ἀλιθέροης. Tous les éditeurs, à l'exception de La Roche, écrivent ce nom avec l'esprit rude. Les Alexandrins lui donnaient l'esprit doux. Hérodien (*Scholies* E et M) : τὸ Ἀλιθέροης φιλατέον, εἰ καὶ παρὰ τὸ (lisez τοῦ) ἄλς ἐγένετο, εἰς ἰδιότητα τοῦ ὀνόματος. Les Alexandrins ne conservaient l'esprit rude dans les mots composés, que si le composant qui l'avait fourni conservait sa signification dans l'ensemble. Les noms propres ne sont point des noms significatifs, et l'idée de mer n'a que faire ici.

158. Οἶος est dit par excellence, comme quelquefois *pius* en latin. Alithersès est, entre tous les hommes de sa génération, le plus habile à interpréter les présages. — Ὀμηλικίην équivalent à ὁμηλίας. C'est l'abstrait pour le concret.

159. Ἐναίσιμα est pris dans son sens étymologique : *fatalia*, les choses réglées par le Destin. *Scholies* S : τὰ ὑπὸ τῆς αἰσῆς πεπρωμένα. L'explication de quelques-uns, τὰ καθήκοντα, ne convient nullement ici.

162. Εἶρω, dico, je dis. Ce verbe, si usité au futur, ne se retrouve qu'une fois au présent, vers XIII, 7.

163. Τοῖσιν, *in illos*, sur eux ; car le verbe κυλίνδεται équivalent à ἐπικυλίνδε-

ται. *Scholies* S : τούτοις μεγίστη βλάβη ἐκέρχεται.

165. Ἐγγὺς ἐὼν. Les enstatiques soulevaient à propos de ceci une difficulté : « Ulysse est loin, disaient-ils, car il est dans l'île d'Ogygie. » Quelques-uns résolvait la difficulté en faisant ici de ἐγγὺς un ad-  
verbe de temps. *Scholies* H et S : τὸ ἐγγὺς οὐ τοπικῶς νῦν, ἀλλὰ χρονικῶς· ἐν Ὀγγυίᾳ γὰρ ἦν. Mais pourquoi Ulysse ne serait-il pas déjà dans l'île des Phéaciens? D'ailleurs c'est être bien exigeant que de vouloir, dans un oracle, l'absolue exactitude des mots. Alithersès sent la *prochaine arrivée* d'Ulysse ; c'est donc qu'Ulysse est *proche*. Sa science lui révèle des choses futures, mais elle ne le renseigne que vaguement sur tout le reste. Il parle selon la vraisemblance, et ἐγγὺς ἐὼν est tout naturel dans sa bouche. — Τοῖσδεσσι, *istis*, à ces misérables.

167. Εὐδείελον est pour εὐδέελον, εὐδῆλον. Ithaque est une île montagneuse, qu'on voit de loin. L'explication par δειλὴ ne donne qu'un non-sens ; car Ithaque est exposée à l'orient, et même au midi et au nord, tout aussi bien qu'au couchant. On a vu δειλον dans l'*Iliade*, X, 466. Voyez la note sur ce vers. Les deux interprétations sont chez Apollonius et dans les *Scholies* ; mais je crois que ceux des anciens qui expliquaient εὐδείελον par δειλὴ prenaient Ἰθάκην pour la ville, et non pour l'île entière. De cette façon, le mot avait un sens ; mais les paroles d'Alithersès embras-

φραζώμεσθ' ὥς κεν καταπαύσομεν · οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ  
παυέσθων · καὶ γάρ σφιν ἄφαρ τόδε λώϊόν ἐστιν.

Οὐ γὰρ ἀπείρητος μαντεύομαι, ἀλλ' εὖ εἰδώς · 170

καὶ γὰρ κείνῳ φημὶ τελευτηθῆναι ἅπαντα,  
ὥς οἱ ἐμυθεόμην, ὅτε Ἴλιον εἰσανέβαινον  
Ἀργεῖοι, μετὰ δέ σφιν ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.  
Φῆν κακὰ πολλὰ παθόντ', ὀλέσαντ' ἅπο πάντας ἑταίρους,  
ἄγνωστον πάντεσσιν εἰκοστῷ ἐνιαυτῷ 175  
οἴκαδ' ἐλεύσεσθαι · τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ἤρδα ·

ᾧ γέρον, εἰ δ' ἄγε, νῦν μαντεύεο σοῖσι τέκεσσιν,  
οἴκαδ' ἰὼν, μή πού τι κακὸν πάσχωσιν ὀπίσσω ·  
ταῦτα δ' ἐγὼ σέο πολλὸν ἀμείνων μαντεύεσθαι. 180

Ὅρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο  
φοιτῶσ', οὐδέ τε πάντες ἐναίσιμοι · αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
ᾤλετο τῇλ' · ὥς καὶ σὺ καταφθίσθαι σὺν ἐκείνῳ  
ᾧφελες. Οὐκ ἂν τόσσα θεοπροπέων ἀγόρευες,  
οὐδέ κε Τηλέμαχον κεχολωμένον ᾧδ' ἀνιείης, 185

sont évidemment tous les Ithaciens, ceux de la campagne comme ceux de la ville.

168. Αὐτοί, *spronke*, d'eux-mêmes : sans y être contraints.

169. Ἄφαρ dépend de τόδε, qui est là pour le verbe, et non pas de λώϊον. Ce que les prétendants ont de mieux à faire, c'est de *cesser incontinent* leurs désordres. *Scholies B, Q et S* : καὶ γὰρ λώϊον αὐτοῖς ἐστὶ τὸ ἄφαρ παύσασθαι.

170. Μαντεύομαι. Ancienne variante, μαντεύσομαι. Didyme (*Scholies H*) confirme l'authenticité de la vulgate : αἱ χαριέστεραι, μαντεύομαι.

171. Κείνῳ est emphatique : à ce héros, c'est-à-dire au grand Ulysse.

176. Τελεῖται. Tout n'est pas accompli, puisque Ulysse n'est pas encore sur le sol d'Ithaque. Mais le devin est sûr que tout sera bientôt accompli, et il parle selon sa vue présente des choses.

178. Εἰ δ' ἄγε, or çà ! Aristarque (*Scholies B*) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) τὸ εἰ ἀντὶ τοῦ εἰα. Quelques-uns voient ici une ellipse. Bothe : *si nunquam, age nunc vaticinare*.

Le sens, au fond, reste le même ; car νῦν suppose que ce ne sera pas la première fois qu'Alithersès ait fait la besogne à laquelle le renvoie Eurymaque.

179. Ὅκισσω, *in posterum*, en arrière : dans l'avenir.

180. Ταῦτα, ces choses-ci, c'est-à-dire les choses qui concernent Ulysse. — Ἀμείνων, sous-entendu εἰμὶ. Ancienne variante, ἀμείνω. On croit que c'était une leçon de Zénodote ; car Zénodote admettait des nominatifs en ω. Autrement le vers, avec ἀμείνω, serait dénué de sens.

182. Ἐναίσιμοι, *fatales*, annonçant les décrets du Destin. Cet adjectif n'a plus le sens passif comme au vers 159, mais il est pris de même étymologiquement. *Scholies H, M et S* : μαντικοί, τὸ εἰμαρμένον σημαίνοντες.

184. Ἰόσσα, tant de choses, c'est-à-dire tant de sottises, toutes ces sottises.

185. Ἀνιείης. Les Alexandrins interaspiraient ce mot avec l'esprit rude (ἀνιείης), pour bien marquer sa provenance et sa signification. C'est ce que dit le mot

σῶ οἴκῳ δῶρον ποτιδέγμενος, αἶ κε πόρῃσιν.  
 Ἄλλ' ἔκ τοι ἔρέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·  
 αἶ κε νεώτερον ἄνδρα, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς,  
 παρφάμενος ἐπέεσσιν ἐποτρύνῃς χαλεπαίνειν,  
 αὐτῷ μὲν οἱ πρῶτον ἀνιηρέστερον ἔσται·  
 [πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεται εἵνεκα τῶνδε·]  
 σοὶ δὲ, γέρον, θωὴν ἐπιθήσομεν, ἣν κ' ἐνὶ θυμῷ  
 τίνων ἀσχάλλῃς· χαλεπὸν δέ τοι ἔσσεται ἄλγος.  
 Τηλεμάχῳ δ' ἐν πᾶσιν ἐγὼν ὑποθήσομαι αὐτός·  
 μητέρ' ἔην ἐς πατρός ἀνωγέτω ἀπονέεσθαι·  
 οἱ δὲ γάμον τεύξουσι καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα  
 πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε φίλης ἐπὶ παιδὸς ἔπεσθαι.  
 Οὐ γὰρ πρὶν παύσεσθαι ὄτομαι υἱας Ἀχαιῶν

190

195

δασυντίον d'Hérodien, dans les *Scholies* H, M, Q, R et V. Voyez la page III des *Prolegomenes* de Villoison, et ma note sur cette page (*Iliade*, tome II, page 504). Quelques-uns rattachaient ἀνιεύς à ἀνιάω. Mais, comme dit Hérodien, on devrait alors écrire ἀνιῶης. Le même commentateur ajoute que l'expression d'Homère est empruntée au terme de chasse *lancer les chiens*. Télémaque est un chien qu'Alithersès lance contre les prétendants : ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν κυνηγῶν τῶν ἐφιέντων τοὺς ἱμάντας τοῖς κυσὶ.

187. Ἄλλ' ἔκ τοι.... Vers emprunté à l'*Iliade*, II, 257.

188. Παλαιά τε πολλά τε équivaut simplement à πολλὰ παλαιά. Cependant on peut, à la rigueur, distinguer les deux idées. Alithersès, en qualité de vieillard, connaît les traditions du pays, et, en qualité de devin, il sait une foule de choses.

189. Παρφάμενος, ayant induit en erreur par des discours.

190. Ἀνιηρέστερον, comme ἀνιηρότερον. Il est probable que primitivement ἀνιηρός et d'autres adjectifs avaient deux formes, une en ος et une en ης, car les prosateurs ioniens ont des comparatifs en ἑστέρος et des superlatifs en ἑστάτος, là où il faut, selon l'usage ordinaire, ὀτερος et ὀτάτος. Je ne parle pas des poètes, qui sont menés souvent par les besoins de la versification. On lisait indifféremment, au

vers I, 422, de l'*Iliade*, φιλοκτεανέστατε et φιλοκτεανώστατε. Les Alexandrins appelaient ἀνιηρέστερον un atticisme : entendent par là une forme analogue à celles qu'on trouve chez les poètes attiques. *Scholies* S : Ἀττικόν, ὡς τὸ πτωχέστερον. Bekker écrit ἀνιηρώτερον. Mais cette correction est totalement inutile. Elle paraît du reste avoir quelque antécédent. *Grand Etymologique* Miller : πῶς οὐκ ἀνιηρώτερον; εἰρηται ἀνιηρός γάρ.

191. Πρῆξαι δ' ἔμπης.... Ce vers est inutile, et ne paraît point avoir figuré dans les textes antérieurs aux derniers Byzantins. Il n'est point commenté dans les *Scholies*; Eustathe lui-même ne le connaît pas. On l'a emprunté textuellement, sauf la platitude εἵνεκα τῶνδε, à l'*Iliade*, I, 562. Dans certains manuscrits, le vers finit par οἷος ἀπ' ἄλλων.

192-193. Ἐνὶ θυμῷ dépend du verbe ἀσχάλλῃς.

194. Ἐν πᾶσιν, *coram omnibus*, en présence de l'assemblée du peuple. — Αὐτός. Quelques-uns proposent de lire αὐτως : sic, comme voici.

196-197. Οἱ δὲ γάμον τεύξουσι.... Voyez les vers I, 277-278 et les notes sur ces deux vers.

198. Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que Pénélope se soit décidée à faire un choix sous l'influence d'Icarus et de toute la famille.

μνηστύος ἀργαλέης, ἐπεὶ οὔτινα δείδιμεν ἔμπης,  
οὔτ' οὖν Τηλέμαχον, μάλα περ πολύμυθον ἔοντα · 200  
οὔτε θεοπροπίης ἐμπαζόμεθ', ἦν σὺ, γεραιέ,  
μυθεῖαι ἀκράαντον, ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον.  
Χρήματα δ' αὖτε κακῶς βεβρώσεται, οὐδέ ποτ' ἴσα  
ἔσσεται, ὅφρα κεν ἦγε διατρίβῃσιν Ἀχαιοὺς  
ὄν γάμον · ἡμεῖς δ' αὖ ποτιδέγμενοι ἥματα πάντα, 205  
εἵνεκα τῆς ἀρετῆς ἐριδαίνομεν, οὐδέ μετ' ἄλλας

202. Ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον enchér-  
rit sur ἀκράαντον. Non-seulement le devin  
ne gagne rien à faire usage de son art,  
mais il rend plus violente encore la haine  
que lui portent les prétendants.

203. Βεβρώσεται a ici le sens passif :  
seront dévorés. Cependant on peut sou-  
tenir que *se dévoreront* est une traduction  
suffisante. Eurymaque n'a pas besoin de  
dire ce que feront ses émules et lui. Les  
auditeurs le savent de reste.

203-204. Οὐδέ ποτ' ἴσα ἔσσεται, et  
ne seront jamais égaux, c'est-à-dire iront  
diminuant sans cesse. Ce naïf commentaire  
de βεβρώσεται paraît inepte à quelques  
modernes. Aussi rejettent-ils l'explication  
fournie à Eustathe par la tradition alexan-  
drino-byzantine : ἀσὶ ἐλαττωθήσεται. Le  
mot ἴσα, selon eux, est pris substantive-  
ment, et il est le sujet de ἔσσεται. — Voss  
entend, que jamais l'équité ne sera respec-  
tée, et que les déportements des prétendants  
se perpétueront sans relâche, tant que Pé-  
nelope tardera à choisir un époux. Nitzsch  
prend ἴσα dans le sens de τίσις, compensa-  
tion. C'est faire dire à Eurymaque : « Nous  
ne payerons jamais le prix de ce que nous  
aurons dévoré. » Bothe et tous ceux qui  
le copient admettent l'explication de Voss ;  
mais c'est l'explication de Nitzsch qui a  
aujourd'hui la préférence. Fæsi : « Ἰσα,  
« substantivisch, Gleiches, d. h. Ausglei-  
« chung, Ersatz. » Ameis : « Ἰσα, sub-  
« stantiviert : Ausgleichung, Ersatz, wie  
« τίσις 76. » Hayman : « Ἰσα, equiva-  
« lent, i. e. compensation, so κατ' ἴσα,  
« ἐπ' ἴσα. » Cette idée de compensation  
n'est pas très-naturelle. Eurymaque sait  
fort bien qu'il n'y a aucun moyen légal  
d'obliger à restitution les déprédateurs,  
surtout ceux qui ne sont pas d'Ithaque  
même; et il ne redoute rien de la force,

comme il vient expressément de le dire.  
Laissons donc Eurymaque parler le lan-  
gage naïf, et si l'on veut trivial, des  
hommes de son temps.

206. Τῆς ἀρετῆς n'est point dit en gé-  
néral, et la traduction *propter virtutem* est  
fausse. Il ne s'agit pas, dans ces deux mots  
grecs, de mérite à déployer, de prix à  
remporter; il s'agit des qualités de Péné-  
lope elle-même, et εἵνεκα τῆς ἀρετῆς si-  
gnifie *propter illius virtutem*. D'ailleurs  
il n'y a rien de sous-entendu, car τῆς dé-  
pend de ἀρετῆς. Fæsi : « Τῆς hængt von  
« ἀρετῆς ab. » Ameis : « Τῆς, d. i. ταύ-  
« της, der Penelope, ist von ἀρετῆς  
« abhængig. » Voyez un exemple tout à  
fait semblable à celui-ci, *Iliade*, IX, 433,  
275 et XIX, 176 : τῆς εὐνῆς. Nous avons  
donné, au premier de ces passages, l'ex-  
plication d'Aristarque. Ici nous retrouvons  
Aristarque fidèle à lui-même. *Scholies* H,  
M, Q et R : Ἀρίσταρχος λείπειν φησὶ τὸ  
ἄρθρον ἐν' ᾧ, εἵνεκα τῆς ταύτης ἀρετῆς.  
Ἰαχὼν δὲ τὸ ἔθος εἶναι. — Il faut d'ail-  
leurs prendre au sens homérique la vertu  
de Pénélope. Ses perfections de tout  
genre sont comprises dans le mot *vertu* :  
l'esprit, la beauté, l'art même de tisser de  
belles étoffes. — Aristophane de Byzance  
prononçait l'athétèse contre le vers 206,  
sous prétexte que la vertu, chez Homère,  
n'est jamais prise au sens moral. Mêmes  
*Scholies* : Ἀριστοφάνης δὲ ὑπώπτευε τὸν  
στίχον, νεωτερικὸν λέγων ὄνομα τὸ τῆς  
ἀρετῆς. Ce scrupule était mal fondé; car  
le mot ἀρετῆς n'a point ici une acception  
trop récente (νεωτερικόν), et que n'ait pu  
connaître Homère. Sa signification con-  
corde très-bien, si l'on veut, avec les au-  
tres exemples homériques de ἀρετή. *Scho-*  
*lies* S : τὰ κοσμοῦντα αὐτὴν πάντως  
λέγει. Remarquons aussi que l'athétèse du

ἐρχόμεθ', ἃς ἐπεικὲς ὀπιέμεν ἐστὶν ἐκάστω.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤδα·

Εὐρύμαχ' ἠδὲ καὶ ἄλλοι, ὅσοι μνηστῆρες ἀγαυοί,

ταῦτα μὲν οὐχ ὑμέας ἔτι λίσσομαι οὐδ' ἀγορεύω·

210

ἤδη γὰρ τὰ ἴσασι θεοὶ καὶ πάντες Ἀχαιοί.

Ἄλλ' ἄγε μοι δότε νῆα θοὴν καὶ εἵκοσ' ἐταίρους,

οἳ κέ μοι ἔνθα καὶ ἔνθα διαπρήσσωσι κέλευθον.

Εἴμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,

νόστον πευσόμενος πατρὸς δὴν οἴχομένοιο·

215

ἦν τίς μοι εἴπησι βροτῶν, ἥ ὅσσαν ἀκούσω

ἐκ Διὸς, ἥτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισιν.

Εἰ μὲν κεν πατρὸς βίοτον καὶ νόστον ἀκούσω,

ἥ τ' ἂν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίην ἐνιαυτόν·

εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσω μηδ' ἔτ' ἐόντος,

220

νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν

σῆμά τέ οἱ χεύω καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεῖζω

vers 206 avait pour conséquence forcée la disparition des vers 205 et 207, qui n'iraient plus ensemble, et que le discours d'Eurymaque, sans ces trois vers, finit bien sèchement. Peut-être Aristophane remplaçait-il τῆς ἀρετῆς par une autre leçon; mais cela est médiocrement vraisemblable. *Scholies* H, M, Q et R : πιθανὸν δὲ συναθεῖν αὐτῷ καὶ τὸν πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸν μετ' αὐτόν. — Pour revenir à l'explication d'Aristarque, on a dû remarquer que la scholie fait allusion au principe fondamental si souvent rappelé à propos des vers de l'*Iliade* : « L'article proprement dit n'existe point chez Homère. »

209. Ἀγαυοί. Ancienne variante, Ἀχαιοί.

210. Ταῦτα équivalent à περὶ τούτων : *de his*, sur ce sujet. Voyez, *Iliade*, VI, 239, εἰρόμεναι (Ἔκτορα) καὶ ἰδῆς.

213. Διαπρήσσωσι. Quelques anciens voyaient dans ce verbe une forme de διαπράω. Mais l'exemple πρήσσοντε κέλευθον, *Iliade*, XIV, 282, prouve que c'est bien l'idée de *faire* ou d'*accomplir* qu'Homère veut exprimer. Comparez le latin *iterfacio*. C'est *iter* qui fournit l'idée de *reversée*, laquelle n'a aucun besoin d'être deux fois dans le mot.

214-223 Εἴμι γὰρ.... Voyez les vers I,

284-292 et les notes sur ce passage. Télémaque répète, en abrégant un peu, et *mutatis mutandis*, les paroles de Minerve. Les dix vers de cette répétition sont marqués, dans le manuscrit des *Scholies* M, de signes semblables à des antisigma : ∟. Or l'antisigma n'a que faire ici. Cobet croit que ces ∟ sont des diples; mais, comme il le remarque lui-même, le signe qui conviendrait à ce passage, c'est l'astérisque, et avec l'astérisque Pobel. Il croit que les vers 214-223 sont une interpolation, et que cette interpolation avait été condamnée par ceux qu'il nomme, à la façon de Heyne, les *anciens critiques* : « Totus « locus videtur spurius ac recte ab antiquis « criticis ἀβελισμένος. » Il n'y a nulle part aucune trace de cette prétendue athétèse; et les ∟ mis par un Byzantin quelconque à la marge des vers répétés prouvent, et voilà tout, que ce Byzantin était un ignorant, et qu'il n'avait pas la tradition alexandrine. J'ajoute que Cobet est le seul moderne qui trouve que Télémaque n'a pas eu à donner ces détails, et que son discours est vraiment fini au vers 213, après le mot κέλευθον.

222. Χρίας. Une note des *Scholies* H et M attribuée à Aristarque l'impréte leçon χρίας.

πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δώσω.

Ἦτοι ὃγ' ὥς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο· τοῖσι δ' ἀνέστη  
Μέντωρ, ὃς ῥ' Ὀδυσῆος ἀμύμονος ἦεν ἑταῖρος, 225  
καὶ οἱ ἰὼν ἐν νηυσὶν ἐπέτρεπεν οἶκον ἅπαντα,  
πεῖθεσθαι τε γέροντι καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσειν·  
ὃ σπριν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακῆσιοι, ὅττι κεν εἴπω·  
μή τις ἔτι πρόφρων, ἀγανὸς καὶ ἥπιος ἔστω 230  
σκηπτοῦχος βασιλεὺς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδὼς,  
ἀλλ' αἰεὶ χαλεπὸς τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι·  
ὥς οὔτις μέμνηται Ὀδυσῆος θείοιο  
λαῶν, οἷσιν ἀνασσε, πατὴρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν.  
Ἄλλ' ἦτοι μνηστῆρας ἀγήνορας οὔτι μεγαίρω 235

Mais le texte de la note est évidemment altéré. Ce χεῖω appartient spécialement à un autre critique; et voici, selon Dindorf, comment on doit rectifier la note : Πτολεμαῖος ὁ τοῦ Ὀροάνδου χεῖω γράφει, Ἀρίσταρχος δὲ καὶ Ἡρωδιανὸς χεύω, ἐν ᾗ ἐνεστὼς ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. J'ajoute que cette réflexion finale sur la signification future de χεύω fait croire que la leçon de Ptolémée était le futur même, χεύσω, et que χεῖω n'est qu'un lapsus de scribe. Ptolémée avait corrigé Homère en grammairien méticuleux; Aristarque et Hérodién ont revendiqué pour le poète le droit d'exprimer le futur par le présent. Nous parlerions nous-même comme Télémaque : « Dans le cas où..., alors j'élève un tombeau. »

226. Ἰόν, allant, c'est-à-dire en s'en allant : à son départ. Le sujet est Ὀδυσσεύς sous-entendu, comme le prouve ce qui suit.

227. Γέροντι. Grâce à une erreur plus que bizarre, quelques-uns entendaient, par ce mot, Laërte et non Mentor. Eustathe ne donne même que cette explication, qu'il n'a certes pas inventée : τὸ δὲ πεῖθεσθαι γέροντι, ὃ ἐστὶ τῷ Λαέρτῃ, φιλοπατορίαν διδάσκει. ὥς γὰρ οἱ κατ' οἶκον τῷ Μέντορι, οὕτως αὐτὸς τῷ τοῦ Ὀδυσσεύος πατρὶ πείσεται. Je n'ai pas besoin, je crois, de démontrer que πεῖθεσθαι γέροντι équivaut à ὥστε πάντας τοὺς ἐν οἴκῳ πείθεσθαι τῷ γέροντι Μέντορι. — Φυλάσσειν

a pour sujet Μέντορα sous-entendu : ut-que Mentor custodiret.

231. Αἴσιμα est pris au sens moral : recta, des choses justes, c'est-à-dire le sentiment de la justice.

232. ῥέζοι. Ancienne variante, ῥέζων.

233. Ὡς (quia), vulgo ὥς (adeo). J'ai admis l'orthographe et la ponctuation de Nicanor. Il ne faisait pas de ῥέζοι une fin de phrase complète, et il prenait ὥς comme conjonction. Sa note a été conservée dans les *Scholies* Q : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ ῥέζοι· τὸ γὰρ ὥς ἀντὶ τοῦ ὅτι ἐστίν. Dindorf, qui admet ici la leçon vulgaire, écrit ὥς après une virgule, au chant V, où le passage est répété en entier, vers 8-12, mais placé dans la bouche de Minerve. Ce qui est singulier, c'est qu'il dit, dans sa note sur la phrase de Nicanor, que la leçon vulgaire est la meilleure, et qu'il s'y est conformé dans les deux cas : « Ego utro- « bique ὥς prætuli cum plena post ῥέζο « interpunctione. » Quelle que soit la leçon qu'on adopte, le sens reste au fond le même. Mentor rend raison d'un souhait en apparence barbare.

234. Πατὴρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν, et (pour lesquels) il était doux comme un père. La phrase n'est que coordonnée, mais son rapport avec ce qui précède est évident : la conjonction δέ équivaut à καὶ οἷς, ou plutôt, d'après l'habitude homérique, à καὶ αὐτοῖς.

235. Μεγαίρω, comme le latin *invideo*,

ἔρδειν ἔργα βίαια κακορραφίησι νόοιο ·  
σφὰς γὰρ παρθέμενοι κεφαλὰς κατέδουσι βιαίως  
οἶκον Ὀδυσσῆος, τὸν δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.

Νῦν δ' ἄλλω δῆμῳ νεμεσίζομαι, οἷον ἅπαντες  
ῥσθ' ἄνεω, ἀτὰρ οὔτι καθαπτόμενοι ἐπέεσσιν  
παύρους μνηστῆρας κατερύκετε πολλοὶ ἐόντες.

240

Τὸν δ' Εὐηνορίδης Λειώκριτος ἀντίον ἤδα ·  
Μέντορ ἀταρτηρὲ, φρένας ἤλεέ, ποῖον ἔειπες,  
ἡμέας ὀτρύνων καταπαυέμεν. Ἀργαλέον δὲ  
ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι μαχήσασθαι περὶ δαιτί.

245

est synonyme de *vetare*, empêcher. Mentor laisse les prétendants en faire à leur tête.

236. Κακορραφίησι. Ancienne variante, κακορραδίησι.

237. Σφὰς est adjectif, et il se rapporte à κεφαλὰς.

237-238. Κατέδουσι.... οἶκον, mangent la maison. Il est inutile, je crois, de justifier ou d'expliquer cette énergique expression. Je transcris pourtant la note alexandrine. *Scholies* Q et S : μετωνυμικῶς, τὰ ἐν τῷ οἴκῳ.

239. Ἄλλω δῆμῳ, *cetero populo*, contre tous ceux des citoyens qui ne sont pas des prétendants.

240. Ἄνεω, *muti*, sans voix. Dans d'autres passages homériques, on écrit ἄνεω sans iota souscrit, et on le prend comme adverbe : *silenter*, en silence. Ici, à côté de ἅπαντες, c'est un adjectif. *Scholies* H et M : σὺν τῷ ἰ τὸ ἄνεω. εὐθεΐά ἐστι πληθυντικὴ ἀπὸ τοῦ ἄνεως. Cette note est de Didyme. Aristarque, dit-on, écrivait partout ἄνεω adverbe, et Hérodien, partout aussi, ἄνεω adjectif. Didyme variait l'orthographe, ce semble, selon les circonstances. — Curtius regarde ἄνεως comme identique à ἀνᾶφος, ἀναυος, et le tire de la racine αF, qui contient l'idée de souffler. Un homme ἄνεως est celui qui ne souffle mot. Les anciens donnaient une explication analogue, comme on le voit par Eustathe : ἀπὸ τοῦ ἄνω (lisez ἄω), ἀναυος ἀναος, καὶ Ἀττικῶς ἄνεως, ὡς Μενέλεως. — Le sens de tous les passages d'Homère où se trouve le mot reste le même, soit avec les deux orthographes de Didyme, soit avec l'orthographe unique dite d'Aristarque, ou l'orthographe unique dite d'Héro-

dien. Mais la double orthographe semblait généralement préférable. Eustathe : καὶ πληθυντικόν, ἄνεω· εὐρηται δὲ πού καὶ ἀντὶ ἐπιρρήματος (c'est-à-dire écrit ἄνεω).

241. Κατερύκετε. Rhianus lisait καταπαύετε. Ce n'était pas une restitution de tel ou tel vieux texte, mais une correction que le critique jugeait opportune, vu le καταπαύσομεν et le πανέσθων des vers 168-169, et le καταπαυέμεν qu'on va avoir plus bas, vers 244. A quoi bon cette uniformité? Rien n'est plus faux que le principe par lequel les philologues systématiques condamnent un poète à se servir toujours du même mot pour exprimer la même pensée. C'est la négation de la nature et de l'art. Il faut tenir compte des ondulations de l'esprit, et des caprices mêmes qui ont pu déterminer telle ou telle préférence. Ne mutilons pas les libertés de la diction. Je n'approuve donc point Bekker, Ameis, Hayman et La Roche d'avoir adopté la leçon de Rhianus, et je conserve la vulgate avec Dindorf et Fæsi.

243. Ἠλεέ. Voyez, *Iliade*, XV, 128, la note sur ἡλέ.

244. Ἀργαλέον δέ, sous-entendu ἂν εἴη ou quelque chose d'analogue. Le mot δέ est explicatif : « Car ce serait une rude entreprise. »

245. Ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι, à des hommes même plus nombreux (que ne sont les prétendants). Ancienne variante, ἀνδράσι καὶ παύροισι. Avec cette leçon, il s'agirait du peu de monde dont dispose Télémaque; mais on ne voit pas bien quel serait le sens de καί. Léocrite dit que les prétendants sont invincibles. *Scholies* H, M et Q : ἀμεινον δὲ καὶ πλεόνεσσι



Εἵπερ γάρ κ' Ὀδυσσεὺς Ἰθακῆσιος αὐτὸς ἐπελθὼν  
 δαινυμένους κατὰ δῶμα ἐὼν μνηστῆρας ἀγαιούς  
 ἐξελάσαι μεγάροιο μενοινήσει' ἐνὶ θυμῷ,  
 οὐ κέν οἱ κεχάροιτο γυνή, μάλα περ χατέουσα,  
 ἐλθόντ'· ἀλλὰ κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίσποι, 250  
 εἰ πλέονές οἱ ἔποιντο· σὺ δ' οὐ κατὰ μοῖραν ἔειπες.

γράφειν, ἴν' ἡ ἐπὶ τῶν κωλυόντων· εἰ δὲ καὶ πλείονες κωλύοιεν, φησὶ, περιέσσονται εὐωχούμενοι. Cette excellente note est certainement de Didyme. — Μαχήσασθαι, sous-entendu ἡμῖν : de combattre contre nous. Léocrite entend : de nous vaincre, d'avoir raison de nous. — Περὶ δαιτί, *de cena*, au sujet du festin, c'est-à-dire au sujet de la ruine que nous infligeons, par nos festins, à la maison d'Ulysse. Bothe paraphrase *περὶ δαιτί* comme si Homère avait dit ἐν δαιτί : *cum epulantiibus saturisque*. L'exemple qu'il cite à l'appui, *Iliade*, XIX, 460-470, n'a aucun rapport avec des banqueteurs; et cette interprétation attribuée à Léocrite une contre-vérité manifeste. Laissons aux Byzantins, que compile Eustathe, l'idée que c'est grâce au festin même qu'Ulysse aura dans les prétendants d'invincibles adversaires. Remarquez que nous avons, dans la note de Didyme, en même temps que la justification de καὶ πλείονεσσι, le commentaire de ἐν δαιτί : (οἱ μνηστῆρας) περιέσσονται εὐωχούμενοι. Léocrite dit : « Nous repousserions l'attaque, et nous n'en banqueterions ni plus ni moins. » Ce n'est pas pour avoir banqueté qu'ils seraient les plus forts, c'est parce qu'ils sont jeunes et vigoureux, et qu'ils n'ont peur de rien ni de personne. Les gens ivres et trop bien repus se laissent tuer presque sans défense.

247. Δαινυμένους indique le fait général, et non pas tel ou tel repas de la journée. Il s'agit de la déprédation qui fournit matière aux festins des prétendants. Les préparatifs de chaque festin sont contenus dans δαινυμένους, tout autant que les festins eux-mêmes. Si l'on particularise, ce sera un moment quelconque des repas, et non pas celui de la plénitude et de l'ivresse. — Ἐὼν. Ancienne variante, ἔο, c'est-à-dire οὐ dans le sens de ἑαυτοῦ. Les *Scholies* M et S donnent cette leçon sous la forme ἔω, mais cette diérèse de οὐ n'existe point dans Homère. Le mot ne

peut être que ἔο. C'est d'ailleurs une correction détestable : κακῶς, comme la note alexandrine caractérise la préférence de ceux qui ne voulaient point de ἐὼν.

249-250. Οὐ κέν οἱ κεχάροιτο.... ἐλθόντ(ι), *non ipso lætaretur reverso*, n'aurait point à se féliciter du retour de son époux.

250. Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même. — Ἐπίσποι a pour sujet Ὀδυσσεύς, exprimé au commencement de la phrase.

251. Εἰ πλέονές οἱ ἔποιντο, *vulgo* εἰ πλείονεσσι μάχοιτο. Je rétablis, avec Fassi et Ameis, la leçon de la paradosse alexandrine. Notre vulgate était rejetée par les Alexandrins comme donnant un sens ridicule, à moins qu'on ne fît de πλείονεσσι l'équivalent de σὺν πλείονεσσι. *Scholies* H, M et Q : εἰ πολλοὶ αὐτῷ ἔποιντο, ἢ εἰ πολλοὺς ὁπαδοὺς ἔχοι. τινὲς δὲ γελοίως γράφουσιν, εἰ πλείονεσσι μάχοιτο. δύναται καὶ οὕτως νοεῖσθαι, εἰ σὺν πολλοῖς μάχοιτο. Mais l'ellipse de σὺν est une hypothèse peu admissible; et Léocrite n'a pas pu dire qu'Ulysse rencontrerait une mort honteuse s'il attaquait une troupe plus nombreuse que la sienne : c'est le contraire seul qui serait vrai. — Hayman maintient la leçon vulgaire; mais il considère le vers comme inutile et absurde, et il le met entre crochets. Ce remède héroïque n'est point nécessaire. Il manquerait même quelque chose à la rodomontade de Léocrite, si le poète lui avait fait simplement dire, *Ulysse périra*; tandis que tout est parfait si Léocrite ajoute : « Quand même une troupe plus nombreuse que la nôtre aiderait son attaque. » — Bothe, qui rejette la vulgate, ne veut point de εἰ πλέονές οἱ ἔποιντο, et il propose deux corrections, εἰ πλείονεσσιν ἔποιτο et εἰ πλείονες συνέποιντο : l'une qu'il a mise dans son texte, et l'autre qu'il affirme dans ses *Addenda et emendanda*. Mais le lemme de la note alexandrine est manifestement, comme l'a donné Buttmann,



Ἄλλ' ἄγε, λαοὶ μὲν σκίδνασθ' ἐπὶ ἔργα ἕκαστος·  
τούτῳ δ' ὀτρυνέει Μέντωρ ὁδὸν ἥδ' Ἀλιθέρης,  
οἷτε οἱ ἐξ ἀρχῆς πατρώιοι εἰσιν ἑταῖροι.

Ἄλλ', ὅτῳ, καὶ δηθὰ καθήμενος, ἀγγελιάων 255  
πεύσεται εἰν Ἰθάκῃ, τελέει δ' ὁδὸν οὔποτε ταύτην.

Ὡς ἄρ' ἐφώνησεν· λῦσαν δ' ἀγορὴν αἰψήρην.  
Οἱ μὲν ἄρ' ἐσκίδναντο ἐὰ πρὸς δώμαθ' ἕκαστος,  
μνηστῆρες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θείου Ὀδυσῆος.

Τηλέμαχος δ' ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης, 260  
χεῖρας νιψάμενος πολιῆς ἁλός, εὔχετ' Ἀθήνη·

Κλυθί μευ, ὁ χθιζὸς θεὸς ἤλυθες ἡμέτερον δῶ,

εἰ πλείονες οἱ ἔποιντο. Dindorf, comme éditeur des *Scholies*, en convient lui-même : « Scripsi cum Buttmanno εἰ πλείονες οἱ ἔποιντο, quod postulat explicatio scholiarum. » Au reste, la deuxième leçon de Bothe donne un sens identique à la restitution alexandrine de Buttmann ; mais sa première leçon mettrait Ulysse à la suite des Ithaciens, et non point, comme cela doit être, à leur tête. J'ajoute que Dindorf, qui conserve la vulgate dans son texte d'Homère, a du moins traduit ou fait traduire πλεόνεσσι par *cum pluribus*, qui ne peut désigner que les aides d'Ulysse. Voyez l'Homère-Didot, publié sous la responsabilité de Dindorf.

253. Ὀτρυνέει, *accelerabit*, ou mieux *properabit* : aura bientôt fait de préparer. Léocrète se moque des deux amis de Télémaque ; mais il compte sans Minerve, qui suppléera à l'insuffisance des ressources de Mentor et d'Alithersès.

256. Εἰν Ἰθάκῃ, dans Ithaque, c'est-à-dire sans bouger d'Ithaque. — Οὔποτε montre bien que ὀτρυνέει, vers 253, est une ironie. *Scholies* Q : ὥς μὴ δυναμένου τοῦ Μέντορος καὶ τοῦ Ἀλιθέρου παρασχεῖν αὐτῷ τὰ ἐπιτήδεια πρὸς τὸ πλέειν.

257. Λῦσαν, leçon d'Apollonius, *vulgo* λῦσιν. Il ne s'agit que du fait, comme au vers I, 305 de l'*Iliade*. — Αἰψήρην, l'adjectif pour l'adverbe : en toute hâte. Voyez, *Iliade*, XIX, 276, la note sur la phrase. — Au lieu de αἰψήρην, plusieurs textes antiques donnaient λαίψήρην. Mais il est inutile, après ἀγορὴν, d'avoir une consonne initiale.

260. Θῖνα. Ancienne variante, θινί. Ni-

canor (*Scholies* H, M, Q, R et S), semble indifférent entre les deux leçons, et se contente d'indiquer la diversité de la ponctuation dans la phrase, selon qu'on a θῖνα ou θινί. Mais il dit que θῖνα est la leçon d'Aristarque ; seulement il ne le dit que d'après Didyme, et la vulgate de son temps semble avoir été θινί, leçon qu'il cite la première.

261. Ἀθήνη. Le poète parle pour lui et pour nous ; car Télémaque ignore le nom de la divinité dont il a reçu la visite : il sait que c'est un être divin, et voilà tout. C'est l'observation que fait Didyme (*Scholies* B, P, Q, S et V) : ὁ μὲν Τηλέμαχος ἀπλῶς θεὸν ἐπικαλεῖται (vers 262)· ἀγνοεῖ γὰρ τίς ἦν θεῶν ὁ φανείς αὐτῷ· ὁ δὲ ποιητὴς εὔχετ' Ἀθήνη φησίν. — Que si Télémaque, avant la prière, se lave les mains avec de l'eau de mer (πολιῆς ἁλός), et non avec de l'eau douce, c'est qu'on attribuait à l'eau de mer une vertu particulière de purification. Voyez l'*Iliade*, I, 313. Au reste, l'ablution avant la prière n'était pas une formalité indispensable. Voyez, par exemple, Chrysès qui s'apprête à prier, *Iliade*, I, 34-36. Mais Chrysès s'est lavé les mains, I, 449, quand il fait sa seconde prière à Apollon.

262. Κλυθί μευ, *vulgo* κλυθί μοι. Dindorf est le seul des éditeurs récents qui ait conservé la vulgate. — Ὀ est conjonctif, comme dans l'exemple Σίσυφος.... ὁ κέρδιςτος γένετ' ἀνδρῶν, *Iliade*, VI, 153. Ancienne variante, ὁς. C'était une correction absolument inutile. Ce qui est plus inutile encore, et même nuisible, c'est de donner un accent à ὁ. Il faut que le mas-

καί μ' ἐν νηϊ κέλευσας ἐπ' ἡρωειδέα πόντον,  
νόστον πευσόμενον πατρός δὴν οἰχομένοιο,  
ἔρχεσθαι· τὰ δὲ πάντα διατρίβουσιν Ἀχαιοὶ, 265  
μνηστῆρες δὲ μάλιστα, κακῶς ὑπερηνορέοντες.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· σχεδόθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη,  
Μέντορι εἰδομένη ἡμὲν δέμας ἴδὲ καὶ αὐδὴν·  
καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Τηλέμαχ', οὐδ' ὀπιθεν κακὸς ἔσσεια οὐδ' ἀνοήμων, 270  
εἰ δὴ τοι σοῦ πατρός ἐνέστακται μένος ἦδ',  
οἶος κεῖνος ἔην τελέσαι ἔργον τε ἔπος τε.  
Οὐ τοι ἔπειθ' ἀλήη ὁδὸς ἔσσεται οὐδ' ἀτέλεστος.  
Εἰ δ' οὐ κείνου γ' ἐσσί γόνος καὶ Πηνελοπείης,  
οὐ σέγ' ἔπειτα ἔολπα τελευτήσῃν ἀμενοινᾶς. 275

culin du conjonctif ionien ὁ, ἡ, τό soit distinct de δ, neutre du conjonctif ordinaire. — La phrase n'a point de vocatif, ou plutôt le vocatif est sous-entendu : (*o deus*) qui dans *hesternus venisti*, ô divinité qui es venue hier.

265. Διατρίβουσιν, *morantur*, retardent, c'est-à-dire empêchent. Télémaque avait demandé un navire et vingt compagnons : rien ne lui a été accordé. L'expression τὰ πάντα, toutes ces choses, dont il vient de se servir, désigne les moyens d'accomplir le voyage par mer, et l'exécution du plan suggéré par Minerve, c'est-à-dire la visite à Nestor et à Ménélas.

267. Σχεδόθεν, *e proximo*, d'une petite distance. Télémaque ne voit pas soudainement le faux Mentor devant lui. — On fait ici de σχεδόθεν un synonyme de σχεδόν, et on lui donne οἱ pour complément. C'est fausser le sens des mots, et supprimer un détail utile à la vraisemblance du récit. Le mot οἱ dépend de ἦλθεν.

270. Ὀπιθεν, *in posterum*, dans l'avenir. Homère appelle l'avenir ce qui est derrière nous, c'est-à-dire ce qui n'est pas encore arrivé. On a vu ὀπίσσω, I, 222, dans le même sens qu'a ici ὀπιθεν, et dit aussi par Minerve, et dans l'expression d'une pensée analogue.

274. Εἰ δὴ τοι.... On peut considérer cette phrase comme l'équivalent de celle-ci : « Car je suppose que tu es un vrai fils d'Ulysse. » Nicanor (*Scholies* M et S) dit

qu'on peut mettre un point après le vers 270, et faire de εἰ δὴ τοι le commencement d'une période qui ne se terminerait qu'avec le vers 273 : ὁ στίχος καὶ τοῖς ἐπομένοις καὶ τοῖς ἡγουμένοις δύναται συνάπτεσθαι. Cependant la ponctuation ordinaire semble préférable, vu la suite naturelle des idées.

273. Ἐπει(τα), *igitur*, en conséquence : dès lors, ou alors.

274-280. Εἰ δ' οὐ κείνου.... Payne Knight retranche ces sept vers, comme inutiles et comme pleins de choses ridicules. Dugas Montbel approuve la suppression. C'est vouloir qu'Homère ne soit pas Homère. La tautologie des vers 276 et 277, que Dugas Montbel incrimine spécialement, a sa raison d'être dans l'importance même du principe qu'il s'agit de mettre en pleine et parfaite lumière. Remarquez d'ailleurs que c'est un vieillard qui est censé parler, et que ces moralités sont bien dans le caractère des vieillards.

274. Γόνος, fils, c'est-à-dire vraiment fils. Voyez le vers 271. Mentor ne peut pas douter que Télémaque ne soit né d'Ulysse et de Pénélope. Mais Télémaque n'a encore rien fait qui prouve un esprit supérieur. Les vers 276-277 précisent la portée de l'hypothèse faite par l'ami d'Ulysse, ou, ce qui revient au même, par Minerve sous la figure de cet ami.

275. Οὐ σέγ(ε). Ancienne variante, οὐ σέ τ(ε).

Παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται ·  
οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρός ἀρείους.  
Ἄλλ' ἐπεὶ οὐδ' ὄπιθεν κακὸς ἔσσει οὐδ' ἀνοήμων,  
οὐδέ σε πάγχυ γε μῆτις Ὀδυσσεύς προλέλοιπεν,  
ἐλπωρὴ τοι ἔπειτα τελευτῆσαι τάδε ἔργα.

280

Τῷ νῦν μνηστήρων μὲν ἕα βουλήν τε νόον τε  
ἀφραδέων, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι ·  
οὐδέ τι ἴσασιν θάνατον καὶ Κῆρα μέλαιναν,  
ὅς δ' ἡ σφι σχεδὸν ἔστιν, ἐπ' ἡματι πάντας ὀλέσθαι.  
Σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δηρὸν ἀπέσσεται ἦν σὺ μενοινᾷς ·  
τοῖος γάρ τοι ἐταῖρος ἐγὼ πατρῴϊός εἰμι,  
ὅς τοι νῆα θοὴν στελέω καὶ ἄμ' ἔφομαι αὐτός.

285

277. Οἱ πλέονες, comme s'il y avait οἱ μὲν πλέονες : *isti quidem, scilicet plures*. On peut à la rigueur, avec les noms de nombre, prendre ὁ, ἡ, τό comme un simple article ; mais il vaut mieux, même ici, lui conserver sa valeur. Il n'y a point d'article dans Homère. — Κακίους. Homère, comme Hésiode, comme tous les poètes antiques, croit que le monde va sans cesse dégénéral. Ce n'est pas seulement la fameuse strophe d'Horace, *Ætas parentum pejor avis...*, qu'on devrait citer ici, s'il était besoin de citer quelque chose, mais des milliers de vers grecs et latins. J'aime mieux rappeler la formule homérique οἱοι νῦν βροτοὶ εἰσι, et les éloquentes regrets du vieux Nestor comparant les hommes qu'il voit avec les héros qu'il a jadis vus sur la terre.

278. Ἄλλ' ἐπεὶ.... Mentor, en sa qualité d'ami, admet naturellement que Télémaque ne fait point partie du grand nombre, mais de l'élite, et qu'il n'est point un fils dégénéré.

279. Οὐδέ, c'est-à-dire καὶ ἐπεὶ οὐ. Mentor est sûr que Télémaque a en lui ce que le vieillard, au vers 274, avait l'air de supposer absent peut-être. On voit la progression, et le discours marche selon les règles de la plus stricte vraisemblance.

280. Ἐπειτα. Voyez plus haut la note du vers 273.

281. Τῷ. Ancienne variante, τῷ. On rapportait sans doute ce duel à βουλήν τε νόον τε. Cela paraît bien cherché et bien

mauvais, tandis que τῷ marquant la conséquence est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel. Dès que le voyage doit réussir, Télémaque n'a pas à s'inquiéter d'autre chose que de s'apprêter et de partir au plus vite.

284. Ὅς. Bothe est choqué de ce conjonctif, qui se rapporte au premier des deux substantifs, et non au second ou à tous les deux ; et il propose d'écrire ὥς « Inelegantem orationem Κῆρα μέλαιναν, « ὅς, etc. Ponamus, quod egregio vate dignum sit, ὥς δὴ.... ὀλέσθαι, h. e. ὅτι « ὀλέσθαι πάντας σχεδὸν σφίν ἔστιν ἐπ' « ἡματι, imminere jam illis uno die omnibus interitum. » Rien de plus inutile qu'un pareil perfectionnement de la diction d'Homère. La syntaxe du poète est plus libre que celle qui a prévalu après lui, voilà tout ce qu'il y a à dire ; et d'ailleurs ὅς s'explique plus facilement que ὥς. — Ἐπ' ἡματι équivalant ici à ἰῶ.... ἡματι qu'on a vu dans l'*Illiade*, VI, 422 : *uno eodemque die*, en un seul et même jour. Mentor ne dit pas simplement qu'ils périront *quelque jour*, mais que ce sera un massacre rapide et complet ; et c'est ainsi en effet que les choses se passent dans l'*Odyssée*. Mentor, qui est Minerve, prophétise avec une absolue certitude. — Ὀλέσθαι, après ἔστί, est évidemment pour ὥστε ὀλέσθαι : *ut perierint*, de manière à avoir péri, c'est-à-dire de telle façon qu'ils périront.

286-287. Τοῖος.... εἰμι, ὅς, *talis....*

Ἄλλὰ σὺ μὲν πρὸς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ὀμίλει,  
 ὀπλισσόν τ' ἧῖα, καὶ ἄγγεσιν ἄρτον ἅπαντα,  
 οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι, καὶ ἄλφιστα, μυελὸν ἀνδρῶν, 290  
 δέρμασιν ἐν πυκινοῖσιν· ἐγὼ δ' ἀνὰ δῆμον ἐταίρους  
 αἶψ' ἐθελοντῆρας συλλέξομαι. Εἰσὶ δὲ νῆες  
 πολλαὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέαι ἡδὲ παλαιαί·  
 τάων μὲν τοι ἐγὼν ἐπιόψομαι ἧτις ἀρίστη,  
 ὣκα δ' ἐφοπλίσσαντες ἐνήσομεν εὐρέϊ πόντῳ. 295

Ὡς φάτ' Ἀθηναίη, κούρη Διός· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν  
 Τηλέμαχος παρέμιμνεν, ἐπεὶ θεοῦ ἐκλυεν αὐδὴν.  
 Βῆ δ' ἱμεναὶ πρὸς δῶμα, φίλον τετιημένος ἦτορ·  
 εὖρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας ἐν μεγάροισιν,  
 αἶγας ἀνιεμένους, σιάλους θ' εὖοντας ἐν αὐλῇ. 300  
 Ἀντίνοος δ' ἰθὺς γελάσας χίε Τηλεμάχοιο·

*eam*, qui (car moi, ton ami de père en fils), je suis à même de.

289. Ἡῖα, *viatica*, des provisions de voyage. Voyez, *Iliade*, XIII, 103, la note sur ce mot. Ici ἧῖα est dans son sens propre. *Scholies* E et Q : τὰ εἰς τὸ ἰέναι ἐπιτήδεια, ἦτοι ἐφόδια, ἡῖα, καὶ ἀποβολῇ τοῦ πρώτου ι, ἧῖα. On peut contester la dérivation; mais il y a certainement dans le mot une idée de mouvement, et sa racine est la même que celle de ἰέναι.

290. Μυελὸν ἀνδρῶν, *medullam hominum*, moelle des hommes, c'est-à-dire nourriture par excellence. C'est grâce à elle que les hommes sont forts et vigoureux. *Scholies* E : μυελὸν δὲ, ὡς ἰσχυροποιῶντα τοὺς ἀνδρας.

291. Δέρμασιν, des peaux, c'est-à-dire des outres. — Πυκινοῖσιν, épaisses, c'est-à-dire capables de préserver de l'humidité la farine. Hayman : « πυκινοῖσιν, here = « *waterproof*, from the general idea of « density which resists external action. »

294. Ἐπιόψομαι, *providebo*, je choisirai après examen. Aristophane de Byzance, cité dans les *Scholies* M et Q : ἐποπτεύσομαι, περιβλέψω. — Ἦτις ἀρίστη, (*eam*) *quae optima (sit)*, celui qui sera le meilleur.

295. Ἐφοπλίσσαντες, ayant équipé (ce navire). — Ἐνήσομεν, nous (le) lançons sur.

297. Ἐπεὶ, *postquam*, et non pas *quia* ;

car Télémaque ignore que la voix qu'il vient d'entendre est celle d'une divinité.

298. Τετιημένος ἦτορ n'a pas ici le sens ordinaire d'affliction. Télémaque a seulement l'esprit préoccupé, ou, si l'on veut, inquiet. C'est à cette idée qu'il faut réduire l'expression. *Scholies* E et S : οὐκ ἐσχυρωπαχῶς, ἀλλὰ καὶ φροντίζων, ὥς ἀποδημεῖν μέλλων.

300. Ἀνιεμένους, *nudantes*, c'est-à-dire *excoriantes* : écorchant. Les Alexandrins marquaient l'origine et le sens du mot en l'interaspirant avec l'esprit rude sur l'iota. Hérodien (*Scholies* E et R) : ἀνιεμένους δασέως, ἀπὸ τοῦ ἰημι. σημαίνει δὲ ἐκδέροντας, γυμνοῦντας. Il cite le vers XXII, 80 de l'*Iliade* : κόλπον ἀνιεμένη.... Voyez la note sur ce vers. Là ἀνιεμένη signifie *laxans*, et par suite *nudans*; ici *laxantes* ne s'entendrait pas. — Εὖοντας, *assantes*, rôtissant : faisant rôtir. Ils tournaient eux-mêmes les broches. On voit, par ce vers, que les prétendants savaient se donner de l'occupation, et que nous n'avons pas eu tort de voir dans δαινυμένους, vers 247, l'emploi de la journée entière, et non pas uniquement les heures du festin proprement dit.

301. Γελάσας. Antinoüs traite Télémaque comme un enfant. On ne peut pas dire précisément qu'il se moque : il sourit avec un air de supériorité. — Τηλεμάχοιο.

ἐν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Τηλέμαχ' ὑπαγόρῃ, μένος ἄσχετε, μήτι τοι ἄλλο  
ἐν στήθεσσι κακὸν μελέτω ἔργον τε ἔπος τε,  
ἀλλὰ μοι ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, ὥς τὸ πάρος περ. 305

Ταῦτα δέ τοι μάλα πάντα τελευτήσουσιν Ἀχαιοὶ,  
νῆα καὶ ἐξαίτους ἐρέτας, ἵνα θᾶσσον ἵκηαι  
ἐς Πύλον ἡγαθήην μετ' ἀγαυοῦ πατρός ἀκουήν.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ῥῆδα·  
Ἀντίνο', οὕπως ἔστιν ὑπερφιάλοισι μεθ' ὑμῖν 310  
δαίνυσθαί τ' ἀκέοντα καὶ εὐφραίνεσθαι ἔκῃλον.

Ἦ οὐχ ἄλλῃς ὥς τὸ πάροιθεν ἐκέριτε πολλὰ καὶ ἐσθλὰ  
κτῆματ' ἐμὰ, μνηστῆρες, ἐγὼ δ' ἔτι νήπιος ἦα;  
Νῦν δ' ὅτε δὴ μέγας εἰμὶ καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων  
πυνθάνομαι, καὶ δὴ μοι ἀέξεται ἐνδοθι θυμὸς, 315

On a vu, I, 449, ἰθὺς προθύροιο, droit au vestibule.

303. Ἐν τ' ἄρα... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Illiade*, et on le reverra dans l'*Odyssée*.

303-304. Τοι dépend de μαλίστω : *tibi curæ sit*.

305. Moi est expletif, comme notre moi dans *prends-moi le bon parti*. — Ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, mange et bois. L'infinitif est dans le sens de l'impératif.

306. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire ce que Télémaque avait demandé aux Achéens ou Ithaciens dans l'assemblée, et qu'Antinous va rappeler. — Τοι.... τελευτήσουσιν, *tibi perficiant*. Rien ne manquera pour assurer le succès du voyage : bon navire, excellents rameurs. On se rappelle que Leucrite avait déclaré le voyage impossible. Antinous est moins féroce. Il veut bien que le désir de Télémaque se réalise ; mais il est convaincu, comme Leucrite, qu'Ulysse est mort, et que les prétendants peuvent en sécurité continuer leur train de vie habituel.

310. Ὑπερφιάλοισι. Les prétendants eux-mêmes se donnaient l'épithète de ὑπερφιάλοι. Voyez le vers XXI, 259.

311. Ἀέξετα, *silens*, sans protester. Ancienne variante, ἀέχοντα, *inquietum*, à contre-cœur. On pourrait croire, d'après les *scholia* M, que la parabase alexandrine

donnait ἀέχοντα, car ἀέχοντα y est cité comme une leçon propre à Rhianos : οὕτω γράφει Ριανός. γράφεται δὲ καὶ ἀέχοντα. Les deux écritures semblent aussi bonnes l'une que l'autre ; mais il est bizarre d'écrire ἀέχοντα, et de mettre en regard, comme on l'a fait dans l'*Homère-Didot*, *inquietum*. Fazi a préféré ἀέχοντα, et il était dans son droit ; mais tous les autres éditeurs ont conservé la vulgate.

312. Ἦ οὐχ, monosyllabe par synizesis.

314. Μᾶγας, *adultus*, devenu un homme. Télémaque se sent en possession de toutes ses facultés. Il a cessé d'être un νήπιος, un être sans parole, c'est-à-dire un enfant qui ne se rend pas compte des choses, qui ne réfléchit point, qui ne raisonne point. Aujourd'hui il comprend tout, et il a conscience de son devoir, qui est de venger Ulysse. — Καὶ équivalent à καὶ ὅτε : et puisque. De même, au vers suivant, καὶ δὴ est pour καὶ ὅτε ἔξ. — Ἄλλων μῦθον ἀκούων. Il s'agit des observations que Télémaque a souvent entendu faire par les amis d'Ulysse sur l'indignité de la conduite des prétendants.

315. Πυνθάνομαι a un sens très-énergique ; et l'on a raison de le traduire par *percipere*, ou mieux encore par *comperi*. Télémaque a l'intelligence claire et nette de ce qu'on lui dit de ses droits comme représentant d'Ulysse, comme chef de maison

πειρήσω ὥς κ' ὕμμι κακὰς ἐπὶ Κῆρας ἰήλω,  
 ἢ Πύλονδ' ἐλθὼν, ἢ αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ δῆμῳ.  
 Εἶμι μὲν (οὐδ' ἀλήθ' ὁδὸς ἔσσεται ἦν ἀγορεύω)  
 ἔμπορος· οὐ γὰρ νηὸς ἐπήβολος οὐδ' ἐρετάων  
 γίγνομαι· ὥς νύ που ὕμμιν εἰσατο κέρδιον εἶναι.

320

Ἦ ῥα, καὶ ἐκ χειρὸς χεῖρα σπάσατ' Ἀντινόοιο  
 [ῥεῖα· μνηστῆρες δὲ δόμον κάτα δαῖτα πένοντο].  
 Οἱ δ' ἐπελώδεον καὶ ἐκερτόμεον ἐπέεσσιν·  
 ὧδε δέ τις εἶπεσκε νέων ὑπερηνορέοντων·

Ἦ μάλα Τηλέμαχος φόνον ἡμῖν μερμηρίζει.

325

en l'absence de son père. — On peut laisser à πυνθάνομαι sa signification ordinaire, si l'on prend, comme faisaient quelques anciens, ἀκούων πυνθάνομαι pour πυνθανόμενος ἀκούω. *Scholies* B : ἀντιστροφή ἐστὶν ἀντὶ τοῦ πυνθανόμενος ἀκούω. Il semble pourtant que la conscience de Télémaque ait eu besoin, pour s'éveiller tout à fait, d'être un peu aiguillonnée par d'autres. Voyez le discours de Minerve, I, 253-305. La veille même de l'arrivée du faux Ménéte, le fils d'Ulysse était encore bien loin de la perfection que supposerait cette volonté personnelle de savoir et de juger. On se souvient que Minerve lui dit, I, 296-297, de cesser tout enfantillage : οὐδέ τί σε χρὴ νηπιᾶας ὀχέειν. Il n'est vraiment un homme que depuis hier.

316. Πειρήσω. Télémaque tire la conséquence des prémisses qu'il vient de poser. Il connaît son devoir, et il est en état de l'accomplir : il l'accomplira. *Scholies* B et S : τὸ ἐξῆς, νῦν δ' ὅτε δὴ μέγας εἰμι, πειρήσω ὥς κ' ὕμμι.... — Ἐπὶ doit être joint à ἰήλω.

318-319. Εἶμι.... ἔμπορος, *proficiscar aliena nave vectus*, je partirai comme simple passager. Ceci est un reproche aux prétendants. Si on lui avait accordé ce qu'il demandait, il ne serait pas réduit à faire ce que font les vulgaires voyageurs, ou, si l'on veut, les trafiquants ; car trafiquant et voyageur sont termes synonymes pour Homère, puisque tout voyageur emportait avec lui des objets d'échange. *Scholies* B et Q : εἶμι μὲν ἔμπορος, ὃ ἐστὶν ἐπιβάτης, ἐπὶ νηὸς ἀλλοτρίας, ἀντὶ ναυκλήρου, φησὶ, δι' ὅμᾱς ἐπιβάτης ἐσόμενος. — Νηὸς ἐπήβολος, *navis compes*, ayant un

navire à moi. *Scholies* B et Q : ἐπήβολος δὲ σημαίνει, ὥς φησὶν ὁ Πορφύριος, ἐπιτυχῇ, καὶ ἐγκρατῇ, καὶ δεσπότην, ἀπὸ τοῦ βάλλειν, ὃ ἐστὶ τοῦ σκοποῦ τυχνάνειν. D'après cette explication, ἐπήβολος signifie, littéralement, *ayant obtenu*. Ainsi le reproche aux prétendants est tout à fait direct ; et Télémaque dit, selon Porphyre : « Car vous ne m'avez point accordé le navire que je demandais. » C'est l'interprétation que développe Hayman ; mais, ce qui est bizarre, le commentateur anglais ne nomme point Porphyre, et l'on dirait qu'il croit inventer du nouveau : c'est du vieux d'il y a seize siècles. En tout cas, le reproche direct aux prétendants est articulé au vers 320 en toutes lettres.

321. Σπάσατ(ο). Ancienne variante, σπάσεν. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque.

322. ῥεῖα· μνηστῆρες.... Ce vers a été condamné comme inutile par Aristophane de Byzance et par Aristarque. *Scholies* M, Q et R : ὁ στίχος οὗτος ἀθετεῖται ὡς περιττός. προηθέτει δὲ καὶ Ἀριστοφάνης. Hayman et La Roche sont les seuls éditeurs récents qui ne mettent point de crochets. Hayman dit qu'il faut pourtant bien qu'on retrouve les prétendants : « but « were left the suitors in 300 preparing « the banquet, and the subject is here naturally resumed. » Mais οἱ δ(έ) au vers suivant suffit largement à cet office, puisqu'il ne peut désigner que les prétendants. D'ailleurs ῥεῖα n'est pas clair, et δόμον κάτα fait difficulté. Télémaque a tenté un effort pour dégager sa main, et ce n'est pas dans la maison que les prétendants travaillent, mais dans la cour.

Ἦ τινας ἐκ Πύλου ἄξει ἀμύντορας ἡμαθόεντος,  
ἢ ὄγε καὶ Σπάρτηθεν, ἐπεὶ νύ περ ἵεται αἰνῶς ·  
ἢ καὶ εἰς Ἐφύρην ἐθέλει, πείραν ἄρουραν,  
ἐλθεῖν, ὄφρ' ἐνθεν θυμοφθόρα φάρμακ' ἐνείκη,  
ἐν δὲ βάλῃ κρητῆρι καὶ ἡμέας πάντας ὀλέσσει. 330

Ἄλλος δ' αὖτ' εἶπεσκε νέων ὑπερηνορέοντων ·  
Τίς δ' οἶδ' εἴ κε καὶ αὐτὸς ἰὼν κοίλης ἐπὶ νηὸς  
τῆλε φίλων ἀπόληται ἀλώμενος, ὥσπερ Ὀδυσσεύς;  
Οὔτω κεν καὶ μᾶλλον ὀφέλλειεν πόνον ἄμμιν ·  
κτῆματα γάρ κεν πάντα δασαίμεθα, οἰκία δ' αὖτε 335  
τούτου μητέρι δοῖμεν ἔχειν, ἢδ' ὅστις ὀπυίοι.

Ὡς φάν· ὁ δ' ὑφόροφον θάλαμον κατεβήσετο πατρός,

328. Ἐφύρην. Il ne s'agit pas de Corinthe, mais d'Éphyre en Thesprotie, ville assez peu éloignée d'Ithaque. *Scholies M* : τὴν ἐν Θεσπρωτίᾳ, οὐχ. ὡς ἐνιοί, τὴν Κόρινθον. Cette note est une citation textuelle d'Aristarque. Voyez la note sur le vers II, 659 de l'*Illiade*. Il est probable que c'est surtout l'apposition πείραν ἄρουραν qui empêchait Aristarque de voir ici l'Éphyre de Bellérophon (*Illiade*, VI, 452). On n'a jamais parlé de grasses terres arables dans l'Isthme, ni aux environs.

330. Κρητῆρι, dans le cratère, c'est-à-dire dans le grand vase où se faisait le mélange de vin et d'eau pour les convives, et où l'on puisait avec des coupes. Empoisonner le cratère, c'était empoisonner tous les prétendants.

333. Ὡσπερ Ὀδυσσεύς, sous-entendu ἀπώλετο ἀλώμενος. Les prétendants sont persuadés qu'Ulysse est mort. — Remarquez qu'il n'y a point de négation dans la phrase grecque. En français il en faut une; car, (qui sait s'il mourra?) serait une objection qui n'a pas été faite, et fausserait la pensée. Le jeune insolent exprime une espérance.

334. Ὀφέλλειεν πόνον est dit ironiquement, car ce surcroît de besogne ne sera, comme on va voir, que le plaisir de se partager l'héritage de Télémaque. *Scholies M* : ... ἢ ἐν εἰρήνῃ. αὐτὰς τῶν μείζονα παρέχει κακὰ μεριστάμεθα γὰρ αὐτεὺ τὰ κτῆματα. D'autres l'entendaient d'une compétition plus vive entre les prétendants, à cause sans doute de la part

d'héritage qui reviendrait à Pénélope. *Mêmes Scholies* : οὕτως ἂν ἡμῶν ἡύξησι τὸ κατὰ τὴν μνηστειῶν ἔργον. Mais l'ironie s'accorde mieux avec le souhait contenu dans les vers 332-333. — Je remarque en passant que Hayman, qui explique le vers 334 par une ironie, ne dit pas plus qu'à propos de ἐκτίβολος qu'il ne fait que répéter une tradition de l'école d'Alexandrie. J'ajoute qu'ici, comme partout où Homère se servait du mot πόνος, Aristarque avait noté le sens précis de ce mot. *Scholies M* et *Q* : σημαίωσιν ὅτι πόνον τὴν ἐνέργειαν καὶ κακοπάθειαν λέγει ὁ ποιητής. οὐδέποτε δὲ τὴν ἀλγηδόνα. Voyez la note du vers II, 291 de l'*Illiade*.

336. Τούτου est dit avec une intention méprisante : *istius*, de ce petit garçon. Ce mot dépend de οἰκία, mais il est sous-entendu après μητέρι. — Ἢδ' ὅστις équivalant à καὶ ἐκεῖνος ὅστις : et à celui-là qui. — Ὀπυίοι, sous-entendu αὐτήν.

337. Ὡς φάν. Dans les *Scholies E*, ὡς φάν est donné comme variante, et ὡς ἔφην comme la vraie leçon; mais ὡς ἔφην est impossible ici. Il est probable que la note a été altérée, et que ἔφην, au lieu d'être le lemme ou l'en-tête, n'était qu'une glose écrite au-dessus de φάν. Il y a une transformation du même genre, dans les *Scholies H*, à propos de ἐκκυζήσιν, glose de ὀφείλειεν, changée en variante par l'introduction de γρ., comme ici φάν est précédé de γρ. ἀφ' ὧν καὶ. Buttmann rend très-bien compte de ces grossières erreurs : « Nimi-



εὐρύν, ὅθι νητός χρυσός καὶ χαλκός ἔκειτο,  
 ἐσθής τ' ἐν χηλοῖσιν, ἄλις τ' εὐῶδες ἔλαιον·  
 ἐν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο

340

ἔστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντός ἔχοντες,  
 ἐξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες, εἶποτ' Ὀδυσσεὺς  
 αἶκαδε νοστήσειε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας.

Κληίσταί δ' ἔπεσαν σανίδες πυκινῶς ἀραρυῖαι,  
 διχλίδες· ἐν δὲ γυνή ταμὴν νύκτας τε καὶ ἡμάρ

345

« rum cum lectiones quoque variantes sæ-  
 « pissime sine sigla γρ. apponerentur, alii  
 « postea exscriptores, qui addere solerent  
 « omisam, iis etiam subinde vocibus ad-  
 « debant, quæ pro interpretamento appo-  
 « sitæ essent. » — Θάλαμον. Il ne s'agit pas  
 d'une chambre à coucher, mais d'un ma-  
 gasin. Ce magasin était tout à la fois un  
 trésor, une garde-robe et un cellier, comme  
 on va le voir par les vers qui suivent. Quel-  
 ques-uns prétendent même que ce θάλαμος  
 d'Ulysse était une voûte souterraine, une  
 cave. Le texte ne le dit pas; et ce n'est  
 point dans une cave que l'on serre des ha-  
 bits, ni même du cuivre. Tout ce qu'on  
 peut dire, c'est que le magasin était plus  
 ou moins en contre-bas du rez-de-chaus-  
 sée, puisqu'on descendait pour y aller (κα-  
 ταβήστρο). L'épithète ὑπόροφον donne une  
 idée toute différente de celle de voûte.

338. Ὅθι νητός. Aristophane de By-  
 zance écrivait, en un seul mot, ὀθιννητός,  
 doublant le ν, comme on le faisait dans  
 certains cas pour rendre longue une syllabe  
 brève de nature. Suivant Aristarque, l'ex-  
 pédient est inutile ici, et la finale de ὅθι  
 compte légitimement pour une longue, par  
 le fait de la césure. *Scholies* H et M :  
 Ἀριστοφάνης ὀθιννητός γράφει διὰ δύο  
 νν, ὥς τὸ ἐνιμμεγάρουσιν (vers 94)· Ἀρί-  
 σταρχος δὲ δι' ἐνός ν. Porson : « Hinc  
 « liquet, jam olim in duas sectas divisos  
 « fuisse grammaticos, quorum alteri in  
 « heroici versus cæsura liquidas duplica-  
 « verint, alteri non. » — Νητός, *accumu-  
 latus*, entassé. C'est un ἄπαξ εἰρημένον.  
 Mais on est sûr qu'il y a eu un verbe νέω,  
 ou νηέω, signifiant *entasser*; car on a νη,  
 dans l'*Iliade*, IX, 437, νηησάσθω, et VII,  
 427, ἐπανήνεον : deux exemples où le sens  
 est manifeste, et où l'on s'accorde à recon-  
 naître le verbe auquel appartient νητός.

ODYSSÉE.

339. Ἐλαιον, selon quelques-uns, n'est  
 pas de l'huile proprement dite, mais une  
 préparation pour l'usage externe, ou même  
 quelque suc odoriférant d'une onctuosité  
 analogue à celle de l'huile. Ils ne le con-  
 jecturent qu'à raison de l'épithète εὐῶδες.  
 Mais que savons-nous si l'odeur d'huile  
 n'était pas agréable aux anciens? Les peu-  
 ples méridionaux, encore aujourd'hui, font  
 leurs délices de l'huile rance. C'est peut-  
 être la rancidité qu'Homère exprime par  
 εὐῶδες. Au reste, pourquoi n'aurait-on pas  
 mis dans l'huile ordinaire quelque arôme  
 pour en relever la saveur et l'odeur?

340. Ἐν δέ, et dedans, c'est-à-dire dans  
 le magasin. — Πίθοι n'a rien de commun  
 avec ce que nous appelons des tonneaux.  
 On mettait le vin dans de grandes jarres  
 de terre, comme celles où nous mettons  
 l'huile d'olive. Le πίθος, demeurant immo-  
 bile à sa place, n'avait pas d'anses. La  
 cruche à deux anses, ἀμφιφορεύς, était un  
 pot de dimension portative, comme l'indi-  
 quent sa conformation et son nom même.  
 C'était le πίθος des marins.

341. Ἀκρητον θεῖον. Les deux épithè-  
 tes sont intimement unies. Les Alexandrins  
 mettaient certainement l'hyphen. Il s'agit  
 de vieux vin en nature, arrivé à toute son  
 excellence.

345. Ἐν ne signifie plus dans l'intérieur  
 du magasin, mais simplement dans la mai-  
 son. Le magasin était fermé; on n'avait  
 donc à veiller que sur la porte qui le fer-  
 mait, c'est-à-dire à l'extérieur de cette  
 porte. D'ailleurs il serait ridicule de dire  
 qu'Euryclée restait nuit et jour dans le  
 magasin, puisque nous l'avons vue, I, 428-  
 442, rendre à Télémaque des soins domes-  
 tiques, et puisque Télémaque, au vers 348,  
 la fait venir au magasin : θάλαμόνδε κα-  
 λέσας. Mais ce qui est incontestable, c'est



ἔσχ', ἥ πάντ' ἐφύλασσε νόου πολυῖδρείησιν,  
 Εὐρύκλει', Ὡπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο.  
 Τὴν τότε Τηλέμαχος προσέφη θάλαμόνδε καλέσσας·

Μαῖ', ἄγε δὴ μοι οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσον  
 ἤδ' ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος δν σὺ φυλάσσεις, 350  
 κεῖνον δῖομένη τὸν κάμμορον, εἵποθεν ἔλθοι  
 Διογενῆς Ὀδυσσεύς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.

Δώδεκα δ' ἔμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.  
 Ἐν δέ μοι ἄλφιτα χεῦον ἐϋρραφέςσι δοροῖσιν·  
 εἴκοσι δ' ἔστω μέτρα μυληφάτου ἀλφίτου ἀκτῆς. 355

Αὕτη δ' οἷη ἴσθι· τὰ δ' ἀθρόα πάντα τετύχθω·  
 ἐσπέριος γὰρ ἐγὼν αἰρήσομαι, ὅππότε κεν δὴ  
 μήτηρ εἰς ὑπερῶ' ἀναβῇ κοίτου τε μέδῃται.

Εἵμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,  
 νόστον πευσόμενος πατρός φίλου, ἣν περ ἀκούσω. 360

Ὡς φάτο· κώχυσεν δὲ φίλη τροφὸς Εὐρύκλεια,  
 καὶ ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

qu'en qualité de ταμίη elle avait la responsabilité des trésors contenus dans le magasin, et qu'elle veillait sans cesse à leur conservation, s'assurant avec soin que la porte était en bon état et soigneusement fermée.

346. Ἐσχ' est pour ἔσχε (*erat*), et non pas pour ἔσχε de ἔχω. On peut joindre ἐν à ἔσχε : *inerat*, était dans la maison. Mais rien n'y oblige, et chacun des deux mots a son sens complet en lui-même. — Πάντ(α) est dit de tout ce qui était du domaine de la ταμίη, et non pas seulement des trésors contenus dans le magasin.

347. Εὐρύκλει', Ὡπος.... On a vu ce vers, I, 429.

350. Ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος, c'est-à-dire ὅστις ἐστὶ λαρώτατος μετὰ τόν, et en prenant τον comme ἐκεῖνον, quand il marque l'excellence. Télémaque ne demande que du vin de deuxième qualité, et réserve pour son père le vin le plus parfait. Les anciens faisaient remarquer cette délicatesse. *Scholies* M, Q et V : χρηστόν ἦθος ὑποφαίνει· οὐ γὰρ τὸν κάλλιστον, ἀλλὰ τὸν μετ' ἐκεῖνον δεύτερον αἰτεῖ, τὸν δὲ

προτιρεύοντα τῷ πατρὶ φυλάσσει.—Ὅν. Ancienne variante, ὄν, pluriel qui s'explique très-mal, et qui n'est qu'une faute de transcription datant de l'époque où l'on a commencé à distinguer pour l'œil l'omicron et l'oméga.

353. Ἄρσον, arrange : bouche. *Grand Étymologique* Miller : ἐστὶ γὰρ ἄρω τὸ ἀρμόζω, ὃ μέλλων ἄρσω, ὃ ἀόριστος ἦρσα, ὅλον· θύρας σταθμοῖσιν ἐκῆρσεν (*Iliade*, XIV, 339), ἀντὶ τοῦ ἐφῆρμωσεν· καὶ πώμασιν ἄρσον, ἀντὶ τοῦ ἐφάρμωσεν.

355. Μέτρα. On ignore quelle était la quantité qu'Homère appelle une mesure. Voyez, *Iliade*, VII, 474, la note sur μέθυ χίλια μέτρα.

356. Ἀθρόα, *conferta*, rassemblées, c'est-à-dire mises ensemble sous ma main.

357. Αἰρήσομαι, j'enlèverai : sous-entendu πάντα ταῦτα, toutes ces provisions.

359. Εἵμι γὰρ.... On se rappelle la variante des vers I, 95 et 285. Ici encore Aristarque faisait observer combien cette variante était fautive. *Scholies* H, M et S : (ἢ ἐμπλή,) ὅτι οὐδὲ ἐνταῦθα μνήμη τίς ἐστὶ τῆς Κρήτης.

Τίπτε δέ τοι, φίλε τέκνον, ἐνὶ φρεσὶ τοῦτο νόημα  
ἐπλετο ; Πῇ δ' ἐθέλεις ἰέναι πολλὴν ἐπὶ γαῖαν,  
μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός ; Ὁ δ' ὤλετο τηλόθι πάτρης 365  
Διογενὴς Ὀδυσσεύς, ἀλλογνώτῳ ἐνὶ δήμῳ.

Οἱ δέ τοι αὐτίκ' ἰόντι κακὰ φράσσονται ὀπίσσω,  
ὥς κε δόλῳ φθίης· τάδε δ' αὐτοὶ πάντα δάσσονται.  
Ἀλλὰ μὲν' αὖθ' ἐπὶ σοῖσι καθήμενος· οὐδέ τί σε χρὴ  
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον κακὰ πάσχειν οὐδ' ἀλάλησθαι. 370

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα·  
Θάρσει, μαῖ', ἐπεὶ οὔτοι ἄνευ θεοῦ ἦδε γε βουλή.  
Ἄλλ' ὅμοσον μὴ μητρὶ φίλῃ τάδε μυθήσασθαι,  
πρίν γ', ὅτ' ἂν ἐνδεκάτῃ τε δωδεκάτῃ τε γένηται,  
ἢ αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι· 375  
ὥς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χροῶν καλὸν ἰάπτῃ.

363. Τοι, *ti di*, à toi. Ancienne variante, σοι, le mot de la prose.

365. Μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός, 'toi qui es (un fils) unique (et comme tel) tendrement aimé. *Scholies S* : μονογενὴς ὢν καὶ ἀγαπώμενος.

366. Ἀλλογνώτῳ, connu par d'autres, c'est-à-dire inconnu de nous. Anciennes variantes, ἀλλογνώστῳ et ἀλλογνώτων, l'une donnée par les *Scholies*, l'autre par Apollonius. Cette dernière même ne change rien au sens. *Scholies S* : ἐν τῷ ὑπ' ἄλλων καὶ οὐχ ὑφ' ἡμῶν γινωσκομένῳ πλήθει.

367. Οἱ, eux, c'est-à-dire les prétendants. — Τοι, *ti di*, à toi. — Ἰόντι équivalent à πορευθέντι : parti en voyage. — Ὀπίσσω, *in posterum*. Voyez plus haut, vers 270, la note sur ὀπιθεν. Mais ici cet avenir n'est que le temps qui suivra immédiatement le départ de Télémaque : *post-hac*, dès cet instant.

368. Ὡς κα.... φθίης, *ut pereas*, afin que tu périsses. — Τάδε, ces choses. Euryclée montre du doigt les trésors entassés dans le magasin.

369. Ἐπὶ σοῖσι, sur ce qui est à toi : sur ton bien ; jouissant de ta fortune. Le mot καθήμενος détermine le sens de ἐπὶ. Il ne s'agit pas d'un travail, mais d'une possession paisible et incontestée.

373. Μυθήσασθαι. Ancienne variante, μυθήσασθαι, mauvaise correction de gram-

mairien méticuleux. Les poètes, dans ces sortes de phrases, se servent toujours de l'infinitif aoriste.

374. Ἐνδεκάτῃ τε δωδεκάτῃ τε. Nous mettons *ou* et non pas *et* dans l'expression française correspondante : *ou* le onzième jour, *ou* le douzième.

375. Ἡ αὐτὴν ποθέσαι.... Pénélope ne tomberait dans le chagrin que quand elle saurait que Télémaque a pris la mer. Il y a donc ici une hystérologie ; ou plutôt καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι doit être pris comme une explication de ποθέσαι, et il équivaut à ἀκούσασα ἐμὲ ἀφορμηθῆναι. Télémaque peut rester absent de la ville durant plusieurs jours sans que sa mère s'inquiète, si elle suppose qu'il soit allé voir le vieux Laërte ou quelque ami, ou qu'il soit à la chasse dans la montagne, et qu'il s'y attarde par dégoût de ce qui se passe au palais.

376. Κατὰ... ἰάπτῃ, *corrumpat*, qu'elle gâte. *Scholies P, S et V* : διαφθείρη. Le verbe ἰάπτω a un sens très-énergique. C'est proprement, *frapper de la main*. Télémaque semble donc avoir peur non-seulement que Pénélope flétrisse sa beauté dans les larmes, mais qu'elle se meurtrisse les joues, comme on faisait dans les funérailles. Apollonius, au lieu de ἰάπτῃ, lit ἰάψῃ. Mais Télémaque veut qu'on prenne les devants sur le désespoir de Pénélope,

Ὡς ἄρ' ἔφη· γρη῏ς δὲ θεῶν μέγαν ὄρκον ἀπώμνυ.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὅμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὄρκον,  
 αὐτίκ' ἔπειτά οἱ οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσεν,  
 ἐν δέ οἱ ἄλφιτα χεῦεν εὐρραφέεσσι δοροῖσιν· 380

Τηλέμαχος δ' ἐς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ἐμίλει.  
 Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
 Τηλεμάχῳ δ' εἰκυῖα κατὰ πτόλιν ὥχετο πάντα,  
 καί ῥα ἐκάστω φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον,  
 ἐσπερίους δ' ἐπὶ νῆα θοὴν ἀγέρεσθαι ἀνώγει. 385

Ἥ δ' αὖτε Φρονόιο Νοήμονα φαίδιμον υἱὸν  
 ἤτεε νῆα θοὴν· ὃ δέ οἱ πρόφρων ὑπέδεχτο.

Δύσετό τ' ἥελιος σχιζώντό τε πᾶσαι ἀγυαί·  
 καὶ τότε νῆα θοὴν ἄλαδ' εἵρυσε, πάντα δ' ἐν αὐτῇ

et non pas qu'on la console dans le désespoir. — Χρῶς καλόν, *corpus venustum*. Il s'agit particulièrement du visage.

377. Θεῶν μέγαν ὄρκον (*deorum magnam iusjurandum*) ne signifie point qu'Euryclée jure, comme faisaient les dieux, par le Styx. Le génitif θεῶν est là pour un adjectif qui n'existe point, et qui signifierait *invocatis diis*. Euryclée prononce un serment solennel en prenant les dieux à témoin, et même en nommant certains dieux comme garants de sa parole. Voyez les formules de serment chez Homère, et notamment, *Iliade*, III, 276-279. — Ἀπώμνυ équivalait simplement à ὠμνυ, comme ἀπόειπε, *Iliade*, VII, 416, à εἶπε. Dans la langue ordinaire, la préposition détermine le sens du verbe, et ἀκούονμι signifie *abjuro*, le contraire de *juro*.

378. Τελεύτησεν, elle eut achevé, c'est-à-dire elle eut prononcé la formule tout entière. — Τὸν est emphatique, et il équivalait à μέγαν. l'épithète de ὄρκον au vers précédent.

379-380. Αὐτίκ' ἔπειτά οἱ.... Voyez plus haut les vers 349 et 354.

381. Ἐς δώματ' ἰὼν. On voit, par ces mots, que le magasin d'Ulysse était situé à quelque distance de la grande cour et de la salle des banquets.

382. Ἄλλ' (ο'), une autre chose, c'est-à-dire un dessein dont elle n'avait point ait part à Télémaque.

384. Ἐκάστω. Quand le nombre de vingt hommes de bonne volonté est atteint, il n'y a plus rien à faire à ce sujet. Minerve ne s'adresse à chacun que tant qu'elle n'a pas ses vingt rameurs.

386. Φρονόιο Νοήμονα. Ce sont là évidemment des noms fictifs, et forgés d'après le caractère supposé des personnages. *Scholies S* : πεποιήκεν κλισιὴν ὀνόματι.

387. Ὑπέδεχτο équivalent ici à ἐπέσχετο : *promisit*, s'engagea (à fournir un vaisseau).

388. Δύσετο. Quelques-uns pensent qu'on a tort de laisser, dans le texte d'Homère, cette forme d'aoriste. C'est, selon eux, une irrégularité sans motif; et l'on devrait partout écrire δύστω. Mais il n'y a pas de doute sur la légitimité de la vulgate. Nous pouvons du moins constater la tradition antique. Nous pouvons même citer ici la théorie alexandrine, d'après laquelle ces aoristes sont des imparfaits, formés du futur pris comme présent. Didyme : εἰσθεὶς ὁ ποιητὴς τοὺς μελλόντας κολλῆσαι εἰς ἐνεστώτας μετέγειν. ἔστιν οὖν τὸ ἐδύσετο παρατατικὸν ἀπὸ ἐνεστώτος τοῦ ἐδύσω. Cette note, commune aux *Scholies E, M, Q et S*, est certainement un résumé de la doctrine professée par Aristarque dans ses commentaires.

389. Εἵρυσεν, elle tira, c'est-à-dire elle fit tirer, elle fit lancer.

δπλ' ἐτίθει, τάτε νῆες εὖσσελμοι φορέουσιν. 390

Στῆσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος, περὶ δ' ἐσθλοὶ ἑταῖροι  
ἀθρόοι ἠγέρεθοντο · θεὰ δ' ὠτρυνεν ἕκαστον.

Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη ·  
βῆ δ' ἵμεναι πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο ·  
ἐνθα μνηστήρεσσιν ἐπὶ γλυκὺν ὕπνον ἔχευεν, 395  
πλάζε δὲ πίνοντας, χειρῶν δ' ἐκβαλλε κύπελλα.

Οἱ δ' εὖδεν ὥρνυντο κατὰ πτόλιν · οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν  
εἶατ', ἐπεὶ σφισιν ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν.  
Αὐτὰρ Τηλέμαχον προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη,  
ἐκπροκαλεσσαμένη μεγάρων εὐναιεταόντων, 400  
Μέντορι εἰδομένη ἡμὲν δέμας ἠδὲ καὶ αὐδὴν ·

Τηλέμαχ', ἤδη μὲν τοι εὐκνήμιδες ἑταῖροι  
εἶατ' ἐπήρετμοι, τὴν σὴν ποτιδέγμενοι ὁρμήν ·  
ἀλλ' ἴομεν, μὴ δηθὰ διατρίβωμεν ὁδοῖο.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἠγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη 405  
καρπαλίμως · ὃ δ' ἔπειτα μετ' ἵχνια βαῖνε θεοῖο.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,

389-390. Πάντα.... δπλ(α), *omnia armamenta*, tous les agrès.

391. Στῆσε, *statuit*, elle plaça : elle fit poster (le navire).

393. Ἄλλ(ο). Voyez plus haut la note du vers 382.

395. Ἐπὶ doit être joint à ἔχευεν.

396. Πλάζε signifie proprement, *elle faisait errer*. Minerve ôte aux prétendants toute conscience d'eux-mêmes. Ils ne savent plus où ils en sont, ils ne suivent plus le fil de leur pensée. *Scholies H* : κλανᾶσθαι ἢ παραφρονεῖν ἐποίει.

397. Οἱ δ' εὖδεν ὥρνυντο κατὰ πτόλιν. Il s'agit des prétendants qui n'étaient pas Ithaciens, et qui logeaient chez des hôtes. Les Ithaciens couchaient dans le palais même. *Scholies E, P, Q et R* : δεῖ νοεῖν ὅτι οἱ ξένοι τῶν μνηστήρων παρὰ φίλοις ἐκάθευδον. οὐ γὰρ ἐθάρρουν παρὰ τῶν Ἰθακησίων μνηστήρων ἐν τῷ οἴκῳ Ὀδυσσεύος καθεύδειν. Cependant on peut entendre que, ce soir-là, tous les prétendants quittent le palais, et rentrent, jusqu'au lendemain, qui chez soi, qui chez son hôte. On a vu, I, 424, les prétendants

s'en aller, le soir, οἰκόνδε ἕκαστος, ce qui comprend tout le monde, les Ithaciens comme les étrangers.

398. Εἶατ(ο), *sedebant*, restaient assis, c'est-à-dire restèrent à table.

402. Ἐυκνήμιδες semble n'être que l'épithète d'honneur ordinairement accolée au nom des Achéens. Cependant les Alexandrins voulaient qu'on attribuât ici une valeur précise à ce mot. C'était, selon eux, l'équivalent de ὠπλισμένοι, bien armés, c'est-à-dire équipés en bons marins. *Scholies E et Q* : ἐνοπλοὶ ἐκ μέρους τὸ πᾶν. ἢ κατὰ μετάληψιν, εὖ ὠπλισμένοι τὰ περὶ τὸν πλοῦν.

404. Ἄλλ' ἴομεν,... Zénodote prononçait l'athétèse contre ce vers, mais sans donner aucune raison plausible, et même, selon le mot d'Aristarque, par pure sottise. Aristonicus (*Scholies M*) : Ζηνόδοτος δὲ εὐήθως ἀθετεῖ αὐτόν. — Ὀδοῖο, *quod attinet ad iter*, pour ce qui concerne (notre) voyage. On appelle cela le génitif de la circonstance.

407. Ἐπὶ νῆα κατήλυθον.... Voyez la note IV, 428.

εὔρον ἔπειτ' ἐπὶ θινὶ καρηκομόωντας ἑταίρους.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπ' ἱερὴ ἱς Τηλεμάχοιο ·

Δεῦτε, φίλοι, ἧῖα φερώμεθα · πάντα γὰρ ἤδη  
ἀθρό' ἐνὶ μεγάρῳ · μήτηρ δ' ἐμὴ οὔτι πέπυσται,  
οὐδ' ἄλλαι δμῳαί, μία δ' οἴη μῦθον ἄκουσεν. 410

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο · τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο.

Οἱ δ' ἄρα πάντα φέροντες, εὐσσέλμῳ ἐπὶ νηὶ  
κάτθεσαν, ὥς ἐκέλευσεν Ὀδυσσεύς φίλος υἱός. 415

Ἄν δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἦρχε δ' Ἀθήνη,  
νηὶ δ' ἐνὶ πρύμνῃ κατ' ἄρ' ἔζετο · ἄγχι δ' ἄρ' αὐτῆς  
ἔζετο Τηλέμαχος · τοὶ δὲ πρυμνήσι' ἔλυσαν,  
ἀν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῖσι καθίζον.

Τοῖσιν δ' ἱκμενον οὔρον ἱεὶ γλαυκῶπις Ἀθήνη,  
ἄκραῃ Ζέφυρον, κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον. 420

408. Ἐπειτ(α) équivalent simplement ici à τότε : alors.

409. Ἱερὴ ἱς Τηλεμάχοιο n'est peut-être pas une simple périphrase poétique pour dire *le noble Télémaque*. C'est par une influence divine que l'enfant Télémaque a été transformé en homme ; et c'est une *force divine* qui inspire tous ses actes et toutes ses paroles.

410. Ἡῖα φερώμεθα. Callistrate écrivait ὅπρ' ἧα φερώμεθα. Ce n'était qu'une correction de pure fantaisie. Le mot d'Homère est ἧα, en trois syllabes, et non pas ἧα. Voyez plus haut le vers 289 et la note sur ce vers.

411. Ἐμὴ, *vulgo* ἐμοί, qui n'est qu'une faute d'iotacisme. Même avec ἐμοί, il faut entendre, *ma mère* (la mère à moi), car πέπυσται ne peut jamais se construire avec le datif.

412. Οὐδ' ἄλλαι δμῳαί, expression elliptique : ni les autres femmes, à savoir, les servantes.

414. Φέροντες. Je mets, comme Nicanor, une virgule après ce mot, pour bien marquer le sens de la phrase. *Scholies H* : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φέροντες.

416. Ἄν doit être joint à βαῖν(ε) : ἀνέβαινε, monta sur.

418. Τοί, eux, c'est-à-dire les hommes de l'équipage.

419. Ἐπί. *Le Grand Étymologique* Miller, au mot πολυχλήσι, donne la leçon ἐνί. Mais cette leçon ne peut être qu'une faute d'écriture.

420. Ἱκμενον, favorable. Le mot οὔρος, à lui seul, signifie déjà vent favorable. Ainsi ἱκμενος οὔρος est un vent on ne peut plus favorable. — Les anciens ont très-bien vu que ἱκμενος, malgré son accent, se rattachait à ἱκνέομαι. *Scholies B et Q* : ἀπὸ τοῦ ἱκνοῦμαι, τὸ παραγίνομαι. — Curtius rapproche ἱκμενος de ἱκανός, et les fait venir l'un et l'autre de la racine Fix, sanscrit *vic*, qui contient l'idée de mouvement vers quelqu'un ou vers quelque chose. Quant à οὔρος, ce mot dérive, selon Curtius, comme αὔρα et ἀήρ, de la racine ἄF, sanscrit *va*, qui contient l'idée de souffler : « Mit noch mehr Sicherheit kann man οὔ-ρο-ς, gleichsam als Masculinum von αὔρα, hieher ziehen. »

421. Ἀκραῃ. Ancienne variante, εὐκραῃ. Mais le Zéphyre d'Homère est toujours un vent très-fort, et même ordinairement un vent de tempête. Son épithète ordinaire est *δυσσής*. — Ζέφυρον. Le Zéphyre, chez Homère, est un vent d'ouest ; et en effet, les pays où se rend le navire sont situés à l'est d'Ithaque. — Κελάδοντ(α). On a vu dans l'*Illiade*, XIII, 208, Ζέφυρον κελαδαινόν.

Τηλέμαχος δ' ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσεν  
δπλων ἄπτεσθαι· τοὶ δ' ὀτρύνοντος ἄκουσαν.

Ἴστον δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης  
στήσαν αἰείραντες, κατὰ δὲ προτόνοισιν ἔδησαν· 425  
ἔλκον δ' ἱστία λευκὰ ἐϋστρέπτοισι βοεῦσιν.

Ἐπρησεν δ' ἄνεμος μέσον ἱστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα  
στεῖρη πορφύρεον μεγάλ' ἱαχε νηὸς ἰούσης·

ἥ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσουσα κέλευθον.  
Δησάμενοι δ' ἄρα δπλα θοὴν ἀνὰ νῆα μέλαιναν, 430  
στήσαντο κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο,  
λείβον δ' ἀθανάτοισι θεοῖς αἰειγενέτησιν,  
ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Διὸς γλαυκώπιδι κούρη.

422. Ἐτάροισιν. Ce datif se rapporte tout à la fois et à ἐποτρύνας et à ἐκέλευσεν. — Ἐποτρύνας. Ancienne variante, ἐποτρύνων.

423. Ὀπλων ἄπτεσθαι, *armamenta tractare*, de manœuvrer les agrès. — Le mot ὀτρύνοντος est au présent, parce que l'ordre de Télémaque, aussitôt donné, est accompli : ἄμ' ἔπος, ἄμ' ἔργον, comme dit le proverbe grec.

424. Μεσόδμης. Le mot μεσόδμη, c'est-à-dire μεσοδόμη, est un terme très-vague en lui-même, et dont la signification varie selon la place où il se trouve. Ici il s'agit de la poutre transversale, ou plutôt de l'appareil de pontres transversales où se plantait le pied du mât. Le contexte ne laisse aucun doute à ce sujet. Il ne faut pas traduire, quoi qu'en disent les lexicographes, μεσόδμη par *coursier*. C'est l'ιστοδόκη, le chevalet sur lequel on abattait le mât (ιστόν et δέχομαι), qui a droit à ce nom. Voyez le vers I, 434 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. — Même en grec et en latin, le mot μεσόδμη n'a point de synonymes. Le *basis* des traducteurs latins en est la preuve, ainsi que ce qu'on lit dans les *Scholies* E, O et T : ἔστι δὲ τοῦ πλοίου μέσος τόπος.

425. Προτόνοισιν. Ce sont les câbles au moyen desquels on assujettissait le mât, et particulièrement les deux attaches qui allaient de son sommet à la proue et à la poupe. Voyez le vers I, 434 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

426. Ἴστια. C'est le pluriel pour le singulier, car il n'y avait qu'une seule voile. — Λευκά. Cette épithète, comme le remarque Eustathe, semble indiquer que la voile était de lin. — Βοεῦσιν, avec des courroies. *Scholies* B : λώροις. τούτοις γὰρ ἐχρῶντο τὸ πρότερον, νῦν δὲ τοῖς ὠνομασμένοις κάλοις.

427-429. Ἐπρησεν δ' ἄνεμος.... Voyez l'*Iliade*, I, 481-483, et les notes sur ces trois vers. Il n'y a d'autre différence entre les deux passages que celle de ἔπρησεν et ἐν.... πρῆσεν. *Iliade*, I, 481 : ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν. Il semble, tout d'abord, qu'on devrait ramener la leçon de l'*Odyssee* à celle de l'*Iliade*; mais ces petites variations sont bien dans la nature. Peut-être même La Roche n'a-t-il pas eu raison de rapprocher les deux leçons par une sorte de compromis, en écrivant, dans l'*Odyssee*, ἐμπρησεν au lieu de ἔπρησεν.

430. Δησάμενοι, ayant lié, c'est-à-dire ayant fixé, ayant amarré. Une fois la voile gonflée, il n'y a qu'à laisser faire le vent, qui souffle en poupe. Toute manœuvre devient inutile. Aussi la troupe va-t-elle se reposer de l'effort et se donner du bon temps. — Ancienne variante, δῆσαντες.

431. Ἐπιστεφέας οἴνοιο, pleins de vin jusqu'aux bords. Voyez la note du vers I, 470 de l'*Iliade*. Ici j'ajoute l'explication si nette de ἐπιστεφέας, qu'on lit dans les *Scholies* Q : μέχρι τῆς στεφάνης μεστοὺς καὶ τοῦ χεῖλους.

Παννυχίη μὲν ῥ' ἦγε καὶ ἡῶ πεῖρε κέλευθον.

434. Παννυχίη.... Ce vers, aux yeux de quelques anciens, était suspect d'interpolation, mais on ignore pourquoi. — Bekker fait de ce vers un commencement de phrase. On sait qu'il n'admet point la division en chants; et le vers 434 du chant II est en effet très-étroitement lié avec le vers 1 du chant III. Cependant je ne crois pas qu'une virgule soit suffisante après κέλευθον, même dans le système de Bekker. Le point en haut serait préférable. — ἦγε ne se rapporte point à κούρη,

bien qu'en réalité ce soit Minerve qui fasse si bien voguer le navire. Cet adjectif est ici, comme ἡ au vers 429, pour désigner le navire lui-même. — ἡῶ est pris adverbialement, ou, si l'on veut, équivalent à κατ' ἡῶ : pendant le crépuscule du matin. — Πείρε κέλευθον, faisait route en traversant (les flots). La traduction *conficiebat iter* est insuffisante. Voyez, VIII, 183, κύματα πείρων. Scholies B, E et Q : τὸ δὲ πεῖρε ἀντὶ τοῦ ἐπέρα. Eustathe : τὸ δὲ ἐπείρεν ἀντὶ τοῦ διεπέρα.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Γ.

## ΤΑ ΕΝ ΠΥΛΩ.

Arrivée de Télémaque à Pylos; accueil que lui fait Nestor (1-74). Questions du jeune homme, et long discours du vieillard (75-200). Suite de l'entretien : Nestor reconforte Télémaque, lui donne les plus sages conseils, et se charge de le faire conduire à Sparte, où Ménélas, revenu depuis peu, lui donnera peut-être des nouvelles d'Ulysse (201-328). Minerve quitte Télémaque, mais en se laissant reconnaître et de son protégé et de Nestor (329-394). Télémaque, après avoir passé la nuit dans le palais, se met en route pour Sparte (395-485). Incidents du voyage (486-497).

Ἡέλιος δ' ἀνόρουσε, λιπὼν περικαλλέα λίμνην,  
αὐρανὸν ἐς πολύχαλκον, ἔν' ἀθανάτοισι φαείνοι  
καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν ·  
οἱ δὲ Πύλον, Νηληῖος ἑυκτίμενον πτολίεθρον,

1. Λίμνην. Eschyle, dans un fragment du *Prométhée délivré*, parle d'un lac où le Soleil baignait ses chevaux pendant la nuit, et ce lac était voisin de l'Océan. Mais cette mythologie n'est point celle d'Homère; et λίμνη, dans la langue homérique, signifie une eau quelconque, même une eau courante. Il s'agit donc ici de l'Océan, du fleuve Océan lui-même. Tout ce que les modernes ont écrit contre cette explication ne repose que sur le sens restreint de λίμνη dans la langue ordinaire. Bothe a parfaitement raison, quand il rapproche λίμνη de λίβω, λείβω, et quand il traduit ici λίμνην par *fluentum*. Curtius rattache λίμνη, comme λείβω, à la racine λιβ, laquelle contient l'idée d'eau qui coule et qui mouille. Tenons-nous-en donc à l'interprétation alexandrine, constatée par les *Scholies* B, E et P, et confirmée par la grammaire comparative : λίμνην ὁ ποιητὴς πᾶν ὕδωρ φησὶ, νῦν δὲ τὸν Ὠκεανόν.

2. Πολύχαλκον. Il faut prendre cette épithète au propre. Dès que le ciel était une voûte, on devait se figurer cette voûte comme formée d'un métal extrêmement solide. Voyez le vers V, 504 de l'*Illiade* et la note sur ce vers. — Ἴν(α).... φαείνοι, *ut luceret*, pour donner de la lumière.

4. Οἱ δέ, alors eux, c'est-à-dire Télémaque et ses compagnons. — Πύλον. C'est Pylos de Messénie, au moins selon l'opinion la plus probable. Elle était située en face de l'île de Sphactérie; et son port, formé par l'embouchure du Pamisus, passe pour être le port même de Navarin. Il y avait deux autres Pylos dans le Péloponnèse, et qui faisaient aussi partie des domaines de Nestor. Mais c'est la Pylos de Messénie qui paraît avoir été la capitale du royaume. — Νηληῖος. Pylos est appelée la ville de Nélée, parce que Nélée, père de Nestor, en avait été le fondateur. *Scholies* B, E, H, M et T : Νηλεὺς μαχεσάμενος μετὰ



Ἴξον· τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον, 5  
 ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτη.  
 Ἐννέα δ' ἔδραι ἔσαν, πεντακόσιοι δ' ἐν ἑκάστη  
 εἶατο, καὶ προὔχοντο ἑκάστοθι ἑννέα ταύρους.  
 Εὖθ' οἱ σπλάγχνα πάσαντο, θεῶ δ' ἐπὶ μηρί' ἔκηαν,  
 οἱ δ' ἰθὺς κατάγοντο, ἰδ' ἱπτία νηὸς ἔτσης 10  
 στεῖλαν αἰείραντες, τὴν δ' ὥρμισαν, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοί·  
 ἐκ δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἦρχε δ' Ἀθήνη.  
 Τὸν προτέρη προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
 Τηλέμαχ', οὐ μὲν σε χρή ἔτ' αἰδοῦς, οὐδ' ἡβαιόν·

Παλίου, ἐξ Ἰωλκοῦ ἦκεν εἰς Μεσσήνην, καὶ τὴν Πύλον ἐκτίσσε, Μεσσηνίων χώραν παρασχόντων. Ἰστορεῖ Ἑλλάνικος.

5. Ἴξον, d'après la théorie alexandrine, est un imparfait, le futur ἴξω étant pris comme un second présent du verbe ἴκω. Voyez la note du vers II, 388. — Τοί, eux, c'est-à-dire les Pyliens.

6. Ἐνοσίχθονι. L'épithète habituelle de Neptune tient lieu ici de son nom même.

7. Ἐννέα δ' ἔδραι ἔσαν. Dans l'*Illiade*, II, 591-594, Nestor est cité comme roi de neuf villes; et c'est pour cela, disait-on, qu'il y a ici neuf groupes de gens assis, c'est-à-dire de convives. *Scholies* H, M et Q: ἐπεὶ ἑννέα πόλεων ἦρχεν ὁ Νέστωρ. D'autres supposaient que Pylos avait neuf quartiers. *Scholies* E, P et S: ἑννεα συνέδρια ἦν, διὰ τὸ ἑννεαπολιν εἶναι τὴν Πύλον. Selon d'autres enfin, la division par neuf symbolisait les années pleines qu'avait duré le siège de Troie. *Scholies* S: ἡ ἀπὸ τοῦ ἑννέα ἔτη ταλαιπωρεῖσθαι εἰς τὴν Τροίαν. Il est probable que le nombre des groupes était déterminé par quelque superstition relative au chiffre 9. — Πεντακόσιοι. Ancienne variante, πεντηκοσιοι. Cette orthographe a été rejetée par Aristarque et par Hérodien. *Scholies* H, M, Q et S: οὕτω διὰ τοῦ α τὸ πεντακόσιοι Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρώδιανός.

8. Προὔχοντο. Ancienne variante, προὔθεντο, lequel rejetée par Aristarque.

9. Σπλάγχνα πάσαντο, νείκεν σπλάγχν' ἐπάσαντο. Ancienne variante, σπλάγχν' ἐδάσαντο. Voyez la note du vers I, 466 de l'*Illiade*.

10. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et ses compagnons. — Κατάγοντο, ἔ(ς). D'a-

près les *Scholies* H et M, Aristarque écrivait κάταγον, τοὶ δ(ς), et c'est Hérodien qui a fait prévaloir la vulgate: Ἀρίσταρχος κάταγον· εἶτα τοὶ δ' ἱπτία. ὁ δὲ Ἡρώδιανός κατάγοντο. τὸ δμοιον καὶ ἐπὶ τοῦ, Νίζον καὶ προτίθεντο, ἰδέε, κρεῖα πολλὰ ὁατεῦντο (I, 412). La leçon attribuée à Aristarque est si mauvaise, qu'on peut croire qu'il y a ici quelque erreur de nom. Il est impossible de voir aucun rapport entre le vers I, 412 et cet exemple-ci. Là le bon sens demande deux sujets distincts; ici il n'y en a qu'un. On a vu d'ailleurs que la Hérodien était en parfait accord avec Aristarque, et qu'il lisait, au vers I, 412, non pas προτίθεντο, ἰδέε, mais πρότιθεν. τοὶ δέ. Les scholastes, en ne distinguant point les deux cas l'un de l'autre, ont embrouillé les notes alexandrines, et prêté aux deux illustres critiques des contradictions qui n'existent pas. Voyez les notes sur le vers I, 412.

11. Στείλαν. Zénodote écrivait στείουν. Mais, comme le faisait remarquer Aristarque, le verbe στείω donne une idée fautive, appliqué à l'opération dont il s'agit. On ne secoue point les voiles quand on les cargue, mais plutôt quand on les déploie. *Scholies* H, M, Q, R et T: τότε δὲ στείουσιν ὅτι θέλουσι χαλᾶσαι τὸ ἄρμενον. — Τὴν, ἰλλαν, c'est-à-dire navem: le navire.

12. Χρή. Ancienne variante, χρει(α), sous-entendu ἐστὶ: même sens. — Οὐδ' ἡβαιόν, ne tantillum quidem, pas même le moins possible. On ne trouve jamais, chez Homère, l'adjectif ἡβαιός ni l'adverbe ἡβαιόν qu'après οὐδ(ς). Il est donc assez probable que l'ε qui commence le mot n'est autre chose que la finale de οὐδέ,

τοῦκενα γὰρ καὶ πόντον ἐπέπλωσ, ὅφρα πύθῃαι  
πατρός, ὅπου κύθε γαῖα, καὶ ὄντινα πότμον ἐπέσπεν. 15

Ἄλλ' ἄγε νῦν ἰθὺς κίε Νέστορος ἵπποδάμοιο ·

εἶδομεν ἦντινα μῆτιν ἐνὶ στήθεσσι κέκευθεν.

Λίσσεσθαι δέ μιν αὐτός, ὅπως νημερτέα εἶπη ·

ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει · μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν. 20

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα ·

Μέντορ, πῶς τ' ἄρ' ἴω, πῶς τ' ἄρ' προσπύξομαι αὐτόν;

Οὐδέ τί πω μύθοισι πεπεῖρημαι πυκινόισιν ·

αἰδώς δ' αὖ νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.

qu'Homère avait prise comme longue. C'est ce que pensaient Aristarque et son école; mais ils ont laissé la question indécise. *Scholies H, M et Q* : ἄδηλον πότερον ἐκ συναλοιφῆς ἐστὶ τὸ η, ἢ τοῦ ἡβαιόν τρισυλλάβου · οἱ δὲ νεώτεροι βαιόν φασι. L'écriture ancienne était ΟΔΕΒΑΙΟΝ, qu'on pouvait lire de plusieurs manières. La transcription la plus correcte était, ce semble, οὐ δὴ βαιόν, et je crois que les Alexandrins, en admettant la forme ἡβαιός, ont introduit dans la nomenclature grecque un terme absolument inutile. — Je rappelle que δέ et δὴ, pour Homère, c'est tout un, et que l'écriture οὐδέ en un seul mot n'est qu'une convention arbitraire, ou, si l'on veut, qu'une habitude prise d'après les exigences de la langue raffinée des Attiques.

15. Ἐπέπλωσ est la seconde personne de l'imparfait de l'indicatif de ἐπιπλώμι, le même que ἐπιπλόω (naviguer sur).

16. Κύθε est pour ἐκκυθε, c'est-à-dire ἐκκυθεν αὐτόν : le couvrait, c'est-à-dire l'a enseveli. — Ἐπέσπεν. Ancienne variante ἐπίσπα, détestable correction de quelque glossographe. Voyez la note sur le vers II, 359 de l'*Iliade*. Dans les textes non accentués, il y avait confusion d'écriture entre certains temps de ἐφέπω et de ἐπισπάω. Mais πότμον ἐπισπᾶν ne donne pas de sens raisonnable. Le verbe homérique, dans cette périphrase de mourir, est certainement ἐφέπειν (*oppetere*, atteindre).

17. Ἄλλ' ἄγε νῦν. Ancienne variante, ὅφρα τάχιστα, qu'on ne pouvait expliquer qu'en faussant le sens de ὅφρα. — Ἰθὺς.... Νέστορος, droit à Nestor. Le génitif ne dépend pas de ἰθὺς. Il marque par lui-

même le but à atteindre; et rien n'est plus fréquent, chez Homère, que son emploi avec un verbe de mouvement. Voyez la note I, 419.

18. Εἶδομεν est au subjonctif, pour εἶδωμεν.

19. Λίσσεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : ora, prie. — Αὐτός, *vulgo* αὐτόν, mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, αὐτός, οὐκ αὐτόν. — Le vers 19 et le suivant se retrouvent plus loin : 327-328. C'est là seulement que Bekker et Hayman les trouvent bien placés. Ici Bekker les rejette au bas de la page, et Hayman les met entre crochets, sans autre explication que ceci : « These lines are set in the margin by Bekker, and belong more fitly to 327-328. » Bothe avait donné le premier l'exemple de cette athétèse, mais sans la justifier, sinon en disant que les deux vers ne vont pas bien ici, et qu'ils y sont inutiles. Dindorf, Fæsi, Ameis, La Roche ne sont pas de cet avis, et nous pensons comme eux.

22. Προσπύξομαι n'est pas pris dans son sens littéral d'embrasser. Il s'agit simplement de saluer ou d'adresser la parole : *salutabo* ou *alloquar*. Ces deux mots sont ici tout à fait synonymes. Voyez, sur le verbe προσπύσσομαι, la note II, 77.

23. Πεπεῖρημαι est dit d'une façon absolue : je me suis exercé, c'est-à-dire je suis habile. Car μύθοισι est un datif instrumental, ou, selon d'autres, un équivalent de ἐν μύθοισι, de σὺν μύθοισι, ce qui revient au même. Le régime de πεπεῖρημαι serait un génitif ou un accusatif.

24. Νέον ἄνδρα. Le lemme des *Scholies*

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 25  
Τηλέμαχ', ἄλλα μὲν αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶ σῆσι νοήσεις,  
ἄλλα δὲ καὶ δαίμων ὑποθήσεται· οὐ γὰρ οἶω  
οὐ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφένον τε.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἤγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη 30  
καρπαλίμως· ὃ δ' ἔπειτα μετ' ἶχνα βῆενε θεοῖο.

Ἴξον δ' ἐς Πυλίων ἀνδρῶν ἴγυρ' ἐν τε καὶ ἔσρας, 35  
ἐνθ' ἄρα Νέστωρ ἦστο σὺν υἱάσιν· ἀμφὶ δ' ἐπαῖροι  
δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὥπτων, ἄλλα τ' ἔπειρον.  
Οἱ δ' ὥς οὖν ξείνους ἴδον, ἀθρόοι ἦλθον ἅπαντες,  
χερσὶν τ' ἡσπάζοντο καὶ ἐδρίασθαι ἔκωπον.

Πρῶτος Νεστορίδης Πεισίστρατος, ἐγγύθεν ἔλθων,

K et M donneν νῆρ ἀνδρῶν, et leur note attribue cette leçon à Rhianus : οὕτω γράφουσιν οἱ κατὰ Ῥιανόν. Ce n'est évidemment qu'une correction arbitraire du grammairien-poète, choquée par les deux accusatifs. Mais il n'y a pas d'erreur possible, et personne n'a jamais eu à se demander quel était ici le sujet, et quel était le régime.

27-28. Οὐ γὰρ οἶω οὐ. La seconde négation insiste avec force sur la première ; et c'est à tort que les traducteurs négligent de la rendre. Minerve dit : « Car je ne crois pas, non certes je ne crois pas. »

31. Ἀνδρῶν. Ancienne variante, ἀνδρῶν, terme impropre, puisque c'est ici une fête religieuse, et non une assemblée politique. — Ἀνδρῶν τε καὶ ἔσρας : est un ἦν ἔσρας ὁμοῖον. La réunion et les sièges, c'est la réunion sur des sièges, c'est-à-dire les convives assis.

32. Κρέα ὥπτων, νῆρ καὶ τ' ὥπτων. Bekker, Amis et La Roche : κρέατ' ὥπτων. La vulgate est impossible : car l'a de κρέα est long, et ne peut devenir bref que devant une voyelle. Mais κρέατ' est fort admissible. — Ἄλλα, ἀλλοῦτοια κρέα : d'autres parties de viande. — Ἐπειρον, ἰς πρῶτον, c'est-à-dire ἰς ἐμπόχον. Le mot ἐμπόχον, ἀλλοῦτοια ἰκτὶν, est exprimé ailleurs. Ainsi, par exemple, *Iliad.* 663 : ἐμπόχον ἰκτὶν. Ces parties qu'on conduisant allaient couvrir au feu, sont de celles qui s'accommodent, ou se remplacent les viandes déjà cuites.

34. Οἱ οὖν, c'est-à-dire les Pyliens, et particulièrement Nestor et ses fils. La curiosité a fait lever tous les convives ; et Homère est bien dans le vrai quand il dit : ἀθρόοι ἦλθον ἅπαντες.

36. Πεισίστρατος. Dans l'*Iliade*, ce fils de Nestor n'est point nommé. Il n'était qu'un enfant à la mamelle quand son père partit pour le siège de Troie. Voyez la note IV, 290-291. — Les épiques demandent pourquoi c'est Pisistrate qui fait les honneurs du festin aux deux étrangers. Les lyriques répondaient : « C'est parce qu'il est de l'âge de Télémaque, et que les jeunes gens sont naturellement attirés les uns vers les autres. » Ils citaient le proverbe grec qui constate cette affinité naturelle. Scholies M : πρῶτος δ' ὁ Πεισίστρατος, ἦτα τὸ ἴδιον τὸν Τηλέμαχον ἰσχυρὰ πρὸς οὗτο. Scholies E : παροικία ἐστὶν ἡ ἀντιπρῶτος, ἥτις ἔλκεται τέκεται. Il vaut mieux dire, comme font d'autres anciens, que Pisistrate obéit à l'instinct généreux de la jeunesse. Mentor eût-il été seul, le fils de Nestor aurait agi de même. Scholies M et Q : παρῆκεν γὰρ τοῖς ἀγαθοῖς τὸν νεῖον προεχόμενον τοῖς ἰσχυροῖς καὶ ἀντιπρῶτος καὶ προεπύεσθαι τὴν φιλοτιμίαν. Remarquez d'ailleurs que Pisistrate prend la main de Mentor en même temps que celle de Télémaque, et que c'est au vainqueur qu'il va adresser la parole. Il suit que Nestor pratique l'hospitalité, et que cet empressement à courir au-devant des deux étrangers est conforme aux senti-

ἀμφοτέρων ἔλε χεῖρα, καὶ ἵδρυσεν παρὰ δαιτὶ  
 κώεσιν ἐν μαλακοῖσιν, ἐπὶ ψαμάθοις ἀλίησιν,  
 πὰρ τε κασιγνήτῳ Θρασυμήδεϊ καὶ πατέρϊ ὦ·  
 δῶκε δ' ἄρα σπλάγχνων μοίρας, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν 40  
 χρυσεῖῳ δέπαϊ· δειδισκόμενος δὲ προσηύδα  
 Παλλάδ' Ἀθηναίην, κούρην Διὸς αἰγιόχοιο·

Εὖχεο νῦν, ὦ ξεῖνε, Ποσειδάωνι ἄνακτι·  
 τοῦ γὰρ καὶ δαίτης ἠντήσατε δεῦρο μολόντες.  
 Αὐτὰρ ἐπὴν σπείσης τε καὶ εὔξαι, ἥ θέμις ἐστίν, 45

ments de son père. Il est le porte-voix spontané de Nestor, voilà tout. Le vieux roi, grâce à ce bon office, n'a point à se lever de son siège, et attend sans se déranger que Mentor et Télémaque viennent s'asseoir près de lui.

39. Θρασυμήδεϊ. Thrasyède, sans être un des grands héros de la guerre de Troie, figure avec honneur dans plusieurs des scènes de l'*Iliade*. Nestor, qui avait sept fils, n'en avait emmené que deux avec lui en Troade, les deux aînés, Thrasyède et Antilochus. Antilochus, l'ami d'Achille, avait péri de la main de Memnon, peu de temps après les événements racontés dans l'*Iliade*. Nestor dit lui-même plus bas, vers 444, qu'Antilochus est resté dans les plaines de Troie. C'est ce qui explique pourquoi il ne figure point ici. Les autres fils de Nestor seront mentionnés aux vers 443-444. Ils n'ont d'ailleurs aucune illustration personnelle, et leurs noms sont tout ce qu'on sait d'eux : Échéphron, Persée, Stratus, Arétus.

40. Σπλάγχνων μοίρας. Les convives, dans tout festin sacré, commençaient par manger le cœur, les poumons et le foie des victimes, ou tout au moins par y goûter (πάσασθαι). Après les entrailles, on mangeait la chair proprement dite. Ce qu'on brûlait en offrande se bornait à peu de chose : des os de cuisse couverts de graisse (μηρία), quelques morceaux crus (ὠμά), rarement des cuisses entières (μηρούς), jamais un animal entier. Voyez l'*Iliade*, I, 40, 460-461, 464, et les notes sur ces vers.

41. Χρυσεῖῳ δέπαϊ. Ancienne variante, χρυσέῳ ἐν δέπαϊ. Didyme (*Scholies* K et M) : χωρὶς τοῦ ἐν αἰ Ἀριστάρχου καὶ σχεδὸν ἅπασαι. — Δειδισκόμενος, allon-

geant le bras, c'est-à-dire tendant vers Mentor la coupe pleine. Il ne s'agit pas ici de boire à la santé des deux hôtes ; et le vers 51 montre bien que Pisistrate n'a pas bu. Les vers 45-47 n'ont même aucun sens, avec l'interprétation vulgaire de δειδισκόμενος (*propinans*, portant une santé). Le verbe δειδίσκομαι n'est qu'une forme développée de δείκνυμαι, dont le participe δεικνύμενος signifie, *Iliade*, IX, 496, tendant la main. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 3-4, δεπάεσσι δειδέχατ(ο), et, XV, 86, δεικανόωντο δέπασσιν. Ces exemples justifient le sens que nous donnons à δειδισκόμενος. — Les anciens rattachaient δειδίσκομαι à δέχω, δέχομαι, mais en prenant δέχομαι comme synonyme de δεξιόμαι, ce qui revient ici à la même idée qu'en identifiant δειδισκόμενος à δεικνύμενος. Voyez les notes sur les vers de l'*Iliade* plus haut cités.

44. Καὶ δαίτης. C'est bien à tort que les traducteurs ne tiennent point compte de καί. Les deux étrangers doivent des actions de grâces à Neptune, comme voyageurs sur mer ; et leur qualité de convives du dieu est une raison de plus pour qu'ils n'oublient pas de remplir leur devoir envers ce dieu.

45. Ἡ, *vulgo* ἧ. Notre vulgate est une leçon ancienne, et il n'y a aucune différence au fond pour le sens. Nicanor lisait ἧ, car il dit qu'on peut, si l'on veut, mettre un point après εὔξαι. Or c'est avec ἧ seulement que cette ponctuation semble possible ; car ἥ θέμις ἐστίν n'est point un commencement de phrase. L'orthographe d'Aristarque est la plus naturelle des deux, et c'est celle qu'ont adoptée tous les derniers éditeurs d'Homère.

δὸς καὶ τούτῳ ἔπειτα δέπας μελιηδέος οἴνου  
 σπεῖσαι, ἐπεὶ καὶ τοῦτον ὀτομαι ἀθανάτοισιν  
 εὔχεσθαι· πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι.  
 Ἀλλὰ νεώτερός ἐστιν, ὁμηλικίη δ' ἐμοὶ αὐτῷ·  
 τοῦνεκα σοὶ προτέρῳ δώσω χρύσειον ἄλεισον.

50

Ὡς εἰπὼν ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἡδέος οἴνου·  
 χαῖρε δ' Ἀθηναίη πεπνυμένῳ ἀνδρὶ δικαίῳ,  
 οὔνεκά οἱ προτέρῃ δῶκε χρύσειον ἄλεισον.  
 Αὐτίκα δ' εὔχετο πολλὰ Ποσειδάωνι ἀνακτι·

Κλυθι, Ποσεῖδαον γαίηοχε, μηδὲ μεγήρης  
 ἡμῖν εὐχομένοισι τελευτῆσαι τάδε ἔργα.  
 Νέστορι μὲν πρώτιστα καὶ υἷάσι κῦδος ὄπαζε·  
 αὐτὰρ ἔπειτ' ἄλλοισι δίδου χαρίεσσιν ἀμοιβήν  
 σύμπασιν Πυλίοισιν ἀγακλειτῆς ἐκατόμβης.  
 Δὸς δ' ἔτι Τηλέμαχον καὶ ἐμὲ πρήξαντα νέεσθαι,  
 οὔνεκα δεῦρ' ἰκόμεσθα θεῶν σὺν νηϊ μελαίνῃ.

55

60

46. Τούτῳ. A celui-ci. Pisistrate montre Télémaque.

47. Σπεῖσαι, comme ὥστε σκεῖσαι : *ad libandum*, pour faire des libations. — ὀτομαι équivaut à οἶμαι ἀγαθὸν εἶναι, οἶμαι πρέπειν : je crois qu'il convient. C'est aussi le sens de notre locution *m'est avis*, laquelle est une traduction littérale de ὀτομαι.

49. Ὀμηλικίη, comme ὁμηλιξ. C'est l'abstrait pour le concret. Voyez l'*Iliade*, III, 75. Mais, dans ce dernier passage, le mot a le sens du pluriel. — (Δε) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

50. Τοῦνεκα σοὶ. Zénodote, τοῦνεκά σοι. Hérodien dit qu'il faut écrire σοὶ avec l'accent. *Scholies* H, M et Q : ἐχρῆν ὀρθοτονεῖν τὴν σοί. Quant au toi de Zénodote, on voit, par les termes de la scholie, qu'Hérodien le trouve impropre ; mais la scholie est tronquée, et il n'est pas facile de dire en quoi Zénodote a péché. La Roche pense qu'à la rigueur toi peut se défendre. Mais ce n'était sans doute qu'une correction de fantaisie, et il est probable que les textes des villes donnaient σοί, et non toi. Cela suffit pour justifier la con-

damnation portée contre toi par Aristarque et son école.

51. Χειρὶ, *vulgo* χειροί. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. Une main suffit pour recevoir la coupe.

52. Δικαίῳ, juste, c'est-à-dire faisant honneur à qui de droit, tenant compte des prérogatives de l'âge.

53. Μηδὲ μεγήρης, *neque invidias*, et ne refuse point.

54. Ἡμῖν εὐχομένοισι dépend de τελευτῆσαι, et non de μεγήρης, lequel se construit avec l'accusatif de la chose et le génitif de la personne. — Τάδε ἔργα, ces choses-ci, c'est-à-dire les vœux que j'ai exprimés.

58-59. Ἀμοιβήν.... ἀγακλειτῆς ἐκατόμβης. Les Pyliens ont fait au dieu une fête splendide. Le dieu leur doit donc, en retour, quelque preuve signalée de satisfaction.

60. Πρήξαντα se rapporte successivement aux deux sujets, et il équivaut ainsi à πρήξαντας.

61. Οὔνεκα est pour τὸ οὐ ἔνεκα : *il-  
 lud cujus gratia*, l'entreprise au sujet de laquelle.

Ὡς ἄρ' ἔπειτ' ἡρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα ·  
δῶκε δὲ Τηλεμάχῳ καλὸν δέπας ἀμφικύπελλον.

Ὡς δ' αὖτως ἡρᾶτο Ὀδυσσεύς φίλος υἱός.

Οἱ δ' ἐπεὶ ὥπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο,

65

μοίρας δασσάμενοι δαίνυντ' ἐρικυδέα δαῖτα.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,

τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ ·

Νῦν δὴ κάλλιόν ἐστι μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι

ξείνους, οἵτινές εἰσιν, ἐπεὶ τάρπησαν ἐδωδῆς.

70

Ὡ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ ; Πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα ;

62. Καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα, et elle-même accomplissait tout (ce qu'elle avait demandé à Neptune). En sa qualité de déesse, et de déesse de premier ordre, Minerve n'a besoin de personne pour que ses vœux deviennent des réalités. Elle a parlé comme devait parler l'homme dont elle a pris la figure ; mais elle n'a que faire d'attendre le bon plaisir de Neptune. Eustathe : ὅτι ἐπὶ τοῦ προσποιουμένου μὲν εὐχασθαί τι, δυναμένου δὲ ποιεῖν ἃ εὐχεται οἰκεῖον τὸ, Ὡς ἄρ' ἔπειτ' ἡρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα.

63. Ἀμφικύπελλον, à double godet. Voyez dans l'*Iliade*, I, 584, la note sur ce mot.

65. Κρέ' ὑπέρτερα est dit par opposition à σπλάγχνα. Ce sont les chairs proprement dites, et non plus les viscères. Il s'agit surtout des chairs du dos, des filets ; et l'épithète ὑπέρτερα peut être prise, si l'on veut, dans son sens littéral. Didyme (*Scholies* V) : τὰ ὑπέρθετα καὶ μείζονα ἔκθεσιν τῶν ἐνδον. ἔστιν οὖν νωτιαῖα · ταῦτα γὰρ ὑπερέχει τῶν λοιπῶν κρεῶν. Il y a une autre explication antique de ὑπέρτερα. *Scholies* B, H et Q : ἡ τὰ ὑπεράνω τοῦ πυρός. Mais les σπλάγχνα, qui ont fourni le premier service, avaient été *en haut du feu*, puisqu'on ne mangeait que les chairs rôties. Il n'y aurait plus alors de distinction exprimée.

67. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

68. Τοῖς ἄρα μύθων.... On a vu ce vers, *Iliade*, X, 205, sauf la variante τοῖσι δέ, au lieu de τοῖς ἄρα. — Ici, dans les *Scholies*, il y a une note sur Γερήνιος et

une sur ἱππότα. La première épithète est interprétée de la même façon que nous l'avons expliquée dans l'*Iliade*, II, 336. Q et V : κατὰ μὲν Ἡσίοδον, ὁ ἐν Γερήνοις ἀνατραφεῖς. Mais le commentateur ne s'en tient point à cette tradition, car il ajoute qu'il vaut mieux voir dans l'épithète un titre d'honneur : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι ὁ ἐντιμος, κατὰ τὸ γέρας. Dans ce cas, le mot devrait s'écrire sans majuscule. Mais on a raison, ce semble, de préférer une explication autorisée par les récits de l'époque héroïque. Nestor, d'après ces récits, avait été élevé à Gérénia en Messénie, et voilà comment il n'avait pas péri dans le massacre des siens, à la prise de Pylos par Hercule. — Quant au mot ἱππότα pour ἱππότης, c'est une forme archaïque ; et, comme cette forme s'était conservée dans certains dialectes grecs, c'est à ces dialectes, disait-on, qu'Homère l'avait empruntée. *Scholies* P : Εὐδαίμων ὁ Πηλουσιώτης εἶναι λέγει Μακεδονικόν, οἱ δὲ Αἰολικόν. Il vaut mieux dire que l'ancien ionien avait conservé, au moins dans l'usage poétique, une partie de la langue antérieurement parlée. Le nominatif en α est aussi légitime, pour Homère, à la première déclinaison, que peut l'être le nominatif en ης. Voyez ἡπύτα pour ἡπύτης, *Iliade*, VII, 384.

74. Πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα. La préposition est souvent omise avec les verbes neutres qui marquent un mouvement. On dit, en latin, *currere æquor*. Nous disons nous-mêmes *courir la mer*. Boileau, *Satires*, VIII, 74 : « Pour *courir l'Océan* de l'un à l'autre bout. »

Ἦ τι κατὰ πρῆξιν, ἥ μαψιδίως ἀλάλησθε,

72-74. Ἦ τι κατὰ πρῆξιν... Ces trois vers, ainsi que le précédent, se retrouvent textuellement, IX, 252-255, quand Polyphème questionne Ulysse à son arrivée en Sicile. Suivant Aristophane de Byzance, ils ne sont bien à leur place que dans la bouche de Nestor, excepté le premier des quatre, la question banale. En effet, qu'importe à Polyphème qu'Ulysse voyage sans but ou non ? et comment cet anthropophage, dans son île où les hommes ne sont que des épaves jetées par la tempête, a-t-il seulement l'idée de ce que c'est qu'un pirate ? *Scholies* H, M, Q et R : τοὺς μετ' αὐτὸν (le vers 71) τρεῖς στίχους ὁ μὲν Ἀριστοφάνης ἐνθάδε σημειοῦται τοῖς ἀστερίσχοις, ὅτε δὲ ὑπὸ τοῦ Κύκλωπος λέγονται, καὶ ὁ βελίσχους τοῖς ἀστερίσχοις παρατίθῃσιν, ὥς ἐντεῦθεν μετενηγμένων τῶν στίχων. πόθεν γὰρ τῷ Κύκλωπι ληστῶν ἐννοία ἦ, στωμυλλομένῳ φάναι· οἱ τ' ἀλόωνται Ψυχὰς παρθέμενοι κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες. Aristarque, au contraire, pense qu'il n'y a qu'un cyclope qui puisse adresser à des étrangers cette question grossière : « Êtes-vous des pirates ? » Il n'y a rien, dans la tenue de Mentor et de Télémaque, qui puisse donner à Nestor un pareil soupçon. Cependant il ne faut pas dire, comme on le fait, qu'aux yeux d'Aristarque les vers 72-74 étaient interpolés. Non ; il accusait seulement le poète d'inadvertance, et il lui pardonnait d'avoir mis dans la bouche de Nestor des paroles incongrues. Ce n'est pas, selon Aristarque, le seul exemple de questions hors de propos qu'on puisse relever chez Homère : « Mais il faut, dit-il, pardonner au poète de n'être pas toujours un logicien bien rigoureux. » *Scholies* H, M, Q et R : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οἰκαιότερον αὐτοὺς (τοὺς τρεῖς στίχους) τετάχθαι ἐν τῷ λόγῳ τοῦ Κύκλωπος φησιν· οὐδὲ γὰρ νῦν οἱ περὶ Τηλέμαχον ληστρικὸν τι ἐμφαίνουσι. δοτέον δὲ, φησὶ, τῷ ποιητῇ τὰ τοιαῦτα. καὶ γὰρ ναῦν αὐτὸν (τὸν Κύκλωπα) παράγει εἰδότες· Ἀλλὰ μοι εἰφ', ὅπη ἔσχεσ' ἰὼν εὐεργέαν ἦα (IX, 460)· καὶ συνίησιν (ὁ Κύκλωψ) Ἑλληνίδα φωνήν. — Le jugement d'Aristarque sur l'inconvenance de la question de Nestor n'est point fondé en raison. Remarquez que les pirates dont parle Nestor ne sont pas des pirates proprement dits,

mais des corsaires. Ce n'est pas sur tout le monde indistinctement qu'ils exercent leurs déprédations, mais sur des étrangers, sur des ennemis : κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες. On comprend qu'aucune idée d'infamie ne fût attachée à l'idée d'un pareil métier, dans un pays divisé en populations si diverses, et dans un temps où la concurrence était loin de régner entre elles. Les Grecs de l'époque héroïque étaient, pour les brigandages de mer, dans ces principes que César, *Guerre des Gaules*, VI, 21, signale chez les Germains au sujet des brigandages de terre : « Latrocinia nullam « habent infamiam, quæ extra fines cujus- « que civitatis fiunt. » On peut même dire que tous les peuples imparfaitement civilisés en sont là aujourd'hui même encore. Les Romains ont mis des siècles à créer un mot pour distinguer un étranger d'un ennemi : *hostis* signifiait à la fois l'un et l'autre. — Pour revenir aux vers qui chagrinaient Aristarque, je ne connais que Payne Knight, parmi les modernes, qui les ait condamnés. Il les supprime ici ; mais il les a laissés au chant neuvième. Je serais plutôt de l'avis d'Aristophane de Byzance ; mais je crois qu'il n'y a rien à ôter nulle part, et qu'il faut, dans les deux passages, laisser à Homère sa naïve formule. Dugas Montbel semble approuver Payne Knight ; mais il ne se prononce pas formellement. — En définitive, les vers 72-74 n'offrent aucune difficulté sérieuse. Il suffit qu'on tienne compte des temps et des lieux pour amnistier le poète. *Scholies* M : ἰστέον ὅς οὐκ ἄδοξον ἦν τὸ λησταύειν παρὰ τοῖς παλαιοῖς, ἀλλ' ἐνδοξον. εἰ γὰρ ἄδοξον ἦν, οὐκ ἂν εἰς μέσον αὐτοῖς τοῦτο προήγαγε φίλοις οὔσι. Cette excellente réflexion est de Didyme. Mais Didyme ne fait là que répéter, sous une autre forme, ce que Thucydide, I, 5, avait écrit avant lui, et précisément d'après les mœurs que constatent la question de Nestor et celle de Polyphème.

72. Κατὰ πρῆξιν, *ob negotium*, pour une affaire, c'est-à-dire ayant une affaire en un lieu déterminé, soit pour le trafic ou pour tout autre objet. — Μαψιδίως, *temere*, sans but fixe, c'est-à-dire naviguant pour naviguer, et, d'après le sens du contexte, écumant la mer. *Scholies* P



οἶά τε ληϊστῆρες, ὑπεῖρ ἄλλα, οἳ τ' ἄλόωνται  
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἄλλοδαποῖσι φέροντες ;

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα  
θαρήσας · αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη  
θῆχ', ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο  
[ἢδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν] ·

ᾠ Νέστορ Νηληϊάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,  
εἴρεαι ὑπὸ πτόθεν εἰμέν · ἐγὼ δέ κέ τοι καταλέξω.

Ἡμεῖς ἐξ Ἰθάκης Ὑπονητοῦ εἰλήλουθμεν ·  
πρῆξις δ' ἦδ' ἰδίῃ, οὐ δῆμιος, ἦν ἀγορεύω.

Πατρὸς ἐμοῦ κλέος εὐρύ μετέρχομαι, ἦν που ἀκούσω,  
δίου Ὀδυσσεύος ταλασίφρονος, ὃν ποτὲ φασιν

et Q : οὐκ ἔχοντες σκοπὸν εἰς τήνδε τὴν πόλιν καὶ εἰς τήνδε ἀπελθεῖν, ἀλλ' ἀπλῶς φερόμενοι.

73. Οἳ τ(ε), *vulgo* τοίτ(ε). Je rétablis la leçon d'Aristarque, unanimement constatée par les *Scholies* H, M, Q et R. Voyez plus haut, dans la note sur les vers 72-74, la première citation de ces *Scholies*. C'était aussi la leçon de Didyme ; car c'est de Didyme évidemment que proviennent les renseignements critiques sur l'opinion d'Aristarque. On ne peut guère douter que τοίτ(ε) ne soit une correction byzantine, destinée à faire disparaître l'hiatus apparent α-οἶ. Je dis hiatus apparent, car il n'y a point heurt de voyelles là où il y a diastole, et α est séparé de οἶ par une virgule. D'ailleurs, même sans diastole, α-οἶ, d'après la doctrine d'Aristarque, ne serait pas un hiatus, puisque l'esprit rude a la valeur d'une consonne. Voyez οὐ ἔθεν, *Iliade*, I, 414, et la note sur cette orthographe d'Aristarque, mal à propos changée par les Byzantins en οὐχ ἔθεν.

74. Ψυχὰς παρθέμενοι, *animas soliti objectare*, faisant métier d'exposer leurs vies. *Scholies* M : εἰς κίνδυνον παραβαλόντες τὰς ἑαυτῶν ψυχάς. On doit tenir compte du sens de l'aoriste, qui indique l'habitude ; et *animas objectantes* est une traduction insuffisante.

77. Μιν, lui, c'est-à-dire Nestor.

78. Ἡδ' ἵνα μιν.... Ce vers, qu'on a vu, I, 96, n'a aucun titre à figurer ici, où il est dénué de tout sens raisonnable. Il

n'y a pas un éditeur, depuis Wolf, qui ne l'ait traité comme une absurde interpolation. D'ailleurs il n'est pas mentionné dans les *Scholies*, et il manque dans la plupart des manuscrits.

81. Ὑπονητοῦ, *sub Neio (sita)*, située sous le mont Néion. On a vu, I, 486, que le port d'Ithaque était abrité par cette montagne et par ses forêts : ὑπὸ Νηϊῷ ὑλήεντι. Homère, *Iliade*, VI, 386, après avoir dit que Thébé des Cilices était située sous le Placus couvert de bois, se sert d'un adjectif semblable à Ὑπονήτος, pour répéter sa pensée : Θήβῃ Ὑποπλακίῃ.

82. Ἰδίῃ est opposé à δῆμιος. C'est en qualité de fils d'Ulysse que Télémaque cherche des nouvelles, et non pas comme chargé par le peuple d'Ithaque de s'enquérir de ce qu'est devenu le roi. — Au lieu de οὐ δῆμιος, Aristophane de Byzance lisait, ἐκδήμιος. Avec cette leçon, Télémaque dirait : « C'est une affaire à moi toute personnelle qui m'a fait quitter mon pays. » Mais l'antithèse est plus naturelle, et surtout bien plus expressive. Télémaque n'a pas besoin de dire qu'il a quitté son pays ; et πρῆξις ἦδ' (ε) signifie proprement, *l'affaire qui m'amène ici*.

83. Πατρὸς ἐμοῦ.... Construisez : μετέρχομαι ἦν ἀκούσω που κλέος ἐμοῦ πατρὸς (ὃ ἐστίν) εὐρύ. *Scholies* B, M et Q : ἐρχομαι, φησὶν, ἦν πως φήμην ἀκούσω περὶ τοῦ ἐμοῦ πατρὸς. L'épithète εὐρύ n'est pas un simple ornement poétique ; car plus la renommée d'Ulysse est éten-



σὺν σοὶ μαρνάμενον Τρώων πόλιν ἐξαλαπάξαι. 85  
 Ἄλλους μὲν γὰρ πάντας, ὅσοι Τρωσὶν πολέμιζον,  
 πευθόμεθ', ἧχι ἕκαστος ἀπώλετο λυγρῷ ὀλέθρῳ·  
 κείνου δ' αὖ καὶ ὄλεθρον ἀπευθέα θῆκε Κρονίων.  
 Οὐ γάρ τις δύναται σάφα εἰπέμεν ὑπὸ θ' ὄλωλεν·  
 εἴθ' ὃγ' ἐπ' ἠπείρου ὀάμη ἀνδράσι δυσμενέεσσιν, 90  
 εἶτε καὶ ἐν πελάγει μετὰ κύμασιν Ἀμφιτρίτης.  
 Τοῦνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνομαι, αἶ κ' ἐθέλησθα  
 κείνου λυγρὸν ὄλεθρον ἐνισπεῖν, εἴ που ὄπωπας  
 ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἧ ἄλλου μῦθον ἄκουσας  
 πλαζομένου· πέρι γάρ μιν οἷζυρὸν τέχε μήτηρ. 95

due, plus Télémaque a de chances de trouver quelqu'un qui le renseigne sur le sort de son père. Si Ulysse n'était qu'un mortel obscur, l'entreprise de Télémaque courrait risque d'être sans nul résultat.

85. Σὺν σοὶ μαρνάμενον. Les anciens ont remarqué cette aimable flatterie adressée à l'amour-propre du vieillard. *Scholies* B, M et Q : τοῦτό φησι θεραπεύειν τὸν γέροντα λίαν. Nestor et Ulysse, au siège de Troie, avaient souvent travaillé d'intelligence; mais Ulysse avait joué, surtout à la fin de la guerre, un bien plus grand rôle que Nestor. L'expression dont se sert Télémaque met sur la même ligne les deux héros. Car il ne faut point exagérer, comme le faisaient quelques-uns, la portée du compliment, et dire que Télémaque réduit son père à n'avoir été qu'un aide de Nestor, une sorte de Mériônès de cet autre Idoménée. Nestor se serait récrié d'un tel excès de langage. Mais Télémaque ne dit rien qui dépasse les bornes.

87. Ἥχι, *vulgo* ἧχι. Il ne faut point d'iotas souscrit. Voyez, *Iliade*, I, 607, la note sur ce mot. Ici les *Scholies* H et M confirment et complètent la raison de l'orthographe aristarchienne : Ἀριστάρχος δὲ τὸ ἧχι ἄνευ τοῦ ι φησι, καθάπερ καὶ τὸ ἦφι, βίηφι. En effet, ἧχι n'est autre chose que la diérèse de ἧ, c'est-à-dire ἧϊ. La consonne intercalée est, comme le φ de βίηφι, une tradition de la prononciation archaïque, un équivalent ionien du digamma.

88. Ἀπευθέα, sans renseignement, c'est-à-dire inconnu.

89. Ὀππόθ(ι), *ubinam*, en quel lieu.

L'élision de ι final est rare, excepté dans ἐσσι, dans ἐκί, et dans les datifs pluriels en σι. C'est à tort que Hayman cite περί et ὅτι comme pouvant perdre leur finale. Il n'y a point de περί pour περί, légitimement constaté; et partout où les commentateurs disent ὅτ' pour ὅτι, nous avons vu qu'il n'était que le neutre de ὅστις épique pour ὅς, et qu'il était identique à ὅ, qu'Homère prend assez souvent dans le sens de ὅτι.

90-91. Εἴθ' et εἶτε. Bekker, ἧ θ' et ἧ τε. Rien de plus inutile que cette correction, qui d'ailleurs ne change pas le sens. On a vu, *Iliade*, I, 65, un exemple semblable à celui-ci : Εἴτ' ἄρ' ὃγ' εὐχολῆς ἐπιμέμφεται εἴθ' ἑκατόμβης.

91. Μετὰ κύμασιν équivalant à ἐν κύμασιν. — Ἀμφιτρίτης. Amphitrite, chez Homère, n'est qu'une personnification très-imparfaite. Ici Ἀμφιτρίτης n'est qu'un synonyme poétique de θαλάσσης. Dans les autres passages où Amphitrite semble nommée, on peut, comme ici, entendre la mer au propre.

92. Τοῦνεκα νῦν.... On a déjà vu ce vers, *Iliade*, XVIII, 457. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'idée de supplication est contenue dans ἱκάνομαι. *Scholies* E : ἀπτομαι τῶν σῶν γονάτων μετὰ ἱκετείας.

95. Πέρι, adverbe : *quam maxime*, entre tous. Bekker met le vers hors du texte, mais il ne dit pas pourquoi. Ce vers est très-bien à sa place ici, comme au chant IV, 325, d'où Bekker le rejette encore, sans dire davantage pourquoi.

Μηδέ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσεο, μηδ' ἐλεαίρων,  
 ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἦντησας ὀπωπῆς.  
 Λίσσομαι, εἵποτέ τοί τι πατήρ ἐμός, ἐσθλός Ὀδυσσεύς,  
 ἦ ἔπος ἤέ τι ἔργον ὑποστάς ἐξετέλεσσεν  
 δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί·  
 τῶν νῦν μοι μνῆσαι, καί μοι νημερτές ἐνισπε.

100

Τὸν δ' ἡμείβεται ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·  
 ὦ φίλ', ἐπεὶ μ' ἔμνησας οἷζύος, ἦν ἐν ἐκείνῳ  
 δῆμῳ ἀνέτλημεν μένος ἄσχετοι υἷες Ἀχαιῶν,  
 ἡμὲν ὅσα ξὺν νηυσὶν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον  
 πλαζόμενοι κατὰ ληϊδ', ὅπη ἄρξειεν Ἀχιλλεύς,

105

97. Ὅπως, *quoquo modo* ou *utcumque*, et non pas seulement *quomodo*. Télémaque a demandé la pure vérité, bonne ou mauvaise. — Ὀπωπῆς. Ancienne variante, ΛΚΟΗΞ, c.-à-d. ἀκουῆς. Avec la vulgate, il faut sous-entendre καὶ ἀκουῆς, comme avec ἀκουῆς il faudrait sous-entendre καὶ ὀπωπῆς, puisque Nestor a été prié de dire tout ce qu'il sait par lui-même ou par d'autres. *Scholies* M : εἴτε ἐπὶ καλῷ οὐσης ἢ ἐπὶ κακῷ τῆς περὶ ἐκείνου ἀκοῆς εἴτε τῆς θέας. La leçon ὀπωπῆς a été préférée avec raison, à cause du mot ἦντησας, qui indique une action personnelle à Nestor. Nestor serait passif, s'il n'avait été que témoin auriculaire.

100. Πῆματ(α). Les *Scholies* M donnent ἄλγεα comme ancienne variante. Ce n'est que la glose de πῆματα. Comme leçon, ἄλγεα est inadmissible après πάσχετε, et c'est mal à propos qu'il est précédé, dans les *Scholies*, des lettres γρ, c'est-à-dire γράφεται.

101. Ἐνισπε. Je rétablis, comme l'a fait La Roche, ἐνισπε au lieu de ἐνίσπες, leçon adoptée par tous les éditeurs les plus récents. Ce bizarre impératif ἐνίσπες est une invention de Porson, d'après quelque faute de copiste; et l'exemple σχές, allégué par ce philologue, ne prouve point qu'il y ait jamais eu un aoriste ἔσπην et ἐνέσπην, d'où viendrait ἐνίσπες. La Roche : « Reti-  
 « *nui ἐνισπε cum maiore parte librorum;*  
 « *ἐνίσπες in libris rarissime occurrit.* » Le lemme ἐνίσπες, dans les *Scholies* imprimées, n'est lui-même qu'une correction des éditeurs.

102. Γερήνιος ἱππότα. Voyez plus haut la note du vers 68.

103. Ἐπεὶ, dans cette phrase, était considéré par les grammairiens anciens comme redondant, ou plutôt comme une sorte de formule oratoire. *Scholies* B : βεβαιωτικὸν καὶ ἄργον. Ils ajoutaient que les formules de ce genre sont fréquentes chez Homère. *Scholies* H et M : Ὀμηρικὸν δέ ἐστι τὸ ἔθος. Il est plus naturel de supposer une anacoluthie ou une ellipse. Homère oublie la manière dont Nestor a commencé son discours, ou bien il compte qu'on suppléera facilement la proposition que sous-entend ἐπεὶ : « Je vais donc parler. » Au vers IV, 204, Ménélas commence un discours de la même façon qu'ici; mais les deux exemples ne sont point identiques au fond. Voyez la note IV, 204.

103-104. Ἐν ἐκείνῳ δῆμῳ, c'est-à-dire ἐν Τροίῃ : dans la Troade.

106. Κατὰ ληϊδ(α). Il s'agit des expéditions maritimes comme celle où Achille détruisit Thébé des Cilices, ou comme celle qui avait fait de Chryséis une portion du butin conquis dans Chryse et partagé. C'est par le pillage surtout que les Grecs vivaient dans leur camp; mais ce qu'ils pillaient, c'étaient des villes du royaume de Priam, ou tout au moins appartenant aux alliés de Priam. — Ἀρξίειν. C'est Achille qui indiquait le but, et qui marchait en tête de chaque expédition; mais les autres chefs n'étaient nullement obligés de le suivre. Il ne faut donc pas forcer le sens du verbe, ni en tirer l'idée d'un commandement proprement dit.

ἦδ' ὅσα καὶ περὶ ἄστῳ μέγα Πριάμοιο ἀνακτος  
μαρνάμεθ' · ἐνθα δ' ἔπειτα κατέκταθεν ὄσσοι ἄριστοι.

Ἐνθα μὲν Αἴας κεῖται Ἀρήϊος, ἐνθα δ' Ἀχιλλεὺς,  
ἐνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος,  
ἐνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱὸς, ἅμα κρατερός καὶ ἀμύμων,  
Ἀντίλοχος, πέρι μὲν θείειν ταχὺς ἦδὲ μαχητής ·

110

ἄλλα τε πόλλ' ἐπὶ τοῖς πάθομεν καχά · τίς κεν ἐκεῖνα  
πάντα γε μυθήσαιο καταθνητῶν ἀνθρώπων;

Οὐδ' εἰ πεντάετές γε καὶ ἑξάετες παραμίνων  
ἐξερέοις ὅσα κεῖθι πάθον καχά διοι Ἀχαιοί ·

115

πρίν κεν ἀνιηθεῖς σὴν πατρίδα γαῖαν ἴκοιο.

Εἰνάετες γάρ σφιν καχὰ ῥάπτομεν ἀμφιέποντες  
παντοίοισι δόλοισι, μόγισ δ' ἐτέλεσσε Κρονίων.

Ἐνθ' οὔτις ποτὲ μῆτιν ὁμοιωθήμεναι ἄντην

120

ἤθελ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἐνίκα διος Ὀδυσσεὺς  
παντοίοισι δόλοισι, πατὴρ τεδός, εἰ ἐτερόν γε  
κείνου ἐκγονός ἐσσι · σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

109. Αἴας. Il s'agit du grand Ajax, du fils de Télamon. L'autre Ajax survécut au siège, et ne périt que dans la tempête soulevée par Minerve.

112. Ἀντίλοχος. Il avait péri, comme nous l'avons déjà dit, de la main de Memnon. Voyez IV, 487-488. — Πέρι μὲν.... Voyez le vers XVI, 186 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

113. Τε. Ancienne variante, γε. — Ἐπὶ τοῖς, *præter illa*, outre ceux dont je viens de parler.

117. Πρίν, auparavant, c'est-à-dire avant que j'aie terminé mes récits. *Scholies M* : πρίν ἀκούσαις · ὁμοία δὲ ἡ φράσις ἐκείνη · πρίν μιν καὶ γῆρας ἐπεισιν.

118. Σφιν, à eux, c'est-à-dire aux Troyens. — ῥάπτομεν est à l'imparfait, pour ἑρράπτομεν dans le sens de l'aoriste ἑρράψαμεν.

120. Ὅμοιωθήμεναι, sous-entendu τῷ Ὀδυσσεῖ.

121. Ἡθελ(ε). selon les Alexandrins, équivalent à ἡδύνατο. Voyez οὐδ' ἔθελε προρέειν, *Iliade*, XXI, 366, et la note sur cette expression. Les *Scholies B* et *Q*

citent un exemple tiré du *Phédre* de Platon, p. 230 D : οὐ θέλει τὰ δένδρα διδάσκειν με. Mais Platon personnifie les arbres, et prend son θέλει au propre. Je crois qu'il faut conserver ici à ἤθελε une signification morale. Il est synonyme de ἐτόλμα bien plus que de ἡδύνατο. Ce n'est point uniquement parce qu'ils étaient inférieurs à Ulysse que les Grecs lui accordaient sans conteste l'honneur d'être le premier des politiques, c'est parce qu'ils avaient un profond sentiment de sa supériorité. Toutes les prétentions de la vanité tombaient devant cette conviction. Dans l'exemple du vers XXI, 366 de l'*Iliade*, il s'agit d'un fait tout matériel, et où la volonté ne peut être pour rien : le fleuve n'a plus d'eau ; voulût-il couler, il ne pourrait pas couler. Ici c'est tout autre chose, puisque les hommes sont toujours en possession de leur libre arbitre. Il leur est loisible de vouloir ; mais ils s'abstiennent de le faire quand la raison leur montre que ce serait folie.

123. Εἰσορόωντα, *inspicientem*, quand je porte (sur toi) mes regards.

Ἦτοι γὰρ μῦθοί γε ἑοικότες, οὐδέ κε φαίης  
ἄνδρα νεώτερον ὧδε ἑοικότα μυθήσασθαι. 125

Ἐνθ' ἦτοι εἴως μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς  
οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,  
ἀλλ' ἓνα θυμὸν ἔχοντε, νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ  
φραζόμεθ', Ἀργείοισιν ὅπως ὅχ' ἄριστα γένοιτο.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπὴν, 130  
βῆμεν δ' ἐν νήεσσι, θεὸς δ' ἐκέδασσεν Ἀχαιοὺς,  
καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρὸν ἐνὶ φρεσὶ μήδετο νόστον  
Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι

124 - 125. Ἐοικότες et ἑοικότα marquent une comparaison avec le langage d'Ulysse. Bothe : « Miratur Nestor sermo-  
« num Teleinachi et olim Ulyssis simili-  
« tudinem. » Virgile s'est évidemment inspiré de ce passage d'Homère, quand il fait dire à Énée par Évandros, *Énéide*, VIII, 454 : « Ut te, fortissime Teucrum, Accipio  
« agnoscoque libens! ut verba parentis Et  
« vocem Anchisæ magni vultumque recor-  
« dor! » Si l'on traduisait ἑοικότες et ἑοικότα, sans supposer les ellipses τοῖς μύθοις Ὀδυσσεύως et τοῖς ἔπεσιν Ὀδυσσεύως, par *decentes* et *decentia*, on ferait dire à Nestor une double banalité; et l'interlocuteur de Télémaque n'aurait point suffisamment réparé ce qu'il y a de désobligeant dans εἰ ἐτιόν γε κείνου ἔκγονός ἐσσι. On peut, à la rigueur, réduire ἑοικότα à un sens moral; mais, pour ἑοικότες, cela est absolument impossible. Il faut bien que Nestor se reprenne, après avoir eu l'air d'exprimer un doute. C'est comme s'il disait : « Mais comment douter que tu sois le fils d'Ulysse, puisque je crois, en t'écoutant, entendre Ulysse lui-même? » Repoussons donc l'interprétation vague donnée dans les *Scholies* E : πρεσβύτεροι, φησι, τῆς ἡλικίας οἱ λόγοι, καὶ πάνυ τὸ εἶδος ἐν αὐτοῖς σώζεται. Je n'admets pas même, pour ma part, le compromis de Hayman, c'est-à-dire l'ellipse avec ἑοικότες, puis ἑοικότα pris comme εἰκότα. Car à quoi bon deux sens divers au même mot? Mais on peut être d'un autre avis; et voici la paraphrase de Hayman : « I am astonished as I  
« behold you, for indeed your words are  
« like his, and yet one would not say

« that a man so much younger would  
« speak so suitably, i. e. so sensibly. »

125. Ὡς, ainsi, c'est-à-dire comme tu fais en ce moment.

126. Εἴως équivalent ici à *τέως* : *tamdiu*, pendant tout ce temps, c'est-à-dire durant toute la guerre. *Scholies* M, P et Q : τὸ ἀναφορικὸν ἀντὶ τοῦ ἀνταποδοτικοῦ τοῦ τέως. Voyez, II, 148, la note sur ἔως. Ici comme là, Bothe explique à l'aide d'une ellipse : εἴως μὲν σφι κατὰ ῥάπτομεν, τέως ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς.... Le sens reste le même.

127. Δίχ(α), *in diversam partem*, avec un avis opposé. Nestor dit qu'il n'a jamais été en désaccord avec Ulysse pour aucune mesure à prendre. *Scholies* B et E : οὐ δίχ' ἐβάζομεν, ἀντὶ τοῦ, οὐκ ἐδιχονοοῦμεν, οὐκ ἐν τῷ δημηγορεῖν, οὐκ ἐν τῷ βουλευέσθαι, ἀλλ' ἓνα θυμὸν, καὶ τὰ ἑξῆς.

128. Ἐπίφρονι βουλῇ. Ancienne variante, ἐπίφρονα βουλήν.

129. Ὅχ' ἄριστα, *quam optima*, les meilleures choses possibles, c'est-à-dire tous les succès désirables. — Γένοιτο. Ancienne variante, γένηται.

131. Βῆμεν δ' ἐν νήεσσι.... Plusieurs éditeurs regardent ce vers comme inutile, et ils le mettent entre crochets. Le vers 131 n'est pas indispensable, sans nul doute; mais enfin pourquoi Nestor n'annoncerait-il pas d'abord d'une façon générale les événements qu'il va développer en détail? Tout ce qu'il y a à dire, c'est que, dans le passage auquel les critiques le disent emprunté, XIII, 317, il est plus nécessaire qu'ici. — Dindorf et La Roche n'ont pas mis de crochets.

αὖθι παρ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν ·  
 ἡμίσεες δ' ἀναβάντες ἐλαύνομεν · αἱ δὲ μάλ' ὤκα  
 ἔπλεον · ἐστόρεσεν δὲ θεὸς μεγακήτεα πόντον.

Ἔς Τένεδον δ' ἐλθόντες ἐρέξαμεν ἱρὰ θεοῖσιν,  
 οἴκαδε ἰέμενοι · Ζεὺς δ' οὐπω μήδετο νόστον ·

160

σχέτλιος, ὅς ῥ' ἔριν ὥρσε κακὴν ἐπὶ δεύτερον αὖτις. •

Οἱ μὲν ἀποστρέψαντες ἔβαν νέας ἀμφιελίσσας  
 ἀμφ' Ὀδυσῆα ἄνακτα δαΐφρονα, ποικιλομήτην,  
 αὖτις ἐπ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἦρα φέροντες ·

αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηυσὶν ἀολλέσιν, αἳ μοι ἔποντο,  
 φεῦγον, ἐπεὶ γίγνωσκον ὃ δὴ κακὰ μήδετο δαίμων.

165

Φεῦγε δὲ Τυδέος υἱὸς Ἀρήϊος, ὥρσε δ' ἐταίρους.

Ὅψε δὲ δὴ μετὰ νῶϊ κίε ξανθὸς Μενέλαος,  
 ἐν Λέσβῳ δ' ἔκιχεν δολιχὸν πλόον ὀρμαίνοντας ·

ἥ καθύπερθε Χίοιο νεοίμεθα παιπαλοέσσης,

170

νήσου ἐπὶ Ψυρίης, αὐτὴν ἐπ' ἀριστερ' ἔχοντες,

167. Ἐλαύνομεν est aussi à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

168. Ἐστόρεσεν, *stravit*, aplanit. La mer devient calme, et il n'y a plus un souffle de vent. Cette circonstance était, pour des navires à rames, tout ce qu'il y a de plus favorable. Glose antique : γαλήνην ἐποίησε.

161. Ὦρσε.... ἐπί, c'est-à-dire ἐπῶρσε. Tous les éditeurs écrivent ἐπι paroxyton, ici et au vers 171. C'est une fausse orthographe; car ἐπί, selon la doctrine d'Aristarque et de tous les Alexandrins, ne souffre jamais l'anastrophe, et l'on ne doit écrire ἐπι paroxyton que quand il est pour ἔπεστι. — Dans l'Homère-Didot, il y a ici ἔτι. Ce n'est pas une ancienne variante, ce n'est pas même une correction moderne. C'est une faute d'impression, car ce mot ἔτι n'a point de correspondant en regard, dans la traduction latine. — Δεύτερον αὖτις. On se querelle à Ténédos, comme on s'était auparavant querellé en Troade, et avec un résultat semblable. Cette moitié de l'armée grecque se scinde elle-même en deux moitiés.

163. Ἀμφ' Ὀδυσῆα. Ulysse, dans son récit au chant IX, ne mentionne pas cette

circonstance. Il dit, vers 39 de ce chant, qu'il est allé de Troie au pays des Cicones. Mais cela ne prouve point qu'Ulysse fût resté jusqu'à ce départ auprès d'Agamemnon. Rien ne l'obligeait à rappeler une faute qu'il avait commise, et dont le récit n'avait aucun intérêt pour Alcinoüs. Payne Knight et Dugas Montbel sont donc mal fondés à prononcer l'athétèse contre le vers 163. Ils allèguent aussi l'hiatus ι-η (Ἀγαμέμνον, ἦρα). Mais cette raison n'en est pas une, et le mot ἦρα est précisément un de ceux où le digamma est probable. Bekker écrit *Fῆρα*.

164. Ἐπ(ι) doit être joint à ἦρα : ἐπῆρα φέροντες, portant des satisfactions, c'est-à-dire faisant amende honorable.

166. Ὅ dans le sens de ὅτι. Voyez plus haut la note du vers 146.

169. Πλόον ὀρμαίνοντας, agitant une navigation, c'est-à-dire délibérant sur la route qu'ils devaient prendre en mer.

170. Ἦ équivaut à πότερον, ou, si l'on veut, πότερον est sous-entendu.

171. Ψυρίης paraît être un adjectif, car l'îlot dont il est question est nommé par Strabon Ψύρα(τά), Psyres, et non Psyrie. Il est entre Lesbos et Chios, et s'appelle aujourd'hui Ipsara.

ἢ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἠνεμόεντα Μίμαντα.

Ἦτέομεν δὲ θεὸν φῆναι τέρας· αὐτὰρ ὃγ' ἡμῖν

δεῖξε, καὶ ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν

τέμνειν, ὅφρα τάχιστα ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.

175

Ὄρτο δ' ἐπὶ λιγὺς οὖρος ἀήμεναι· αἱ δὲ μάλ' ὦκα

ἰχθυόεντα κέλευθα διέδραμον, ἐς δὲ Γεραιστὸν

ἐννύχαια κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων

πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν, πέλαγος μέγα μετρήσαντες.

Τέτρατον ἡμαρ ἔην, ὅτ' ἐν Ἄργεϊ νῆας εἵσας

180

Τυδείδεω ἔταροι Διομήδεος ἵπποδάμοιο

ἔστασαν· αὐτὰρ ἔγωγε Πύλονδ' ἔχον· οὐδέ ποτ' ἔσβη

172. Μίμαντα. Le Mimas était une montagne d'Ionie, en face de Chios. On disputait donc pour savoir si l'on passerait entre Chios et Psyres, ou entre Chios et le continent. C'est la première de ces deux routes que les Grecs vont prendre.

174. Δεῖξε, sous-entendu τέρας. Le sujet est θεός, c'est-à-dire Ζεύς, Jupiter, ou, selon quelques-uns, Ποσειδῶν, Neptune.

174-175. Πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν τέμνειν. Ceci indique qu'ils n'ont point passé entre Chios et le continent. *Scholies M* : μέσον· τὸ μέσον Ψύρων καὶ τῆς Χίου. L'autre route ne menait pas directement en Eubée.

176. Τέμνειν. Bekker, τάμνειν, correction arbitraire. — Ὑπὲκ doit être joint à φύγοιμεν.

176. Ὄρτο δ' ἐπὶ pour ἐπῶρτο δέ. Par une inconséquence plus que bizarre, les éditeurs n'écrivent point ἐπὶ paroxyton dans ce passage; et c'est pourtant un cas tout semblable à celui du vers 161. Mais cette fois-ci ils sont dans le vrai. — Ἀήμεναι, comme s'il y avait ὥστε devant le verbe : pour souffler. — Αἱ δέ, sous-entendu νῆες : et les navires.

177. Γεραιστὸν. Géreste était un port de l'Eubée, à la pointe méridionale de l'île, et abrité par un promontoire nommé aussi Γεραιστός. Le promontoire se nomme aujourd'hui Capo Mantelo; mais la ville voisine, Gérestro, a conservé à peu près son nom antique.

178. Ποσειδάωνι. Neptune avait, sur le promontoire de Géreste, un temple entouré d'un bois sacré.

179. Ἐπὶ.... ἔθεμεν, sous-entendu βώμῳ ou πυρί. Il s'agit d'un sacrifice. Quelques-uns font dépendre Ποσειδάωνι de ἐπὶ : en l'honneur de Neptune. Même ainsi, ἔθεμεν signifie qu'on met sur le feu de l'autel les cuisses des victimes. — Πέλαγος μέγα μετρήσαντες. Voilà le motif du sacrifice. Ce n'est pas une raison, parce que les Grecs payent à Neptune un tribut de reconnaissance, pour que ce soit à Neptune qu'ils s'adressent au vers 173. C'est bien plutôt au dieu des présages, à Jupiter. Tous ceux qui avaient fait une heureuse navigation devaient des actions de grâces à Neptune. Voyez la note du vers 44. Mais c'est Jupiter qui faisait connaître aux hommes, par des présages, quelle était la volonté du Destin.

180. Τέτρατον ἡμαρ. Suivant Hayman, ces quatre jours de voyage comptent à partir de l'embarquement dans le port de Troie : « The four stages were probably « Tenedos, Lesbos, Eubœa (reached in the « night), Argos. » Les Grecs ont dû rester quelque temps à Ténédos, et à Lesbos surtout. C'est donc bien plutôt à partir de Lesbos qu'il faut compter les quatre jours. Nestor ne parle que du vrai voyage, de celui qui s'est fait vers un but déterminé. *Scholies B* : ἀφ' οὗ ἐκ Λέσβου ἀνήχθησαν ἀριθμουμένων τῶν ἡμερῶν. — Ἐν Ἄργεϊ. Diomède était roi d'Argos et des contrées voisines d'Argos. Voyez en effet, dans l'*Iliade*, les vers II, 559-563.

182. Ἐχον, (*cursum*) *tenebam*, je dirigeais ma course. D'autres sous-entendent ἐμὰς νῆας, ce qui revient au même.

ἥδ' ὅσα καὶ περὶ ἄστῳ μέγα Πριάμοιο ἀνακτος  
 μαρνάμεθ'· ἐνθα δ' ἔπειτα κατέκταθεν ὄσσοι ἄριστοι.  
 Ἐνθα μὲν Αἴας κεῖται Ἀρήϊος, ἐνθα δ' Ἀχιλλεὺς,  
 ἐνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος, 110  
 ἐνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱὸς, ἅμα κρατερός καὶ ἀμύμων,  
 Ἀντίλοχος, πέρι μὲν θείειν ταχὺς ἡδὲ μαχητῆς·  
 ἄλλα τε πόλλ' ἐπὶ τοῖς πάθομεν κακὰ· τίς κεν ἐκεῖνα  
 πάντα γε μυθήσαιο καταθνητῶν ἀνθρώπων;  
 Οὐδ' εἰ πεντάετές γε καὶ ἐξάετες παραμίνων 115  
 ἐξερέοις ὅσα κεῖθι πάθον κακὰ δίοι Ἀχαιοί·  
 πρὶν κεν ἀνιηθεῖς σὴν πατρίδα γαῖαν ἴκοιο.  
 Εἰνάετες γάρ σφιν κακὰ ῥάπτομεν ἀμφιέποντες  
 παντοίοισι δόλοισι, μόγισ δ' ἐτέλεσσε Κρονίων.  
 Ἐνθ' οὔτις ποτὲ μῆτιν ὁμοιωθήμεναι ἄντην 120  
 ἤθελ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἐνίκᾳ δῖος Ὀδυσσεὺς  
 παντοίοισι δόλοισι, πατὴρ τεὸς, εἰ ἐτεόν γε  
 κείνου ἔκγονός ἐσσι· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

409. Αἴας. Il s'agit du grand Ajax, du fils de Télamon. L'autre Ajax survécut au siège, et ne périt que dans la tempête soulevée par Minerve.

412. Ἀντίλοχος. Il avait péri, comme nous l'avons déjà dit, de la main de Memnon. Voyez IV, 487-488. — Πέρι μὲν.... Voyez le vers XVI, 186 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

413. Τε. Ancienne variante, γε. — Ἐπὶ τοῖς, *præter illa*, outre ceux dont je viens de parler.

417. Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que j'aie terminé mes récits. *Scholies M* : πρὶν ἀκούσαις· ὁμοία δὲ ἡ φράσις ἐκείνη· πρὶν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν.

418. Σφιν, à eux, c'est-à-dire aux Troyens. — ῥάπτομεν est à l'imparfait, pour ἐρράπτομεν dans le sens de l'aoriste ἐρράψαμεν.

420. Ὅμοιωθήμεναι, sous-entendu τῷ Ὀδυσσεῖ.

421. Ἡθελε, selon les Alexandrins, équivalent à ἡδύνατο. Voyez οὐδ' ἔθελε προρέειν, *Iliade*, XXI, 366, et la note sur cette expression. Les *Scholies B* et *Q*

citent un exemple tiré du *Phédre* de Platon, p. 230 D : οὐ θέλει τὰ δένδρα διδάσκειν με. Mais Platon personifie les arbres, et prend son θέλει au propre. Je crois qu'il faut conserver ici à ἤθελε une signification morale. Il est synonyme de ἐτόλμα bien plus que de ἡδύνατο. Ce n'est point uniquement parce qu'ils étaient inférieurs à Ulysse que les Grecs lui accordaient sans conteste l'honneur d'être le premier des politiques, c'est parce qu'ils avaient un profond sentiment de sa supériorité. Toutes les prétentions de la vanité tombaient devant cette conviction. Dans l'exemple du vers XXI, 366 de l'*Iliade*, il s'agit d'un fait tout matériel, et où la volonté ne peut être pour rien : le fleuve n'a plus d'eau; voulût-il couler, il ne pourrait pas couler. Ici c'est tout autre chose, puisque les hommes sont toujours en possession de leur libre arbitre. Il leur est loisible de vouloir; mais ils s'abstiennent de le faire quand la raison leur montre que ce serait folie.

423. Εἰσορόωντα, *inspicientem*, quand je porte (sur toi) mes regards.



Ἦτοι γὰρ μῦθοί γε εἰκότες, οὐδέ κε φαίης  
ἄνδρα νεώτερον ὧδε εἰκότα μυθήσασθαι. 125

Ἔνθ' ἦτοι εἴως μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς  
οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,  
ἀλλ' ἓνα θυμὸν ἔχοντε, νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ  
φραζόμεθ', Ἀργείοισιν ὅπως ὅχ' ἄριστα γένοιτο.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπήν, 130  
βῆμεν δ' ἐν νήεσσι, θεὸς δ' ἐκέδασσεν Ἀχαιοὺς,  
καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρὸν ἐνὶ φρεσὶ μήδετο νόστον  
Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι

124 - 125. Ἐοικότες et εἰκότα marquent une comparaison avec le langage d'Ulysse. Bothe : « Miratur Nestor sermo-  
« nam Teleinachi et olim Ulyssis simili-  
« tudinem. » Virgile s'est évidemment inspiré de ce passage d'Homère, quand il fait dire à Énée par Évandre, *Énéide*, VIII, 454 : « Ut te, fortissime Teucrum, Accipio  
« agnoscoque libens ! ut verba parentis Et  
« vocem Anchisæ magni vultumque recor-  
« dor ! » Si l'on traduisait εἰκότες et εἰκότα, sans supposer les ellipses τοῖς μύθοις Ὀδυσσεύως et τοῖς ἔπεσιν Ὀδυσσεύως, par *descentes* et *decentia*, on ferait dire à Nestor une double banalité ; et l'interlocuteur de Télémaque n'aurait point suffisamment réparé ce qu'il y a de désobligeant dans εἰ ἐτέον γε κείνου ἔκγονός ἐσσι. On peut, à la rigueur, réduire εἰκότα à un sens moral ; mais, pour εἰκότες, cela est absolument impossible. Il faut bien que Nestor se reprenne, après avoir eu l'air d'exprimer un doute. C'est comme s'il disait : « Mais comment douter que tu sois le fils d'Ulysse, puisque je crois, en t'écoulant, entendre Ulysse lui-même ? » Repoussons donc l'interprétation vague donnée dans les *Scholies* E : πρεσβύτεροι, φησι, τῆς ἡλικίας οἱ λόγοι, καὶ πάνυ τὸ εἶδος ἐν αὐτοῖς σώζεται. Je n'admets pas même, pour ma part, le compromis de Hayman, c'est-à-dire l'ellipse avec εἰκότες, puis εἰκότα pris comme εἰκότα. Car à quoi bon deux sens divers au même mot ? Mais on peut être d'un autre avis ; et voici la paraphrase de Hayman : « I am astonished as I  
« behold you, for indeed your words are  
« like his, and yet one would not say

« that a man so much younger would  
« speak so suitably, i. e. so sensibly. »

125. Ὡδε, ainsi, c'est-à-dire comme tu fais en ce moment.

126. Εἴως équivaut ici à *τέως* : *tamdiu*, pendant tout ce temps, c'est-à-dire durant toute la guerre. *Scholies* M, P et Q : τὸ ἀναφορικὸν ἀντὶ τοῦ ἀνταποδοτικῶς τοῦ τέως. Voyez, II, 14\*, la note sur ἔως. Ici comme là, Bothe explique à l'aide d'une ellipse : εἴως μὲν σφι κακὰ ῥάπτομεν, τέως ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς.... Le sens reste le même.

127. Δίχ(α), *in diversam partem*, avec un avis opposé. Nestor dit qu'il n'a jamais été en désaccord avec Ulysse pour aucune mesure à prendre. *Scholies* B et E : οὐ δίχ' ἐβάζομεν, ἀντὶ τοῦ, οὐκ ἐδιχονασόμεν, οὐκ ἐν τῷ δημηγορεῖν, οὐκ ἐν τῷ βουλευέσθαι, ἀλλ' ἓνα θυμὸν, καὶ τὰ ἐξῆς.

128. Ἐπίφρονι βουλῇ. Ancienne variante, ἐπίφρονα βουλήν.

129. Ὅχ' ἄριστα, *quam optima*, les meilleures choses possibles, c'est-à-dire tous les succès désirables. — Γένοιτο. Ancienne variante, γένηται.

131. Βῆμεν δ' ἐν νήεσσι.... Plusieurs éditeurs regardent ce vers comme inutile, et ils le mettent entre crochets. Le vers 131 n'est pas indispensable, sans nul doute ; mais enfin pourquoi Nestor n'annoncerait-il pas d'abord d'une façon générale les événements qu'il va développer en détail ? Tout ce qu'il y a à dire, c'est que, dans le passage auquel les critiques le disent emprunté, XIII, 317, il est plus nécessaire qu'ici. — Dindorf et La Roche n'ont pas mis de crochets.



ταύτας ἔδωκε· τὸ πρῶτον πᾶσι, πικρὸν ἄνδρ' ἐπέειπε.

κεῖνος δ' ἐλάτῃς Γαλακτοπόου θεοποιήσας.

135

ἦ· ἐπεὶ ἰδέσθαι μετ' ἄπο δόμου στήθεα

τοῖς ἑκ' ἀλειτουργοῖσιν ἐπὶ τῇς ἀρχαῖς.

καὶ τις αὖ κατὰ λόγον, ἐς πέλας κειμένον

αἶψ' ἔλθον· ἀνὰ θέσπας δ' ἀρχαῖς,

εὐχὴν κλέσθαι, τῷ εὐχαι λίσσιν ἔπειτα.

140

Ἐν τῇ Μελέτῃ τῇδε περὶ ἀρχαῖς

νόστον κειμένον ἐπὶ εὐχῇ καὶ θεοποιήσας·

αὐτὸν ἀντιθέτως πάλιν ἐπὶ νόστον· βούλεται γὰρ ὅτι

λίσσιν ἐκκαλεῖται, ἔπειτα ἡ εὐχὴ ἐκκαλεῖται,

ὥς τὸν ἀπὸ τῆς θέσπας γλῶσσαν ἐκκαλεῖται.

145

ἡμεῖς, οὐδὲ τὸν· ὁ αὖ πείσθαι ἐμελλεν.

Οὐ γὰρ τὸ πᾶν θεῶν πέπειται νόσος καὶ ἐνθάδε.

134. Τοῖς, itaque, c'est personnel. — Λίσσιν, monosyllabe par synize. Herodien Scholies M dit qu'il est enclitique, mais que le monosyllabe qui le précède n'en rend pas moins periphrastique : ἐπὶ λίσσιν μεν ἢ πρὸς τὸν θεόν τὸ τὸ πᾶν περὶ κατασκευάζει.

136. Μετ(ῇ). inest, entre.

138. Καὶ ἐπεὶ οὐ κατὰ λόγον. Il ne faut point de virgule après καὶ, car il n'y a point d'opposition entre les idées, et ἐπεὶ n'est pas toujours une disjonctive. Traduisez : inconsiderément et sans s'inquiéter de la règle. Le coucher du soleil était une heure tout à fait inadue. A Rome même, les assemblées se séparaient de droit, une fois le soleil couché.

139. (ὁ) n'est point article. Il signifie moi (ces malheureux), et il est précisé par les mots αἱ, ἡ, αἱ. — Βεβαρητότης. Anciennes variantes, βεβαρητότης et βεβαρημένοι. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que βεβαρητότης a le sens paisif.

142. (ὅτι).... καμψὴν ἐπὶ νόστον, et cela ne plaignait point du tout : et cela ne fut nullement approuvé. — Βούλετο a pour sujet Ἀγαμέμνων vous-entendu.

146. Τὴν est emphatique, et τὸν... δεινὴν ἐκκίνησε αὐτότατος.

148. Ὅ dans le sens de ότι : que. Rien de moins rare chez Homère que ὁ pour

ὅτι, après les verbes qui signifient voir, savoir, reconnaître, et autres de ce genre.

147. Ἀρβα, sur le champ, c'est-à-dire en un instant. — Les critiques de l'école de Luid trouvaient une contradiction entre la pensée exprimée ici par Nestor et ce que dit Phoenix dans l'Iliade, IX, 497 : στρεπτοὶ δὲ τε καὶ θεοὶ σῖτοι. Les lyriques repoussaient aux enclitiques : « Ce sont deux personnages différents qui parlent, et il est tout naturel que leurs idées ne soient pas semblables. » Une autre raison qu'ils donnaient, c'est que Phoenix argumente, tandis que Nestor constate un fait. Enfin, disaient-ils, si l'on examine les termes, on verra que Nestor dit seulement que les dieux se laissent malaisément fléchir, mais non pas qu'ils sont inexorables. Scholies B, E et Q : λύοιτο δ' ἐν ἐκ τοῦ προσώπου· τὰ μὲν γὰρ λέγει ὁ Νέστωρ, τὰ δὲ Φοῖνιξ· ὥστε οὐ ταῦτ' ἐδοκίμαζον. λύεται δὲ καὶ ἐκ τοῦ καιροῦ· τὸ γὰρ προθυμούμενον, τὸ στρεπτοὶ δὲ τε καὶ θεοὶ αὐτοὶ, τῷ καιρῷ ἡροσται. λύεται δὲ καὶ ἐκ τῆς λέξεως· πρόσκειται γὰρ τὸ αἶψα· στρέφονται μὲν γὰρ, οὐκ αἶψα δέ. — Payne Knight retranche le vers 147, mais sans aucun motif sérieux. Dugas Montbel dit que ce vers était contesté par les anciens. C'est une complète erreur. Nous venons de transcrire tout ce qui nous reste

Ὡς τὼ μὲν χαλεποῖσιν ἀμειβομένῳ ἐπέεσσιν  
 ἔστασαν· οἱ δ' ἀνόρουσαν εὐκνήμιδες Ἀχαιοὶ  
 ἡχῇ θεσπεσίῃ· δίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή. 150  
 Νύκτα μὲν ἀέσαμεν χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες  
 ἀλλήλοισ· ἐπὶ γὰρ Ζεὺς ἤρτυε πῆμα κακοῖο·  
 ἡῶθεν δ' οἱ μὲν νέας ἔλκομεν εἰς ἄλα διαν,  
 κτήματά τ' ἐντιθέμεσθα βαθυζώνους τε γυναῖκας.  
 Ἡμίσεες δ' ἄρα λαοὶ ἐρητύοντο μένοντες 155

des commentaires alexandrins sur le vers 147. Il n'y a rien là qui n'en confirme l'authenticité; et le τ(ε) redondant qui est entre γὰρ et αἶψα n'est point, quoi qu'en disent Payne Knight et Dugas Montbel, une preuve d'interpolation. Cette licence est très-fréquente chez Homère. Elle se trouve dans les paroles mêmes de Phœnix : στραπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί.

148. Τῷ, eux deux : les deux Atrides.

149. Ἔστασαν. Hérodien (*Scholies M*) : δασύνεται· οὐ γὰρ ἀντὶ τοῦ ἐστήκεισαν ἐκεῖ. — Ol. Voyez plus haut la note du vers 139.

150. Δίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή, *bisariam autem ipsis placebat consilium*, et ils étaient partagés entre les deux avis : et ils n'étaient pas d'accord sur le parti à prendre. On a vu cette expression dans l'*Iliade*, XVIII, 510.

151. Νύκτα μὲν ἀέσαμεν. On verra plus loin, vers 490, νύκτ' ἔσαν, et deux fois encore νύκτ' ἔσαν, XV, 40 et 188. Dans ces trois exemples, ἔσαν signifie *dormiverunt*, ils dormirent; le contexte ne laisse aucun doute sur ce point. Il est évident que ἀημι (souffler) peut être pris dans le sens de ronfler, et par conséquent de dormir. Cartius rattache, au même radical αF, ἰαύω aussi bien que ἀημι, car ἰαύω, selon lui, n'est autre chose que ἰάFω, primitivement ἰFάω. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on doive traduire νύκτα μὲν ἀέσαμεν comme on est forcé d'entendre νύκτ' ἔσαν : nous dormîmes pendant la nuit. Les Grecs ne dorment pas, puisqu'ils sont en proie aux passions les plus violentes (χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες). Mais ils ne sont plus debout, et ils ne se querellent plus dans l'assemblée. La nuit les a forcés au repos corporel, sinon au calme de l'esprit, et elle leur a donné, bon gré mal gré, le temps

de souffler. — Les anciens eux-mêmes expliquaient ainsi la phrase. *Scholies E, H, M, Q et R* : ἀνεπνεύσαμεν τῆς στάσεως, ἀπὸ τοῦ ἁω. εἰ γὰρ ἐκοιμήθημεν, πῶς ὀρμαίνοντες; Porphyre développe cette interprétation. *Scholies E, H, M et Q* : Πορφυρίου. τὸ ἀέσαμεν οὐκ ἐκοιμήθημεν, ἀλλ' ἐπνεύσαμεν, ἀπὸ τοῦ ἁειν, ὃ ἐστι πνεῖν. λέγει δὲ καὶ ἀνάπνευσιν τὴν μικρὰν τῶν κακῶν παραμυθίαν, ὀλίγη δὲ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο (*Iliade*, XI, 801), ἀπὸ τῶν ἐκ πολέμου ἐπ' ὀλίγον ἀναπνεόντων· καὶ ἀσπασίως φεύγοντες ἀνέπνεον Ἑκτορα δῖον (*Iliade*, XI, 327)· ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στῆθι καὶ ἄμπνευε (*Iliade*, XXII, 222)· αὐτίς δ' ἐμπνύνθη (*Iliade*, V, 697). ἀφ' οὗ καὶ τὸν εὐρίσχοντα πόρους εἰς ἀνάπνευσιν τῶν κακῶν, ὅπερ ἐστὶν ὁ φρόνιμος, πεπνυμένον φησὶν. τὸ δὲ χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες ἀλλήλοισ, ἀντὶ τοῦ, ἀγρυπνοῦντες καὶ χαλεπὰ μεριμνῶντες εἰς ἀλλήλους. Ainsi νύκτα μὲν ἀέσαμεν signifie : nous fîmes relâche durant la nuit; et ce qui suit montre que ce n'était qu'un relâche forcé, et que l'orage restait dans les cœurs. — Au lieu de ἀέσαμεν, quelques-uns écrivaient εἰάσαμεν : nous laissâmes (la discussion); et cette leçon avait beaucoup d'approbateurs. *Scholies E, H, M, Q et R* : ἐν δὲ ταῖς χαριστέραις γέγραπται εἰάσαμεν, ὅπερ ἐστὶν ἀπρακτὸν ἀφήκαμεν. Mais ce n'était qu'une correction, comme le prouve cette note d'Hérodien (*Scholies H et Q*) sur le vers 490 : συνέσταλται τὸ α' ἀλλαχοῦ δὲ, νύκτα μὲν ἀέσαμεν.

153. Οἱ μὲν. Il s'agit de ceux qui étaient du même avis que Ménélas. — Ἐλκομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste. — Εἰς ἄλα διαν. Ancienne variante, ἀμφιέλισσας, comme au vers 162.



ἢ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἠνεμόεντα Μίμαντα.

Ἦτέομεν δὲ θεὸν φῆναι τέρας· αὐτὰρ ὃγ' ἡμῖν

δεῖξε, καὶ ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν

τέμνειν, ὅφρα τάχιστα ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.

175

Ὄρτο δ' ἐπὶ λιγὺς οὖρος ἀήμεναι· αἱ δὲ μάλ' ὦκα

ἰχθυόεντα κέλευθα διέδραμον, ἐς δὲ Γεραιστὸν

ἐννύχαια κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων

πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν, πέλαγος μέγα μετρήσαντες.

Τέτρατον ἡμαρ ἔην, ὅτ' ἐν Ἄργεϊ νῆας εἵσας

180

Τυδείδεω ἔταροι Διομήδεος ἱπποδάμοιο

ἔστασαν· αὐτὰρ ἔγωγε Πύλονδ' ἔχον· οὐδέ ποτ' ἔσβη

172. Μίμαντα. Le Mimas était une montagne d'Ionie, en face de Chios. On disputait donc pour savoir si l'on passerait entre Chios et Psyres, ou entre Chios et le continent. C'est la première de ces deux routes que les Grecs vont prendre.

174. Δεῖξε, sous-entendu τέρας. Le sujet est θεός, c'est-à-dire Ζεύς, Jupiter, ou, selon quelques-uns, Ποσειδάων, Neptune.

174-175. Πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν τέμνειν. Ceci indique qu'ils n'ont point passé entre Chios et le continent. *Scholies M* : μέσον· τὸ μέσον Ψύρων καὶ τῆς Χίου. L'autre route ne menait pas directement en Eubée.

176. Τέμνειν. Bekker, τάμνειν, correction arbitraire. — Ὑπὲκ doit être joint à φύγοιμεν.

176. Ὄρτο δ' ἐπὶ pour ἐπῶρτο δέ. Par une inconséquence plus que bizarre, les éditeurs n'écrivent point ἐπὶ paroxyton dans ce passage; et c'est pourtant un cas tout semblable à celui du vers 161. Mais cette fois-ci ils sont dans le vrai. — Ἀήμεναι, comme s'il y avait ὥστε devant le verbe : pour souffler. — Αἱ δέ, sous-entendu νῆες : et les navires.

177. Γεραιστὸν. Géreste était un port de l'Eubée, à la pointe méridionale de l'île, et abrité par un promontoire nommé aussi Γεραιστός. Le promontoire se nomme aujourd'hui Capo Mantelo; mais la ville voisine, Gérestro, a conservé à peu près son nom antique.

178. Ποσειδάωνι. Neptune avait, sur le promontoire de Géreste, un temple entouré d'un bois sacré.

179. Ἐπὶ.... ἔθεμεν, sous-entendu βώμῳ ou πυρί. Il s'agit d'un sacrifice. Quelques-uns font dépendre Ποσειδάωνι de ἐπὶ : en l'honneur de Neptune. Même ainsi, ἔθεμεν signifie qu'on met sur le feu de l'autel les cuisses des victimes. — Πέλαγος μέγα μετρήσαντες. Voilà le motif du sacrifice. Ce n'est pas une raison, parce que les Grecs payent à Neptune un tribut de reconnaissance, pour que ce soit à Neptune qu'ils s'adressent au vers 173. C'est bien plutôt au dieu des présages, à Jupiter. Tous ceux qui avaient fait une heureuse navigation devaient des actions de grâces à Neptune. Voyez la note du vers 44. Mais c'est Jupiter qui faisait connaître aux hommes, par des présages, quelle était la volonté du Destin.

180. Τέτρατον ἡμαρ. Suivant Hayman, ces quatre jours de voyage comptent à partir de l'embarquement dans le port de Troie : « The four stages were probably « Tenedos, Lesbos, Eubœa (reached in the « night), Argos. » Les Grecs ont dû rester quelque temps à Tenedos, et à Lesbos surtout. C'est donc bien plutôt à partir de Lesbos qu'il faut compter les quatre jours. Nestor ne parle que du vrai voyage, de celui qui s'est fait vers un but déterminé. *Scholies B* : ἀφ' οὗ ἐκ Λέσβου ἀνήχθησαν ἀριθμουμένων τῶν ἡμερῶν. — Ἐν Ἄργεϊ. Diomède était roi d'Argos et des contrées voisines d'Argos. Voyez en effet, dans l'*Iliade*, les vers 11, 559-563.

182. Ἐχον, (*cursum*) *tenebam*, je dirigeais ma course. D'autres sous-entendent ἐμὰς νῆας, ce qui revient au même.

οὔρος, ἐπειδὴ πρῶτα θεὸς προέηκεν ἄῃναι.

Ὡς ἦλθον, φίλε τέκνον, ἀπευθής· οὐδέ τι οἶδα  
κείνων, οἳ τ' ἐσάωθεν Ἀχαιῶν, οἳ τ' ἀπόλοντο.

185

Ὅσσα δ' ἐνὶ μεγάροισι καθήμενος ἡμετέροισιν  
πεύθομαι, ἣ θέμις ἐστὶ δαήσεαι, οὐδέ σε κεύσω.

Εὖ μὲν Μυρμιδόνας φάσ' ἐλθέμεν ἐγχεσιμῶρους,  
οὓς ἄγ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου φαίδιμος υἱός·

εὖ δὲ Φιλοκτήτην, Ποιάντιον ἀγλαὸν υἱόν.

190

Πάντας δ' Ἰδομενεὺς Κρήτην εἰσήγαγ' ἐταίρους,  
οἳ φύγον ἐκ πολέμου, πόντος δέ οἱ οὔτιν' ἀπηύρα.

Ἀτρεΐδην δὲ καὶ αὐτοὶ ἀκούετε, νόσφιν ἐόντες,  
ὥς τ' ἦλθ', ὥς τ' Αἴγισθος ἐμήσατο λυγρὸν ὄλεθρον.

Ἀλλ' ἦτοι κείνους μὲν ἐπισμυγεῖν ἀπέτισεν.

195

183. Ἐπειδὴ πρῶτα, *postquam primum* ou *ex quo primum* : depuis le premier instant où. — Θεός, ici même, n'est pas nécessairement Neptune, mais plutôt, comme nous disons d'une façon vague, la divinité.

184. Ἀπευθής n'a pas le même sens passif que ἀπευθέα au vers 88. Il équivaut à μηδὲν μαθών : n'ayant rien appris, ou ne sachant rien ; et οὐδέ τι οἶδα précise bien cette signification.

187. Πεύθομαι a le sens du parfait : *audivi*, j'ai entendu raconter. — Ἡ θέμις ἐστὶ dépend de δαήσεαι, et non de πεύθομαι. Voilà pourquoi j'ai supprimé la virgule après ἐστὶ, comme l'indique Nicanor dans plusieurs cas analogues.

189. Ἀχιλλῆος.... υἱός. Homère ne dit pas ici dans quel pays s'est rendu Pyrrhus ou Néoptolème ; mais il le fait entendre un peu plus loin, IV, 9. Voyez la note sur ce vers. C'est en Thessalie, dans la Phthiotide, patrie de ses soldats, et chez le vieux Pélée son aïeul ; et on le conclurait même avec évidence des mots εὖ.... ἐλθέμεν, appliqués ensuite à des héros rentrés chez eux. La tradition des poètes postérieurs à Homère ne s'accorde point avec ceci. Le Pyrrhus des tragiques et de Virgile est roi d'Épire ; et c'est en Épire qu'il est venu, après la prise de Troie. Didyme (*Scholies* V) : οἱ νεώτεροι τὸν Νεοπτόλεμον εἰς τὴν Ἑπειρὸν ἐλθεῖν λέγουσι.

190. Ποιάντιον.... υἱόν, fils de Pœas. Pœas, le père de Philoctète, était roi d'une partie de la Thessalie, au pied du mont OËta. La capitale de son royaume était Mélitée, et les autres villes, Méthone, Thaumacie et Olizon. Voyez l'*Iliade*, II, 716-717. Homère ignore la tradition qu'a mise en œuvre Virgile, tradition selon laquelle Philoctète serait allé fonder en Italie une ville de Pétilie. Mais elle n'est pas en contradiction avec ce que dit ici Nestor. Rien n'empêche que Philoctète se soit expatrié plus tard. De même pour Idoménée, que Nestor va nous représenter comme paisiblement rentré dans son fle. Mais la cause de l'expatriation du roi de Crète ne peut pas être celle qu'ont alléguée les mythologues, puisqu'il n'avait point essuyé de tempête, et par conséquent n'avait point eu à faire le vœu qui lui fut, dit-on, si funeste. Il ne serait pas dans sa patrie, si on l'avait banni pour avoir tué son fils en mettant le pied sur le rivage de la Crète. — Les fausses leçons du chant I, vers 93 et 285, ἐς Κρήτην τε et Κρήτηνδε, prouvent que les diascévastes eux-mêmes n'ont pas connu la tradition du meurtre commis par Idoménée en Crète, et de l'exil qui en aurait été l'immédiat châtiment.

193. Νόσφιν ἐόντες, étant à distance, c'est-à-dire malgré la distance qui sépare Ithaque de Mycènes.

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι  
 ἀνδρός· ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐτίσατο πατροφονῆα,  
 Αἴγισθον δολόμητιν, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.  
 [Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὀρώω καλὸν τε μέγαν τε),  
 ἄλκιμος ἔσσι', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπη.] 200

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦυδα·  
 ὦ Νέστορ Νηληϊάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,  
 καὶ λήν κεῖνος μὲν ἐτίσατο, καὶ οἱ Ἀχαιοὶ  
 οἴσουσι κλέος εὐρὺ καὶ ἔσομένοισι πυθέσθαι.  
 Αἶ γὰρ ἐμοὶ τοσσήνδε θεοὶ δύναμιν παραθεῖεν, 205  
 τίσασθαι μνηστῆρας ὑπερβασίης ἀλεγεινῆς,  
 ὅτε μοι ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανώωνται.  
 Ἄλλ' οὐ μοι τοιοῦτον ἐπέκλωσαν θεοὶ ὄλβον,  
 πατρί τ' ἐμῷ καὶ ἐμοί· νῦν δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπτῃς.

196. Ὡς, *adeo*, tellement. Bekker, Dindorf, Fæsi et La Roche ne mettent qu'une virgule après ἀπέτισεν. Cette ponctuation est insuffisante, car elle réduit ὥς au sens de *atenim*, c'est-à-dire à n'être plus qu'une platitude; et ὥς est si manifestement une exclamation, que Fæsi lui-même, dans son commentaire, le traduit par combien : ὥς ἀγαθόν, sc. ἐστί, *wie gut ist's*. Hayman et Ameis mettent un point, comme les anciens éditeurs, après ἀπέτισεν. — Καταφθιμένοιο. La prétendue variante ἀποφθιμένοιο n'est qu'une glose; car, avec cette leçon, παῖδα perdrait sa finale, et le vers serait faux.

197. Κεῖνος est emphatique. Il s'agit d'Oreste, *le noble fils* d'Agamemnon.

197-198. Πατροφονῆα.... Voyez les vers I, 299-300 et les notes sur le second de ces deux vers.

199-200. Καὶ σὺ, φίλος.... Voyez les vers I, 301-302 et les notes sur ces deux vers. La répétition des encouragements de Minerve n'a que faire ici, et l'on a bien raison de mettre entre crochets les vers 199-200. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηγουῖντο οὗτοι οἱ δύο στίχοι. ἐκ γὰρ τοῦ λόγου τῆς Ἀθηνᾶς μετηνέχθησαν ἐνθάδε. La Roche est le seul des

éditeurs récents qui n'ait pas mis de crochets. C'est simplement parce qu'ils sont dans ses manuscrits, et que ses manuscrits ne notent rien à leur sujet. Dindorf lui-même, qui n'avait pas mis de crochets dans l'Homère-Didot, marque, comme nous, l'athétèse. Hayman, qui a mis des crochets, croit pourtant que les vers 199-200 ne sont pas hors de propos. Mais les arguments qu'il fait valoir en faveur de cette opinion sont plus ingénieux que concluants : « These verses recur from α, 301, but are probably genuine here also, and hint obliquely (Nestor's politeness preventing more direct allusion to the private difficulties even of one so much younger), at the occasion for vigour afforded by the state of affairs at Ithaca. This allusion draws out a full statement of those affairs from Telemachus. »

203. Λήν, comme le latin *nimis*, quand il a le sens de *valde* ou *graviter*. Nous disons nous-mêmes, en certaines occurrences, *payer avec usure*; mais Égisthe n'a subi que la stricte loi du talion. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Oreste.

206. Ὑπερβασίης, génitif causal : pour la transgression, c'est-à-dire en punition de leurs déportements.

209. Τετλάμεν, endurer, c'est-à-dire se résigner.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ · 210  
 ὦ φίλ', ἐπειδὴ ταῦτά μ' ἀνέμνησας καὶ ἔειπες,  
 φασὶ μνηστῆρας σῆς μητέρος εἶνενα πολλοὺς  
 ἐν μεγάροις, ἀέκητι σέθεν, κακὰ μηχανάσθαι.  
 Εἰπέ μοι ἡὲ ἐκὼν ὑποδάμνασαι, ἥ σέγε λαοὶ  
 ἐχθαίρουσ' ἀνὰ δῆμον, ἐπισπόμενοι θεοῦ ὁμφῇ. 215  
 Τίς δ' οἶδ' εἴ κέ ποτέ σφι βίας ἀποτίσεται ἐλθὼν,  
 ἥ ὅγε μῶνος ἐὼν, ἥ καὶ σύμπαντες Ἀχαιοί;  
 Εἰ γάρ σ' ὥς ἐθέλοι φιλέειν γλαυκῶπις Ἀθήνη,  
 ὥς τότε Ὀδυσσεύς περικήδετο κυδαλίμοιο  
 δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχομεν ἄλγε' Ἀχαιοί · 220  
 οὐ γάρ πω ἶδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας,  
 ὥς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.  
 Εἰ σ' οὕτως ἐθέλοι φιλέειν κήδοιτό τε θυμῷ,  
 τῷ κέν τις κείνων γε καὶ ἐκλελάθοιτο γάμοιο.  
 Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ῥῆδα · 225  
 ὦ γέρον, οὐπω τοῦτο ἔπος τελέεσθαι ὁτῶ ·

213. Μηχανάσθαι. Ancienne variante, μητιάσθαι. Mais il s'agit d'actes, et non de projets.

214-215. Εἰπέ μοι.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Il serait difficile de deviner pourquoi.

215. Ἐπισπόμενοι θεοῦ ὁμφῇ. *secuti dei vocem*, par obéissance à quelque oracle.

216. Σφι βίας ἀποτίσεται ἐλθὼν. Les anciens disputaient pour savoir s'il fallait expliquer, ou ἐλθὼν σφι, ou ἀποτίσεται σφι, ou bien prendre σφι βίας comme l'équivalent de βίας αὐτῶν. De toute façon, le sens est le même. Mais les nombreux exemples du datif ou tenant lieu du génitif αὐτοῦ semblent prouver qu'il faut entendre, *les violences à eux*, c'est-à-dire *leurs violences*. — Zénodote écrivait ἀποτίσεται, et il corrigeait, au vers 217, ὅγε en σύγε. Cela prouve qu'il admettait comme authentiques les vers 199-200, et qu'il a voulu y faire concorder ceci, en remplaçant le vengeur Ulysse par le vengeur Télémaque.

218. Εἰ γάρ exprime ici un souhait, comme dans l'exemple XV, 545, εἰ γάρ κεν σὺ πολὺν χρόνον ἐνθάδε μίμνῃς. Mais εἰ, au vers 223, est dans son sens ordi-

naire. Ameis : « εἰ γάρ wünschend : zu o « 545, aber εἰ 223 als Bedingung. » La Roche, par sa ponctuation, marque qu'il adopte l'interprétation d'Ameis. Les autres éditeurs récents, depuis Bekker jusqu'à Hayman, ponctuent de telle façon, que εἰ γάρ ne peut plus signifier que *car si*. Ils mettent les vers 221-222 entre parenthèses, et font des vers 218-224 une seule phrase, interrompue au vers 220, et reprise par son premier mot au vers 223. Cela est tout à fait inadmissible, à moins qu'on ne rétablisse le texte de Zénodote, ce à quoi pourtant personne n'a songé. Il est inepte de faire dire, en somme, à Nestor : « Ulysse punira les prétendants ; car, si Minerve te seconde, ils auront affaire à toi. »

219. Περικήδετο. Ancienne variante, πέρι κήδετο en deux mots séparés. *Scholies* H et M : ὑφ' ἐν τὸ περικήδετο, ἀντὶ τοῦ ὑπερεκήδετο. οὕτως Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

221. Ὄδε, *sic*, à un tel point.

224. Τίς κείνων est une litote. Nestor entend bien que *tous* en seraient là.

226. Τοῦτο ἔπος, cette parole : ce que tu viens de dire.



λίην γὰρ μέγα εἶπες· ἄγη μ' ἔχει. Οὐκ ἂν ἔμοιγε  
ἐλπομένῳ τὰ γένοιτ', οὐδ' εἰ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
Τηλέμαχε, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων. 230

Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαώσαι.  
[Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας,  
οἴκαδ' εἴ ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι,  
ἢ ἐλθὼν ἀπολέσθαι ἐφ' ἑστίος, ὥς Ἀγαμέμνων  
ὤλεθ' ὑπ' Αἰγίσθοιο δόλῳ καὶ ἧς ἀλόχοιο. 235

Ἀλλ' ἦτοι θάνατον μὲν ὁμοῖον οὐδὲ θεοὶ περ  
καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλχέμεν, ὅππότε κεν δῇ  
Μοῖρ' ὀλοή καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο.]

227. Ἄγη μ' ἔχει (*stupor me tenet*), comme s'il y avait simplement ἀγητόν μοι : une chose qui cause ma stupéfaction ; une chose qui passe tout ce qu'on peut imaginer. Bothe : « Bekk. *Anecd.* p. 326 : ἄγη « παρ' Ἡροδότῳ βασιανία, παρ' Ὀμήρῳ « ἐκπληξίς. Germanice id dicas : gar zu « *Grosses ja sprachst du, Erstaunliches.* »

228. Οὐδ' εἰ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν, non pas même quand les dieux le voudraient ainsi. Cette hyperbole désespérée, que justifie si bien l'impuissance où se sent réduit Télémaque, choquait Zénodote comme une énormité morale. Aussi la remplaçait-il par une banalité : à moins que les dieux ne le voulussent ainsi. C'était détruire le pathétique d'Homère. *Scholies* H et M : ὑπερβολικῶς τοῦτο εἶρηκεν ἐν ἡθείᾳ· ὅπερ οὐ συνείς ὁ Ζηνόδοτος γράφει, εἰ μὴ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν.

230. Τηλέμαχε, ποῖον.... La syllabe χε est brève, et le pied χε-ποι est un iambe, au moins apparent. Mais la césure suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque, surtout quand il y a, comme ici, diastole. Bothe : « Producitur « postrema hujus nominis, vi cæsurae atque « interpunctionis. » J'ajoute que le π, comme le λ, le μ, le ν, le ρ, joue quelquefois le rôle d'une lettre double : ainsi dans βοῶπι πότνια Ἥρη, où l'on est forcé de doubler le π dans la prononciation. Je rappelle aussi que la lettre εἰ (E) était primitivement longue et brève, et que ὅε, chez Homère, est souvent pour δῇ. Ce

qu'on écrivait ΤΕΛΕΜΑΧΗ se prononçait aussi bien Τηλεμάχη que Τηλέμαχε. Si les transpositeurs du quatrième siècle ont adopté l'orthographe ΤΗΛΕΜΑΧΕ, c'est pour éviter qu'on se figurât ΤΗΛΕΜΑΧΗ comme le vocatif de Τηλεμάχης, forme qui n'existe point. Les Alexandrins ont seulement constaté le fait de l'iambe tenant lieu de spondée ; car ils ont mis le vers 230 dans leur liste des vers lagares. — Zénodote, qui ramenait tant qu'il pouvait Homère aux règles communes, avait changé le texte, pour faire disparaître l'irrégularité. *Scholies* H et M : οὗτος ὁ στίχος λαγαρός ἐστι· διὸ Ζηνόδοτος ἴσως (lisez οὕτως) μετέγραψε· Τηλέμαχ' ὑπαγόρη, μέγα νήπιε, ποῖον εἶπες ; L'épithète ὑπαγόρη est empruntée à l'*Odyssée*, II, 85 ; quant à μέγα νήπιε, c'est un emprunt fait à Hésiode, qui qualifie ainsi son frère Persès. — Quelques manuscrits donnent Τηλέμαχος, et non Τηλέμαχε. Ce n'est qu'une maladroite correction de Byzantin.

231. Σαώσαι est à l'optatif : *servaverit*, aurait sauvé ; peut sauver. La prétendue variante σαώσεις des *Scholies* H est une glose. C'est la forme usuelle, mise en regard de la forme rarement usitée.

232-238. Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε,... Aristarque regardait ces sept vers comme une interpolation. Les quatre premiers n'ont, selon lui, aucun rapport avec ce qui les précède ; et les trois autres sont en contradiction formelle avec ce que Minerve vient de dire. *Scholies* E, H, M, Q et R :



Τὴν δ' οὖν Τηλέμαχος πεπνημένος ἄντιον ἦνδα·  
 Μέντορ, μυχέτι τῷτα λεγόμεθα, κτερόμενός περ· 240  
 κείνῳ δ' οὐκέτι νόστος ἐπ' ἵππους, ἀλλ' αἱ ἔσθ' ἔρπον·  
 ἀθήναια θάνατον καὶ Κῆρα μέλαιναν.  
 Νῦν δ' ἐθέλω ἔπος ἄλλο μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι  
 Νέστορ', ἐπεὶ περίοιδε ὅπως ἔσθ' ἔρπον ἄλλων·  
 τρίς γὰρ ὅτ' μὲν εἴσιν ἀνάξασθαι γένε' ἀνδρῶν· 245

ἀθετοῦνται στίχοι ἐκτὶ, ἀπὸ τοῦ βουλοίμην δ' ἂν ἐγώ γε μέχρι τοῦ Μοῖρ' ὀλοή· οἱ μὲν πρῶτοι τεσσαρες ὡς οὐκ ἀκαλούτως τοῖς προκειμένοις ἐκνευχάντες, οἱ δὲ ἔξῃ τρεῖς διὰ τὸ ἀσύμφορον· ἐναντίοι γὰρ εἰσι τῷ 'Ρεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σώσσει. — On pourrait, à la rigueur, défendre les trois derniers vers; car Jupiter, dans *l'Iliade*, après avoir une fois sauvé son fils Sarpédon, est forcé ensuite, par le Destin, de le laisser périr. Ce sont pourtant ces trois-là que Bekker a rejetés. Quant à moi,

trouve l'athétèse d'Aristarque parfaitement fondée, et je n'hésite point à mettre tout le passage entre crochets. Seulement je condamne les trois derniers vers, bien plus comme inutiles que comme en contradiction avec le vers 231. Cette leçon de métaphysique religieuse n'a que faire ici. — Je remarque que Hayman, qui discute sur l'authenticité de ce passage, n'a pas l'air de se douter du sens de l'expression ἀθετοῦνται, et qu'il parle ici de la même manière vague qu'on faisait avant Karl Lehrs, en vertu des erreurs de Heyne : *These lines, which were rejected by some ancient critics*. Il devait dire, par *Aristarque*, et non point, par *quelques anciens critiques*. Voyez les dernières pages (слѣдствіи) du chapitre cinquième de mon *Introduction à l'Iliade*. — 232. Βουλοίμην, malim, je préférerais. Voyez *l'Iliade*, I, 447. — 234. Ἥ (quam) a son sens bien déterminé, des qu'on sait que βούλουμαι, chez Homère, équivaut souvent à προβούλομαι. — 238. Καθέλχσι, sous-entendu αὐτόν : s'est emparée de lui.

240. Λεγόμεθα, comme διαλεγόμεθα. Voyez *l'Iliade*, II, 436; XIII, 278 et 292. Les notes sur ces passages démontrent l'exactitude de cette assimilation.

241-242. Κείνῳ δ' οὐκέτι.... Aristarque condamnait ces deux vers comme absolu-

ment inutiles. *Scholies H, M, Q et R* : ὀβελίζονται οὗτοι. τί γὰρ ὄφελος λέγεσθαι, τῆς Ἀθηνᾶς εἰκούσης ποιεῖν σε ἔπος φέρον; βεῖα θεός γ' ἐθέλων. ἄλλως τε, εἰ οὕτως περικύπτει, τί ζηταῖ περὶ τῶν νόστων; Je n'ai pas besoin de rappeler que ἀθετεῖν et ὀβελίζειν sont tout à fait synonymes; mais je dois dire pourquoi je n'admetts point ici l'athétèse. Télémaque est tellement obsédé de la pensée que probablement son père est mort, qu'on doit plutôt regarder les vers 241-242 comme une beauté que comme un défaut. Ils sont en ἑξήκει, pour parler à la façon alexandrine; ils répondent bien à l'état d'esprit où se trouve en ce moment Télémaque.

241. Κείνῳ. Il s'agit d'Ulysse, et le mot κείνῳ, dans la bouche de Télémaque, signifie à ce héros.

244-246. Νέστορ', ἐπεὶ.... Ces trois vers ont été marqués d'obels par Aristarque, comme superflus. *Scholies H et M* : ἀθετοῦνται δὲ οἱ τρεῖς στίχοι οὗτοι ὡς περιττοί. Ils sont superflus, sans nul doute; mais les développements de ce genre ne sont pas rares chez Homère; et rien n'oblige Télémaque à la concision, dès qu'il dit, en définitive, des choses sensées. Pourquoi ne ferait-il pas sa cour à Nestor par un petit compliment?

244. Περίοιδε.... ἄλλων, il connaît mieux que tous les autres. — Φρόνιν, qui se retrouve plus loin, IV, 258, n'a pas le même sens dans les deux passages, du moins s'il en faut croire Aristophane de Byzance. Ici le mot est en bonne part (la sagesse), et là en mauvaise part (le mépris). *Scholies E, M, Q, R et T* : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης τὸ φρόνιν νῦν μὲν ἐπὶ τῆς φρονήσεως, ἐν δὲ τῷ κατὰ δὲ φρόνιν ἡγάγε, τὴν καταφρόνησιν. Voyez la note IV, 258.

245. Ἀνάξασθαι, de ἀνάσσω, ἀνάσσομαι : avoir gouverné comme roi. — Γέ-

ὥστε μοι ἀθάνατος ἰνδάλλεται εἰσοράσθαι.

ὦ Νέστορ Νηληϊάδῃ, σὺ δ' ἀληθὲς ἐνισπε·

πῶς ἔθαν' Ἀτρεΐδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων;

Ποῦ Μενέλαος ἔην; Τίνα δ' αὐτῷ μήσατ' ὄλεθρον

Αἰγισθος δολόμητις; ἐπεὶ κτάνε πολλὸν ἀρείω.

250

Ἥ οὐκ Ἄργεος ἦεν Ἀχαιῶ, ἀλλὰ πῃ ἄλλη

πλάζेत' ἐπ' ἀνθρώπους, ὃ δὲ θαρσύνει κατέπεφνεν;

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, τέκνον, ἀληθέα πάντ' ἀγορεύσω.

Ἦτοι μὲν τάδε κ' αὐτὸς ὅτεαι, ὥς κεν ἐτύχθη.

255

Εἰ ζῶν γ' Αἰγισθὸν ἐνὶ μεγάροισιν ἔτετμεν

Ἀτρεΐδης, Τροίηθεν ἰὼν, ξανθὸς Μενέλαος·

τῷ κέ οἱ οὐδὲ θανόντι χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν,

νε(α), des générations. Dans l'*Iliade*, I, 252, Nestor est roi de la troisième génération; mais dix ans se sont écoulés depuis lors : de là le passé ἀνάσσειν. Il a donc commandé trois fois, comme dit Homère, des générations d'hommes. Autrement dit, il commande la quatrième génération. Selon Porphyre, on comptait chaque génération pour trente ans. *Scholies E* : Πορφυρίου.... οἱ γὰρ παλαιοὶ τὰς γενεὰς ἐφῆριζον ἕως ἐτῶν τριάκοντα. De cette façon, Nestor serait au moins nonagénaire. Mais il est probable que l'expression d'Homère n'est qu'un à peu près, et qui indique l'âge moyen où l'homme a acquis toute sa vigueur, c'est-à-dire les années flottantes entre vingt et trente ans. Voyez la note sur τριτάτοιςιν, *Iliade*, I, 252. Nestor ne doit avoir que quatre-vingt et quelques années, ce qui est suffisamment raisonnable pour un vieillard encore si vert et si alerte.

247. Σὺ δ' ἀληθὲς ἐνισπε. Ancienne variante, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν. Au lieu de ἐνισπε, Bekker, Dindorf, Fæsi, Hayman et Ameis écrivent ἐνίσπεις. Voyez plus haut la note du vers 101.

249. Ποῦ Μενέλαος ἔην; question équivalente à celle-ci : « Comment Ménélas a-t-il pu laisser tuer son frère? » — Αὐτῷ, à lui : à Agamemnon.

250. Πολλὸν ἀρείω, sous-entendu αὐτοῦ : un guerrier bien plus vaillant que lui-même.

251. Ἄργεος.... Ἀχαιῶ, génitif local : dans l'Argos des Achéens, c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez la note sur Ἄργος Ἀχαιῶν, *Iliade*, IX, 141. — Ἦεν a pour sujet Μενέλαος, exprimé deux vers plus haut. — Anciennes variantes, Ἄργει ἔην ἐν Ἀχαιῶ et Ἄργος ἔην ἐπ' Ἀχαιῶν. Ce ne sont que de mauvaises corrections, à la façon de celles qu'Aristarque reproche à Zénodote.

252. Ὁ δέ, et lui : et Égisthe. — Κτεπέπεφνεν, sous-entendu Ἀγαμέμνονα.

255. Κ' αὐτός, *vulgo* καὶ αὐτός. Aristarque ne faisait point la crase de καί et de αὐτός. De même il écrivait καὶ κείνος, et non κακέϊνος. Voyez plus bas, vers 286.

256. Ζῶν γ(ε), *vulgo* ζῶντ(α).

257. Ἀτρεΐδης doit être joint à ξανθὸς Μενέλαος, et par conséquent il faut que Τροίηθεν ἰὼν soit entre deux virgules.

258. Οἱ, à lui : à Égisthe. — Χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν. Le verbe a pour sujet sous-entendu les parents et les amis d'Égisthe (οἱ προσήκοντες), tous ceux qui auraient pu essayer de lui faire des funérailles et de lui dresser un tumulus. — Au lieu de ἔχευαν, quelques anciens lisaient ἔχευεν, ellipse pour ἔχευέ τις. *Scholies E*, M et Q : τινὲς, ἔχευεν, ἵνα λείπη τὸ τίς· ἐὰν δὲ ἔχευαν, οἱ προσήκοντες τῷ Αἰγίσθῳ· ἅμα δὲ δηλονότι ἐκώλυσεν αὐτὸς ὁ Μενέλαος. — Les scélérats étaient jetés à la voirie.

ἄρα τόνγε κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατέδαψαν,  
 λείμενον ἐν πεδίῳ ἐκάς ἄστεος, οὐδέ κέ τίς μιν  
 260  
 κλαῦσεν Ἀχαιϊάδων· μάλα γὰρ μέγα μήσατο ἔργον.  
 Ἡμεῖς μὲν γὰρ κεῖθι πολέας τελέοντες ἀέθλους  
 ἤμεθ'· ὁ δ' εὖκηλος μυχῶ Ἄργεος ἵπποδότοιο  
 πολλ' Ἀγαμεμνονέην ἄλοχον θέλγεσθ' ἐπέεσσιν.  
 Ἡ δ' ἦτοι τὸ πρὶν μὲν ἀναίνετο ἔργον ἀεικές,  
 265  
 δια Κλυταιμνήστρη· φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῇσιν.  
 Πάρ δ' ἄρ' ἔην καὶ αἰδοῦς ἀνὴρ, ὧ πολλ' ἐπέτελλεν  
 Ἀτρείδης, Τροίηνδε κιὼν, εἴρυσθαι ἄχοιτιν.  
 Ἀλλ' ὅτε δὴ μιν Μοῖρα θεῶν ἐπέδησε δαμῆναι,  
 270  
 δὴ τότε τὸν μὲν αἰδοῦν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην,  
 κάλλιπεν οἰωνοῖσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι·  
 τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσιν ἀνήγαγεν ὄνδε δόμονδε.

260. Ἄστεος. Il s'agit de Mycènes. La leçon Ἄργεος est détestable. Agamemnon n'était point roi d'Argos; et, quoi qu'en disent les tragiques, ce n'est point à Argos qu'il a péri. Ainsi Ἄργεος ne pourrait signifier ici que le Péloponnèse; et dire qu'on aurait jeté le cadavre d'Égisthe hors du Péloponnèse, c'est dire une absurdité.

261. Μέγα est pris en mauvaise part, comme souvent notre mot *énorme*.

262. Κεῖθι, là-bas, c'est-à-dire en Troade. — Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote faisait la contraction : ποιεῖς.

263. Ἄργεος, comme Ἄργεος Ἀχαιῶ. Voyez plus haut la note du vers 151. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que μυχῶ équivalait à ἐν μυχῶ.

267. Ἀιδοῦς ἀνὴρ. Quelques anciens se sont imaginé que αἰδοῦς était un synonyme de εὐνοῦχος, à cause du rôle que joue le personnage, et surtout à cause de l'apparence du mot αἰδοῦς. *Scholies M* : ἐνταῦθα δέ τινες τὸν εὐνοῦχον νοοῦσιν, ἐκ τοῦ α στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ αἰδοίου, τὸν ἐστερημένον τῶν αἰδοίων. Mais ceci n'a rien de commun avec les mœurs orientales. Il s'agit évidemment d'un aède; et la juxtaposition de αἰδοῦς et de ἀνὴρ ne prouve point que αἰδοῦς ait un autre sens qu'à l'ordinaire. Rien n'est plus commun, en grec, que ἀνὴρ ou γυνή attachés à des mots qui signifient déjà, par

eux-mêmes, que l'individu est un homme ou une femme. Les aèdes étaient les savants et les sages de l'époque héroïque. Didyme (*Scholies E et M*) explique parfaitement les motifs de la confiance d'Agamemnon : τὸ ἀρχαῖον οἱ αἰδοὶ φιλοσόφου τάξιν ἐπέσχον, καὶ πάντες αὐτοῖς προσεῖχον ὡς σοφοῖς, καὶ παιδευθῆναι τούτοις παρεδίδουσαν τοὺς ἀναγκαίους· ἐν τε ταῖς ἐορταῖς ἐν τε ταῖς ἀνγκαιύσεσιν, ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας συλλεγόμενοι, τούτων ἤκουον εἰ που γέγονεν ἐπιφανὲς ἢ καλὸν ἔργον. καὶ ὁ καταλειφθεὶς οὖν παρὰ τῇ Κλυταιμνήστρῃ ὥδός πονηρὰς ἐπινοίας ἐγγίνεσθαι ἐκώλυε, διηγούμενος ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν ἀρετάς. καὶ ἕως τούτου ἐσωφρόνει ἕως αὐτῇ παρτὴν οὗτος. Suivant certaines traditions, cet aède se nommait Chariadès, ou Glaucus, ou même Démodocus, comme l'aède des Phéaciens : c'est-à-dire qu'on ignore son nom. — Démétrius de Phalère fait l'histoire du prétendu Démodocus de Mycènes, comme on peut le voir dans les *Scholies H, M, Q et R*; mais c'est un roman, et rien de plus.

268. Εἴρυσθαι, comme ὥστε εἴρυσθαι : *ut servet*, pour protéger. On verra εἴρυσθαι dans le sens de protéger, V, 484.

269. Δαμῆναι, comme ὥστε δαμῆναι.

270. Ἄγων se rapporte à Αἰγισθοῦ, le sujet sous-entendu.

272. Τήν, elle : Clytemnestre.

Πολλὰ δὲ μῆρ' ἔκχε θεῶν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς,  
πολλὰ δ' ἀγάλματ' ἀνῆψεν, ὑφάσματά τε χρυσόν τε,  
ἐκτελέσας μέγα ἔργον, δ' οὐποτε ἔλπετο θυμῷ. 275

Ἡμεῖς μὲν γὰρ ἅμα πλέομεν Τροίηθεν ἰόντες,  
Ἀτρείδης καὶ ἐγὼ, φίλα εἰδότες ἀλλήλοισιν·  
ἀλλ' ὅτε Σούνιον ἱρὸν ἀφικόμεθ', ἄκρον Ἀθηνέων,  
ἐνθα κυβερνήτην Μενελάου Φοῖβος Ἀπόλλων  
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν, 280

πηδάλιον μετὰ χερσὶ θεούσης νηὸς ἔχοντα,  
Φρόντιν Ὀνητορίδην, δς ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων  
νῆα κυβερνῆσαι, ὅποτε σπερχοίατ' ἀελλαι.

Ὡς ὁ μὲν ἐνθα κατέσχετ', ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,

274. Ἀγάλματ' ἀνῆψεν, *donaria suspendis*, il suspendit des offrandes. Le mot ἀγάλματα est ici dans son sens général, c'est-à-dire tout ce qui sert à l'ornement d'un temple; et les mots ὑφάσματά τε χρυσόν τε expliquent de quelle sorte d'offrandes Égisthe a décoré les temples des dieux. *Scholies M* : ἀγάλματα παρὰ τοῖς νεωτέροις αἱ στήλαι, ἐνταῦθα δὲ τὰ ἀναθήματα.

275. Μέγα n'est plus en mauvaise part, comme au vers 261. C'est ici l'opinion d'Égisthe même sur son œuvre; et il n'y a aucun doute qu'il ne s'en applaudisse, puisqu'il vient d'en rendre grâces aux dieux, et qu'il déclare que ses espérances sont dépassées : δ' οὐποτε ἔλπετο θυμῷ.

276. Ἄμα, *simul*, de conserve. Au lieu de ἅμα πλέομεν, Zénodote lisait ἀναπλέομεν. Mais ἀνάπλους et ἀναπλέω, chez Homère, désignent toujours la navigation de Grèce en Asie, et jamais celle d'Asie en Grèce. Voyez la note sur ἀναπλεύσεσθαι, *Iliade*, XI, 22. Il y a ici, dans les *Scholies M*, une note qui provient certainement d'Aristonicus, et qui est par conséquent une citation d'Aristarque. J'y ajoute, sans scrupule aucun, la traduction du signe, et je lis : ἡ διπλὴ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος ἀναπλέομεν, κακῶς· Ὅμηρος γὰρ τὸν εἰς Τροίαν πλοῦν ἀνάπλουν φησίν.

278. Σούνιον. Ce qui suit montre que c'est bien le cap Sunium, pointe méridionale de l'Attique. — Ἀθηνέων est trissyl-

labé par synizèse. — Le nom de la ville d'Athènes est ici pour celui du territoire de la ville, pour celui de l'Attique. Voyez plus bas, vers 294, Ἰσχατιῇ Γόρτυνος, et la note sur ces deux mots. On peut aussi prendre le génitif Ἀθηνέων comme l'équivalent de l'adjectif Ἀθηναῖον, c'est-à-dire Ἀττικόν. — Le cap Sunium était consacré à Neptune : de là l'épithète ἱρὸν.

280. Κατέπεφνεν. D'après l'opinion d'Homère, les hommes qui meurent subitement et sans douleur ont été tués par les traits d'Apollon. C'est Diane qui, en pareil cas, frappe les femmes. Voyez les notes des vers VI, 205 et 428 de l'*Iliade*.

282. Φρόντιν Ὀνητορίδην. Le nom de Phrontis doit être de pure invention, comme tous les noms significatifs qu'on trouve chez Homère. Ce n'est que la personnification des qualités essentielles au bon pilote : réflexion, circonspection, prudence consommée. Le nom même du père de Phrontis ne représente qu'une idée morale : Ὀνήτωρ, de ὀνίνημι, qui signifie être utile. Le prêtre troyen Onétor, mentionné dans l'*Iliade*, XVI, 604, n'avait pas plus de réalité qu'Onétor, père de Phrontis. — Ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων, surpassait les tribus des hommes, c'est-à-dire n'avait pas son pareil au monde.

283. Κυβερνῆσαι, (dans l'art) de gouverner. — Σπερχοίατ(ο), en grec ordinaire σπέρχοιντο. Ancienne variante, σπέρχοιεν, leçon adoptée par Bekker et Ameis.

284. Ὁ μὲν. Il s'agit de Ménélas.

ὄφρ' ἔταρον θάπτοι, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερίσειεν.

285

Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖνος, ἰὼν ἐπὶ οἶνοπα πόντον

ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι, Μαλειάων ὄρος αἰπύ

ἔξε θέων, τότε δὴ στυγερὴν ὁδὸν εὐρύοπα Ζεὺς

ἔφράσατο, λιγέων δ' ἀνέμων ἐπ' αὐτμένα χεῦεν,

κύματά τε τροφόντα πελώρια, ἴσα ὄρεσιν.

290

Ἔνθα διατμήξας, τὰς μὲν Κρήτη ἐπέλασσε,ν,

ἤχι Κύδωνες ἔναιον, Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

285. Ἐταρον. Il s'agit de Phrontis.

286. Καὶ κεῖνος, lui aussi, c'est-à-dire Ménélas faisant comme moi. — Quant à l'orthographe καὶ κεῖνος, voyez plus haut la note du vers 255.

287. Μαλειάων ὄρος αἰπύ. Le cap qu'Homère désigne ainsi est la pointe sud-est de la Laconie. C'est aujourd'hui le Capo Malio di Santangelo, ou vulgairement Capo Santangelo. Les tempêtes sont fréquentes et violentes dans ces parages du Péloponnèse. — Il est inutile, je crois, de remarquer que le golfe de Malée, ou golfe Maliaque, n'a rien de commun avec ceci que son nom; mais je dois noter que le nom de ce golfe thessalien n'est nulle part mentionné par Homère.

289. Λιγέων δ(έ). Une des deux éditions d'Aristarque donnait τ(ε), et non δ(έ). Didyme (*Scholies H*) : διχῶς Ἀρίσταρχος, λιγέων δέ καὶ λιγέων τε. Les deux leçons ont le même sens. — Ἐπ(ι) appartient au verbe. — Αὐτμένα. La forme masculine αὐτμήν ne se trouve qu'ici et une fois dans l'*Iliade*, XXIII, 766. Homère dit ordinairement αὐτμή. Curtius regarde αὐτμήν comme la plus ancienne forme; car elle est presque identique au sanscrit *ātman*, dont le sens primitif est *souffle*, et qui n'a eu que plus tard la signification d'âme et de personne. Curtius : *Hauch, Seele, Selbst*.

290. Τροφόντα πελώρια. Il ne faut pas de virgule entre ces deux mots, qui sont synonymes, et dont la réunion équivaut au superlatif de l'un des deux. Les Alexandrins mettaient ici l'hyphen, comme partout où plusieurs mots appartiennent à une même idée. Voyez la note XV, 743 de l'*Iliade* et les pages 1-II des *Prolégomènes* de Villoison. Voyez aussi, pour τροφόντα, l'*Iliade*, XV, 621 et la note sur

ce mot. L'écriture τροφόντα n'est qu'une faute de copiste, et τρεφόντα de même. — Ici Jacob La Roche a écrit τροφόντο, au lieu de τροφόντα, se fondant sur cette note des *Scholies H*, qu'il regarde comme complète, et que Dindorf regarde comme mutilée et altérée : Ἀρίσταρχος γράφει τροφόντο ἀντὶ τοῦ ηὔξάνοντο. Dindorf rétablit comme il suit la scholie : τροφόντο ἀντὶ τοῦ ηὔξάνοντο. Ἀρίσταρχος γράφει τροφόντα. Ainsi ce lambeau de commentaire de Didyme serait la confirmation de notre vulgate. Mais nous devons, d'après ce témoignage, compter τροφόντο parmi les anciennes variantes. J'ajoute que Dindorf, dans la restitution, aurait dû faire précéder τροφόντο du mot τινέας, et faire suivre Ἀρίσταρχος du mot δέ. — Ἰσα ὄρεσιν. Les digammistes, ici comme dans une foule d'autres passages, sont bien forcés d'avouer qu'il y a chez Homère de vrais hiatus, et que leur panacée est souvent impuissante. Bekker lui-même n'a pas osé écrire Ἰόρεσιν, bien qu'il ne soit pas toujours très-scrupuleux dans l'emploi de son remède; car il donne le F à une foule de mots qui ne l'ont jamais eu, et à qui la grammaire comparative n'y reconnaît absolument aucun titre.

291. Διατμήξας, ayant coupé en deux (la flotte de Ménélas). — Τὰς μὲν (*has quidem naves*) désigne une des deux parties de cette flotte.

292. Ἰαρδάνου. Une rivière du nom d'Iardanus est mentionnée dans l'*Iliade*, VII, 435; mais elle était en Élide, et non en Crète. Ici les Alexandrins disent que le nominatif de Ἰαρδάνου n'est point Ἰάρδανος, et que c'est Iardanès qu'on doit appeler la rivière crétoise. *Scholies M*: ἀπὸ τῆς Ἰαρδάνης εὐθείας, ὅς ἐστι ποταμὸς Κρήτης

Ἔστι δέ τις λισσὴ αἰπεῖά τε εἰς ἄλλα πέτρῃ,  
 ἐσχατιῇ Γόρτυνος, ἐν ἡεροειδέϊ πόντῳ ·  
 ἐνθα Νότος μέγα κῦμα ποτὶ σκαιὸν ῥίον ὠθεῖ, 295  
 ἐς Φαιστόν, μικρὸς δὲ λίθος μέγα κῦμα' ἀποέργει.  
 Αἰ μὲν ἄρ' ἐνθ' ἦλθον, σπουδῇ δ' ἤλυξαν ὄλεθρον  
 ἄνδρες, ἀτὰρ νῆάς γε ποτὶ σπιλάδεσσιν ἔαξαν  
 κύματ' · ἀτὰρ τὰς πέντε νέας κυανοπρωρεῖους  
 Αἰγύπτῳ ἐπέλασσε φέρων ἄνεμός τε καὶ ὕδωρ. 300

293. Λισσὴ αἰπεῖά τε. Les critiques de l'école de Zoïle relevaient ici une contradiction dans les termes. *Scholies* P : ἔοικεν Ὅμηρος ἐναντιοῦσθαι. Mais ce n'est que dans un sens dérivé que αἰπύς peut être synonyme de τραχύς : il signifie proprement *haut* ; et rien n'empêche qu'un haut rocher ait le flanc lisse. — Au lieu de λισσὴ adjectif, Cratès écrivait Λισσὴν nom propre. On comprendrait mieux qu'il eût écrit Αἰσσή, car les Crétois appelaient ce rocher Βλίσσῃ, mot identique à Λισσῃ. *Scholies* H, M et Q : τινὲς μὲν ὄνομα κύριον τὴν νῦν Βλίσσῃν καλουμένην, οἷον λεῖα. ὁ δὲ Κράτης σὺν τῷ ν γράφει Λισσὴν. Mais αἰπεῖά τε ne permet point de considérer λισσὴ comme autre chose qu'un adjectif, dans le texte de l'*Odyssee*. A propos de l'addition du β dans le nom propre Βλίσσῃ (cap Lisse), je remarque que cette lettre jouait, selon Héraclide, dans certains dialectes, le même rôle que le digamma dans la langue des Éoliens. Voyez la p. iv des *Prolegomenes* de Villoison.

294. Ἐσχατιῇ Γόρτυνος, à l'extrémité de Gortyne, c'est-à-dire à l'extrémité du territoire de la ville de Gortyne. *Scholies* H : ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις μέρεσι τῆς Γορτυνίας. Gortyne, capitale de la Crète, n'était pas une ville maritime ; mais elle n'était pas très-éloignée de la côte méridionale de l'île.

295-296. Ἐνθα Νότος.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces deux vers comme une interpolation. Ces vers ne sont pas indispensables à la suite des idées ; mais c'est une de ces explications par lesquelles le poète aime à bien fixer dans l'esprit l'image des choses. Rappelons-nous d'abord que celui qui parle est Nestor, le moins concis des orateurs. Quant à la raison philologique alléguée par Payne Knight, que ὠθεῖ n'est point homérique, Homère di-

sant ὄθω, ὄθομαι, et ne mettant l'oméga qu'aux temps passés de ce verbe, elle est absolument sans valeur, puisqu'il n'y avait pour Homère ni omicron ni oméga, mais un son ο, long ou bref à volonté. Le mot ὠθεῖ, dans le texte des Panathénées, était ΟΘΗΕ. C'est sa place seule qui faisait lire ὠθεῖ, la première longue et la finale accentuée, et non ὀθει, iambe et paroxyton.

296. Ἐς Φαιστόν. La ville de Phesta était le port de Gortyne. — Μικρὸς δὲ λίθος. Il ne s'agit plus du grand cap, mais du σκαιὸν ῥίον, du petit cap qui servait de môle au port de Phesta. Didyme (*Scholies* M, Q et V) : τὸ γὰρ ὑπὸ τοῦ νότου κῦμα τὴν Φαιστόν ἂν ἐποίει ἀλίμενον, εἰ μὴ προχείμενος ὁ λίθος ἐχώλυεν ἐντὸς μέγα γίνεσθαι κῦμα, προκαταγνυμένων περὶ αὐτὸν τῶν κυμάτων. Il paraît que ce petit cap se nommait Μαλέον, ce qui explique comment Zénodote avait pu avoir l'idée de changer μικρός en Μαλέον. Didyme (*Scholies* plus haut citées) : γράφει δὲ Ζηνόδοτος, Μαλείου δὲ λίθος · Μάλειον γὰρ ὀνομάζεται τὸ πρὸ τοῦ Φαιστίων λιμένος ἀκρωτήριον. Ce γάρ ne signifie point que Didyme approuve la leçon de Zénodote, mais seulement que Zénodote, cette fois du moins, pouvait alléguer une raison quelque peu spécieuse à l'appui de sa correction.

297. Αἰ μὲν, reprise de τὰς μὲν du vers 294. Il s'agit de la première moitié de la flotte de Ménélas.

299. Τὰς πέντε est opposé à αἰ μὲν. C'est la seconde moitié de la flotte, celle où se trouvait le vaisseau monté par le roi en personne.

300. Αἰγύπτῳ désigne ici l'Égypte elle-même. Quand il s'agit, chez Homère, du fleuve Egyptus ou fleuve d'Égypte (le Nil), il y a toujours le mot ποταμός ou une

Ὡς ὁ μὲν ἔνθα πολὺν βίοτον καὶ χρυσὸν ἀγείρων  
ἤλᾱτο ξὺν νηυσὶ κατ' ἄλλοθρόους ἀνθρώπους.

Τόφρα δὲ ταῦτ' Αἰγισθος ἐμήσατο οἴκοι λυγρὰ,  
κτείνας Ἀτρεΐδην, δέδμηντο δὲ λαὸς ὑπ' αὐτῷ.

Ἐπτάετες δ' ἦνασσε πολυχρύσιοι Μυκῆνης ·

305

τῷ δέ οἱ ὀγδοάτῳ κακὸν ἤλυθε δῖος Ὀρέστης  
ἄψ ἀπ' Ἀθηναίης, κατὰ δ' ἔκτανε πατροφονῆα,  
Αἰγισθον δολόμητιν, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.

Ἦτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισιν

μητρός τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγίσθοιο ·

310

épithète caractéristique, pour le faire reconnaître.

301. Ὁ, lui : Μénélas. — Βίοτον, *victum*, des substances.

303. Τόφρα, *interes*, durant ce temps, c'est-à-dire pendant que Μénélas errait dans les contrées lointaines, et y faisait un grand butin.

304. Δέδμηντο, *vulgo* δέδμητο. Je rétablis la leçon d'Aristarque, constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : Ἀρίσταρχος δέδμηντο, ὥς ἡ πλῆθὺς ἀπονέοντο (*Iliade*, XV, 305). Voyez la note sur le passage de l'*Iliade* cité par Didyme. — Λαός, équivant ici à Μυκηναῖοι, et il désigne les Grecs du royaume d'Agamemnon.

307. Ἀψ ἀπ' Ἀθηναίης, *vulgo* ἀψ ἀπ' Ἀθηναίων. Le génitif épique de Ἀθῆναι (Athènes) est Ἀθηνίων (vers 278), et non Ἀθηναίων. C'est là sans doute ce qui a engagé Aristarque à préférer la leçon Ἀθηναίης, car Athènes, chez Homère, est aussi désignée par le nom même de Minerve. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : Ἀρίσταρχος δὲ, ἀψ ἀπ' Ἀθηναίης, ὥς ἐκεῖ· Ἰκετο δ' εἰς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθίνην (*Odyssée*, VII, 80). — Zénodote, pour faire concorder la tradition d'Homère avec celle qu'Eschyle avait consacrée dans les *Choéphores*, écrivait ἀψ ἀπὸ Φωκῆων. Mais Homère n'est pas obligé d'avoir connu la tradition qui avait cours au siècle d'Eschyle; et rien n'empêche qu'Oreste adulte ait quitté son père adoptif Strophius le Phocéen, pour aller habiter Athènes, et pour y préparer ses moyens de vengeance.

307-308. Κατὰ δ' ἔκτανε.... Voyez plus

haut les vers 197-198, et, I, 299-300, les notes sur le second de ces deux vers.

309. Δαίνυ τάφον, il donna le repas funèbre. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 29 et la note sur ce vers. *Scholies* B : τάφος γὰρ τὸ ἐπὶ νεκροῖς δαῖκνον.

310. Μητρός τε.... Il est certain, d'après ce vers, que Clytemnestre avait péri en même temps qu'Égisthe, mais non pas qu'Oreste l'eût tuée de sa propre main. Remarquez qu'Homère ignore la poursuite d'Oreste par les Furies; que nous voyons ici le fils d'Agamemnon vaquer paisiblement à une cérémonie toute religieuse, et que les paroles de Nestor, surtout ce qu'a dit Minerve au chant I, vers 298-299, nous montrent Oreste, après sa vengeance, régnant comblé de gloire. Clytemnestre a pu être tuée dans le soulèvement populaire provoqué par le retour du légitime roi de Mycènes. — Ne nous étonnons pas de cette divergence entre Homère et les tragiques. Le parricide d'Alcméon était aussi célèbre, sur le théâtre athénien, que celui d'Oreste; et pourtant, comme dit Aristarque, Homère ne connaît pas le meurtre d'Ériphyle par son fils. Didyme (*Scholies* M, Q, R et T) : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος φησιν ὅτι διὰ τούτων (les vers 309-310) παρνοφαίνεται ὅτι συναπώλετο Αἰγίσθος ἡ Κλυταιμνήστρα· τὸ δὲ εἰ καὶ ὑπ' Ὀρέστου, ἀδελφον εἶναι· οὐδὲ γὰρ τὰ περὶ τὴν Ἐριφύλην φησιν εἰδέναι αὐτόν. — Il paraît que les deux vers 309-310 manquaient dans plusieurs textes antiques; car la note de Didyme que je viens de transcrire commence ainsi : ἐν τισὶ τῶν ἐκδόσεων οὐκ ἔσαν. Mais cela ne prouve rien contre leur au-



αὐτῆμαρ δὲ οἱ ἦλθε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,  
πολλὰ κτήματ' ἄγων, ὅσα οἱ νέες ἄχθος ἄειραν.  
Καὶ σὺ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἄπο τῆλ' ἀλάλησο,  
κτῆματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισιν  
οὔτω ὑπερφιάλους· μὴ τοι κατὰ πάντα φάγωσιν  
κτῆματα δασσάμενοι, σὺ δὲ τηῦσίνην ὁδὸν ἔλθης.  
Ἄλλ' ἐς μὲν Μενέλαον ἐγὼ κέλομαι καὶ ἄνωγα  
ἐλθεῖν· κεῖνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν,

315

thenticité. Un passage que presque tous les éditeurs antiques ont donné, et qui a été reçu et commenté par Aristarque, n'est point une interpolation. Cependant Payne Knight supprime le vers 317, et Dugas Montbel approuve la suppression faite par l'éditeur anglais. Il est absurde, selon eux, qu'Oreste ait donné un repas funèbre aux Argiens, en l'honneur de Clytemnestre et d'Égisthe, et il est bien plus naturel de croire que cette solennité avait pour but de célébrer la mémoire d'Agamemnon. C'est le sens qu'aura le vers 309, débarrassé de ce qui le précise. Mais Payne Knight et Dugas Montbel oublient qu'Agamemnon n'avait pas été privé de funérailles; car c'est près de son tombeau que s'ourdit, selon toutes les traditions, entre Oreste et sa sœur Électre, le complot qui mit fin à l'usurpation d'Égisthe. Puisque les assassins d'Agamemnon n'avaient point persévéré, après la mort du héros, dans leur abominable haine, comment le juste vengeur, une fois son devoir rempli, n'aurait-il pas eu à cœur de faire sa paix avec les Erinyes, ou, si l'on veut, avec les dieux mânes?

314. Αὐτῆμαρ, *eodem die*, le même jour : le jour même du festin.

312. Οἱ νέες (les vaisseaux à lui), comme νῆες αὐτοῦ. Il ne faut point rattacher le datif οἱ au verbe ἄειραν. — Ἀχθος, apposition à ὅσα. L'expression complète serait ἄχθος ὄντα αὐτῶν.

313-318. Καὶ σὺ, φίλος,... C'est d'après ces conseils de Nestor à Télémaque que Zénodote supposait au jeune homme l'intention de faire un voyage lointain, et d'aller non point chez Ménélas à Sparte, mais en Crète chez Idoménée. C'est Nestor qui l'aurait fait changer d'avis. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : οὔτος ὁ τόπος ἀνέπεισε Ζηνόδοτον ἐν τοῖς περὶ τῆς ἀποδημίας

Τηλεμάχου διόλου τὴν Κρήτην ἐναντι τῆς Σπάρτης ποιεῖν. οἰεῖται γὰρ ἐκ τούτων τῶν λόγων κατὰ τὸ σιωπώμενον ἀκηκοέναι τὸν Νέστορα παρὰ τοῦ Τηλεμάχου ὅτι καὶ ἀλλαχόσε περὶ τοῦ πατρὸς πευσόμενος παρεσκεύαστο πλεῖν. Voilà, ajoute Didyme, l'explication des corrections faites par Zénodote aux vers 93 et 284 du premier chant. Mais les raisons de Zénodote ne sont nullement plausibles. Remarquez que Télémaque n'a point dit à Nestor où il comptait aller, si Nestor ne lui apprenait rien de bien précis, et que le vieillard ne parle ici que le langage du plus simple bon sens. J'ajoute que, quand même Nestor supposerait à Télémaque l'intention d'aller en Crète, les corrections de Zénodote n'en seraient pas meilleures. Il est ridicule de prêter à Minerve un projet qui ne s'exécutera point (I, 93), et de lui faire suggérer à Télémaque (I, 284) une idée qui ne s'accomplira pas davantage. Minerve savait comment parlerait Nestor, et d'avance elle a dû dire ce que conseillera la sagesse du vénérable hôte de Télémaque.

315. Τοι pour σοι. Ancienne variante, δῆ. C'est primitivement une glose de quelque commentateur ancien, qui faisait toi adverbe. — Κατὰ πάντα φάγωσιν, c'est-à-dire καταφάγωσι πάντα.

316. Τηῦσίνην. Le mot τηῦσιος est identique à ἐτώσιος, et tous les deux ne sont que des variétés orthographiques de ταύσιος, *fait en vain* : ταύσιος n'étant que τὸ αὐτως devenu adjectif, et αὐτως étant quelquefois synonyme de μάτην. Cette explication est celle d'Hérodien même. Il y en a plusieurs autres, tant anciennes que modernes, mais toutes plus ou moins ineptes.

318. Ἄλλοθεν, *aliunde*, c'est-à-dire *e longinquo* : de loin ; de bien loin.



ἐκ τῶν ἀνθρώπων ὅθεν οὐκ ἔλποιστό γε θυμῷ  
 ἐλθέμεν, ὄντινα πρῶτον ἀποσφήλωσιν ἅελλαι 320  
 ἐς πέλαγος μέγα τοῖον, ὅθεν τέ περ οὐδ' οἰωνοὶ  
 αὐτόετες οἶχνεῦσιν, ἐπεὶ μέγα τε δεινόν τε.  
 Ἄλλ' ἴθι νῦν σὺν νηϊ τέ σῃ καὶ σοῖς ἐτάροισιν·  
 εἰ δ' ἐθέλεις πεζός, πάρα τοι δίφρος τε καὶ ἵπποι,  
 πὰρ δέ τοι υἱες ἑμοῖ, οἳ τοι πομπῆες ἔσονται 325  
 ἐς Λακεδαίμονα δῖαν, ὅθι ξανθὸς Μενέλαος.  
 Λίσσεσθαι δέ μιν αὐτός, ἵνα νημερτὲς ἐνίσπη.  
 Ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.  
 Ὡς ἔφατ'· ἥελιος δ' ἄρ' ἔδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν.  
 Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 330  
 ὦ γέρον, ἦτοι ταῦτα κατὰ μοῖραν κατέλεξας·

319. Ἐκ τῶν ἀνθρώπων, de chez ces hommes : de chez ces peuples. — Ὅθεν équivalent à ἐξ ὧν : de chez lesquels.

319-320. Οὐκ ἔλποιστό γε.... ὄντινα, sous-entendu οὗτος ou τις, sujet du verbe. *Scholies* Q : ὅθεν οὐκ ἂν τις προσδοκῆσαι σωθῆναι, ἐκεῖνος δηλονότι ὄντινα....

320. Ἀποσφήλωσιν, auraient emporté hors de la route. Eustathe : ἀποπλανήσωσιν ὁδοῦ. εἴωθε γὰρ τὸ σφάλλειν ἐμπόδων ὁδοῦ σημαίνειν, οὐ διόρθωσις τὸ ἀνασφάλλειν. En effet, le verbe σφάλλω signifie proprement faire chanceler, faire tomber. Le latin *fallo* lui est identique, mais n'a conservé qu'un sens moral, bien que leur racine commune, σφαλ, soit une idée toute matérielle. Curtius : « Skt. « (sanskrit), *sphal*, *sphul*, *sphalāmi*, *sphu-* « *lāmi*, vacillo, concutio. »

321. Μέγα τοῖον, grande à un tel point, c'est-à-dire aussi vaste que celle où la tempête a entraîné et égaré Ménélas.

322. Αὐτόετες n'est qu'une hyperbole poétique. Nestor, qui n'avait aucune idée de la vraie distance qui sépare l'Égypte du Péloponnèse, la suppose prodigieuse, et peint sa pensée en conséquence. Ailleurs, dans le récit fictif d'Ulysse à Eumée, le poète fait dire au prétendu Crétois qu'il n'a mis que cinq jours pour aller de Crète en Égypte. Demander à Homère la moindre précision géographique à propos des contrées qu'il ne connaît que par de va-

gues on-dit, c'est introduire la science où elle n'a que faire. *Scholies* H et M : ὑπερβολικῶς τοῦτό φησιν. ἐπάγει οὖν, πεμπταῖον δ' Αἴγυπτον (XIV, 257). Mêmes *Scholies* et *Scholies* Q : τῇ ταχυτῇτι δὲ τοῦ Ἰώου πρόσεστι καὶ μῆκος χρόνου, ὑπὲρ τοῦ ἐμφῆναι τὸ διάστημα. τὸ δὲ ὄλον ἐν ὑπερβολῇ, καὶ ὅτι ἀκμὴν ξενικὰ ταῦτα τὰ χωρία τοῖς Ἑλλησιν. La dernière de ces deux notes est un extrait textuel de Didyme ; la première, probablement aussi, mais les deux phrases qui la composent se suivent mal, et Didyme les avait liées sans doute par celle-ci, ou par quelque chose d'approchant : « Cela est si vrai, qu'Homère, dans un autre passage, réduit presque à rien la distance entre la Crète et l'Égypte, autre façon de prouver qu'il s'exprime en poète mal renseigné, et non en géographe. »

324. Πάρα, c'est-à-dire πάρεσται ou παρέσονται. Traduisez πάρα τοι : *tu es* à ta disposition.

325. Πάρ, comme πάρα au vers précédent, mais forcément au pluriel. En français, la traduction reste la même. — Ἔσονται. Ancienne variante, ἔπονται.

326. Ὅθι, sous-ent. ἐστί : là où habite.

327. Λίσσεσθαι δέ μιν.... Voyez plus haut les notes du vers 19.

331. Κατὰ μοῖραν, *secundum fas*, conformément à la justice, c'est-à-dire avec raison.

ἀλλ' ἄγε τάμνετε μὲν γλώσσας, κεράσθε δὲ οἶνον,  
ὄφρα Ποσειδάωνι καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν  
σπείσαντες κοίτοιο μεδώμεθα· τοῖο γὰρ ὦρη.

Ἦδη γὰρ φάος οἶχεθ' ὑπὸ ζόφον· οὐδὲ ἔοικεν  
δηθὰ θεῶν ἐν δαιτὶ θαασσέμεν, ἀλλὰ νέεσθαι. 335

Ἦ ῥα Διὸς θυγάτηρ· τοὶ δ' ἐκλυον αὐδησάσης.  
Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·  
κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο,  
νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν· 340  
γλώσσας δ' ἐν πυρὶ βάλλον, ἀνιστάμενοι δ' ἐπέλειδον.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,  
δὴ τότε Ἀθηναίη καὶ Τηλέμαχος θεοειδῆς  
ἄμφω ἰέσθην κολήν ἐπὶ νῆα νέεσθαι.

Νέστωρ δ' αὖ κατέρυκε καθαπτόμενος ἐπέεσσιν· 345

332. Τάμνετε μὲν γλώσσας. Il s'agit de faire les dernières cérémonies du sacrifice. On coupait en morceaux les langues des victimes, on jetait ces morceaux dans le feu, puis on faisait des libations. — Les enstatiques demandaient pourquoi on offrait les langues aux dieux; et les lytiques répondaient de diverses manières, ce qui prouve qu'ils ignoraient la raison de cette coutume. Dire, comme le faisaient la plupart d'entre eux : « La langue est ce qu'il y a de meilleur dans le corps (ὅτι κράτιστον τῶν μελῶν ἡ γλῶσσα), » c'est se payer de mots. Ésope répondrait : « Oui, certes, c'est ce qu'il y a de meilleur, mais c'est aussi ce qu'il y a de pire. » — Le vers 332 est très-longuement commenté dans les *Scholies*; mais le fatras surabonde dans ces notes venues de toutes parts. Qu'on en juge par ceci, où pourtant sont allégués des noms célèbres : ἀλληγορικῶς, τάμνετε, ἀντὶ τοῦ, παιδεύετε τὰς γλώσσας, ὥστε μὴ κακολογεῖν· ἢ παραθήγατε εἰς τὸ τοὺς θεοὺς ὑμνεῖν· πρὸ γὰρ τοῦ κοιμηθῆναι δεῖ ψάλλειν. Ἀντίπατρος δὲ, ὅτι χρὴ αὐτὴν παύειν πρὸς κοίτην ἰόντας. Πορφύριος δὲ, ὡς ἐπὶ μαρτύρων τῶν θεῶν διαλέγοντο. Je ne cite que la moitié de cette note, qui est dans B seul. Il est vrai qu'on trouve, un peu auparavant, la réfutation de ces absurdités. Didyme (*Scho-*

*lies* V) : εὐηθεῖς γὰρ τὸ λέγειν, σύντεμε τοὺς λόγους.

334. Τοῖο, de cela, c'est-à-dire du coucher. On peut, si l'on veut, rapporter τοῖο à κοίτοιο, ce qui revient au même.

335. Οἶχεθ' est pour οἶχετο, et non pour οἶχεται, car le soleil est couché. Voyez plus haut, vers 329. Ancienne variante, ἐρχεθ' (ἤρχετο). Zénodote écrivait ὤχεθ' (ὤχετο), ce qui est l'orthographe vulgaire. Mais cette correction est inutile, puisqu'il n'y a pas de doute possible sur le sens passé du verbe.

336. Δηθὰ.... θαασσέμεν, *diu sedere*, de continuer à rester assis. — Νέεσθαι, *abire*, c'est-à-dire *domum reverti* : de quitter la place pour rentrer chacun chez soi.

338. Τοῖσι δὲ.... On a déjà vu ce vers, I, 146.

339-340. Κοῦροι δὲ.... Voyez, dans l'*Illiade*, les vers I, 470-471 et les notes sur ces deux vers.

342. Τε πῖον, *vulgo* τ' ἐπίον. La Roche a rétabli avant moi la leçon d'Aristarque.

345. Καθαπτόμενος. C'est, si l'on veut, une réprimande, mais une réprimande tout amicale; car le verbe καθαπτομαι n'a pas nécessairement un sens défavorable, puisqu'il exprime seulement l'idée de manier, de tâter, d'aborder. Le contexte seul détermine si l'expression est en bonne ou

Ζεὺς τόγ' ἀλεξήσειε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,  
ὥς ὑμεῖς παρ' ἐμεῖο θοὴν ἐπὶ νῆα κίοιτε,  
ᾧστε τευ ἢ παρὰ πάμπαν ἀνείμονος ἢ πενιχροῦ,  
ᾧ οὔτι χλαῖναι καὶ ῥήγεα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ,  
οὔτ' αὐτῷ μαλακῶς οὔτε ξείνοισιν ἐνεύδειν. 350

Αὐτὰρ ἐμοὶ πάρα μὲν χλαῖναι καὶ ῥήγεα καλὰ.  
Οὐ θὴν δὴ τοῦδ' ἀνδρὸς Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς  
νηὸς ἐπ' ἱκριόφιν καταλέξεται, ὅφρ' ἂν ἔγωγε  
ζῶω, ἔπειτα δὲ παῖδες ἐνὶ μεγάροισι λίπωνται,  
ξείνους ξεινίζειν, ὅστις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται. 355

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
Εὖ δὴ ταῦτα γ' ἔφησθα, γέρον φίλε· σοὶ δὲ ἔοικεν  
Τηλέμαχον πείθεσθαι, ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.  
Ἄλλ' οὔτος μὲν νῦν σοὶ ἅμ' ἔψεται, ὅφρα κεν εὖδῃ  
σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· ἐγὼ δ' ἐπὶ νῆα μέλαιναν 360  
εἶμ', ἵνα θαρσύνω θ' ἐτάρους εἶπω τε ἕκαστα.

en mauvaise part. *Scholies E* : παρακαλῶν, φιλοφρονούμενος. σημειῶσαι τὸ καθαπτόμενος ἐπὶ καλοῦ.

347. Παρ' ἐμεῖο, (vous éloignant) de chez moi.

348. Ὡστε τευ ἢ... Construisez : ᾧστε παρὰ τευ ἢ πάμπαν ἀνείμονος ἢ (πάμπαν) πενιχροῦ.

349. Ὡ οὔτι, *vulgo* ᾧ οὔτι. Zénodote, ᾧ οὔπερ. — ῥήγεα. Zénodote changeait ce mot en κτήματα. Didyme (*Scholies M*) : αἱ Ἀριστάρχου, ᾧ οὔτι· αἱ δὲ φαυλότεραι, ᾧ οὔτε. Ζηνόδοτος δὲ, Ὡ οὔπερ χλαῖναι καὶ κτήματα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ, ἀκαίρως. Je n'ai pas besoin de démontrer combien les deux corrections de Zénodote étaient mauvaises. Quant à οὔτε, notre vulgate, il ôte toute énergie au style, et on est heureux de savoir par Didyme qu'il ne se trouvait que dans des textes détestables.

351. Πάρα est pour πάρεισι.

352. Τοῦδ' ἀνδρός, selon quelques anciens, dépend de φίλος, et il se rapporte à Nestor. Un geste, disent-ils, faisait comprendre que Nestor, par τοῦδ' ἀνδρός (de cet homme-ci), entendait ἐμοῦ (de moi). Rien n'est plus commun, chez les tragi-

ques, que δδε et δδε ἀνὴρ pour ἐγώ. Eschyle va jusqu'à dire τάδε pour ἡμεῖς, dans le premier mot du premier vers des *Perses*. Mais cela n'importe nullement ici. Il est évident que φίλος est l'épithète de υἱός, comme dans tous les passages où se trouve l'expression Ὀδυσσῆος φίλος υἱός, et que τοῦδ' ἀνδρός est une apposition à Ὀδυσσῆος. Traduisez, comme s'il y avait *ἐκείνου* emphatique : le fils chéri d'Ulysse le noble héros. On peut aussi faire de τοῦδε un synonyme de τοιοῦδε. Ce sera le même éloge : *talis viri Ulyssis*, d'Ulysse un tel héros ; d'un héros tel qu'Ulysse. — Bothe propose de changer δή, qui précède τοῦδ' ἀνδρός, en δίς, qu'il dit synonyme de δίχα. Alors, selon lui, il n'y aurait plus de difficulté, puisque τοῦδ' ἀνδρός signifierait tout naturellement ἐμοῦ. Mais δίς n'est point synonyme de δίχα, et n'a pas le sens de *seorsum*. D'ailleurs le mot δίς ne se trouve qu'une seule fois chez Homère, *Odyssée*, IX, 494, et il signifie, là comme partout, *bis*.

353. Ὡφρ(α). Ancienne variante, εὔτ(ε).

355. Ξεινίζειν, comme ᾧστε ξεινίζειν.

357. Σοὶ dépend, non pas de ἔοικεν, mais de πείθεσθαι, qui est au vers suivant.

Οἷος γὰρ μετὰ τοῖσι γεραίτερος εὖχομαι εἶναι·  
οἱ δ' ἄλλοι φιλότῃτι νεώτεροι ἄνδρες ἔπονται,  
πάντες ὁμηλικίῃ μεγαθύμου Τηλεμάχοιο.

Ἐνθα κε λεξαίμην κοίλῃ παρὰ νηϊ μελαίνῃ, 365

νῦν· ἀτὰρ ἡῶθεν μετὰ Καύκωνας μεγαθύμους  
εἶμ', ἔνθα χρεῖός μοι ὀφέλλεται, οὔτι νέον γε,  
οὐδ' ὀλίγον· σὺ δὲ τοῦτον, ἐπεὶ τεὸν ἔκετο δῶμα,  
πέμψον σὺν δίφρῳ τε καὶ υἱεῖ· δὸς δέ οἱ ἵππους,  
οἳ τοι ἐλαφρότατοι θείειν καὶ κάρτος ἄριστοι.

370

Ὡς ἄρα φωνήσας' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,

362. Γεραίτερος est dit par comparaison avec l'âge des autres compagnons de Télémaque. Il signifie donc simplement *vieux*, ou plutôt, homme mûr, homme d'expérience. Au lieu de γεραίτερος, Zénodote écrivait γεραίτατος, expression fautive, puisque Mentor est un ami et un contemporain d'Ulysse, c'est-à-dire à peine un sexagénaire. Aristoniceus (*Scholies M*) : ἀντὶ τοῦ ἀπλοῦ τοῦ γεραίός. κακῶς δὲ Ζηνόδοτος γεραίτατος γράφει.

363. Οἱ δ' ἄλλοι. Ancienne variante, ἀλλ' ἄλλοι.

364. Ὀμηλικίῃ équivalant à ὁμήλικες. C'est l'abstrait pour le concret.

366. Καύκωνας. Les Caucones dont il s'agit ici étaient un des peuples de la Triphylie, et faisaient probablement partie du royaume de Nestor. *Scholies E* et *Q* : μεταξὺ τῆς Ἡλείας καὶ Πύλου οἱ Καύκωνες οἰκοῦσιν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ, ἀπὸ Καύκωνος τοῦ Ἀρκάδος ὠνομασμένοι. Ils n'ont rien de commun avec les Caucons mentionnés dans l'*Iliade*, X, 429 et XX, 329. Ceux-ci habitaient la Paphlagonie, et leurs soldats faisaient partie intégrante de l'armée troyenne.

367. Χρεῖος. Ancienne variante, χρεῖως faussement attribuée à Aristarque. Il est prouvé qu'Aristarque transcrivait ΚΗΡΕΟΣ, l'unique leçon des vieux textes, selon les besoins de la quantité, et donnait, dans le sien, tantôt χρεῖος iambique, tantôt χρεῖως spondée, et même une fois, dit-on, χρεῖως monosyllabe. Voyez, pour le sens du mot et la diversité de son orthographe, la note du vers XI, 686 de l'*Iliade*. — Ὀφέλλεται, dans le sens de ὀφείλεται : est due.

368. Τεὸν ἔκετο δῶμα. Zénodote, τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνει. Il est vrai que Télémaque n'est point encore sous le toit de Nestor; mais il est censé y être, puisqu'il a déjà participé au sacrifice et au festin de son hôte. La correction de Zénodote était donc inutile, pour ne rien dire de plus. Peut-on, à cette heure, après une réception comme celle qu'a faite Nestor au fils de son ami, qualifier Télémaque de suppliant, bien pis encore, le représenter aux genoux de l'excellent vieillard?

371. Ὡς ἄρα φωνήσας(α). Il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi Minerve a fait le discours qu'on vient de lire; et je ne vois pas qu'il y en ait d'autre raison que la volonté du poète, qui a cru bon de pousser la fiction du personnage de Mentor jusqu'au bout. Les commentateurs anciens ont pourtant donné des réponses à la question des eustatiques : « Comment Minerve peut-elle mentir? » Mais ces réponses, qu'on lit chez trois des scholiastes, M, Q et surtout E, ne soutiennent pas l'examen. — Ἀπέβη. Ici on demandait pourquoi la déesse quitte Télémaque à Pylos; mais il est évident que Télémaque n'a plus besoin d'elle, et cette raison dispense de toutes les autres. Il y en a une cependant qui fait honneur à la délicatesse du poète : c'est que Minerve, déesse, étant une vierge, aurait été déplacée à Sparte, dans les fêtes nuptiales du palais de Ménélas. *Scholies M* et *Q* : ἑώρα γὰρ ὁ ποιητὴς ὅτι οὐκ ἦν πιθανὸν οὐδὲ εὐσεβὲς διόλου παρεῖναι τὴν Ἀθηνᾶν τῷ Τηλεμάχῳ· ἀλλ' οὐδὲ πρὸς Μενέλαον ἐλθεῖν εὐπρεπὲς παρθένων θυομένων γάμον.

φήνη είδομένη· θάμβος δ' ἔλε πάντας ἰδόντας.  
 Θαύμαζεν δ' ὁ γεραιός, ὅπως ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν·  
 Τηλεμάχου δ' ἔλε χεῖρα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

ᾧ φίλος, οὐ σε ἔολπα κακὸν καὶ ἀναλκιν ἔσεσθαι, 375  
 εἰ δὴ τοι νέω ὧδε θεοὶ πομπῆες ἔπονται.

Οὐ μὲν γάρ τις ἔδ' ἄλλος Ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων,  
 ἀλλὰ Διὸς θυγάτηρ, ἀγελείη Τριτογένεια,  
 ἥ τοι καὶ πατέρ' ἐσθλὸν ἐν Ἀργείοισιν ἐτίμα.

Ἀλλὰ, ἀνασσ', ἴληθι, δίδωθι δέ μοι κλέος ἐσθλὸν, 380

αὐτῷ, καὶ παῖδεςσι, καὶ αἰδοίῃ παρακοίτι·  
 σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἦνιν εὐρυμέτωπον,  
 ἀδμήτην, ἣν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ·  
 τὴν τοι ἐγὼ ῥέξω χρυσὸν κέρασιν περιχεύας.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη. 385

Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,  
 υἷάσι καὶ γαμβροῖσιν, ἐὰ πρὸς δώματα καλά.

Ἀλλ' ὅτε δώμαθ' ἵκοντο ἀγακλυτὰ τοῖο ἀνακτος,  
 ἐξείης ἔζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.

Τοῖς δ' ὁ γέρων ἐλθοῦσιν ἀνὰ κρητῆρα κέρασεν 390

372. Φήνη είδομένη. Cette expression doit être prise au propre : sous la forme d'une orfraie. Ce n'est plus ici une simple comparaison, comme dans la disparition de Minerve, I, 320 : ὄρνις δ' ὧς ἀνοπαῖα διέπτατο. Voyez la note sur ce vers. Ici la déesse prend une figure d'oiseau au vol rapide. Le mot είδομένη le dit formellement. Voyez Μέντορι είδομένη, II, 268, et είδομένη κήρυκι, *Iliade*, II, 280. — Ἰδόντας. Ancienne variante, Ἀχαιούς.

373. Ὁ γεραιός, le noble vieillard.

375. Οὐ σε ἔολπα. Ancienne variante, οὔτι σ' ἔολπα.

376. Ὡδε, ainsi, c'est à-dire comme je les vois le faire. Voyez la note I, 182. Il ne faut pas rapporter ὧδε à νέω, mais à ἔπονται.

377. Οὐ μὲν γάρ τις δδ(ε), sous-entendu ἐστί.

378. Ἀγελείη, vulgo κυδίστη. Notre vulgate n'est qu'une correction de Zénodote. La Roche a rétabli la leçon d'Aris-

tarque, constatée par les *Scholies* H et M. L'épithète κυδίστη n'est ici qu'une banalité, tandis que ἀγελαίη convient admirablement à la déesse guerrière qui avait protégé Ulysse durant le siège de Troie. — Τριτογένεια. Voyez la note IV, 515 de l'*Iliade*.

379. Τοι.... πατέρ(α), le père à toi : ton père.

380. Ἰληθι. Zénodote, ἐλέαιρε, expression fautive. Nestor demande une faveur, et n'implore nullement la pitié.

382-384. Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω.... Voyez l'*Iliade*, X, 292-294, et la note sur le dernier de ces trois vers.

386. Τοῖσιν (à eux) est déterminé, au vers suivant, par υἷάσι καὶ γαμβροῖσιν.

388. Τοῖο est un titre d'honneur, comme ὁ au vers 273.

389. Ἐξείης ἔζοντο.... On a vu ce vers I, 145.

390. Ὁ γέρων, comme plus haut, ve 373, ὁ γεραιός.

οἶνου ἡδυπότοιο, τὸν ἐνδεκάτῳ ἐνιαυτῷ  
 ὤϊξεν ταμὶν καὶ ἀπὸ κρήδεμνον ἔλυσεν·  
 τοῦ δ' γέρων κρητῆρα κεράσσατο· πολλὰ δ' Ἀθήνη  
 εὔχετ' ἀποσπένδων, κούρη Διὸς αἰγίοχοιο.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς, 395  
 οἱ μὲν κακχείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος·  
 τὸν δ' αὐτοῦ κοίμησε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,  
 Τηλέμαχον, φίλον υἱὸν Ὀδυσσεύος θεῖοιο,  
 τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν, ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ·  
 πὰρ δ' ἄρ' ἐϋμμελίην Πεισίστρατον, ἔρχαμον ἀνδρῶν, 400  
 ὃς οἱ ἔτ' ἤϊθεος παίδων ἦν ἐν μεγάροισιν.

394. Ἐνδεκάτῳ. Ancienne variante, ἐν δεκάτῳ. *Scholies* E : ἀμφίβολον, καὶ τε δεκάτῳ, καὶ τε ἐνδεκάτῳ. Mais ἐνδεκάτῳ paraît meilleur, ou du moins est plus conforme aux habitudes d'Homère. Voyez, par exemple, XVII, 327, εἰκοστῷ ἐνιαυτῷ. D'ailleurs Aristarque n'a pas pu se tromper sur la vraie écriture, comme nous nous trompons quand les Byzantins ont mal formé l'esprit : ΗΕΝΔΕΚΑΤΟΙ ne peut pas être confondu avec ΕΝΔΕΚΑΤΟΙ, qui aurait été l'orthographe première de ἐν δεκατῷ.

392. Κρήδεμνον, la coiffe, c'est-à-dire le chapeau de cuir qui maintenait le bouchon de l'amphore, et qui se liait comme le couvercle de parchemin de nos flacons d'huile. On ne se servait pas encore du goudron pour assurer le vin contre le contact de l'air; le chapeau en tenait lieu. *Scholies* B, E et Q : τοῦ πίθου τὸ πῶμα μεταφορικῶς· λέγεται γὰρ (τὸ κρήδεμνον) καὶ ἐπὶ τειχῶν πόλεων. Nous avons, dans notre langage familier, une image analogue : décoiffer une bouteille. Voyez, pour les divers sens de κρήδεμνον, les notes XIV, 184 et XVI, 100 de l'*Iliade*, et la note I, 334 de l'*Odyssée*.

393. Τοῦ.... κρητῆρα, *hujus (vini) craterem*, ou, en prenant τοῦ comme partitif : *ex eo vino craterem*. C'est au fond la même chose. — Remarquez que c'est Nestor en personne qui a fait le mélange d'eau et de vin, et non pas, comme d'habitude, un simple serviteur. Le vieillard veut que la libation qu'il va faire soit tout à fait digne de Minerve. Bothe : « Minervæ libaturus

« ipse miscet vinum, quæ alias puerorum « est provincia. »

394. Ἀποσπένδων. Ancienne variante, ἐπισπένδων.

395. Τε πῖον. Voyez plus haut la note du vers 342, identique à celui-ci.

396. Οἱ μὲν κακχείοντες. Voyez I, 424, et, dans l'*Iliade*, la note I, 606.

397. Τόν (lui) est déterminé au vers suivant par Τηλέμαχον.

399. Τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν. Voyez l'*Iliade*, III, 448, et la note sur ce vers.

400-401. Πὰρ δ' ἄρ' ἐϋμμελίην.... Ζηνόδοτος supprimait ces deux vers. Il y voyait sans doute quelque indécence (διὰ τὸ ἀπρεπές). Mais Pisistrate ne couche point avec Télémaque; il a seulement son lit à côté de celui de Télémaque, et il tient compagnie, sous le portique, à l'hôte de son père. Cette attention du vieux Nestor est toute naturelle, puisque Pisistrate est encore ἡϊθεος, c'est-à-dire un jeune homme non marié, et qui ne sacrifie rien en n'allant pas à son θάλαμος. *Scholies* H, M, Q et R : οἱ ἄλλοι γυναῖκα; ἔχουσι. διόπερ οὐ συνιδὼν ὁ Ζηνόδοτος τὸ φιλότεκνον τοῦ ποιητοῦ τοὺς δύο στίχους περιέγραψεν. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Si elle venait d'Aristonicus, elle commencerait par le mot Ζηνόδοτος, qui suivait toujours la formule ἡ διπλὴ περιεστιγμένη, ὅτι, formule invariablement retranchée par les scholiastes de l'*Odyssée*.

400. Πὰρ, *juxta (eum)*, près de lui.

401. Ὅς οἱ.... παίδων, *qui ex illius filiis*, le datif οἱ équivalant à αὐτοῦ, selon

Αὐτὸς δ' αὖτε καθεῦδε μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο·  
τῷ δ' ἄλοχος δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
ῥρυνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῇφι Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ· 405

ἐκ δ' ἐλθὼν κατ' ἄρ' ἔζετ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν,  
οἳ οἱ ἔσαν προπάροιθε θυράων ὑψηλάων,  
λευκοί, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος· οἷς ἐπὶ μὲν πρὶν  
Νηλεὺς ἔζεσκεν, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος·  
ἀλλ' ὁ μὲν ἤδη Κηρὶ δαμείς Ἀιδόσδε βεβήκει· 410

Νέστωρ αὖ τὸτ' ἐφίζε Γερήνιος, οὔρος Ἀχαιῶν,  
σχῆπτρον ἔχων. Περὶ δ' υἷες ἀολλέες ἠγερέθοντο  
ἐκ θαλάμων ἐλθόντες, Ἐχέφρων τε Στρατίος τε,  
Περσεύς τ' Ἄρητός τε καὶ ἀντίθεος Θρασυμήδης.  
Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἔκτος Πεισίστρατος ἤλυθεν ἥρως· 415

πὰρ δ' ἄρα Τηλέμαχον θεοείκελον εἶσαν ἄγοντες.  
Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ·

Καρπαλίμως μοι, τέκνα φίλα, κρηήνατ' ἐέλδωρ,

l'usage homérique. On rattache vulgairement cet *οἱ* au verbe ἦν : *ei erat*. C'est toujours le même sens. — Ἦθος; est le mot qui, chez Homère, comme *μειράκιον* dans la prose, désigne la première jeunesse; mais il est ici dans son sens dérivé : *caelebs*, qui n'a point encore pris femme. *Scholies H* : νέος, ἄζυξ.

402. Αὖτε καθεῦδε, leçon d'Aristarque; αὐτ' ἐκάθευδε, leçon de Zénodote.

403. Ἄλοχος δέσποινα. L'épouse de Nestor se nommait Eurydice. Voyez plus loin, vers 432. — Πόρσαινε, *vulgo* πόρσυνε. Voyez la note VII, 347. C'est le même mot. Il n'y a qu'une différence d'orthographe.

406. Ξεστοῖσι indique que c'étaient des sièges de marbre. Voyez la note du vers VI, 243 de l'*Illiade*.

408. Ἀποστίλβοντες ἀλείφατος, c'est-à-dire ὡς ἀλείφατος : *resplendentes velut argento*, brillantes comme si elles étaient enduites d'un corps gras, c'est-à-dire comme si elles étaient frottées d'huile. Il est absurde de prendre, comme font quelques-uns, l'expression au propre. Voyez dans l'*Illiade*, XVIII, 596, un exemple

tout analogue à celui-ci (ἦμα στιλβόντας ἐλαίῳ, à propos de tuniques de lin), et la note sur cet exemple. L'explication alexandrine est la même dans les deux cas; mais ici nous sommes plus riches en commentaires antiques. *Scholies M* : λείπει τὸ ὥς· ἔστι γὰρ ὡς ἐλαίου. *Scholies B* : λείπει τὸ ὥς· ὡς ἀπὸ ἀλείμματος. *Scholies E* : ἡ εὐθεῖα τὸ ἀλείφαρ. ὡς ἀπὸ τοῦ ἐλαίου. γλίσχρον δὲ ὄν τὸ ἐλαίον στιλκνόν ποιῇ τὸ χρίόμενον, οἷον τὸ μάρμαρον. — Οἷς ἐπὶ pour ἐφ' οἷς. La préposition ἐπὶ garde toujours son accent, quelle que soit sa place, à moins qu'elle ne soit pour ἐπεστι. Elle ne doit pas être jointe ici au verbe de la phrase. *Scholies B* : ἀντίστροφον τὸ σχῆμα, ἵνα ᾗ ἐφ' οἷς. Cette note, comme toutes les précédentes, provient de Didyme, soit textuellement, soit en abrégé.

411. Οὔρος. Voyez la note du vers VIII, 80 de l'*Illiade*.

412. Περὶ, à l'entour, c'est-à-dire autour de lui.

416-417. Πὰρ δ' ἄρα.... Entre ces deux vers, plusieurs manuscrits en donnent un autre, emprunté à l'*Illiade*, I, 67, mais tout à fait inutile ici.



ὄφρ' ἦτοι πρῶτιστα θεῶν ἰλάσσομ' Ἀθήνην,  
 ἥ μοι ἐναργγῆς ἦλθε θεοῦ ἐς δαῖτα θάλειαν. 420  
 Ἀλλ' ἄγ', ὁ μὲν πεδίονδ' ἐπὶ βοῦν ἵτω, ὄφρα τάχιστα  
 ἔλθῃσιν, ἐλάσῃ δὲ βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνὴρ·  
 εἰς δ' ἐπὶ Τηλεμάχου μεγαθύμου νῆα μέλαιναν  
 πάντας ἰὼν ἐτάρους ἀγέτω, λιπέτω δὲ δύ' οἴους·  
 εἰς δ' αὖ χρυσοχόον Λαέρκεια δεῦρο κελέσθω. 425  
 ἔλθειν, ὄφρα βοὸς χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ.  
 Οἱ δ' ἄλλοι μένετ' αὐτοῦ ἀολλέες· εἶπατε δ' εἴσω  
 δμῳῇσιν κατὰ δώματ' ἀγακλυτὰ δαῖτα πένεσθαι  
 ἔδρας τε ξύλα τ' ἀμφί, καὶ ἀγλαὸν οἰσέμεν ὕδωρ.

420. Θεοῦ, du dieu : de Neptune.

421. Ἐπὶ βοῦν, pour la génisse, c'est-à-dire pour nous procurer la génisse.

422. Ἐλθῃσιν a pour sujet βοῦς sous-entendu, et ἐλάσῃ a pour régime βοῦν, également sous-entendu. — Βοῶν ἐπιβουκόλος, pléonasme. Ptolémée l'Ascalonite lisait βοῶν ἐπὶ βουκόλος, et faisait ainsi de βοῶν le régime de ἐπὶ. Mais ἐπὶ, dans le sens de surveillance, se construit avec le datif. Voyez, par exemple, *Iliade*, VI, 424, et la première des deux notes sur ce vers. Nous avons la protestation d'Aristarque contre la leçon de Ptolémée. *Scholies H* : (τῇ διπλῇ,) ὅτι τὸ βοῶν παρέλκει καὶ μετὰ τῆς προθέσεως εἴρηται ἐπιβουκόλος.

424. Λιπέτω a le sens actif : qu'il ait laissé; qu'il laisse. — Δύ' οἴους. Ces deux-là suffiront pour garder le navire; les autres prendront part au sacrifice. Cette pieuse attention de Nestor est un trait remarquable du caractère humain et sympathique qui distinguait la race grecque, même aux temps les plus reculés. *Scholies M et Q* : Ἑλληνικώτατα, ἵνα κἀκείνοι τῶν ἱερῶν μετασχῶσι.

425. Χρυσοχόον. Le même artisan qu'Homère semble appeler ici *fondeur d'or* est appelé plus loin, vers 431, χαλκεύς, et il ne se servira que des outils du forgeron : l'enclume, le marteau et les tenailles. Il fera, avec le petit lingot d'or qui va lui être donné, une feuille mince, et il appliquera cette feuille autour des cornes de la génisse. Ainsi il ne faut point prendre le mot χρυσοχόος au sens que donnerait stric-

tement l'étymologie. Nestor a dit χρυσὸν κέρασιν περιχεύας, vers 384; il dira à l'instant, ὄφρα χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ, vers 426; et le verbe περιχεύω (répandre autour) n'a dans cette expression qu'un sens figuré. Il en est de même pour l'idée contenue dans la dernière partie du composé χρυσοχόος, qui signifie simplement, un homme habile à plaquer de l'or sur les objets. C'est, si l'on veut, un orfèvre ou un doreur, mais un orfèvre et un doreur à sa façon, et non à la nôtre. Ce n'est point un fondeur d'or; et les opérations de fonte qui se faisaient dans des χόανοι ou χόανα (*Iliade*, XVIII, 470) n'ont rien de commun avec ce qui se passe ici. — Λαέρκεια, selon quelques anciens, n'était pas un nom propre, mais une épithète du χρυσοχόος ou χαλκεύς. C'était là une imagination bizarre; mais le fait est constaté dans les *Scholies E*. Ce qui est encore plus bizarre peut-être, c'est que le scholiaste ne fait aucune réserve, et qu'il met sur le même plan l'interprétation naturelle et cette folie : τινὲς τὸ ΛΑΕΡΚΕΙΑ φασὶν ὄνομα κύριον, τινὲς δὲ ἐπίθετον, παρὰ τοῦ ἐπαρκεῖν τοῖς λαοῖς.

427. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici.

428-429. Πένεσθαι.... ἀμφί, c'est-à-dire ἀμφιπένεσθαι : *curare* ou *apparare*, de s'occuper à préparer. On a vu ἀμφεπένοντο, *Iliade*, IV, 220, en parlant des soins donnés à un blessé (*curabant*). Le mot πένεσθαι contient déjà l'idée de travail et d'occupation; mais ἀμφί ajoute beaucoup à cette idée. Nestor veut que rien ne soit négligé, que tout soit fait vite



Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐποίπνυον. Ἦλθε μὲν ἄρ' βοῦς 430  
 ἐκ πεδίου, ἦλθον δὲ θοῆς παρὰ νηὸς ἔτσης  
 Τηλεμάχου ἔταροι μεγαλήτορος· ἦλθε δὲ χαλκεύς,  
 ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης,  
 ἄκμονά τε σφυρὰν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην,  
 οἷσίντε χρυσὸν εἰργάζετο· ἦλθε δ' Ἀθήνη, 435  
 ἱρῶν ἀντιόωσα. Γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ  
 χρυσὸν ἔδωχ'· ὃ δ' ἔπειτα βοῶς κέρασιν περίχευεν  
 ἀσκήσας, ἵν' ἄγαλμα θεὰ κεχάροιτο ἰδοῦσα.  
 Βοῦν δ' ἀγέτην κεράων Στρατίος καὶ δῖος Ἐχέφρων.  
 Χέρνιβα δέ σφ' Ἄρητος ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι 440  
 ἤλυθεν ἐκ θαλάμοιο φέρων, ἑτέρῃ δ' ἔχεν οὐλάς

et bien. On peut construire, à la rigueur :  
 πένεσθαι ἀμφὶ δαῖτα ἔδρας τε ξύλα τε.  
 Mais puisque ἀμφιπένεσθαι existe, et qu'il  
 gouverne l'accusatif, il vaut mieux joindre  
 ἀμφὶ au verbe. — Dans l'Homère-Didot,  
 ἀμφὶ est traduit par *undique*. Mais ἀμφὶ  
 adverbe signifie *circumcirca*, et non pas  
*undique*; et, quand il signifierait *undique*,  
 n'est-il pas ridicule de faire dire à un mo-  
 narque opulent, et qui s'est lui-même  
 vanté de l'être, que ses servantes auront à  
 chercher partout dans le palais pour trou-  
 ver les objets nécessaires, quand il ne s'a-  
 git que d'un festin et d'un sacrifice?

430. Ἐποίπνυον, se donnaient du mal,  
 c'est-à-dire exécutaient avec empressement  
 les ordres de Nestor. Voyez la note du  
 vers I, 600 de l'*Iliade*.

432. Χαλκεύς, le forgeron, c'est-à-dire  
 Laërcès. Voyez plus haut les deux notes  
 sur le vers 425.

433. Ὅπλ(α). Le mot *arma*, en latin,  
 se prend aussi dans le sens d'instruments  
 de travail. Virgile, *Géorgiques*, I, 460 :  
 « Dicendum et quæ sint duris agrestibus  
 « arma. » — Χαλκήϊα, *fabrilia*, de forge-  
 ron, et non point *ænea*, d'airain. L'en-  
 clume et le marteau, tout au moins, étaient  
 de fer; probablement aussi les tenailles,  
 instrument fort peu compliqué. Homère  
 donne au fer l'épithète de πολύκμητος  
 (difficile à travailler); mais il dit formelle-  
 ment qu'on le travaillait; car le σόλος  
 d'Éétion, qui est un bloc de fer fondu, ou  
 plutôt de fonte de fer, fournira pendant

cinq ans, selon Achille, aux besoins agri-  
 coles d'un grand propriétaire, et sera par  
 conséquent transformé en instruments à  
 l'usage de ses laboureurs et de ses pâtres :  
 οὐ μὲν γάρ οἱ ἀτεμδόμενός γε σιδήρου  
 ποιμήν οὐδ' ἀροτὴρ εἰς' ἐς πόλιν (*Iliade*,  
 XXIII, 834-835).

436. Ἀντιόωσα. Ancienne variante,  
 ἀντήσασα. Mais Minerve ne se contente  
 pas d'assister au sacrifice : elle jouit des  
 honneurs qu'on lui rend. Elle est invi-  
 sible; mais le poète sait qu'elle est là.

438. Ἄγαλμα, l'offrande. Voyez plus  
 haut la note du vers 274.

439. Κεράων, par les cornes : en la  
 tenant par les cornes.

440. Χέρνιβα, l'eau lustrale. Il s'agit  
 ici de l'eau avec laquelle on se lavait les  
 mains avant une cérémonie religieuse. —  
 Ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι, dans une aiguière  
 ornée de fleurs ciselées. Voyez la note du  
 vers XXIII, 885 de l'*Iliade*. Ici le mot  
 λέβητι est dans son sens propre (vase à  
 verser), et non point, comme au vers I,  
 437, dans le sens de *bassin*. Ce n'est pas,  
 comme là, la cuvette du πρόχοος, c'est  
 le πρόχοος lui-même. Arétus n'apporte  
 ici que l'aiguière, qu'il tient de la main  
 droite par l'anse.

441. Ἑτέρῃ, sous-entendu χεῖρ : de  
 l'autre main; de la main gauche. — Οὐλάς,  
 et plus bas οὐλοχύτας, vers 445. Ce sont  
 les grains d'orge pilés qu'on répandait  
 sur la victime avant de l'immoler. Voyez  
 l'*Iliade*, I, 449. Didyme (*Scholies E, H*

ἐν κανέῳ· πέλεκυν δὲ μενεπτόλεμος Θρασυμήδης  
ὄξυν ἔχων ἐν χειρὶ παρίστατο, βοῦν ἐπικόψων.  
Περσεὺς δ' αἰμνίον εἶχε· γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ  
χέρνιβά τ' οὐλοχύτας τε κατήρχετο· πολλὰ δ' Ἀθήνη  
εἵχετ' ἀπαρχόμενος, κεφαλῆς τρίχας ἐν πυρὶ βάλλων.

445

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὔξαντο καὶ οὐλοχύτας προβάλλοντο,  
αὐτίκα Νέστορος υἱὸς, ὑπέρθυμος Θρασυμήδης,  
ἤλασεν ἄγχι στάς· πέλεκυς δ' ἀπέκοψε τένοντας  
αὔχενίους, λῦσεν δὲ βοὸς μένος· αἰ δ' ὀλόλυξαν

450

et V) : οὐλαὶ καὶ οὐλοχύται τὸ αὐτό. —  
Curtius rattache οὐλαί et οὐλοχύται à la  
racine *Feλ* ou *Faλ*, et les rapproche de  
*ἀλέω* (moudre), *ἄλευρον* et *ἄλειαρ* (farine),  
*ἄλετος* (mouture). Il est évident que ces  
deux mots ne sont que des adjectifs, et que  
*κριθαί* (les grains d'orge) est sous-entendu.

443. *Χειρί*, *vulgo* *χερσί*. Didyme (*Scholies* H) : ἐνικῶς *χειρί* αἰ Ἀριστάρχου.  
Tous les éditeurs récents, sauf Hayman,  
ont rétabli la leçon d'Aristarque.

444. Ἀμνίον, le vase destiné à recevoir  
le sang de la victime. C'est la seule fois  
que ce mot se trouve chez Homère. Didyme  
(*Scholies* M) : ἀγγεῖον εἰς δὲ τὸ αἷμα τοῦ  
ιερείου ἰδέχοντο. Ζηνόδοτος δὲ ἐν ταῖς  
ἀπὸ τοῦ δὲ γλώσσαις τίθησι τὴν λέξιν.  
Ἐπαξ δὲ ἐνταῦθα παρ' Ὀμήρῳ ἡ λέξις.  
D'après l'explication de Didyme, αἰμνίον  
serait identique à αἰμνίον, et dériverait de  
αἷμα. Ce qui autorise cette étymologie,  
c'est que le mot αἰμνίον existait dans le  
dialecte crétois, et y avait le même sens qu'a  
ici αἰμνίον. Hérodien (*Scholies* H et M) :  
αἰμνίον ὡς πηνίον (il s'agit de l'accent  
sur la pénultième). Κρήτες αἰμνίον αὐτό  
φασιν. La deuxième phrase de la note de  
Didyme constate que Zénodote lisait Περ-  
σεὺς δαἰμνίον et non Περσεὺς δ' αἰμνίον.  
Elle constate aussi que Zénodote doit lui-  
même compter parmi les glossographes, et  
qu'il y avait de lui un lexique homérique,  
encore subsistant au siècle d'Auguste. —  
Nicandre et Théodoridas (*Scholies* H, M, Q  
et R) transcrivaient comme Zénodote l'an-  
cienne écriture ΠΕΡΣΕΥΣΔΑΜΝΙΟΝ, et ils en-  
tendaient δαμνίον dans le sens de poi-  
gnard. *Scholies* E : μικρὸν μυχαιρίδιον,  
δ καὶ σφάγιον καλοῦσιν οἱ Ἀττικοί.  
Mais alors ce serait Persée, et non Pisis-

trate, qui égorgerait la victime, vers 454.  
Or Homère ne dit point que Persée passe  
le poignard à Pisistrate. D'ailleurs il sem-  
ble que δαμνίον ou δάμνιον (instrument  
pour abattre) serait une massue plutôt  
qu'un couteau pointu. — Plusieurs gram-  
mairiens prétendaient que, le mot αἰμνίον  
existant dans la langue grecque, il fallait  
changer l'orthographe d'Aristarque, αἰ-  
μνίον, intercaler l'iota, et mettre l'esprit  
rude. *Scholies* H, M, Q et R : Πορσίλος  
δὲ ὁ Ἱεραπύτνιος παρὰ Ἱεραπυτνίοις  
ἔτι σώζεσθαι τὴν φωνὴν αἰμνίον, δασέως  
μετὰ τοῦ ι κατ' ἀρχὴν προφερομένην,  
παρὰ τοῦ αἷμα· καὶ Ἀπολλόδωρός φη-  
σιν ὡς εἰκὸς ἦν καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ  
οὕτως αὐτὸ προφέρεσθαι. Cette opinion  
n'a point prévalu chez les Alexandrins.

445. Κατήρχετο a un sens religieux,  
comme plus bas, vers 446, ἀπαρχόμενος.  
Nestor accomplit les cérémonies prépara-  
toires du sacrifice. *Scholies* E, H, M et Q :  
χερνίβων καὶ οὐλοχυτῶν πρῶτος ἦρχε.  
C'est ce que Virgile, *Énéide*, VI, 246, ap-  
pelle *libamina prima*.

447. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... On a vu ce vers  
dans l'*Iliade*, I, 458.

449. Ἦλασεν, frappa (la génisse avec  
sa hache).

450. Αἰ (elles) est déterminé au vers sui-  
vant. — Ὀλόλυξαν ne signifie pas simple-  
ment que les femmes poussent des cris de  
joie. Elles font à haute voix une prière où  
éclatent des cris joyeux. *Scholies* M : μετὰ  
βοῆς ἠῦξαντο. εἴρηται δὲ ἐπὶ τῶν γυ-  
ναικῶν μόνων. *Scholies* E : μετὰ βοῆς  
ἠῦξαντο· τὸν γὰρ ὀλολυγμὸν Ὀμηρος  
γυναικείαν εὐχὴν λέγει. Ces deux notes  
proviennent de la même source, le commen-  
taire de Didyme; mais la première seule

θυγατέρες τε νυοί τε καὶ αἰδοίη παράκοιτις  
 Νέστορος, Εὐρυδίκη, πρέσβα Κλυμένοιο θυγατρῶν.  
 Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀνελόντες ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης  
 ἔσχον· ἀτὰρ σφάξεν Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν.  
 Τῆς δ' ἐπεὶ ἐκ μέλαν αἷμα ρύη, λίπε δ' ὀστέα θυμὸς, 455  
 αἶψ' ἄρα μιν διέχευαν, ἄφαρ δ' ἐκ μηρία τάμνον  
 πάντα κατὰ μοῖραν, κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν  
 δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὤμβεθθησαν.  
 Καῖε δ' ἐπὶ σκίζης ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἶθοπα οἶνον  
 λείβε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν. 460  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,  
 μίστυλλον τ' ἄρα τάλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,  
 ὥπτων δ' ἀκροπόρους ὀβελοὺς ἐν χερσίν ἔχοντες.  
 Τόφρα δὲ Τηλέμαχον λοῦσεν καλὴ Πολυκάστη,

est une citation directe ; car le mot ὀλο-  
 λυγμός n'est nulle part dans Homère. La  
 phrase de Didyme, εἰρηται δὲ..., sous-  
 entend τὸ ὀλολύζειν, et non ὁ ὀλολυγμός.

452. Κλυμένοιο. Clyménus, le beau-  
 père de Nestor, avait été roi des Minyens  
 d'Orchomène.

453. Ἀνελόντες. Une des deux éditions  
 d'Aristarque donnait ἀνέχοντες, qui a le  
 même sens, mais d'une façon plus vague.  
 Il s'agit de l'opération par laquelle on  
 relevait, puis on tirait en arrière la tête de  
 la victime, pour lui enfoncer le couteau  
 dans le poitrail. *Scholies B, H, M et Q* :  
 τὸ ἀνελόντες δηλοῖ τὸ ἀνω ἑλόντες.  
 ἐκ τούτου δὲ τὸ αὐερύσαντες δηλοῦται.  
 Voyez la note sur αὐέρυσαν, *Iliade*, I, 459.

456. Διέχευαν, ils dépecèrent. On met  
 la victime en quartiers, ou, comme dit  
 Homère, on la désagrége, on défait son  
 ensemble, on répand de divers côtés les  
 parties qui constituaient cet ensemble.  
 Tout à l'heure les quartiers réservés pour  
 le festin seront mis eux-mêmes en mor-  
 ceaux propres à être rôtis (μίστυλλον,  
 vers 462), les broches dont on se servait  
 ne permettant de rôtir que des pièces d'un  
 poids médiocre, car on les tenait à la  
 main (ὀβελοὺς ἐν χερσίν ἔχοντες, vers 463).

457. Κατὰ μοῖραν, rite, selon l'usage  
 consacré. *Scholies B* : πρεπόντως. *Scho-*  
*lies E* : ἐνδεχομένως. Quant à πάντα qui

précède, il équivaut à πάντως, et même à  
 ὅλως. Rien ne reste de chacune des cuisses,  
 qui ne soit mis en morceaux. Remarquez  
 qu'il y a μηρία, et non, comme dans  
 l'*Iliade*, I, 460, μηρούς. — Quelques-uns  
 entendaient κατὰ μοῖραν comme κατὰ  
 μέρη (*Scholies Q*) ; mais cette explication  
 est inadmissible, puisque μηρία signifie  
 des morceaux de cuisse, et non pas des  
 cuisses entières : les cuisses sont déjà tout  
 en morceaux.

457-462. Κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν....  
 Voyez l'*Iliade*, I, 460-465, et les notes  
 sur ces six vers.

463. Ἀκροπόρους, pénétrant par la  
 pointe, c'est-à-dire aiguës. Le mot est un  
 ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est ma-  
 nifeste, d'après celui de ses deux compo-  
 sants. Didyme (*Scholies H et V*) : ὀξεῖς, ὧν  
 τὸ ἄκρον διαπερονούμενον εὐχερῶς διεί-  
 σιν διὰ τὴν ὀξύτητα. *Scholies B et Q* :  
 τοὺς κατὰ ἄκρον πεύροντας καὶ κεντῶν-  
 τας. L'adjectif ἄκρος ayant aussi un sens  
 figuré, quelques-uns paraphrasaient (*Scho-*  
*lies E*) : τοὺς ἄκρως πεύροντας, perçant  
 bien. C'est le même sens au fond ; mais il est  
 évident que l'idée contenue dans le premier  
 composant, c'est le sens primitif et maté-  
 riel du mot, et non sa signification dérivée.

464. Λοῦσεν. Il ne faut pas s'étonner  
 de voir une fille de Nestor faire l'office de  
 baigneuse. Hélène dit elle-même, IV, 262,

Νέστορος ὀπλοτάτη θυγάτηρ Νηληϊάδαο.

465

Αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,  
ἀμφὶ δέ μιν φᾶρος καλὸν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα,  
ἐκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος·  
παρ δ' ὄγε Νέστορ' ἰὼν κατ' ἄρ' ἔζετο, ποιμένι λαῶν.

Οἱ δ' ἐπεὶ ὥπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο,  
δαίνυνθ' ἐζόμενοι· ἐπὶ δ' ἄνδρες ἐσθλοὶ ὄροντο,  
οἶνον οἶνοχοεῦντες ἐνὶ χρυσείοις δεπάεσσιν.

470

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,  
τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Παῖδες ἐμοὶ, ἄγε, Τηλεμάχῳ καλλίτριχας ἵππους  
ζεύξασθ' ὑφ' ἄρματ' ἄγοντες, ἵνα πρήσῃσιν ὁδοῖο.

475

qu'elle a fait pour Ulysse ce que Polycaste fait ici pour Télémaque. Homère attribue aux dieux les mêmes mœurs. Dans l'*Iliade*, V, 906, Hébé lave Mars, puis elle l'habille elle-même. D'ordinaire, c'étaient des servantes qui rendaient ce devoir aux hôtes. Voyez IV, 49; VIII, 454; XVII, 88, etc. Ici Nestor a voulu sans doute faire un bonnet particulier au fils de son meilleur ami. — Polycaste, d'après la tradition d'Hésiode dans ses *Fragments*, devint plus tard la femme de Télémaque. Je ne parle pas d'une autre tradition, d'après laquelle Homère serait né de ce mariage.

466. Λίπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers X, 577 de l'*Iliade*.

468. Βῆ a pour sujet Τηλέμαχος sous-entendu.

469. Νέστορ(ι). L'élision de l'ι au datif singulier est très-rare. Aussi quelques anciens lisaient-ils ποιμένα, au lieu de ποιμήνι, et par conséquent Νέστορ(α), au lieu de Νέστορ(ι). Cet accusatif peut se défendre, à cause du mouvement nécessaire pour aller s'asseoir. Mais ce n'est qu'une correction de métricien, et cette correction est absolument inutile.

470. Οἱ δ' ἐπεὶ.... Voyez plus haut le vers 65 et la note sur ce vers.

471. Ἐπὶ.... ὄροντο. Voyez, XIV, 404, la note sur ἐπὶ.... ὄρονται.

472. Οἶνον οἶνοχοεῦντες. La vulgate οἶνον ἐνοινοχοεῦντες est une correction byzantine. C'est donc ici un des cas les plus favorables à l'opinion des digam-

mistes; car il est certain qu'on a dit Φοῖνος et Φοινοχοέω. Par conséquent, la finale de οἶνον aurait été primitivement longue par position. Mais le ν peut avoir la valeur d'une lettre double, comme il l'a certainement dans l'exemple fameux d'Empédocle, δσσον ἄλλοίοις, et dans plus d'un passage d'Homère; et cette considération suffit pour faire du trochée οἶνον un spondee. On ne peut pas supposer ici qu'Homère prononçait οἶνων, bien que la lettre οὐ (O) fût indifféremment longue et brève, et qu'Homère en use avec le son ο à peu près à volonté.

473. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

476. Ὀδοῖο, selon les uns, est un génitif local, comme Ἀργεος au vers 251; mais πρήσῃσιν n'a plus de sens, si ὁδοῖο équivaut à ἐν ὁδῷ. D'autres en font un génitif partitif; et nous disons nous-mêmes, *faire du chemin*. Mais peut-être vaut-il mieux expliquer le génitif ὁδοῖο par un accusatif sous-entendu, dont l'idée est contenue dans le verbe. Ce qui justifie cette explication, c'est qu'Homère ne dit jamais πρήσσειν ὁδοῖο que quand il s'agit des hommes; et en effet, il n'y a qu'un être doué de volonté libre qui puisse accomplir une action résolue d'avance. S'il s'agissait des chevaux, Nestor dirait ἵνα πρήσσωσι κέλευθον, car Homère emploie πρήσσειν κέλευθον pour les chevaux et les navires, plus encore que pour les hommes. Je regarde donc πρήσσειν ὁδοῖο comme une ellipse, pour πρήσ-

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδὲ πάθοντο·  
καρπαλίμως δ' ἔζευξαν ὑφ' ἄρμασιν ὠκέας ἵππους.

Ἐν δὲ γυνὴ ταμὴν σῖτον καὶ οἶνον ἔθηκεν,

ὄψα τε, οἷα ἔδουσι Διοτρεφές βασιλῆες.

480

Ἄν δ' ἄρα Τηλέμαχος περικαλλέα βήσετο δίφρον·

παρ δ' ἄρα Νεστορίδης Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,

ἔς δίφρον τ' ἀνέβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσίν·

μάστιξεν δ' ἑλάαν· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην

ἔς πεδίον, λιπέτην δὲ Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον.

485

Οἱ δὲ πανημέριοι σεῖον ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες.

Δύσετό τ' ἡέλιος σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυαί·

ἔς Φηράς δ' ἵκοντο Διοκλῆος ποτὶ δῶμα,

σεῖον πρῆξιν (ou ἔργον) ὁδοῖο : exécuter l'accomplissement du voyage.

479. Ἐν. Ancienne variante, ἄν.

483-484. Ἐς δίφρον.... Voyez l'*Iliade*, V, 365-366, et les notes sur le second de ces deux vers.

484. Ἐλάαν. Ancienne variante, ou plutôt ancienne glose : ἵππους.

486. Πανημέριοι, pendant tout le reste du jour. Le voyage avait commencé longtemps après le lever du soleil; mais πανημέριοι et πρόπαν ἡμαρ, chez Homère, n'ont pas un sens absolu. Voyez, *Iliade*, I, 472 et 601, les notes sur ces deux expressions. — Σεῖον ζυγόν, *quatiabant jugum*, ils agitaient le joug. C'est le conséquent pour l'antécédent, l'effet de la course pour la course elle-même. — L'accusatif ζυγόν dépend tout à la fois et de σεῖον et de ἔχοντες. On se rappelle que les deux chevaux d'un attelage étaient réunis par une traverse posant sur leur nuque. Voyez la note sur le vers V, 730 de l'*Iliade*. — Au lieu de σεῖον, Aristophane de Byzance écrivait θεῖον, c'est-à-dire ἔθειον : ils couraient. Avec cette leçon, il y a diastole, et ζυγόν ne dépend plus que de ἔχοντες. La ressemblance des sons *z* et *th*, et leur fréquente permutation d'un dialecte à un autre, expliquent comment les premiers textes écrits ont pu donner les uns ΣΕΟΝ les autres ΘΕΟΝ, car ni Aristophane ni Aristarque ne faisaient des corrections arbitraires; mais il y a de bonnes raisons de préférer, chez un poète, l'image poétique

au mot vulgaire. Didyme (*Scholies* H, M, Q, R et S) : Ἀριστοφάνης γράφει θεῖον, ἀντὶ τοῦ ἔτρεχον· εἶτα, ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες (c'est-à-dire διαστέλλων τὸ ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες, à moins qu'on ne lise, avec quelques-uns, ἀμφιέχοντες, qui serait une deuxième variante d'Aristophane). ὁ δὲ Καλλίστρατός φησιν, ὥσπερ ἐπὶ τῆς οὐριοδρομούσης νηὸς τὸ τῆς εὐκλείας ἐμφαίνεται διὰ τοῦ, Τῆς δὲ πανημερίης τέταθ' ἰστία ποντοπορούσης (*Odyssee*, XI, 11), οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ συνεχοῦς δρόμου τῶν ἵππων τὴν ἀδιάλειπτον ἄνυσιν τῆς ὁδοῦ σημαίνει τὸ σεῖον ζυγόν.

488. Φηράς. Cette ville de Phères était située en Messénie, sur le bord de la mer, près de l'embouchure du Nédon. Quelques-uns la mettent en Laconie. En tout état de cause, elle n'appartenait point à Ménélas, et pas davantage à Nestor : c'est une des sept villes qu'Agamemnon offre en présent à Achille, pour que le héros renonce à son courroux. Voyez l'*Iliade*, IX, 164. — Διοκλῆος. Il est assez longuement question de Dioclès dans l'*Iliade*, V, 542-549, à l'occasion de la mort de ses deux fils, Créthon et Orsilochus, tués par Énée. — Quelques modernes se sont étonnés que Télémaque, à Phères, n'allât pas loger chez son oncle Eumelus, mari d'une sœur de Pénélope, mentionné un peu plus loin, IV, 798. Ils n'avaient pas fait attention que la ville habitée par Eumelus n'était point Φηραί, la Phères de Messénie, mais Φεραί, la

υἱός Ὀρσιλόχοιο, τὸν Ἀλφειὸς τέκε παῖδα.

Ἐνθα δὲ νύκτ' ἄεσαν· ὁ δὲ τοῖς πὰρ ξείνια θῆκεν. 490

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
ἵππους τε ζεύγνυντ' ἀνά θ' ἄρματα ποικιλ' ἔβαινον·  
[ἐκ δ' ἔλασαν προθύροιο καὶ αἰθούσης ἐριδούπου·]  
μάστιξεν δ' ἐλάαν· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.

Ἴξον δ' ἐς πεδίον πυρηνφόρον· ἔνθα δ' ἔπειτα 495  
ἦνον ὁδόν· τοῖον γὰρ ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι.  
Δύσετό τ' ἥελιος σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Phères de Thessalie : Φερῆς ἐνι οἰκίᾳ ναίων. Ils ont été trompés par l'identité des noms en latin et en français. Mais l'orthographe diffère en grec, dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssee*. Comparez les vers II, 744 et IX, 454 de l'*Iliade*. On voit donc combien sont peu fondés les reproches adressés par Dugas Montbel aux critiques anciens, de n'avoir pas expliqué pourquoi Télémaque est reçu par Dioclès, et non par Eumélus.

489. Ὀρσιλόχοιο. Zénodote, Ὀρσιλόχοιο. Il écrivait de même par un τ, dans l'*Iliade*, le nom du père et du fils de Dioclès. — Ἀλφειός. Il s'agit du fleuve Alphée. Voyez l'*Iliade*, V, 544-545.

490. Νύκτ' ἄεσαν. Voyez plus haut la note du vers 454. — Θῆκεν. Ancienne variante, δῶκεν.

493-497. Ἐκ δ' ἔλασαν... Payne Knight supprime ces cinq vers, interpolés, selon lui, par ceux qui ont divisé le poème en vingt-quatre chants. Il dit que le vers 493 est un emprunt maladroit fait à l'*Iliade*, XXIV, 323; que le vers 494 est une répétition inutile du vers 484; que πυρηνφό-

ρον, au vers 495, n'est point une forme homérique; que Télémaque et Pisistrate ont dû arriver chez Ménélas avant la nuit, et que le vers 486 n'a été répété au vers 497 que pour terminer le troisième chant avec la chute du jour. Dugas Montbel approuve ces raisons. Mais la seule qui soit bonne, c'est ce qui concerne le vers 493, que tous les éditeurs depuis Wolf, excepté Fæsi, ont mis entre crochets. Tout ce qu'on peut dire contre le mot πυρηνφόρον, c'est qu'Homère emploie toujours la forme πυροφόρος, et non la forme πυρηνφόρος. Mais on retrancherait des milliers de vers, si l'on voulait faire disparaître de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* tous les ἀπαξ εἰρημένα.

494. Μάστιξεν... Homère, dans l'*Iliade*, répète ce vers toutes les fois que la circonstance l'y invite; et ce vers est aussi bien placé ici qu'au vers 484.

496. Ἦνον, ils achevaient : ils achevèrent. Homère dit ἄνω et ἄνομαι, aussi bien que ἀνύω et ἀνύομαι. — Τοῖον, ad-  
verbe : *tantopere*, si fort, c'est-à-dire avec tant de rapidité.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Δ.

## ΤΑ ΕΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ.

Télémaque et Pisistrate sont reçus avec une hospitalité empressée dans le palais de Ménélas (1-67). Conversation après le festin (68-154). Hélène rend la gaieté aux convives attristés par d'affligeants souvenirs (155-305). Le lendemain, Ménélas raconte ses aventures, puis il répète à Télémaque tout ce qu'il a appris en Égypte, par la bouche de Protée, sur le sort des autres héros de la guerre de Troie, et particulièrement sur celui d'Ulysse (306-619). Complot des prétendants contre Télémaque, révélé à Pénélope par le héraut Médon (620-714). Minerve rassure Pénélope au sujet du danger qui menace Télémaque (715-841). Embuscade des prétendants (842-847).

Οἱ δ' ἔχον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν·  
πρὸς δ' ἄρα δώματ' ἔλων Μενελάου κυδαλίμοιο.

ΤΑ ΕΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ. Autre titre : ἀφίξις Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην.

1. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et Pisistrate. — Κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν. C'est la vallée de l'Eurotas, la Laconie, qu'Homère appelle Lacédémone, ce n'est point la ville de Sparte. De là l'épithète *creuse*, c'est-à-dire enfoncée entre de hautes montagnes. Quant à l'épithète κητώεσσαν (caverneuse, crevascée), elle se rapporte à la nature de ces montagnes, le Taygète et le Parthénios, souvent bouleversées par des tremblements de terre. Voyez les trois notes du vers II, 581 de l'*Iliade*. — Il est bien vrai qu'Homère, dans l'*Iliade*, prend deux ou trois fois Τροίη comme synonyme de Ἴλιος. On pourrait alléguer que c'est ici un exemple analogue; mais les deux épithètes ne peuvent s'appliquer à une ville, et s'opposent à l'assimilation. Nous sommes donc impérieusement forcés de laisser à Λακεδαίμονα son sens propre; et nous sommes forcés aussi, par là-même, de donner à

l'aoriste ἔχον la valeur d'un plus-que-parfait : il faut bien que les voyageurs, au coucher du soleil, aient quitté la route du bord de la mer, et que non-seulement ils aient atteint la vallée de l'Eurotas, mais qu'ils aient remonté cette vallée jusque dans le voisinage de Sparte, puisqu'ils *poussaient* (ἔλων, vers 2), à cette heure-là, vers la demeure de Ménélas. Que si Homère ne parle point de l'arrivée à Sparte, ce fait est implicitement constaté par l'arrivée au palais du roi; et je rappelle cette observation d'Aristarque, si souvent répétée par les commentateurs de son école, que le poète passe fréquemment sous silence les choses que le contexte nous révèle comme accomplies, et qui se sous-entendent d'elles-mêmes. — Pourtant je dois dire que les anciens n'étaient pas unanimes sur l'explication du vers que nous venons de commenter. *Scholies* Q : ποτὲ μὲν τὴν πόλιν καλεῖ Λακεδαίμονα, ποτὲ δὲ τὴν χώραν. Λακεδαίμονα, ἥτοι τὴν Σπάρτην. Mais on ignore comment ces contradicteurs d'Aris-



Τὸν δ' εὖρον δαινύντα γάμον πολλοῖσιν ἔτησιν  
 υἱέος ἡδὲ θυγατρὸς ἀμύμονος ὧ ἐνὶ οἴκῳ.  
 Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος ῥηξήνορος υἱεῖ πέμπεν·  
 ἐν Τροίῃ γὰρ πρῶτον ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν  
 δωσέμεναι· τοῖσιν δὲ θεοὶ γάμον ἐξετέλειον.  
 Τὴν ἄρ' ὄγ' ἐνθ' ἵπποισι καὶ ἄρμασι πέμπε νέεσθαι  
 Μυρμιδόνων προτὶ ἄστυ περικλυτὸν, οἷσιν ἄνασσεν.

5

tarque et de toute l'école d'Aristarque entendaient ici κοῖλην et κητώεσσα, et faisaient concorder ces qualifications avec l'idée d'une ville; car les paraphrases ὄρεσι περιεχομένην et μεγάλην ἀπὸ τοῦ κήτους sont des interprétations arbitraires, et qui ne comptent pas pour le philologue sérieux : elles seraient ineptes, appliquées au vers II, 581 de l'*Iliade*, et il faut que la même explication convienne aux deux passages, puisqu'ils sont absolument identiques. — J'ajoute, pour terminer, que le mot Λαχεδαίμων est formé de la racine λαχ (déchirer), et probablement du substantif dorien δᾶ (γῆ, terre), de sorte qu'il contient déjà en lui-même les idées de cavité et de crevasse, de vallée encaissée et de terrain bouleversé, que répètent et développent les adjectifs κοῖλη et κητώεσσα. Même en admettant que δᾶ n'entre pour rien dans la composition matérielle du mot, l'idée de terre ou de contrée est virtuellement dans sa signification. Curtius, *Racine* λαχ, n'hésite point pourtant à nous dire : « Die topische Bedeutung im Sinne unsers » *Bruch* zeigt sich auch in λάκας, φάραγας (Hesych.), womit wohl Λάχμων, Λακίνιον, Λαχεδαίμων.... zusammenhängt. »

3. Γάμον, à côté de δαινύντα, équivalent à γάμου δαῖτα : un festin de noces. Voyez δαίνυ τάφον, III, 309, et la note sur cette expression. Didyme (*Scholies* M) : ὥσπερ ἀλλαχοῦ φησὶν Ὅμηρος τάφον τὴν ἐπὶ τεθνεώτι τινι εὐωχίαν, οὕτω καὶ νῦν γάμον τὴν ἐπὶ γάμου δαῖτα.

4. Ἀμύμονος. L'adjectif ἀμύμων est une épithète d'honneur qu'Homère applique indifféremment à la vertu, à la beauté, à la puissance et même à la richesse. Il en a décoré Égisthe même, l'assassin d'Agamemnon. Voyez le vers I, 29 et la note sur ce vers.

5. Τὴν. Il s'agit d'Hermione. Voyez plus bas, vers 14. — Ἀχιλλῆος.... υἱεῖ. Achille n'avait laissé qu'un seul fils, Néoptolème, autrement nommé Pyrrhus. D'après la tradition popularisée par Virgile, tradition postérieure à Homère, et empruntée par les tragiques grecs aux poètes cycliques, c'est à son neveu Oreste que Ménélas avait marié Hermione, et non point au fils d'Achille.

8. Ἴπποισι καὶ ἄρμασι, avec des chevaux et des chars, c'est-à-dire avec des chars trainés par des chevaux. C'est un ἔν διὰ δυοῖν. — Ces chars, qui devaient transporter en Thessalie Hermione et son cortège, n'étaient pas des δίφροι, des chars à deux places, comme celui qui vient d'amener Télémaque, mais des voitures à quatre roues, des ἀπήναι, des ἄμαξαι. Remarquez en effet qu'Homère se sert du terme général ἄρμα. Quand il s'agit des chars de guerre, l'addition de ἵπποι à ἄρμα ou ἄρματα n'est qu'un pléonasme; mais ici le poète a tenu à faire savoir que les voitures de Ménélas étaient attelées de chevaux, et non de mules. Ce sont des mules qui traient la τετράκυκλος ἀπήνη de Priam (*Iliade*, XXIV, 324); ce sont pareillement des mules qu'Alcinoüs fera atteler à l'ἀπήνη de Nausicaa, voiture qu'Homère définit lui-même, ἄμαξαν ἐὺτροχον ἡμιονεῖην (*Odyssée*, VI, 72).

9. Μυρμιδόνων.... ἄστυ. C'est la ville de Phthie en Thessalie, la capitale du royaume de Pélée. Voyez les vers II, 681-685 de l'*Iliade*, et la note sur le vers I, 155 de la même épopée. On se rappelle que, d'après la tradition d'Homère, Néoptolème n'est point allé de Troie en Épire, et que la tradition consacrée par Virgile provient des tragiques grecs, qui l'avaient empruntée aux poètes posthomériques. Voyez, dans l'*Odyssée*, la note III, 489.



Υἱεὶ δὲ Σπάρτῃθεν Ἀλέκτορος ἦγετο κούρην,  
ὅς οἱ τηλύγετος γένετο, κρατερὸς Μεγαπένθης,  
ἐκ δούλης· Ἐλένη δὲ θεοὶ γόνον οὐκέτ' ἔσανον,

10

10. Σπάρτῃθεν dépend de Ἀλέκτορος, et non de ἦγετο, puisque le mariage se célébrait à Sparte même: et Σπάρτῃθεν équivalant à τοῦ ἐκ Σπάρτης, ou mieux encore τοῦ ἐν Σπάρτῃ: le Spartiate. *Scholies* Q: ἰδίως δὲ εἰσῆκεν· ἐν Σπάρτῃ γὰρ ὄντος αὐτοῦ φησι Σπάρτῃθεν. — Ἀλέκτορος. Alector était petit-fils de Pélopie, et par conséquent cousin germain de Ménélas. Son père se nommait Argius. Tous les deux sont inconnus d'ailleurs. Didyme (*Scholies* M): οὗτος υἱὸς Ἀργεῖου τοῦ Πέλοπος, καὶ Ἠγηστίνδρος τῆς Ἀμύκλα θυγατρὸς. — Κούρην. Le nom de la fiancée était, selon les uns, Iphiloche, et, selon les autres, Echémèle. Didyme (mêmes *Scholies*): θυγάτηρ δὲ αὐτοῦ οἱ μὲν Ἰφιλόχη, οἱ δὲ Ἐχεμῆλα.

11. Ὅς se rapporte à υἱεὶ. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ménélas. — τηλύγετος, tendrement chéri. Voyez, *Iliade*, III, 175, la note sur τηλυγετην, épithète qu'Hélène applique elle-même à sa fille Hermione. Ceux qui entendent ici, par τηλύγετος, d'après l'explication vulgaire du mot, que Mégapenthès était né dans la vieillesse de son père, ou quand son père était déjà avancé en âge, prêtent à Homère une grossière absurdité, puisque Ménélas est plus jeune qu'Ulysse, qui est à peine quinquagénaire, et que le fils de Ménélas se marie, ce qui suppose que Mégapenthès a vingt-cinq ans, un peu plus, un peu moins. — D'après Curtius, c'est au propre, et en vertu même du sens de τηλυ, que τηλύγετος exprime la tendresse paternelle ou maternelle, et non point parce que cette idée dériverait de celle de *dernier-né*. Le célèbre étymologiste rapproche τηλυ du sanscrit *kārus*, agréable (*angenehm*), *bienvenu* (*willkommen*). Mais le point essentiel est de savoir ce que τηλύγετος signifie ici; et la traduction *tendrement chéri* est excellente. — Μεγαπένθης. On suppose, d'après la composition de ce nom propre (μέγας et πένθος), que le fils de Ménélas était né dans le temps où Ménélas était encore désespéré du départ d'Hélène, c'est-à-dire un an ou deux avant la réunion des confédérés à Aulis. Mégapenthès aurait, dans ce cas, vingt et un ou vingt-deux ans. *Scholies* E,

H et Q: ὁ γὰρ Μενέλαος κατὰ τὸν καιρὸν τῆς ἀρπύγης τῆς Ἑλένης ἐμίγη τινὶ δούλῃ, καὶ ἔτεκεν υἱόν, καὶ ἐκάλεσεν αὐτὸν φερωνύμως Μεγαπένθην· κατὰ γὰρ τὸν καιρὸν τοῦ δια τῇ Ἑλένῃ πένθους ἐτέχθη.

12. Ἐκ δούλης. Cette esclave se nommait, selon les uns, Térindaë; selon d'autres, Térin ou Tiris; enfin le poète des *Retours*, c'est-à-dire Hagios de Trézène, l'appelle Gétis. *Scholies* M, Q, T et V: Τηριδάη γὰρ τὸ κύριον αὐτῆς ὄνομα. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R): αὕτη, ὡς μὲν Ἀλεξίων, Τειρίς, ὡς δὲ ἔνιοι Τηρίς, θυγάτηρ Ζευξίπης· ὡς δὲ ὁ τῶν Νόστων ποιητῆς, Γέτις. J'ajoute que quelques-uns contestaient que δούλη fût une expression homérique, parce qu'Homère se sert de ὁμαί pour désigner les femmes esclaves. Ils en concluaient que ce mot est le nom même de la mère de Mégapenthès: Δούλη. On trouve pourtant δούλην dans le sens de ὁμαί, *Iliade*, III, 409; mais ils contestaient l'authenticité de ce vers. Didyme (mêmes *Scholies*): τινὲς δὲ τὸ δούλης κύριόν φησι διὰ τὸ μηδέποτε οὕτω λέγειν τὸν ποιητὴν τὴν θεράπαιναν· διὸ καὶ τὸ Εἰσόκεν ἢ ἄλογον ποιήσεται, ἢ ὅγε δούλην (*Iliade*, III, 409) ἀθετοῦσιν. Remarquez que ἀθετοῦσιν a pour sujet τινὲς. Il s'agit donc d'une athétèse particulière à quelques Alexandrins, et non point d'une athétèse d'Aristarque. C'est ce qui explique comment on ne trouve aucune trace de cette condamnation dans le manuscrit de Venise. On peut conclure de là qu'Aristarque considérait ici δούλης comme un adjectif. — Il ne faut pas s'étonner que Ménélas, qui n'avait point d'autre fils, traite Mégapenthès en prince royal. On se rappelle que Teucer, fils d'une esclave, jouissait chez Télamon de tous les avantages d'un enfant légitime, et qu'Ajax avait été élevé avec son frère bâtard. La tendresse réciproque des deux Telamonides est en maint endroit signalée dans l'*Iliade*. — Ἐλένη. Rhianus et Aristophane de Byzance mettaient ici le génitif, et non point le datif. Didyme (*Scholies* M): ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν καὶ Ἀριστοφάνην, Ἐλένης, σὺν τῷ σ.

ἐπειδὴ τὸ πρῶτον ἐγείνατο παῖδ' ἐρατεινήν,  
Ἑρμιόνην, ἣ εἶδος ἔχε χρυσέης Ἀφροδίτης.

Ὡς οἱ μὲν δαίνυντο καθ' ὑπερεφές μέγα δῶμα, 15  
γείτονες ἡδὲ ἔται Μενελάου κυδαλίμοιο,  
τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδός,  
φορμίζων· δοιῶ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτοὺς,  
μολπῆς ἐξάρχοντος, ἐδίνευον κατὰ μέσσους.

Τὼ δ' αὖτ' ἐν προθύροισι δόμων αὐτῷ τε καὶ ἵππῳ, 20  
Τηλέμαχος θ' ἥρως καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός,  
στῆσαν· ὁ δὲ προμολῶν ἶδετο κρείων Ἑτεωνεὺς,

13-14. Ἐπειδὴ τὸ πρῶτον.... Payne Knight retranche ces deux vers, à cause de l'expression εἶδος ἔχε, qui ne lui semble point homérique. De cette façon, Hélène n'aurait jamais eu d'enfants, et la fille que marie Ménélas serait née d'une autre mère qu'Hélène. Mais Hélène elle-même, dans l'*Iliade*, III, 475, parle de la fille chérie qu'elle a laissée à Sparte, c'est-à-dire d'Hermione.

13. Ἐπειδὴ. On a vu dans l'*Iliade*, XXII, 379 et XXIII, 2, deux vers commençant par ce mot, c'est-à-dire ayant pour premier pied un iambe. Voyez les notes sur ces deux vers.

15-19. Ὡς οἱ μὲν.... Je ne mets point ces vers entre crochets, malgré l'exemple de Wolf et de presque tous les éditeurs qui sont venus depuis Wolf, et bien que Payne Knight les ait supprimés et que Bekker les ait rejetés au bas de la page. Athénée, il est vrai, dit (V, 9) qu'Aristarque les a interpolés dans le texte. Ainsi Aristarque aurait fabriqué les deux premiers, et emprunté les trois derniers à l'*Iliade*, XVIII, 604-606. Mais Athénée ne cite point les autorités sur lesquelles il se fonde pour alléguer un fait absolument en contradiction avec toute la pratique d'Aristarque éditeur d'Homère. C'est probablement sur de vagues on-dit sans valeur, du genre de ceux dont il est question dans les *Scholies* M et T : φασὶ τοὺς πέντε στίχους τούτους μὴ εἶναι τοῦ Ὀμήρου, ἀλλὰ τοῦ Ἀριστάρχου. Je n'ai pas besoin de remarquer combien cette note est inepte, puisque trois des prétendus vers d'Aristarque sont dans l'*Iliade*, et n'y ont jamais été contestés par personne. Quant aux rai-

sons alléguées par Athénée contre les cinq vers, elles sont plus spécieuses que plausibles. C'est pendant la fête, quoi qu'il en dise, qu'arrivent Télémaque et Pisistrate, et non après la fête : τὸν δ' εὖρον δαίνυντα, vers 3 ; et on ne voit pas pourquoi les Argiens de Ménélas, qui n'étaient pas les Doriens de Lycurgue, n'auraient pas eu du goût pour les spectacles agréables. Quelques éditeurs récents ne condamnent que la répétition des trois vers empruntés à l'*Iliade* ; mais je ne suis pas le seul à regarder les cinq vers comme à leur place, car Ameis et La Roche n'ont point de crochets dans le passage.

16. Γείτονες ἡδὲ ἔται. Le premier de ces deux mots désigne les amis que Ménélas avait aux environs de Sparte, à Amycles, à Messé, ou dans les autres villes de son petit royaume ; le second désigne ses familiers, tous ceux de ses amis qui habitaient Sparte. *Scholies* E et Q : γείτονες· οἱ ἀστυγείτονες, οἱ ἐκτὸς μὲν ὄντες τῆς πόλεως πλησίον· ἔται δὲ, οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς πόλεως, οἱ συνήθεις. Zénodore dans Miller : ἑτης καὶ ἔται, οἱ πολῖται. La note des *Scholies* E et Q est pour sûr une citation de Didyme, ou textuellement ou tout au moins en substance. Le fait d'avoir été commenté par Didyme prouve que le vers 16 n'est point d'Aristarque ; et, si ce vers est authentique, celui qui le précède l'est aussi par là-même.

17-19. Τερπόμενοι· μετὰ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XVIII, 604-606 et les notes sur ces trois vers.

20. Αὐτῷ τε καὶ ἵππῳ. Ancienne variante, αὐτοῖ τε καὶ ἵπποι.

22. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par



ἐν δὴ νῶϊ ξεινήϊα πολλὰ φαγόντε  
 ἰν ἀνθρώπων δεῦρ' ἰκόμεθ', αἶ κέ ποθι Ζεὺς  
 σω περ παύσῃ δῖζυος. Ἀλλὰ λύ' ἵππους  
 ν, ἐς δ' αὐτοὺς προτέρω ἄγε θοινηθῆναι.  
 ἰς φάθ'· ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, κέχλετο δ' ἄλλους

stitution d'Étéonée à faire accueil aux étrangers; car Étéonée, qui a été le gnon de Ménélas durant les longues es du retour de Troie, doit connaître timents du roi sur la pratique des de l'hospitalité. — Hayman attribution d'Étéonée au souvenir des u'avait causés à Ménélas l'introduc- Paris dans son palais. Mais c'était bien vieille histoire, et depuis dix liée, puisque Ménélas avait eu com- engence, et qu'il s'était réconcilié léléne. Étéonée, voilà tout, est un e un peu timide, qui n'aime pas à e une résolution par lui-même, et maintient scrupuleusement dans son : second. Il lui faut un ordre du roi.  
 6. Ἡ μὲν δὴ.... Ménélas ne fait raisonnement en règle; mais il est de rétablir la suite de ses idées : avons eu souvent recours, toi et moi, pitalité d'autrui; et puissions-nous jamais besoin d'y recourir, sous le le nouvelles misères! Si nous vou- ériter ce bonheur, faisons pour les ps ce que les étrangers ont fait pour ainsi donc, dételle les chevaux, etc. » e (Scholies Q) a excellemment com- l'ensemble du passage : τὸ ἐξῆς οὐ- ἰ μὲν δὴ ἡμεῖς πολλῶν ἀγαθῶν θέντες παρὰ ἀλλοδαπῶν ἀνδρῶν, α παρεγεγόμεθα, ὁρεῖλομεν πάντως ἴνοις ὁμοίως ποιεῖν. ἀλλὰ θᾶττον οὗς ἵππους, αὐτοὺς δ' εἰσάγαγε θῆναι, ὅπως διὰ τούτου ὁ Ζεὺς εἰλούσης τλαιπωρίας ἡμᾶς ἐχλυ- ται, καὶ μὴ τοῖς παρεληλυθόσιν πθεῖν συγχωρήσειαν.

Nῶϊ, nous deux. Il est évident, d'a- mot, qu'Étéonée, bien qu'il ne soit omme dans l'Iliade, avait accompa- ménelas au siège de Troie, sans quoi urait point partagé les infortunes lles le roi fait allusion. — Φαγόντε. ne variante, φάγοντες.

Ἄλλων ἀνθρώπων dépend de ξει- ιολλά. — Δεῦρ' ἰκόμεθ(α), nous

sommes venus ici, c'est-à-dire nous som- mes rentrés dans notre patrie.

35. Ἐξοπίσω περ παύσῃ δῖζυος, *in posterum quidem (nos) liberaverit ab ærumna*, nous ait exemptés pour l'avenir de maux à endurer, c'est-à-dire ne nous pré- pare point des infortunes comme celles que nous avons jadis endurées. Voyez plus haut la note des vers 33-36. Didyme (Scholies H et M) : δαιμονίως ἐξέφηνε τὴν γεγонуῖαν αὐτῷ πλάνην διὰ μιᾶς λέξεως. Le mot dont parle Didyme est δῖζυος; allusion évidente aux malheurs passés, car la pro- spérité de Ménélas est aujourd'hui entière et sans aucun nuage. — Ἀλλά, eh bien donc! c'est-à-dire pour obtenir cette fa- veur, et pour que Jupiter, le protecteur des hôtes, ne nous punisse point d'avoir man- qué à ce que des étrangers sont en droit d'attendre de nous. Voyez plus haut la note des vers 33-36.

36. Προτέρω, *ulterius*, plus avant, c'est-à-dire dans l'intérieur du palais. — Θοινηθῆναι, comme ὥστε θοινηθῆναι : pour qu'ils fassent bonne chère.

37. Ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, *vulgo* ὁ δ' ἐκ μεγάροιο διέσσυτο. La vulgate donne un sens absurde, car les serviteurs qu'appelle Étéonée sont dans le palais, et non hors du palais. Étéonée ne sortira au-devant des étrangers qu'accompagné de ses gens, et pour faire honneur aux hôtes de Méné- las, et pour que les chevaux soient traités avec tous les soins désirables. Notre leçon est celle d'Aristarque. Elle a été rétablie par Fæsi, Ameis et La Roche, et long- temps avant eux par Bothe. Bekker et Dindorf ont conservé la vulgate, qui n'est pourtant, comme dit Bothe, qu'une mau- vaise correction métrique (*correctio metri- corum male sollicitorum*). En effet, la césu- re suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque; et de plus, ὁῦ est ici devant une liquide, c'est-à-dire devant une des lettres qui comptent souvent comme doubles dans la versification du poète. On disait, selon quelques Alexandrins, ἐνιμ-

ὀτρηροὺς θεράποντας ἅμα σπένσθαι ἐοῖ αὐτῷ.  
 Οἱ δ' ἵππους μὲν λῦσαν ὑπὸ ζυγοῦ ἰδρώνοντας·  
 καὶ τοὺς μὲν κατέδησαν ἐφ' ἵππείησι κάπησιν, 40  
 παρ δ' ἔβαλον ζειᾶς, ἀνὰ δὲ κρῖ λευκὸν ἔμιξαν·  
 ἄρματα δ' ἐκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα·  
 αὐτοὺς δ' εἰσῆγον θεῖον δόμον· οἱ δὲ ἰδόντες  
 θαύμαζον κατὰ δῶμα Διοτρεφέος βασιλῆος.  
 Ὅστε γὰρ ἡελίου αἶγλη πέλεν ἢ σελήνης, 45  
 δῶμα καθ' ὑπερεφές Μενελάου κυδαλίμοιο.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὀρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,  
 ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες εὐξέστας λούσαντο.  
 Τοὺς δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ,  
 ἀμφὶ δ' ἄρα χλαίνας οὔλας βάλλον ἠδὲ χιτῶνας, 50  
 ἔς ῥα θρόνους ἔζοντο παρ' Ἀτρεΐδην Μενέλαον.  
 Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα  
 καλῇ, χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,  
 νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.  
 Σῖτον δ' αἰδοίῃ ταμίῃ παρέθηκε φέρουσα, 55  
 εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαρίζομένη παρεόντων.

μεγάροισι : pourquoi n'aurait-on pas dit  
 δεμμεγάροιο ? La leçon d'Aristarque est  
 constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q  
 et R) : Ἀρίσταρχος χωρὶς τῆς ἐκ προ-  
 θέσεως, ὃ δὲ μεγάροιο διέσσυτο.  
 βούλεται γὰρ λέγειν διὰ μεγάροιο.

41. Ζειᾶς, *furra*, de l'épeautre. Cette  
 espèce de blé, au temps d'Homère, ne ser-  
 vait qu'à la nourriture des chevaux. Il est  
 bien certain qu'il ne s'agit pas du blé-  
 froment, car on verra plus loin, vers 604,  
 πυροὶ τε ζειαί τε (1). Les deux céréales  
 étaient donc distinctes.

42. Ἄρματα δ' ἐκλιναν.... Voyez le  
 vers VIII, 435 de l'*Iliade* et la note sur  
 ce vers.

44. Θαύμαζον est pris dans un sens  
 absolu : ils s'émerveillaient. — Κατὰ δῶμα,  
*per domum*, à travers la demeure : en par-  
 courant la demeure. Suivant quelques-uns,  
 il faut joindre κατὰ et θαύμαζον, et faire  
 de δῶμα le régime du verbe : *admira-*  
*bantur domum*. L'autre interprétation fait

mieux comprendre que les merveilles ad-  
 mirées sont à l'intérieur du palais, ou,  
 pour parler comme Homère, à travers le  
 palais : δῶμα καθ' ὑπερεφές, vers 46.

45-46. Ὅστε γὰρ ἡελίου.... Construi-  
 sez : αἶγλη γὰρ πέλε κατὰ δῶμα..., ὥστε  
 (αἶγλη) ἡελίου ἢ σελήνης.

47. Ὀρώμενοι équivalent à ὀρώντες.  
 (Aristarque *Scholies* B et E) : (ἢ διπλῇ, ὅτι)  
 τὸ παθητικὸν ἀντὶ τοῦ ἐνεργητικοῦ.

48. Ἐϋξέστας, bien polies. Cette épi-  
 thète indique, ce semble, que les baignoi-  
 res étaient des bassins de marbre, et non  
 de métal ; car le verbe ξέω signifie ratis-  
 ser, racler et tailler, ce qui ne s'entend  
 bien que du bois ou de la pierre.

49. Τοὺς δ' ἐπεὶ.... Ce vers, sauf le  
 pluriel τοὺς au lieu de τόν, est emprunté  
 à l'*Iliade*, XXIV, 587.

51. Παρ' Ἀτρεΐδην Μενέλαον. Ancienne  
 variante, παρὰ ξανθὸν Μενέλαον.

52-58. Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος.... Voyez  
 I, 136-142, et les notes sur ces sept vers.

Δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν αἶρας  
παντοίων· παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα.  
Τὼ καὶ δεικνύμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·

Σίτου θ' ἄπτεσθον καὶ χαίρετον· αὐτὰρ ἔπειτα  
δείπνου πασσαμένω εἰρησόμεθ' οἵτινές ἐστον  
[ἀνδρῶν· οὐ γὰρ σφῶν γε γένος ἀπόλωλε τοκῆων,

60

57-58. Δαιτρὸς δὲ κρείων.... Ces deux vers, que presque tous les éditeurs regardent comme interpolés dans le premier passage où on les a vus, I, 141-142, ne leur paraissent pas plus authentiques dans celui-ci. Mais ils sont parfaitement à leur place dans le chant I; il n'y a dès lors aucune raison sérieuse de les suspecter ici, car la situation est identique, et la répétition du passage doit être complète. Voyez, dans la note I, 141-142, les preuves certaines de l'authenticité.

59. Τὼ καὶ δεικνύμενος. Ménélas donne la main à ses deux hôtes, en signe de cordial accueil. Le mot δεικνύμενος signifie proprement, allongeant le bras. Voyez, III, 41, la note sur δειδοισκόμενος, synonyme de δεικνύμενος. *Scholies* B et E : φιλοπρονοούμενος, δεξιούμενος. Il faut renverser l'ordre de ces deux explications; car le sens moral ne doit venir qu'après l'acception rigoureuse.

61. Δείπνου ne peut pas être dit au propre, puisqu'on est à l'heure du souper. Voyez plus bas, vers 194, l'expression de Pisistrate, μεταδόρπιος, et, vers 213, celle de Ménélas, δόρκου δ' ἐξαῦτις μνησόμεθα. Lehrs pense qu'on devrait écrire δόρκου : « Si illud δείπνου πασσαμένω « tueri velis, hoc fortasse dicere licebit, « Menelaum, cum nesciat utrum peregre « advenientes hospites jam hoc die cœna « verint annon, vocabulo paulo generatius « hore uti δείπνου. Potest enim fieri ut « quod aliis jam δόρπον, id ipsis impran- « sis δείπνον sit, id est prima lautior, « qua hoc die fruuntur, cœna. Attamen « quanto melius est dicere δείπνου hoc « loco a poeta non profectum, sed trans- « latum esse ex α 124, δείπνου πασσά- « μενος μυθήσεται ὅτεό σε χρή! » Au vers XVII, 176, δείπνον est dit au sens général de repas, car il est dans une maxime qui s'applique aussi bien au souper qu'au dîner. — Πασσαμένω. Le verbe

πάσασθαι, chez Homère, a une signification très-adoucie. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 464 et IX, 224-222. Ménélas ne suppose donc point que Télémaque et Pisistrate aient une faim canine. Ce qu'il dit se réduit donc, en français, à ceci : *quand vous aurez pris quelque nourriture.*

62-64. Ἀνδρῶν· οὐ γὰρ.... Zénodote, Aristophane de Byzance et Aristarque s'accordaient à prononcer l'athétèse contre ces trois vers; et nous avons, dans les *Scholies* H et M, un lambeau de la note d'Aristonicus sur les trois obels d'Aristarque : προηθετοῦντο καὶ παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· τὸ τε γὰρ σφῶϊν οὐχ Ὀμηρικῶς μονοσυλλάβως ἐξηνέχθη, ὃ τε ἐπαινος τῶν νέων οὐχ ἀναγκαῖος. Il y avait probablement plusieurs autres motifs de condamnation, comme on le verra tout à l'heure; mais ces deux-là me semblent péremptoires, et je n'hésite point à mettre les trois vers entre crochets. Bekker les a rejetés au bas de la page; Payne Knight les avait supprimés, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. Fæsi et Ameis ont mis des crochets; mais tous les autres éditeurs récents, même Jacob La Roche, ont laissé le passage tel quel.

62. Σφῶν, de vous deux, ou à vous deux. On peut l'entendre des deux façons; mais la dernière est peut-être préférable. Aristarque, qui n'admettait pas σφῶν comme une forme légitime, donnait, dans son texte, σφῶν pour σφέων : non pas qu'il crût σφῶν meilleur que σφῶν, bien au contraire; car le pronom σφεῖς n'est jamais de la seconde personne, et le seul exemple qu'on en cite chez Homère est faux. Voyez, dans l'*Iliade*, la note X, 397-399. Le diascévaste avait écrit ΣΠΗΟΝ et non ΣΠΗΟΙΝ, et Aristarque lui laissait la responsabilité de sa maladresse. Aristarque avait ainsi un véritable dilemme contre l'authenticité du vers 62. Hérodién approuvait

ἀλλ' ἀνδρῶν γένος ἐστὲ Διοτρεφῶν βασιλῆων  
σκηπτούχων· ἐπεὶ οὐ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν].

Ὡς φάτο, καὶ σφιν νῶτα βοὸς παρὰ πύονα θῆκεν  
ὅππ' ἐν χερσὶν ἐλὼν, τὰ ῥά οἱ γέρα πάρθεσαν αὐτῷ.  
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,  
δὴ τότε Τηλέμαχος προσεφώνεε Νέστορος υἱὸν,  
ἄγχι σχὼν κεφαλὴν, ἵνα μὴ πευθοίατο ἄλλοι·

65

70

formellement la leçon d'Aristarque. *Scholies* H et M : χωρὶς τοῦ ι ἢ σφῶν (ἀντωνυμία), ὡς Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός. Cette note ne peut point être de Didyme, puisque Hérodien y est cité; mais quelques lignes plus bas ce n'est plus un scholiaste qui parle, c'est bien Didyme : ἐπίτηδες δὲ Ἀρίσταρχος, ἀθιτουμένων τῶν στίχων, καὶ ἀνευ τοῦ ι εἶασε τὴν γραφὴν, ἵνα καὶ τοῦτο πρὸς τὴν ἀθίτησιν λαμβάνη. Mais Apollonius Dyscole, et beaucoup d'autres sans doute avec lui, préféreraient, dans le vers 62, σφῶν pour σφῶιν à τφῶν pour σφέων, c'est-à-dire un ἀπαξ εἰρημένον à une absurdité. *Scholies* H et M : Ἀπολλώνιος δὲ, ἐν τῷ περὶ ἀντωνυμιῶν, γράφει αὐτὴν μετὰ τοῦ ι (l'iota adscrit, depuis souscrit), ἵν' ἢ δευτέρου προσώπου, κατὰ συναίρεσιν. Dès qu'on voulait que le vers eût un vrai sens, cette correction devait prévaloir. C'est pour le même motif qu'Apollonius Dyscole que nous n'écrivons pas σφῶν sans iota. Ceux qui l'écrivaient ainsi étaient forcés, d'après le contexte, de lui donner un sens qu'il n'a point. *Scholies* E : σεσημείωται τὸ σφῶν ἐπὶ δευτέρου προσώπου λαμβανόμενον. Enfin Didyme, avant Apollonius Dyscole, avait été d'avis (*Scholies* M et V) de ne point conserver l'orthographe d'Aristarque : σὺν τῷ ι γραπτέον, ἵν' ἢ σφῶιν δυϊκῶς. — Ἀπόλωλε (*periiit*) a une signification toute morale. Ménélas veut dire, selon Didyme (*Scholies* M et V), que Télémaque et Pisistrate ne sont point des hommes d'origine vulgaire; que leurs pères étaient illustres, et que le renom de leur race subsiste encore : οὐ γὰρ ἀφανῶν ἐστε γονέων. Eustathe, l'écho des Alexandrins, explique de même : ἐπὶ εὖ γεγονότων καὶ περιφανῶν ἀρμόζει ὁ λόγος. Il est donc probable que l'interprétation de Didyme

avait été universellement acceptée. — Suivant quelques modernes, le mot γένος, dans la phrase, équivalant à γενεή, et il doit s'entendre du caractère extérieur d'une noble race; mais l'expression γενεῇ Διός (vers 27), alléguée à ce sujet, équivalant simplement à πατρὶ Διός, et n'autorise point la conséquence qu'on en tire. Je reconnais d'ailleurs que rien ne prouve formellement que γένος n'ait pas ici un sens restreint; et Hayman est dans son droit quand il paraphrase ainsi les paroles de Ménélas « The type of your parents is not lost in you. » De même Bothe avait pu dire, longtemps avant l'éditeur anglais : « Γόνος, « h. e. γονή, *generatio*, sive stirps nobilis, vultu totoque corporis habitu cognoscenda. Germanice id dicas : unverilgt « in Euch sind die Spuren der Abkunft. » — Quoi qu'il en soit, je ne doute guère que γένος ἀπόλωλε n'ait été pour Aristarque un motif d'athétèse. Il n'y a rien, chez Homère, d'aussi vague et d'aussi obscur. L'exemple ὕδωρ ἀπολέσκει(ο), cité par Ameis, ne justifie point γένος ἀπόλωλε, car rien n'est plus clair que la phrase où se trouve cet exemple (XI, 586 : τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκει' ἀναβροχέν), tandis qu'on est réduit à deviner ce que l'expression γένος ἀπόλωλε veut dire.

64. Κακοί, *ignobiles*, des gens de peu. Voyez la note I, 442.

65. Νῶτα βοός, un filet de bœuf.

66. Γέρα, comme honneur. Ajax, dans l'*Iliade*, VII, 324, reçoit une part d'honneur du même genre, au festin donné par Agamemnon. Voyez la note sur ce passage.

67-68. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Voyez les vers IX, 94-92 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

70. Ἀγχι σχὼν κεφαλὴν.... Voyez le vers I, 457 et les notes sur ce vers.



Φράζεο, Νεστορίδῃ, τῷ ἐμῷ κεχαρισμένῃ θυμῷ,  
χαλκοῦ τε στεροπὴν κατὰ δώματα ἠχήμεντα,  
χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε, καὶ ἀργύρου ἥδ' ἐλέφαντος.  
Ζηνός που τοιήδε γ' Ὀλυμπίου ἐνδοθεν αὐλή,

71. Φράζεο, *significa tibi*, c'est-à-dire *considera* : examine. Voyez, I, 473, la note sur πέφραδε. On a vu, *Iliade*, XXIV, 354, φράζεο sans complément, et il signifie là, *attende* : fais bien attention ! Il ne s'agit plus ici d'une admiration vague et générale comme celle dont les deux voyageurs ont été saisis à leur entrée dans le palais, mais d'une contemplation raisonnée, qui fasse comprendre à Pisistrate la justesse de la comparaison dont va se servir Télémaque. *Scholies* H, M et Q : ἄνω εἰπὼν οἱ δὲ ἰδόντες θαύμαζον κατὰ δῶμα, νῦν διὰ Τηλεμάχου τὰ περὶ τῆς ἐκπλήξεως ἐσήμανεν, ὅτι ἐκ τῆς τοιαύτης ὕλης (airain, or, électre, argent et ivoire) ἦν ὁ κόσμος. Ce dernier mot, qui est tout philosophique, me fait présumer que la note est empruntée à Porphyre. Didyme aurait dit ἡ Διὸς αὐλή, et non ὁ κόσμος.

72. Κατὰ δώματα, *vulgo* καὶ δώματα, mauvaise correction byzantine de la fausse leçon des manuscrits, καὶ δῶματα. Voyez plus haut, vers 44, κατὰ δῶμα, dont κατὰ δώματα est ici l'exact équivalent. Bothe, Bekker et Hayman écrivent κατὰ et non καὶ, orthographe que rien ici n'exige.

73. ἠλέκτρον. Le mot ἠλεκτρον signifie proprement, *chose resplendissante*. Il est employé, en grec, dans deux acceptions : 1° métal composé d'or et d'argent ; 2° ambre jaune ou succin. L'électre, mentionné ici entre l'or et l'argent, ne peut guère être que l'électre-métal. Bothe : « ....metalli genus dicit, non succinum. » C'est l'opinion générale parmi les philologues et les lexicographes. Cependant quelques-uns soutiennent qu'il s'agit de l'ambre jaune. Aux raisons vulgairement alléguées en faveur de cette opinion, à savoir les passages de l'*Odyssée*, XV, 460 et XVIII, 296, où ἠλέκτροισιν désigne des grains d'ambre jaune, Hayman en ajoute une qui donne à réfléchir : c'est que l'ambre servait déjà, dans les temps antérieurs à l'histoire, comme objet d'ornementation pour les demeures, comme richesse par excellence parmi les biens qu'on ensevelissait avec les

morts : « The vast antiquity of amber, « being found, as here, in domestic ornamentation among the remnants of the « lacustrine villages of Switzerland, which « are apparently pre-historic, and in tombs « of the *bronze period*, gives a probability « to its rather being meant here than the « metallic ἠλεκτρον. » Mais on ne se figure pas aisément que Ménélas eût possédé assez d'ambre pour l'appliquer sur les parois avec la même profusion que l'or et l'argent. Quoi qu'il en soit, l'électre-métal se composait de quatre cinquièmes d'or et d'un cinquième d'argent, selon les uns, et avait, selon les autres, un quart d'argent contre trois quarts d'or. Les proportions de l'amalgame étaient donc un peu variables ; mais c'est l'or qui était toujours, et de beaucoup, en quantité prédominante.—On rapproche naturellement le mot ἠλεκτρον du mot ἠλέκτωρ (le soleil dans tout son éclat). Curtius les rattache l'un et l'autre à la racine sanscrite *ark*, qui contient l'idée de lumière rayonnante, et d'où dérivent les substantifs *arkas* et *arkis*, dont l'un signifie tout à la fois rayon, soleil, cristal et cuivre, et dont l'autre n'a qu'une acception unique : resplendissement.

74. Ζηνός που τοιήδε.... Ancienne variante, Ζηνός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται. Telle paraît avoir été la leçon d'Aristophane de Byzance ; et Séleucus la préférerait à la leçon d'Aristarque, qui est restée notre vulgate. Mais il n'y a, en réalité, aucune comparaison possible, ni pour la précision du sens, ni pour la beauté de l'expression. Télémaque ne parle point de trésors entassés, il parle d'un somptueux étalage de richesses, destiné au plaisir des yeux. — Αὐλή, le palais. C'est le contenant pour le contenu. Le palais était entouré par la cour. Bothe : « A parte præcipua tota domus dicta est. » Cette explication n'est point exacte. La cour n'est point une partie du bâtiment, et il s'agit du bâtiment seul, et même de l'intérieur du bâtiment, de ce qu'on voit dans la grande salle.



ἔσσα τάδ' ἄσπετα πολλά· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα. 75

Τοῦ δ' ἀγορεύοντος ξύνετο ξανθὸς Μενέλαος,  
καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Τέκνα φίλ', ἦτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι·  
ἄθνατοι γὰρ τοῦγε δόμοι καὶ κτήματ' ἔασιν·  
ἀνδρῶν δ' ἢ κέν τις μοι ἐρίσσεται, ἢ καὶ οὐκί, 80  
κτήμασιν. Ἦ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεῖς,  
ἡγαγόμην ἐν νηυσὶ, καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον·  
Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεῖς  
Αἰθιοπίας θ' ἰκόμην, καὶ Σιδονίους καὶ Ἑρεμβούς,

75. Ὅσσα.... Quelques-uns mettent un point après αὐλή. Il vaut mieux que l'exclamation ne soit point isolée, et qu'elle serve de justification à l'hyperbole de Télémaque.—Τάδ' ἄσπετα, *illa inenarrabilia*, ces merveilles indescriptibles. La traduction *hac infinita* est inadmissible ici, puisqu'elle ne laisse à πολλά aucune valeur. Il faut donc expliquer ἄσπετα dans son sens propre. *Scholies E* : ἐκ τοῦ ἐνίσκω, τὸ λέγω, ἄσπετον, ἄρρητον. — Πολλά, sous-entendu ἐστὶ ou εἰσί, car Homère se sert indifféremment du verbe au singulier ou du pluriel, quand le sujet est au pluriel neutre.

77. Σφεας, monosyllabe par synizèse. Cet accusatif dépend de la préposition πρός, qui fait partie du verbe.

79. Ἀθνατοι, impérissables. C'est le privilège des seules choses divines. *Scholies E* : ἀθάρατοι· τὰ δὲ ἀνθρώπινα πάντα χρόνῳ φθείρονται.

80. Ἐρίσσεται est au subjonctif, pour ἐρίσσεται, ἐρίσεται. Cependant quelques-uns veulent qu'on y voie le futur même.

81. Ἐπαληθεῖς, *veritas*, ayant été par le monde.

82. Ἠγαγόμην, sous-entendu τῶς κτήματα.

83. Αἰγυπτίους. Quelques-uns regardent la syllabe γυ comme brève; d'autres font de πτιους une seule syllabe. Voyez Αἰγυπτίας, *Iliade*, IX, 322, et la note sur ce mot. — Ἐπαληθεῖς ne peut avoir ici un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. Ce n'est donc pas de ce participe, mais de ἰσάμην, que dépendent les accusatifs Κύπρον, Φοινίκην et Αἰγυπτίους. Ménélas dit : « Durant ces longues

courses errantes, j'abordai successivement en Cypre, en Phénicie, en Égypte, en Éthiopie, etc. » On pourrait donc mettre ἐπαληθεῖς entre deux virgules. *Scholies V* : ἐπαληθεῖς· πλανηθεῖς· οἱ δὲ ἐπὶ τοῦς ἀληθεῖς Αἰγυπτίους, ὅτι μαντικῆς ἔμπειροι. On voit, d'après la deuxième explication, que quelques-uns étaient choqués de la répétition de ἐπαληθεῖς à deux vers de distance, et qu'ils le coupaient en deux mots, ἐπ' ἀληθεῖς, pour faire disparaître la défectuosité. Il est inutile de démontrer que cette correction est inepte, et que ἀληθεῖς ne signifie point μαντικοί.

84. Αἰθιοπας. Les Éthiopiens dont il s'agit ici sont évidemment des peuplades de nègres voisines de l'Égypte, et non pas ce peuple fantastique des bords du fleuve Océan dont il est question plusieurs fois dans l'*Iliade*. Les noms qui suivent prouvent que Ménélas n'est pas sorti de la Méditerranée. — Σιδονίους. Le poète, mal renseigné sur la situation respective des contrées où a voyagé Ménélas, fait revenir le héros en arrière. Les Sidoniens devraient être nommés avant les Égyptiens.—Ἑρεμβούς. Ce peuple est absolument inconnu. Tout ce que les anciens ont écrit au sujet des Érembes est un tissu de contradictions. Cratès voulait qu'on écrivit Ἑρεμνούς, et non Ἑρεμβούς. De cette façon, il s'agirait des nègres en général, car l'adjectif ἑρεμνός signifie *sombre, noir*. C'est par erreur que les Byzantins font dire à Aristarque que les Érembes étaient les Arabes. *Lehrs*, III, v, § 4, de *Ulixi erroribus* : « Adde « ἔρε : Homerum nec Pontum nosse, nec « τὰ περὶ Αἰγυπτὸν καὶ Αἰθίαν, nec « Isthmum Africanum inter et Asiam, nec

καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσιν.

85

Τρὶς γὰρ τίκτει μῆλα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.

Ἐνθα μὲν οὔτε ἄναξ ἐπιδευῆς, οὔτε τι ποιμήν,

τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος·

ἀλλ' αἰεὶ παρέχουσιν ἐπηετανὸν γάλα θῆσθαι.

Ἔως ἐγὼ περὶ κεῖνα πολὺν βίοτον συναγείρων

90

ἠλώμην, τείως μοι ἀδελφεὸν ἄλλος ἔπεφνεν

λάθρη, ἀνωῖστί, δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο·

ὥς οὔτοι χαίρων τοῖσδε κτεάτεσσιν ἀνάσσω.

« mare Rubrum, nec τὰ κατὰ τὴν Ἀρα-  
« βίαν καὶ Αἰθιοπίαν καὶ τὸν Ὠκεανόν.  
« Hinc patet falsum esse quod schol. dicit,  
« δ, 84, Ἀρίσταρχος Ἑρεμβοὺς τοὺς  
« Ἀραβας ἀκούει, et Eustathius, *ibid.*  
« (p. 1484), Ἀρίσταρχος δὲ, φασί, καὶ  
« αὐτὸς Ἑρεμνοὺς τοὺς Ἀραβας νοεῖ. »  
Une conjecture assez plausible, c'est celle  
que propose Gosselin, selon laquelle les  
Ἑρεμβες ne seraient autre chose que les  
habitants de la petite île d'Arad, Arab ou  
Éreb, voisine de la côte de Phénicie, et  
tout naturellement nommés à côté des Si-  
doniens. Peut-être les scholiastes n'ont-ils  
fait que se méprendre sur le sens du τοὺς  
Ἀραβας, attribué à Aristarque; car Aris-  
tarque a très-bien pu appeler de ce nom  
les insulaires d'Éreb. La perte de l'expli-  
cation qui accompagnait τοὺς Ἀραβας de-  
vait nécessairement induire en erreur les  
collecteurs de bribes alexandrines.

85. Ἴνα τ(ε) comme ἵνα seul : *ubi*, où. An-  
cienne variante, ὅθι τ(ε), synonyme de ἵνα  
τ(ε). — Ἀφαρ, *protinus*, incontinent, c'est-  
à-dire très-peu de temps après leur nais-  
sance. *Scholies P* : εὐθὺς ἅμα τῷ γεννη-  
θῆναι. Les anciens ont sérieusement discuté  
sur cette fable, et cherché pour quelle rai-  
son ces cornes poussaient si vite.

86. Τρὶς, trois fois. Ancienne variante,  
δίς (deux fois), correction détestable; car  
Μénélas entend bien conter une chose  
extraordinaire, et rien n'est moins extra-  
ordinaire que des brebis mettant bas deux  
fois l'an. Virgile donne ce fait, *Géorgiques*,  
II, 450, comme habituel en Italie : « Bis  
« gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor. »  
Il exagère, sans nul doute; mais, dans les  
contrées sans hiver, notre exception est la  
règle. Didyme (*Scholies H et M*) : τινὲς

γελοῖως γράφουσι, δις γὰρ τίκτει.  
πῶς γὰρ ἰδίόν τι λέγει περὶ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ  
προβάτων;

87. Ἀναξ, *dominus*, le propriétaire (d'un  
troupeau de moutons). Zénodore dans  
Miller : ἄναξ· ὁ βασιλεὺς καὶ οἰκοδεσπό-  
της. — Ἐπιδευῆς, sous-entendu ἐστί.

89. Παρέχουσιν a pour sujet μῆλα, res-  
treint, comme plus haut, au sens de bre-  
bis. — Θῆσθαι, à teter, et par conséquent  
aussi à traire; car on ne laisse pas l'agneau  
teter longtemps, dans les pays où les bre-  
bis servent de bêtes laitières.

90. Ἔως ἐγὼ. Voyez le vers I, 193 de  
l'*Illiade* et la note sur ἔως ὁ, le premier  
pied de ce vers. — Περὶ κεῖνα, *circa illa*,  
c'est-à-dire *circa illas regiones*. Μénélas  
en côtoyait les bords.

91. ἠλώμην, de ἀλόμαί : *errabam*,  
je courais au hasard. — Ἄλλος. Rien de  
plus naturel que la répugnance de Μénélas  
à articuler l'infâme nom de l'assassin. Eu-  
stathe : ὅρα ὅτι θυμῷ καὶ λύπῃ ὁ ἥρωες  
ἐχόμενος, καὶ μισῶν τὸν μοιχὸν Αἰγισθον,  
οὐδὲ ὀνομάσαι αὐτὸν εἴλετο, ἀλλ' εἶπεν  
ἀορίστως ὡς ἄλλος αὐτὸν ἔπεφνε. Le  
mot ἄλλος équivalent ici à ὁ δεῖνα, et dans  
le sens le plus méprisant : un misérable  
individu.

92. Λάθρη avec l'iota souscrit, ortho-  
graphe d'Aristarque; *vulgo* λάθρη, sans  
iota souscrit.

93. Ὡς οὔτοι.... A la suite de ce vers,  
quelques textes anciens en donnaient un  
autre, qui ne faisait pas grand honneur au  
diascévaste, car il est tout à la fois inutile  
et absurde. Didyme (*Scholies H, M et Q*) :  
ἐν τισιν ὑπὸ τοῦτον φέρεται στίχος,  
Οὔτε τι βουλόμενος, ἀλλὰ κρα-  
τερῆς ὑπ' ἀνάγκης, γελοῖως· οὐδεὶς

Καὶ πατέρων τάδε μέλλετ' ἀκουέμεν, οἵτινες ὑμῖν  
 εἰσὶν· ἐπεὶ μάλα πολλὰ πάθον, καὶ ἀπώλεσα οἶκον  
 εὖ μάλα ναιετάοντα, κεχανδότα πολλὰ καὶ ἐσθλά.  
 Ὃν ὄφελον τριτάτην περ ἔχων ἐν δώμασι μοῖραν  
 ναίειν, οἱ δ' ἄνδρες σόοι ἔμμεναι, οἱ τὸτ' ὄλοντο  
 Τροίη ἐν εὐρείῃ, ἐκάς Ἄργεος ἱπποδότοιό.

95

γὰρ μετὰ ἀνάγκης ἀνάσσει χρημάτων.  
 τὸ γὰρ προειρημένον ἱκανὸν ἔχει νοῦν.

94-96. Καὶ πατέρων.... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page; mais il ne dit pas pourquoi. C'est sans doute à cause des difficultés qu'ils présentent à l'interprétation. Mais on va voir que ces difficultés sont plus apparentes que réelles.

94. Τάδε, ces choses. D'après les deux vers qui suivent, il s'agit des causes de la guerre de Troie. Μένελας regrette que ses malheurs personnels aient engendré d'épouvantables catastrophes.

95. Πολλὰ πάθον, *vulgo* πόλλ' ἔπαθον. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche sont les seuls qui aient rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Les longues souffrances dont parle Μένελας sont celles que lui a fait endurer la fuite d'Hélène. Voyez plus haut la note du vers 44 sur Μεγαπένθηρ. Eschyle, qui homérise si souvent, a développé avec une incomparable énergie, dans son *Agamemnon*, le thème simplement indiqué par ces trois mots d'Homère : μάλα πολλὰ πάθον. Ceux qui croient qu'il s'agit ici des maux endurés par Μένελας au siège et après le siège sont dans la plus complète erreur.

95-96. Ἀπώλεσα οἶκον εὖ μάλα ναιετάοντα,... Πάρις et Hélène avaient emporté de Sparte d'immenses trésors, au moins selon Homère. Voyez l'*Iliade*, III, 70, 91 et 458. Ils n'avaient pu les faire parvenir à la mer, sans l'aide d'une partie des gens du palais; et Hélène avait emmené certainement ses femmes avec elle. Il y en a deux qui sont mentionnées dans l'*Iliade* : la vieille fileuse de laine dont Vénus prend la figure, III, 386-389, et Éthra, fille de Πιθήη, III, 444; probablement aussi Clymène, nommée dans le même vers qu'Éthra. Voilà comment Μένελας peut dire que sa maison est restée vide des serviteurs et des objets de prix dont auparavant elle était remplie. C'est pour n'avoir

pas fait attention à la suite des idées, qu'on s'est imaginé que ἀπώλεσα οἶκον se rapportait à la destruction du palais de Priam. Cette absurde interprétation a été adoptée par la plupart des modernes. Elle paraît avoir eu des partisans chez les anciens eux-mêmes. *Scholies* M et V : ἀμφίβολον πότερον τὸν ἑαυτοῦ (οἶκον) ἢ τὸν τοῦ Πριάμου. Eustathe signale pareillement la prétendue amphibologie; et, selon son habitude, il ne prend aucun parti. — Je dois dire que les derniers commentateurs d'Homère ne sont pas tombés dans l'erreur de Mme Dacier, de Dugas Montbel et de tant d'autres traducteurs.

96. Κεχανδότα, *continentem*, qui contenait. Voyez l'*Iliade*, IV, 24; XXIII, 268 et XXIV, 492. — Πολλὰ καὶ ἐσθλά, c'est-à-dire πολλὰ ἐσθλά, beaucoup de bonnes choses : une abondance d'objets précieux.

97. Ὃν, desquelles bonnes choses. Μένελας, dans le pillage de Troie, est rentré en possession de tout ce que lui avait enlevé Πάρις; il a eu de plus sa part du butin conquis; enfin ses longues courses ont été très-fructueuses (voyez plus haut, vers 90-91). Il est donc infiniment plus riche qu'avant l'arrivée de Πάρις à Sparte. Il souhaite par conséquent d'être presque pauvre; car à peine lui resterait-il le dixième de ses biens d'aujourd'hui, s'il n'avait plus que le tiers de ce qu'il possédait alors.

98. Οἱ δ' ἄνδρες, *illi autem viri*, et que les nobles guerriers. C'est un des passages où les traducteurs sont le plus manifestement dans leur tort, en négligeant de rendre le prétendu article. Le sens est mutilé, si l'on ne tient pas compte de l'épithète. — Τότ(ε), alors, c'est-à-dire durant la guerre.

99. Τροίη ἐν εὐρείῃ,... Ce vers était condamné comme inutile par quelques anciens. Mais Aristarque ne l'avait point obélisé, et n'avait émis nulle part aucun doute à son sujet. Didyme (*Scholies* H et M) : ὁβελίζουσι τινὲς τὸν στίχον, λέγοντες αὐ-

Ἄλλ' ἔμπης πάντας μὲν ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων, 100  
πολλάκις ἐν μεγάροισι καθήμενος ἡμετέροισιν,  
ἄλλοτε μὲν τε γόῳ φρένα τέρπομαι, ἄλλοτε δ' αὔτε  
παύομαι· αἰψήρως δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.  
Τῶν πάντων οὐ τόσσον ὀδύρομαι, ἀχνύμενός περ,  
ὥς ἐνός, ὅστε μοι ὕπνον ἀπεχθαίνει καὶ ἐδωδὴν 105  
μνωομένῳ· ἐπεὶ οὔτις Ἀχαιῶν τόσσα μόγησεν  
ὅσσ' Ὀδυσσεὺς ἐμόγησε καὶ ἤρατο. Τῷ δ' ἄρ' ἔμελλεν  
αὐτῷ κήδε' ἔσεσθαι, ἐμοὶ δ' ἄχος αἰὲν ἄλαστον

τὸν εἶναι περιττόν. διὰ μέντοι τῶν Ἀρισταρχείων ὑπομνάτων οὐδὲν φέρεται περὶ τοῦ ἔπους. Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls modernes qui aient tenu compte de l'athétèse. — Ἄργεος ἱπποδότοιο. Il s'agit ici de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse. Voyez la note d'Aristarque sur cette expression, *Iliade*, VI, 452. Ménélas pense naturellement aux hommes de son pays, à ses amis, à ses proches. Mais on ne doit pas supposer qu'il oublie pour cela les guerriers des autres contrées grecques, et surtout ceux de l'Argos des Pélasges, qui avait fourni la plus grande victime du siège, Achille. Nous devons compléter la pensée dont il n'a donné que le premier terme. Quant au sens de Τροίη ἐν εὐρείῃ, je n'ai pas besoin de remarquer qu'il s'agit de la Troade, et non de la ville de Troie. L'épithète suffirait à elle seule pour le démontrer; et l'on se rappelle que c'est à peine s'il y a, chez Homère, deux ou trois passages où Τροίη soit synonyme de Ἴλιος. Voyez la note sur Τροίην, *Iliade*, I, 429. Voyez aussi l'*Iliade*, II, 444 et XXI, 544, et la note d'Aristarque sur ce dernier vers.

400-403. Ἄλλ' ἔμπης... Bekker rejette ces quatre vers au bas de la page; mais c'est par un pur caprice, et personne n'a suivi cet exemple. Rien de sérieux, ni même de spécieux, ne peut motiver une condamnation que Bekker ne daigne pas nous expliquer. Le passage n'a soulevé aucun doute parmi les anciens, et il a été commenté comme authentique par Aristarque et par les hommes de l'école d'Aristarque, notamment par Didyme et Nicanor. Il y a, dans les *Scholies*, une remarque de Nicanor sur la ponctuation du vers 402

et une remarque de Didyme sur l'interprétation du vers 403.

403. Αἰψήρως δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο. Cette proposition n'est pas vraie d'une manière absolue. Si on l'entend comme une maxime générale, Ménélas va se mettre en flagrante contradiction avec lui-même, puisqu'il dira, vers 405, qu'il est en proie jour et nuit à une douleur inconsolable dont Ulysse est depuis dix ans l'objet. Il faut donc restreindre la réflexion de Ménélas à tout ce qui n'est pas Ulysse. C'est ainsi qu'expliquait Didyme; et cette explication est parfaite de tous points. *Scholies V* : ὁ ὑπὲρ τῶν ἄλλων μοι θρήνος ταχέως θραύεται.

404. Τῶν πάντων, génitif causal : sur le sort de tous les nobles guerriers (qui ont péri durant le siège de Troie). Τῶν équivalent à ἐκείνων emphatique.

405. Ἐνός est aussi un génitif causal : sur le sort d'un seul. Ce qui suit montrera que ce guerrier regretté entre tous est Ulysse. — Ἀπεχθαίνει a le sens actif : rend odieux ; fait prendre en horreur. Didyme (*Scholies H, M et Q*) : ἀπεχθαίνειν ποιῇ, ὥς πάντας μὲν ῥ' ἔλπει (*Odyssee*, II, 91 et XIII, 380). Eustathe : μισητὸν ποιῇ. ὅπερ ἐχθραίνειν φασὶν οἱ μεθ' Ὀμηρον. — Il n'y a pas d'autre exemple de cet emploi de ἀπεχθαίρω.

406. Τόσσα μόγησεν, *vulgo* τόσσ' ἐμόγησεν. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche ont rejeté la vulgate, et adopté avant nous l'orthographe d'Aristarque.

407. Ἦρατο, a supporté. Horace, *Épîtres*, I, II, 22, s'est servi du mot *pertulit*, pour peindre l'indomptable énergie d'Ulysse au milieu des plus terribles épreuves.

κείνου, ἔπως δὴ δηρὸν ἀποίχεται· οὐδέ τι ἶδμεν,  
ζῶει ἔγ' ἢ τέθνηκεν. Ὀδύρονται νύ που αὐτὸν 110  
Λαέρτης θ' ὁ γέρων καὶ ἐχέφρων Πηνελόπεια,  
Τηλέμαχος θ', ἐν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ.

Ὡς φάτο· τῷ δ' ἄρα πατρός ὑφ' ἱμερον ὤρσε γόοιο·  
δάκρυ δ' ἀπὸ βλεφάρων χαμάδις βάλε, πατρός ἀκούσας,  
χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖν ἀνασχών 115  
ἀμφοτέρησιν χερσί· νόησε δέ μιν Μενέλαος,  
μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,  
ἥέ μιν αὐτὸν πατρός ἐάσειε μνησθῆναι,  
ἢ πρῶτ' ἐξερέοιτο ἕκαστά τε πειρήσαιο.

Ἔως δ' ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν, 120  
ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑφορόφειο  
ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.

109. Κείνου, génitif causal : au sujet de ce héros.

111. Ὅ est un titre d'honneur, comme dans tous les cas où il est joint à γέρων : le vénérable vieillard. Si Homère avait voulu simplement dire *le vieux Laërte*, il y aurait Λαέρτης τε γέρων, et non Λαέρτης θ' ὁ γέρων.

112. Νέον, adverbe : depuis peu. Didyme (*Scholies* M et Q) : νεωστὶ γεγονότα· ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι (IX, 446. Voyez la note sur ce vers) νέον ἡβώοντα, τουτέστι νεωστὶ ἡβώοντα. Télémaque était encore dans les langes, quand son père se décida à rejoindre les confédérés. On connaît la légende où cet enfant au maillot joue un rôle, et démasque la folie simulée d'Ulysse.

113. Πατρός, génitif causal : au sujet de (son) père.

114. Πατρός ne dépend point de ἀκούσας. Il équivaut à περὶ πατρός, sous-entendu τι, ou plutôt λόγον. — On peut, si l'on veut, voir une intention poétique dans la répétition du mot πατρός. Bothe : « ἐμψατικῶς ingeminat nomen patris celebrissimi. » Mais je crois, pour ma part, qu'il n'en est rien.

115. Ἄντ' est pour ἄντα, et ὀφθαλμοῖν est au génitif. Voyez, I, 334, ἄντα παρειαῶν σχομένη.... κρήδεμνα. — Ὀφθαλμοῖν. Ancienne variante, ὀφθαλμοῖσιν.

Avec cette leçon, ἄντα serait adverbe, et le datif dépendrait de ἀνασχών.

116. Νόησε, devina. Le mot πατρός du vers suivant ne laisse aucun doute sur le sens. Ménélas sait qui est son hôte, dès qu'il a vu les larmes et le geste de Télémaque. Voyez plus bas, vers 148-154.

119. Πειρήσαιο, *exploraret*, chercherait à bien connaître. On peut traduire aussi par *tentaret*, d'après l'exemple de Salluste, *Catilina*, XVII : *alios tentare*, sonder les autres. Ancienne variante, μυθήσαιο. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἐνιοι ἐξ γράφουσι κακῶς, μυθήσαιο. Il est évident, en effet, que cette leçon est mauvaise. Ménélas demanderait les détails et ne les dirait point ; il ferait seulement des questions multipliées. On trouve le verbe πειράομαι, VI, 126, dans le même sens qu'il a ici : approfondir.

120. Ἔως δ' ταῦθ' ὥρμαινε.... Voyez, dans l'*Iliade*, I, 193 et les notes sur ce vers.

121. Δ(ε) équivaut à τότε : alors.

122. Χρυσηλακάτῳ, aux flèches d'or. Voyez la note du vers XVI, 183 de l'*Iliade*. Ces flèches d'or, selon quelques Alexandrins, n'étaient autre chose que les rayons de la lune. *Scholies* E : τῇ λαμπρᾷ καὶ χρυσαυγείᾳ ἡλακάτας ἦτοι ἀκτῖνας ἔχουσιν. Mais l'Artémis d'Homère n'est point une personnification de la lune. Voyez la note sur Ἀρτεμὶς ἔκτα, *Iliade*, VI, 205.

Τῇ δ' ἄρ' ἄμ' Ἀδρήστη κλισίην εὐτυχτον ἔθηκεν ·

Ἀλκίππη δὲ τάπητα φέρειν μαλακοῦ ἐρίοιο ·

Φυλῶ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τόν οἱ ἔδωκεν

125

Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ, δς ἔναι' ἐνὶ Θήβης

Αἰγυπτίης, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται ·

δς Μενελάῳ δῶκε δὺ' ἀργυρέας ἀσαμίνθους,

δοιούς δὲ τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα.

Χωρὶς δ' αὖθ' Ἑλένη ἄλοχος πόρε κάλλιμα δῶρα ·

130

123. Ἄμ' Ἀδρήστη. Ancienne variante, ἄμα δρήστη. *Scholies* H et M : τρισσύλλαβος τὸ Ἀδρήστη, ὡς Ἡρωδιανὸς καὶ Ἀρίσταρχος, καὶ κύριον ἀκουστέον. τινὲς δὲ δρήστη, οἷον εἰ θεράπαινα. Il est évident qu'il faut ici un nom propre, puisque les deux autres suivantes sont nominativement désignées. — Il est à remarquer qu'aucune de ces trois suivantes n'a paru dans l'*Iliade*. Les Alexandrins raffinaient là-dessus, et ils disaient : « La femme légitime réconciliée avec son époux ne saurait décemment se faire accompagner des complaisantes qui avaient favorisé et accompagné la fuite de la femme adultère. » *Scholies* M, Q et R : σημειωτέον καὶ τὰ περὶ τῶν θεραπαινῶν. ἄλλαι μὲν γὰρ ἐν Ἰλιάδι, ἄλλαι δὲ νῦν. οὐ γὰρ εὐπρεπὲς τὰς μετεχούσας ἀμαρτήματος ἐπιτρέπειν συνεῖναι τῇ γυναικί. Mais deux des suivantes mentionnées dans l'*Iliade* étaient déjà de vieilles décrépites, et la troisième, Clymène, n'était probablement qu'une vieille aussi, bien qu'un peu moins surannée qu'Éthra et la bonne fileuse. Elles sont mortes aujourd'hui, ou bien, si elles vivent, elles ne vivent guère. Rien ne serait plus invraisemblable que leur retour en scène après dix ans écoulés. — Κλισίην équivalant ici à κλισμόν : un siège à dossier ; un fauteuil. Ce qui le prouve, c'est ce qu'on va lire un peu plus bas, vers 138 : ἔξετο δ' ἐν κλισμῷ. Il y a un autre passage, XIX, 55, où κλισίη est pareillement synonyme de κλισμός. Le sens propre de κλισίη, d'après l'étymologie (κλίνω, κλίσις), est extrêmement vague : endroit où l'on peut s'appuyer ou se coucher ; et l'acception *fauteuil* est plus rapprochée de la source que les acceptions usuelles : baraque de bois (*vulgo* tente), cabane de berger, hutte quelconque. Didyme (*Scholies* H et M) : ὅν ἀλλαχοῦ δι' ἐτέρων κλισμὸν ὀνο-

μάζει · ἔστι δὲ θρόνος ἀνάκλιντρον ἔχων. *Scholies* V : δίφρον ἀνάκλιτον ἔχοντα. — Εὐτυχτον. Bekker, εὐπτυχτον, correction de pure fantaisie, et qui ne donne aucun sens raisonnable : qu'est-ce que les *plis* d'un fauteuil ? Et remarquez que si Homère dit πτυχτός, il n'a employé nulle part εὐπτυχτος. Ameis est le seul éditeur qui ait adopté la correction de Bekker.

126. Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ. Ces personnes égyptiennes, qui portent des noms grecs, sont évidemment des êtres tout à fait imaginaires.

127. Αἰγυπτίης. Voyez plus haut, vers 83, la note sur Αἰγυπτίους. — Πλεῖστα... κτήματα. Achille, dans l'*Iliade*, IX, 381-382, parle aussi de l'opulence de Thèbes d'Égypte, et exactement dans les mêmes termes qu'ici. Le vers 382 ne diffère même de celui-ci que par la terminaison du premier mot : Αἰγυπτίας, au lieu de Αἰγυπτίης.

128. Ἀργυρέας ἀσαμίνθους. Il est difficile de croire que le mot ἀσαμίνθους désigne ici des baignoires proprement dites. C'est bien assez qu'il s'agisse de lavabos plus ou moins grands et massifs. En tout cas, ce n'est pas dans ces deux baignoires d'argent que se sont baignés Télémaque et Pisistrate. Voyez plus haut la note du vers 48.

129. Τάλαντα. On ignore quel était le poids qu'Homère appelait un talent. On peut même dire que le mot talent, c'est-à-dire *pesée*, n'a eu de sens précis que bien des siècles après Homère, quand les espèces monnayées avaient une valeur à peu près fixe. Encore le talent variait-il, aux temps historiques, d'une contrée de la Grèce à une autre. *Scholies* E : τὸ τάλαντον ἦν παρὰ τοῖς ἀρχαίοις σταθμὸς ποσὸς ἀόριστος.

130. Ἄλοχος, l'épouse, c'est-à-dire Alcandré.



χρυσέην τ' ἤλακάτην τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν  
ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράαντο.

Τόν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλῶ παρέθηκε φέρουσα,  
νήματος ἀσκητοῖο βεβυσμένον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ  
ἤλακάτη τετάνυστο, ἰοδνεφές εἶρος ἔχουσα.

135

131. Χρυσέην, dissyllabe par synizèse. — Τάλαρον. C'est la même corbeille à ouvrage dont il a été question au vers 125, et dont Homère n'avait pas donné alors la description. — Ὑπόκυκλον, à roulettes. C'est ainsi que l'entendent, et avec raison, les derniers commentateurs. Le mot ὑπόκυκλος, formé comme ὑπόρρηνος (*Iliade*, X, 216), doit s'expliquer de la même façon, à moins de nier les règles de l'analogie. C'est Hayman qui fait cette remarque. Aussi traduit-il : *having κύκλοι under it*, i. e. *on wheels*. Mais nous avons mieux que cette induction, pour déterminer le vrai sens de ὑπόκυκλον : c'est le vers où il s'agit des roulettes qui rendaient mobiles les trépieds de Vulcaïn, *Iliade*, XVIII, 375 : Χρύσεια δέ σφ' ὑπὸ κύκλα ἐκάστω πυθμένι θῆκεν. Nous avons aussi la tradition alexandrine dans Apollonius et dans les *Scholies*. Ceux qui disent que cette corbeille à roulettes est une idée bizarre, et qui manque de vraisemblance, n'y ont pas mûrement réfléchi. La corbeille est lourde, puisqu'elle est en métal. On la pose à terre, à côté de la fileuse. Il faut que la fileuse puisse la rapprocher sans effort, soit avec la main, soit avec le pied ; et c'est à quoi servent les roulettes. L'interprétation vulgaire, κυκλοτερῆ, n'a pas seulement le tort d'être tout arbitraire, elle manque absolument de précision. Voyez les traducteurs : les uns font la corbeille ronde ; les autres la font ovale ; d'autres, pour tenir compte du composant ὑπό, la font arrondie en dessous ; etc. C'est Eustathe qui leur a fourni l'occasion de ces exercices variés. Mais je dois dire qu'Eustathe, qui n'invente jamais rien, avait trouvé son κυκλοτερῆ dans des notes plus ou moins antiques. Les *Scholies* M et Q, après avoir donné l'explication véritable, ajoutent : ἡ περίκυκλον, ὃ ἐστι κυκλοτερῆ. Les *Scholies* E ne se servent point du même mot, mais elles expriment la même chose : στρογγυλοειδῆ.

132. Χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράαντο,

et les bords (de la corbeille) avaient une frange d'or artistement façonnée. Si l'on joint ἐπὶ au verbe, il faut lui conserver son sens adverbial : *supra*, c'est-à-dire *superiore parte*, à la partie supérieure. Mais il vaut mieux l'expliquer à part ; il donne plus nettement l'idée de frange, et le verbe reste dans sa signification habituelle : *perfecta erant*. C'est ainsi que faisaient les Alexandrins. *Scholies* H et Q : κεκράαντο, ἀντὶ τοῦ ἀπήρτιστο ἢ κεκράαστο. Si le verbe est là expliqué à part, c'est que ἐπὶ a été pris comme adverbe.

134. Νήματος, de filage, c'est-à-dire de laine filée. On a vu le pluriel de ce mot, II, 98, à propos des travaux de Pénélope. — Βεβυσμένον dit plus que *repletum*. C'est *refertum, confertum*. Les écheveaux et les pelotons sont tassés dans la corbeille ; il y en a autant qu'on a pu y en faire entrer en les pressant. Eustathe : βεβυσμένος δὲ ὁ γέμων καὶ μετὰ ὠθισμοῦ τινὸς μιστός, παρὰ τὸ βύω. — Αὐτῷ. Anciennes variantes, αὐτοῦ et αὐτόν.

135. Ἠλακάτη τετάνυστο, *colas extensus erat*, était posée une longue quenouille. Il faut tenir compte de l'idée de longueur contenue dans le verbe. Voyez, I, 138, la note sur ἐτάνυσσε τράπεζαν. Voyez aussi l'*Iliade*, I, 486 et VIII, 69, et, à ces vers, les notes sur ὑπὸ.... τάνυσσαν et ἐτίτανε. Si Homère avait dit ἐκείτο, l'expression serait inexacte ; car il n'y a qu'une partie de la quenouille qui pose sur la corbeille, ou plutôt sur la laine filée dont la corbeille est pleine, et les deux bouts de la quenouille s'allongent bien au delà de la frange d'or. Eustathe, qui donne une explication très-mauvaise de τετάνυστο, a eu du moins le bon sens d'ajouter, d'après quelque source excellente : ἴσως δὲ καὶ μῆκος αὐτῆς ἢ λέξις δηλοῖ. C'est donc aux Alexandrins, et probablement à Aristarque, qu'on doit rapporter l'honneur d'avoir déterminé la valeur de τάνυω et τιταίνω, dans les phrases que Dübner se vantait d'avoir le premier complètement

Ἔζετο δ' ἐν κλισμῷ, ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν.

Αὐτίκα δ' ἥγ' ἐπέεσσι πόσιν ἐρέεινεν ἕκαστα·

Ἴδμεν δὴ, Μενέλαε Διοτρεφές, οἵτινες οἶδε  
ἀνδρῶν εὐχετόωνται ἱκανέμεν ἡμέτερον δῶ;

Ψεύσομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω; κέλεται δέ με θυμός.

140

Οὐ γάρ πώ τινά φημι εἰκότα ὧδε ιδέσθαι,

οὔτ' ἀνδρ' οὔτε γυναῖκα (σέβας μ' ἔχει εἰσορόωσαν),

ὥς δδ' Ὀδυσσῆος μεγαλήτορος υἱὶ ἔοικεν,

interprétées. Voyez la scholie citée dans la note I, 138 sur ἐτάνυσσε τράπεζαν. — Ἰοδνεφές, de couleur violet sombre, c'est-à-dire teinte en pourpre. *Scholies B* : βεδαμμένον πορφυροῦν. Quelques-uns traduisaient Ἰοδνεφές par μέλαν, qui force le sens, et qui ne rend qu'un des deux composants du mot (δνοφός). Hélène n'a aucune raison de filer de la laine destinée à faire des habits de deuil. Peu importe qu'il y ait des violettes noires. Il y en a aussi de blanches. Laissons-là les exceptions, et ne pensons qu'à la violette ordinaire. Je rappelle ici que la pourpre des anciens n'était pas le rouge écarlate, mais le rouge brun et même noirâtre.

136. Ἔζετο δ' ἐν κλισμῷ. Voyez plus haut la note du vers 123 sur κλισίην.

138. Ἴδμεν δὴ, savons-nous bien? c'est-à-dire sais-tu bien? car Hélène ne peut parler pour elle-même. Elle suppose que Ménélas, soit par des questions, soit autrement, a appris qui étaient les deux étrangers. Et en effet, Ménélas a deviné Télémaque. Le mot δὴ, selon quelques-uns, équivaut ici à ἤδη. Il vaut mieux, je crois, le prendre tel qu'il est, et notre mot *bien* le traduit parfaitement.

139. Εὐχετόωνται. Ancienne variante, εὐχετόωντο. Cette leçon est mauvaise, puisque Ménélas n'a point encore fait la question *qui êtes-vous?* et qu'Hélène ignore si cette question a été faite ou ne l'a pas été.

140. Ψεύσομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω; vais-je me tromper, ou dire la vérité? Ancienne variante, ψεύσομαι; ἢ ἔτυμον ἐρέω. Avec cette leçon, Hélène disait : « Vais-je me tromper? Non certes! » car elle affirmait d'avance la vérité de l'induction qu'elle va faire. C'est Aristophane de Byzance qui a

fixé la vraie écriture. Hérodien (*Scholies H, M, Q et R*) : Ἀριστοφάνης οὐκ ἀποφαντικῶς, ἀλλ' ἐν ἡθει. οὐκ ἀναγκαῖον δὲ περισπᾶσθαι τὸν ἦ. ὁ γὰρ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν· εἴτε ψεύσομαι εἴτε ἀληθεύσω, ὁμῶς ἐρῶ. Cette ponctuation et cette accentuation sont bien préférables; car l'affirmation φημί suffit amplement à elle seule. Voici la suite des idées : « Illusion ou vérité, il y a une chose qui me frappe, et cette chose, je ne puis m'empêcher de la dire; c'est qu'un de ces deux jeunes hommes est tout le portrait d'Ulysse, et qu'il ne peut être que Télémaque. » — Κέλεται δέ με θυμός, sous-entendu λέγειν : mais (mon) cœur m'invite à parler.

141. Ὡς δδ' se rapporte à εἰκότα : *adeo similem*, d'une si parfaite ressemblance. — Ἰδέσθαι a le sens actif : *vidisse*, avoir vu. Ancienne variante, γενέσθαι. Avec cette leçon, le sujet serait τινά.

143. Ὁδ(ε), celui-ci. Hélène montre du doigt Télémaque. — Ὀδυσσῆος... υἱὶ ἔοικεν. Il y a une ellipse dans la pensée et dans la phrase; mais cette ellipse est facile à remplir. Au lieu de dire que le jeune homme ressemble trait pour trait à Ulysse, et qu'il est assurément Télémaque, Hélène dit qu'il ressemble à Télémaque, parce qu'il n'y a qu'un fils qui puisse être à tel point le portrait d'un autre homme. Elle n'a jamais vu Télémaque; mais il est tout naturel, dès que le jeune homme ressemble à Ulysse, qu'elle pense incontinent à Télémaque et prononce son nom. C'est l'instinct qui parle; mais rien au fond n'est plus logique. *Scholies E* : οὐ Τηλέμαχον εἰδυῖα ταῦτα λέγει, ἀλλ' ἐκ τοῦ χαρακτῆρος τοῦ Ὀδυσσέως. — Μεγαλήτορος. Ancienne variante, ταλασίφρωνος, leçon adoptée par Bekker et Ameis.



Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ  
 κεῖνος ἀνὴρ, ὅτ' ἐμεῖο κυνώπιδος εἶνεκ' Ἀχαιοὶ 145  
 ἦλθεθ' ὑπὸ Τροίην, πόλεμον θρασὺν ὀρμαίνοντες.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·  
 Οὔτῳ νῦν καὶ ἐγὼ νοέω, γύναι, ὥς σὺ εἶσκεις·  
 κείνου γὰρ τοιοῖδε πόδες, τοιαῖδε τε χεῖρες,  
 ὀφθαλμῶν τε βολαί, κεφαλὴ τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται. 150  
 Καὶ νῦν ἦτοι ἐγὼ μεμνημένος ἄμφ' Ὀδυσῆϊ  
 μυθεόμην, ὅσα κεῖνος οἰζύσας ἐμόγησεν  
 ἄμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ὁ πικρὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶδεν,  
 χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖν ἀνασχών.

Τὸν δ' αὖ Νεστορίδης Πεισίστρατος ἀντίον ἤυδα· 155  
 Ἀτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,  
 κείνου μέντοι ὅδ' υἱὸς ἐτήτυμον, ὥς ἀγορεύεις·  
 ἀλλὰ σάοφρων ἐστὶ, νεμεσσᾶται δ' ἐνὶ θυμῷ,

144. Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε.... Voyez plus haut le vers 112 et la note sur ce vers.

145. Κυνώπιδος. Hélène se donne la même épithète, *Iliade*, III, 180, quand elle parle à Priam. Dans son discours à Hector, VI, 344-358, elle se nomme *chiennne* au propre, et par deux fois, vers 344 et 356. Cette persistance de remords lui fait d'autant plus d'honneur, qu'elle a été une victime des artifices de Vénus, et que Ménélas lui a depuis longtemps pardonné son crime involontaire. Les anciens ont remarqué la délicatesse du moyen par lequel Homère nous rend sympathiques à la femme dont le cœur du moins est resté pur dans les plus condamnables déportements. *Scholies E* : ὁ ποιητὴς ὑπεραπολογεῖται Ἐλένης ἀεί. — Quelques modernes ont contesté les vers 145-146, à cause de ce qu'ils nomment l'inconvenance de κυνώπιδος. Cette athétèse est absurde.

146. Ἦλθε(τε). Ancienne variante ἦλθον. La vulgate est bien plus poétique, et s'entend tout aussi bien.

149. Κείνου, comme plus haut κεῖνος ἀνὴρ, se rapporte à Ulysse. — Τοιοῖδε, sous-entendu εἰσί, ou plutôt ἦσαν, car Ulysse n'est plus jeune, et Ménélas ne l'a pas vu depuis dix ans : il ne peut s'agir que d'Ulysse dans la fleur de l'âge, tel par

exemple qu'il était quand il rejoignit les confédérés à Aulis. L'identité extérieure du père et du fils peut sembler assez extraordinaire ; mais nous n'avons pas à chicaner le poète sur le plus ou moins. Ces détails reviennent, en définitive, à ceci : « Notre hôte, des pieds à la tête, me rappelle Ulysse. » *Scholies H* : τὸ δὲ λεγόμενον, ἐκ ποδῶν εἰς κεφαλὴν. La ponctuation de la phrase, dans les éditions, est insuffisante. Ménélas doit faire une pause légère à chaque trait caractéristique. Nicanor (*Scholies M*) : καθ' ἓν δὲ διασταλτέον πόδες, χεῖρες, βολαί.

150. Κεφαλὴ τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται, et la chevelure qui couronnait sa tête. C'est un ἓν διὰ δυοῖν. Sans cela, Nicanor aurait dit de mettre une virgule après κεφαλὴ τ(ε). La tête, prise à part, ne donnerait qu'une idée très-vague, au lieu que tout, de la sorte, est parfaitement précis.

151. Νῦν, maintenant, c'est-à-dire tout à l'heure : il n'y a qu'un instant.

154. Χλαῖναν πορφυρέην.... Voyez plus haut le vers 115 et les notes sur ce vers.

158-160. Ἀλλὰ σάοφρων ἐστὶ,... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation des diascévastes. Voici les raisons qu'ils donnaient pour motiver l'athétèse : « Tout ce que dit là Pimistrat

ὥδ' ἐλθὼν τὸ πρῶτον, ἐπεσβολίας ἀναφαίνειν  
ἅντα σέθεν, τοῦ νῶϊ θεοῦ ὥς τερπόμεθ' αὐδῇ.

160

est inutile; et Pisistrate, en le disant, dépasse les intentions de Nestor, et sort de son propre caractère. Un jeune homme n'a ni droit ni mission pour se faire le pédagogue d'un ami de son âge. Télémaque n'a nul besoin d'être un orateur habile, puisqu'il vient, non point pour conférer longuement avec Ménélas, mais pour lui demander s'il sait ce qu'est devenu Ulysse : c'est là l'unique but du voyage conseillé par Nestor. Enfin il y a, dans les trois vers, une expression qui n'est point homérique, et une autre expression qui est ridicule. » *Scholies* H, M, Q et R : παρὰ τὰ πάτρια, καὶ οὐχ ἀρμόττοντα τῷ Πεισιστράτου προσώπῳ. καὶ τὸ νεμεσσᾶται ἀντὶ τοῦ αἰδεῖται οὐχ Ὀμηρικῶς. καὶ αἱ ἐπεσβολιαί δὲ γέλοισιν. ὅθεν Ζηνόδοτος μεταποιεῖ ἐπιστομίας ἀναφαίνειν. ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς, ὥς περιττοὶ καὶ ὑπὸ νέου παντάπασιν λέγεσθαι ἀπρεπεῖς. ἄλλως τε οὐδὲ συμβουλευσόμενος τῷ Μενελάῳ πάρεστιν, ἀλλ' εἴ τινα οἱ κληηδόνα πατρὸς ἐνίσποι (voyez plus loin, vers 317). Cette athétèse n'est point d'Aristarque, mais de Rhianus. On vient de voir que Zénodote lui-même ne changeait dans le texte qu'un seul mot. Mais Rhianus avait été jusqu'à supprimer les trois vers. Didyme (*Scholies* H) : οὐκ ἐφέροντο ἐν τῇ Ῥιανοῦ οἱ τρεῖς στίχοι. Il suffit de se souvenir que Télémaque est en proie à une émotion extrêmement vive, pour excuser Pisistrate de parler comme il fait. Non, certes, Nestor n'a point chargé son fils d'être autre chose que le compagnon de voyage de Télémaque; mais, quand Télémaque est hors d'état de bien retrouver ses idées, Pisistrate ne fait que son devoir d'ami en expliquant d'une façon honorable l'apparente étrangeté de ce silence. On verra tout à l'heure que les autres reproches de Rhianus ou de ceux qui approuvaient l'athétèse de Rhianus, ne sont pas mieux fondés. — Une erreur de chiffre, dans les *Scholies* M et R (ε au lieu de γ), a fait croire à quelques modernes que cinq vers étaient compris dans la condamnation signalée par le mot ἀθετοῦνται, ce qui est inadmissible. Dindorf : « Cor- « rexi ex scholio præcedente (note de Di- « dyme); nam tres tantum versus 158-160 « abesse possunt. » — 158. Σαόφρων, sana

mente præditus, c'est-à-dire ici *modestus*. Notre mot *sage*, et surtout notre expression *bien sage*, se prennent assez souvent dans le sens de *modeste*, ou, si l'on veut, de *réserve*, d'homme en garde contre lui-même. — Νεμεσσᾶται, *veretur*, il craint. Quoi qu'en disent les *Scholies* H, M, Q et R, ce n'est pas le seul passage d'Homère où le verbe νεμεσάομαι ait une signification très-adoucie. On va voir un peu plus bas, vers 195, νεμεσσῶμαι pour αἰδοῦμαι, comme ici νεμεσσᾶται est pour αἰδεῖται. De même on a vu, *Iliade*, XVI, 544, νεμεσσήθητε dans le sens de *vereamini*, car il s'agit là d'un devoir commandé par l'honneur.

159. Ὡδ(ε), *sic*, comme cela est en effet. Cet adverbe sert à insister sur ἐλθὼν τὸ πρῶτον, qui sert lui-même à rendre compte de l'excessive réserve de Télémaque. La traduction *huc* est fautive, car ὦδε, chez Homère, n'est jamais un adverbe de lieu. Voyez particulièrement la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — Ἐπεσβολίας. Zénodote, comme on l'a vu plus haut dans la note 158-160, changeait ce mot en ἐπιστομίας. Il est certain que ἐπεσβολίας est un ἀπαξ εἰρημένον. Mais il y a ἐπεσβόλος dans l'*Iliade*, II, 275, et exactement avec le sens concordant à celui du substantif ἐπεσβολή (action de lancer des paroles irréfléchies); car il s'agit d'un bavard impudent, de Thersite en personne. Quand même cet adjectif n'existerait point, ce ne serait encore ni un motif de suspicion contre le vers où se trouve ἐπεσβολίας, ni une raison de remplacer dans le texte un mot qui s'explique de lui-même, qui est tout à fait dans la situation, et dont la correction de Zénodote n'est qu'un vague et obscur équivalent. — Ἀναφαίνειν, *proferre*, de laisser apparaître. Le sens que nous donnons à notre verbe *proferre* serait trop précis dans ce passage. On a vu, *Iliade*, I, 87, θεοπροπίας ἀναφαίνεις : tu révéles les volontés divines. Cet exemple est tout à fait analogue à celui-ci. Il faut sous-entendre, comme ici : en se servant de la voix.

160. Τοῦ... αὐδῇ, *cujus voce*, de la voix de qui. — Νῶϊ, *ambo nos*, nous deux, c'est-à-dire Télémaque et moi. — Θεοῦ ὥς, sous-entendu αὐδῇ.

Αὐτὰρ ἐμὲ προέηκε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,  
τῷ ἅμα πομπὸν ἔπεσθαι· ἐέλδετο γάρ σε ιδέσθαι,  
ὄφρα οἱ ἧ τι ἔπος ὑποθήσεται ἢ τι ἔργον.

Πολλὰ γάρ· ἄλγε' ἔχει πατὴρ παῖς οἰχομένοιο  
ἐν μεγάροις, ὃ μὴ ἄλλοι ἀοσσητῆρες ἔωσιν,  
ὥς νῦν Τηλεμάχῳ ὁ μὲν οἴχεται, οὐδέ οἱ ἄλλοι  
εἶσ' οἳ κεν κατὰ δῆμον ἀλάλκοιεν κακότητα.

165

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·  
ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ φίλου ἀνέρος υἱὸς ἐμὸν δῶ  
ἵκεθ', δς εἵνεκ' ἐμεῖο πολέας ἐμόγησεν ἀέθλους·  
καί μιν ἔφην ἐλθόντα φιλησέμεν ἔξοχον ἄλλων  
Ἀργείων, εἰ νῶϊν ὑπεῖρ ἅλα νόστον ἔδωκεν  
νηυσὶ θεῶσσι γενέσθαι Ὀλύμπιος εὐρύοπα Ζεὺς.  
Καί κέ οἱ Ἄργεϊ νάσσα πόλιν καὶ δώματ' ἔτευξα,  
ἐξ Ἰθάκης ἀγαγὼν σὺν κτήμασι καὶ τέκεϊ ὦ

170

175

162. Τῷ désigne Télémaque. — Ἐέλδετο. Zénodote, ὅτετο. Cette correction est détestable; car Télémaque savait parfaitement qu'en venant à Sparte, il y verrait Ménélas. La vulgate a de plus le mérite d'expliquer pourquoi Télémaque est venu. Didyme (*Scholies H*) : Ζηνόδοτος ὅτετο, κακῶς.

164. Πατρός, génitif causal. C'est l'absence du père qui est cause des malheurs de l'enfant. Si l'on rapportait πατρός à παῖς, on ôterait à l'expression toute son énergie.

165. Ἐν μεγάροις doit être joint à ἄλγε' ἔχει. — Μὴ ἄλλοι, dissyllabe par synizèse. On prononçait μάλλοι. Il faut entendre à part ἄλλοι et ἀοσσητῆρες : d'autres (que lui-même comme) défenseurs. L'enfant est seul.

166. Ὅ, lui, c'est-à-dire le père. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Télémaque. Nicanor (*Scholies H*) : ἐγκλιτικὴ νῦν ἐστὶν ἡ οἱ· διὸ τοῦ συνδέσμου φυλακτέον τὸν τόνον (l'aigu sur la finale de οὐδέ).

167. Κατὰ δῆμον, *in populo*, dans le peuple (d'Ithaque).

168. Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος. Ancienne variante, τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας.

170. Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote écrivait πολεῖς.

171. Ἐξοχον ἄλλων. Ancienne variante, ἔξοχα πάντων.

172-180. Ἀργείων, εἰ νῶϊν.... Payne Knight a supprimé ces neuf vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. Aucun éditeur, ni avant ni après eux, n'a suspecté ce passage. On va voir, par les notes, qu'il n'y a aucune raison sérieuse de taxer d'absurdité le projet de Ménélas.

174. Κε.... νάσσα, j'aurais fait habiter, c'est-à-dire j'aurais donné pour y établir son séjour. La traduction *condidissem* est inexacte, puisque la ville existe déjà, et qu'il ne s'agit que d'en remplacer les habitants par d'autres habitants. — Ἄργεϊ, comme ἐν Ἄργεϊ : dans l'Argos (des Achéens), c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez plus haut, vers 99, la note sur Ἄργεος ἱπποδόσιοι. — Δώματ' ἔτευξα. Ménélas voulait que rien ne manquât à la ville destinée à l'honneur de devenir une cité royale; mais le palais du roi était la seule construction à faire.

175. Ἐξ Ἰθάκης ἀγαγὼν. Ménélas ne dit point comment il s'y serait pris pour déterminer Ulysse à changer de patrie. Il est évident que l'appât mis en œuvre aurait été la beauté de la ville offerte en cadeau et la richesse de son territoire; car il n'y avait personne, dans l'hypothèse de Méné-

καὶ πᾶσιν λαοῖσι, μίαν πόλιν ἐξαλαπάξας,  
 αἱ περιναιετάουσιν, ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ.  
 Καί κε θάμ' ἐνθάδ' ἐόντες ἐμισγόμεθ'· οὐδέ κεν ἡμέας  
 ἄλλο διέκρινεν φιλέοντέ τε τερπομένω τε,  
 πρὶν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.  
 Ἀλλὰ τὰ μὲν που μέλλεν ἀγάσσεσθαι θεὸς αὐτός,  
 ὃς κεῖνον δύστηνον ἀνόστιμον οἶον ἔθηκεν.

180

las, qui pût empêcher Ulysse de vivre en paix à Ithaque. Didyme (*Scholies* H et Q) : ὥστε χώραν εὐδαίμονα ἀντὶ τῆς λυπρᾶς ἐκείνης ἀνταλλάξασθαι. τὸ γὰρ μόνον μετοικῆσαι ὁμοιον φυγῆς. Les exemples de transplantations de ce genre n'étaient pas rares chez les anciens.

176. Ἐξαλαπάξας, ayant dépeuplé, c'est-à-dire ayant fait évacuer. Ce qui suit montre le sens adouci du mot dans ce passage. Ménélas n'avait qu'à rendre possible l'établissement des Ithaciens; et un roi n'extermine pas ses sujets pour le seul plaisir de les exterminer. Les habitants auraient été simplement transportés ailleurs. *Scholies* B et E : τὸ δὲ ἐξαλαπάξας οὐκ ἔστι νῦν πορθήσας, ἀλλ' ἀπλῶς κενώσας, καὶ μεταστήσας τοὺς ἐνοικοῦντας εἰς ἕτερον τόπον. ἀπίθανον γὰρ τὸ ἐξαλαπάξας ἐπὶ τῶν ὑποτεταγμένων πόλεων. Nous n'avons pas à juger le procédé sommaire par lequel Ménélas se proposait de mettre une de ses villes à la disposition d'Ulysse. Le droit, dans les temps héroïques, n'était guère que le droit de la force; et cela suffit. Ménélas parle de ce qui nous semble abominable, comme de la chose la plus naturelle du monde : qui sait si, vu l'intention, il ne se croyait pas, pour ce fait même, digne des plus grands éloges?

177. Αἱ περιναιετάουσιν, (*earum*) quæ circumhabitantur, de celles qui sont voisines (de Sparte). Il s'agit des villes de la vallée de l'Enrotas, et particulièrement d'Amycées, de Pharis et de Brysées. Voyez les vers II, 584-585 de l'*Iliade* et les notes sur ces cinq vers. — On a vu le verbe περιναιετάω, II, 66, dans le sens actif. Ici il est dans le sens passif. Le simple ναιετάω s'emploie indifféremment des deux manières; et vaut de même. — Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ. Quelques-uns cherchent finesse,

et veulent que Ménélas ait eu deux sortes de villes : les unes, les plus proches, qu'il gouvernait lui-même; les autres, les plus éloignées, qu'il gouvernait par des délégués. Mais le royaume de Ménélas était fort peu étendu; et les villes les plus éloignées de Sparte n'en étaient qu'à quelques lieues. Voyez le passage de l'*Iliade* cité plus haut. Le roi gouvernait tout lui-même. Traduisons donc simplement : *et qui sont sous ma loi*; car il y avait des villes assez voisines de Sparte qui n'appartenaient point à Ménélas : ainsi celle de Phères. Voyez la note III, 486 sur Φηράς. *Scholies* B et E : ἀπὸ τῶν πόλεων ἐκείνων, αἵτινες ὑπ' ἐμοῦ βασιλεύονται.

178. Ἐνθάδ(ε), ici, c'est-à-dire dans ce pays-ci : en Laconie. Ils se seraient vus souvent à Sparte, mais non moins souvent dans la ville d'Ulysse. *Scholies* M et Q : οὐκ ἐν τῇ Σπάρτῃ, ἀλλ' ἐν ὅλῃ τῇ χώρᾳ. Cette note est mal rédigée; mais on voit parfaitement ce qu'elle veut dire. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

181. Ἀγάσσεσθαι. Ancienne variante, ἀγάσασθαι. Ici le verbe ἄγαμαι signifie envier, ne point accorder; et ce n'est pas le seul endroit d'Homère où il ait ce sens. Voyez la note du vers XVII, 71 de l'*Iliade*.

182. Ὅς κεῖνον δύστηνον.... Bothe voit une intention poétique dans la monotonie des quatre désinences successives : « Ho- « mæoteleuton ingratum in re ingrata. » Mais aucune des quatre finales n'est accentuée, aucune ne sonnait dans la prononciation; et l'harmonie expressive signalée par Bothe est une pure illusion de son œil. — Ἀνόστιμον. Le mot ἀνόστιμος ne se trouve nulle part ailleurs chez Homère; mais νόστιμος y est fréquent dans l'*Odyssée*; et l'on verra, XXIV, 528, ἀνόστους, accusatif de ἀνοστος, identique pour le sens à ἀνόστιμος : *reditus expers*, privé du retour.

Ὡς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἱμερον ὤρσε γόοιο.  
 Κλαῖε μὲν Ἀργεῖη Ἑλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα,  
 κλαῖε δὲ Τηλέμαχος τε καὶ Ἀτρεΐδης Μενέλαος· 185  
 οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτῳ ἔχεν ὅσσε·  
 μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,  
 τὸν ῥ' Ἡοῦς ἔκτεινε φαιινῆς ἀγλαὸς υἱός·  
 τοῦ δ' ἐπιμνησθεὶς ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·

Ἀτρεΐδῃ, περὶ μὲν σε βροτῶν πεπνυμένον εἶναι 190  
 Νέστωρ φάσχ' ὁ γέρων, ὅτ' ἐπιμνησαίμεθα σείο

184. Κλαῖε μὲν.... Homère ne dit point pourquoi Hélène pleure; mais il n'a pas besoin de le dire : le caractère qu'il a donné à son héroïne explique les larmes qu'elle répand, puisqu'elle s'accuse d'être l'auteur de tous les maux dont les Grecs ont souffert. D'ailleurs elle est femme, partant sujette aux émotions vives; et la douleur de Ménélas suffirait à elle seule pour amener les larmes dans les yeux de cette épouse attendrie. *Scholies E* : ἡ μὲν Ἑλένη ὑπὲρ τῶν γεγονότων εἰς αὐτὴν (κλαίει), ἡ ὅτι κάρτα τοι φίλοικτον ἡ γυνή.

185. Κλαῖε δὲ.... Ἀτρεΐδης Μενέλαος. Ce n'est pas que Ménélas croie qu'Ulysse soit mort : il sait, par les révélations de Protée, qu'Ulysse est vivant; mais Protée lui a dit aussi qu'Ulysse est captif dans l'île d'Ogygie : il pleure donc sur les souffrances morales de son ami. Didyme (*Scholies M et Q*) : οὐχ ὅτι πέπεισται τεθνηκέναι αὐτόν· πιστεύει γὰρ αὐτόν ζῆν, ἐξ οὗ τοῦ Πρωτέως ἀκήκοεν (voyez plus bas, vers 555-560)· ἀλλὰ τὸ μηδέπω παραγεγονέναι ἀπολοφύρεται.

187-189. Μνήσατο γὰρ.... Pisistrate n'a aucune raison de pleurer sur Ulysse, qu'il n'a jamais vu; mais le spectacle de l'émotion d'autrui l'a ému à son tour, et a ravivé en lui une douleur personnelle. C'est ainsi que les captives d'Achille, en voyant pleurer Briséis, fondent en larmes au souvenir de leurs propres infortunes. Voyez l'*Iliade*, XIX, 301-302, et les notes sur ces deux vers. *Scholies E* : κλαίουσι δὲ καὶ Πάτροκλον αἱ ἀμφίπολοι τάχα. καὶ γὰρ ἐκεῖνον πρόφασιν ἔχουσαι κλαίουσι περὶ τῶν ἰδίων. Les assistants croient que Pisistrate pleure sur Ulysse; mais le poète, qui a le secret de ses larmes, tient à ne pas nous laisser ignorer qu'il n'en est rien,

ou tout au moins qu'Ulysse est simplement l'occasion de l'attendrissement du jeune homme.

188. Ἡοῦς.... υἱός, le fils de l'Aurore, c'est-à-dire Memnon. — Ἐκτεινε. C'est en défendant son père contre Paris qu'Antilochus périt, tué par Memnon; mais la mort d'Antilochus fut vengée par Achille son ami, qui tua Memnon peu de temps après. Voyez Pindare, *Pythiques*, VI, 28-42 et *Néméennes*, III, 140. Pindare a probablement emprunté ces traditions au poème où Arctinus de Milet avait raconté les exploits du fils de Tithon et de l'Aurore. On se rappelle que l'*Éthiopide* (c'est le titre de l'épopée) était une continuation directe de l'*Iliade*, et même qu'elle débutait par ce vers, qui est presque en entier le dernier vers de l'*Iliade* : Ὡς οἳ γ' ἀμφίσκον τάφον Ἑκτορος· ἦλθε δ' Ἀμαζών. Voyez la note relative à ce sujet, *Iliade*, XXIV, 804. — La mention d'événements postérieurs aux funérailles d'Hector, et complétant l'histoire du siège de Troie, est perpétuelle dans l'*Odyssée*. Les Alexandrins tiraient avantage de ce fait contre les chorizontes, et ils en concluaient l'unité morale des deux épopées homériques. *Scholies Q* : τὰ ἐν Ἰλιάδι παραλειφθέντα διὰ τῆς Ὀδυσσεΐας, ὥς μιᾶς οὔσης τῆς πραγματείας, παραδίδωσι. On pourrait affirmer, je crois, que cette phrase provient textuellement du commentaire d'Aristarque.

190. Περὶ.... βροτῶν, *supra mortales*, au-dessus des mortels, c'est-à-dire d'une sagesse toute divine. Quelques anciens écrivaient περί, adverbe. Avec cette leçon, βροτῶν signifie *inter mortales*, et le sens reste le même.

191. Φάσ(χε), *dicere solebat*, aimait à répéter. — Ὁ γέρων, l'auguste vieillard.

οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι, καὶ ἀλλήλους ἐρέοιμεν·  
καὶ νῦν, εἴ τί που ἔστι, πίθοιό μοι· οὐ γὰρ ἔγωγε  
τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδόρπιος· ἀλλὰ καὶ Ἥως  
ἔσσεται ἡριγένεια· νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδὲν  
χλαίειν, ὅς κε θάνησι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπη.  
Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον διζυροῖσι βροτοῖσιν,  
κείρασθαί τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν.

195

192. Οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι,... Aristarque, dit-on, rejetait ce vers. *Scholies* H et Q : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ. Voilà tout ce que nous avons sur cette athétèse, dont il est impossible de deviner les motifs. La Roche ne met point de crochets, malgré l'exemple de Wolf et de tous les derniers éditeurs. Nous faisons comme lui; car il n'y a rien dans le vers qui présente la moindre difficulté d'aucun genre. Ce n'en est pas une de savoir s'il faut rapporter ἐνὶ μεγάροισιν à φάσ(κε) ou à ἐπιμνησαίμεθα σεῖο, doute exprimé dans les *Scholies* H, puisque sa place naturelle dans l'interprétation est entre δτ(ε) et ἐπιμνησαίμεθα. Ce n'en est pas une non plus, qu'Aristophane de Byzance ait préconisé l'orthographe ἐνιμμεγάροισι. Enfin ceux qui remplaçaient ἀλλήλους par ἀλλήλοις (*Scholies* H et Q) étaient tout à fait dans leur tort; car ἐρέοιμεν n'est point ici, quoi qu'ils en disent, un pur synonyme de διαλεγοίμεθα. La traduction *nos mutuo alloqueremur* fausse l'idée. Il s'agit de questions suivies de réponses. Bothe : « quando id alter ex altero quaerebamus, « qualis tu vir esses. » C'est Pisistrate qui faisait les questions et Nestor qui répondait, cela est évident; et l'expression grecque revient à ceci : *dans ses réponses à mes questions*.

193. Εἴ τί που ἔστι, *si qua licet*, s'il y a moyen. *Scholies* B : εἰπὼς ἔστιν, ἥτοι εἰ δυνατόν ἐστι. *Scholies* E : εἰ ἐνδέχεται. *Scholies* Q et R : εἴ τις μηχανή ἐστι.

194. Μεταδόρπιος équivalant à ἐν δείπνου ὥρῃ ὦν, comme μεταδήμιος, VIII, 293, équivalant à ἐν δήμῳ ὦν. La traduction latine *inter caenandum* n'est exacte qu'à moitié, puisqu'on ne soupe pas encore : on ne soupera que dans quelques instants. La phrase où se trouve μεταδόρπιος signifie simplement : « Ce n'est pas à l'heure où l'on va souper que les gémissements

sont à leur place; remettons-les à demain. » C'est comme si Pisistrate disait : « Donnons cette soirée à la joie. »

195. Νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδὲν, je n'ai d'ailleurs aucune honte. D'après ce qui précède, il faut ajouter : en temps opportun. Pisistrate parle de lui-même, et non pas d'autrui. C'est donc fausser la pensée que de traduire, comme fait Bothe : « Non aegre fero, si quis mortuum luget. » Il faut prendre ici νεμεσσῶμαι dans le sens de αἰδοῦμαι. Voyez plus haut la note du vers 158 sur νεμεσσᾶται. De cette façon, tout se suit beaucoup mieux dans le discours. — Je remarque en passant que μὲν est pour μῆν, comme si souvent chez Homère. Il appuie et renforce γε.

197-198. Τοῦτό νυ καὶ γέρας.... Ces deux vers, d'une poignante mélancolie, prouvent que Pisistrate n'a point la prétention de se distinguer du vulgaire des hommes, et que lui aussi il a des larmes pour les morts. On l'a bien vu par le fait, au vers 186. Aussi ne pouvons-nous admettre ce qu'on lit dans les *Scholies* E, à propos du vers 196, sur sa prétendue insensibilité : ἔοικεν ἐνταῦθα μωρὸς εἶναι ὥς μὴ δεινοπαθῶν ὁ Πεισίστρατος καὶ ἀνάλγητος, πλὴν συνετῶς ἐποίει ἀνακτήσασθαι θέλων ἐκείνους. ἀπρεπὲς γὰρ ἀνδράσι τὸ τοιοῦτον. Quand même νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδὲν se rapporterait à autrui, ce qui n'est pas, Pisistrate serait compris encore dans sa concession, et resterait un homme comme un autre. Remarquez d'ailleurs qu'il s'agit uniquement de l'opportunité des larmes, et non de leur légitimité. Le τὸ πρέπον allégué par le scholiaste n'a pas été connu d'Homère, car ses héros pleurent souvent.

197. Γέρας, honneur (funèbre). — Ὀζυροῖσι βροτοῖσιν, *miseris mortalibus*, pour les misérables mortels : qu'on puisse rendre aux misérables mortels.

198. Κείρασθαί τε κόμην.... Voyez le



Καὶ γὰρ ἐμὸς τέθνηκεν ἀδελφεός, οὔτι κάκιστος  
 Ἀργείων· μέλλεις δὲ σὺ ἴδμεναι· οὐ γὰρ ἔγωγε 200  
 ἦντησ' οὐδὲ ἴδον· περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι  
 Ἀντίλοχον, πέρι μὲν θείειν ταχὺν ἡδὲ μαχητὴν.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·  
 ὦ φίλ', ἐπεὶ τόσα εἶπες, ὅσ' ἂν πεπνυμένος ἀνὴρ  
 εἴποι καὶ ῥέξειε, καὶ ὅς προγενέστερος εἴη 205  
 (τοίου γὰρ καὶ πατὴρ, ὃ καὶ πεπνυμένα βάζεις·

récit des funérailles de Patrocle dans l'*Iliade*, et particulièrement les vers XXIII, 135-136, 152-153, 224-225.

199. Οὔτι κάκιστος, nullement le plus lâche, c'est-à-dire un des plus vaillants.

200. Μέλλεις δὲ σὺ ἴδμεναι, mais tu dois savoir (ce qui en est). C'est comme si Pisistrate disait : « Mais tu as été un des témoins de la vaillance de mon frère; et c'est à toi de faire son éloge, bien plus qu'à moi. » Didyme (*Scholies H*) : τὸ φορτικὸν τῶν τοῦ ἀδελφοῦ ἐπαίνων διέφυγε, τὸν ἀκούοντα μάρτυρα ἐπαγόμενος.

200-201. Οὐ γὰρ ἔγωγε ἦντησ' οὐδὲ ἴδον, car pour moi je ne (l')ai jamais rencontré ni vu. Diomède s'exprime exactement de même, *Iliade*, IV, 374-375, à propos de son père Tydée; et il ajoute, comme ici Pisistrate : περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι. On voit que nous n'avons pas eu tort de dire, dans la note III, 36, qu'au départ de Nestor pour la guerre, Pisistrate n'était qu'un enfant à la mamelle, ou, si l'on veut, qu'un enfant en très-bas âge. N'eût-il eu que cinq ou six ans, il se souviendrait d'avoir vu son frère.

201. Περί peut être expliqué à part, comme au vers 190; mais il n'y a ici aucune raison de ne pas le joindre au verbe : περιγενέσθαι ἄλλων, *ceteris præstitisse*. Quelques-uns, ici comme là, écrivaient πέρι, adverbe; mais Hérodien a rejeté cette orthographe, qui obscurcit le sens, et qui n'est vraiment bonne qu'au vers suivant.

202. Ἀντίλοχον, πέρι μὲν.... Pisistrate répète textuellement l'éloge fait par Nestor lui-même, III, 112.— Il y a un vers tout à fait semblable dans l'*Iliade*, XVI, 166. Voyez les notes sur ce vers. — Antilochus était, après Achille, le premier de tous les Grecs pour l'agilité. Voyez l'*Iliade*, XXIII, 766. Ce n'est que par une faveur spéciale

de Minerve qu'Ulysse l'emporte sur lui à la course, dans les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle.

204-215. ὦ φίλ', ἐπεὶ.... Le début de ce discours est tout à fait semblable à celui du discours de Nestor, III, 103. Ici comme là, ἐπεὶ, selon quelques anciens, n'est qu'une simple formule oratoire, dont il ne faut pas s'inquiéter dans l'explication. *Scholies B* : τὸ ἐπεὶ ἐνταῦθα βεβαιωτικὸν καὶ ἀργόν ἐστι. Mais les deux exemples ne sont point identiques; car, dans le premier, Nestor oublie complètement la façon dont il a commencé son discours, tandis que Ménélas fait simplement une parenthèse après le vers 105, et qu'il reprend la réponse directe au vers 212. On n'a pas même besoin de supposer l'ellipse *je vais donc parler*, pour rendre raison de ἐπεὶ. Tout au plus y a-t-il anacoluthé, puisque δέ, dans ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν ἔασομεν, peut être regardé comme redondant. *Scholies Q* : τὸ ἐξῆς ἐστίν, ἐπεὶ τόσα εἶπες, ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν, περιττεύοντος τοῦ συνδέσμου. Mais il est plus naturel de supposer l'anacoluthé : alors δέ signifie *et bien donc*. — On se dispense ordinairement de marquer la parenthèse au vers 206; mais la ponctuation ne suffit pas pour rendre le sens clair aux yeux. — Payne Knight supprime les vers 206-211, et Dugas-Monthel approuve cette suppression.

206. Τοίου, tel, c'est-à-dire πεπνυμένου : plein de sagesse. Suivant les glossographes, τοίου était ici un équivalent de ἀγαθοῦ. Mais la conclusion δ καὶ πεπνυμένα βάζεις prouve qu'il y a comparaison, et non emphase. *Scholies Q* : ἀντὶ τοῦ τοιούτου, οὐχ ὥς οἱ γλωσσογράφοι, πάντως ἀγαθοῦ. — Ὅ, comme διό : *quare*, c'est pourquoi.

ρεῖα δ' ἀρίγνωτος γόνος ἀνέρος, ὥτε Κρονίων  
 ὄλβον ἐπικλώσῃ γαμέοντί τε γεινομένῳ τε,  
 ὥς νῦν Νέστορι δῶκε διαμπερές ἥματα πάντα,  
 αὐτὸν μὲν λιπαρῶς γηρασκέμεν ἐν μεγάροισιν, 210  
 υἷας αὖ πινυτούς τε καὶ ἔγχεσιν εἶναι ἀρίστους).  
 ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν ἐάσομεν, δς πρὶν ἐτύχθη,  
 δόρπου δ' ἐξαῦτις μνησώμεθα, χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ  
 χευάντων· μῦθοι δὲ καὶ ἡῶθέν περ ἔσονται  
 Τηλεμάχῳ καὶ ἐμοὶ διαειπέμεν ἀλλήλοισιν. 215

Ὡς ἔφατ'· Ἀσφαλίῳ δ' ἄρ' ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευεν,  
 ὀτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο.  
 Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱάλλον.

207. Ὡτ(ε) se rapporte à ἀνέρος, et non à γόνος. C'est ce que prouve l'exemple cité : ὥς νῦν Νέστορι δῶκε.

208. Γαμέοντί τε γεινομένῳ τε. L'ordre des deux idées est interverti; c'est ce qu'on appelle un prothystéron, licence assez fréquente chez Homère. Nous verrons un peu plus loin, vers 723, l'éducation placée avant la naissance : τράφεν ἡδ' ἐγένοντο. La même hystérologie se retrouve, X, 417, et on l'a vue dans l'*Iliade*, I, 251. Il y en a une tout à fait analogue, *Odyssee*, XII, 434 : θρέψασα τεκοῦσά τε. Aux vers III, 467 et IV, 50, le manteau a été nommé avant la tunique; au vers V, 264, Ulysse sera habillé avant d'avoir été baigné : ἀμφέσασα.... καὶ λούσασα. Les poètes tragiques surtout se plaisent à mettre, comme nous disons, la charrue devant les bœufs; et ce qui nous semble intolérable n'était pour leurs auditeurs qu'une aimable négligence. Voyez, par exemple, le début de la *Médée* d'Euripide, où le vaisseau Argo fend les ondes avant que les pins dont il est fait aient été coupés sur le Pélion. Il suffisait que les deux idées, renversées par la parole, reprissent d'elles-mêmes dans l'esprit leur place respective.

212. Ἡμεῖς δέ. Voyez plus haut la note des vers 204-215. — Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν.

213. Ἐξαῦτις ne veut pas dire qu'on a déjà soupé une fois. Le repas dont Télémaque a eu sa part, vers 65-67, était un δαῖπνον (vers 61), et non un δόρπον.

Ménélas veut que ce jour ait, comme les autres, son repas du soir; et ἐξαῦτις μνησώμεθα rappelle seulement qu'on n'a point encore soupé, et qu'il est temps de souper. On va voir que le souper de Ménélas est plutôt un banquet qu'un festin. Ce n'est guère qu'une collation, mais suivie d'un banquet.

213-214. Χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ χευάντων, c'est-à-dire ἐπιχεέτωσαν ὕδωρ χερσὶ : qu'on verse de l'eau sur les mains (des convives).

214-215. Μῦθοι δὲ καὶ ἡῶθέν περ.... C'est la réponse à la réflexion de Pisistrate, vers 194-195 : ἀλλὰ καὶ ἥως ἔσσεται ἡριγένεια. Voyez plus haut la note du vers 194. La conversation a lieu, en effet, aux vers 312-619; mais Télémaque y trouve autre chose que des motifs de se lamenter.

216. Ἀσφαλίῳ. Ce personnage est inconnu d'ailleurs; et, comme il a un nom significatif, on ne peut guère douter qu'il soit de l'invention d'Homère. *Scholies E* : ἀρετὴ γὰρ δούλου τὸ μὴ σφάλλειν. C'est un serviteur adroit, et voilà tout.

218. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... On doit supposer qu'il s'est passé quelques heures depuis que Télémaque et Pisistrate en ont déjà fait autant, vers 67, et qu'Homère ne nous a donné qu'un sommaire de l'emploi de ces heures. Mais ne supposons pas cet intervalle aussi long que s'il s'agissait de nous. Les héros d'Homère ont un excellent appétit, et un estomac très-complaisant. On a vu, dans l'*Iliade*, les députés de l'armée



Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησ' Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα·  
 αὐτίκ' ἄρ' εἰς οἶνον βάλε φάρμακον, ἔνθεν ἔπινον,  
 νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἀπάντων.  
 Ὅς τὸ καταβρόξειεν, ἐπὴν χρητῆρι μιγείη,

220

grecque faire honneur au souper que leur donne Achille, IX, 224, presque aussitôt après avoir fait honneur au souper que leur avait donné Agamemnon, IX, 91; et c'est dans les deux cas, comme ici et cent cinquante vers plus haut, la formule οἷ δ' ἐπ' ὀνειάθ' ἐτοῖμα.... Mais rien n'empêche de prendre ceci pour une collation avant boire : mets légers et friandises; car ὀνειάτα se dit de tout ce qu'on sert sur les tables, et signifie aussi bien des croquettes quelconques que des morceaux de filet de bœuf. Pourtant je ne jurerais pas que ce souper ne fût encore, en son genre, un repas notablement solide.

219. Ἄλλ(ο), une autre chose, c'est-à-dire un soin d'un autre genre.

220. Ἐνθεν se rapporte à οἶνον, et ἔνθεν ἔπινον équivalent à τὸν ἐν χρητῆρι. Voyez deux vers plus bas.

221. Νηπενθές n'est qu'un adjectif, comme ἄχολον et ἐπίληθον. Homère ne nomme point la drogue dont se sert Hélène pour égayer le banquet. Ceux qui ont jugé à propos de faire un nom à cette drogue avec sa première épithète, l'ont fait à leurs risques et périls : Homère n'en peut mais; et l'on a tort de dire, comme on fait souvent, *le népenthès d'Homère*. — Ἐπίληθον a le sens actif : faisant oublier. Les anciens disputaient sur l'orthographe du mot; mais Hérodiën a consacré celle d'Aristarque (*Scholies H et E*) : ὁ Ἀσχαλωνίτης περισπᾶ μετοχὴν ἀκούων, Ἀρίσταρχος δὲ προπαροξύνει ὄνομα ἐκδεχόμενος. οὕτω δὲ καὶ ἡμῖν ἀρέσκει, ἐπεὶ καὶ τὰ προκείμενα ὀνόματα ἐπίθετα ἦν, νηπενθές τ' ἄχολόν τε. — Outre la leçon de Ptolémée, ἐπιλήθον, il y en avait encore une autre, ἐπίληθες. Mais personne ne différerait sur le sens, qui est commandé par celui de la phrase même.

222. Ὅς τὸ καταβρόξειεν, *qui illud deglutiverit*, celui qui l'aurait avalé : quiconque en aurait bu. Le mot καταβρόξειεν est un ἀπαξ εἰρημένον. On suppose un verbe βρόχω, pour rendre raison et de καταβρόξειεν, et de ἀναβρόξειε, XII, 240,

et de ἀναβροχέν, XI, 586. Mais d'autres expliquent ces formes à l'aide de βιβρώσχω. Les anciens admettaient, pour καταβρόξειεν, une double dérivation, suivant qu'il s'agissait de liquide ou de solide; et ils l'écrivaient par un ο dans le premier cas, par un ω dans le second. *Scholies H* : διχῶς ἡ γραφή. *Scholies E* : γράφεται καὶ μικρὸν καὶ μέγα. ὅτε μὲν γὰρ λαμβάνεται ἀντὶ τοῦ καταπίη, τότε τὸ βρο μικρὸν, ἀπὸ τοῦ βρόχω· ὅταν δὲ ἀντὶ τοῦ καταφάγη, μέγα βρω (ajoutez : ἀπὸ τοῦ βιβρώσχω). Mais il n'y a point d'autre exemple que celui-ci; et cette théorie n'est qu'un jeu d'esprit grammatical. On est libre de choisir entre βρόχω et βιβρώσχω. Mais il vaut mieux, je crois, remonter à la racine βορ, sanscrit *gar*, qui contient l'idée générale d'avaler, sans acception de solide ni de liquide. Voyez, dans Curtius, les mots si divers de sens qui s'expliquent par cette racine. Si le grec βορά signifie nourriture, le sanscrit *garas* signifie boisson. — Ἐπὴν χρητῆρι μιγείη. Il est évident, d'après le sens propre de ces termes, que le calmant dont se sert Hélène est un liquide qui se mêle intimement au vin, et qui lui communique ses propriétés. C'est le suc des plantes pharmaceutiques dont il va être question, et non pas ces plantes elles-mêmes. Quelques-uns pourtant prétendaient que le népenthès est une herbe, et prétendaient même savoir quelle est cette herbe. D'autres voyaient ici une allégorie; et c'est, selon eux, l'éloquence d'Hélène qui a effacé les chagrins, les ressentiments, et a fait oublier toutes les misères, qui a été en un mot le népenthès, puisqu'on s'obstine à se servir de ce nom. Mais l'interprétation rigoureuse du texte ne se prête à aucune allégorie. Tout y est matériel, et matériellement exprimé. Quant à l'infusion d'une herbe dans le vin, elle pourrait être admise, en donnant à μιγείη un sens dérivé; mais elle resterait en contradiction avec ὅς τὸ καταβρόξειεν : on n'avale pas les herbes infusées dans un liquide; et Homère dit formellement qu'il

οὐ κεν ἐφημέριός γε βάλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν,  
οὐδ' εἴ οἱ κατατεθναίῃ μήτηρ τε πατήρ τε,  
οὐδ' εἴ οἱ προσπαροίθεν ἀδελφεὸν ἢ φίλον υἷον 225  
χαλκῷ δηϊόωεν, ὃ δ' ὀφθαλμοῖσιν ὄρῳτο.  
Τοῖα Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόεντα,  
ἐσθλὰ, τὰ οἱ Πολύδαμνα πόρεν, Θῶνος παράκοιτις,  
Αἴγυπτίῃ, τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα  
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά. 230

Il faut avaler la drogue pour qu'elle produise ses effets. Au reste, nous sommes ici en plein merveilleux; c'est un poète qui invente, et la science n'a rien à voir dans ses imaginations.

223. Ἐφημέριος, durant tout le jour (où il en aurait bu). *Scholies* B, Q et T : διήμερος, ὃ ἐστι δι' ὅλης τῆς ἡμέρας. *Scholies* B et Q : ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐν ᾗ ἔπιεν.

226. Χαλκῷ δηϊόωεν. Le sujet est δήϊοι, dont l'idée est contenue dans le verbe. Homère suppose un homme assistant à un combat, où il voit tomber sous les coups d'ennemis acharnés son frère ou son fils. Rien n'empêche, grammaticalement, de donner *on* pour sujet au verbe; mais c'est affaiblir ou même faire disparaître la poésie. *Scholies* Q : χείρους γὰρ αὐτομάτων οἱ βίαιοι δοκοῦσι θάνατοι. — Ὀρῳτο est dit dans un sens actif : *videret*, verrait.

227. Μητιόεντα. Ancienne variante, μητιόωντα. Avec les deux leçons, l'idée est la même, et cette idée est celle d'une préparation quelconque. La terre fournit les plantes médicinales; l'art, c'est-à-dire la réflexion appliquée (μητις), tire parti de leurs vertus. Cette épithète prouve qu'il ne s'agit pas d'herbes en nature, simplement conservées. — Au lieu de μητιόεντα, Bothe propose de lire μητιόεντος, se rapportant à Διός. Cette correction, toute de fantaisie, n'a pas fait fortune.

228. Πολύδαμνα, selon quelques anciens, était un adjectif, et non point un nom propre. Mais ce serait une épithète de poisons, en contradiction avec ἐσθλὰ. Hélène n'a pu accepter que des cordiaux, que des préparations salutaires. Aristarque et Hérodien ont donc eu bien raison de ne point admettre le prétendu adjectif. *Scholies* Q : κύριον ὄνομα ἢ Πολύδαμνα

κατὰ Ἀρίσταρχον· καὶ Ἡρωδιανὸς ἀμεινον εἶναί φησιν. Voici la note même d'Hérodien (*Scholies* H et Q) : εἴτε κύριόν ἐστιν ὄνομα ἢ Πολύδαμνα, ὡς Μήθυμνα, εἴτε ἐπιθετικὸν τῶν φαρμάκων, τρίτη ἀπὸ τέλους ἢ ὀξεῖα. βέλτιον δὲ ὄνομα κύριον αὐτὸ δέχεσθαι, ἐπεὶ καὶ Εὐφορίων ἐν Διονύσῳ φησί· βλαψίφρονα φάρμακα χεῦεν, Ὅσσ' ἐδάη Πολύδαμνα, Κυτηιάς ἢ ὅσα Μήδη. Je remarque, à propos de cette citation, que Κυτηιάς équivalant à Κολχίς, car Cyta était une ville de Colchide, et que Μήδη est pour Μήδεια. Euphorion, comme tous les poètes de son temps, aimait les appellations extraordinaires. Eustathe : Μήδεια ἢ ἐκ Κυταίας πόλεως, ἧς καὶ Λυκόφρων μέμνηται. Eustathe, du reste, a faussé la citation, car il écrit Κυταίς ὅσα Μήδεια, qui ne peut être une fin de vers. — Ptolémée l'Ascalonite dit que la femme de Thon ou Thoon se nommait Thumis, et non Polydamna; et c'est pour cela qu'il prenait Πολύδαμνα comme épithète de φάρμακα. Mais Thon et Polydamna sont des personnages tout imaginaires, comme le Polybe et l'Alcandré du vers 126; et, quand bien même il y aurait eu à Canope, comme il est dit dans les *Scholies* Q, un roi du nom de Thónos, et quand même la femme de ce roi se serait nommée Thumis, on n'en pourrait rien conclure relativement au vers d'Homère. L'histoire authentique, ou supposée telle, n'a rien à voir ici.

229. Αἴγυπτίῃ. Voyez plus haut la note du vers 83 sur Αἴγυπτίους. — Τῇ, *ubi*, là où : et dans ce pays; et en Égypte. Le conjonctif se rapporte en effet à l'idée de pays contenue dans Αἴγυπτίῃ, et non à cet adjectif lui-même. Didyme (*Scholies* H) : τῇ ἀντὶ τοῦ ᾗ, τούτέστιν ὅπου, ἐν Αἰγύπτῳ δηλονότι.

229-230. Πλεῖστα φέρει.... Construisez :

ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων  
 ἀνθρώπων· ἥ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐνέηκε κέλευσέ τε οἶνοχοῆσαι,  
 ἐξαῦτις μύθοισιν ἀμειβομένη προσέειπεν·

Ἄτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφὲς ἡδὲ καὶ οἶδε  
 ἀνδρῶν ἐσθλῶν παῖδες (ἅτάρ θεὸς ἄλλοτε ἄλλω  
 Ζεὺς ἀγαθὸν τε κακὸν τε διδοῖ· δύναται γὰρ ἅπαντα),  
 ἦτοι νῦν δαίνυσθε καθήμενοι ἐν μεγάροισιν,  
 καὶ μύθοις τέρπεσθε· εἰκότα γὰρ καταλέξω.

235

Ζεῖδωρος ἄρουρα φέρει μεμιγμένα πλεῖστα  
 φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ, πολλὰ δὲ  
 λυγρὰ. En effet, les plantes salutaires pous-  
 sent pêle-mêle avec les plantes vénéneuses;  
 et μεμιγμένα, malgré sa place dans la  
 phrase, va avec πλεῖστα φάρμακα.

231-232. Ἰητρὸς δὲ ἕκαστος.... An-  
 cienne variante : Ἰητρὸς δὲ ἕκαστος,  
 ἐπεὶ σφισι δῶκεν Ἀπόλλων Ἰᾶσθαι· καὶ  
 γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης. Les *Scholies*  
 B, H et Q attribuent cette leçon à Aristar-  
 que; mais c'est une erreur de nom évi-  
 dente. Lehrs, article *Apollon* : « Apparet  
 « de Aristarcho errore esse in schol. Od.  
 « δ 231. » On peut s'en convaincre en li-  
 sant les notes des vers I, 473 et V, 401 de  
 l'*Iliade*. Péon, chez Homère, est un dieu  
 distinct d'Apollon; et Aristarque, dans son  
 commentaire sur l'*Iliade*, signalait à plu-  
 sieurs reprises cette différence entre la my-  
 thologie homérique et la mythologie vul-  
 gaire. J'ajoute que la variante est absurde  
 en elle-même; car il est impossible qu'un  
 poète de bon sens ait dit : « Tous les  
 Égyptiens sont médecins. »

231. Ἐκαστος, sous-entendu τῶν ἐν  
 Αἰγύπτῳ. — Ἐπιστάμενος équivaut à  
 ἐπιστήμων ἐστι. — Περί, *supra*, au-dessus  
 de : beaucoup plus que. Didyme (*Scho-  
 lies* M et V) : ἕκαστος δὲ τῶν ἐκεῖθι ἰα-  
 τρῶν ὑπὲρ τοὺς ἄλλους ἐστίν, ἐπεὶ Παιή-  
 ονος ἀπόγονοί εἰσι.

232. Ἀνθρώπων. Ancienne leçon, φαρ-  
 μακίων. Ce n'est peut-être qu'une glose;  
 car ἀνθρώπων doit être restreint aux hom-  
 mes qui se connaissent en remèdes, sans  
 quoi la comparaison serait ridicule. —  
 Παιήονός εἰσι γενέθλης, ils sont de la race  
 de Péon. Homère leur attribue l'origine  
 dont se vantaient sans doute certaines fa-

milles ou écoles médicales de son temps.  
 On sait que, plus tard, les médecins de  
 Cos passaient encore pour les descendants  
 d'Esculape, fils d'Apollon, c'est-à-dire, d'a-  
 près la mythologie vulgaire, de Péon ou  
 Péan lui-même. — Nous trouvons ici,  
 dans presque toutes les *Scholies*, une cita-  
 tion de deux vers d'Hésiode qui prouvent  
 que la confusion d'Apollon avec le mé-  
 decin des dieux n'était point faite encore  
 au temps du poète des *Œuvres et Jours*,  
 mais que déjà on donnait à Apollon un  
 caractère analogue à celui de Péon, et  
 que la confusion des deux guérisseurs, des  
 deux médecins, n'a pas dû tarder beau-  
 coup depuis lors : Εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος  
 ὑπὲρ θανάτοιο σῶσαι, Ἥ καὶ Παιήων,  
 ὃς ἀπάντων φάρμακα οἶδεν. L'ouvrage  
 d'Hésiode auquel sont empruntés ces deux  
 vers n'existe plus, et on en ignore même  
 le titre.

233. Ἐνέηκε. Le sujet sous-entendu est  
 Ἐλένη, et le complément sous-entendu τὸ  
 φάρμακον.

235-238. Ἄτρεΐδῃ Μενέλαε.... Didyme  
 (*Scholies* Q, T et V) : τὸ ἐξῆς, Ἄτρεΐδῃ  
 Μενέλαε καὶ ὧ παῖδες, ἦτοι νῦν δαίνυσθε·  
 Ζεὺς γὰρ ἄλλοτε ἄλλα δίδωσιν, ὥς καὶ  
 νῦν ἡμῖν τὸ εὐωχεῖσθαι.

235. Οἶδε, ceux-ci, c'est-à-dire vous que  
 voici. Il ne faut pas dire, comme fait Hay-  
 man, que οἶδε est de la seconde personne,  
 mais que δαίνυσθε suppose forcément  
 ὑμεῖς sous-entendu.

236. Ἄτάρ est explicatif, et signifie ici  
 en effet. Voyez plus haut la note 235-  
 238. *Scholies* Q : τὸ ἅτάρ ἀντὶ τοῦ δέ,  
 τὸ δὲ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ.

237. Διδοῖ, de δίδωμι pour δίδωμι : *dat*,  
 donne, ou plutôt dispense.

Πάντα μὲν οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω, 240  
 ὅσσοι Ὀδυσσεύς ταλασίφρονός εἰσιν ἄεθλοι·  
 ἀλλ' οἷον τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ  
 δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί.  
 Αὐτόν μιν πληγῇσιν ἀεικέλῃσι δαμάσας,  
 σπεῖρα κάκ' ἀμφ' ὥμοισι βαλὼν, οἰκῇι ἑοικῶς, 245  
 ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδου πόλιν εὐρυάγυιαν·

240. Μυθήσομαι est au subjonctif, pour μυθήσωμαι.

242. Οἷον, *quale*, ou même *quantum* : quelle action extraordinaire ! Ancienne variante οἷον avec l'esprit doux, orthographe rejetée par Aristarque et par son école. Hérodién (*Scholies* H, P et Q) : Παρμενίσκος ἐψίλου τὸ οἷον, ἢ, τοῦτο μόνον ἔρω. ἄμεινον δὲ θαυμαστικῶς ἀναγινώσκουσιν. Ce qui a fait préférer l'esprit rude, c'est qu'on ne peut point sous-entendre ἔρω, puisque la phrase a son verbe exprimé en toutes lettres. Autrement, οἷον donnerait un sens très-énergique : « Je vais vous raconter son exploit par excellence ; » car οἷος, comme le latin *supas*, son équivalent, signifie souvent *entre tous*. Mais le contexte détermine ici l'orthographe et le sens. — Τόδ(ε), *hoc*, cette action-ci, c'est-à-dire l'exploit que je vais vous raconter.

243. Δῆμῳ ἐνὶ.... On a vu ce vers, III, 400, et on va le revoir un peu plus bas (330).

244. Αὐτόν μιν équivalent à ἑαυτόν : lui-même. On trouve encore cette forme dans l'ionien vulgaire. Hérodoté, I, 24 : ἢ αὐτόν διαχρᾶσθαι μιν. — Au lieu de αὐτόν avec l'esprit doux, les manuscrits donnent αὐτόν avec l'esprit rude. C'est une mauvaise correction de Ptolémée l'Ascalonite. Hérodién (*Scholies* H) : ψιλῶς. οὐκ οἶδε τὴν αὐτῶν (lisez Ἀττικῶν) συνήθειαν ὁ ποιητής. — Le même Ptolémée écrivait μὲν au lieu de μιν. Enfin Apollonius écrivait αὐτός au lieu de αὐτόν. De toute façon, le sens reste invariable ; mais l'exemple d'Hérodoté ne laisse aucun doute sur la vraie orthographe. Nous avons d'ailleurs le témoignage de Didyme (*Scholies* T et V), pour constater le pléonasma : δύο ἰσοδυναμοῦσαι ἀντωνυμίαι ἀντὶ τῆς μιᾶς παραλαμβάνονται. — Πληγῇσιν ἀεικέ-

λίησι. On a vu dans l'*Iliade*, II, 264, ἀεικέσσι πληγῇσιν. C'est tout à fait la même expression.

245. Σπεῖρα. On a vu σπείρου, II, 402, dans le sens de suaire. On verra, VI, 269, σπεῖρα, dans le sens de voiles de navire, et un peu auparavant, vers 179, σπείρων dans le sens d'étoffes quelconques. Ici σπεῖρα est synonyme de ἱμάτια (vétements) ; et, avec l'épithète κακ(ά), l'expression équivalent à ῥάκη : des haillons. *Scholies* E : τὰ ἐνδύματα, ἀπὸ τοῦ διασπείρεσθαι ἐν ὅλοις τοῖς μέλεσι. προσέθηκε δὲ τὸ κακ(ά), ἵνα ῥάκη δηλώσῃ. — L'étymologie proposée par le scholiaste E n'est nullement vraisemblable. Le sens primitif est plutôt circonvolution, enveloppe. *Scholies* B : ἀπὸ τοῦ σπειρᾶσθαι τὸ ἐντυλίσεσθαι. Au fond, σπείρον est identique au féminin σπεῖρα, spire, hélice. — Οἰκῇι, *familiari*, c'est-à-dire *servo* : à un esclave.

246-249. Ἀνδρῶν δυσμενέων.... Bekker réduit ces quatre vers à un seul : Ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδου πόλιν· οἱ δ' ἄβᾶκησαν. Hayman, qui met entre crochets tout ce que Bekker regarde comme interpolé dans ce passage, a du moins essayé de justifier l'athétèse : « A rejection probably well-founded : if Odysseus κατέδου πόλιν οἰκῇι ἑοικῶς, how could he do the same thing τῷ (δέκτη) ἱελοῦς, for the two are wholly distinct? Of course he might have shifted his disguise, but the assertion, that he κατέδου πόλιν first as one and then as the other, has all the air of an insertion ; and οὐδὲν τοῖος ἔην, if applied to Odysseus, is languid, if used as = οἷος οὐδαὶς ἔην, involves some violence to the sense and the relations of words. » Le passage présente en effet quelques difficultés ; mais elles ne sont point insolubles : bien mieux, elles ont été résolues par les anciens eux-mêmes, comme

ἄλλω δ' αὐτὸν φωτὶ κατακρύπτων ἥισκεν,  
δέκτη, δς οὐδὲν τοῖος ἔην ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

on le verra dans les notes qui vont suivre. J'ajoute que Hayman est si peu sûr d'avoir raison, qu'il finit par abandonner en partie l'athétèse de Bekker, et par en proposer une autre, à laquelle Bekker n'avait point songé, celle de οἱ δ' ἀβάκησαν πάντες : « As an alternative, we might reject from « δς οὐδὲν in 248 to πάντες in 250. » J'ajoute aussi que Dindorf, Fæsi, Ameis et La Roche n'ont mis nulle part de crochets. — 246. Κατέδυσ πόλιν. Hélène ne dit point pour quel motif Ulysse pénétrait dans une ville où il risquait sa vie. Selon les uns, c'était pour s'assurer la connivence d'Hélène dans l'entreprise suprême contre Ilion; selon les autres, c'était pour étudier le fort et le faible des remparts; selon d'autres enfin, c'était pour voir si le cheval de bois pourrait entrer par les portes. *Scholies E et V* : οἱ μὲν ἵνα μετρήσῃ τὸ τεῖχος, οἱ δὲ ἵνα πείσῃ τὴν Ἑλένην συνεργῆσαι τοῖς Ἕλλησιν. *Scholies P et Q* : ἵνα μετρήσῃ τὰς πύλας διὰ τὸν δούριον ἵππον. Tous ces motifs sont vraisemblables; et un homme aussi avisé qu'Ulysse a dû tirer de son aventureuse expédition toute sorte de fruits utiles au succès des Grecs. — Remarquez que l'événement dont il s'agit est postérieur à l'action de l'*Iliade*. C'est un de ces faits qui relient entre elles les deux épopées homériques. Voyez plus haut la note du vers 188.

247. Ἄλλω.... φωτί, à un autre mortel, c'est-à-dire à un homme avec lequel il n'avait rien de commun. — Αὐτόν, comme plus haut αὐτόν μιν, vers 244 : lui-même. Ici ce pronom dépend tout à la fois et de κατακρύπτων et de ἥισκεν. Didyme (*Scholies H, M et Q*) : ἀπὸ κοινοῦ τὸ αὐτόν, ἢ, κατακρύπτων νῦν ἑαυτὸν ἥισκεν αὐτόν ἄλλω φωτὶ καὶ οὐκ Ὀδυσσεῖ. *Scholies E* : κατακρύπτων ἑαυτὸν ὁμοιοῦτο.

248. Δέκτη, *mendico (scilicet)*, à savoir, un mendiant. C'est la glose, pour ainsi dire, de ἄλλω φωτί. Le mot δέκτη est un ἄπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est évident : un δέκτης est un homme qui tend la main, un homme qui demande l'aumône. L'explication par δείχνυμι est plus satisfaisante que l'explication par δέχεσθαι, car le mendiant ne reçoit pas toujours. Aristarque donne ἐπαίτης pour

synonyme à δέκτης : c'est dire qu'il rapporte δέκτης au verbe dont le sens propre est *allonger le bras* (δείχνυμι). — Leschès de Lesbos, dans la *Petite Iliade*, racontait avec détail le voyage d'Ulysse; et il avait imaginé une scène où Ulysse empruntait les haillons d'un gueux nommé Decès. Quelques-uns en concluaient que la leçon d'Homère doit être la même que celle de Leschès; car nous savons par Didyme (*Scholies H, M, Q et T*) qu'Aristarque combattait cette opinion : ὁ κυκλικὸς τὸ Δέκτη ὀνομαστικῶς ἀκούει, παρ' οὗ φησὶ τὸν Ὀδυσσεῖα τὰ βράχη λαβόντα μετημφιάσθαι.... Ἀρίσταρχος δὲ δέκτη μὲν ἐπαίτη, τὸ δὲ δς οὐδὲν τοῖος ἔην, τῷ ἐναντίῳ τὸ ἐναντίον, δς οὐκ ἦν τοιοῦτος, ὁ Ὀδυσσεύς, ἀλλ' ἐνδοξότατος καὶ μεγαλοπρεπέστατος, ἑσλος δὲ ἐπαίτη. — On peut s'assurer que le poète désigné simplement sous le titre de ὁ κυκλικός est bien réellement Leschès, en lisant l'analyse de son poème dans la *Chrestomathie* de Proclus. Voyez plus bas la note 259-260. Quant à la contradiction signalée par Hayman entre οἰκῆτὶ et δέκτη, elle est purement imaginaire. Ulysse quitte le camp sous un costume d'esclave; puis, quand il est entré dans la ville, il mendie, et joue si bien son rôle de gueux, que tout le monde s'y laisse prendre. Le costume d'esclave et le costume de gueux, ici, c'est tout un, puisque ce sont des haillons (σπεῖρα κακά); et c'était aussi l'ordinaire, car on ne faisait pas beaucoup de frais pour habiller les esclaves. — Ὅς οὐδὲν τοῖος ἔην, lui qui n'était nullement tel, c'est-à-dire lui qui était tout autre chose qu'un mendiant. Voyez plus haut l'explication d'Aristarque. Cette réflexion peut paraître naïve; elle fait du moins comprendre à merveille l'art avec lequel Ulysse savait changer de caractère. Hélène, sans doute, accompagnait ces mots d'un sourire. Il n'y a donc rien là de si languissant; et c'est bien à tort que Hayman prétend le contraire. — Quelques anciens rapportaient δς à δέκτη : de cette façon, Ulysse s'était déguisé si bien, qu'on n'avait jamais vu plus accompli mendiant dans le camp des Grecs. Ici Hayman a bien raison de dire que l'explication manque de naturel. Elle

Τῷ Ἰκελος κατέδου Τρώων πόλιν· οἱ δ' ἀβάκησαν  
 πάντες· ἐγὼ δέ μιν οἷη ἀνέγνων τοῖον ἐόντα, 250  
 καὶ μιν ἀνηρώτων· ὁ δὲ κερδοσύνη ἀλέεινεν.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ μιν ἐγὼ λόεον καὶ χρεῖον ἐλαίῳ,  
 ἀμφὶ δὲ εἴματα ἔσσα, καὶ ὤμοσα καρτερὸν ὄρκον,  
 μὴ μὲν πρὶν Ὀδυσῆα μετὰ Τρώεσσ' ἀναφῆναι,  
 πρὶν γε τὸν ἐς νῆας τε θαῶς κλισίας τ' ἀφικέσθαι· 255

est consignée dans les *Scholies E*; mais elle y est suivie aussitôt de l'explication d'Aristarque, et celle-ci développée, et non pas seulement indiquée : δισσως νοεῖται. ἡ γὰρ τοιοῦτον πτωχὸν κατέστησεν ἑαυτὸν, οἷος οὐ μὴ εὐρεθῇ ἄλλος εἰς τὸ ὅλον Ἑλληνικόν· ἡ τοιοῦτος ἐγένετο, οἷόν τις ὄρῳν εἶπεν ἂν μὴ εἶναι Ὀδυσσεά· τοιοῦτον εἰργάσατο ἑαυτὸν ὥστε μὴ ἴχνο· ἔχειν τοῦ πρώην χαρακτῆρος· ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς ἐπὶ τοῖς Ἑλλήσι τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς· πλούσιος γὰρ ἦν καὶ ἐνδοξος. — Je remarque, à propos de οὐδέν, que ce mot dit beaucoup plus que la simple négation οὐ, et que ce qu'on lit dans les *Scholies M*, τὸ δὲ δὲν παρέλκει, manque d'exactitude. La vraie paraphrase de οὐδέν τοῖος ἦν est celle qu'on vient de lire : τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς.

249. Τῷ, à lui, c'est-à-dire δέκτῃ : au mendiant; à un mendiant. — Ἀβάκησαν est opposé à ἀνέγνων (αὐτόν), et signifie par conséquent *ignoraverunt*. Le verbe ἀβακέω ne se trouve nulle part ailleurs; mais l'adjectif ἀβακός paraît avoir été en usage dans le sens de *placidus* ou *quietus*; car Sappho donne à φρένα l'épithète ἀβακῆν. On explique ἀβακέω par ἀ et βάζω : être muet, être hors d'état de rien dire; et en effet, ignorer une chose, c'est être hors d'état d'en parler. Les Troyens voient Ulysse; mais ils ne peuvent dire que c'est Ulysse, car ils ne l'ont point reconnu. *Scholies B et Q* : ἡγνόησαν, οὐκ εἰκόν τι. οἱ γὰρ ἀγνοοῦντες οὐ δύνανται βάζειν. Il n'est pas probable que βάζω ait produit βακίω, mais ils ont certainement une racine commune.

250. Τοῖον ἐόντα, étant tel, c'est-à-dire malgré son déguisement. Quelques-uns traduisent : qu'il était tel; qu'il était Ulysse. C'est aussi une explication ancienne. Mais il vaut mieux sous-entendre

αὐτόν, que de prendre ὄντα pour l'équivalent de εἶναι. *Scholies H* : καίπερ ἐν τοιοῦτῳ σχήματι ὄντα· ὁ καὶ ἀμεινον.

252. Ἐγὼ λόεον. Anciennes variantes, ἐγὼ λοῦον, ἐγὼν ἐλόευν, ἐγωγ' ἐλόευν, ἐγὼν ἐλόουν. Fæsi et Ameis ont adopté la leçon ἐλόευν. — Χρεῖον. Anciennes variantes ἐχρεῖον et ἐχρισ(α). — Dès qu'Hélène a reconnu Ulysse, il est tout naturel qu'elle veuille avoir avec lui un entretien plus intime que celui dont il est question au vers 251. C'est pour cela qu'elle lui rend elle-même les soins qu'elle eût pu déléguer à quelque servante. Didyme (*Scholies V*) : ἵνα ἀκριδέστερον τὰ κατ' αὐτόν μάθῃ, αὐτὴ ἐλούειν αὐτόν. Reste à savoir quel motif elle a donné, afin qu'on ne s'étonnât point de voir traiter un mendiant comme un prince. Il faut croire qu'elle en imagina au moins un spécieux, puisque tout se passa selon sa fantaisie.

254. Μὲν a ici, comme souvent chez Homère, le sens de μήν. Bekker écrit μήν, mais cette correction est inutile.

254-255. Πρὶν.... ἀναφῆναι, πρὶν γε. Cette phrase ne doit pas être prise au pied de la lettre. Hélène gardera le secret d'une manière absolue, et non pas seulement durant le peu d'heures qui sont nécessaires à Ulysse pour se mettre en sûreté. Mais la seule chose qui importe à Ulysse, c'est de retourner au camp sans péril. Voilà pourquoi Hélène borne sa promesse au temps pendant lequel les Troyens pourraient surprendre l'illustre espion. *Scholies E* : τὸ πρὶν μὴ νόει μοι τοιοῦτον, ὅτι μετὰ τὸ ἀπελθεῖν τὸν Ὀδυσσεά εἰς τὰς νῆας ἐμελλεν ἡ Ἑλένη εἰπεῖν. οὐδ' ὅλως γὰρ οὔτε πρώην οὔτε ὕστερον ἐμελλεν εἰπεῖν. τοιοῦτον γὰρ τὸ πρὶν ἐνταῦθα. εἰ γὰρ εἶπεν, εὐθέως δισπάσαντο αὐτὴν ὥς μὴ ὁμολογήσασαν. On a vu dans l'*Iliade*, I, 29 et XVIII, 283, deux passages analogues à



καὶ τότε δὴ μοι πάντα νόον κατέλεξεν Ἀχαιῶν.  
 Πολλοὺς δὲ Τρώων κτείνας ταναήκει χαλκῷ,  
 ἦλθε μετ' Ἀργείους, κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν.  
 Ἐνθ' ἄλλαι Τρῳαὶ λίγ' ἐχώκυον· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ  
 χαῖρ', ἐπεὶ ἤδη μοι κραδίη τέτραπτο νέεσθαι

260

celui-ci. Dans le premier, Agamemnon dit qu'il ne rendra pas la liberté à Chryseïs avant qu'elle soit devenue vieille. Dans le second, Polydamas dit qu'Achille, avant de prendre Iliou, sera dévoré par les chiens. C'est comme s'ils disaient, l'un qu'il ne rendra jamais Chryseïs, l'autre qu'Achille ne prendra jamais Iliou. Didyme (*Scholies* H, M, Q et T) : ἐστὶν οὖν ὁμοιον τῷ τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω, καὶ οὐδέ ποτ' ἐκπέσει.

256. Νόον, l'intention, c'est-à-dire le plan. Il s'agit du stratagème du cheval de bois. Didyme (*Scholies* P et Q) : ὃν εἶχε νῦν περὶ τῆς διὰ τοῦ ἵππου ἐπιβουλῆς. ὅτι δὲ τοῦτό φησι δῆλον ἐκ τοῦ αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρε (vers 259-260).

257. Ταναήκει χαλκῷ. Hélène ne s'était pas contentée de donner à Ulysse des habits décents, elle lui avait aussi donné une épée. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : δῆλον δὲ ὡς παρὰ τῆς Ἑλένης ἔλαβε τὸ ξίφος· ἐν ῥάχεσι γὰρ παρῆλθεν εἰς τὴν πόλιν.

258. Κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν. On a vu, III, 244, qu'Aristophane de Byzance faisait ici de φρόνιν un synonyme de καταφρόνησιν. Cette explication est répétée sous plusieurs formes dans les *Scholies*. Mais rapporter du mépris est une expression bien obscure. Est-ce Ulysse qui méprise les Troyens, à cause du succès de sa feinte? Sont-ce les Grecs qui méprisent les Troyens, à cause des rapports que leur a faits Ulysse? D'ailleurs, à quoi bon ce mépris? Il vaut donc mieux laisser au mot φρόνιν un sens analogue à celui qu'il a, III, 244. — Quelques anciens donnaient à la phrase une interprétation qui paraît de tout point excellente : « Il rapporta des renseignements en abondance. » *Scholies* E : ἕτεροι δὲ ἀντὶ τοῦ, κατήγαγε πολλήν φρόνησιν ἥτοι γνῶσιν τῶν ἐν Τροίᾳ τοῖς Ἑλλήσιν. Bothe : « Id Germani dicunt, « Kundschaft bringen. Voss : Kehrt' er « zu Argos schaaren hinab mit reichlicher « Kunde. » — Il y a encore une autre inter-

prétation antique. *Scholies* H et Q : πολλήν δόξαν ἀπηνέγκατο ὁ Ὀδυσσεύς. Mais il est difficile de passer de l'idée de sagesse à celle de gloire, tandis que rien n'est plus naturel que l'identification de la sagesse et du savoir : notre mot *lumières* pourrait traduire exactement φρόνιν dans les deux passages d'Homère. La traduction latine *astutia formam* est donc une paraphrase arbitraire. Plus arbitraire encore était une explication ancienne dont je n'ai point parlé, et dont il est question dans les *Scholies* M et V : οἱ δὲ νεώτεροι φρόνιν τὴν λείαν ἀπεδέξαντο. Il est impossible que φρόνιν signifie *butin*.

259. Λίγ(α) comme λιγέα : d'une façon bruyante.

259-260. Αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρ(ε). Hélène, qui a promis à Ulysse de l'aider à faire pénétrer les Grecs dans la ville, est enchantée et du mal qu'Ulysse a fait aux Troyens, et de l'impunité avec laquelle il a accompli le massacre, et des terribles événements qui doivent être la conséquence du complot où elle s'est engagée. C'est dans le troisième des quatre chants de la *Petite Iliade*, que Leschès avait développé le thème simplement indiqué par Homère. Voici, en effet, l'analyse de ce troisième chant, telle qu'on la lit dans Photius, d'après la *Chrestomathis* de Proclus (Homère-Didot, p. 583) : καὶ οἱ Τρῶες πολιορκοῦνται. καὶ Ἐπειὸς κατ' Ἀθηναίης προαίρεσιν τὸν δούρειον ἵππον κατασκευάζει. Ὀδυσσεύς δὲ αἰκισάμενος ἑαυτὸν κατάσκοπος εἰς Ἴλιον παραγίνεται, καὶ ἀναγνωρισθεὶς ὑφ' Ἑλένης περὶ τῆς ἀλώσεως συντίθεται. καὶ μετὰ ταῦτα σὺν Διομήδει τὸ Παλλὰδιον ἐκχομίζει ἐκ τῆς Ἰλίου. Le quatrième chant racontait l'entrée du cheval de bois dans la ville. — C'est à l'Ἰλίου πέρις d'Arctinus que Virgile a emprunté les épisodes de Laocoon et de Sinon. Voyez l'analyse de ce poème (Homère-Didot, p. 584).

260. Ἐπεὶ ἤδη. Anciennes variantes, ἐπειὴ δὴ et ἐπεὶ ἤ δὴ. Les trois leçons ont

ἄψ οἶκόνδ'· ἄτην δὲ μετέστενον, ἣν Ἀφροδίτη  
δῶχ', ὅτε μ' ἤγαγε κεῖσε φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης,  
παῖδά τ' ἐμήν νοσφισσαμένην, θάλαμόν τε πόσιν τε,  
οὐ τευ δευόμενον, οὔτ' ἄρ φρένας οὔτε τι εἶδος.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος· 265  
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γύναι, κατὰ μοῖραν εἶπες.  
Ἦδη μὲν πολέων ἐδάην βουλήν τε νόον τε  
ἀνδρῶν ἡρώων, πολλὴν δ' ἐπελήλυθα γαῖαν·  
ἀλλ' οὔπω τοιοῦτον ἐγὼν ἶδον ὀφθαλμοῖσιν,

le même sens; car δὴ, dans la phrase, ne pourrait être qu'un équivalent de ἤδη. La leçon ἐπαιή δὴ est mentionnée dans les *Scholies* E; mais on ignore quel est l'éditeur antique qui l'avait mise dans son texte. La leçon ἐπαιή δὴ était celle du texte de Cratès. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ἀμεινον τὸ ΗΑΗ (les deux syllabes η et δη) χρονικῶς δέχεσθαι (de lire ἤδη, adverbe de temps), κατὰ Ἀρίσταρχον. Κράτης δὲ δύο ποιεῖ, ἡ καὶ δὴ· διὸ καὶ περισπᾶται τὸ ἡ. οὐδέποτε δὲ ὁ ἡ ὦν βεβαιωτικῶς μεταξὺ τοῦ ἐπαιή καὶ τοῦ δὴ εὐρέθη. Les manuscrits des *Scholies* donnent, dans la première phrase, τὸ ἤδη que Buttmann trouve absurde, et qu'il change en τὸν δὴ. Il dit en note : « Male Porsonus τὸ « ἤδη. Nam aliter accipi non poterat ἤδη « nisi χρονικῶς. Scripsit itaque Aristarchus ἐπαιή δὴ, et τὸν δὴ (σύνδεσμον) « accepit χρονικῶς. » Dindorf approuve la correction et la conséquence de cette correction. Il est assez étrange que les deux éminents philologues n'aient pas vu que le prétendu ἤδη n'était point un mot réel, mais seulement la représentation des deux syllabes que séparait Cratès et qu'Aristarque réunissait. Cette simple observation aurait suffi pour les empêcher de se jeter dans l'arbitraire.

261-263. Ἄτην δὲ μετέστενον,... Comparez ce passage avec les vers III, 473-475 de l'*Illiade*.

262. Ἦγαγε. Le sujet sous-entendu est Πάρις ou Ἀλέξανδρος. Hélène n'a nul besoin de nommer le personnage, pour que les auditeurs sachent de qui elle veut parler. Mais c'est une remarquable preuve de tact, chez le poète, d'avoir senti qu'Hélène

ne devait point nommer Pâris. Homère est plein de ces délicatesses.

263. Νοσφισσαμένην dépend de ἤγαγε, et παῖδα de νοσφισσαμένην. La leçon des manuscrits et des anciennes éditions imprimées, νοσφισσαμένη, ne peut s'entendre; et la leçon admise depuis Wolf est autre chose qu'une correction, c'est une restitution autorisée par le témoignage d'Eustathe : γράφεται μὲν καὶ αἰτιατική.

264. Οὐ τευ δευόμενον, ne manquant de rien, c'est-à-dire parfaitement distingué. Quelques-uns, mais à tort, prennent τευ pour le génitif masculin. D'ailleurs, cette interprétation donne au fond le même sens que la première et la vraie; car un homme qui n'est inférieur à personne, est par là-même un homme supérieur. — Εἶδος, en figure, c'est-à-dire en beauté. Il y a de piquantes observations psychologiques dans la note de Didyme (*Scholies* H, M et Q) sur cet éloge : ἐνὴν μὲν εἰπεῖν, οὔτ' ἄρ φρένας οὔτε τι ἔργον (voyez l'*Illiade*, I, 445), ἡ δὲ τὸ εἶδος ἐπαινεῖ. διόπερ καὶ ἐξημαρτηκένοι διεβάλλετο ἡττηθεῖσα τῆς τοῦ Πάριδος εὐμορφίας. οἱ γὰρ ἄνδρες οὐχ οὕτως ἐπὶ ταῖς φθοραῖς τῶν γυναικῶν ἀγανακτοῦσιν ὥς ἐπὶ ταῖς προαιρέσεσιν, ὅταν αἰσθωνται (Buttmann : *post hoc verbum excidit υποσχελισθέντες vel simile*) ὑπ' ἄλλων παρ' αὐταῖς.

266. Ναὶ δὴ.... On a vu un vers presque semblable, *Illiade*, I, 286; et l'on en verra un autre dans l'*Odyssée*, XVIII, 470.

269-270. Τοιοῦτον.... οἶον. Il paraît que, d'après l'opinion de quelques anciens, la phrase finissait avec le vers 269, et que οἶον était exclamatif; mais Didyme a raison de dire (*Scholies* H et Q) que l'expli-



οἶον Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος ἔσκε φίλον κῆρ.

270

Οἶον καὶ τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ

ἵππῳ ἐνὶ ξεστῷ, ἵν' ἐνήμεθα πάντες ἀριστοὶ

Ἀργείων, Τρῶεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.

Ἦλθες ἔπειτα σὺ κεῖσε· κελευσέμεναι δέ σ' ἔμελλεν

δαίμων, ὅς Τρῶεσσιν ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι·

275

καὶ τοὶ Διίφοβος θεοείκελος ἔσπετ' ἰούσῃ.

Τρίς δὲ περίστιξας κοῖλον λόχον ἀμφαφύωσα,

cation ordinaire est bien préférable : θαυμαστικὸς ὁ λόγος, εἰ χωρίζοιτο, ὁμοιωτικὸς δὲ, εἰ τοῖς ἀνω συνάπτοιτο· ὁ καὶ ἀμεινον.

270. Ὀδυσσεύς.... κῆρ équivalent simplement à Ὀδυσσεύς, car on ne voit pas un cœur avec les yeux (ἶδον ὀφθαλμοῖσιν).

271. Οἶον καὶ τόδ' ἔρεξε. Voyez plus haut le vers 242 et les notes sur ce vers.

272. Ξεστῷ, poli, c'est-à-dire fait de madriers polis extérieurement. — Ἰν(α), *ubi*, c'est-à-dire *in quo* : dans lequel. — Ἐνήμεθα, de ἐν et ἡμαι : *insidebamus*, nous étions postés. *Scholies B* : ἐκαθήμεθα, ἐνεβελήμεθα. La seconde explication rapporte ἐνήμεθα à ἐν et ἱημι. Mais les guerriers n'ont pas été jetés dans le cheval, ils y ont monté eux-mêmes. D'ailleurs, si ἦχα (j'ai lancé) existe, ἦμαι et ἦμην n'existent point comme parfait et plus-que-parfait passifs de ἱημι.

274. Κεῖσε, *illuc*, à cet endroit : à l'endroit où était le cheval. — Κελευσέμεναι.... σ' ἔμελλεν, devait t'avoir invitée : t'avait sans doute poussée à y venir. On voit que notre verbe *devoir* rend exactement le sens particulier de μέλλω dans cette phrase. Aucun verbe latin n'en peut donner l'équivalent, et la traduction de ἔμελλεν par *videbatur* fausse la pensée. J'en dis autant de l'explication ἐφκει, qu'on lit dans les *Scholies B*.

276. Καὶ τοὶ Διίφοβος.... Ce vers, selon quelques anciens, avait été interpolé par ceux qui voulaient appuyer de l'autorité d'Homère la tradition d'après laquelle Déiphobe aurait succédé à Paris comme époux d'Hélène. *Scholies H et Q* : προηθεῖτο κατ' ἐνίους. καὶ εἶη ἂν ἐγκείμενος ὑπὸ τῶν ἱστορούντων τρίτον Διίφοβον γεγαμηκέναι τὴν Ἑλένην. Cette tradition, que Virgile nous a rendue familière (*Enéi-*

*de*, VI, 494-527) avait été consacrée par la *Petite Iliade*. Voyez l'analyse de ce poème. Mais ce n'est pas Leschès qui l'avait inventée. On ne voit donc pas pourquoi elle n'aurait point été admise par Homère. Il y a même une preuve qu'Homère l'avait admise, c'est qu'Ulysse et Ménélas, à peine descendus des flancs du cheval, courent à la maison de Déiphobe. Quel motif peut-on donner à cet empressement, sinon que là était Hélène? *Scholies H et Q* : καὶ δι' ἄλλων δὲ ὁ τόπος (*Batmann* : *legendum videtur ὁ λόγος, h. e. hac de Helena et Deiphobo narratio*) ἐμφαίνεται. Αὐτὰρ Ὀδυσσεῖα πρὸς δώματα Διίφοβοιο Βήμενι ἥδ' Ἀργεῖα σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ (*Odyssees*, VIII, 517-518). — L'athétèse du vers 276 était donc peu fondée; et il n'est pas probable qu'elle soit d'Aristarque, ni même d'Aristophane de Byzance : ce sont eux plutôt qui l'ont réfutée. En effet, ce que nous venons d'emprunter aux *Scholies H et Q* provient de Didyme, et Didyme n'est presque jamais que l'écho des deux maîtres de la critique. Ainsi, quand Ménélas dit à Hélène, *Déiphobe t'accompagnait*, les auditeurs n'ont pas besoin de se demander pour quelle raison c'est Déiphobe, et non pas quelque autre, puisqu'ils savent que Déiphobe était alors le mari d'Hélène. J'ajoute que, si l'on retranchait le vers 276, le vers 275 n'aurait plus aucun sens raisonnable; car la seule chose favorable ici aux Troyens, c'est que Déiphobe soit avec Hélène. S'il n'y était pas, Hélène pourrait impunément converser avec les chefs enfermés dans le cheval de bois. Tout ce qui va suivre serait également dénué de raison.

277. Περίστιξας, tu marchas autour : tu fis le tour. Tous les éditeurs écrivent *περίστιξας*, qui n'est qu'une faute d'ota-

ἐκ δ' ὀνομακλήδην Δαναῶν ὀνόμαζες ἀρίστους,  
πάντων Ἀργείων φωνὴν ἴσχουσ' ἀλόχοισιν.

Αὐτὰρ ἐγὼ καὶ Τυδείδης καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς,  
ἥμενοι ἐν μέσσοισιν, ἀκούσαμεν ὡς ἐβόησας.

280

Νῶϊ μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὀρμηθέντε  
ἢ ἐξελθέμεναι, ἢ ἔνδοθεν αἶψ' ὑπακοῦσαι.

ἀλλ' Ὀδυσσεὺς κατέρυκε καὶ ἔσχεθεν ἱμένῳ περ.

[Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν υἷες Ἀχαιῶν,

285

cisme ou une mauvaise correction byzantine. Les formes primitives sont στίχω, στιχάω (ὁμοστιχάει, *Iliade*, XV, 636), στιχάομαι. La forme στείχω, chez Homère, n'est qu'une licence métrique. Je n'hésite donc point à rétablir la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : Ἀρίσταρχος βραχέως. Didyme (*Scholies* V) : περιῆλθες ἀπὸ τοῦ στίχειν, ὃ ἐστὶ πορευθῆναι. Il suit de là que le sens propre de στίξ est *vestigium* (trace du pied), et que στίχω et στείχω ont la même racine que στίζω. Curtius distingue la racine στιχ de la racine στιγ, l'une signifiant monter et l'autre piquer; mais le grec n'a pas besoin de στιχ pour rendre compte de στείχω. — Δόχον (la cachette, c'est-à-dire le cheval de bois) dépend tout à la fois et de περίστιξας et de ἀμφορόωσα (palpant, tâtant).

278. Ἐκ appartient au verbe : ἐξωνόμαζας, tu nommais. — Ὀνομακλήδην, en appelant par le nom : en appelant chacun d'eux par son nom. On a vu κλήδην dans le même sens, *Iliade*, IX, 44. Voyez la note sur le passage où se trouve ce mot.

279. Πάντων Ἀργείων.... Il ne faut pas prendre au pied de la lettre tous les termes de ce vers. Ménélas dit qu'Hélène, en appelant les guerriers, parlait comme une femme grecque, et non comme une étrangère. Didyme (*Scholies* B, H, M, Q et T) : ὃ ἐστὶ τὴν Ἑλληνικὴν φωνὴν τῶν Ἀχαιϊάδων μιμουμένη. πόθεν γὰρ ὅλας ἤδει, ἵνα καὶ τὰς φωνὰς αὐτῶν μιμήσεται; πάντῳ δὲ γέλοιος ἢ τῶν φωνῶν μίμησις καὶ ἀδύνατος. πῶς δ' ἂν ἐπίστευον ὅτι πάρεσιν αὐτῶν αἱ γυναῖκες; Nicanor résolvait la difficulté, en rapportant πάντων Ἀργείων à ἀρίστους, et non point à ἀλόχοισιν. *Scholies* B, H, M et Q : τοῦτο ἑκατέροις δύναται προσδίδοσθαι, μᾶλλον δὲ τοῖς ἄνω, ἵνα μὴ ἀλογώτερον γένηται

τὸ ζήτημα. οὐ δυνατόν γὰρ ταῖς ἀπάντων γυναιξὶν ὁμοφωνῆσαι. Mais il y a déjà Δαναῶν, qui dépend de ἀρίστους. L'explication de Didyme semble donc préférable à celle de Nicanor. Ainsi πάντων Ἀργείων équivaut simplement à une épithète de ἀλόχοισιν. Quant à ἀλόχοισιν lui-même, c'est une ellipse pour ἀλόχων φωναῖς. Voyez la note II, 424 sur une ellipse du même genre. De cette façon, il n'y a plus de difficulté, et tous les manèges de la complice du stratagème sont ce qu'il y a de plus naturel au monde. Déiphobe a des soupçons au sujet du cheval, sans quoi Ménélas n'aurait pas dit qu'un dieu favorable aux Troyens avait amené là Hélène accompagnée de Déiphobe; mais sa femme fait disparaître tous ces soupçons, en lui faisant remarquer combien l'extérieur du cheval est lisse et sans apparence de porte aucune, et combien profond est le silence qui répond seul à l'appel du nom des héros. — Ἰσχουσ(α). Ancienne variante, εἰσχουσ(α). Homère dit ἰσχω et ἔισχω, mais non pas εἰσχω dissyllabe.

282. Νῶϊ, nous deux, c'est-à-dire Diomède et moi.

283. Ὑπακοῦσαι (*subauscultavisse*) équivaut ici à ἀποκριθῆναι : d'avoir répondu; de répondre

285-289. Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες.... Ces cinq vers manquaient dans presque tous les textes antérieurs à ceux des Alexandrins. Aristarque les marquait d'obelis, non point pour cette raison, car ils ont un caractère homérique, mais parce que le guerrier Anticlus, qui y est nommé, n'est point un des héros de l'*Iliade*. Il disait sans doute aussi que ces vers n'ajoutent aucune circonstance intéressante au récit de Ménélas : c'est du moins l'observation sur laquelle Didyme appuie l'athétèse.

Ἄντικλος δὲ σέγ' οἶος ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν  
 ἤθελεν· ἀλλ' Ὀδυσσεὺς ἐπὶ μάστακα χερσὶ πίεζεν  
 νωλεμέως κρατερῇσι, σάωσε δὲ πάντας Ἀχαιοὺς·  
 τόφρα δ' ἔχ', ὄφρα σε νόσφιν ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη.]

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα· 290  
 Ἀτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,  
 ἄλγιον· οὐ γάρ οἱ τι τάγ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον,  
 οὐδ' εἰ οἱ κραδίη γε σιδηρὴ ἐνδοθεν ἦεν.  
 Ἀλλ' ἄγετ' εἰς εὐνὴν τράπεθ' ἡμεας, ὄφρα καὶ ἤδη

Enfin Aristarque devait signaler une contradiction entre le vers 286 et les vers 282-283, puisque Ménélas et Diomède avaient précisément essayé de faire ce qu'Anticlus, selon l'interpolateur, essaye seul (οἶος). Aristonicus (*Scholies* H et Q) : Ἀρίσταρχος τοὺς πέντε ἀθετεῖ, ἐπεὶ ἐν Ἰλιάδι οὐ μνημονεύει Ἀντίκλου ὁ ποιητής. Didyme (*Scholies* H) : ὁ Ἀντικλος ἐκ τοῦ Κύκλου. οὐκ ἐφέροντο δὲ σχεδὸν ἐν πάσαις οἱ πέντε. τὰ γὰρ τῆς διαθέσεως ψυχρά. On voit par cette note où l'interpolateur avait puisé. Anticlus était un des héros célébrés par les poètes cycliques; et les vers 285-289 sont un emprunt fait ou au quatrième chant de la *Petite Iliade* ou au premier chant du *Sac d'Ilion*. Voyez l'analyse de ces deux poèmes. Mais on ne peut pas affirmer que ces vers aient été textuellement transcrits de chez Leschès ou de chez Arctinus. Si ce qui suit la note d'Aristonicus, dans les *Scholies* H et Q, est d'Aristonicus lui-même, ce critique trouvait mal fondé le motif d'athétèse relatif à la présence d'Anticlus dans le cheval de bois : ἀλλ' οὐδὲν τὸ κωλύον οὐ βασιλέα ὄντα τοῦτον, ἀλλὰ γενναῖον, εἰς τὴν ἐνέδραν ταχθῆναι, οὐ τῶν ἡγεμόνων μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἐπιλέκτων ἐπὶ τὴν πρᾶξιν ἡρημένων. ἀριστον νῦν (vers 272) οὐ τῷ ἀξιώματι, ἀλλὰ τῇ ἀνδρείᾳ φησίν. Quand même on admettrait cette raison, il resterait encore des motifs plus que suffisants d'athétèse. Aussi mettons-nous les cinq vers entre crochets. La Roche est le seul des éditeurs récents qui ne les y mette point; mais il a donné en note, et sans réserves aucunes, les deux témoignages d'Aristarque et de Didyme contre l'authenticité.

287. Μάστακα équivalent ici à στόμα.

Le sens propre est *maxillam*, la mâchoire. Mais on verra μάστακα, XXIII, 76, signifiant comme ici la bouche; et on l'a même vu dans l'*Iliade*, IX, 324, désignant la becquée. Voyez, à ce dernier passage, l'explication d'Aristarque.

289. Σε.... ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη. La grande protectrice des Grecs fait échouer, en éloignant Hélène et Déiphobe, le plan de la divinité qui voulait sauver les Troyens. Voyez plus haut le vers 276.

292. Ἄλγιον, chose plus douloureuse! c'est-à-dire ton récit augmente encore ma douleur. En effet, Ulysse a sauvé les Grecs par sa présence d'esprit; et Télémaque est persuadé qu'il n'a trouvé plus tard aucun moyen de se sauver lui-même. Didyme (*Scholies* B, E, P et Q) : δεινότερον καὶ ἐπιπονώτερον τὸ περὶ Ὀδυσσεύα πάθος, εἰ οὕτω σοφὸς ὢν οὐδὲν τι ἀπήλαυσε τῆς σοφίας, ἀλλ' ὑπὸ τῆς εἰμαρμένης ἐκρατήθη, καὶ ὁ τοὺς ἄλλους σώσας ἑαυτὸν σῶσαι οὐ δεδύνηται. — Bothe, qui rend ἄλγιον par la formule allemande *desto schlimmer*, croit qu'il correspond à notre *tant pis*. Mais on n'a pas le droit de s'étonner qu'un Allemand ignore que *tant pis* marquerait ici la résignation. Or Télémaque n'est nullement résigné. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ulysse. Télémaque n'a pas besoin de prononcer le nom de celui qui préoccupe uniquement sa pensée. Tout le monde comprend que οἱ ne peut être que son père. — Τάγ(ε), ces choses, c'est-à-dire de pareilles preuves d'intelligence et de sagesse. Il ne s'agit pas du stratagème, ni de son succès, mais des circonstances où Ulysse avait montré comme ici une présence d'esprit extraordinaire.

294. Ἥμεας dactyle, *vulgo* ἡμέας dissyllabe par synizèse. Hérodien (*Scholies* H):

ὑπνῷ ὑπο γλυκερῷ ταρπώμεθα κοιμηθέντες. 295

Ὡς ἔφατ'· Ἀργεῖη δ' Ἑλένη δμῳῇσι κέλευσεν  
δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ  
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,  
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἔσασθαι.  
Αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάρου, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι, 300  
δέμνια δὲ στορέσαν· ἐκ δὲ ξείνους ἄγε κῆρυξ.

Οἱ μὲν ἄρ' ἐν προδόμῳ δόμου αὐτόθι κοιμήσαντο,  
Τηλέμαχος θ' ἥρως καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός·  
Ἀτρεΐδης δὲ καθεῦδε μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο,  
παρ δ' Ἑλένη τανύπεπλος ἐλέξατο, δῖα γυναικῶν. 305

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
ὠρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῇφι βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,  
εἵματα ἔσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὦμῳ,  
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·  
βῆ δ' Ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῶ ἑναλίγκιος ἄντην, 310  
Τηλεμάχῳ δὲ παρ' ἴζεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν·

ἀπόλυτος ἡ ἡμῶν (sous-entendu ἀντωνυμία)· διὸ τρίτη ἀπὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. Je rétablis, comme l'a déjà fait La Roche, l'orthographe alexandrine. — Ὅφρα καί. Ancienne variante, ὄφρα κεν.

295. Ὑπνῷ ὑπο, sous le sommeil, c'est-à-dire par l'effet du sommeil. C'est comme s'il y avait ὑπνῷ δαμέντες. On a vu dans l'*Iliade*, XIV, 353, ὑπνῷ καὶ φιλότῃ δαμῆς. *Scholies H* : περιττὴ ἡ ὑπό· ἡ δοτικὴ ἐστὶν ἀντὶ γενικῆς. La deuxième explication est préférable à la première. Il n'est pas rare, chez Homère, de trouver ὑπό avec le datif, et surtout pour marquer comme ici un rapport de causalité. D'ailleurs on a déjà vu le vers entier dans l'*Iliade*, XXIV, 636, mais là avec une leçon contestée : ici ταρπώμεθα est parfaitement à sa place.

296-300. Δμῳῇσι κέλευσεν.... Voyez l'*Iliade*, XXIV, 643-647, et les notes sur ces cinq vers.

301. Κῆρυξ, un héraut. Ménélas traite ses hôtes avec une solennité toute royale.

302. Οἱ μὲν.... Voyez le vers XXIV, 673 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

308. Παρὶ.... θέτ' ὦμῳ, il se mit autour

de l'épaule, c'est-à-dire il suspendit à son épaule par un baudrier.

309. Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν.... On a vu un vers presque semblable, *Iliade*, XXIV, 340.

311. Παρ' ἴζεν, *vulgo* παρῖζεν. Ancienne variante, πάριζεν. De toute façon le sens reste le même. La leçon que j'ai préférée est celle qui paraît la plus antique. Elle est justifiée par ce fait que la préposition παρά, devant une voyelle, ne souffre point l'anastrophe, surtout quand elle est séparée de son régime par un autre mot. Hérodien (*Scholies Q*) : ἐὰν ἐν μέρος λόγου ᾗ τὸ πάριζεν, προπαροξυνθήσεται, ὡς Νέστωρ αὖ τότε ἐφίζεν (III, 411)· ἐὰν δὲ ἡ παρά πρὸς τῷ Τηλεμάχῳ συντάσσεται, προπερισπᾶται. οὐκ ἀναστρέφεται δὲ ἡ παρά, ἐπεὶ κατ' ἐκθλιψίν ἐστιν. ἄλλως τε καὶ μέσον πέπτωκεν ὁ δέ. On voit qu'Hérodien n'admet pas l'orthographe παρῖζεν et ἐφίζεν. Elle est pourtant légitime, et les modernes n'ont pas tort, je crois, de l'avoir adoptée. Hérodien lui-même n'a-t-il pas dit, au vers 304 (*Scholies H et P*), προπερισπωμένως τὸ καθεῦδε? C'est un exemple tout à fait ana-

Τίπτε δέ σε χρειώ δεῦρ' ἤγαγε, Τηλέμαχ' ἦρως,  
ἐς Λακεδαίμονα διαν, ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης;  
Δήμιον, ἢ ἴδιον; τόδε μοι νημερτές ἐνισπε.  
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦῤδα·  
Ἄτρεϊδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,  
ἤλυθον, εἴ τινά μοι κληιδόνα πατρὸς ἐνίσποις.  
Ἐσθίεται μοι οἶκος, ὀλωλε δὲ πύονα ἔργα·  
δυσμενέων δ' ἀνδρῶν πλείους δόμος, οἷτε μοι αἰεὶ  
μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἑλίκας βοῦς,  
μητρὸς ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες.  
Τοῦνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἰκάνομαι, αἶ κ' ἐθέλησθα  
κείνου λυγρὸν ὀλεθρον ἐνισπεῖν, εἴ που ὀπωπας  
ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἢ ἄλλου μῦθον ἄκουσας  
πλαζομένου· περὶ γάρ μιν διζυρὸν τέκε μήτηρ.  
Μηδέ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσεο, μηδ' ἐλεάρων,  
ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἦντησας ὀπωπῆς.  
Λίσσομαι, εἴποτέ τοί τι πατὴρ ἐμός, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,

315

320

325

logue. Quant à l'orthographe παρίζεν, notée aussi dans les Scholies P, elle ne serait exacte que si l'on écrivait, au simple, ἱζεν, et non pas ἱζεν.  
312. Τίπτε, *propter quod negotium*, pour quelle affaire. C'est à τί, contenu dans τίπτε, que se rapportent δήμιον et ἴδιον, et non point à χρειώ. D'autres expliquent : τί χρειώ ποτε ἤγαγέ σε δεῦρο, *quænam vero necessitas duxit te huc?* Mais c'est donner à ποτέ un sens arbitraire. Il vaut mieux prendre τίπτε, c'est-à-dire τί ποτε, pour ce qu'il est habituellement.  
314. Δήμιον, ἢ ἴδιον; (est-ce pour) une affaire publique ou une affaire privée? On a vu, III, 82, πρῆξις δ' ἢ δ' ἴδιῃ, où δήμιος.  
317. Κληιδόνα pour κληιδόνα, κληιδόνα : *fatam*, oui-dire. Porphyre prend ici κληιδόνα comme s'il y avait θείαν κληιδόνα, car il lui donne pour glose ὅσσαν. Mais il ne s'agit point, comme dans les exemples XVIII, 117, et XX, 120, de ce que manifestent les dieux; il s'agit de ce que l'on raconte parmi les hommes. Voyez dans l'Iliade, la note II, 93 sur ὅσσα. —

Πατρός, génitif causal : au sujet de (mon) père. Ici, comme dans tous les cas analogues, les anciens supposaient l'ellipse d'une préposition. Didyme (Scholies Q) : λέγει ἢ περί, ἢ αἶ, εἴ τινά μοι φῆμην περί τοῦ πατρὸς ἐνίσποις.  
318. Οἶκος équivalent à βίος (provisions de bouche), et c'est δόμος qui, dans la phrase, désigne la demeure. On verra, XVI, 431, οἶκον ἀτιμον ἔδεικ. Nous dirions très-bien, en français, *dévoier une maison*. — Ἔργα, les cultures, c'est-à-dire mes domaines. Scholies E : τὰ ἐκ τῶν ἰδίων κτημάτων γιῶργια, & δι' ἐργασίας κτᾶται τις. On a vu ἔργα, II, 22, dans un sens analogue à celui qu'il a ici; et je remarque en passant que nos mots *labour* et *labourer* ne sont au fond que les équivalents latins de ἔργον et de ἐργάζομαι, revenus à la signification du travail par excellence, celui qui nourrit les hommes.  
319-320. Οἷτε μοι αἰεὶ.... Voyez les vers I, 91-92, et les notes sur le second ces vers.  
321. Μητρὸς ἐμῆς.... Voy. le vers I, 322-331. Τοῦνεκα.... Voyez les vers 92-101 et les notes sur ces dix vers.

ἢ ἔπος ἤέ τι ἔργον ὑποστάς ἐξετέλεσεν  
 δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί· 330  
 τῶν νῦν μοι μνῆσαι, καί μοι νημερτές ἔνισπε.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·  
 ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ κρατερόφρονος ἀνδρὸς ἐν εὐνῇ  
 ἤθελον εὐνηθῆναι, ἀνάλκιδες αὐτοὶ ἐόντες.

Ὡς δ' ὁπότεν ἐν ξυλόχῳ ἔλαφος κρατεροῖο λέοντος 335  
 νεβροὺς κοιμήσασα νεηγενέας γαλαθηνούς,  
 κνημοὺς ἐξερέησι καὶ ἄγχεα ποιήεντα  
 βοσκομένη, ὃ δ' ἔπειτα ἔην εἰσῆλυθεν εὐνήν,  
 ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν·

333-350. ὦ πόποι.... Ces dix-huit vers sont textuellement répétés ailleurs, XVII, 124-141.

336. Νεηγενέας. D'après les *Scholies* H et Q, Aristarque écrivait νεογενέας. Cette leçon est impossible, vu la quantité des syllabes du mot, et Cobet propose de la changer en νεοιγενέας, forme qu'on peut en effet autoriser de l'exemple Πυλοιογενής, *Iliade*, II, 54 et XXIII, 303, né à *Pylos*. Mais ce qu'on a pris pour le lemme de la scholie, c'est la leçon d'Aristarque, et ce qu'on a pris pour la leçon d'Aristarque, c'est la glose de cette leçon. Aristophane de Byzance avait corrigé les textes antiques, et donné comme il suit le vers 336 : Νεβρόν κοιμήσασα νεηγενέα γαλαθηνόν. Voyez plus bas la note du vers 339. Les formes νεηγενέα et νεογενέας, bien qu'étant des ἀπαξ εἰρημένα, n'ont rien d'extraordinaire; mais Didyme a dû faire une note pour dire qu'Aristarque avait rétabli la leçon antique du vers 336, et que νεηγενέας, dans ce vers, était pour νεογενέας. La scholie, qui est un débris de cette note, doit donc se lire : νεογενέας Ἀρίσταρχος· νεογενέας, et non pas : νεηγενέας] Ἀρίσταρχος νεογενέας, comme elle est imprimée. Voici quelle était probablement la teneur de la note complète : « Le mot νεογενής est un ἀπαξ εἰρημένον, et il est pour νεογενής. Aristarque n'a pas admis la correction d'Aristophane de Byzance; il lit νεβρούς au pluriel, et par conséquent νεογενέας. » — Γαλαθηνούς. Voyez plus haut, vers 89, γάλα θῆσθαι.

337. Κνημούς. Ancienne variante, κρημούς.

338-339. Εἰσῆλυθεν et ἐφῆκεν. C'est l'aoriste d'habitude. Ménélas ne raconte pas un fait particulier, il rappelle ce qui se passe d'ordinaire.

339. Ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν. Il s'agit des faons nommés au vers 336. Jamais la biche n'en met bas plus de deux, ce qui d'ailleurs est très-rare. C'est même cette rareté qui avait motivé la correction faite au vers 336 par Aristophane de Byzance. Avec la leçon νεβρόν, le lion dévore ici le faon et la biche. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : Ἀριστοφάνης τὸ ἀμφοτέροισι ἐπὶ τῆς ἐλάφου καὶ τοῦ νεβροῦ λαμβάνει. ὁ γὰρ Ἀριστοτέλης ἐν φησι τίκτειν τὴν ἐλαφον, σπανίως δὲ δύο. εἰκότως δὲ Ὅμηρος τοῦτω συγχρῆται, ἵνα καὶ κατὰ τὸν ἀριθμὸν ἐμφερὲς ᾦ τὸ τῆς εἰκότος. ὥς γὰρ οἱ μνηστῆρες πλεῖστοι πρὸς ἓνα, οὕτως καὶ οἱ νεβροὶ πρὸς τὸν ἓνα ἰσχυρότερον ἀντίκεινται. Didyme a emprunté sans nul doute aux commentaires d'Aristarque et d'Aristonicus cette justification et de la vulgate du vers 336 et de l'explication traditionnelle de ἀμφοτέροισι. Mais Aristarque et Aristonicus avaient dû noter aussi que la biche est sur ses gardes, et qu'elle a pu fuir, qu'elle a fui; et le vers 339 se prête assez mal à l'interprétation d'Aristophane, puisque le lion va seulement au gîte de la biche, et non point aux vaux de montagne (ἄγχεα) où elle paît en interrogeant attentivement du regard (ἐξερέησι, vers 337) tous les lieux d'alentour.



ὥς Ὀδυσσεὺς κείνοισιν ἀεικέα πότμον ἐφήσει.

340

Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,  
τοῖος ἐὼν οἶός ποτ' εὐκτιμένη ἐνὶ Λέσβῳ  
ἐξ ἔριδος Φιλομηλείδῃ ἐπάλαισεν ἀναστάς,  
καδ' δ' ἔβαλε κρατερῶς, κεχάροντο δὲ πάντες Ἀχαιοί,  
τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς.  
πάντες κ' ὠκύμοροί τε γενοίετο πικρόγαμοί τε.  
Ταῦτα δ', ἃ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσεαι, οὐκ ἂν ἔγωγε

345

340. Κείνοισιν, à ceux-là, c'est-à-dire aux prétendants.

341. Αἶ γάρ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, II, 371 et IV, 288.

342. Ἐκτιμένη ἐνὶ Λέσβῳ. Ancienne variante, εὐκτιμένη ἐν Ἀρίσβῃ. Cette variante n'est qu'un lapsus de copiste, produit par le souvenir intempestif du vers VI, 43 de l'*Iliade*. Il s'agit d'une aventure du voyage d'Aulis à la côte d'Asie, dans une relâche à Lesbos, et non point d'un exploit d'Ulysse sur l'Hellespont. Les Grecs n'allaient pas dans les villes de l'Hellespont, durant le siège, pour s'y amuser à des jeux. Ils les attaquaient, les pillaient et les brûlaient, témoin Chryse et tant d'autres.

343. Ἐξ ἔριδος.... ἐπάλαισεν, *ex provocatione luctatus est*, lutte après avoir été défié. C'est l'explication ordinaire. Mais ἐξ ἔριδος, comme ἐριδι, comme ἐριδος μένει, est, dans la diction d'Homère, une expression faite pour marquer la disposition de deux adversaires prêts à se mettre aux prises. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 8 et VII, 111 et 240. Il est fort probable qu'Ulysse n'a point été le provocateur; mais ἐξ ἔριδος ne dit pas formellement qu'il ait été provoqué. — Φιλομηλείδῃ paraît être un nom propre. Si c'est un nom patronymique, on ignore le nom propre du personnage. Il est absurde de dire, comme faisaient quelques anciens, que ce personnage était Patrocle, parce que sa mère, la femme de Ménécius, se nommait Philomèle. Didyme fait observer (*Scholies M*) que le nom patronymique n'est jamais emprunté au nom de la mère, et que Patrocle était d'un caractère tout à fait opposé à celui qu'on lui attribue en le mettant aux prises avec Ulysse : τινὲς τὸν Πάτροκλον ἤκουσαν· Φιλομήλας γὰρ

ἦν υἱός. οὔτε δὲ ἀπὸ μητρὸς τὸ γένος Ὅμηρος σχηματίζει, οὔτε οἱ Ἕλληνες ἡσθήσαν ἐν Πατρόκλου ἡττηθέντος· πᾶσιν γὰρ ἐπίστατο μέλιχος εἶναι (*Iliade*, XVI, 671). Il est évident que, quand même Ulysse aurait un jour lutté contre Patrocle et l'aurait abattu, ce n'est pas cette victoire sur un ami que Ménélas porterait en compte à la gloire d'Ulysse. Il s'agit d'une victoire sur un étranger, et même sur un ennemi; car l'île de Lesbos faisait partie du royaume de Priam, ou du moins reconnaissait la suzeraineté d'Ilion. Voyez le vers XXIV, 544 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. — On lit, dans les *Scholies M* et dans Eustathe, que Philomélidès était roi de l'île de Lesbos; qu'il était un lutteur de première force; qu'il provoquait à la lutte tous ses hôtes, et qu'il y provoqua les Grecs à leur relâche dans son port. Ce prétendu renseignement n'est que la paraphrase du vers 342 lui-même, et ne nous apprend rien du tout. Quant à ce que dit l'historien Hellanicus, nominativement cité dans les *Scholies M*, qu'Ulysse et Diomède surprirent par ruse Philomélidès et le tuèrent, c'est une tradition qui n'a rien de commun avec la circonstance spéciale dont parle ici Ménélas.

345-346. Τοῖος ἐὼν.... Voyez les vers I, 265-266 et la note sur le premier de ces deux vers.

347. Ταῦτα δ(ε), *de istis vero*, mais quant à ces choses. C'est ainsi qu'expliquent les modernes, et cette interprétation a l'avantage de la simplicité. Les anciens préféraient rapporter ταῦτα à εἰποιμι. Didyme (*Scholies E, H, P et Q*): τὸ ἐξῆς, ταῦτα δ' ἃ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσεαι εἰποιμι ἔγωγε, οὐκ ἄλλα παρακλιδόν. Le sens, des deux façons, reste le même.

ἄλλα παρέξ εἵποιμι παρακλιδόν, οὐδ' ἀπατήσω·  
 ἄλλα τὰ μὲν μοι ἔειπε γέρων ἄλιος νημερτής,  
 τῶν οὐδέν τοι ἐγὼ κρύψω ἔπος οὐδ' ἐπικεύσω.

350

Αἰγύπτῳ μ' ἔτι δεῦρο θεοὶ μεμαῶτα νέεσθαι  
 ἔσχον, ἐπεὶ οὐ σφιν ἔρεξα τεληέσσας ἑκατόμβας·  
 οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνηῆσθαι ἐφετμέων.

Νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,  
 Αἰγύπτου προπάροιθε, Φάρον δέ ἐκικλήσκουσιν,

355

348. Ἄλλα, d'autres choses (que celles-là). — Παρέξ, en déviant, c'est-à-dire en éludant la question. — Παρακλιδόν est à peu près synonyme de παρέξ, et sert à insister sur l'idée : *declinando*, en penchant de côté, c'est-à-dire en ne me tenant pas droit sur la ligne, en laissant là le vrai, en usant de subterfuges. Quelques anciens rapportaient παρακλιδόν, non point à ce qui précède, mais à ce qui suit : οὐδ' ἀπατήσω παρακλιδόν, et je ne (te) tromperai point par des subterfuges. Mais la construction, comme le remarque Didyme (mêmes *Scholies*), serait bien forcée : τὸ παρακλιδόν ἀμεινον τοῖς ἄνω συνάπτειν, διὰ τὸ ὑπέρβατον.

349. Γέρων ἄλιος νημερτής. Ce vieillard marin dont les paroles sont la vérité même est Protée, nommé plus bas, vers 466, avec la même qualification de vieillard marin. C'est le récit qu'on va lire qui a fourni à Virgile une partie de l'épisode d'Aristée. Seulement le poète latin place le séjour de Protée dans une des îles de la Grèce, et non en Égypte.

351-352. Αἰγύπτῳ μ' ἔτι.... Construisez : θεοὶ ἔσχον ἔτι (ἐν) Αἰγύπτῳ με μεμαῶτα νέεσθαι δεῦρο. Aristophane de Byzance regardait ἔτι, dans cette phrase, comme redondant. Il est vrai que ce mot n'y a pas une importance capitale; mais il ajoute, ce semble, à la précision. Didyme (*Scholies* E, H et Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης παρέλκειν φησὶ τὸ ἔτι, ὡς τὸ, δὲν μοι δῶκε πατήρ ἔτι δεῦρο κιοῦση (plus bas, vers 736). Même dans le vers allégué en exemple, il vaut mieux tenir compte de ἔτι que de l'omettre dans l'interprétation.

352. Ἐπεὶ οὐ, dissyllabe par synizèse.

353. Οἱ δ(ὲ).... θεοί, mais eux (c'est-à-dire) les dieux. — Αἰεὶ se rapporte à με-

μνηῆσθαι, et non à βούλοντο. — Βούλοντο. On peut considérer ce passé comme attiré par ἔσχον, et par conséquent comme équivalent à βούλονται. Mais c'est plutôt l'habitude qu'il exprime (*velle solent*); car les dieux avaient quelquefois plus d'indulgence qu'ils n'en ont ici. — Μεμνηῆσθαι a pour sujet ἡμᾶς sous-entendu : que nous nous souvenions. — Ἐφετμέων, des préceptes, c'est-à-dire des divins commandements, des lois de la piété, de l'obligation de faire aux dieux des sacrifices. *Scholies* E : ἡμᾶς (μεμνηῆσθαι) θυσιῶν, ἐντολῶν. ἐντολὴ γὰρ ἦν θυεῖν τοῖς θεοῖς, αὐτὸς δὲ οὐκ ἔθυσεν, ἵνα τὴν ἐντολὴν πληρώσῃ. — Zénodote suspectait l'authenticité du vers 353, à cause du mot ἐφετμέων, qui n'a dans la phrase, selon lui, aucun sens nettement perceptible. Didyme (*Scholies* E, H, P et Q) : βούλεται μὲν λέγειν θυσιῶν· ἀσαφέστερον δὲ εἴρηται. διὸ Ζηνόδοτος ἠθέτει. ποῖαι γὰρ, φησὶν, ἐγένοντο ἐντολαί; Zénodote n'avait pas supprimé le vers, il l'avait seulement marqué du signe de doute : c'est ce qu'indique le mot ἠθέτει. — L'athétèse de Zénodote, comme on le voit par les notes mêmes des anciens, était assez mal fondée; et il est difficile de comprendre pourquoi Wolf l'a ratifiée, pourquoi surtout les successeurs de Wolf ont suivi cet exemple. Enfin Hayman et La Roche ont supprimé les crochets, et sont rentrés dans la vraie tradition de l'école d'Alexandrie. Payne Knight était le seul qui, avant eux, eût tenu le vers pour légitime. — Je n'ai pas besoin de remarquer que ἐφετμέων est trissyllabe par synizèse, et qu'on scande comme s'il y avait ἐφετμῶν.

355. Φάρον. C'est ici qu'on s'aperçoit manifestement qu'Homère ne connaissait l'Égypte que par de très-vagues ouï-dire. Si l'île de Pharos avait été, autemps d'Ho-



[illegible][illegible]

que la France s'engage à lui  
 donner une somme de 10 millions  
 et à lui fournir des armes et  
 des munitions. La France s'engage  
 également à lui fournir des  
 soldats et des officiers. La  
 France s'engage à lui fournir  
 des avions et des avions  
 militaires. La France s'engage  
 à lui fournir des tanks et  
 des tanks militaires. La France  
 s'engage à lui fournir des  
 chars et des chars militaires.

[illegible][illegible]

. WASHINGTON  
 . AIR : MR. ATTORNEY  
 . THE UNITED STATES OF AMERICA

[illegible][illegible][illegible]

Ἐνθα μ' εἰκοσιν ἤματ' ἔχον θεοὶ, οὐδέ ποτ' οὔροι 360  
 πνέοντες φαίνονθ' ἄλιαέες, οἳ ῥά τε νηῶν  
 πομπῆες γίνονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.  
 Καί νύ κεν ἦϊα πάντα κατέφθιτο καὶ μένε' ἀνδρῶν,  
 εἰ μή τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, καὶ μ' ἐσάωσεν,  
 Πρωτέος ἰφθίμου θυγάτηρ, ἄλίοιο γέροντος, 365  
 Εἰδοθέη· τῇ γάρ ῥα μάλιστά γε θυμὸν ὄρινα,  
 ἥ μ' οἷω ἔρροντι συνήντετο νόσφιν ἑταίρων·  
 αἰεὶ γὰρ περὶ νῆσον ἀλώμενοι ἰχθυάσκον  
 γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.

mère. L'île de Pharos n'a point de sources, et n'a jamais pu en avoir; et il ne peut s'agir d'étangs ou de mares, dans un pays où la pluie est un rare phénomène, et où le soleil en fait incontinent disparaître la moindre trace.

361. Ἀλιαέες est une épithète générale: qui soufflent sur la mer. Ce qui suit le montre avec évidence. Le mot est un ἀπαξ εἰρημένον, mais qui s'entendrait de lui-même, n'eût-il pas été paraphrasé par Homère. Apollonius: οἱ διὰ τῆς θαλάσσης πνέοντες. *Scholies* B et E: οἱ ἐν τῇ θαλάσσει πνέοντες. Les vents étésiens, ou autres vents déterminés quelconques, n'ont que faire ici. Ménélas veut reprendre la mer; mais il n'y a point de vents pour enfler la voile et rendre la navigation possible (οὔροι), il n'y a qu'un calme plat.

364. Καὶ μ' ἐσάωσεν. Ancienne variante, καὶ μ' ἐλέησεν. Avec cette leçon, le vers n'était plus qu'une tautologie.

366. Εἰδοθέη. Zénodote, Εὐρυνόμη. Il est très-possible que les poètes et les mythologues aient varié sur le nom de la fille de Protée, et même que Zénodote ait trouvé sa leçon dans tel ou tel des textes antiques d'Homère. Mais la vulgate primitive, le texte des Panathénées, portait Εἰδοθέη, et non point Εὐρυνόμη. La preuve en est qu'Eschyle, dans le drame satyrique intitulé *Protée*, qui était le complément tétralogique de l'*Orestie*, avait mis en scène la fille du vieillard marin sous le nom d'Idothée. Les Athéniens ne l'auraient pas reconnue sous celui d'Eurynome; ou du moins ils se seraient choqués de cette infidélité à leurs traditions poétiques. Didyme

(*Scholies* E, H et Q): ἀπὸ τῆς εἰδήσεως καὶ ἐπιστήμης τοῦ πατρὸς τὸ ὄνομα. καὶ Αἰσχύλος δὲ ἐν Πρωταῖ Εἰδοθέαν αὐτὴν καλεῖ. ὁ δὲ Ζηνόδοτος γράφει Εὐρυνόμην.

367. Μ' est pour μοι, comme on le voit par οἷω ἔρροντι. Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'élisions de ce genre. Voyez la note du vers VI, 166 de l'*Iliade*. — Οἷω ἔρροντι. Le verbe ἔρρω, dans tous les exemples homériques, contient toujours l'idée de malheur, de misère, de quelque chose de triste et de douloureux, jointe à celle de mouvement. L'exemple même de l'*Iliade*, XVIII, 421, αὐτὰρ ὁ ἔρρων, marque une claudication pénible, et non pas la marche ordinaire. Il n'y a donc point de raison, quoi qu'en dise Bothe, pour ôter ici à ἔρροντι son sens moral, et en faire un simple synonyme de *εὐασι*. Ménélas est en proie au chagrin; et οἷω ἔρροντι nous le représente marchant seul par la campagne, livré aux plus désolantes appréhensions. C'est ainsi que les anciens expliquaient le passage. *Scholies* P: μετὰ λύπης μόνῳ πορευομένῳ, φθειρομένῳ, καὶ μετὰ φθορᾶς βαδίζοντι. La traduction *soli reptanti* est elle-même insuffisante; car *reptare* se dit très-bien d'une promenade agréable. Voyez Horace, *Épîtres*, I, xv, 4. — Συνήντετο. Ancienne variante, συνήντεε.

368-369. Ἰχθυάσκον.... On voit ici, et dans un passage analogue, XII, 331-332, que les Grecs des temps héroïques ne regardaient pas le poisson comme une nourriture suffisante pour l'homme. *Scholies* B: ἀλλαχόσε οὐ λέγει ὁ Ὅμηρος ἐσθίειν τοὺς Ἕλληνας ἰχθύας. νῦν δὲ φησι τοῦτους ἀγρεύειν ἰχθύας διὰ τὸ τείρεσθαι

δ' ἐμεῦ ἄγχι σῆσα ἔπος φάτο, φώνησέν τε·  
 Νήπιός εἰς, ὧ ξεῖνε, λίην τόσον, ἥδ' ἑ χαλίσρων;  
 ἔκων μεθιεῖς, καὶ τέρπειαι ἄλγεα πάσγων;  
 ὡς δ' ἡ δὴθ' ἐν νήσῳ ἐρύκεαι, οὐδ' ἐπὶ τέκμωρ  
 ὑρέμεναι δύνασαι, μινύθει δέ τοι ἦτορ ἐταίρων.  
 ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·  
 Ἐκ μὲν τοι ἐρέω, ἦτις σύ πέρ ἐσσι θεάων,  
 ὡς ἐγὼ οὔτι ἐκὼν κατερύκομαι, ἀλλὰ νυ μέλλω  
 ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, οἳ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.  
 Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἰπὲ (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασιν)

375

ὑπὸ τοῦ λιμοῦ. Il ne faut pas en conclure que le poisson ne paraissait jamais sur leurs tables. Nous avons vu, dans l'*Iliade*, un pêcheur d'huitres; et le fait d'avoir inventé l'hamacron prouve que les Grecs, sans être des ichthyophages, ne négligent pas absolument les ressources comestibles fournies par la pêche proprement dite. Voyez la note sur les huitres (τήβει), *Iliade*, XVI, 747.

370. Ἡ δ' ἐμεῦ.... Zénodote donnait autrement le vers; mais on n'a que les premiers mots de sa leçon: ἡ δέ μοι ἀντομένη. Ajoutez probablement la formule, ἔπειτα πτερόμεντα προστύδα, ou bien ἔπειτα πτερόμεντ' ἀγόρευεν.

371. Νήπιός εἰς. On écrivait autrefois νήπιος εἰς. Mais les éditeurs récents ont tous adopté l'orthographe alexandrine, constatée par cette note d'Hérodien (*Scholies E*): ἐγκλιτικὸν τὸ εἰς.—Λίην τόσον, à tel point trop, c'est-à-dire à un point si extraordinaire. — Ἡδ' ἐ, vulgo ἥ. Mais χαλίσρων n'est point en opposition avec νήπιος, il en est le développement. La leçon ἥ n'est primitivement qu'un lapsus de copiste. Cela est manifeste, si l'on compare le vers XIX, 530: Παῖς δ' ἐμὸς ἕως μὲν ἔην ἔτι νήπιος ἥδ' ἑ χαλίσρων. Dans ce dernier vers, ἥ serait impossible.

372. Μεθιεῖς, vulgo μεθίεις. Il n'y a aucune raison pour que le verbe soit à l'imparfait, puisque τέρπειαι est au présent. Nous écrivons le mot comme dans le passage analogue de l'*Iliade*, VI, 523. La forme du verbe est en εω, et μεθίεις, quoi qu'en disent quelques-uns, ne peut être au présent. Voyez la note sur ἀτίει, *Iliade*, I, 25. Dans ce vers, ἀτίει est suivi de

l'imparfait ἔτελλον. Aussi avons-nous écrit μεθιεῖ, *Iliade*, X, 421.

373. Τέκμωρ, *finem*, le terme (de tes souffrances).

374. Μινύθει δέ τοι ἦτορ ἐταίρων. Ancienne variante, μινύθει δέ τοι ἐνδοθεῖ, ἦτορ. Cette leçon n'est qu'un emprunt maladroit fait au vers 467, où Ménélas a raison de dire μινύθει δέ μοι ἐνδοθεν ἦτορ, car il ne parle que de lui-même. Idothée a raison ici de mentionner les compagnons de Ménélas. Leur découragement est la cause la plus sensible des peines du roi.

376. Ἡτις.... ἔσσι, *quousque es*, qui que tu sois.

377-378. Μέλλω ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, je dois avoir commis une offense envers les immortels: j'ai commis sans doute quelque offense envers les dieux. *Scholies B, E et Q*; λείπει ἡ εἰς· ἀλλὰ ἴοικα ἡμαρτηκέναι εἰς τοὺς θεοὺς. Je ne sais si l'on doit dire qu'il y a une préposition sous-entendue; car Homère emploie toujours le verbe ἀλιταίνω ou absolument ou avec un simple accusatif de personne ou de chose. Voyez, dans l'*Iliade*, IX, 373; XIX, 265; XXIV, 570. J'ai déjà remarqué plus haut, à propos du vers 274, que notre verbe *devoir* rendait plus exactement μέλλω, dans les locutions du genre de celle-ci, que le grec ἴοικα et le latin *videor*.

379. Εἰπὲ. Zénodote écrivait εἰπε, mais en lui donnant le sens de l'impératif. Héraclide approuvait cette leçon; mais elle a été sévèrement condamnée par Aristarque; car la note qu'on lit dans les *Scholies* Hest d'Aristonicus: Ζηνόδοτος εἰπε, κακῶς· τὴν διαφορὰν γὰρ ἠγνόησεν. Je n'hé-

ἔστις μ' ἀθανάτων πεδῶα καὶ ἔδησε κελεύθου, 380  
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·  
Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.  
Πωλεῖταιί τις δεῦρο γέρων ἄλιος νημερτής,  
ἀθάνατος Πρωτεὺς Αἰγύπτιος, ὅστε θαλάσσης 385  
πάσης βένθεα οἶδε, Ποσειδάωνος ὑποδμῶς·  
τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι ἡδὲ τεκέσθαι.

siterais point à mettre, en tête de cette note, ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, δι. Elle est tout à fait dans le style de ces diples pointées de l'*Illiade*, où le reproche d'ignorance est si souvent adressé à Zénodote. La différence dont Zénodote n'a pas tenu compte est celle de l'impératif (εἰπέ) et de l'aoriste (εἶπε ou εἵπε).

380. Κελεύθου, le génitif de la circonstance : *quod attinet ad iter*, en ce qui concerne le voyage. On ne peut pas faire de κελεύθου le complément de ἔδησε. Voyez la note I, 195. La traduction *arcet ab itinere* est donc tout arbitraire, bien qu'elle donne, au fond, le même sens que l'explication littéraire. L'homme qui veut partir, et qui est enchaîné dans ses mouvements, ne peut pas se mettre en route.

381. Νόστον dépend de εἰπέ.

384. Πωλεῖται.... δεῦρο, circule ici, c'est-à-dire fréquente ces parages. Pharos n'est point le séjour constant de Protée; mais il y vient souvent avec son troupeau. *Scholies* B et E : πωλεῖται, ἀντὶ τοῦ ἀναστρέφεται· κατὰ Ἀττικοὺς, ἐπιζοιτῶ. ἔξεττεινε δὲ τὸ ο μικρὸν διὰ τὸ μετρον. Cette note, qui est certainement de Didyme, se lit aussi textuellement dans Eustathe.

386. Ὑποδμῶς. Ce mot ne se trouve nulle part ailleurs; mais il n'offre aucune difficulté, soit qu'on entende que le serviteur (δμῶς) est absolument dans la dépendance de Neptune (ὑπό), soit qu'on fasse de ὑποδμῶς un simple synonyme de δμῶς, qui n'est usité qu'au pluriel : δμῶες, δμῶων. Apollonius : ὁ μὲν Ἡλιόδωρος, δμῶς ὑποτεταγμένος· ἐνιοὶ δὲ ὡς περισσὸν οὖσης τῆς προθέσεως. Cette dernière explication est la meilleure; car, si ὑπό entraînait pour sa valeur dans le composé, il faudrait écrire ὑπόδμῶς πρoxyton, et non pas ὑποδμῶς oxyton. Hérodiën (*Scholies*

E et Q) : παρέλκει ἡ ὑπό· διαφυλάττει δὲ τὴν ὀξεῖαν (sous-entendu τὸ ὑποδμῶς). Rien n'est plus commun, dans toutes les langues, que les composés où la préposition a perdu sa valeur par l'usage; et le latin *subservire*, comme le remarque Bothe, ne signifie rien de plus ni de moins que *servire*.

387. Φασίν, on dit. Les enstatiques demandaient pourquoi Idothée a l'air de douter que Protée soit son père. Les lytiques répondaient en alléguant la naïveté antique. Ils citaient les paroles de Télémaque : « Ma mère dit que je suis le fils d'Ulysse; » ils rappelaient, avec Euripide, que la mère seule sait de science certaine que son enfant est d'elle, et que le père n'a jamais qu'une certitude morale. Porphyre (*Scholies* M) : ἐρώτησις. ἐκ ποίας διανοίας ἡ Εἰδοθέα ὀρμωμένη φησὶ πρὸς Μενέαιον ταδε· πωλεῖταιί τις δεῦρο γέρων, τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι; τὸ γὰρ φασίν ἀμφιβαλλούσης ἐστὶ καὶ διανοουμένης περὶ τοῦ πατρός. ἀποκρίσις. τὰ μὲν περὶ τῶν μητέρων ἐκ γενέσεως ἱκανά φησιν Ὅμηρος ἔχειν τεκμήρια, τὸ δὲ τῶν πατέρων ἀδιόριστον εἶναι. ἔφη γὰρ που· μήτηρ μὲν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι. ὅθεν καὶ Εὐριπίδης· Ἀεὶ δὲ μήτηρ φιλότεκνος μᾶλλον πατρός· Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄνθ', ὁ δ' οἶται. L'exemple homérique cité n'est point identique à celui qui concerne Idothée. Il ressemble plutôt à celui de Néoptolème dans le *Philoctète* de Sophocle. Voyez la note des vers I, 215-216. Mais tous ces exemples supposent la même pensée naïve sur l'incertitude de la paternité. Quant au passage où Euripide avait formulé cette pensée, il est tiré d'une des pièces que nous n'avons plus et dont nous ignorons même le titre.

Τόνγ' εἴ πως σὺ δύναιο λοχησάμενος λελαβέσθαι,  
 ὅς κέν τοι εἴπησιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου,  
 νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα. 390

Καὶ δέ κέ τοι εἴπησι, Διοτρεφές, αἴ κ' ἐθέλῃσθα,  
 ὅττι τοι ἐν μεγάροισι κακὸν τ' ἀγαθὸν τε τέτυκται,  
 οἰχομένοιο σέθεν δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλήν τε.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·  
 Αὐτὴ νῦν φράζευ σὺ λόχον θέλοιο γέροντος, 395  
 μή πῶς με προῖδὼν ἢ ἐπροδαίς ἀλέηται·  
 ἀργαλέος γάρ τ' ἐστὶ θεὸς βροτῶ ἀνδρὶ δαμῆναι.

Ὡς ἐφάμην· ἢ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·  
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.  
 Ἥμος δ' Ἥελιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει, 400  
 τῆμος ἄρ' ἐξ ἄλδος εἴσι γέρων ἄλιος νημερτής,  
 πνοιῇ ὑπο Ζεφύροιο, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθεὶς·

388. Λελαβέσθαι est pour λαβέσθαι. *Scholies E* : ἀναδιπλασιασμός, ὥς τετυπέσθαι. Ancienne variante, ὅς λαβέσθαι. Une autre variante, λελαθέσθαι, n'est qu'une faute de copiste; car il faut, non pas seulement que Ménélas se cache, mais qu'il se saisisse de Protée.

389. Ὅς est ici dans le sens démonstratif : *ille*, lui, c'est-à-dire Protée.

391. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δὴ.

392. Ὅτι, *quodcumque*, tout ce qui. — Il faut y mettre beaucoup de bonne volonté pour trouver dans ce vers 392 un abrégé de la philosophie morale; car ἐν μεγάροισι prouve que tout a ici un sens particulier, et même presque matériel. On dit que Socrate aimait beaucoup ce vers, et qu'il le citait souvent; mais les philosophes qui citent les poètes leur font presque toujours dire des choses auxquelles les poètes n'ont jamais pensé.

395. Λόχον.... γέροντος, *insidias senis*, c'est-à-dire *in senem* : le moyen de surprendre le vieillard.

396. Με dépend tout à la fois et des deux participes et de ἀλέηται, car le verbe ἀλέομαι se construit avec l'accusatif, et signifie *éviter*. L'explication des *Scholies E*, ἐκφυγή, n'est point exacte, puisque ἐκφεύγω est intransitif.

399. Τοιγὰρ ἐγὼ τοι,... Au lieu de la répétition du vers 383, quelques anciens textes donnaient : Τοιγὰρ ἐγὼν ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλιο σῆσιν. C'est, sauf le premier mot, un vers banal de l'*Iliade*, et qu'on y a vu notamment I, 297.

400. Ἥμος.... Voyez le vers VIII, 68 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Ἀμφιβεβήκει. Ancienne variante, ἀμφιβεβήκη. On croit qu'Aristarque avait varié, d'une édition à l'autre, entre les deux leçons; mais la note de Didyme (*Scholies H*) est mutilée : δίχα Ἀρίσταρχος, ἀμφιβεβήκει. Il faut lire δίχα τοῦ ν, car, quand Aristarque a varié, le mot est διχῶς, et non point δίχα. C'est simplement la condamnation de l'orthographe ἀμφιβεβήκειν, préférée par quelques-uns au vers VIII, 68 de l'*Iliade*. Mais on suppose que Didyme avait écrit : διχῶς Ἀρίσταρχος, ἀμφιβεβήκει καὶ ἀμφιβεβήκη. La finale du mot étant E dans les textes antérieurs au quatrième siècle, on était libre de la transcrire par EI ou par HI (η); mais ἥμος se construit habituellement avec l'indicatif, et il est inutile de rien changer au vers, tel qu'on l'a lu la première fois.

402. Φρικί, par le hérissément (des flots), c'est-à-dire par les vagues qui se hérissent sur la mer. Voyez le vers VII,

ἐκ δ' ἐλθὼν κοιμᾶται ὑπὸ σπέσσι γλαφυροῖσιν·  
 ἀμφὶ δέ μιν φῶκαι νέποδες καλῆς Ἀλοσύδνης  
 ἀθρόαι εὐδουσιν, πολιῆς ἀλὸς ἐξαναδῦσαι,  
 πικρὸν ἀποπνείουσai ἀλὸς πολυβενθέος ὁδμήν.

405

Ἐνθα σ' ἐγὼν ἀγαγοῦσα, ἅμ' ἡοῖ φαινομένηφιν.  
 εὐνάσω ἐξείης· σὺ δ' ἐὼ κρίνασθαι ἐταίρους  
 τρεῖς, οἳ τοι παρὰ νηυσὶν εὐσσέλμοισιν ἄριστοι.  
 Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα τοῖο γέροντος.

410

63 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les vers XXI, 426 et XXIII, 692.

404. Νέποδες. Le mot νέπους ne se trouve point ailleurs chez Homère; mais il a été employé par les poètes alexandrins. Callimaque, dans les scholies de Pindare, *Isthmiques*, II, 9 : ὁ Κεῖος Ὑλλίχου νέπους. Théocrite, XVII, 25 : ἀθάνατοι δὲ καλεῦνται τοὶ νέποδες. Cléon de Sicile : βριαροὶ Γοργοφόνου νέποδες. Dans ces trois exemples, νέπους est synonyme de ἀπόγονος. Cette signification est confirmée par la grammaire comparative. La racine νεκ, sanscrit नप, latin nepō, marque la descendance. Curtius rapproche le νέποδες d'Homère du mot ἀνεψιός, et constate qu'il est pour νέποτες. C'est donc une pure apparence qui a fait croire que νέποδες se rapportait à la nature des phoques : sans pieds, c'est-à-dire ayant des pieds très-courts; ou bien, nageant avec leurs pieds. Toutes les explications mentionnées dans les *Scholies* se rapportent à ces deux-là. D'après la première, νέποδες serait pour νήποδες. D'après la seconde, la syllabe νε serait le radical du verbe νέω, nager. Mais les commentateurs anciens ne sont pas sans avoir connu le vrai sens de νέποδες, conservé par tradition jusqu'aux poètes leurs contemporains. Eustathe : κατὰ τινα γλῶσσαν, οἱ ἀπόγονοι. Il est probable que la glose citée par Eustathe remontait plus haut que les Alexandrins eux-mêmes, et qu'elle était un débris de ces primitifs lexiques d'Homère, si souvent critiqués par Aristarque. — L'explication de νέποδες par ἀπόγονοι est donc incontestable; elle a de plus l'avantage de rendre compte du génitif καλῆς Ἀλοσύδνης. Avec chacune des deux autres explications, il faut sous-entendre ou ἀπόγονοι lui-même, ou un terme

équivalent : τέχνα, παῖδες, τροφή, etc. — Ἀλοσύδνης, de la déesse marine (par excellence), c'est-à-dire d'Amphitrite. Il n'y a point de déesse nommée Halosydne, et on a vu, *Iliade*, XX, 207, ἀλοσύδνη appliqué comme épithète à la mère d'Achille. Maintenant, l'épithète est pour le nom propre. *Scholies* E, H et P : ἐπιθετικῶς, τῆς Ἀμφιτρίτης. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'Amphitrite n'est que la mer personnifiée, et que l'expression poétique d'Homère signifie seulement que les phoques, sans être des poissons, n'en sont pas moins des animaux marins. — Le mot ὕδναί est donné par Hésychius comme un synonyme de ἔγγονοι, et Curtius le regarde comme appartenant à la même famille que υἱός : « Die Wurzel ist die von ὑ-ιό-ς, συ, « indogerm. su zeugen. συ-δνη steht also « für συν-γη (indogerm. su-n-jā) und « ist das Femininum zum skt. sūn-us, « goth. lit. sun-us Sohn. » Ainsi ἀλοσύδνη signifie proprement née dans la mer, ou fille de la mer. L'explication ancienne par ἐν ἀλὶ σεύεσθαι, s'agiter dans la mer, c'est-à-dire vivre dans la mer, est donc moins que vraisemblable.

406. Πικρὸν.... ὁδμήν. Voyez plus bas la note du vers 442.

408. Εὐνάσω, je mettrai dans le lit : je placerais en embuscade. Sous-entendez ὑμᾶς : vous, c'est-à-dire toi et tes compagnons. Il est évident, par le mot ἐξείης (*ex ordine*), qu'Idothée ne parle pas de Ménélas seul. Aussi le mot ὁ(έ) est-il explicatif, et l'équivalent de γάρ : car il faut que tu choisisses avec soin....

410. Ὀλοφώϊα, d'après les exemples X, 289 (ὀλοφώϊα ὀήνεα Κίρκης) et XVII, 248 (χύων ὀλοφώϊα εἰδώς), signifie *perniciosa consilia, malas astutias*. Mais il semble qu'ici on doive simplement entendre

Φώκας μὲν τὰ πρῶτον ἀρσμήσει καὶ ἔπειτα·  
 αὐτὰς ἐπὶ πάσας πεμπάσσεται ἡδὲ ἰδύται,  
 λέξεται ἐν μέσσοισι, καμὲς ὡς πώεσι μύλων.  
 Τὸν μὲν ἐπὶ ὅτ' πρῶτα κατευσηθέντα ἰδύσθε,  
 καὶ τότε ἔπειθ' ὑμῖν μελέτω κάστος τε βίη τε·  
 αἴψα δ' ἔχει μεμαῶτα καὶ ἐσόμενόν περ ἀλύξαι.  
 Πάντα δὲ γιγνόμενος πειρήσεται, ὅσσ' ἐπὶ γαῖαν  
 ἔρπετ' ἀγέρονται, καὶ ὕως καὶ θεσπιδὰς πῶρ·  
 ὑμεῖς δ' ἀστεμφέως ἐχέμεν μᾶλλον τε τιέξιν.

415

ortes; car il n'y a rien, dans les artifices et les ruses de Protée, qui soit en contradiction avec la loi morale, et une fille ne peut pas dire qu'elle va révéler les coquinerie de son père. — Les anciens ne s'accordaient pas sur l'étymologie de l'adjectif ὀλοφώϊος. Les uns rapportent la dernière partie du mot à φάω (parler), les autres à φάος (lumière), d'autres enfin à φάς, synonyme de ἀνὴρ. Mais aucune de ces trois idées ne s'adapte aux exemples de ὀλοφώϊα. Il est probable que ὀλοφώϊος n'est point un mot composé, mais une forme développée de ὀλοφός, prononciation archaïque de ὀλόος. En effet ὀλόα (des choses funestes) suffit pour rendre compte de ὀλοφώϊα. — Τοῖο γέροντος, *illius senis*, de l'adroit vieillard. Il vaut mieux prendre τοῖο comme emphatique, que d'en faire un simple rappel de la personne. De toute manière, ce n'est point un article; et cet exemple peut être cité en preuve manifeste du principe d'Aristarque : « Il n'y a point d'article dans Homère. » On a vu τοῖο γέροντος avec un sens moral, *Iliade*, IX, 468.

411. Ἀριθμήσει καὶ ἔπειτα, hystérogie; car il faut parcourir le troupeau pour compter les têtes. *Scholies E* : πρῶθ' ὕστερον. Voyez plus bas le vers 451.

412. Πεμπάσσεται est au subjonctif, pour πεμπάσσηται, πεμπάσσηται. Le verbe πεμπάζω signifie compter sur ses cinq doigts; mais il est évident qu'on doit prendre πεμπάσσεται comme s'il y avait ἀριθμήσεται, *sibi numeraverit*, sans aucun regard à la façon dont Protée s'y prend pour compter. — Les dialectes archaïques ayant conservé la forme πέμπε pour πέντε, il n'y a jamais eu doute, chez les anciens, sur l'origine du verbe πεμπάζω, littéralement :

compter par cinq. Je remarque aussi que ce verbe ne se trouve point ailleurs dans Homère. — Καὶ ἰδύται. Ici il n'y a point hystérogie. C'est après avoir compté son bétail que Protée examine si tout est en ordre dans le troupeau, et qu'il fait une revue détaillée. On a donc raison de traduire ἰδύται par *inspexerit*, et non par *viderit*.

413. Λέξεται, *cubabit*, il se couchera. — Μέσσοισι. Ancienne variante, μέσσοισι. — Νομὲς ὡς. Virgile, dans son imitation, a conservé cette comparaison avec un berger, mais en changeant les circonstances : « Ipse, velut stabuli custos in montibus olim, Considit scopulo medius; » *Georgiques*, IV, 433-434.

415. Ἐπειθ' ὑμῖν. Ancienne variante, ἔπειτ' ὑμῖν. — Κάστος τε βίη τε. Ancienne variante, ἔργον τε ἔπος τε. Cette leçon, qui paraît d'abord absurde, donne pourtant un sens raisonnable, si l'on réduit les deux idées à une seule : l'œuvre dont je viens de parler.

416. Ἐχεῖν ne dépend point de μελέτω. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif : *tenete*, contenez. *Scholies P et Q* : ἀντὶ τοῦ ἔχετε.

417. Πειρήσεται, sous-entendu ἀλύξαι : il fera tous ses efforts pour s'échapper. On joint ordinairement γιγνόμενος à πειρήσεται : il fera tous ses efforts pour devenir; il deviendra, grâce à ses efforts. Mais les transformations ne coûtent à Protée que la peine de vouloir. Ce n'est point la fatigue qui le fera se rendre, c'est la conviction qu'il ne gagnerait rien à multiplier ses métamorphoses à l'infini.

419. Ἀστεμφέως, trisyllabe par synizèse. — Ἐχέμεν, comme ἔχειν au vers 416. *Scholies Q* : πάλιν ἀντὶ τοῦ ἔχετε. —



Ἄλλ' ὅτε κεν δὴ σ' αὐτὰς ἀνείρηται ἐπέεσσιν, 420  
τοῖος ἐὼν οἶόν κε κατευνηθέντα ἴδησθε,  
καὶ τότε δὴ σχέσθαι τε βίης λῦσαί τε γέροντα,  
ἥρως· εἶρεσθαι δὲ θεῶν ὅστις σε χαλέπτει,  
νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα.

Ὡς εἰποῦσ' ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα. 425  
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας, ὅθ' ἕστασαν ἐν ψαμάθοισιν,  
ἥϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε χιόντι.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,  
δόρπον θ' ὀπλισάμεσθ', ἐπὶ τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ·  
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης. 430  
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
καὶ τότε δὴ παρὰ θῖνα θαλάσσης εὐρυπόροιο  
ἥϊα, πολλὰ θεοὺς γουνούμενος· αὐτὰρ ἑταίρους  
τρεις ἄγον, οἷσι μάλιστα πεποίθεα πᾶσαν ἐπ' ἰθύν.

Πιέζειν. C'est aussi le sens de l'impératif. Virgile a presque traduit le vers : « Tam tu, « nate, magis contende tenacia vincla, » *Géorgiques*, IV, 412; mais il en a bien affaibli l'expression.

420. Αὐτός. Ancienne variante, αὐτίς. Cette leçon était mauvaise, et Aristarque a eu raison de la rejeter. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, αὐτός. Le mot αὐτίς, à côté de ἀνείρηται, ne serait qu'un pléonisme, puisque Protée n'aurait point encore parlé.

421. Ἰδοῦθε. Ancienne variante, ἰδῆαι. Virgile, dans son imitation du passage, a mis *videris* au singulier; mais son Aristée sera seul, tandis que Ménélas aura trois compagnons. Le pluriel, chez Homère, est donc préférable. Voyez plus haut la note du vers 408.

422. Καὶ τότε δὴ. Idothée ne veut pas que Ménélas se trompe sur ses prescriptions, et voilà pourquoi elle dit, *eh bien donc alors*. Ces mots, grammaticalement superflus, précisent sa pensée, et en font ressortir toute l'importance. — Σχέσθαι, *abstinate*, c'est-à-dire *desistite* : cessez. Les verbes qui marquent l'idée de cesser ou de faire cesser se construisent avec le génitif. Voyez la note sur ἀὐτῆς σχολιάτ(ο), *Iliade*, II, 97-98. En latin même, Horace

a dit, *Odes*, II, ix, 17-18 : *desine.... querelarum*. — Λῦσαι, *solvite*, déliez.

423. Εἶρεσθαι doit être rendu par le singulier, car c'est Ménélas seul qui parlera : *interroga*, interroge.

426. Ἐν ψαμάθοισιν doit être pris au propre : sur les sables du rivage. On tirait les navires hors de la mer, dès qu'on avait à séjourner pendant quelque temps sur la côte.

427. Κραδίη πόρφυρε. Ménélas compare son cœur à une mer dont les flots s'agitent. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) ἐν βάθει τῆς διανοίας διενοεῖτο, ἐκινεῖτο, ἐταράσσετο, ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τῶν ὑδάτων ἃ ἐκ βάθους κινούμενα μελαίνετα· On a vu la même expression dans l'*Iliade*, XXI, 551.

428. Ἐπὶ νῆα... ἠδὲ θάλασσαν. Il n'y a point hystérologie, puisque le navire de Ménélas est sur le sable du rivage, et non dans la mer.

432. Καὶ τότε δὴ. Cette expression, comme plus haut vers 422, doit être prise pour autre chose qu'une banale formule. Ménélas précise l'instant.

434. Πᾶσαν ἐπ' ἰθύν, *ad omnem impetum*, pour toute entreprise audacieuse. *Scholies* B, E et Q : ὁρμήν, πρᾶξιν. On a vu la même expression dans l'*Iliade*, VI, 79.



Τόφρα δ' ἄρ' ἤγ' ὑποδῦσα θαλάσσης εὐρέα κόλπον, 435  
 τέσσαρα φωκίων ἐκ πόντου δέρματ' ἔνεικεν·  
 πάντα δ' ἔσαν νεόδάρτα· ὅλον δ' ἐπεμήδετο πατρί.  
 Εὐνὰς δ' ἐν ψαμάθοισι διαγλάψας ἀλήθισιν  
 ἦστο μένους· ἡμεῖς δὲ μάλα σχεδὸν ἤλθομεν αὐτῆς·  
 ἐξείης δ' εὐνήσε, βάλεν δ' ἐπὶ δέρμα ἐκάστω. 440  
 Ἐνθα κεν αἰνότατος λόχος ἔπλετο· τεῖρε γὰρ αἰνῶς  
 φωκίων ἀλιοτρεφέων ὀλωτάτος ὁδμή.  
 Τίς γάρ κ' εἰναλίῳ παρὰ κήτει κοιμηθείη;  
 Ἀλλ' αὐτὴ ἐσάωσε, καὶ ἐφράσατο μέγ' ὄνειαρ·  
 ἀμβροσίην ὑπὸ ῥίνα ἐκάστω θῆκε φέρουσα, 445

437. Νεόδάρτα. Si les peaux avaient été sèches, elles ne se seraient pas bien adaptées aux membres de Ménélas et de ses trois hommes, et Protée se serait aperçu de la ruse. *Scholies E* : τὰ γὰρ ξηρὰ οὐ συναρμόζονται τοῖς σώμασιν. *Scholies P* et *Q* : πιθανῶς, ὑπὲρ τοῦ φαντασίαν ζώντων παρέχειν. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cela, la réflexion serait inutile. Idothée veut que l'illusion soit complète, et voilà pourquoi elle apporte des peaux fraîches.

438. Εὐνὰς... διαγλάψας(α), ayant creusé des lits : ayant fait des creux où l'on pouvait se coucher. La prétendue leçon διαγλύψας(α) n'est qu'une glose, la substitution du mot vulgaire au mot antique. L'adjectif γλαφυρός prouve que la forme primitive du verbe est διαγλάφω, et non διαγλύφω.

440. Εὐνήσε, sous-entendu ἡμᾶς : elle nous fit coucher. Ménélas et ses compagnons se mettent à plat ventre, à la manière des phoques. La traduction *nos collocavit* est tout à fait insuffisante, puisque Homère dit comment les pseudo-phoques sont placés.

441. Ἐνθα κεν αἰνότατος, *vulgo* κείθι ὃν αἰνότατος. Didyme (*Scholies H, P* et *Q*) : αἱ πλείους, ἐνθα κεν αἰνότατος, ὡς τὸ ἐνθα κε λοιγὸς ἔην (*Iliade*, VIII, 130). ἀντὶ τοῦ δυσχερεστατος. Nous employons souvent nous-mêmes notre mot *terrible* dans un sens très-adouci ; et l'on pourrait rendre ici αἰνότατος par *terriblement désagréable*.

442. Ὀλωτάτος est ici pour ὀλωτάτη,

comme πικρόν, au vers 406, est pour πικρήν. Didyme (*Scholies P*) : ὅμοιον τῷ κλυτὸς Ἀμφιτρίτη (V, 422), καὶ θερμὸς αὐτμή (*Hymne à Mercure*, vers 110), καὶ κλυτὸς Ἰπποδάμεια (*Iliade*, II, 742). Aux exemples poétiques cités par Didyme on peut ajouter πρώτιστον ὀπωπὴν (*Hymne à Cérès*, vers 127). On se rappelle qu'Homère dit ἰφθίμη aussi bien que ἰφθιμος, et qu'il dit toujours ἑδανάτη au féminin. Il est évident que les adjectifs en ος, simples ou composés, ont eu durant des siècles les deux terminaisons féminines à volonté, ou peu s'en faut. Thucydide, dont la diction est pleine d'archaïsmes, fait lui-même de ἀπορώτερος un féminin, V, 110 : ἀπορώτερος ἡ λῆψις. — Je remarque, à propos de l'hyperbole ὀλωτάτος ὁδμή, que nous abusons de l'adjectif *mortel*, plus encore que de l'adjectif *terrible*. Nous ne dirions pas, une *très-mortelle odeur* ; mais nous dirions très-bien, une *puanteur vraiment mortelle*, ce qui est l'exact équivalent de l'expression même d'Homère.

445. Ἀμβροσίην, un divin parfum. Il ne s'agit point de l'ambrosie proprement dite. Didyme (*Scholies V*) : νῦν τὸ θεῖον καὶ εὐώδεις ἔλαιον. C'est avec une huile nommée aussi ἀμβροσίη que Junon se parfume (*Iliade*, XIV, 170), quand elle fait sa toilette avant d'aller trouver Jupiter sur l'Ida. Quelques anciens expliquaient les vers 445-446 par une allégorie. *Scholies E* : ἀλληγορικῶς ἀμβροσίην τὴν εὐελπίστίαν τοῦ ἀποτελεσματος. ὑπέμεινε γὰρ τὴν εὐσωδίαν διὰ τὸ μέλλειν κατορθῶσαι

ἡδὺ μάλα πνείουσιν, ὄλεσσε δὲ κήτεος ὀδμήν.  
 Πᾶσαν δ' ἡοίην μένομεν τετληότι θυμῷ.  
 φῶκαι δ' ἐξ ἄλός ἦλθον ἀολλέες. Αἱ μὲν ἔπειτα  
 ἐξῆς εὐνάζοντο παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης.  
 ἔνδιος δ' ὁ γέρων ἦλθ' ἐξ ἄλός, εὔρε δὲ φώκας 450  
 ζατρεφέας· πάσας δ' ἄρ' ἐπώχετο, λέκτο δ' ἀριθμόν.  
 Ἐν δ' ἡμέας πρώτους λέγε κήτεσιν, οὐδέ τι θυμῷ  
 ὥϊσθη δόλον εἶναι· ἔπειτα δὲ λέκτο καὶ αὐτός.  
 Ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες ἐπεσσύμεθ', ἀμφὶ δὲ χεῖρας  
 βάλλομεν· οὐδ' ὁ γέρων δολίης ἐπελήθετο τέχνης. 455

τὸ ἑαυτοῦ συμφέρον. Mais la phrase ne se prête point à cette explication. Tout y est matériel. Une espérance n'entrera jamais au cœur par les narines.

446. Ὀλισσος, tua, c'est-à-dire rendit insensible.

447. Ἡοίην, sous-entendu ὥρην : le temps du matin ; la matinée. Didyme (*Scholies* B, E, H, P et Q) : τὸν ἐωθινὸν καιρὸν τὸν ἀπὸ πρώτης ὥρας ἕως ἑκτῆς λέγει ἡοίην. Eustathe : ἡοίαν δὲ λέγει τὴν ἀπὸ πρώτης ἕως ἑκτῆς ὥρας ἡμέραν. ὁμοίως τῷ, Ὅφρα μὲν ἡὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἡμαρ. ταῦτά γὰρ ἔχει τὸ ἡὼς καὶ ἐνταῦθα τὸ ἡοίη. Voyez l'explication d'Aristarque, dans la note sur le vers cité par Eustathe, *Iliade*, VIII, 66. — Μένομεν est à l'imparfait : nous attendions ; nous attendîmes. — Τετληότι θυμῷ, d'un cœur endurant, c'est-à-dire avec une patience extrême.

450. Ἐνδιος, *meridianus*, au milieu du jour. On a vu le pluriel ἐνδιοὶ dans le même sens que μεσημβρινοί, *Iliade*, XI, 726. Le mot ἐνδιος se rattache, selon Curtius, à la racine διF, sanscrit *div*, latin *dior*, comme διάλος, δέιλος, δῆλος, *dios* et *dies*. Il exprime donc le moment où la lumière du jour est dans son plus grand éclat. Les prétendues variantes εὐδιος et ἐνδειος ne sont que des fautes de copistes alexandrins. Virgile a très-exactement paraphrasé ἐνδιος : *medium sol igneus orbem hauserat* (*Géorgiques*, IV, 426-427).

451. Ἐπώχετο, *obibat*, il parcourait, c'est-à-dire il passa en revue. Voyez plus haut ἐπισιν (*obibit*), vers 411. — Comme Proïce va constater le nombre exact de ses

phoques, il s'ensuit que les quatre peaux dont Idothée avait affublé Ménélas et ses trois compagnons étaient celles de quatre phoques du troupeau paternel, qu'elle avait tués et écorchés depuis le dernier recensement, c'est-à-dire depuis la veille. Voilà pourquoi elles sont toutes fraîches. — Λέκτο δ' ἀριθμόν, et il ramassait le compte : et il compta le troupeau tout entier. Au vers suivant, le mot λέγε équivalent donc à ἡρίθμει, il comptait ou il compta ; mais, au vers 453, λέκτο signifie il se coucha : c'est le sens primitif de λέγομαι, littéralement *se disposer*, s'arranger. Aristarque (*Scholies* P et Q) : ὅτι τῇ αὐτῇ λέγει παραλλήλως οὐκ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ σημαίνοντος κέχρηται. Ajoutez, en tête de cette remarque, ἡ διπλή, le nom du signe qui la précédait dans le commentaire d'Aristarque et chez Aristonicus.

452. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

453. Ὡϊσθη a pour sujet Πρωτεύς sous-entendu.

454. Ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες. Ancienne variante, ἡμεῖς δ' αἰψ' ἰάχοντες. Ce n'est qu'une correction de métricien ignorant. Les hiatus sont fréquents chez Homère entre les mots ἰαχή, ἰάχω et la voyelle qui les précède, ces mots ayant eu le digamma. Quant à δέ, sa quantité est *ad libitum* à cette place. Aristarque avait laissé l'hiatus.

454-455. Ἀμφὶ δὲ χεῖρας βάλλομεν. Ajoutez, αὐτῷ.

455. Ὁ γέρων, *ille senex*, l'adroit vieillard. En négligeant la valeur du prétendu article, on affaiblit incontestablement la diction d'Homère. Voyez plus haut, vers 411, la note sur τοῖο γέροντος.

ἀλλ' ἦτοι πρῶτιστα λέων γένετ' ἠϋγένειος,  
αὐτὰρ ἔπειτα ὀράκων, καὶ πάρδαλις, ἥδὲ μέγας σῦς·  
γίγνετο δ' ὑγρὸν ὕδωρ, καὶ δένδρεον ὑψιπέτηλον.

Ἡμεῖς δ' ἀστεμφέως ἔχομεν τετληότι θυμῷ.

Ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἀνιάζ' ὁ γέρων ὀλοφώϊα εἰδὼς, 460  
καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·

Τίς νύ τοι, Ἀτρέος υἱέ, θεῶν συμφράσσατο βουλὰς,  
ἔφρα μ' ἔλοις ἀέκοντα λοχησάμενος; Τέο σε χρή;

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον· 465  
Οἶσθα, γέρον (τί με ταῦτα παρατροπέων ἐρεεῖνεις;),  
ὥς δὴ δὴθ' ἐνὶ νήσῳ ἐρύκομαι, οὐδέ τι τέχμωρ

457. Πάρδαλις, *vulgo* κόρδαλις. Voyez dans l'*Iliade*, pour ce qui concerne l'orthographe de ce mot, les notes XIII, 103 et XXI, 577. — Σῦς, c'est-à-dire σῦς ἄγριος : sanglier. Un porc n'aurait rien eu d'effrayant.

458. Ὑγρὸν ὕδωρ, eau qui coule. L'épithète a son importance, comme le prouve la paraphrase de Virgile, *in aquas tenues dilapsus*. Ce n'est pas une eau dormante, puisque Protée cherche à s'échapper.

459. Ἐχομεν est à l'imparfait, et il faut sous-entendre αὐτόν. — Τετληότι θυμῷ. Voyez plus haut, vers 447, la note sur cette expression. Ménélas et ses compagnons sentent qu'ils tiennent toujours la personne de Protée, et ils voient que ses métamorphoses ne sont que des prestiges : aussi attendent-ils avec patience que le vieillard se lasse de lutter sans résultat. — Les enstatiques demandaient comment on avait pu retenir un lion, un léopard, etc., sans courir risque de la vie. Les lytiques répondaient que ces bêtes féroces n'avaient de redoutable que leur aspect, puisqu'elles n'avaient aucune réalité. *Scholies* V : οὐκ ἀληθῶς μετέβαλεν, ἀλλὰ φαντασίαν ἐποίει τέχνη μαγικῇ. *Scholies* P et Q : οὐκ ἀληθῶς, ἀλλὰ κατὰ φαντασίαν.

460. Ὁ γέρων. Voyez plus haut la note du vers 455. — Ὀλοφώϊα. Voyez plus haut, vers 414, la note sur ce mot.

461. Καὶ τότε δὴ. Voyez plus haut les notes des vers 422 et 452. — Ἀνειρόμενος. Ancienne variante, ἀμειβόμενος. Cette leçon était détestable, car Ménélas n'a pas encore parlé. Ce n'est primitivement qu'un

lapsus de scribe, reproduit de copie en copie avec une déplorable fidélité.

462. Τοι.... συμφράσσατο βουλὰς, *tecum meditatus est consilia*, s'est concerté avec toi. Au lieu de βουλὰς, quelques anciens écrivaient βουλὴν, qui ne change rien au sens. Nous laissons le pluriel, comme dans les passages analogues de l'*Iliade*, I, 537 et 540, dont le dernier est un vers presque semblable à celui-ci.

465. Με dépend tout à la fois de παρατροπέων et de ἐρεεῖνεις. — Με.... παρατροπέων, en me faisant faire fausse route, c'est-à-dire en cherchant à m'abuser. Les exemples homériques du verbe παρατρέπω ne laissent guère de doute sur le sens de παρατροπέων, qui est un ἀκαξ εἰρημένον. Le contexte à lui seul suffirait pour montrer qu'il s'agit d'une ruse. — Quelques-uns prennent παρατροπέων comme intransitif : en déviant, c'est-à-dire par un faux-foyant, par dissimulation. La pensée reste au fond toujours la même ; mais il vaut mieux donner un complément au participe. — Ἐρεεῖνεις, *vulgo* ἀγορεύεις. Didyme (*Scholies* P) : Ἀρίσταρχος ἐρεεῖνεις γράφει, οὐκ ἀγορεύεις. La leçon d'Aristarque est bien préférable à la vulgate, par la netteté et la précision ; cependant Bekker, Dindorf et Hayman ont conservé ἀγορεύεις, qui est bien banal, et qu'on a le droit de trouver bizarre, appliqué en somme à un discours de deux vers.

466-470. Ὡς δὴ δὴθ' ἐνὶ νήσῳ.... Voyez plus haut les vers 373-374 et 379-381, et les notes sur ces cinq vers, ici reproduits *mutatis mutandis*. Mais la con-

εὔρέμεναι δύναμαι, μινύθει δέ μοι ἔνδοθεν ἦτορ.  
 Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἶπέ (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασιν)  
 ὅστις μ' ἀθανάτων πεδᾶα καὶ ἔδησε κελεύθου,  
 νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.

470

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίχ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·  
 Ἀλλὰ μάλ' ὤφελλες Δίί τ' ἄλλοισιν τε θεοῖσιν  
 ῥέξας ἱερὰ κάλ' ἀναβαινέμεν, ὅφρα τάχιστα  
 σὴν ἐς πατρίδ' ἴκοιο, πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον.  
 Οὐ γάρ τοι πρὶν μοῖρα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
 οἶκον εὐκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,  
 πρὶν γ' ὅτ' ἂν Αἰγύπτιοι, Διπετέος ποταμοῖο,

475

jonction ὡς, au vers 373, signifie *en effet*, et commence une phrase, tandis qu'au vers 466 elle signifie *que* et se lie à οἶσθα. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸ ἐξῆς, οἶσθα ὡς δὴ δητὰ ἐν νήσῳ ἐρύχομαι, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου.

472. Ἀλλά, eh bien donc. Au fond, la conjonction a son sens ordinaire; mais il y a toute une série d'idées sous-entendues. L'expression française *eh bien donc* rend visibles ces idées. Protée dit en un seul mot ceci, ou quelque chose d'à peu près semblable : « Je ne m'obstine point, mais je vais te satisfaire; et voici la réponse à ta question. » Les ellipses de ce genre sont fréquentes chez Homère. Didyme (*Scholies* P et Q) : Ὀμηρικὸν τὸ ἀπὸ συνδέσμου ἀρχεσθαι. — Ὀφελλες, tu devais : c'était une dette pour toi. Voyez χρεῖος ὀφέλλεται, III, 367. Il faut sous-entendre évidemment : et cette dette, tu ne l'as point payée.

473. Ῥέξας.... ἀναβαινέμεν, de t'embarquer après avoir fait, c'est-à-dire de faire avant de t'embarquer. Nicanor (*Scholies* P) dit qu'on doit mettre une virgule après καλ(ά), pour la clarté du sens : βραχὺ διασταλτέον πρὸς τὸ καλ(ά), διὰ τὸ σαφέστερον. De cette façon, il faudrait aussi en avoir mis une après ὤφελλες. Mais ce luxe de ponctuation paraît inutile.

475-477. Πρὶν.... πρὶν γ(ε), pléonasme fréquent chez Homère. Voyez la note des vers I, 97-98 de l'*Iliade*.

476. Ἐυκτίμενον. Ancienne variante, ἐς ὑφόροτον. Bekker et Hayman ont adopté cette leçon, qui n'est probablement qu'une

correction de quelque grammairien amoureux de la régularité absolue. D'ailleurs je n'ai pas besoin de remarquer qu'il y a hystérologie; car Ménélas sera dans sa patrie avant d'entrer dans sa maison.

477. Αἰγύπτιοι. Homère ne connaît le Nil que sous le nom vague d'Égyptus, c'est-à-dire fleuve d'Égypte. Cette ignorance du vrai nom du fleuve confirme ce que nous avons dit, à propos du vers 355, sur le peu d'exactitude et de précision des renseignements d'après lesquels Homère a parlé de l'Égypte et des Égyptiens. Aristarque (*Scholies* H, M, P, Q et T) avait fait observer que plus tard, quand il y eut des relations commerciales entre la Grèce et l'Égypte, les auteurs grecs dirent toujours *le Nil*, et non plus *l'Égyptus* : (ἡ διπλῇ,) ὅτι τὸν Νεῖλον Αἰγυπτὸν ὀνομάζει. ὁ δὲ Ἡσίοδος, ὡς ὦν νεώτερος, Νεῖλον αὐτὸν οἶδεν ἤδη καλούμενον. Il est probable qu'Hésiode n'était pas le seul auteur qu'Aristarque eût cité comme sachant, longtemps avant Hérodote, le vrai nom du fleuve d'Égypte. Eschyle, qui était déjà célèbre quand Hérodote n'était pas encore né, nomme le Nil plusieurs fois, dans le *Prométhée*, dans les *Perses* et dans les *Suppliants*, et il ne l'appelle jamais Égyptus. D'autres poètes, antérieurs à Eschyle, avaient fait de même : ainsi l'auteur de l'épopée cyclique intitulée *Danaïde*, poème d'où Eschyle avait précisément tiré la matière de la trilogie tragique dont les *Suppliants* faisaient partie. C'est ce que prouve l'unique fragment de la *Danaïde* qui nous ait été conservé. Clément d'A-

ἵπτις ὕδωρ ἔλθῃς, ῥέξης θ' ἱερὰς ἑκατόμβας  
 θανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.  
 καὶ τότε τοὶ δώσουσιν ὁδὸν θεοὶ, ἣν σὺ μενοινᾷς.  
 Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,  
 οὐνεκά μ' αὐτίς ἄνωγεν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον  
 Αἴγυπτόνδ' ἰέναι, δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλήν τε.  
 Ἀλλὰ καὶ ὥς μιν ἔπεσιν ἀμειβόμενος προσέειπον·  
 Ταῦτα μὲν οὕτω δὴ τελέω, γέρον, ὥς σὺ κελεύεις.  
 Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,

480

485

Alexandrie, *Stromates*, IV, p. 618 : τὰ  
 δμῆα λέγει καὶ ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιτη-  
 κώς ἐπὶ τῶν Δαναοῦ θυγατέρων ὧδε· Καὶ  
 τότε ἄρ' ὠκλίζοντο θεῶ; Δαναοῖο θυγα-  
 τρες, Πρόσθεν εὐρρεῖος ποταμοῦ Νεῖλοιο  
 ἀνακτος, καὶ τὰ ἐξῆς. L'auteur de la *Danaïde* vivait probablement dans le septième  
 siècle, c'est-à-dire à l'époque où les Grecs  
 commencèrent à bien connaître l'Égypte.  
 Le nom de ce poète paraît avoir été ignoré  
 des Alexandrins eux-mêmes; car Harpo-  
 cration, qui invoque son autorité à propos  
 du mot αὐτόχθονες, le désigne par la  
 même périphrase que devait plus tard em-  
 ployer Clément : ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιτη-  
 κώς. Cette circonstance atteste la haute an-  
 tiquité de la *Danaïde*; et c'est à peine si  
 l'on pourrait faire descendre la date de cette  
 épopée jusqu'au siècle de Solon et de Pi-  
 sistrate, temps où le cycle poétique était  
 déjà complet, et où l'épopée avait à peu  
 près disparu, remplacée par l'épique et par  
 la poésie lyrique. — Δικτετός ποταμοῖο,  
 fleuve tombé de Jupiter, c'est-à-dire des-  
 cendu du haut des airs. Il faut prendre l'ex-  
 pression dans son sens matériel. Homère  
 suppose que l'Égyptus, comme la plupart  
 des grands fleuves, a sa source dans des  
 montagnes dont le sommet dépasse la ré-  
 gion des nuages. Voyez dans l'*Iliade*, XVI,  
 474, la note sur Δικτετός.

483. Αἴγυπτόνδ(ε), en Égypte. C'est la  
 contrée, et non plus le fleuve, que désigne  
 Ménélas. Cependant on peut entendre Αἴ-  
 γυπτόνδε du fleuve Égyptus, car ποτα-  
 μόνδε se trouve chez Homère. Des deux  
 façons le sens est le même, puisque c'est  
 en rentrant dans les eaux de l'Égyptus que  
 Ménélas rentrera en Égypte. — Δολιχὴν  
 ὁδὸν ἀργαλήν τε. Cette expression, qui

est parfaitement juste au vers 398, où il  
 s'agit du voyage d'Égypte en Grèce, est  
 pour le moins bizarre, appliquée à une  
 navigation d'un ou deux jours. Mais tout  
 s'explique, si Homère croit que le Nil n'a  
 qu'une seule embouchure. Son fle de Pha-  
 ros n'est pas à vingt lieues de la côte;  
 mais la côte est très-étendue, et la suivre  
 jusqu'à l'embouchure du fleuve peut être  
 considéré comme une route longue et pé-  
 nible. S'il s'agissait de remonter le fleuve  
 jusqu'à Memphis seulement, Homère serait  
 dans la réalité; mais Ménélas n'aura autre  
 chose à faire que de retrouver les eaux du  
 fleuve, et de sacrifier aux dieux sur un de  
 ses bords (vers 477-479). — Notons donc  
 aussi le vers 483 parmi les preuves les plus  
 caractéristiques de l'ignorance d'Homère  
 en ce qui concerne la vraie géographie de  
 l'Égypte.

484. Ὡς μιν ἔπεσιν. Ancienne va-  
 riante, ὧς μύθοισιν.  
 485. Τελέω est au futur : perficiam,  
 j'accomplirai. Quelques anciens regardaient  
 τελέω comme un présent pris au sens de  
 futur. *Scholies* E : ἐνεστώς ἀντὶ μέλλο-  
 τος. Mais cette doctrine n'est point exacte  
 bien qu'on dise souvent, dans toutes  
 langues, je fais pour je vais faire. Hom-  
 ère n'emploie jamais la forme τελέσω, et  
 sert de τελέω dans des phrases où  
 impossible d'y voir autre chose qu'un  
 futur : ainsi au vers XXIII, 20 de l'*Iliade*.  
 Voyez aussi le vers 480 du même  
 XXIII, et la note sur ce vers.  
 486. Κατάλεξον. Ancienne va-  
 riante ἀγόρευσον. Nous laissons le vers  
 l'a vu plusieurs fois dans l'*Iliade*  
 qu'il est dans l'*Odyssée*, I, 16  
 ailleurs.

τες σὺν νηυσὶν ἀπήμονες ἤλθον Ἀχαιοί,  
 ἔστωρ καὶ ἐγὼ λίπομεν Τροίηθεν ἰόντες,  
 ὥλετ' ὀλέθρῳ ἀδευκέϊ ἧς ἐπὶ νηὸς,  
 ἰώνων ἐν χερσὶν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν. 490  
 ἔφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·  
 δη, τί με ταῦτα διείρεαι; Οὐδέ τί σε χρὴ  
 κ, οὐδὲ δαῖναι ἐμὸν νόον· οὐδέ σέ φημι  
 κλαυτον ἔσεσθαι, ἐπὴν εὖ πάντα πύθηαι.  
 οἱ μὲν γὰρ τῶνγε δάμεν, πολλοὶ δὲ λίποντο· 495  
 δ' αὖ δύο μοῦνοι Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων  
 ἦτορ ἀπόλοντο· μάχῃ δέ τε καὶ σὺ παρῆσθα.

Ἡ. Ancienne variante, ἧ. Avec  
 on, il fallait un point après κατά-  
 la phrase était une interrogation  
 Nicanor (*Scholies Q*): ταῦτα ἀφ' ἐ-  
 χῆς ἀναγνωστέον, ἢ ὁ πρότερος  
 ος ἀντὶ τοῦ ἄρα διαπορητικοῦ  
 ἢ συναπτέον, ἵνα ὁ ἡ σύνδεσμος  
 συναπτικοῦ κέηται τοῦ εἰ. On  
 près cette note, que la leçon εἰ,  
 ar Hayman, ne peut être considé-  
 tout au plus comme une glose.  
 obablement une faute d'iotacisme.  
 interrogation indirecte, le premier ἧ  
 à εἰ, ou, pour parler exactement,  
 e l'ellipse de πότερον quand c'est  
 native, ou celle de εἰ quand les  
 l'interrogation sont plus de deux,  
 à ici le cas. — Ἡλθον, sont ve-  
 t-à-dire sont revenus. Le verbe la-  
 s est pris aussi quelquefois dans le  
 dire.

Ἀδευκέϊ, sans douceur, c'est-à-  
 e, funeste. L'expression de Virgile,  
 cerbo, est l'exacte reproduction de  
 ιδευκέϊ. La traduction morte ino-  
 ppose que l'adjectif ἀδευκής vient  
 ratif et δοκέω. L'exemple φῆμιν  
 , VI, 273, prouve que cette étym-  
 est fautive, car il est impossible de  
 e par *famam inopinatam*; et ceux-  
 qui mettent ici *morte inopinata*  
 là *famam amarum*. Voyez l'Ho-  
 lot. Le sens de l'adjectif est iden-  
 s les deux passages. Il est vrai  
 anciens n'étaient point d'accord  
 ine de ἀδευκής, ni par conséquent  
 mification; mais la plupart le fai-

saient venir de ἀ et δεῦχος, pour γλεῦχος.  
*Scholies B et E* : ἀδευκέϊ.... ἧ πικρῷ, ἐκ  
 τοῦ ἀ στερητικοῦ μορίου, καὶ τοῦ γλεῦ-  
 χους. *Scholies B*, VI, 273 : ἀδευκέα·  
 ἀπὸ τοῦ γλεῦχος ἀγλευκέα καὶ ἀδευκέα.  
*Scholies H et Q*, même vers : ἀπὸ τοῦ  
 δεῦχος. ἀδευκέα οὖν τὴν πικρὰν καὶ  
 δεῦχος μὴ ἔχουσιν. La grammaire com-  
 parative confirme cette explication. Rap-  
 prochez γλυκύς et *dulcis*. — Curtius dit  
 que les aristarchiens n'ont probablement  
 pas connu δεῦχος, forme étolienne de  
 γλεῦχος. La dernière note que je viens  
 de transcrire, et qui est certainement de  
 Didyme, ne justifie point cette assertion;  
 mais ce qui est vrai, c'est qu'ils ont inter-  
 prété ἀδευκής de plusieurs manières : par  
 δοκέω, par δεύχω (δέχομαι), par δεύχω  
 (βλέπω), par ἀπευκής, par δεῦχος, et  
 peut-être d'autre façon encore.

488. Νέστωρ καὶ ἐγώ. Voyez les vers  
 III, 276-277.

490. Ἡὲ φίλων.... Voyez I, 238 et la  
 note sur ce vers et celui qui le précède.

494. Ἐπὴν εὖ. Ancienne variante, ἐπεὶ  
 κ' εὖ.

495. Δάμεν, *domiti sunt*, ont été abat-  
 tus : ont péri. Dans la vulgate antique, il y  
 avait θάνον, glose qui s'était substituée au  
 mot figuré. Didyme (*Scholies H*) : δάμεν·  
 οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. αἱ κοινότεραι,  
 θάνον.

496. Ἀρχοὶ.... δύο. Ces deux chefs, on  
 va le voir par le récit de Protée, sont Ajax  
 le Locrien et Agamemnon.

497. Ἐν νόστῳ. D'après la tradition  
 d'Homère, c'est dans la maison d'Égisthe

Εἷς δ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ.

Αἴας μὲν μετὰ νηυσὶ δάμῃ δολιχηρέτμοισιν.

Γυρῆσιν μιν πρῶτα Ποσειδάων ἐπέλασσε,

500

πέτρησιν μεγάλῃσι, καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης.

qu'Agamemnon a été tué, et cette maison était située loin de Mycènes. Voyez plus bas, vers 517-518. Voilà comment Protée peut dire qu'il a péri durant le retour. Il n'était encore qu'à la frontière de son royaume, et il n'est point rentré dans le palais de ses pères. Didyme (*Scholies* E, Q et T) : ἀμφοτέρους δὲ ἐν νόστῳ ἀπολέσθαι φησὶ, παρόσον καὶ Ἀγαμέμνων ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῇ ἀπώλετο, οὐ φθάσας οἴκαδε ἀναλθεῖν καὶ τοὺς φίλους ἰδεῖν καὶ συγγενεῖς. διὸ καὶ ἐν νόστῳ ἀπώλετο, ἥτοι ἅμα τῷ νοστήσαι. *Scholies* H et V : καὶ γὰρ αὐτὸς οὐδέπω εἰς τὴν αὐτοῦ παρῆν οἰκίαν. Cette dernière note n'est qu'un résumé de la précédente. — Μάχη. Il ne s'agit point de tel ou tel combat particulier, mais de la guerre de Troie où tant de Grecs ont péri. Protée dit à Ménélas : « D'ailleurs tu étais là quand on se battait ; » mais c'est comme s'il lui avait dit : « Quant à ceux qui ont péri durant le siège, ou qui ont survécu à tant de combats, je n'ai nul besoin de te parler d'eux, puisque je ne dirais rien que tu ne saches comme témoin oculaire. » Bothe pense que la vraie leçon est μάχης, c'est-à-dire μάχαις, et non μάχη. Le pluriel serait en effet un plus exact équivalent de πόλεμος. Mais Homère réunit si souvent les mots πόλεμος et μάχη, qu'on ne doit guère s'étonner qu'il les regarde comme synonymes. La correction est donc inutile ; et Didyme (*Scholies* H) donne μάχη, comme tous les manuscrits sans exception aucune. — Le critique alexandrin remarque, à propos de la phrase de Protée, qu'elle n'est pas uniquement à l'adresse de Ménélas, et que c'est une sorte de renvoi aux événements racontés dans l'*Iliade*, renvoi fait par le poète lui-même : τὸ μάχη δὲ τε καὶ σὺ παρῆσθα τάχα ὁ Πρωτεύς φησι πρὸς Μενέλαον. ὁ δ' Ὅμηρος πρὸς τὸν ἀκροατὴν, ἐδιδάχθης, φησὶν, ἐν τῇ Ἰλιάδι τίνες ἀπώλοντο, καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲ θέλει αὐτοὺς πάλιν ἀναριθμεῖν. Cette remarque est un argument dirigé contre les chorizontes. — Παρῆσθα. Ancienne variante, παρῆας. Homère emploie ἡ

pour ἦν, mais il n'y a pas d'exemple de la seconde personne ἦας. On a donc eu raison de rejeter ici la forme παρῆας.

498. Εἷς, *μημς*, un seul (des trois chefs). Celui-là est Ulysse.

499. Αἴας. C'est le fils d'Oïlée, Ajax le Locrien. Le grand Ajax s'était donné la mort en Troade, après ce qu'on appelle le jugement des armes. — Μετὰ νηυσί, comme plus loin ἐν νηυσί, vers 513, équivalent à ἐν τῷ πλεῖν : durant la navigation. On ne peut pas traduire μετὰ νηυσὶ δάμῃ par *périt avec ses vaisseaux*, puisque Ajax survivra au naufrage.

500. Γυρῆσιν. Les Gyres étaient un écueil voisin de l'île de Mycone, une des Cyclades ; et c'est la forme arrondie des crêtes de cet écueil qui lui avait fait donner le nom de Γυραί. Didyme (*Scholies* V) : πέτραις πλησίον Μυκόνου τῆς νήσου οὕτως καλουμέναις, ἐκαὶ εἰσι περιφερεῖς. Il ne faut point confondre les Gyres avec l'île de Gyare, voisine aussi de Mycone, et célèbre comme lieu d'exil au temps de Juvénal. — D'après la tradition suivie par Virgile, c'est au promontoire de Capharée qu'Ajax fit naufrage : « .... Euboicæ cautes ultorque Caphereus. » (*Énéide*, XI, 260.) C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que les Gyres se trouvaient à la pointe de l'Eubée, et non dans les Cyclades. Mais ce n'est point Homère que Virgile a suivi, dans le récit de la mort du fils d'Oïlée, comme on peut le voir en comparant les vers I, 42-45 de l'*Énéide* avec ce qu'on va lire ; et son autorité n'a ici aucune valeur, puisque c'est à quelque Νόστος cyclique qu'il a puisé, et non à l'*Odysseé*. — Μιν. Ancienne variante, μὲν. Cette leçon, longtemps conservée par les éditeurs, ôte à la phrase toute précision. — Ἐπέλασσε est pris en bonne part, puisque le résultat de l'abordage est le salut d'Ajax. Neptune sauve le guerrier naufragé, en lui donnant le moyen de se réfugier sur les Gyres. — L'ancienne variante ἐδάμασσε est une mauvaise leçon, car elle exprime une idée en contradiction avec la fin de la phrase : καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης.



καί νύ κεν ἔκφυγε Κῆρα, καὶ ἐχθόμενός περ Ἀθήνη,  
 εἰ μὴ ὑπερφίαλον ἔπος ἔκβαλε καὶ μέγ' ἀάσθη·  
 φῆ ῥ' ἀέκητι θεῶν φυγέειν μέγα λαῖτμα θαλάσσης.  
 Τοῦ δὲ Ποσειδάων μεγάλ' ἔκλυεν αὐδήσαντος· 505  
 αὐτίκ' ἔπειτα τρῖαιναν ἑλὼν χερσὶ στιβαρῆσιν  
 ἤλασε Γυραίην πέτρην, ἀπὸ δ' ἔσχισεν αὐτήν·  
 καὶ τὸ μὲν αὐτόθι μεῖνε, τὸ δὲ τρύφος ἔμπεσε πόντῳ,  
 τῷ ῥ' Αἴας τὸ πρῶτον ἐφεζόμενος μέγ' ἀάσθη·  
 τὸν δ' ἐφόρει κατὰ πόντον ἀπείρονα κυμαίνοντα. 510  
 Ὡς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν, ἐπεὶ πῖεν ἄλμυρόν ὕδωρ.

502. Ἐχθόμενος.... Ἀθήνη. Ajax avait violé Cassandre; et c'est pour ce crime que Minerve cherchait à le faire périr, et que, selon la tradition des Νόστοι et de Virgile, elle le foudroya de sa propre main.

503. Μέγ' ἀάσθη, tomba dans une grande faute. Voyez les vers XVI, 685-687 de l'*Illiade*, où Homère commente pour ainsi dire cette expression.

505. Μεγάλ(α).... αὐδήσαντος, ayant prononcé des choses grandes, c'est-à-dire débitant ses fanfaronnades. Didyme (*Scholias* E, H, Q et T) : οὐκ ἔστι μέγала ἔκλυεν, ἀλλὰ μέγала αὐδήσαντος, τουτέστιν ὑπερήφανα εἰπόντος.

507. Γυραίην πέτρην, la roche gy-réenne, c'est-à-dire celle des Gyres sur laquelle Ajax s'était réfugié. Cette expression prouve que Γυρῆσιν, au vers 500, est un vrai substantif, et que ce vers doit se terminer par une virgule, et que πέτρην-σιν est une apposition à Γυρῆσιν. Ceux qui ne mettent point de virgule après ἐπέ-λασσαν doivent prendre Γυρῆσιν comme un équivalent de Γυραίαις : les rochers Gyres, c'est-à-dire les rochers gyréens. Les deux explications sont identiques au fond; mais il vaut mieux mettre une virgule, et faire de Γυρῆσιν le mot principal.

508. Τὸ μὲν, sous-entendu τρύφος : un des deux morceaux; une moitié de la roche. Le mot τρύφος est un ἀπαξ εἰρημέ-νον, mais dont le sens n'est nullement douteux, vu le verbe auquel il se rattache. Didyme (*Scholias* E) : ἀπόκομμα. γίνεται δὲ ἐκ τοῦ θρύπτω, ἢ ἐκ τοῦ ἔτρυφον δευτέρου ἀορίστου. — Μεῖνε. Ancienne variante, μίμνε.

509. Μέγ' ἀάσθη. Voyez plus haut la note du vers 503.

510. Τὸν δ' ἐφόρει, et il l'emportait : et il entraîna Ajax.

511. Ὡς ὁ μὲν.... Ce vers a été mis entre crochets par Wolf; et tous les éditeurs, à l'exception de Boissonade, de Bothe et de Hayman, l'ont condamné à leur tour. Mais on se trompe en disant qu'il avait été marqué de l'obel par Aristarque. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal compris la note d'Eustathe, du reste assez obscurément rédigée : τοῦτον δὲ τὸν στίχον φασὶν οἱ παλαιοὶ ἐν οὐδεμιᾷ ἐκ-δόσει φέρεσθαι διὰ τὸ λίαν εὐτελές. διὸ θαυμάζουσι, πῶς ἔλαθεν, Ἀρίσταρχον ὀβελίσαι αὐτόν. On a cru que πῶς ἔλαθεν se rapportait à l'absence du vers dans les textes qui avaient servi à constituer la vulgate antique. Mais la phrase signifie que les anciens, c'est-à-dire les Alexandrins, et ici spécialement Didyme, s'étonnent qu'Aristarque ait oublié d'obéliser le vers, qui leur paraît indigne de la gravité de Protée. C'est ce qui est manifeste par la note même de Didyme (*Scholias* H et P), dont celle d'Eustathe n'est qu'une copie altérée par une suite de transcriptions inintelligentes : ἐν οὐδεμιᾷ ἐφέρετο. καὶ λίαν γὰρ ἔστιν εὐτελής. θαυμάσαιμεν δ' ἂν πῶς παρέλαθε τὸν Ἀρίσταρχον ὀβελίσαι αὐτόν. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'expression ἐν οὐδεμιᾷ. Aristarque n'a pas inventé le vers 511; il l'a pris ailleurs que dans les textes que Didyme avait encore sous les yeux, sans doute dans le texte des Panathénées, c'est-à-dire dans la vulgate des rhapsodes. On peut même dire



Σὸς δέ που ἔκρυγε Κῆρας ἀδελφεὸς ἡδ' ὑπάλυξεν  
 ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι· σάωσε δὲ πόντια Ἥρη.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλε Μαλειάων ὄρος αἰπὺ  
 ἵξεσθαι, τότε δὴ μιν ἀναρπάξασα θύελλα  
 πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρειν μεγάλα στενάχοντα,  
 ἄγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, ὅθι δώματα ναῖε Θυέστης  
 τὸ πρὶν, ἀτὰρ τότε ἔναιε Θυεστιάδης Αἰγισθος.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖθεν ἐφαίνετο νόστος ἀπήμων,

515

qu'Aristarque a simplement laissé le vers à sa place, puisque cette vulgate était la base sur laquelle il travaillait. Que s'il ne l'a point obélisé, ce n'est ni par oubli ni par négligence aucune; et l'étonnement de Didyme à ce sujet prouve seulement que Didyme avait le goût plus dédaigneux qu'Aristarque, et qu'Aristarque sentait mieux que Didyme l'expressive naïveté de la diction d'Homère. Le vers est excellent de tout point; et le retrancher, c'est mutiler le récit, lui ôter sa conclusion, rompre la liaison des idées, en un mot faire tort au poète. Eustathe, qui développe longuement le sens de la qualification εὐτελής appliquée au vers 511 par ceux qu'il nomme *les anciens*, dit que ἐπεὶ πρὶν ἀλμυρὸν ὕδωρ est une locution plaisante, et par conséquent tout à fait inconvenante dans la bouche de Protée. C'est une locution naturelle et juste, et qui appartient par là-même à tous les styles. Bothe : « Ludicre « hoc dictum videtur homini, cum et alii « scriptores aqua haustos serio dixerint « πρὶν ὕδωρ. » N'y eût-il aucun exemple pour justifier Homère, nous serions encore en droit de dire qu'Eustathe s'est trompé. Protée constate un fait, et voilà tout. D'ailleurs le vers 511 n'est pas le seul de son genre qu'on trouve dans l'*Odyssée*. Nous verrons notamment, XIV, 137, une fin de récit exactement semblable à celle que l'on regarde ici comme une réflexion superflue : ὥς ὁ μὲν ἐνθ' ἀπόλωλε. Il faut aussi une transition, ce semble, entre le récit de la mort d'Ajax et le récit de la mort d'Agamemnon; et la transition manque, si l'on supprime le vers 514. Bothe : « Opponitur « autem Ajax mersus Agamemnoni, qui ex « mari servatus domi perit; quæ opposi- « tio μὲν et δέ particulis de more indica- « tur. » Aussi Bothe blâme-t-il Wolf d'a-

voir mis le vers entre crochets : « Quare « nollem Wolfi sagacitatem tantum tri- « buisse Aristarcho, ut hæc uncis inclu- « deret. » On ne s'étonnera point de la forme de ce blâme, si l'on fait attention que Bothe n'a point connu la note de Didyme, qu'il s'est mépris sur le πῶς ἔλαθεν d'Eustathe, et qu'il a commencé par dire que le vers 511, qui manque dans un de nos manuscrits, manquait jadis dans tous, comme ayant été condamné par Aristarque : « Abest hic versus ab A 5, « aberatque olim a libris omnibus, ut quædam « damnasset Aristarchus. » On suit d'ailleurs que Bothe aime à trouver Aristarque en défaut.

513. Ἐν νηυσί, sur les vaisseaux, c'est-à-dire pendant sa navigation. Voyez plus haut, vers 499, la note sur μετὰ νηυσί.

514. Μαλειάων ὄρος αἰπύ. Voyez la note III, 387.

516. Μεγάλα. Ancienne variante, βαρέα.

517. Ἄγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, à l'extrême frontière du territoire (de Mycènes). C'était, d'après une tradition mentionnée par les commentateurs alexandrins, la côte voisine de l'île de Cythère. — Ὅθι se rapporte à ἐσχατιήν, et non point à ἄγροῦ. Il ne s'agit pas du domaine héréditaire de Thyeste, il s'agit de l'emplacement de sa maison paternelle. Tous les exemples analogues confirment ce sens. Voyez plus loin, 563-564, πείρατα γαίης.... ὅθι ἐστὶν Ῥαδάμανθυς. Voyez surtout, V, 138 et 489 : νήσου ἐπ' ἐσχατιῇς, ὅθι δένδρεα, et ἄγροῦ ἐπ' ἐσχατιῇς, ὧ μὴ πᾶρα γήτονες ἄλλοι. Dans le dernier exemple même, ὧ ne va point avec ἄγροῦ : il faut pour ἐν ὧ τόπῳ, et il équivaut à ὅ Partout c'est à l'idée de situation qui lie le membre de phrase dépendant.

ἄψ δὲ θεοὶ οὔρον στρέψαν, καὶ οἶκαδ' ἵκοντο, 520  
 ἦτοι δὲ μὲν χαίρων ἐπεβήσετο πατρίδος αἴης,  
 καὶ κύνει ἀπτόμενος ἦν πατρίδα· πολλὰ δ' ἀπ' αὐτοῦ  
 δάκρυα θερμὰ χέοντ', ἐπεὶ ἀσπασίως ἶδε γαῖαν.  
 Τὸν δ' ἄρ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδε σκοπός, ὃν ῥα καθεῖσεν 525  
 Αἴγισθος δολόμητις ἄγων, ὑπὸ δ' ἔσχετο μισθὸν  
 χρουσοῦ δοιὰ τάλαντα· φύλατσε δ' ὄγ' εἰς ἐνιαυτὸν,  
 μή ἐ λάθοι παριῶν, μνήσαιο δὲ θούριδος ἀλκῆς.  
 Βῆ δ' ἵμεν ἀγγελέων πρὸς δώματα ποιμένι λαῶν.

520. Ἄψ δὲ θεοὶ οὔρον στρέψαν dépend aussi de ὅτε : et comme les dieux avaient tourné en arrière le vent favorable, c'est-à-dire et comme le vent contraire soufflait toujours. — Καὶ οἶκαδ' ἵκοντο, et (comme) ils avaient abordé chez eux, c'est-à-dire et comme ses compagnons et lui se trouvaient, en définitive, sur la terre natale. — Agamemnon aurait voulu doubler le cap Malée, et aborder sur le point de la côte le plus voisin de Mycènes; mais cela était impossible. Il se résigne donc à débarquer ici, où il est déjà dans son royaume, et à faire une route plus longue qu'il ne l'avait espéré, pour se rendre de la mer à Mycènes. — En expliquant de cette façon le passage, on fait disparaître, ce semble, toutes les difficultés signalées par ceux qui prennent ὅτε, au vers 519, dans le sens de *lorsque*, et non de *puisque* ou de *comme* : interprétation qui oblige de prendre δέ, au vers 520, dans le sens de *alors*, on a le regarder comme redondant. — Il est donc inutile de changer de place les vers 517-518, et de les faire descendre après le vers 520. Bothe et Bekker ont fait cette intervention; mais personne n'a suivi leur exemple. Quant à ceux qui voudraient qu'on mit entre crochets les vers 517-518, il est inutile de démontrer combien ils sont dans leur tort, puisque, ces vers supprimés, la présence d'Égisthe au lieu du débarquement n'est plus qu'une circonstance fortuite et sans aucune raison plausible.

522. Κύνει, comme προσεύκει : *osculabatur*, il baisait, c'est-à-dire il baisa. Didyme (*Scholies* E) : ἀπτόμενος ἐφίλει. ἔθος εἶχον οἱ ἀποδημοῦντες τῆς πατρίδος, όταν ἐνδημήσωσι, κυνεῖν αὐτήν καὶ πατασπάζεσθαι.

523. Χέοντ(ο). Avec les pluriels neutres, Homère met indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez le vers II, 136 de l'*Iliade*.

524. Σκοπός. On peut s'étonner qu'Égisthe ait eu l'idée de mettre un guetteur près de sa maison, comme s'il savait d'avance qu'Agamemnon débarquerait dans le voisinage; et en effet, Égisthe n'a pas pu deviner qu'un vent contraire forcerait Agamemnon à débarquer aux extrêmes confins de la Mycénie. Mais Protée ne dit point que ce guetteur fût le seul qu'Égisthe eût aposté sur le littoral du pays. Soyons sûrs qu'Égisthe avait pris ses précautions pour être informé quand la flotte serait en vue, quelque point qu'Agamemnon eût choisi pour aborder. Il n'a pas besoin d'aller chercher sa victime du côté de Mycènes; la Fortune lui met Agamemnon immédiatement sous la main, et il profite de la chance; voilà tout.

526. Ὅγ(ε), cet homme : le guetteur. — Εἰς ἐνιαυτόν, *in annum*, c'est-à-dire *toto anno*. Voyez plus bas le vers 595.

527. Λάθοι a pour sujet Ἀγαμέμνων sous-entendu. — Παριῶν. Ancienne variante, παρεῶν. — Μνήσαιο δὲ θούριδος ἀλκῆς. Si Agamemnon pouvait arriver jusqu'à Mycènes, il apprendrait ce qui s'est passé en son absence; il se souviendrait, comme dit Protée, de sa vaillance impétueuse, et il prendrait ses mesures pour avoir raison d'Égisthe. Mais il ne saura rien, et la mort prévient sa vengeance. Didyme (*Scholies* P et Q) : μνησθείη ὁ Ἀγαμέμνων τοῦ φονεῦσαι τὸν Αἴγισθον.

528. Ποιμένι λαῶν, au pasteur des peuples, c'est-à-dire au roi. Égisthe avait usurpé la royauté depuis longtemps déjà,

ὃ Αἰγίσθος οὐλὴν ἐφάσματο πέτρην·  
 εἰς κατὰ οὔμῳν εἰκασί φῶτας ἀρίστους  
 ἔτρωθε δ' ἀνώγει οὕτω πένεσθαι.  
 ὃ βῆ καλέων Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,  
 οὐκ εἶδ' ὅτ' ἐλεθρον ἀνήγαγε, καὶ κατέπερνε  
 πνίσσας, ὥς τις τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτῃ.  
 οὐδέ τις Ἀτρεΐδew ἐτάρων λίπεθ', οἳ οἱ ἔποντο,  
 οὐδέ τις Αἰγίσθου, ἀλλ' ἔκταθεν ἐν μεγάροισιν.

535

et il avait affermi son pouvoir à l'aide de la reine Clytemnestre, l'adultère épouse d'Agamemnon.

531. Εἰς λόγον. D'après ce qui suit, les vingt hommes à toute épreuve se cachent dans la maison, près de la salle où doit avoir lieu le festin. — Ἐτέρωθι, alibi, ailleurs, c'est-à-dire dans un endroit distinct de celui où étaient cachés les assassins. La traduction d'autre part n'est point exacte; car ἔτέρωθι se rapporte à δαῖτα πένεσθαι, et non au verbe ἀνώγει.

532-533. Βῆ.... ἵπκοισιν καὶ ὄχεσιν. Εἰςθε descend de sa maison au rivage, pour faire honneur à son parent, au roi dont il affecte d'être encore le sujet ou le vassal. Didyme (Scholies B, E, P, Q et T) : ὑπαντήσων αὐτῷ ἐξῆλθεν εἰς τὸν αἰγιαλόν, ὡς δὴ τιμήσων αὐτόν. Je rappelle que l'expression ἵπκοισιν καὶ ὄχεσιν est un ἐν διὰ δυοῖν, et qu'elle désigne le char à deux chevaux qui portait Égisthe. On peut supposer qu'Égisthe vient tout seul, afin d'inspirer à son hôte une plus entière confiance; mais rien n'empêche d'admettre qu'il a avec lui quelques-uns de ses serviteurs, qui lui font cortège.

532. Καλέων est au futur, et non au présent : invitaturus, pour inviter.

534. Κατέπερνε. Clytemnestre était dans la maison; mais, comme on pense bien, elle n'avait point paru devant son époux. D'après la tradition d'Homère, Clytemnestre laisse à Égisthe le soin de tuer Agamemnon; mais elle ne reste pas inactive : c'est de sa main que périt Cassandre, dans un appartement voisin, d'où les cris de la victime se font entendre à Agamemnon expirant. Voyez XI, 421-422.

Eschyle fait tuer Agamemnon et Cassandre par Clytemnestre elle-même; et la scène se passe, comme on sait, dans la capitale du royaume d'Agamemnon, qui est Argos chez les tragiques, et dans le palais même des Atrides.

535. Δειπνίσσας. Ancienne variante, δειπνήσας. Ce n'est que la forme vulgaire, substituée par quelque diascévaste à une forme plus antique. Il est vrai que δειπνίζω ne se trouve point ailleurs; mais ce n'est pas une raison pour rejeter δειπνίσσας, et surtout pour le remplacer par δειπνήσας, qui est intransitif, ou qui du moins ne signifierait que par exception δειπνεῖν ποιήσας. Au contraire, δειπνίσσας ne peut signifier autre chose que δειπνον ποιήσας ἐκείνῳ, comme paraphrasent les Alexandrins.

537. Οὐδέ τις Αἰγίσθου.... Ceci suppose qu'Agamemnon et ses amis, surpris d'abord par les assassins, ont eu le temps de faire usage de leurs armes, et ont rendu chèrement leur vie, puisque Égisthe seul a survécu. Il n'est pas question de cette résistance dans le récit du chant XI; mais elle est trop naturelle pour qu'on doive refuser d'y croire, et même d'en admettre les effets presque merveilleux. Les convives d'Égisthe étaient tous des vaillants. Mais il ne faut pas dire, comme faisaient quelques anciens (Scholies P et Q), que c'est à Agamemnon qu'en revient tout l'honneur : τοῦτο εἰς σύστασιν τοῦ ἥρωος, ὅτι καὶ πλείονων ὄντων τῶν ἐπιθεμένων καὶ ἐνόπλων οὐδεὶς περὶ σφώδῃ, ἐπειδὴ ἔπειτα ἤσθετο τῆς ἐπιθέσεως γινομένης. Il est probable au contraire qu'Agamemnon est celui qui a été frappé le plus à l'improviste, et qu'il est tombé dès le premier coup.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·  
κλαῖον δ' ἐν ψαμάθοισι καθήμενος· οὐδέ νύ μοι κῆρ  
ἦθελ' ἔτι ζῶειν καὶ ὄρᾱν φάος ἡέλιοιο. 540

Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τ' ἐκορέσθην,  
δὴ τότε με προσέειπε γέρων ἄλιος νημερτής·

Μηκέτι, Ἄτρεος υἱέ, πολὺν χρόνον ἀσκελές οὔτω  
κλαῖ', ἐπεὶ οὐκ ἄνυσίν τινα δήμεν· ἀλλὰ τάχιστα  
πείρα, ὅπως κεν δὴ σὴν πατρίδα γαῖαν ἴκηαι. 545

Ἦ γάρ μιν ζῶόν γε κιχήσεται, ἢ κεν Ὀρέστης  
κτεῖνεν ὑποφθάμενος· σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσαιοις.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἀγῆνωρ  
αὔτις ἐνὶ στήθεσσι, καὶ ἀχνυμένω περ, ἰάνθη·  
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων· 550

Τούτους μὲν δὴ οἶδα· σὺ δὲ τρίτον ἄνδρ' ὀνόμαζε,  
δοτις ἔτι ζῶὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ  
[ἢ θανών· ἐθέλω δὲ, καὶ ἀχνύμενός περ, ἀκοῦσαι].

porté par Égisthe. La comparaison avec le bœuf assommé ou égorgé sur sa crèche suppose une mort presque instantanée, ou tout au moins un premier étourdissement qui ne laissait guère au héros l'usage de ses forces. Remarquez que son meurtrier reste vivant et sans blessure. Égisthe aurait péri, si seulement Agamemnon avait pu tirer son épée et se défendre. Didyme (*Scholies* E) : εἰ δὲ καὶ βοῦν εἶπεν, ἀλλ' οὐ πρὸς ὕβριν αὐτοῦ εἶπεν, ἀλλὰ μάλλον τὴν ἀνδρείαν αὐτοῦ ἐδήλωσε. κατεκτάνθη γὰρ καθήμενος ἐπὶ τῆς τραπέζης καὶ ἐσθίων, ὡς ὅταν μὲν βοῦς στερεὸς καὶ δυνατὸς ᾖ, σφαγῇ δὲ ὁμῶς ἐν φάτνῃ δεδεμένος καὶ ἀγνοῶν τὴν ἑαυτοῦ ἐπιβουλήν.

539. Οὐδέ νύ μοι κῆρ. Ancienne variante, οὐδέ μοι ἦτορ.

540. Ζῶειν καὶ ὄρᾱν φάος ἡέλιοιο. Achille a dit dans l'*Iliade*, I, 88 : ἐμεῦ ζῶντος καὶ ἐπὶ χθονὶ δερκομένοιο. Voyez la note sur ce passage.

543. Οὔτω. Ancienne variante, αἰεὶ.

544. Δήμεν, *invenimus*, nous trouvons. Voyez οὐκέτι ὄητε τέχμωρ, *Iliade*, IX, 418, et la note sur cette expression.

545. Πείρα doit être pris dans le sens le plus énergique : fais tous tes efforts. —

Il paraît que quelques anciens entendaient mal ce passage, qui pourtant est fort clair; car Hérodiën (*Scholies* P et T) s'est cru obligé de dire quelle était l'orthographe de πείρα : βαρυτόνως, καὶ χωρὶς τοῦ ι· προσταχτικὸν γὰρ ἐστίν.

546. Μιν, lui, c'est-à-dire Égisthe. — Ἦ κεν. Bekker, ἢ καί, correction tout arbitraire.

547. Σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσαιοις, *tu vero sepulturæ occurreris*, tu pourras du moins arriver pour assister aux funérailles. Les funérailles dont il est question sont celles de Clytemnestre et d'Égisthe. Voyez le vers III, 310 et la note sur ce vers. Ménélas arrive en effet pendant le repas funèbre qu'Oreste donnait aux Argiens (III, 309-311). Aussi quelques-uns prenaient-ils τάφου dans le sens restreint de repas funèbre. *Scholies* B et T : τοῦ δείπνου τοῦ ἐν τῇ ταφῇ. Mais il n'y a point ici, comme au vers III, 309, un verbe qui précise la signification; et le sens général convient mieux, ce semble, dans un langage tout conditionnel. Protée ne prédit que par à peu près.

551. Τρίτον ἄνδρ(α). Voyez plus haut le vers 498.

553. Ἦ θανών· ἐθέλω δὲ,... Ce vers

ἄθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος·

τῇπερ ῥήϊστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·

565

οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ' χειμῶν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,

ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντος ἀήτας

Ῥοκτανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους·

οὔνεχ' ἔχεις Ἑλένην, καὶ σφιν γαμβρὸς Διὸς ἔσσι.

Ὡς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.

570

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἅμ' ἀντιθέοις ἐτάροισιν

ῥῖα, πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.

—Plus tard, les champs Élysées et la prairie d'asphodèle ne seront plus qu'un : il n'y aura toujours que des ombres ; mais ces ombres seront les âmes des justes, et leur vie sera parfaitement heureuse. Voyez la description de Virgile. C'est le dernier mot de la mythologie chez les poètes antiques. — Pour revenir à Homère, il est inutile, je crois, de démontrer contre Apion que la plaine élyséenne n'était point située en Égypte ; mais on ne sera pas fâché de connaître les arguments dont ce commentateur appuyait une opinion pour le moins étrange. Ils sont résumés dans les *Scholies* H et Q : Ἀπίων διὰ πολλῶν κατασκευάζει τὴν περὶ Κάνωθον καὶ Ζεφύριον παδιάδα Ἡλύσιον εἰρῆσθαι ἀπὸ τῆς Νείλου ἰλῦος. πέρατα δὲ γῆς, τῆς Αἰγυπτίας· ἐπὶ θαλάσῃ γὰρ κεῖται. οἶον καὶ τὸ Αἰσχύλου· Ἔστιν πόλις Κάνωθος ἐσχάτη χθονός (*Prométhée*, vers 846). κινεῖσθαι δὲ αὐτὸν οἶμαι διὰ τὸ Μενελάου τὴν χώραν ἀπασαν ἐκείνην καλεῖσθαι, ἣ καὶ ὁ Μενελάτης νομὸς παράκειται. On remarquera que toutes ces subtilités de grammairien perdent leur base, dès qu'on ne lit point Ἡλύσιον, au lieu de Ἡλύσιον, ou qu'on ne regarde point Ἡλύσιον comme identique à Ἡλύσιον. Or, quelle que soit l'étymologie de l'adjectif ἡλύσιος, il ne saurait venir de ἰλὺς. J'ajoute que χθονός, dans le vers d'Eschyle, a un sens restreint à l'Égypte, tandis que γαίης, dans le vers d'Homère, ce n'est pas tel ou tel pays, mais bien la terre elle-même.

564. Ἀθάνατοι πέμψουσιν. La raison de cette faveur est expliquée au vers 569. Ménélas sera exempté du sort commun aux mortels, et il deviendra une sorte de demi-dieu, parce que sa femme Hélène est fille

de Jupiter. — Ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος? Rhadamanthe, selon Homère, était fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Voyez l'*Iliade*, XIV, 322. Il n'habite le séjour des bienheureux qu'à cause de sa naissance. Le mythe en vertu duquel Rhadamanthe est un des juges qui décident du sort des âmes après la mort est postérieur aux temps homériques.

567. Πνείοντος, *vulgo* πνείοντας. Didyme (*Scholies* H et P) : τὸ πνείοντος διὰ τοῦ ο, πρὸς τὸ Ζεφύροιο. Fæsi, Ameis et La Roche ont restitué la leçon πνείοντος. Quelques-uns joignaient l'adverbe λιγύ au participe, et ils écrivaient, en un seul mot, λιγυπνείοντας ou λιγυπνείοντος. Cette orthographe est condamnée par la note même de Didyme.

569. Σφιν, pour eux, c'est-à-dire aux yeux des immortels. Voyez plus haut, vers 564, ἄθάνατοι πέμψουσιν. — Quelques anciens supprimaient le vers 569, à cause de ce σφιν, placé à une si grande distance du mot auquel il se rapporte. *Scholies* H, P et Q : ἐν ἐνίοις δὲ οὐ φέρεται ὁ στίχος, διὰ τὸ ἀχύρως ἔχειν τὴν ἀντωνυμίαν. Mais il est évident que tout ce qui se trouve entre πέμψουσιν et οὔνεχ(α) n'est qu'une sorte de parenthèse ; et l'on a besoin de savoir pourquoi Ménélas doit jouir d'une vie immortelle. Didyme (*Scholies* P) : ἄθάνατοι πέμψουσιν οὔνεχα ἔχεις Ἑλένην· οὕτω τὸ ἐξῆς. — Διός. Ancienne variante, φίλος. Avec cette leçon, γαμβρός signifierait seulement parent des dieux par alliance ; mais ce serait toujours à titre de gendre de Jupiter.

570-575. Ὡς εἰπὼν.... Voyez plus haut les vers 425-431 et les notes sur ces sept vers, ici répétés *mutatis mutandis*.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·  
 Υἱὸς Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων· 555  
 τὸν δ' ἶδον ἐν νήσῳ θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντα,  
 Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκη  
 ἴσχει· ὁ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι.  
 Οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,  
 οἳ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης. 560  
 Σοὶ δ' οὐ θέσφατόν ἐστι, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,  
 Ἄργει ἐν ἵπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν·  
 ἀλλὰ σ' ἐς Ἥλύσιον πεδῖον καὶ πείρατα γαίης

est en contradiction avec ce qu'on a vu plus haut, vers 496-498. Tous les critiques alexandrins l'ont condamné comme une absurde interpolation. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἐν ἀπάσαις ἡθετεῖτο. τοῦ γὰρ Πρωτέως εἰπόντος δύο μοῦνοι ἀπόλοντο, γελοῖως τρίτον ζητεῖ ἀπολόμενον. — La Roche est le seul des éditeurs récents qui ait laissé le vers tel quel dans son texte ; mais c'est peut-être par oubli qu'il n'a point mis de crochets, car la seule note qu'il donne ici, c'est celle même que nous venons de transcrire. Bothe pense qu'au lieu de supprimer le vers 553, il vaudrait mieux le corriger, en remplaçant ἡὲ θανών par μηδὲ θανών. Mais cette correction, que Bothe justifie à sa manière, ne supprime point, quoi qu'il en dise, la difficulté ; car ἀχνύμενός περ n'est vraiment raisonnable qu'amené par ἡὲ θανών. Dès que le héros dont Télémaque demande le nom a échappé à la mort, on doit, en ce qui concerne ce héros, espérer, et non se livrer au chagrin.

555. Ναίων ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisqu'il y a vingt ans qu'Ulysse est absent d'Ithaque. Ainsi οἰκία ναίων signifie simplement qu'Ulysse a sa maison dans Ithaque, qu'il est Ithacien.

556. Ἐν νήσῳ, dans une île. Cette expression vague est précisée par ce qui suit, et l'on n'a pas besoin d'expliquer comme s'il y avait ἐν νήσῳ Καλυψοῦς. Dès qu'Ulysse est dans le palais de Calypso, il est évident que l'île en question est l'île de Calypso. De plus je remarque qu'Homère ne dit jamais νῆσος Καλυψοῦς, et que, s'il avait voulu désigner nominativement

l'île, on lirait ici ἐν Ὀγυγίῃ. Voyez, I, 85, νῆσον ἐς Ὀγυγίην.

559. Πάρα, c'est-à-dire πάρεισι : *ad-sunt*, sont là.

562. Ἄργει. Il s'agit de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse.

563. Ἐς Ἥλύσιον πεδῖον καὶ πείρατα γαίης, dans la plaine élyséenne et aux extrémités de la terre, c'est-à-dire aux champs Élysées situés sur les derniers confins du monde. — D'après le vent qui souffle aux champs Élysées, le Zéphyre (vers 567), il est évident qu'Homère place le séjour des bienheureux à l'occident ; mais rien, dans la description qui va suivre, n'indique si cette contrée est ou n'est pas une île. Hésiode et d'autres poètes grecs assignent aux bienheureux plusieurs îles de l'Océan occidental. Il n'y a pas de contradiction entre cette idée et celle d'Homère ; ou plutôt c'est la même idée, vague encore chez Homère, localisée ensuite avec plus de précision. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸ Ἥλύσιον πεδῖον οἱ νεώτεροι Μαχάρων εἰρήκασιν νήσους. — Ce qui distingue la conception d'Homère, c'est que ses bienheureux ne sont point des morts appelés à une vie nouvelle, mais des favoris de la divinité transportés vivants dans un séjour plus agréable qu'aucun pays connu. Ses héros morts, même les plus grands, même Achille fils d'une déesse, ne sont plus que des ombres ; la prairie d'asphodèle où ces ombres habitent (XI, 539) fait partie des domaines de Aïdès ou Pluton, et l'apparence de vie qu'elles y conservent n'a rien qui annonce un grand bonheur. Voyez les regrets de l'ombre d'Achille, XI, 488-491.



ἄθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος·

τῇπερ ῥήϊστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·

565

οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ' χειμῶν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,

ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντος ἀήτας

᾽Ωκεανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους·

οὔνεκ' ἔχεις Ἑλένην, καὶ σφιν γαμβρὸς Διὸς ἐσσι.

᾽Ως εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.

570

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἅμ' ἀντιθέοις ἐτάροισιν

ῆϊα, πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κίόντι.

—Plus tard, les champs Élysées et la prairie d'asphodèle ne seront plus qu'un : il n'y aura toujours que des ombres ; mais ces ombres seront les âmes des justes, et leur vie sera parfaitement heureuse. Voyez la description de Virgile. C'est le dernier mot de la mythologie chez les poètes antiques. — Pour revenir à Homère, il est inutile, je crois, de démontrer contre Apion que la plaine élyséenne n'était point située en Égypte ; mais on ne sera pas fâché de connaître les arguments dont ce commentateur appuyait une opinion pour le moins étrange. Ils sont résumés dans les *Scholies* H et Q : Ἀπίων διὰ πολλῶν κατασκευάζει τὴν περὶ Κάνωθον καὶ Ζεφύριον πεδιάδα Ἑλύσιον εἰρῆσθαι ἀπὸ τῆς Νείλου ἰλῦος. πέρατα δὲ γῆς, τῆς Αἰγυπτίας· ἐπὶ θαλάσῃ γὰρ κεῖται. οἶον καὶ τὸ Αἰσχύλου· Ἔστιν πόλις Κάνωθος ἐσχάτη χθονός (*Prométhée*, vers 846). κινεῖσθαι δὲ αὐτὸν οἶμαι διὰ τὸ Μενελάου τὴν χώραν ἄκασαν ἐκείνην καλεῖσθαι, ἣ καὶ ὁ Μενελάτης νομὸς παράκειται. On remarquera que toutes ces subtilités de grammairien perdent leur base, dès qu'on ne lit point Ἑλύσιον, au lieu de Ἑλύσιον, ou qu'on ne regarde point Ἑλύσιον comme identique à Ἑλύσιον. Or, quelle que soit l'étymologie de l'adjectif ἑλύσιος, il ne saurait venir de ἰλὺς. J'ajoute que χθονός, dans le vers d'Eschyle, a un sens restreint à l'Égypte, tandis que γαίης, dans le vers d'Homère, ce n'est pas tel ou tel pays, mais bien la terre elle-même.

564. Ἀθάνατοι πέμψουσιν. La raison de cette faveur est expliquée au vers 569. Ménélas sera exempté du sort commun aux mortels, et il deviendra une sorte de demi-dieu, parce que sa femme Hélène est fille

de Jupiter. — Ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος? Rhadamanthe, selon Homère, était fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Voyez l'*Iliade*, XIV, 322. Il n'habite le séjour des bienheureux qu'à cause de sa naissance. Le mythe en vertu duquel Rhadamanthe est un des juges qui décident du sort des âmes après la mort est postérieur aux temps homériques.

567. Πνείοντος, *vulgo* πνείοντας. Didyme (*Scholies* H et P) : τὸ πνείοντος διὰ τοῦ ο, πρὸς τὸ Ζεφύροιο. Fæsi, Ameis et La Roche ont restitué la leçon πνείοντος. Quelques-uns joignaient l'adverbe λιγὺ au participe, et ils écrivaient, en un seul mot, λιγυπνείοντας ou λιγυπνείοντος. Cette orthographe est condamnée par la note même de Didyme.

569. Σφιν, pour eux, c'est-à-dire aux yeux des immortels. Voyez plus haut, vers 564, ἄθάνατοι πέμψουσιν. — Quelques anciens supprimaient le vers 569, à cause de ce σφιν, placé à une si grande distance du mot auquel il se rapporte. *Scholies* H, P et Q : ἐν ἐνίοις δὲ οὐ φέρεται ὁ στίχος, διὰ τὸ ἀκύρως ἔχειν τὴν ἀντωνυμίαν. Mais il est évident que tout ce qui se trouve entre πέμψουσιν et οὔνεκα ἔχεις Ἑλένην· οὔτω τὸ ἐξῆς. — Διός. Ancienne variante, φίλος. Avec cette leçon, γαμβρός signifierait seulement parent des dieux par alliance ; mais ce serait toujours à titre de gendre de Jupiter.

570-575. Ὡς εἰπὼν.... Voyez plus haut les vers 425-431 et les notes sur ces sept vers, ici répétés *mutatis mutandis*.



Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἡδὲ θάλασσαν,  
 δόρπον θ' ὀπλισάμεσθ', ἐπὶ τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ·  
 δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

575

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
 νῆας μὲν πάμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἄλα διαν,  
 ἐν δ' ἱστοὺς τιθέμεσθα καὶ ἱστία νηυσὶν ἔϊσης·  
 ἀν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῖσι καθίζον·

ἔξῃς δ' ἐζόμενοι πολὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.

580

Ἄψ δ' εἰς Αἰγύπτιοι, Διipeτέος ποταμοῖο,  
 στήσα νέας, καὶ ἔρεξα τεληέσσας ἐκατόμβας.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέπαυσα θεῶν χόλον αἰὲν ἐόντων,  
 χεῦ' Ἀγαμέμνονι τύμβον, ἔν' ἄσβεστον κλέος εἶη.

Ταῦτα τελευτήσας νεόμην, δίδοσαν δέ μοι οὔρον  
 ἀθάνατοι, τοί μ' ὦκα φίλην ἐς πατρίδ' ἔπεμψαν.

585

Ἄλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον ἐνὶ μεγάροισιν ἐμοῖσιν,

577. Πάμπρωτον ἐρύσσαμεν. Bekker, *πάμπρωτα* *Φερύσσαμεν*. Il est probable que le digamma n'avait rien à faire ici.

578. Νηυσὶν ἔϊσης. Anciennes variantes, *νηὸς ἔϊσης* et *νηὶ μελαίνῃ*. Ces deux leçons ne valent rien, car il y avait plusieurs navires. Une autre variante ancienne, *νηυσὶν ἔῃσιν* (*suis navibus*), pourrait à la rigueur se défendre, puisque chaque navire a son mât et ses voiles, ou sa voile; mais elle n'est probablement qu'une faute de transcription.

581. Εἰς Αἰγύπτιοι, dans (les parages) de l'Égyptus : dans les eaux du Nil. Voyez plus haut, vers 477, la note sur Αἰγύπτιοι. *Scholies E* : εἰς Αἰγύπτου τόπον, ὡς τὸ εἰς Ἀτῆου, καὶ εἰς μυσταγωγῶν. *Scholies P* : Ἀττικῶς, ὡς εἰς διδασκάλου. — Διipeτέος ποταμοῖο. Voyez plus haut, vers 477, la note sur l'expression Διipeτέος.

584. Χεῦ(α)... τύμβον. C'est ainsi qu'on voit Énée, dans Virgile, *Énéide*, VI, 505-506, élever un cénotaphe à la mémoire de Déiphobe : « Tunc egomet tumulum Rhæteo in littore inanem Constitui. » — Ἀσβεστον, inextinguible, c'est-à-dire durable à jamais. Virgile met, sur le cénotaphe de Déiphobe, une inscription et des signes qui doivent conserver le souvenir

du mort : *nomen et arma locum servant*. Y avait-il une inscription sur le cénotaphe dressé par Ménélas? La plupart des anciens répondent affirmativement. *Scholies E* : ἐποίησε κενοτάφιον τῷ Ἀγαμέμνονι, γράψας ἐκεῖ ἐν λίθῳ τὸ αὐτοῦ ὄνομα, καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ θανάτου, καὶ τὸ ποῦ ἦν, καὶ ὅπως πέπονθε. Mais il suffit évidemment, dans la pensée d'Homère, que les populations égyptiennes qui ont assisté aux funérailles honoraires d'Agamemnon sachent quel est le héros de qui Ménélas a voulu éterniser chez eux la mémoire, pour que le cénotaphe rappelle son nom à une lointaine postérité. Au reste, nous n'avons point à discuter sur ce qui n'est qu'une pure fiction poétique; car ce n'est que dans une Égypte tout imaginaire qu'un Grec a pu croire qu'on s'intéressait aux antiques gloires de sa race. Ici comme partout, Homère fait de l'Égypte une contrée semblable à celles qu'il a vues lui-même, et peuplée d'hommes qui non-seulement portent des noms grecs, mais qui parlent grec et sont au courant des traditions de la Grèce.

585. Νεόμην, je m'en allais, c'est-à-dire je partis, je quittai l'Égypte.

587. Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristophane de Byzance, ἐνιμεγάροισιν.

ὄφρα κεν ἐνδεκάτῃ τε δωδεκάτῃ τε γένηται·  
καὶ τότε σ' εὖ πέμψω, δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα,  
τρεῖς ἵππους καὶ δίφρον εὖξοον· αὐτὰρ ἔπειτα  
δώσω καλὸν ἄλεισον, ἵνα σπένδῃσθα θεοῖσιν  
ἀθανάτοις, ἐμέθεν μεμνημένος ἥματα πάντα.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦ᾽ οὐδα·  
Ἄτρεϊδῃ, μὴ δὴ με πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἔρυκε.  
Καὶ γάρ κ' εἰς ἐνιαυτὸν ἐγὼ παρὰ σοίγ' ἀνεχοίμην  
ἥμενος, οὐδέ κέ μ' οἴκου ἔλοι πόθος οὐδέ τοκῆων·  
αἰνῶς γὰρ μύθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν ἀκούων  
τέρπομαι. Ἄλλ' ἤδη μοι ἀνιάζουσιν ἑταῖροι

589. Δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα, et je te donnerai de beaux présents. La délicatesse des enstatiques s'offensait de ces paroles et de l'énumération qui les suit. Les lytiques leur répondaient avec raison que chaque âge a son genre de politesse, et que c'est être un peu trop exigeant de vouloir que Ménélas ne s'exprime point à la façon antique. *Scholies P* : ἀτοπόν φησι τὸ προλέγειν. ποιεῖν γὰρ δεῖ, φασί, τὰ τοιαῦτα καὶ μὴ προλέγειν, ἵνα μὴ ἀπαρνήσεται ὁ λαμβάνων. ἀλλ' ἔθει παλαιῷ τοῦτο λυτέον. Cette note est probablement empruntée à Porphyre; mais elle est toute mutilée, bien qu'on voie parfaitement de quoi il s'agit. Porphyre a dû nommer le critique qui taxait d'absurdité le passage; car φησί à lui seul n'a pas de sens. Je n'hésite guère à lire ἀτοπόν φησι Ζωῖλος. Je pense aussi que τὸ προλέγειν était suivi de quelques mots qui étaient à l'expression *dire d'avance* ce qu'elle a de vague et d'obscur. Quant à φασί (*dit-on*, ou *comme on dit*), il s'entend très-bien, si l'on prend la phrase où il est intercalé pour une sorte de proverbe. Sinon, il faudrait sous-entendre ou ajouter οἱ ἐνστατικοί, et c'est l'argument de l'école de Zoïle que citerait Porphyre, après avoir cité le jugement sommaire de Zoïle lui-même.

590. Τρεῖς ἵππους. Les héros d'Homère ne se servaient jamais de quadriges. Ils montaient des chars traînés par deux chevaux. Ils ajoutaient quelquefois un cheval de volée, attelé à côté des deux autres à un des bouts saillants de l'essieu. Voyez la note sur παρηγορία, *Iliade*, VIII, 87. Aris-

tarque dit (*Scholies B, P, Q et T*) que, si les quadriges avaient été en usage, c'est quatre chevaux, et non trois, que Ménélas offrirait à Télémaque, et que les trois chevaux offerts sont à l'intention d'un bige avec auxiliaire : (ἡ διπλῇ,) ὅτι οὐκ ἂν, εἰ τέθριππα ἦδεσαν, τρεῖς ἵππους ἐδίδου τῷ Τηλεμάχῳ. νῦν δὲ ξυνωρίδα δίδωσι καὶ παρήγορον, ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι χρώμενοι, πλὴν Ἑκτορος. Les mots πλὴν Ἑκτορος renvoient au vers VIII, 485 de l'*Iliade*. Ils doivent être retranchés comme indûment ajoutés par les transpositeurs; car le vers auquel ils font allusion est une interpolation manifeste, et la note qu'on vient de lire a précisément pour but de confirmer une des preuves alléguées par Aristarque contre l'authenticité de ce vers : οὐδαμοῦ Ὅμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει. Voyez les autres preuves dans notre commentaire sur le passage.

596. Εἰς ἐνιαυτόν. Voyez plus haut, vers 526, la note sur cette expression. — Ἀνεχοίμην, j'endurerais, c'est-à-dire je resterais sans me plaindre, j'aurais grand plaisir à rester.

598. Οὐδέ κέ μ' οἴκου. Bekker, en vertu de son système : οὐδέ με φοίχου.

597. Μύθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν, de tes récits et de tes discours. Ce n'est pas un pléonasmé pour dire *de ta conversation*. Les deux mots sont pris chacun dans leur sens propre, bien qu'ailleurs ils soient fréquemment synonymes.

598. Ἀνιάζουσιν ἑταῖροι. Les compagnons que Télémaque a laissés à Pylos sont des amis qui l'ont suivi par affection, et

ἐν Πύλῳ ἡγαθέη· σὺ δέ με χρόνον ἐνθάδ' ἐρύχεις.  
 Δῶρον δ' ὅττι κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔστω·  
 ἵππους δ' εἰς Ἴθάκην οὐκ ἄξομαι, ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ  
 ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα· σὺ γὰρ πεδίῳιο ἀνάσσεις  
 εὐρέος, ὧ ἐνὶ μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,  
 πυροὶ τε ζεῖαί τε ἰδ' εὐρυφυῆς κρῖ λευκόν.

600

non pas des serviteurs qui n'auraient qu'à prendre leur parti des volontés d'un maître. Il ne veut pas les mécontenter, et il se les figure en proie déjà aux ennuis d'une légitime impatience.

599. Ἥγαθέη. Rhianus, ἡμαθίη. La forme ἡμάθιος pour ἡμαθοεῖς n'existe pas chez Homère, et l'on ignore si la leçon de Rhianus est autre chose qu'une correction de fantaisie. — Σὺ δέ με. Ancienne variante, σὺ δέ κε, leçon qui suppose le verbe à l'optatif, et non à l'indicatif. Elle est attribuée à Aristarque. *Scholies H* : Ἀρίσταρχος, σὺ δέ κε. Dindorf : « Mira scriptura, nisi ἐρύχους legit Aristarchus, « quod habet H, superscripto tamen εις. » Même avec cette correction, la variante laisserait encore à désirer. La vulgate vaut mieux, car elle est plus nette et plus précise. Il ne faut pas que Télémaque ait l'air de vouloir rester. — Χρόνον, comme plus haut, vers 594, πολὺν χρόνον : *diu*, longtemps, c'est-à-dire plus longtemps que je 'aurais dû séjourner chez toi. Télémaque voudrait avoir pu quitter Sparte dès l'aube, et avoir fait déjà une bonne partie de sa route vers Pylos. — Ἐρύχεις doit être entendu littéralement : *detines*, et non point, quoi qu'en disent Bothe et d'autres, *detinere vis*. Il ne s'agit nullement des onze ou douze jours demandés par Ménélas à son hôte, mais des heures de trop que Télémaque se reproche d'avoir accordées aux charmes d'un aimable séjour. — Il y avait, selon quelques-uns, entre les vers 594 et 599, un autre vers ainsi conçu : Οὗς ἐλίκον μιστὰ νηὸς ἐμῆς παρὰ Νέστορι δῖω. Mais ce prétendu vers d'Homère n'est autre chose, comme le remarque Porson, qu'un arrangement métrique de ce qu'on lit, à propos de ἑταῖροι, dans les *Scholies H* : οὗς λέδοιπα ἐπὶ νηὸς παρὰ Νέστορι. Cette paraphrase est très-bonne; mais le texte n'a nul besoin qu'on l'y intercale, et Ménélas sait parfaitement que les amis de Télémaque qui

s'impatientent à Pylos ne sont point ailleurs qu'au port où se trouve le navire, et que le navire n'est point ailleurs que chez Nestor.

600. Κειμήλιον ἔστω, *sit quod recondi possit*, qu'il soit un objet que je puisse mettre en réserve, c'est-à-dire un objet ayant de la valeur pour moi, et que je puisse joindre à ceux qui sont dans mon trésor. Ce sens est évident, d'après ce qui va suivre. Quelques-uns entendent : « Je le garderai comme un objet précieux; il aura du prix pour moi. » Mais cette explication ne convient point ici, puisque Télémaque refuse les trois chevaux. Ces chevaux ont une grande valeur, mais non pour lui. Eustathe commente très-bien l'expression d'Homère : κειμήλιον, τούτέστιν ἀπόθετόν τι. λέγει δὲ τοῦτο Τηλέμαχος, παραιτούμενος τοὺς ἵππους, οἱ οὐκ ἂν κειμηλιωθήσονται.

601-602. Ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα. Construisez : ἀλλὰ λείψω σοὶ αὐτῷ (ἵππους), ἄγαλμα ἐνθάδε. Ceux qui rendent ἄγαλμα par *oblectamentum* prêtent à Télémaque une platitude : « Je te laisserai les chevaux ici pour t'amuser. » Mais le mot ἄγαλμα est dans son sens propre, *ornamentum*, comme au vers IV, 144 de l'*Illiade*; et ἐνθάδε est autre chose qu'une dépendance de λείψω. Télémaque dit : « Mais je te les laisserai à toi-même, comme un luxe qui sied bien ici. » C'est ce que prouve tout le développement σὺ γὰρ πεδίῳιο ἀνάσσεις.... Je remarque que le poète Eschyle a employé ἄγαλμα (*Promethee*, vers 466), comme Homère, à propos des chevaux : ἄγαλμα τῆς ὑπερκλούτου χλιδῆς.

603. Λωτός. Le lotus dont il s'agit ici est une espèce de trèfle.

604. Ζεῖαί τε ἰδ(έ), *vulgo* ζεῖαί τ' ἰδ(έ). Voyez le vers VI, 469 de l'*Illiade*. — Bekker écrit, ζεῖαί τε καί. C'est une correction tout arbitraire.

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὐτ' ἄρ' δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμῶν· 605  
αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἵπποβότοιο.

Οὐ γάρ τις νήσων ἱππήλατος οὐδ' εὐλείμων,  
αἶθ' ἀλὶ κεκλίεται· Ἰθάκῃ δέ τε καὶ περὶ πασέων.

Ὡς φάτο· μείδησεν δὲ βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,

605. Ἐν δ' Ἰθάκῃ.... Horace, *Épîtres*, I, vii, 40-43 : « Haud male Telemachus, « proles patientis Ulixi : Non est aptus « equis Ithacæ locus, ut neque planis Por- « rectus spatiis, nec multæ prodigus herbæ. « Atride, magis apta tibi, tua dona re- « linquam. »

606. Αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, *vulgo* αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος, αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, τὸ πεδῖον. — Αἰγίβοτον, sous-entendu ἐστὶ, πεδῖον ἐστὶ : c'est un sol qui nourrit des chèvres; c'est un pays tout plein de rochers. — Καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἵπποβότοιο, et plus élevé qu'un sol qui nourrit des chevaux : et le sol y est trop montueux pour qu'on y nourrisse des chevaux. L'explication, avec la vulgate, donne le même sens; mais si l'on dit *Ithaque*, au lieu de dire *le sol*, ἵπποβότοιο signifie, rigoureusement, *qu'une île où l'on nourrit des chevaux*, ce qui ne va pas bien avec la réflexion de Télémaque sur les îles. Nicanor (*Scholies* B, E, H, P et Q) dit avec raison que le vers 605 doit se terminer par un point; mais l'explication qu'il donne du vers 606 n'est guère plausible, bien qu'elle ait été généralement adoptée par les modernes : ἀπὸ ἄλλης δὲ ἀρχῆς τοῦτο, ἐν ᾧ, καίτοι αἰγίβοτος οὔσα (ἡ Ἰθάκη), τῆς ἱπποτρόφου ἑμοὶ μᾶλλον ἐπέρατος. Une pareille réflexion n'a que faire ici, car elle rompt la suite des idées; et, ce qui n'est guère moins fâcheux, elle ne serait qu'une impolitesse toute gratuite, puisque Ménélas n'aime pas moins sa patrie que Télémaque la sienne. Avec la leçon d'Aristarque, il ne s'agit que des qualités physiques du sol d'Ithaque, comparées à celles du sol de la Laconie; et l'on peut affirmer, je crois, qu'Aristarque n'entendait point son ἐπήρατον πεδῖον comme Nicanor entend son ἐπήρατος Ἰθάκη. Cependant, même avec la leçon que Nicanor a préférée, c'est-à-dire avec notre vulgate,

le contexte se prête mal à l'explication de ἐπήρατος par ἐπί et ἐράω : aimable, digne d'amour. Nitzsch et Bothe, qui lisent pourtant ἐπήρατος, l'entendent des montagnes et des escarpements d'Ithaque. Hayman reproche à Nitzsch de s'être borné à une affirmation; mais Bothe, que l'éditeur anglais paraît ne point connaître, justifie par des preuves philologiques l'explication de Nitzsch : « Assentior Nitzschio, « ἐπήρατον Ithacam interpretanti *excelsam* « sive *arduam*. Sic *Il.* Σ (XVIII), 512, « αρχ vocabatur ἐπήρατος. N (*Odyssée*, « XIII), 403 : ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον « ἐπήρατον, ἡεροειδές. Hymn. Hom., in « *Apoll.*, 520 : Ἀχμητοὶ δὲ λόφον προσέ- « βαν ποσὶν, αἶψα δ' ἵκοντο Παρνησὸν « καὶ χῶρον ἐπήρατον, et 529 : Οὔτε « τρυγηφόρος ἦδε γ' ἐπήρατος, οὐτ' εὐ- « λείμων. Nec ab ἐράω duxerim hoc ad- « jectivum, sed ab ἄρω, αἶρω, ἐπαίρω, « dictumque arbitror ἐπήρατος pro ἐπῆ- « ρετος, α et ε litteris inter se commuta- « tis, more veterum. Est igitur ἐπήρατος « *sublatus, excelsus, conspicuus*, et a con- « sequente *egregius* sive *expetendus*, quo- « niam alta et conspicua expeti solent « potius quam humilia et obscura. » Bothe a dépassé le but, en voulant démontrer que ἐπήρατος *élevé* est identique à ἐπήρατος, *aimable*. Ce sont deux homonymes, voilà tout, et il n'y a rien qui empêche que l'un vienne de ἐπί et ἄρω, αἶρω, tandis que l'autre vient de ἐπί et ἐράω. Je remarque aussi que l'exemple πτολίεθρον ἐπήρατον de l'*Iliade* (XVIII, 512) peut être contesté; mais les autres exemples sont tout à fait probants.

607. Ἱππήλατος, sous-entendu ἐστὶ.

608. Δέ τε. Ancienne variante, δέ τι. — Περὶ πασέων, au-dessus de toutes, c'est-à-dire plus que pas une autre. Ithaque est par excellence, entre toutes les îles un peu importantes, celle qui a le moins de plaines et de prairies. — Le mot πασέων est dissyllabe par synizèse.

609. Μείδησεν. Ancienne variante, γή-

χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν· 610

Αἵματός εἰς ἀγαθοῖο, φίλον τέκος, οἷ' ἀγορεύεις·  
τοιγάρ ἐγώ τοι ταῦτα μεταστήσω· δύναμαι γάρ.  
Δώρων δ', ἔσσ' ἐν ἐμῷ οἴκῳ κειμήλια κεῖται,  
δώσω δ' κάλλιστον καὶ τιμηέστατόν ἐστιν.

Δώσω τοι χρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ 615  
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράνται·  
ἔργον δ' Ἡφαίστοιο· πόρεν δέ ἐ Φαίδιμος ἦρως,  
Σιδονίων βασιλεὺς, ὅτε δς δόμος ἀμφεκάλυψεν

θησεν. Le simple sourire convient mieux ici qu'une joie expansive.

611. Αἵματός εἰς, *vulgo* αἵματος εἰς. Ancienne variante, αἵματος ἦς. Il n'y a aucune raison de mettre le verbe au passé, bien que les poètes fassent assez souvent usage de ἦν au lieu de εἰμί, quand la chose qui est maintenant était déjà auparavant. La leçon ἦς est mentionnée par Hérodiën; et l'on comprend très-bien que plusieurs l'aient adoptée, car l'écriture archaïque ΕΙ se lit indifféremment εἰς, ἦς et εἰς. Quant à la leçon αἵματος εἰς, c'est une faute d'accentuation, car la seconde personne de εἰμί, quelle que soit sa forme, est enclitique. — Ἀγαθοῖο. Cratès, ὀλοοῖο. Cette leçon est si étrange, qu'on a peine à y croire. — Οἷ' ἀγορεύεις, *qualia loqueris*, c'est-à-dire *qui talia loquaris* : à en juger par la noblesse de ton langage. Voyez οἶον ἀχουσεν, *Iliade*, VI, 166, et la note sur cette expression.

612. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les présents que je te voulais faire. — Μεταστήσω équivalent à μεταλλάξω : j'échangerai (contre un autre objet); je remplacerai par un autre présent. Le terme dont se sert Ménélas signifie proprement, *je ferai une pesée qui remplacera la première*. Didyme (*Scholies* B, E, Q et T) : ἀπὸ δὲ τῶν σταθμῶν τὰς ἀμοιβὰς ποιούμενων ἡ μεταφορά, όταν χρυσὸν πρὸς ἀργυρον ἢ ἄλλα ἀντικαθιστῶσιν.

617. Ἔργον δ' Ἡφαίστοιο. On appelait œuvre de Vulcain tout objet d'art travaillé avec une perfection qui paraissait plus qu'humaine. Eustathe : τὸ ἔργον Ἡφαίστοιο πρὸς ὑπερβολὴν εἴρηται, κατὰ τὸν Γεωγράφον (Strabon) εἰπεῖν, ὥσπερ λέγεται καὶ Ἀθηνᾶς ἔργα τὰ καλά. —

Nous voyons ici que l'orfèvrerie de Sidon était renommée en Grèce au temps d'Homère. On l'a déjà vu dans l'*Iliade*, XXIII, 743. On a vu aussi dans l'*Iliade*, VI, 289-294, l'éloge des fines étoffes tissées par les femmes sidoniennes. — Πόρεν δέ ἐ, sous-entendu ἐμοί. — Φαίδιμος. Ancienne variante, φαίδιμος adjectif. Ceux qui admettaient cette leçon étaient évidemment dans leur tort, quoi qu'en disent les anciens cités par Eustathe. Homère nomme certainement le roi; et nous ne devons pas plus nous étonner de voir un roi de Sidon ayant un nom grec, que d'avoir vu plus haut, vers 228, une Égyptienne appelée Polydamna. A quoi bon vouloir qu'Homère ait moins hellénisé la Sidonie que l'Égypte? Il ne connaît bien que son pays. La note alexandrine citée par Eustathe est de Didyme, et elle se lit dans les *Scholies* P et Q : ἀδελφὸν εἰ κύριον τὸ ΦΑΙΔΙΜΟΣ. τινὲς δὲ αὐτὸν Σώβαλον, οἱ δὲ Σέθλον ὀνομάζουσι. Les transpositeurs byzantins compilés par Eustathe avaient presque textuellement conservé cette note.

618. Ὅτε δς, *vulgo* δθ' ἰός. Je rétablis la leçon donnée par Aristarque dans son texte et dans ses commentaires. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως δὲ Ἀρίσταρχος καὶ τὰ ὑπομνήματα, ὅτε δς δόμος. Notre vulgate n'est qu'une correction de quelque Alexandrin ennemi des hiatus; à moins qu'on ne suppose une fausse lecture de ΗΟΤΕΗΟΣ, qui ne diffère de ΗΟΤΗΕΟΣ que par la position de deux lettres contiguës. — Ὅς δόμος, sa maison. Didyme (mêmes *Scholies*) : αὐτοῦ τοῦ βασιλέως. — Ἀμφεκάλυψεν, enveloppa, c'est-à-dire recut dans ses murs et sous son toit. *Scholies* H : ἀντ' τοῦ ὑπιδέξατο.

κεῖσέ με νοστήσαντα· τείν δ' ἐθέλω τόδ' ὀπάσσαι.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

620

Δαιτυμόνες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θείου βασιλῆος.

Οἱ δ' ἦγον μὲν μῆλα, φέρον δ' εὐήνορα οἶνον·

σῖτον δέ σφ' ἄλοχοι καλλικρήδεμνοι ἔπεμπον.

Ὡς οἱ μὲν περὶ δεῖπνον ἐνὶ μεγάροισι πένοντο.

Μνηστῆρες δὲ πάροιθεν Ὀδυσσεὺς μεγάροιο

625

619. Κεῖσέ με. Ancienne variante, κεῖσ' ἐμέ. — Κεῖσέ με νοστήσαντα, *illuc me in reditu profectum*, quand j'abordai là (à Sidon) pendant mon retour (d'Égypte à Sparte). — Τείν, *tibi*, à toi. *Scholies P* : ἀντὶ τοῦ σοί Δωρικῶς. C'est un de ces archaïsmes qui sont restés en si grand nombre dans le dialecte dorien. — Τόδ(α), suivant l'explication ordinaire, équivaut à τὸν χρητῆρα. Quelques-uns le prennent comme adverbe (ici, maintenant), χρητῆρα étant sous-entendu.

621-624. Δαιτυμόνες... Ces quatre vers sont rejetés au bas de la page par Bekker, et mis entre crochets par presque tous les éditeurs nos contemporains. Payne Knight les avait retranchés du texte, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. L'unique raison qu'on allègue pour motiver l'athétèse, c'est que ces quatre vers peuvent se rapporter aussi bien à un repas des prétendants de Pénélope qu'à un festin dans le palais de Ménélas. Cette raison a été empruntée à Eustathe ou aux copistes d'Eustathe. Mais, comme on va le voir par les notes, elle ne supporte pas un examen sérieux.

621. Δαιτυμόνες. Il s'agit des commensaux habituels de Ménélas ; et ce qui suit nous montre un ἔρανος, un festin où chacun fournit son écot. Bothe : « *Convivæ* « *quotidiani qui de symbolis edebant in* « *regia.... Similis est locus de δαιτυμόσι* « *Ctesii regis, quorum pocula, quæ cum* « *ipsis mensis afferri curaverant, sulfurata* « *esse dicitur serva illa Phœnicia, O (XV),* « *467. Nec alio pertinent ista, H (VII),* « *98 : Ἐνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἦδὲ* « *μέδοντες, Πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηέ-* « *τανον γὰρ ἔχεσχον. In annum ha-* « *debant, inquit, de quo ederent biberent-* « *que, quippe ἔρανισταί, quibus in sumptu* « *suo faciendum esset Cujusmodi epulæ* « *fuerunt seriore ævo συσσίτια illa vel*

« *συσκήνια Laconica.* » Les prétendants ne sont point des δαιτυμόνες, puisque personne ne les a invités, et ils n'ont point de δαιτυμόνες, puisqu'ils n'invitent personne. Aussi est-on forcé de donner au mot grec, si l'on veut qu'il s'agisse de ce qui se passe à Ithaque, un sens qu'il n'a point chez Homère : *les gens de bouche, les cuisiniers*, οἱ τὴν δαῖτα ἐτοιμάζοντες, οἱ μάγειροι. — Θείου βασιλῆος ne saurait se rapporter à Ulysse, dont il n'a pas été question depuis les vers 555-560. Si Homère avait voulu parler d'Ulysse, et non de Ménélas, nous aurions θείου Ὀδυσσεὺς, au lieu d'une expression qui n'a de sens que rapportée au roi même qui s'entretient avec Télémaque.

623. Ἄλοχοι, les épouses (des commensaux de Ménélas). Dans l'hypothèse du festin des prétendants, on est forcé d'entendre, par ἄλοχοι, les femmes du palais d'Ulysse. Ces femmes, il est vrai, servaient pour la plupart de concubines aux prétendants. Mais le mot ἄλοχος, malgré sa signification étymologique, *compagne de lit*, désigne toujours, chez Homère, une épouse légitime. Le passage de l'*Iliade*, IX, 336, où Briséis, la captive d'Achille, est qualifiée ἄλοχος, ne prouve nullement le contraire. C'est une exception, justifiée par la circonstance. Voyez les sept vers dans lesquels Achille développe sa pensée, et surtout le dernier, 343. Voyez aussi la note du vers 336 lui-même, sur ἄλοχον θυμαρέα.

625. Μνηστῆρες δὲ.... Nous passons brusquement à un récit qui n'a aucun rapport avec le titre du chant, τὰ ἐν Λακεδαίμονι. Il est évident que les deux cents et quelques vers qu'on va lire formaient primitivement une rhapsodie, ayant son titre à elle, et pouvant être chantée à part. Nous ne savons pas comment on la nommait : peut-être λόχος, *l'embuscade* ; peut-être ὄνειρος Πηνελόπης, *le songe de*



δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέησιν ἰέντες,  
 ἐν τυκτῷ ὀαπέδῳ, ἔθι περ πάρος, ὕβριν ἔχοντες.  
 Ἀντίνοος δὲ καθῆστο καὶ Εὐρύμαχος θεοειδής,  
 ἀρχοὶ μνηστήρων, ἀρετῇ δ' ἔσαν ἔξοχ' ἀριστοί.  
 Τοῖς δ' υἱὸς Φρονίαιο Νοήμων ἐγγύθεν ἐλθὼν  
 Ἀντίνοον μύθοισιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·  
 Ἀντίνο', ἦ ῥά τι ἴδμεν ἐνὶ φρεσὶν, ἤ καὶ οὐκί,  
 ὅππότε Τηλέμαχος νεῖτ' ἐκ Πύλου ἡμαθόεντος;  
 Νῆά μοι οἴχετ' ἄγων· ἐμὲ δὲ χρεὼ γίγνεται αὐτῆς,  
 Ἥλιδ' ἐς εὐρύχορον διαβήμεναι, ἔνθα μοι ἵπποι  
 δώδεκα θήλειαι, ὑπὸ δ' ἡμίονοι ταλαεργοὶ  
 ὀδμηῆτες· τῶν κέν τιν' ἐλασσάμενος δαμασαίμην.

*Pénélope.* Nous savons, en revanche, que quelques-uns appelaient le chant IV, non pas τὰ ἐν Λακεδαίμονι, mais ἀφίξις Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην. On a bien fait de préférer le titre qui résume la plus grande partie du chant. Quant à l'absence de transition, c'est un défaut qui ne choquait nullement les anciens. Didyme (*Scholies B*) se contente de noter ici le fait. Il le trouve plus que pardonnable, puisqu'il n'y voit qu'une figure de style : τὸ σχῆμα μετάβασις. εἰπὼν γὰρ τὰ περὶ Μενέλαον, μετέβη ἐπὶ τοὺς μνηστῆρας. Il y a une métabase plus extraordinaire encore que celle-ci, dans les *Géorgiques*, IV, 418. Là nous passons, dans un même vers, de la peinture du sacrifice de Cyrène à celle de la caverne de Protée; nous voyageons, à l'aide d'un point seul, des hautes régions de la Thessalie aux rivages lointains de l'île de Carpathos.

626. ἰέντες est pris d'une manière absolue : *jaculantes*, en s'exerçant au jet.

627. Ἐν τυκτῷ ὀαπέδῳ, sur un sol travaillé avec art, c'est-à-dire sur un sol bien nivelé. *Scholies H* : κατεσκευασμένῳ καὶ λειωμένῳ ὀάφει. Eustathe donne une excellente paraphrase de τυκτόν, employé comme épithète du mot ὀάπεδον : σκευασθὲν εἰς γυμνάσιον. — Ἐχοντες, *cuigo*, *exochon*. Avec la vulgate, il n'y a pas de virgule après πάρος. Je rétablis la leçon d'Aristarque, comme l'ont fait déjà Fæsi, Ameis et La Roche. Nicanor (*Scholies P*) : Ἀρίσταρχος διαστέλλει μετὰ

τὸ ὄθι περ πάρος, ἢ τὸ ἐξῆς, μνηστῆρες δὲ ὕβριν ἔχοντες.

629. Ἀρετῇ. Il ne s'agit pas de la vaillance, mais de la noblesse d'origine. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : ἀρετὴν νῦν ποιητικῶς τὴν εὐγένειαν λέγει.

633. Νεῖτ(αι), vient, c'est-à-dire viendra, reviendra.

634. Γίγνεται équivalent ici à ἔχει, ἔκδνει, ce qui rend compte de l'accusatif ἐμὲ au lieu du datif ἐμοί. On a vu, au vers 463, χρή lui-même avec l'accusatif, comme étant identique à χρεὼ ἔχει ou ἔκδνει.

636. Ὑπό, *subtus*, au-dessous, c'est-à-dire tetant encore leur mère. — Ταλαεργοὶ (*operum patientes*) s'applique non pas à ce que font ces mulets, mais à ce qu'ils seront en état de faire, une fois habitués au joug.

637. Τῶν.... τιν(ά), quelqu'un d'eux : quelqu'un de ces mulets. — Les enstatiques, pour mettre Homère en contradiction avec lui-même, affectaient de prendre τῶν dans le sens de τῶν ἵππων. Mais il est évident que Noémon laisse les cavales dans ses pâturages d'Élide, et que c'est aux ὀδμηῆτες seuls que s'applique l'expression ἐλασσάμενος δαμασαίμην. Porphyre (*Scholies E, H, P, Q et T*) : δοκεῖ μαχόμενον εἶναι τῷ ὑπὸ τοῦ Τηλεμάχου λεγόμενῳ, οὐ γὰρ τις νῆσων ἱκπήλατος (vers 607), εἴπερ οὗτος μέλλει δαμάζειν ἵππους, οὐ δυνάμενος χρῆσθαι αὐταῖς ἐν Ἰθάκῃ. ἀγνοοῦσι δ' ὅτι οὐχ ἵππους δαμάσαι βούλεται, ἀλλὰ τὰς ἡμιόνους, ἢ ἔχῃ



Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον· οὐ γὰρ ἔφαντο  
 ἐς Πύλον οἷχεσθαι Νηληϊόν, ἀλλὰ που αὐτοῦ  
 ἀγρῶν ἢ μήλοισι παρέμμεναι, ἢ ἐσβώτῃ. 640

Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·  
 Νημερτές μοι ἐνισπε, πότ' ὥχετο καὶ τίνες αὐτῷ  
 κοῦροι ἔποντ'· Ἰθάκης ἐξαίρετοι, ἢ ἐοὶ αὐτοῦ  
 θῆτες τε δμῶές τε; δύναϊτό κε καὶ τὸ τελέσσαι.  
 Καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὅφρ' εὖ εἰδῶ· 645  
 ἢ σε βίῃ ἀέκοντος ἀπηύρα νῆα μέλαιναν,  
 ἢ ἐκὼν οἱ δῶκας, ἐπεὶ προσπτύξατο μύθῳ.

Τὸν δ' υἱὸς Φρονίοιο Νοήμων ἀντίον ηὔδα·  
 Αὐτὸς ἐκὼν οἱ δῶκα· τί κεν ῥέξειε καὶ ἄλλος,

ὁρεῦσι χρῆσθαι εἰς τὰς κατ' ἀγρὸν ἐργασίας. Les mulets sont à la fois des bêtes de somme et des bêtes de labour; et la sûreté de leur pas dans les plus mauvais chemins les rend particulièrement propres au service des pays de montagnes. Le nom grec ordinaire du mulet (ὄρεύς, ionien οὐρεύς) signifie même *montagnard*; c'est l'épithète caractéristique du *demi-dne* (ἡμίονος) passé à l'état de substantif.

639. Οἷχεσθαι a pour sujet αὐτόν ou Τηλέμαχον sous-entendu.

639-640. Ἀλλὰ που αὐτοῦ ἀγρῶν, *sed alicubi illic agrorum*, mais quelque part là-bas dans la campagne. — Le mot αὐτοῦ est adverbe. Ce qui suit prouve qu'on croyait bien que Télémaque visitait *ses domaines*, ou du moins les domaines qu'il gouvernait en l'absence de son père; mais ἀγρῶν est pris ici dans un sens général. *Scholies B* : ἐν τόπῳ τινὶ τῶν ἀγρῶν.

640. Συβώτῃ. Il s'agit du porcher Eumée, qui jouera plus tard un rôle important dans le poème.

641. Προσέφη, ... Ancienne variante, ἀπαμείβετο, φώνησέν τε.

642. Καὶ τίνες. Ancienne variante, καὶ τινες, orthographe tout à fait inadmissible, même en écrivant αὐτῶν, au lieu de αὐτῷ, comme le faisaient, paraît-il, ceux qui préféraient cette orthographe. Hérodiën (*Scholies H et P*) : οἱ μὲν τὸν (σύνδεσμον) καὶ ὀξύνουσιν, ἢ, καὶ τινες αὐτῶν, κακῶς· ἐγράφετο γὰρ ἂν, κ' εἰ τινες.

643. Κοῦροι ἔποντ'· Ἰθάκης.... Il y a deux interrogations distinctes, et c'est à tort que Bothe et d'autres ont conservé la mauvaise leçon κοῦροι ἔποντ' Ἰθάκης. L'épithète ἐξαίρετοι se rapporte à κοῦροι sous-entendu, et non à κοῦροι exprimé. Nicanor (*Scholies P*) : στιχτέον μετὰ τὸ ἔποντ(ο), τὰ δὲ ἐξῆς ἐν πεύσει ἀναγνωστέον. — H. Ancienne variante, ἢ. Avec cette leçon, il faut un point et virgule après ἐξαίρετοι, et la seconde interrogation se trouve alors coupée en deux interrogations distinctes, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens du passage. Hérodiën (*Scholies P*) : ὁ μὲν ἢ περισπᾶται· διαπορητικὸς γάρ. Mais il est évident qu'on a le choix entre les deux écritures, sauf à conformer la ponctuation aux exigences du mot préféré. Bekker, Ameis et La Roche, qui ont mis ἢ après une simple virgule, sont donc dans leur tort; car la conjonction, à cette place, n'est et ne peut être qu'une disjonctive.

646. Ἢ σε. Ancienne variante, εἰ σε, mauvaise correction. Rien n'est plus commun, chez Homère, que ἢ.... ἢέ dans le sens de *utrum.... an*. On sous-entend, si l'on veut, εἰ, ou plutôt πότερον. Mais cela même est inutile. Toute question double pose une alternative, et demande réponse ou à un terme, ou bien à l'autre terme.

647. Προσπτύξατο μύθῳ, (*te*) *sermone adortus est*, il est entré en pourparler avec toi. Voyez les notes des vers II, 77 et III, 22.

ὅππότε' ἀνὴρ τοιοῦτος ἔχων μελεδήματα θυμῷ 650  
αἰτίζῃ; Χαλεπόν κεν ἀνήνασθαι δόσιν εἶη.

Κοῦροι δ' οἱ κατὰ δῆμον ἀριστεύουσι μεθ' ἡμέας,  
οἳ οἱ ἔποντ'· ἐν δ' ἀρχὸν ἐγὼ βαίνοντ' ἐνόησα  
Μέντορα, ἧὲ θεὸν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐώκει.  
Ἄλλὰ τὸ θαυμάζω· ἶδον ἐνθάδε Μέντορα δῖον 655  
χθιζὸν ὑπηοῖον· τότε δ' ἔμβη νηὶ Πύλονδε.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη πρὸς δώματα πατρός.  
Τοῖσιν δ' ἀμφοτέροισιν ἀγάσσατο θυμὸς ἀγῆνωρ·  
μνηστῆρας δ' ἄμυδις κάθισαν καὶ παῦσαν ἀέθλων.  
Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος μετέφη, Εὐπείθεος υἱὸς 660  
[ἄχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι  
πίμπλαντ', ὅσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἔϊχτην].

Ὡ πόποι, ἦ μέγα ἔργον ὑπερφιάλως ἐτελέσθη  
Τηλεμάχῳ, ὁδὸς ἦδε· φάμεν δέ οἱ οὐ τελέεσθαι.  
Ἐκ τόσων δ' ἀέκητι νέος παῖς οἴχεται αὕτως, 665

652. Μεθ' ἡμέας, comme μεθ' ἡμῖν, ἐν ἡμῖν : parmi nous. On a vu, *Iliade*, II, 443, μετὰ πληθύν pour ἐν πλήθει, et l'on verra dans l'*Odyssée*, XVI, 419, μεθ' ὁμήλικας pour ἐν ὁμήλικι. La traduction après nous n'est donc point exacte, et c'est même fausser le sens que de traduire : avec nous. — La variante μεθ' ὑμέας ne paraît point antique, et n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. — Le mot ἡμέας ne comptait que pour deux syllabes; mais il ne se prononçait point comme ἡμᾶς. C'est la syllabe accentuée qui dominait, et l'a se faisait sentir à peine. Hérodien (*Scholies* P) : μεθ' ἡμέας· πρὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. ὀρθοτονεῖται γὰρ διὰ τὴν πρόθεσιν καὶ τὴν ἔμφασιν.

653. Οἳ est pour οἱ (*illi*, ceux-là), et il ne porte l'accent que parce qu'il est suivi d'une enclitique. Nous n'avons pas besoin de recourir ici à l'adjectif ὅς pour οὗτος, forme assez rare chez Homère.

654. Ἐώκει. Quelques-uns écrivent ἐώκειν, correction arbitraire et sans utilité aucune. — Ce verbe a pour sujet θεός sous-entendu.

656. Τότε, alors : quand Télémaque est parti. — Ἐμβη a pour sujet Μέντωρ sous-entendu.

659. Μνηστῆρας, *vulgo* μνηστῆρες.

661-662. Ἀχνύμενος· μένεος.... On a vu ces deux vers dans l'*Iliade*, I, 403-404. Aristarque les trouvait à leur place, appliqués à la colère d'Agamemnon; mais il les condamnait ici, sans doute parce qu'il n'y a guère, dans les paroles d'Antinoüs, que de la surprise et du dépit. Aristonicus (*Scholies* H et Q) : ἐκ τῆς Ἰλιάδος μετηνέχθησαν οὐ δεόντως οἱ στίχοι. Cette athétèse était déjà indiquée dans les *Scholies de Venise*.

664. Φάμεν δέ οἱ. Ancienne variante, φάμεν δέ μιν. Cette leçon n'était pas bonne, car les prétendants ne se sont pas bornés à croire que Télémaque ne réussirait point dans son entreprise; ils se sont figuré que le jeune homme ne pourrait pas même quitter l'île d'Ithaque : c'est ce que Léocrite disait en propres termes devant lui, II, 255-256. Didyme (*Scholies* P et H) : τινές, φάμεν δέ μιν, κακῶς.

665. Ἐκ appartient au verbe οἴχεται (ἐξοίχεται), et τόσων, sous-entendu ἀνδρῶν ou μνηστῆρων, dépend de ἀέκητι. — Τόσων δ(έ). Ptolémée l'Ascalonite, τοσσῶνδ(ε) en un seul mot, orthographe adoptée par Bekker. — Αὕτως, *sic*, comme cela, c'est-à-dire impunément.

νῆα ἐρυσσάμενος, κρίνας τ' ἀνὰ δῆμον ἀρίστους.  
 Ἄρξει καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι· ἀλλὰ οἱ αὐτῷ  
 Ζεὺς ὀλέσειε βίην, πρὶν ἤδης μέτρον ἰκέσθαι.  
 Ἄλλ' ἄγ' ἐμοὶ δότε νῆα θοὴν καὶ εἵκοσ' ἐταίρους,  
 ὅφρα μιν αὐτὸν ἰόντα λοχῆσομαι ἡδὲ φυλάξω  
 ἐν πορθμῷ Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης·  
 ὥς ἂν ἐπισμυγεῶς ναυτίλλεται εἵνεκα πατρός.

670

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον ἡδὲ κέλευον.  
 αὐτίκ' ἔπειτ' ἀνστάντες ἔβαν δόμον εἰς Ὀδυσῆος.

Οὐδ' ἄρα Πηνελόπεια πολὺν χρόνον ἦεν ἄπυστος  
 μύθων, οὗς μνηστῆρες ἐνὶ φρεσὶ βυσσοδόμευον·

675

667. Ἄρξει, il va commencer, c'est-à-dire il va se mettre à. — Καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι, être (pour nous) un fléau qui même ne fera que grandir désormais. C'est affaiblir le sens que de prendre καὶ προτέρω comme s'il y avait simplement προτέρω : *ulterius*, dans l'avenir. Il s'agit d'un avenir de plus en plus mauvais pour les prétendants. — Quelques anciens donnaient κακόν pour sujet au verbe ἄρξει. Mais cette explication manque de netteté, tandis que Τηλέμαχος, après νέος παῖς et ἐρυσσάμενος, se présente de lui-même à l'esprit, et qu'il est formellement rappelé à la fin du vers : ἀλλὰ οἱ αὐτῷ.

668. Πρὶν ἤδης μέτρον ἰκέσθαι, *vulgo* πρὶν ἡμῖν πῆμα φυτεῦσαι. Ancienne variante, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. J'ai rétabli, comme Bekker, Fæsi, Ameis et La Roche, le texte d'Aristarque, constaté par Didyme (*Scholies* H et Q) et même par d'autres témoignages. Le φυτεῦσαι de notre vulgate n'est pas même une leçon antique ; car les éditions communes d'Alexandrie ne le donnaient pas. Didyme : αἱ δὲ κοινότεραι, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. Ce qu'on allègue en faveur de la vulgate, que Télémaque est déjà un jeune homme, et que Pénélope elle-même le répètera à plusieurs reprises (XVIII, 217 et XIX, 532), cette raison n'est point de mise quand il s'agit de l'opinion des prétendants. Télémaque n'est encore, pour Antinoüs, qu'un par enfant, νέος παῖς (vers 665) ; et, puisque son enfance même est redoutable, il est naturel qu'Antinoüs s'effraye à l'idée de

le voir dans toute sa force. Voilà pourquoi, selon lui, Télémaque doit périr avant d'avoir atteint l'âge d'homme : πρὶν ἤδης μέτρον ἰκέσθαι.

670. Αὐτόν. Bekker, αὐτίς, correction arbitraire et parfaitement inutile. — Ἰόντα, allant (devant lui), c'est-à-dire à son passage : quand il passera en revenant de Pylos.

671. Ἐν πορθμῷ, *in fretto*, dans le détroit. D'après l'étymologie (περάω, πόρος), le mot πορθμός indique proprement qu'il est facile de traverser en bateau d'une côte à l'autre. Comparez πορθμεύς, batelier. — Σάμοιο. Il s'agit de l'île de Samé, qu'Homère, pour le besoin de la versification, nomme Samos. Voyez, dans l'*Iliade*, II, 634, la note sur Σάμον. Ici les *Scholies* B, E et T nous ont conservé la note d'Aristarque, ou, si l'on veut, d'Aristonicus : (ἡ διπλή,) ὅτι τὴν Σάμην Σάμον εἶπεν. ἔστι δὲ Σάμος Ἰωνίας, Σάμος Θράκης, Σάμος Κεφαλληνίας. Il faut sous-entendre : καθ' Ὁμηρον. Voyez la note sur Σάμη, I, 246.

672. Ναυτίλλεται est au subjonctif, pour ναυτίλληται. Quelques-uns regardent ce mot comme une sorte d'ironie ; mais l'adverbe ἐπισμυγεῶς prouve qu'Antinoüs parle d'après la valeur exacte du verbe. Ce sera une navigation funeste en effet pour Télémaque, si le complot d'Antinoüs réussit. L'ironie eût amené dans la phrase χαλῶς, ou quelqu'un de ses synonymes.

675. Ἄπυστος, non informée, c'est-à-dire ignorante.

κῆρυξ γάρ οἱ ἔειπε Μέδων, δς ἐπεύθετο βουλὰς,  
αὐλῆς ἐκτὸς ἐών· οἱ δ' ἐνδοθι μῆτιν ὕφαινον.

Βῆ δ' ἴμεν ἀγγελέων διὰ δώματα Πηνελοπείῃ·  
τὸν δὲ κατ' οὐδοῦ βάντα προσηύδα Πηνελόπεια·

680

Κῆρυξ, τίπτε δέ σε πρόεσαν μνηστῆρες ἀγαυοί;  
Ἥ εἰπέμεναι δμωῆσιν Ὀδυσσεύς θείοιο  
ἔργων παύσασθαι, σφίσι δ' αὐτοῖς δαῖτα πένεσθαι;  
Μὴ μνηστεύσαντες, μῆδ' ἄλλοθ' ὀμιλήσαντες,  
ὕστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδε δειπνήσειαν.

685

Οἱ θάμ' ἀγειρόμενοι βίοτον κατακείρετε πολλόν,  
κτῆσιν Τηλεμάχοιο δαΐφρονος· οὐδέ τι πατρῶν  
ὑμετέρων τὸ πρόσθεν ἀκούετε, παῖδες ἐόντες,  
οἶος Ὀδυσσεὺς ἔσχε μεθ' ὑμετέροισι τοκεῦσιν,  
οὔτε τινὰ ῥέξας ἐξαίσιον οὔτε τι εἰπὼν  
ἐν δήμῳ; ἦτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλῆων·

690

677. Κῆρυξ.... Μέδων. Ce héraut était au service des prétendants; mais sa conscience se révolte cette fois, et il fait acte d'ami à l'égard de Pénélope, qui, comme on va le voir, ne comptait guère sur les sympathies d'un tel homme.

678. Ἐνδοθι, à l'intérieur (de la cour).

682. Ἥ εἰπέμεναι. Le mot ἦ se confond, pour la quantité, avec la première syllabe de εἰπέμεναι. *Scholies P* : σημειοῦνται διὰ τὴν ἐν τῷ μέτρῳ συνίζησιν. Cette note, à l'insu du scholiaste, est un renvoi au commentaire d'Hérodien.—Bekker, mené par son digamma, supprime le mot ἦ, afin de pouvoir écrire Φειπέμεναι.

684. Μῆ, ne, dans le sens de *utinam ne*. Ce souhait porte sur μνηστεύσαντες, et non sur le verbe δειπνήσειαν. Il est répété par μῆδ' devant ὀμιλήσαντες. — Μνηστεύσαντες, sous-entendu ἐμέ. — Μῆδ' ἄλλο(τε), *ne alias quidem*, pas même une autre fois. Bothe : « Optat Penelope, ut « ultimum apud se cœnent proci, nec amplius nuptiarum causa nec alias congregari soliti in domo Ulyssis. Consuetudinem indicant participia aoristorum. » Pénélope dit : « Puissent-ils, se désistant de leurs prétentions obstinées sur moi, et cessant dès aujourd'hui de se réunir.... » — Il ne faut pas lire, comme font quelques-uns, μῆδ' ἄλλοθ(ι), d'abord parce que

l'iota final de ἄλλοθι ne s'élide point, et ensuite parce que l'on est forcé alors de donner à ὀμιλήσαντες un sens arbitraire. La traduction *neque alio decedentes* n'est pas fautive seulement : elle supprime une pensée, et elle la remplace par une vraie platitude, par une simple apposition à μνηστεύσαντες.

685. Ὑστατα καὶ πύματα. Ces deux adverbes synonymes équivalent au superlatif de l'un ou de l'autre : tout à fait pour la dernière fois. — Δειπνήσειαν. Ancienne variante, δειπνήσαιτε. Ce n'était qu'une correction, fort inutile d'ailleurs, pour faire concorder grammaticalement la phrase avec ce qui suit, où Pénélope ne distingue plus entre Médon et les prétendants. Le passage du discours indirect au discours direct ajoute au pathétique.

686. Οἱ θαμ(ά). Ancienne variante, οἱ ἄμ(α). Didyme (*Scholies H et P*) : διχῶς, οἱ θ' ἄμα καὶ οἱ θαμά, ὁ καὶ ἄμεινον.

690. Οὔτε τινὰ ῥέξας.... Construisez : οὔτε ῥέξας ἐξαίσιον τί τινα, οὔτε εἰπὼν ἐξαίσιον τί τινα.

691. Ἐν δήμῳ, selon quelques anciens, se rapporte à ce que font les rois. Mais Nicanor (*Scholies B, E, P et Q*) maintient la ponctuation ordinaire : βέλτιον τὸ ἐν δήμῳ τοῖς ἀνὼ προσδίδεσθαι.—

κ' ἐχθαίρησι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίη.  
 ς δ' οὔποτε πάμπαν ἀτάσθαλον ἄνδρα ἐώργει·  
 ὁ μὲν ὑμέτερος θυμὸς καὶ ἀεικέα ἔργα  
 ται, οὐδέ τις ἔστι χάρις μετόπισθ' εὐεργέων. 695  
 ἢ δ' αὖτε προσέειπε Μένδων, πεπνυμένα εἰδώς·  
 ἢ δὴ, βασίλεια, τόδε πλεῖστον κακὸν εἶη.  
 ἢ πολὺ μεῖζόν τε καὶ ἀργαλεώτερον ἄλλο  
 γῆρες φράζονται, ὃ μὴ τελέσειε Κρονίων·  
 μαχὸν μεμάασι κατακτάμεν ὀξείῃ χαλκῷ, 700  
 νισσόμενον· ὃ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουήν,  
 ἢ λον ἡγαθέην ἢ δ' ἐς Λακεδαίμονα δῖαν.  
 ς φάτο· τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·  
 ἔμιν ἀμφασίῃ ἐπέων λάβε· τῷ δέ οἱ ὄσσε  
 ὄφι πλησθεν, θαλερὴ δέ οἱ ἔσχετο φωνή. 705

τὴ δίκη, qui utique mos est, et l'habitude. Le vers qui suit prouve qu'il ne signifie point justice; sinon, il le prendrait ironiquement. Ulysse, Pénélope, était une exception parmi tous les autres pratiquaient l'initiation, si l'on veut, ils n'avaient d'autres passions, soit antipathies, soit ces.

695. Ἄλλον.... Payne Knight et Lanthel regardent ces quatre vers comme interpolation. Mais ils n'allaient autre argument, sinon que ces vers sont inusités et leur déplaisent.

Ἐχθαίρησι et φιλοίη ont pour sous-entendu, un roi quelconque, un roi vulgaire auquel Pénélope va proposer la noble image d'Ulysse. Καίνοϛ est emphatique : ce héros. ἀτάσθαλον est au neutre : malum, du ἄνδρα, à un homme : à aucun

Ὅ est pris en mauvaise part; et ὁ : θυμὸς signifie, vos exécrables passions. Le prétendu article caractérise aussi énergiquement que ἀεικέα καὶ ἔργα.

Εὐεργέων est pris substantive-beneficiorum, des bienfaits (dont il a été comblés par Ulysse). Je n'ai pu en faire remarquer la synizèse.

697. Αἶ γάρ. Ancienne variante, εἰ γάρ, correction tout à fait mauvaise.

699. Φράζονται, meditantur, complotent.

701. Νισσόμενον. Ancienne variante, ναισόμενον. Avec cette orthographe, c'était le participe futur de νέομαι. Mais la forme νίσσομαι est plusieurs fois dans Homère, et νισσόμενον est excellent. Scholies E : νισσόμενον· ἐπανερχόμενον. Le futur n'est point nécessaire; et, le fût-il, rien n'empêcherait de considérer le doublement du sigma comme une licence métrique, et de prendre νισσόμενον pour νισόμενον.

702. Ἠγαθέην. Rhianus, ἡμαθίην. Voyez plus haut, vers 599, la note sur ἡγαθέη.

704. Ἀμφασίῃ, poétique pour ἀφασίῃ, en grec ordinaire ἀφασία. Didyme (Scholies B) : ἀφασίῃ. τὸ δὲ μ περισσόν.

705. Ἐσχετο, s'arrêta. C'est le vox faucibus hæsit de Virgile (Énéide, IV, 280).

— La leçon ἔσχετο, attribuée à Aristarque, est tout à fait inadmissible, d'abord parce que cette forme moyenne du temps passé de εἰμί n'existe point, et ensuite parce que, le mot fût-il homérique, il n'aurait aucun sens dans la phrase. La voix d'une femme qui ne peut plus parler ne devient pas forte et vibrante. Il est évident pour moi que la note de Didyme a été altérée par les transpositeurs, et qu'on doit

Ὅψέ δὲ δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβομένη προσέειπεν·

Κῆρυξ, τίπτε δέ μοι παῖς οἴχεται; Οὐδέ τί μιν χρεὼ  
νηῶν ὠκυπόρων ἐπιβαινέμεν, αἶθ' ἄλδος ἵπποι  
ἀνδράσι γίγνονται, περόωσι δὲ πουλὺν ἐφ' ὑγρὴν.

Ἥ ἵνα μηδ' ὄνομ' αὐτοῦ ἐν ἀνθρώποισι λίπηται; 710

Τὴν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Μέδων, πεπνυμένα εἰδώς·  
Οὐκ οἶδ' ἢ τίς μιν θεὸς ὥρορεν, ἢ καὶ αὐτοῦ  
θυμὸς ἐφωρμήθη ἵμεν ἐς Πύλον, ὅφρα πύθηται  
πατρὸς ἐοῦ ἢ νόστον, ἢ ὄντινα πότμον ἐπέσπεν.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κατὰ δῶμ' Ὀδυσῆος. 715

Τὴν δ' ἄχος ἀμφεχύθη θυμοφθόρον, οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη  
δίφρῳ ἐφέζεσθαι, πολλῶν κατὰ οἶκον ἐόντων·  
ἀλλ' ἄρ' ἐπ' οὐδοῦ Ἴξε πολυκμήτου θαλάμοιο,  
οἴκτρ' ὀλοφυρομένη· περὶ δὲ δμῳαὶ μινύριζον

la rétablir comme il suit, dans les *Scholies* H, P et Q : αἱ Ἀριστάρχου, ἔσχετο. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο, ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. Je ne fais que changer de place les mots ἀντὶ τοῦ ἐγένετο, et mettre ἔσχετο là où il y avait ἔσχετο et ἔσχετο là où il y avait ἐγένετο, c'est-à-dire mettre γ pour κ et κ pour γ. Didyme n'a pu écrire l'absurdité γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Mais il était parfaitement en droit de se moquer de ceux qui faisaient retentir la voix d'une muette, et cela au moment même où il va être dit que Pénélope fut très-longtemps à recouvrer la parole.

708. Ἴπποι, *equi*, dans le sens de *currus* : les chars. Eschyle, dans le *Prométhée*, vers 456, appelle les vaisseaux des chars aux ailes de lin : λινόπτερα ὀχήματα. — Quelques anciens reprochaient à Homère d'avoir prêté ici à Pénélope un langage plus poétique que de raison. *Scholies* P et Q : ἀλλ' εἴκειν ὁ ποιητὴς κεχρησθαι ποιητικῇ ὁρμῇ, οὐ λογιζόμενος τὸ πρέπον τοῦ προσώπου.

712. Ἥ τίς μιν, *vulgo* εἰ τίς μιν. Tous les derniers éditeurs, à l'exception de Dindorf, ont rétabli la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἢ τίς μιν Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ η. La vulgate est une correction du même genre que celle que nous avons mentionnée au vers 646, et

elle est tout aussi peu plausible. Voyez la note sur ce vers.

714. Πατρὸς ἐοῦ, génitif causal : *de patre suo*, au sujet de son père. *Scholies* H et T : λείπει ἢ περὶ. Quelques-uns font de πατρὸς ἐοῦ une dépendance de νόστον. Le sens a plus de précision avec l'explication alexandrine.

716. Ἀμφεχύθη. La douleur est comparée à un nuage ou à un brouillard. Nous avons vu dans l'*Iliade*, XVII, 594, τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα.

717. Πολλῶν, sous-entendu δίφρων.

718. Πολυκμήτου se rapporte à θαλάμοιο. Cette épithète n'est point une banalité poétique. Le θάλαμος qu'elle caractérise n'était pas une chambre quelconque, mais un chef-d'œuvre façonné des mains d'Ulysse même. Voyez-en la description, XXIII, 190-204. Didyme (*Scholies* P) : οὐ κατὰ τὸ ἐπίθετον, ἀλλ' ἔχει τὴν ἀναφορὰν πρὸς τὰ ἔργα τοῦ κατασκευάσαντος αὐτὸν Ὀδυσσεώς.

719. Μινύριζον, pleuraient silencieusement. La traduction *ejulabant* n'est point exacte. *Scholies* E et Q : ἡσύχως ἐκλαίον καὶ μικρῶς· μινυδὸν γὰρ τὸ μικρόν. Quand le verbe μινυρίζω s'applique au chant, il signifie *fredonner*, et non point faire retentir sa voix. Ainsi dans Eschyle, *Agamemnon*, vers 16. La grammaire comparative justifie l'explication alexandrine. Cur-

πᾶσαι, ὅσαι κατὰ δώματ' ἔσαν νέαι ἤδὲ παλαιαί. 720

Τῆς δ' ἀδινὸν γοόωσα μετηύδα Πηνελόπεια·

Κλῦτε, φίλαι· πέρι γάρ μοι Ὀλύμπιος ἄλγε' ἔδωκεν  
ἐκ πασέων, ὅσαι μοι ὁμοῦ τράφεν ἤδὲ γέγοντο,  
ἣ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,  
παντοίης ἀρετῇσι κεκασμένον ἐν Δαναοῖσιν· 725

ἐσθλὸν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος·  
νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν ἀνηρείψαντο θύελλαι  
ἀκλέα ἐκ μεγάρων, οὐδ' ὀρμηθέντος ἄκουσα.  
Σχέτλιαί, οὐδ' ὑμεῖς περ ἐνὶ φρεσὶ θέσθε ἐκάστη  
ἐκ λεχέων μ' ἀνεγεῖραι, ἐπιστάμεναι σάφα θυμῷ, 730  
ἐππότε κεῖνος ἔβη κοίλῃν ἐπὶ νῆα μέλαιναν.

Εἰ γὰρ ἐγὼ πυθόμην ταύτην ὁδὸν ὀρμαίνοντα,  
τῷ κε μάλ' ἢ κεν ἔμεινε, καὶ ἐσσύμενός περ ὁδοῖο,  
ἣ κέ με τεθνηυῖαν ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπεν.

tius place μινυρό; et ses dérivés entre μινύω et μείων.

720. Πᾶσαι,... Ce vers déplait à Payne Knight et à Dugas Montbel, et n'en est pas plus mauvais pour cela.

722. Πέρι, adverbe : extraordinairement. — Γάρ. Voyez, sur cette forme de style, la note du vers VII, 328 de l'*Iliade*. C'est le passage auquel renvoie ici la note d'Aristarque, qui nous a été conservée dans les *Scholies H* : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ἐν ἀρχῇ λόγου ὁ γάρ, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι πολλοὶ γὰρ τεθναῖσι.

723. Πασέων, dissyllabe par synizèse. — Τράφεν ἤδὲ γέγοντο. Voyez dans l'*Iliade*, I, 251, la note sur cette hystérologie, qui est fréquente chez Homère.

726. Ἐσθλὸν, τοῦ κλέος... Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Ici comme là, Aristarque prononçait l'athétèse, et pour les mêmes raisons. De plus il regardait le vers comme absolument inutile. Aristonicus (*Scholies H et Q*) : περιττός ὁ στίχος. καὶ γὰρ προεῖπεν ἡ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλόν. καὶ οὐκ οἶδεν ὁ Ὅμηρος τὴν καθ' ἡμᾶς Ἑλλάδα, ἀλλὰ τὴν Θησσαλικὴν οὕτω λέγει, καὶ Ἑλληνας τοὺς ἐκείθεν. Nous avons répondu au grief relatif à Ἑλλάδα, dans la note du vers I,

344. Quant à la répétition de ἐσθλόν, elle est tout ce qu'il y a de plus naturel; et Pénélope n'a pas moins de motifs ici qu'au chant premier de vanter le renom d'Ulysse. C'est ce que pensaient plus d'un Alexandrin; et cette opinion, que leur emprunte Eustathe, est parfaitement plausible. Je ne mets donc point de crochets. Je fais comme La Roche, le seul des éditeurs depuis Wolf qui ait laissé le vers 726 tel quel dans son texte.

727. Ἀνηρείψαντο θύελλαι. Ancienne variante, ἀποκτεῖναι μεμάασιν. Avec cette leçon, le vers était identique à ce qu'on lira ailleurs, V, 48. Aristarque l'avait d'abord adoptée; mais il l'a rejetée ensuite, et son école a fait comme lui. Didyme (*Scholies H*) : ἀνηρείψαντο θύελλαι ἢ χαριστέρα τῶν Ἀριστάρχου, καὶ ἄλλαι πολλὰ οὕτως.

730. Σάφα. Ancienne variante, μάλα.

732. Ὀρμαίνοντα. Ancienne variante, ὀρμηθέντα. Cette leçon faussait le sens, car on ne peut retenir celui qui est parti. Didyme (*Scholies H et P*) : τινὲς ὀρμηθέντα, κακῶς.

733. Τῷ est pris adverbiallement : *sane*, à coup sûr. — Ὀδοῖο. Voyez la note du vers I, 309.



Ἄλλά τις ὀτρηνῶς Δολίον καλέσειε γέροντα, 735  
 δμῶ' ἐμὸν, ὃν μοι ἔδωκε πατήρ ἔτι δεῦρο κιούση,  
 καί μοι κῆπον ἔχει πολυδένδρεον· ὄφρα τάχιστα  
 Λαέρτη τάδε πάντα παρεζόμενος καταλέξῃ,  
 εἰ δὴ πού τινα κεῖνος ἐνὶ φρεσὶ μῆτιν ὑφήνας 740  
 ἐξελθὼν λαοῖσιν ὀδύρεται, οἳ μεμάασιν  
 ὃν καὶ Ὀδυσσεύς φθῖσαι γόνον ἀντιθέοιο.

Τὴν δ' αὖτε προσέειπε φίλη τροφὸς Εὐρύκλεια·  
 Νύμφα φίλη, σὺ μὲν ἄρ με κατάκτανε νηλεῖ χαλκῷ,  
 ἦ ἔα ἐν μεγάρῳ· μῦθον δέ τοι οὐκ ἐπικεύσω.  
 Ἦδε' ἐγὼ τάδε πάντα· πόρον δέ οἱ ὅσσα κέλευεν, 745  
 σῖτον καὶ μέθυ ἡδύ· ἐμεῦ δ' ἔλετο μέγαν ὄρκον,  
 μὴ πρὶν σοὶ ἐρέειν, πρὶν δωδεκάτην γε γενέσθαι,  
 ἦ σ' αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι·  
 ὥς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χροῖα καλὸν ἰάπτῃς.  
 Ἄλλ' ὑδρηνάμενη, καθαρὰ χροῖ' εἵμαθ' ἐλοῦσα, 750  
 εἰς ὑπερῷ' ἀναβᾶσα σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν,  
 εὔχε' Ἀθηναίῃ κούρῃ Διὸς αἰγιόχοιο·

736. Ἔτι est considéré par les Alexandrins comme redondant. *Scholies E* : παρ-  
 ἔλκον τὸ ἔτι· τὸ γὰρ κιούση οὐ ἔχε-  
 ται αὐτό. Il vaut mieux lui donner le sens  
 de *jam*, ce qui précisera l'instant : ἔτι  
 δεῦρο κιούση, à mon départ pour venir ici.

737. Καὶ.... ἔχει, et il soigne. Homère  
 juxtapose l'idée au lieu de la subordonner.  
 Il est inutile de sous-entendre ὅς. Laissons  
 au poète sa syntaxe naïve.

740. Λαοῖσιν, comme ἐν λαοῖσιν. —  
 Ὀδύρεται est au subjonctif, pour ὀδύρη-  
 ται. — Οἳ μεμάασιν. Les prétendants  
 seuls ont pris part au complot; mais on  
 comprend que Pénélope, dans sa douleur,  
 se figure que tout le monde est d'accord  
 avec eux, puisque tout le monde les laisse  
 faire. Il est donc inutile de sous-entendre,  
 devant οἳ, quelque chose qui rappelle les  
 prétendants : κατὰ τοῦτους, par exemple.  
 Je ne parle pas de la correction proposée  
 par Bothe, λείουσιν au lieu de λαοῖσιν.

741. Γόνον. Ancienne variante, δόμον.  
 Il y a γονήν au vers 755. C'est la quantité  
 qui en décide.

743. Νύμφα φίλη. Voyez le vers III, 130  
 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

744. Ἦ ἔα (με) ἐν μεγάρῳ, ou laisse-  
 moi dans le palais, c'est-à-dire ou laisse-  
 moi vivante. Quelques anciens écrivaient  
 ἦ, et faisaient de ἔα l'imparfait du verbe  
 εἶμι : *quæ eram in domo*. Cette leçon re-  
 viendrait, pour le sens, à *me ancillam*  
*tuam*, moi ta servante. La vulgate donne  
 un sens bien plus satisfaisant.

746-749. Ἐμεῦ δ' ἔλετο μέγαν ὄρκον,...  
 Voyez les vers II, 373-376 et les notes sur  
 ces quatre vers.

750. Ὑδρηνάμενη équivalant à λουσα-  
 μένη : après t'être baignée. — Χροῖ', pour  
 le corps : pour mettre sur ton corps.

752. Εὔχε(ο). Remarquez le genre de  
 consolation conseillé par Euryclée. Les an-  
 ciens ont signalé avec raison l'admirable  
 connaissance du cœur humain dont fait  
 preuve le poète. En effet, on ne dit pas à  
 une mère qui craint pour son fils : « Ne  
 pleure point. » On lui fait chercher espé-  
 rance et force dans un appel au secours  
 divin. *Scholies P et Q* : οὐ παραινέει μὴ

κέν μιν ἔπειτα καὶ ἐκ θανάτοιο σάώσαι.

γέροντα χάκου κεκακωμένον· οὐ γὰρ ὅτω

θεοῖς μακάρεσσι γονὴν Ἀρκεισιάδαο

755

θ'· ἀλλ' ἔτι πού τις ἐπέσσεται, ὅς κεν ἔχῃσιν

τά θ' ὑπερεφέα καὶ ἀπόπροθι πίνοντας ἀγρούς.

ς φάτο· τῆς δ' εὐνήστε γόνον, σχέθε δ' ὅσσε γόοιο.

ὑδρηναμένη, καθαρὰ χροὶ εἵμαθ' ἐλοῦσα,

ερῶ' ἀνέβαινε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν·

760

ἔθετ' οὐλοχύτας κανέω, ἥρᾱτο δ' Ἀθήνη·

λῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη.

έ τοι πολύμητις ἐνὶ μεγάροισιν Ὀδυσσεὺς

ς ἦ ὅιος κατὰ πύονα μηρί' ἔκην,

ῶν μοι μνήσαι, καί μοι φίλον υἷα σάωσον·

765

τῆρας δ' ἀπάλαλκε κακῶς ὑπερηνορέοντας.

ν· οὐ γὰρ πείσει· προτρεπομένη  
ὕχας καταφεύγειν, ὅθεν λεληθότως  
ἀ δάκρυα.

Μιν, lui, c'est-à-dire Télémaque.  
σαι, *servaverit*, pourra préserver.  
n (*Scholies P*) : πρὸ τέλους ἡ  
ἵστι γὰρ εὐκτικόν.

Χάκου, de καχόομαι : afflige. Re-  
le rapprochement de χάκου et  
κωμένον. Les Grecs aimaient ces  
ces.

Ἀρκεισιάδαο, du fils d'Arcésius,  
lire de Laërte.

Ἐχθισθ(αι). Anciennes variantes,  
(αι) et οἰχισθ(αι).

Ἀπόπροθι, comme πολλὸν ἀπό-  
(s'étendant) beaucoup au loin,  
lire immenses. La traduction *pro-*  
fausse le sens. Voyez πολλὸν  
θι, *Iliade*, XXIII, 832, et la note  
e expression.

Εὐνήστε γόνον, *consopivit gemitum*,  
lormit l'accès de douleur. Hayman  
de lire νόον, sous prétexte qu'Ho-  
a pu répéter le même mot dans le  
όνον, γόοιο. Cette correction sup-  
it toute la poésie de l'expression,  
ter le vers d'une qualité que ne re-  
ient aucunement les anciens. Nous  
oté, dans l'*Iliade*, des faits bien  
raordinaires que celui qui choque  
nan : par exemple, XII, 332-333.

Voyez la note sur ce passage. Les Alexan-  
drins ont tous lu γόνον, car voici la para-  
phrase d'Eustathe leur copiste : ἐπαυσε  
τὸν θρήνον. — Σχέθε δ' ὅσσε γόοιο, *abs-*  
*tinuitque (ejus) oculos a fletu*, et arrêta  
les larmes qui coulaient de ses yeux. Le  
mot γόοιο, comme l'indique ὅσσε, est  
pris dans un sens dérivé, tandis que γόνον  
est dit au propre.

761. Οὐλοχύτας, *molas*, l'orge pilée.  
Voyez la note III, 444 sur οὐλάς.

763-764. Εἶποτέ τοι.... On ne met or-  
dinairement qu'une virgule après le vers  
762 ; mais il vaut mieux rapporter les vers  
763-764 à ce qui suit qu'à ce qui précède.  
Nicanor (*Scholies P*) : τὸ δίστιχον τοῖς  
ἐξῆς συνάπτειν βέλτιον.

766. Ἀπάλαλκε, détourne (loin de  
nous). Minerve était par excellence une di-  
vinité secourable. Voyez la note du vers  
IV, 8 de l'*Iliade*. Didyme (*Scholies E*) :  
ἀπότρεψαι. λέγεται γὰρ αὕτη Ἀλαλκομε-  
νῆς. — Κακῶς ὑπερηνορέοντας, *male su-*  
*perbientes*, pleins d'une insolente perversi-  
té. Pénélope pense surtout au danger qui  
menace Télémaque. Il est inutile pourtant  
de restreindre à cette pensée l'expression  
d'Homère ; et l'on peut soutenir, malgré  
l'autorité de Didyme, que Pénélope dit plus  
que κακῶς βουλευομένους περὶ τοῦ Τη-  
λεμάχου. Les prétendants sont à ses yeux  
des scélérats dans toute la force du terme.

Ὡς εἰποῦς' ὀλολυξε· θεὰ δὲ αἰ ἐκλυεν ἀρής.  
Μνηστῆρες δ' ἐμάδησαν ἀνὰ μέγαρον σκυδόντα·  
ὧδε δὲ τις εἶπεσκε νέων ὑπερηνορέοντων.

Ἦ μάλα δὴ γάμον ἄμμι πολυμνήστη βασιλείᾳ  
ἀρτύει· οὐδέ τι οἶδεν, ὃ οἱ φόνος υἱὲ τέτυκται.

Ὡς ἄρα τις εἶπεσκε· τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὥς ἐτέτυκτο.  
Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν.

Δαιμόνιοι, μύθους μὲν ὑπερφιάλους ἀλέασθε  
πάντας ἐμῶς, μή ποῦ τις ἐπαγγείλησι καὶ εἴσω.  
Ἄλλ' ἄγε, σιγῇ τοῖον ἀναστάντες τελέωμεν.

Ἄλλ' ἄγε, σιγῇ τοῖον ἀναστάντες τελέωμεν.  
μῦθον, ὃ δὴ καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἤραρεν ἡμῖν.

Ὡς εἰπὼν ἐκρίνατ' εἰκόσι φῶτας ἀρίστους·  
βᾶν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θίνα θαλάσσης.  
Νῆα μὲν οὖν πάμπρωτον ἄλως βένθοσδε ἔρυσσαν·  
ἐν δ' ἰστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ·  
ἡρτύναντο δ' ἔρετμὰ τροπαῖς ἐν δερματίνοισιν  
πάντα κατὰ μοῖραν, ἀνὰ θ' ἰστία λευκὰ πέτασσαν.

767. Οἱ, le datif dans le sens du génitif, comme si souvent chez Homère. Voyez plus bas, vers 771, la note sur οἱ... VII. La correction εἰ, proposée par quelques-uns, est donc tout à fait inutile.

771. Ὡς dans le sens de ὅτι : que. Cela est fréquent chez Homère, avec les verbes qui signifient voir, savoir, et autres analogues. — Οἱ... VII, au fils à elle : à son fils. Didyme (Scholies H) : οἱ φόνος τῷ υἱῷ αὐτῆς ἡτρεπισσάται. ἢ γὰρ οἱ (ἀντινοῦς) ἀντὶ γενικῆς ἐστὶ.

773. Τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὥς ἐτέτυκτο, mais ils ne savaient pas ces choses comment elles s'étaient accomplies : mais ils ignoraient à quoi avait abouti leur complot.

776. Τοῖον, selon Hayman, est adjectif et va avec σιγῇ, comme au vers I, 209 il va avec θαμὰ. Mais les deux exemples ne sont point analogues. On peut dire ici que τοῖον se rapporte manifestement à μῦθον.

777. Μῦθον, la chose décidée dans le tre entretien : le complot. — Ὡς écrit or- sens de ὅς, ou plutôt de οἷος. On écrit ordinairement ὅ. Mais cette orthographe n'est guère plausible, puisque c'est le masculin de l'article, ou de ce que nous nommons

ainsi, mot qui, chez Homère, est indifféremment démonstratif ou conjonctif. 782. Τροπαῖς ἐν δερματίνοισιν, dans les courroies de peau. Le nom habituel de l'attache à rame est τροπωτήρ. La forme τροπός ne se trouve nulle part qu'ici, et Vill, 52, où le vers est répété. Hérodias (Scholies V) : (τροπαῖς) περισπωμένους. ἐπὶ γὰρ τοὺς τροπωτήρας, περὶ οὓς αἱ κώπαι τρέπονται καὶ στρέφονται ἐν ἡμέρᾳ τοῖς περιδεξιμένοις ταῖς κώπαις. Le τροπός ou τροπωτήρ était un anneau de cuir, à travers lequel on faisait passer la rame, et qui lui fournissait son point d'appui. Il était solidement fixé au bordage ; mais la matière dont il était fait laissait à la rame la liberté de tous ses mouvements.

783. Πάντα κατὰ μοῖραν, ... Wolf et la plupart des éditeurs récents regardent ce vers comme interpolé. Quelques anciens le condamneraient aussi, mais sans donner d'autre motif d'athétisme, sinon qu'il leur paraissait superflu. Scholies M : περιττός καὶ οὗτος ὁ στίχος. C'est un jugement arbitraire. Nous sommes en droit d'être d'avis qu'Homère, après avoir parlé des ri- dû du parler des voiles, et que le ve

τεύχεα δέ σφ' ἤνεικαν ὑπέρθυμοι θεράποντες.

Ἵψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὥρμισαν, ἐν δ' ἔβαν αὐτοί·

785

ἐνθα δὲ δόρπον ἔλοντο, μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἐλθεῖν.

Ἡ δ' ὑπερωῖω αὖθι περίφρων Πηνελόπεια

κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος, ἄπαστος ἐδητύος ἡδὲ ποτῆτος,

ὀρμαίνουσ' εἰ οἱ θάνατον φύγοι υἱὸς ἀμύμων,

ἢ ὅγ' ὑπὸ μνηστῆρσιν ὑπερφιάλοισι δαμείη.

790

Ὅσσα δὲ μερμήριξε λέων ἀνδρῶν ἐν ὀμίλῳ

δείσας, ὁππότε μιν δόλιον περὶ κύκλον ἄγωσιν,

plète sa pensée. Ameis et Hayman n'ont point mis de crochets, et ils ont en bien raison. Ce qui n'est pas indispensable ne laisse pas d'être souvent utile. D'ailleurs le vers est tout ce qu'il y a de plus homérique, au moins dans chacune des deux parties qui le composent.

784. Τεύχεα, comme au vers II, 390, équivalent à νηὸς ὄπλα. Il s'agit des agrès, et non pas d'armes ou d'armures. Aussi la conjonction δέ doit-elle être prise dans le sens explicatif. — L'aoriste ἤνεικαν signifie avaient apporté. Cela est évident, puisque les agrès sont maintenant en fonction.

785. Ἵψοῦ, *alte*, en haut, c'est-à-dire au large. — Ἐν νοτίῳ, *in humido*, dans l'humide, c'est-à-dire en mer. L'expression Ἵψοῦ ἐν νοτίῳ, comme le remarque Eustathe, est la contre-partie de ὕψοῦ ἐν ξηρῷ, qui caractériserait la situation du navire tiré hors de la mer. Seulement Homère ne dit nulle part ὕψοῦ ἐν ξηρῷ. Il dit, ὕψοῦ ἐπὶ ψαμάθοισι. Mais cette expression est tout à fait identique à ὕψοῦ ἐν ξηρῷ. — Quelques anciens entendaient, par ἐν νοτίῳ, *du côté du midi*; et cette explication est celle qu'a préférée Dugas Montbel, parce que le lieu de l'embuscade où ils iront se poster est au sud d'Ithaque. Mais ceux-là mêmes qui paraphrasent νοτίῳ par τῷ πρὸς νότον μέρος ajoutent aussitôt : ἢ πρὸς σύγκρισιν τῆς γῆς, ἀντὶ τοῦ ἐν τῷ διύγρῳ (*Scholies B, E, H, P, Q et T*). C'était l'explication ordinaire. Il y en a encore une autre, mais qui n'est point en contradiction avec celle-là; c'en est plutôt le développement, et Didyme (mêmes *Scholies*) semble l'admettre comme très-plausible : ἐν βάθει τοῦ ὕδατος. ἢ ἐπὶ μετεώρῳ. εἰς τὸ νοτιώτερον τῆς γῆς,

τουτέστιν ἄνω πολὺ τῆς γῆς, ἐπεὶ μετέωρα φαίνεται τὰ ἐντὸς τῆς θαλάσσης. Mais on n'a nul besoin de ces subtilités, et ἐν βάθει τοῦ ὕδατος suffit amplement. — Aristophane de Byzance ne lisait point ἐν νοτίῳ. Didyme (mêmes *Scholies*) : Ἀριστοφάνης εἰν οδίῳ, ὡς ἂν τις εἴποι ἐν ὁδῷ, ἐτοίμην εἰς τὸ πλεῖν. Lehrs pense que la vraie leçon d'Aristophane était εἰν νόδιον, et le contexte de la note, surtout l'adjectif ἐτοίμην, prouve qu'il a raison. — Quelques-uns écrivaient ἐννοτίῳ en un seul mot; mais cette orthographe est défectueuse. — Τήνγ(ε), c'est-à-dire νῆα : le navire. — Ὁρμισαν, ils tinrent immobile comme dans un port : ils mouillèrent. *Scholies P et V* : ἡσύχως ἐστάναι τὴν ναῦν ἐποίησαν.

786. Μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἐλθεῖν, et ils attendaient que le soir survînt : et là ils attendirent l'arrivée de la nuit.

787. Ἡ δ' ὑπερωῖω αὖθι. Ancienne variante, ἢ δ' ὑπερῷ ἀναβάσα.

788. Κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος. Rhianus écrivait κεῖτ' ἄρ' ἀναυδος. Didyme (*Scholies H et P*) : Πριανός, κεῖτ' ἄρ' ἀναυδος. καὶ ἔστιν αὕτη χαριστέρα ἢ γραφή. Le motif pour lequel Didyme approuve cette leçon, c'est probablement parce que l'adjectif ἄσιτος ne se trouve point ailleurs chez Homère, et qu'il fait ici double emploi avec ἄπαστος. Mais le poète aime à insister sur sa pensée, et ἄπαστος dit plus que ἄσιτος. Le mot ἄσιτος ne peut pas avoir été inconnu à Homère; et la leçon de Rhianus paraît n'être qu'une correction tout arbitraire, produit d'une fausse idée de perfection et des exigences d'un goût raffiné.

792. Δόλιον περὶ κύκλον ἄγωσι équivalent à περικυκλώσωσι δολίως. Quelques

τόσσα μιν ὀρμαίνουσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος·  
εὔδε δ' ἀνακλινθεῖσα, λύθεν δέ οἱ ἄψα πάντα.

Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
εἰδωλον ποίησε, δέμας δ' ἥϊκτο γυναικί,  
Ἰφθίμη, κούρη φεγαλήτορος Ἰκαρίοιο,  
τὴν Εὐμηλος ὅπυιε, Φερῆς ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων.

795

anciens entendaient, par δόλιον κύκλον, un filet. *Scholies H* : κύκλον ἂν εἴποι τὸ δίχτυον. *Scholies T* : δόλον, κύκλῳ τὸ δίχτυον. Mais on ne chasse pas le lion avec un filet. Il s'agit d'un cercle de nombreux chasseurs, qui va se rétrécissant de plus en plus, et au milieu duquel le lion se trouve sans l'avoir soupçonné d'abord : l'animal n'en peut sortir qu'en recevant mille coups.

793. Νήδυμος est considéré comme synonyme de ἡδύς, bien que, d'après sa forme, il semble signifier le contraire. Buttmaun pense que, partout où on lit νήδυμος, nous devrions écrire ἡδυμος. Dans les passages analogues à celui-ci, c'est le ν ἐφελκυστική qu'on a, selon lui, indûment retranché au verbe pour le porter en tête du mot suivant; dans les autres passages, on aurait remplacé ἡδυμος par νήδυμος, afin d'éviter l'hiatus. Cela est possible; mais on ne peut le démontrer, car ἡδυμος est une forme contestée, et νήδυμος n'existe que chez Homère. Curtius regarde la forme ἡδυμος comme légitime; et il l'a enregistrée à son rang, dans l'article relatif à la racine ἄδ, primitivement σφαδ, sanscrit *svad*, à laquelle se rattache le grec ἡδύς aussi bien que le latin *suavis*. D'autres étymologistes, sans contester ἡδυμος, maintiennent la légitimité de νήδυμος, à cause de la racine sanscrite *nand*, qui contient l'idée de joie : *gaudere* et *exhilarare*. — Aristarque, qui a consacré νήδυμος, l'expliquait par περιέχων, qui enveloppe. Voici la note où Didyme (*Scholies E*) cite et développe l'explication d'Aristarque : ἀγνοοῦσιν οἱ τινες, τὸ νήδυμος ὕπνος ἀποδίδοντες τὸ ἡδύς. ἔστι δὲ νήδυμος ὁ μὴ δύνων μηδὲ περιεχόμενος, ἀλλ' αὐτὸς περιέχων. καὶ οὕτως λέγουσιν, οὐδὲ μιν ὕπνος ἥρει πανθαμάτωρ (*Iliade*, XXIV, 4). τὸ δὲ νη στερητικὸν καὶ ἐν τῷ νήγρετος. ἡδιστος καὶ θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς. καὶ ἐπ' ἄλλων περιεχόντων καὶ κατειληφόντων τὸν

δλον λέγει, ἀμφὶ δὲ μιν θάνατος χύτο (*Iliade*, XIII, 544)· τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε (*Iliade*, XVII, 594), καὶ θείη δὲ μιν ἀμφέχουτ' ὀμφή (*Iliade*, II, 41)· θεσπέσιον δ' ἄρα τῷ γε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη (*Odyssee*, XVII, 63), καὶ λιμένες ναύλοχοι ἀμφίδυμοι (*Odyssee*, IV, 846) λέγει, εἰς οὓς ἔστι δύνειν. ὅθεν καὶ δίδυμοι, δύο ἐκ μιᾶς καταδύσεως τῆς ἐκ γαστρούς. La démonstration n'est pas aussi probante que le pensait Didyme; et toute liberté nous reste, soit pour préférer ἡδυμος à νήδυμος, soit pour donner à νήδυμος le sens qui nous paraîtra le mieux en harmonie avec le contexte.

794. Ἄψα, *artus*, les articulations, par conséquent les membres, le corps. Aristarque (*Scholies P* et *Q*) veut qu'on entende le mot au propre, et non dans le sens dérivé : (ἡ διπλῇ,) ὅτι οὕτως λέγει τὰς συναφὰς τῶν μελῶν, οὐ τὰ μέλη. οὐκ οὖν ἂν εἴποιμι μηρὸν ἢ χεῖρα ἄψα.

797. Ἰφθίμη, selon quelques anciens, n'est point un nom propre, mais un adjectif; et Aristarque ne condamnait pas cette opinion. Didyme (*Scholies P*) : ἀμφιβάλλει Ἀρίσταρχος κότερον ἐπίθετον τὸ Ἰφθίμη, ἢ κύριον. Mais il est probable que ceux qui ôtaient à la sœur de Pénélope le nom d'Iphthimé, lui en donnaient un autre, celui de Médé, en changeant, au vers 796, δέμας en Μέδη. Il y a en effet, dans les *Scholies M*, un vers d'Asius qui semble autoriser cette correction : Κούραι τ' Ἰκαρίοιο, Μέδη καὶ Ἰθνηλόπεια. On ne peut guère admettre que cette femme ne soit point nommée; mais rien n'oblige de l'appeler Médé plutôt qu'Iphthimé, car on la trouve aussi désignée sous le nom d'Hypsipyle et sous celui de Laodamie. Laissons donc Ἰφθίμη avec majuscule.

798. Εὐμηλος. Eumélus est un des personnages de l'*Iliade*. Il était fils d'Admète et d'Alceste. — Φερῆς. Il s'agit de la ville

Πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο,  
εἵως Πηνελόπειαν ὀδυρομένην, γόωσαν, 800  
παύσειε κλαυθοῖο γόοιό τε δακρυόεντος.

Ἐς θάλαμον δ' εἰσῆλθε παρὰ κληίδος ἱμάντα,  
στῇ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Εὐδεις, Πηνελόπεια, φίλον τετιημένη ἦτορ;  
Οὐ μὲν σ' οὐδὲ ἐῷσι θεοὶ ρεῖα ζῶντες 805  
κλαίειν οὐδ' ἀκάχησθαι· ἐπεὶ ῥ' ἔτι νόστιμός ἐστιν  
σὸς παῖς· οὐ μὲν γάρ τι θεοῖς ἀλιτήμενός ἐστιν.

Τὴν δ' ἡμεῖβετ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια,  
ἡδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείησι πύλῃσιν·

Τίπτε, κασιγνήτη, δεῦρ' ἤλυθες; Οὔτι πάρος γε 810  
πωλέ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἀπόπροθι δώματα ναίεις·

de Phères en Thessalie, et non pas, quoi qu'en disent les *Scholies* V, de Phères en Messénie. Voyez les notes du vers III, 488.

800. Εἵως, jusqu'à ce que, c'est-à-dire afin que. C'est ainsi que ὄφρα signifie tantôt *donec* et tantôt *ut*. Hérodien (*Scholies* H): εἵως ἀντὶ τοῦ ὅπως. δασυντέον τὸ εἵως, ὅπως. — Ancienne variante, εἰ πῶς. Cette leçon n'était probablement qu'une correction arbitraire; car on verra plusieurs exemples de εἵως et εἴως analogues à celui-ci: V, 386; VI, 80; IX, 376; XIX, 367.

802. Παρὰ κληίδος ἱμάντα, le long de la courroie du verrou. Elle entre, comme nous disons, par le trou de la serrure. C'est le chemin que prennent encore les fées et les revenants de nos contes. Voyez, pour ce qui concerne le verrou et sa courroie, les notes du vers I, 442.

805. Μέν est dans le sens de μήν. Mais il est inutile d'écrire μήν, comme font Bekker et Hayman. — Οὐδέ renforce la négation, et il équivaut ici à οὐδαμῶς. Au vers suivant, οὐδ(ε) est dans son sens ordinaire.

807. Θεοῖς ἀλιτήμενος, coupable envers les dieux. Le mot ἀλιτήμενος est considéré comme une forme épique de ἡλιτημένος. *Scholies* B: ὥσπερ δὲ τὸ ἀλαλήμενος καὶ ἀκαχήμενος, οὕτω καὶ ἀλιτήμενος. Hérodien (*Scholies* T) est d'avis que les participes ainsi accentués sont des présents, et non des parfaits, et

que, si l'on prend ἀλιτήμενος pour ἡλιτημένος, il faut lui donner l'accent sur la pénultième: τὸ δὲ ἀλιτημένος, εἰ μὲν παροξύνεται, παρακείμενός ἐστι κατὰ συστολὴν τῆς ἀρχούσης (ἀ au lieu de ἡ). εἰ δὲ προπαροξύνεται, ἐνεστώς ἐστιν Αἰολικός, ὡς ἀλαλήμενος καὶ ἀκαχήμενος. Il est très-probable qu'Homère disait ἀλίτημι, ἀλίτημαι, et que ἀλιτήμενος proparoxyton est un éolisme, ou plutôt un archaïsme, et non pas une licence de métrique ou d'accentuation. C'est du reste un ἀπαξ εἰρημένον.

809. Κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείησι πύλῃσιν, dormant dans les portes des songes, c'est-à-dire dormant profondément. Celui qui dort est censé habiter la région des songes, le palais des songes. Didyme (*Scholies* E, H, Q et V): ἀντὶ τοῦ ἐν βάθει τοῦ ὕπνου· διὰ γὰρ τούτου ἔρχεται τὰ ὀνείρατα. Cependant l'expression d'Homère peut sembler bizarre, puisque la figure d'Iphthimé est dans la chambre de Pénélope; mais c'était évidemment une de ces locutions toutes faites qu'on emploie dans leur sens courant, sans s'inquiéter beaucoup de la valeur propre des mots qui les composent.

811. Πώλε(ο), *ventitabas*, ou, selon quelques-uns, πωλέ(αι), *ventitas*. On a le choix, car πάρος se construit aussi bien avec le présent qu'avec le passé. Charis et Vulcain, dans l'*Iliade* (XVIII, 386 et 425),

καί με κέλεαι παύσασθαι δίζυος ἡδ' ὀδυνάων  
πολλέων, αἶ μ' ἐρέθουσι κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·  
ἢ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,  
παντοίης ἀρετῇσι κεκασμένον ἐν Δαναοῖσιν· 815  
ἐσθλὸν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος.  
Νῦν αὖ παῖς ἀγαπητὸς ἔβη κόλῃς ἐπὶ νηὸς,  
νήπιος, οὔτε πόνων εὖ εἰδὼς οὔτ' ἀγοράων.  
Τοῦ δὲ ἐγὼ καὶ μᾶλλον ὀδύρομαι ἥπερ ἐκείνου.  
Τοῦ δ' ἀμφιτρομέω καὶ δεῖδια, μή τι πάθῃσιν, 820  
ἢ ὄγε τῶν ἐνὶ δήμῳ, ἵν' οἴχεται, ἢ ἐνὶ πόντῳ·  
δυσμενέες γὰρ πολλοὶ ἐπ' αὐτῷ μηχανόωνται,  
ἰέμενοι κτεῖναι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι.  
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἰδῶλον ἄμαυρόν·  
Θάρσει, μηδέ τι πάγχυ μετὰ φρεσὶ δεῖδιθι λήην· 825  
τοίη γάρ οἱ πομπὸς ἅμ' ἔρχεται, ἦντε καὶ ἄλλοι  
ἄνδρες ἡρήσαντο παρεστάμεναι (δύναται γάρ),  
Παλλὰς Ἀθηναίη· σὲ δ' ὀδυρομένην ἑλεαίρει·  
ἢ νῦν με προέηκε, τεῖν τάδε μυθήσασθαι.  
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε περίφρων Πηνελόπεια· 830  
Εἰ μὲν δὴ θεὸς ἐσσι, θεοῖό τε ἔχλυες αὐδῆς,

dissent à Thétis l'un et l'autre : πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις. C'est exactement la même observation que fait ici Pénélope à sa sœur.

812-813. Κέλεαι et πολλέων, dissyllabes par synizèse.

814-817. Ἡ πρὶν μὲν.... Voyez plus haut les vers 724-727 et les notes sur ces quatre vers.

819. Τοῦ, génitif causal : *ob hunc*, à son sujet. — Ἐκείνου est aussi génitif causal. Il désigne Ulysse.

820. Τοῦ, comme au vers précédent.

821. Ὅγε est redondant, comme quelquefois *ille* en latin. — Ἴν' οἴχεται, *quo abit*, c'est-à-dire *apud quos profectus est* : chez qui il s'est rendu.

822. Μηχανόωνται. Ancienne variante, μηχανόωσιν.

823. Ἰκέσθαι a pour sujet αὐτόν sous-entendu.

824. Εἰδῶλον ἄμαυρόν, l'image obs-

cure, c'est-à-dire simplement le fantôme. L'épithète ἄμαυρόν est l'exacte contrepartie de ἐναργές, qui indique la réalité. L'image qui apparaît à Pénélope est dénuée de toute réalité palpable, voilà ce que veut dire Homère. L'explication d'Apollonius, τὸ μὴ φαινόμενον, est inadmissible, puisque Pénélope voit le fantôme.

826. Ἐρχεται. Ancienne variante, ἔσπεται. Cette leçon, admise par Henri Estienne et par d'autres éditeurs, est née probablement de la glose ἔπεται, car, comme le remarque Buttmann, il n'y a point d'exemple du présent ἔσπομαι.

827. Δύναται γάρ. Ancienne variante, καὶ ἀμύνειν.

829. Τεῖν, *tibi*, à toi.

831. Θεός, un être divin, c'est-à-dire un fantôme et non pas ma sœur elle-même. — Θεοῖο, de la déesse : de Minerve. — Αὐδῆς. Bekker écrit αὐδῆν, comme au vers II, 297. Cette correction n'a été



εἰ δ' ἄγε μοι καὶ κεῖνον διΐζυρόν κατάλεξον,  
εἵπου ἔτι ζῶει καὶ ὄρᾳ φάος ἡελίοιο,  
ἣ ἤδη τέθνηκε, καὶ εἰν Ἀῖδαο δόμοισιν.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἰδωλον ἄμαυρόν· 835  
Οὐ μὲν τοι κεῖνόν γε διηνεκέως ἀγορεύσω,  
ζῶει ὃγ' ἣ τέθνηκε· κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.

Ὡς εἰπὸν σταθμοῖο παρὰ κληῖδα λιάσθη  
ἐς πνοιάς ἀνέμων· ἣ δ' ἐξ ὕπνου ἀνόρουσεν 840  
κούρη Ἰκαρίοιο· φίλον δέ οἱ ἦτορ ἰάνθη,  
ὥς οἱ ἐναργὲς ὄνειρον ἐπέσσυτο νυκτὸς ἀμολγῶ.

Μνηστῆρες δ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρά κέλευθα,  
Τηλεμάχῳ φόνον αἰπὺν ἐνὶ φρεσὶν ὀρμαίνοντες.  
Ἔστι δέ τις νῆσος μέσση ἀλλ' πετρήεσσα, 845  
μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,  
Ἄστερις, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἐνὶ ναύλοχοι αὐτῇ  
ἀμφίδυμοι· τῇ τόνγε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί.

adoptée par personne; elle est d'ailleurs tout à fait inutile.

832. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 302. — Κεῖνον. Il s'agit d'Ulysse.

834. Καὶ εἰν Ἀῖδαο δόμοισιν, sous-entendu ἐστὶ.

835. Εἰδωλον ἄμαυρόν. Voyez plus haut la note du vers 824.

836. Διηνεκέως, d'un bout à l'autre : en détail; exactement. Didyme (*Scholies* P et V) : σαφῶς, ἀκριβῶς, ἕως τέλους τὰ πάντα.

837. Κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν, car (il n'est) pas bon de prononcer de vaines paroles : car je n'ai rien de certain à t'apprendre là-dessus; car j'ignore ce qui en est.

838. Παρὰ κληῖδα. Le fantôme s'en retourne par où il est venu. Voyez plus haut le vers 802 et la note sur ce vers.

841. Ἐναργὲς, *manifestum*, révélant la vérité. Cette espèce de songes est ce que les Grecs appelaient ὕπαρ. Voyez les vers XIX, 547 et XX, 90. Voyez aussi le *Pro-*

*méthée* d'Eschyle, vers 486. — Νυκτὸς ἀμολγῶ, comme ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ : en pleine nuit. Voyez la note sur cette expression, *Iliade*, XI, 473. — Payne Knight supprime le vers 844, parce que, selon lui, la nuit n'est pas encore venue. Pourtant les prétendants ont déjà pris le repas du soir, et leur navire va se mettre en embuscade, quand le songe vient visiter Pénélope. Il est donc nuit. Si ce n'est pas le plus fort de la nuit, c'est au moins la nuit fermée, et cela suffit pour justifier νυκτὸς ἀμολγῶ.

845. Σάμοιο. Cette Samos est l'île de Samé, c'est-à-dire Céphalonie.

846. Ἄστερις. Strabon nomme cette île Astéria. On croit que c'est Dascalio, bien que cet îlot soit un rocher à peu près inabordable aux navires, et qu'il réponde mal à la description d'Homère.

847. Ἀμφίδυμοι, ayant double entrée. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) : ἐξ ἑκατέρου μέρους εἰσπλους καὶ καταγωγὰς ἔχοντες.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ε.

## ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ.

Jupiter, à la prière de Minerve, s'intéresse au sort d'Ulysse, et envoie à Calypso l'ordre de rendre au héros sa liberté (1-84). La nymphe reçoit cet ordre avec douleur, mais se résigne à y obéir (85-147). Elle va trouver Ulysse sur le rivage, et elle lui apprend que rien ne s'oppose plus à son départ (148-227). Construction du radeau et départ d'Ulysse (228-281). Naufrage d'Ulysse en vue des côtes de l'île des Phéaciens (282-332). La déesse Leucothée sauve la vie du héros (333-364). Ulysse prend terre après de grands efforts, et se réfugie dans un bois voisin du rivage, où il passe la nuit et répare ses forces épuisées (365-493).

Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο  
ὠρνήθ', ἵν' ἀθανάτοισι φῶς φέροι ἡδὲ βροτοῖσιν.  
οἱ δὲ θεοὶ θῶκόνδε καθίζανον, ἐν δ' ἄρα τοῖσιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ. Ce titre (*Le radeau d'Ulysse*) n'était pas le seul par lequel on désignât le chant cinquième de l'*Odyssée*. Il y a trois autres titres encore, mentionnés dans la liste imprimée en tête des *Scholies* : ἀπόπλους ἢ ἀνάπλους Ὀδυσσεῶς παρὰ Καλυψοῦς. Καλυψοῦς ἀντρον. τὰ περὶ τὴν σχεδίαν. Le premier de ces trois titres peut même être regardé comme double; mais le dernier n'est qu'une variante de celui qu'ont généralement adopté les éditeurs.

1-2. Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων.... Voyez les vers XI, 1-2 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

3. Θῶκόνδε, *ad consessum*, (étant venus) à l'assemblée. Le mot θῶκος signifie proprement *siège*, comme on l'a vu au vers II, 14. Chaque dieu a son siège dans la grande salle du palais de Jupiter; mais les assemblées sont plus ou moins générales. Il ne s'agit ici que d'une des réu-

nions quotidiennes auxquelles assistent les dieux habitants de l'Olympe, comme celle dont il est question aux vers I, 532-536 de l'*Iliade*. Dans les occasions solennelles, Jupiter convoque tous les dieux, quel que soit leur séjour ordinaire. Telles sont les deux grandes assemblées du débat des chants VIII et XX de l'*Iliade*. L'assemblée actuelle ne diffère point de celle qui donnait son nom à la première rhapsodie de l'*Odyssée*, et qui n'avait pas été convoquée non plus. Dans l'une et dans l'autre, c'est sur le sort d'Ulysse qu'une mesure efficace pour la délivrance du héros. Didyme (*Scholies* H, P, Q et δευτέρα αὕτη περὶ τοῦ Ὀδυσσεῶς ἐκκλησίαι. ἡ μὲν γὰρ πρώτη βουλὴ τοῦ σώζεσθαι Ὀδυσσεά, αὕτη δὲ τοῦ πῶς. κατὰ μὲν τὴν πρώτην σίαν ὁ Ζεὺς παρείχεν ἀφορμὴν τῇ αὐτῷ ἐναρχόμενος τοῦ λόγου, ν

Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, οὔτε κράτος ἐστὶ μέγιστον.  
 Τοῖσι δ' Ἀθηναίῃ λέγε κήδεα πόλλ' Ὀδυσῆος, 5  
 μνησαμένη· μέλε γάρ οἱ ἐὼν ἐν δώμασι Νύμφης·  
 Ζεῦ πάτερ, ἥδ' ἄλλοι μάχαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,  
 μή τις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἥπιος ἔστω  
 σκηπτοῦχος βασιλεὺς, μηδὲ φρεσὶν αἵτιμα εἰδώς·  
 ἀλλ' αἰεὶ χαλεπὸς τ' εἴη καὶ αἴсуλα ῥέζοι· 10  
 ὥς οὔτις μέμνηται Ὀδυσῆος θείοιο  
 λαῶν, οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν.  
 Ἀλλ' ὃ μὲν ἐν νήσῳ κεῖται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,  
 Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκη  
 ἴσχει· ὃ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι· 15  
 οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,  
 οἳ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.  
 Νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν ἀποκτεῖναι μεμάασιν  
 οἴκαδε νισσόμενον· ὃ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουήν  
 ἐς Πύλον ἡγαθέην ἥδ' ἐς Λακεδαίμονα δῖαν. 20  
 Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·  
 Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.  
 Οὐ γάρ δὴ τοῦτον μὲν ἐβούλευσας νόον αὐτῇ,  
 ὥς ἦτοι κείνους Ὀδυσσεὺς ἀποτίσεται ἐλθών;  
 Τηλέμαχον δὲ σὺ πέμψον ἐπισταμένως (δύνασαι γάρ) 25

Ἀθηναῖα κατάρχεται. καὶ οὐκ ἐκεῖνα λέγει περὶ τοῦ σώζεσθαι αὐτόν, Ἀλλὰ μοι ἀμφ' Ὀδυσῆϊ... (I, 48-49), ἀλλὰ τῶν πολιτῶν καταβοᾷ, ὅτι ἐπὶ τοσοῦτον ἀμνημονοῦσι τοῦ ἄρχοντος, ὥστε καὶ τῷ υἱᾷ αὐτοῦ ἐπιβουλεύειν. ἐν μέσῳ δὲ κατετίθη τὰ περὶ τοῦ Ὀδυσσεύως.

5. Λέγε, *recensebat*, énumérail : raconte. C'est un des exemples où l'on voit le verbe λέγειν incliner vers la signification qu'il a dans la langue ordinaire. On se rappelle que jamais, chez Homère, il ne signifie *dire*, du moins au propre. Mais on a vu λέγεσθαι, *Iliade*, XIII, 275, à peu près équivalent de διαλέγεσθαι.

6. Μέλε a pour sujet Ὀδυσσεύς souvent entendu. — Νύμφης. Il s'agit de Calypso.

8-12. Μή τις ἔτι.... Voyez les vers II, 230-234 et les notes sur ces cinq vers.

13-17. Ἀλλ' ὃ μὲν.... Voyez les vers IV, 556-560 et les notes sur ces cinq vers.

18-20. Νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν.... Voyez les vers IV, 700-702 et les notes sur ces trois vers.

22. Ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων est une exclamation, et non une interrogation, et c'est à tort qu'on la faisait suivre autrefois du point et virgule. Quant à l'expression *barrière des dents*, voyez la note du vers IV, 350 de l'*Iliade*.

23-24. Οὐ γάρ δὴ.... Cette phrase est nécessairement interrogative. Nicanor (*Scholies* E, P et V) : τοῦτο ἐν ἐρωτήσῃ προενεχτέον.

24. Ἐλθών, étant venu, c'est-à-dire à son retour dans sa patrie.

25-27. Τηλέμαχον δὲ σὺ.... Le poète, comme le remarque Didyme (*Scholies* P

ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς ἦν πατρίδα γαῖαν ἱκηται,  
μνηστῆρες δ' ἐν νηϊ παλιμπετέες ἀπονέωνται.

Ἦ ῥα, καὶ Ἑρμείαν, υἷὸν φίλον, ἀντίον ἠΐδα·  
Ἑρμεία· σὺ γὰρ αὖτε τά τ' ἄλλα περ ἄγγελός ἐσσι·

Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλήν, 30

νόστον Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος, ὥς κε νέηται,

οὔτε θεῶν πομπῇ οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων·

ἀλλ' ὅγ' ἐπὶ σχεδίας πολυδέσμου πῆματα πάσχων

ἡματί κ' εἰκοστῷ Σχερίην ἐρίβωλον ἵκοιτο,

Φαιήκων ἐς γαῖαν, οἱ ἀγχίθεοι γεγάασιν· 35

οἳ κέν μιν πέρι κῆρι θεὸν ὥς τιμήσουσιν,

et T), tient à nous délivrer d'inquiétude au sujet du danger que court Télémaque : ἀπαλλάττει ἀγωνίας τὸν ἀκροατὴν ἐπὶ τῷ Τηλεμάχῳ.

27. Παλιμπετέες. On a vu cet adverbe dans l'*Iliade*, XVI, 395, joint à ἀψ dont il est synonyme. *Scholies* V : ἐξ ὑποστροφῆς, εἰς τὰ ὀπίσω. *Scholies* P : εἰς τοῦ-πίσω στρεφόμενοι. — Ἀπονέωνται a la première syllabe longue par une licence ordinaire à la versification homérique, toutes les fois qu'un mot a les trois premières brèves. Pourtant on peut supposer que le π est pris comme lettre double, ou, si l'on veut, qu'il était doublé dans la prononciation. On a vu à plusieurs reprises, dans l'*Iliade*, le verbe ἀπονέομαι fournir comme ici la fin du vers.

30-31. Νύμφη εὐπλοκάμῳ.... Voyez les vers I, 86-87 et les notes sur ces deux vers.

30. Εἰπεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. Nicanor (*Scholies* P) : ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον. ἀπαρέμφατον γὰρ ἐστὶν ἀντὶ προστακτικοῦ τοῦ εἰπέ.

32. Οὔτε θεῶν πομπῇ.... Ce vers n'a d'autre dactyle que celui du premier pied. Voyez la note sur un vers semblable, *Iliade*, I, 44. — Θεῶν πομπῇ, *deorum ductu*, par une conduite de dieux, c'est-à-dire à l'aide de quelque secours divin, dans le genre de celui qu'avait apporté Minerve à Télémaque (II, 446-447) en lui servant de pilote. — Θνητῶν ἀνθρώπων, d'hommes mortels, c'est-à-dire de matelots ordinaires.

34. Ἦματί κ' εἰκοστῷ. C'est Aristarque qui a introduit κ(ε) entre ἡματι et εἰ-

κοστῷ : correction autorisée par le vers IX, 343 de l'*Iliade* : Ἦματί κ'ε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην. Didyme (*Scholies* H) : χωρὶς τοῦ κ'ε αἱ κοινότεραι. — Σχερίην. On suppose que la Schérie d'Homère est l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Mais il est évident, quoi qu'aient écrit anciens et modernes sur ce sujet, que le pays habité par les Phéaciens n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Schérie et son peuple n'ont jamais existé que dans l'imagination d'Homère, ou, si l'on veut, dans les contes des ports d'Ionie, recueillis et immortalisés par le poète.

35. Ἀγχίθεοι, *propinqui diis*, presque égaux aux dieux. Cette épithète fait allusion à la vie heureuse que menaient les Phéaciens. — Cependant les Alexandrins n'adoptaient pas tous cette explication. Quelques-uns entendaient : *rapprochés des dieux par leur origine* ; mais il s'agit ici du peuple, et non des rois issus de Neptune. D'autres entendaient : *commensaux des dieux* ; mais il est douteux qu'un terme aussi vague que ἀγχίθεοι ait une signification aussi spéciale. Didyme (*Scholies* E) laisse le choix entre les trois interprétations ; mais il les enregistre dans un ordre qui semble indiquer sa préférence pour celle qui prévaut généralement parmi commentateurs modernes : διὰ τὴν εὐμονίαν καὶ τὴν εὐπάθειαν, ἢ διὰ εὐγένειαν· ἀπὸ γὰρ Ποσειδάωνος τ' εἰσὶν οἱ βασιλεῖς αὐτῶν· ἢ καθὼ οἱ συνζιατρίβουσιν αὐτοῖς καὶ εὐεχεῖ διὰ τὴν φιλοξένειαν.

36. Πέρι, adverbe : *eximie*, *extra*

πέμψουσιν δ' ἐν νηϊ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,  
χαλκόν τε χρυσόν τε ἄλιν ἐσθῆτά τε δόντες,  
πόλλ', ἔσ' ἂν οὐδέποτε Τροίης ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς,  
εἵπερ ἀπήμων ἦλθε, λαχὼν ἀπὸ ληΐδος αἶσαν.

40

Ὃς γάρ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὃς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος Ἀργειφόντης.

Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,  
ἀμβρόσια, χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὑγρὴν,  
ἥδ' ἐπ' ἀπείρωνα γαῖαν, ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο.

45

Εἴλετο δὲ ῥάβδον, τῇτ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,  
ὣν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνῶοντας ἐγείρει·

τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς Ἀργειφόντης.

Πιερίην δ' ἐπιβάς ἐξ αἰθέρος ἔμπεσε πόντῳ·

50

rement. — Quelques-uns lisent ici, comme dans tous les cas où le mot est suivi de κῆρι, περί préposition. Cette leçon affaiblit la pensée. Il y a désaccord, dans l'Homère-Didot, entre le texte, qui donne περί κῆρι, et la traduction *ex animo*, qui exigerait περί κῆρι. Nous suivons la leçon et l'explication d'Aristarque. Voyez la note du vers IV, 46 de l'*Iliade*.

39. Ἄν.... ἐξήρατ(ο) dit plus que *absulisset* ou *sustulisset*. On commençait par prélever, sur le butin, la part des rois; et c'est du prélèvement attribué par le sort à Ulysse qu'il s'agit. Didyme (*Scholies E*): ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς· ὡς ἐξαίρετα ἔλαβεν, ἢ πλείονα τῶν ἄλλων. Il faut donc ajouter, à l'idée d'enlever, l'idée d'une part de roi. — Τροίης. Ancienne variante, Τροίης trissyllabe, adjectif qu'on rapportait au substantif ληΐδος du vers suivant. Cette leçon est condamnée par Didyme (*Scholies P*): Τροίης· δισυλλάβως, ἵνα τὴν χώραν ἀκούσωμεν. Il est vrai qu'Hérodien l'a préférée; mais la vulgate s'explique bien mieux. Voici la note d'Hérodien (*Scholies H, P et V*): διαιρετέον. τὸ γὰρ ἐξῆς, Τροίης ἀπὸ ληΐδος, ἀπὸ τῆς Τρωϊκῆς λείας, ἐξαίρετα ἔλαβεν. On remarquera, du reste, qu'Hérodien entend ἐξήρατ(ο) de la même façon que Didyme. Aristarque admettait, dans certains passages, Τροίη adjectif. Voyez la note I,

129 de l'*Iliade* sur Τροίην. Mais il est probable que sa leçon était ici celle qu'a consacrée Didyme.

40. Αἶσαν, *portionem*, le lot (auquel il avait droit).

41. Ὃς, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire dans les conditions dont je viens de parler.

43-49. Ὃς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε.... Voyez l'*Iliade*, XXIV, 339-345, et les notes sur ces sept vers. Voyez aussi, à propos des vers 44-46, la note I, 96-98 de l'*Odyssée*.

47-49. Εἴλετο δὲ ῥάβδον.... Quelques anciens regardaient ces trois vers comme inutiles à cette place. Mercure, disaient-ils, n'a que faire ici de sa baguette, puisqu'il n'y a personne ni à endormir ni à éveiller. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies P, Q et T*), la baguette est l'instrument spécial de Mercure; et il n'est pas plus extraordinaire de le voir aller chez Calypso le caducée à la main, que de voir Neptune se rendre, armé du trident, chez ses amis les peuples d'Éthiopie: οὐδὲν δέ φασιν ὄφελος ἐνθάδε ῥάβδου, ὥσπερ ἐν Ἰλιάδι (XXIV, 445) πρὸς τὸ κοιμίσαι τοὺς πυλωρούς. οὐ συνορῶσι δὲ ὅτι ἰδιάτινά ἐστι θεῶν φορήματα, ὡς εἰ τις μέμφοιτο ὅτι Ποσειδῶν εἰς Αἰθιοπίαν πορευόμενος τὴν τρίαιναν ἔχει.

50. Πιερίην. D'après certains littérateurs d'aujourd'hui, l'Olympe de l'*Odyssée*

σεύατ' ἔπειτ' ἐπὶ κῦμα, λάρῳ ὄρνιθι ἐοικώς,  
 ὅστε, κατὰ δεινοὺς κόλπους ἀλὸς ἀτρυγέτοιο  
 ἰχθῦς ἀγρώσων, πυκινὰ πτερὰ δεύεται ἄλμῃ.

n'est qu'une montagne idéale, sans situation fixe, et dont l'existence est impossible. On voit ici que cet Olympe, quoi qu'en disent les littérateurs en question, est exactement le même que l'Olympe de l'*Iliade*, c'est-à-dire une montagne réelle, la haute montagne de Thessalie dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Mercure suit exactement la route que Junon avait prise en descendant de l'Olympe, pour aller rejoindre Jupiter sur le mont Ida. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 226 et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes de l'*Appendice VIII*, p. 604 et 606 du deuxième volume de l'*Iliade*. J'ajoute que, si l'Olympe de l'*Odyssée* était le ciel proprement dit, Mercure n'aurait pas à faire le voyage dont il va être question, et qu'il descendrait verticalement dans l'île. L'île ne serait pas loin de cet Olympe (τῆ-λόθ' ἐοῦσαν, vers 55), elle serait dessous. Aristarque : εἰ γὰρ μὴ ἀπὸ Μακεδονίας ὁ θεὸς ἐξορμᾷ, ἀλλ' ἀνωθεν ἐξ οὐρανοῦ, οὐκ ἂν πολλὴν ἐπῆλθεν, ἕως εἰς τὴν νῆσον παραγένηται, ἀλλ' εὐθὺς κατὰ χάθετον γενόμενος.

51. Λάρῳ ὄρνιθι. L'oiseau marin que les Grecs nommaient λάρος est le goéland. Suivant quelques-uns, c'est le cormoran; suivant d'autres encore, c'est la monette. Mais ce que les Grecs ont écrit sur le λάρος et les Latins sur le *larus* se rapporte au goéland plus qu'à aucun des autres oiseaux de mer. Virgile, dans son imitation de ce passage, ne nomme pas l'oiseau; il se contente de le décrire : « ...avi similis, quæ circum littora, circum Piscosos » « scopulos humilis volat æquora juxta » (*Énéide*, IV, 254-255). — Ἐοικώς. C'est une simple comparaison. Mercure n'a pas besoin, pour voler, de prendre une figure d'oiseau. Le *similis* de Virgile traduit exactement ἐοικώς. Voyez plus bas, vers 337, la note sur αἰθυίῃ εἰκυῖα.

53. Πυκινὰ, suivant quelques anciens, est pris adverbialement, et il se rapporte à ἀγρώσων. Mais cette explication est peu naturelle. Dindorf : « Dubitarunt utrum » « πυκινὰ, pro adverbio πυκνῶς acceptum, » « cum verbo ἀγρώσων conjungendum » « esset, an πυκινὰ πτερὰ dixisset poeta :

« quem vix opus moneri non tam absurde » « locuturum fuisset, ut adverbio πυκινῶς » « adjectivum præferret πυκινὰ ita colloca- » « tum ut nemo non cum πτερὰ sit con- » « juncturus, quum præsertim πυκινός vel » « πυκνός frequens sit alarum epitheton. » Ces raisons sont sans réplique. Il est évident surtout qu'on lirait πυκινῶς dans le vers, si ἀγρώσων πυκινῶς était vraiment la pensée du poète. Nous avons d'ailleurs l'exemple σὺν δὲ πτερὰ πυκνὰ λίσσθεν, *Iliade*, XXIII, 879, où il est impossible de prendre πυκνὰ pour autre chose que l'épithète de πτερὰ. Enfin on peut dire que c'est aux ailes des oiseaux de mer que convient particulièrement l'épithète πυκνὰ ou πυκινὰ. Cette observation est du commentateur alexandrin Pius. Eustathe : τοῦτο δὲ ἴδιον τῶν ἐναλίων ὄρνιθων, οἷα τῆς φύσεως, ὥς φησι Πῖος, τὴν πύκνωσιν παρεσχημένης τοῖς ἐξ ὑγρῶν κοριζομένοις τὸ ζῆν, ἵνα μὴ ῥαδίως πρὸς τὴν σάρκα διικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαίνῃ αὐτήν. Il n'y a donc aucun doute sérieux sur le sens, bien que Nicanor admette qu'on peut indifféremment prendre πυκινὰ comme adjectif ou comme adverbe, et placer la diastole soit après ἀγρώσων, soit après πυκινὰ. La note de Nicanor est dans les *Scholies H, P et Q* : ἡ ἀμφιβολία τῆς διαστολῆς οὐδὲ τοὺς ἐξηγησαμένους ἐλάβεν. ἦτοι γὰρ ἀγρώσων πυκινὰ, τούτεστι πυκινῶς, ἢ πυκινὰ πτερὰ. Les derniers mots de cette note sont altérés et mutilés dans les manuscrits; mais nous les donnons d'après la restitution de Dindorf. Ce qui suit cette note, dans les mêmes *Scholies*, n'est plus de Nicanor : c'est la citation de Pius. Seulement il y manque une ligne, la première, celle où Pius était nommé. Les scholiastes compilés par Eustathe n'avaient pas scrupuleusement respecté les termes de l'auteur. On ne sera pas fâché de voir sous sa vraie forme la remarque de Pius : τοιαύτη γὰρ, ὥς φησι Πῖος, τῶν ἐναλίων ὄρνιθων ἡ πύκνωσις τυγχάνει, τῆς φύσεως πρὸς τὴν χρεῖαν αὐτοῖς ταύτην σκέπην κορισαμένης, ὥς μὴ ῥαδίως πρὸς τὴν σάρκα διικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαῖνοι. C'est Dindorf qui a complété le texte des *Scholies*, d'après les

τῷ ἱκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ἑρμῆς.  
 Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο, τηλόθ' ἐοῦσαν, 55  
 ἔνθ' ἐκ πόντου βὰς ἰοειδέος ἥπειρόνδε  
 ἦϊεν, ὅφρα μέγα σπέος ἵκετο, τῷ ἐνι Νύμφη  
 ναῖεν ἐϋπλόκαμος· τὴν δ' ἐνδοθι τέτμεν ἐοῦσαν.  
 Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόθι δ' ὁδμῇ  
 κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὁδῶδει, 60  
 δαιομένων· ἢ δ' ἐνδον ἀοιδιάουσ' ὀπὶ καλῇ,

indications fournies par celui d'Eustathe.  
 — Quels sont les commentateurs (ἱζηγη-  
 σαμένων;) dont parle Nicanor? Peut-être  
 s'agit-il des glossographes. Une note des  
*Scholies* P a tout l'air en effet d'être em-  
 pruntée aux essais de ces primitifs exé-  
 gètes : τὸ πυκινὰ δύναται καὶ τὸ πυ-  
 κνῶς καὶ τὸ πυκνά.

54. Τῷ ἱκελος.... Ce vers était regardé  
 par quelques anciens comme une interpo-  
 lation. *Scholies* H, P et Q : προσέθηκέ  
 τις οὐ δεόντως τὸν στίχον. C'est pourtant  
 l'usage d'Homère, après une comparaison  
 développée, de reprendre et de résumer ce  
 qu'il vient de dire. Le vers n'est donc point  
 inutile, quoiqu'il soit loin d'être indispen-  
 sable. — Payne Knight et Dugas Montbel  
 le condamnent, mais pour une raison pu-  
 rement grammaticale. La forme Ἑρμῆς, à  
 leur avis, n'est point homérique, puisque  
 partout, selon eux, Homère dit Ἑρμείας  
 au nominatif. Cette raison n'est pas bonne.  
 On verra Ἑρμῆς au vers 4 du chant XXIV.  
 Le passage, il est vrai, est contesté. Mais  
 Homère emploie indifféremment, pour les  
 noms propres, la forme allongée ou la  
 forme contracte, sans autre règle que les  
 besoins de sa versification. Il a bien réduit  
 le datif Ἑρμείᾳ à Ἑρμέᾳ, dissyllabe par  
 synizèse (*Iliade*, V, 390) : pourquoi se  
 serait-il privé du dissyllabe ionien Ἑρμῆς,  
 contracte Ἑρμῆς? Il ne s'en est servi  
 qu'une fois, soit; mais c'est là un simple  
 effet du hasard, et rien de plus. — Πο-  
 λέεσσιν.... κύμασιν, sur les flots nom-  
 breux, c'est-à-dire sur l'immensité des va-  
 gues. — Ὀχήσατο, se porta : se transporta.

55. Τὴν νῆσον, *illam insulam*, l'île où  
 il avait à se rendre : l'île d'Ogygie; l'île  
 qu'habitait Calypso.

56. Ἥπειρόνδε, sur le rivage. Le mot  
 ἥπειρος désigne ordinairement la terre

ferme par opposition aux îles : ici l'op-  
 position est entre le sol de l'île et la mer.  
 Didyme (*Scholies* H, P et T) : καταχρη-  
 στικῶς, ἀντὶ τοῦ ἐπὶ τὸ ξηρὸν, ὥς καὶ  
 ἐπὶ τῆς Ἰθάκης, ἥπειρῳ ἐπέκλεσεν  
 (XIII, 144). — C'est à ἐκ.... βὰς que se  
 rapporte ἥπειρόνδε, et non point à ἦϊεν.  
 Nicanor (*Scholies* P et Q) : τὸ ἥπειρον  
 ἄμεινον τοῖς ἄνω συνάπτειν· ἐκβὰς ἐπὶ  
 τὴν ἥπειρον ἐκ τῆς θαλάσσης.

58. Τέτμεν, *invenit*, il trouva. Voyez la  
 note du vers VI, 374 de l'*Iliade*.

60. Εὐκεάτοιο, *fissilis*, qui se fend  
 bien. Quelques anciens rapportaient ce  
 mot, qui est un ἄπαξ εἰρημένον, au verbe  
 καίω, et entendaient : *qui brûle bien*. Il  
 est plus naturel de le rapporter à καίω,  
 καάζω, *fendre*, comme on fait d'ordinaire,  
 et comme fait Curtius. Notez que κέαρνον,  
 en grec, signifie cognée. Au reste, dès  
 qu'on dit qu'un bois se fend bien, on dit  
 par là même que c'est un bon bois de  
 chauffage. — Θύου. Suivant les uns, le  
 θύον d'Homère est le thuya; suivant les  
 autres, c'est le citronnier. Le mot θύον est  
 un terme très-vague; car il signifie bois  
 parfumé (θύον ξύλον), et il y a une foule  
 d'arbres qui répandent en brûlant une  
 agréable odeur. On ne saura donc jamais  
 d'une façon certaine quel est précisément  
 l'arbre auquel pensait Homère. Virgile,  
 qui a imité le passage, en l'appliquant à  
 Circé, ne parle que du cèdre, dans le vers  
 qui correspond à celui-ci (*Énéide*, VI, 13);  
 et ce cèdre n'est pas du bois brûlant au  
 foyer, ce sont des torches éclairant la de-  
 meure de la déesse : « Urit odoratam noc-  
 « turna in lumina cedrum. » — Ὀδῶδει.  
 Bekker et quelques autres écrivent ὁδῶ-  
 δειν. Mais l'addition du ν, à cette place,  
 est absolument inutile.

61. Ἀοιδιάουσ'(α), forme allongée de



ἰστὸν ἐπεκρυμένῃ χρυσείῃ, περὶ δ' ὕφανεν.  
 Ὑλῃ δὲ σπείρος ἀμφὶ περὶ κει τριβέλωσα,  
 κλέθρη τ' αἰγείρας τε καὶ εὐκώτης κυπάριστος·  
 ἐνθά δέ τ' ὄρνῃες παντοίετοι εὐνάζοντο, 65  
 σκῶπές τ' ἱστῆκές τε, παντοῖα λωσσοὶ τε κερῶναι  
 εἰνάλιαι, πῆσιν τε θαλάσσια ἔργα μέμτηλιν.  
 Ἡ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σκείου γλαφυροῖο  
 ἡμερὶς ἡβώωσα, τεθῆλῃ δὲ σταφυλῆσιν·  
 κρῆναι δ' ἐξείης πίστεες ῥέον ὕδατι λευκῷ, 70  
 πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἀλλυδίς ἄλλῃ.  
 Ἀμφὶ δὲ λεμῶνες μαλακοὶ ἴου ἤδ' ἐσέλινου

65

70

δαίδουσα, ἄλυσσα. On verra, X, 227, l'indicatif du verbe : ἀοῖδαίαι.

62. Κερκίς(ι). L'élien de l'iota au datif singulier est assez rare; cependant il y en a un autre exemple dans ce chant même, vers 398 : 'Οἶυστ', pour 'Οἶυστῃ. Voyez dans l'*Iliade*, IV, 259 et V, 5, les exemples δαίῳ pour δαίῃ et ἀστέρ' pour ἀστέρῃ. — La κερκίς est la navette qui contient la bobine, et dont le va-et-vient fait passer la trame entre les fils de la chaîne. Voyez les notes XXIII, 761, 762 et 763 de l'*Iliade*, sur le travail du métier à tisser. Virgile, *Énéide*, VII, 14, a traduit le vers 62, mais en remplaçant la navette par le peigne, par l'instrument qui servait à donner de la consistance au tissu, en frappant sur la trame à chaque croisement des fils de la chaîne : « arguto te- » nus percurrens pectine telas. » Le mot latin correspondant à κερκίς est *radius*. C'est arbitrairement que quelques-uns prennent la κερκίς pour le peigne.

66. Σκῶπας. Ancienne variante, κῶπας. Cette leçon paraît n'être autre chose qu'une faute d'orthographe. Voyez les passages de Curtius mentionnés au mot σκῶψ, dans la liste des ἀπαξ εἰρημένα. — Παντοῖα λωσσοὶ équivalent à μεγάλ' ὀλωσσοὶ, μεγάλ' ὀρωνοὶ : à la voix retentissante.

67. Θαλάσσια ἔργα se rapporte aux mœurs de ces oiseaux plongeurs et pêcheurs. Hésiode dit, *Theogonie*, vers 450 : οἱ γλαυκὴν ἐργάζονται. La paraphrase des *Scholies* P et V donne un sens trop vague : αἱ ἐν τῇ θαλάσσῃ διατριβαί. — Μέμτηλιν. Ancienne variante, μεμήλει. Dans l'an-

ciennse écriture, on négligeait le ν éphelcystique, et ΜΕΜΕΛΑΣ pouvait se lire aussi bien μεμήλει que μεμήλει ou μεμήλεν.

68-69. Ἡ... ἡμερὶς, *illa vitis*, une belle vigne. Didyme (*Scholies* H) : διὰ τοῦ ἡ ἐμπαίνει τὴν ἀναφορὰν καὶ ἐξοχὴν τῆς ἀμπελοῦ πρὸς τὰ ἄλλα δένδρη. Le mot ἡμερὶς n'est autre chose qu'un féminin de ἡμερος, et ἀμπelos est sous-entendu. C'est la vigne cultivée, par opposition à la vigne sauvage, à la lambruche, très-commune dans les contrées méridionales. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : τὴν ἀμπελον εἶπεν ἄπαξ διὰ ἐνταῦθα τὸ ὄνομα πρὸς ἀντιδιαστολὴν τῆς ἀγρίας. Le mot ἡμερὶς se retrouve chez Simonide de Céos et chez Apollonius de Rhodes.

68. Ἡ δ(ε). Les leçons ἡ δ(ε), ἡδ(ε) et ἡδ(ε) ne sont que de fausses écritures ou de mauvaises corrections. La dernière est particulièrement détestable, car elle supprime une idée. — Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même. Cet adverbe est développé dans περὶ σκείου γλαφυροῖο.

71. Ἀλλῃ. Ancienne variante, ἄλλῃ, condamnée par Didyme (*Scholies* V) : τὸ ἀλλῃ εὐθείᾳ ἐστίν, ὅθεν ἀνευ τοῦ ἱ γραπτέον.

72. Μαλακοί. Ancienne variante, μαλακοῖ(ο), et non point μαλακοῦ, comme on l'indique d'ordinaire; car Hérodien ne parle (*Scholies* V) que du circonflexe sur οἱ : κακῶς τινὲς περὶ σπασαν. Cette note ne peut s'appliquer à μαλακοῦ, le lemme étant μαλακοί. Hérodien rejetait avec raison cette orthographe, car la finale du génitif en οῖο ne s'élide jamais — ἴου. Le

θήλεον· ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν,  
 θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθείη φρεσὶν ἦσιν.]

Ἐνθα στὰς θηεῖτο διάκτορος Ἀργειφόντης.

75

Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα ἐῷ θηήσατο θυμῷ,  
 αὐτίχ' ἄρ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλυθεν· οὐδέ μιν ἄντην  
 ἡγνοίησεν ἰδοῦσα Καλυψὼ, δῖα θεάων  
 (οὐ γάρ τ' ἀγνώτες θεοὶ ἀλλήλοισι πέλονται  
 ἀθάνατοι, οὐδ' εἴ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει).

80

roi Ptolémée Évergète prétendait qu'Homère n'a pu mettre la violette à côté de l'ache, parce que l'ache et la violette ne viennent pas dans les mêmes terrains; et il proposait de lire σίου, mot qui désigne du moins une plante des prairies, le cervis ou la gyrole : σία γὰρ μετὰ σελίνου φύεσθαι, ἀλλὰ μὴ ἰα (*Atthénée*, II, 6, C). En réalité, la violette pousse partout, et on la trouve, surtout dans les pays chauds, même au milieu des marécages. Bothe : « Sibthorpius violas invenit in umbrosis humidisque locis ad Parnassum et Atticæ atque Arcadiæ montium radices. » D'ailleurs il s'agit d'un paysage tout imaginaire, et dont le poète était parfaitement libre de composer les gazons à son gré. La correction de Ptolémée Évergète est donc inadmissible. Mais l'opinion d'un roi, si absurde qu'elle puisse être, a toujours des fauteurs. Aussi la leçon σίου a-t-elle été adoptée par plus d'un ancien. Eustathe, qui la trouve excellente, et qui en ignore l'origine, s'appuie précisément sur ce que plusieurs anciens ont écrit pour la préconiser : τὸ ἰου σίου τινες γράφουσιν, ὃ καὶ πολλοῖς ἀρέσκει τῶν παλαιῶν· ἰα γὰρ ἐν λειμῶσιν οὐκ εἰσὶν, ἀλλὰ σία, ὥς μέχρι νῦν φαίνεται, οἷς, καθὰ καὶ τοῖς σελίνοις, χρεῖα δαψιλοῦς ὕδατος· θάλλουσι γὰρ πλεον ἐν αὐτῷ. Les anciens dont parle Eustathe sont certainement des Alexandrins. J'aime à croire pourtant qu'ils n'étaient point de l'école d'Aristarque.

73-74. K(ε).... θηήσαιτο, aurait contemplé, c'est-à-dire aurait été frappé d'admiration. *Scholies P* : ἀντὶ τοῦ θαυμάσειε. Mais c'est à tort que le scholiaste ajoute : ἐν δὲ τοῖς ἐξῆς ἡμῖν συνήθως ἔνθα στὰς θηεῖτο. Le θηεῖτο du vers 75 et le θηήσατο du vers 76 doivent s'expliquer d'une façon analogue au sens de

θηήσαιτο. Le premier équivalant à ἐθαύμαζε, et le second à ἐθαύμασε.

79-80. Οὐ γάρ τ' ἀγνώτες.... Payne Knight retranche ces deux vers, qu'il regarde comme absurdes, et qu'il traite de *commenta putida et inficeta*. La réflexion du poète est pourtant bien à sa place; et Homère a raison, ce semble, de justifier son expression οὐδέ μιν.... ἡγνοίησεν, en rappelant un des principes de la théologie polythéiste. La seule difficulté que puisse soulever ce passage, c'est qu'il ne s'accorde pas exactement avec ce que dira plus tard Ulysse, XII, 389-390. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies P* et Q), Ulysse alors mentira, ou plutôt se donnera l'air de savoir ce qu'il ne sait point : οὐ γὰρ τῷ προειωραχέναι, ἀλλὰ κατὰ τινα θείαν δύναμιν ἐγνώρισεν ἰδοῦσα ἡ Καλυψὼ τὸν Ἑρμῆν. ψεύδεται οὖν Ὀδυσσεύς δταν λέγῃ· Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἡυκόμοιο. Ἡ δ' ἔφη Ἑρμείας διάκτορος αὐτῇ ἀκοῦσαι (XII, 389-390). οὐδέπω γὰρ αὐτὸν ἐωράκει. τὸ δ' οὐδ' εἴ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει, πρὸς τὰ περὶ τῶν θεῶν οἰκητήρια συμβάλλεται. ὥς γὰρ ἐπὶ ὑποκειμένων τόπων τὰ τῶν διαστημάτων λαμβάνει.

80. Εἴ τις. La leçon ἦτις, attribuée à Aristarque, n'est qu'une faute de copiste, et rien de plus. Cette leçon serait inepte, puisqu'il s'agit de tous les dieux sans exception. Ce ne sont pas des déesses uniquement qui ont un séjour particulier. D'ailleurs on vient de voir à l'instant que Didyme lisait εἴ τις. — Ναίει. Ancienne variante, ναίοι, rejetée avec raison par Aristarque. C'est un fait que tous les dieux n'habitent pas l'Olympe. Didyme (*Scholies H* et P) : Ἀρίσταρχος ναίει, ὀριστικῶς.

οὐδ' ἐπ' Ὀδυσσεὺς μετὰ ῥήτορα ἐνὸν ἔπεισεν·  
 οὐδ' οὐκ ἐπ' ἑστῆς ὑπὲρ κείνουθεν ἐνθα πύρος περ.  
 ὕαυρε καὶ σπινθηρῶν καὶ ἔπειτα θυμὸν ἐρέχθων·  
 πόρῳ ἐπ' ἀπύρετον ἀεκέλευε ὕαυρε λείων.  
 Ἐρμῆτι δ' ἔειπεν Κλυμένη, οὐα θεῶν.  
 εἰ θεῶν ἔδιδεκε θυμῷ, πηλῶσεν·

85

τίττε μοι, Ἐρμῆα χρυσέσσιν, εὐχέλους,  
 πόρῳ τε ρῶς τε· Πύρος γέ μιν οὔτι θαμίζεις.  
 Αὐδὰ δ' οὐκ ἐπὶ πρῶτον· τελέσσει δέ με θυμὸς ἰκνῶν.  
 εἰ δύναιτο τελέσει γέ καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστίν.

90

81. Ἐπεισεν. Voyez plus haut la note du vers 54.

82. Ἐνθα πύρος περ. sous-entendu ἐκείνῳ : à la place où il s'asseyait auparavant, c'est-à-dire à la place où il s'asseyait d'ordinaire.

83. Σπινθηρῶν. Aristophane de Byzance écrivait σπινθηρῶν, orthographe qui n'a point prévalu. — Ἐρέχθων, déchirant. *Scholies* B, E et H : ἀπ' ἀπύρετον, ἀπ' ἀπύρετον.

84. Πόντον ἐκ' ἀπύρετον.... Ce vers a été condamné ici par Aristarque et par son école. C'est, selon les critiques alexandrins, un emprunt maladroit à un passage qu'on lira plus bas, où il est bien placé. Voyez la note des vers 158-159. Aristoniceus (*Scholies* H et P) : ὁ στίχος οὗτος περιττός· ὁ γὰρ προαιεμένος ἔχει. Didyme, dans sa note sur les vers 82-84 (*Scholies* P et Q, dit la même chose qu'Aristoniceus : τὸ ἐνθα πόρος περ μετὰ ῥήτορα ἀναπεφώνηται, καὶ ἔστι πλήρης ὁ λόγος μέχρι τοῦ θυμὸν ἐρέχθων, ὥς μᾶλλον προσκεῖσθαι τὸν μετ' αὐτὸν ἔχον, Πόντον ἐκ' ἀπύρετον δὲ ρέσκειτο δάκρυα λείδων. Il nous est impossible d'admettre cette sentence d'un goût dédaigneux. Sans doute δάκρυα λείδων n'ajoute rien à ce qui est déjà deux fois exprimé par κλάϊε et δάκρυσι. Mais cette redondance ne messied pas, ce semble, à la peinture d'un désespoir inconcevable. Admettons, si l'on veut, qu'Homère abuse un peu ici des larmes. N'y a-t-il pas dans δερκέσκετο une idée nouvelle, une image qui complète le tableau? Si j'avais à prononcer l'athétèse contre un des trois vers 82-84, c'est le vers 83 que je condamnerais de préférence, comme fait Hay-

man, et comme l'avait jadis proposé Dugas Murel. Mais aucun retranchement n'est nécessaire. La Roche, en dépit de l'exemple de presque tous les éditeurs, a laissé le passage tel quel, et il a eu bien raison. Je ne mets donc point de crochets.

86. Σπινθηρῶν enclitique sur πρῶτον, dont il est primitivement synonyme. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers V, 226.

87-88. Τίττε μοι,... Voyez l'*Iliade*, XVIII, 385-386 et 424-425. Ce sont les mêmes vers, *mutatis mutandis*.

89. Πύρος γέ μιν οὔτι θαμίζεις n'a pas dans la bouche de Calypso le même sens que dans celle de Charis et dans celle de Vulcain ; car ce n'était pas la première fois que Thétis visitait le divin artisan et sa femme, tandis que Mercure n'a jamais mis le pied dans l'île d'Ogygie. Ici, tu ne viens guère souvent est une litote, le moins pour le plus. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : οὐ λέγει ὅτι παραγίνῃ μιν, οὐ θαμὰ δέ, ἀλλ' ὅτι οὐδ' ὅλως παραγίνῃ. ὡς ἐπὶ τοῦ ἐπεὶ οὐτι κομιζόμενος γὰρ θαμίζεν, ἐπειδὴ λίπε δῶμα Κάλυψους (VIII, 451-452). Mais rien n'empêche de prendre ici comme là, si l'on veut, le présent θαμίζεις comme un équivalent de l'imparfait. *Scholies* B, P et Q : ἀντὶ τοῦ ἐθαμίζεις· παραγένου οὐδ' ὅλως.

89-90. Αὐδὰ ὅ τι... Voyez les vers XIV, 193-196 de l'*Iliade* et la note sur le second de ces deux vers. Nous avons ici deux scholies sur ce second vers, et toutes les deux probablement de Didyme. *Scholies* E : εἰ δύναιτο· τοῦτο πρωτόστερον. ὥρεια γὰρ πρῶτον εἰπεῖν τὸ εἰ τετελεσμένον ἐστίν, εἶτα εἰ δύναιτο τελέσαι. *Scholies* T et V : εἰ τετε-

[Ἄλλ' ἔπεο προτέρω, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θείω.]

Ὡς ἄρα φωνήσασα θεὰ παρέθηκε τράπεζαν,  
ἀμβροσίης πλήσασα, κέρασσε δὲ νέκταρ ἐρυθρόν.

Αὐτὰρ ὁ πῖνε καὶ ἤσθε διάκτορος Ἀργειφόντης.

Αὐτὰρ ἐπεὶ δείπνησε καὶ ἤραρε θυμὸν ἐδωδῇ,

95

καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·

Εἰρωτᾶς μ' ἐλθόντα, θεᾶ, θεόν· αὐτὰρ ἐγὼ τοι  
νημερτέως τὸν μῦθον ἐνισπήσω· κέλεαι γάρ.

Ζεὺς ἐμέ γ' ἠνώγει δεῦρ' ἐλθέμεν οὐκ ἐθέλοντα·

τίς δ' ἂν ἐκὼν τοσσόνδε διαδράμοι ἄλμυρὸν ὕδωρ

100

ἄσπετον; Οὐδέ τις ἄγχι βροτῶν πόλις, οἷτε θεοῖσιν

ἱερά τε ῥέζουσι καὶ ἐξαίτους ἐκατόμβας.

Ἄλλὰ μάλ' οὕπως ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο

σμένον ἐστίν· εἰ φύσιν ἔχει τοῦ δύνασθαι  
ταλειωθῆναι, ἢ δυνατόν ἐστι γενέσθαι.

91. Ἄλλ' ἔπεο προτέρω,... Cē vers appartient à l'*Iliade*, XVIII, 387, où il est très-bien placé. Mais on ne voit pas à quoi il sert ici. Mercure ne va point dans les appartements intérieurs (προτέρω), puisqu'on lui met une table dans la salle à manger; et ξείνια ne signifie point un repas. J'ajoute que le vers 91 manque dans un certain nombre de manuscrits, et que les commentateurs anciens ne paraissent nullement l'avoir connu comme appartenant à l'*Odyssée*.

94-95. Αὐτὰρ ὁ πῖνε.... Ces deux vers déplaisaient aux Alexandrins; mais il n'est pas vrai de dire, comme fait Bothe, que les Alexandrins les aient taxés d'interpolation. Ils les trouvaient plats, et par conséquent peu dignes d'Homère; mais ils ne proposaient point de les supprimer. Leur jugement, consigné dans les *Scholies* H et P, n'est qu'une appréciation littéraire : εὐταλεῖς κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν οἱ στίχοι. Ces deux vers n'ont certes rien de bien distingué; mais ils sont nécessaires au sens. On ne pourrait les ôter sans mutiler le texte. Disons, si cela nous plaît, que c'est un des passages où Homère a sommeillé. Remarquez d'ailleurs qu'il n'y a pas, dans ces deux vers, une expression qui ne soit parfaitement homérique, et que le vers 95 se trouve une seconde fois dans l'*Odyssée*, XIV, 411. Quant à la ré-

pétition de αὐτὰρ, elle n'a rien de vicieux, et Bothe a tort de s'en choquer.

94. Ὁ, *ille*, lui, c'est-à-dire le dieu qui va être nommé.

98. Νημερτέως, trissyllabe par synizèse.

100-101. Τοσσόνδε.... ἄλμυρὸν ὕδωρ ἄσπετον. D'après Plin et certains modernes, l'île d'Ogygie était située à peu de distance du cap Lacinium, et par conséquent voisine des côtes de l'Italie méridionale. On voit ici que ceux qui adoptent cette opinion n'ont pas tenu grand compte du texte d'Homère. Les paroles de Mercure ne peuvent s'appliquer qu'à une contrée en dehors de toutes les mers connues des anciens. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : σαφῶς ἐδήλωσεν Ὅμηρος ὅτι ἐξω τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάσσης ἡ τῆς Καλυψοῦς νῆσος τυγχάνει. L'île d'Ogygie n'est pas moins imaginaire que l'île de Schérie et que la plupart des étranges contrées où Homère fait voyager son héros.

101. Ἀσπετον était pris par quelques anciens comme une sorte d'exclamation; et Nicanor (*Scholies* P et Q) donne cette explication la première : τοῦτο δύναται κομματικῶς ἀναπερωνῆσθαι κατ'εὐθείαν, ὥς ἐκεῖ· νήπιος, οὐδὲ τὰ ἤδη (*Iliade*, II, 38). εἰ δὲ συνάπτοιτο τοῖς ἄνω, αἰτιατική ἐστίν. La ponctuation vulgaire est excellente, et c'est la seconde explication qui est de beaucoup la plus naturelle.

103-104. Ἄλλὰ μάλ' οὕπως ἔστι.... Hésiode a exprimé la même pensée, *Théo-*

οὔτε παρεξελθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἀλιῶσαι.

Φησί τοι ἄνδρα παρῆναι διζυρώτατον ἄλλων

105

τῶν ἀνδρῶν, οἳ ἄστν περί Πριάμοιο μάχοντο

εἰνάετες, δεκάτῳ δὲ πόλιν πέρσαντες ἔβησαν

οἴκαδ'· ἀτὰρ ἐν νόστῳ Ἀθηναίην ἀλίτοντο,

ἧ σφιν ἐπῶρσ' ἀνεμόν τε κακὸν καὶ κύματα μακρά.

Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·

110

τὸν δ' ἄρα δεῦρ' ἀνεμός τε φέρων καὶ κύμα πέλασεν.

*gonie*, vers 613 : οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὐδὲ παρελθεῖν. Hésiode parle d'une façon absolue, tandis qu'Homère ne signale que l'impuissance des dieux (ἄλλον θεόν) à résister aux volontés du maître suprême. Mais ce qui est impossible aux dieux est par là même beaucoup plus impossible aux hommes.

104. Παρεξελθεῖν, d'avoir esquivé : de ne point accomplir. L'orthographe παρῆξ ἐλθεῖν en deux mots n'est point exacte ; car alors l'accusatif νόον dépendrait uniquement de παρῆξ, et ἀλιῶσαι manquerait de complément. — Ἀλιῶσαι, d'avoir rendu vain : de faire échouer.

105-111. Φησί τοι ἄνδρα.... Aristarque prononçait l'athétèse contre ce passage, comme on le voit par cette note d'Aristoniceus (*Scholies* P et Q) : περιττοὶ οἱ στίχοι, καὶ πρὸς τὴν ἱστορίαν μαχόμενοι. οὐ γὰρ καθ' ὃν καιρὸν ὑπὸ τῆς Ἀθηνᾶς ὁ ἀνεμός ἐκινήθη καὶ οἱ ἄλλοι ἀπωλοντο, Ὀδυσσεὺς τῇ νήσῳ προσηνέχθη. οἱ δὲ τελευταῖοι δύο ἐκ τῶν μετὰ ταῦτά (133-134) εἰσι μετενηνεγμένοι. Ce jugement est d'une sévérité excessive. Mercure résume en bloc, et n'entre point dans les détails. On ne saurait donc lui faire un crime de n'avoir pas distingué spécialement entre les aventures des divers héros. Bothe : « Summatim, ut opus est, fata re-  
« deuntium Græcorum enarrat Mercurius,  
« non distinctis singulorum rebus gestis,  
« Ajacis Iocri, Menelai et aliorum. Neque  
« enim omnes tum Græci offenderunt Mi-  
« nervam, nec Ulyssis inimica fuit illa, sed  
« fautrix et patrona maxima. » Cette apologie s'applique aux cinq premiers vers (105-109) ; et Bothe ajoute avec raison qu'on ne saurait les retrancher du texte sans dommage pour la pensée du poète : *sine detrimento sententia*. Quant aux vers

110-111, il les condamne comme les avait condamnés Wolf avant lui, et comme les ont condamnés après lui tous les éditeurs, à l'exception de La Roche. Il semble pourtant que ceux-là sont une transition à peu près indispensable, et que τὸν νῦν σ' ἠνώγειν (vers 112) n'a de sens net que s'il vient de s'agir d'Ulysse. Aussi n'ai-je point mis de crochets. — Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls qui aient complètement admis l'athétèse des vers 105-111. — Fæsi met entre crochets les quatre derniers vers (108-111) ; mais il n'allègue aucun motif à l'appui de son opinion particulière. Je remarque que ἔβησαν (vers 107), sans οἴκαδ(ε), ne donne pas une idée pleine, et que le vers 108 ne peut guère se séparer du vers 107.

105. Ἄλλων, *ante alios*, que pas un autre.

106. Τῶν est emphatique, et il équivaut à ἐκείνων. C'est comme s'il y avait une épithète d'honneur.

107. Δεκάτῳ, sous-entendu ἔτσι.

110. Ἀπέφθιθεν, *consumpti sunt*, ont péri. *Scholies* V : ἐξθάρησαν.

111. Δεῦρ(ο), *huc*, ici : dans cette Ile. Il est probable que l'athétèse d'Aristarque n'avait pas été sans contradicteurs parmi les critiques de son école ; car on trouve ici, dans les *Scholies* P et Q, une observation qui a bien l'air d'être de Didyme, sur la discrétion du langage de Mercure, c'est-à-dire sur l'art délicat avec lequel le poète ménage les susceptibilités de Calypso, en se contentant de noter le fait de la présence d'Ulysse dans l'Ile d'Ogygie, et en passant sous silence ce qui l'y a retenu : *δαίμονίως τὰ τοῦ ἔρωτος ἐσιώπησεν· οὐ γὰρ ὅτι τοῦτον τὸν μάταιον ἄχοντα φησὶν ἀγαπᾶς, ἀλλ' ἀπλῶς τέθεικε τὴν παρουσίαν αὐτοῦ*

Τὸν νῦν σ' ἠνώγειν ἀποπεμπέμεν ὅττι τάχιστα·  
οὐ γάρ οἱ τῇδ' αἶσα φίλων ἀπονόσφιν ὀλέσθαι·  
ἀλλ' ἔτι οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

115

Ὡς φάτο· ῥίγησεν δὲ Καλυψὼ, διὰ θεάων,  
καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Σχέτλιοί ἐστε, θεοὶ, ζηλήμονες ἔξοχον ἄλλων,  
οἷτε θεαῖς ἀγάσθε παρ' ἀνδράσιν εὐνάζεσθαι  
ἀμφαδίην, ἣν τίς τε φίλον ποιήσεται ἀκοίτην.

120

Ὡς μὲν ὅτ' Ὀρίων' ἔλετο ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
τόφρα οἱ ἠγάασθε θεοὶ ῥεῖα ζῶντες,

112. Ἡνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. Didyme (*Scholies* P) : ἠνώγειν ἀντὶ τοῦ ἠνώγεεν, ὡς τὸ ἡσκειν εἰρια καλὰ (*Iliade*, III, 388). Voyez la note sur le passage cité.

113. Τῇδ(ε), *hic*, ici : dans cette île. *Scholies* H, P et T : ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ. — Ἀπονόσφιν, à l'écart de : loin de.

118. Σχέτλιοι, *improbi*, durs et cruels. — Ζηλήμονες, *invidi*, envieux. L'ancienne variante δηλήμονες n'était probablement qu'une correction motivée sur ce que ζηλήμονες est un mot qu'on ne trouve nulle part qu'ici, tandis qu'Homère a dit dans *Iliade*, XXIV, 33, σχέτλιοί ἐστε, θεοὶ, δηλήμονες. Mais la leçon ζηλήμονες est préférable ici, puisque ce sont des actes de jalousie que Calypso va reprocher aux dieux. C'est la leçon de la *paradosis alexandrine* ou *vulgate aristarchienne*, comme on le voit par la note de Nicanor (*Scholies* H, P et Q) sur la ponctuation et le sens précis du vers : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ θεοί· ἐμφαντικώτερον γὰρ οὕτως. ἀμφίβολον δὲ τὸ ζηλήμονες, πότερον ὀρθῆς ἐστὶν ἢ κλητικῆς. Ἰσως δ' ἂν τις καὶ μετὰ τὸ ἐστὶ βραχὺ διαστέλλοι, συνάπτων οὕτως, θεοὶ ζηλήμονες, ὡς οὐ δεῖ θεοὺς ὄντας ζηλοτυπεῖν. Du reste, je n'ai pas besoin de faire observer, à propos de la ponctuation, que c'est la virgule après θεοί qui vaut le mieux, et que la question si ζηλήμονες ne serait pas au vocatif est une subtilité que Nicanor eût pu se passer d'admettre comme plus ou moins légitime.

119. Ἀγάσθε équivalent à φθονεῖτε.

C'est d'un œil jaloux que les dieux voient ces unions, et ils ne les supportent pas.

120. Ἀμφαδίην. Ameis supprime la virgule après ce mot, et la place à la fin du vers 419. Cette correction, proposée par Nauck, ne semble pas très-utile. — Ποιήσεται(αι) est au subjonctif, pour ποιήσεται.

121-129. Ὡς μὲν.... Payne Knight supprime tout ce passage, sous prétexte que l'histoire des amours d'Orion et de l'Aurore et de celles d'Iasion et de Cérés sont des traditions postérieures à Homère. C'est là une pure supposition. Dugas Montbel, qui approuve la suppression, allègue particulièrement, contre les vers 122, 123 et 124, des raisons que nous apprécierons plus loin.

121. Ὀρίων(α). Orion était un chasseur béotien, né à Hyrie. Euphorion dit que c'est à Tanagre qu'il fut enlevé par l'Aurore. *Scholies* P, Q et T : τοῦτου γὰρ ἐρασθεῖσα ἡ Ἥμερα ἤρπασεν ἀπὸ Τανάγρας εἰς Δῆλον, ... ὡς Εὐφορίων δηλοῖ. — Ἐλετο, comme on vient de le voir, est dans le sens matériel : *abstulit*, enleva. L'explication d'Eustathe, ἐξεῖλετο, προέκρινεν, n'est nullement exacte. Homère n'exprime que le fait de l'enlèvement. La cause est sous-entendue.

122. Ἡγάασθε. Dugas Montbel dit que le vers pèche contre la mesure, parce que la seconde syllabe du mot ἠγάασθε est brève. Mais on peut dire en général que la voyelle α, chez Homère, est *ad libitum*. D'ailleurs l'accent suffit, dans la versification homérique, pour rendre longue une

ἕως μιν ἐν Ὀρτυγίῃ χρυσόθρονος Ἄρτεμις ἀγνή,  
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν.

syllabe brève de nature : or c'est γα qui porte l'accent. Enfin, à supposer que le mot ἡγάασθε commence réellement par un trochée, tout ce qu'il y aurait à faire, ce serait de compter cette licence parmi celles qu'on est bien forcé de reconnaître çà et là chez Homère. Bothe propose de lire τόφρα ἔε οἱ ἀγάασθε. Cette correction n'est autorisée par aucune variante antique, et semble tout à fait inutile. Hayman : « Ἥγάασθε, although in thesis; cf. ἀγάασθε, 149 *sup.* : an instance of the « elasticity of epic usage as regards quantity; so α (I) 39 μνάσθαι, π (XVI) 431 μναῖ, χ (XXII) 38 ὑπεμνάσθε. » Voyez plus bas la note du vers 129.

123. Ἔως est monosyllabe par synizèse. Ici encore Dugas Montbel signale une faute de quantité; mais il se trompe, car le mot ἔως compte partout, sauf un seul passage, comme monosyllabe. On a vu, II, 78, l'unique exception homérique. — Ὀρτυγίῃ. Il s'agit de l'île de Délos. Homère connaît les deux noms de cette île, et les emploie indifféremment. Voyez les vers VI, 162 et XV, 404. — Ἀγνή. Apion écrivait ἀγνῇ au datif, épithète de l'île et non de la déesse. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : Ἀκίων τὸ ἀγνή περισπᾷ κατὰ δοτικὴν, ἀκρίων ἐν Ὀρτυγίῃ ἀγνῇ. Cette correction était puérile. Rien n'est plus commun, dans la poésie d'Homère, que la duplication des épithètes.

124. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers XXIV, 769 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes des vers VI, 206 et 428 de l'*Iliade*. — Quelques anciens regardaient les vers 123-124 comme interpolés, parce que, selon eux, c'est Apollon, et non pas Diane, qui fait périr de mort subite les hommes. Eustathe, qui mentionne et approuve cette observation, croit que l'athétèse s'appliquait à tout le passage, 121-124; et Dugas Montbel le répète d'après Eustathe. C'est évidemment une erreur. Mais il est certain que, si l'on retranche les vers 123-124, l'histoire est mutilée, et qu'elle ne correspond plus à celle qui va suivre. Au reste, voici la note de Didyme (*Scholies* H, P et Q) sur les vers 123-124 : οὐδέποτε ἐν Ὀμήρῳ ἡ Ἄρτεμις ἄρρενας φονεύει· διό τινες ἀθετοῦσι

τοὺς στίχους, εἰ μὴ ἄρα τῆς ἱστορίας μέμνηται ὡς τὸν Ἰφρίωνα πλημμελοῦντα εἰς αὐτὴν ἡμύνατο ἡ Ἄρτεμις. Au lieu de μέμνηται, qui se rapporte à Homère, les *Scholies* Q donnent μέμνηνται, qui se rapporterait à τινές. Avec cette leçon, la remarque εἰ μὴ ἄρα.... serait une réfutation de l'athétèse, et Didyme rappellerait la tradition d'après laquelle Orion avait été réellement l'objet de la vengeance personnelle de Diane, tradition rapportée dans la scholie dont nous avons donné, au vers 121, le commencement et les derniers mots, et que nous complétons ici : ἐνθα (c'est-à-dire ἐν Δῆλῳ) τὴν ἀμαλλοφόρον Οὐπιν ἰδὼν ἠθέλησε βιάσασθαι. ἐφ' ᾧ ὀργισθεῖσα ἡ θεὸς ἀναιρᾷ αὐτόν. Il est vrai qu'on peut dire qu'Euphorion a pris cette légende à des sources posthomériques. Mais il y a moyen de combattre l'athétèse par une raison générale. Ce n'est qu'en vertu d'une induction plus ou moins fondée qu'on assigne à Diane un rôle différent de celui d'Apollon. Nulle part Homère ne dit expressément que Diane tue seulement des femmes. De quel droit voulons-nous qu'il ne lui soit jamais arrivé de tuer un homme? Cette raison suffit à Bothe; et elle est, ce semble, parfaitement suffisante : « ... requiro locum, in quo id « diserte dictum sit, isto modo Apollinem « viros tantum, feminasque Dianam interficere creditos fuisse. Imo promiscue illi « occidunt utrumque genus. Nam quod « Orionem occisum dicunt a Diana irata, « alienum est, neque ad iram faciunt ἀγνῇ « βέλεα. » — Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait mis entre crochets les vers 123-124. Mais ce n'est pas sur la prétendue impropriété du vers 124 qu'il fonde son athétèse : « These lines are probably « an interpolation of some Syracusan, who « found the name Ὀρτυγίῃ in Homer, ... « and wished to glorify his city and Artemis « mis by enshrining its local legend here. » Cette idée, que Hayman développe longuement, est tout à fait inadmissible. L'interpolateur aurait perdu son temps et sa peine; car il n'y a personne qui, en voyant ici le nom d'Ortygie, ait pensé à une autre île que Délos, même ignorât-il la légende que nous a transmise Euphorion. Peu im-



Ὡς δ' ὅπρ' Ἰασίωνι εὐπλόκαμος Δημήτηρ, 125  
 ὦ θυμῷ εἶξασα, μίγη φιλότῃτι καὶ εὐνῇ  
 νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ· οὐδὲ δὴν ἦεν ἄπυστος  
 Ζεὺς, ὅς μιν κατέπεφνε βαλὼν ἀργῇτι κεραυνῷ.  
 Ὡς δ' αὖ νῦν μοι ἀγᾶσθε, θεοὶ, βροτὸν ἄνδρα παρεῖναι.  
 Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα περὶ τρόπιος βεβαῶτα 130  
 οἶον, ἐπεὶ οἱ νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ  
 Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.  
 Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἐταῖροι·

portent les témoignages de Pindare et autres sur l'Ortygie de Syracuse et sur le culte sicilien d'Artémis. Un lecteur d'Homère savait bien qu'Homère n'a pu parler de Syracuse.

125. Ἰασίωνι. Cet Iasion, ou Iasius, était un laboureur crétois; c'est de lui et de Cérès que naquit Plutus, le dieu de la richesse. Hésiode, *Théogonie*, vers 969 : Δημήτηρ μὲν Πλούτον ἐγένετο, εἰς θιάων, Ἰασίῳ ἥρωϊ μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότῃτι, Νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ. Le sens de ce mythe n'était pas difficile à deviner. Il est nettement déterminé par Porphyre (*Scholies E*) : ὁ Ἰασίων γεωργὸς ἦν, καὶ ἐδίδου αὐτῷ ἡ γῆ καρπὸν περιττὸν εἰσχεῖ ἐμποροῦσα, καὶ ἦν πλούσιος ἔλεγον οὖν αὐτὸν συνευνάξεσθαι τῇ γῇ, καὶ εἰς τοῦτο διδόναι αὐτῷ τὴν εὐφορίαν.

127. Νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, dans une jachière trois fois retournée, c'est-à-dire dans un champ reposé pour mieux produire, et préparé à la semence par un triple labour. Voyez les vers XVIII, 541-542 de l'*Iliade*, et la note sur le second de ces deux vers. Il n'est pas étonnant que l'expression νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ se retrouve textuellement dans Hésiode, puisque la νειὸς τρίπολος était la perfection dans l'art de cultiver la terre. L'union de Cérès et du laboureur ne pouvait avoir d'autre théâtre qu'un champ parfaitement ameubli.

128. Ὡς μιν κατέπεφνε. D'après ceci, Iasion était bien un simple mortel. Hellanicus dit qu'il était fils de Jupiter et d'une Crétoise nommée Électre. Mais Jupiter n'aurait pas tué son propre fils. Aussi les *Scholies H, P et Q* mentionnent-elles, avant la légende rapportée par Hellanicus,

une tradition qui s'accorde mieux avec la mort d'Iasion par la main de Jupiter : οὗτος Κρής τὸ γένος, Κατρέος καὶ Φρονίας υἱός. Jupiter, en tuant le fils de Catrée et de Phronia, exerce une vengeance personnelle; car la Cérès d'Homère est une des épouses de Jupiter, et non pas une ancienne amante depuis longtemps délaissée. C'est donc un acte de vraie jalousie qu'accomplit le dieu tout-puissant.

129. Ἀγᾶσθε. Il y a ici, dans les *Scholies P*, une note d'Hérodien sur la quantité de ἀγαμαί. La note est incomplète et altérée; mais on voit, par ce qui en subsiste, qu'Hérodien regardait la syllabe γα comme longue ou brève à volonté, et que le τόπος οἱ ἡγάσθε du vers 122 était cité par Hérodien comme un exemple légitime.

130. Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα. Calypso se vante. Elle a donné l'hospitalité à Ulysse; mais ce n'est point Calypso qui l'a préservé de la mort. Ulysse s'était sauvé lui-même. Voyez son récit, VII, 244-258 et XII, 447-450. Seulement Calypso est femme, encore que déesse, et elle ne manque pas l'occasion de se rendre plus intéressante.

132. Ἐλσας. Zénodote écrivait ἐλάσας, ce qui affaiblit l'expression. Didyme (*Scholies H, P et Q*) : ἔλσας μὲν τὸ συντρέψας, ἐλάσας δὲ τὸ ἐκ χειρὸς πλήξας. — Ἐκέασσε. Ancienne variante, ἐκέδασσε.

133-134. Ἐνθ' ἄλλοι.... Voyez plus haut les vers 110-111 et les notes sur ces deux vers. La plupart des éditeurs mettent entre crochets les vers 133-134; mais cette condamnation est sans motif. La note d'Aristonicus, que nous avons transcrite à propos de l'athétèse des vers 105-111, témoigne

τὸν δ' ἄρα δεῖξ' ἱμεῖς τε ζέων καὶ κύμα πέλονται.  
 Τὸν μὲν ἐγὼ ζῶον τε καὶ ἔταρον, ἤδ' ἐρασίου 135  
 θήσεται ἰθήναιον καὶ ἰγύρων ἵματα πάντα.  
 Ἀλλ' ἐπεὶ οὕτως ἔστι Διὸς νόον πεινέχουσιν  
 οὔτε παρὰ λήϊον οὐδ' ὄν θεὸν οὔδ' ἀλυσσιν,  
 ἐρρέτω, εἴ μιν κεῖνος ἐπιδόσσει καὶ ἰνώγει,  
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. Πέμψω δέ μιν οὔτε, ἔγωγε· 140  
 οὐ γάρ μοι πάρα νῆες ἐπέρετμα καὶ ἑταῖρα,  
 οἳ κέ μοι πέμπουσιν ἐπ' εὐρέα νότα θαλάσσης.  
 Αὐτὰρ ὁ πρόσρων ὑποθήσεται, οὐδ' ἐπιεύσω,  
 ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς ἦν πατρίδα γαῖαν ἱκῆται.  
 Τὴν δ' οὔτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης· 145  
 Οὔτω νῦν ἀπέπεμπε, Διὸς δ' ἐποπῆες μῆνιν,  
 μήπως τοι μετόπισθε κτεσσάμενος χλαπτήνῃ.

formellement contre elle, puisque Aristonien dit que les vers 110-111 sont les vers 133-134 transportés hors de leur place. Hayman et La Roche ont supprimé les cruchets, comme l'avait fait Bothe avant eux. Ils ont eu bien raison.

136. Ἀγύρων, vulgo, ἰγύρων. Diendorf, Farsi et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque.

137-138. Ἀλλ' ἐπεὶ οὕτως ... Voyez plus haut les vers 103-104 et les notes sur ces deux vers.

139. Ἐρρέτω a pour sujet Ὀδυσσεύς; sous-entendu. — Κεῖνος, ille, le maître. — Ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει. Ces deux synonymes, qui équivalent au superlatif de l'idée exprimée par chacun d'eux, sont souvent joints ensemble à la fin du vers. Voyez l'Iliade, VI, 349; X, 130, etc. On les reverra dans l'Odyssée, X, 531.

140. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον se rapporte à ἐρρέτω. Nicanor (Scholies P) : τὸ ἐξῆς, ἐρρέτω πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. τὰ δὲ ἄλλα ὥς διὰ μέσου διορθωτέον. Il est évident d'ailleurs que ἐρρέτω est dans son sens propre : *abeat in malam rem*, qu'il devienne ce qu'il pourra. L'interprétation de Bothe, *eat in pontum, naviget mare*, ne tient pas compte de la valeur réelle de ἐρρέτω, et supprime le sentiment de colère et de dépit, si naturel chez une femme

qui perd son amant. Le mot κεῖνος lui-même marque le dépit et la colère.

141. Πάρα est dans le sens de κέρπει : *adans, sont là; sont à ma disposition*.

143. Οὐδ' ἐπιεύσω confirme l'assurance contenue dans πρόφατον ὑποθήσεται. Rien n'est plus commun, dans le style d'Homère, que l'enchérissement par le tour négatif. Cependant quelques anciens terminaient la phrase à ἐπιθήσομαι, et ils faisaient dépendre le vers 144 uniquement de οὐδ' ἐπιεύσω. Cette explication semble bien forcée. Je dois dire que Nicanor (Scholies P, Q et T) ne la rejette point. Il la donne seulement en seconde ligne : τὸ ἐξῆς, ὑποθήσεται ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς· τὸ δὲ οὐδ' ἐπιεύσω διὰ μέσου. δύναται καὶ ἀρ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνώσκεισθαι, οὐδ' ἐπιεύσω ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς, οὐκ ἀποκρύφεται πῶς ἐν καθήκῃ.

146. Νῦν doit être pris dans le sens de ὅγ', comme s'il y avait νῦν enclitique. Les deux mots ne sont distincts, chez Homère, que selon la place qu'ils occupent : c'est le même mot, long ou bref au besoin. Hérodien (Scholies P) : τὸ νῦν ἐρασαν ἐκτείνεσθαι παρὰ τῷ ποιητῇ, εἴ μὴ μετρον κωλύοι. — Ἐποπίζω, *verere, respecte*. Le verbe ἐποπίζομαι ne se trouve point ailleurs; mais ὀπίζομαι est assez fréquent chez Homère.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κρατὺς Ἀργειφόντης·  
 ἢ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα πότνια Νύμφη  
 ἦϊ', ἐπειδὴ Ζηνὸς ἐπέκλυεν ἀγγελιάων. 150  
 Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὔρε καθήμενον· οὐδέ ποτ' ὅσσε  
 δακρυόφιν τέρσοντο, κατεΐβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν  
 νόστον ὀδυρομένω, ἐπεὶ οὐκέτι ἦνδανε Νύμφη.  
 Ἀλλ' ἦτοι νύκτας μὲν ἰαύεσκεν καὶ ἀνάγκη  
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ· 155  
 ἤματα δ' ἄμ πέτρῃσι καὶ ἡϊόνεσσι καθίζων,  
 δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων,  
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.  
 Ἀγχοῦ δ' ἰσταμένη προσεφώνεε διὰ θεάων·  
 Κάμμορε, μή μοι ἔτ' ἐνθάδ' ὀδύρεο, μηδέ τοι αἰὼν 160

149. Ἡ ὅ(ε), *illa autem*, quant à elle. L'expression est déterminée par πότνια Νύμφη.

150. Ἡ(ε), *ibat*, allait : se rendit.

151-152. Οὐδέ ποτ' ὅσσε δακρυόφιν τέρσοντο. Il n'y a pas de contradiction entre ceci et ce qu'Homère fait dire à Ménélas, IV, 103, qu'on se lasse bien vite de se désoler. La douleur d'Ulysse ne ressemble à aucune des douleurs passagères de notre vie. Elle est sans espoir, partant inconsolable. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : ἐν ἄλλοις (IV, 103) φησιν, Αἰψηρὸς δὲ κόρος πέλεται κρυεροῖο γόοιο. εἰ τοίνυν οὕτως ἀδιαλείπτως κλαίει, ὅρα τὴν ὑπερβολὴν λύπης.

152. Κατεΐβετο (*difflebat*) est amené par δάκρυσι. L'existence d'Ulysse se fond et s'en va à mesure que les ruisseaux de larmes découlent de ses yeux. *Scholies T* : ἐν δάκρυσιν ἀνηλίσκετο. L'explication ἐφθεΐριτο et la traduction *consumebatur* ne donnent pas l'image, et elles n'expriment que le sens dérivé. — Αἰών. Ameis remarque que ce nominatif, chez Homère, est toujours au sixième pied du vers, sauf une seule fois, *Iliade*, XIX, 27.

153. Οὐκέτι. Quelques anciens l'expliquaient par κατ' οὐδέν. Mais il est difficile d'admettre qu'Ulysse n'eût pas été, au moins pendant quelque temps, sous le charme. Laissons donc à οὐκέτι sa signification ordinaire. Calypso ne plaît plus à celui qu'elle aime. *Scholies P et Q* :

ἤρεσκε γὰρ αὐτῷ πρότερον ἀναλαβοῦσα αὐτὸν ἐκ τοῦ ναυαγίου, κατέχουσα δὲ, οὐκέτι.

155. Παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ. Construisez : οὐκ ἐθέλων παρὰ ἐθελούσῃ. Cette sorte d'hyperbate est ce que les Alexandrins nommaient inversion ionienne. *Scholies P* : ἀντιστροφή Ἰωνική.

156. Ἄμ πέτρῃσι, c'est-à-dire ἀνὰ πέτραις, *vulgo* ἐν πέτρῃσι. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies H et P*) : ἄμ πέτρῃσι, αἱ Ἀριστάρχου. Ameis dit avec raison qu'elle est bien plus expressive que la vulgate.

157-158. Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι.... Voyez plus haut les vers 83-84 et les notes sur ces deux vers. Le premier manque ici dans la plupart des manuscrits, et peut en effet disparaître sans beaucoup de dommage. Mais, dès qu'on l'a laissé plus haut, il n'y a guère de raison de l'évincer plus bas. Hayman, qui avait mis des crochets au vers 83, n'en met point ici au vers 157, malgré l'exemple de tous les éditeurs ; et voici comment il justifie cette apparente contradiction : « The line is here retained, « since the structure admits it with perfect « ease : two participial clauses left asyn- « deta are not uncommon. » Quant au vers 158, c'est ce vers qui a indûment fourni, selon Aristonicus (*Scholies H*), le vers 84 : ἐντεῦθεν εἰς τὸ ὀλίγον ἀνωτέρω μετα- κείται ὁ στίχος.

160-161. Κάμμορε, μή μοι.... Remar-

φθινέτω· ἤδη γάρ σε μάλα πρόφρασσ' ἀποπέμψω.  
 Ἄλλ' ἄγε, δούρατα μακρὰ ταμῶν, ἀρμόζεο χαλκῷ  
 εὐρεΐαν σχεδίην· ἀτὰρ ἱκρια πῆξαι ἐπ' αὐτῆς  
 ὕψου, ὥς σε φέρησιν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον.  
 Αὐτὰρ ἐγὼ σῖτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρὸν  
 ἐνθήσω μενοεικέ', ἃ κέν τοι λιμὸν ἐρύχοι·  
 εἵματά τ' ἀμφιέσω, πέμψω δέ τοι οὔρον ὀπισθεν,  
 ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς σὴν πατρίδα γαῖαν ἱκῆαι,  
 αἷ κε θεοὶ γ' ἐθέλωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,  
 οἷ μευ φέρτεροὶ εἰσι νοῆσαι τε κρῆναι τε.  
 ὣς φάτο· ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
 καὶ μιν φωνήτας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

165

170

quez le silence de Calypso au sujet de l'ordre qu'elle a reçu. De même qu'elle s'est vantée, vers 130, d'avoir sauvé la vie à Ulysse, de même elle veut avoir l'air de lui rendre spontanément la liberté. Didyme (*Scholies P et Q*) : δαιμονίως ἀποκρύπτει τὸ πρόσταγμα, ἐξιδιοποιουμένη τὴν εὐεργεσίαν.

161. Πρόφρασσ(α), comme plus haut πρόφρων, vers 143. On a vu la forme πρόφρασσα dans l'*Iliade*, X, 290. On la verra deux fois encore dans l'*Odyssee*, X, 386 et XIII, 391. Dans ce dernier exemple, comme dans celui-ci, il pourrait y avoir πρόφρων, le féminin ordinaire; ce qui prouve que πρόφρασσα était d'usage courant, et non pas seulement une ressource métrique. — Quelques-uns prétendent que πρόφρασσα est pour προφράζουσα. Même dans cette hypothèse, le mot n'est toujours qu'un synonyme de πρόφρων féminin; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Rien n'empêche que πρόφρασσα vienne de φρήν, tout aussi bien que πρόφρων, puisque les Éoliens disent φρασί au lieu de φρεσί, et que φρεσί dérive de φρασί.

163. Ἰκρια, *tabulata*, un plancher suspendu : un tillac. Voyez plus bas, vers 252-253, la description du travail d'Ulysse, et les notes sur ce passage.

164. Ὑψοῦ, selon quelques anciens, doit être séparé de ἐπ' αὐτῆς et rattaché à φέρησιν. Nicanor dit (*Scholies P et Q*) qu'il vaut mieux le rapporter à ce qui précède, et il en donne une excellente raison :

βέλτιον τὸ ὕψου τοῖς ἄνω συνάπτειν. ἐπεὶ γὰρ περὶ τοῦ πλάτους εἶπεν εὐρεΐαν σχεδίην, ἀναγκαῖον καὶ περὶ τοῦ βάρους εἰπεῖν. La vaste plate-forme à fleur d'eau trouve ainsi son contraste dans le petit plancher suspendu. — Φέρησιν a pour sujet σχεδίη sous-entendu.

166. Λιμὸν, le besoin. Il s'agit de la faim et de la soif, et non pas de la faim seule. Aristonicus (*Scholies P*) note cet emploi de λιμός dans le sens de la privation générale des choses essentielles à la vie : (ἡ διπλῇ,) ὅτι καὶ ἐπὶ δίψης ὁ λιμός.

168. Ἰκῆαι. Aristophane de Byzance écrivait ἱκοιο. Mais la leçon ἱκῆαι a été préférée avec raison par Aristarque, puisqu'il y a, au vers 144, ἱκῆται, et non ἱκοιο. Les deux vers doivent se ressembler le plus possible, *mutatis mutandis*.

170. Κρῆναι. La leçon κρῖναι des éditions antérieures à celle de Wolf n'était qu'une faute d'iotacisme commise par les copistes byzantins. Il s'agit de l'accomplissement de la pensée; et κρῖναι ne donne encore que la pensée elle-même. Eustathe et trois manuscrits ont κρῆναι, la vraie leçon.

171. Ῥίγησεν. Ulysse est méfiant de sa nature; et, comme il ignore les desseins de Jupiter, il soupçonne Calypso de vouloir le perdre. On est dans la mauvaise saison; et un radeau, même dans la bonne, n'est pas un moyen de navigation des plus rassurants. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : κινεῖ αὐτὸν πρὸς τὸ δεδιέναι καὶ ἡ ὥρα

Ἄλλο τι δὴ σὺ, θεᾶ, τόδε μήδεαι οὐδέ τι πομπήν,  
ἣ με κέλει σχεδίῃ περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης,  
δεινόν τ' ἀργαλέον τε· τὸ δ' οὐδ' ἐπὶ νῆες εἶσαι 175

ὥκύποροι περόωσιν, ἀγαλλόμεναι Διὸς οὔρῳ.  
Οὐδ' ἂν ἐγὼν ἀέκητι σέθεν σχεδίης ἐπιδαίην,  
εἰ μή μοι τλαίης γε, θεᾶ, μέγαν ὄρκον ὁμόσσαι,  
μήτι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.

Ὡς φάτο· μείδησεν δὲ Καλυψὼ, δῖα θεάων, 180  
χειρὶ τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·  
Ἥ δὴ ἀλιτρός γ' ἐσσί, καὶ οὐκ ἀποφώλια εἰδώς,

τοῦ ἔτους καὶ ὁ τρόπος τῆς πορείας. δι  
γὰρ τοιοῦτον ἦν τὸ κατὰστημα δῆλον  
κἄκ τοῦ παρὰ Καλυψοῖ πῦρ καίεσθαι ἐπὶ  
τῆς ἐσχάρας, καὶ παρὰ Φαίαξι, καὶ παρὰ  
Εὐμαίῳ.

173. Τόδε est pris adverbialement : ici ;  
en ceci ; dans ce que tu proposes.

174. Κέλει est dissyllabe par synizèse.

175. Δεινόν τ' ἀργαλέον τε. D'après les  
observations de Didyme, ces deux épi-  
thètes se rapportent à l'état actuel de la  
mer, et non à sa nature habituelle. C'est  
seulement dans ce qui suit qu'il y a une  
allusion à cette nature inhospitalière. Ulysse  
fait un raisonnement *a fortiori* : « Quand  
le temps est beau, quand les vents sont fa-  
vorables, les navires les mieux construits  
ne se hasardent jamais dans ces parages ;  
et tu parles d'un radeau pour traverser  
d'effrayants espaces par le mauvais temps,  
au souffle des tempêtes ! » — Ἐπὶ doit  
être joint au verbe περόωσιν. Il y ajoute  
l'idée de la vaste surface qui serait sillon-  
née par les navires.

176. Ἀγαλλόμεναι. Homère prête un  
sentiment aux navires. Ils sont tout fiers  
de bien marcher. Eustathe : ὅρα τὸ  
ἀγαλλόμεναι ὡς ἐπὶ ἐμψύχων τῶν  
νηῶν λαχθέν.

177. Ἀέκητι σέθεν, *invita te*, malgré toi,  
c'est-à-dire sinon sur ton ordre formel. Le  
tour négatif, chez Homère, est toujours  
l'expression la plus forte de la pensée.

178. Μέγαν ὄρκον, le grand serment,  
c'est-à-dire le serment par le Styx. Voyez  
plus bas les vers 185-186.

179. Ἄλλο. Ici et au vers 187, Aristophane de Byzance lisait ἄλλοις, leçon qui  
ne donne guère de sens, même avec le

commentaire qu'y joignait le critique, et  
que nous a conservé Didyme (*Scholies H, P et Q*) : Ἀριστοφάνης, ἄλλοις γράφει.  
οἶον, σώζειν μὲν ἐμὲ, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις  
κακὸν μοι τι βουλεύειν. Nauck pense que  
ἄλλοις est une faute de copiste, et que la  
vraie leçon d'Aristophane est ἄλλως. Cet  
adverbe équivalent en effet à ἐν τοῖς ἄλλοις.  
Mais de toute façon ἄλλο est bien préfé-  
rable. Ulysse est malheureux par le fait de  
Calypso ; il craint quelque nouvelle cala-  
mité venant de la même source. Le con-  
texte ne se prête pas à l'antithèse sup-  
posée par Aristophane de Byzance.

182. Ἀλιτρός n'a pas toujours un sens  
odieux ; car Minerve, dans l'*Iliade*, VIII,  
361, applique cette qualification à Jupiter  
lui-même, uniquement parce que Jupiter  
ne fait pas tout ce qu'elle désire. Ce mot  
fait corps avec ἐσσί, et ἀλιτρός ἐσσί equi-  
vaut simplement à ἀμαρτάνεις. Nous di-  
rions très-bien, en français, *tu me fais tort*, au lieu de dire, *tu te trompes sur mes intentions* ; et c'est là tout à fait, ce me  
semble, ἀλιτρός ἐσσί. — Καί n'est pas ici  
une simple copule. Il équivalent à καίπερ  
ou καίτοι : *quoniam*, encore que. — Οὐκ  
ἀποφώλια εἰδώς, sachant des choses non  
sottes, c'est-à-dire expérimenté entre tous.  
Le mot ἀποφώλια est synonyme de ἀπαί-  
δευτα, et il est évident que la négation va  
mieux avec ce mot qu'avec le participe  
εἰδώς. Que si on veut à toute force en-  
tendre, οὐκ εἰδώς ἀποφώλιτ, le sens sera  
moins précis, mais restera au fond le  
même. — L'interprétation du vers 182,  
telle que je viens de la donner, est celle  
qui prévalait chez les anciens. On la trouve  
sous plusieurs formes dans les abondantes

οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεύσαι.

Ἴστω νῦν τόδε Γαῖα, καὶ Οὐρανὸς εὐρύς ὑπερθεν,  
καὶ τὸ κατειδόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅστε μέγιστος

185

scholies qui nous ont été conservées sur ce vers, et particulièrement dans la longue note où Porphyre (*Scholies T*) résume les discussions des enstatiques et des lytiques au sujet de ἀλιτρός. Voici la solution des difficultés soulevées par les enstatiques : ῥητέον οὖν ὅτι εἰ; ὄρκον προκαλουμένου τὴν Καλυψὼ τοῦ Ὀδυσσεύς, ... φησὶν ἐκείνη ἀλιτρὸν ὄντα, τουτέστι διαμαρτάνοντα τῆς ἀληθείας καὶ σφαλλόμενον, καίπερ οὐκ ἀπαιδεύτα εἰζότα. τὸν γὰρ ἀπαιδεύτον οὐκ ἀπεικὸς ὄντα σφάλλεσθαι, τὸν δὲ πεπαιδευμένον θαυμαστὸν ὄντα σφαλῆναι. θαυμάζουσα οὖν λέγει, ἥ δὴ ἀλιτρός ἐσσι, ἀντὶ τοῦ, εἰ ἄρα σφαλερός, καίπερ οὐκ ἀπαιδεύτος ὢν. — L'adjectif ἀποφώλιος, dans un autre passage de l'*Odyssée*, XI, 249, est synonyme de μάταιος, *irritus*, sans résultat; et c'est là, selon quelques-uns, le sens primitif. Aussi proposent-ils, pour étymologie, ἀπό et ὄρελος. Les anciens, au contraire, regardaient ἀπαιδεύτος comme le sens primitif, et ils expliquaient ἀποφώλιος, les uns par φωλεός, les autres par φαίνω. *Scholies P* et *V* : ἀπαιδεύτα. φωλεοὶ γὰρ τὰ παιδευτήρια. ἥ δ' οὐκ ἂν τις ἀποφῆναιτο, ὥς ἀρρητα ἢ ἀσύνατα. Mais ces deux étymologies sont aussi peu vraisemblables l'une que l'autre. En réalité, on ignore d'où vient ἀποφώλιος, bien qu'il n'y ait aucun doute sur sa double signification. Le contexte seul, à défaut de la tradition antique, suffirait à en déterminer le sens exact, et ici et dans l'autre passage. — Didyme (*Scholies B*) admet l'étymologie ἀπό et φωλεός, ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisqu'il veut absolument rendre compte du sens ἀπαιδεύτος. Mais son interprétation du vers 182 ne laisse d'ailleurs rien à désirer : φωλεοὺς ἔλεγον οἱ παλαιοὶ τὰ παιδευτήρια. ἀποφώλια οὖν τὰ ἀπαιδεύτα. καίτοι οὐκ ἀποφώλια εἰδὼς οὐδ' ἀπαιδεύτος ὢν, ἀλιτρός γέγονας καὶ ἡμαρτες τοῦτο εἰπών. — Je rappelle l'interprétation vulgaire : *Profecto improbus et non incallida sciens*. Ceux des anciens qui entendaient ἀλιτρός à peu près comme le rend *improbus* (maître, rusé) avaient du moins une excuse qui manquait aux modernes, c'est qu'ils lisaient

τ(ε) au lieu de γ(ε), ce qui réduisait καί, au moins en apparence, à l'état de copule. Cependant, même avec cette leçon, Porphyre maintenait à καί le sens de *quoique* : τὸ δὲ ἀμφίβολον ἐποίησεν ὁ πλεονασμὸς τοῦ τε καὶ ἑλλειψίς τοῦ περ. Au reste, l'emploi de καί pour καίπερ n'est pas rare dans la diction homérique. Nous avons vu par exemple, *Iliade*, IX, 656 : Ἐκτορα, καὶ μεμαῶτα, μάχης στήσεσθαι ὀίω.

183. Οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεύσαι, *qualem jam hunc sermonem induxisti in animum proloqui*, vu ce langage que tu as jugé à propos de (me) tenir. — Quelques anciens séparaient le vers 182 du vers 183 par un point, et non par la simple diastole ou virgule. Avec cette ponctuation, οἷον est exclamatif, et δὴ équivalent à γάρ (*etenim*, en effet). C'est l'explication que préfère Nicanor (*Scholies P*) : ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγινώσκειν βέλτιον, ἵνα θαυμασμὸν μᾶλλον παραστήσωμεν. Des deux façons le sens est au fond le même. Il y a pourtant des exemples homériques qui semblent prouver que la seconde phrase tient à la première. Hayman : « Οἷον δὴ.... ἀγορεύσαι, « this is a mere expansion of οἷ' ἀγορεύεις « of δ (IV) 611, and stands in similar « connexion with the phrase next before « it. » On se rappelle aussi le passage de l'*Iliade*, VI, 166 : τὸν δὲ ἀνακτα χόλος λάβεν, οἷον ὄκρουσεν. De même que, dans cet exemple, οἷον équivalent à διότι τοιαῦτα (*quia talia*), de même ici οἷον équivalent à *quia talem*.

184-186. Ἴστω νῦν τόδε.... On a vu cette formule de serment dans l'*Iliade*, XV, 36-38. Virgile, dans plusieurs passages de l'*Énéide*, s'est inspiré de ces trois vers. Je rappelle les imitations les plus littérales. XII, 176 : « Esto nunc Sol testis, et hæc « mihi terra vocanti. » XII, 197 : « ....Ter- « ram, mare, sidera juro. » XII, 814-815 : « Adjuro Stygii caput implacabile fontis, « Una superstitio superis quæ reddita di- « vis. » VI, 323-324 : « ....Stygiamque « paludem, Di cujus jurare timent et fal- « lere numen. »

185. Ὑδωρ. Ancienne variante, ὕδατος.

ἔρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν,  
μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.  
Ἄλλὰ τὰ μὲν νοέω καὶ φράσσομαι, ἅσθ' ἂν ἐμοί περ  
αὐτῇ μηδοίμην, ὅτε με χρεὼν τόσον ἴκοι·  
καὶ γὰρ ἐμοί νόος ἐστὶν ἐναίσιμος, οὐδέ μοι αὐτῇ  
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων.

190

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο δῖα θεάων  
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἵχνια βαῖνε θεοῖο.  
Ἴξον δὲ σπείος γλαφυρὸν θεὸς ἡδὲ καὶ ἀνὴρ·  
καὶ ῥ' ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου, ἔνθεν ἀνέστη  
Ἑρμείας· Νύμφη δ' ἐτίθει πάρα πᾶσαν ἐδωδὴν,  
ἔσθειν καὶ πίνειν, οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἔδουσιν.  
Αὐτὴ δ' ἀντίον ἴξεν Ὀδυσσεύς θείοιο·  
τῇ δὲ παρ' ἀμβροσίην δμῳαὶ καὶ νέκταρ ἔθηκαν.  
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ἐδητύος ἡδὲ ποτῆτος,  
τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε Καλυψώ, δῖα θεάων·

195

200

187. Μήτι σοι αὐτῷ.... Voyez plus haut le vers 179 et la note sur ce vers.

189. Ὅτε, *quando*, comme *si quando* : dans le cas où.

191. Ἐλεήμων. C'est le seul passage d'Homère où se trouve cet adjectif.

193-194. Θεοῖο et θεός. On a vu θεός au féminin dans l'*Iliade*, I, 516. Le mot ἀνθρώπος, générique opposé à θεός, est aussi des deux genres. En latin même, *homo* est quelquefois du féminin.

196. Ἐτίθει πάρα, c'est-à-dire παρετίθει : *apponebat*, servait; lui servit. Hérodien (*Scholies P*) : ἀναστρεπτόν τὴν πρόθεσιν. — Πᾶσαν équivalent à παντοίην : de toute sorte.

197. Ἐσθειν καὶ πίνειν, *ad comedendum et bibendum*, pour qu'il mangeât et bût. — Οἱ(α) se rapporte à l'idée générale contenue dans πᾶσαν ἐδωδὴν, qui désigne à la fois les aliments solides et les aliments liquides, comme on le voit par ἔσθειν καὶ πίνειν.

199. Παρ(ά) doit être joint à ἔθηκαν : *apposuerunt*, servirent. — Ἀμβροσίην. En sa qualité de déesse, Calypso ne peut manger que de l'ambroisie. Les anciens remar-

quaient, à ce propos, combien Homère a soin d'être fidèle au caractère et à la nature de ses personnages. On dirait en effet qu'il va au-devant des chicanes du genre de celles que lui ont intentées Zoïle et les autres enstatiques. Didyme (*Scholies P*) : πιθανῶς καὶ περὶ τροφῶν διέστειλεν, ἵνα μὴ ἐπιζητῶμεν εἰ ταῦτά προσεφέροντο. — Δμῳαί. La déesse, pour faire honneur à Ulysse, l'a servi de ses propres mains; mais, dès qu'il s'agit d'elle-même, elle se retrouve maîtresse de maison et elle se fait servir.

200. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Ce vers revient fréquemment chez Homère, car le poète fait souvent manger ses personnages. On a déjà vu ce vers plusieurs fois dans l'*Odyssée* : I, 149; IV, 67 et 218. On le reverra un plus grand nombre de fois encore.

201. Ποτῆτος. Il va sans dire que Calypso buvait du nectar.

202. Τοῖς, *inter eos*, entre eux : entre eux deux. Dans les vers analogues, τοῖς désigne plusieurs personnes, et même d'ordinaire une assemblée. Mais ce n'est pas une raison pour contester, comme on l'a



Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,  
οὔτω δὴ οἶκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,  
αὐτίκα νῦν ἐθέλεις ἰέναι; Σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπη. 205

Εἶγε μὲν εἰδείης σῆσι φρεσὶν ὅσσα τοι αἶσα  
κῆδε' ἀναπλῆσαι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι,  
ἐνθάδε κ' αὖθι μένων σὺν ἐμοὶ τόδε δῶμα φυλάσσοις,  
ἀθάνατός τ' εἴης, ἰμειρόμενός περ ἰδέσθαι  
σὴν ἄλοχον, τῆς αἰὲν ἐέλδεται ἥματα πάντα. 210

Οὐ μὲν θῆν κείνης γε χερείων εὖχομαι εἶναι,  
οὐ δέμας, οὐδὲ φυήν· ἐπεὶ οὕτως οὐδὲ ἔοικεν  
θνητὰς ἀθανάτησι δέμας καὶ εἶδος ἐρῖζειν.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·  
Πότνα θεὰ, μή μοι τόδε χῶεο· οἶδα καὶ αὐτὸς 215  
πάντα μάλ', οὔνεκα σεῖο περίφρων Πηνελόπεια

fait, qu'Homère ait pu se servir de ce pluriel à propos d'un dialogue à deux interlocuteurs. Aristarque s'est contenté de signaler ceci comme une particularité de diction; car la note qu'on lit dans les *Scholies* P est d'Aristonicus, et doit être complétée comme il suit: (ἡ διπλῇ,) ὅτι ἐνὸς πρὸς ἑνα διαλεγόμενου φησὶ, τοῖς ἄρα μύθων ἦρχε. Il y a, VII, 47, un exemple pareil à celui-ci.

204. Οὔτω δὴ, *siccine*, ainsi donc. Voyez le vers II, 158 de l'*Illiade*, qui est identique à celui-ci, et où le sens de οὔτω δὴ est nettement déterminé par l'exclamation ὦ πόποι du vers précédent. Nicanor (*Scholies* B et E) : προσήκται δὲ ὁ λόγος ἐν ἐπερωτήσει.

205. Αὐτίκα νῦν. Calypso fait allusion, selon Didyme (*Scholies* B et E), au mauvais temps qu'il fait sur la mer : ἔχουν ἐν χειρῶ χειμῶνος. Cette note, qu'on mêle à celle de Nicanor sur le mouvement de la phrase, s'applique très-mal au vers 204, et ne convient qu'ici. Voyez les observations de Didyme sur le vers 171. — Καὶ ἔμπε, *etiam omniino*, c'est-à-dire *nilominus* : néanmoins; malgré le chagrin que me cause ton départ. Apollonius : ἔμπε· ποτὲ μὲν δμας, σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπε· ποτὲ δὲ ἐπὶ τοῦ ὁμοίως ἢ ἐπίστ.

216. Εἶγε μὲν. Bekker, εἰ μὴν, correction amenée par son digamma, car il écrit

Φειδείης. — Τοι, *tibi*, à toi. — Αἶσα, sous-entendu ἐστὶ : *fatale est*, il est absolument inévitable.

207. Ἀναπλῆσαι. Ancienne variante, ἀνατλήναι. La vulgate est bien préférable. Le malheur sera pour Ulysse comme une coupe qu'il lui faudra remplir jusqu'aux bords. Cette image correspond à l'expression moderne *vider la coupe du malheur*; car on ne remplit une coupe que pour la vider ensuite.

208. Σὺν ἐμοί, *vulgo* παρ' ἐμοί. Farn, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon de la paradose alexandrine, leçon attestée par Didyme et par Nicanor. Didyme (*Scholies* M) : σὺν ἐμοί ὧς, οὐ παρ' ἐμοί. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ σὺν ἐμοί τοῖς ἐξῆς συναπτεόν, ἐπὶ δὲ τὸ φυλάσσοις βραχὺ διασπαστέον. — Τόδε δῶμα φυλάσσοις, tu garderais cette demeure : tu resterais toujours ici.

212. Οὐ δέμας, οὐδὲ φυήν. Agamemnon s'est servi des mêmes termes en parlant de Chryséïs comparée à Clytemnestre, *Illiade*, I, 445.

216. Οὔνεκα équivalent à ὅτι : *quod*, que. Bothe : « Ita loquuntur per ellipsin » pro οὐ (hoc est τούτου) ἔνεκα ὧς, « quasi dicas ἀσυνῶς : *novi ipse omnia propter hoc, te inferior est, pro quod te inferior est; cujusmodi etiam ratio est* » τοῦ ὅτι, hoc est ὅτι. »

εἶδος ἀκινδοντέρη μέγεθος τ' εἰσάντα ιδέσθαι·  
ἢ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως.

Ἄλλὰ καὶ ὥς ἐθέλω καὶ ἐέλδομαι ἥματα πάντα  
οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ιδέσθαι. 220

Εἰ δ' αὖ τις ῥαίησι θεῶν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,  
τλήσομαι ἐν στήθεσιν ἔχων ταλαπενθέα θυμόν·  
ἤδη γὰρ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα  
κύμασι καὶ πολέμῳ· μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.

Ὡς ἔφατ'· ἥελιος δ' ἄρ' ἔδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν· 225  
ἐλθόντες δ' ἄρα τώγε μυχῶ σπείους γλαφυροῖο  
τερπέσθην φιλότῃτι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
αὐτίχ' ὁ μὲν χλαῖνάν τε χιτῶνά τε ἔννυτ' Ὀδυσσεύς·  
αὕτῃ δ' ἀργύρεον φᾶρος μέγα ἔννυτο Νύμφη, 230

217. Ἀκινδοντέρη, *deterior*, moins distinguée. — D'après la tradition des plus anciens commentateurs d'Homère, le mot ἀκινδός signifie proprement *faible*. Les Alexandrins l'expliquent par *vil*, ce qui est au fond le même sens. Didyme (*Scholies* M et V) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι, ἀσθενεστέρα, οἱ δὲ, εὐτελεστέρα. καὶ γὰρ ἐν ἄλλοις (*Odyssee*, XVIII, 130), Οὐδὲν ἀκινδονότερον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο, ἀντὶ τοῦ εὐτελεστέρον. νῦν δὲ οἱ γλωσσογράφοι ἀπέδωσαν αὐτὸ ἀσθενεστέρα ν. — Homère n'a jamais employé que le comparatif de ἀκινδός, et encore dans l'*Odyssee* seulement. Bothe propose pour étymologie à privatif et κεδνός : *non bonus*, c'est-à-dire *malus*, *pravus*, etc.; ce qui est certainement l'idée contenue dans ἀκινδός. — Εἰσάντα. Ancienne variante. εἰς σῶμα, ou, suivant Porson, εἰς ὦπα, qui est la leçon d'Eustathe. La leçon d'Aristarque, dans les *Scholies* H et P, est donnée en deux mots, εἰς ἅντα. La Roche est le seul éditeur qui ait admis cette orthographe, laquelle n'est probablement qu'une fantaisie de Byzantin. Si on lit en deux mots, εἰς doit être joint au verbe : εἰσι-έσθαι ἅντα. Des deux façons le sens est le même.

224. Εἰ δ' αὖ τις ῥαίησι. On a vu, I, 168, εἰ avec le subjonctif, leçon reconnue légitime par les Alexandrins. La correction proposée, ἄν au lieu de αὖ, est donc inu-

tile, et la variante plus ou moins ancienne ῥαίσειε n'est elle-même qu'une correction que rien n'exigeait. Quant à αὖ, le contexte prouve que ce n'est point, quoi qu'on en ait dit, un mot parasite. Ulysse a beaucoup et longtemps souffert par suite de haines divines; il montrera le même courage qu'autrefois, s'il lui faut *derechef* subir les coups de quelque dieu.

223. Πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα, *vulgo* πολλ' ἔπαθον καὶ πολλ' ἐμόγησα. Je rétablis, comme Bekker, Ameis et La Roche, la leçon d'Aristarque.

224. Μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω. Construisez : καὶ τόδε γενέσθω μετὰ τοῖσι.

226-227. Ἐλθόντες et μένοντες. Le duel, chez Homère, s'accorde régulièrement avec le pluriel, et non pas seulement pour les besoins de la versification. Aussi la leçon μένοντε, adoptée par plusieurs éditeurs, n'est-elle qu'une mauvaise correction de scribe byzantin.

230. Φᾶρος. Ce mot est un terme général qui désigne toute grande pièce d'étoffe. On l'a vu, II, 97, dans le sens de linceul. Il signifie ordinairement un manteau d'homme. Appliqué au vêtement de dessus que portaient les femmes, il est synonyme de πέπλος. Didyme (*Scholies* P) : ἐνήλλαξε τὴν τάξιν, ὅτι κοινότερον νῦν τὸν πέπλον φᾶρος εἶρηκεν. Cet usage par-

λεπτὸν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἱξυῖ  
καλὴν, χρυσεῖην· κεφαλῇ δ' ἐφύπερθε καλύπτρην·  
καὶ τότε Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μήδετο πομπήν.

Δῶκε μὲν οἱ πέλεκυν μέγαν, ἄρμενον ἐν παλάμησιν,  
χάλκεον, ἀμφοτέρωθεν ἀκαχμένον· αὐτὰρ ἐν αὐτῷ  
στειλειὸν περικαλλές ἐλάϊνον, εὖ ἐναρηρός·

235

δῶκε δ' ἔπειτα σκέπαρνον εὐξοον· ἦρχε δ' ὁδοῖο  
νήσου ἐπ' ἐσχατιῆς, ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,  
κλήθρη τ' αἰγειρός τ' ἐλάτη τ' ἦν οὐρανομήκης,  
αὔα πάλαι, περίκηλα, τὰ οἱ πλώοιεν ἐλαφρῶς.

240

Αὐτὰρ ἐπειδὴ δεῖξ' ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,

ticulier de φᾶρος ne se trouve qu'ici, et X, 543. où le vers est répété.

232. Ἐφύπερθε, *vulgo* ἐπέθηκε, comme au vers X, 545. La vulgate paraît n'être qu'une correction imaginée pour donner plus de précision au style. Cependant les anciens préféraient généralement cette leçon à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : αἱ Ἀριστάρχου, ἐφύπερθε· αἱ εἰκαιότεραι, ἐπέθηκε. Voyez la note des vers X, 543-545.

234. Δῶκε μὲν οἱ. La leçon δῶχέν οἱ est une correction toute récente, imaginée par ceux qui croient que οἱ avait le digamma. Elle n'est autorisée par aucun témoignage antique, ni par aucun des manuscrits; et δῶκε δ(έ), vers 235, ne laisse guère de doute sur la légitimité de δῶκε μὲν. — Ἄρμενον ἐν παλάμησιν, *habilem in manibus*, bien maniable. Voyez la note du vers XVIII, 600 de l'*Iliade*. Quelques-uns rapportent, mais à tort, ἐν παλάμησιν à δῶκε.

236. Στειλειόν, en prose στελεός : un manche. Hérodien (*Scholies* P et Q) admet qu'on peut sous-entendre indifféremment ἦν ou ἔδωκε. Mais αὐτὰρ ἐν αὐτῷ appelle presque de toute nécessité le verbe substantif.

237. Σκέπαρνον. Les deux consonnes σχ, au commencement d'un mot, ne font point position, et laissent à la brève qui précède sa quantité naturelle. Voyez la note sur πεδίον.... Σκαμάνδριον, *Iliade*, II, 465. Là où on la trouve longue, elle ne l'est devenue que par le fait de la cé-

sure, et non par l'influence des deux consonnes.

240. Αὔα πάλαι,... Il n'y a aucune contradiction, quoi qu'on en ait dit, entre ceci et l'idée de végétation exprimée par πεφύκει. Parmi les arbres qui *avaient poussé* dans l'endroit où Calypso mène Ulysse, il y en a qui sont secs comme il y en a qui sont verts. C'est des premiers qu'il est question ici. Ulysse n'a que faire des autres. — Non-seulement le vers 240 n'est pas un de ceux qu'Aristarque avait obélisés, mais il est un de ceux sur lesquels nous avons le plus de documents antiques, les uns relatifs à αὔα, les autres relatifs à περίκηλα. Ceux-ci sont les plus importants. *Scholies* P : Ἀρίσταρχος, ὥσπερ ξηρὰ ἐκδεχόμενος, τὰ περικεκαυμένα ὑπὸ ἡλίου. Χρύσιππος δὲ διήρει, περὶ κῆλα, περισσῶς ξηρὰ. *Scholies* E, P et Q : διχῶς, περίκηλα καὶ περὶ κῆλα, περισσῶς κεκαυμένα ὑπὸ ἡλίου, οὐκέτι θάλλοντα οὐδὲ ὑγρά. Ces deux notes proviennent certainement du commentaire de Didyme. Apollonius : περισσῶς ξηρὰ. Eustathe : περισσῶς κατεσκληκότα, ἢ ἄγαν ἐπιτήδεια εἰς τὸ κῆαι, καὶ εἰσι ταῦτά τὰ αὔα πάλαι καὶ τὸ περίκηλα. En effet κᾶλον ou κῆλον, sous-entendu ξύλον, signifie du bois sec, du bois bon à brûler, et il se rattache au verbe καίω.

241-242. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Bothe fait sur ces deux vers les observations critiques que voici : « Aut nihil ego sentio, aut hic « turbatum est; neque id uno modo. Nam

ἡ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψῶ, διὰ θεάων.

Αὐτὰρ ὁ τάμνετο δοῦρα· θοῶς δέ οἱ ἦνυτο ἔργον.

Εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα, πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ,

ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἴθυνεν.

245

Τόρρα δ' ἐνείκε τέρετρα Καλυψῶ, διὰ θεάων·

τέτρηθεν δ' ἄρα πάντα καὶ ἤρμοσεν ἀλλήλοισιν·

« ista ὅτι.... πεφύκει habenda sunt pro  
« interpretatione, quæ ex margine irrep-  
« sit; metricus autem nescio quis male  
« feriat addidit αὐτὰρ et διὰ θεάων,  
« itaque ex uno versu, eoque eleganti,  
« effecit duo inertes, tali dignos artifices.  
« Placuerunt tamen isti versus librariis,  
« qui et centies legissent apud Homerum  
« αὐτὰρ ἐπειδὴ, et sæpius hoc ipso loco  
« illud Καλυψῶ, διὰ θεάων, quorumque  
« sensus ita occalluisset, ut vel insipidam  
« repetitionem verborum ὅτι.... πεφύκει  
« tolerabilem esse judicarent. Scilicet hoc,  
« opinor, dixit poeta : Ἐπειδὴ δεῖξ', ἡ  
« μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψῶ· Αὐτὰρ ὁ  
« τάμνετο, etc. Asyndeton aptum rei ac-  
« celerandæ; ἐπειδὴ primo versu positum,  
« ut φ (XXI) 25, *Iliade*, χ (XXII) 379,  
« ψ (XXIII) 2; Καλυψῶ per se dictum  
« est, epitheto adjecto nullo, ut η (VII)  
« 260. » Ce sont là de pures chicanes;  
et la correction proposée est détestable.  
Aussi les éditeurs qui sont venus après  
Bothe n'ont-ils tenu aucun compte de son  
opinion. Tout ce qu'on peut dire contre  
les vers 244-245, c'est qu'il ne nous reste,  
à leur sujet, aucun document alexandrin.  
Ils n'en sont pas pour cela plus mauvais,  
ni moins bien à leur place.

242. Ἡ.... Καλυψῶ, elle, (à savoir)  
Calypso.

244. Εἴκοσι.... πάντα, vingt en tout,  
c'est-à-dire au nombre de vingt. Voyez les  
vers de l'*Iliade* VII, 464 et XVIII, 373.  
— Πελέκκησεν, il dégrossit. Ulysse se sert  
de la hache à long manche pour ébrancher  
les arbres et leur donner la première façon.  
— Χαλκῷ c'est-à-dire τῷ πελέκει, et non  
point τῷ σκεπάρνῳ. La doloire, simple  
ou double (besaiguë), ne sert qu'à aplanir  
les surfaces ébauchées à la hache.

245. Ξέσσε, il polit, c'est-à-dire il aplanit  
avec la doloire (τῷ σκεπάρνῳ). La  
traduction exacte est *dolavit*, et non *lævi-*  
*gavit*; car Ulysse ne se sert point du ra-  
bot. — Ἐπὶ στάθμην, au cordeau. Voyez

la note sur στάθμη, *Iliade*, XV, 410.  
L'explication de Didyme se retrouve ici  
deux fois dans les *Scholies*, mais en sub-  
stance seulement. *Scholies* P, Q et V :  
ὑπομεμιλτωμένον σχοινίον. *Scholies* P et  
V : τεκτονικὴν σπάρτον.

246. Τόρρα, *interca*, pendant ce temps,  
c'est-à-dire tandis qu'il était occupé à cette  
besogne. — Τέρετρα, *terebras*, des tariè-  
res. C'est là du moins le sens propre. Mais  
Ulysse va se servir de clous, et Homère  
ne dit pas que Calypso ait apporté des  
clous. On doit donc prendre le pluriel  
τέρετρα dans l'acception étymologique :  
tout ce qui sert à percer le bois. De cette  
façon, Calypso a apporté tout à la fois et  
des tarières et des clous. Didyme (*Scholies*  
V) : τέρετρα· πάντα τὰ διατρῆσαι ἐυνά-  
μυνα, γομφωτήρια καὶ τρύπανα.

247-248. Τέτρηθεν ὁ ἄρα πάντα.... Ces  
deux vers, selon Aristophane de Byzance,  
signifient l'un et l'autre la même chose, et ils  
avaient été marqués, par ce critique, le pre-  
mier du sigma, le second de l'antisigma. Di-  
dyme (*Scholies* B, P et Q) : Ἀριστοφάνης  
τὸ αὐτὸ ᾤετο περιέχειν ἄμφω. διὸ τῷ  
μὲν σίγμα, τῷ δὲ ἀντίσιγμα ἐπιτίθησιν.  
Je crois que les deux signes d'Aristophane  
servaient purement et simplement à constater  
la tautologie; mais on peut soutenir  
qu'ils laissaient l'option au lecteur entre  
les deux vers, et qu'Aristophane était d'a-  
vis de supprimer ou l'un ou l'autre. En  
effet, nous n'avons aucun renseignement  
sur la signification précise du sigma et de  
l'antisigma employés par le prédécesseur  
d'Aristarque. Voyez le tome II de l'*Iliade*,  
page 532. Quoi qu'il en soit, Aristophane  
se trompait sur le fond des choses. Aris-  
tarque montre parfaitement qu'il n'y a  
point tautologie, et que le travail exprimé  
au vers 248 est l'achèvement nécessaire de  
celui qui s'est fait au vers 247, et non une  
opération identique. Didyme (*Scholies* B,  
H, M, P, Q et T) : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος φησι  
διὰ τοῦ πρώτου τὸ μὲν τέλειον τῆς ἀρ-

γόμενοι δ' ἄρα τήνγε καὶ ἀρμονίῃσιν ἄρασεν.

Ὅσον τίς τ' ἔδαφος νηὸς τορνώσεται ἀνήρ,

φορτίδος εὐρείης, εὖ εἰδὼς τεκτοσυνάων,

250

τόσον ἐπ' εὐρεῖαν σχεδὴν ποιήσατ' Ὀδυσσεύς.

Ἴκρια δὲ στήσας, ἀραρὼν θαμέσι σταμίνεσσιν,

μογῆς μὴ εἶναι, ἀλλ', ὥς ἂν τις εἰποι, ἀρμόζοντα κατεσκεύασε, καὶ πρὸς ἄλληλα συγκαταγαγὼν ἐσχέψατο εἰ ἀρμόζει ἀλλήλοις. τῷ δὲ ἐξῆς συνέκλεισε καὶ κατεγόμεωσε. διὰ γὰρ τοῦ ἄρασσε τὸ τέλος τῆς ἀρμογῆς παρέστηκε. — 247. Πάντα, sous-entendu δούρατα ou δοῦρα : toutes les poutres.

248. Γόμενοι. Il s'agit de vrais clous, ou, si l'on veut, de chevilles de métal, qu'Ulysse enfonce dans les trous percés à la tarière. Voyez plus haut, vers 246, la note sur τέτρα. Cependant quelques anciens prenaient le mot γόμενοι dans une acception générale, comme indiquant tout ce qui sert à lier des pièces de bois ensemble, et à en faire une charpente. *Scholies V* : οἱ ἀρμόζονται τὰ ξύλα πρὸς ἄλληλα. ἢ πασσάλοις, ἢ πλατέσιν ἐπιούροις, ἢ σφήναις. La paraphrase d'Aristarque, συνέκλεισε καὶ κατεγόμεωσε, confirme l'explication qui sort naturellement de la note de Didyme sur τέτρα. Aristarque n'a pu entendre συνεγόμεωσε qu'au sens vulgaire, ce qui exclut les traverses, les coins, les pieux, et même les chevilles de bois. — Τήνγε, c'est-à-dire σχεδὴν : le radeau. — Ἀρμονίῃσιν (*compagibus*) doit être joint, dans l'explication, à γόμενοι. C'est un ἐν διὰ δυοῖν. *Par des clous et par un assemblage* signifie *en assemblant les poutres avec des clous*. — Ἄρασεν, il martela. La vulgate ἀρηρεν a été abandonnée par tous les éditeurs récents, même par Dindorf, qui l'avait encore maintenue dans l'Homère-Didot. En effet ἀρηρεν, d'après tous les exemples homériques, est intransitif, et la traduction *coagmentavit* ne saurait être exacte. Cette leçon est ancienne, car on la trouve dans Apollonius, et non pas seulement dans Eustathe. Elle n'en est pas meilleure; et ἤρμοσε, quoi qu'en dise Apollonius, n'est qu'un équivalent arbitraire de ἀρηρεν, ou, comme on écrivait aussi, ἄραρεν, de ἀρήρει. Au contraire, ἄρασεν est tout à fait le mot propre, dès qu'il s'agit de clous à enfoncer. Es-

chyle, *Prométhée*, vers 58 : ἄρασε μᾶλλον, σφίγγε. — Apollonius donne aussi ἄρασεν, mais il a eu tort de ne l'avoir point préféré. Je remarque d'ailleurs qu'Homère, ayant mentionné les clous apportés par Calypso, avait dit par là même qu'Ulysse serait pourvu d'un marteau.

249. Ἐδαφος νηός, la partie fondamentale d'un navire, c'est-à-dire une carène. Didyme (*Scholies H, Q, T et V*) : τὸ κατώτατον κύτος τῆς νηός, ἣν νῦν καλοῦσι γάστραν. Le mot propre d'Homère, pour désigner la carène, est τρόπις. Voyez plus haut, vers 130. — Τορνώσεται est au subjonctif, pour τορνώσεται : a arrondi; arrondit. Didyme (*Scholies B, E, P, Q et T*) : περιγράφεται καὶ περιορίζεται, ὡς ἐπὶ τοῦ τορνώσαντο δὲ σῆμα (*Iliade*, XXIII, 255). — Quelques-uns regardent τορνώσεται comme un futur de l'indicatif.

250. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηός. Voyez les vers IX, 322-323.

251. Τόσον ἐπ(ί) pour ἐπὶ τόσον : *in tantum*, en dimension pareille. — Ποιήσατ(ο). Ancienne variante, τορνώσατο.

252. Ἴκρια, *tabulata*, un tillac. Il s'agit de l'estrade de la poupe, sur laquelle se tenait debout le pilote, pour manœuvrer le gouvernail. Eustathe : τό τε ἐπὶ πρύμνης κατάστρωμα, ἐφ' οὗ ὁ κυβερνήτης ἵκνεται, ὡς καὶ ἡ Ἰλιάς (XV, 676) δηλοῖ. — Les *Scholies E* expliquent Ἴκρια comme si le radeau d'Ulysse était un navire entièrement ponté : τὰ ἐπιτεταμένα ξύλα ἀπὸ πρύμνης ἕως πρύρας. Mais cette explication serait encore fautive, même avec un navire proprement dit. Il n'y avait pas, au temps d'Homère, de navire entièrement ponté. L'avant et l'arrière avaient chacun leur tillac; mais le milieu était ouvert, et c'est là qu'étaient établis les bancs de rameurs. Voyez la note sur le passage allégué par Eustathe. Ulysse, qui sera seul sur son radeau, n'a que faire d'un tillac de proue, c'est-à-dire d'une estrade destinée aux chefs et aux passagers. — Quant à l'étymologie donnée par Eustathe,

ποίει· ἀτὰρ μακρῆσιν ἐπηγκενίδεσσι τελεύτα.

Ἐν δ' ἱστὸν ποίει καὶ ἐπίκριον ἄρμενον αὐτῷ·

πρὸς δ' ἄρα πηδάλιον ποιήσατο, ὄφρ' ἰθύνοι.

255

Φράξε δέ μιν ῥίπεσσι διαμπερές οἰσύνησιν,

κύματος εἴλαρ ἔμεν· πολλήν δ' ἐπεχεύατο ὕλην.

on la trouve deux fois dans les *Scholies*, et elle provient du commentaire de Didyme; mais elle n'a d'autre raison qu'une trompeuse apparence. Curtius rapporte ἱκρία (*Verschlag, Gerüst, Verdeck*) à la racine ἱκ, latin *ic*, qui contient l'idée de frapper (*ico, ictus*); et en effet, c'est en frappant qu'on rapproche et qu'on assemble les madriers, qu'on en fait une charpente, une estrade, un tillac. — Σταμίνεσιν, *trabibus*, au moyen de poutres. Ce sont les bois debout, les membrures qui soutiennent le plancher suspendu, l'estrade du pilote, le tillac. Didyme (*Scholies B, E, H, Q et V*) : σταμίνεσσι δὲ τοῖς ἐπιμηκέσι ξύλοις καὶ στήμονος τάξιν ἐπέχουσιν, ἃ παρατίθεται τοῖς ἱκρίοις ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν πρὸς τὸ ἐστάναι· ἢ τοῖς ὀρθοῖς ξύλοις, οἷς τὰ πηδάλια πῆσσεται. La deuxième explication est insuffisante; car les pièces de bois auxquelles est fixé le gouvernail ne sont qu'une portion de la charpente totale du tillac.

253. Ποίει, c'est-à-dire ἐποίει : *faciebat, ou fecit*, il fit. Même dans la langue ordinaire, on mettait l'imparfait pour désigner l'exécution des œuvres d'art. Les statues qui ont une inscription portent toutes, *un tel faisait* (ἐποίει). — Μακρῆσιν ἐπηγκενίδεσσι, par de longs madriers, c'est-à-dire en posant un plancher sur les bois debout. Didyme (*Scholies B, E, H, P, Q et T*) : ταῖς διατεταμέναις σανίσι, κατὰ μετάθεσιν τοῦ ν, οἶον ἐπενδοκίδεσσι, ταῖς ἐπικειμέναις δοχοῖς. L'étymologie est plus que douteuse, mais le sens est incontestable. Apollonius : τῆς σχεδίας τὰ διηνεκῇ ξύλα. — Le mot ἐπηγκενίς paraît dérivé du verbe ἐπενέγκω. *Scholies B, E, H, P, Q et T* : τὸ δ' ἐπηγκενίς οὕτω σηματίζει ὁ Ἀπολλώνιος· ἐνέγκω, ἐπενεγκίς, καὶ ἐν ὑπερβιθασμῷ καὶ ἐκτάσει ἐπηνεγκίς καὶ ἐπηγκενίς. Cette étymologie a été reproduite par l'auteur du *Grand Étymologique* et par Eustathe. Curtius, *Racine énech*, ne la repousse point. — Au lieu de ἐπηγκενίδεσσι, Rhianus écrivait

ἐπητανίδεσσι, correction uniquement destinée à mieux faire ressortir le sens. Didyme (*Scholies P*) : ἐπηγκενίδεσσι. οὕτως Ἀρίσταρχος. Ῥιανὸς δὲ, ἐπητανίδεσσι· ἡγουν ταῖς μακραις καὶ ἐπεκτεταμέναις. Sous-entendez σανίσι, comme il faut le sous-entendre pour rendre compte de ἐπηγκενίδεσσι lui-même.

254. Ἐν, dedans : dans le radeau. — Ἐπίκριον, *antennam*, une vergue. Didyme (*Scholies P, Q et V*) : τὴν κεραίαν, τὸ πλάγιον ξύλον τοῦ ἱστοῦ, ᾧ προσδέδεται τὸ ἄρμενον (la voile).

255. Πρὸς δ(έ), expression adverbiale : et en outre. — Ποιήσατο dans le sens propre : *sibi fecit*, et non pas simplement *fecit*. C'est lui-même qui manœuvrera ce gouvernail. — Ὅφρ' ἰθύνοι, sous-entendu σχεδίην, τὴν σχεδίαν.

256. Ῥίπεσσι.... οἰσύνησιν, *cratibus vimineis*, avec des claies d'osier. Le mot ῥίψ signifie proprement une brindille : jonc, roseau, osier, ou toute autre tige mince. Le pluriel indique un assemblage de pareilles tiges, par conséquent une claie, des claies. Didyme (*Scholies B, E, Q et T*) : ψιαθώδεσι πλέγμασι. ἱμαντῶδες δὲ φυτὸν ἢ οἰσύα, θρύψ ὁμοία. γίνεται δὲ (le sujet est τὸ ῥίπεσσι) ἀπὸ τοῦ ῥίπτω. L'étymologie proposée par Didyme n'est point exacte; car ῥίπτω se rattache à la racine ῥεπ ou ῥρεπ, et ῥίψ à la racine ῥιπ. Curtius rapproche de ῥίψ le latin *scirpus*, qui a un sens analogue.

257. Ἐυεν, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : *ut essent*, pour qu'elles fussent. — Ὑλην, du lest. *Scholies V* : ἐρεισμα τῆς σχεδίας. Le mot ὕλη est ici dans un sens très-général; car on ne peut pas supposer qu'Ulysse ait lesté son radeau uniquement avec des troncs d'arbres ou des branchages. C'est déjà l'équivalent de *matière*, de *matériaux*, sens où on le rencontre si souvent dans la langue ordinaire. Didyme (*Scholies B, E, P, Q et T*) : ξύλα, λίθους, ψάμμον, πρὸς τὸ μὴ εὐρίπιστον εἶναι τοῖς πνεύμασιν, ἐλαφρὰν οὖσαν.

Τίτρεν δὲ ὑπὲρ ἔνεον Κλυμένη, ὡς θέλοντι,  
 ἵστια πηρώσθηκε· ἵ ὃ εἰ πηρώσεται καὶ τῇ.  
 Ἐν δ' ἵστιας τε κλύας τε πύλας· ἐνέηται ἐν πυτῇ· 260  
 ἡσπιδόσσι δ' ἵη τήν τε κτερούσῃ εἰς ἡλὸν ἄκρον.  
 Τέτρετον ἥμας ἔτη, καὶ τῷ πέλεστο ἵππον·  
 τῷ δ' ἵη πέπτον πέπτον· ἐπὶ τήν τε ἡλὸν ὡς Κλυμένη,  
 εἵματα· ἡμάρτοισι θάσκεα, καὶ λίσσονται.  
 Ἐν δὲ αἰ ἡσίοι ἔβηκε θεὰ μέλινος εἴκας 265  
 τῷ ἔπεροι, ἔπεροι δ' ὕψους μέγιστον· ἐν δὲ καὶ ἦν

254. Φάρος(α), des étouffes, c'est-à-dire de la voile. Voyez plus haut la note du vers 234.

258. Τίτρεν πηρώσθηκε, et nisi vela conficeret, pour s'en faire des voiles, ou une voile. Voyez plus haut, vers 257, la note sur ἵησι, et, vers 255, la note sur πηρώσθη. — Καὶ τῇ, et illa, elles aussi : les voiles (ou la voile) comme le reste.

260. Τίτρεν, les deux cordages qui suspendent la vergue par ses deux bouts; κλύας, les cordages qui servent à hisser ou à carguer la voile; πύλας, les deux boulines. Didyme Scholies B, E, H, P, Q et T : τα δύο εἰς ἅρπον ἐκτείναντες τοῦ κερκίος δύο σχοινία δι' ὧν μετέχεται τὸ κέρως ὁ κέρως καλαῖ. καλῶν; δέ, τὰ ἐν μέσῳ τοῦ κερκίος ἀνέχοντα καὶ κατέχοντα τὸ ἄρμενον. καλῶν; δέ, τὰ κάτω ἐκτείναντες δύο σχοινία πρὸς κέρωσιν καὶ πύλων ἀναδεδραγόντες τὸ ἄρμενον. Ces explications se retrouvent sous plusieurs formes, soit dans les mêmes Scholies, soit dans les Scholies H et V, mais avec des suppressions ou des additions peu intelligentes. Ainsi les Scholies P, Q et V enregistrent l'opinion de ceux qui faisaient de πύλας les câbles du mât : οἷς συνέχεται ἅπαρ κέρωσιν; καὶ κέρωσιν ὁ ἵστος. Mais ces deux câbles se nommaient πρότοναι. Voyez, *Iliade*, I, 434, la note sur πρότοναισιν. Même en latin, les deux boulines s'appellent les pieds de la voile : *pedes*. Si Homère avait voulu parler des câbles du mât, il en aurait parlé au vers 254. Mais il n'y avait aucune nécessité pour lui de le faire. Dès que le radeau d'Ulysse a un mât, on est bien sûr que ce mât est assujéti par des câbles. Les πρότοναι sont sous-entendus.

— Ἐν πυτῇ, c'est-à-dire ἐν σχεδίῳ, ἐν τῇ σχεδίῳ.

261. Ἰήντε, c'est-à-dire σχεδίων, τὴν σχεδίαν.

262. Τέτρετον ἥμας ἔτη.... Nous sommes ici en plein merveilleux. L'ouvrage qu'Homère vient de décrire n'a pas pu être accompli en quatre jours par un homme seul. Il est même difficile de croire qu'un homme seul ait suffi pour mettre à flot un radeau formé de poutres et chargé d'un lent poids. Quelle que fût l'adresse d'Ulysse et sa prodigieuse vigueur, tout cela dépasse les limites de la vraisemblance. Mais rien n'empêche de supposer que le héros a été assisté, durant ses quatre jours de travail, par quelque puissance divine. — Τῷ équivalent à ὑπὸ τοῦ : par lui; par Ulysse.

263. Τῷ.... πέμπτῳ, sous-entendu ἥμας : le cinquième jour. Il n'y a aucun inconvénient à négliger τῷ dans la traduction; mais l'expression signifie, en réalité, *illo die, scilicet quinto*. Voyez la note du vers I, 54 de l'*Iliade*. — Πέμπτῳ πέμπτῃ. Les Grecs ont eu de tout temps le goût des alitérations. Cependant elles sont assez rares dans Homère, pour que celle-ci ait été signalée, au passage, par les Alexandrins que compile Eustathe.

264. Ἀπριέτασιν..., καὶ λούσουσιν. Il y a hystérologie; car on ne s'habille qu'après être sorti du bain.

266. Μέγαν. Cette outre, d'après les habitudes consacrées dans le mélange de l'eau avec le vin, devait être le triple de la première. Didyme (Scholies P et T) : μέγαν· διὰ τὸ τριπλασίον τοῦ οἴνου εἶναι εἶναι. — Ἐν, c'est-à-dire ἐνέθηκα. — Ἦα,



κωρύκῳ· ἐν δέ οἱ ὄψα τίθει μενεικέα πολλά·  
 οὔρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιαρὸν τε.  
 Γηθόσυνος δ' οὔρῳ πέτασ' ἰστία δῖος Ὀδυσσεύς.  
 Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ ἰθύνετο τεχνηέντως, 270  
 ἥμενος· οὐδέ οἱ ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν,  
 Πληϊάδας τ' ἐσορῶντι καὶ ὄψε δύνοντα Βοώτην,  
 Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπὶ κλησὶν καλέουσιν,  
 ἥ τ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ὠρίωνα δοκεύει,  
 εἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο· 275  
 τὴν γὰρ δὴ μιν ἄνωγε Καλυψὼ, δῖα θεάων,  
 ποντοπορευέμεναι ἐπ' ἀριστερά χεῖρός ἔχοντα.  
 Ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέεν ἤματα ποντοπορεύων·  
 ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σκιδέοντα

c'est-à-dire *ἥια* : *viatica*, des provisions de bouche pour le voyage. La plupart des manuscrits donnent *ἥια*, écriture adoptée autrefois par tous les éditeurs, et que La Roche seul de nos jours a conservée. Avec cette leçon, le vers est hypermètre. Mais il suffit de se souvenir que le mot, dans l'alphabet de seize lettres, était EA, E représentant à la fois ε, η, ει, εἰ, η et ηἰ, pour comprendre qu'on le lisait, selon le besoin, dissyllabe ou trissyllabe, et que *ἥια* est une orthographe aussi légitime que *ἥια*.

267. Κωρύκῳ, dans un sac de peau. Apollonius : κωρύκῳ· θυλάκῳ. Hésychius : κώρυκος, θυλάκιον. ἔστι δὲ δερμάτινον ἄγγειον, ὁμοιον ἀσκή. *Scholies* B et E : οἶονεὶ κώρυκός τις ὢν, παρὰ τὸ κωρεῖν, καὶ κώρυκος. σημαίνει δὲ τὸν θυλάκον.

268. Ἀπήμονα, *innocuum*, non nuisible, c'est-à-dire favorable.

269. Γηθόσυνος.... Voyez Virgile, *Énéide*, I, 36.

270-275. Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ.... Ces vers ont été imités par Virgile, *Énéide*, V, 862-863 et III, 513-517.

272. Πληϊάδας τ' ἐσορῶντι. Porphyre, Πληϊάδας εἰσορόωντι. Aristarque paraît avoir écrit d'abord Πληϊάδας τε ὁρῶντι ou τ' ὁρῶντι, puis s'être fixé à la leçon qui est devenue notre vulgate; mais on n'a rien d'assuré à ce sujet, car la note de Didyme (*Scholies* H) sur les deux leçons d'A-

ristarque est mutilée, et n'a conservé que la formule διχῶς αἰ Ἀριστάρχου. Quelques anciens mettaient le participe à l'accusatif, ἐσορῶντα, ὁρόωντα. Mais cette licence grammaticale était tout à fait gratuite. La Roche : « Restat ut τε ὁρῶντι, quod exhibent IN, vel τ' ὁρόωντι in altera Aristarchi scriptum fuisse statuamus; nam « de accusativo hoc loco cogitari non potest, quamvis eum praeunte dativo ab Aristarcho admissum esse sciamus. »

273-275. Ἄρκτον θ', ἣν καὶ.... Voyez les vers XVIII, 487-489 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers.

276. Τὴν (elle, la Grande-Ourse) dépend du participe ἔχοντα.

277. Ἑπ' ἀριστερά χεῖρός équivalent à ἐπὶ ἀριστεράν χεῖρα. Ulysse va d'occident en orient. — Χεῖρός. Ancienne variante, νηός. Cette leçon ne change rien au sens, car la gauche du navire est la gauche du pilote à la barre du gouvernail.

279. Ὀκτωκαιδεκάτῃ. On a déjà vu, dans l'*Iliade*, XXI, 46, le féminin δυωδεκάτῃ après le neutre ἤματα. Voyez la note sur ce passage. — On ne peut guère calculer le chemin que parcourait Ulysse en un jour de navigation. Il est pourtant manifeste, d'après ceci, qu'Ulysse a fait une très-longue route, et que, s'il faut chercher quelque part Ogygie, ce n'est pas dans le voisinage des côtes de l'Italie méridionale.

γαίης Φαιήκων, ὅθι τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ ·  
εἶσατο δ', ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἡεροειδέϊ πόντῳ.

280

Τὸν δ' ἐξ Αἰθιοπῶν ἀνιὼν κρείων Ἐνοσίχθων

280. Ὅθι τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ, là où (ces montagnes) étaient le plus proche de lui, c'est-à-dire celles des montagnes qui n'étaient pas trop loin pour être hors de vue. La traduction vulgaire, *qua proximum erat illi*, ne donne aucun sens raisonnable, tandis qu'en faisant de ἄγχιστον un adverbe, et en rapportant πέλεν à ὄρεα, toute difficulté disparaît. Hayman : « Where « they (ὄρεα) came the nearest to him. « Ἄγχιστον is adverbial. Nitzsch remarks, « somewhat hypercritically, that not the « nearest but the highest mountains are « first seen ; but why may not the nearest « happen in poetry to be also the highest? « Besides, if they are more remote, the « state of the atmosphere (ἡεροειδέϊ πόντῳ) may prevent their appearing to the « eye. » — Deux notes des *Scholies* P et Q nous apprennent que certains critiques anciens prenaient ὅθι comme adverbe de temps, et que ces critiques étaient des hommes de l'école d'Aristarque : οἱ Ἀριστάρχου (Buttmann, οἱ Ἀριστάρχειοι). De cette façon, le sens était très-satisfaisant : *quum in proximo (ea terra) fuit illi*. Mais ὅθι n'est et ne peut être qu'un adverbe de lieu ; et en faire un synonyme de ὅτε, c'est donner une explication de pure fantaisie. — Bothe propose de lire : ὃ τί τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ, *et quidquid proximum erat illi*, (non-seulement les montagnes, mais encore) toute la partie du rivage qu'Ulysse avait en face de lui. Mais la leçon ὅθι est établie par trop de témoignages, pour qu'il nous reste autre chose à faire qu'à la bien interpréter.

281. Ὡς ὅτε, sous-entendu εἶδεται. Il vaut mieux remplir l'ellipse que de regarder ὅτε comme redondant. — Ῥινόν, un bouclier. Une île montueuse ne peut pas être comparée à une peau : ῥινόν ne peut donc être ici que dans son sens dérivé. Bothe : « Clipeo Ulysses comparavit Phæaciam propter montes eminentes ex terra « in modum umbonis cui velut circumjacentibus circumjacent. » — Comme c'est le seul passage où Homère se serve du neutre ῥινόν au lieu du féminin ῥινός, quelques anciens se sont imaginé que ce n'était pas

le même mot ; et comme ῥινόν, dans le dialecte des OEnotriens, signifiait un nuage, une vapeur, ils ont adopté ce sens. *Scholies* P, Q et T : ἐνιοὶ δὲ ῥινόν κατὰ τοὺς Οἰνωτροὺς τὸ νέφος. *Scholies* P : ῥινόν λέγει τὴν ἀχλύν. *Scholies* P et Q : ἐφάνη ὡς ἀχλὺς ἡ γῆ. Aller chercher en Illyrie l'explication d'un terme d'Homère, c'est faire un étrange voyage, surtout quand ce qu'on en rapporte ne vaut pas, à beaucoup près, ce qu'on a sous la main. — On peut très-bien admettre la leçon ὥστε ῥινός, car la lettre ρ a souvent la valeur d'une consonne double, et peut rendre longue par position la finale de ὥστε. Quant à la leçon ὡς δτ' ἐρινόν, au sujet de laquelle il y a tant de bavardage dans les *Scholies*, tout ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle est inepte. Une île et un figuier, sauvage ou non, ou même un arbre quelconque, n'ont absolument rien de commun pour l'aspect. Ameis a essayé de prouver le contraire ; mais il n'y a pas réussi. — Ceux qui attribuent à Aristarque cette absurde leçon ne le font que parce qu'ils ont légèrement lu les *Scholies*. Aristarque n'est mentionné, dans le vaste satras relatif au vers 281, qu'à propos du genre de ἐρινόν, qui n'est pas conforme à l'usage, puisqu'on dit ordinairement ἐρινός au masculin. Aristarque et Hérodién, suivant les *Scholies* P, Q et T, étaient en désaccord sur la question, l'un admettant la forme neutre, l'autre la rejetant. Ceci nous renvoie à l'*Iliade*. Le mot ἐρινεός, en prose ἐρινός, s'y trouve plusieurs fois, mais toujours à l'accusatif, ἐρινεόν, et sans aucune épithète. De là l'incertitude par rapport au genre, et la divergence d'opinion entre Aristarque et Hérodién. Du reste, c'est au disciple, et non au maître, qu'on donne raison. — Fæsi propose d'écrire : ὅτε τε ῥίον ἡεροειδέϊ πόντῳ. Cette correction est aussi mauvaise qu'inutile.

282-283. Τὸν δ' ἐξ Αἰθιοπῶν.... Bothe : « Mire acervata homœoteleuta, et quidem « vasto sono tonantia. » Cette observation est sans fondement. Une seule des six finales soi-disant tonantes est accentuée ; et l'effet d'harmonie signalé par Bothe était

τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἶδεν · εἶσατο γάρ οἱ  
πόντον ἐπιπλώων · ὃ δ' ἐχώσατο κηρόθι μᾶλλον,  
κινήσας δὲ κάρη προτὶ δν μυθήσατο θυμόν ·

285

ᾧ πόποι, ἥ μάλα δὴ μετεβούλευσαν θεοὶ ἄλλως  
ἄμφ' Ὀδυσῆϊ, ἐμεῖο μετ' Αἰθιοέσσιν ἐόντος ·  
καὶ δὴ Φαιήκων γαίης σχεδόν, ἔνθα οἱ αἶσα  
ἐκφυγέειν μέγα πείραρ διζύος, ἥ μιν ἰκάνει ·  
ἀλλ' ἔτι μὲν μὲν φημι ἄδην ἐλάαν καχότητος.

290

absolument nul pour l'oreille. — 282. Ἐξ Αἰθιοέων ἀνιών. Voyez, vers I, 22-25, ce que Neptune était allé faire en Éthiopie. D'après la route qui l'amène en face d'Ulysse, il vient de chez les Éthiopiens d'Orient, et non de chez ceux d'Occident. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ποίων; τῶν ἀνατολικῶν. ἐκεῖθεν γὰρ τὸν ἀπὸ δυσμῶν ἐρχόμενον εὐχερῶς ὀρᾷ. — C'est au vers I, 24 qu'Homère distingue les deux peuples de l'Éthiopie.

283. Σολύμων est le génitif de Σόλυμα, le nom même des montagnes, et non pas le génitif de Σόλυμοι, le nom du peuple qui les habitait. Ainsi ἐκ Σολύμων ὀρέων ne signifie pas *e Solymorum montibus*, mais *e Solymis montibus*. Les monts Solymes faisaient partie de la chaîne du Taurus, et s'étendaient en Cilicie et en Pisidie. *Scholies* P et T : τῆς Κιλικίας εἰσί (le sujet est τὰ Σόλυμα). *Scholies* T et V : Σόλυμα, ὄρη τῆς Πισιδίας. Il a été question des Solymes-peuple, *Iliade*, VI, 184. — Εἶσατο γάρ οἱ, *apparuit enim illi*, car il lui apparut : car Ulysse tomba alors sous les regards de Neptune.

284. Μᾶλλον, davantage : plus que jamais; outre mesure; excessivement. Voyez le vers XXI, 436 de l'*Iliade*. Hayman : « Μᾶλλον adds an indefinite vehemency to « ἐχώσατο. »

285. Κινήσας δὲ κάρη.... On a vu ce vers deux fois dans l'*Iliade*, XVII, 200 et 442. On le reverra plus bas, vers 376, et ailleurs encore dans l'*Odyssée*.

286. Μετεβούλευσαν.... ἄλλως, ont quitté leur première résolution pour en prendre une autre. Auparavant les dieux laissaient faire Neptune; aujourd'hui ils ont à cœur le retour d'Ulysse. *Scholies* B : εἰς τὸ νοστήσαι δηλονότι, ἐπεὶ συνέθεντό μοι τοῦτον ἐκτοπίσαι. *Scholies* P et Q :

μεταμελήθησαν, μετέγνωσαν. πρῶην γὰρ οἱ θεοὶ ἡμέλουν αὐτοῦ.

288. Σχεδόν, sous-entendu ἐστὶ : il est proche. — Ἐνθα οἱ αἶσα, sous-entendu ἐστὶ : là où c'est sa destinée.

289. Πείραρ διζύος, c'est-à-dire τέλος διζύος, c'est-à-dire διζύν : *calamitatem*, la terrible infortune. Voyez ὀλέθρου πείρατα, *Iliade*, VI, 143, et la note sur cette expression. — Ἡ μιν ἰκάνει, *quæ illum persequitur*, qui s'acharne après lui.

290. Μὲν a ici le sens de μὴν. — Ἄδην ἐλάαν καχότητος, que je pousse tant et plus dans la misère : que je vais combler de tous maux. Cette explication n'est point arbitraire; car rien n'est plus commun, chez Homère, qu'un verbe de mouvement suivi du génitif. La traduction vulgaire, *abunde miseriæ subitum*, ne fausse pas précisément la pensée; mais elle ne rend pas un compte exact du rapport des mots grecs entre eux, ni surtout de la signification réelle de ἐλάαν. Hérodien (*Scholies* B, P et Q) : δασέως τὸ ἄδην ἀντὶ τεῦ λίαν ἀθρόως. τὸ δὲ ἐλάαν καχότητος δηλοῖ τὸ κόρον σχεῖν τῆς καχίας. ὃ δὲ νοῦς, οἶμαι αὐτὸν ἐμφορηθήσεσθαι δυστυχίας ἐτέρας. Hérodien semble avoir pris ἐλάαν comme intransitif, et lui donner pour sujet μιν exprimé, et non ἐμέ sous-entendu; mais le sens, des deux façons, est exactement le même. — On pourrait croire, d'après l'expression κόρον σχεῖν, qu'Hérodien lisait ἔάν ou ἰάν, comme quelques-uns voulaient qu'on lût, *Iliade*, XIII, 315, ἑάσουσι ou ἰάσουσι, de ἄω, rassasier. Mais il manque évidemment un mot après τόδε, et l'explication porte, non pas sur ἐλάαν καχότητος seulement, mais sur l'expression entière, ἄδην ἐλάαν καχότητος. — Quant à l'orthographe de ἄδην, l'usage qui lui donne l'esprit doux est con-

Ὡς εἰπὼν σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον  
 χερσὶ τρίαιναν ἐλὼν· πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας  
 παντοίων ἀνέμων· σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν  
 γαῖαν ἑμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.  
 Σὺν δ' Εὐρὸς τε Νότος τ' ἔπεσε Ζέφυρός τε δυσαῆς,  
 καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων.  
 Καὶ τότε Ὀδυσσεύς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,  
 ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·  
 ὦ μοι ἐγὼ δειλὸς, τί νύ μοι μήχιστα γένηται;

295

trière à la tradition légitime; et c'est avec raison que Bekker, Fæsi, Ameis et La Roche ont rétabli l'esprit rude d'Aristarque, d'Hérodien, de toute l'école alexandrine, et même d'un assez grand nombre de manuscrits.

292-293. Ἀέλλας παντοίων ἀνέμων, les tempêtes des vents de toute espèce, c'est-à-dire les tempêtes que soulèvent les vents venant de tous les côtés à la fois.

293. Σὺν doit être joint à κάλυψεν : συνεχάλυψε, il enveloppa.

294. Οὐρανόθεν. Ancienne variante, οὐρανόθι. Cette leçon est inadmissible; car les nuages qui enveloppent la terre et la mer, et qui causent la profonde obscurité qu'Homère nomme *la nuit*, sont descendus du ciel, et ne sont plus suspendus comme en temps ordinaire. On se rappelle que les nuages sont, suivant Homère, les portes mêmes du ciel. Voyez les vers V, 749-754 de l'*Illiade* et les notes sur ces trois vers. — Didyme (*Scholies* H et T) rappelle ici, d'après l'observation si souvent répétée par Aristarque, que le ciel et l'Olympe ne sont jamais confondus l'un avec l'autre dans la poésie d'Homère : οὐχ εἶπε δὲ ὀρώρει Ὀλυμπόθεν. Cette note confirmerait la vulgate, quand même οὐρανόθεν serait contestable; mais il ne l'est point. — Νύξ. Virgile emploie aussi le mot *nuit*, à propos de l'obscurité produite par d'épais nuages. *Énéide*, I, 89 : « ... ponto nox incubat atra; » III, 198-199 : « Involvere diem nimbi, et nox humida cælum Abstulit; » V, 40-44 : « Olli cæruleus supra caput adstitit imber, Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris. »

295. Σὺν doit être joint à ἔπεσε, et συνέπεσε équivalant à συνέπεσον : una in-

gruunt. Quelques anciens écrivaient même ἔπεσον, au lieu de ἔπεσε. Mais cette correction grammaticale fait tort à la diction d'Homère. Virgile dit, il est vrai, dans son imitation du passage (*Énéide*, I, 86), una Euræusque Notusque ruunt; mais lui-même aurait pu dire, una Euræusque Notusque ruit. S'il a préféré le pluriel, c'est uniquement pour une raison d'harmonie; car ruit est sec et maigre, comparé à ruunt. — Δυσαῆς. Le Zéphyre d'Homère est le vent d'ouest, et un vent de tempête. Voyez la note du vers II, 147 de l'*Illiade*.

296. Αἰθρηγενέτης, comme αἰθρηγενής: né de la région supérieure de l'air, c'est-à-dire soufflant d'en haut. Voyez la note sur αἰθρηγενής, *Illiade*, XV, 171. — Au lieu de αἰθρηγενέτης, Aristophane de Byzance et Rhianus écrivaient αἰθρηγενετής. C'était sans nul doute une correction destinée à rétablir l'unité dans la diction homérique. Mais la forme αἰθρηγενέτης est irréprochable; et il n'y a aucune raison pour condamner ce mot, bien qu'il soit un ἀκαὶ εἰρημένον.

299. Δειλός, infortuné. Voyez la note du vers V, 574 de l'*Illiade*. Didyme (*Scholies* E) : δυστυχής, κατὰ συγκοπὴν τοῦ δειλῆος. — Μήχιστα est pris adverbialement, comme s'il y avait μηχίστως ou ἐπὶ μήχιστον : au plus long, c'est-à-dire à la fin, enfin. C'est le *denique* de Virgile, dans une interrogation analogue : « Quid misero mihi denique restat? » (*Énéide*, II, 70.) — Quelques anciens expliquaient μήχιστα comme s'il y avait μείζονα, c'est-à-dire μείζονα καχά. Mais cette explication est tout arbitraire. D'autres écrivaient μήχιστα par un χ, et faisaient de ce mot un synonyme de μηχαναί (moyens de se

Δεῖδω μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν, 300  
 ἢ μ' ἔφατ' ἐν πόντῳ, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι,  
 ἄλγε' ἀναπλήσειν· τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.  
 Οἷοισιν νεφέεσσι περιστέφει οὐρανὸν εὐρὺν  
 Ζεὺς, ἐτάραξε δὲ πόντον, ἐπισπέρχουσι δ' ἄελλαι  
 παντοίων ἀνέμων. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος. 305  
 Τρισμάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότε ὄλοντο  
 Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρεΐδῃσι φέροντες.  
 Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν  
 ἥματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα  
 Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι. 310  
 Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καὶ μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·  
 νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἴμαρτο ἀλῶναι.

tirer d'affaire). Ceci était plus arbitraire encore que la réduction du superlatif au sens d'un comparatif. J'ajoute que ces deux explications supposent que τί νῦν équivalait à πῶς, ce qui est à peu près inadmissible.

300. Θεά. Voyez plus haut, vers 206-210, les paroles de Calypso.

302. Ἀναπλήσειν. Ancienne variante, ἀναπλήσαι. Quant au sens de ἄλγε' ἀναπλήσειν, voyez plus haut la note du vers 207.

303. Οἷοισιν. Quelques-uns ne mettent qu'une virgule après τελεῖται, et font de οἷοισιν un relatif. L'exclamation semble préférable.

304. Ζεὺς. Ulysse ignore que c'est Neptune qui a soulevé la tempête, et il la rapporte naturellement au maître souverain des airs. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : κατὰ τὴν κοινὴν δόξαν εἰς Δία ἀναφέρει τὴν αἰτίαν τοῦ χειμῶνος.

304-305. Ἀελλαι παντοίων ἀνέμων. Voyez plus haut la note des vers 292-293.

305. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος. On a vu dans l'*Iliade*, XIII, 773, νῦν τοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος, et, dans la note sur ce passage, l'explication de σῶς par Didyme : à qui il ne manque rien ; bien sûr et bien certain.

306-307. Τρισμάκαρες. . . . Virgile, *Énéide*, I, 94-95, a imité ce mouvement.

308. Τότε(ς), alors, c'est-à-dire pendant le siège d'Ilion.

310. Περὶ Πηλείωνι θανόντι. Voyez les vers XXIV, 37-42. — Ce combat était raconté avec détail dans l'*Éthiopide* d'Arctinus, comme on le voit par l'analyse que Proclus nous a laissée de ce poème. C'est Ajax qui portait le cadavre, et Ulysse qui repoussait les assaillants : καὶ περὶ τοῦ πτώματος γενομένης ἰσχυρᾶς μάχης, Αἴας ἀνελόμενος ἐπὶ τὰς ναῦς κομίζει Ὀδυσσεὺς ἀπομαχομένου τοῖς Τρῳσίν. Il y a, dans les *Scholies* B, P et Q, une note d'Aristonicus, qui intervertit le rôle des deux héros : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ὑπερμάχησαν τοῦ σώματος Ἀχιλλέως Ὀδυσσεὺς καὶ Αἴας. καὶ ὁ μὲν ἐβάστασεν, ὁ δ' Αἴας ὑπερήσπισεν, ὡς καὶ ἐπὶ Πατρόκλῳ. Quoi qu'il en soit, Arctinus, dans le récit du combat, avait certainement imité le passage du chant XVII de l'*Iliade* auquel Aristonicus fait allusion.

311. Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, de cette façon j'aurais obtenu des honneurs funèbres. *Scholies* E : οὕτως ἂν ἡξιώθην ἐνταφίων. — Ἦγον, célébreraient ou auraient célébré. Comparez l'expression ἄγειν ἑορτήν.

312. Νῦν δέ με.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXI, 281. Ici il y a, dans les *Scholies* Q, une note sur λευγαλέῳ θανάτῳ, expression qui désignait, selon les glossographes, la mort par submersion : τὸν ἐν ὑγρῷ. Mais il vaut mieux l'entendre, dit le scholiaste, dans le sens de mort funeste : ἀμεινον δὲ ὀλέθριον, παρὰ τὸν λοιγόν.

Ὡς ἄρα μιν εἰπόντ' ἔλασεν μέγα κῆμα κατ' ἄκρης,  
 δεινὸν ἐπεσσύμενον, περὶ δὲ σχεδὴν ἐλέλιξεν.  
 Τῆλε δ' ἀπὸ σχεδὴς αὐτὸς πέσε, πηδάλιον δὲ  
 ἐκ χειρῶν προέτηκε· μέσον δὲ αἱ ἱστὸν ἔαξεν  
 δεινὴ μισγομένων ἀνέμων ἐλθοῦσα θύελλα·  
 τηλοῦ δὲ σπεῖρον καὶ ἐπὶ κριον ἔμπεσε πόντῳ.  
 Τὸν δ' ἄρ' ὑπόβρυχα θῆκε πολὺν χρόνον, οὐδὲ δυνάσθη

315

Cette note, comme toutes celles où sont cités les glossographes, provient du commentaire d'Aristarque, au moins pour le fond des choses; car *παρὰ τὸν λοιγόν* est du grec de Byzantin, et Aristarque avait dit, sans nul doute : *παρὰ τοῦ λοιγός*. — Quant à l'étymologie donnée par le critique alexandrin, elle n'est point inexacte; mais les lexicographes modernes n'ont pas tort non plus de regarder *λευγαλέος* comme une forme développée de *λυγρός* (comparez *πικρός* et *πενχάλιμος*). En effet, Curtius rapporte *λυγρός*, ainsi que *λευγαλέος* et *λοιγός*, à la racine *λυγ*, sanscrit *rug*, latin *lug*, qui contient l'idée de tristesse, de deuil et de mort : *lugeo*, *lugubris*, *luctus*. En sanscrit, *rug*, *rugā* signifie maladie; *rugāmi*, tourmenter, et *rōgajāmi*, tuer. — Ἀλῶναι. Démétrius Ixion écrivait *ὀλέσθαι*, correction sans objet, et qui affaiblirait le style du poète.

313. Κατ' ἄκρης, *a vertice*, d'en haut. Virgile, *Énéide*, I, 144-145 : « ....ingens a vertice pontus In puppim ferit. » L'explication des *Scholies* P, κατὰ κεφαλὴν, suppose la leçon κατὰ κράς, ou, selon l'orthographe de Zénodote, κατὰ κρής. Mais cette leçon est inadmissible; car l'accusatif de κράς est κράτα (voyez VIII, 92), et κρής ne peut lui-même être qu'un nominatif masculin, sans compter que c'est une forme qui n'appartient pas à la langue d'Homère. Voyez la note sur κρατός, *Iliade*, I, 530.

314. Ἐπεσσύμενον. Aristarque regardait ce mot comme un participe parfait, qu'il faudrait écrire paroxyton; et cette idée, qui n'est point exacte, lui avait fait préférer la leçon ἐπισσύμενον, c'est-à-dire ἐπισύμενον, participe aoriste. Buttmann : « Nimirum ob accentum, qui in participio perfecti penultimam, in aoristo autem (ἐσσύμην, σύμενος) tertiam a fine occupat. Nunc ἐσσύμενος referendum est

« ad illa ἐληλάμενος, ἀπαχήμενος, de quibus vide *Grammaticam meam*, etc. » Ce sont là de vrais participes présents, restes de l'ancienne conjugaison en μι tombée en désuétude.

315. Αὐτὸς πέσε. Rhianus écrivait αὐτὸν βάλε, leçon approuvée par Didyme (*Scholies* B, H, P et Q) : Ῥιανός, αὐτὸν βάλε. τὸ κῆμα δηλονότι· ὃ καὶ ἄρπαινον. ἀντιστρόφως δὲ ἡρμήνευσεν. οὐ γὰρ πρότερον ἔπεσεν, εἴτα ἀφῆκε τὸ πηδάλιον. Le motif de préférence allégué par Didyme sent par trop son grammairien. Il n'y a, dans la vulgate, aucune incongruité logique. Les deux faits marqués par πέσι et προέτηκε sont simultanés évidemment; mais, partout où sont deux idées, il faut bien qu'un des deux verbes soit placé avant l'autre. La particule δὲ n'est qu'une simple copule : elle signifie *et*, elle ne signifie pas *ensuite*.

317. Δεινὴ. Ancienne variante, δίνη, ou plutôt δίνη au datif, comme on le voit par cette note de Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : τινὲς οὕτως, σὺν τῇ δίνῃ τῶν ὑδάτων ἐλθοῦσα ἢ τῆς συμμίξεως τῶν ἀνέμων θύελλα. Quant au nominatif δίνη, il ne pourrait s'expliquer qu'en mettant une virgule après ἀνέμων, et en faisant de ἐλθοῦσα θύελλα une apposition. Mais δίνη et δίνη paraissent n'être primitivement que des fautes de copistes, et ne datent que du temps où l'on a commencé à confondre les sons ει et ι. L'écriture archaïque ΔΕΝΕ n'a jamais pu se lire δι à la première syllabe.

318. Σπεῖρον, l'étoffe, c'est-à-dire la voile. — Ἐπίκριον, la vergue. Voyez plus haut, vers 254, la note sur ce mot. Didyme (*Scholies* B, P et T) : σπεῖρον τὸ ἱστίον, ἐπίκριον δὲ τὸ κερατάριον.

319. Ὑπόβρυχα, selon Buttmann, est pour ὑπόβρυχον, accusatif de ὑπόβρυχος. Les anciens n'étaient pas d'accord sur la nature du mot. Les uns en faisaient un

μάλ' ἀνσχεθέειν μεγάλου ὑπὸ κύματος ὀρμῆς· 320  
 τα γάρ ῥ' ἐβάρυνε, τά οἱ πόρε δῖα Καλυψώ.  
 δὲ δὴ ῥ' ἀνέδου, στόματος δ' ἐξέπτυσεν ἄλμην  
 ἣν, ἣ οἱ πολλὰ ἀπὸ κρατὸς κελάρυζεν.  
 οὐδ' ὥς σχεδὴς ἐπελήθετο, τειρόμενός περ,  
 μεθορμηθεὶς ἐνὶ κύμασιν ἐλλάβειτ' αὐτῆς· 325  
 ἵστη δὲ καθίζε, τέλος θανάτου ἁλεείνων.  
 δ' ἐφόρει μέγα κῦμα κατὰ ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα.  
 ὅτ' ὀπωρινὸς Βορέης φορέησιν ἀκάνθας  
 ἐδίον, πυκιναὶ δὲ πρὸς ἀλλήλησιν ἔχονται·  
 ἣν ἄμ πέλαγος ἄνεμοι φέρον ἔνθα καὶ ἔνθα· 330  
 τε μέν τε Νότος Βορέη προβάλεσκε φέρεσθαι,

; les autres supposaient un adjectif  
 ξ. Hérodien (*Scholies* B, E, P et Q)  
 e choix libre, et ne prononce que  
 cent : εἴτε ἐπίρρημα εἴτε ἀπὸ τοῦ  
 isez ὑπόβρυξ) προπαροξυνθήσεται.  
 e façon, le sens est le même ; car  
 ka et *submersum*, c'est tout un. Il  
 'Ulysse, et non point, quoi qu'en  
 quelques-uns, de l'antenne.—Θῆκε  
 sujet θύελλα. — Οὐδὲ δυνάσθη,  
 ὡδ' ἐδυνάσθη. — Les anciens sur-  
 t une forme δυνάζω, δυνάζομαι.  
 dernes font de ἐδυνάσθη un des  
 aoristes de δύναιμι.

Ἀνσχεθέειν, *emergere*, revenir sur  
 quelques anciens identifiaient, mais  
 ἀνσχεθέειν à ἀντισχεῖν. Il est pour  
 θεῖν, en grec ordinaire ἀνασχεῖν,  
 équivalent ici à ἀναδύναι. C'est aussi  
 ἐδύναι qu'on expliquait d'ordinaire  
 εἶναι. — Ὑπὸ κύματος ὀρμῆς, sous  
 pression de la vague, c'est-à-dire  
 pas assez de force pour vaincre  
 ceux qui l'avaient submergé.

Ἀνέδου, *emersit*, il revint sur l'eau.  
 nous avons le mot propre.

323. Ἐξέπτυσεν ἄλμην πικρὴν.  
*Énéide*, V, 482 : « Et salsos ri-  
 revomementem pectore fluctus. »

Κελάρυζεν dit plus que *defluebat*  
 (dit) : l'eau tombe avec bruit. Eu-  
 τὸ δὲ κελαρύζειν ὡνοματοπέ-  
 , ἦχον δηλοῦν ὑγροῦ ἡρέμα ῥοι-  
 ἐν τῷ καταρρεῖν. Voyez l'*Iliade*,  
 ; XI, 813; XXI, 261.

325. Μεθορμηθεὶς, c'est-à-dire ὀρμηθεὶς  
 μετὰ αὐτήν : s'étant élancé à sa poursuite.  
 La traduction *impetu facto* est insuffisante.  
 — Ἐλλάβειτ' αὐτῆς. C'est tout à fait l'ex-  
 pression française *il s'en saisit* : il saisit  
 le radeau pour s'y établir.

327. Κατὰ ῥόον. Aristophane de By-  
 zance, καταρρόον.

328. Ὀπωρινός, soufflant pendant la  
 récolte des fruits, c'est-à-dire soufflant avec  
 violence. L'ὀπώρη n'est point notre au-  
 tomne, sinon au sens étymologique du  
 mot latin *autumnus*. C'est la saison chaude  
 de juillet à septembre, et, pour les contrées  
 homériques, le temps des grandes tem-  
 pêtes. Didyme (*Scholies* V) : ὀπωρινὸς ὁ  
 ἐν τῷ καιρῷ τῆς ὀπώρας, ὃ ἐστὶν ἐν τῷ  
 θέρει, πνέων. *Scholies* B et P : σφοδρό-  
 τατοι δὲ οἱ ἐτήσιοι. — Ἀκάνθας est pris  
 dans son sens étymologique (tout ce qui  
 est pointu), et il désigne aussi bien les  
 brindilles que les épines proprement dites  
 et les ronces. On voit rarement rouler de  
 vraies épines.

329. Ἐχονται a pour sujet ἄκανθαί  
 sous-entendu. Pour compléter la pensée, il  
 faut ajouter : ἐν τῷ φορεῖσθαι (pendant  
 que le vent les entraîne). Alors les brin-  
 dilles forment comme un paquet ou un  
 fagot, ce qui justifie la comparaison. Un  
 radeau est un fagot de poutres.

330. Ἄμ πέλαγος.... Remarquez l'exacte  
 correspondance des termes de la compa-  
 raison. — La finale du mot πέλαγος est  
 longue ici par le fait de la césure.



ἄλλοτε δ' αὖτ' Εὖρος Ζεφύρῳ εἴλασχε διώκειν.

Τὸν δὲ ἶδεν Κάδμου θυγάτηρ, καλλίσφυρος Ἴνῳ,  
Λευκοθέη, ἣ πρὶν μὲν ἔην βροτὸς αὐδήεσσα,  
νῦν δ' ἄλὸς ἐν πελάγεσσι θεῶν ἔξ ἔμμορε τιμῆς.

335

Ἦ ρ' Ὀδυσῆ' ἐλέησεν ἀλώμενον, ἄλγε' ἔχοντα.  
[αἰθυίη δ' εἰκυῖα ποτὴν ἀνεδύσετο λίμνης,]

332. Ζεφύρῳ εἴλασχε, sous-entendu αὐτήν (*Zephyro permittebat illam*), et διώκειν comme ὥστε διώκειν (*ut persequeretur*, c'est-à-dire *persequendam*) : abandonnait le radeau à la poursuite du Zéphyre. Les fréquentatifs προβάλασχε et εἴλασχε indiquent que le manège se répétait souvent.

333-334. Ἴνῳ, Λευκοθέη. Le premier de ces deux noms est celui que portait la fille de Cadmus pendant sa vie mortelle; le second est celui d'Ino devenue déesse. Comme presque tous les noms des divinités marines citées par Homère, Λευκοθέη est une épithète significative : la blanche déesse; la déesse brillante. Nulle part Homère ne dit comment la femme a été changée en déesse; et rien ne s'oppose à ce qu'on admette ici le mythe vulgaire. La seule chose importante à remarquer, c'est qu'il n'y a pas d'autre exemple, chez Homère, d'une créature mortelle passée à l'état de divinité proprement dite.

334. Πρὶν, auparavant : avant d'être déesse. — Αὐδήεσσα est amené par βροτὸς. Il n'y faut pas chercher plus de finesse qu'à l'épithète μερόπων, si souvent jointe à ἀνθρώπων. Ainsi βροτὸς αὐδήεσσα (mortelle parlante) signifie vraie mortelle, simple mortelle. L'épithète caractéristique insiste sur l'idée contenue dans βροτὸς. — Aristote changeait αὐδήεσσα en οὐδήεσσα : habitante de la terre. Cette correction est tout à fait inadmissible, et Chaméléon est le seul ancien qui l'ait adoptée. — Quelques anciens expliquaient αὐδήεις par διαβόητος, ἐπίφημος, ἐνδοξος, et remplaçaient ainsi par une banalité le signe propre de l'espèce humaine.

335. Ἄλὸς ἐν πελάγεσσι. Le mot πέλαγος est ici dans son sens étymologique : vague qui frappe, vague soulevée. Le sens de mer n'est qu'une extension, qu'un sens dérivé. Curtius rattache πέλαγος à la racine πλავ ou πλαχ, qui contient l'idée de frapper : πλήσσω, ἐπλάγην. Ameis :

« πέλαγος, die schlagende Woge, die « Flut. » Ce commentateur ajoute : « En effet, c'est dans la tempête que Leucothée vient en aide aux nochers. » — Θεῶν ἔξ, de la part des dieux : par la volonté des dieux. — Quelques anciens rapportaient θεῶν à τιμῆς, et joignaient la préposition au verbe : ἐξέμμορε. Cette leçon est notre vulgate. Elle a été conservée par Bekker, Fæsi, Hayman, et rejetée par Dindorf, Ameis et La Roche. Il vaut certainement mieux donner à ἔξ une valeur que de l'absorber dans le verbe. — Τιμῆς n'a pas besoin de θεῶν pour qu'on sache que la part d'honneur accordée à Ino est une participation à la vie divine.

336. Ἐιέησιν. Les enstatiques demandaient pourquoi c'est Leucothée seule qui prend pitié d'Ulysse. Les lytiques répondaient : parce qu'elle a été femme, et parce qu'elle a un cœur de femme. Porphyre (*Scholies Q*) : διὰ τί αὕτη μόνη οἰκτεῖραι τὸν Ὀδυσσεά; λύεται δὲ ἐκ τῆς λέξεως. φησὶ γὰρ αὐτήν ἀνθρώπον εἶναι πρότερον. ὡς ὁμοιοκαθῆς οὖν ἀνθρώπος εἰκότως οἰκτεῖραι τὸν Ὀδυσσεά. οὐκ ἐναντιοῦται οὖν Ποσειδῶνι. κάκαϊνος γὰρ οἶδεν ὅτι δεῖ σωθῆναι αὐτόν. La dernière remarque répond à une autre difficulté soulevée par les enstatiques : « Comment Leucothée se met-elle en opposition avec son chef? » Il n'y a point d'opposition. Neptune sait qu'Ulysse ne doit pas périr. Il laisse donc la déesse secourable aux naufragés remplir son office ordinaire.

337. Αἰθυίη δ' εἰκυῖα.... Ce vers manquait dans la plupart des manuscrits antiques. On le regardait généralement comme une interpolation. Un diascévaste l'a probablement façonné à l'aide des vers 352-353. Cependant Aristarque a pensé qu'on pouvait à la rigueur le laisser dans le texte. Il n'a même point mis d'obel. Didyme (*Scholies H, P et Q*) : οὐκ ἐφέρετο ἐν τοῖς πλείοσι. Ἀρίσταρχος περὶ μὲν τῆς ἀτεθήσεως διστάζει, γράφει δὲ....

ἴξε δ' ἐπὶ σχεδίνης πολυδέσμου, εἶπέ τε μῦθον·

Κάμμορε, τίπτε τοι ὧδε Ποσειδάων ἐνοσίχθων

ἔοικε δὲ ὁ στίχος ἐκ τῶν ὕστερον εἰρη-  
μένων ὑπό τινος παρεμβεβληθῆναι· αὐτὴ  
δ' ἄψ ἰς πόντον..... Ce vers présente  
d'ailleurs toute sorte de difficultés; et,  
comme il n'ajoute rien d'important au ré-  
cit, on a raison, je crois, de le mettre  
entre crochets. Mais il faut l'expliquer tout  
de même. Grâce à Dieu, les secours sont  
abondants. — Αἰθυίη εἰκυῖα ne signifie  
point que Leucothée a pris la forme d'un  
plongeon, d'une poule d'eau, mais qu'elle  
fait ce qu'eût fait l'oiseau même. C'est une  
comparaison, et rien de plus. *Semblable*  
à un plongeon équivaut à *léger comme*  
un plongeon. En effet, Leucothée va parler  
à Ulysse; ce qui prouve qu'elle n'est point  
un oiseau. *Scholies* P, Q et T : οὐ τῷ  
σώματι, ἀλλὰ τῷ τάχει τῇ αἰθυίᾳ εἰκυῖα,  
οὐ μεταβαλοῦσα τὸ σῶμα πρὸς τὸ ὄρνεον,  
ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀνάδυσιν ἢ εἰκῶν. *Scho-*  
*lies* B, P, Q et T : οὐ μεταμεμόρφωται  
ἀρα εἰς αἰθυίαν, ἀλλὰ δίκην αἰθυίας ἀνῆλ-  
θεν. οὐ γὰρ ἂν διελέγετο τῷ Ὀδυσσεῖ,  
οὐδὲ ἐδίδου αὐτῷ τὸ κρήδεμνον. Les  
*Scholies* E donnent la même explication,  
et renvoient au vers 54, où l'on a vu une  
comparaison tout à fait semblable : λάρω  
ὄρνιθι ἔοικώς. Voyez les notes sur ce pas-  
sage. Un autre exemple (*Illiade*, V, 778),  
cité par les *Scholies* E, se rapporte moins  
directement à la question : πελειάσιν  
ἴμαθ' ὁμοῖαι. Il est impossible de suppo-  
ser là une métamorphose. Les *Scholies* E  
citent encore deux exemples, tous deux de  
l'*Odyssée* : ὄρνις δ' ὥς ἀνοπαῖα διέπτατο,  
I, 20; φήνη εἰδομένη, III, 372. Le pre-  
mier va bien ici, mais le second n'y va  
pas du tout. Voyez les notes sur chacun  
d'eux. — Ποτήν, vulgo ποτῇ. Didyme  
(*Scholies* V) : σὺν τῷ ν γραπτέον, ἵν' ᾗ  
πτῆσιν καὶ τὴν ὁρμήν. Cette leçon a le  
grand avantage de faire disparaître toute  
équivoque. Avec le datif on ne sait si  
ποτῇ se rapporte à εἰκυῖα ou au verbe.  
Ceux des anciens qui admettaient la leçon  
ποτῇ déterminaient le sens au moyen de  
l'hypodiastole ou virgule. Nicanor (*Scho-*  
*lies* P et T) dit que quelques-uns mettent  
la virgule avant ποτῇ : c'est nous dire  
qu'il la mettait après ce mot : τινὲς εἰς τὸ  
εἰκυῖα στίζουσιν, ἵν' ᾗ, κετομένη ἀνῆλ-  
θεν ἐκ τῆς λίμνης. Il est probable que  
ceux qui ponctuaient ainsi entendaient,

par εἰκυῖα, une véritable métamorphose.  
L'éditeur de l'Homère-Didot, qui met une  
virgule après εἰκυῖα, n'est que conséquent  
avec lui-même, quand il traduit ce mot par  
*assimilata*, et non par *similis*. Quoi qu'il  
en soit, le mot ποτή, ποτῆς est un ἄπαξ  
εἰρημένον. — Ἀνεδύσσετο. La note de Di-  
dyme sur l'athétèse du vers, que j'ai citée  
plus haut, est altérée après γράφει δέ, à  
l'endroit où j'ai mis des points; car elle  
donne ὑπεδύσατο comme leçon d'Aris-  
tarque. Cette leçon est absolument impos-  
sible, puisqu'il s'agit d'émersion. Buttman  
suppose qu'Aristarque lisait ἐπεδύσατο.  
Mais il le suppose tout gratuitement, ou  
plutôt en se fondant sur deux idées faus-  
ses, l'une que ποτῇ se rapporte au verbe,  
l'autre que Leucothée ne sort point de  
l'eau : « Et sane dea neque ἀναδύεσθαι,  
« cui pugnat illud ποτῇ, neque ὑποδύεσθαι  
« poterat. An igitur ἐπιδύεσθαι mergo-  
« rum motum illum significabat quo advo-  
« lantes aquam attingunt et innatant ei? »  
Il est probable qu'Aristarque lisait, comme  
ont fait après lui tous les Alexandrins,  
ἀνεδύσσετο, et qu'il s'agissait, dans la note  
de Didyme, non pas d'un υ, mais d'un ε,  
c'est-à-dire de l'orthographe particulière  
aux aoristes de ἵομαι et de ses compo-  
sés : ce sont, comme on sait, des impar-  
faits, tirés du futur pris comme présent.  
La leçon ἀνεδύσσετο est excellente. Toutes  
les déesses marines habitent au fond de la  
mer. Leucothée ne vient sur la mer que si  
ses fonctions l'y appellent. Il n'y a pas  
perpétuellement des favoris des dieux à  
sauver. — Λίμνης, *e gurgite*, des profon-  
deurs de la mer. Ameis, *aus der Tiefe*.  
Cette explication fait disparaître l'appar-  
ente étrangeté du mot λίμνης. La mer la  
plus violemment soulevée ne l'est qu'à une  
très-petite profondeur : tout le reste est  
une masse calme. Les anciens expliquaient  
λίμνης en supposant que la mer se calme  
à l'instant où paraît la déesse. C'était la  
réponse des lytiques à la question des en-  
statiques sur le mot. Porphyre (*Scholies* P  
et Q) : πῶς τὸ τεταραγμένον πέλαγος  
λίμνην φησί; ὅτι πρὸς τιμὴν τῆς θεοῦ  
πρὸς τὸ παρὸν ἐγαληνίασε. L'hypothèse  
n'est point très-forcée; mais elle est abso-  
lument inutile.

339. Τοι, *tibi*, contre toi.

ὠδύσατ' ἐκπάγλως, ὅτι τοι κακὰ πολλὰ φυτεύει; 340  
 Οὐ μὲν δὴ σε καταφθίσει, μάλα περ μενεαίνων.  
 Ἄλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξαι, δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·  
 εἵματα ταῦτ' ἀποδὺς, σχεδὴν ἀνέμοισι φέρεσθαι  
 κάλλιπ'· ἀτὰρ χεῖρεςσι νέων, ἐπιμαίεο νόστου 345  
 γαίης Φαιήκων, ὅθι τοι μοῖρ' ἐστὶν ἀλύξαι.  
 Τῇ δέ, τόδε κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοισι τανύσσαι  
 ἄμβροτον· οὐδέ τί τοι παθέειν δέος οὐδ' ἀπολέσθαι.  
 Αὐτὰρ ἐπὴν χεῖρεςσιν ἐφάψεται ἡπείρουιο,  
 ἄψ ἀπολυσάμενος βαλέειν εἰς οἶνοπα πόντον,  
 πολλὸν ἀπ' ἡπείρου, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι. 350

340. Ὅτι correspond à ὧδε : *ita.... ut*, *si.... quo*.

342. Ὡδ' ἔρξαι, *sic fac*, fais comme je vais te dire. *Scholies H* : τὸ δὲ ὧδ' ἔρξαι ἀντὶ τοῦ οὕτως ἔρδε. *Scholies V* : ἔρξαι, πρᾶξον. ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστακτικοῦ. — Δί est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἀπινύσσειν, *prudencia carere*, manquer de sagesse. *Scholies B et E* : μωραίνεσιν, ἀπὸ τοῦ πινυτός ὁ φρόνιμος.

344. Χεῖρεςσιν dépend de νέων (nageant), et non de ἐπιμαίεο, qui a un sens tout moral. De là notre virgule. C'est surtout avec les bras qu'on nage; et ce sont les mains qui impriment la direction. — Ἐπιμαίεο, aspire à : tâche d'atteindre. *Scholies H et T* : ἐφίεσο.

346. Γαίης, *ad terram*, en abordant à la terre. C'est le génitif du but, si fréquent chez Homère; car γαίης ne dépend ni de ἐπιμαίεο ni de νόστου. Quand Ulysse sera dans le pays des Phéaciens, il ne sera pas encore de retour.

348. Τῇ, *accipe*, prends. Voyez dans l'*Iliade*, XIV, 219, la note sur ce mot. *Grand Étymologique Miller* : Κύκλωψ, τῇ, πῖς (IX, 347). ἀντὶ τοῦ λάβε. — Κρήδεμνον. L'espèce de voile désigné par ce mot était une longue bande d'étoffe. Ce sera une ceinture de sauvetage. Voyez la note du vers I, 334. Les anciens notaient ceci comme une des plus heureuses inventions d'Homère. *Scholies P, Q et T* : τὸ μὲν ἵνα ἀξιοπίστος ὁ λόγος γένηται ἐπὶ τοσοῦτον διανηχομένου τοῦ Ὀδυσσέως· τὸ δὲ πρὸς ἀσφάλειαν αὐτῷ ἐμελλεν, ὥσπερ σύμβολον τῆς θείας βοηθείας. — Στέρνοιο. An-

cienne variante, σέρνοισι, qu'Aristarque a rejetée, après l'avoir adoptée d'abord. *Didyme (Scholies H et P)* : διχῶς αἱ Ἀριστάρχειαι. — Τανύσσαι, comme l'indique son accent, est à l'infinitif, mais dans le sens de l'impératif. *Scholies P* : τὸ δὲ τανύσσαι ἀπαρέμφατον, διὰ τὸ βαλέειν (vers 349).

347. Δέος, sous-entendu ἔστω. Ancienne variante, καχόν, sous-entendu ἐστί. La vulgate est plus claire, et semble plus naturelle. Le *non metus* de Virgile (*Énéide*, I, 548) est probablement un souvenir du passage d'Homère, et confirme la leçon.

349. Ἄψ doit être joint à βαλέειν : *re-jicere (oportet)*, c'est-à-dire *rejice*, rejette. *Scholies H, P et Q* : πάλιν τοῖς ἀπαρεμφάτοις ἀντὶ προστακτικῶν χρῆται. λέγει δὲ ὅτι ῥίπτων τὸ ἱμάτιον ἀποστραφήσεται. — Ἀπολυσάμενος, sous-entendu le mot κρήδεμνον.

350. Πολλόν est adverbe de lieu : *longe*, loin; bien loin. *Scholies P* : μακρὸν ἀπὸ τῆς γῆς. *Scholies B, P, Q et T* : ἵνα μὴ τὸ κῦμα ἐκθράσῃ αὐτὸ εἰς τὴν γῆν. — Ἀπονόσφι τραπέσθαι (*seorsum se avertit*) ne signifie point qu'Ulysse doit détourner la tête en lançant le voile à la mer, mais qu'aussitôt le voile lancé, il tournera le dos à la mer et se dirigera d'un autre côté. Le mot πολλόν, sans cela, n'aurait point de sens. Il faut expliquer ici comme on est bien forcé de le faire au vers X, 528, où τραπέσθαι est suivi des mots ἱέμενος ποταμοῖο ῥοάων, et où il s'agit d'une chose qui n'a pu être accomplie en détournant la tête. L'exemple de Virgile, *transque caput jace, nec respexeris (Bucoliques,*

Ὡς ἄρα φωνήσασα θεὰ κρήδεμνον ἔδωκεν·  
 αὐτὴ δ' αἶψ' ἐς πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα,  
 αἰθυίῃ εἰκυῖα· μέλαν δέ ἐ κῦμα κάλυψεν.  
 Αὐτὰρ ὁ μερμήριξε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
 ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν· 355  
 ὦ μοι ἐγὼ, μή τίς μοι ὑφαίνῃσιν δόλον αὔτε  
 ἀθανάτων, ὅτε με σχεδίνης ἀποβῆναι ἀνώγει.  
 Ἀλλὰ μάλ' οὔπω πείσομ', ἐπεὶ ἐκὰς ὀφθαλμοῖσιν  
 γαῖαν ἐγὼν ἰδόμην, ὅθι μοι φάτο φύξιμον εἶναι.  
 Ἀλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξω, δοκέει δέ μοι εἶναι ἄριστον· 360  
 ὅφρ' ἂν μὲν κεν δούρατ' ἐν ἀρμονίῃσιν ἀρήρη,  
 τόφρ' αὐτοῦ μενέω καὶ τλήσομαι ἄλγεα πάσχων·  
 αὐτὰρ ἐπὴν δὴ μοι σχεδίνην διὰ κῦμα τινάξῃ,  
 νήξομ'· ἐπεὶ οὐ μὲν τι πάρα προνοῆσαι ἄμεινον.  
 Ἔως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν, 365  
 ὥρσε δ' ἐπὶ μέγα κῦμα Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

VIII, 402), ne s'applique point ici, quoi qu'en disent Bothe, Hayman et d'autres. Ulysse ne doit point voir ce que deviendra le voile; mais il le lancera à toute volée, par conséquent la face à la mer. Aussi Ameis, qui cite plus haut *non metus*, s'est-il bien gardé de citer ici *transque caput jace, nec respexeris*.

352. Ἀψ. Ancienne variante, αἶψ(α).

353. Αἰθυίῃ εἰκυῖα, comme un plongeon. Voyez plus haut, vers 337, l'explication de εἰκυῖα. Ameis : « εἰκυῖα, *vergleichbar*, « nicht von einer Verwandlung. »

356. Μή, *ne* ou *ne forte* : j'ai bien peur que. — Αὐτε, *rursus*, de nouveau : comme cela m'est déjà arrivé. Ancienne variante, ἄλλον.

357. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Aristophane de Byzance faisait des deux syllabes ὅ τε deux mots; ce qui signifie, selon Porson, ὅς τε, c'est-à-dire ὅς, *qui*, lequel, et, selon Buttmann, διό, ὁ étant neutre, et non masculin. De toute façon le sens reste exactement le même. — Ameis et La Roche écrivent ὅ τε.

358. Οὔπω, chez Homère, est souvent une négation absolue : *non omnino*; mais il a ici le même sens que dans le grec ordinaire : *nondum*, pas encore. Didyme

(Scholies P et Q) : οὐκ εἰς ἅπαντα καταφρονεῖ τῆς ὑποθήκης, ἀλλ' εἰς δευτέραν ἐλπίδα αὐτῷ χρήσασθαι τῷ κρηδέμνῳ. — Ἐκὰς, à grande distance, c'est-à-dire à une distance beaucoup trop grande pour que j'essaye de gagner le bord à la nage.

359. Φύξιμον est pris substantivement : *effugium*, un moyen d'échapper à la mort; la vie sauve; le salut. Le mot est un ἀπαξ εἰρημένον.

362. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici.

363. Διὰ.... τινάξῃ, *discusserit*, aura violemment désagréé.

364. Πάρα, c'est-à-dire πάρεστι, πάρεστί μοι : *adest mihi*, je suis en état. Hérodien (Scholies H, M et T) : ἀναστρεπτέον τὴν πάρα. δηλοῖ γὰρ τὸ πάρεστιν· ἐπεὶ οὐδὲν μοι πάρεστιν ἄμεινον προνοήσασθαι. — Cobet suppose, d'après les termes de cette note, que le vrai texte d'Homère est ἐπεὶ οὐ μὲν μοί τι, les deux syllabes πει et οὐ n'en faisant qu'une par synizèse. Cette conjecture, comme le remarque Dindorf, est assez plausible : *non improbabilis*.

365. Ἔως ὁ.... Voyez l'*Iliade*, I, 493, et les notes sur ce vers.

366. Δ(έ) équivaut à τότε : *tum*, alors. — Ἐπὶ doit être joint à ὥρσε : ἐπῶρσε,

δεινόν τ' ἀργαλέον τε, κατηρεφές· ἤλασε δ' αὐτόν.

Ὡς δ' ἄνεμος ζαῆς ἤτων θημῶνα τινάξῃ  
καρφαλέων, τὰ μὲν ἄρ τε διεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλη·  
ὥς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασ'. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
ἄμφ' ἐνὶ δούρατι βαῖνε, κέλῃθ' ὥς ἵππον ἐλαύνων·  
εἴματα δ' ἐξάπέδυνε, τὰ οἱ πόρε διὰ Καλυψώ.

370

Αὐτίκα δὲ κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοιο τάνυσσεν,  
αὐτὸς δὲ πρηνὴς ἀλὶ κάππεσε, χεῖρε πετάσας,

*immisit*, lança sur (le radeau). La préposition ἐπί ne souffre point l'anastrophe, et ἐπι n'est jamais que pour ἐπεστι. Telle est la règle alexandrine.

367. Κατηρεφές. La vague est tellement énorme que le radeau disparaît complètement dessous : il en est couvert comme d'un toit. De là l'expression. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ὑψηλὸς ὥστε σκεπάσαι αὐτόν. — ἤλασε δ' αὐτόν. Le sujet est χῦμα. La vague balaye Ulysse.

368. ἤτων θημῶνα, un tas de menue paille. Il s'agit d'un de ces amas de paille légère, de balle, qui se forment quand on vanne le grain, quand le πτύον, la pelle de bois qui est le van homérique, lance en l'air le grain qui vient d'être dépiqué. — Le mot θημῶνα est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont l'explication n'offre aucune difficulté. La racine est évidemment θε, qui contient l'idée de poser. — Quelques anciens voyaient ici, dans ἤτων, un autre mot que cet ἤια qui signifie provisions de voyage, puis vivres quelconques, puis pature des animaux. *Scholies* B, P et T : ἤια δὲ τὰ ἄχυρα παρὰ τὸ πανταχόθεν ἵεναι διὰ τὴν ἀσθενειαν. Cette étymologie se trouve aussi, mais en d'autres termes, dans les *Scholies* B et V. Mais, dès que ἤια signifie pature d'animal, rien n'empêche qu'il signifie fourrage, et par suite paille quelconque. C'est ainsi qu'expliquent les modernes; et ils ont raison. Mais ce qu'ils disent, Aristarque et les siens l'avaient dit avant eux. Didyme (*Scholies* P et Q) : πάντα κοινῶς τα σιτία τινῶν ἤια Ὅμηρος καλεῖ. οὕτως γοῦν καὶ τὰς ἐλάφους εἴρηκεν αἶτε καθ' ὅλην Θωῶν παραλίῳν τε λύκων τ' ἤια πέλονται (*Iliade*, XIII, 402-403). καὶ τὰ ἄχυρα δὲ σιτία ζῴων τινῶν εἶη. — La quantité du

mot ἤτων peut s'expliquer, ou en supposant que η devient bref par l'influence de la voyelle qui le suit, ou, ce qui vaut mieux, en prenant ηι pour une seule syllabe. Ameis : ἤτων *zweisilbig*. Il me semble même qu'on devrait écrire ἤων, et que l'ι des manuscrits n'est qu'un iota adscript qu'on aurait dû souscrire. Voyez plus haut, vers 266, la note sur ἤα.

370. Διεσκέδασ(ε) a pour sujet Ποσειδάων. Neptune produit cet effet au moyen de la grande vague.

371. Ἀμφ' ἐνὶ δούρατι βαῖνε, enfourchait une poutre : enfourcha une des poutres du radeau disjointes par la grande vague. — Κέλῃ(τα). Les héros d'Homère ne montent jamais à cheval, sauf le cas de nécessité. Mais cette comparaison prouve qu'Homère connaissait l'usage du cheval de selle, ou plutôt l'usage du cheval monté à cru. Aristarque (*Scholies* P, Q et T) : οἶδε μὲν ὁ ποιητὴς τὸν κέλῃτα, οὐκ εἰσάγει δὲ τοὺς ἥρωας αὐτῷ χρημένους, εἰ μὴ ἐξ ἀνάγκης ἐν τῇ Δολωνείᾳ τὸν Διομήδην. Voyez la note du vers X, 513 de l'*Iliade*. — Le mot κέλῃς n'est nulle part qu'ici chez Homère; mais le poète a employé le verbe καλητίζειν dans une comparaison, que l'on fait bien de rapprocher de celle-ci. Voyez la note sur καλητίζειν *Iliade*, XV, 679. D'après la diptère citée dans cette note, nous avons la certitude que la scholie relative à κέλῃ(τα) est une citation d'Aristarque. — Ὡς... ἐλαύνων équivalant à ὥσπερ ὁ ἐλαύνων. La comparaison porte sur le coureur; celle des montures est sous-entendue. On ne peut pas expliquer : ἐλαύνων δόρυ ὥσπερ ἵππον κέλῃτα. En effet, la poutre n'obéit point à Ulysse.

374. Πρηνὴς, *prostratus*, la tête en avant.

ειναι μεμαώς· ἴδε δὲ κρείων Ἐνοσίχθων,  
 375  
 ις δὲ κάρη προτὶ δν μυθήσατο θυμόν·  
 τω νῦν κακὰ πολλὰ παθὼν ἀλώω κατὰ πόντον,  
 ν ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι μιγείης·  
 ὡδ' ὥς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι κακότητος.  
 ; ἄρα φωνήσας ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους,  
 380  
 δ' εἰς Αἰγᾶς, ὅθι οἱ κλυτὰ δώματ' ἔασιν.  
 τὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διός, ἄλλ' ἐνόησεν·  
 ἰῶν ἄλλων ἀνέμων κατέδθησε κελεύθους,  
 ἰσθαι δ' ἐκέλευσε καὶ εὐνηθῆναι ἅπαντας·  
 δ' ἐπὶ κραιπνὸν Βορέην, πρὸ δὲ κύματ' ἔαξεν,  
 385

ne plonge pas, et n'a nul besoin de  
 : Ce n'est que le mouvement né-  
 pour se mettre à la nage. — Ἀλί,  
 εἰς ἄλα : dans la mer.

Ἀλώω, *επτα*, erre : nage au hasard.  
 bien aperçu de très-loin la terre ;  
 est tout désorienté, depuis qu'il  
 is sur son radeau. Sans le secours  
 rve, il serait indéfiniment ballotté.  
 qu'espère Neptune. — Hérodien fait  
 une diérèse de ἀλῶ (*Scholies P*  
 διαίρεσις ἐστὶ τοῦ ἀλῶ, διὸ βα-  
 , ἀναγνωστέον. On peut aussi re-  
 ἰλῶω comme une simple variante  
 onciation, ἀλάου étant identique,  
 ancienne écriture, à ἀλάω, et l'iu-  
 de l'α ayant changé α en ο.

Ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι. Il s'agit  
 anciens. Voyez plus haut les vers  
 : les notes sur ces deux vers. L'an-  
 variante, Φαίτχεσσι, n'était qu'une  
 pluse de ἀνθρώποισι.

Ὡς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι. Les di-  
 es sont dans leur droit quand ils

Féολπα. Mais on se demande ce  
 ient leur théorie sur l'hiatus, dès  
 issent κα-ο dans le vers ; et ils l'y

— Σε.... ὀνόσσεσθαι, *te parvi*  
 ne, que tu ne seras point satisfait.  
 : parle ironiquement. Il estime  
 ie en a assez. — Κακότητος, gé-  
 ismal : *quod attinet ad calamitatem*,  
 e maux soufferts. Quelques-uns font  
 ιτητος le complément du verbe :  
 ημαι s'emploie ou absolument, ou  
 xusatif. — D'après une autre expli-

ODYSSÉE.

cation antique, le texte serait ὀνήσεσθαι.  
*Scholies B* : ἀπόνασθαί σε, ἦτοι ὠφελη-  
 θῆναι σε τῆς κακότητος τῆς σῆς ἔνεκα,  
 ἦτοι τῆς κακουργίας, ὅτι ἐφόνευσας τὸν  
 ἐμόν υἱόν. Mais les mots qui précèdent  
 cette explication, ἡ ὀνόσσεσθαι καὶ ἀπό-  
 νασθαί σε, prouvent qu'on ne l'a imaginée  
 que par suite d'une idée fautive, celle de  
 l'identité de ὀνομαί et de ὀνίνημι.

381. Αἰγᾶς. C'est Éges en Achaïe. Voyez  
 la note du vers XIII, 21 de l'*Iliade*.

382. Κούρη. Bothe change ce mot en  
 θυγάτηρ, pour perfectionner le vers :  
*vitato homæoteleuto, numerisque venustio-*  
*ribus quam vulgatæ scripturæ*. Cette cor-  
 rection est arbitraire, et par conséquent  
 illégitime. — Ἄλλ(ο), autre chose, c'est-à-  
 dire un autre dessein, un dessein conforme  
 à ce qu'exigeait la circonstance.

383. Ἀνέμων.... κελεύθους. On a vu,  
*Iliade*, XIV, 17, ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα.  
 La route que suit chaque vent est prise  
 pour le souffle même qui suit cette route.  
 Le souffle est entravé ; c'est comme si la  
 route était obstruée. Cependant κατέδθησε  
 ne signifie point *obstruxit*, mais *devinxit*.  
 L'image est hardie ; mais le sens n'offre  
 aucune difficulté. *Scholies E* : κατέπαυσε  
 τὰς πνοάς.

384. Ἄπαντας, sous-entendu τοὺς ἄλ-  
 λους. Borée continue de souffler. Seulement  
 il va redoubler d'énergie.

385. Ὡρσε δ' ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπῶρσε  
 ὀέ. Voyez plus haut la note du vers 365.  
 — Πρό, devant (Ulysse). — Ἐξεν. An-  
 cienne variante, ἔαγεν.

ἕως ὅγε Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μιγείη  
Διογενῆς Ὀδυσσεύς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.

Ἐνθα δὴ νύκτας δύο τ' ἤματα κύματι πηγῶ  
πλάζετο· πολλὰ δέ οἱ κραδίη προτίσσειτ' ὄλεθρον.  
Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἤμαρ εὐπλόκαμος τέλεσ' ἦώς, 390  
καὶ τότε ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη  
ἔπλετο νηνεμίη· ὁ δ' ἄρα σχεδὸν εἴσιδε γαῖαν,  
ὄξυ μάλα προῖδών, μεγάλου ὑπὸ κύματος ἀρθείς.

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀσπᾶσιος βίωτος παίδεσσι φανήη 395  
πατρός, ὃς ἐν νούσῳ κῆται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,  
δηρὸν τηρόμενος, στυγερός δέ οἱ ἔχραε δαίμων,  
ἀσπᾶσιον δ' ἄρα τόνγε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν·

386. Ἐως, *donec*, jusqu'à ce que. — Au lieu de ἕως ὅγε, quelques anciens écrivaient ὅπως (afin que).

388. Κύματι πηγῶ, *in fluctu denso*, dans l'énorme vague : poussé par les grandes vagues que soulevait Borée. — Les glossographes expliquaient ici le mot πηγῶ de plusieurs manières, mais toutes également fausses et inadmissibles. Didyme (*Scholies E, P, Q et V*) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι μέλανι καὶ ἰσχυρῶ, ψυχρῶ, ἀδιαλύτῳ. τινὲς δὲ γαληναίῳ. κρεῖσσον δὲ εὐπαγεῖ, εὐτραφεῖ καὶ εὐμεγέθει. Voyez, *Iliade*, IX, 124, la note sur l'épithète πηγούς appliquée à des chevaux.

389. Πλάζετο, *errabat*, il errait : il allait où le portait le flot. Ulysse ne se dirige point ; il nage, il se tient à la surface de l'eau, voilà tout. *Scholies B, P, Q et T* : καὶ πῶς κύματι πηγῶ ἐπλάζετο ; ὁῦλον οὐ, ὅτι τα τῶν ἄλλων ἀνέμων κύματα ἐπαυσε, μόνον δὲ βορρᾶν ἀφῆκε πνεῖν. Cette note est l'abrégé d'une autre plus longue qui la suit, et qui est de Porphyre. Il s'agit d'une difficulté soulevée par les enstatiques et résolue par les lytiques. — Aristarque regardait ici πλάζετο comme équivalant à ἐπλήζετο et comme synonyme de ἐπλήσσετο. Didyme (*Scholies P et Q*) semble adopter cette explication ; car il remarque simplement qu'elle n'est pas admise par tout le monde : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος τὸ πλάζετο, Αἰολικῶς ἐκτείνων τὸ α, ἐπὶ τοῦ ἐπλήσσετο λαμβάνει, ἐνιοὶ δὲ ἐπὶ τοῦ ἐπλανᾶτο. L'explica-

tion de ceux-ci est bien plus naturelle, et c'est avec raison qu'elle a prévalu.

391. Ἢ δέ, *vulgo* ἡδέ. Je rétablis, comme Ameis et La Roche, l'écriture d'Aristarque. Le sens y gagne en énergie. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος ἡ δέ, ἄρθρον δεχόμενος τὸ ἡ. οἱ δὲ (ἡδέ) ἀντὶ τοῦ καί. Il semble aussi qu'après ἄνεμος μὲν, ἡ δέ vaut mieux grammaticalement que ἡδέ.

392. Νηνεμίη, apposition à γαλήνη. — Σχεδόν, près : à peu de distance.

393. Μεγάλου.... κύματος. Le vent ne souffle plus, mais la vague est encore soulevée. Didyme (*Scholies B, E et H*) : πολλὰς δὲ μετὰ τὴν τῶν ἀνέμων λῆξιν, τὸ ἐνδόσιμον τοῦ πνεύματος ἐτι ἐπεγείρει κύματα. Si Homère avait dit γαλήνη absolument, il y aurait ici quelque difficulté ; mais νηνεμίη a précisé la nature du calme. Didyme (mêmes *Scholies*) : γαλήνη ἀνέμων, οὐ κύματος. — Ὑπό. Aristophane de Byzance et Rhianus, ἐπί. La vulgate, qui est la leçon d'Aristarque, exprime mieux le mouvement qui porte Ulysse en haut de la vague.

394. Βίωτος, la vie, c'est-à-dire le retour à la santé, la convalescence.

395. Κῆται au subjonctif, *vulgo* κείται à l'indicatif.

396. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεὶ.

397. Ἀσπᾶσιον est adverbe, comme ἀσπαστόν au vers suivant : *grate*, à pleine satisfaction.



ὥς Ὀδυσσεῖ ἀσπαστὸν εἰσατο γαῖα καὶ ὕλη·  
 νῆχε δ', ἐπειγόμενος ποσὶν ἠπείρου ἐπιβῆναι.  
 Ἄλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,  
 καὶ δὴ δοῦπον ἄκουσε ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης  
 (ρόχθει γὰρ μέγα κῦμα ποτὶ ξερὸν ἠπείροιο  
 δεινὸν ἐρευγόμενον, εἴλυτο δὲ πάνθ' ἀλὸς ἄχνη·  
 οὐ γὰρ ἔσαν λιμένες νηῶν ὄχιοι, οὐδ' ἐπιωγαί,  
 ἀλλ' ἀκταὶ προβλήτες ἔσαν σπιλάδες τε πάγοι τε),  
 καὶ τότε Ὀδυσσεὺς λῦτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,

400

405

398. Ὀδυσσεῖ, *vulgo* Ὀδυσῆ(ι), la finale éliée. Mais l'éliision de l'i au datif singulier est rare chez Homère. La leçon Ὀδυσσεῖ est antique. Elle a été admise par Bekker, Ameis et La Roche. D'ailleurs l'écriture archaïque ΟΔΥΣΕ se lit aussi bien Ὀδυσσεῖ que Ὀδυσῆ', puisque E valait ε, η, ει et ηῖ, et même se nommait εῖ.

399. Ποσιν dépend de ἐπιβῆναι.

400. Βοήσας, comme βοήσας τις : un homme qui crie. Il s'agit de la distance où porte la voix vigoureusement lancée. Didyme (*Scholies* E et V) : ὥστε ἐξακουστὸν γενέσθαι βοήσαντά τινα. En effet γέγωνε, qui signifie proprement la même chose que ἐβόησε, équivalant ici à εἰς ἀκοὰς ἐγένετο (*Scholies* B), et peut très-bien se traduire par *exaudiri solet, exauditur*.

401. Καὶ ὣς correspond à ὅτε, et équivalant à τότε δὴ : *tum igitur*, alors donc. — Δοῦπον (un retentissement) est pris d'une manière absolue; car θαλάσσης dépend de σπιλάδεσσι. — Ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης, contre les falaises de la mer : contre les rochers à pic qui bordaient la mer.

402. Ῥόχθει.... Le poète explique le δοῦπον du vers précédent. Les anciens admiraient ce mot ῥόχθει. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὴν πρὸς τὰς πέτρας ἀντίχρουν τοῦ κύματος διὰ τοῦ ῥήματος παρυστήσατο. *Scholies* E : τραχὺ γὰρ τὸ ρ, τὸ θ, τὸ χ. Denys d'Halicarnasse cite le vers 402 parmi ses exemples d'harmonie imitative, et il insiste spécialement sur la valeur expressive du premier mot. Mais pourtant Homère, en employant ῥόχθει, s'est simplement servi du terme propre. On verra le présent ῥοχθεῖ, XII, 60. L'admiration doit donc se reporter sur l'in-

stinct poétique du peuple grec, l'inventeur du terme. — C'est à force de répéter le vers 402 que Démosthène, suivant Zosime, un de ses biographes, se guérit de son traulisme, c'est-à-dire de son impuissance à prononcer le son r. — Γάρ. Apollonius lisait ὁέ, leçon adoptée par Ameis. Le sens reste le même, puisque ce δέ serait explicatif, et qu'il équivaudrait à γάρ. Ce qui a fait imaginer la leçon ὁέ, c'est le γάρ du vers 404. Mais cette répétition n'a rien de choquant. — Ξερὸν pour ξηρὸν. Cette forme ne se trouve nulle part ailleurs. On sait que la lettre primitive E était longue ou brève à volonté.

404. Νηῶν ὄχιοι équivalent à ἔχοντες ou mieux συνέχοντες τὰς ναῦς. C'est l'explication la plus naturelle. La traduction *navium capaces* est donc exacte pour le sens. Nos expressions françaises, *abris des vaisseaux, refuges des vaisseaux*, ne donnent que des significations dérivées. — Ἐπιωγαί est, comme ὄχιοι, un ἀπαξ εἰρημένον, mais non moins facile à expliquer. En effet on verra, XIV, 533, ἰωγή dans le sens incontestable d'abri. L'ἐπιωγή, sans être un port proprement dit, est un endroit où les navires sont en sûreté. — Porphyre discute longuement (*Scholies* P, Q et T) sur ἐπιωγαί. Je ne cite que sa conclusion : ἐπιωγαὶ οὖν ῥηθήσονται τόποι ἀλίμενες μὲν, δυνάμενοι δὲ διὰ τὴν ἐκ τῶν ἀνέμων σέπην δέξασθαι νῆας. Ce sont des baies ou des rades. Porphyre voit, dans ἰωγή, ἰωή et ἄγνυμι. Cela est fort contestable; mais si le sens *brise-vent* ne sort pas de l'étymologie, il est certainement contenu dans l'idée fournie par ἰωγή et ἐπιωγή.

406-407. Καὶ τότε Ὀδυσσεὺς.... On a vu plus haut ces deux vers, 297-298.

[illegible]

La comparaison, comme la  
marquait Aristarque, porte uniquement  
sur la force d'adhérence, puisque les effets  
de l'arrachement ne sont point semblables :  
le papyrus en porte avec lui des parcelles  
du bois, tandis qu'il ne laisse au rui-  
seau une partie de la peau de ses mains.

du milieu. L'...  
cher une partie de la...  
l'écriture : 1835. 1836 et 1837. 1838  
1839. 1840. 1841. 1842. 1843. 1844. 1845. 1846. 1847. 1848. 1849. 1850. 1851. 1852. 1853. 1854. 1855. 1856. 1857. 1858. 1859. 1860. 1861. 1862. 1863. 1864. 1865. 1866. 1867. 1868. 1869. 1870. 1871. 1872. 1873. 1874. 1875. 1876. 1877. 1878. 1879. 1880. 1881. 1882. 1883. 1884. 1885. 1886. 1887. 1888. 1889. 1890. 1891. 1892. 1893. 1894. 1895. 1896. 1897. 1898. 1899. 1900. 1901. 1902. 1903. 1904. 1905. 1906. 1907. 1908. 1909. 1910. 1911. 1912. 1913. 1914. 1915. 1916. 1917. 1918. 1919. 1920. 1921. 1922. 1923. 1924. 1925. 1926. 1927. 1928. 1929. 1930. 1931. 1932. 1933. 1934. 1935. 1936. 1937. 1938. 1939. 1940. 1941. 1942. 1943. 1944. 1945. 1946. 1947. 1948. 1949. 1950. 1951. 1952. 1953. 1954. 1955. 1956. 1957. 1958. 1959. 1960. 1961. 1962. 1963. 1964. 1965. 1966. 1967. 1968. 1969. 1970. 1971. 1972. 1973. 1974. 1975. 1976. 1977. 1978. 1979. 1980. 1981. 1982. 1983. 1984. 1985. 1986. 1987. 1988. 1989. 1990. 1991. 1992. 1993. 1994. 1995. 1996. 1997. 1998. 1999. 2000. 2001. 2002. 2003. 2004. 2005. 2006. 2007. 2008. 2009. 2010. 2011. 2012. 2013. 2014. 2015. 2016. 2017. 2018. 2019. 2020. 2021. 2022. 2023. 2024. 2025. 2026. 2027. 2028. 2029. 2030. 2031. 2032. 2033. 2034. 2035. 2036. 2037. 2038. 2039. 2040. 2041. 2042. 2043. 2044. 2045. 2046. 2047. 2048. 2049. 2050. 2051. 2052. 2053. 2054. 2055. 2056. 2057. 2058. 2059. 2060. 2061. 2062. 2063. 2064. 2065. 2066. 2067. 2068. 2069. 2070. 2071. 2072. 2073. 2074. 2075. 2076. 2077. 2078. 2079. 2080. 2081. 2082. 2083. 2084. 2085. 2086. 2087. 2088. 2089. 2090. 2091. 2092. 2093. 2094. 2095. 2096. 2097. 2098. 2099. 2100. 2101. 2102. 2103. 2104. 2105. 2106. 2107. 2108. 2109. 2110. 2111. 2112. 2113. 2114. 2115. 2116. 2117. 2118. 2119. 2120. 2121. 2122. 2123. 2124. 2125. 2126. 2127. 2128. 2129. 2130. 2131. 2132. 2133. 2134. 2135. 2136. 2137. 2138. 2139. 2140. 2141. 2142. 2143. 2144. 2145. 2146. 2147. 2148. 2149. 2150. 2151. 2152. 2153. 2154. 2155. 2156. 2157. 2158. 2159. 2160. 2161. 2162. 2163. 2164. 2165. 2166. 2167. 2168. 2169. 2170. 2171. 2172. 2173. 2174. 2175. 2176. 2177. 2178. 2179. 2180. 2181. 2182. 2183. 2184. 2185. 2186. 2187. 2188. 2189. 2190. 2191. 2192. 2193. 2194. 2195. 2196. 2197. 2198. 2199. 2200. 2201. 2202. 2203. 2204. 2205. 2206. 2207. 2208. 2209. 2210. 2211. 2212. 2213. 2214. 2215. 2216. 2217. 2218. 2219. 2220. 2221. 2222. 2223. 2224. 2225. 2226. 2227. 2228. 2229. 2230. 2231. 2232. 2233. 2234. 2235. 2236. 2237. 2238. 2239. 2240. 2241. 2242. 2243. 2244. 2245. 2246. 2247. 2248. 2249. 2250. 2251. 2252. 2253. 2254. 2255. 2256. 2257. 2258. 2259. 2260. 2261. 2262. 2263. 2264. 2265. 2266. 2267. 2268. 2269. 2270. 2271. 2272. 2273. 2274. 2275. 2276. 2277. 2278. 2279. 2280. 2281. 2282. 2283. 2284. 2285. 2286. 2287. 2288. 2289. 2290. 2291. 2292. 2293. 2294. 2295. 2296. 2297. 2298. 2299. 2300. 2301. 2302. 2303. 2304. 2305. 2306. 2307. 2308. 2309. 2310. 2311. 2312. 2313. 2314. 2315. 2316. 2317. 2318. 2319. 2320. 2321. 2322. 2323. 2324. 2325. 2326. 2327. 2328. 2329. 2330. 2331. 2332. 2333. 2334. 2335. 2336. 2337. 2338. 2339. 2340. 2341. 2342. 2343. 2344. 2345. 2346. 2347. 2348. 2349. 2350. 2351. 2352. 2353. 2354. 2355. 2356. 2357. 2358. 2359. 2360. 2361. 2362. 2363. 2364. 2365. 2366. 2367. 2368. 2369. 2370. 2371. 2372. 2373. 2374. 2375. 2376. 2377. 2378. 2379. 2380. 2381. 2382. 2383. 2384. 2385. 2386. 2387. 2388. 2389. 2390. 2391. 2392. 2393. 2394. 2395. 2396. 2397. 2398. 2399. 2400. 2401. 2402. 2403. 2404. 2405. 2406. 2407. 2408. 2409. 2410. 2411. 2412. 2413. 2414. 2415. 2416. 2417. 2418. 2419. 2420. 2421. 2422. 2423. 2424. 2425. 2426. 2427. 2428. 2429. 2430. 2431. 2432. 2433. 2434. 2435. 2436. 2437. 2438. 2439. 2440. 2441. 2442. 2443. 2444. 2445. 2446. 2447. 2448. 2449. 2450. 2451. 2452. 2453. 2454. 2455. 2456. 2457. 2458. 2459. 2460. 2461. 2462. 2463. 2464. 2465. 2466. 2467. 2468. 2469. 2470. 2471. 2472. 2473. 2474. 2475. 2476. 2477. 2478. 2479. 2480. 2481. 2482. 2483. 2484. 2485. 2486. 2487. 2488. 2489. 2490. 2491. 2492. 2493. 2494. 2495. 2496. 2497. 2498. 2499. 2500. 2501. 2502. 2503. 2504. 2505. 2506. 2507. 2508. 2509. 2510. 2511. 2512. 251

189. Hétéroclisme. Hétéroclisme de  
prend de xanthoxanthine. Ce n'est pas un  
est absolu. — Le paille d'or est

question ici est le poulpe ordinaire, et non pas la grande pierre ou encornet. On le mange. C'est ce qui explique comment Homère l'a vu arracher. On ne se donne pas toujours la peine de l'arracher; on lui coupe les tentacules, plus ou moins près de l'adhérence. Le poulpe est un mollusque octapède. C'est même sous le nom d'ὀκτάπους; qu'on le désignait spécialement. Dictionnaire (Scholies V): τοῦ ὀκτάποδος. αἶθε; ἐπὶ ἰχθύος; ὁ ὀκτάπους. — Θαλάσσιος; de gîte: de son gîte.

133. Κορυμβοφόρος pour κορυμβοφόρος ou pieds du poulpe. — γοδὸν. godet. De

433. Κοτυλήθιον pour κοτυλήθιον. Les tentacules ou pieds du poulpe sont creux et se terminent en godet. De là l'emploi du mot κοτυλήθιον. L'adhérence est produite par un effet de suction. — Ἀλγίτες, calculi, des pierres. C'est un diminutif de ἄλς ou λίαν, synonyme de λίθος. Didyme (Scholies P et Q) : ἰδύμη, τὰ μικρὰ ἰδύμη, ἢ μικρὰ φρύγαννα. — Ἐχοντα, harent, restent attachées.

434. Τοῦ, de lui : d'Ulysse.

435. Δέραι, des peaux, c'est-à-dire

454. Тош. de lui : d'Ulysse.  
455. Прови. des peaux, c'est-à-dire une  
partie de l'épiderme.  
456. Ташаууу. Ancienne variante  
de deux mots. Voyez la note

478. "Pneumoniae".  
partie de l'épiderme.  
434. "Tuberculose". Ancienne vari-  
été usée en deux mots. Voyez la no-  
ta vers I. 31.

437. *Εἰς τὴν ἀποστολὴν τῶν ἀντιπάλων*. — *Εἰς τὴν ἀποστολὴν* de la question de la présence d'esprit et de la présence de la conscience. *τῶν ἀντιπάλων* se rapporte à *ἐκτετατοῦ*, si l'on veut, au sens étendu du mot. L'ancien est vu dans le mot. L'ancien plus prendrait l'ancien comme un concept, par lequel, que le concept est incorrect.

νῆχε παρέξ, ἐς γαῖαν ὀρώμενος, εἴ που ἐρεῖραι  
ἠϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλίεσσιν. 440

Ἄλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο  
ἔξε νέων, τῇ δὲ αἰεέεστο χῶρος ἄριστος,  
λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο·  
ἔγνω δὲ προρέοντα, καὶ εὔχετο δὴ κατὰ θυμόν·

Κλῦθι, ἄναξ, ὅτις ἐσσί· πολὺλλιστον δέ σ' ἰκάνω, 445  
φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς.

Αἰδοῖος μὲν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,  
ἀνδρῶν ὅστις ἵκηται ἀλώμενος, ὥς καὶ ἐγὼ νῦν  
σόν τε ῥόον σά τε γούναθ' ἰκάνω, πολλὰ μογήσας.

Ἄλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ· ἰκέτης δέ τοι εὔχομαι εἶναι. 450

Ὡς φάθ'· ὁ δ' αὐτίκα παῦσεν ἐὼν ῥόον, ἔσχε δὲ κῦμα·

ὁ ἀναδύνων ἐκ τοῦ κύματος, τῶν κυμάτων ἐκείνων ἀτινα ἀποπτύονται καὶ ἐξερεύγονται εἰς τὴν ἡπειρόν. Ulysse ne reste point dans la vague qui l'a entraîné, et qui le rejetterait sur le rivage.

439. Νῆχε παρέξ, il nageait parallèlement (au rivage). Voyez plus haut, vers 417, la note sur παρανίξομαι. Scholies P : ὀξύτονον τὸ παρέξ, μεθ' ὃ βραχὺ διασταλτέον. δηλοῖ τὸ παρενήχτο. La première observation est d'Hérodien, la seconde de Nicanor, et la troisième d'Aristarque ou de Didyme.

440. ἠϊόνας τε.... Voyez plus haut le vers 418 et la note sur ce vers.

441. Ποταμοῖο. Homère ne nomme point ce fleuve. Le nom de Seson que lui donnaient les anciens n'était que l'expression du fait de sa conduite envers Ulysse. Il sauve le héros : σώζω, Σώσων.

442. Τῇ, ubi, et non ibi. C'est un relatif, et la phrase continue. Voyez VII, 281.

443. Λεῖος πετράων, levis scopulorum, non raboteux de rochers, c'est-à-dire sans rochers, facilement abordable. — Ἐπὶ.... ἦν, inerat, y était.

444. Δέ correspond à ὅτε δὴ, vers 441, et il a le sens de τότε : alors.

445. Ὅτις ἐσσί, quisquis es, qui que tu sois : quel que soit ton nom ; sous quel que nom qu'on t'invoque — Πολύλλιστον, multis precibus (meis) expetitur, que j'implore par de ferventes prières. Il paraît

que plusieurs voulaient qu'on lût πολὺλλιστος au nominatif ; car Didyme (Scholies P et T) insiste particulièrement sur l'orthographe : οὕτω πολὺλλιστον, κατ' αἰτιατικὴν.

446. Ἐνιπάς. Ulysse sait que c'est à Neptune qu'il doit toutes ses misères ; et en disant, les menaces, il entend, le courroux. C'est le conséquent pour l'antécédent. Mais rien n'empêche de supposer, si l'on veut, une distraction du poète, qui se souvient des vers 290 et 377, et qui fait parler son héros comme il parlerait lui-même.

447. Μέν est dans le sens de μὴν, et il équivaut à πάντως : omnino, en tous lieux et en tout temps.

448. Ἀνδρῶν ὅστις, hominum quicumque, tout homme qui.

449. Σόν τε ῥόον σά τε γούνα(τα), et ton courant et tes genoux. Remarquez l'identification du fleuve et du dieu de ce fleuve. On a vu la même chose pour ce qui concerne le Scamandre, Iliade, XXII, 212. Didyme (Scholies P, Q et T) : μιᾷ δειχθεὶ καὶ τὴν φύσιν τοῦ ῥεύματος καὶ τὸ σῶμα συνέπλεξεν. — Ἰκάνω a un sens moral en même temps qu'un sens physique : c'est ce que prouve tout le vers suivant.

450. Ἀλλ(ά), eh bien donc ! — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Εὔχομαι εἶναι. Voyez la note du vers I, 480.

ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·

ᾠ μοι, ἐπειδὴ γαῖαν ἀελπέα δῶκεν ιδέσθαι  
Ζεὺς, καὶ δὴ τόδε λαῖτμα διατμήξας ἐπέρασσα,  
ἐκβασίς οὗ πη φαίνεθ' ἄλός πολιοῖο θύραζε· 410

ἐκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα  
βέβρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη·  
ἀγχυαθῆς δὲ θάλασσα, καὶ οὕπως ἔστι πόδεσσιν  
στήμεναι ἀμφοτέροισι καὶ ἐκφυγέειν κακότητα.

Μὴ πῶς μ' ἐκβαίνοντα βάλη λίθακι ποτὶ πέτρη 415  
κῦμα μέγ' ἀρπάξαν· μελέῃ δέ μοι ἔσσεται ὁρμή.  
Εἰ δέ κ' ἔτι προτέρω παρανήξομαι, ἣν που ἐφεύρω  
ἡϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης,

408. Γαῖαν ἀελπέα, *terram insperatam*, la terre que je désespérais de voir.

409. Τόδε. Ulysse est dans l'eau. Il est donc bien en droit de dire, τόδε λαῖτμα, ce gouffre-ci : la vaste et profonde mer où je suis. — Ἐπέρασσα, *vulgo* ἐτέλεισσα. Je rétablis, avec La Roche, la leçon alexandrine. Elle est attestée par une note de Nicanor (*Scholies H*) sur la ponctuation du vers. Ameis écrit ἐπερησα. Au reste, la vulgate donne le même sens; car ce qu'Ulysse a accompli, c'est la traversée du gouffre.

410. Φαίνε(ται), *apparet*, se montre. — Ἄλός dépend de θύραζε : hors de la mer, c'est-à-dire pour sortir de la mer.

411. Ἐκτοσθεν, en avant (de la terre), c'est-à-dire en face de moi. — Πάγοι, sous-entendu εἰσί. — Ἀμφί, à l'entour : autour de ces rochers.

412. Βέβρυχεν, le parfait dans le sens du présent. — Ῥόθιον est adjectif, et il se rapporte à κῦμα. Le mot ῥόθιος indique à la fois le choc violent et le retentissement du bruit. La traduction *impetuosus* est insuffisante. Comme le verbe ῥοχθέω, c'est une onomatopée. Didyme (*Scholies B, E, P et V*) : τὸ μετὰ πολλοῦ ῥοίζου φερόμενον καὶ ὁρμητικόν. ἐκ τοῦ γινόμενου ἤχου τὸ σημαινόμενον. — Ἀναδέδρομε a aussi le sens du présent : court en haut, c'est-à-dire s'allonge, se dresse.

413. Ἀγχυαθῆς équivalant à βαθεῖα ἀγχιτῆς ἡπείρου, sous-entendu ἔστι : est profonde près de la terre. Didyme (*Scholies P et V*) : ἡ ἐγγὺς τῆς γῆς βάθος ἔχουσα.

414. Κακότητα doit être suivi du point en bas, et non du point en haut. Nicanor (*Scholies P*) : ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον (il s'agit du vers 415). μάλα γὰρ αὐτοῦ τὴν εὐλάβειαν κομματικῶς λεγόμενον παρίστησι. C'est donc à tort que Dindorf et d'autres mettent seulement le point en haut.

415. Μὴ πῶς, *ne forte*, j'ai bien peur que. Le verbe δεῖδω, sous-entendu ici, est exprimé quatre vers plus bas. Hayman dit que μὴ anticipe δεῖδω, comme dans les vers 467-473. Cette considération est inutile. Le poète varie ses formes, voilà tout. On a vu μὴ, vers 356, dans le même sens qu'ici μὴ πῶς, et il n'y a aucun δεῖδω dans son voisinage. — Λίθακι est un ἀπαξ εἰρημένον, mais qui s'explique de lui-même. C'est un synonyme de τραχεῖα. Un rocher raboteux a sa surface comme garnie de cailloux. Didyme (*Scholies E*) : τῇ μικροῦς λίθους ἐχούσῃ ἐξέχοντας, τουτέστι τῇ τραχεῖα πέτρᾳ.

416. Ἐσσεται n'est point pour εἴη ἄν. C'est le futur même. Ulysse a une certitude morale.

417. Προτέρω, *ulterius*, plus loin. — Παρανήξομαι, *præternabo*, je nagerai (je nage) de côté, c'est-à-dire parallèlement au rivage.

418. Ἠϊόνας, des grèves. *Grand Étymologique* Miller : ἡϊων· ὁ αἰγιαλός· Ἠϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης. — Παραπλῆγας, battues de côté, c'est-à-dire ne se dressant point directement contre le flot. Ce sont les ri-

δαίδω μή μ' ἐξαῦτις ἀναρπάξασα θύελλα  
 πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρη βαρέα στενάχοντα, 420  
 ἥέ τί μοι καὶ κῆτος ἐπισσεύη μέγα δαίμων  
 ἐξ ἄλός, οἷά τε πολλὰ τρέφει κλυτὸς Ἀμφιτρίτη·  
 οἶδα γὰρ ὥς μοι ὁδῶδυσται κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.  
 Ἔως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,  
 τόφρα δέ μιν μέγα κῦμα φέρε τρηχεῖαν ἐπ' ἀκτὴν. 425  
 Ἐνθα κ' ἀπὸ ῥινοῦς δρύφθη, σὺν δ' ὅστέ' ἀράχθη,  
 εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
 ἀμφοτέρησι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης,  
 τῆς ἔχετο στενάχων, εἴως μέγα κῦμα παρῆλθεν.  
 Καὶ τὸ μὲν ὥς ὑπάλυξε· παλιρρόθιον δέ μιν αὔτις 430

vages bas, par opposition aux falaises. Le mot est un ἀπαξ εἰρημένον, comme παρηνέξομαι lui-même.

419-420. Ἀναρπάξασα.... Voyez les vers IV, 515-516.

421. Δαίμων, un dieu. Ulysse pense à Neptune.

422. Ἐξ ἄλός. Il s'agit de cette mer où Ulysse se trouve en ce moment, de la mer voisine des côtes; car c'est dans des grottes ou des trous qu'habitaient les χήτσα. La mer des monstres marins est dite par opposition à la mer poissonneuse ou haute mer, dont il vient d'être question au vers 420. — Au lieu de ἐξ ἄλός, Aristarque lisait, selon les *Scholies* H, εἰν ἄλί. La note de Didyme est altérée. Au lieu de εἰν ἄλλ, οἷα, c'est probablement εἰνάλιον, & qu'il faut lire. Alors Aristarque aurait fait une correction, à l'aide du vers IV, 443. Mais cela même est douteux. En effet nous avons ici une diphte d'Aristonicus (*Scholies* H, P et Q), qui consacre la vulgate : ἡ διπλῇ, ὅτι ἐν θαλάττῃ ὧν λέγει, ἐξ ἄλός. Il est vraisemblable qu'Aristarque avait seulement indiqué εἰνάλιον, &, ou, si l'on veut, εἰν ἄλι, οἷα, comme des corrections possibles, sinon désirables. — Κλυτός est au féminin. On a vu, *Iliade*, II, 742, κλυτὸς Ἴπποδάμεια. Homère dit aussi κλυτή, comme les autres poètes. — Ἀμφιτρίτη. Amphitrite est ici, comme au vers III, 91, la mer elle-même. Aristarque (*Scholies* H, P et Q) : ἡ μεγάλη θάλασσα. ἡ δὲ διπλῇ, πρὸς τὸ σχῆμα.

423. Ὡς μοι ὁδῶδυσται, *quanto odio me persequatur*, de quelle haine acharnée me poursuit. Didyme (*Scholies* B, P et T) : τὸ θέμα ὁδύω ὥς τανύω, ὥδυσται καὶ Ἀττικῶς ὁδῶδυσται. — Il est probable que le poète, en mettant ce mot dans la bouche d'Ulysse, a voulu jouer sur le nom du héros. Eschyle joue de même sur le nom de Polynice, et Sophocle sur celui d'Ajao.

424. Ἔως ὁ.... Voyez plus haut le vers 365 et la note sur ce vers.

425. Δέ, dans les phrases de ce genre, était regardé comme redondant par la plupart des anciens. C'était, selon Aristarque, une reprise. Voyez la note sur le signe du vers II, 489 de l'*Iliade*. On peut rendre δὲ ici par *eh bien!*

426. Ἀπό doit être joint à δρύφθη, et σὺν à ἀράχθη. — Ὅστέ(α) est à l'accusatif comme ῥινοῦς.

427. Ἐπὶ φρεσὶ θῆκε. Sous-entendu τι, une pensée, le moyen de salut dont Ulysse va user. On a vu τις sous-entendu au vers 400.

428. Δέ marque ici la conséquence : *porro*, or donc.

430. Τό, lui, c'est-à-dire le flot, la grande vague. — Ὡς, *sic*, de cette façon. Ceux qui écrivent ὥς circonflexe, comme fait Bekker, sont dans leur droit; mais ceux qui conservent l'orthographe ordinaire n'ont pas tort non plus, car l'accentuation du mot était à volonté. Hérodien (*Scholies* B, P et T) : τινὲς περιέσπασαν τὸ ὥς, ... ἐνιοὶ δὲ ὥξυναν. — Παλιρρό-

πλῆξεν ἐπεσσύμενον, τηλοῦ δέ μιν ἔμβαλε πόντῳ.

Ὡς δ' ὅτε πουλύποδος, θαλάμης ἐξελκομένοιο,

πρὸς κοτυληδονόφιν πυκινὰ λαίγγες ἔχονται·

ὥς τοῦ πρὸς πέτρῃσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν

ῥινοὶ ἀπέδρυφθεν· τὸν δὲ μέγα κῦμα κάλυψεν.

435

Ἐνθα κε δὴ δύστηνος ὑπέρμορον ὦλετ' Ὀδυσσεύς,

εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε γλαυκῶπις Ἀθήνη.

Κύματος ἐξαναδύς, τάτ' ἐρεύγεται ἥπειρόνδε,

θιον se rapporte au nominatif κῦμα sous-entendu. La vague, qui a passé par-dessus la tête d'Ulysse, reflue bruyamment, après s'être heurtée aux rochers du rivage.

434. Ἐπεσσύμενον est au nominatif, comme παλιρρόθιον. C'est le flot qui est en mouvement, et non Ulysse. — Démétrius Ixion écrivait ἀπισσύμενον. Correction inutile, et même nuisible; car l'idée contenue dans ἀπό est déjà exprimée par παλιρρόθιον, et celle que contient ἐπί ajoute un trait au tableau. Non-seulement la vague reflue violemment, mais elle reflue violemment sur Ulysse.

432-435. Ὡς δ' ὅτε.... Didyme (*Scholies E*) : ὥσπερ οἱ πολύποδες ἀποσπώμενοι τῶν πετρῶν ἀντιλαμβάνεσθαι εἰώθασιν ταῖς κοτυληδόσι καρτερώς, οὕτως ἀντίχετο ταῖς χειρὶ καὶ προσπεφύκει ὁ Ὀδυσσεύς, ὥστε καὶ ἀποξέσαι αὐτοῦ μέρος τι τοῦ δέρματος, καὶ προσίχετο τῇ πέτρᾳ. La comparaison, comme le remarquait Aristarque, porte uniquement sur la force d'adhérence, puisque les effets de l'arrachement ne sont point semblables : le poulpe emporte avec lui des parcelles du rocher, tandis qu'Ulysse laisse au rocher une partie de la peau de ses mains. Eustathe : φασὶ γοῦν οἱ παλαιοὶ ὅτι ἡ παραβολικὴ ἐνταῦθα ὁμοίωσις πρὸς μόνον γίνεται τὸ στερεὸν τῆς ἀντοχῆς. ὥς γὰρ ὁ πολύπους αἶρει τι τῶν λίθων ἀντεχόμενος, οὕτως Ὀδυσσεύς ἀφίχται τι τοῦ κατὰ τὰς χειρὶς ῥινοῦ πρὸς τῇ πέτρᾳ· καὶ μία αἰτία ἀμφοῖν..., ἡ βία αὐτῇ ἀντοχῇ τῶν κοτυληδόνων καὶ τῶν χειρῶν. La même observation se trouve dans les *Scholies Q*, sous la rubrique σημειοῦνται τινες.

439. Πουλύποδος.... ἐξελκομένοιο dépend de κοτυληδονοφί. Ce n'est point un génitif absolu. — Le polype dont il est

question ici est le poulpe ordinaire, et non pas la grande pieuvre ou encornet. On le mange. C'est ce qui explique comment Homère l'a vu arracher. On ne se donne pas toujours la peine de l'arracher; on lui coupe les tentacules, plus ou moins près de l'adhérence. Le poulpe est un mollusque octapode. C'est même sous le nom d'ὀκτάπους qu'on le désignait spécialement. Didyme (*Scholies V*) : τοῦ ὀκτάποδος εἶδος δὲ ἰχθύος ὁ ὀκτάπους. — Θαλάμης, du gîte : de son gîte.

433. Κοτυληδονόφιν pour κοτυληδονόσι. Les tentacules ou pieds du poulpe sont creux et se terminent en godet. De là l'emploi du mot κοτυληδών. L'adhérence est produite par un effet de succion. — Λαίγγες, *calculi*, des pierrailles. C'est un diminutif de λάς ou λάας, synonyme de λίθος. Didyme (*Scholies P et Q*) : λαίγγες τὰ μικρὰ λιθάρια, ἢ μικρὰ ψηφίδια. — Ἐχονται, *hærent*, restent attachées.

434. Τοῦ, de lui : d'Ulysse.

435. ῥινοί, des peaux, c'est-à-dire une partie de l'épiderme.

436. Ἐπέρμορον. Ancienne variante, ὑπὲρ μόρον en deux mots. Voyez la note du vers I, 34.

437. Εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε. Ancienne variante : εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεά. Ce n'était qu'une correction, pour rendre le texte semblable à ce qu'on a vu plus haut, vers 427. — Ἐπιφροσύνην, de la circonspection : présence d'esprit et prudence. *Scholies H* : σύνεσιν, ἐκίνοικιν.

438. Τάτ(ε) se rapporte à κύματα sous-entendu, ou, si l'on veut, au sens pluriel contenu dans κύματος. L'ancienne correction τὸ τ(ε) est inutile. On ne doit pas non plus prendre τάτ(ε) comme adverbe. C'est un conjonctif : *quæ*, lesquels. L'explication *quæ is fluctus* est incorrecte. *Scholies B* :

νῆχε παρέξ, ἐς γαῖαν ὁρώμενος, εἴ που ἐφεύροι  
ἡϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης. 440

Ἄλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόιο  
ἴξε νέων, τῇ δὴ οἱ εἰσατο χῶρος ἄριστος,  
λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο·  
ἔγνω δὲ προρέοντα, καὶ εὖζατο δν κατὰ θυμόν·

Κλυθι, ἄναξ, ὅτις ἐσσί· πολὺλλιστον δέ σ' ἰκάνω, 445  
φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς.

Αἰδοῖος μὲν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,  
ἀνδρῶν ὅστις ἴκηται ἀλώμενος, ὥς καὶ ἐγὼ νῦν  
σόν τε ῥόον σά τε γούναθ' ἰκάνω, πολλὰ μογήσας.

Ἄλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ· ἰκέτης δέ τοι εὖχομαι εἶναι. 450

Ὡς φάθ'· ὁ δ' αὐτίκα παῦσεν ἐὼν ῥόον, ἔσχε δὲ κύμα·

ὁ ἀναδύνων ἐκ τοῦ κύματος, τῶν κυμάτων ἐκείνων ἅτινα ἀποπτύονται καὶ ἐξερεύγονται εἰς τὴν ἡπειρον. Ulysse ne reste point dans la vague qui l'a entraîné, et qui le rejetterait sur le rivage.

439. Νῆχε παρέξ, il nageait parallèlement (au rivage). Voyez plus haut, vers 417, la note sur παρανίξομαι. *Scholies* P : ὀξύτονον τὸ παρέξ, μεθ' ὃ βραχὺ δισταλτέον. δηλοῖ τὸ παρενήχeto. La première observation est d'Hérodien, la seconde de Nicanor, et la troisième d'Aristarque ou de Didyme.

440. Ἡϊόνας τε.... Voyez plus haut le vers 418 et la note sur ce vers.

441. Ποταμοῖο. Homère ne nomme point ce fleuve. Le nom de Saron que lui donnaient les anciens n'était que l'expression du fait de sa conduite envers Ulysse. Il sauve le héros : σώζω, Σώσων.

442. Τῇ, *ubi*, et non *ibi*. C'est un relatif, et la phrase continue. Voyez VII, 281.

443. Λεῖος πετράων, *laevis scopulorum*, non raboteux de rochers, c'est-à-dire sans rochers, facilement abordable. — Ἐπὶ.... ἦν, *inerat*, y était.

444. Δέ correspond à ὅτε δὴ, vers 441, et il a le sens de τότε : alors.

445. Ὅτις ἐσσί, *quisquis es*, qui que tu sois : quel que soit ton nom ; sous quel que nom qu'on t'invoque — Πολύλλιστον, *multis precibus (meis) expetitur*, que j'implore par de ferventes prières. Il paraît

que plusieurs voulaient qu'on lût πολὺλλιστος au nominatif ; car Didyme (*Scholies* P et T) insiste particulièrement sur l'orthographe : οὕτω πολὺλλιστον, κατ' αἰτιατικὴν.

446. Ἐνιπάς. Ulysse sait que c'est à Neptune qu'il doit toutes ses misères ; et en disant, *les menaces*, il entend, *le courroux*. C'est le conséquent pour l'antécédent. Mais rien n'empêche de supposer, si l'on veut, une distraction du poète, qui se souvient des vers 290 et 377, et qui fait parler son héros comme il parlerait lui-même.

447. Μὲν est dans le sens de μὴν, et il équivaut à πάντως : *omnino*, en tous lieux et en tout temps.

448. Ἀνδρῶν ὅστις, *hominum quicumque*, tout homme qui.

449. Σόν τε ῥόον σά τε γούνα(τα), et ton courant et tes genoux. Remarquez l'identification du fleuve et du dieu de ce fleuve. On a vu la même chose pour ce qui concerne le Scamandre, *Iliade*, XXII, 212. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : μιᾷ δεήσει καὶ τὴν φύσιν τοῦ ῥεύματος καὶ τὸ σῶμα συνέπλεξεν. — Ἰκάνω a un sens moral en même temps qu'un sens physique : c'est ce que prouve tout le vers suivant.

450. Ἄλλ(ά), eh bien donc ! — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Εὖχομαι εἶναι. Voyez la note du vers I, 180.



πρόσθε δέ οἱ ποίησε γαλήνην, τὸν δ' ἐσάωσεν  
 ἐς ποταμοῦ προχοάς· ὃ δ' ἄρ' ἄμφω γούνατ' ἔκαμψεν,  
 χεῖράς τε στιβαράς· ἀλλ' γὰρ δέδμητο φίλον κῆρ.

ῥ' ὄδεε δὲ χροά πάντα· θάλασσα δὲ κήκιε πολλή 455

ἄν στόμα τε ῥινάς θ'· ὃ δ' ἄρ' ἄπνευστος καὶ ἀναυδος  
 κεῖτ' ὀλιγηπελέων, κάματος δέ μιν αἰνὸς ἱκανεν.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἔμπνυτο καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,  
 καὶ τότε δὴ κρήδεμνον ἀπὸ ἔο λῦσε θεοῖο.

Καὶ τὸ μὲν ἐς ποταμὸν ἀλιμυρήεντα μεθῆκεν· 460

452. Πρόσθε δέ οἱ, comme πρὸ δέ, vers 385 : et devant lui ; et devant Ulysse.

453. Ἐς ποταμοῦ προχοάς, *ad fluvii ostia*, c'est-à-dire *ad sua ostia* : en lui permettant d'arriver jusqu'à son embouchure. Aristarque (*Scholies* B, E, P et Q) fait remarquer la forme de l'expression : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ ἀντωνυμίας τὸ ὄνομα. οὐ γὰρ εἶπεν, εἰς τὰς ἑαυτοῦ προχοάς· ἡ διπλῇ οὖν παράκειται πρὸς τὸ τῆς ἑρμηνείας ἴδιον. La dernière phrase de la scholie est une réflexion byzantine ; mais c'est par cette réflexion même que nous savons d'où vient ce qui la précède. — Ἐκαμψεν. Ulysse dit, VII, 283, en parlant de ce qu'il fit alors : ἐκ δ' ἔπεσον, et je tombai. Il a perdu tout ressort ; il se laisse aller : on va voir καῖτ(ο), vers 457. Didyme (*Scholies* E) : τὰ γὰρ νεῦρα ἀπὸ πολλοῦ κρύου ἀκίνητοῦσιν. ἵνα γοῦν μὴ κρατηθῶσιν αὐτῶ ταῦτα ἔκαμψεν.

455 Ῥόδεε, *tumebat*, il était gonflé. Quelques anciens lisaient le mot sans ι, et le prenaient dans le sens de ὠρεῖν. Mais il s'agit d'un homme tout meurtri ; et l'odeur marine est ici sans importance aucune. — Θάλασσα, la mer, c'est-à-dire l'eau de mer. — Κήκιε, *manabat*, dégoûtait. Apollonius rapproche ἀνεκήκειν, *Iliade*, VII, 262. Il n'y a qu'un simple écoulement dans les deux cas. *Scholies* B : ἀπὸ τοῦ χίω, τὸ παραγίνομαι.

456. Ῥινάς θ'· ὃ δ' ἄρ' ἄπνευστος. Il y a eu probablement une correction, et le vrai texte semble avoir été, avec hiatus : ῥινάς τε· ὃ δ' ἄπνευστος.

457. Ὀλιγηπελέων, *viribus defectus*, anéanti. — Δέ explicatif : car.

458. Ἐμπνυτο, *vulgo* ἄμπνυτο. Je rétabliss la leçon d'Aristarque, comme nous

l'avons fait au vers de l'*Iliade*, XXII, 475, qui est identique à celui-ci. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἀπὸ ἔο, c'est-à-dire ἀφ' ἑαυτοῦ. On a vu, *Iliade*, V, 343, ἔο pour ἑαυτῆς, après l'avoir vu, II, 239, comme masculin. La forme primitive σφέο fait très-bien comprendre la quantité de πο devant ἔο, Ameis : « Stabile Dehnung des Endvocal » vor dem Genetiv ἔο, der ursprünglich « σφέο lautete. » Le Féo de Bekker et de Hayman n'a jamais existé. — Θεοῖο, de la déesse : de Leucothée. La première pensée du héros, c'est de se conformer aux recommandations de sa bienfaitrice. Didyme (*Scholies* P, R et T) : ἐν πρώτοις μέμνηται τῶν ἐντολῶν τῆς εὐεργέτιδος.

460. Ἀλιμυρήεντα, *in mare fluentem*, qui coule dans la mer. Voyez la note du vers XXI, 490 de l'*Iliade*. Ameis restreint le sens de cette épithète à l'embouchure du fleuve : *maris aestu oppletus (meerflutig)*. Mais l'exemple que nous venons de rappeler prouve qu'elle s'applique d'une façon générale. Eustathe : ὅτι ἀλιμυρήεντα, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι ποταμὸν λέγει, τὸν εἰς ἄλα μυρόμενον, ἡγουν κατὰ τινὰ ποιὸν ἦχον ῥέοντα. Les *Scholies* P et Q donnent une explication semblable ; mais la note d'Eustathe est le texte même d'Aristarque : il n'y manque que le signe en tête, ou les mots ἡ διπλῇ. — Il y a, dans les *Scholies* E, une explication par ὁμοῦ et ῥεῖν, ce qui restreint le sens à l'embouchure ; mais on lit, aussitôt après : ἡ τὸν εἰς ἄλα μυρόμενον. Le verbe μύρομαι est synonyme de ῥεῖν, que le courant fasse bruit ou non. — Μεθῆκεν. Si Ulysse détournait la tête, le poète n'aurait pas manqué de le dire. Voyez plus haut, vers 350, la note sur

ἄψ δ' ἔφερεν μέγα κῦμα κατὰ ῥόον· αἶψα δ' ἄρ' Ἰνῶ  
δέξατο χερσὶ φίλησιν· ὁ δ' ἐκ ποταμοῖο λιασθεὶς  
σχοίνῳ ὑπεκλίνθη, κύσε δὲ ζεῖδωρον ἄρουραν·  
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·

ὦ μοι ἐγὼ, τί πάθω; τί νύ μοι μήκιστα γένηται; 465

Εἰ μὲν κ' ἐν ποταμῷ δυσκηδέα νύκτα φυλάσσω,  
μή μ' ἄμυδις στίβῃ τε κακὴ καὶ θῆλυς ἐέρση  
ἐξ ὀλιγηπελὴς δαμάσῃ κεκαφηότα θυμόν·  
αὔρη δ' ἐκ ποταμοῦ ψυχρὴ πνέει ἡῶθι πρό.

Εἰ δέ κεν ἐς κλιτὺν ἀναβὰς καὶ δάσκιον ὕλην, 470

θάμνοις ἐν πυκινοῖσι καταδράθω, εἴ με μεθείη  
ῥίγος καὶ κάματος, γλυκερὸς δέ μοι ὕπνος ἐπέλθῃ,

ἀπονόσφι τραπέσθαι. Cette recommandation de s'en aller va s'accomplir.

461. Ἄψ, *retro*, c'est-à-dire *in mare* : dans la mer. — Ἐφεν, sous-entendu αὐτό. — Κατὰ ῥόον. Anciennes variantes, κατάρροον et κατ' ἄρ ῥόον.

462. Ἐκ ποταμοῖο, hors du fleuve : pour quitter le fleuve. — Λιασθεὶς est exactement synonyme de ἀπονόσφι τραπέεις. Ulysse obéit à l'ordre contenu dans le vers 350.

463. Σχοίνῳ, comme ἐν σχοίνῳ, ἐν σχοίνοις : dans les joncs. — Ὑπεκλίνθη. Il se penche vers la terre pour la baiser, mais ne s'y couche point. La traduction *incubuit* force le sens.

465. Μήκιστα, *denique*, enfin. Voyez plus haut, vers 299, la note sur ce mot.

466. Ἐν ποταμῷ, dans le fleuve, c'est-à-dire sur le bord du fleuve, dans les joncs du rivage. Voyez le vers XVIII, 521 de l'*Iliade*. — Νύκτα, une nuit : pendant une nuit. — Φυλάσσω, *vulgo* φυλάξω. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος, φυλάσσω, ἐν παρατάσει, καὶ προσυπακούει τὸ ἐμμενόν. τὸ ἐξῆς, μή με δαμάσῃ. En définitive, les deux leçons donnent exactement le même sens.

467. Μή, j'ai peur que. Voyez plus haut, vers 415, la note sur μή πως. Le verbe ζεῖδω est exprimé devant μή, au vers 473. — Ἄμυδις, *simul*, tout à la fois. Ameis : « Ein pluralischer Instrumental, « gleichsam unitis viribus, zumal. » — Στίβῃ, le froid du matin. Voyez XVII, 25.

Didyme (*Scholies* P et Q) : ἡ ἐωθινὴ ψύχρα, ἡ πάχνη. τῶν ἅπαξ δὲ εἰρημένων ἡ λέξις. Peut-être ne devrait-on pas compter le mot parmi les ἅπαξ εἰρημένα, le second exemple étant différent du premier, et lui servant de commentaire. — Θῆλυς est souvent du féminin chez Homère. Voyez VI, 422; X, 527 et 572. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, V, 269; X, 216; XIX, 97; XXIII, 409. Il signifie ici *abondante*, et par conséquent très-dangereuse. Didyme (*Scholies* V) l'explique par θάλλουσα.

468. Ἐξ ὀλιγηπελὴς dépend de κεκαφηότα θυμόν et non de δαμάσῃ, et le régime de δαμάσῃ est μ(ε), et non θυμόν, qui équivaut à κατὰ θυμόν. On a vu κεκαφηότα θυμόν (souffle haletant, épuisement de forces), *Iliade*, V, 698. Nous complétons la note de ce passage. Didyme (*Scholies* E) : ἐκπεπνευκότα· κάπος (lisez κάφος) γὰρ τὸ πνεῦμα.

469. Δ(ε) est explicatif ou confirmatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεὶ. Quelques anciens, au lieu de αὔρη δ' ἐκ, lisaient αὔρη γάρ. Mais cette correction est inutile. — Ἐκ ποταμοῦ, d'un fleuve. Ulysse parle en général. S'il s'agissait du fleuve près duquel il se trouve, le futur πνεύσει serait indispensable. — Ἡῶθι πρό, à l'aurore en avant, c'est-à-dire avant l'aurore, avant qu'il fasse jour.

471. Εἰ, comme en latin *si forte* : pour voir si; pour tâcher que.

472. Ἐπέλθῃ dépend de εἰ.... κεν, c'est-à-dire ἦν, début de la phrase : εἰ δέ



Ἄφαρ δ' εὐνήν ἐπαμήσατο χερσὶ φίλησιν  
 φύλλων γὰρ ἔην χύσις ἥλιθα πολλή,  
 ἥ δ' οὐδ' ἔτι τρεῖς ἀνδρας ἔρυσθαι  
 χιμερίη, εἰ καὶ μάλα περ χαλεπαῖνοι.  
 ὅν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
 αὖ μέσση λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.  
 ἵτε τις θαλὸν σποδιῇ ἐνέκρυψε μελαίνη,  
 π' ἐσχατιῆς, ὧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι,  
 πυρὸς σώζων, ἵνα μὴ ποθεν ἄλλοθεν αὔοι.

485

490

α verbe δύσσετ(ο) : ὑπεδύσετο, e rendit dessous.

ὕνῃν ἐπαμήσατο, il se récolta, c'est-à-dire il se fit une couche sous du feuillage.

ἥλιθα πολλή, extrêmement abondez la note du vers XI, 677 de ce mot ἥλιθα, selon les anciens, chose que ἄλις avec un suffixe. *Scholies E*) : ἀπὸ τοῦ ἄλις καὶ ἱστατικοῦ μορίου.

ὅ. Ὅσσον τ' ἥ δ' οὐδ'.... Ces deux vers retranchés par Payne Knight, Montbel approuve la suppression. τ' dit que les anciens critiques de relatif à l'authenticité du vers est une erreur. Voici un témoignage d'authenticité. Nicanor (*P et Q*) : ἐὰν ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς ὡς τοῖς ἐξῆς συνάπτοντες, ἔσται ὁ λόγος, ὅτι τοσαῦτα ἦν τὰ πρὶν καὶ δύο καὶ τρεῖς καλύψαι.

ὅ δ' ὡς διὰ μέσου κείμενον διορίζεται τοσαῦτα φύλλα ἐπιβεβλημένων δύο ἢ τρεῖς καλύψαι, πλείοντων δηλονότι. Cette note porte question de savoir si l'on doit mettre ou une virgule après πολλή, ou si la phrase φύλλων γὰρ.... est pas une parenthèse. Si les vers avaient été obélisés, Nicanor ne nous donne la peine qu'il vient de nous enlever. En tous cas, il est évident que Nicanor n'avait pas souscrit à la suppression. Les deux vers sont naïfs,

Ὅσσον τ(ε).... ἔρυσθαι, de faire. Ici c'est Hérodiens (*Scholies*) qui témoigne de l'authenticité, et non pas : προπαροξυτόνως, ἵνα σηρατατικόν.

485. Χαλεπαῖνοι a pour sujet ὥρη χειμερίη sous-entendu. Didyme enfin (*Scholies B, E, Q et T*) témoigne à son tour de l'authenticité : ἡ ὥρα. ἥτοι χαλεπῶς ὑπὸ βίγους διατεθείη. La première explication est bien préférable. Eustathe : τὸ δὲ χαλεπαίνειν ἀρελῶς καὶ γλυκέως ἐρρέθη ἐπὶ χειμερίας ὥρας, ὡς εἶπερ καὶ αὐτὴ ἐμφυχος ἦν. Cette réflexion vient de bonne source; et je suis presque tenté d'ajouter le nom d'Aristarque à ceux de Didyme, Hérodiens et Nicanor.

486. Τῆν, c'est-à-dire εὐνήν.

488. Ὡς δ' ὅτε τις. C'est le même mouvement qu'au vers III, 33 de l'*Iliade*. — Δαλόν, *torrem*, un tison. Le sens de torche est un sens dérivé. Didyme (*Scholies H et T*) : κακαυμένον ξύλον. — Σποδιῇ, dans la cendre : sous la cendre. C'est un adjectif féminin pris substantivement. C'est ainsi que ὑγρή, chez Homère, est synonyme de θαλασσα. *Scholies H* : σποδῶ.

489. Πάρα pour πάρεισι : *adsunt*, sont là. — Γείτονες ἄλλοι, non pas d'autres voisins, puisqu'il n'en a aucun, mais d'autres hommes qui soient ses voisins : des hommes dans son voisinage. De là cette prévoyance du campagnard. Didyme (*Scholies Q*) : ἀκρως τῇ ἐπεξεργασίᾳ. οὐ γὰρ ἐν τῇ πόλει χρεῖα ταύτης τῆς προνοίας.

490. Σπέρμα πυρὸς. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 110-111 : πυρὸς πηγὴν. C'est évidemment un souvenir d'Homère. Didyme (*Scholies B, E, H, P, Q et T*) : πρὸς τοῦτο καὶ ὁ Αἰσχύλος ἀντεμνησανήσατο εἰπὼν πηγὴν πυρὸς ἐν Προμηθεὶ δεσμώτῃ. — Ἴνα, selon Ameis, est adverbe, et signifie *in quo loco*, dans un endroit où. Il est plus naturel de lui laisser le même sens que deux vers plus bas : *ut*, afin que. En faisant un voyage, le camp-

ἄλλοι δὲ τῶνδε ἔσονται καὶ ἐν τῷ ἑσπέρῳ

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

473

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

480

ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

174. ... ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

175. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

176. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

177. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

178. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

179. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

180. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

181. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

182. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

183. ὡς ἐστὶν ἡ κοινὴ ἡμετέρα κοινὴ ἔσται

δύσεται. Ἄφαρ δ' εὐνήν ἐπαμήσατο χερσὶ φίλησιν  
 εὐρεΐαν· φύλλων γὰρ ἔην χύσις ἥλιθα πολλή,  
 ὅσσον τ' ἡὲ δύω ἡὲ τρεῖς ἄνδρας ἔρυσθαι  
 ὥρη χειμερίη, εἰ καὶ μάλα περ χαλεπαῖνοι. 485  
 Τὴν μὲν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
 ἐν δ' ἄρα μέσση λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.  
 Ὡς δ' ὅτε τις θαλὸν σποδιῇ ἐνέκρυψε μελαίνη,  
 ἄγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, ὧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι,  
 σπέρμα πυρὸς σώζων, ἵνα μὴ ποθεν ἄλλοθεν αὔοι. 490

partient au verbe δύσεται(ο) : ὑπεδύσεται, *subiit*, il se rendit dessous.

482. Εὐνήν ἐπαμήσατο, il se récolta une couche, c'est-à-dire il se fit une couche en ramassant du feuillage.

483. Ἡλιθα πολλή, extrêmement abondante. Voyez la note du vers XI, 677 de l'*Iliade*. Le mot ἥλιθα, selon les anciens, n'est autre chose que ἄλις avec un suffixe. Didyme (*Scholies* E) : ἀπὸ τοῦ ἄλις καὶ τοῦ ὅα ἐπιτατικοῦ μορίου.

484-485. Ὅσσον τ' ἡὲ δύω.... Ces deux vers ont été retranchés par Payne Knight, et Dugas Montbel approuve la suppression. Ce dernier dit que les anciens critiques n'ont rien de relatif à l'authenticité du passage. C'est une erreur. Voici un premier témoignage d'authenticité. Nicanor (*Scholies* P et Q) : ἐὰν ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνῶμιν τοῖς ἐξῆς συνάπτοντες, ἔσται καθολικὸς ὁ λόγος, ὅτι τοσαῦτα ἦν τὰ φύλλα ὥστε καὶ δύο καὶ τρεῖς καλύψασθαι. ἐὰν δὲ ὡς διὰ μέσου κείμενον διορθῶμεν, ἔσται τοσαῦτα φύλλα ἐπιβεβλημένος ὅσον δύο ἢ τρεῖς καλύψαι, πλεῖον τῶν δεόντων δηλονότι. Cette note porte sur la question de savoir si l'on doit mettre un point ou une virgule après πολλή, c'est-à-dire si la phrase φύλλων γὰρ.... est ou n'est pas une parenthèse. Si les vers 484-485 avaient été obélisés, Nicanor ne se serait pas donné la peine qu'il vient de prendre avec eux. En tous cas, il est évident que Nicanor n'avait pas souscrit à la condamnation. Les deux vers sont naïfs, voilà tout.

484. Ὅσσον τ(ε).... ἔρυσθαι, de façon à couvrir. Ici c'est Hérodién (*Scholies* P) qui témoigne de l'authenticité, et non pas Nicanor : προπαροξυτόνως, ἵνα σημαίνει παρατατικόν.

485. Χαλεπαῖνοι a pour sujet ὥρη χειμερίη sous-entendu. Didyme enfin (*Scholies* B, E, Q et T) témoigne à son tour de l'authenticité : ἡ ὥρα. ἦτοι χαλεπῶς ὑπὸ ῥίγους διατεθείη. La première explication est bien préférable. Eustathe : τὸ δὲ χαλεπαίνειν ἀρελῶς καὶ γλυκέως ἐρρέθη ἐπὶ χειμερίας ὥρας, ὡς εἶπερ καὶ αὐτὴ ἔμψυχος ἦν. Cette réflexion vient de bonne source; et je suis presque tenté d'ajouter le nom d'Aristarque à ceux de Didyme, Hérodién et Nicanor.

486. Τὴν, c'est-à-dire εὐνήν.

488. Ὡς δ' ὅτε τις. C'est le même mouvement qu'au vers III, 33 de l'*Iliade*. — Θαλόν, *torrem*, un tison. Le sens de torche est un sens dérivé. Didyme (*Scholies* H et T) : κεικαυμένον ξύλον. — Σποδιῇ, dans la cendre : sous la cendre. C'est un adjectif féminin pris substantivement. C'est ainsi que ὑγρή, chez Homère, est synonyme de θάλασσα. *Scholies* H : σποδιῷ.

489. Πάρα pour πάρεσι : *adsunt*, sont là. — Γείτονες ἄλλοι, non pas d'autres voisins, puisqu'il n'en a aucun, mais d'autres hommes qui soient ses voisins : des hommes dans son voisinage. De là cette prévoyance du campagnard. Didyme (*Scholies* Q) : ἀκρως τῇ ἐπεξεργασίᾳ. οὐ γὰρ ἐν τῇ πόλει χρεῖα ταύτης τῆς προνοίας.

490. Σπέρμα πυρὸς. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 440-441 : πυρὸς πηγὴν. C'est évidemment un souvenir d'Homère. Didyme (*Scholies* B, E, H, P, Q et T) : πρὸς τοῦτο καὶ ὁ Αἰσχύλος ἀντεμνησανήσατο εἰπὼν πηγὴν πυρὸς ἐν Προμηθεὶ δεσμώτῃ. — Ἴνα, selon Ameis, est adverbe, et signifie *in quo loco*, dans un endroit où. Il est plus naturel de lui laisser le même sens que deux vers plus bas : *ut*, afin que. En faisant un voyage, le camp-

ὥς Ὀδυσσεὺς φύλλοιτι καλύψατο· τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη  
 ὕπνον ἐπ' ὄμμασι χεῦ', ἵνα μιν παύσειε τάχιστα  
 δυσπονέος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

guard finirait par se procurer du feu ; mais il veut être dispensé du voyage : ἵνα μή... αὖτοι, pour n'avoir point à allumer, sous-entendu πῦρ. — Αὖτοι, *vulgo* αὖη. Didyme (*Scholies* P et V) : αὖτοι· ἐξάπτοι. Notre vulgate est une correction maladroite et inutile de Démétrius Ixion. Didyme (*Scholies* H et P) : ὁ Ἰξίων, αὖη.

Quelques-uns donnaient l'esprit rude αὖη, et La Roche a adopté cette orthographe. Il écrit αὖη.

492. Παύσειε a pour sujet ὕπνος so entend.

493. Δυσπονέος, génitif de δυσπον. Cette forme ne se trouve que chez Ixion. Le mot ordinaire est δύσπνοος.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ζ.

## ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΑΦΙΞΙΣ ΕΙΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Minerve apparaît en songe à Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve près duquel dort Ulysse (1-47). — Nausicaa suit le conseil de la déesse, et, la besogne achevée, elle joue à la paume avec ses compagnes (48-109). Réveil d'Ulysse; fuite des jeunes filles à son aspect; Nausicaa écoute les prières du suppliant (110-185). Elle y répond avec bonté, et donne ordre à ses suivantes de le traiter comme un hôte (186-250). Ulysse se rend des bords du fleuve à la ville des Phéaciens; il s'arrête dans un petit bois consacré à Minerve, et il implore la déesse qui a toujours été sa protectrice (251-331).

Ὄς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
ὑπνώ καὶ καμάτῳ ἀρημένος· αὐτὰρ Ἀθήνη  
βῆ ρ' ἐς Φαιήκων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε·  
οἱ πρὶν μὲν ποτ' ἔναιον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ,  
ἄγχου Κυκλώπων, ἀνδρῶν ὑπερηνορέοντων,

5

1. Ἐνθα καθεῦδε. Zénodote écrivait ἐνθ' ἐκίθευδε.

2. Ὑπνώ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, accablé par le sommeil et la fatigue. Il faut traduire littéralement; car le sommeil est un effet de la volonté de Minerve. La fatigue seule l'aurait fait dormir sans doute, mais non pas aussi profondément. — On discute sur l'étymologie de ἀρημένος, mais le sens du mot n'est pas douteux. Voyez dans l'*Iliade*, XVIII, 435, la note sur ce mot. Horace, *Odes*, III, iv, 14, a dit, *ludo fatigatumque somno*. C'est bien un souvenir de ὑπνώ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, mais appliqué très-librement, et dont on ne peut rien conclure pour l'interprétation correcte de l'expression d'Homère. — Αὐτὰρ correspond au μὲν du premier vers.

4. Πρὶν.... ποτ(ἐ), *olim aliquando*, au

temps jadis. — Εὐρυχόρῳ semble une épithète de contrée, et non de ville. Voyez le vers IV, 635. Cependant un exemple de l'*Iliade*, II, 498, permet de prendre, si l'on veut, Hypérie pour une ville. Mais, ville ou non, Hypérie n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Suivant quelques-uns, c'est Camarine; suivant d'autres, c'est une des îles voisines de la Sicile. — Je n'ai pas besoin de faire observer que la fontaine Hypérie de l'*Iliade* (VI, 457) n'a rien à voir ici.

5. Ἄγχου s'applique mieux à un voisinage immédiat dans la même contrée qu'à un voisinage maritime. D'ailleurs les Cyclopes d'Homère ne sont point des navigateurs; et une île, même très-rapprochée de leur pays, aurait été à l'abri de leurs déprédations. — Ἀνδρῶν ὑπερηνορέοντων,

οἱ σφραγισσίνεσκοντο, βίηφι δὲ φέρτεροι ἦσαν.

Ἐνθεν ἀναστήσας ἄγε Ναυσίθοος θεοειδής,

εἶσεν δὲ Σχερίη, ἐκάς ἀνδρῶν ἀλφηστάων·

ἀμφὶ δὲ τεῖχος ἔλασσε πόλει, καὶ ἐδείματο αἶκους,

καὶ νηοὺς ποίησε θεῶν, καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας.

10

Ἀλλ' ὁ μὲν ἦδη Κηρὶ ὀαμείς Ἀιδόσδε βεβήκει·

Ἀλκίνοος δὲ τοτ' ἦρχε, θεῶν ἅπο μῆδεα εἰδώς.

Τοῦ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,

νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγάλῃτορι μητιόωσα.

Βῆ δ' Ἴμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ὧ ἐνὶ κούρῃ

15

apposition à Κυκλώπων. Les Cyclopes d'Homère sont des hommes.

6. Δέ est explicatif et a le sens de γάρ.

7. Ναυσίθοος. Il était fils de Neptune et de Périlée. Voy. VII, 56-57. Les Phéaciens d'Homère sont des navigateurs, et le poète donne à presque tous des noms tirés de leur occupation favorite.

8. Σχερίη. Voyez le vers V, 31 et la note sur ce vers. — Aristarque (*Scholies* E, P et Q) rejette l'opinion de ceux qui faisaient de l'île des Phéaciens une contrée réelle : (ἡ διπλῇ,) ὅτι Σχερία ὠνομάσθη ἡ τῶν Φαιάκων γῆ καὶ οὐ Κέρκυρα, καὶ ὅτι ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Didyme (*Scholies* E et Q) dit la même chose, et constate que la leçon vulgaire, εἶσεν δ' ἐν Σχερίῃ, n'est qu'une correction plus ou moins ancienne : αὕτη δὲ ἡ Σχερίη ἐστὶν ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Ἀρίσταρχος, εἶσεν δὲ Σχερίῃ. — Ἀλφηστάων. Voyez la note du vers I, 349. Cette épithète ne pouvant avoir qu'un sens favorable, ne concerne point les Cyclopes, mais l'espèce humaine en général, dont les Phéaciens sont maintenant aussi isolés que des Cyclopes eux-mêmes. — L'expression ἐκάς ἀνδρῶν ἀλφηστάων prouve bien que Schérie n'est point Corcyre, puisque Corcyre n'est qu'à peu de distance des autres îles ioniennes et du continent. Rien n'empêche d'ailleurs d'entendre ici, par Schérie, la ville des Phéaciens elle-même. La ville et l'île porteraient le même nom, ce qui était l'ordinaire en Grèce, et ce qu'on a vu pour Ithaque.

9. Ἀμφὶ δὲ.... Entre ce vers et le précédent, Barnes intercale celui-ci, sur l'au-

torité d'une citation de Plutarque : Ἀνθρώπων ἀπάνευθε, πολυχλύστερ ἐνὶ πόντῳ. Mais il est évident que Plutarque a cité de mémoire, en l'altérant, le vers 204, et qu'il ne manque rien ici au texte d'Homère.

10. Θεῶν. Rhianus, θεοῖς. — Καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας. Les anciens faisaient remarquer la concision avec laquelle Homère retrace en quelques mots toutes les circonstances essentielles de la fondation d'une ville, et ils rapprochaient ce passage des vers IX, 593-594 de l'*Iliade*, où il s'agit du contraire, c'est-à-dire d'une ville détruite par les ennemis. Didyme (*Scholies* P et Q) : τάχιστα ἐδήλωσε πόλεως κατασκευὴν ἐν ἐνὶ διστίχῳ. καὶ τοῦναντίον, Ἄνδρας μὲν κτείνουσι,... ἐν δυσὶ γὰρ στίχοις πόλιν διασκαπτομένην ἐδήλωσε.

11. Ἀλλ' ὁ μὲν.... On a vu ce vers ailleurs, III, 410.

12. Ἦρχε, commandait, c'est-à-dire était roi. C'est le seul passage d'Homère où ἄρχω, sans complément, signifie commander. — Θεῶν ἅπο, *a diis*, de la part des dieux, c'est-à-dire par un bienfait des dieux. — Μῆδεα, *consilia*, de sages pensées. Ameis demande qu'on explique comme s'il y avait εἰδώς τὰ μῆδεα τὰ ἀπὸ θεῶν. Mais l'exemple du vers 18, Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσιν, montre que θεῶν ἀπο dépend de εἰδώς plutôt que de μῆδεα. Des deux façons, c'est d'une sagesse divine qu'il s'agit.

13. Μὲν est dans le sens de μὴν. Didyme (*Scholies* H) : ὁ μὲν ἀντὶ τοῦ δῆ.

14. Ὡ ἐνὶ. Hérodien (*Scholies* P) : ἀναστρεπτόν τὸ ἐνὶ· ἔστι γὰρ, ἐν ᾧ. ἡ δὲ ἐν πλεονάσασα τῷ ἰ ἀνεστράφη.

κοιμᾶτ' ἀθανάτησι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη,  
 Ναυσικάα, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·  
 παρ δὲ δύ' ἀμφίπολοι, Χαρίτων ἅπο κάλλος ἔχουσαι,  
 σταθμοῖν ἐκάτερθε· θύραι δ' ἐπέκειντο φαειναί.

Ἡ δ' ἀνέμου ὥς πνοιή ἐπέσσυτο δέμνια κούρης· 20  
 στῇ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν,  
 εἰδομένη κούρη ναυσικλειτοῖο Δύμαντος,  
 ἥ οἱ ὁμηλική μὲν ἔην, κεχάριστο δὲ θυμῷ.

Τῇ μιν ἐισαμένη προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·

Ναυσικάα, τί νύ σ' ὧδε μεθήμονα γείνατο μήτηρ; 25  
 Εἴματα μὲν τοι κεῖται ἀκηδέα σιγαλόεντα·  
 σοὶ δὲ γάμος σχεδόν ἐστιν, ἵνα χρὴ καλὰ μὲν αὐτὴν  
 ἔννυσθαι, τὰ δὲ τοῖσι παρασχεῖν οἳ κέ σ' ἄγωνται.

18. Παρ δέ, et auprès, c'est-à-dire près d'elle, dans la même chambre. — Δύ(ο). Les princesses, chez Homère, ont d'ordinaire deux suivantes avec elles pour les accompagner pendant le jour. Voyez I, 331; *Iliade*, III, 143, et ailleurs. On voit ici les deux suivantes garder la princesse pendant la nuit même. — Χαρίτων ἅπο κάλλος ἔχουσαι. Tout est merveilleux dans le palais d'Alcinoüs. Les servantes mêmes ont été l'objet de faveurs divines.

19. Σταθμοῖν ἐκάτερθε, de chaque côté des deux jambages de porte, c'est-à-dire l'une à droite et l'autre à gauche de la porte. Didyme (*Scholies* Q) : σταθμοὶ λέγονται τὰ ἐκατέρωθεν τῶν θυρῶν ὀρθὰ ξύλα τὰ ἀνέχοντα τὰς φλιάς. La finale du mot σταθμοῖν est brève de nature. Voyez la note sur ἔφυν, V, 481. — Θύραι, *fores*, les battants de la porte. — Ἐπέκειντο, étaient fermés. Eustathe : κεκλεισμένοι ἦσαν. Ailleurs, *Iliade*, V, 751, Homère emploie ἐπιθεῖναι dans le sens de fermer. Voyez la note sur ce vers. En français, dans le langage familier, on dit, *la porte est contre on est tout contre* : c'est exactement ἐπίκειται.

20. Ἀνέμου ὥς πνοιή. Elle passe par le trou de la courroie qui servait, du dehors, à manœuvrer le verrou. Voyez le vers IV, 802 et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : νοητέον παρεισδῦσαν πάλιν τὴν θεὸν παρὰ κληῖδος ἱμάντα.

21. Στῇ δ' ἄρ' ὑπὲρ.... C'est le même vers que dans le passage analogue, IV, 803.

22. Ναυσικλειτοῖο. Ancienne variante, ναυσὶ κλειτοῖο en deux mots.

23. Ὀμηλική, comme ὁμηλιξ. Voyez, IV, 49, la note sur ὁμηλική.

24. Τῇ μιν.... Construisez : Ἀθήνη, γλαυκῶπις ἐισαμένη τῇ προσέφη μιν.

25. ὧδε μεθήμονα, *sic negligentem*, négligente à tel point.

26. Τοι va avec κεῖται, et non avec εἴματα. Il ne s'agit pas uniquement des robes de la jeune fille. Voyez plus bas, vers 28.

27. Ἴνα est adverbe, et équivaut à ἐν ᾧ, à καὶ ἐν τῷ γάμῳ : et le jour où tu te marieras. — Καλὰ, sous-entendu εἴματα.

28. Τὰ δὲ correspond à καλὰ μὲν : c'est donc comme s'il y avait καλὰ δέ. Il faut que ces habits-là aussi soient bien beaux et bien nets. — Τοῖσι.... οἳ κέ σ' ἄγωνται, *illis qui te ducant (uxorem)*, à ceux qui t'emmèneront épouse : aux parents de ton futur époux. Suivant quelques anciens, ce pluriel ne désignait que le futur époux seul. *Scholies* B : ἐκείνοις παρασχεῖν, ἦτοι τῷ γαμβρῷ. τὸ πληθυντικὸν ἀντὶ ἐνικοῦ Ἀττικῶς. Rien n'est moins vraisemblable ; et il n'y a aucune raison de ne pas prendre les mots dans leur sens propre. C'est ce que fait Didyme (*Scholies* Q et T) : ὥς τοιούτου ὄντος τοῦ ἔθους, τὰς νύμφας τοῖς τοῦ νυμφίου πα-

Ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει  
 ἐσθλή, χαίρουσιν δὲ πατήρ καὶ πότνια μήτηρ. 30  
 Ἀλλ' ἴομεν πλυνέουσαι ἅμ' ἡοῖ φαινομένηφιν·  
 καὶ τοι ἐγὼ συνέριθος ἅμ' ἔφομαι, ὅφρα τάχιστα  
 ἐντύνεαι· ἐπεὶ οὕτοι ἔτι δὴν παρθένος ἔσσεαι.  
 Ἦδη γάρ σε μνῶνται ἀριστῆες κατὰ δῆμον  
 πάντων Φαιήκων, ὅθι τοι γένος ἐστὶ καὶ αὐτῇ. 35  
 Ἀλλ' ἄγ', ἐπότρυνον πατέρα κλυτὸν ἡῶθι πρό,  
 ἡμιόνους καὶ ἅμαξαν ἐφοπλίσαι, ἥ κεν ἄγησιν  
 ζῶστρά τε καὶ πέπλους καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα.

ρέγειν ἐσθῆτας. Il s'agit, pour la mariée, d'avoir un brillant cortège. Le même critique remarque (mêmes *Scholies*) que le poète a pris ses précautions pour qu'on ne s'étonne point quand Nausicaa donnera des habits d'homme à Ulysse: ταῦτα δὲ τὰ τῆς ἀνδρικῆς ἐσθῆτος προοικονομεῖ, ἵνα ἐξ αὐτῶν λάβῃ τι ὁ Ὀδυσσεύς. — Quant à ἀγωνται pour ἄγωνται γυναῖκα, il ne fait pas plus de difficulté que *ducere*, en latin, pour *ducere uxorem*.

29. Ἐκ.... τούτων, par là, c'est-à-dire à mettre de beaux habits. — Τοι est affirmatif, et non plus pronom; car la chose est dite en général. — Φάτις. Suivant Callistrate, la leçon primitive était χάρις, et φάτις est une correction d'Aristophane de Byzance. Si c'est une correction, elle est parfaite; car le mot χάρις n'avait guère de sens, surtout comme l'entendait Callistrate: joie. Didyme (*Scholies* H et P): Καλλίστρατος δὲ, χάρις, ἀντὶ τοῦ χαρά. μεταποιῆσαι δέ φησι τὸν Ἀριστοφάνην, φάτις. — Ἀνθρώπους ἀναβαίνει, monte parmi les hommes: va croissant par le monde. *Scholies* P: ἀναβιβάζει, αὖξει.

30. Πατήρ, un père; μήτηρ, une mère. Le père et la mère de Nausicaa sont compris dans le nombre, mais non pas spécialement désignés.

31. Ἴομεν pour ἴωμεν.

32. Καὶ τοι ἐγὼ.... Construisez: καὶ ἐγὼ ἔφομαι ἅμα τοι (c'est-à-dire σοι) συνέριθος (sous-entendu ἐσομένη). — Συνέριθος est proprement celle qui file la laine avec une autre. Par extension, c'est une compagne de travail, quelle que soit la nature du travail. Didyme (*Scholies* E):

κυρίως ἡ συνεργοῦσα εἰς τὰ ἔρια. ἐκ τούτου γοῦν καὶ ὁ ἀπλῶς βοηθός.

33. Ἐντύνεαι est trissyllabe par synizèse. Suivant quelques anciens, la syllabe *tu* était prise comme brève, et le vers commençait par un dactyle. Il vaut mieux laisser au mot sa quantité naturelle. L'exemple ἔσσεαι, dans le vers même, justifie ceux qui admettent la synizèse. — Il faut sous-entendre, avec ἐντύνεαι, un complément direct, ταῦτα par exemple, car le verbe n'est point intransitif. *Scholies* E et Q: κατασκευάσειας, πλύνειας, κοσμήσειας, κομίσειας. — Ἔτι. La finale est longue par l'effet de la césure. — Ἔσσεαι, dissyllabe par synizèse.

35. Πάντων Φαιήκων dépend de ἀριστῆες. — Ὅθι (*ubi*, où) équivalent à ἐν ᾧ δήμῳ. — Τοι, *tibi*, à toi. — Γένος doit être entendu dans le sens de noble race, de noblesse. Voyez l'exemple μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν, *Iliade*, VI, 209. — Bekker a rejeté au bas de la page le vers 35; mais il ne donne aucune raison de cette athétèse. Hayman lui-même n'a pas mis de crochets.

36. Ἠῶθι πρό. Voyez, V, 469, la note sur cette expression.

37. Ἀγησιν pour ἄγη, c'est-à-dire ἄγοι: c'est le subjonctif à la place de l'optatif. Didyme (*Scholies* P): ἀντὶ τοῦ ἄγοι. ὑποτακτικὸν ἀντὶ εὐχτικοῦ.

38. Ζῶστρά τε. Ancienne variante, ζώνας. Il ne s'agit point de ceintures. Les ceintures ne se lavaient pas, car elles étaient brodées. Il s'agit de tous les vêtements que l'on ceint, que l'on fixe au corps avec une ceinture. En opposition à πέ-

Καὶ δὲ σοὶ ὧδ' αὐτῇ πολὺ κάλλιον ἢ πόδεσσιν  
ἔρχεσθαι· πολλὸν γὰρ ἀπὸ πλυνοί εἰσι πόληος. 40

Ἡ μὲν ἄρ' ὧς εἰποῦς' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη  
Οὔλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ  
ἔμμεναι· οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται οὔτε ποτ' ὄμβρῳ  
δεύεται, οὔτε χιῶν ἐπιπίλναται, ἀλλὰ μάλ' αἶθρη  
πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη· 45  
τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἥματα πάντα.

πλους, les ζῶστρα désignent des vêtements d'homme. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὰ πρὸς τὴν ζώνην ἐπιτήδεια, πάντα ἃ ἔστι ζώσασθαι, οἷον χιτῶνας καὶ τὰ τοιαῦτα. πέπλους δὲ τὰ γυναικεῖα ἐνδύματα καὶ ἔμπερονήματα. ἀπαξ δὲ ἐνταῦθα τὰ ζῶστρα λέγεται.

39. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δὴ. — Ὦδ(ε), ainsi, c'est-à-dire en voiture. — Κάλλιον, sous-entendu ἐστὶ : il est plus convenable.

40. Πολλὸν.... ἀπὸ.... πόληος, bien loin de la ville. — Hérodien (*Scholies* P) changeait ici l'accentuation de ἀπό, à cause de sa signification : βαρυτονητέον τὴν ἀπο· σημαίνει γὰρ τὸ ἀπωθεν. — Πλυνοί, les pierres où on lave, c'est-à-dire le lavoir. Didyme (*Scholies* B) : οἱ λίθοι ἐν οἷς πλύνουσιν. ἐκ μέρους δὲ πάντα τὸν τόπον φησί.

42. Φασί (on dit) marque que le poète n'invente pas, mais qu'il parle d'après la tradition générale. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : διὰ δὲ τοῦ φασί τὴν ἐκ προγόνων παράδοσιν ἐμφαίνει, καὶ οὐκ ἤδη πλάσμα τοῦ ποιητοῦ τὸ τοῦ Ὀλύμπου. — Αἰεὶ (in æternum) doit être joint à ἀσφαλὲς.

43. Τινάσσεται « pour sujet Ὀλυμπος, bien que la description ne s'applique point à la montagne tout entière, mais seulement à la partie de la montagne qui est habitée par les dieux.

44. Οὔτε χιῶν ἐπιπίλναται, neque nix ingruit (illi), et il n'y tombe point de neige. — L'Olympe, dans l'*Iliade*, est appelé ἀγάννιφος, et ses sommets sont couverts de neiges éternelles. Mais la contradiction n'est qu'apparente. L'épithète indique ce qu'on voit d'en bas; la description se rapporte à ce que personne n'a jamais vu, aux palais construits par Vulcain dans la région fantastique des sommets délicieux.

ODYSSEË.

Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T) : ἀχιόνιστον μὲν αὐτὸν ἀπὸ τῶν ἀνωτέρω μερῶν λέγει, ἀγάννιφον δὲ ἀπὸ τῶν κατωτέρω, τὸν μετὰ τὰ νέφη τόπον, ὡς ὅταν τὸ ὄρου ποτὲ μὲν ἀπὸ τοῦ δένδρου μελίαν τὸ ὄλον, χάλκεον δὲ ἀπὸ μέρους λέγη. Lehrs : « Sic explicuisse Aristarchum « non potest dubium esse; nec quid Wælc- « kerum in ea explicatione offendat (p. 6) « intelligo. Finxit Homerus Olympum ex- « tra nubes cacuminibus eminentem; quæ « infra nubes sunt cacumina hominum oculis exposita et nive tecta; quæ ultra « nubes ab hominum oculis remota, ibi « deorum domicilia, ibi æterna claritas. » L'Olympe de l'*Odyssee* est le même que celui de l'*Iliade*. Voyez la note du vers V, 50. — Αἶθρη. Rhianus, αἰθήρ.

45. Ἀνέφελος. La syllabe initiale des mots qui commencent par trois brèves est souvent allongée par Homère : ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, Ποσειδάων, etc. Il y a d'ailleurs des exemples de ν pris comme lettre double. Ces deux raisons suffisent. — Ameis pense que νεφέλη commençait primitivement par deux consonnes, et il cite à l'appui de sa conjecture l'adjectif δυοφερός. Mais la grammaire comparative montre que les deux mots n'ont rien de commun. Le correspondant sanscrit de νέφος et νεφέλη est *nabhas*, qui commence par une consonne simple. — Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) complète, à propos de l'épithète ἀνέφελος, ses observations sur l'Olympe d'Homère : νεφελῶν χωρίς. ἡ γὰρ κορυφή ἢ τοῦ Ὀλύμπου ἐπουράνιος καλεῖται. ὁ δὲ οὐρανὸς ὑφ' Ὀμήρου ἀπὸ τῶν νεφελῶν ἕως τοῦ κατηστερισμένου τόπου συνωνύμως αὐτῷ τῷ κατηστερισμένῳ καλεῖται.

46. Τῷ ἔνι. Rhianus, τῇ ἔνι, c'est-à-dire ἐν ἡ αἴγλη : et dans cette brillante

Ἐνθ' ἀπέβη Γλαυκῶπις, ἐπεὶ διεπέτραδε κούρη.

Αὐτίκα δ' Ἡὼς ἦλθεν εὐθρόνος, ἥ μιν ἔγειρεν  
Ναυσικάαν εὔπεπλον· ἄφαρ δ' ἀπεθαύμασ' ὄνειρον.

Βῆ δ' ἱμεναι διὰ δώμαθ', ἐν' ἀγγελίει τοκεῦσιν,  
πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ· κιχήσατο δ' ἔνδον ἔοντας.

50

Ἡ μὲν ἐπ' ἐσχάρῃ ἦστο σὺν ἀμφιπόλαισι γυναιξίν,  
ἡλάκατα στρωφῶς· ἀλιπόρφυρα· τῷ δὲ θύραζε

lumière. La vulgate est bien préférable : et sur l'Olympe ; ou simplement, et là. — Lucrèce, III, 18-22, a imité en vers admirables tout ce passage relatif au séjour des dieux : « Apparet divum numen sedes-  
« que quietæ, Quas neque concutiant venti,  
« neque nubila nimbis Adspargunt, neque  
« nix acri concreta pruina Cana cadens  
« violat, semperque innubilis æther In-  
« tegit et large diffuso lumine ridet. » — Hayman met entre crochets les six vers d'Homère, 42-47. Il les regarde comme une interpolation, très-ancienne sans doute, mais enfin une interpolation. Toute son argumentation contre eux repose sur la présence du mot φασι : « This word seems  
« to condemn the whole of this fine pas-  
« sage as an interpolation, although it  
« is a very early one. Homer's view of Olym-  
« pus as the dwelling of the gods has a  
« fulness of objectivity inconsistent with  
« it. » Cette raison n'est pas bonne, et la note de Didyme sur le vers 42 la réfute pertinemment. Mais Hayman semble n'avoir pas lu seulement une des scholies relatives aux six beaux vers qu'il lui a plu de condamner.

47. Ἐνθ(α), *eo*, là, c'est-à-dire sur l'Olympe. Voyez plus haut, vers 41-42, ἀπέβη.... Οὐλυμπόνδ(ε). — Γλαυκῶπις, sans Ἀθήνη, comme au vers VIII, 406 de l'Iliade. — Διεπέτραδε, sous-entendu ταῦτα. Le verbe φράζω, chez Homère, signifie *ostendere*, montrer. Voyez la note des vers XIV, 499-500 de l'Iliade. La déesse s'en va après ces explications données à la jeune fille. — Κούρη. Ancienne variante, πάντα, correction suggérée par le vers XVII, 590, ou par un passage de l'Iliade, XX, 340.

48. Ἐυθρόνος. Cette épithète désigne le siège du char de la déesse, et non point un trône proprement dit. Voyez la note du vers VIII, 335 de l'Iliade. Didyme

(Scholies E, P et V) insiste particulièrement ici sur le vrai sens : θρόνον νῦν τὸν ἀρμάτειον λέγει τῆς Ἡοῦς· οὐ γὰρ ἐστὶν ἑδραία ἢ θεὸς αὕτη ἢ νῦν εἰρημένη. — Μιν (elle) est expliqué au vers suivant par Ναυσικάαν. On a vu un exemple tout à fait analogue, I, 194-195. Voyez aussi τοκεῦσιν, vers 50, suivi de son commentaire, πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ.

49. Ἀπεθαύμασ(ε) a pour sujet Ναυσικάα sous-entendu. L'étonnement de la jeune fille tient à la précision avec laquelle tous les détails du songe restent présents à son esprit. Elle est émerveillée. Elle sent qu'il y a là quelque chose de divin. Didyme (Scholies P et T) : διὰ τὸ ἐναργές. Cette explication est justifiée par les vers IV, 840-841.

50. Διά, *vulgo* κατά. La Roche : « διὰ  
« non κατά scribendum ; cf. δ, 679 : βῆ  
« δ' ἱμεν ἀγγαλέων διὰ δώματα Πηνελο-  
« πείῃ, ρ, 479 : μή σε νέοι διὰ δώματ' ἐ-  
« ρύσσωσ'. κατά δώματα est in domo. » Diindorf seul a conservé κατά.

51. Ἐνδον, c'est-à-dire ἐν δώμασι.

52. Ἐπ' ἐσχάρῃ. La reine aimait à se tenir près du feu. Voyez plus bas, vers 306. Calypso travaille aussi près du feu, V, 59-62. Hayman croit que la reine se met près du feu pour voir clair plutôt que pour se chauffer : *not so much perhaps for warmth as for light*. Mais il fait frais le matin, et nous sommes à une heure où il fait jour. L'exemple de Calypso prouve que Hayman se trompe.

53. Ἠλάκατα, la laine qui garnit la quenouille. Scholies B : ἡλάκατα τὰ ἔρια, ἡλακάτη δὲ τὸ ξύλον ἐν ᾧ τυλίσσονται τὰ ἔρια. — Στρωφῶς(α), *versans*, faisant tourner, c'est-à-dire filant. — Ἀλιπόρφυρα, d'après l'étymologie, désigne la couleur de la mer agitée, et par conséquent une couleur sombre, probablement le violet. C'est

έρχομένῳ ξύμβλητο μετὰ κλειτοὺς βασιλῆας  
 ἐς βουλήν, ἵνα μιν κάλεον Φαίηκες ἀγαυοί. 55

Ἦ δὲ μάλ' ἄγχι στᾶσα φίλον πατέρα προσέειπεν·

Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δὴ μοι ἐφοπλίσσειας ἀπήνην  
 ὑψηλήν, εὐκυκλον, ἵνα κλυτὰ εἴματ' ἄγωμαι  
 ἐς ποταμὸν πλυνέουσα, τά μοι ῥερυπωμένα κεῖται·  
 Καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ ἔοικε μετὰ πρώτοισιν ἔόντα 60  
 βουλὰς βουλεύειν καθαρὰ χροῖ εἴματ' ἔχοντα.  
 Πέντε δέ τοι φίλοι υἷες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,  
 οἱ δὲ δ' ὀπυίοντες, τρεῖς δ' ἡήθεοι θαλέθοντες·

de la laine violette que file la femme de Ménélas, IV, 135 : ἰοδνεφές εἶρος. — Il ne s'agit pas ici de la pourpre de Tyr ni de l'écarlate. Eustathe : τὰ ὅμοια τῇ πορφύρῳσι ἀλλ'. Il entend, μέλανα, ce qui force le sens. Il ajoute : ἡ τὰ ἐκ θαλασσίας πορφύρας. Mais c'est là une explication inventée par ceux qui ne tenaient pas compte de la signification propre du verbe πορφύρω. Voyez la note du vers IV, 427. — 53-54. Θύραζε ἐρχομένῳ, au moment où il allait sortir. — Μετά dépend de ἐρχομένῳ, et marque la direction vers un but : pour joindre. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἐρχομένῳ πρὸς τοὺς κλειτοὺς βασιλῆας. — Βασιλῆας, les grands de l'État. Voyez la note du vers I, 394.

55. Ἐς βουλήν, au conseil. *Scholies* B : τὸ βουλευτήριον λέγει νῦν. — Ἴνα, ad-  
 verbe : *quo*, là où. — Κάλεον, *vocare solemus*, c'est-à-dire *de more opperiebantur eum* : l'attendaient à l'ordinaire. Il n'y a point ici d'affaire spéciale, ni de convocation particulière. C'est le train habituel du gouvernement. Ameis : « Das Imperfect « schildert die allgemeine Gewohnheit, « ohne Bezug auf den vorliegenden Fall. » Cette excellente observation est empruntée à Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐχ ὅτι νῦν τοιοῦτόν τι ἦν ὥστε χρεῖαν εἶναι τοῦ βασιλείως, ἀλλ' οἷόν που ἔδει ἀπαντᾶν ὅπου αὐτὸν ἐκάλει τὰ πράγματα διὰ τὴν ἀρχήν.

57. Πάππα. On a vu, *Iliade*, V, 408, le verbe παππάζω (dire papa). Didyme (*Scholies* E) : τέττα φίλου, ἄττα τροφῆως, ἡθεῖε ἀδελφοῦ, πάππα πατρός. Tous ces exemples sont homériques. — Οὐκ ἂν δὴ μοι ἐφοπλίσσειας, ne pourrais-tu bien me

faire préparer? je désire que tu me fasses préparer. — Ἐφοπλίσσειας. Rhianus, ἐφοπλίσσειαν, sous-entendu δμῶες. Cette leçon ôte au texte sa précision et sa vivacité. — Ἀπήνην. C'est le même véhicule que celui du vers 37 : ἄμαξαν, un chariot à quatre roues, la voiture de transport, distincte de ἄρμα ou δίφρος, le char rapide à deux roues.

58. Κλυτά, épithète de nature. Il ne s'agit pas de l'état actuel des vêtements. *Scholies* E : οὐ τὰ τότε, ἀλλὰ τὰ φύσει. ὥς ἐπὶ τοῦ φαεινῆν ἀμφὶ σελήνην, οὐ τὴν τότε, ἀλλὰ τὴν φύσει· καὶ ἐπὶ τοῦ πλήθει δὴ μοι νεκύων ἐρατεινὰ ῥέεθρα (*Iliade*, XXI, 218). Cette observation est d'Aristarque lui-même. Voyez la note sur le premier passage cité, *Iliade*, VIII, 555.

59. Μοι.... κεῖται. Il ne s'agit pas uniquement des habits de Nausicaa, mais de tous ceux dont elle a, comme elle dit au vers 65, le souci et par conséquent la responsabilité. — Ῥερυπωμένα, selon Didyme (*Scholies* P et Q), est un redoublement régulier, quoiqu'il n'y ait pas d'exemple analogue chez Homère : μόνος ἐστὶν οὗτος παρακείμενος παρὰ τῷ ποιητῇ ἀπὸ τοῦ δεδιπλυσιασμένος. ἔστι δὲ καὶ παρ' Ἀνακρέοντι τὸ ῥεραπισμένῳ νώτῳ.

60. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δὴ.. — Μετὰ πρώτοισιν, parmi les premiers, c'est-à-dire au milieu des grands de l'État. — Ἐόντα. Ancienne variante, ἔόντι. Avec cette leçon, μετὰ πρώτοισιν ἔόντι devrait être mis entre deux virgules.

61. Χροῖ, sur le corps. Ce datif est un véritable locatif.

63. Οἱ δύο, apposition partitive à πέν-



οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἶματ' ἔχοντες  
 ἐς χορὸν ἔρχεσθαι· τὰ δ' ἐμῇ φρενὶ πάντα μέμηλεν. 65  
 ὣς ἔφατ'· αἶετο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι  
 πατρὶ φίλῳ· ὃ δὲ πάντα νέει, καὶ ἀμείβετο μύθῳ·  
 Οὔτε τοι ἡμίονων φθονέω, τέκος, οὔτε τευ ἄλλου.  
 Ἔρχευ· ἀτὰρ τοι ὁμῶες ἐροπλίσσουσιν ἀπήνην  
 ὑψηλὴν, εὔκυκλον, ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν. 70  
 ὣς εἰπὼν ὁμῶεσσιν ἐκέλευτο· τοὶ δὲ πύθοντο.

τε.... νῆες : les uns (au nombre de) deux, c'est-à-dire dont deux. On a vu la même forme de style avec l'accusatif, *Iliade*, XX, 271. — Ὀκυόντες, ayant femme.

64. Οἱ ἔ(ε), et ceux-ci : et mes jeunes frères. Nausicaa n'a pas à s'occuper des vêtements de ses frères mariés.

64-65. Αἰεὶ ἐθέλουσι.... Construisez : ἐθέλουσιν ἔρχεσθαι ἐς χορὸν ἔχοντες αἰεὶ εἶματα νεόπλυτα.

65. Ἔς χορὸν. Les Phéaciens d'Homère étaient très-amis de la joie, et leurs jeunes gens excellaient à la danse. Voyez les vers VIII, 258-265. Didyme (*Scholies* H, P et T) : ἀδροδίαιτοι γὰρ ὄντες οἱ Φαίιακες καὶ ἡμέραν ἐχόρευον. — Τὰ ἔ(ε).... πάντα, *hæc autem omnia*, or toutes ces choses : or tout ce qui concerne les habits de notre famille.

66. Αἶδετο γὰρ.... On se rappelle que son amie du songe a uniquement insisté (vers 28) sur la nécessité d'être prête pour la noce prochaine. Nausicaa allègue des prétextes, et elle tait la vraie raison.

67. Νόει, *intelligebat*, comprenait, c'est-à-dire a deviné.

69. Ἔρχευ, va, c'est-à-dire fais-en à ton gré. Ameis complète l'idée par *zu Wagen*. C'est trop préciser. Nausicaa n'ira à la voiture qu'après être allée chercher les habits.

70. Ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν, munie d'une plate-forme. Apollonius : ὑπερτερὴν· τὸ πῆγμα τῆς ἀμάξης. Il est évident que ὑπερτερὴν désigne le plancher rectangulaire établi sur les deux essieux ; car ce mot ne signifie pas autre chose que la partie supérieure. Il n'est point question de coffre, quoi qu'en disent Bothe et tant d'autres ; et l'exemple de l'*Iliade*, XXIV, 189, n'a que faire ici. L'explication donnée par

Apollonius est la seule admissible. C'est la seule qu'on trouve ici dans les *Scholies* ; et elle y est sous quatre rédactions différentes. *Scholies* B, P, et V : ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν· τῷ κλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ τῇ ἀμάξῃ, πρὸς τὸ κλείονα βάρη φέρειν. *Scholies* E et Q : τῷ κλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ ἀνωθὲν εἰς τὸ δέχεσθαι τὰ ἐντιθέμενα. *Scholies* V : ὑψηλοτάτῃ, ὃ καὶ κλινθίον καλεῖται. *Scholies* B, E, Q et V : ἡ τῷ ὑπεράνω τῆς ἀμάξης τετραγώνῳ ξύλῳ δεχομένῳ τὸ ἐντιθεμενον φορτίον. — La première de ces rédactions doit être celle de Didyme, car elle est la plus complète. Elle nous fait comprendre pourquoi Alcinoüs mentionne la plate-forme. Si la voiture n'était qu'un simple train de quatre roues, elle ne serait bonne qu'à transporter des troncs d'arbres ou d'autres fardeaux longs posant sur les deux essieux. La quatrième note commence par ἡ, ce qui suppose que l'explication qui reste était précédée d'une autre. Cette autre était probablement l'identification de l'ὑπερτερὴν et de la κείρις. Mais cette identification, adoptée par les Byzantins, ne repose que sur le faux rapprochement du passage de l'*Iliade* avec celui-ci. Le coffre ou la manne que Priam fait attacher sur son ἀμάξα ne fait point partie intégrante de sa voiture, tandis que l'ὑπερτερὴν fait partie intégrante de la voiture d'Alcinoüs. Nausicaa n'a pas besoin de coffre pour mener des étoffes à la rivière ; et en effet, au vers 75, elle les pose simplement sur la voiture. Priam, au contraire, ne pourrait emporter les trésors de diverse nature qu'il destine à Achille, s'il n'avait un coffre ou une manne pour les contenir. Voyez la description de ces trésors, *Iliade*, XXIV, 229-234.

Οἱ μὲν ἄρ' ἐκτὸς ἄμαξαν εὐτροχὸν ἡμιονεῖην  
 ὄπλεον, ἡμιόνους θ' ὕπαγον ζευξάν θ' ὑπ' ἀπήνη·  
 κούρη δ' ἐκ θαλάμοιο φέρειν ἐσθῆτα φαεινὴν.  
 Καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν εὐξέστω ἐπ' ἀπήνη·  
 μήτηρ δ' ἐν κίστῃ ἐτίθει μενοεικέ' ἐδωδὴν  
 παντοίην, ἐν δ' ὄψα τίθει, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν  
 ἀσκῶ ἐν αἰγείῳ (κούρη δ' ἐπεβήσετ' ἀπήνης).  
 δῶκεν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,  
 εἰὼς χυτλώσαιτο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.  
 Ἡ δ' ἔλαβεν μάστιγα καὶ ἡνία σιγαλόεντα,  
 μάστιξεν δ' ἐλάαν· καναχὴ δ' ἦν ἡμιόνοιϊν·  
 αἱ δ' ἄμοτον τανύοντο, φέρον δ' ἐσθῆτα καὶ αὐτὴν,

75

80

72. Ἐκτός, dehors, c'est-à-dire devant la porte. — Ἡμιονεῖην. Ancienne variante, ἡμιόνοιϊν, complément indirect de ὄπλεον.

73. Ὀπλεον, *vulgo* ὠπλεον. La Roche a rétabli l'orthographe d'Aristarque. Rappelons ici ce principe, que l'augment, chez Homère, est l'exception, et non point la règle. — Ὑπαγον, comme ailleurs ὕπαγον ζυγόν : amenèrent sous le joug.

74. Ἐσθῆτα, *vestem*, le linge. — Φαεινήν, épithète de nature. Aristarque faisait ici les mêmes observations qu'au vers 58, et citait les mêmes passages. — Quelques anciens voyaient dans φαεινήν un synonyme de λεπτήν, qualité qui persiste, quelle que soit la propreté de l'étoffe. Mais cette identification de sens est arbitraire, et tout à fait inutile, après l'exemple de l'épithète κλυτά (vers 58).

75. Κατέθηκεν. Aristophane de Byzance, κατίθηκαν, sous-entendu οἱ δμῶες. On dit qu'au vers précédent il lisait φέρον au lieu de φέρειν : alors il devait lire aussi κούρη ou κοῦραι, au lieu de κούρη. Au reste, φέρειν et κατέθηκεν ne signifient pas nécessairement que Nausicaa fait seule la besogne : elle apporte, et fait apporter ; elle met, et fait mettre.

76. Ἐν κίστῃ. Il s'agit d'un petit panier ou d'une petite corbeille, que Nausicaa prendra à côté d'elle, et non pas de la περίρινς, qu'on attachait au besoin sur la voiture.

79. Ὑγρὸν ἔλαιον. On a vu, V, 458, ὑγρὸν ὕδωρ. Virgile a dit *maria humida*

et *humida stagna*. — Quelques anciens voulaient que l'épithète, à côté de ἔλαιον, eût un sens actif. *Scholies E* : τὸ ὑγροποιόν, ὡς τὸ χλωρόν δέος (*Iliade*, X, 476). C'est là une pure subtilité ; et rien n'empêche de prendre le mot au propre, comme avec ὕδωρ et comme dans les exemples de Virgile.

80. Εἰὼς, *ut*, afin que. Didyme (*Scholies V*) : νῦν ἀντὶ τοῦ ὅπως. C'est ainsi que ὄφρα, synonyme de ἕως, *dum* ou *donec*, signifie souvent ἵνα ou ὅπως (*ut*). Voyez la note du vers IV, 800. — Χυτλώσαιτο n'est pas suffisamment rendu par *ungatur*. Il faut y ajouter : *post balneum*. C'est l'onction après le bain. Didyme (*Scholies V*) : λουσαμένη ἀλείψαιτο. χυτλὸς γὰρ τὸ μεθ' ὕδατος ἔλαιον. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*, et c'est celle que donne aussi Apollonius.

83. Ἄμοτον, suivant Aristarque, est synonyme de ὑγιῶς, et, selon d'autres anciens, il équivalait à ἀπλήρωτον, ἀκόρεστον. Mais il est douteux que ἄμοτον se rattache à μότος, et encore plus qu'il vienne de ἄω. Quelques étymologistes le dérivent de la racine μα, et rendent l'adjectif ἄμοτος par *valde citatus*, *vehemens*, ce qui s'accorde très-bien avec le sens que le contexte exige pour l'adverbe ἄμοτον. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 440, ἄμοτον μεμαυῖα : faisant les plus énergiques efforts. — Φέρον δ(έ), et elles emportaient. Les mules courent, car elles n'ont pas un énorme fardeau. — Ἐσθῆτα. Voyez plus haut la note du vers 74 sur ce mot.

οὐκ οἶην· ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι κίον ἄλλαι.

Αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥέον περικαλλέ' ἴκοντο,

85

ἐνθ' ἦτοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ

καλὸν ὑπεκπρορέει, μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι·

ἐνθ' αἶγ' ἡμιόνους μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπῆνης.

Καὶ τὰς μὲν σεῦαν ποταμὸν πάρα δινήεντα,

τρώγειν ἄγρωστιν μελιγδέα· ταὶ δ' ἀπ' ἀπῆνης

90

εἴματα χερσὶν ἔλοντο, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ·

στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς, ἔριδα προφέρουσαι.

84. Κίον ne signifie point qu'elles marchaient : joint à ἅμα, il dit seulement qu'elles allaient de compagnie, qu'elles accompagnaient. Elles sont sur la voiture, comme l'indiquent les mots φέρον.... οὐκ οἶην. L'exemple du vers 319, par lequel Ameis justifie sa traduction zu Fasse, ne s'applique point ici. Voyez plus bas la note sur ce vers. — Ἀμφίπολοι.... ἄλλαι, d'autres (jeunes filles, ses) suivantes. Voyez la note des vers I, 132-133.

85. Αἱ, et plus bas, vers 88, αἶγ(ε) : elles; Nausicaa et ses femmes.

86. Ἐνθ(α), *ibi*, à l'endroit où. — Ἦτοι est opposé à δ(έ), et par conséquent équivalent à μὲν. — Πλυνοί. Voyez plus haut, vers 40, la note sur ce mot. Homère décrit dans l'*Iliade*, XXII, 153-155, le lavoir des femmes de Troie aux Deux-Sources. — Ἐπηετανοί, *perennes*, où l'eau ne tarit jamais. Les explications πολλοί et συνεχεῖς, données par quelques anciens, étaient tout arbitraires. Il faut laisser au mot son sens propre.

87. Ὑπεκπρορέει. La traduction *profuebat* suppose que le verbe grec est à l'imparfait, pour ὑπεκπροέρρει, en concordance avec ἦσαν. Il n'en est rien. Aristarque (*Scholies* Q) : σημειωτέον τὸ ἀσύντακτον τῶν χρόνων. Cette note signifie que ὑπεκπρορέει est au présent de l'indicatif. Elle devrait avoir une diptère en tête, ou bien les mots ἡ διπλῇ. C'est ce qu'on voit par les termes d'une note où se trouve la même remarque (*Scholies* P) : σημειωτέον τὴν ἐναλλαγὴν τῶν χρόνων, οὐ μὲν ἦσαν, οὐ δὲ ῥέει. πρὸς δ' ἡ διπλῇ. — Quelques modernes proposent d'écrire ὑπεκπρόρειν, l'imparfait même; mais cette correction est un perfectionnement inutile.

— Μάλα περ ῥυπόωντα, *etiam admodum sordidata*, le linge même le plus sale. — Καθῆραι, comme ὥστε καθῆραι, en état de nettoyer. — Au lieu de ῥυπόωντα participe, quelques anciens lisient ῥυπόοντα, adjectif.

88. Ἐνθ(α), *ibi*, là. Nicanor (*Scholies* P) : ἡ ἀνταπόδοσις, ἐνθ' αἶγ' ἡμιόνους μὲν, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου. — Ὑπεκπροέλυσαν, dételèrent et dégagèrent du joug. La traduction *solverunt* est incomplète. Didyme (*Scholies* B, H, P et V) : ἡ μὲν ὑπὸ τὴν ἀπόζευξιν δηλοῖ, ἡ δὲ πρὸ τὴν εἰς τοῦμπροσθεν ἔλασιν τῶν ἡμιόνων. — Ἀπῆνης. Ancienne variante, ἀμάξης.

89. Σεῦαν, *egerant*, elles poussèrent. Les mules resteraient immobiles, si un coup du plat de la main sur leur croupe ne les avertissait qu'elles sont libres. — Πέρα. Aristarque faisait toujours subir l'anastrophe aux prépositions qui y sont sujettes, lorsqu'elles se trouvaient entre le substantif et l'adjectif. Hérodien (*Scholies* P) : παρὰ Ἀρίσταρχος ἀναστρέφει, τοῖς κυριωτέροις συντάσσω τὰς προθέσεις.

90. Ἀγρωστιν ne désigne point ici une herbe spéciale, puisque nous sommes dans une prairie, et que les mules ne passent point pour choisir beaucoup parmi les herbes. La traduction *gramen* est donc excellente. Le mot ἄγρωστις, dans la langue ordinaire, est le nom du chiendent; mais ce mot n'est primitivement qu'un terme général, et signifie tout ce qui pousse dans les champs sans être semé.

91. Ἐσφόρεον.... ὕδωρ, c'est-à-dire φόρεον ἐς ὕδωρ. Didyme (*Scholies* B, E et P) : εἰς τὸ ὕδωρ ἔφερον τὰ ἱμάτια.

92. Στεῖβον, elles foulèrent avec les pieds. — Ἐν βόθροισι, dans les creux

Αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε κάθηράν τε ῥύπα πάντα,  
 ἐξείης πέτασαν παρὰ θῖν' ἄλδος, ἥχι μάλιστα  
 λάϊγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα. 95  
 Αἱ δὲ λοεσσάμεναι καὶ χρισάμεναι λίπ' ἐλαίῳ,  
 δεῖπνον ἔπειθ' εἵλοντο παρ' ὄχθησιν ποταμοῖο·  
 εἴματα δ' ἡέλιοιο μένον τερσήμεναι αὐγῇ.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτου τάρφθεν δμῳαί τε καὶ αὐτὴ,  
 σφαίρη ταὶ δ' ἄρ' ἐπαιζον, ἀπὸ κρήδεμνα βαλοῦσαι· 100  
 τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς.  
 Οἷη δ' Ἀρτεμις εἴσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα,

c'est-à-dire dans les bassins de pierre, dans les auges à laver. — *Scholies* B et Q : βόθροισι· τοῖς πλυνοῖς, ταῖς δεξαμεναῖς. — Θεῶς, si l'on ne ponctue point, peut se rapporter indifféremment à στεῖβον ou à προφέρουσαι. Quelques-uns de ceux qui ponctuent mettent la virgule après βόθροισι. Il vaut mieux la mettre après θεῶς. Nicanor (*Scholies* P) : βέλτιον τοῖς ἡγουμένοις συναπτέον. — Ἐριδα προφέρουσαι, *certamen proferentes*, rivalisant : s'évertuant à l'envi.

94. Πέτασαν, sous-entendu εἴματα.

95. Ἀποπλύνεσκε a le sens du plus-que-parfait; car, si la mer lavait maintenant les cailloux, ils ne pourraient pas servir à étendre le linge. On l'étend sur la grève sèche. — Ancienne variante, ἀποπτύεσκε. La vulgate est préférable, car elle précise l'endroit de la grève.

96. Λίπ' ἐλαίῳ. Voyez la note III, 466.

98. Τερσήμεναι, c'est-à-dire τερσῆναι : d'être séchés. Aristarque fait observer (*Scholies* P) qu'Homère ne se sert pas du même mot pour ce qui sèche au vent et pour ce qui sèche au soleil : (ἡ διπλῇ,) ὅτι τὰ τοιζῦτα τηρεῖ. τὸ μὲν γὰρ ἐν ἡλίῳ ξηρᾶναι τερσῆναι λέγει, τὸ δὲ ἐν ἀνέμῳ ψύξαι· τοὶ δ' ἰδρῶ ἀπεψύχοντο χιτώνων (*Iliade*, XI, 621).

99. Τάρφθεν, c'est-à-dire ἐτάρφθησαν : furent rassasiées. Voyez la note XIX, 213.

100. Ταὶ δ(ε) équivalent à τότε αὐται : alors elles. Les leçons ταί γ(ε) ou ταίγ(ε) et ταί τ(ε) sont mauvaises. Didyme (*Scholies* H et P) : πᾶσαι διὰ τοῦ δ. La Roche : *id est omnia exemplaria recensiois Aristarche*. Buttmann : « Ceterum ratio grammatica solum ταὶ δέ tuetur, ut δέ

« sit notum illud in apodosi. Contra τε « locum non habet, quoniam neque copula lat hic, neque ταί hic est relativum, sed « demonstrativum, cui pleonasticum τε adhaerere non solet. » C'est donc à tort que Bekker écrit ταί γ(ε), Dindorf ταίγ(ε), Hayman ταί τ(ε). Je rétablis, comme Ameis et La Roche, la vulgate, c'est-à-dire cette fois la leçon d'Aristarque.

101. Μολπῆς, le jeu. Voyez la note sur μολπῇ, *Iliade*, I, 472. C'est ici surtout que l'explication donnée par Aristarque est vraiment incontestable. Didyme (*Scholies* P) : τῆς παιδιᾶς· ὥς ἐπὶ τοῦ κυνῶν μέλπηθρα γενέσθαι (*Iliade*, XIII, 233) καὶ δητῶ μέλπεσθαι Ἀρηῖ (*Iliade*, VII, 241). Voyez les notes sur les deux passages cités. Mais nous avons ici, dans les *Scholies* B, E, H, P et Q, une diplo d'Aristonicus, c'est-à-dire l'explication d'Aristarque lui-même : (ἡ διπλῇ, ὅτι) μεταβαλὼν τὸ σφαίρη ταὶ δ' ἄρ' ἐπαιζον, εἶπε Τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς, πᾶσαν παιδιὰν μολπὴν λέγων. οἱ δὲ νεώτεροι τὴν ᾠδὴν. ὅτι δὲ οὐκ ἦδεν ἡ Ναυσικάα, ἀλλ' ἐσφαίριζε, δηλοῖ τὸ Σφαῖραν ἐπειτ' ἔρριψε μετ' ἀμφίπολον βασιλεια (plus bas, vers 115).

102. Εἴσι, *incedit*, s'avance. — Κατ' οὔρεος, du haut d'une montagne. Ancienne variante, κατ' οὔρεα : à travers les montagnes. La vulgate donne une image bien plus frappante; car ceux qu'on voit d'en bas descendre une montagne paraissent à l'œil plus grands que nature. C'est une observation que fait Ameis, bien qu'il ne compare point les deux leçons, mais pour rendre un compte exact du génitif : « Das Her-

- ἣ κατὰ Τηγετον περιμήκετον ἣ Ἐρύμανθον,  
 περπομένη κίπροισι καὶ ὠκείης ἐλάσσων·  
 τῇ δέ ῃ πῦρ Νήεσσι, κῶραι δὲς πηγέχας, 105  
 ἀγρονόμα πῶροι· γέγνηκε δέ τε ρόνα Διτῷ·  
 πασίων ὃ ἔπερ ἦγε κέρη, ἔχει ἦρ' ἐ μέτωπα,  
 βεῖα τ' ἀργυρώτη πέλεται, καλὰ δέ τε πῶσι·  
 ὥς τῇ γ' ἀμυπηδύσσι μετέπειπε παρθένος ἀμύης.  
 Ἀλλ' ὅτε ὅτ' ἄρ' ἐμελλε πᾶσιν ἀκόνδε νέεσθαι, 110  
 ζεύξας ἱμῶνους, πύξασά τε εἴματα καλά·  
 ἐνθ' αὖτ' ἔλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,  
 ὥς Ὀδυσσεὺς ἔγραυε, ἴδωι τ' εὐώπεια κούρην,  
 ἣ δ' αὖ Φαιάκων ἀνδρῶν πᾶσιν ἱγίσειτο.  
 Σφαῖραν ἔπειτ' ἔρριψε μετ' ἀμυπηδύλον βασιλεια· 115

• abschreiten vom Berge nemlich laßt die Gestalt noch grüßer erscheinen. • Rien n'est plus connu ni plus incontestable. — Virgile, *Énéide*, I, 498-502, a imité la comparaison d'Homère, en l'appliquant à la reine Didon.

103. Τηγετον. Le Taygète est une des montagnes de Laconie. — Ἐρύμανθον. L'Érymanthe est une montagne d'Arcadie.

104. Τερπομένη, κίπροισι, faisant sa joie des sangliers, c'est-à-dire chassant avec passion les sangliers.

106. Ἀγρονόμοι, habitantes des champs. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : παροξυσμός, αἱ ἐν ἀγρῷ νέμονται· οὗ γὰρ νέμονται· τινὲς δὲ ἀγρόνομοι λέγουσι. — Γέγνηκε, le parfait dans le sens du présent : *gaudet*, se réjouit. Latone est fière de la majestueuse beauté de sa fille. — Mégachide donnait comme il suit le vers 106 : Ἀγρόμεναι κίτρουσιν ἀνὰ δρία πικυαλόμενα. Si Virgile a connu cette leçon, il s'est bien gardé de la prendre pour le vrai texte d'Homère, et surtout de sacrifier la belle image de la joie maternelle de Latone : c'est celle qu'il a le plus complaisamment caressée. Il en a même fait un vers tout entier : « Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus. »

108. Ῥεῖα τ(ε). Ancienne variante, βεῖα ε(ε). Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως διὰ τοῦ τε αἱ Ἀριστάρχαιοι καὶ σχεδὸν πᾶσαι.

109. Ἡ (elle, c'est-à-dire Nausicaa) n'est point l'article de παρθένος, mais παρθένος ἀδμή; commente ἡ. — Ἀδμή, *idolat*, qui n'est point encore au pouvoir d'un époux. L'épithète n'est point surabondante; car παρθένος comme le latin *puella*, se dit aussi bien d'une jeune femme que d'une jeune fille. — Les anciens regardaient la comparaison qu'on vient de lire comme la perfection même de la poésie d'Homère. Didyme (*Scholies* P) : κατὰ πάντα ἀπαράλλακτος ἡ εἰκὼν.

110. Ἐμελλε (elle se disposait) a pour sujet Νηυσικάα sous-entendu.

111. Ζεύξας(α), ayant attelé ou ayant fait atteler, et πύξασα, ayant plié ou ayant fait plier, ne doivent point être séparés de ἐμελλε, et ils désignent ce que Nausicaa est dans l'intention de faire : quand elle aurait fait atteler; quand elle aurait fait plier. Ce qui prouve avec évidence qu'il ne s'agit point d'une chose accomplie, c'est que Nausicaa et ses suivantes jouent encore à la paume.

112. Ἀλλ(ο), autre chose : un nouveau dessein.

113. Ὡς, ut, c.-à-d. *scilicet* ut : savoir, que. Homère développe le mot ἀλλ(ο).

114. Πολιν, comme πόλινδε : *ad urbem*, pour gagner la ville. C'est ce qu'on nomme l'accusatif du but.

115. Ἐπειτ(α), sur ces entrefaites, c'est-à-dire à ce moment. — Βασιλεια, la prin-

ἀμφιπόλου μὲν ἄμαρτε, βαθείη δ' ἔμβαλε δίνη·  
αἱ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄυσαν. Ὁ δ' ἔγρετο δῖος Ὀδυσσεύς·  
ἐξόμενος δ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·

ὦ μοι ἐγὼ, τέων αὖτε βροτῶν ἐς γαῖαν ἰκάνω;

Ἥ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,

120

ἢ φιλόξεinoι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεουδής;

ὦς τέ με κουράων ἀμφήλυθε θῆλυς αὐτή,

Νυμφάων, αἱ ἔχουσ' ὀρέων αἰπεινὰ κάρηνα,

cesse. Le mot n'est qu'un adjectif, avec lequel Homère sous-entend indifféremment γυνή ou κούρη : femme royale, ou fille royale; reine, ou princesse.

116. Ἐμβαλε, sous-entendu σφαῖραν. La prétendue variante ἔμπεσε, sous-entendu σφαῖρα, est une correction moderne. — Δίνη, in vorticem, dans le courant du fleuve. Didyme (*Scholies* Q et V) : τῇ τῶν ὑδάτων συστροφῇ.

117. Αἱ, elles : Nausicaa et ses suivantes. — Ἐπὶ μακρόν, de manière à porter au loin : à pleine voix. — Ὁ δ(έ), quant à lui, (savoir) δῖος Ὀδυσσεύς.

118. Ἐξόμενος, se mettant sur son séant. — Ὀρμαινε, il roulait, sous-entendu ταῦτα, ou plutôt τοιάδε (ceci, ce que je vais dire).

119. Τέων est monosyllabe par synizèse. — Αὖτε, rursus, cette fois-ci encore. Ulysse n'en est pas à son premier naufrage. Il faut donc prendre αὖτε dans son sens propre, et non pas le réduire à la valeur d'une simple particule.

120. Ἥ, vulgo ἡ. Hérodien (*Scholies* P) : ὥς διαπορητικὸν περισπᾶται. — Οὐδὲ δίκαιοι, et non justes, c'est-à-dire et pleins d'iniquité. L'expression négative, chez Homère, a toujours un sens très-énergique. Ici οὐδὲ δίκαιοι enchérit sur ὕβρισταί et sur ἄγριοι.

121. Θεουδής, craignant les dieux : plein de piété. Cet adjectif n'a de commun avec θεοσιδής que l'apparence. Il est pour θεοδεής, mais non pas au sens de δεισιδαίμων, qui se prend toujours en mauvaise part. Les explications θεοαδής et θεοῦ ἔχων αὐδὴν sont tout arbitraires. On les trouve dans les *Scholies*, à côté de la fausse identification avec θεοσιδής. Mais les *Scholies* donnent aussi la vraie explication : θεοδεής et θεοσεδής. C'est celle qui préva-

lait chez les Alexandrins, et qu'a recueillie Hésychius. Buttmann a eu bien raison de la remettre en lumière.

122. ὦς τε comme ὥς : *quoniam*, parce que. Voyez la note du vers I, 227. — Ameis, ici comme là, prend ὥς dans le sens de *quasi*. Avec cette explication, il faut construire : αὐτὴ ὥς τε αὐτὴ κουράων.... ἀμφήλυθέ με. Je préfère, ici comme là, l'interprétation alexandrine. Elle est en effet plus simple et plus naturelle. L'autre explication suppose tout à la fois asyndète et hyperbate. — Θῆλυς, comme θήλεια. Voyez la note sur ce mot, V, 467. — Ἀὐτή. La prétendue variante αὐτμή n'est qu'un lapsus de scribe antique.

123-124. Νυμφάων, αἱ..... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page, et quelques éditeurs, approuvant l'athétèse, les ont mis entre crochets. Il est certain que ces deux vers ne sont pas indispensables. On discute aussi sur la propriété de l'expression κουράων Νυμφάων, mais à tort : Νυμφάων n'est qu'une apposition explicative. Ulysse a entendu des voix jeunes et fraîches, des voix de jeunes filles, et il suppose que ces jeunes filles sont des nymphes. Rien de plus naturel qu'une pareille supposition. Tout est plein de dieux, comme dit Bothe, chez les hommes des temps héroïques : *deorum omnia plena apud priscos illos*. Ulysse dira tout à l'heure, vers 149 : θεός νύ τις, ἢ βροτός ἐσσι; Didyme (*Scholies* H et P) fait remarquer que l'endroit où se trouve Ulysse est un désert : ἐπεὶ γὰρ ἐν ἐρημίᾳ ἐστίν, ἦκεν ἐπὶ ταύτην τὴν ὑπόνοιαν ὅτι ὄντως Νύμφαι εἰσίν. Cette observation lève toute difficulté. Que si Homère s'attarde sur l'idée, il ne fait là que ce qui lui est habituel; et le deuxième vers est aussi bien à sa place que le premier, quoi qu'en dise Hayman, un de ceux

καὶ πηγὰς ποταμῶν, καὶ πῖσεα ποιήεντα.

Ἦ νύ που ἀνθρώπων εἰμὶ σχεδὸν αὐδηέντων;

125

Ἀλλ' ἄγ', ἐγὼν αὐτὸς πειρήσομαι ἡδὲ ἰδωμαι.

Ὡς εἰπὼν θάμνων ὑπεδύσετο δῖος Ὀδυσσεύς·

ἐκ πυκινῆς δ' ὕλης πτόρθον κλάσε χειρὶ παχείῃ

φύλλων, ὥς ῥύσαιτο περὶ χροῖ μήδεα φωτός.

Βῆ δ' ἴμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος ἀλκί πεποιθώς,

130

qui admettent l'athétèse de Bekker. — On a vu deux vers analogues, *Iliade*, XX, 8-9.

124. Πῖσεα. L'ancienne variante πείσεα n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. Curtius rattache le mot πῖσο; à la même racine que πίνω, c'est-à-dire à πο et πι, qui contiennent l'idée d'humidité. La plupart des anciens expliquaient aussi πῖσο; par πίνω, boire, être abreuvé d'eau.

125. Ἦ. Ancienne variante, ἦ. Hérodien (*Scholies* P) : ὁ ἦ περισπᾶται, τὸ δὲ εἰμὶ ἐγχαλίνεται σημαῖνον τὸ ὑπάρχω. Voyez plus haut, vers 120, la note sur ἦ. — Αὐδηέντων. Voyez, au vers V, 334, la note sur le mot αὐδήεσσα. Didyme (*Scholies* V) : ἐμφώνων, ἐνάρθρω φωνῇ χρωμένων.

126. Πειρήσομαι est au subjonctif, pour πειρήσωμαι : il faut que je m'assure. C'est ce que prouve ἰδωμαι. Ameis : ἀλλ' ἔγχε mit *imperativischem Conjunctiv*. La traduction *experiar et videbo* est manifestement fautive.

127. Θάμνων ὑπεδύσετο doit s'expliquer ici dans un sens opposé à ὑπήλυθε θάμνου; et à οὗ; ὑπ(ὸ).... δύσετ(ο), V, 476 et 481-482. Le verbe, par lui-même, signifie seulement qu'Ulysse se laisse pour passer sous le fourré : avec le génitif, le mouvement se fait du dedans au dehors. Ameis : « er tauchte unter den Gesträuchen » hervor. » Hayman : « the genitive θάμνων is that of local removal, just as the accusative is that of motion towards. » *Scholies* V : ὑπεξῆλθεν. Dans les *Scholies* P, ὑπεδύσετο est expliqué par ἀνέδν, et le vers V, 337 y est cité. Il est probable que Didyme, dont ces deux notes sont des extraits, avait dit pourquoi ὑποδύομαι semblait avoir changé de signification; car ce n'est qu'une simple apparence.

128. Κλάσε a le sens du plus-que-parfait : il avait brisé. C'est bien sûr avant

de sortir du fourré qu'Ulysse s'est procuré le rameau.

129. Φύλλων dépend de πτόρθον, et πτόρθον φύλλων équivalent à πτόρθον φυλώδη : un rameau feuillu. Nicanor (*Scholies* B) : τὸ ἐξῆς, πτόρθον, ὃ ἐστι κλάδον, φύλλων. — Ὡς ῥύσαιτο, sous-entendu πτόρθος, et non point πτόρθω : afin qu'il lui servît à cacher. — Περὶ χροῖ, selon Didyme (*Scholies* B et T), dépend de μήδεα φωτός : ὅπως σκεπάσειεν ὁ πτόρθος τὰ ἐν τῷ σώματι αἰδοῖα τοῦ ἀνδρός. Mais rien n'empêche, ce semble, de le rapporter à ῥύσαιτο. Seulement περὶ χροῖ ne signifie point *circa corpus*. Le rameau sert de voile, et non de ceinture. Traduisez : sur son corps, c'est-à-dire dans une partie de son corps. — Μήδεα φωτός, *pudenda viri*, les choses qu'un homme doit cacher. Si le sujet de ῥύσαιτο était Ὀδυσσεύς, il y aurait μήδεα sans φωτός, comme on le voit au vers XVIII, 67.

130-134. Ὡστε λέων.... La comparaison ne porte que sur la nécessité qui force Ulysse à quitter son abri, comme le lion à sortir de son repaire. Voyez plus bas, vers 136. Mais le poète est poète, et il s'amuse à peindre le lion et à le suivre dans sa course. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : πρὸς τὴν ὑπομονὴν ἢ εἰκὼν, ὅτι πᾶσα ἀνάγκη ἐγένετο τῷ Ὀδυσσεὶ ἐξελεῖν, ὥς καὶ τῷ λέοντι. — On a vu dans l'*Iliade*, XVII, 61, le premier vers de la comparaison, sauf qu'il y a ὥς δ' ὅτε τίς τε au lieu de βῆ δ' ἴμεν, ὥστε.

130. Ὀρεσίτροφος ἀλκί πεποιθώς. Il ne faut point de virgule entre les deux expressions, parce que l'une et l'autre se rapportent à λέων. Avec la virgule, ἀλκί πεποιθώς se rapporterait à βῆ δ' ἴμεν. Dans l'exemple de l'*Iliade*, XVII, 61, la virgule n'a pas d'inconvénient, parce qu'il n'y a qu'un seul sujet, le lion.



ὅστ' εἶσ' ὑόμενος καὶ ἀήμενος· ἐν δέ οἱ ὅσσε  
 δαίεται· αὐτὰρ ὁ βουσί μετέρχεται ἢ ὀτρεσσιν,  
 ἢ μετ' ἀγροτέρας ἐλάφους· κέλεται δέ ἐ γαστήρ,  
 μήλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν·  
 ὥς Ὀδυσσεὺς κούρησιν εὐπλοκάμοισιν ἔμελλεν  
 μῖξεσθαι, γυμνός περ ἐών· χρεῖώ γάρ ἱκανεν.  
 Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φάνη, κεκαωμένος ἄλμῃ·  
 τρέσσαν δ' ἄλλυδις ἄλλη ἐπ' ἡϊόνας προὔχουσας·  
 οἷη δ' Ἀλκινόου θυγάτηρ μένε· τῇ γὰρ Ἀθήνη  
 θάρτος ἐνὶ φρεσὶ θῆκε, καὶ ἐκ δέος εἴλετο γυίων.  
 Στῇ δ' ἄντα σχομένη· ὁ δὲ μερμήριζεν Ὀδυσσεὺς,

131. Εἶσ(ι), marche, c'est-à-dire s'élance dehors. Aristarque écrivait toutes les lettres du mot, et il laissait au lecteur à faire la synizèse. Didyme (*Scholies* H et P) : ἐκ πλήρους τὸ εἶσι αἱ Ἀριστάρχου. On suppose que c'était pour plus de clarté; mais ce n'est qu'une supposition. Ici, avec ou sans iota, il n'y a pas moyen de se tromper. — Ὑόμενος καὶ ἀήμενος. Les intempéries ajoutent à sa fureur.

132. Δαίεται est au singulier, parce que le duel ὅσσε est du neutre. — Αὐτὰρ ὁ βουσί. Rhianus, αὐτὰρ βουσί.

133. Κέλεται δέ ἐ γαστήρ. Virgile, *Énéide*, IX, 340 : « Suadet enim vesana « fames. »

134. Μήλων πειρήσοντα,... Voyez le vers XII, 304 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Πυκινόν, où aucun passage n'est laissé ouvert. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸν ἡσφαλισμένον ὑπὸ φυλάκων. Le même (*Scholies* P) : ὥς καὶ ῥινοῖσι πυκινὴν ἀτκίδεα (*Iliade*, XXIII, 804).

135. Ἐμελλεν, se disposait à.

136. Ἰκανεν, sous-entendu αὐτόν : fondait sur lui, c'est-à-dire le poussait à le faire, l'y forçait.

137. Σμερδαλέος. Les textes antiques donnaient deux variantes, rejetées l'une et l'autre par Aristarque comme des expressions impropres. Didyme (*Scholies* H et P) : λευγαλέος, κακῶς· Ζηνόδοτος δὲ, ἀργαλέος, κακῶς. — Κεκαωμένος, mis à mal, c'est-à-dire défiguré. Il s'agit particulièrement des cheveux et de la barbe.

138. Ἀλλη. Ancienne variante, ἄλλη ad-  
verbe. Cette leçon a été formellement con-

damnée par Aristarque. Didyme (*Scholies* P) : χωρὶς τοῦ ἰῶτα τὸ ἄλλη. — Ἐπ' ἡϊόνας προὔχουσας, sur les rivages avancés, c'est-à-dire sur les promontoires : sur les rochers qui bordaient la mer. Eustathe explique προὔχουσας par προχειμένας, ce qui ne donne aucune idée nette, car cette épithète pourrait s'appliquer aux bords du fleuve aussi bien qu'aux bords de la mer; or c'est des bords du fleuve que se sauvent les jeunes filles. Didyme (*Scholies* B) : προβεβλημένας, προεχομένας, ἦτοι πρὸς τὰ ὑψηλότερα μέρη τῶν ὄρων.

140. Ἐξείλετο, dans le sens du plus-que-parfait. — Γυίων peut être pris pour le corps en général; mais il s'agit ici des jambes particulièrement. Nausicaa attend Ulysse de pied ferme.

141. Στῇ δ' ἄντα σχομένη, *stetit autem contra, continens se*, or elle resta là en face (de lui) sans bouger. Le verbe στῇ est la contre-partie de τρέσσαν, vers 138. Quant à σχομένη, il équivaut évidemment à σχοῦσα ἑαυτήν. — Quelques anciens faisaient des difficultés sur ce passage, qui n'en présente aucune. C'est qu'ils voulaient sauver la pudeur de Nausicaa. Mais l'exemple ἄντα παρειάων σχομένη .... κρήδεμνα, I, 334, n'a que faire ici. Nicanor lui-même (*Scholies* P et Q) n'ose pas dire qu'ils ont tort, et reste perplexe entre le sens naturel de la phrase et leurs hypothèses pudibondes : ἀμφίβολος ἡ στιγμή καὶ ἡ διάνοια. ἡ γὰρ ἔσται ἐπισχοῦσα ἑαυτήν τῆς φυγῆς· καθ' ἣν διάνοιαν χωριστέον ἑκάτερον· οἱ δὲ λείπειν φασὶ

ἢ γούνων λίσσοιτο λαβὼν εὐώπιδα κούρην,  
ἢ αὐτως ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μελιχίοισιν  
[λίσσοιτ', εἰ δείξειε πόλιν καὶ εἵματα δοίη].

Ὡς ἄρα οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι, 145  
λίσσεσθαι ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μελιχίοισιν,  
μὴ οἱ γοῦνα λαβόντι χολώσαιο φρένα κούρη.  
Αὐτίκα μειλίχιον καὶ κερδαλέον φάτο μῦθον·

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις ἢ βροτός ἐσσι; 150  
Εἰ μὲν τις θεός ἐσσι, τοῖ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,  
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε, Διὸς κούρη μέγαλοιο,

τὰς χεῖρας, ἢ ἡ παραβαλλομένη τὰς χεῖρας ἐπὶ τὸ κρήδεμνον. οἱ δὲ φασὶ τὸ κρήδεμνον λείπειν, τούτεστι περιχαλυφάμενη ὑπ' αἰδοῦς. On voit, du reste, que Nicanor donne tout d'abord la vraie explication.

142. Ἡ ὁκίμωτος ἢ πότερον, par suite de la signification même de μερμήριξεν.— Γούνων dépend de λαβών. Didyme (*Scholies* P et T) : τὸ ἐξῆς, ἢ γούνων λαβὼν λίσσοιτο.

143. Αὐτως (*vulgo* αὐτως), *sic*, comme il était, c'est-à-dire debout. Didyme (*Scholies* P) : οὕτως ὥς ἔχει σχήματος. — Ἀποσταδὰ, en s'arrêtant à distance.

144. Λίσσοιτ', *ei*.... Ce vers a été condamné par Aristarque et par son école, comme une interpolation maladroite. En effet il ne s'agit pas de ce qu'Ulysse va demander à Nausicaa, mais uniquement de l'attitude dans laquelle le suppliant fera sa requête. C'est ce que démontrent les vers 145-148. Didyme (*Scholies* H et P) : περιττός ὁ στίχος. οὐ γὰρ περὶ τῆς διανοίας αὐτῆς διστάζει, ἀλλὰ πῶς παρακαλέσει, πλησίον σταίη, ἢ ἀρεστηκῶς αὐτῆς. καὶ Ἀθηνοκλῆς δὲ ὑπώπτεισε τὸν στίχον. — Le critique nommé dans la dernière phrase était de Cyzique. Il avait une grande réputation comme homérisant; car Athénée va jusqu'à dire qu'il l'emportait sur Aristarque même : μάλλον Ἀριστάρχου κατακούων τῶν Ὀμηρικῶν ἐπῶν. — Cependant le vers 144 ne dit rien d'absurde; et l'on comprend très-bien que Ameis et d'autres ne l'aient pas mis entre crochets. — Εἰ δείξειε.... Cette phrase dépend du premier λίσσοιτο aussi bien que du second; car c'est l'objet de la prière, et cet

objet reste le même, quelle que soit d'ailleurs l'attitude du suppliant.

145. Ὡς ἄρα οἱ φρονέοντι.... Voyez le vers XIII, 458 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

147. Λαβόντι a un sens conditionnel : s'il saisisait.

148. Κερδαλέον est pris en bonne part : *sollertem*, adroit. Voyez la note sur κέρδιτος, *Iliade*, VI, 163.

149. Γουνοῦμαί σε dans le sens figuré : je t'implore. Bien qu'Homère emploie assez souvent au figuré les mots γουνάζομαι et γουνοῦμαι, les anciens n'ont pas eu tort de remarquer combien ici l'expression est heureuse. *Scholies* H et Q : τὸ μὲν ἀπτεσθαι τῶν γονάτων παρητήσατο. ὅπερ δὲ οὐκ ἐπραξε τῷ ἔργῳ, τοῦτο τῷ λόγῳ προβάλλεται φανεράν καθιστάς τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἀψασθαι παρητήσατο. Le reste de la note, sur la beauté de l'exorde d'Ulysse, est déclamatoire et sort de quelque vulgaire rhéteur; mais ce qu'on vient de lire est probablement une citation d'Aristarque. — Ἡ. Ancienne variante, ἢ πέρισπομένη, orthographe approuvée par Hérodién (*Scholies* P) : τὸν ἢ ὁ Ἀσκαλωνίτης περισπᾷ ἐρωτηματικὸν νομίζων· ὁ καὶ χαριέστερον. Mais il est difficile d'admettre que le mot, à cette place, soit autre chose qu'une disjonctive. L'interrogation est dans le ton; Ulysse ne l'exprime point, et il n'a pas besoin de l'exprimer. Il est vrai que les anciens n'avaient pas le point d'interrogation. C'est ce qui explique l'idée d'écrire ἢ πέρισπομένη, afin d'indiquer le mouvement. Avec le point d'interrogation, cet artifice n'a plus aucune utilité.

εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα εἶσκω·  
 εἰ δέ τίς ἐσσι βροτῶν, οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν,  
 τρισμάκαρες μὲν σοίγε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ,  
 τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς 155  
 αἰὲν εὐφροσύνησιν ἰαίνεται εἵνεκα σεῖο,  
 λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.  
 Κεῖνος δ' αὖ πέρι κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,  
 ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶχόνδ' ἀγάγηται.  
 Οὐ γάρ πω τοιοῦτον ἶδον βροτὸν ὀφθαλμοῖσιν, 160  
 οὔτ' ἄνδρ' οὔτε γυναῖκα· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.  
 Δήλω δὴ ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ

152. Εἶδός τε.... Voyez le vers II, 58 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : ἐκ τριῶν πεποιήται τὸν ἔπαινον, κάλλους, μεγέθους, εὐεξίας σώματος. φυή γάρ ἐστίν ἡ ἐκ πάντων μελῶν ἀναλογία· φυήν γε μὲν οὐ κακός ἐστι μηρούς τε κνήμας τε (*Odyssée*, VIII, 134-135).

153. Οἳ, *vulgo* τοί. Les exemples de l'*Iliade*, VI, 142 et XXIV, 67 prouvent que la leçon τοί n'est qu'une correction par laquelle on a voulu faire concorder verbalement la phrase avec celle du vers 150. — Ameis a écrit οἳ.

156. Αἰὲν εὐφροσύνησιν. Ancienne variante, αἰὲν ἐν εὐφροσύνησιν. Cette leçon était rejetée par les Alexandrins, Homère faisant toujours, selon eux, la diérèse εὐ dans le substantif εὐφροσύνη. Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐδέποτε γὰρ Ὅμηρος ἀδιαιρέτως τὴν εὐφροσύνην φησί.

157. Λευσσόντων, (εα) voyant, c'est-à-dire quand ils voient. Rien n'empêchait le poète de dire λεύσσουσιν, qui continuerait grammaticalement la phrase ; mais le génitif constitue explication, et exprime plus que le simple fait d'ouvrir les yeux. — Εἰσοιχνεῦσαν, fréquentatif : toutes les fois qu'elle entre. Le féminin est amené par le sexe de la personne, en dépit de l'accusatif neutre fourni par l'image. Il est inutile de rien sous-entendre, et de prendre τοιόνδε θάλος comme apposition au prétendu σέ dont Homère n'a aucun besoin.

158. Πέρι, adverbe. Voyez la note du vers V, 36. On peut alléguer ici, contre cette leçon, que l'idée contenue dans πέρι

adverbe est la même que celle qui est exprimée plus loin par ἔξοχον ἄλλων. Mais il ne faut nullement s'étonner qu'un suppliant entasse éloges sur éloges. Remarquez que le superlatif μακάρτατος est grammaticalement suffisant, et que ἔξοχον ἄλλων est lui-même un pléonasme.

159. Σ(ε) dépend de ἀγάγηται. — Ἐέδνοισι, *sponsalibus donis*, par les présents nuptiaux, c'est-à-dire en faisant des cadeaux à tes parents pour t'obtenir en mariage. Voyez l'explication de ἄλοχος πολύδωρος, *Iliade*, VI, 394. — Βρίσας, ayant eu du poids : ayant fait pencher la balance en sa faveur.

160. Τοιοῦτον ἶδον. Dans l'hypothèse du digamma, le vers serait faux. Bekker écrit τοῖον Φεῖδον, d'autres τοιόνδε Φίδον. La dernière correction est la plus naturelle, non-seulement à cause du τοιόνδε du vers 157, mais parce qu'elle dispense de recourir à l'augment, et qu'elle conserve le dactyle, au lieu de le changer en spondée.

161. Οὔτ' ἄνδρ' οὔτε.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 442.

162. Δήλω, comme ἐν Δήλῳ : à Délos. C'est le seul passage des deux épopées d'Homère où il soit question de cette île sous son nom ordinaire. On a vu Délos sous celui d'Ortygie, *Odyssée*, V, 425, et ce nom sera répété plus tard, XV, 404. Voyez les notes sur ces deux passages. L'*Hymne à Apollon Délien* est entièrement consacré aux gloires de la patrie des enfants de Latone. — Παρὰ βωμῷ. L'arbre couvrait l'autel de son ombre. D'après une citation de Plutarque, Ulysse aurait dit,

φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα  
 (ἤλθον γὰρ καὶ κεῖσε, πολὺς δέ μοι ἔσπετο λαός,  
 τὴν ὁδόν, ἣ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι). 165  
 ὥς δ' αὖτως καὶ κεῖνο ἰδὼν ἐτεθήπεα θυμῷ  
 δὴν, ἐπεὶ οὕτω τοῖον ἀνήλυθεν ἐκ δόρυ γαίης,

παρὰ νηΐ. Cette prétendue leçon n'est qu'un lapsus de la mémoire du citateur.

163. Φοίνικος.... ἔρνος, une pousse de palmier : une tige de palmier. — Νέον est adverbe, et non point adjectif. Il faut le joindre au participe ἀνερχόμενον. Aristarque, ici comme au vers de l'*Iliade* IX, 446, explique νέον par νεωστί. — Ἀνερχόμενον est parfaitement commenté par Aristarque (*Scholies* B, P et Q) : ὁμοιον τῷ ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρνει ἴσος (*Iliade*, XVIII, 56). τὸ δὲ ἀνερχόμενον τὴν τε ἡδὴ ὑπάρχουσιν ἀκμὴν καὶ τὴν ἐλπίδα τῆς ἐσομένης αὐξήσεως ὑποβάλλει. — D'après les termes mêmes de la description, le palmier dont parle Ulysse ne saurait être celui de Latone, sous lequel étaient nés Apollon et Diane. Aristarque (mêmes *Scholies*) : οὐ τὸν ἐπὶ τῇ Λητοῖ ἀναδοθέντα φοινικά φησιν. La première de ces deux notes doit être complétée par ces mots en tête, ἡ διπλῇ, ὅτι, et la seconde par καὶ ὅτι, aussi en tête. Celle-ci réfute l'opinion vulgaire sur le palmier de Délos, opinion mentionnée dans les *Scholies* E et V : λέγει δὲ τὸν ἀναδοθέντα φοινίκα τῇ Λητοῖ, οὐ καὶ ἐφαψαμένη ἀπεκύησε. — Le choix de l'arbre qui sert de comparaison n'a pas besoin d'être justifié, puisqu'il s'agit d'une taille svelte et gracieuse. *Scholies* B et P : τοιοῦτο δὲ παρέλαβε δένδρον, ὅπερ αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ φυσικὴν ἔχει τὴν ὀρθότητα.

164. Πολὺς δέ μοι ἔσπετο λαός. Ulysse, en parlant ainsi, se fait connaître incontinent pour un grand personnage. Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) : πιθανῶς δὲ ἐμφαίνει ἑαυτὸν εἶναί τινα τῶν ἐπιφανῶν, ἵνα μὴ δοκῇ φορτηγός τις ἢ κωπηλάτης εἶναι. — Le peuple dont parle Ulysse, ce n'était pas seulement son petit corps d'armée, c'était toute l'armée des confédérés, au retour du siège de Troie, ou au moins une grande partie de cette armée. — D'après Lycophron, les Grecs avaient touché à Délos, en se rendant à Troie; mais Homère ignore cette tradition, et les expressions ἣ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι ne

peuvent s'appliquer qu'au voyage de retour. — Ἔσπετο. Ancienne variante, ἐπλετο, expression tout à fait impropre.

165. Τὴν ὁδόν, suivant Ameis, doit être rattaché à ἤλθον. Mais l'exemple de l'*Iliade*, VI, 292, prouve que τὴν ὁδόν équivaut à ἐν ἐκείνῃ τῇ ὁδῷ : dans le fameux voyage. Peu important les passages où ὁδόν est joint directement à ἔρχομαι. Ceci est un cas spécial, et, comme on dit, une expression faite. — Ἡ δὴ μέλλεν, vulgo ἣ δὴ ἐμείλλεν. Ancienne variante, ἣ δ' ἤμειλλεν. Aristarque (*Scholies* P) : ἣ δὴ μέλλεν. (ἡ διπλῇ,) ὅτι οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ ἤμειλλεν. Ἀττικῶν γάρ ἐστι τῶν μεταγενεστέρων. — Je lis cette scholie avec la correction de Bekker, τὸ ἤμειλλεν au lieu de τὸ μέλλεν. Autrement elle n'a aucun sens. Les Attiques ne disent pas μέλλεν, et le poète a dit μέλλεν, I, 232. Il est singulier que La Roche ne se soit point aperçu de l'absurdité, et qu'il ait maintenu dans le vers la vulgate ἐμείλλεν, sur la prétendue autorité d'Aristonicus : οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ μέλλεν. On rend tout parfaitement clair, en faisant de la dipole une protestation contre la leçon ἣ δ' ἤμειλλεν. Avec cette leçon même, ὁ(έ) avait le sens de δὴ. — Hayman écrit ἣ δὲ ἐμείλλεν. Si ἔξ n'est pas une faute d'impression pour δὴ, on peut bien dire que cette correction est plus que bizarre, surtout chez un digammiste, chez un ennemi des hiatus. Je suppose, du reste, qu'il entend son δέ comme le δὴ auquel il a jugé à propos de le substituer.

166. Καί, aussi, c'est-à-dire comme maintenant, comme en ta présence. *Scholies* P : ὥσπερ σὲ θαυμάζω. — Κεῖνο, c'est-à-dire φοίνικος ἔρνος, et avec une épithète emphatique : le magnifique palmier. — Ἐτεθήπεα, *obstupescam*, j'avais été émerveillé : je suis resté en extase.

167. Δὴν, ἐπεὶ. Il paraît que quelques anciens rapportaient δὴν à ce qui suit; car Nicanor (*Scholies* P) prémunit les lecteurs contre cette fausse idée : μετὰ τὸ δὴν διασταλτέον. ἐπὶ πολὺ γὰρ φησι τεθαυμασί-

ὥς σέ, γύναι, ἄγαμαί τε τέθηπά τε, δειδία δ' αἰνῶς  
γούνων ἄψασθαι· χαλεπὸν δέ με πένθος ἰκάνει.

Χθιζὸς εἰκοστῷ φύγον ἤματι οἴνοπα πόντον·

170

τόφρα δέ μ' αἰεὶ κῦμα φόρει κραιπναί τε θύελλαι,  
νήσου ἀπ' Ὀγυγίης· νῦν δ' ἐνθάδε κάββαλε δαίμων,  
ὄφρ' ἔτι που καὶ τῇδε πάθω κακόν· οὐ γὰρ ὅτω  
παύσεσθ', ἀλλ' ἔτι πολλὰ θεοὶ τελέουσι πάροιθεν.

Ἀλλὰ, ἄνασσ', ἐλέαιρε· σέ γὰρ κακὰ πολλὰ μογήσας

175

ἔς πρώτην ἰκόμην, τῶν δ' ἄλλων οὔτινα οἶδα  
ἀνθρώπων, οἳ τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν.

Ἄστυ δέ μοι δεῖξον, δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι,

ναι τὸ φυτόν. — Δόρυ, bois, c'est-à-dire arbre. C'est le seul passage d'Homère où δόρυ désigne le bois encore vivant.

168. Τέθηπα. *Scholies* P, Q et V : σημειοῦνται τινες ὅτι τὸ μὲν ἄγαμαι ἀντὶ τοῦ θαυμάζω, τὸ δὲ τέθηπα ἀντὶ τοῦ ἐκπέπληγμαι. Cette note est une citation d'Aristarque ; et, au lieu de σημειοῦνται τινες ὅτι, on devrait écrire : ἡ διπλῆ, ὅτι. — En latin et en français, on traduit le parfait τέθηπα par un présent : *obstupescō*, je suis émerveillé ; je reste en extase. — Le complément σέ dépend de ἄγαμαι seul ; car τέθηπα est intransitif. Voyez plus haut ἐτεθήπεα, vers 166. De même τεθηκώς, ταφών, etc. — Δειδία δ' αἰνῶς, *suilgo*, δειδιά τ' αἰνῶς. Voyez l'*Iliade*, XIII, 481 et XXIV, 358.

171. Κῦμα φόρει. Dindorf, κῦμ' ἐφόρει. Tous les autres éditeurs ont conservé l'orthographe d'Aristarque. — Φόρει est au singulier à cause de κῦμα, après lequel il vient immédiatement ; mais il est aussi le verbe de θύελλαι, et il équivaut à φόρεον. Nos auteurs classiques du grand siècle ont souvent des phrases du genre de celle d'Homère. Aujourd'hui ces formes sont rares. On les évite parce qu'elles prêtent à l'amphibologie.

172. Κάββαλε. Ancienne variante, χάμβαλε. Ameis et La Roche ont adopté cette orthographe, que Bekker avait déjà préférée à la vulgate.

173. Ὄφρ' ἔτι που. Dindorf, ὄφρα τί που. Cette leçon n'est qu'une correction byzantine, ou un lapsus de scribe alexandrin. Elle affaiblit la pensée ; car πάθω

κακόν dit absolument est bien plus énergique que πάθω τι κακόν, et ἔτι (encore) ajoute à καὶ τῇδε (même ici).

174. Παύσεσθ(αι) a pour sujet κακόν sous-entendu. — Πολλὰ, c'est-à-dire πολλὰ κακὰ : beaucoup de maux. — Τελέουσι est au futur : accompliront, c'est-à-dire me feront endurer. — Πάροιθεν, *prius*, auparavant, c'est-à-dire avant que j'en aie fini avec le malheur. L'explication εἰς τὸ μετέπειτα (*Scholies* B, P et T) donne un sens moins précis.

175-176. Σὲ.... ἔς πρώτην, c'est-à-dire ἔς σέ πρώτην.

176. Τῶν.... ἄλλων οὔτινα, personne excepté toi. Littéralement : pas un de ceux qui ne sont pas toi.

177. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν équivaut à τήνδε γῆν καὶ τὴν πόλιν τῇσδε γῆς : cette contrée et la ville de cette contrée. C'est par syllepse qu'Ulysse dit *cette ville*, puisqu'il ne voit en ce moment que la contrée. La preuve incontestable que la ville est trop loin pour être visible, c'est qu'Ulysse ajoute, ἄστυ δέ μοι δεῖξον.

178. Δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι. Remarquez la délicatesse du suppliant. Le seul besoin qu'il demande à satisfaire, c'est ce qu'exige la pudeur. Au reste, tout le discours, d'un bout à l'autre, est un chef-d'œuvre, et répond admirablement à ce que le poète nous annonçait avant de faire parler son héros. *Scholies* P et Q : δλον τὸν λόγον τοῦ Ὀδυσσεὺς ἀκόλουθον τῇ ὑποσχέσει πεποίηκεν Ὅμηρος· μειλίχιον, ὅτι θεραπεύσας εἰς οἶκτον ἐκίνησε, κερδαλέον δὲ, ὅτι μικρὰ μὲν ἦται, μεγάλα δὲ

εἰ τί που εἴλυμα σπείρων ἔχεις ἐνθάδ' ἰοῦσα.

Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῆσι μενοινᾷς, 180

ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὁπάσειαν

ἐσθλήν· οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον,

ἢ δθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον

ἄνῆρ ἡδὲ γυνή, πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσιν,

χάρματα δ' εὐμενέτησι· μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί. 185

ἐδῆλου. καλῶς δὲ καὶ περὶ τῶν τροφῶν ἀπεσιώπησιν.

179. Εἴλυμα σπείρων désigne l'espèce du ῥάκος sollicité par Ulysse. C'est le linge grossier dans lequel il suppose que Nausicaa avait enveloppé les étoffes destinées au blanchissage. *Scholies E* : εἰ πού σοι εὐτελὲς ῥάχιον τὴν ἄλλην ἐσθῆτα φρουρεῖν προβέβλητο, τοῦτο δὲ μοι ἵνα ἀμπίσχωμαι.

180. Σοὶ δὲ θεοὶ.... Plaute, dans le *Pseudolus*, IV, 1, 25-26, a traduit le vers d'Homère : « Tantum tibi boni di im-

mortales dunt, quantum tu tibi optes. » 181. Ἄνδρα τε καὶ οἶκον ne restreint pas l'idée contenue dans le vers précédent. Ulysse choisit, parmi les souhaits que peut former une jeune fille, celui qui occupe toujours la place la plus importante. Les autres sont sous-entendus. — Quelques anciens mettaient un point après μενοινᾷς, et rapportaient ἄνδρα τε καὶ οἶκον à ὁπάσειαν. Nicanor (*Scholies P*) admet indifféremment les deux leçons : ἦτοι στιχτέον κατὰ τὸ τέλος τοῦ στίχου, ἢν' ἔσθ' ἑτέρας ἀρχῆς ἕκαστον τῶν ἐξῆς ἐν κεφαλαίῳ, ἢ μέχρι τοῦ καὶ οἶκον στιχτέον, τὰ δὲ ἄλλα ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς. L'explication vulgaire paraît pourtant préférable; et Didyme (*Scholies E* et *V*) l'avait préférée : συνετῶς Ὀδυσσεὺς ταῦτα συνεύχεται ἅ μόνον διὰ φροντίδος οἶεται εἶναι αὐτῇ. — Ὁμοφροσύνην, la concorde, c'est-à-dire un parfait accord avec ton époux. Le sens est précisé par la phrase suivante.

182. Οὐ ἐκвиваnt à οὐκ ἐστὶ ou mieux à οὐδὲν ἐστὶ : il n'y a rien.

182-183. Τοῦγε.... ἢ δθ(ε), que ceci (à savoir), que lorsque. En effet, τοῦγε est identique à ἢ, τότε, et ἢ δθ:ε en est la reprise naturelle.

183. Νοήμασιν. Nicanor (*Scholies H* et *P*) mettait une virgule après ce mot : βραχὺ διασταλτεον ἐπὶ τὸ νοήμασι·

σαφέστερον γὰρ οὕτως. Il est pourtant difficile de ne pas rapporter νοήμασιν à ὁμοφρονέοντε. La virgule semble donc inutile.

184-185. Πόλλ' ἄλγεα..., apposition à l'idée de la concorde entre époux. — Quelques-uns mettent un point après γυνή, et sous-entendent, alors naissent, ou autre chose de ce genre. Mais il n'y a rien à sous-entendre, et la virgule suffit. On a vu ou l'on verra des appositions analogues, III, 51; IV, 197; XXIV, 735.

185. Μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί, et ce sont eux-mêmes surtout qui témoignent, c'est-à-dire et personne mieux qu'eux ne saurait dire combien sont heureux les effets de la concorde. — Le mot ἔκλυον est fréquent chez Homère, et n'y a jamais d'autre sens que *audire solent*. Ceux qui ne ferment point l'oreille ou ne sont point sourds sont des témoins qu'il est permis d'invoquer. Ainsi *testantur* est un légitime équivalent de ἔκλυον. L'interprétation que je donne est justifiée par le μάλιστα δέ τ' αὐτοὶ ἀνέγνω de l'*Iliade*, XIII, 734. Le passage qui se termine par cette phrase est aussi la mention d'une vertu sociale et de ses bons effets; et ἀνέγνω, dans la réflexion, est tout à fait l'analogue de ἔκλυε. Les *Scholies* rendent ἔκλυον par αἰσθάνονται. Rien n'empêche d'admettre l'équivalence, bien qu'un peu lointaine. Mais l'explication d'Eustathe, ἐξάκουστοι ἔγινοντο, est purement arbitraire. C'est en vain que Boissonade et Dugas-Monthel rapprochent de μάλιστα κλύειν le latin *bene audire*. Le grec εὖ ἀκούειν ne prouve pas davantage; car μάλιστα n'est point κάλλιστος. D'ailleurs l'idée de bonne réputation est déjà exprimée par le fait du dépit des malveillants et de la satisfaction des amis. — Bothe rejette, comme grammaticalement impossible, l'explication de Boissonade et de Dugas-Monthel; mais il admet avec eux qu'il s'agit de renommée. Il pro-



Τὸν δ' αὖ Νausικάα λευκώλενος ἀντίον ἤυδα·  
 Ξεῖν', ἐπεὶ οὔτε κακῶ οὔτ' ἄφρονι φωτὶ ἔοικας,  
 Ζεὺς δ' αὐτὸς νέμει ὄλβον Ὀλύμπιος ἀνθρώποισιν,  
 ἐσθλοῖς ἡδὲ κακοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἐκάστω·  
 καὶ που σοὶ τάδε δῶκε, σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης· 190  
 νῦν δ', ἐπεὶ ἡμετέρην τε πόλιν καὶ γαῖαν ἱκάνεις,  
 οὔτ' οὔν ἐσθῆτος δευήσεαι οὔτε τευ ἄλλου,  
 ὣν ἐπέοιχ' ἱκέτην ταλαπείριον ἀντιάσαντα.  
 Ἄστυ δέ τοι δείξω, ἐρέω δέ τοι οὔνομα λαῶν.  
 Φαίηκες μὲν τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν· 195  
 εἰμὶ δ' ἐγὼ θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,  
 τοῦ δ' ἐκ Φαιήκων ἔχεται κάρτος τε βίη τε.  
 Ἦ ῥα, καὶ ἀμφιπόλοισιν εὐπλοκάμοισι κέλευσεν·  
 Στῆτέ μοι, ἀμφίπολοι· πόσε φεύγετε φῶτα ἰδοῦσαι;  
 Ἦ μή πού τινα δυσμενέων φάσθ' ἔμμεναι ἀνδρῶν; 200

pose de lire ἔχλεον, au lieu de ἔχλυον. Mais Homère dit κλέομαι, et non κλέω.— Bothe a été pris de scrupule; et, dans ses *Addenda*, il dit : « Scribamus minore negotio : μάλιστα δέ τ' ἔχλυον αὐτῶ, et « maxime propter hoc (αὐτῶ, τούτῳ, τῇ « ὁμοφροσύνῃ) perhiberi seu commemorari solent. » Cette nouvelle leçon est moins plausible encore que la correction première. Le changement de αὐτοί en αὐτῶ est inutile, puisque, s'ils sont renommés, ce ne peut être qu'à raison de leur concorde; et ce changement laisse subsister la difficulté relative au sens de μάλιστα ἔχλυον.

187. Ἐπεὶ. On peut expliquer cette conjonction par une proposition sous-entendue : « Je vais te répondre. » On peut aussi supposer qu'il y a anacoluthie, et que le mot δ(έ), au vers 190, est la reprise de la phrase, et signifie *eh bien donc*. — Didyme (*Scholies* P et Q) regarde ici ἐπεὶ comme une simple formule : οὐδὲν ἀποδίδωσι τῶ ἐπεὶ ὁ ποιητής. Mais d'autres anciens supposaient que Ζεὺς δ' αὐτὸς équivalait à Ζεὺς γὰρ αὐτός, et sous-entendaient, après le compliment : « résigne-toi à ton sort. » *Scholies* P : ἀπὸ κοινοῦ τὸ, τλήθι, τοῦ γὰρ Ζεύς. Voyez, à propos d'exordes analogues à celui-ci, les notes III, 103 et IV, 204.

ODYSSEË.

188. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains (et non par aucun intermédiaire). On se rappelle les deux tonneaux, ou plutôt les deux jarres, dont parle Achille dans l'*Iliade*, XXIV, 527-533.

189. Ἐκάστω, (*scilicet*) unicuique (*eorum*), oui, à tous sans exception. On a vu la même apposition, I, 349.

190. Τάδε δῶκε, *vulgo* τάγ' ἔδωκε. Bekker et d'autres, τάδ' ἔδωκε. Le sens est le même de toute façon : ἐκεῖνα τὰ κακά, les terribles maux qui t'affligent. — Σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης. Voyez le vers III, 209 et la note sur τετλάμεν.

191. Πόλιν καὶ γαῖαν, hystérologie. Ulysse est dans la contrée, mais non encore dans la ville.

193. Ὃν ἐπέοι(κε), dont il convient, sous-entendu μὴ δεύεσθαι (que ne manque point). — Ἀντιάσαντα, qui est venu à la rencontre, c'est-à-dire dont on a entendu la prière.

195. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν. Voyez plus haut la note du vers 177.

197. Τοῦ δ' ἐκ.... ἔχεται, c'est-à-dire ἔχεται ὃς ἐκ τοῦ : et de lui dépend. Didyme (*Scholies* B et P) : ἐκ τοῦδε ἀνήρτηται τὰ πράγματα τῶν Φαίάκων, ὃ ἐστὶν εἰς τοῦτον.

200. Ἦ μή που.... φάσθ(ε), est-ce que par hasard vous ne pensez pas? c'est-à-dire



Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ διερὸς βροτὸς, οὐδὲ γένηται,  
 ὅς κεν Φαιήκων ἀνδρῶν ἐς γαῖαν ἵκηται,  
 δηϊοτῆτα φέρων· μάλα γὰρ φίλοι ἀθανάτοισιν.  
 Οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε πολυχλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,  
 ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος.  
 Ἀλλ' ὅδε τις ὄυστηνος ἀλῶμενος ἐνθάδ' ἰκάνει,

205

ne dois-je pas croire que vous pensez? — Bothe, qui trouve absurde cette façon d'interroger, propose de changer ῆ en εἰ. Mais il n'y a pas, dans Homère, de leçon plus certaine que celle qui déplaît à Bothe. Hérodiën (*Scholies* H et P) : περισπαστέον τὸ ῆ, τὸ δὲ μὴ ὀξυτονητέον. Le mot φάσθ(ε) signifie proprement vous vous dites à vous-mêmes, par conséquent vous pensez. Didyme (*Scholies* Q et V) : ὑπολαμβάνετε. — Quelques anciens écrivaient φᾶσθε pro-périspomène; Hérodiën (*Scholies* H et Q) dit même que cette orthographe prévaut de son temps; mais il admet, avec Tyrannion, qu'on doit écrire φάσθε, puisqu'on fait ἀπόφασθι (*Iliade*, IX, 649) proparoxyton.

201-203. Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ.... Cette phrase n'est point une maxime générale. Il s'agit uniquement d'Ulysse. Nausicaa explique pourquoi Ulysse n'est pas à craindre : « Cet homme, (qui n'est qu'un) mortel fugitif, n'est et ne saurait être en état de venir apporter la guerre dans le pays des Phéaciens. » C'est ainsi que l'explique Ameis; et cette explication a l'avantage de s'accorder parfaitement et avec ce qui précède et avec tout ce qui suit : « Nicht ist dieser Mann (Odysseus) der « fluchtige Sterbliche, noch wird er (der « fluchtige Sterbliche) überhaupt erstehen « (zu α 396), der als Feind käme. — διερὸς, « wie ι 43, von δῖεσθαι, flüchtig, der uns « gottgeliebten und fernwohnenden ohne « unser Geleit (η 497, v 74) entrinnen « könnte. » — Karl Lehrs donne ici à διερὸς un sens actif, et laisse à οὐδὲ γένηται ὅς.... une portée générale : « Non est iste « vir fugator homo (h. e. non is est quem « fugere opus sit); neque omnino erit qui « improbo consilio ad Phæaces accedere « audeat. » Mais il vaut mieux que διερὸς ait ici le même sens qu'au vers IX, 43, où il signifie *fugax*; et, dès que le premier membre de phrase s'applique à Ulysse, on ne

voit pas pourquoi le second ne s'appliquerait point à lui. — Curtius rattache διερὸς à la racine δι, qui marque la crainte. C'est la justification de ce que Lehrs a écrit sur ce mot. Les anciens rattachaient διερὸς à δαίνας. Alors le sens propre serait *moite* : de là on dérivait la signification ζῶν, vivant (humide, plein de sève, plein de vie). Aristarque expliquait, ici : « Jamais homme, soit mortel vivant, soit mortel à naître, ne pourrait venir nous faire la guerre. » Mais Lehrs a montré, par des preuves sans réplique, que διερὸς ne pouvait pas signifier ζῶν. Voyez sa *Dissertatio* II, c. 1, à la fin du chapitre. — Callistrate changeait ici διερὸς en δυσερὸς : *infelix*, infortuné. Cette correction est arbitraire; mais elle montre du moins que Callistrate ne faisait pas de la phrase une généralité (mieux de la phrase entière, pour sûr du premier membre). Quelques autres donnaient à διερὸς des significations en rapport avec *fidée cet homme n'est point un malfacteur* : βλαπτικός, πειρατικός, πειρατής. Mais il est évident que ces interprétations ne s'appuyaient sur aucune raison grammaticale.

203. Δηϊοτῆτα φέρων. C'est comme s'il y avait δυσμενῆς ἑών, ou plutôt c'est le commentaire de ce que serait l'ennemi supposé. — Φίλοι. Selon les modernes, il faut sous-entendre εἰσιν οὗτοι. Didyme (*Scholies* P) sous-entend ἰσμέν (nous sommes); ce qui paraît préférable. En effet, Nausicaa parle ensuite à la première personne : οἰκέομεν.

206. Ἐσχατοι, οὐδέ τις.... Il est impossible que la contrée dont Nausicaa parle ainsi soit autre chose qu'une île purement imaginaire. Aristarque (*Scholies* P et T) le fait observer de nouveau : (ἡ διπλή,) ὅτι σαφῶς ἐνταῦθα ἐκτετοπισμένην πού καὶ ἔσχάτην τὴν τῶν Φαιάκων χώραν ὑφίσταται, οὐ τὴν Κέρκυραν.

208. Ἀλλ(ά). C'est comme si Nausicaa disait : « Non, ce n'est point un ennemi. »

τὸν νῦν χρὴ κομέειν· πρὸς γὰρ Διὸς εἰσιν ἅπαντες  
ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.

Ἀλλὰ δότ', ἀμφίπολοι, ξείνῳ βρῶσιν τε πόσιν τε·

λούσατέ τ' ἐν ποταμῷ, ὅθ' ἐπὶ σκέπας ἔστ' ἀνέμοιο. 210

ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἔσταν τε καὶ ἀλλήλησι κέλευσαν·

καὶ δ' ἄρ' Ὀδυσσῇ εἶσαν ἐπὶ σκέπας, ὥς ἐκέλευσεν

Ναυσικάα, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·

πάρ δ' ἄρα οἱ φάρός τε χιτῶνά τε εἵματ' ἔθηκαν·

δῶκαν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον, 215

ἥνωγον δ' ἄρα μιν λοῦσθαι ποταμοῖο ῥοῇσιν.

Δὴ ῥα τότε ἀμφιπόλοισι μετηύδα διὸς Ὀδυσσεύς·

Ἀμφίπολοι, στῆθ' οὔτω ἀπόπροθεν, ὅφρ' ἐγὼ αὐτὸς

207. Τὸν νῦν. Callistrate, τῷ μιν. Avec cette leçon, il faudrait un point après *ικάνει*.

208. Ὀλίγη τε φίλη τε. Le premier se rapporte à celui qui donne, le second à celui qui reçoit. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) : ὀλίγη μὲν τῷ διδόντι, φίλη δὲ τῷ λαμβάνοντι. ἡ γὰρ ἐνδεια καὶ τὸ ὀλίγον φίλον ἡγεῖται. Achille dit, *Iliade*, I, 467, en parlant de sa part du butin, ὀλίγον τε φίλον τε.

210. Ἐπὶ doit être joint au verbe : *ἔπεστι*, se trouve.

211. Ἔσταν. Elles ont dû suspendre leur fuite, dès que Nausicaa leur a dit *στῆτέ μοι*, et écouter ses paroles; de sorte que *ἔσταν* a le sens du plus-que-parfait. Mais c'est après que Nausicaa leur a parlé qu'elles se concertent pour faire le service de baigneuses : ἀλλήλησι κέλευσαν. Car ce colloque ne peut avoir d'autre but qu'une distribution de rôles.

212. Καὶ δ' doit être joint au verbe : *καθεῖσαν*, *collocaverunt*, elles établirent. — Ἐπὶ σκέπας, à l'endroit abrité.

214. Εἵματ(α), vêtements, c'est-à-dire comme vêtements, c'est-à-dire pour se vêtir. On verra plusieurs fois, dans l'*Odyssee*, le mot *εἵματα* ainsi employé : VII, 334; X, 542; XIV, 432, etc.

215. Δῶκαν δὲ.... Nausicaa s'est servie de l'expression *λούσατε*, vers 210. Quelques-uns concluaient de là que ce verbe n'est point au propre dans les passages où l'on voit des princesses baignant les hôtes

de la famille, et que tout se bornait de leur part à fournir ce qui était indispensable pour le bain. *Scholies* P, Q et T : οὐκ ἄρα οὐδὲ Νέστορος θυγάτηρ Τηλέμαχον ἔλουσεν, οὐδὲ Ἑλένη Ὀδυσσέα. νῦν οὖν εἰπούσης τῆς Ναυσικάας, λούσατε ἐν ποταμῷ, οὐχ ὥς παρακούσασαι, ἀλλ' ὥς τούτου ὄντος τοῦ λοῦσαι, τὸ παρασχεῖν τὰ λουτρά, παρατιθέασιν ἔλαιον αὐτῷ. Il est probable qu'on aura voulu justifier Homère du reproche d'indécence porté par Zénodote, ou par quelque autre délicat, à propos des vers III, 464-468 et IV, 252-253. Mais cette apologie est inadmissible. Les termes d'Homère sont tellement précis, dans ces deux passages, qu'il n'y a aucun moyen d'équivoquer sur le sens. Aussi n'avons-nous point cherché à faire dire au poète autre chose que ce qu'il dit. Voyez les notes sur les deux passages cités. Ici les ordres de Nausicaa ne s'exécutent point à la lettre, parce qu'Ulysse n'est point dans une baignoire.

216. Ἦνωγον.... Elles veulent s'épargner la peine de descendre dans l'eau. — Ῥοῇσιν, c'est-à-dire ἐν ταῖς ῥοαῖς.

217. Δὴ ῥα τότε(ε). Ulysse entre tout à fait dans la pensée des jeunes filles; et ce *donc alors* indique, ce semble, que ce qu'il va dire n'a d'autre but que de leur ôter le remords d'avoir à demi contrevenu aux ordres de leur maîtresse.

218. Οὔτω, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire comme vous voilà. Ulysse les prie de ne pas approcher davantage. Didyme

ἔμμεν ὅμως ἐπὶ δουραμα καὶ ὃ ἔπαυ  
 χέσμεν· ὃ γὰρ ἔφατο καὶ χροὺς ἔσται ἰλαστή.  
 Αὐτὸν δ' οἷα ἐν ἔνθαυε ἰάεσθαι· κλέμεν γὰρ  
 ὑμνοῦντες καὶ στήθεσσι δουραμα μετὰ λήν.

220

Ὡς ἱερὴ· καὶ δ' ἐπεσέειπεν· εἶπεν δ' ἄρα κούρη.  
 Αὐτὰρ· ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὃ δ' αὖτε καὶ εἰσὶν ἑσπερὶν ὅμιλος·  
 εἰ κελεύς· ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.  
 Αὐτὰρ ἔπειτα πάλιν ἰάεσθαι καὶ ἰπ' ἄλκιον,  
 ἔμμεν δ' εἰσὶν ἑσπερὶν ὅμιλος· ὅτι περὶ χροὺς.

225

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.  
 Αὐτὰρ ἔπειτα πάλιν ἰάεσθαι καὶ ἰπ' ἄλκιον,  
 ἔμμεν δ' εἰσὶν ἑσπερὶν ὅμιλος· ὅτι περὶ χροὺς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.  
 Αὐτὰρ ἔπειτα πάλιν ἰάεσθαι καὶ ἰπ' ἄλκιον,  
 ἔμμεν δ' εἰσὶν ἑσπερὶν ὅμιλος· ὅτι περὶ χροὺς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.  
 Αὐτὰρ ἔπειτα πάλιν ἰάεσθαι καὶ ἰπ' ἄλκιον,  
 ἔμμεν δ' εἰσὶν ἑσπερὶν ὅμιλος· ὅτι περὶ χροὺς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

Ἄλλος P. M. κ. γ. ἰάεσθαι, γὰρ  
 ἰάεσθαι, ὅτι περὶ χροὺς κῆρυξ ἄσ' Ὀδυσσεὺς  
 ἔμμεν, ὅτι περὶ χροὺς γὰρ ἐπὶ χροῦς.

τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν, Διὸς ἐκγεγαυῖα,  
 μείζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα, καδ δὲ κάρητος 230  
 οὔλας ῥκε κόμας, ὑακινθίνω ἄνθει ὁμοίας.

Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ  
 ἴδρις, ἐν Ἡφαιστος δέδασεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη  
 τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει·  
 ὥς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις. 235

Ἐζετ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,  
 κάλλει καὶ χάρισι στίλβων· θηεῖτο δὲ κούρη.  
 Δή ῥα τότε ἀμφιπόλοισιν εὐπλοκάμοισι μετηύδα·

Κλυτέ μευ, ἀμφίπολοι λευκώλενοι, ὅσρα τι εἶπω.  
 Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, οἳ Ὀλυμπόν ἔχουσιν, 240  
 Φαιήκεσσ' ὅδ' ἀνὴρ ἐπιμίσγεται ἀντιθέοισιν·  
 πρόσθεν μὲν γάρ δή μοι ἀεικέλιος δέατ' εἶναι,  
 νῦν δὲ θεοῖσιν ἔοικε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.  
 Αἶ γὰρ ἐμοὶ τοιόσδε πόσις κεκλημένος εἶη,

taient un point à la fin de ce vers, et regardaient dé comme redondant; mais la ponctuation vulgaire paraît bien préférable. Pourtant Nicanor (*Scholies Q*) laisse le choix au lecteur : ἄδηλον ποῦ ἐστὶν ἀνταπόδοσις, πότερον εἰς τὸ τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκε, καὶ ὑποστικτέον εἰς τὸ ἀδμής, ἢ ἀποδοτέον ἀμφὶ δὲ εἴματα ἔσσεατο, τοῦ δὲ πλεονάζοντος.

229-235. Τὸν μὲν Ἀθηναίη.... Virgile, *Énéide*, I, 592-597, a imité ce passage.

231. Οὔλας.... κόμας, une épaisse chevelure bouclée. — Ὅμοίας. La comparaison porte sur la touffe, et non sur la couleur. Ameis : « In Bezug auf die reiche « Fülle und das Lockige des Haares. »

232. Περιχεύεται. Il s'agit d'un travail d'orfèvrerie analogue à celui dont il est question, IV, 615-616 : ἀργύρεος δὲ ἐστιν ἄπας (ὁ κρήτηρ), χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράχονται. L'or est appliqué, soudé ou incrusté comme ornement.

233. Δέδασεν, *docuit*, a enseigné.

234. Τέχνην παντοίην. Il faut restreindre l'expression à ce qui concerne l'orfèvrerie en tout genre. *Scholies Q* : χρυσοχοϊκὴν δηλόνοτι· οὐ γὰρ τέχνην παντοίην. — Χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει équivalent à ὥστε τελείειν χαρίεντα ἔργα Homère se

contente de juxtaposer l'effet à la cause; mais l'artiste ne fait des chefs-d'œuvre que parce qu'il a eu des dieux pour maîtres. Il ne faut donc pas prendre la phrase comme une continuation de la proposition principale, ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται.

235. Τῷ, à lui : à Ulysse.

238. Μετηύδα a pour sujet κούρη, c'est-à-dire Ναυσικία.

239. Κλυτέ μευ. Ancienne variante, κλυτέ μοι.

240. Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, non contre la volonté de tous les dieux : c'est par la volonté de quelqu'un des dieux.... que.

241. Ἐπιμίσγεται. Ancienne variante, ἐπιμίζεται, leçon adoptée par Ameis.

242. Δέατ(ο), *videbatur*, il avait l'air : il faisait l'effet. Didyme (*Scholies T et V*) : ἐδόκει, ἐφαίνετο. Ancienne variante, δόατ(ο). — Buttman rattache le verbe δέαμαι à δαῖναι. Curtius le dérive de la même source que δέελος, δῆλος. Il identifie même δαάσσατο, et par conséquent δόατο, à δέατο. La racine est διF, sanscrit *div*, qui contient l'idée de lumière.

244-245. Αἶ γὰρ ἐμοὶ.... Aristarque avait obélisé ces deux vers, probablement διὰ τὸ ἀπρεπές. Il admettait pourtant qu'on laissât en place le premier, à cause



δ' ἡμιόνους κρατερώνυχας· ἂν δ' ἔβη αὐτῇ.  
 ἐν δ' Ὀδυσῆα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·  
 τεο δὴ νῦν, ξεῖνε, πόλινδ' ἵμεν, ὅφρα σε πέμψω 255  
 ἔμοῦ πρὸς δῶμα δαΐφρονος, ἔνθα σέ φημι  
 Φαιήκων εἶδησέμεν ὅσσοι ἄριστοι.  
 μάλ' ὧδ' ἔρδειν· δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·  
 μὲν κ' ἀγροὺς ἴομεν καὶ ἔργ' ἀνθρώπων,  
 τὺν ἀμφιπόλοισι μεθ' ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν 260  
 ἱμῶς ἔρχεσθαι· ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω.  
 ἐπὴν πόλιος ἐπιβείομεν, ἦν πέρι πύργος  
 ἰ, καλὸς δὲ λιμὴν ἐκάτερθε πόλης,  
 δ' εἰσίθμη· νῆες δ' ὁδὸν ἀμφιέλισσαι  
 ἡ· πᾶσιν γὰρ ἐπίστιόν ἐστιν ἐκάστω. 265

Ἐμοῦ. Zénodote avait corrigé, on  
 ourquoι, ἔμοῦ en ἐμεῦ. Aristar-  
 olies H et Q) rejette cette correc-  
 l'autorité des textes antiques : (ἡ  
 ρισστιγμένη,) ὅτι ἐν πᾶσι φέρε-  
 ὦ, ἀλλ' οὐκ ἐμεῦ.

λάντων Φαιήκων dépend de ὁσ-  
 ἄριστοι, sous-entendu εἰσί.

ἀλλὰ.... Voyez le vers V, 342 et  
 sur ce vers. Ici nous avons  
 Q et T) une note d'Aristarque :  
 ) ὅτι ἀντὶ τοῦ παρατακτικοῦ τοῦ  
 s'agit de l'infinitif ἔρδειν). τὸ δὲ  
 ὕσσειν, οὐκ ἀπινυτος εἶναι, ὡς  
 λιάδι (XV, 40) κῆρ ἀπινύσ-  
 κῆρ ἀπινυτος ὢν.

Ὀφρ' ἂν μὲν κ(ε), comme au vers  
 — Ἀγροὺς équivalent à κατ'  
 ἰ δι' ἀγρῶν. Nous disons, en fran-  
*tir les champs*. — Ἰομεν est au  
 f, pour ἴωμεν. — Ἔργ' ἀνθρώ-  
 travaux des hommes, c'est-à-dire  
 es, les terres cultivées.

Ἐρχεσθαι, comme plus haut ἔρ-  
 258, l'infinitif dans le sens de  
 f.

αὐτάρ équivalent à une phrase en-  
 opposition à καρπαλίμως ἔρχε-  
 exemple, *suspends ta marche*),  
 u'on ne suppose anacoluthie après  
 y. Il est difficile d'admettre,  
 issaient quelques anciens, que la  
 aterrompue après ce mot, se re-  
 lvs, vers 289, ou à δῆεις, vers

291, et qu'il y ait une parenthèse de vingt-  
 huit ou même de trente vers. — Ἐπι-  
 βείομεν pour ἐπιβῶμεν. — Πύργος, un  
 rempart. C'est la partie pour le tout.

263. Ἐκάτερθε πόλης, de chaque côté  
 de la ville. Ce ne peut être le même port.  
 Ce sont deux ports, l'un d'un côté de la  
 ville et l'autre de l'autre. La ville est située  
 sur une presqu'île, cela est évident.

264. Λεπτὴ δ' εἰσίθμη, sous-entendu  
 ἐστί : et l'accès est étroit, c'est-à-dire et  
 l'on arrive à la ville par une étroite bande  
 de terre entre les deux ports. — Ὀδόν,  
 comme καθ' ὁδόν, le long de la route,  
 c'est-à-dire des deux côtés de l'isthme qui  
 sépare les deux ports.

265. Εἰρύαται, sont remisés. On tirait  
 les navires sur le rivage. Ameis fait dé-  
 pendre ὁδόν de εἰρύαται : bordent la route  
 comme une ligne de défense. Mais νῆες  
 εἰρύαται signifie, chez Homère, *naves sub-*  
*ductæ sunt*. Voyez l'*Iliade*, I, 485 ; IV,  
 248 ; XVIII, 69. Les deux explications  
 reviennent en définitive au même. — Πᾶ-  
 σιν pourrait avoir un sens général, et dé-  
 signer un remisage appartenant à l'État.  
 Voilà pourquoi la jeune fille ajoute ἐκά-  
 στω. Eustathe : τὸ δὲ ἐκάστω πρὸς λό-  
 γου ἀσφάλειαν πρόσκειται. οὐ γὰρ πᾶσι  
 κοινὸν ἦν ἐν μόνον ἐπίστιον, ἀλλ' ἰδί-  
 ἐκάστω. Chaque Phéacien a sur la grève  
 d'un des deux ports son remisage de na-  
 vires. — Ἐπίστιον signifie proprement  
 station. Rien n'empêche de supposer que

Ἐνθα δέ τε σφ' ἄγορῇ, καλὸν Ποσιδῆιον ἄμφις,  
ῥυτῶσιν λίσσσι κατωρυχέσσ' ἀραρυῖα.

Ἐνθα δὲ νηῶν ὄπλα μελινάων ἀλέγουσιν,  
παίσματα καὶ σπεῖρα, καὶ ἀποξύνουσιν ἑρετμά.

Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι μέλει βίος οὐδὲ φάρετρη,

270

ἀλλ' ἴσται καὶ ἑρετμά νεῶν καὶ νῆες εἶσαι,

ἧσιν ἀγαλλόμενοι πολλὴν πέρωσι θάλασσαν.

τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα, μή τις ὀπίσσω

μωμεύῃ (μᾶλα δ' εἰσὶν ὑπερβίαλοι κατὰ δῆμον),

καὶ νῦ τις ὧδ' εἴπῃσι κακώτερος ἀντιβολήσας.

275

chaos des remiages est un hangar; mais il est plus probable que les navires étaient en plein air. Les confédérés, après dix ans de séjour sur le rivage de Troie, n'avaient pas construit un seul hangar pour abriter leurs navires; et la seule précaution qu'Hésiode recommande, c'est qu'on ôte la bonde du navire à sec, afin que la pluie ait un écoulement.

266. Ἐνθα δέ τε, et la aussi, c'est-à-dire dans ces parages, en avant de la ville et près des deux ports. — Σς(ι), à eux : aux Phéaciens. — Ἄγορῇ, sous-entendu ἴσται : il y a une place d'assemblée. Cette place est sur la grève, comme celle qui servait aux délibérations des confédérés de l'*Iliade*. Ce qui suit ne laisse aucun doute sur ce point. — Καὶ ὃν Ποσιδῆιον. On se rappelle que les Phéaciens avaient de vrais temples (νῆοις, vers 10). L'épithète καλὸν ne s'applique bien qu'à un édifice. — Ἀμφίς, aux environs de. Les Phéaciens avaient mis leur agora dans le τειμενος du dieu qu'ils revereient particulièrement, dans l'enceinte même des terrains consacrés à Neptune.

267. Ῥυτῶσιν λίσσσι, de pierres traitées : d'énormes blocs. Didyme (Scholies V) : τοῖς εἰκυσμένοις, ἐκ δὲ τούτου μεγάλους. Cette explication est paraphrasée dans les Scholies E : τοῖς ὑπὸ δυνάμενσι ἐκ' ὤμων τέρεσθαι, ἀλλὰ εἰκυσμένοις διὰ το μέγεθος. — Κατωρυχέσσσι, montre qu'il s'agit du dallage de la place, et non des pierres qui servaient de sièges VIII, 6). Les blocs, comme le dit l'épithète, sont enterrés : on n'en voit que la surface. — Ἀραρυῖα, arrangée, c'est-à-dire pavée.

268. Ἐνθα δέ, et la : et sur la place

d'assemblée. Ajoutez : qui est le chantier de marine en même temps que l'agora. — Ἀλέγουσιν, on s'occupe de : il y a des Phéaciens travaillant à.

269. Ἀποξύνουσιν. Bekker et d'autres, ἀπεξύνουσιν, correction de Buttman. Cette correction, quelque légitime qu'elle paraisse, doit pourtant être rejetée. La Ruche : omni caret librorum auctoritate.

273. Τῶν, desquels (Phéaciens). Nausicaa parle évidemment de ceux qui travaillent aux agrès, dans le chantier de marine. Il faut qu'elle passe près d'eux pour rentrer dans la ville. — Αμφίς entend τῶν d'une façon plus générale : τῶν ἀγαλλομένων.... ou *diesen auf ihre Schifffahrt stolzen Phäaken*. D'autres l'entendent absolument, de tous les Phéaciens quelconques. — Ἀδευκέα, sans douceur, c'est-à-dire aigre. Voyez IV, 489, la note sur ἀδευκέϊ. — Ὀπίσσω, a tergo, par derrière, c'est-à-dire quand j'aurai passé près de lui en sa compagnie.

275-288. Καὶ νῦ τις ὧδ' εἴπῃσι.... Ces quatorze vers ont été obelisés par Aristarque, comme inconvenants et inutiles. Scholies H et Q : ἀθετοῦνται στίχοι δ' ἑως ἀνδράσι μίσγεται, ὥς ἀνοίξει τοῦ ὑποκειμένου προσώπου. εἴρηται οὖν τούτο διὰ τῶν πρὸ αὐτῶν β' στίχων, τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα. Le développement est en effet d'une extrême naïveté; mais ce n'est pas là, tant s'en faut, une légitime raison d'athétèse. La suppression des vers 275-288 n'aurait pas même pour résultat de remédier au défaut de liaison qu'on remarque dans le discours de Nausicaa. Dès qu'on admet la description qui précède ces quatorze vers,



Τίς δ' ὄδε Ναυσικάα ἔπεται καλός τε μέγας τε  
ξεῖνος; ποῦ δέ μιν εὔρε; πόσις νύ οἱ ἔσσεται αὐτῇ.

Ἦ τινά που πλαγχθέντα κομίσσατο ἥς ἀπὸ νηὸς  
ἀνδρῶν τηλεδαπῶν· ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσὶν·

ἢ τίς οἱ εὐξαμένη πολυάρητος θεὸς ἦλθεν 280  
οὐρανόθεν καταβάς, ἔξει δέ μιν ἥματα πάντα.

Βέλτερον, εἰ καὐτὴ περ ἐποικομένη πόσιν εὔρεν  
ἄλλοθεν· ἢ γὰρ τούσδε γ' ἀτιμάζει κατὰ δῆμον  
Φαίηκας, τοί μιν μνῶνται πολέες τε καὶ ἐσθλοί.

Ὡς ἐρέουσιν, ἐμοὶ δέ κ' ὀνειδέα ταῦτα γένοιτο. 285

Καὶ δ' ἄλλη νεμεσῶ, ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι,  
ἡδ' ἀέκητι φίλων, πατρὸς καὶ μητρὸς ἐόντων,  
ἀνδράσι μίσγεται πρὶν γ' ἀμφάδιον γάμον ἐλθεῖν.

on n'a guère de motif pour ne pas les admettre eux-mêmes. Dugas Montbel, qui fait une observation de ce genre, dit pourtant, un peu plus loin : « Au reste, si tout « ce passage doit être retranché, comme « cela est probable. » Mais les notes de Dugas Montbel sont pleines de contradictions. En général, cet éditeur adopte les opinions de Payne Knight, et Payne Knight avait approuvé l'athétèse. — 276. Καχώτερος, *ignobilior*, appartenant à la populace.

278. Ἦ, *vulgo* ἢ. La disjonctive ne convient nullement. Le médisant supposé poursuit sa pensée. Hérodien (*Scholies* B) : βεβιωτικῶς ἀναγνώστεον.

279. Ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσὶν. Les Phéaciens habitent une île en dehors du monde connu. C'est là une idée qu'Homère reproduit sous toutes les formes.

280. Ἦ. Ici c'est bien la disjonctive. Hérodien (*Scholies* H) : οὗτος ὀξύνεται, ὁ δὲ ἐξῆς (le ἢ du vers 283) παρισπᾶται. — Ἦ τίς οἱ. Hermann, ἢ νύ οἱ. Bekker, ἡέ τις, sans οἱ. C'est le prétendu *Foi* qui a fait imaginer ces corrections. Or ce mot n'a jamais existé en grec, et la vulgate est excellente.

281. Ἐξει, possédera, c'est-à-dire aura pour femme. Voyez ἔχεις Ἑλένην, IV, 569.

282. Βέλτερον, tant mieux. Ameis dit que cette expression ressemble à ἄλγιον, vers IV, 292. C'est une erreur. Voyez la

note sur ἄλγιον. — Καὐτὴ (*etiam ipsa*), et non κ' αὐτὴ pour κεν αὐτὴ, comme on lit dans l'Homère-Didot. — Ἐποικομένη, courant çà et là : dans ses courses hors de la ville.

286. Καὶ δ(έ) est dans le sens de καὶ δὴ. — Ἄλλη, sous-entendu κούρη. — Νεμεσῶ est au subjonctif, et dans le sens du conditionnel : je m'indignerais.

287. Ἦδ(έ). Ancienne variante, ἢ τ(ε), ou ἦτ(ε) en un seul mot. La vulgate est la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : ψιλωτέον τὸ ἦτ' (lisez ἡδ'), ἔν' ἣ οὕτως, καὶ ἄλλην νεμεσῶ ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι καὶ ἀέκητι γονέων ἀνδράσι μίσγεται. Ἀρίσταρχος. — Φίλων, des amis, c'est-à-dire de ses proches, de sa famille. Ce n'est point une épithète à πατρὸς καὶ μητρός, et il faut absolument une virgule avant πατρός. Nicanor (*Scholies* H) : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φίλων. — Πατρὸς καὶ μητρός ἐόντων, quand père et mère sont vivants. Nausicaa insiste sur l'idée de désobéissance. Ce n'est pas une répétition; car la jeune fille pourrait dépendre d'un frère, ou de quelque autre tuteur. Dans ce cas, le crime serait moindre.

288. Ἀνδράσι μίσγεται, après ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι, ne peut se rapporter qu'à l'inconvenance, pour une jeune fille, de se montrer, sur un chemin public, en compagnie d'un homme. Il fallait toute l'ineptie et l'ignorance d'un bel esprit du

Ξεῖνε, σὺ δ' ὦκ' ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὅφρα τάχιστα  
 πομπῆς καὶ νόστοιο τύχης παρὰ πατρός ἐμοῖο. 290  
 Δήεις ἀγλαὸν ἄλσος Ἀθήνης ἄγχι κελεύθου,  
 αἰγείρων· ἐν δὲ κρήνη νάει, ἀμφὶ δὲ λειμών·  
 ἔνθα δὲ πατρός ἐμοῦ τέμενος τεθαλυῖά τ' ἄλωή,  
 τόσσον ἀπὸ πτόλιος ὅσον τε γέγωνε βοήσας·  
 ἔνθα καθεζόμενος μεῖναι χρόνον, εἰσόκεν ἡμεῖς 295  
 ἄστυδε ἔλθωμεν καὶ ἰκώμεθα δώματα πατρός.  
 Αὐτὰρ ἐπὴν ἡμέας ἔλπη ποτὶ δώματ' ἀφῖχθαι,  
 καὶ τότε Φαιήκων ἴμεν ἐς πόλιν, ἥδ' ἐρέεσθαι  
 δώματα πατρός ἐμοῦ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.  
 Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτ' ἐστὶ, καὶ ἂν πάϊς ἡγήσαιο 300  
 νήπιος· οὐ μὲν γάρ τι εἰκότα τοῖσι τέτυκται  
 δώματα Φαιήκων, οἷος δόμος Ἀλκινόοιο

dix-septième siècle pour soutenir que Nausicaa dit une obscénité.

289. ὦκ(α), *vulgo* ὦδ(ε). Didyme (*Scholies H*): Ἀρίσταρχος, σὺ δ' ὦκ' ἐμέθεν. Je rétablis, avec Ameis, la leçon d'Aristarque. On a vu, *Iliade*, II, 26 : νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα.

290. Ἐμοῖο. Zénodote écrivait ἐμεῖο, et cette leçon, bien que rejetée par Aristarque, était restée dans les *κοινὰ*. Didyme (*Scholies H et Q*): Ζηνόδοτος ἐμεῖο, καὶ ἐπεκράτησεν.

291. Κελεύθου. Ancienne variante, θαλάσσης.

291-292. Ἄλσος.... αἰγείρων, un bois de peupliers.

292. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans ce bois de peupliers. — Ἀμφὶ δέ, et alentour, c'est-à-dire sur les deux bords du ruisseau formé par la source. — Λειμών, sous-entendu ἐστὶ.

293. Ἐνθα δέ. Ancienne variante, ἐνθάδε en un seul mot. — Τέμενος, le domaine. Voyez les vers VI, 191-195 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers. — Τεθαλυῖά τ' ἄλωή ne désigne pas une chose distincte de celle que désigne le mot τέμενος. La première expression nommait la chose, la seconde expression la caractérise. Il s'agit d'une terre plantée d'arbres fruitiers et bien cultivée. Didyme (*Scholies E et V*): τέμενος λέγεται ἡ ἀποτετμημένη γῆ κατὰ

τιμὴν, δενδροφόρου γῆς ἢ ἀμπελοφόρου ἢ σιτοφόρου. τὸ δὲ τεθαλυῖα ἢ θάλλουσα καὶ πλήθουσα φυτοῖς.

294. Ὅσον τε γέγωνε βοήσας, à la distance où peut se faire entendre un homme qui crie. Voyez la note du vers V, 400. Didyme (*Scholies H et Q*): λείπει τὸ τις, ὅσον τις βοήσας ἠκούσθη.

295. Χρόνον, un temps, c'est-à-dire pendant quelque temps.

297. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. — Δώματ' ἀφῖχθαι. Aristophane de Byzance, δώματα ἰχθαι.

298. Καὶ τότε, eh bien alors. — Ἐρέεσθαι. Ancienne variante, ἐρχεσθαι. Je n'ai pas besoin de remarquer que l'infinitif, comme trois mots plus haut ἴμεν et trois vers plus haut μεῖναι, a ici le sens de l'impératif.

300. Δ(έ), au reste. Ce qui va suivre montre qu'Ulysse n'aura pas même besoin de demander son chemin, mais non pas que Nausicaa ait eu tort de dire ἐρέεσθαι δώματα πατρός ἐμοῦ. Ainsi la correction ἐρχεσθαι était mauvaise. — Καὶ équivalent à ὥστε καί : tellement que même.

301-302. Τοῖσι.... οἷος δόμος Ἀλκινόοιο, c'est-à-dire δώμασιν Ἀλκινόου, οἷος ἐστὶ δόμος Ἀλκινόου. *Scholies Q* : προειπὼν δὲ δώματα ἐπήνεγκε δόμος, πρὸς δὲ ἡ διπλῇ. D'après ces derniers mots, la note provient d'Aristarque, et

ἥρωος. Ἀλλ' ὅπότε' ἄν σε δόμοι κεκύθωσι καὶ αὐλή,  
 ὦκα μάλα μεγάροιο διελθέμεν, ὅρρ' ἄν ἵκηται  
 μητέρ' ἐμήν· ἡ δ' ἥσται ἐπ' ἐσχάρη ἐν πυρὸς αὐγῇ, 305  
 ἡλάκατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα, θαῦμα ιδέσθαι,  
 κίονι κεκλιμένη· δμῳαὶ δέ οἱ εἶατ' ὀπισθεν.  
 Ἐνθα δὲ πατρὸς ἐμοῖο θρόνος ποτικέκλιται αὐτῇ,  
 τῷ ὄγε οἰνοποτάζει ἐφήμενος, ἀθάνατος ὧς.  
 Τὸν παραμειψάμενος μητρὸς περὶ γούνασι χεῖρας 310  
 βάλλειν ἡμετέρης, ἵνα νόστιμον ἡμαρ ἰδῇαι  
 χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐσσί.  
 [Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ,  
 ἐλπωρὴ τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
 οἶκον εὐκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.] 315  
 Ὡς ἄρα φωνήσας ἱμασεν μᾶστιγι φαεινῇ

devrait être rédigée ainsi : ἡ διπλῇ, ὅτι προειπὼν.....

303. Ἡρώος. La seconde syllabe compte pour une brève, comme si ω était à la fin du mot devant un mot commençant par une voyelle. On a vu βέβληαι dactyle, *Iliade*, XI, 380; υἱός, iambe plusieurs fois, et mainte licence analogue. Il paraît cependant qu'ici on ne devrait point avoir ἥρωος dactyle, mais ἥρως spondée. C'est la seule écriture que connaisse Nicanor (*Scholies* B); et cet ἥρως peut être indifféremment, selon lui, ou un génitif pour ἥρως, comme ἥρω au datif pour ἥρωϊ, ou un vocatif s'adressant à Ulysse, ce qui suppose un point à la fin du vers 302 : εἰ μὲν πρὸς γενικὴν ἀφορᾶς, μὴ στίξης εἰς τὸ Ἀλκινόοιο· εἰ δὲ πρὸς κλητικὴν, στίξον, ἵνα ᾗ πρὸς Ὀδυσσεά ο ὁ λόγος λέγων, ἀλλὰ ὧ ἥρως. — Δόμοι.... καὶ αὐλή est une sorte d'hystérologie, car on passe par la cour pour entrer dans la maison.

304. Μεγάροιο, la grande salle. C'est là que se tenaient les hommes. Les femmes n'y venaient que par occasion.

305. Ἐπ' ἐσχάρη. Voyez la note du vers 52.

306. Ἡλάκατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα. Voyez les notes du vers 53.

307. Κίονι κεκλιμένη. C'est le dossier du fauteuil qui est appuyé à la colonne.

308. Αὐτῇ, *vulgo* αὐγῇ, c'est-à-dire

πυρὸς αὐγῇ. Mais la leçon αὐτῇ paraît bien préférable. C'est comme s'il y avait θρόνῳ αὐτῇς.

309. Τῷ.... ἐφήμενος, sur lequel assis : et assis sur ce trône. — Ἀθάνατος ὧς. On supposait les immortels passant de longues heures à boire.

310. Περὶ, *vulgo* ποτί. De toute façon, la préposition doit être jointe au verbe βάλλειν.

311. Βάλλειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἡμετέρης doit être entendu au propre; car Nausicaa n'est pas l'unique enfant d'Arété. Elle a des frères.

311-312. Ἰδῇαι χαίρων équivaut à χαίρων ἰδὼν : tu aies le bonheur de voir.

313-315. Εἴ κέν τοι.... Ces trois vers appartiennent au chant VIII, 75-77, et c'est à tort qu'on les a transportés ici, où ils n'ont que faire. Depuis longtemps ils sont mis entre crochets par tous les éditeurs sans exception.

316. Μᾶστιγι φαεινῇ. On a vu plusieurs fois, dans l'*Iliade*, μᾶστιγα φαεινῇ : X, 500; XIX, 395; XXIII, 384. Il est probable que l'épithète, assez bizarre en apparence, se rapporte aux ornements dont on décorait le manche, plutôt qu'au poli ou à la couleur de la courroie. Le *jouet d'or* de Jupiter est un *jouet à manche d'or*. Voyez la note du vers VIII, 44 de l'*Iliade*.



αὐτῷ δ' οὐπω φαίνεται ἐναντίη· αἶδετο γάρ ῥα  
 πατροκασίγνητον· ὁ δ' ἐπιζαφελῶς μενέαινε  
 χντιθέω Ὀδυσῆϊ, πάρος ἦν γαῖαν ἰκέσθαι.

330

329. Αὐτῷ, à lui-même, c'est-à-dire à ses yeux, visiblement, en propre personne. — Αἶδετο. Ancienne variante, ἄζετο. Le sens est le même.

330. Πατροκασίγνητον, le frère de (son) père : son oncle paternel; Neptune. — Δ(ε) est explicatif, et il a le sens de γάρ. — Ἐπιζαφελῶς, suivant Hérodiën (*Scholies* P), devrait avoir l'accent aigu sur la pénultième : Ἀρίσταρχος περισπᾷ τὸ ζαφελῶς (lisez τὸ ἐπιζαφελῶς), καὶ οὕτως ἐπεκράτησεν. ἔδει δὲ βαρυτόνως.

331. Ἀντιθέω.... On a vu ce vers, I, 21. — Payne Knight prétend que ce vers et les trois précédents ont été intercalés à l'époque de la division du poëme en vingt-quatre parties, afin qu'il y eût une sorte de pause après la prière d'Ulysse, et que le chant IV ne se terminât pas brusquement. Dugas Montbel, comme à son ordinaire,

approuve la suppression faite par Payne Knight. Il est certain que le premier vers du chant VII pourrait immédiatement suivre le vers 327 du chant VI. Il n'est pas moins certain que les derniers vers du chant VI ne sont ni d'Aristophane de Byzance ni d'Aristarque. N'y eût-il que la note d'Hérodiën sur ἐπιζαφελῶς, nous serions sûrs qu'ils ne sont point une interpolation, et qu'ils proviennent de textes antérieurs à l'école d'Alexandrie; mais il y a en outre deux notes de Didyme, l'une sur le vers 329, l'autre sur le vers 330 : la première signale la variante ἄζετο, au lieu de αἶδετο, et la seconde commente πατροκασίγνητον. J'ajoute qu'un interpolateur n'aurait pas écrit, au vers 330, ἐπιζαφελῶς. Il aurait exactement copié la fin du vers I, 20, pour être tout à fait homérique : ὁ δ' ἄσπερχ' ἐς μενέαινε.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Η.

## ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΕΙΣΟΔΟΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ.

Minerve, sous la figure d'une jeune Phéacienne, conduit Ulysse au palais d'Alcinoüs (1-77). Description du palais (78-132). Ulysse demande et reçoit l'hospitalité (133-225). Il raconte les aventures de son dernier voyage (226-297). Témoignages de bienveillance dont le comble Alcinoüs (298-333). Repos d'Ulysse (334-347).

Ὡς ὁ μὲν ἔνθ' ἤρ᾽ αἶτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
κούρην δὲ προτὶ ἄστῳ φέρειν μένος ἡμιόνοιν.  
Ἥ δ' ὅτε δὴ οὐ πατρὸς ἀγακλυτὰ δώμαθ' ἴκανε,  
στῆσεν ἄρ' ἐν προθύροισι· κασίγνητοι δέ μιν ἀμφὶς  
ἴσταντ' ἀθανάτοισι ἐναλίγκιοι· αἶ ῥ' ὑπ' ἀπῆνης  
ἡμιόνους ἔλυον, ἐσθῆτά τε ἔσφερρον εἴσω.  
Αὐτὴ δ' ἐς θάλαμον ἔνν ᾗϊε· δαΐε δέ οἱ πῦρ  
γρηῖος Ἀπειραΐη, θαλαμηπόλος Εὐρυμέδουσα,

5

1. Ἐνθα, là, c'est-à-dire à l'endroit où il s'était assis. Voyez les vers VI, 322-327.

2. Μένος ἡμιόνοιν, la vigueur des deux mules, c'est-à-dire les deux mules vigoureuses. Voyez la note I, 409.

3. Ἐπ(ὸ) doit être joint à ἔλυον du vers suivant : ὑπέλυον, dételèrent.

6. Ἐσθῆτα dans un sens collectif, comme au vers VI, 74 : le linge ; les vêtements blanchis. — Bothe est choqué de l'imperfection de la phrase, et il propose de lire : ἡμιόνους τ' ἔλουντ' ἐσθῆτα τε.... Il dit qu'Homère, quand deux choses se font simultanément, ou répète τε, ou met τε.... και. Il dit aussi que l'harmonie est alors mieux soutenue. La correction est absolument impossible ; car le mot ἐσθῆτα se prononçait *Essthēta* au temps d'Homère. On en est sûr. Comparez le latin *vestis*. Mais, si les digammistes ont ici gain de cause, l'hiatus qui suit aussitôt leur est

fort désagréable, car ils ont les hiatus en horreur.

7. Δαΐε δέ οἱ πῦρ. La fraîcheur du soir suffit pour expliquer la chose ; mais nous voyons, au vers 13, que le feu servait aussi à préparer des aliments pour Nausicaa. — Quelques anciens concluaient de ce feu, comme de celui près duquel se tenait la reine, qu'on était en hiver : διὰ τὸ εἶναι χειμῶνα (*Scholies B*). La besogne faite par Nausicaa et ses suivantes prouve le contraire ; et l'on a vu, VI, 95, l'action d'un chaud soleil. On est en été, on a peine au commencement de l'automne, et de l'automne grec, qui est notre canicule. D'ailleurs il fait nuit, et le feu sert aussi à éclairer la chambre. Ameis : *scenōi can* *Wier* en *als* *scenōi can* *Leuchten*.

8. Ἀπειραΐη, d'Apira. C'est perdre son temps que de chercher à savoir si Apira est une ville, et dans quelle contrée se

τὴν ποτ' Ἀπείρηθεν νέες ἤγαγον ἀμφιέλισσαι·  
 Ἀλκινόω δ' αὐτὴν γέρας ἔξελον, οὔνεκα πᾶσιν 10  
 Φαιήκεσσιν ἄνασσε, θεοῦ δ' ὧς δῆμος ἄκουεν·  
 ἣ τρέφε Ναυσικάαν λευκώλενον ἐν μεγάροισιν.  
 Ὅ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, καὶ εἴσω δόρπον ἐκόσμει.

Καὶ τότε Ὀδυσσεὺς ὦρτο πόλινδ' ἵμεν· αὐτὰρ Ἀθήνη 15  
 πολλὴν ἡέρα χεῦε φίλα φρονέουσ' Ὀδυσῆϊ,  
 μή τις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας  
 κερτομέοι τ' ἐπέεσσι, καὶ ἐξερέοιθ' ὅτις εἴη.  
 Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἔραννῆν,

trouvait cette ville. Apira, ville, île ou pays, appartient à la géographie fantastique des contes. — Quelques anciens regardaient Ἀπειραΐη comme identique à Ἑπειραΐη : du continent, c'est-à-dire Thesprotienne. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, contre laquelle proteste la quantité, et qui d'ailleurs n'éclaircit guère la question.

9. Ἥγαγον, avaient amenée. Eustathe : ἡ μάχης νόμῳ, ἢ κατὰ ἐμπορίαν. La seconde explication est préférable ; car les Phéaciens n'étaient point des pirates. Voyez le vers VI, 270. L'emploi des armes, d'après ce passage, leur était inconnu. Bothe : « Servas illi coemerant in Apira, ex iisque « Eurymedusam, insignem pulchritudine et « artibus, dono dederunt Alcinoο, honoris « causa. Mulierum omnis generis haud me- « diocri commercium fuisse apud Phæaces « eleganter et delicate viventes, facile exis- « timari potest. »

10. Ἐξελον, on mit de côté : on avait choisi.

12. Τρέφε, nourrissait, c'est-à-dire avait nourri, avait élevé. Il s'agit des soins donnés durant l'enfance, et non de l'allaitement. Les reines elles-mêmes allaitaient leurs enfants. On a vu, I, 436, ἔτρεφε, en parlant des soins donnés à Télémaque par la vieille Euryclée, qui avait été, vingt-cinq ou trente ans auparavant, la *nourrice* de son père, et qui n'avait pas davantage allaité ce premier nourrisson, étant restée vierge. Voyez les vers I, 430-433.

13. Ὅ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, ... Zénodote condamnait ce vers, à cause de la répétition de ce qui a été dit au vers 7, et parce que εἴσω est, selon lui, un terme impro-

pre. Didyme (*Scholies* H et P) : ἀθατεῖ Ζηνόδοτος. ἤδη γὰρ εἶπε δαῖτε δέ οἱ πῦρ. καὶ διὰ τὴν διαφορὰν τοῦ εἴσω πρὸς τοῦ ἐνδον. La première raison d'athétèse n'est fondée que sur le goût particulier de Zénodote, l'impitoyable ennemi des répétitions. La deuxième n'est fondée sur rien ; car εἴσω, chez Homère, est très-souvent adverbe, et on vient encore de voir, au vers 6, ce mot employé absolument. Il est vrai que là il y a mouvement, et que ἐνδον serait impropre. Mais on a vu, III, 427-428, εἴπατε δ' εἴσω δμῳῆσιν, où εἴσω a tout à fait le sens de ἐνδον.

14. Αὐτὰρ Ἀθήνη. Ancienne variante, ἀμφὶ δ' Ἀθήνη, leçon adoptée par Ameis. C'est celle de nos anciennes éditions. Mais ce n'était qu'une correction quelconque, comme on va voir.

15. Χεῦε est dit d'une manière générale ; mais c'est Ulysse qu'enveloppe le nuage, comme le fait observer Aristarque (*Scholies* P, Q et T), ce ne sont pas les Phéaciens : (ἡ διπλῇ περιστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεῖ περιέθηκε σκότος, οὐ τοῖς Φαίαισιν, ὡς ἐν τοῖς ἐξῆς Ζηνόδοτος. L'erreur même de Zénodote et l'observation d'Aristarque établissent avec certitude la leçon αὐτὰρ Ἀθήνη. Car ἀμφὶ δ' Ἀθήνη supprimerait toute difficulté de sens, et forcerait de rapporter le verbe à Ulysse : ἀμφέχειε Ὀδυσσεῖ πολλὴν ἡέρα. C'est ce qui m'a fait dire que ἀμφὶ δ(ε) n'était qu'une correction. — Vénus, dans Virgile, imite le procédé de Minerve, *Énéide*, I, 415-418, et pour des raisons semblables à celles que va donner Homère : *cernere ne quis*, etc.

18. Ἐραννῆν, aimable. C'est l'épithète



ἐνθα οἱ ἀντεβόλησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,  
παρθενικῇ εἰκυῖα νεότητι, κάλπην ἐχούσῃ.  
Στῇ δὲ πρόσθ' αὐτοῦ· ὃ δ' ἀνείρετο ὄϊς Ὀδυσσεύς·

20

Ὡ τέκος, οὐκ ἔν μοι ὄμῳν ἀνέρος ἡγήσαιο  
Ἀλκινόου, ὅς τοι σὺ μετ' ἀνθρώποισιν ἀνάσσει;  
Καὶ γὰρ ἐγὼ ξείνος ταλαπείριος ἐνθάδ' ἰκάνω,  
τῆλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· τῷ οὕτῃα οἶσα  
ἀνθρώπων, οἱ τήνδ' ἐπὶ πᾶν καὶ ἔργα νέμονται.

25

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·  
Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε πάτερ, ὄμῳν ἐν με κελεύεις  
θεῖζω, ἐπεὶ μοι πατὴρ ἀμύμονος ἐγγύθι ναίει.

qu'Homère a donnée a la ville de Calydon, *Iliade*, IX, 531 et 577. L'adjectif ἔρανος n'est qu'une forme abrégée de ἐρατεινός, très-fréquent dans les deux poèmes, tandis que ἐραίνην, dans l'*Odyssée*, est un ἀπαξ ἑρμηνεύον.

19. Θεῖα. De même que l'ombre du soir, favorable à Ulysse, est un nuage dont Minerve a enveloppé le héros, de même la jeune fille qui montre à Ulysse le chemin du palais ne peut être que sa divine protectrice en personne. Didyme *Scholies P* : καὶ τῆς τῆς θεῆς ὁμομαθεῖς ὡς τὸ θεῖζαι πρὸς τὴν ὄψιν.

20. Καὶ πᾶν ἔχουσι. Elle est censée aller chercher de l'eau à la fontaine. Voyez le vers VI, 222. — Le mot καὶ πᾶν ne se trouve que cette fois chez Homère; mais il n'est pas très-rare chez les poètes postérieurs.

22. Οὐκ ἔν μοι ὄμῳν ἡγήσαιο, ne pourrais-tu me servir de guide? Aristophane de Byzance connaît l'interrogation sous une forme non négative : ἔστιν ὃ μοι... — Δοῦνα, vers la maison : pour que je gage la maison — Ἀνέρος, devant le nom propre, est un vrai titre d'honneur. Ulysse dit, la maison du héros d'Alcinos.

23. Μετὰ τὴν πατρίδα, parmi. — Ἀνέρος, compagne d'Ulysse.

25. Τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης. d'une terre étrangère tout à fait. Voyez la note du vers I, 271 de l'*Iliade* Antiquaire (*Scholies E, M, P et T* repète la même explication : ἡ ἀπίης ἐστὶ τὴν πᾶν ἀπὸ

σταῶσαν γῆν, οὐ τὴν Πελοπόννησον, ὡς εἰσὶν οἱ νεώτεροι.

26. Καὶ ἔργα νέμονται. Ancienne variante, καὶ γαῖαν ἔχουσι. Avec cette leçon, le vers est identique à celui qu'on a vu ailleurs, VI, 177. Il est donc probable que cette leçon n'est qu'une correction de grammairiens. Elle est du reste fort inutile, puisque ἔργα, c'est la terre cultivée, et que τήνδ' ἐπὶ πᾶν καὶ (τῶδε) ἔργα νέμονται dit la même chose que τήνδ' ἐπὶ πᾶν καὶ γαῖαν ἔχουσι, et d'une façon plus concrète et plus précise, par conséquent plus poétique.

28. Πάτερ. Ulysse n'est pas un vieillard, et Minerve l'a même rajeuni; mais sa taille et son air majestueux impriment le respect. La jeune fille le traite comme un dieu ou un roi. — Ὅν με κελεύεις, nous-entends θεῖζαι.

29. Δεῖξαι, je montrerai, c'est-à-dire il ne m'en coûtera guère de montrer. Ce sens est évident, sans quoi ἐπεὶ ferait entendre que, si la maison d'Alcinos n'était pas voisine de celle du père de la jeune fille, celle-ci ne se dérangerait pas pour l'y conduire. Didyme *Scholies P, Q et T* : δεῖξαι μὲν δὲ ὑπερβαίνειν προσάγει τοῦ πατρὸς, οὐ γὰρ τὴν ἰδίαν χρεῖται καταλείπειν ὑπερβαίνειν πρὸς, ἀλλὰ τῆς αἰσῆς ὅθεν δεῖξαι τὸ ὑπερβαίνειν. — Μοι πατὴρ, équivalant à πατὴρ ἐμὸς, et près de moi père agnate près de la maison de mon père — Ναιὶ, à pour sujet ὅμοιος Ἀλκίνοῦ nous-entends : La maison d'Alcinos est sûre.

Ἄλλ' ἴθι σιγῇ τοῖον, ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω 30  
μηδὲ τιν' ἀνθρώπων προτιόσσεο μηδ' ἐρέεινε.

Οὐ γὰρ ξείνους οἶδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,  
οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.

Νηυσὶ θοῇσιν τοίγε πεποιθότες ὠκείησιν  
λαῖτμα μέγ' ἐκπερόωσιν, ἐπεὶ σφισι δῶκ' Ἐνοσίχθων 35  
τῶν νέες ὠκεῖαι ὥσεί πτερὸν ἢ νόημα.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη  
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἵχνια βαῖνε θεοῖο.  
Τὸν δ' ἄρα Φαίηκες ναυσικλυτοὶ οὐκ ἐνόησαν,  
ἐρχόμενον κατὰ ἄστυ διὰ σφέας· οὐ γὰρ Ἀθήνη 40  
εἶα εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς, ἥ ῥά οἱ ἀχλὺν

30. Τοῖον, *taliter*, comme je vais dire : comme tu vas voir qu'il le faut. *Scholies P* : ὥς σοι δεικνύω. Cette explication vaut mieux que l'autre, οὕτως ὥς ἔχεις, donnée pourtant la première par les *Scholies P*.

31. Μηδὲ.... προτιόσσεο, ne regarde pas fixement. *Scholies P* : μηδὲ πρὸς τινὰ ἀνθρώπων ἐνατένιζε.

32-33. Οὐ γὰρ ξείνους.... Les enstatiques signalaient ici une contradiction, puisque les Phéaciens sont très-hospitaliers, et qu'Ulysse n'aura point à se plaindre d'eux, bien au contraire. Les lytiques répondaient qu'il ne s'agit ici que de la populace, et non pas des grands, auxquels seuls Ulysse doit avoir affaire, et que d'ailleurs il importe qu'Ulysse arrive tout droit chez Alcinoüs. Porphyre (*Scholies E et V*) : ζητοῦσιν τινες πῶς ἐν τοῖς ἐξῆς φιλοξενωτάτους λέγει τοὺς ἀνθρώπους· καὶ φαμέν ἡ τὸν μὲν ναυτικὸν ὄχλον εἶναι τῷ ὄντι ἀηδῇ, τοὺς δὲ βασιλεῖς φιλοξένους· ἢ ἵνα φυλάξηται τινος πυθέσθαι καὶ πρὸς ἕτερον καταχθῆναι.

33. Ἐλθοι. Ancienne variante, ἐλθῇ, leçon adoptée par Bekker et par Jacob La Roche.

34. Θοῇσιν et ὠκείησιν sont absolument synonymes. Cette répétition d'idée équivaut au superlatif de l'une ou de l'autre des deux épithètes. C'est comme si l'une ou l'autre était exprimée deux fois : manière de faire entendre le superlatif dont nous faisons quelquefois usage. Dire *un grand*,

*grand vaisseau*, c'est dire un vaisseau immense.

35. Λαῖτμα, comme ailleurs λαῖτμα θαλάσσης : le gouffre de la mer. L'épithète μέγ(α) complète l'idée : la mer vaste et profonde. — Δῶκ(ε), sous-entendu λαῖτμα ἐκπερᾶν.

36. Ὡσεῖ.... νόημα. On a vu dans l'*Iliade*, XV, 80-83, une course rapide comparée à la rapidité avec laquelle on se porte ici ou là par la pensée. Voyez les notes sur ce passage. — Payne Knight retranche le vers 36, qu'il regarde comme une glose passée dans le texte. Cette suppression est tout à fait arbitraire. Ce n'est pas à l'expression proverbiale que les Grecs attribuaient l'origine du vers, c'est au vers qu'ils attribuaient l'origine du proverbe. Didyme (*Scholies B, E et T*) : ἐντεῦθεν τὸ παροιμιῶδες, διέπτατο δ' ὥστε νόημα. Une autre note de Didyme (*Scholies E*) justifie la comparaison : τὸ γὰρ ἐνθύμημα καὶ τὰ πόρρω φαντάζεται. Il est probable que le critique citait pour preuve l'exemple ἐνθ' εἶην, ἡ ἐνθα, qui achèverait très-bien la phrase.

37-38. Ὡς ἄρα.... On a vu ces deux vers, II, 405-406 et III, 29-30.

40. Ἐρχόμενον.... διὰ σφέας, s'avancant à travers eux-mêmes, c'est-à-dire bien qu'il marchât au milieu d'eux.

41. Ἡ ῥά οἱ ἀχλὺν. Zénodote, ἡ σφισιν ἀχλὺν. C'était une correction destinée à faire concorder le texte avec l'explication que Zénodote avait donnée du vers 15. Mais

θεσπεσίην κατέχευε, πῶλα φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.  
 θαυμάζειν ὃ Ὀδυσσεὺς λιμένας καὶ νῆας εἴσας,  
 πόλιν ἢ ἱερῶν ἱγρὰς καὶ τείχεα μακρὰ,  
 οὐ γὰρ, περὶέπεισι ἀγροῖα, θεῶμα ἰδέσθαι.  
 Ἀλλ' ὅτε δὲ βασιλῆας ἐγκαλυστὶ δώμαθ' ἵκοντο,  
 ταῖσι δὲ μύθων ἔρχε καὶ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

45

Ὀδυσσεύς δ' αὖτε πῶτερ, ὅμως ἐν με κελεύεις  
 παρακλῆσαι· ὅρας δὲ λιπαρέας βασιλῆας  
 αἰετὴν ἀνιμῶντας· τίς ὃ ἔσσω κίε, μηδὲ τι θυμῷ  
 παύει· θαυμάσιος γὰρ ἄνθρωπος ἐν πᾶσι ἀμείνων  
 ἐργεσσὶν πέλει· εἰ καὶ πῶτεν εἰλόθεν ἔλθοι.  
 Λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν ἐν μεγάροισιν·  
 λεπτὴ δ' ἵστα ἑστὴν ἐπὶ θυρῶν, εἰ δὲ τακίων

50

αὐτὸν ἀνιμῶντας ἐν μεγάροισιν. καὶ ἐν  
 τῷ αὐτῷ ὅτι καὶ αὐτὸν ἀνιμῶντας ἐπὶ  
 θυρῶν. ὁ δὲ πῶτερ, ὅπως ἐν με κελεύεις  
 παρακλῆσαι. ὁ δὲ λιπαρέας βασιλῆας  
 αἰετὴν ἀνιμῶντας. ὁ δὲ τίς ὃ ἔσσω κίε,  
 μηδὲ τι θυμῷ παύει. ὁ δὲ θαυμάσιος  
 γὰρ ἄνθρωπος ἐν πᾶσι ἀμείνων ἐργεσσὶν  
 πέλει. ὁ δὲ εἰ καὶ πῶτεν εἰλόθεν ἔλθοι.  
 ὁ δὲ λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν ἐν  
 μεγάροισιν. ὁ δὲ λεπτὴ δ' ἵστα ἑστὴν  
 ἐπὶ θυρῶν. ὁ δὲ εἰ δὲ τακίων

ὁ δὲ θαυμάσιος γὰρ ἄνθρωπος ἐν πᾶσι  
 ἀμείνων ἐργεσσὶν πέλει. ὁ δὲ εἰ καὶ  
 πῶτεν εἰλόθεν ἔλθοι.

ὁ δὲ λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν  
 ἐν μεγάροισιν. ὁ δὲ λεπτὴ δ' ἵστα  
 ἑστὴν ἐπὶ θυρῶν. ὁ δὲ εἰ δὲ τακίων

ὁ δὲ λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν  
 ἐν μεγάροισιν. ὁ δὲ λεπτὴ δ' ἵστα  
 ἑστὴν ἐπὶ θυρῶν. ὁ δὲ εἰ δὲ τακίων

ὁ δὲ λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν  
 ἐν μεγάροισιν. ὁ δὲ λεπτὴ δ' ἵστα  
 ἑστὴν ἐπὶ θυρῶν. ὁ δὲ εἰ δὲ τακίων

ὁ δὲ λεπτεροὶ μὲν πάντες κηλίσσιν  
 ἐν μεγάροισιν. ὁ δὲ λεπτὴ δ' ἵστα  
 ἑστὴν ἐπὶ θυρῶν. ὁ δὲ εἰ δὲ τακίων

ἐλ. Mais rien n'empêche d'expliquer ὅ  
 dans le sens de *alors*.

49. Παρακλῆσαι, *monstrare (ubi)*, de te  
 monstrer. Voyez la note du vers I, 373. —  
 Βασιλῆας, les rois, c'est-à-dire les grands  
 de la nation. Voyez le vers I, 394.

51. Θαυμάσιος, qui n'a pas peur. Le  
 mot est avec a fait en bonne part. Didyme  
 donne P, Q et T : ὁ παραρησιασμέ-  
 νος καὶ εὐταίρος, οὗχ ὁ θρασύς· ἐσίνος  
 καὶ ἐναχίος.

53. Ἐ καὶ πῶτεν εἰλόθεν ἔλθοι, quand  
 même il viendrait d'un endroit quelcon-  
 que, c'est-à-dire s'il complètement étran-  
 ger dans le pays où il se trouve. Anciens  
 traducteurs, ἔ. καὶ πῶτεν εἰλόθεν ἔλθοι  
 quand il viendrait du monde. Le sens, des  
 deux traductions, reste le même. — Payne  
 Knight, Dugès Mouzél et Bekker suppri-  
 ment, sans motif sérieux, le vers 53.

55. Πῶτερ, d'abord, c'est-à-dire sans  
 attendre personne de personne autre. — Ki-  
 γηται, se rassembler. La traduction ὁ-  
 γηται (se rassembler) n'est point exacte,  
 puisque il faut traverser la salle du festin  
 pour arriver à l'endroit où se tient la  
 table. Dugès Mouzél V prétend même  
 que γηται, signifiant ici à l'extrémité,  
 il signifierait le rassemblement ὁ-  
 γηται.

56. Ὑπερβαῖος, exprimant la qualité  
 comme si on se rassemble : bien assorti à  
 son caractère. La traduction ancienne n'of-  
 fre ni autre sens. L'adjectif ὑπερβαῖος signifie

ἵπῳ ὅπερ τέκον Ἀλκίνοον βασιλῆα. 55  
 θοὸν μὲν πρῶτα Ποσειδάων ἐνοσίχθων  
 ο καὶ Περίβοια, γυναικῶν εἶδος ἀρίστη,  
 ἔτη θυγάτηρ μεγαλήτορος Εὐρυμέδοντος,  
 ἵ' ὑπερθύμοισι Γιγάντεσσιν βασίλευεν.  
 δ μὲν ὤλεσε λαὸν ἀτάσθαλον, ὤλετο δ' αὐτός· 60  
 Ποσειδάων ἐμίγη, καὶ ἐγείνατο παῖδα  
 θοὸν μεγάλθυμον, δς ἐν Φαίηξιν ἀνασσειν·  
 θοὸς δ' ἔτεκεν Ῥηξήνορά τ' Ἀλκίνοόν τε.  
 ἐν ἄκουρον ἐόντα βάλ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων  
 ἱν, ἐν μεγάρῳ μίαν οἶην παῖδα λιπόντα, 65  
 ἱν· τὴν δ' Ἀλκίνοος ποιήσατ' ἄκοιτιν,  
 ἱν ἔτις' ὥς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,

ς; et la reine Arété a le cœur ten-  
 suppliants. C'est ainsi que le nom  
 athène (force du peuple), qu'avait  
 naissance l'orateur athénien, s'est  
 le fait un éponyme, un surnom  
 le caractère. Didyme (*Scholies* B,  
 Γ) : ἐκώνυμόν ἐστι τὸ ἀπὸ γενέ-  
 ν αὐτομάτως τεθὲν, ὕστερον δὲ  
 χην δοκοῦν τεθεῖσθαι, ὥς τὸ Δη-  
 ς, οἶον τὸ τοῦ δήμου σθένος. —

d'après ce qui suit, signifie les  
 éternels, et non point le père et la  
 été n'était point la sœur d'Alci-  
 nis sa nièce. Les enstatiques, allé-  
 mens propre de τοκαῖς, prétendaient  
 poète en contradiction avec lui-  
 les Iyriques répondaient qu'on dit  
 nos pères pour dire nos ancêtres,  
 rements est ici pour *grands-parents*.  
 (Scholies E, P et Q) : τοῦτο  
 τοῖς ἐξῆς. τὴν μὲν γὰρ λέγει Ῥη-  
 τὸν δὲ Ναυσιθόου. λύοιτο δ' ἂν  
 λέξεως. τὸ γὰρ τοκῆων δηλοῖ  
 προγόνων. καὶ γὰρ τοὺς πατέ-  
 τῶν προγόνων τάττουσιν.

λλ' ὁ μὲν ὤλεσε.... Bothe sur-  
 près ce vers il y en avait un autre,  
 lui perdu, où le poète faisait con-  
 nement avaient péri Euryinédon  
 mple. Mais les géants étaient des  
 t ils ont été exterminés par des  
 ms civilisées. C'est là évidemment  
 n que rappelle le poète, et cette

tradition n'était ignorée de personne. Le  
 vers est donc parfaitement clair, et n'a  
 besoin d'aucun complément.

61. Τῇ, c'est-à-dire Περίβοιῃ.

64. Τόν, c'est-à-dire Ῥηξήνορα. —  
 Ἄκουρον, sans enfant mâle : ἄ privatif et  
 κοῦρος. Ce sens est manifeste, d'après le  
 vers suivant. — Les enstatiques faisaient une  
 chicane à l'occasion du mot ἄκουρον. Mais  
 cette chicane était aussi peu fondée que  
 celle qu'ils faisaient sur τοκῆων. Porphyre  
 (*Scholies* B, E, P et Q) : τοῦτο ἐναντίον  
 τῶν ἐπιφερομένων μίαν οἶην παῖδα  
 λιπόντα Ἀρήτην. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς  
 λέξεως. τὸ γὰρ ἄκουρον οὐκ ἐκδεκτέον  
 ἄπαιδα, ἀλλὰ οὐκ ἔχοντα κοῦρον, ὃ ἐστὶν  
 ἄρρενα παῖδα. — Βάλ(ε).... Ἀπόλλων si-  
 gnifie que Rhéxénor avait été frappé de  
 mort subite. Voyez les vers XXIV, 758-  
 759 de l'*Illiade* et les notes sur ces deux  
 vers.

65. Νυμφίον, jeune marié, c'est-à-dire  
 marié depuis trop peu de temps pour lais-  
 ser une famille nombreuse. Didyme (*Scho-  
 lies* B, E, P, Q et T) : τὸ δὲ νυμφίον  
 ἀντὶ τοῦ νέον, οὐ πολὺν χρόνον ἀπὸ τοῦ  
 γάμου βιώσαντα. ἅπαξ δὲ εἴρηται ἡ λέξις.  
 — Je mets la virgule après νυμφίον, et non  
 après μεγάρῳ. Cette ponctuation est bien  
 préférable. Voyez XI, 68, et le vers XIV,  
 485 de l'*Illiade*. Elle a été adoptée par  
 Ameis. C'est celle qu'indique Nicanor  
 (*Scholies* P et T), et il l'appuie d'une ex-



Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ, 75  
ἐλπωρὴ τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὡς ἄρα φωνήσας' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη  
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον, λίπε δὲ Σχερίην ἐρατεινήν·  
ἶκετο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην, 80  
δῦνε δ' Ἐρεχθῆος πυκινὸν δόμον. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
Ἀλκινόου πρὸς δώματ' ἴε κλυτά· πολλὰ δέ οἱ κῆρ  
ῥομαιν' ἱσταμένω, πρὶν χάλκεον οὐδὸν ἰκέσθαι.

Ὅστε γὰρ ἡελίου αἴγλη πέλεν ἢ σελήνης,  
δῶμα κάθ' ὑπερεφές μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο. 85  
Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐληλάδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,  
ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο·  
chrύσειαι δὲ θύραι πυκινὸν δόμον ἐντὸς ἔργον·  
σταθμοὶ δ' ἀργύρεοι ἐν χαλκῷ ἔστασαν οὐδῷ,

75-77. Εἴ κέν τοι.... Ces trois vers qu'on a vus mal placés ailleurs, VI, 313-315, sont ici à leur place.

80. Ἀθήνην, Athènes. Aristarque (*Scholies H*) signale cette particularité d'orthographe : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ἐνικῶς τὰς Ἀθήνας. D'autres anciens regardaient le vers comme interpolé. *Scholies H* et *P* : ὑποπτεύεται ὁ τόπος, ὡς καὶ Χαῖρίς φησιν ἐν Διορθωτικοῖς. Ceux-là entendaient, au vers suivant, Ἐρεχθῆος δόμον comme une périphrase du nom d'Athènes. *Scholies E, H, P, T* et *V* : ἀπὸ μέρους τὰς Ἀθήνας.

81. Δόμον doit être pris dans son sens propre et concret. Il s'agit du temple où Minerve et Érechthée étaient σύνναοι, et qui était à la place même où est encore le Parthénon. Voyez la légende d'Érechthée, *Iliade*, II, 547-551.

83. Χάλκεον οὐδόν. Nous sommes ici dans un monde tout imaginaire. Il faut donc prendre au propre les expressions seuil de bronze, portes d'or, etc., sans plus marchander que s'il s'agissait du palais même de Jupiter.

84-85. Ὅστε γὰρ.... Voyez les vers IV, 45-46, et la note sur ces deux vers.

86. Χάλκεοι est dissyllabe par synizèse. — Ἐληλάδατ(ο), *vulgo* ἐρηρέδατ(ο). Ancienne variante, ἐληλέδατ(ο). Buttman,

ἐληλέατ(ο). La vulgate provient évidemment d'une confusion; car ἐρηρέδατ(ο), qui est excellent au vers 95, ne vaut rien ici. Toutes les autres leçons ne sont que le même mot, avec des nuances dans l'orthographe; et ce mot est le terme propre : *ducti erant*, offraient une surface continue. Voyez ἔρκος ἐλήλαται, vers 113. Didyme (*Scholies B* et *E*) : ἐληλάδατο· Ἰωνικῶς ἀντὶ τοῦ ἐληλασμένοι ἦσαν καὶ παρατεταμένοι.

87. Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, depuis le seuil jusqu'à l'appartement le plus reculé, c'est-à-dire partout dans le palais. Didyme (*Scholies B*) : ὅλος γὰρ ὁ οἶκος χαλκός.— Περὶ ᾧ, et alentour, c'est-à-dire formant couronne, faisant saillie en haut du mur extérieur. — Θριγκός, une frise, ou, si l'on veut, un entablement. Le mot corniche serait un anachronisme. — Κυάνοιο, de métal bleu. On ignorera éternellement ce qu'était le cyane d'Homère. Le nom n'indique que la couleur du métal. Voyez les notes des vers XI, 24 et 26 de l'*Iliade*.

88. Θύραι, des portes, c'est-à-dire deux battants. Il ne s'agit que de la porte d'entrée. — Δόμον ἐντὸς ἔργον, protégeaient la maison en dedans, c'est-à-dire la fermaient à l'entrée, ou simplement fermaient la maison, servaient à fermer la maison.





ἔστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,  
φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.  
Πεντήκοντα δέ οἱ δμῳαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες,  
αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἐπὶ μήλοπα καρπὸν,  
αἱ δ' ἱστοὺς ὑφώσι καὶ ἡλάκατα στρωφῶσιν  
ἡμεναι, οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο·  
καιρουσέων δ' ὀθονέων ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον.

105

102. Φαίνοντες, *illucentes*, fournissant de la lumière. — Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire quand il faisait nuit.

103. Πεντήκοντα.... γυναῖκες. Il y a aussi cinquante femmes dans le palais d'Ulysse, XXII, 424. Virgile, *Énéide*, I, 703, attribue à Didon le même nombre de servantes. — Οἱ, à lui : à Alcinoüs. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 103, et Nicanor (*Scholies* P et Q) ne désapprouve pas cette ponctuation : εἰ δέ τῳ προσκόπτοιο, στιζέτω ἐπὶ τοῦ γυναῖκες, ἵνα λείπη τὸ ἦσαν, τὸ δὲ ἐξῆς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς.

104. Μύλης. Ancienne variante, μύλοις, qui paraît n'être qu'une faute d'iotacisme. — Ἐπί, *vulgo* ἐπι. Bien que la préposition soit après son régime, il faut lui laisser son accent, car elle est de celles qui ne souffrent point l'anastrophe. Il ne faut écrire ἐπι, selon Aristarque, que dans le sens de ἐπεστι. — Μήλοπα καρπὸν, le blond froment. Porphyre (*Scholies* E et Q) : οὐκ ἔστι τὸ, αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἐπὶ μήλοπα καρπὸν, τὸ ἐκ τῶν μύλων ἔριον, ὥς τινες οἴονται, ἀλλὰ μήλοπα καρπὸν ἔφη τὸν μύλῳ ἐμφερῇ κατὰ τὴν χροιάν.

105. Ὑφώσι, de ὑφάω pour ὑφαίνω. Les anciens notaient, dans la phrase, l'emploi du présent au lieu de l'imparfait. *Grand Étymologique* Miller : ὑφώσιν, ἀντὶ τοῦ ὑφαίνον· ἐνήλλαξε δὲ τοὺς χρόνους· αἱ δ' ἱστοὺς ὑφώσι.

106. Οἷά τε φύλλα. La comparaison porte sur la mobilité des feuilles de l'arbre. Les tisseuses et les fileuses ont les mains dans une perpétuelle activité, comme le feuillage du peuplier est dans un mouvement perpétuel. Quoi qu'en disent quelques anciens, il ne peut s'agir du nombre, à supposer même que les trois quarts des femmes du palais fussent au métier et à la quenouille.

107. Καιρουσέων, trissyllabe par synizèse, *vulgo* καιροσέων. Ameis et Hayman, καιροσσέων. L'orthographe vulgaire est attribuée à Aristarque ; mais, d'après le texte même de la scholie où se trouve cette attribution, la forme καιροσέων est impossible, puisque l'adjectif est καιρόεις, de καῖρος (la trame). Jacob La Roche : « Καῖρος, a quo ductum esse volunt καιροσέων, facit καιρόεις, καιρόεσσα, καιροεσσέων, et per synæresim καιρουσέων, cujus synæreseos exempla sunt apud Homerum λωτοῦντα vel λωτεῦντα M 283 ; τιμῆς I 606 ; τιμῆντα Σ 476 ; τεχνῆσσαι η 140 ; apud posteriores, etc. In antiquissimis exemplaribus ΚΑΙΡΟΣΕΩΝ scriptum erat, quod eodem jure in καιρουσέων convertere possumus, quo ΜΕΤΕΡ. » La Roche aurait même pu dire que la lecture la plus naturelle de πο était pou, car οὔ était le nom même de la lettre ο, avant que l'oméga fût en usage. Quelle que soit l'orthographe qu'on adopte, le sens reste le même. Didyme (*Scholies* E, P, Q et T) : εὐϋφῶν, εὔχεκαιρωμένων. La trame des étoffes est très-fine et très-serrée. C'est cette excellence qu'exprime nécessairement l'épithète, sans quoi elle ne dirait rien, puisque toute étoffe a une trame. — Ὀθονέων, trissyllabe par synizèse. — Ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον, sous-entendu ὥς. Ce n'est qu'une simple comparaison. L'étoffe est si brillante, qu'elle reluit comme si le tissu dégouttait d'huile. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XVIII, 596. Didyme (*Scholies* P) : λείπει ὥς. — D'après une autre explication ancienne, ἀπολείβεται signifierait, *refuse de suinter*, sous-entendu : tant le tissu est serré. Cette explication est tout arbitraire. L'exemple des tuniques de l'*Iliade* ne laisse guère de doute sur l'ellipse de ὥς, ou de tel mot analogue.

Ὅσπον Φαίηκες περὶ πάντων ἱδρὶες ἀνδρῶν  
 νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαυνέμεν, ὥς δὲ γυναιῖκες  
 ἱστῶν τεχνῆσαι· πέρι γάρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη  
 ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλὰς. 110  
 Ἐκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων  
 τετράγυος· περὶ δ' ἔρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.  
 Ἐνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκασι τηλεθώοντα,  
 ὄγχυαι καὶ ῥοιαί, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι, 115  
 συκέαι τε γλυκεραί, καὶ ἐλαῖαι τηλεθώουσαι.  
 Τάων οὔποτε καρπὸς ἀπόλλυται οὐδ' ἀπολείπει,

108. Ἱδρὶες, sous-entendu εἰσὶ : sont habiles.

109. Ὅς correspond à ὅσπον, et il équivaut à τόσον, ou même à τοσοῦτον. Didyme (*Scholies* V) : νῦν τὸ ὥς ἀντὶ τοσοῦτον. — Δέ n'est point redondant. Il signifie *etiam*, aussi.

110. Ἱστῶν τεχνῆσαι, sous-entendu εἰσὶ : sont des artistes en fait de tissus. Le mot τεχνῆσαι est pour τεχνήσσαι. *Scholies* M et V : τεχνίτιδες. La vulgate ἱστὸν τεχνῆσαι n'est qu'une fausse transcription du vieux texte ΗΙΣΤΟΝ ΤΕΚΗΝΕΣΑΙ. Le sens, avec cette leçon, reste le même; mais la phrase est boiteuse. Avec τεχνῆσσαι, on a un exact correspondant à ἱδρὶες. — Πέρι, adverbe : par excellence.

111. Ἐργα τ' ἐπίστασθαι.... On a vu ce vers appliqué à Pénélope, II, 117.

112. Ὀρχατος, un jardin. Le mot signifie, au propre, plantation alignée. Ici nous avons un verger, une vigne et un potager. Didyme (*Scholies* V) : ἡ ἐπὶ στίχον καὶ ἐν τάξει τῶν ἀμπέλων φυτεία ὄρχατος λέγεται, ἢ κῆπος.

113. Τετράγυος, de quatre gyes, c'est-à-dire dont chaque côté avait un gye de longueur. Eustathe : οὐ ἐκάστη τῶν τεσσάρων πλευρῶν γύην εἶχεν. C'était l'explication alexandrine; car Eustathe termine la phrase par φασί. D'après les Alexandrins, le gye équivalait à deux stades. *Scholies* B, E et M : ὁ δὲ γύης δύο στάδια ἔχει. Le jardin d'Alcinous était donc très-vaste; et la traduction de τετράγυος par *quatuor jugerum* le restreint aux proportions d'un enclos fort modeste. En réalité, on ignore la signification pré-

cise du mot τετράγυος. Mais un jardin de quatre arpents, de quelque arpent qu'on se serve pour mesurer, c'est trop peu ici. — Πέρι, alentour, c'est-à-dire faisant du jardin un enclos. — Ἀμφοτέρωθεν signifie que la clôture est continue, puisque partout on la trouve à droite et à gauche. Didyme (*Scholies* V) : νῦν πανταχόθεν. Il y a d'autres explications; mais celle-là est excellente. Le poète, en effet, dit ἀμφοτέρωθεν, parce qu'il se met à la place d'Ulysse ou de tout autre qui voit l'enclos du dehors. Chacun des quatre côtés lui offre, à droite et à gauche la barrière qui enferme le carré.

114. Ἐνθα, là, c'est-à-dire à l'intérieur du jardin. — Πεφύκασι, leçon d'Hérodien, *vulgo* πεφύκει. Presque tous les derniers éditeurs ont rétabli la leçon alexandrine.

116. Συκέαι, dissyllabe par synizèse. — Γλυκεραί. Cette épithète, comme le remarque Didyme (*Scholies* B, E, P et T) n'est point une expression banale, ni non plus celle qui caractérise les poiriers et les pommiers, ni non plus celle qui va être jointe au nom de l'olivier; c'est la chose même : οὐ κυκλικῶς τα ἐπίθετα προσέρριπται, ἀλλ' ἐκάστου δένδρου τὸ ἰδίωμα διὰ τοῦ ἐπιθέτου προστετήρηται. κάλλος μὲν γὰρ πρόσεστι ταῖς μηλέαις ἐπικειμένου τοῦ καρποῦ, τῶν δὲ συκῶν γλυκύς ὁ καρπός, ἐλαίας δὲ ἀειθαλῆς ἡ φύσις. Didyme (mêmes *Scholies*) remarque aussi l'effet harmonieux des desinences en αι à dessein multipliées : ἐκόσμησε δὲ τὴν ἐπαγγελίαν καὶ ἡ ὁμοιοκαταληξία τῶν λέξεων.

τος οὐδὲ θέρευς, ἐπετήσιος· ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ  
 ἵη πνείουςα τὰ μὲν φύει, ἄλλα δὲ πέσσει.  
 ἵη ἐπ' ὄγχνη γηράσκει, μῆλον δ' ἐπὶ μήλῳ, 120  
 ἐπὶ σταφυλῇ σταφυλῇ, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ.  
 δέ οἱ πολύκαρπος ἄλῳῃ ἐρρίζωται·  
 ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ  
 καὶ ἡελίῳ, ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγῶσιν,  
 ; δὲ τραπέουσι· πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν, 125  
 ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερχάζουσιν.

Ἐπετήσιος, *perennis*, d'un bout à l'autre de l'année.

Ζηφυρίη, sous-entendu αὖρα : le vent du Zéphyre. Il ne faut pas s'étonner de la répétition de la première syllabe. Quand le vers commence par trois brèves, Homère fait toujours la première longue. *κονέεσθαι*, par exemple, II, 495. Il est inutile de supposer, comme on le fait souvent, que le propos de *ὄφιν*, *Iliade*, XII, 208, est pour *πφ*. Le son *E* était primitif, comme *A* et *I*, un son compris dans les règles de la transcription, il a fallu écrire *Ζηφυρίη*. Mais on ne doit pas très-bien pourquoi les Alexandrins ont mis un epsilon.

ἡράσκει, vieillit, c'est-à-dire s'immatûrit.

Oἱ, comme au vers 403 : à Alcibiade. Ἀλῳῃ, d'après ce qui suit, signifie la vigne, et ἐρρίζωται (a été enracinée) équivalent à *πεφύτευται*, est plantée. Ἐτερον μὲν θειλόπεδον. Ce n'est pas le même cep que se trouve le raisin dans les vers suivants. La vigne a autant de parties distinctes qu'il y a d'états distincts de sa croissance. La première partie de la vigne dont il s'agit ici, nous montre le raisin n'achevant de mûrir au soleil. Dans la seconde, on vendange ; dans une troisième, la vendange vient d'être faite, etc.

B, Q et T : τὸ δὲ ἀδιάλειπτον ὅλον θέλων σημάειν, φησὶν ὡς αὐτῆς πατεῖται, ἄλλο φύχεται, ἄλλο γάρβεται, ἄλλο περχάζει, ἄλλο ὁμολογῶναι δι' ὅλου ἔτους αὐτῶν ἀποκατείναναι. — Le mot *θειλόπεδον*, d'après les *Scholies*, est identique à *εἰλόπεδον* : signifie un terrain en plein soleil. *πειλόπεδον* τὸ ἔχον ἑλὴν ἡλίου. Ce

mot est très-clair, si on l'entend par opposition au sol du verger, qui est couvert d'ombre par les arbres. Il n'est, en définitive, qu'un synonyme de *ἀλῳῃ*, et c'est *ἕτερον* uniquement qui particularise. Tous les sens particuliers qu'on a imaginés pour expliquer *θειλόπεδον* n'expliquent rien du tout, tandis que, si *ἕτερον μὲν θειλόπεδον* est identique à *ἑτέρῃ μὲν ἀλῳῃ*, tout se suit sans difficulté. — Au lieu de *μὲν θειλόπεδον*, Bekker écrit *μὲν θ' εἰλόπεδον*. Peut-être est-ce la vraie orthographe. Mais on ne saurait le démontrer.

124. Ἑτέρας, sous-entendu *σταφυλάς*, c'est-à-dire *σταφυλάς ἑτέρου θειλόπέδου* : les raisins d'une autre partie de la vigne.

125. Ἄλλας, d'autres : les raisins de la partie vendangée. C'est la troisième partie de la vigne. — *Τραπέουσι*, on foule. *Scholies* E et Q : *πατοῦσιν*. Il ne s'agit que de l'opération peinte par Virgile, *Géorgiques*, II, 7-8 : « .... nudataque musto » *Tinge novo mecum decoreptis crura cothurnis*. Parler de pressoir, ce serait faire un anachronisme. Le verbe *τραπέουσι* indique qu'on retourne la grappe en tous sens, afin d'en exprimer tout le suc. — *Πάροιθε*, en avant, c'est-à-dire dans la partie antérieure de la vigne. C'est la quatrième *θειλόπεδον*. — *Ὀμφακές εἰσιν*, sous-entendu *σταφυλαί* : les raisins sont verts.

126. Ἄνθος ἀφιεῖσαι, pousse fleur. La vigne ne fleurit que quand la grappe est entièrement formée. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 125, et rapportaient *ἀνθος ἀφιεῖσαι* aux raisins du cinquième *θειλόπεδον*, ceux qui commencent à varier, comme disent les vignerons, c'est-à-dire à passer au noir. Ils

130

130. 'Ερέωνες, dans un autre sens, c'est-à-dire sortant du potager et coulant devant la maison.

καρπαλίμως ὑπὲρ οὐδὸν ἐβήσετο δώματος εἴσω. 135

Εὔρε δὲ Φαιήκων ἡγήτορας ἠδὲ μέδοντας  
σπένδοντας δεπάεσσιν ἐϋσκόπῳ Ἀργειφόντῃ,  
ὧ πυμάτῳ σπένδεσκον, ὅτε μνησαίατο κοίτου.  
Αὐτὰρ ὁ βῆ διὰ δῶμα πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
πολλὴν ἡέρ' ἔχων, ἣν οἱ περίχευεν Ἀθήνη, 140

ὅφρ' ἔκετ' Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον βασιλῆα.  
Ἀμφὶ δ' ἄρ' Ἀρήτης βάλε γούνασι χεῖρας Ὀδυσσεύς·  
καὶ τότε δῆ ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ.  
Οἱ δ' ἄνεω ἐγένοντο δόμον κάτα, φῶτα ἰδόντες·  
θαύμαζον δ' ὁρόωντες· ὁ δὲ λιτάνευεν Ὀδυσσεύς· 145

Ἀρήτη, θύγατερ Ῥηξήνορος ἀντιθέοιο,  
σὸν τε πόσιν σά τε γούναθ' ἱκάνω, πολλὰ μογήσας,  
τούσδε τε δαιτυμόνας· τοῖσιν θεοὶ ὄλβια δοῖεν

silence sur un objet, des conséquences en contradiction avec les inductions naturelles. » Voyez la note sur τήβεα, *Iliade*, XVI, 747. Aussi Athénée est-il dans le vrai, quand il dit, I, 24 F, d'après Aristarque sans nul doute : παρετίθετο δὲ τοῖς ἡρώσι δειπνοῦσι καὶ λάχανα. ὅτι δὲ οἶδαςι τὰς λαχανείας, δῆλον ἐκ τῶν παρὰ νεῖατον ὄρχον κοσμητῶν πρασιῶν (*Odysseus*, VII, 127).

138. Ὁ πυμάτῳ.... Aristarque (*Scholies P*) : ἐπεὶ ὄνειροπομπὸς καὶ ὑπνοδότης. ἡ δὲ διπλῇ πρὸς τὸ ἔθος, καὶ ὅτι κοίτου ἀρσενικῶς φησί.

140. Ἐχων, ayant (autour de lui). — Ἦν οἱ περίχευεν. Aristarque (*Scholies H et P*) revient encore sur l'erreur de Zénodote à propos du nuage : (ἡ διπλῇ περιεστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεὶ περίχευεν, οὐ τοῖς Φαίαισιν, ὡς Ζηνόδοτος. Ici il ne pouvait s'agir des Phéaciens. Dans l'hypothèse de Zénodote, le nuage venait de passer des Phéaciens à Ulysse.

141. Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον. Le roi buvait assis au foyer près de la reine. Voyez les vers VI, 308-309.

142. Ἀμφὶ doit être joint au verbe βάλε : ἀμφέβαλε, *circumjecit*, jeta autour.

143. Αὐτοῖο dépend de πάλιν χύτο, et non de ἀήρ. On a oublié, dans l'Homère-Didot, de traduire le pronom, qui n'est

pourtant pas un mot inutile, puisqu'il désigne la personne qu'abandonne le nuage en se dissipant. On a vu, dans l'*Iliade*, πάλιν τράπεθ' υἱος ἑῆος, XVIII, 138, et, XX, 439, Ἀχιλλῆος πάλιν ἔτραπε. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif de la séparation.

144. Οἱ, eux, c'est-à-dire les convives parmi lesquels Ulysse avait passé sans être vu, et aussi le roi et la reine. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : εἰκότως ἐθαύμαζον ὅτι προσιόντα οὐκ εἶδον. L'expression δόμον κάτα prouve qu'il ne s'agit pas uniquement du roi et de la reine; ce qui est confirmé plus loin. Ainsi le foyer était situé au fond de la grande salle. Sans cela les convives ne verraient point Ulysse, et ne s'émerveilleraient point. — Ἰδόντες indique la première vue, et ὁρόωντες, au vers suivant, l'acte continu d'une sorte d'examen.

145. Δὲ λιτάνευεν, *vulgo* δ' ἐλλιτάνευεν, correction byzantine.

146. Θύγατερ Ῥηξήνορος. Ulysse a appris de Minerve le nom du père d'Arété. Voyez plus haut les vers 63-66.

148. Ὀλβια est pris adverbiallement : *felicitate*, dans le bonheur. Quelques anciens lui laissaient son sens ordinaire, et mettaient un point après δοῖεν. Nicanor (*Scholies B, P, Q et T*) approuve cette ponctuation; mais il admet aussi la ponc-

ἴμεμεναι, καὶ πᾶσιν ἐπαρτέλλειν ἑαυτοὺς  
κατ'ἄλλα· ἐνὶ μεγάροισι, γέρας ἧ' ὃ πρὸς ὄϊας ἔδωκεν. 150

Δῖος δ' ἐμὰ πῦλῃσι ὀτρύνετα πατρίδ' ἱερόν  
ἥτορ· ἐπειδὴ, ὅττιν αὖτις ἔπεπληται πόσῳ.

Ὡς εἰπὼν κατ' ἑξ' ἔειπ' ἐπ' ἐσθλῆτι, ἐν κρήνῃ,  
πᾶς παρ' οὗ ὃ ἔφα πέντας ἀπὸ ἐνέμοντο σιωπῇ. 155

Ὅτ' ἔειπ' ὅτ' ἐμετέετα γέρας ἵκως Ἐχένης,  
ὅς ὅτ' Φαίχων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν

καὶ μῆλον κείνοιο, πῶμα τε πῶλλον τε εὐδαίς·  
ὃ σφρὶ ἐνδοχέων ἀνδρῶν καὶ μετέεπεν·

Ἀλκίνο', σὺ μὲν τοι τόδε κῶλον σφδρὶ ἔδωκεν,  
ξεῖνον μὲν χαμᾶι ἵσθαι ἐπ' ἐσθλῆτι, ἐν κρήνῃ· 160

σφδρὶ δὲ σφρὶ μῆλον παρδένεμεν ἱσθάνωνται.

Ἀλλ' ἔγωγε ὅτ' ἐξεῖνον μὲν ἐπὶ ἡρόνι ἀνδρῶν ἱσθῶν

εἶναι ἀναστήτας· σὺ δὲ κτερόμενος κείνοιο

δῶνον ἐπαρτήσαι, ἵνα καὶ Διὶ τεσπερέσσῃω

tion vulgaire : ἐν τῷ ὅδῳ ζοῖεν ἡ σφρῆ. ἱσθῶν λέγει πρὸς ὅδῳ ζοῖεναι... ἵσθαι σφρῆναι. ἐν δὲ ὅδῳ ζοῖεν. La seconde explication est bien plus naturelle que l'autre, et par conséquent beaucoup préférable.

155. Ἐχένης. Ancienne variante, ἐπαρτέλλειν. Des deux façons, il faut ajouter : en mourant. Il s'agit d'une transmission d'héritage. — Ἐαυτοὺς, avec le verbe au singulier, est pour ἑαυτοὺς αὐτῶν. Avec le verbe au pluriel, c'est notre gallicisme : qu'ils transmettent eux-mêmes à leurs enfants. Suivant Aristarque, le singulier est préférable. Didyme (Scolies H et P) : οὕτως, ἐπαρτέλλειν. αὖτ' Ἀριστάρχου.

151. Ὀτρύνετε, ἡέτα, c'est-à-dire préparez le plus tôt possible. Scolies V : ἐκείναι, παρδένεμεν. — ἱερόν, comme ὥστε ἱερόναι : pour que je gagne.

152. Ὅτ' ὅτ' se rapporte à ὀτρύνετε. Voyez X, 71; XVI, 130; XX, 154. — Φίλων ἀπὸ, loin de (mes) amis. Hérodien (Scolies P) : ἀναστρέπτοντες τὴν ἀπὸ (c'est-à-dire reculer l'accent et écrire ἀπὸ). ὅτ' ἄντι γὰρ τοῦ ἀπὸθεν.

153. Ἐκ' ἐσθλῆτι. Le foyer est le sanc-

uaire de la religion de l'hospitalité. Voyez le vers XIV, 159.

154. Οἱ, comme au vers 144 : les assistants.

155. Ἐχένης. Ancienne variante, Ἀλκίνοιο.

156. Προγενέστερος. Bekker, προγενέστερος. Ce n'est qu'une correction tout arbitraire.

157. Πῶμα τε πῶλλον τε, c'est-à-dire πῶμα καὶ πῶλλον. Cependant on peut, si l'on veut, distinguer les deux idées. Voyez la note du vers II, 158.

159. Οὗ μὲν τοι τόδε. Ancienne variante, σὺ μὲν καὶ τόδε. Mais la vulgate est préférable; car τοι (toi) précise la réflexion. — Κῶλον dit plus que ne dirait κείνοιο. Traduisez : cela n'est pas bien beau à toi.

161. Ἰσθάνωνται, continant se, ne bougent pas.

163. Σὺ δὲ correspond à ξεῖνον μὲν du vers 160.

163-164. Κελεύουσιν οἶνον ἐπαρτήσαι. Les cratères étaient vides, puisqu'on venait de faire la dernière libation. Voyez plus haut les vers 137-138.

σπείσομεν, δοθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ·  
δόρπον δὲ ξείνῳ ταμίῃ δότῳ ἔνδον ἐόντων. 165

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,  
χειρὸς ἐλὼν Ὀδυσῆα δαΐφρονα ποικιλομήτην  
ῥσεν ἀπ' ἐσχαρόφιν, καὶ ἐπὶ θρόνου εἷσε φαεινοῦ,  
υἷον ἀναστήσας ἀγαπήνορα Λαοδάμαντα, 170  
δς οἱ πλησίον ἴξε, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν.

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχῶ ἐπέχευε φέρουσα  
καλῇ, χρυσεῖῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,  
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.  
Σίτον δ' αἰδοίῃ ταμίῃ παρέθηκε φέρουσα, 175  
εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαρίζομένη παρεόντων.

Αὐτὰρ ὃ πῖνε καὶ ἦσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
καὶ τότε κήρυκα προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Ποντόνοε, κρητῆρα κερασσάμενος μέθυ νεῖμον  
πᾶσιν ἀνὰ μέγαρον, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ 180  
σπείσομεν, δοθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

᾽Ως φάτο· Ποντόνοος δὲ μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα·

165. Σπείσομεν est au subjonctif, pour σπείσωμεν.

166. Ἐνδον ἐόντων, comme παρεόντων, I, 140. Voyez la note sur cette expression. *Scholies* B : ἀπὸ τῶν ἐόντων βρωμάτων ἔνδον δότῳ τῷ ξένῳ φαγεῖν. L'autre explication donnée par les mêmes *Scholies*, ἡ ταμίῃ ἢ οὔσα ἀπὸ τῶν ἐόντων ἔνδον δούλων, ne supporte pas l'examen.

167. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, le noble Alcinoüs. Il n'y a pas ici, comme au vers II, 409, de raison pour entendre à la lettre l'expression d'Homère.

168. Χειρὸς, par la main.

170. Ὑἷον ἀναστήσας. Les anciens notaient la délicatesse du procédé. *Scholies* T : τῶν μὲν ἄλλων οὐδέν τι ἀποκλίνει, τὸν δὲ υἷον τὸν μάλιστα ἀγαπώμενον. τὰ γὰρ ὑπηρετικὰ τῶν ἐπιταγμάτων μάλιστα τοῖς στεργομένοις ἐπιτάττειν εἰώθαμεν διὰ τὸ πρόδηλον εἶναι τὴν εἰς αὐτοὺς εὐνοίαν.

171. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Φιλέεσκεν a pour sujet Ἀλκίνοος.

Le fréquentatif est intraduisible; mais il augmente encore l'idée contenue dans le superlatif μάλιστα. Alcinoüs aime ce fils au delà de toute expression; et voilà pourquoi Laodamas est assis près de son père. La phrase explicative dit plus que s'il y avait καὶ ὃν μάλιστα φιλέεσκεν.

172-176. Χέρνιβα... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. Les *Scholies* H, P, Q et T disent qu'ici le vers 174 était taxé d'interpolation. Mais le motif d'athétèse allégué dans cette note n'a aucun rapport avec ce qu'on lit dans le vers 174. Il est évident que la scholie n'est point à sa place. Tout se passe ici exactement comme dans le passage du chant I<sup>er</sup> auquel je renvoie. On trouvera plus loin, à propos du vers 232, la scholie que nous ne donnons point ici.

177. Αὐτὰρ ὃ.... On a vu ce vers ailleurs, VI, 249.

180-181. Ἴνα καὶ Διὶ.... Voyez plus haut les vers 164-165 et la note sur le second de ces deux vers.



ζωέμεναι, καὶ παισὶν ἐπιτρέψειεν ἕκαστος  
κτήματ' ἐνὶ μεγάροισι, γέρας θ' ὃ τι δῆμος ἔδωκεν. 150

Αὐτὰρ ἐμοὶ πομπὴν ὀτρύνετε πατρίδ' ἰκέσθαι  
θᾶσσον· ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἄπο πῆματα πάσχω.

Ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετ' ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν,  
πὰρ πυρί· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ. 155

Ὅψέ δέ δὴ μετέειπε γέρων ἥρως Ἐχένης,  
ὃς δὴ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν  
καὶ μύθοισι κέκαστο, παλαιά τε πολλά τε εἰδιῶς·  
ὃ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Ἀλκίνο', οὐ μὲν τοι τόδε κάλλιον οὐδὲ ἔοικεν,  
ξεῖνον μὲν χαμαὶ ἥσθαι ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν· 160  
οἶδε δὲ σὸν μῦθον ποτιδέγμενοι ἰσχανόωνται.

Ἄλλ' ἄγε δὴ ξεῖνον μὲν ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου  
εἷσον ἀναστήσας· σὺ δὲ κηρύκεσσι κέλευσον  
οἶνον ἐπικρῆσαι, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ

situation vulgaire : ἐν τῷ δόβῳ δοῖεν ἢ στιγμή. λοιπὸν λέγει ποῖα δόβια ζωέμεναι.... ἦτοι συναπτόν, ἴν' ἡ ὁλβίως ζῇν. La seconde explication est bien plus naturelle que l'autre, et par conséquent beaucoup préférable.

149. Ἐπιτρέψειεν. Ancienne variante, ἐπιτρέπειαν. Des deux façons, il faut ajouter : en mourant. Il s'agit d'une transmission d'héritage. — Ἐκαστος, avec le verbe au singulier, est pour ἕκαστος αὐτῶν. Avec le verbe au pluriel, c'est notre gallicisme : qu'ils transmettent *chacun* à leurs enfants. Suivant Aristarque, le singulier est préférable. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως, ἐπιτρέψειεν, αἱ Ἀριστάρχου.

151. Ὀτρύνετε, hâtez, c'est-à-dire préparez le plus tôt possible. *Scholies* V : ἐπεῖξάτε, παρρημήσατε. — Ἰκέσθαι, comme ὥστε ἰκέσθαι : pour que je gagne.

152. Θᾶσσον se rapporte à ὀτρύνετε. Voyez X, 72; XVI, 430; XX, 164. — Φίλων ἄπο, loin de (mes) amis. Hérodiën (*Scholies* P) : ἀναστρεπτόν τιν ἀπό (c'est-à-dire reculer l'accent et écrire ἄπο). δηλοῖ γὰρ τὸ ἀπώθεν.

153. Ἐπ' ἐσχάρῃ. Le foyer est le sanc-

uaire de la religion de l'hospitalité. Voyez le vers XIV, 159.

154. Οἱ, comme au vers 144 : les assistants.

155. Ἐχέντης. Ancienne variante, Ἀλιθέρης.

156. Προγενέστερος. Bekker, προγενέστατος. Ce n'est qu'une correction tout arbitraire.

157. Παλαιά τε πολλά τε, c'est-à-dire πολλά παλαιά. Cependant on peut, si l'on veut, distinguer les deux idées. Voyez la note du vers II, 188.

159. Οὐ μὲν τοι τόδε. Ancienne variante, οὐ μὲν καὶ τόγε. Mais la vulgate est préférable; car τοι (*tibi*) précise la réflexion. — Κάλλιον dit plus que ne dirait καλόν. Traduisez : cela n'est pas bien beau à toi.

161. Ἰσχανόωνται, *continent se*, ne bougent pas.

163. Σὺ δέ correspond à ξεῖνον μὲν du vers 160.

163-164. Κέλευσον οἶνον ἐπικρῆσαι. Les cratères étaient vides, puisqu'on venait de faire la dernière libation. Voyez plus haut les vers 137-138.

σπείσομεν, ὅσθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ·  
δόρπον δὲ ξείνῳ ταμίῃ δότῳ ἔνδον ἐόντων. 165

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,  
χειρὸς ἐλὼν Ὀδυσῆα δαΐφρονα ποικιλομήτην  
ὤρσεν ἀπ' ἐσχαρόφιν, καὶ ἐπὶ θρόνου εἶσε φαινοῦ,  
υἷὸν ἀναστήσας ἀγαπήνορα Λαοδάμαντα, 170  
ὃς οἱ πλησίον ἴξε, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν.

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα  
καλῇ, χρυσεῖῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,  
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.  
Σῖτον δ' αἰδοίῃ ταμίῃ παρέθηκε φέρουσα, 175  
εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαρίζομένη παρεόντων.

Αὐτὰρ ὃ πῖνε καὶ ἦσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
καὶ τότε κήρυκα προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Ποντόνοε, κρητῆρα κερασσάμενος μέθυ νεῖμον  
πᾶσιν ἀνὰ μέγαρον, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ 180  
σπείσομεν, ὅσθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

Ὡς φάτο· Ποντόνοος δὲ μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα·

165. Σπείσομεν est au subjonctif, pour σπείσωμεν.

166. Ἐνδον ἐόντων, comme παρεόντων, I, 140. Voyez la note sur cette expression. *Scholies* B : ἀπὸ τῶν ἐόντων βρωμάτων ἔνδον δότῳ τῷ ξένῳ φαγεῖν. L'autre explication donnée par les mêmes *Scholies*, ἡ ταμίη ἢ οὔσα ἀπὸ τῶν ἐόντων ἔνδον δούλων, ne supporte pas l'examen.

167. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, le noble Alcinoüs. Il n'y a pas ici, comme au vers II, 409, de raison pour entendre à la lettre l'expression d'Homère.

168. Χειρὸς, par la main.

170. Ὑἷὸν ἀναστήσας. Les anciens notaient la délicatesse du procédé. *Scholies* T : τῶν μὲν ἄλλων οὐδένα ἀποκλίνει, τὸν δὲ υἷὸν τὸν μάλιστα ἀγαπώμενον. τὰ γὰρ ὑπηρετικὰ τῶν ἐπιταγμάτων μάλιστα τοῖς στεργομένοις ἐπιτάττειν εἰώθαμεν διὰ τὸ πρόδηλον εἶναι τὴν εἰς αὐτοὺς εὐνοίαν.

171. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Φιλέεσκεν a pour sujet Ἀλκίνοος.

Le fréquentatif est intraduisible; mais il augmente encore l'idée contenue dans le superlatif μάλιστα. Alcinoüs aime ce fils au delà de toute expression; et voilà pourquoi Laodamas est assis près de son père. La phrase explicative dit plus que s'il y avait καὶ ὃν μάλιστα φιλέεσκεν.

172-176. Χέρνιβα... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. Les *Scholies* H, P, Q et T disent qu'ici le vers 174 était taxé d'interpolation. Mais le motif d'athétèse allégué dans cette note n'a aucun rapport avec ce qu'on lit dans le vers 174. Il est évident que la scholie n'est point à sa place. Tout se passe ici exactement comme dans le passage du chant I<sup>er</sup> auquel je renvoie. On trouvera plus loin, à propos du vers 232, la scholie que nous ne donnons point ici.

177. Αὐτὰρ ὃ.... On a vu ce vers ailleurs, VI, 249.

180-181. Ἴνα καὶ Διὶ.... Voyez plus haut les vers 164-166 et la note sur le second de ces deux vers.

νώμησεν δ' ἄρα πᾶσιν, ἐπαρξάμενος δεπάεσσιν.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,  
 τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

185

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,  
 ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.  
 Νῦν μὲν δαισάμενοι κατακείμετε οἴκαδ' ἰόντες·  
 ἡῶθεν δὲ γέροντας ἐπὶ πλέονας καλέσαντες,  
 ξεῖνον ἐνὶ μεγάροις ξεινίσσομεν, ἠδὲ θεοῖσιν  
 ῥέξομεν ἱερὰ καλὰ· ἔπειτα δὲ καὶ περὶ πομπῆς  
 μνησόμεθ', ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἀνευθε πόνου καὶ ἀνίης  
 πομπῇ ὑφ' ἡμετέρῃ ἦν πατρίδα γαῖαν ἵκηται  
 χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐστίν·  
 μηδὲ τι μεσσηγὺς γε κακὸν καὶ πῆμα πάθῃσιν,  
 πρὶν γε τὸν ἥς γαίης ἐπιβήμεναι· ἐνθα δ' ἔπειτα  
 πείσεται ἄσσα οἱ Λῖσα κατὰ Κλῶθές τε βαρεῖαι  
 γεινομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.

190

195

183. Νώμησεν.... Voyez III, 340, et la note du vers I, 474 de l'*Illiade*. — Nicanor (*Scholies P*) mettait une virgule au milieu du vers, dont le sens est en effet plus net ainsi : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ πᾶσιν.

184. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers III, 342 et la note sur ce vers.

185. Δ(έ) équivalant à τότε : *tum*, alors.

188. Δαισάμενοι κατακείμετε. Didyme (*Scholies P*) : εὐωχησάμενοι καθευδῆσατε. ἐκ τοῦ κῶ, κείω.

189. Ἐπὶ doit être joint à καλέσαντες, et ἐπικαλέσαντες équivalant à προσκαλέσαντες. Didyme (*Scholies P*) : ἐπὶ· ἀντὶ τῆς πρὸς.

190. Ξεινίσσομεν. Ce verbe et les deux suivants, ῥέξομεν et μνησόμεθ(α), sont des futurs proprement dits, et non des subjonctifs poétiques. Alcinoüs rappelle ce qui se fait toujours en pareille occurrence.

192. Μνησόμεθ(α). Ancienne variante, φρασσόμεθ(α). — Ὁ ξεῖνος (*ille hospes*), d'après la force du prétendu article : l'hôte dont nous avons à prendre soin.

194. Χαίρων.... Voyez le vers VI, 312 et la note sur ce passage. Quoique χαίρων soit précédé de ἵκηται, et non plus de

ἰδῇται, il doit se traduire de même dans les deux circonstances.

195. Μεσσηγὺς, dans l'intervalle, c'est-à-dire d'ici là, d'aujourd'hui à son retour dans sa patrie.

196. Τὸν n'est point redondant. Il rappelle l'idée exprimée plus haut, vers 192, par ὁ ξεῖνος. — Ἐνθ(α), là, c'est-à-dire une fois dans sa patrie.

197. Κατὰ doit être joint à νήσαντο du vers suivant. La leçon Κατακλῶθες est fautive. Didyme (*Scholies B, H, P, Q et T*) : τὸ δὲ κατὰ πρὸς τὸ νήσαντο. — Κλῶθες, les Fileuses, c'est-à-dire les Parques. Dans le mythe vulgaire, il n'y a qu'une fileuse, Clotho. Les deux autres sœurs ont chacune un rôle spécial. Le terme vague dont se sert le poète prouve que le mythe n'était point encore dégagé, et qu'on n'avait point encore fixé le nombre des Parques ni leurs noms. Homère dit ordinairement la Parque au singulier, Μοῖρα. Quant à la forme du mot Κλῶθες, voici comment Didyme (mêmes *Scholies*) en rendait compte : τὸ δὲ Κλῶθες μεταπλάσμός ἐστι τοῦ Κλωθοί, ἀπ' εὐθείας τῆς Κλωθῶ, ὥς Σαπφώ, Κλωθοί ὥς Σαπφοί.

198. Γεινομένῳ.... On a vu un vers

Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθεν,  
ἄλλο τι δὴ τόδ' ἔπειτα θεοὶ περιμηχανόωνται. 200

Αἰεὶ γὰρ τὸ πάρος γε θεοὶ φαίνονται ἐναργεῖς  
ἡμῖν, εὖτ' ἔρδωμεν ἀγακλειτὰς ἐκατόμβας·  
δαίνυνταί τε παρ' ἅμμι καθήμενοι, ἐνθα περ ἡμεῖς.  
Εἰ δ' ἄρα τις καὶ μοῦνος ἰὼν ζύμβληται ὀδίτης,  
οὔτι κατακρύπτουσιν, ἐπεὶ σφισιν ἐγγύθεν εἰμὲν, 205  
ὥσπερ Κύκλωπές τε καὶ ἄγρια φῦλα Γιγάντων.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·  
Ἄλκινό', ἄλλο τί τοι μελέτω φρεσὶν· οὐ γὰρ ἔγωγε  
ἀθανάτοισιν ἔοικα, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,  
οὐ δέμας οὐδὲ φυὴν, ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν· 210  
οὔστινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας οἷζυν

presque identique, *Iliade*, XX, 428, et un autre, XXIV, 210. Le mot γεινομένῳ se rapporte à οἱ du vers précédent.

199. Εἰ δέ τις.... Voyez aussi l'*Iliade*, VI, 428. — Εἰλήλουθεν n'a point pour sujet τις, mais ὁ ξείνος sous-entendu. C'est ce que prouve le vers que je viens de rappeler, où il y a εἰλήλουθας. — Je ne parle pas de la variante κατ' οὐρανόν, attribuée à Aristarque. Nul doute que ce ne soit une erreur d'écriture. Mais cette variante est certainement antérieure aux Byzantins. *Scholies* H et P : γράφουσι, κατ' οὐρανόν, ἢ τῶν κατὰ τὸν οὐρανόν. Elle est tout à fait mauvaise.

200. Ἄλλο τι, quelque chose d'autre, c'est-à-dire quelque chose d'extraordinaire, puisque les dieux ne se déguisent jamais pour les Phéaciens. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : εἰ δὲ θεὸς ὢν ἀνθρωπόμορφος ἦκει, ξένον τι οἱ θεοὶ βουλεύονται. οὐδέποτε γὰρ οἱ θεοὶ ἀλλοιόμορφοι ἡμῖν ἐφαίνοντο, ἀλλ' ἀναφανδόν. οὐ μόνον δὲ, φησὶν, ἐν θυσίαις ἀναφανδὸν ἡμῖν φαίνονται, ἀλλὰ καὶ ἰδίᾳ. — Τόδε est pris adverbialement, comme au vers V, 473 : ici ; en ceci.

201. Ἐναργεῖς. Ancienne variante, ἐναργές.

202. Εὖτ' ἔρδωμεν. C'est le seul exemple, chez Homère, de εὖτε sans ἄν suivi du subjonctif.

203. Ἐνθα περ ἡμεῖς, sous-entendu

καθήμεθα. L'expression équivalant à ἐν τοῖς ἡμετέροις μεγάροις (dans nos salles de réunion).

204. Τίς, sous-entendu ἡμῶν. — Ζύμβληται, sous-entendu αὐτοῖς. — Ὀδίτης équivalant à ἐν τῇ ὁδῷ.

205. Ἐπεὶ σφισιν ἐγγύθεν εἰμὲν, parce que nous leur sommes proche : parce que nous sommes de leur famille. Ici le sens est évident, et il ne peut pas y avoir, comme pour ἀγχίθεοι, V, 35, deux interprétations différentes.

206. Ὡσπερ, de même que, c'est-à-dire au même titre que. Ce titre c'était celui d'enfants de la Terre. Quelques anciens entendaient : comme les Cyclopes sont de la famille des géants. Cette explication est inadmissible ; car elle suppose que Κύκλωπές τε καὶ Γίγαντες équivalant à Γίγασιν ἐγγύθεν εἰσὶ, tandis que la phrase ne peut être complétée que par θεοῖς ἐγγύθεν εἰσὶ.

208. Ἄλλο τι, une autre chose : une idée autre que celle qui t'est venue que je pouvais bien être un dieu. La phrase équivalant à μὴ μελέτω σοι τοῦτο, ne te tourmente pas de cette idée.

211-212. Οὔστινας..., *quoscumque hominum nostis maxime subeuntes miseriam, illis...*, c'est-à-dire *infelicissimum quemque conferte, nemo me infelicius est*. Nicanor (*Scholies* P) : στικτέον εἰς τὸ βροτοῖσιν. τὸ οὔστινας ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς. ὑποστικτέον δὲ εἰς τὸ ἀνθρώπων. Il faut

ἀνθρώπων, τοῖσιν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην.  
 Καὶ δ' ἔτι κεν καὶ μᾶλλον ἐγὼ κακὰ μυθησαίμην,  
 ὅσσα γε δὴ ξύμπαντα θεῶν ἰότητι μόγησα.  
 Ἄλλ' ἐμέ μὲν ὀρπῆσαι ἔσσετε, κηδόμενόν περ ·  
 οὐ γάρ τι στυγερῇ ἐπὶ γαστέρι κύντερον ἄλλο  
 ἔπλετο, ἦτ' ἐκέλευσεν ἔο μνήσασθαι ἀνάγκη,  
 καὶ μάλα τειρόμενον καὶ ἐνὶ φρεσὶ πένθος ἔχοντα ·  
 ὥς καὶ ἐγὼ πένθος μὲν ἔχω φρεσὶν, ἡ δὲ μάλ' αἰεὶ  
 ἐσθέμεναι κέλεται καὶ πινέμεν, ἐκ δέ με πάντων  
 ληθάνει ὅσσ' ἔπαθον, καὶ ἐνιπλησθῆναι ἀνώγει.  
 Ὑμεῖς δ' ὀτρύνεσθαι ἅμ' ἡοῖ φαινομένῃσιν,  
 ὥς κ' ἐμέ τὸν δύστηνον ἐμῆς ἐπιβήσετε πάτρης,  
 καίπερ πολλὰ παθόντα · ἰδόντα με καὶ λίποι αἰὼν

215

220

en effet que la ponctuation montre que οὔστινας commence une phrase particulière, et qu'il ne dépend point de βροτοῖσιν.

213. Καὶ δ(ε), dans le sens de καὶ ὅτ.  
 — Μᾶλλον. Ancienne variante, πλείον(α)  
 Des deux façons le sens est le même; car μᾶλλον signifie plus qu'un autre, plus que tous les maux que raconterait un infortuné quelconque.

215. Ἄλλ(α) tient lieu d'une phrase entière: mais ce n'est pas en ce moment que je suis en état de vous raconter mes souffrances, car je suis affamé. — Ὀρπῆσαι. Ancienne variante, δειπνῆσαι. Mais il s'agit du repas du soir, du souper.

216. Ἐπὶ γαστέρι κύντερον est beaucoup plus fort que γαστερός κύντερον. Ulysse veut caractériser l'importunité par excellence. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T): οὐδὲν τῆς γαστρός ἐπ' αὐτῷ βέβηκεν εἰς ἀναίδειαν.

217. Ἐπλετο et ἐκέλευσεν, l'aoriste d'habitude, que nous rendons par le présent. — Ἐο est au féminin, et équivalent à ἐαυτῆς. Voyez, V, 459, la note sur ἀπὸ ἑο. Ameis écrit ἐκέλευσε ἑο. Mais cette leçon est inadmissible, à moins qu'on n'admette le barbarisme de Bekker, *Feo*. La finale de ἐκέλευσε ne serait pas moins longue que celle de ἐκέλευσεν, devant σῖεο, et c'est σ*Feo* que supposent ces paroles d'Ameis: *eo ist stets digammiert*. Voyez la note que

j'ai citée de lui à propos de ἀπὸ ἑο, V, 459.

220-221. Ἐκ... ληθάνει a le sens actif: *oblivisci facit*, fait oublier. On a vu ἐκλέλαθον pris activement, *Iliade*, II, 600; et ἐκληθάνω n'est, comme ἐκλανθάνω, qu'une forme allongée de ἐκλήθω.

221. Ἐνιπλησθῆναι, *vulgo* ἐνιπλήσασθαι. Je rétablis, comme l'a fait Ameis, la leçon d'Aristarque. Athénée, qui cite le vers, écrit ἐνιπλησθῆναι. Le sens, de toute façon, est absolument le même.

222. Ὑμεῖς δ(ε) correspond à ἐμὲ μὲν du vers 215. — Ὀτρύνεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif: *festinate*, hâtez-vous. Zénodote remplaçait l'expression homérique par la forme vulgaire; mais Aristarque (*Scholies* P) rejette bien loin cette correction: (ἡ διπλῇ περιεστιγμένη.) ὅτι ἀπαρέμψατον ἀντὶ προστακτικοῦ, ὅπερ ἄγνοων Ζηνόδοτος γράφει ὀτρύνεσθε.

223. Τὸν δύστηνον, *illum infanctum*, le plus infortuné des hommes. Car τὸν est emphatique, et rappelle tout ce qu'Ulysse a dit, vers 211-214. C'est ici un des exemples les plus caractéristiques du rôle important que joue, chez Homère, le prétendu article. La traduction *infanctum*, sans *illum*, ne donne pas même la moitié de l'idée exprimée par Ulysse.

224. Παθόντα· ἰδόντα. Remarquez la place respective des deux participes, et

κτῆσιν ἐμήν, δμῶάς τε καὶ ὑπερεφές μέγα δῶμα. 225

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον, ἡδὲ κέλευον  
πεμπέμεναι τὸν ξεῖνον, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πτόν θ' ὅσον ἤθελε θυμός,  
οἱ μὲν κακχείοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος.

Αὐτὰρ ὁ ἐν μεγάρῳ ὑπελείπετο δῖος Ὀδυσσεύς· 230

πὰρ δέ οἱ Ἀρήτη τε καὶ Ἀλκίνοος θεοειδῆς  
ἦσθην· ἀμφίπολοι δ' ἀπεχόσμεον ἔντεα δαιτός.

leur consonnance. Ameis : « ἰδόντα und « παθόντα bilden hier durch ihre Stellung « einen wirkungsvollen Gleichklang. »— Il paraît que quelques anciens mettaient un point après le vers 223, et une virgule seulement après παθόντα. Cette ponctuation faisait grand tort au poète. Nicanor (*Scholies B et P*) : βέλτιον τοῖς ἄνω συν-ἀπτειν τὸ πολλὰ παθόντα, ἀφ' ἐτέρας δὲ ἀρχῆς προφέρεσθαι τὸ ἰδόντα με. — Καὶ λίποι αἰών, *vel relinquat vita*, que même la vie abandonne, c'est-à-dire la mort dût-elle saisir.

225. Κτῆσιν ἐμήν dépend de ἰδόντα. De même δμῶας et δῶμα.

226. Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα.... On a vu ce vers, IV, 673. Ici je mets une virgule après ἐπήνεον, parce que κέλευον n'est plus la fin d'une phrase. Quelques anciens y mettaient même un point, et Nicanor (*Scholies P*) laisse le choix de la ponctuation : οἱ μὲν ἔστιξαν ἐπὶ τὸ ἐπήνεον, οἱ δὲ συνῆψαν ἡδὲ κέλευον πεμπέμεναι. Avec le point, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν ne se rapporte plus qu'à κέλευον seul. Il vaut mieux, je crois, que l'explication rende compte des deux verbes ; et c'est à ἐπήνεον qu'elle se rattache, ce semble, encore plus qu'à κέλευον. Dans l'ordre logique des idées, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν devrait suivre immédiatement ἐπήνεον. Mais le poète a été entraîné, par le souvenir de son vers IV, 673, à cette légère hystérologie.

228. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 184 et la note sur ce vers.

229. Οἱ μὲν.... Voyez le vers I, 424 et la note sur ce vers. — Οἱ μὲν (les uns) désigne tous les convives sans exception, même les fils du roi, puisqu'il ne reste avec Ulysse qu'Alcinoüs et Arcté. Les fils du roi sont allés se coucher dans les pa-

villons de la cour du palais. Au moins Homère le donne-t-il à entendre ; car, en disant οἰκόνδε aussi bien pour eux que pour les Phéaciens qui rentrent en ville, il dit évidemment que leurs logis ne sont point dans le palais même. On se rappelle le pavillon de Télémaque, I, 425-426.

230. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par δῖος Ὀδυσσεύς.

232. Ἀπεχόσμεον ἔντεα δαιτός, *aufserbant arma convivii*, faisaient disparaître les armes du festin : enlevèrent tous les ustensiles qui avaient servi au festin. Apollonius rend ἀπεχόσμεον par ἀπετίθεντο, συνέστειλαν. Didyme (*Scholies V*) dit que ἔντεα δαιτός doit être pris dans le sens le plus général : τὰ ὅπλα τῆς εὐωχίας, οἷον τραπέζας καὶ τὰ τοιαῦτα. Plusieurs scholies restreignent le sens à la vaisselle ; mais on enlevait aussi les tables. Il s'agit donc, dans ἔντεα δαιτός, de tout le mobilier à l'usage des convives. C'est ainsi que *les armes de Cérès*, chez Virgile, désignent les ustensiles pour faire le pain, *Énéide*, I, 177. — L'enlèvement de la vaisselle et des tables ne se faisait d'ordinaire qu'après le départ de tous les convives. Or la salle n'est point vide encore. Voilà ce que fait observer la note d'athétèse donnée par les *Scholies* au vers 174 : ἀθετεῖται τὸ ἔπος ὡς ἀσύμφωνον τῇ τοῦ Ὀμήρου συνηθείᾳ. οὐ γὰρ ποιεῖ τὰς τραπέζας ἀφαιρουμένας παρόντων τῶν δαιτυμόνων, ἀλλὰ μετὰ τὴν ἀπαλλαγὴν. Cette note s'applique très-bien au vers 232 ; et c'est même le seul vers auquel on puisse l'appliquer. — Dugas Montbel approuve l'athétèse. Mais il suffit de remarquer que le roi, la reine et leur hôte ne sont pas proprement dans la salle ; qu'ils sont près du foyer, et que les serviteurs, pour faire leur service, n'ont nul besoin qu'ils aient quitté la place. Le

Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·  
 ἔγνω γὰρ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἶματ' ἰδοῦσα  
 καλὰ, τά ῥ' αὐτὴ τεῦξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν· 235  
 καί μιν ρωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ξεῖνε, τὸ μὲν σε πρῶτον ἐγὼν εἰρήσομαι αὐτῇ·  
 Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Τίς τοι τάδε εἶματ' ἔδωκεν;  
 Οὐ δὴ φῆς ἐπὶ πόντον ἀλώμενος ἐνθάδ' ἰκέσθαι;

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς· 240  
 Ἀργαλέον, βασιλεια, διηνεκέως ἀγορεῦσαι  
 κήδε', ἐπεὶ μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες·  
 τοῦτο δέ τοι ἐρέω, ὃ μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλᾶς.  
 Ὠκυγίη τις νῆσος ἀπόπροθεν εἰν ἀλὶ κεῖται,

critique voit aussi, dans la manière dont les choses sont exprimées, une preuve d'interpolation. L'exemple XIX, 61-62, où il y a, non point ἀπεχόσμεον, mais ἀπὸ ... ἤριον, non point ἔντεα δαιτός, mais τραπέζας καὶ δέπα démontre, selon lui, que le vers 232 n'est point d'Homère. Cet argument est mauvais; car le poète, quelque souvent qu'il se répète lui-même, n'est pas absolument tenu de se répéter toujours. Quant aux scrupules de Dugas Montbel sur l'emploi de ἀπεχόσμεον et de ἔντεα δαιτός, ils n'ont aucun fondement. Le mot ἀπεχόσμεον est un terme très-bien fait; et, puisque ἔντεα et δέπα sont absolument synonymes, il n'est pas plus extraordinaire de dire ἔντεα δαιτός que νηὶς δέπα. On a vu que Didyme et Apollonius ne font aucunes réserves grammaticales.

231. Ἐγὼν... ἰδοῦσα, elle connut ayant vu, c'est-à-dire elle avait reconnu à leur couleur et à leur forme. — Εἶματ' ἰδοῦσα. Cet exemple montre que si, dans certains cas, Homère prononçait encore le digamma, il y en a d'autres où certainement il le supprimait. Le vers est impossible avec ἴδοῦσα. Il est vrai que Payne Knight supprime le vers; mais Bekker lui-même le laisse dans le texte. Le digamiste par excellence écrit, comme tout le monde, εἶματ' ἰδοῦσα.

235. Τεῦξε. Les chicanes faites contre la propriété de ce terme par Payne Knight et Dugas Montbel sont des chicanes, et rien de plus. C'est le verbe ὑφαίνω, quoi qu'ils

en disent, qui serait ici le terme impropre, ou du moins une expression insuffisante. Un habit n'est pas une simple pièce d'étoffe. Il a une façon. C'est parce que la reine a travaillé à la façon des habits de ses fils, qu'elle reconnaît si bien ces habits.

236. Καί μιν.... Ce vers n'est point inutile. Dugas Montbel dit, d'après Payne Knight, qu'il fait double emploi avec le vers 233. Mais il n'y a nullement répétition à dire : « Arété prit la parole; et, pour telle et telle raison, c'est à Ulysse qu'elle s'adressa. » Payne Knight retranche le vers 236 comme les deux précédents. Ni l'une ni l'autre athétèse n'offre un caractère sérieux de légitimité.

237. Τὸ... πρῶτον, avant tout, c'est-à-dire pour mes premières questions.

238. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Voyez la note du vers I, 170.

239. Οὐ δὴ φῆς, ne disais-tu donc pas? Arété interprète ce qu'Ulysse a dit plus haut, vers 152. — Le mot φῆς est pour ἐφῆς. Hérodiens (*Scholies* P et Q) : ὅτε ἀνευ τοῦ ι (γράφεται), παρατατικός ἐστὶν Ἰακῶς ἐκ τοῦ ἐφῆς γεγονώς, καὶ περισπᾷται. L'ancienne variante φῆς, avec l'iota souscrit, est au présent, et non plus à l'imparfait; mais le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même.

241. Ἀργαλέον, βασιλεια,... Virgile, *Énéide*, II, 3, s'est inspiré de ce mouvement (*infundum, regina*, etc.); mais sa phrase n'a que cela de commun avec celle d'Homère. — Ἀργαλέον, sous-entendu



ἔνθα μὲν Ἄτλαντος θυγάτηρ, δολόεσσα Καλυψώ, 245  
 ναίει ἑυπλόκαμος, δεινὴ θεός· οὐδέ τις αὐτῇ  
 μίσγεται, οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.  
 Ἄλλ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐφέστιον ἤγαγε δαίμων  
 οἶον, ἐπεὶ μοι νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ  
 Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ. 250  
 Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·  
 αὐτὰρ ἐγὼ τρόπιν ἀγκὰς ἑλὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,  
 ἐννῆμαρ φερόμην· δεκάτῃ δέ με νυχτὶ μελαίνῃ  
 νῆσον ἐς Ὠκυγίην πέλασαν θεοὶ, ἔνθα Καλυψώ  
 ναίει ἑυπλόκαμος, δεινὴ θεός· ἥ με λαβοῦσα 255

ἔστί : il est difficile, c'est-à-dire je ne viendrais point à bout.

245. Ἐνθα, *ubi*, où. — Δολόεσσα, surtout dans la bouche d'Ulysse, n'a point un sens infamant. Il ne s'agit que des adroits stratagèmes de la déesse. La ruse, chez Homère, est une vertu plutôt qu'un vice. Voyez, *Iliade*, VI, 153, la note sur κέρδιστος. Ameis : « Listige Klugheit ist » bei Homer kein unbedingt Tadel. » *Scholies T* : καὶ μὴν οὐκ ἦν φαρμακίς, ἀλλ' ὅτι αὐτὸν ἤγεν ἐξαπατῶσα καὶ ἀφ' ἧρει τὸν νόστον.

246-247. Αὐτῇ μίσγεται, se mêle à elle, c'est-à-dire la visite. On a vu ἀνδράσι μίσγεται, VI, 288, pour désigner simplement une jeune fille marchant dans la rue en compagnie d'un homme.

247. Οὔτε θεῶν.... Le vers se termine par quatre spondées.

248. Τὸν δύστηνον. Voyez plus haut la note du vers 223. — Ἐφέστιον, au foyer, c'est à-dire dans la demeure de Calypso. Elle fera d'Ulysse son hôte. Didyme (*Scholies V*) : ἐπὶ τὴν οἰκίαν αὐτῆς ἐπιξενωθυσόμενον.

249-251. Οἶον, ἐπεὶ.... Voyez les vers V, 131-133.

250. Ἐλσας, de εἰλω. Ancienne variante, ἐλάσας.

251-258. Ἐνθ' ἄλλοι.... Aristarque avait obélisé ces huit vers. Les obels sont conservés dans le manuscrit d'où l'on a tiré les *Scholies M*. Les *Scholies H* et *P* donnent la note d'Aristonicus, à propos du mot ἀπέφθιθεν : ὡς κόσμηθεν (pour ἐκοσμήθησαν). ἀθετοῦνται δὲ στίχοι γ'. ὕστερον

γὰρ ταῦτα λέγεται. εἰ δὲ προεῖρητο, οὐκ ἂν ἐπαλλλόγει. Le passage auquel renvoie Aristonicus est à la fin du chant XII, vers 447-453. Il n'est pas identique à celui-ci, à peine lui est-il analogue. La note d'athétèse est sans nul doute incomplète ; car la prétendue répétition ne prouve rien du tout. On accusait probablement Ulysse de se faire trop valoir, et de dire des choses inutiles. Mais cette prolixité même a sa raison, et milite en faveur des huit vers. *Scholies T* : τὰ γὰρ οὕτως ἐνδείκνυται ὅτι πάντων τῶν πραγμάτων προτέθεικε τὸν νόστον, ἵνα μᾶλλον ὑπακούσῃ Ἀλκίνοος. Voyez aussi, dans la note sur μένον ἔμπεδον, vers 259, une preuve directe de l'authenticité des vers 251-258.

251. Ἐνθ(α), alors, c'est-à-dire lorsque Jupiter eut brisé le navire. — Ἀπέφθιθεν. Ancienne variante, ἀπέφθιθον, leçon qui suppose une forme φθίθω. *Grand Étymologique* Miller : ἀπέφθιθον· ἀπέφθιθον ἐσθλοὶ ἑταῖροι· ἀπὸ τοῦ φθίθω.

252. Τρόπιν ne peut pas signifier ici la quille entière. Il s'agit de la pièce de bois sur laquelle on construit la quille, c'est-à-dire de la poutre de fond. Didyme (*Scholies P, Q* et *V*) : τὸ κατώτατον μέρος τῆς νηὸς, περὶ ὃ σχίζεται τὸ κῦμα.

253. Δέ με. Ancienne variante, ὃ' ἐν. La vulgate est bien préférable, car avec elle il n'y a rien à sous-entendre.

255. Ἢ, *illa*, elle. Il n'y a un accent dans le texte qu'à cause de με. Nicanor (*Scholies P*) : τὸ ἥ με λαβοῦσα βέλτιον ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγιγνώσκειν, αὕτη μ' ἐλοῦσα. Si, comme font presque

ἐνδουκέως ἐφίλει τε καὶ ἔτρεφεν, ἡδὲ ἔφασκεν  
 θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήρων ἥματα πάντα·  
 ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθεν.  
 Ἐνθα μὲν ἐπτάετες μένον ἔμπεδον· εἴματα δ' αἰεὶ  
 δάκρυσι δέυεσκον, τὰ μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.  
 Ἀλλ' ὅτε ὃν ὄγδοόν μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ᾗλθεν,  
 καὶ τότε ὃν μ' ἐκέλευσεν ἐποτρύνουσα νέεσθαι,  
 Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης ᾗ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῆς.

260

tous les éditeurs, on ne met qu'une virgule après θεός, ᾗ a l'accent par lui-même, et c'est le conjonctif. Le sens est identique dans les deux cas. Le mouvement seul diffère. — Λαβούσα équivalent à ὑποδεξαμένη : ayant recueilli.

257. Ἀγήρων, vulgo ἀγήρων. Aristophane de Byzance et Aristarque écrivaient ἀγήρων.

258. Οὔποτε... ἔπειθεν. La signification qui se présente naturellement tout d'abord, c'est qu'Ulysse ne veut point accepter les conditions mises par Calypso à l'immortalité qu'elle lui promet, et qu'il préfère à cette immortalité sa famille et sa patrie. Cependant nous voyons, par les débats des enstatiques et des lytiques sur ce passage, que les anciens entendaient tout autrement la chose. C'est Jupiter seul, disaient-ils, qui peut conférer à un mortel le privilège de ne point mourir; d'où les lytiques inféraient qu'Ulysse ne se laisse point séduire, parce qu'il sait que la déesse ment, ou du moins qu'elle se fait illusion à elle-même sur son pouvoir propre ou sur son crédit auprès du dieu tout-puissant. Porphyre *Scholies* P, Q et T : καὶ διὰ τι μὴ μεθύουσα : εἰνε διὰ το, οὔποτε ἔπειθε. ὅτι οὐδὲν οὐδὲν τὸ μὴ τέλει γενεῖν ἀθάνατος, ἀλλὰ τὸ μὴ πιστεῖσαι αὐτῇ τοιαῦτα λεγούσῃ. ἡ μὲν γὰρ ἔφασκε ποιήσειν, ὁ δὲ οὐκ ἐπίστευεν. ἀλλ' οὐχὶ πιστευὼν παρτεῖτο. ἔδει γὰρ ὡς σφόδρὸς ὅτι ἀθανασία, οὐχ αἱ τοιαῦται δαίμονες χαρίζοντο· ἀνδρῶν τοῦ Διὸς ἀνδρῶν εἶναι καὶ τῶν ἔργων ἀπερὶ αὐτὴν ἀπαρῶν ἀπείκειν. Remarquez que Jupiter lui-même, malgré tout son désir, ne prévalait pas toujours contre la loi qui nous condamne tous à la mort. On se souvient de son impuissance à propos de Sarpedon. *Iliade*, XVI, 433-434. — Οὔποτε. Ancienne variante, οὔτε τε.

259. Ἐνθα, là, c'est-à-dire dans la demeure de Calypso. — Μένον ἔμπεδον, je résistais sans fléchir, c'est-à-dire je repoussais toutes les offres de la déesse. Si l'on admet l'athétèse des vers 254-258, Ulysse dit simplement qu'il est resté sans bouger; et les deux mots grecs se prêtent en effet à cette interprétation. Mais, si l'expression μένον ἔμπεδον n'a qu'un sens matériel, rien n'amène plus l'idée de la désolation d'Ulysse; elle vient là sans qu'on l'attende. Quoi de plus naturel, au contraire, que de voir le héros, soumis chaque jour à une torture morale, se soulager en versant des larmes?

261. Ὀγδοόν est dissyllabe par synizèse. Bekker et d'autres écrivent ὄγδοόν. Alors c'est la syllabe ὄγ qui se fond avec la première de ce mot. Bothe laisse ὄγδοον, mais en le changeant de place : Ἀλλ' ὅτε ὄγ μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ὄγδοον ᾗλθεν. Il renvoie à sa note sur le vers XI, 115 de l'*Iliade*; mais cette note ne prouve nullement que sa correction ait la moindre utilité. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser la vulgate. Ameis et La Roche l'ont retablie comme nous.

262. Νέεσθαι, *prohisci*, de partir.

263. Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης.... Nicomachus dit *Scholies* P, Q et T) qu'il ne faut pas de virgule après ἀγγελίης, afin qu'on voie bien l'ignorance d'Ulysse à l'égard des motifs de la conduite de Calypso : εἰσπραξιαῶς λέγει. οἷο ὅτι ἐν ἀπηνυστέον τὸν στίχον. οὐδὲ γὰρ ἔδει εἰ ὁ Ζεὺς ἐπέμψεν τὸν Ἑρμῆν. On se rappelle en effet que Calypso, V, 160-161, a parlé comme si la pitié seule la faisait agir. Ulysse se doute qu'elle mentait; il soupçonne la vérité; mais toute affirmation lui est impossible. — Ἡ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῇ; équivalent à ᾗ καὶ ὅτι νόος.... : on bien parce que si

Πέμπε δ' ἐπὶ σχεδίας πολυδέσμου· πολλὰ δ' ἔδωκεν,  
 σῖτον καὶ μέθυ ἠδύ· καὶ ἄμβροτα εἶματα ἔσσεν· 265  
 οὔρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιαρὸν τε.  
 Ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέον ἤματα ποντοπορεύων·  
 ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα  
 γαίης ὑμετέρης· γήθησε δέ μοι φίλον ἦτορ 270  
 δυσμόρῳ· ἥ γὰρ ἔμελλον ἔτι ξυνέσθαι ὀϊζυῖ  
 πολλῇ, τὴν μοι ἐπῶρσε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·  
 ὅς μοι ἐφορμήσας ἀνέμους κατέδρησε κέλευθον,  
 ὥρινεν δὲ θάλασσαν ἀθέσφατον· οὐδέ τι κῦμα  
 εἶα ἐπὶ σχεδίας ἀδινὰ στενάχοντα φέρεσθαι.  
 Τὴν μὲν ἔπειτα θύελλα διεσκέδασ'· αὐτὰρ ἔγωγε 275  
 νηχόμενος τόδε λαῖτμα διέτμαγον, ὄφρα με γαίῃ  
 ὑμετέρῃ ἐπέλασσε φέρων ἀνεμός τε καὶ ὕδωρ.  
 Ἐνθα κέ μ' ἐκβαίνοντα βιήσατο κῦμ' ἐπὶ χέρσου,

pensée avait changé; ou bien parce qu'elle avait changé de sentiment. Homère se borne à juxtaposer le motif; c'est à nous de rétablir le sens causal.

264. Πολλά, selon quelques anciens, était adverbe, et il n'y avait point de virgule après ἔδωκεν. Nicanor (*Scholies P*) rejette cette interprétation comme fausse; car il dit que la virgule est indispensable: βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἔδωκε, τὴν λύσιν τῶν ἐξῆς. La virgule fait entendre: et elle (me) donna beaucoup de choses, savoir. — Ἐδωκεν, sous-entendu μοι.

266. Οὔρον δὲ.... Voyez le vers V, 268 et la note sur ce vers.

267-268. Ἑπτὰ δὲ.... Voyez les vers V, 278-279 et la note sur le second de ces deux vers.

268. Ὀκτωκαιδεκάτῃ, sous-entendu ἡμέρῃ. Remarquez ce féminin après ἤματα. Quand le substantif n'est pas exprimé, Homère ne sous-entend jamais la forme neutre.

269. Γαίης ὑμετέρης. Ancienne variante, γαίης Φαιήκων, comme au vers V, 280.

270. Δυσμόρῳ n'est point en contradiction avec γήθησε. La joie est l'impression actuelle; l'épithète se rapporte à ce qui va arriver. — Ἐυνέσθαι ὀϊζυῖ, habiter avec le chagrin, c'est-à-dire être en proie à

l'infortune. Bothe: « Metaphora Græcis « valde usitata, quemadmodum et ξυνοί- « κεῖν et similia quædam verba usurpare « solent, cum dicunt ea quæ cuiuspiam evenere, vel quibus utcumque afficitur. » On peut aussi entendre ξυνέσθαι ὀϊζυῖ d'une lutte contre le malheur; mais ce n'est plus qu'un sens dérivé.

272. Κέλευθον, vulgo κέλευθα. Les deux leçons donnent le même sens: iter, c'est-à-dire iter meum, mon voyage. Le passage n'a rien de commun au fond avec ce qu'on a vu au vers V, 383. — Bothe écrit κελεύθου, sous-entendu με. Cette correction est inutile, et d'ailleurs tout arbitraire.

273. Οὐδέ τι, expression adverbiale: neque ullo pacto.

274. Εἶα, sous-entendu με.

276. Τόδε λαῖτμα ne s'explique pas aussi bien ici qu'au vers V, 409. Il faut supposer qu'Ulysse tend le doigt du côté où est la mer, ou que ce gouffre signifie le gouffre d'ici, c'est-à-dire la mer qui baigne votre île. — Διέτμαγον, je fendis: j'ai fendu. C'est bien le terme propre, avec νηχόμενος. La traduction *emensus sum* ne donne que le conséquent. — Ὄφρα, donec, jusqu'à ce que.

277. Ὑμετέρῃ.... On a vu, III, 300, un vers semblable à celui-ci.

πέτρης πρὸς μεγάλησι βαλὼν καὶ ἀτερπέϊ χώρῳ·  
 ἀλλ' ἀναχασσάμενος νῆχον πάλιν, ἕως ἐπῆλθον 280  
 ἐς ποταμὸν, τῇ δὴ μοι εἰσατο χῶρος ἄριστος,  
 λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο.  
 Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων· ἐπὶ δ' ἀμβροσίῃ νύξ  
 ἤλυθ'· ἐγὼ δ' ἀπάνευθε Διπετέος ποταμοῖο  
 ἐκβάς, ἐν θάμνοισι κατέδραθον, ἀμφὶ δὲ φύλλα 285  
 ἡφυσάμην· ὕπνον δὲ θεὸς κατ' ἀπείρονα χεῦεν.  
 Ἐνθα μὲν ἐν φύλλοισι, ρίλον τετιημένος ἦτορ,  
 εὖδον παννύχιος καὶ ἐπ' ἡῷ καὶ μέσον ἡμαρ·  
 δειλετό τ' ἡέλιος, καὶ με γλυκὺς ὕπνος ἀνῆκεν.  
 Ἀμφιπόλους δ' ἐπὶ θινὶ τεῆς ἐνόησα θυγατρὸς 290  
 παιζούσας, ἐν δ' αὐτῇ ἔην εἰκυῖα θεῆσιν.  
 Τὴν ἰκέτευσ'· ἡ δ' οὔτι νοήματος ἡμέροτεν ἐσθλοῦ,

279. Βαλὼν, sous-entendu με : m'ayant jeté. — Ἀτερπεῖ, désagréable, c'est-à-dire insupportable. Voyez la description faite par Ulysse lui-même, V, 410-416. Il est inutile de supposer, comme faisaient quelques anciens, que ἀτερπεῖ est une métathèse pour ἀτρεπέι, sans issue. On doit se rappeler que les expressions négatives, en grec comme en latin, surtout chez Homère, ont un sens extrêmement énergique, et qu'elles disent infiniment plus qu'elles ne semblent dire.

280. Ἐως ἐπῆλθον. Voyez le vers IV, 90, et la note sur ἕως ὁ, *Iliade*, I, 492.

281-282. Ἐς ποταμὸν, ... Voyez les vers V, 412-413 et les notes sur ces deux vers.

283. Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων, et je tombai reprenant courage, c'est-à-dire et je tombai, puis repris courage. Voyez les vers V, 456-459. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ἐμαυτὸν ἐπαγεῖρων καὶ τὴν ψυχὴν συλλέγων καὶ ἐμαυτὸν ἀνακτώμενος. — Quelques-uns entendaient θυμηγερέων dans le sens de λειποψυχῶν, sans doute à cause de ὀλιγηπελέων, vers V, 457. Mais la composition du mot est incompatible avec cette interprétation; et, si Ulysse reste étendu sans connaissance, on ne voit pas comment il peut quitter les bords du fleuve et aller se coucher sous bois.

284. Διπετέος ποταμοῖο. Voyez, IV, 477, la note sur cette expression.

285. Ἐκβάς, comme ἐκ.... λιασθείς, V, 462. — Nicanor dit (*Scholies* H et P) qu'il faut une virgule après ἐκβάς, et je la mets pour plus de clarté, malgré l'exemple de tous les éditeurs modernes : βαρὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἐκβάς.

289. Δείλετο, était à son déclin. La vulgate δύσετο est absurde, à moins qu'on ne donne arbitrairement à ce mot le sens de δείλετο même. C'est ce que font tous les éditeurs qui l'ont conservée, bien que partout, chez Homère, δύσετο soit au propre, et signifie la descente sous l'horizon. Voyez la note du vers VI, 321. Bothe et Ameis écrivent δείλετο. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος γράφει δείλετο, ὃ ἐστὶν εἰς δειλὴν ἐκλίνετο· πρὸ δυσμῶν γάρ, φησὶ, συνέτυχε τῇ Ναυσικάᾳ ὁ Ὀδυσσεύς. Eustathe : Ἀρίσταρχος οὐ γράφει δύσετο, ἀλλὰ δείλετο, ὃ ἐστὶν εἰς οὐσὶν ἀπέκλινε. *Etymologicum magnum* : ἐχρῆν δείλετο, εἰς δειλὴν ἐτράπη· ἡμέρη γὰρ ἦν ἔτι. — La Roche croit que δείλετο n'est qu'une conjecture d'Aristarque, et voilà pourquoi il garde δύσετο. Bothe est bien plus dans le vrai quand il dit qu'Aristarque a trouvé sa leçon ailleurs que dans son esprit : *non excogitatam quidem ab illo, opinor, sed repertam in codicibus*.

291. Παιζούσας. Voyez le vers VI, 400.

292. Τὴν ἰκέτευσ(α), je me suis fait son

ὥς οὐκ ἂν ἔλποιο νεώτερον ἀντιάσαντα  
 ἐρξέμεν· αἰεὶ γάρ τε νεώτεροι ἀφραδέουσιν.  
 Ἦ μοι σῖτον ἔδωκεν ἄλις ἡδ' αἶθοπα οἶνον,  
 καὶ λοῦσ' ἐν ποταμῷ, καὶ μοι τάδε εἶματ' ἔδωκεν.  
 Ταῦτά τοι, ἀχνύμενός περ, ἀληθείην κατέλεξα.

295

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·  
 Ξεῖν', ἥτοι μὲν τοῦτό γ' ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν  
 παῖς ἐμῇ, οὔνεκά σ' οὔτι μετ' ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν  
 ἦγεν ἐς ἡμέτερον· σὺ δ' ἄρα πρώτην ἰκέτευσας.

300

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·  
 Ἦρως, μή μοι τοῦνεκ' ἀμύμονα νείκεε κούρην·

suppliant. — Ἦμδρωτεν, comme ἡμαρτε : manqua. Voyez la note du vers V, 287.

293. Ὡς équivalent à οἶον : *qualiter*, d'une telle façon que. — Οὐκ ἂν ἔλποιο est dit en général, et non par rapport à Alcinoüs. C'est comme s'il y avait οὐκ ἂν τις ἔλποιο : on n'espérerait pas; on ne s'attendrait pas. — Ἄν, suivant les digamnistes, est long, parce que l'on disait *Ἰέλποιο*. — Νεώτερον ἀντιάσαντα. Ulysse se sert du masculin, parce qu'il parle de la jeunesse en général, et non pas des jeunes filles seulement.

294. Ἐρξέμεν· αἰεὶ.... Payne Knight supprime ce vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. La raison donnée par celui-ci, c'est qu'au vers de l'*Iliade* III, 408, Aristarque avait condamné une pensée du même genre que la réflexion αἰεὶ γάρ τε.... Mais les circonstances ne sont pas les mêmes, et Aristarque ne niait point la vérité de la maxime : il n'en blâmait que l'application. D'ailleurs l'athétèse à laquelle se réfère Dugas Montbel n'est point fondée. Voyez la note des vers III, 408-410 de l'*Iliade*. — Ἐρξέμεν. Ancienne variante, ῥεξέμεν.

295. Ἦ μοι. Le mot ἦ n'a l'accent qu'à cause de l'enclitique μοι. C'est un démonstratif (*illa*), et non un conjonctif.

296. Λοῦσ(ε), elle fit baigner. Voyez les vers VI, 204-216. Ici il n'y a pas moyen de prendre le verbe dans son sens littéral, puisque Nausicaa n'a fait que donner un ordre. Mais cet exemple ne prouve rien contre les passages d'Homère où λούω signifie réellement laver, baigner, quelque

indécence que des Alexandrins délicats aient signalée dans ces passages. Voyez la note du vers VI, 215.

297. Ἀληθείην, apposition à ταῦτα : comme vérité; en conformité parfaite avec la vérité.

299. Τοῦτο, en ceci : en ce que je vais dire. — Ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν, n'a pas vu ce qui était bienséant, c'est-à-dire a manqué à son devoir.

300. Οὔνεκα, *quia*, à savoir que. — Les anciens admiraient la générosité du caractère d'Alcinoüs. Non-seulement le roi ne trouve pas mauvais que sa fille ait fait du bien à un infortuné, mais la seule pensée qui lui vient, c'est qu'elle aurait pu et dû lui en faire davantage. *Scholies T* : τέλεον καὶ μεγαλοπρεπὲς τὸ ἥθος τοῦ Ἀλκινόου τοσοῦτον ἀπέσχε τοῦ μέμψασθαι μικροψύχως τὴν θυγατέρα ἐν τῇ δόσει τῶν ἱματίων, ὥς μᾶλλον αἰτιᾶσθαι ὥς ἐξέλιπεν εὐεργετοῦσα.

301. Ἐς ἡμέτερον, sous-entendu δῶμα : dans notre maison. — Δ(έ) est explicatif, et il équivalent à γάρ ou à ἐπεὶ : en effet; puisque. — Πρώτην ἰκέτευσας. On se rappelle qu'Ulysse a dit, VI, 175-176 : σὲ.... ἐς πρώτην ἰκόμην. A titre de première suppliée, Nausicaa devait, selon Alcinoüs, donner tout ce qu'elle pouvait au suppliant.

303. Μοι est explétif comme dans notre phrase, *prends-moi le bon parti*. On ne peut pas entendre, à cause de μοι; car Ulysse va dire incontinent, τοῦνεκ(α) : pour cela; pour sa conduite envers moi. — Νείκεε. Ancienne variante, νείκεο.

ἣ μὲν γὰρ μ' ἐκέλευε σὺν ἀμειψέλαισιν ἔπεσθαι·  
 αὐτ' ἐγὼ οὐκ ἔθελον δείσας πεισινόμενός τε,  
 μή πως καὶ σοὶ θυμὸς ἐπακύνετο ἰδόντι·  
 οὐστ' ἔτι γὰρ τ' εἰμὲν ἐπὶ γῆσιν φῦλ' ἀνθρώπων.

305

Τὸν δ' εἰπὶ Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·  
 Ξεῖν', οὗ μοι τοιοῦτον ἐνὶ στήθεσσι φῦλον κτῆρ  
 μαψιδίως κεχολῶσθαι· ἀμείνω δ' αἶσιμα πάντα.  
 Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπόλλων,

310

304-305. Ἡ μὲν γὰρ μ' ἐκέλευε.... Ulysse ne dit pas la vérité, puisqu'au contraire Nausicaa lui a recommandé de ne pas entrer en ville avec elle. Elle a même très-longuement déduit les motifs de cette recommandation. Voyez les vers VI, 261-296. Mais on peut dire qu'ici le mensonge d'Ulysse est une bonne action, puisqu'il calme la colère d'Alcinoüs contre une fille qui n'a commis aucun crime, bien au contraire, sinon aux yeux d'un observateur trop rigide des lois de l'hospitalité. *Scholies E, P et Q* : ψεύδεται μὲν, ἀλλ' ἀναγκαίως ὑπὲρ τοῦ μὴ βλάψαι τινά. ἰδὼν δὲ τὴν γνώμην τοῦ βασιλέως ἐπὶ τὸ φιλενθρωπότερον βέκουσιν ἀμρότερα πράττει. τὴν μὲν γὰρ πρόνοιαν τῆς παρθένου ἐξιδιοποιεῖται, τὴν δὲ φιλενθρωπίαν ἐκείνης οὐκ ἀφαιρεῖται. *Scholies P et T* : θαυμάσιος δὲ καὶ ἐκ τούτων τῷ ἀμαρτήματι συμπεριέλαβεν. Cette dernière réflexion est probablement un débris de la note d'Aristarque sur ce passage.

307. Φῦλ' ἀνθρώπων, après la première personne εἰμὲν, signifie : nous qui appartenons à l'humaine espèce; nous autres de la gent mortelle.

309. Φῦλον κτῆρ, sous-entendu ἐστί. Ancienne variante, νόημα.

310. Μαψιδίως κεχολῶσθαι est le commentaire de τοιοῦτον. C'est comme s'il y avait, ὥστε κεχολῶσθαι μαψιδίως. — Ἀμείνω δ' αἶσιμα πάντα, sous-entendu ἐστί : *potiora autem sunt honesta omnia*, mais il n'y a rien avant un devoir quelconque. Nous disons nous-mêmes, sans verbe, *le devoir avant tout*. — Les modernes ont expliqué de plusieurs manières différentes la maxime d'Alcinoüs. Mais les anciens la prennent dans un sens tout à fait général; et les vers 299-300 prouvent qu'ils ont

raison, car Alcinoüs a dit là ἐναίσιμον, comme il dit ici αἶσιμα.

311-316. Αἶ γάρ, Ζεῦ.... Dugas Montbel dit qu'Aristarque avait supprimé ces six vers. C'est une erreur. Aristarque doutait de leur authenticité; mais il n'affirmait pas qu'ils ne fussent point d'Homère. Il les condamnait pour son compte; il les obélissait, et les déclarait bons à ôter, fussent-ils même authentiques. Mais il les avait laissés dans son texte. Didyme (*Scholies P*) : τοῦς ἐξ Ἀρίσταρχος διστάζει Ὅμηρον εἶναι. εἰ δὲ καὶ Ὀμηρικοί, εἰχότως αὐτοῦς περιαιρεθῆναι φησι. πῶς γὰρ ἀγνοῶν τὸν ἄνδρα μνηστεύεται αὐτῷ τὴν θυγατέρα καὶ οὐ προτρεπόμενος, ἀλλὰ λικαρῶν; — Le mot περιαιρεθῆναι fait allusion aux enstatiques, qui biffaient les six vers. Cette fois-ci Aristarque leur donnait raison. Les lytiques alléguaient pourtant, contre la sentence de condamnation, des arguments à peu près péremptoirs. Plus d'un héros antique est devenu gendre de roi dans des conditions analogues à celles où se trouve présentement Ulysse. Après les soins qu'a pris Minerve, VI, 229-235, pour embellir son favori, on devrait peu s'étonner, ce semble, qu'Ulysse eût le même succès qu'un Bellérophon, un Tydée, un Polynice. Porphyre (*Scholies T*) : ἀτοπος, φασιν, ἡ εὐχή· μὴ γὰρ ἐπιστάμενος ὅστις ἐστί μηδὲ πειραθεὶς, εὐχεται σύμβιον αὐτὸν λαβεῖν καὶ γαμβρὸν ποιήσασθαι. Le même (*Scholies P, Q et T*) : ἐκεῖνο δὲ ῥητέον, ὅτι παλαιῶν ἔθος τὸ προκρίνειν τοὺς ἀρίστους τῶν ξένων, καὶ δι' ἀρετὴν αὐτοῖς ἐκδιδόναι τὰς θυγατέρας, ὡς καὶ ἐπὶ Βελλεροφόντου, Τυδέως, Πολυνείκους. οὐ γὰρ εἰς τὸν πλοῦτον ἀφείρων οἱ παλαιοί, ἀλλ' εἰς τὴν ἀρετὴν τὴν ἀπὸ τῆς ὀψείας· βασιλῆ!

τοῖος ἐὼν οἶός ἐσσι, τά τε φρονέων ἅτ' ἐγὼ περ,  
 παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,  
 αὖθι μένων· οἶκον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην,  
 εἴ κ' ἐθέλων γε μένοις· ἀέκοντα δέ σ' οὔτις ἐρύξει 315  
 Φαιήκων· μὴ τοῦτο φίλον Διὶ πατρὶ γένοιτο.  
 Πομπὴν δ' ἐς τόδ' ἐγὼ τεκμαίρομαι, ὅφρ' εὖ εἰδῇς,  
 αὔριον ἔς· τῆμος δέ σὺ μὲν δεδμημένος ὕπνω  
 λέξεις, οἱ δ' ἐλώωσι γαλήνην, ὅφρ' ἂν ἴκηαι  
 πατρίδα σὴν καὶ δῶμα, καὶ εἴ πού τοι φίλον ἐστίν, 320  
 εἵπερ καὶ μάλα πολλὸν ἐκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης·

γὰρ ἀνδρὶ ἔοικας (*Odyssée*, XXIV, 253)· γενεῇ δὲ Διὸς μέγαλοιο ἐκ-  
 πτην (IV, 27)· οἱ τε ἀνάκτων παῖ-  
 δες ἔασιν (XIII, 223)· ἐπεὶ οὐ κε  
 κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν (IV, 64). —  
 Quelques-uns disaient que le souhait d'Al-  
 cinoüs n'est qu'une feinte, et que le roi  
 veut simplement s'assurer si son hôte lui a  
 menti en racontant qu'il avait refusé d'être  
 l'époux d'une déesse. Mais le caractère  
 d'Alcinoüs est la franchise même, et cette  
 explication doit être rejetée. Au reste, sauf  
 Payne Knight et Dugas Montbel, il n'y a  
 pas un éditeur moderne qui ait admis l'a-  
 thétèse d'Aristarque. Quant à la suppres-  
 sion de tout le passage jusqu'au vers 333  
 inclusivement, telle que l'a exécutée Payne  
 Knight et approuvée Dugas Montbel, il est  
 inutile de la discuter. On verra plus loin  
 l' inanité de quelques-uns de leurs griefs.

312. Οἶος a ici la première syllabe  
 brève, comme si elle était une finale devant  
 un mot commençant par une voyelle. Payne  
 Knight et Dugas Montbel n'admettent pas  
 cette quantité. Ils ont tort. Voyez, *Iliade*,  
 VI, 130, la note sur υἷός.

313. Ἐχέμεν et καλέεσθαι dépendent  
 de l'idée contenue dans αἶ γάρ (je forme  
 un souhait; ce que je désire, c'est que), et  
 σύ est sous-entendu : puisses-tu posséder;  
 puisses-tu être appelé.

314. Δοίην, sans κε, est un pur souhait,  
 et non pas une promesse. Alcinoüs ne dit  
 pas *je donnerai*, ni même *je donnerais*,  
 mais *je voudrais avoir à donner*.

315. Εἴ κ(ε). Ancienne variante, αἶ κ(ε).

316. Μὴ τοῦτο.... est encore un souhait :  
 nous en préserve Jupiter ! Littéralement :

que cela ne soit pas agréable à Jupiter !  
 Ameis : « Μὴ bis γένοιτο, wie unser voiks-  
 « thümliches : das verhüte Gott ! » L'ex-  
 plication vulgaire, *cela déplairait à Ju-*  
*piter*, ne ressort nullement du vrai sens  
 des mots de la phrase.

317. Ἐς τόδ(ε), à ceci, c'est-à-dire au  
 jour que je vais indiquer.

318. Αὔριον ἔς, comme ἔς αὔριον : au  
 jour de demain. Dans l'écriture continue,  
 ΑΥΡΙΟΝΕΣΤΗΜΟΣ pouvait se ponctuer de  
 deux manières; et quelques-uns lisaient  
 οὔριον· ἔς τῆμος, notre vulgate. — Payne  
 Knight dit que ἔς τῆμος, qu'on ne trouve  
 nulle autre part, montre la main maladroite  
 de l'interpolateur. Cette prétendue expres-  
 sion montre seulement l'irréflexion des co-  
 pistes et des éditeurs. Le ἔς τόδ(ε) du vers  
 317 n'a son commentaire satisfaisant que  
 dans αὔριον ἔς. C'est ce que dit formelle-  
 ment Nicanor (*Scholies* P et T) : βέλτιον  
 δὲ τοῖς ἄνω συνάπτειν. On a vu ἀγορὴν  
 ἔς, III, 437. — Τῆμος, alors, c'est-à-dire  
 quand nous serons à demain.

319. Λέξεις, tu te coucheras : tu n'au-  
 ras qu'à reposer paisiblement sur le na-  
 vire. — Οἱ, eux : les matelots phéaciens.  
 — Ἐλώωσι. Ancienne variante, ἐλάσουσιν,  
 la forme ordinaire du futur. — Γαλήνην,  
 comme διὰ γαλήνην : par une mer sans  
 orages

321. Ἐκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης. Il s'agit  
 du *quelque part* où Ulysse pourrait avoir  
 la fantaisie de se rendre. Alcinoüs, en  
 mentionnant l'Eubée comme le pays loin-  
 tain par excellence, confirme une fois de  
 plus l'opinion d'Aristarque sur l'île des  
 Phéaciens. Ce ne peut être Corcyre.



τήνπερ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι, οἳ μιν ἴδοντο  
λαῶν ἡμετέρων, ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν  
ἦγον, ἐποψόμενον Τιτυὸν, Γαιήϊον υἱόν.

Καὶ μὲν οἱ ἐνθ' ἦλθον, καὶ ἄτερ καμάτοιο τέλεσσαν 325  
ἥματι τῷ αὐτῷ καὶ ἀπήνυσαν οἴκαδ' ὀπίσσω.  
Εἰδήσεις δὲ καὶ αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶν ὅσον ἀρισται  
νῆες ἐμαί, καὶ κοῦροι ἀναρρίπτειν ἄλα πηδῶ.

Ὡς φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·  
εὐχόμενος δ' ἄρα εἶπεν, ἔπος τ' ἔρατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν· 330

Ζεῦ πάτερ, αἶθ' ὅσα εἶπε τελευτήσειεν ἅπαντα  
Ἀλκίνοος· τοῦ μὲν κεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν  
ἄσβεστον κλέος εἶη, ἐγὼ δέ κε πατρίδ' ἰκοίμην.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

322-323. Οἳ μιν ἴδοντο λαῶν ἡμετέρων, ceux de nos gens qui l'ont vue.

323-324. Ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν ἦγον.... On ignore absolument le mythe auquel Alcinoüs fait allusion.

324. Γαιήϊον υἱόν. C'est le seul passage d'Homère où il s'agisse de la Terre personnifiée. Dugas Montbel voit là une preuve d'interpolation. Cette preuve n'aurait de valeur que si le culte de la Terre était d'époque posthomérique. Or il est le plus ancien de tous les cultes; et c'est au hasard seul qu'il faut attribuer l'absence de Γαῖα parmi les nombreuses divinités que cite Homère.

325. Καὶ μὲν, dans le sens de καὶ μὲν : et pourtant; et malgré la distance. — Οἱ, eux : nos Phéaciens. — Ἐνθ(α), là : en Eubée. — Τέλεσσαν, ils atteignirent le but : ils firent le voyage jusqu'en Eubée.

326. Ἡματι τῷ αὐτῷ se rapporte en même temps aux deux trajets, aller et retour. Voilà pourquoi on ne met pas de virgule entre αὐτῷ et ἀπήνυσαν. — Ἀπήνυσαν a exactement le même sens que τέλεσσαν. Mais οἴκαδ' ὀπίσσω indique que le but est en sens inverse, et qu'ils reviennent au point de départ. Il est inutile de rien sous-entendre, ni avec l'un des deux verbes ni avec l'autre. — Au lieu de ἀπήνυσαν, quelques anciens lisaient ἀπήγαγον. Cette leçon suppose νῆα sous-entendu. — Il est inutile, je crois, de faire

observer que, Schérie fût-elle Corcyre, le voyage en Eubée, aller et retour, eût été encore, pour des navires ordinaires, un assez long voyage. Mais les navires des Phéaciens sont des êtres surnaturels, rapides comme le vent, et ne déviant jamais. Il ne leur en coûte pas plus pour aller au bout du monde et en revenir, qu'il n'en coûtait, par exemple, pour faire la traversée d'Aulis à Chalcis et retour, ce fameux voyage maritime du poète Hésiode.

327. Ἀρισται, sous-entendu εἰσί. Le lemme des *Scholies* V donne la leçon ἀριστα, avec κάλλιστα pour glose. Mais il n'est pas aisé de comprendre comment cet adverbe pouvait se construire dans la phrase.

328. Πηδῶ, avec le plat de la rame. D'après l'expression ἀναρρίπτειν ἄλα, il s'agit ici des avirons, et non du gouvernail, bien que πηδῶν soit au fond le même que πηδάλιον. J'ajoute que les navires des Phéaciens n'avaient point de gouvernail, et n'avaient nul besoin d'en avoir, puisqu'ils se dirigeaient d'eux-mêmes droit au but. Didyme (*Scholies* V) : πηδῶ· νῦν οὐ πηδάλιῳ, οὐ γὰρ ἔχουσι πηδάλια, ἀλλὰ κώπαις.

330. Εὐχόμενος.... Anciennes variantes du vers : ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν et εἶπε πρὸς δὲν μεγαλήτορα θυμόν.

331. Αἶθ' ὅσα. Ancienne variante, αἶθ' ὥς.

Κέκλετο δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἀμφιπόλοισιν 335

δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ  
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,  
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἔσασθαι.

Αἶ δ' ἴσαν ἐκ μεγάρου, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσai.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ στόρεσαν πυκινὸν λέχος ἐγκονέουσai, 340  
ὄτρυνον Ὀδυσῆα παριστάμεναι ἐπέεσσιν·

Ὅρσο κέων, ὦ ξεῖνε· πεποίηται δέ τοι εὐνή.

Ὡς φάν· τῷ δ' ἀσπαστὸν εἰσατο κοιμηθῆναι.

Ὡς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ· 345

Ἀλκίνοος δ' ἄρα λέκτο μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο·

πὰρ δὲ γυνὴ δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.

335. Ἀμφιπόλοισιν. Ancienne variante, ἐν μεγάρουισιν.

336-339. Δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ.... Voyez IV, 297-300, et les notes des vers XXIV, 644-647 de l'Iliade.

340. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Ce vers ressemble, *mutatis mutandis*, au vers de l'Iliade, XXIV, 648. On a vu là que ἐγκονέουσai signifie *festinantes*, c'est-à-dire *festinant* : en diligence.

341. Ὅτρυνον Ὀδυσῆα. Ameis et La Roche, ὄτρυνον δ' Ὀδυσῆα, leçon de quelques manuscrits. Cette leçon serait bonne, si elle était autorisée par les *Scholies*, puisque δέ peut signifier *alors*. Mais ce n'est probablement qu'une correction

métrique de quelque Byzantin, et cette correction est inutile.

342. Ὅρσο, comme ὄρσεο, VI, 255.

— Κέων, comme κείων : *decubiturus*, ou *dormiturus*. On a vu souvent κακχείοντας.

— Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

345. Τρητοῖς.... Voyez le vers III, 399 et les notes sur ce vers.

346-347. Ἀλκίνοος δ' ἄρα.... On a vu deux vers analogues, III, 402-403.

347. Πόρσαινε, *vulgo* πόρσυνε. Ce sont deux formes du même mot. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* P) : πόρσαινε ἐν ταῖς Ἀριστάρχου. L'Hymne à Cérès donne πορσαίνουσιν au vers 156.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Θ.

## ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Assemblée des Phéaciens, et banquet en l'honneur d'Ulysse (1-43). L'aède Démodocus (46-103). Lutttes gymniques (104-235). La danse et le chant; récit des amours de Mars et de Vénus (256-369). La danse seule (370-384). Présents des Phéaciens à Ulysse (385-469). Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois; il se décèle par son émotion en écoutant ce récit, et Alcinoüs le prie de conter ses aventures (470-586).

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
ῶρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆς ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο ·  
ἂν δ' ἄρα Διογενὴς ὦρτο πτολίπορθος Ὀδυσσεύς.  
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο  
Φαιήκων ἀγορήνδ', ἧ σφιν παρὰ νηυσὶ τέτυκτο.  
Ἐλθόντες δὲ καθίζον ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ.... Anciennes variantes : σύστασις τοῦ Ὀδυσσεύος πρὸς τοὺς Φαίακας, et τῶν παρ' Ἀλκίνοῳ προδιήγησις. — Le mot σύστασις signifie entente, accord, et ici l'action de se rendre quelqu'un favorable. Le titre dit qu'Ulysse se concilie l'estime et l'affection des Phéaciens. — D'après une scholie sur le vers XXIII, 813 de l'*Iliade*, lequel n'est autre que le vers VIII, 191 de l'*Odyssée* transporté à tort dans l'autre poème, le chant avait un titre fort simple, et qui est probablement le plus antique, *la Phéacie* : μετενήνεκται ὁ στίχος ἀπὸ τῆς Φαιακίας.

1. Ἦμος.... Le deuxième chant commence par le même vers, un de ceux qui sont communs aux deux poèmes homériques. Voyez la note sur ce vers, *Iliade*, I, 477.

2. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, la force sacrée d'Alcinoüs, c'est-à-dire le noble Alcinoüs. Voyez la note du vers VII, 107.

3. Ἄν, c'est-à-dire ἀνά, doit être joint à ὦρτο.

4. Τοῖσιν est pour τῶ, puisqu'ils ne sont que deux. Voyez les notes des vers V, 202 et VII, 47. Aristarque (*Scholies H*) explique ici le pluriel comme dans ces deux passages : (ἡ ὁπλῆ, διτι) πληθυντικῶ ἐχρήσατο ἀντὶ ἐνικοῦ τῶδε. Cependant les exemples ne sont pas identiques. Aussi quelques-uns prenaient-ils τοῖσιν au propre; car les fils d'Alcinoüs devaient être levés, et ils accompagnaient sans doute leur père. *Scholies Q* : νοητέον κατὰ τὸ σιωπώμενον καὶ τοὺς Ἀλκινόου υἱοὺς ἐγγέθαι. Il est permis d'hésiter entre les deux interprétations.

5. Ἀγορήνδ(ε), pour aller à la place d'assemblée. C'est cette partie du τέμενος de Neptune, dont il a été question aux vers VI, 261-267.

6. Ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν, sur des pierres polies : sur des sièges de marbre.

πλησίον· ἡ δ' ἀνὰ ἄστῳ μετώχετο Παλλὰς Ἀθήνη,  
εἰδομένη κήρυκι δαΐφρονος Ἀλκινόοιο,  
νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα·

καί ῥα ἐκάστω φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον·

10

Δεῦτ' ἄγε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες,  
εἰς ἀγορὴν ἵεναι, ὅφρα ξείνοιο πύθῃσθε,  
δς νέον Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἵκετο δῶμα,  
πόντον ἐπιπλαγχθεῖς, δέμας ἀθανάτοισιν ὅμοιος.

Ὡς εἰποῦς' ὅτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.

15

Καρπαλίμως δ' ἔμπληντο βροτῶν ἀγοραί τε καὶ ἔδραι  
ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρα θηήσαντο ἰδόντες

υἷὸν Λαέρταο δαΐφρονα. Τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη

θεσπεσίην κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις·

καί μιν μακρότερον καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι,

20

ὥς κεν Φαιήκεσσι φίλος πάντεσσι γένοιτο,

δεινὸς τ' αἰδοῖός τε, καὶ ἐκτελέσειεν ἀέθλους

πολλοὺς, τοὺς Φαίηκες ἐπειρήσαντ' Ὀδυσῆος.

7. Πλησίον, comme πλησίον ἀλλήλων (*Iliade*, VI, 245) : près l'un de l'autre, ou plutôt à côté l'un de l'autre. — Ἡ (*illa*, elle) est expliqué plus loin par Παλλὰς Ἀθήνη.

9. Νόστον.... On a vu ce vers, VI, 14.

10. Ἐκάστω φωτὶ, d'après le vers suivant, doit être restreint aux chefs du peuple.

12. Ἰέναι ne dépend point de δεῦτε. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ξείνοιο, comme περὶ ξείνοιο : au sujet d'un étranger. Didyme (*Scholies* T) : ἐλλείπει ἡ περὶ, ἵνα ἡ περὶ τοῦ ξένου. οὐ γὰρ αὐτὸς διαλέγεται ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας, ἀλλὰ κρεῖττον ἡγήσατο σιωπᾶν.

16. Ἀγοραί τε καὶ ἔδραι équivalent à αἱ ἔδραι τῆς ἀγορᾶς. C'est un ἔν διὰ δυοῖν. Le pluriel ἀγοραί est évidemment, comme le dit Aristarque (*Scholies* H), pour le singulier : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ ἐνὸς τοῦ ἀγορά. προεῖπε γοῦν εἰς ἀγορὴν ἵεναι (vers 12)· καὶ Ἐνθάδε τέ σφ' ἀγορῇ, καλὸν Ποσειδῆϊον ἀμφίς (VI, 266).

17. Θηήσαντο dit plus que *contemplèrent*, et ἰδόντες n'est point redondant. A la

vue d'Ulysse, les Phéaciens sont saisis, et ils l'admirent tout béants. Didyme (*Scholies* Q) : σαφῶς νῦν τὸ ἐθηήσαντο ἀντὶ τοῦ ἐθαύμασαν· ἐπιφέρει γοῦν, ἰδόντες. La fin de la note est dans les *Scholies* H : κινουῦνται γὰρ ὄχλοι πρὸς τὰς ὄψεις.

19-20. Θεσπεσίην κατέχευε.... Voyez les vers VI, 229-230.—Les verbes κατέχευε et θῆκεν ont le sens du plus-que-parfait ; car l'œuvre de Minerve est accomplie depuis la veille.

22. Ἐκτελέσειεν dépend, comme γένοιτο, de ὥς κεν : *ut perficeret*, pour qu'il vint à bout.

22-23. Ἀέθλους πολλούς. Ulysse ne prend part qu'à une joute ; mais, quelle que fût la lutte à laquelle il eût pris part, Minerve l'avait mis en état d'être vainqueur. Voilà ce que dit le poète ; et l'emploi du pluriel était indispensable pour rendre cette idée. Aussi n'a-t-on besoin ni de supposer, comme faisait Cratès, qu'il s'agisse, dans ἀέθλους πολλούς, des combats futurs d'Ulysse à Ithaque, ni de prononcer, avec Zénodote, l'athétèse contre le vers 23, ni de prendre le pluriel ἀέθλους dans le sens du singulier ἀέθλον, ce qui

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,  
τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν· 25

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες,  
ἔφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.  
Ξεῖνος ἔδ', οὐκ οἶδ' ὅστις, ἀλώμενος ἵκετ' ἐμὸν δῶ,  
ἢ πρὸς ἡοίων ἢ ἐσπερίων ἀνθρώπων·  
πομπὴν δ' ὀτρύνει, καὶ λίσσεται ἔμπεδον εἶναι. 30

Ἡμεῖς δ', ὥς τὸ πάρος περ, ἐποτρυνώμεθα πομπήν.  
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος, ὅστις κ' ἐμὰ δῶμαθ' ἵκηται,  
ἐνθάδ' ὀδυρόμενος δηρὸν μένει εἵνεκα πομπῆς.  
Ἄλλ' ἄγε, νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἄλα διὰν  
πρωτόπλοον· κούρω δὲ δύω καὶ πεντήκοντα 35  
κρινάσθων κατὰ δῆμον, ὅσοι πάρος εἰσὶν ἄριστοι.  
Δησάμενοι δ' εὖ πάντες ἐπὶ κληῖσιν ἐρετμὰ

n'est pas possible à côté de πολλούς, et ce qu'on a pourtant proposé. — Je cite les notes où sont consignés ces expédients inutiles. *Scholies* Q et V : πληθυντικῶς εἶπε τὸν τοῦ δίσκου ἄθλον. Κράτης δὲ τοὺς κατὰ Ἰθάκην ἤκουσε πόνους. *Scholies* H et Q : ἀθετεῖ Ζηνόδοτος. οὐ γὰρ πολλούς ἐτέλεσεν ἐν Φαιακίᾳ, ἀλλ' ἐδίσχευε μόνον. C'est Zénodote seul qui pouvait prendre ἀέθλους dans un sens vague, et par conséquent le réduire à la valeur d'un singulier, si besoin était. — Tous les éditeurs récents, et Bekker lui-même, reconnaissent l'authenticité des vers 22-25, niée par Payne Knight, Dugas-Monthel et Bothe.

24. Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν.... Voyez le vers II, 9 et la note sur ce vers.

25-27. Τοῖσιν.... Voyez les vers VII, 185-187 et la note sur le premier de ces trois vers.

28. Οὐκ οἶδ' ὅστις, je ne sais qui, c'est-à-dire dont j'ignore le nom, la race et la patrie. L'expression grecque se prend en bonne part, et n'a pas, comme son correspondant français, un sens méprisant.

30. Πομπήν δ' ὀτρύνει, *deductionem autem flagitat*, or il sollicite avec instance qu'on le reconduise. — Ἐμπεδον εἶναι a pour sujet πομπήν, c'est-à-dire ἐκείνην τὴν πομπήν.

31. Ὡς τὸ πάρος περ, comme par le

passé, c'est-à-dire suivant notre antique usage. *Scholies* H : ὥς ἐξ ἀρχῆς ἡμῖν ἔθος. — Ἐποτρυνώμεθα est dans son sens propre : *maturemus*, préparons bien vite. Au vers précédent, ὀτρύνει a pour paraphrase, dans les *Scholies* H, ἐσπουδασμένως αἰτεῖ, et ἐποτρυνώμεθα, dans les mêmes *Scholies* et dans les *Scholies* Q, ἐσπουδασμένως ποιήσωμεν.

32. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ, car jamais, au grand jamais. La répétition de la négation signifie négation par excellence. On a vu οὐδέ répété, *Iliade*, V, 22 et VI, 130.

33. Εἵνεκα πομπῆς, au sujet du retour par aide, c'est-à-dire en attendant qu'on le reconduise.

34. Ἄλλ' ἄγε,... Voyez le vers I, 141 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

35. Κούρω. Voyez plus bas la note du vers 48.

36. Κρινάσθων, *ellegantur*, soient choisis. Ameis fait de κρινάσθων un impératif moyen, et il lui donne κούρω pour complément : « soll man sich (*sibi*) wählen, was » κούρω das Object ist. » Des deux façons le sens est le même; mais l'interprétation vulgaire semble préférable. D'ailleurs c'est celle des anciens. *Scholies* P : ἐπιλεγθήτωσαν. — Ἄριστοι. Il s'agit de l'excellence dans l'art de faire marcher un navire; et le mot πάρος dit que cette habileté a fait ses preuves.

ἔκβητ' · αὐτὰρ ἔπειτα θεὸν ἀλεγύνετε δαῖτα,  
 ἡμέτερόνδ' ἐλθόντες · ἐγὼ δ' εὖ πᾶσι παρέξω.  
 Κούροισιν μὲν ταῦτ' ἐπιτέλλομαι · αὐτὰρ οἱ ἄλλοι 40  
 σκηπτοῦχοι βασιλῆες ἐμὰ πρὸς δώματα καλὰ  
 ἔρχεσθ', ὄφρα ξεῖνον ἐνὶ μεγάροισι φιλέωμεν ·  
 μηδὲ τις ἀρνεῖσθω · καλέσασθε δὲ θεῖον ἀοιδόν,  
 Δημόδοκον · τῷ γάρ ῥα θεὸς πέρι δῶκεν ἀοιδὴν  
 τέρπειν, ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν αἰεῖδειν. 45

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο · τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο  
 σκηπτοῦχοι · κῆρυξ δὲ μετώχετο θεῖον ἀοιδόν.  
 Κούρω δὲ κρινθέντε δύω καὶ πεντήκοντα  
 βήτην, ὡς ἐκέλευσ', ἐπὶ θῖν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἡδὲ θάλασσαν, 50  
 νῆα μὲν οἶγε μέλαιναν ἀλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν ·  
 ἐν δ' ἰστόν τε τίθεντο καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ,  
 ἡρτύναντο δ' ἐρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν,  
 πάντα κατὰ μοῖραν · ἀνά θ' ἰστία λευκὰ πέτασσαν.  
 Ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὥρμισαν · αὐτὰρ ἔπειτα 55  
 βάν ῥ' ἴμεν Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἐς μέγα δῶμα.  
 Πλῆντο δ' ἄρ' αἰθουσαί τε καὶ ἔρκεα καὶ δόμοι ἀνδρῶν

38. Θεὸν, l'adjectif pour l'adverbe : incontinent. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἀντι τοῦ θεῶς, ὡς λῦσαν ἀγορὴν αἰψήρην. Voyez, II, 257, la note sur le passage cité.

39. Ἡμέτερόνδ(ε), sous-entendu δῶμα ou δῶ. Il paraît, d'après le lemme des *Scholies* V, qu'on lisait aussi ἡμέτερον δῶ, avec synizèse de δῶ ἐλ.

40. Κούροισιν. Ce sont les cinquante-deux du vers 35. — Οἱ ἄλλοι, ces autres-là, c'est-à-dire, vu le verbe à la seconde personne, vous autres.

44. Θεός, une divinité, c'est-à-dire la Muse. Voyez plus bas, vers 63. — Πέρι, adverbe : *excellenter*, comme à pas un.

45. Τέρπειν équivalant à ὥστε τέρπειν : *ut oblectet*, afin qu'il charme. — Ὅππῃ signifie *quandocumque* et *quocumque modo*. Démodocus charme, toutes les fois qu'il chante, et quel que soit le sujet de son

chant. — Ἐποτρύνῃσιν, sous-entendu αὐτόν.

46. Ὡς ἄρα.... On a vu ce vers ailleurs, II, 413.

48. Κούρω δὲ.... Le poète prend pour sujet le premier mot du nombre, et non point le nombre entier. De là le duel. Didyme (*Scholies* H) : τὸ κρινθέντε πρὸς τοὺς δύο.

49. Ἐπὶ θῖν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο. Ancienne variante, ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.

50. Αὐτὰρ.... Voyez le vers IV, 428 et la note sur ce vers.

51-55. Νῆα μὲν.... Voyez les vers IV, 780-783 et 785, et les notes sur ces cinq vers.

57. Ἐρκεα, les clôtures, c'est-à-dire la cour du palais. — Δόμοι, les appartements, c'est-à-dire les salles. — Ἀνδρῶν dépend de πλῆντο. Cependant quelques anciens le rapportaient à δόμοι, et ils expliquaient

[ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρ' ἔσαν νέοι ἢ δὲ παλαιοί].

Τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος δυοκαίδεκα μῆλ' ἰέρευσε,

ὀκτὼ δ' ἀργιόδοντας ὕας, δύο δ' εἰλίποδας βοῦς·

60

τοὺς δέρον ἀμφὶ θ' ἔπον, τετύκοντό τε δαῖτ' ἐρατεινὴν.

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν, ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,

τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθὸν τε κακὸν τε·

ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

Τῷ δ' ἄρα Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον

65

μέσσω δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας·

κάδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν,

δόμοι ἀνδρῶν par ἀνδρῶνες. Mais cette explication n'est pas naturelle; et c'est probablement le mot ἀνδρῶν, ἀνδρῶνες, mot inconnu d'Homère, qui l'a seul suggérée.

58. Ἀγρομένων· πολλοί.... Ce vers a été façonné avec celui qu'on a vu plus haut, vers 47, et un autre qu'on a vu, IV, 720. Les *Scholies* et Eustathe ne le connaissent point, et il n'existe que dans un petit nombre de manuscrits. Bien que formé d'éléments très-bons dans leur premier emploi, il est détestable, et aussi plat qu'inutile. Tous les éditeurs, sauf Boissonade et Bothe, le regardent comme interpolé. Eux seuls le trouvent tolérable, sinon de tous points parfait. — Δ(έ) n'a plus le même sens qu'au vers 47. Il est explicatif, et il équivaut ici à γάρ.

59. Τοῖσιν, pour eux, c'est-à-dire pour ses futurs convives.

61. Τοὺς δέρον est dit par syllepse, car on n'écorchait que les bœufs et les moutons. Didyme (*Scholies* Q) : συλληπτικῶς. σύες γὰρ οὐκ ἐκδέρονται. — Ἀμφὶ θ' ἔπον est pour ἀμφεπόν τε. — Entre ce vers et le suivant, quelques manuscrits donnent le prétendu vers que voici : Δημόδοχον λιγύφωνον ἑόντα θεῖον ἀοιδόν. Il est inutile, je pense, de démontrer que ces cinq mots grecs n'ont rien à faire ici dans le texte d'Homère.

63. Πέρι, comme au vers 44. — Δίδου δ(έ), sous-entendu αὐτῷ : et pourtant elle lui avait donné. — Ἀγαθὸν τε κακὸν τε. Les enstatiques regardaient ceci, surtout avec le commentaire ajouté au vers suivant par le poète, comme un démenti à ce grand amour exprimé par πέρι ἐφίλησε.

*Scholies* E : οὐκουν, ὡς Ὅμηρε, θαυμασίως αὐτὸν ἢ Μοῖρα (lisez ἢ Μοῦσας, car on ne peut admettre ἢ Μοῖρα comme une vraie leçon, à cause du sentiment, la Μοῖρα étant l'insensibilité absolue) ἐφίλησεν, εἰ τῶν ὀφθαλμῶν μὲν ἐστέρησεν, ἀοιδὴν δὲ ἀντὶ τούτου ἐχαρίσατο, ὥσπερ δῆτα καὶ σὲ ὕστερον. L'observation est juste peut-être; mais Homère était bien libre de penser autrement que nous, à supposer que nous ne nous méprenions pas sur sa pensée. Voyez la note du vers suivant.

64. Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε. Si l'on prend à la lettre l'expression d'Homère, les enstatiques n'ont pas tort de s'indigner contre la Muse. Mais il faut entendre simplement, je crois, que la Muse fut impuissante à empêcher Démodocus de perdre la vue. Le poète le dit d'une façon très-vive, voilà tout. Comment prêterait-il à la Muse une férocité inexplicable? Démodocus n'est point un Thamyras, et elle n'a aucune vengeance à exercer contre l'aède. — Les anciens regardaient généralement ce passage d'Homère comme une allusion à son propre sort. C'est bien plutôt ce passage qui a donné naissance à la légende de la cécité d'Homère.

66. Ἐρείσας α, comme θῆκε, θρόνον pour complément. Voyez, VII, 95, la disposition des sièges.

67. Κάδ, c'est-à-dire κατὰ, doit être joint à κρέμασεν. — Κρέμασεν est la leçon d'Aristarque. Celle d'Aristophane de Byzance était ἐκῆσεν. Le sens des deux verbes diffère peu; mais κατεκρέμασε est plus précis que κατέκῆσε, et aussi plus poétique. Il y a tableau. On voit la phorminx suspendue au-dessus de la tête de l'aède.



αὐτοῦ ὑπὲρ κεφαλῆς, καὶ ἐπέφραδε χερσὶν ἐλέσθαι  
 κῆρυξ· πὰρ δ' ἐτίθει κάνεον καλήν τε τράπεζαν,  
 πὰρ δὲ δέπας οἴνοιο, πιεῖν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι. 70  
 Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,  
 Μοῦσ' ἄρ' αἰδὸν ἀνῆκεν αἰδόμεναι κλέα ἀνδρῶν,  
 οἴμης τῆς τότε ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανεν·  
 νεῖκος Ὀδυσσεύς καὶ Πηλεΐδew Ἀχιλλεύς, 75  
 ὥς ποτε δηρίσαντο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλεῖῃ  
 ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν· ἀναξ δ' ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων  
 χαῖρε νόω, ὃ τ' ἄριστοι Ἀχαιῶν δηριόωντο.  
 Ὡς γάρ οἱ χρεῖων μυθήσατο Φοῖβος Ἀπόλλων

68. Αὐτοῦ, adverbe : là-même ; précisément. — Ἐπέφραδε χερσὶν ἐλέσθαι, montra à prendre avec les mains, c'est-à-dire lui indiqua où elle était, afin qu'il pût la dépendre au moment de s'en servir.

69. Πὰρ, auprès, c'est-à-dire près de lui, ou plutôt devant lui. De même au vers suivant.

70. Πιεῖν, comme ὥστε πιεῖν. — Horace, *Épîtres*, I, XIX, 6 : « Laudibus ar-  
 « guitur vini vinosus Homerus. »

71-72. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Voyez les vers I, 449-450 et les notes sur ces deux vers.

73. Ἀνῆκεν. Ancienne variante, ἐνῆκεν.

74. Οἴμης τῆς, comme ἥς οἴμης : duquel sujet de chants. Ameis : « οἴμης τῆς  
 « zu κλέος von welcher Gesangsweise,  
 « *cujus cantilenæ*, eine attractio inversa,  
 « wie bei Verg. *Æn.* I, 573, *urbem quam*  
 « *statuo vestra est*, für *quam urbem*. » Il vaut mieux expliquer de cette façon que de supposer, comme on fait d'ordinaire, une préposition sous-entendue : *e cantione*, *cujus* ; explication qui peut d'ailleurs se soutenir. Οἴμης est paraphrasé, dans les *Scholies*, par διὰ οἴμης et ἀπὸ τῆς οἴμης. Ceux qui expliquent ainsi mettent une virgule après οἴμης.

75. Νεῖκος (*contentionem*) dépend de αἰδόμεναι. C'est une apposition à κλέα ἀνδρῶν, ou plutôt c'est la particularisation de cette expression générale. Parmi les sujets de chants que fournissent les κλέα ἀνδρῶν, c'est-à-dire les légendes du siège

de Troie, le poète choisit d'abord la querelle d'Ulysse et d'Achille. Cette querelle, d'après les traditions recueillies par les Alexandrins, s'était émue à propos des moyens de prendre enfin la ville, et elle était postérieure à tous les faits contenus dans l'*Iliade*. Achille voulait une attaque de vive force, Ulysse l'emploi de la ruse.

78. Νόω, dans l'esprit, c'est-à-dire intérieurement. — Ὅ τ(ε), comme ὃ ou ὅτι, τε étant explétif : *propter quod*, par la raison que. L'orthographe vulgaire ὅτ(ε) en un seul mot (*quum*, lorsque) affaiblit la pensée en lui ôtant sa précision. — Ce n'est point un mauvais sentiment qui fait qu'Agamemnon se réjouit, c'est parce qu'il voit dans la querelle des deux héros l'accomplissement de l'oracle relatif à la prise de Troie. Cette lutte de paroles devait être le prélude du triomphe définitif. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ Ἀγαμέμνων ἔχαιρεν ἐν τῷ νῷ ἡσυχῶς βλέπων τὴν φιλονεικίαν τοῦ Ὀδυσσεύς καὶ τοῦ Ἀχιλλεύς, ὁ δὲ τὴν τῆς Τροίας ἄλωσιν. τότε γὰρ πέπρωτο κρατηθῆναι τὴν Τροίαν ὅτε φιλονεικήσουσιν οἱ ἄριστοι. — Les enstatiques accusaient Agamemnon de bassesse de cœur ; mais c'était là une pure chicane, comme on le voit par le texte même d'Homère. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύουσι δὲ ἐκ τῆς λέξεως. Il est vrai que les vers 79-80 sont un peu vagues ; mais il est impossible de n'y pas voir une raison justificative de la joie qu'éprouve le roi des rois.

79. Ὡς, ainsi : qu'il en serait ainsi

Πυθοῖ ἐν ἡγαθέῃ, ἔθ' ὑπέρβῃ λάϊνον οὐδὸν 80  
 χρησόμενος· τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πῆματος ἀρχὴ  
 Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλᾶς.

Ταῦτ' ἄρ' αἰδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς,  
 πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔλὼν χερσὶ στιβαρῆσιν,  
 κὰκ κεφαλῆς εἵρυσσε, κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα· 85  
 αἶδετο γὰρ Φαίηκας ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λείδων.  
 Ἦτοι ὅτε λήξειεν αἰείδων θεῖος αἰδὸς,  
 δάκρυ' ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἀπὸ φᾶρος ἔλεσκεν,  
 καὶ δέπας ἀμφικύπελλον ἔλὼν σπείσασκε θεοῖσιν.

c'est-à-dire qu'une violente querelle éclaterait entre héros avant la prise de la ville assiégée. — Οἱ dépend tout à la fois et de χρείων et de μυθήσατο. — Χρείων pour χρέων, comme χράων : rendant un oracle. — Λάϊνον οὐδὸν. On entrait dans le temple, pour pouvoir entendre la Pythie ; car elle prophétisait assise à l'intérieur sur la cortine. Voyez la première scène des *Eumenides* d'Eschyle.

81-82. Χρησόμενος· τότε.... Ces vers manquaient dans quelques éditions antiques, et plusieurs Alexandrins les regardaient comme interpolés *Scholies H* : ἐν ἐνίαις τῶν ἐκδόσεων οὐκ ἐφέροντο· διὸ ἀθετοῦνται. Ce n'est là évidemment qu'un débris de la note de Didyme sur ces deux vers. Le critique avait mentionné, sans nul doute, par leur nom ou par le nom de leurs auteurs, les éditions où les deux vers faisaient défaut, et dit de qui était l'athétèse. Cette athétèse n'a pu être universelle ; et l'on pourrait affirmer, je crois, qu'Aristarque n'avait point obélisé les vers 81-82. Il n'y a rien, dans ces deux vers, qui présente aucune difficulté sérieuse.

81. Τότε, alors, c'est-à-dire au temps où il consultait l'oracle. — Κυλίνδετο πῆματος ἀρχή. On a vu, II, 463, τοῖσιν γὰρ μέγα πῆμα κυλίνδεται. Le mot πῆματος désigne la guerre de Troie dans son ensemble et dans ses conséquences. Cette guerre a été presque aussi désastreuse pour les Grecs que pour les Troyens. C'est très-peu de temps avant le départ d'Aulis qu'Agamemnon était allé à Pytho s'informer de l'avenir. L'expression κυλίνδετο (roulait, s'approchait rapidement) le dit

formellement. Ainsi, c'est au bout de dix ans que le chef de l'armée voyait s'accomplir l'événement annoncé par l'oracle. Il ne comptait pas sa propre querelle avec Achille, parce que l'oracle, en disant *les héros*, semblait l'avoir excepté lui-même.

82. Διὰ, en conséquence de.

85. Κὰκ κεφαλῆς, du haut de (sa) tête, c'est-à-dire en tirant sur son visage le pan de manteau dont sa tête était couverte. Il est impossible, quoi qu'en disent les *Scholies H*, de prendre κὰκ (κατά) dans le sens de περί. Quant à la traduction de κὰκ κεφαλῆς par *super caput*, elle est tout à fait arbitraire.

87. Ἦτοι ὅτε équivaut à ὅτε μὲν, comme on le voit par αὐτὰρ ὅτ(ε), c'est-à-dire ὅτε δέ, vers 90. *Scholies B* : τὸ ἦτοι ἀντὶ τοῦ μὲν. — Θεῖος. Ancienne variante, δῖος.

88. Δάκρυ(α). Bekker et d'autres, δάκρυ au singulier, mais dans le sens du pluriel. — Ἀπό, *vulgo* ἄπο. La préposition doit être jointe au verbe : ἀφέλεσκεν. Hérodien (*Scholies H*) : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν ἀπό.

89. Σπείσασκε est bien un fréquentatif, comme plus haut ἀφέλεσκεν, comme plus bas γοάσασκεν, puisque la chose se fait plus d'une fois. Elle se renouvelle à chaque rhapsodie ; et l'aède, d'après le vers 90, en a chanté plusieurs, toutes empruntées, cela va sans dire, aux κλέα ἀνδρῶν. Les larmes d'Ulysse en font foi. — Il est à regretter que le poète ne nous apprenne point quels avaient été les sujets particuliers de chacune des rhapsodies chantées à la suite de la première. Nous aurions la sans doute d'aussi curieux renseignements que celui qui précède et que ceux

Αὐτὰρ δτ' ἄψ ἄρχοιτο, καὶ δτρύνειαν αἰεῖδεν 90

Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἐπεὶ τέρποντ' ἐπέεσσιν,

ἄψ Ὀδυσσεὺς κατὰ κράτα καλυψάμενος γοάασκεν.

Ἐνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,

Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,

ἤμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν. 95

Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·

ἤδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν εἵσης

φόρμιγγός θ', ἥ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλείη·

νῦν δ' ἐξέλθωμεν καὶ ἀέθλων πειρηθῶμεν 100

πάντων, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπη οἷσι φίλοισιν,

οἴκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων

πύξ τε παλαιμοσύνη τε, καὶ ἄλμασιν ἠδὲ πόδεσσιν.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο.

Κὰδ' δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν, 105

qui seront fournis plus tard par d'autres chants de Démodocus.

91. Οἱ ἄριστοι, *illi optimates*, les grands qui étaient là. — Τέρποντ' ἐπέεσσιν, ils se réjouissaient de récits, c'est-à-dire ils étaient passionnés pour les chants épiques. Quelques-uns sous-entendent αὐτοῦ : rien de moins nécessaire.

92. Ἄψ. Aristophane de Byzance écrivait αἶψ(α).

94. Ἐπεφράσατ(ο), *animadvertit*, remarqua.

98. Κεκορήμεθα θυμὸν, nous sommes rassasiés quant au cœur, c'est-à-dire nous voilà bien rassasiés. La traduction *saturavimus animam* est inexacte, car κεκορήμεθα ne peut point avoir un sens actif. — Ἐίσης est l'épithète de δαιτός.

101. Πάντων. Les jeux des Phéaciens sont en petit nombre. Les enstatiques demandaient pourquoi. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre ; car les Phéaciens menaient une vie trop molle pour ressembler complètement aux Grecs. Porphyre (*Scholies* E et Q) : διὰ τί οἱ Φαίακες εὐωχθέντες ἡγωνίζοντο γυμνικὸν ἀγῶνα, δρόμον καὶ δίαυλον καὶ οὐ τὴν ἄλλην ἀθλῆσιν ; παντελῶς γὰρ ἀπόνων ἀνθρώ-

πων ταῦτα. Ἰσως δὲ ἀρμόττον τοῖς ἡθεσι δέον ποιεῖν, ἐπειδὴ μίμησις ἡ ποίησις, οὕτω πεποίηκεν. ὅτι δὲ τοιοῦτοι δῆλον. ἔφασαν γὰρ (248)· Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη κίθαρίς τε χοροὶ τε. — Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, le noble étranger.

102. Ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων. Alcinoüs croit à cette supériorité. Il sera détrompé dès la première épreuve ; et voilà pourquoi il parlera modestement plus tard des pugiles et des lutteurs de son pays. Porphyre (*Scholies* H et Q) : καὶ πῶς φησὶν· Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί (246) ; ἐν ὅσῳ τοίνυν ἄπειροί εἰσιν Ὀδυσσέως, οἶονται νικᾶν ἅπαντας ἐν τούτοις, ὅτε δὲ τῇ πείρᾳ δεῖξας ἑαυτὸν Ὀδυσσεὺς ἐκαυχήσατο περὶ τῶν ἄλλων ἀθλῶν μόνον παραιτησάμενος τὸν δρόμον, ἀντιμεταλαβὼν τὰ ἐγκώμια Ἀλκίνοους φησὶν· Ἀλλὰ ποσὶ.... (247-249).

103. Παλαιμοσύνη, *vulgo* παλαισμοσύνη. Voyez la note du vers XXIII, 704 de l'*Iliade*.

104. Ὡς ἄρα.... Voyez plus haut le vers 46 et la note sur ce vers.

105. Κὰδ' δ' ἐκ.... Voyez plus haut le vers 67 et les notes sur ce vers.

Δημοδόκου ὃ ἔλε χεῖρα, καὶ ἔξαγεν ἐκ μεγάρου  
 κῆρυξ· ἦρχε δὲ τῷ αὐτῇ ὁδὸν ἦνπερ αἱ ἄλλαι  
 Φαίηκων αἱ ἄριστοι, ἀέθλια θαυμανέοντες.

Βῆν δ' Ἴμεν εἰς ἄγορην, ἅμα δ' ἔσπετο πούλυς ὄμιλος,  
 μυρίοι· ἂν δ' ἴσταντο νέοι πολλὰ τε καὶ ἐσθλοί. 110

Ὄρτο μὲν Ἀκρόνεώς τε καὶ Ὀκύαλος καὶ Ἐλατρεὺς,  
 Ναυτεὺς τε Πρυμνεὺς τε καὶ Ἀγχίαλος καὶ Ἐρετμεὺς,  
 Ποντεὺς τε Πρωρεὺς τε, Θόων, Ἀναβησίνεώς τε,  
 Ἀμφιάλός θ', υἱὸς Πολυνήου Τεκτονίδαο·

ἂν δὲ καὶ Εὐρύαλος, βροτολοιγῷ ἴσος Ἀρηϊ,  
 Ναυβολιόης θ', ὅς ἄριστος ἔην εἶδός τε ὀέμας τε  
 πάντων Φαίηκων μετ' ἀμύμονα Λαοδάμαντα. 115

Ἄν δ' ἔσταν τρεῖς παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,  
 Λαοδάμας θ' Ἀλῖός τε καὶ ἀντίθεος Κλυτόνηος·  
 οἱ δ' ἦτοι πρῶτον μὲν ἐπειρήσαντο πόδεσσιν. 120

Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· οἱ δ' ἅμα πάντες  
 καρπαλίμως ἐπέτοντο κονίοντες πεδίοιο.

106. Ἐξαγεν, sous-entendu αὐτόν.

107. Αὐτῇ ὁδὸν ἦνπερ, par la même route par laquelle. — Οἱ ἄλλοι, sous-entendu ἦρχον.

108. Οἱ ἄριστοι explique οἱ ἄλλοι, qui lui-même explique le τοῖ du vers 104. Il s'agit des convives d'A'cinous. Les convives marchent à la suite du roi et de son hôte; mais ils marchent avant le héraut et Démodocus. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le poète, qui vient de dire ἦρχε (*praeibat*), n'exprime pas le verbe qui indiquerait leur mouvement. Quant à la propriété du terme ἦρχε, appliquée au héraut conduisant l'aveugle, il suffit d'un instant de réflexion pour la constater. Le héraut a le pas ferme, l'aveugle a le pas hésitant. Sans la main qui le soutient et le dirige, l'aveugle tâtonnerait avec lenteur. Il est comme à la remorque du héraut. — Θαυμανέοντες, participe futur de θαυμάινω, forme épique pour θαυμάζω, comme χαιμαίνω pour χαιμάζω, ὀνομαίνω pour ὀνομάζω : *admiraturi*, afin d'admirer. *Scholies P* : θαυσόμενοι, θαυμάσαι μέλλοντες.

110. Ἄν δ' ἴσταντο, pour ἀνίσταντο δέ, sous-entendu ἀγωνισόμενοι. Tout le monde est assis. Le poète ne l'a pas dit; mais cela est évident, ou plutôt la disjonctive δέ le suppose de toute nécessité. Ceux qui se lèvent sont les jeunes gens disposés à prendre part aux exercices.

111-119. Ὄρτο μὲν Ἀκρόνεώς τε.... Homère donne à presque tous les Phéaciens, en leur qualité d'hommes de mer, des noms significatifs empruntés à la mer, ou aux vaisseaux, ou à la navigation.

115. Ἄν δέ, c'est-à-dire ἀνέστη δέ.

118. Ἄν δ' ἔσταν, pour ἀνέσταν δέ.

120. Ἐπειρήσαντο πόδεσσιν, s'essayèrent par les pieds, c'est-à-dire luttèrent à la course.

122. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine. Les Alexandrins, et Aristarque lui-même (*Scholies Q*), expliquaient cette sorte de génitifs par une préposition sous-entendue : (ἡ διπλή, ὅτι) λείπει ἡ διά. ἐν τῷ πεδίῳ κόνιν ἐγείροντες. ὥς τὸ Ἀργεος ἦεν Ἀχαιῆκοῦ (III, 251) ἀντι τοῦ ἐν Ἀργεῖ. Cette hypothèse est absolument inutile.

Τῶν δὲ θέειν ὅχ' ἄριστος ἔην Κλυτόνηος ἀμύμων·  
ὅσον τ' ἐν νειῷ οὔρον πέλει ἡμιόνοιϊν,  
τόσον ὑπεκπροθέων λαοὺς ἔκεθ', οἱ δὲ λίποντο. 125

Οἱ δὲ παλαιμοσύνης ἀλεγεινῆς πειρήσαντο·  
τῇ δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπεκαίνυτο πάντας ἀρίστους.  
Ἄλματι δ' Ἀμφιάλος πάντων προφερέστατος ἦεν.  
Δίσκῳ δ' αὖ πάντων πολὺ φέρτατος ἦεν Ἐλατρεύς·  
πύξ δ' αὖ Λαοδάμας, ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο. 130

Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντες ἐτέρφθησαν φρέν' ἀέθλοις,  
τοῖς ἄρα Λαοδάμας μετέφη παῖς Ἀλκινόοιο·

Δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, εἴ τιν' ἀέθλον  
οἶδέ τε καὶ δεδάηκε· φυὴν γε μὲν οὐ καχὸς ἐστίν,  
μηρούς τε κνήμας τε καὶ ἄμφω χεῖρας ὕπερθεν, 135  
αὐχένα τε στιβαρὸν μέγα τε σθένος· οὐδέ τι ἥβης  
δεύεται, ἀλλὰ καχοῖσι συνέρρηκται πολέεσσιν.

Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι καχώτερον ἄλλο θαλάσσης,  
ἄνδρα γε συγχεῦναι, εἰ καὶ μάλα καρτερός εἴη.

123. Τῶν, de ceux-là : des jeunes gens qui avaient couru. — Θέειν, à courir : dans cette course. — Ἔην, fut. Les deux vers suivants prouvent que la course est terminée. La traduction *erat* est inexacte, puisqu'elle suppose que la course dure encore.

124. Οὔρον.... ἡμιόνοιϊν : un sillon de deux mules, un sillon tracé par une charue attelée de deux mules. Il est impossible de déterminer, même approximativement, la distance indiquée par l'expression d'Homère. Voyez la note du vers X, 351 de l'*Iliade*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la distance était considérable, et que le vainqueur avait laissé les autres bien loin derrière lui.

125. Λαοὺς, les gens, c'est-à-dire les assistants. Le coureur était revenu au point de départ, à la νύσσα, à la barrière en deçà de laquelle se trouvaient les spectateurs.

126. Οἱ δέ. Ce sont d'autres jeunes gens que ceux qui ont couru. — Παλαιμοσύνης. Voyez plus haut la note du vers 103.

127. Τῇ, c'est-à-dire ἐν παλαιμοσύνῃ : à la lutte. — Ἀπεκαίνυτο, vainquit. *Scho-*

*lies* E et Q) : ἐνίκα, καταχρηστικῶς. En effet, d'après le sens propre, ἀποκαίνυμαι signifie tuer son adversaire.

128. Ἦεν, fut. Voyez plus haut, vers 122, la note sur ἔην.

129. Ἦεν, comme au vers précédent.

130. Ἐτέρφθησαν φρέν(α), ils se furent réjouis quant au diaphragme : ils en eurent pris à cœur joie. La traduction *oblectaverunt animum* est fautive, puisque le verbe est au passif et ne peut gouverner φρέν(α).

133. Τὸν ξεῖνον. Le prétendu article est ici un signe d'honneur, comme au vers 101. — Ἐρώμεθα, εἰ, hiatus analogue à celui qu'on a vu au vers I, 60.

136-137. Οὐδέ τι ἥβης δεύεται équivalant à οὐπω γέρων ἐστί. Ulysse est dans la maturité de l'âge ; c'est un quinquagénaire, et il paraît avoir quarante ans pour le moins, car Laodamas va lui dire : ξεῖνε πάτερ.

137. Συνέρρηκται, il a été brisé. Horace a dit, *Satires*, I, 1, 4 : *fructus membra*. Nous disons couramment, *je suis brisé de fatigue*.

139. Συγχεῦναι dépend de καχώτερον,

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε · 140  
 Λαοδάμα, μάλα τοῦτο ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπες.

[Αὐτὸς νῦν προχάλεσσαι ἰὼν καὶ πέφραδε μῦθον.]

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο,  
 στῇ ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν, καὶ Ὀδυσσῆα προσέειπεν ·

Δεῦρ' ἄγε καὶ σὺ, ξεῖνε πάτερ, πείρησαι ἀέθλων, 145  
 εἴ τινά που δεδάηκας · ἔοικε δέ σ' ἰδμεν ἀέθλους.

Οὐ μὲν γὰρ μεῖζον κλέος ἀνέρος, ὅφρα κεν ᾗσιν,  
 ἢ ὃ τι ποσσὶν τε ῥέξῃ καὶ χερσὶν ἔῃσιν.

Ἀλλ' ἄγε πείρησαι, σκέδασον δ' ἀπὸ κήδεα θυμοῦ ·  
 σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δηρὸν ἀπέσσεται, ἀλλὰ τοι ἤδη 150  
 νηῦς τε κατείρυσται, καὶ ἐπαρτέες εἰσὶν ἑταῖροι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς ·  
 Λαοδάμα, τί με ταῦτα κελεύετε κερτομέοντες ;

et équivalent à ὥστε συγχεῖναι : pour anéantir. Le verbe signifie proprement embrouiller, confondre; mais celui qui ne sait plus comment s'en tirer est réduit tout à fait à rien.

142. Αὐτὸς νῦν.... Ce vers n'était point dans le texte d'Aristarque. Didyme (*Scholies H*) : οὗτος ὁ στίχος ἐν ταῖς Ἀρισταρχείαις οὐ φέρεται. Une autre note, dans les mêmes *Scholies*, nous apprend que le vers ne se trouvait pas non plus chez Zénodote ni chez Aristophane de Byzance. Quelques-uns le regardent comme utile, et même comme indispensable. C'est dire beaucoup trop. Les premières paroles de Laodamas, δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, suffisent très-bien pour expliquer son allocution à Ulysse; et Euryale a bien pu se contenter d'une réflexion morale. — Bekker rejette le vers au bas de la page; Dindorf et Fæsi le mettent entre crochets. — Προχάλεσσαι ἰὼν, allant provoque, c'est-à-dire va provoquer, sous-entendu αὐτόν. — Πέφραδε μῦθον. Voyez, I, 273, la note sur πέφραδε.

144. Στῇ. Ancienne variante, βῇ.

146. Δέ est explicatif, et il équivalait à γάρ. — Ἰδμεν, infinitif épique pour εἰδέναι : scire, savoir; ἰδμεν ἀέθλους, être habile aux exercices. — Les digammistes supposent que la leçon primitive était ἔφοικα σε φίλμεν, et que δέ n'est qu'une

correction amenée par l'élision de σι devant ἰδμεν. Mais δέ est indispensable.

147. Κλέος, sous-entendu ἐστί. — Ὅφρα κεν ᾗσιν, tant qu'il est : tant qu'il vit. *Scholies T* : ἕως ἂν ζῇ.

148. Ἡ δ τι.... ῥέξῃ, que ce qu'il a pu accomplir. On doit tenir compte de la valeur du subjonctif.

149. Θυμοῦ dépend de la préposition ἀπό.

150. Δ' (έ) comme plus haut, vers 146. — Ὅδός, le voyage : le retour en ton pays. — Τοι, *tibi*, pour toi.

153. Κελεύετε. Ce pluriel n'a rien d'extraordinaire. Ulysse a peut-être entendu les paroles de Laodamas et d'Euryale. S'il ne les a pas entendues, il a vu l'entretien de Laodamas avec ses amis. Il devine donc que le jeune homme, en s'adressant à lui, ne lui parle pas uniquement en son propre nom. — C'est une bien bizarre idée que celle de trouver dans κελεύετε κερτομέοντας, comme fait Dugas Montbel, l'analogue de notre politesse moderne, qui dit *vous* au lieu de *tu*. Ulysse commence par s'adresser à Laodamas, puis il s'adresse à toute la jeunesse phéacienne. La réponse y gagne en vivacité et en intérêt. Didyme (*Scholies E*) : ἀπὸ ἐνικοῦ δὲ εἰς πληθυντικὸν μετέβη, πάλιν τὸ ποικίλον τῆς ποιητικῆς ἐνδεικνύμενος.

Κήδεά μοι καὶ μᾶλλον ἐνὶ φρεσὶν ἤπερ ἄεθλοι,  
 ὅς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα · 155  
 νῦν δὲ μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ νόστοιο χατίζων  
 ἤμαι, λισσόμενος βασιλῆά τε πάντα τε δῆμον.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο νείκεσέ τ' ἄντην ·  
 Οὐ γάρ σ' οὐδὲ, ξεῖνε, δαήμονι φωτὶ ἐτίσκω  
 ἄθλων, οἷά τε πολλὰ μετ' ἀνθρώποισι πέλονται, 160  
 ἀλλὰ τῷ, ὅσθ' ἅμα νηὶ πολυκληϊδί θαμίζων,  
 ἀρχὸς ναυτῶν, οἷτε πρηκτῆρες ἔασιν,  
 φόρτου τε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος ἧσιν ὁδαίων

154. Καί, selon les Alexandrins, est redondant. *Scholies H* : περιττός δ' καί. Il vaut mieux pourtant lui donner une valeur dans la phrase. Ulysse contemple des jeux; son âme est donc occupée jusqu'à un certain point par l'idée de jeux; mais combien ne l'est-elle pas *encore plus* (καὶ μᾶλλον) par le souvenir des misères essuyées! C'est là ce qu'il dit. — Ἐνὶ φρεσὶν, sous-entendu ἐστὶ ou εἰσὶ, les pluriels neutres, chez Homère, amenant indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez plus bas, vers 160, πέλονται après πολλά.

155. Μάλα πολλὰ πάθον.... Voyez le vers V, 223 et la note sur ce vers.

156. Μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ, parmi votre assemblée : dans votre assemblée.

158. Νείκεσέ τ' ἄντην. Ancienne variante, φώνησέν τε. La vulgate est bien préférable, non pas seulement à cause de ce qu'Euryale va dire, mais parce que tout à l'heure, vers 141, il a applaudi Laodamas disant qu'Ulysse n'était qu'un débris de héros. L'injure qu'il avait faite par derrière à l'hôte d'Alcinoüs, il la lui fait en pleine face : ἄντην.

159. Οὐ.... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32.

160. Ἄθλων est au neutre, comme on le voit par οἷά τε πολλά, et il dépend de δαήμονι.

161. Ὅσθ' ἅμα. Ancienne variante, ὅς θαμά, lecture peu admissible, car θαμὰ θαμίζων serait pour le moins bizarre.

162-163. Ἀρχὸς ναυτῶν.... ἧσιν, *princeps nautarum sit*, serait un chef de matelots. L'emploi du subjonctif est né-

cessaire; car Euryale sous-entend : à supposer que tu aies l'honneur d'être un chef. L'ancienne variante εἰσιν (va, voyage) n'est qu'une correction irréfléchie, suggérée par οἷτε.... ἔασιν. Mais les exemples diffèrent du tout au tout. Euryale sait de science certaine quel est le métier des ναῦται, ayant vu les marins à l'œuvre; mais il ignore quel est celui d'Ulysse, et il ne peut faire, à ce sujet, que des conjectures. La leçon ἧσιν est d'ailleurs certifiée par Hérodien, à propos du vers X, 38 de l'*Iliade*. Si la variante εἰσὶ n'était pas mentionnée dans les *Scholies H*, on aurait presque le droit de la prendre pour un simple fait d'iotacisme. Ameis et La Roche ont rétabli ἧσιν, c'est-à-dire la vulgate, inconsidérément proscrite.

162. Πρηκτῆρες, *negociatores*, des trafiquants. Homère emploie d'ordinaire le mot vague πρηκτῆρ avec un complément qui en précise la signification; mais ici le sens est déterminé par le contexte. Voyez κατὰ πρῆξιν, III, 72.

163. Φόρτου τε μνήμων se rapporte à ἀρχὸς ναυτῶν, et désigne une des plus importantes fonctions de ce chef de trafiquants. — C'est par erreur que certains interprètes, même chez les anciens, ont entendu φόρτου τε μνήμων comme s'il y avait ἢ φόρτου μνήμων, et ont fait ainsi d'une épithète un personnage. Le texte ne se prête point à cette création. Il n'y a sur le navire qu'un comptable, l'homme responsable du navire, le capitaine marchand. Quant à savoir si ce comptable a son registre uniquement dans sa tête, le mot μνήμων ne laisse guère de doute; et



κερδέων θ' ἀρπαλέων· οὐδ' ἀθλητῆρα ἔσσεαι.

Γόν ὃ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πηλεΐπιδας Ὀδυσσεύς· 165

Ξεῖν', οὐ καλὸν ἔειπες· ἀτασθάλῳ ἀνδρὶ ἔσσεαι.

Οὕτως οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδούσιν

ἀνδράσιν, οὔτε φυτὴν οὔτ' ἄρ' ὀρένας οὔτ' ἀγαστῆρ' ἴν.

Ἄλλος μὲν γὰρ εἶδος ἀχιδρότερος πέλει ἀνὴρ,

ἀλλὰ θεὸς μορφήν ἔπεισι στέφει· οἱ δέ τ' ἐς πύτων 170

παρυμένον· λεύσσουσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγαστῆρα

κίχου· μελιχίη, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένισιν·

La simplicité du langage, dans les temps antiques, confirme l'induction fondée sur ce mot. A quoi bon des livres de compte? mais à quoi bon surtout ce teneur de livres, ce *λογιστήριον*, inventé par les inventeurs dont nous avons l'écho plusieurs fois répété dans les *Scholies*? Il est vrai que les *Scholies* donnent l'explication naturelle au plus grand nombre de fois encore. Elle est dans les *Scholies* E, P et V, et chaque fois avec une rédaction double, par exemple *ἐπιμελόμενος τῶν φορτίων, ὁ ἀγρομένης διακρίνον ποσὸν ἦν ἄξιον*.

Εὐχρησμός. Aristophane de Byzance *ἱστορὶς πρὸς τοὺς*. La leçon d'Aristarque, *ἱστορὶς* vulgate, a l'avantage de la clarté. Voyez la note du vers I, 177. — Ὀδυσσεύς. Ancienne variante, *στρατῶν*. Ici encore la vulgate est la meilleure leçon. Puisque le capitaine est *ἀγρομένης*, dire qu'il est *Ὀδυσσεύς*, c'est dire des paroles plus pertinentes. Ὀδυσσεύς, par opposition à *στρατῶν*, désigne les marchandises proprement dites, soit exportées, soit importées par le navire. Il s'agit du trafic légal, le commerce, preside par le capitaine.

164. Κ. *ἔσσεαι* est dissyllabe par syncope. — Α. *ἀγρομένης*. Les trafiquants sur mer ne se faisaient aucun scrupule d'exercer le commerce, quand ils en trouvaient l'occasion. Voyez les vers III, 72-74 et la note sur ce passage. — Οὕτως, équivalent à *οὕτως*.

165. Γόν ὃ' ἄρ' ὑπόδρα. Ce vers, si commun, est banal dans l'*Iliade*, et date sans doute des premiers âges de l'épopée.

166. Οὐ καλόν, une chose non belle, une violente injure.

167. Οὕτως, ainsi, c'est-à-dire par con-

séquent. Ulysse reconnaît la justesse du proverbe, d'après ce qu'il voit dans la personne d'Éuryale. Le sens de *εἶδος* est évident par lui-même; cependant le poète donnera plus bas, vers 176-177, un commentaire complet de l'idée exprimée ici par ce mot. — Χαρίεντα, sous-entendu *πάντα*: toutes les choses aimables; toutes les qualités. L'idée est indiquée par *ἐνδούσιν*, et précisée par *ἐνδοῖς μὲν* (vers 169) et *ἄλλοι δ' αὖ* (vers 174). Ameis: « *Körpersliche und geistige Vorzüge sind nicht immer in einem und demselben Subjecte vereinigt.* »

168. Ἀγορητῶν, le talent de parler en public. Didyme (*Scholies* V): *ἐπαγορητῶν*.

169. Γὰρ εἶδος, *vulgo γὰρ τ' εἶδος*. La Roche: « *γὰρ scriptum cum Bekkero; τι enim, quod in sententiis locum non habet, hoc loco additum est, ut ante se γὰρ produceret, quod propter digamma opus non est.* » On peut même dire que γὰρ, chez Homère, est long ou bref à volonté.

170. Μορφήν, la beauté. Voyez, XI, 367, *μορφήν ἑπέων*. — Ἐπεισι, sous-entendu *αὐτοῦ*: à ses paroles; à son éloquence. — Στέφει, donne pour ornement. On explique, d'ordinaire: *formam illius eloquentia ornât*. Mais *μορφήν* ne peut être pris en mauvaise part, quand il est sans épithète; et l'exemple cité, *μορφήν ἑπέων*, est tout à fait décisif. Des deux façons Ulysse dit la même chose; mais la première explication est bien préférable. Voyez plus bas les notes du vers 175. — Οἱ δέ, et eux, c'est-à-dire et les gens.

172. Αἰδοῖ μελιχίη, avec une douce modestie. — Μετὰ doit être joint au verbe: *μεταπρέπει*, il se distingue parmi.

ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστρῳ θεὸν ὥς εἰσορόωσιν.

Ἄλλος δ' αὖ εἶδος μὲν ἀλίγκιος ἀθανάτοισιν·

ἀλλ' οὐ οἱ χάρις ἀμφιπεριστεφέρεται ἐπέεσσιν. 175

Ὡς καὶ σοὶ εἶδος μὲν ἀριπρεπές, οὐδέ κεν ἄλλως

οὐδὲ θεὸς τεύξειε· νόον δ' ἀποφώλιός ἐστι.

Ὀρινάς μοι θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φιλοισιν,

εἰπὼν οὐ κατὰ κόσμον· ἐγὼ δ' οὐ νῆϊς ἀέθλων,

ὥς σύ γε μυθεῖαι, ἀλλ' ἐν πρώτοισιν ὅτῳ 180

ἔμμεναι, ὅφρ' ἦβη τε πεποίθεα χερσὶ τ' ἐμῇσιν.

Νῦν δ' ἔχομαι καχότητι καὶ ἄλγεσι· πολλὰ γὰρ ἔτλην,

ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων.

Ἀλλὰ καὶ ὥς, κακὰ πολλὰ παθὼν, πειρήσομ' ἀέθλων·

θυμοδακῆς γὰρ μῦθος· ἐπώτρυνας δέ με εἰπὼν. 185

174. Ἄλλος δ' αὖ correspond à ἄλλος μὲν du vers 169. La vulgate αὐτ', au lieu de αὖ, est une correction ancienne, mais absolument inutile, quand même on ne dirait pas *ἑῖδος*.

175. Οἱ.... ἐπέεσσιν, aux paroles à lui, c'est-à-dire à son langage. — Χάρις ἀμφιπεριστεφέρεται correspond exactement à *μορφήν στέφει*, et prouve que *μορφήν* est dans un sens figuré, comme οἱ ἐπέεσσιν prouve que ἐπεσι, au vers 170, est pour ἐπεσιν αὐτοῦ. Au lieu de *περιστεφέρεται*, quelques anciens lisaient *περιστρέφεται*. Mais cette leçon est évidemment défectueuse. La grâce et la beauté sont des couronnes, et non pas des servantes.

176-177. Οὐδὲ.... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32. — Κεν ἄλλως.... τεύξειε, façonnerait autrement, c'est-à-dire pourrait faire un homme plus beau que toi. Ulysse exagère le compliment, pour se donner le droit de répondre franchement à l'insolence du jeune beau fier de ses avantages. Didyme (*Scholies T*) : οὐδ' ἂν θεὸς, ἐπιβαλλόμενος κατασκευάσαι καλόν, καλλίονα κατασκευάσειε. οὐκ ἐβουλήθη δὲ παντάπασιν λυπῆσαι τὸ μεῖράχιον, ἀλλὰ τὸ κάλλος ἐπαινῶν οὐκ ἐπαινεῖ τὸν νοῦν.

179. Οὐ νῆϊς, sous-entendu εἰμί.

180. Μυθεῖται pour μυθεάι, qu'on a vu, II, 202 : *fabularis*, tu bavardes. Les deux formes, dans l'écriture primitive, sont

identiques, ΜΥΘΕΑΙ, et elles ne diffèrent que par la prononciation de la lettre εἰ (E), qui était, à volonté, diphthongue ou voyelle simple, e bref ou e long.

181. Ἐμμεναι a le sens de l'imparfait, comme l'indiquent ὅφρ(α) et surtout νῦν δέ. Ulysse ne se vante pas d'être encore aujourd'hui ce qu'il a été jadis; mais il croit avoir conservé suffisamment sa vigueur première pour être en état de donner une leçon à des impertinents. — Πεποίθεα, le plus-que-parfait dans le sens de l'imparfait.

182. Ἐχομαι, je suis en proie à. Ancienne variante, ἄχομαι. *Grund Etymologique* Miller : ἄχομαι· τὸ λυκοῦμαι· νῦν δ' ἄχομαι καχότητι, πλεονασμῷ τοῦ θ ἄχομαι. Le verbe ἄχομαι se trouve en effet dans l'*Odyssée*, XVIII, 256 et XIX, 429, mais sans complément aucun : νῦν δ' ἄχομαι.

183. Πείρων, passant à travers. Aristarque (*Scholies Q*) fait observer que πείρω et περάω, malgré leur synonymie dans bien des cas, sont deux verbes distincts : (ἡ διπλῇ, ὅτι) πείρων οὐκ ἔστιν ἀπὸ τοῦ περῶ πλεονασμῷ τοῦ ι. οἶδε γὰρ καὶ τὸ πείρε κέλευθον (*Odyssée*, II, 434).

185. Θυμοδακῆς, sous-entendu ἦν, ou plutôt ἐστί, car Ulysse ressent encore la morsure dans son âme. — Eschyle dit, *Agamemnon*, vers 744, δηξίθυμος, et Simonide



ἀμπαρόων· ἐπεὶ οὔτι μεμιγμένον ἐστὶν ὁμίλῳ,  
ἀλλὰ πολὺ πρῶτον· σὺ δὲ θάρσει τόνδε γ' ἄεθλον·  
οὔτις Φαιήκων τόδε γ' ἵξεται οὐδ' ὑπερήσει.

Ὡς φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς,  
χαίρων οὔνεχ' ἑταῖρον ἐνγηέα λεῦσσι' ἐν ἀγῶνι. 200  
Καὶ τότε κουφότερον μετεφώνεε Φαιήκεσσιν·

Τοῦτον νῦν ἀφίκεσθε, νέοι· τάχα δ' ὕστερον ἄλλον  
ῥῆσει ἢ τοσοῦτον ὀτομαι ἢ ἔτι μᾶσσον.  
Τῶν δ' ἄλλων ὅτινα κραδίη θυμός τε κελεύει,  
δεῦρ' ἄγε, πειρηθήτω, ἐπεὶ μ' ἐχολώσατε λίην, 205  
ἢ πῦξ ἢ ἐπάλῃ ἢ καὶ ποσὶν, οὔτι μεγάρω,

puis il montre ce piquet. Le prétendu article a donc ici une signification très-réelle et très-précise.

196. Ὀμίλῳ, sous-entendu σημάτων : à la foule des marques. Les Phéaciens étant pour la plupart d'égale force, il y avait beaucoup de marques proche les unes des autres. Celle d'Élatrée était probablement la seule qui fût un peu loin hors du tas. L'aveugle de qui parle Minerve, conduit vers la marque d'Ulysse et l'ayant touchée de la main, aurait beau chercher alentour, sa main ne trouverait rien. Voilà comment il n'est pas même besoin de l'œil pour reconnaître qu'Ulysse est vainqueur. *Scholies T* : οὐκ ἐν τῷ πλήθει τῶν σημείων, ἀλλὰ δι' αὐτὸ, ἦτοι προῦχον πολὺ.

197. Τόνδε γ' ἄεθλον, du moins quant à ce combat. *Scholies Q* : θάρσει ἐπὶ τῷ ἄθλῳ. ἢ δὲ σύνταξις Ἀττικὴ.

198. Τόδε γ(ε), *vulgo* τόνγ(ε). La vulgate suppose ἄεθλον sous-entendu, ce qui ne donne aucun sens net, ou δίσκον, ce qui est clair pour le sens, mais parfaitement arbitraire. Avec τόδε γ(ε), on ne peut sous-entendre que σῆμα. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies M*) : τόδε γ' ἵξεται, Ἀρίσταρχος. Ameis et La Roche ont rétabli avant moi cette leçon. — Ὑπερήσει, futur de ὑπερίημι : lancera au delà ; dépassera avec son disque.

199. Ὡς φάτο· γήθησεν.... On a vu ce vers, VII, 329.

200. Ἑταῖρον. Il est absurde de supposer, comme faisaient quelques anciens, que Minerve a pris la figure d'un des amis

d'Ulysse, et non celle du marqueur des Phéaciens. C'est uniquement au langage du prétendu marqueur qu'Ulysse reconnaît un ami, et peut-être même soupçonne une assistance divine. — Ἐνγηέα, suivant Zoïle, était le nom de cet ami d'Ulysse rêvé ici par les enstatiques, heureux de prêter au poète une complète ineptie. Didyme (*Scholies P*) : ἐνγηέα, τὸν προσηνῆ· ὁ δὲ Ζωΐλος... ὡς ὄνομα ὑπέλαβεν.

201. Κουφότερον, d'un cœur plus léger, c'est-à-dire avec une pleine assurance.

202. Τοῦτον, sous-entendu δίσκον : ce disque, c'est-à-dire le point qu'a atteint ce disque. Ulysse a ramassé son disque; il le tient par la corde, en s'adressant aux Phéaciens. Nul doute ici sur le sens : il est déterminé par celui du verbe. On pourrait bien sous-entendre ῥίθον, qui est identique à δίσκον, mais non pas τὸν τόπον, quoi qu'en disent les *Scholies T* et V, ni surtout quoi qu'en disent les *Scholies T*, τὸν ἄθλον. — Τάχα, tout à l'heure. — Ὑστερον, adverbe : *denuo*, pour recommencer. — Ἄλλον, un autre, c'est-à-dire un disque quelconque, fût-il même plus lourd que celui-ci.

203. ῥῆσει a pour sujet ἐμέ sous-entendu. — Τοσοῦτον, adverbe : tout autant, c'est-à-dire aussi loin que le premier. — Μᾶσσον, adverbe : plus loin (que le premier).

205. Πειρηθήτω a pour sujet οὗτος sous-entendu. — Ἐπεὶ μ' ἐχολώσατε λίην est la justification du défi, et forme une sorte de parenthèse.

πάντων Φαιήκων, πλήν γ' αὐτοῦ Λαοδάμαντος.  
 Ξεῖνος γάρ μοι ὅδ' ἐστὶ· τίς ἂν φιλέοντι μάχοιτο;  
 Ἄφρων δὴ κεῖνός γε καὶ οὔτιδανός πέλει ἀνὴρ,  
 ὅστις ξεινοδόκῳ ἔριδα προφέρηται ἀέθλων, 210  
 δήμῳ ἐν ἀλλοδαπῷ· ἔο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει.  
 Τῶν δ' ἄλλων οὐ πέρ τιν' ἀναίνομαι οὐδ' ἀθερίζω,  
 ἀλλ' ἐθέλω ἰδμεν καὶ πειρηθήμεναι ἄντην.  
 Πάντα γὰρ οὐ καχός εἰμι, μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἄεθλοι.  
 Εὖ μὲν τόξον οἶδα ἐϋξοὸν ἀμπαφάσθαι· 215  
 πρῶτός κ' ἀνδρα βάλοιμι δῖστεύσας ἐν ἐμίλῳ  
 ἀνδρῶν δυσμενέων, εἰ καὶ μάλα πολλοὶ ἑταῖροι  
 ἄγχι παρασταῖεν καὶ τοξαζοίατο φωτῶν.  
 Οἶος δὴ με Φιλοκτῆτης ἀπεκαίνυτο τόξῳ,

207. Πάντων Φαιήκων doit être joint à τῶν δ' ἄλλων, et non pas être expliqué à part comme une reprise de la phrase. — Αὐτοῦ, lui-même, c'est-à-dire lui seul. Il semble qu'Ulysse devrait excepter aussi les deux frères de Laodamas qui sont parmi les joueurs, Halius et Clytonée. Mais Ulysse ne les connaît point. Il connaît Laodamas, pour l'avoir vu assis à côté de son père, et pour avoir entendu son père, VII, 170, lui dire de céder sa place à l'hôte de la famille.

208. Φιλέοντι. Laodamas avait gracieusement obéi à son père, et fait honneur à Ulysse. Cela va de soi; Homère l'a naturellement sous-entendu. Un fils du sage et aimable Alcinoüs, surtout l'enfant préféré, ne peut être qu'une noble nature. Le poète donne à Laodamas, vers 147, l'épithète d'irréprochable. Il s'agit là de la beauté du jeune homme; mais la beauté, chez Homère, est presque toujours unie à la perfection morale. L'exemple d'Euryale est une de ces exceptions qui, selon le proverbe, confirment la règle.

211. Ἔο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει, car il mutilé tout ce qui lui appartient en propre, c'est-à-dire car il dégrade ainsi ses plus nobles qualités.

213. Ἀλλ(ά), bien au contraire. — Ἐθέλω, je veux : je désire. — Ἰδμεν, comme au vers 146, est à l'infinitif : connaître. Le complément sous-entendu est

τινά (le Phéacien quelconque qui osera se présenter).

214. Πάντα est pris adverbiallement : tout à fait. — Καχός, inhabile. — Μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἄεθλοι, c'est-à-dire ἐν τοῖς ἀθλοῖς ὅσοι εἰσὶ μετ' ἀνδράσι. Quelques-uns expliquent πάντα comme un adjectif, qui, précisé par ce qui suit, équivaut à πάντας τοὺς ἀθλους, c'est-à-dire ἐν πᾶσι τοῖς ἀθλοῖς. La litote est plus expressive avec l'autre explication : je ne suis pas absolument incapable, c'est-à-dire apprends que j'excelle. En disant ὅσσοι, Ulysse a dit tous les exercices; et πάντα, s'il signifie πάντας τοὺς ἀθλους, n'est qu'un pléonisme, qu'une perte sèche pour l'ensemble de la pensée.

215. Τόξον. La finale est longue si l'on prononce Foiḍa, ou si l'on donne au ν, comme il l'a souvent, la valeur d'une lettre double. Bothe propose de lire τόξου... ἐϋξοῦ. Cette correction est absolument inutile.

216. Ἄνδρα, un homme, c'est-à-dire mon homme.

217. ἑταῖροι, des amis, c'est-à-dire des compagnons d'armes à moi.

218. Ἄγχι, proche, c'est-à-dire à mes côtés. — Φωτῶν dépend de τοξαζοίατο, et désigne le but des flèches : in viros, contre des guerriers, c'est à-dire contre des ennemis.

219. Φιλοκτῆτης. On se rappelle que

δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅτε τοξαζοίμεθ' Ἀχαιοί. 220  
 Τῶν δ' ἄλλων ἐμέ φημι πολὺ προφερέστερον εἶναι,  
 ὅσσοι νῦν βροτοὶ εἰσὶν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες.  
 Ἄνδράσι δὲ προτέροισιν ἐρίζεμεν οὐκ ἐθελήσω,  
 οὔθ' Ἡρακλῆϊ, οὔτ' Εὐρύτῳ Οἰχαλιῇ,  
 οἳ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἐρίζεσκον περὶ τόξων. 225  
 Τῷ ῥα καὶ αἶψ' ἔθανεν μέγας Εὐρυτος, οὐδ' ἐπὶ γῆρας  
 ἵκετ' ἐνὶ μεγάροισι· χολωσάμενος γὰρ Ἀπόλλων  
 ἔκτανεν, οὐνεκά μιν προκαλίζετο τοξάζεσθαι.  
 Δουρὶ δ' ἀκοντίζω, ὅσον οὐκ ἄλλος τις οἶστῳ.  
 Οἷοισιν δαίδοικα ποσὶν μὴ τίς με παρέλθῃ 230  
 Φαιήκων· λίην γὰρ ἀεικελίως ἔδαμάσθην

ce héros est caractérisé, dans l'*Iliade*, II, 719, par l'expression τόξων εὔ εἰδώς.

222. Ὅσσοι ne se trouve que cette fois devant νῦν βροτοὶ εἰσὶν. Partout ailleurs il s'agit de la qualité, οἳ, οἷοι : ici il s'agit du nombre.

223. Προτέροισιν, antérieurs, c'est-à-dire de l'âge qui a précédé celui-ci. Les deux héros cités par Ulysse appartiennent à la génération immédiatement antérieure à celle des guerriers du siège de Troie. Philoctète a été l'ami et l'héritier d'Hercule, et Hercule était le contemporain d'Eurytus. — Ἐρίζεμεν, lutter contre. — Οὐκ ἐθελήσω, je ne voudrai pas, c'est-à-dire je ne saurais, je n'aurais pu. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἀντὶ τοῦ οὐ δυνήσομαι, ὥς τὸ οὐδ' ἔθελε προρέειν (*Iliade*, XXI, 366).

224. Ἡρακλῆϊ. On a vu, VI, 248, Ὀδυσσῆϊ avec la finale longue devant une voyelle. Ici, le cas est moins extraordinaire, parce qu'il y a diastole, soit qu'on la marque ou non, entre Ἡρακλῆϊ et οὔτε. Hérudien (*Scholies* Q) : ποιητικῶς ἐξέτασιν τὸ ι τοῦ Ἡρακλῆϊ, ὅτι εἰς μέρος λόγου λήγει καὶ κοινὴ ἐστίν. — Οἰχαλιῇ, l'OEchalie : le roi d'OEchalie. L'OEchalie d'Eurytus était en Thessalie, comme cela est formellement constaté dans l'*Iliade*, II, 730. Voyez aussi, *Iliade*, II, 595, la note sur Οἰχαλίηθεν.

225. Ἐρίζεσκον est au pluriel par syllepse, car il ne s'applique exactement qu'à Eurytus seul. Hercule était bien en état

d'en faire autant qu'Eurytus; mais il ne l'a point fait. Aristarque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) συλληπτικῶς· οὐ γὰρ Ἡρακλῆς ἤρισε περὶ τοξικὴν τινι, ὁ δὲ Εὐρυτος Ἀπόλλωνι ἤρισεν. διὸ καὶ ταχέως ἀπέθανε πρὸ τοῦ δέοντος καιροῦ. J'emprunte cette note aux *Scholies* E et P. La même observation se trouve dans les *Scholies* Q, mais embrouillée à travers des citations plus ou moins altérées.

226. Τῷ, c'est pourquoi. — Αἶψ(α), bien vite, c'est-à-dire d'une mort prématurée. Voyez la diptère d'Aristarque citée au vers 225. Quelques anciens entendaient : aussitôt après la provocation. *Scholies* Q : ἡ μᾶλλον ὅτι ἤρισεν αἶψα ἀπέθανεν. Mais le fréquentatif ἐρίζεσκον et l'imparfait προκαλίζετο prouvent qu'Eurytus ne périt qu'à la suite de plusieurs bravades.

226-227. Ἐπὶ doit être joint à ἵκετ(ο) : ἐφίκετο, atteignit.

228. Ἐκτανεν. D'après une tradition des poètes postérieurs à Homère, Eurytus fut tué par Hercule pour avoir refusé de lui donner sa fille Iole. D'après une autre tradition encore, l'arc dont se servait Eurytus lui avait été donné par Apollon, ce qui exclut aussi l'idée du défi mentionné par Homère. Cet arc joue un grand rôle dans l'*Odyssée*; car le fameux arc d'Ulysse n'est autre chose que l'arc d'Eurytus, donné à Ulysse par Iphitus, fils du roi d'OEchalie. Voyez les vers XXI, 32-38.

230. Οἷοισιν.... ποσὶν, aux seuls pieds, c'est-à-dire à la course seulement.

κύμασιν ἐν πολλοῖς. ἐπεὶ οὐ κοιμῶν κατὰ νῆα  
ἦεν ἐπηεταγός· τῷ μοι ρῖα γυῖα λέλυνται.

Ὡς ἔραθ'· αἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·  
Ἀλκίνοος δέ μιν ὡς ἀμειβόμενος προσέειπεν·

235

Ξεῖν', ἐπεὶ οὐκ ἤχριστα μεθ' ἡμῖν τῷτ' ἀγορεύεις,  
ἀλλ' ἐθέλεις ἀρετὴν σὴν ραγνέμεν, ἧ ται ὀπηρεῖ,  
χωόμενος ὅτι σ' οὗτος ἀνὴρ ἐν ἀγῶνι παραστάς  
νείκεσεν· ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν βροτὸς οὔτις ὄνοιτο,  
ὅστις ἐπίσταιτο ἧσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν·

240

ἀλλ' ἄγε, νῦν ἐμέθεν ξυθέει ἔπος, ὅρρα καὶ ἄλλω  
εἵπης ἡρώων, ὅτε κεν σοῖς ἐν μεγάροισιν  
δαίνυῃ παρὰ σῇ τ' ἀλόχῳ καὶ σοῖσι τέκεσσι,  
ἡμετέρης ἀρετῆς μεμνημένος, οἶα καὶ ἡμῖν

232. Κύμασιν ἐν πολλοῖς. On se rappelle ce qu'Ulysse a raconté aux Phéaciens, VII, 275-286, au sujet des efforts qui l'avaient épuisé.

232-233. Ἐπεὶ οὐ κοιμῶν κατὰ νῆα ἦεν ἐπηεταγός, parce que je n'ai pas eu jusqu'au bout les remorques qu'on a sur un vaisseau, c'est-à-dire parce que mon radeau a été brisé en mer par la tempête, et que j'ai été plusieurs jours sans manger ni boire, tout en luttant contre les flots pour sauver ma vie. Avec cette explication, κοιμῶν garde son sens propre, et ἐπηεταγός (*perennis*) a un de ses plus naturels sens dérivés. Si l'on n'entend pas κατὰ νῆα d'un navire en général, et ἦεν comme ἦν μοι, on fait dire à Ulysse des absurdités, puisque Calypso avait parfaitement approvisionné le radeau, et pour un très-long voyage. Sans la tempête, Ulysse serait frais et dispos; car il n'aurait pas eu faim, et il ne se serait pas épuisé, dans les flots, à nager pour gagner terre. — Bekker rejette les vers 232-233 au bas de la page, et il les remplace par celui-ci, qu'il a façonné avec la première moitié de l'un et la seconde moitié de l'autre : Κύμασιν ἐν πολλοῖς· τῷ μοι ρῖα γυῖα λέλυνται.

234. Ὡς ἔραθ'· οἱ.... Ce vers est très-fréquent dans l'*Iliade*. On le reverra dans l'*Odyssée*; on l'y a déjà vu presque en entier, VII, 393.

236. Ἐπεὶ. Voyez la note du vers VI, 187.

237. Ἡ τοι ὀπηρεῖ, qui t'accompagne dont tu es doué.

238. Ἐν ἀγῶνι, dans l'assemblée.

239-240. Ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν.... Construisez : ὡς οὔτις βροτὸς, ὅστις ἂν ἐπίσταιτο ἧσι φρεσὶ βάζειν ἄρτια, ὄνοιτο σὴν ἀρετὴν.

240. Ἐπίσταιτο. Ancienne variante, ἐπισταίη. Cette variante est le lemme des *Scholies* V; mais la glose εἰδείη prouve qu'on en faisait un synonyme de ἐπίσταιτο.—La finale de ἐπίσταιτο est longue devant ἧσι par la force de l'esprit rude, et non point, quoi qu'en disent Bekker et Ameis, à cause du digamma. Il y avait primitivement un digamma, mais dans l'intérieur du mot; et c'est un sigma que représente l'esprit rude. La forme primitive de ὄς ou ἑός est σεφός, et non pas φός ou φεός. Voyez la note du vers de l'*Iliade*, XIV, 92, lequel est identique à celui-ci.

241-242. Ἀλλ' ἄγε, νῦν.... C'est la contre-partie des vers 101-103.

241. Καί, *etiam*, aussi, c'est-à-dire à ton tour. — Ἄλλω. Ancienne variante, ἄλλοις.

243. Δαίνυῃ. Quelques-uns pensent qu'on devrait écrire δαίνύεαι. Mais la pénultième peut être prise comme longue, soit à cause de l'accent, soit en vertu de la liberté dont le poète en use avec les deux voyelles dont la quantité est variable.

244-245. Οἶα.... ἔργα dépend de εἵπης, vers 242.



Ζεὺς ἐπὶ ἔργα τίθησι διαμπερές ἐξέτι πατρῶν. 245

Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί,  
ἀλλὰ ποσὶ κραιπνῶς θέομεν καὶ νηυσὶν ἄριστοι·

αἰεὶ δ' ἡμῖν δαῖς τε φίλη κίθαρίς τε χοροί τε,  
εἵματά τ' ἐξημοιβὰ λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.

Ἄλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες ὅσσοι ἄριστοι, 250

παίσατε, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπη οἷσι φίλοισιν,

οἴκαδε νοστήσας, ὅσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων

ναυτιλῆ καὶ ποσὶ, καὶ ὀρχηστῷ καὶ ἀοιδῇ.

Δημοδόκῳ δέ τις αἶψα κιὼν φόρμιγγα λίγειαν

οἰσέτω, ἥ που κεῖται ἐν ἡμετέροισι δόμοισιν. 255

Ὡς ἔφατ' Ἀλκίνοος θεοείκελος· ὦρτο δὲ κῆρυξ

οἷσων φόρμιγγα γλαφυρὴν δόμου ἐκ βασιλῆος.

Αἰσυνῆται δὲ κριτοὶ ἐννέα πάντες ἀνέστην

245. Ἐπὶ doit être joint au verbe : ἐπιτίθησι, impose. Mais, comme il ne s'agit que de besognes agréables, le mot *imposer* n'a pas son sens ordinaire, qui est presque toujours en mauvaise part. — Ἐξέτι πατρῶν, *ab usque patribus*, depuis les pères mêmes, c'est-à-dire de tout temps. Eustathe : ἐκ προγόνων ἀνέκαθεν.

247. Ἄλλὰ ποσὶ.... Construisez : ἀλλὰ θέομεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ἄριστοι νηυσὶν. Il n'y a rien de sous-entendu, car la répétition de θέομεν est inutile. — Bothe propose de lire θεέμεν à l'infinitif, ce qui rendrait en effet l'explication grammaticale plus évidente : ἀλλὰ ἄριστοι θεέμεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ναυσί. Mais rien n'autorise cette correction ; et, si Homère avait voulu mettre l'infinitif, il aurait dit θείειν, et non θεέμεν, qu'il ne dit jamais. La traduction *et navibus optimi sumus* suppose εἰμὲν sous-entendu, ce qui est tout arbitraire, et ce qui ôte à l'expression sa vivacité et sa vérité même, car la vitesse des navires phéaciens est incomparable. Cependant quelques anciens admettaient cette ellipse. *Scholies Q* : τὸ εἰμὲν ἐν τῷ ἄριστοι ἀπὸ κοινοῦ λαμβάνεται.

249. Ἐξημοιβὰ signifie que les Phéaciens aimaient à faire plusieurs toilettes par jour. Sans cela, avoir des habits de rechange ne dirait rien de particulier. *Didyme (Scholies T)* : ἕτερα ἐξ ἐτέρων

μεταβαλλόμενα ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἡμέρας, ὃ ἐστὶ περιουσίας δεῖγμα καὶ εὐπαθείας. — Εὐναί. Horace, *Épîtres*, I, II, 29-30, commente ainsi cette expression : *juventus, cui pulcrum fuit in medios dormire dies*. Mais il est évident qu'Alcinoüs ne parle pas uniquement de faire la grasse matinée ; et je n'ai pas besoin de dire ce qu'il entend aussi par εὐναί. Eustathe : δηλοῖ γὰρ οὐχ ἀπλῶς κοίτας, ἀλλὰ καὶ τι πλεον, εἰ γρὴ σεμνῶς φράσαι τὸ ἄσεμνον.

250. Βητάρμονες, d'après sa composition même, est un synonyme de ὀρχησταί. *Didyme (Scholies V)* : ὀρχησταί, ἀπὸ τοῦ βαίνειν ἁρμοδίως.

251. Παίσατε. Ancienne variante, παίξατε. Zénodote, qui aimait le duel, avait changé παίσατε en παίσατον : οὐ κακῶς, disent les *Scholies H* et *Q*. Il est manifeste pour moi que la négation est de trop ; car Aristarque, dans tous les cas analogues, disait κακῶς, et *Didyme* n'a pu dire οὐ κακῶς.

251-252. Ὡς χ' ὁ ξεῖνος.... Voyez les vers 101-102 et la note sur ὁ ξεῖνος.

254. Αἶψα κιὼν, allant en hâte : se dépêchant.

255. Κεῖται, se trouve. La traduction *jacet* est inexacte, puisque la lyre est suspendue à une colonne. Voyez plus haut, vers 105 et 66-67.

258. Ἐννέα πάντες, tous au nombre de

δῆμιοι, οἱ κατ' ἀγῶνας ἐὺ πρήσσεσκον ἕκαστα·  
λείηναν δὲ χορὸν, καλὸν δ' εὖρυναν ἀγῶνα. 260

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λίγειαν  
Δημοδόκῳ· ὃ δ' ἔπειτα κί' ἐς μέσον· ἀμφὶ δὲ κοῦροι  
πρωθῆβαι ἴσταντο, θαήμονες ὀρχηθμοῖο·  
πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ. 265

Αὐτὰρ ὁ φόρμιζων ἀνεβάλλετο καλὸν αἰεῖδεν,  
ἀμφ' Ἄρεος φιλότῆτος εὖστεφάνου τ' Ἀφροδίτης·  
ὥς τὰ πρῶτα μίγησαν ἐν Ἡραίοισι δόμοισιν

neuf, c'est-à-dire neuf en tout. Voyez l'*Illiade*, VII, 161 et XIX, 247. On verra dans l'*Odyssée*, XXIV, 60 : Μοῦσαι δ' ἐν-νέα πᾶσαι.

259. Δῆμιοι doit être joint à κριτοί : *lecti publici*, c'est-à-dire *lecti e populo*, choisis parmi le peuple, c'est-à-dire parmi les assistants vulgaires. Aucun des neuf n'est des convives d'Alcinous. Didyme (*Scholies T*) : οἱ ἐκ τοῦ δῆμου παντός ἐπιδεκτοί, οὐχὶ οἱ βασιλεῖς. — Πρήσσεσκον. Ce fréquentatif indique que les ésymètes ont des fonctions plus ou moins permanentes, et qu'on n'a pas eu besoin de choisir ce jour-là même les neuf qui vont faire leur office.

260. Λείηναν, ils aplanirent : ils firent aplanir. — Χορὸν, une place de danse. Didyme (*Scholies T*) : οὐ ταῖς ἐαυτῶν χερσίν, ἀλλὰ προέτευξαν τοῖς ἄλλοις. χορὸν δὲ τὸν ἰεῖον τόπον, ἐν ᾧ ἐμελλον ὀρχεῖσθαι. — Εὖρυναν. Ancienne variante, εὐρυνον.

262. Ἀμφί, à l'entour : autour de lui. Démodocus, qui est le musicien, se trouve ainsi au milieu des danseurs, dont il règle les mouvements.

263. Πέπληγον δὲ χορὸν, et ils frappaient le sol aplané. Homère parle au propre, tandis que le *plaudunt choreas* de Virgile (*Énéide*, VI, 644) est une expression figurée. Mais cette expression figurée n'en est pas moins un souvenir du passage d'Homère. C'est ce que prouve le mot *pedibus* qui la précède.

265. Μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν. D'après ceci, Démodocus ne donne que la cadence ; et l'exercice est une danse propre-

ment dite. Bothe : « Dicit poeta simplicem « saltationem ad citharam et cantum citharædi, non ὑπόρχημα, quo cantum ex-« primebatur mimice. » Voyez la danse simple dans l'*Illiade*, XVIII, 604-605, et dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 280. Didyme (*Scholies T*) : ἦν δὲ τις ῥυθμοῦ ὁμιλησις ἐναρμονίου ὑπὸ τῆς λέξεως. ἀτοκον γὰρ μιμεῖσθαι μοιχείαν. La dernière observation s'adresse à ceux qui croyaient que la danse des jeunes Phéaciens était un hyporchème, et que le sujet de cette mimique était le chant des aventures de Mars et de Vénus.

266. Αὐτὰρ signifie *postea* : puis ensuite, c'est-à-dire après que la danse est cessé. La traduction *sed* (or) mène à cette fausse idée, que la danse a lieu pendant le récit épique. — Ὁ, lui : Démodocus. — Φορμίζων. Voyez la note I, 155.

267. Ἀμφί(i), au sujet de. — Φιλότῆτος, régime de ἀμφί. Bothe propose de lire φιλότῆτα, mais uniquement pour éviter l'accumulation des génitifs ; car ἀμφί est identique à περι, et a aussi les trois cas. Mais la leçon φιλότῆτος, harmonieuse ou non, est la seule que semblent avoir connue les anciens.

268. Ἐν Ἡραίοισι δόμοισιν. Dans l'*Illiade*, XVIII, 382, la femme de Vulcain se nomme Charis, et cette Charis est une épouse irréprochable, et qui n'a rien de commun avec l'Aphrodite dont il s'agit ici. Mais Charis, ou si l'on veut Aglaë, une des Charites, n'est devenue la femme de Vulcain qu'après le divorce du forgeron et de l'amante de Mars. Voyez la note sur le vers XVIII, 382 de l'*Illiade*.

λάθρη· πολλά δ' ἔδωκε, λέχος δ' ἥσχυνε καὶ εὐνήν  
 Ἥφαιστοιο ἀνακτος· ἄφαρ δέ οἱ ἄγγελος ἦλθεν 270  
 Ἥλιος, ὃ σφ' ἐνόησε μιγαζομένους φιλότῃτι.  
 Ἥφαιστος δ', ὥς οὖν θυμαλγέα μῦθον ἄκουσεν,  
 βῆ ῥ' ἴμεν ἐς χαλκεῶνα, κακὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων·  
 ἐν δ' ἔθετ' ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα, κόπτε δέ δεσμούς  
 ἀρρήκτους, ἀλύτους, ὅφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν. 275  
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε δόλον, κεχολωμένος Ἄρει,  
 βῆ ῥ' ἴμεν ἐς θάλαμον, ὅθι οἱ φίλα δέμνι' ἔκειτο·  
 ἀμφὶ δ' ἄρ' ἐρμῖσιν χέε δέσματα κύκλῳ ἀπάντῃ·  
 πολλά δέ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο,

269. Ἐδωκε a pour sujet Ἄρης sous-entendu. Quant au complément indirect, c'est évidemment αὐτῇ, ou Ἀφροδίτῃ.

270. Οἱ, à lui : à Vulcain.

271. Ἥλιος. C'est le seul passage d'Homère où l'on voie cette forme. Didyme (*Scholies* P et V) : ἐνταῦθα τρισυλλάβως λέγει τὸν θεόν. Le même (*Scholies* H) : ἀπαξ δὲ εἴρηται Ἥλιος· Ἡέλιος γὰρ αἰεί φησιν Ἰαχῶς, τὸ η εἰς ηε. — Μιγαζομένους est aussi un ἀπαξ εἰρημένον. Il y en a plusieurs autres dans le chant de Démocritus ; et ces formes insolites sont un des arguments que font valoir les critiques qui contestent l'authenticité de cet épisode. — Σφ(ε), eux deux : les deux amants.

273. Χαλκεῶνα, trissyllabe par synizèse. — La forge de Vulcain, selon Homère, était dans la maison même du dieu, sur un des sommets de l'Olympe. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 148 et 369-374. — Κακὰ, des choses terribles : une terrible vengeance.

274. Κόπτε, il battait, c'est-à-dire il façonnait au marteau.

275. Ἀρρήκτους, ... On a vu ce vers, *Iliade*, XIII, 37. — Μένοιεν. Le sujet sous-entendu est αὐτοί : eux, c'est-à-dire Mars et Vénus. On ne peut pas dire ici, comme dans le passage de l'*Iliade*, que le verbe a le sens d'attendre ; car les deux amants resteront là bien malgré eux. D'ailleurs μένοιεν, ici, n'a pas de complément.

276. Δόλον, le piège. — Ἄρει. C'est le seul passage où l'on trouve, chez Homère, ce datif dissyllabe. Le poète dit partout Ἄρει ou Ἀρηϊ. Mais on n'en peut rien conclure contre la forme Ἄρει. L'écriture pri-

mitive elle-même, ΑΡΕ, se lisait *ad libitum*, selon la mesure du vers ; et c'est par un pur hasard sans doute que le vers ne l'a exigé qu'une seule fois dissyllabe.

277. Φίλα δέμνι(α), son lit.

278. Ἀμφὶ doit être joint au verbe : ἀμφέχει, *circumfundebat* ou *circumsudit*. Le datif ἐρμῖσιν dépend de ἀμφέχει : il répandit autour des étais, c'est-à-dire il attachait autour des quatre pieds du lit. — Δέσματα, des liens, c'est-à-dire les liens qui assujettissaient le filet par le bas. Ce sens est indiqué par le vers suivant, où il s'agit du filet proprement dit. — Κύκλῳ ἀπάντῃ ne peut se rapporter, ce semble, qu'à la portion des liens que Vulcain a enroulée autour de chacun des quatre pieds du lit. Si le lit était entouré partout de fils montant de bas en haut, il serait complètement inaccessible, et Vulcain aurait travaillé sans résultat. Cependant, comme rien ne coûte bien cher, en fait de merveilleux, on admettra, si l'on veut, que le lit est entouré de fils, mais que ces fils laisseront l'accès libre, sauf à rendre impossible la sortie. Ils sont intelligents, puisqu'ils feront d'eux-mêmes l'office que leur a assigné Vulcain.

279. Πολλά, sous-entendu δέσματα : beaucoup de liens. C'est le filet même. — Μελαθρόφιν est au génitif, et il dépend de ἐκ, contenu dans ἐξεκέχυντο. Le filet est suspendu en l'air. Les δέσματα d'en bas serviront à le faire descendre. *Scholies* B, E et Q : πολλά δὲ καὶ ἄνωθεν ἐκ τῆς ὀροφῆς ἐξήρτηντο, ἵνα δίκην παγίδος ἐμπέσοι αὐτοῖς.

ἦν· ἀράχνα λείπει· τῇ δὲ κέ τις τῶν ἰούσων,  
 280 οὔτε θεῶν μηδὲν· πέρι γὰρ ὀλοέεντα τέταπτο.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πῖντα ὄλοισι περὶ ἄεθρα χεῖν,  
 εἰσι· ἦμεν ἐς Ἀῖμον· ἐκπύμενοι παλίοθρον.  
 ἧ δ' ἄ γ' αἶψα πάλιν αὐτίκα ἐστὶν ἱκεῖναι.  
 285 Οἷον Ἀλκις σκοπὴν εἶχε χρυσήρεας Ἀρεῖς.  
 ὣς ἰδὲ Ἥραστον κλυττέρητι νόσφι κέντα·  
 βῆ δ' ἦμεν περὶ ὄμα περὶ αὐτοῦ Ἥραστου,  
 ἰσχυρόν τε δόππρον Εὐπειράου Κ' Αἰεΐτης.  
 Ἥ δ' αὖ νύει παρὰ πατρὸς ἐκπηνέες Κρονίωνες  
 290 ἰσχυμένῃ κατ' ἄρ' ἔειψ'· ὃ δ' εἶπε ὀνόματος ἦει,  
 ἐν τ' ἄρα δ' οὐ χεῖρ, ἔπος τ' ἔφατ'· ἔκ τ' ὀνόμαζεν·  
 Δεῦρο, φίλῃ, λείψονα τραπέομεν εὐνηθέντε·

280. Ἦν· ἀράχνα, comme des fils d'araignée. Il ne s'agit point du fillet lui-même, mais des lézards qui le tiennent suspendu. — Τῇ(ε), ou τῷ γ(ε) en deux mots : que, ou que quidem. C'est le conjonctif.

281. Πέρι, adverbe : perquam, ou valde. Cet adverbe se rapporte à ὀλοέεντα, et lui donne la valeur d'un superlatif. — Τετάρτο a pour sujet δέσματα sous-entendu.

282. Πῖντα ὄλοισι désigne tout l'ensemble du piège.

283. Εἰσατ(ο), visus est, il sembla : il se donna l'air de. — Ἐς Ἀῖμον, à Lemnos. L'île de Lemnos était le séjour favori de Vulcain. C'est là qu'il était tombé, quand son père l'avait pris par le pied et lancé hors de l'Olympe. Les Sintiens, habitants de l'île, l'avaient recueilli, et lui avaient à peu près sauvé la vie. Voyez, dans l'Illiade, les vers I, 591-593 et les notes sur ces trois vers. Ici le poète parle de la ville principale, qui portait le même nom que l'île. Cette ville, d'après ce qu'on verra plus bas, vers 294, était la capitale des Sintiens.

284. Ἔστιν ἀπασέων. Anciennes variantes, ἔσκειν ἀπασέων et ἐκλετο πασέων. — Ἀπασέων est trissyllabe par synizèse.

285. Ἀλκις σκοπὴν, vulgo ἀλαοσκοπίην. Voyez la note du vers X, 515 de l'Illiade. La Roche a rétabli ici la leçon

d'Aristarque. — Ἀλκις, l'adjectif pour l'adverbe : en aveugle.

288. Ἰσχυρόν, aspirant à. Didyme (Scholies I) : κέντο ἐπισχύρονος τῆς ἐκθυρίας. — Κυθήρεας. Ancienne variante, Ἀρροδίτας. Cette variante est probablement une correction de quelque critique alexandrin, motivée sur ce que Vénus, dans l'Illiade, n'a jamais le nom de Cythérée. A ce compte, il faudrait aussi changer, XVIII, 193, Κυθήρεα en Ἀρροδίτα, ou, comme fait Payne Knight, supprimer ce vers, ainsi que toute la phrase dans laquelle il se trouve.

289. Παρά, de chez.

290. Ἐρχομένην, équivalent à ἐλθοῦσα, et même à ἀνελθοῦσα : étant revenue. Scholies P : ἀντι ἐλθοῦσα. On a vu, II, 30, ἐρχομένοιο dans le sens de ἀνερχομένοιο. Voyez la note sur ce vers. Vénus est rentrée dans le palais qu'elle habite avec Vulcain. — Ὁ, lui, c'est-à-dire Mars.

291. Ἐν τ' ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

292. Δεῦρο, hic, ou mieux illuc. Il montre le lit. — Φίλῃ. Ancienne variante γύναι, terme impropre, puisque γύναι, dans la langue épique, est l'opposé de θεά. — Τραπέομεν, métathèse pour τραπεῖομεν, τραπεῶμεν. Voyez la note du vers III, 441 de l'Illiade. Cette métathèse n'est pas plus extraordinaire que celles qu'on a dans ἐπράθον, dans ἔδρακον, dans ἔδρα-

οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλὰ που ἤδη  
οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.

Ὡς φάτο· τῇ δ' ἀσπαστὸν εἰσατο κοιμηθῆναι. 295

Τὼ δ' ἐς δέμνια βάντε κατέδραθον· ἀμφὶ δέ δεσμοὶ  
τεχνήεντες ἔχυντο πολύφρονες Ἥφαιστοιο·  
οὐδέ τι κινῆσαι μελέων ἦν οὐδ' ἀναεῖραι.

Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, δτ' οὐκέτι φυκτὰ πέλοντο.

Ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις, 300

αὐτίς ὑποστρέψας, πρὶν Λήμνου γαῖαν ἰκέσθαι·

Ἥελιος γάρ οἱ σκοπιὴν ἔχεν, εἶπέ τε μῦθον.

[Βῆ δ' ἵμεναι πρὸς δῶμα, φίλον τετιημένος ἦτορ.]

Ἔστη δ' ἐν προθύροις, χόλος δέ μιν ἄγριος ἦρει·

σμερδαλέον δέ βόησε, γέγωνέ τε πᾶσι θεοῖσιν· 305

Ζεῦ πάτερ, ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,

θον, dans ἡμδροτον. La traduction *con-vertamur* n'est point exacte. Le vrai sens est *gaudeamus*, mettons-nous en joie. Les *Scholies* H répètent ici l'explication d'Aristarque : ἀντὶ τοῦ τερφθῶμεν. — L'expression λέκτρονδε, qui précède τραπέιομεν, ne fait point difficulté. Δεῦρο a indiqué un mouvement, et λέκτρονδε a dit le but de ce mouvement. — Εὐνηθέντε, *vulgo* εὐνηθέντες. Je rétablis, comme La Roche, le duel qui est dans les deux passages de *Illiade* analogues à celui-ci.

294. Μετὰ Σίντιας. Voyez plus haut, vers 283, la note sur ἐς Λῆμνον. — Ἀγριοφώνους. Porson proposait de changer ce mot en ἀκριτοφώνους. Mais les Sintiens, d'après leur nom même, sont des brigands; ce sont tout au moins des barbares, des étrangers non Grecs. Il est plus naturel de leur prêter une langue sauvage que d'en faire des bavards.

296. Ἀμφὶ doit être joint à ἔχυντο, et αὐτοῖς est sous-entendu. Voyez plus haut, vers 278, la note sur ἀμφί.

296-297. Δεσμοί.... Ἥφαιστοιο, les liens de Vulcain : le filet forgé par Vulcain. Remarquez que le filet fonctionne seul, sans que personne soit là pour le manœuvrer. Il est intelligent, comme le sont la plupart des ouvrages de Vulcain. Voyez la note du vers VII, 93, sur les chiens d'or d'Alcinoüs.

297. Τεχνήεντες, l'adjectif pour l'adverbe : avec art; en perfection. Autrement, après tout ce qu'on a vu plus haut, le mot ne serait plus qu'une épithète un peu banale.

298. Ἦν, comme ἐξῆν, sous-entendu αὐτοῖς.

299. Ὅτ(ε), comme ὁ dans le sens de ὅτι : que. On écrit aussi ὁ τ(ε) en deux mots. Avec les verbes qui signifient voir, savoir et autres analogues, Homère met ὁ et non ὅτι, et d'ailleurs la finale de ὅτι ne s'élide jamais. — Φυκτά, des moyens de fuir : toute fuite quelconque. — Πέλοντο. Rhianus, πέλοιτο.

300. Σφ(ι), à eux. — Ἀμφιγυήεις, *utrimque agilibus brachiis instructus*, l'artisan habile par excellence, c'est-à-dire Vulcain. Ici le mot est pris substantivement. C'est l'épithète caractéristique remplaçant le nom propre. Voyez, pour le sens de Ἀμφιγυήεις, la note du vers I, 607 de l'*Illiade*. Ameis a adopté le sens proposé par Lehrs, et que je regarde comme le vrai : *der armkräftige Werkmeister*.

302. Οἱ, pour lui. — Εἶπέ τε μῦθον, et dit le récit : et lui conta la chose.

303. Βῆ δ' ἵμεναι.... Ce vers, absolument inutile ici, a été emprunté à un autre passage de l'*Odyssée*, II, 298.

306. Ζεῦ πάτερ,... On a vu ailleurs ce vers, V, 7

δεῦθ', ἵνα ἔργα γελαστὰ καὶ οὐκ ἐπιεικτὰ ἴδῃσθε·  
 ὥς ἐμὲ χῶλὸν ἐόντα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη  
 αἰὲν ἀτιμάζει, φιλέει δ' ἀΐδηλον Ἄρηα,  
 οὔνεχ' ὁ μὲν καλὸς τε καὶ ἀρτίπος, αὐτὰρ ἔγωγε  
 ἠπεδανὸς γενόμεν· ἀτὰρ οὔτι μοι αἴτιος ἄλλος,  
 ἀλλὰ τοκῆε δύω· τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελλον.  
 Ἄλλ' ὤψεσθ', ἵνα τώγε καθεύδετον ἐν φιλότῃτι,  
 εἰς ἐμὰ δέμνια βάντες· ἐγὼ δ' ἐρόων ἀκάχημαι.  
 Οὐ μὲν σφεας ἔτ' ἔολπα μίνυνθά γε κειέμεν οὔτω,  
 καὶ μάλα περ φιλέοντε· τάχ' οὐκ ἐθελήσετον ἄμφω  
 εὔδειν· ἀλλὰ σφωε δόλος καὶ δεσμὸς ἐρύξει,  
 εἰσόκε μοι μάλα πάντα πατήρ ἀποδώσει ἔεδνα,  
 ὅσσα οἱ ἐγγυάλιξα κυνώπιδος εἵνεκα κούρης·  
 οὔνεκά οἱ καλὴ θυγάτηρ, ἀτὰρ οὐκ ἐχέθυμος.  
 Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀγέροντο θεοὶ ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ·  
 ἦλθε Ποσειδάων γαιήοχος· ἦλθ' ἐριούνης  
 Ἑρμείας· ἦλθεν δὲ ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων.

307. Δεῦ(τε), comme δεῦρο ἴτε : *huc adeste*, venez céans. — Ἔργα γελαστὰ. Ancienne variante, ἔργ' ἀγέλαστα. L'expression ironique est bien préférable. C'est d'ailleurs la leçon d'Aristarque et d'Hérodien. *Scholies H* : γελαστὰ· οὕτως ὀξύτόνως Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

310. Ἀρτίπος. Ancienne variante, ἀλχιμος.

311. Αἴτιος, sous-entendu ἐστί.

312. Τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελλον, lesquels devaient ne pas engendrer, c'est-à-dire et ils auraient bien dû ne pas me donner la vie.

313. Ὦψεσθ(ε), impératif aoriste : voyez. — Ἴνα, adverbe : *ubi*, en quel endroit.

315. Σφεας est monosyllabe par synizèse. — Μίνυνθά γε, *vel paululum*, ne fût-ce qu'un instant. — Κειέμεν, avoir envie de dormir. — Οὔτω, de cette façon, c'est-à-dire dans ma chambre et sur mon lit.

316. Καὶ μάλα περ φιλέοντε, quoique aimant beaucoup tous deux, c'est-à-dire malgré la passion dont ils brûlent l'un pour l'autre. — Τάχ(α), bientôt : tout à l'heure.

317. Δόλος καὶ δεσμὸς, la ruse et le lien, c'est-à-dire le filet qui les enlace.

318. Πατήρ, le père, c'est-à-dire mon beau-père. C'était en même temps son propre père; mais Vulcain parle comme mari de Vénus. — Ἀποδώσει ἔεδνα. Le poète met dans le monde des dieux les mœurs qui régnaient de son temps parmi les hommes. Vulcain fiancé a donné des ἔεδνα à Jupiter pour avoir Vénus; Vulcain mari outragé rentrera, en vertu de la loi sur le divorce, en possession de ses ἔεδνα. Porphyre (*Scholies T*) : τί γὰρ δέονται χρημάτων οἱ θεοί, ἵνα καὶ οὗτος τὰ ἔεδνα ἀπαιτῇ; τὸ ὅλον οὖν κατὰ τοὺς ἀνθρωπίνους λόγους ἐγχεῖται. Cette note donne la réponse des lytiques à une question des enstatiques.

320. Οὔνεκα se rapporte à ἀποδώσει, et non à ἐγγυάλιξα.

321. Οἱ (eux) est déterminé par le mot θεοί. — Χαλκοβατὲς δῶ. Tous les palais des dieux étaient construits en métal, à plus forte raison celui du constructeur; car tous étaient l'ouvrage de Vulcain. Voyez l'*Iliade*, I, 606-608.

Θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῖ οἴκοι ἐκάστη.

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοὶ, δωτῆρες ἐάων.

325

ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,

τέχνας εἰσορόωσι πολύφρονος Ἡφαίστοιο.

Ὡδε δέ τις εἶπεςκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον.

Οὐκ ἀρετᾶ κακὰ ἔργα· κιχάνει τοι βραδὺς ὠκὺν,

ὥς καὶ νῦν Ἡφαιστος ἐὼν βραδὺς εἶλεν Ἄρῃα,

330

ὠκύτατόν περ ἐόντα θεῶν οἱ Ὀλυμπον ἔχουσιν,

χωλὸς ἐὼν, τέχνησι· τὸ καὶ μοιχάγρι' ὀφέλλει.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

Ἐρμῆν δὲ προσέειπεν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων.

324. Αἰδοῖ, par honte : par un sentiment de pudeur. — Οἴκοι doit être joint à μένον.

325. Δωτῆρες ἐάων, dispensateurs des biens. Voyez, *Iliade*, XXIV, 528, la note sur ἐάων. Ameis et La Roche écrivent ce mot avec un esprit rude. Cette fausse orthographe est indiquée dans une note des *Scholies* B ; mais cette note ne saurait être attribuée à Hérodiën, car elle dit des choses absurdes : ἐόν τὸ ἀγαθὸν δασύνεται, ἄρ' οὐ καὶ θεός· ἐόν τὸ ἴδιον ψιλοῦται, ἄρ' οὐ καὶ τέον.

326. Ἄσβεστος.... Voyez le vers I, 599 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

327. Τέχνας εἰσορόωσι, *artes inspicientibus*, contemplant le piège. Il faut supposer que Vulcain en a rendu les fils visibles, malgré leur prodigieuse ténuité ; car il a été dit, vers 280-281, qu'un dieu même ne les verrait pas, et les deux amants ne les ont pas vus, puisqu'ils s'y sont laissé prendre.

328. Ὡδε δέ τις.... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Iliade*.

329. Οὐκ ἀρετᾶ, ne prospèrent point. *Scholies* B : οὐκ ἀρετὴν ἔχει ἡ καλοεργία. — Τοι, adverbe : en effet.

332. Τέχνησι. Il faut répéter le verbe εἶλεν. — Τό est pris adverbialement, et il équivaut à δι' ὃ : c'est pourquoi. — Μοιχάγρι(α), l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Didyme (*Scholies* B) : τὰ ὑπὲρ ἀγρεύσεως, ὃ ἐστὶ συλλήψεως, μοιχῶν ἐκτινύμενα. ὁμοίως ζωάγρια, βοάγρια, ἀνδράγρια. — Ὀφέλλει, exige avec excès, c'est-à-dire va exiger, en la

portant au taux le plus exorbitant. Vulcain ne l'a point dit ; mais les dieux supposent naturellement qu'il usera de tout son droit. — On explique d'ordinaire comme si ὀφέλλει était pour ὀφείλει, et l'on sous-entend Ἄρῃς comme sujet du verbe : aussi Mars doit-il l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Cette explication paraît avoir été admise par les anciens, concurremment avec celle qui sort du sens vrai de ὀφέλλει. Porphyre (*Scholies* T) : εἰ ἐπὶ τοῦ Ἡφαίστου, οὐ πρότερον ἀπολύσω αὐτὸν πρὶν ἀποδοῦναι ἡμῖν ὥς πλεῖστα· εἰ δ' ἐπὶ τοῦ Ἄρεος, ὃ Ἄρῃς ἐπὶ τῇ μοιχείᾳ ἀλοὺς ταύτην ὥρληκε τὴν οἶκην.

333-342. Ὡς οἱ μὲν.... Ces dix vers manquaient dans plusieurs textes antiques ; et c'est leur indécence qui les avait fait supprimer. Didyme (*Scholies* H) semble approuver cette suppression : ἐν ἐνίοις ἀντιγράφοις οἱ δέκα στίχοι οὐ γέρονται, διὰ τὸ ἀπρέπειαν ἐμφαίνειν. νεωτερικὸν γὰρ τὸ φρόνημα. Je suis convaincu que cette note est incomplète ; car il est probable que l'athétèse avait été prononcée, contre le passage, par Zénodote et par Aristophane de Byzance, puis par Aristarque lui-même. — Ces dix vers avaient été violemment attaqués par Zoïle ; mais Zoïle ne niait point qu'ils fussent d'Homère ; bien loin de là, puisqu'il faisait honte au poète de les avoir composés. Les lytiques justifiaient Homère par des raisons plus ou moins plausibles. Porphyre (*Scholies* T, suite de la note citée à propos du vers 332) : ἐπιτιμᾷ δὲ αὐτοῖς ὁ Ζωῖλος, ἄτοπον εἶναι λέγων γελαῖν μὲν ἀκολάστως τοὺς θεοὺς



- Ἑρμεία, Διὸς υἱέ, διάκτορε, δῶτορ ἑάων, 335  
 ἥ ῥά κεν ἐν δεσμοῖς ἐθέλοις κρατεροῖσι πιεσθεὶς  
 εὔδειν ἐν λέκτροισι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ;  
 Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα διάκτορος Ἀργειφόντης·  
 Αἶ γάρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἀπολλων.  
 Δεσμοὶ μὲν τρεῖς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν, 340  
 ὑμεῖς δ' εἰσορόωτε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι,  
 αὐτὰρ ἐγὼν εὔδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.  
 Ὡς ἔφατ'· ἐν δὲ γέλωσ ὦρτ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.  
 Οὐδὲ Ποσειδάωνα γέλωσ ἔχε, λίσσετο δ' αἰεὶ  
 Ἥφαιστον κλυτοεργὸν ὅπως λύσειεν Ἄρηα· 345  
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·  
 Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι αὐτὸν ὑπὶσχομαι, ὥς σὺ κελεύεις,  
 τίσειν αἴσιμα πάντα μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.  
 Τὸν δ' αὖτε προσέειπε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·  
 Μὴ με, Ποσείδαον γαίηοχε, ταῦτα κέλευε· 350  
 δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.

ἐπὶ τοῖς τοιούτοις, τὸν δ' Ἑρμῆν εὐ-  
 χεσθαι ἐναντίον τοῦ πατρὸς, καὶ τῶν  
 ἄλλων θεῶν ὁρώντων, δεδέσθαι σὺν τῇ  
 Ἀφροδίτῃ. οὐκ εἰσὶ δὲ οἱ ποιητικοὶ θεοὶ  
 φιλόσοφοι, ἀλλὰ παίζονται· ἀλλὰ καὶ τὸ  
 κάλλος ἠθέλησε δηλῶσαι τῆς Ἀφροδίτης  
 ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 155-157) ἐπαι-  
 νοῦντες οἱ δημογέροντες. — Le vers 333  
 est un de ceux qu'Homère a le plus sou-  
 vent répétés. Dugas-Monthel remarque  
 qu'on le trouve partout où les critiques  
 anciens ont signalé quelque interpolation  
 un peu notable, et il l'appelle un vers de  
 suture. Il renvoie notamment au vers IV,  
 620 de l'*Odyssée*. Mais cet exemple ne  
 justifie point son dire. Voyez les notes  
 sur les quatre vers qui suivent celui-là.

335. Διὸς υἱέ, ... L'accumulation des  
 épithètes marque évidemment une inten-  
 tion ironique.

340. Ἀμφίς, *utrimque*, c'est-à-dire  
*utrumque*, comme s'il y avait ἄμφω : elle  
 et moi.

343. Ἐν doit être joint à ὦρτ(ο) :  
 ἐνῶρτο.... θεοῖσιν, s'éleva parmi les dieux.

344. Οὐδέ est là dans son sens propre :  
*non autem*, ou *sed non*. — Ἐχε. Ancienne

variante, ἔλε. — Αἰεὶ, sans cesse : avec  
 instance. Ce rôle est bien dans le carac-  
 tère du personnage. Bothe : « Non ridet  
 « Neptunus senior, et avunculus Martia. »  
 345. Ὅπως, *ut*, afin que.

346. Προσηύδα a pour sujet Ποσειδάων  
 sous-entendu.

347. Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι. Nicanor  
 (*Scholies H*) : εἰς τὸ λῦσον ἡ στιγμή. —  
 Τοι (*tibi*) dépend de τίσειν, et αὐτόν est  
 le sujet de cet infinitif. — Αὐτόν, lui-  
 même : Mars en personne.

348. Αἴσιμα πάντα, *equa omnia*, tout  
 ce qui est conforme au bon droit.

350. Ταῦτα, *ista*, cette sottise.

351. Δειλαί τοι.... D'après la réflexion  
 que va faire Vulcain, cette phrase signifie,  
 littéralement : misérables vraiment pour  
 cautionner sont les cautions mêmes des  
 misérables. Vulcain entend : tu fais une  
 promesse au nom d'un vaurien ; mais je  
 n'ai aucune garantie qu'il la tiendra,  
 puisque c'est un vaurien ; il ne se croira  
 point engagé par ta parole, et moi je  
 serai une dupe, car je n'ai aucun recours  
 contre toi. Cette explication, quoi qu'en  
 disent quelques modernes, est la seule qui

Πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν,  
εἴ κεν Ἄρης οἴχοιτο, χρέος καὶ δεσμὸν ἀλύξας;

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·

Ἥφαιστ', εἵπερ γάρ κεν Ἄρης χρεῖος ὑπαλύξας  
οἴχηται φεύγων, αὐτὸς τοι ἐγὼ τάδε τίσω. 355

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·  
Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε τεδὸν ἔπος ἀρνήσασθαι.

Ὡς εἰπὼν δεσμὸν ἀνίει μένος Ἥφαιστοιο.

Τὼ δ' ἐπεὶ ἐκ δεσμοῖο λύθεν, κρατεροῦ περ ἐόντος,  
αὐτίκ' ἀναΐξαντε, ὁ μὲν Θρήκηνδε βεβήκει, 360

sorte naturellement du contexte, et qui s'accorde avec le sens rigoureux des termes. Elle est cinq ou six fois répétée dans les *Scholies*. C'est celle de Porphyre. *Scholies* M : οὐ μόνον τὰ τῶν δειλῶν πράγματα κακὰ, ἀλλὰ καὶ αἱ ἐγγύαι κακαί, ὡς ὁ Πορφύριος. On a, je crois, dans les *Scholies* B et H, la note même de Porphyre : καὶ τὸ ἐν Δελφοῖς ἐπίγραμμα, ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα. σκληρὸν δὲ τοῦτο καὶ οὐκ ἀνθρώπινον τὸ πᾶσαν ἐγγυήν ἀναιρεῖν, καὶ πατέρα τις ἐγγυήσασθαι βούληται. ὁ δὲ Ὅμηρος ἄλλη διανοίᾳ κέχρηται, ὅτι τῶν δειλῶν καὶ εὐτελῶν εὐτελεῖς ὀφείλουσιν εἶναι καὶ αἱ ἐγγύαι. ἀντὶ τοῦ, μείζων αἶ, ὦ Πόσειδον, ἢ κατὰ τὸ ἀκαιτεῖσθαι παρ' ἐμοῦ· ὡς δηλοῖ καὶ τὸ ἐξῆς, πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι καὶ καταλάβοιμι; — Les mots ἐγγύαι et ἐγγυάσθαι sont l'un et l'autre, chez Homère, des ἀπαξ εἰρημένα.

352. Δέοιμι, selon quelques anciens, était pour δήοιμι. *Grand Étymologique* Miller : πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι, ἀντὶ τοῦ εὐρίσκοιμι, ἀπὸ τοῦ· δῆεις τὸν γε σύεσσι (XIII, 407). Mais rien n'empêche de laisser δέοιμι à δέω, lier : *obligarim*. C'est évidemment le sens moral, et non le sens physique. Cependant quelques anciens prenaient δέοιμι comme s'il y avait δεσμῆσαιμι. Aristarque, au contraire, rendait δέοιμι par εὐθύνοιμι. Vulcain a trop le respect de l'âge et de la parenté pour se plaindre de ne pouvoir mettre Neptune dans un filet (*Scholies* E : καθὰ τὸν Ἄρην). — C'est par erreur qu'on attribue à Aristarque une prétendue leçon πῶς ἂν σ' εὐθύνοιμι, au lieu de πῶς ἂν ἐγὼ σε

δέοιμι. La Roche : « Errant qui de diversa  
« Aristarchi scriptura cogitant; nam εὐθύ-  
« νοιμι nihil aliud est quam explicatio  
« Aristarchi, quæ discrepat a vulgata in-  
« terpretatione δεσμεύοιμι quæ est etiam  
« apud Apoll. Soph. 57, 30 et Hesychium,  
« I, 474. » — D'après la variante φέριστε à la place de δέοιμι, Ameis conjecture qu'Aristarque ne mettait pas θεοῖσιν dans le vers, et qu'il le lisait comme ceci : Πῶς ἂν ἐγὼ σέ, φέριστε, μετ' ἀθανάτοισι δέοιμι.

353. Χρέος καὶ δεσμὸν, hystérologie. Le reniement de la dette suivrait la délivrance.

355. Γάρ, eh bien ! Cette traduction équivaut à la proposition implicitement contenue dans le mot γάρ : je m'engage personnellement. — Χρεῖος est à l'accusatif, pour χρέος. Ancienne variante, χρεῖως, correction métrique inutile. Au reste, l'écriture primitive ΚΗΡΕΟΣ peut se lire indifféremment χρέος, χρέως, χρεῖος et χρεῖως, et les Grecs admettaient la forme τὸ χρέως.

356. Τοι, *tibi*, à toi. — Τάδε, ces choses : la dette de Mars.

358. Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε, *non licet neque decet*, il n'est ni permis ni séant : je ne puis à aucun titre. — Τεδὸν ἔπος, ta parole : ta garantie.

359. Δεσμὸν, *vulgo* δεσμῶν, sous-entendu αὐτούς. Notre vulgate n'est qu'une ancienne correction métrique, d'ailleurs parfaitement inutile, et qui ôte à l'expression sa simplicité et sa netteté. — Μένος Ἥφαιστοιο, comme Ἥφαιστος. Il est inutile de supposer un effort quelconque.

361. Βεβήκει. Bekker et Ameis, βεβή-

ἥ δ' ἄρα Κύπρον ἴκανε φιλομειδῆς Ἀφροδίτη,  
 ἐς Πάρον· ἐνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυγαίς.

Ἐνθα δέ μιν Χάριτες λούσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ  
 ἀμβρότω, οἷα θεοὺς ἐπενήνοθεν αἰὲν ἔοντας,

365

ἀμφὶ δὲ εἵματα ἔσσαν ἐπὶ ῥατα, θαῦμα ἰδέσθαι.

Ταῦτ' ἄρ' αἰεὶ δὲ αἰεὶ περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
 τέρπετ' ἐνὶ φρεσὶν ἦσιν ἀκούων, ἥ δὲ καὶ ἄλλοι  
 Φαίηκες ὀλιγήμετοι, ναυσίκλυτοι ἄνδρες.

Ἀλκίνοος δ' Ἄλιον καὶ Λαοδάμαντα κέλευσεν

370

κείν. Il n'y a aucune raison de ne pas conserver ici l'orthographe vulgaire : car on ne peut supposer une influence à la voyelle qui commence le vers 362.

361. Κύπρον. Il s'agit de l'île en général, et non de la ville du même nom. C'est ce qu'indique ἐς Πάρον. *Scholies H* : ἀπὸ γενικῶς εἰς τὸ εἰδικόν.

362. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. *Didyme (Scholies H)* : ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ γάρ, ἐνθα γάρ οἱ. — Οἱ, sous-entendu ἐστὶ : *ci est, elle a.* — Τέμενος. Voyez la note du vers VI, 293 sur ce mot. — Le vers appliqué ici à Vénus est appliqué dans l'*Iliade*, VIII, 48, sans Γάργυρον au lieu de ἐς Πάρον, à Jupiter Idéen. — Il ne s'agit point de temple, quoi qu'en disent les traducteurs, ni même d'image figurée. *Didyme (Scholies E et T)* : κατὰ Παφίους οὐκ ἔστιν Ἀφροδίτης ἀγάλμα, τέμενος δὲ μόνον καὶ βωμός. ἐμπείρωσ οὖν Ὀμηρος εἰπὼν ἐς Πάρον ἐπάγει, ἐνθα δὲ οἱ τέμενος βωμός τε θυγαίς.

365. Οἷα (*qualia*) se rapporte tout à la fois à l'une et à l'autre des deux opérations qui sont la peau nette et luisante, λούσαν et χρίσαν. — Ἐπενήνοθεν, *gratiam addunt*, embellissent. Le verbe, dans ce passage, a un sens actif, à moins qu'on ne fasse dépendre l'accusatif de ἐπὶ, qui y est contenu. On expliquerait alors θεοὺς ἐπενήνοθεν par *diis illucent*, ou par quelque chose d'analogue. C'est ici pareillement qu'on s'aperçoit de l'identité primitive de ἐπενέθω et ἐπανέθω. Voyez, *Iliade*, II, 219, la note sur ἐπενήνοθε.

367. Ταῦτ' ἄρ' αἰεὶ δὲ... Voyez plus haut le vers 83.

368. Τέρπετ(ο) doit être joint à ἀκούων : *delectabatur audiens*, écoutait

avec plaisir. — Ἄλλοι, sous-entendu ἐτέρποντο ἀκούοντες.

370. Ἀλκίνοος δ' Ἄλιον. Il semble bizarre que ce vers ne soit pas après le vers 265, et que le chant de Démodocus se trouve intercalé entre deux danses. Bothe : « Carmen de Martis furto, si genuinum est, « et esse arbitror, solus id canit Demodocus, postquam Phæaces desierunt saltare. « Nam post versum 265 inserendus esse « puto 370-473, dans penultimas 266-369 « et 3 proxime sequentes, quos versos « cipimus 474 et reliqui hujus libri sine « interruptione. Ita hæc apte coherent, « primo juvenibus Phæaciis chorum decantibus, deinde solis saltantibus Alcinoi « filiis, quibus antevertere cantorem, quamvis honoratissimum, haud decet; tum « canente Demodoco, denuo producto, ut « futurum esse significat rex 429, inter « epulas, a quibus nec carmen longius abhorret, nec in hilaritatem jocosque compositum. Certe qui Margiten reperit, « ejus ne hæc quidem indigna sunt ingenio « atque arte, patris tragædiæ comædiæque, et totius poeseos. Fuerunt tamen « jam olim (v. Schol. Comici ad *Pac.* 779), « qui damnarent hanc narrationem de Martis amoribus, illegitimis illis quidem, sed « punitis, cum impunita Jovis aliorumque « deorum atque heroum furta plurima patienter ferrent. Platonem autem, *Polit.* « III, p. 390, C, et philosophos ejusmodi mythos omnes rejicere, tanquam « improbos et obscænos, consentaneum « fuit. Quorum philosophorum, antiquitatis ignorantium, non magis habenda ratio « est, quam Heraclidis Pontici et aliorum, « qui hanc fabulam allegorice exponunt. « Iterum dico : nativi sunt mores ævi he-

μουνάξ ὀρχήσασθαι, ἐπεὶ σφισιν οὔτις ἔριζεν.  
 Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν σφαῖραν καλὴν μετὰ χερσὶν ἔλοντο,  
 πορφυρέην, τὴν σφιν Πόλυβος ποίησε δαΐφρων,  
 τὴν ἕτερος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιδέντα,  
 ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁ δ' ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἀερθεὶς,  
 ῥηϊδίως μεθέλεσκε, πάρος ποσὶν οὔδας ἰκέσθαι.

375

« roici, nec ad censuram seniorum tempo-  
 « rum revocandi. Præterea liberiores su-  
 « mus inter pocula, nec Phæacum regina,  
 « populi minime severi, aut ejus filia fron-  
 « tem contraxisse putandæ sunt, cum au-  
 « dirent versus Homerici plenos spiritus et  
 « leporis (cf. Virg. Georg. IV, 345-348).  
 « Multoque etiam minus hæc pertinent ad  
 « fidem Penelopæ, ab omni contagione  
 « flagitii abstinendam, aut punitionem an-  
 « cillarum Ulyssis, quemadmodum et hic  
 « poeta punitos narrat adulteros. At verba  
 « quædam in hisce deprehendit, aut de-  
 « prehendere sibi visus est, P. Knightius,  
 « quibus alias abstinet Homerus. Scilicet  
 « hic tantum dixit μοιχάρια et ἐγγύην,  
 « quia hic tantum istæ res aguntur in utro-  
 « que carmine. Semel quoque dixit Πάρον  
 « et μυγάζομαι, ut tot alia verba. Quod  
 « vero attinet ad formas nominum Ἄρει et  
 « Ἑρμῆς, fallitur vir doctus, etc. Quæ  
 « cum ita sint, quidni patiamur deos ri-  
 « dere Martem et Venerem, Vulcani arte  
 « irretitos, sicut Vulcanum ipsum rident  
 « claudicantem? Nisi quis forte est, qui ne  
 « id quidem sinat fieri, sed ridentibus ac-  
 « clamet illud Satirici, *lusco qui poscit*  
 « *dicere : Lusce!* sane censeo hæc ser-  
 « vanda esse suo loco, nec in hymnos re-  
 « ferenda, ut Knightio Nitzschioque visum  
 « est; velimque generatim minus pronos  
 « esse interpretes Homeri ad vituperan-  
 « dum es, quæ non illius, sed ipsorum  
 « moribus atque ingenio repugnant. » Ces  
 observations sont très-judicieuses; et il est  
 à remarquer que l'opinion de Bothe sur  
 l'authenticité du chant de Démodocus a pré-  
 valu. Ceux mêmes qui veulent que ce chant  
 ait été tiré d'un hymne à Vulcain sont forcés  
 de reconnaître qu'il est plus ancien, par la  
 langue et par le style, qu'aucun des hym-  
 nes homériques que nous connaissons, et  
 que les traces de l'usage du digamma y  
 sont aussi fréquentes pour le moins que  
 n'importe où dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. La seule objection un peu sérieuse

est celle qui concerne le caractère du ré-  
 cit : « Jamais, dit Dugas Montbel, Homère  
 ne raille les dieux; et les plaisanteries de  
 Mercure et d'Apollon sur la déconvenue  
 de Mars ne sont nullement dans le goût de  
 sa poésie. » L'exemple des risées dont  
 Vulcain est l'objet, quand il s'avise de faire  
 l'office d'échanson des dieux, prouve que  
 cette affirmation est beaucoup trop abso-  
 lue. Et puis nous sommes ici chez les  
 Phéaciens, et non point dans la Sparte de  
 Lycurgue, ni dans l'école de Pythagore.  
 Mais rien n'empêche de croire que, si le  
 chant de Démodocus est authentique, il  
 serait mieux à sa place un peu plus loin.  
 Encore y a-t-il quelque excès et quelque  
 iniquité à exiger qu'un poète, fût-ce le plus  
 parfait des poètes, soit partout irréprocha-  
 ble. Homère a bien le droit d'avoir quelque  
 distraction, ou même de se tromper dans  
 la disposition des parties. Disons, si nous  
 voulons, en termes d'Horace, qu'il a som-  
 meillé un instant.

371. Ἐπεὶ σφισιν οὔτις ἔριζεν, parce  
 que personne ne luttait contre eux, c'est-à-  
 dire parce qu'ils l'emportaient, dans cet  
 exercice, sur tous les autres jeunes gens.

373. Πόλυβος. Je n'ai pas besoin de  
 faire observer que Polybe est un nom ha-  
 nal chez Homère. Le poète le donne ici au  
 bourrelier quelconque qui a façonné la  
 belle balle rouge, comme il l'a donné à l'É-  
 gyptien quelconque de qui Ménélas a été  
 l'hôte aux bords du Nil.

374. Ῥίπτασκε, lançait chaque fois. Le  
 fréquentatif est bien l'expression propre.  
 — Ποτ νέφεα σκιδέντα. Cette hyper-  
 bole, réduite à la réalité, signifie que le  
 joueur lançait très-haut la balle.

375. Ἰδνωθεὶς ὀπίσω, s'étant courbé  
 en arrière. On voit le mouvement, et l'on  
 comprend que la balle monte, comme on  
 dit, à perte de vue. — Ὁ δ(έ) est opposé  
 à ἕτερος.

376. Μεθέλεσκε, sous-entendu αὐτήν :  
 la saisissait chaque fois. Le fréquentatif

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σφαῖρη ἀν' ἰθὺν πειρήσαντο,  
 ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυδοτείρῃ  
 ταρφέ' ἀμειβομένω· κοῦροι δ' ἐπελήκεον ἄλλοι,  
 ἔστεῳτες κατ' ἀγῶνα, πολὺς δ' ὑπὸ κόμπος ὀρώρει. 380

Δὴ τότε ἄρ' Ἀλκίνοον προσεφώνεε διος Ὀδυσσεύς·

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,  
 ἡμὲν ἀπειλήσας βητάρμονας εἶναι ἀρίστους,  
 ἡδ' ἄρ' ἐτοῖμα τέτυκτο· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

Ὡς φάτο· γήθησεν δ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, 385  
 αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

correspond à celui du vers 374. Chaque fois que la balle redescend, le second joueur fait un bond, et la happe en l'air. On doit supposer qu'il la lance à son tour, et que l'autre à son tour la happe au vol. Les rôles alternent, tant que dure l'exercice. C'est en cela que cet exercice diffère de notre jeu de paume, et même, quoi qu'en dise Dugas Montbel, de notre jeu de ballon. — Πάρος ποσὶν οὐδας ἰκίσθαι, avant d'avoir atteint le sol avec les pieds, c'est-à-dire pendant la durée du bond même.

377. Ἀν' ἰθύν, de front, c'est-à-dire en face l'un de l'autre. L'expression se rapporte aux deux joueurs, et non à la balle. Lancer la balle en droite ligue, la traduction vulgaire, est une locution vide de sens, tandis que rien n'est plus clair que ἀν' ἰθύν, appliqué à deux hommes qui la lancent et la reçoivent alternativement. — Quelques anciens faisaient de ἀνιθύν un seul mot, un adverbe, et cet adverbe, selon eux, contenait ἄνω, et non ἀνά préposition. Alors il ne pouvait s'agir que de la balle, puisque c'est en haut qu'on la lance. Mais l'adverbe ἀνιθύν n'est qu'une hypothèse, et une hypothèse aussi invraisemblable qu'inutile. Voy. ἀν' ἰθύν, *Iliade*, XXI, 303, et la note sur cette expression.

379. Ταρφέ(α), pluriel neutre pris comme adverbe : fréquemment. — Ἀμειβομένω, faisant un mutuel échange, c'est-à-dire prenant la place l'un de l'autre. Les deux danseurs font le contraire de ce que faisaient les deux joueurs de balle, et ἀμειβομένω précise rigoureusement, ce semble, le sens de ἀν' ἰθύν. Tout à l'heure, ils

étaient constamment en face l'un de l'autre; maintenant, ce ne sont que tours et détours. Didyme (*Scholias V*) : πυκνῶς πλέχοντες εἰς ἀλλήλους ἐναλλασσόμενοι.

380. Ἐστεῳτες, trissyllabe par synizèse, *vulgo* ἑσταότες, correction byzantine. — Κατ' ἀγῶνα équivalent à ἐν χορῷ : sur la place de danse. Il s'agit des jeunes gens qui ont dansé en troupe, vers 262-265. — Ὑπέ doit être joint à ὀρώρει. — Κόμπος. Ancienne variante, δοῦπος, terme impropre, car il n'y a que des éclats de voix, et non un heurt bruyant ou une chute retentissante. — Ὀρώρει. L'orthographe de Bekker et d'Ameis, ὀρώρειν, est d'autant plus inadmissible ici, que le vers suivant commence par une consonne. Voyez plus haut la note du vers 361.

382. Λαῶν (*inter cives*), comme s'il y avait ἀνδρῶν ou Φαίάκων.

383. Ἡμὲν est en correspondance avec ἡδ(έ) du vers suivant : d'un côté,... de l'autre. Quelques-uns écrivent ἦ μὲν et ἦ δ(έ), *sane quidem* et *sane vero*; mais cette orthographe n'est pas bonne, et elle prête au langage une emphase inutile. — Ἀπείλησας est pris en bonne part : *professus es*, tu as déclaré. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 863 et la note sur ce vers.

384. Ἐτοῖμα τέτυκτο, sous-entendu ταῦτα : ce que tu affirmais s'est accompli à nos yeux. J'entends ἐτοῖμα comme le latin *prompta*, *in promptu*, et je ne l'absorbe point dans la signification de τέτυκτο. La traduction *hæc effecta sunt* fait tort à Homère du plus vif de son expression. — L'accentuation homérique, ἐτοῖμα προπερίσπομène, est confirmée ici par Hérodiën

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες·  
 ὁ ξεῖνος μάλα μοι δοκεί πεπνυμένος εἶναι.  
 Ἄλλ' ἄγε οἱ δῶμεν ξεινήϊον, ὥς ἐπιεικές.  
 Δώδεκα γὰρ κατὰ δῆμον ἀριπρεπέες βασιλῆες 390  
 ἀρχοὶ κραίνουσι, τρισκαιδέκατος δ' ἐγὼ αὐτός·  
 τῶν οἱ ἕκαστος φᾶρος εὐπλυνὲς ἡδὲ χιτῶνα  
 καὶ χρυσοῖο τάλαντον ἐνείκατε τιμήεντος.  
 Αἶψα δὲ πάντα φέρωμεν ἀολλέα, ὅφρ' ἐνὶ χερσὶν  
 ξεῖνος ἔχων ἐπὶ δόρπον ἱη χαίρων ἐνὶ θυμῷ. 395  
 Εὐρύαλος δέ ἐ αὐτὸν ἀρεσσάσθω ἐπέεσσιν  
 καὶ δώρῳ· ἐπεὶ οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν.  
 Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον ἡδὲ κέλευον·  
 δῶρα δ' ἄρ' οἰσέμεναι πρόεσαν κήρυκα ἕκαστος.  
 Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε· 400  
 Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,  
 τοιγὰρ ἐγὼ τὸν ξεῖνον ἀρέσσομαι, ὥς σὺ κελεύεις.  
 Δώσω οἱ τόδ' ἄορ παγχάλκεον, ὃ ἐπι κώπη

(*Scholies H*) : οὕτως ὁ τόνος, οὐ προπαροξυτόνως.

388. Ὁ ξεῖνος est plus que nulle part ailleurs dans un sens honorifique : notre noble hôte. — Μάλα doit être joint à πεπνυμένος, car πεπνυμένος seul ne serait qu'un compliment un peu médiocre.

390-394. Δώδεκα.... D'après ces deux vers, le gouvernement des Phéaciens est une oligarchie, présidée par un chef qui n'est que le premier parmi ses égaux.

390. Κατὰ δῆμον dépend de κραίνουσι qui est au vers suivant.

392-393. Τῶν.... ἕκαστος.... ἐνείκατε, chacun d'eux apportez, c'est-à-dire que chacun de vous apporte.

392. Οἱ, à lui : à notre hôte.

394. Ἀολλέα, vulgo ἀολλέες. La vulgate ne s'explique pas très-bien, tandis que la leçon d'Aristarque est de la plus parfaite clarté. Didyme (*Scholies V*) : ὁμοῦ συναχθέντα, ἀθρόα. C'est quelque faux métricien, ennemi des hiatus, qui a remplacé ἀολλέα par ἀολλέες. — Ἐνὶ χερσὶν est dit au figuré. Voyez plus bas, vers 418.

395. Ἐχων, sous-entendu ταῦτα, πάντα ταῦτα.

396. Ἐ αὐτόν, c'est-à-dire ici τὸν ξεῖνον. Remarquez l'écriture en deux mots. Remarquez aussi que ἐ n'a pas d'accent. *Scholies H* : Ἀρίσταρχος τὴν ἐ ἐγκλίνας καὶ Ἡρωδιανός.

397. Οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν. On se rappelle le discours d'Euryale, vers 159-164.

398. Ὡς ἔφαθ'· οἱ.... On a vu ce vers, IV, 673.

399. Οἰσέμεναι, pour apporter : pour aller chercher et remettre à l'hôte. — Κήρυκα, un héraut : son héraut.

400. Τόν, lui : Alcinoüs.

401. Λαῶν, comme plus haut, vers 382.

402. Τὸν ξεῖνον. C'est surtout ici que les traducteurs font tort à Homère, en supprimant l'idée d'honneur contenue dans le prétendu article.

403. Ἐπι, pour ἐπεστι. Hérodien (*Scholies H* et Q) : ἀναστροφὴ τῆς λέξεως. Ceci veut dire que ὃ ἐπι n'est point pour ἐφ' ὃ, et que le verbe est exprimé. En effet, la préposition ἐπί, dans l'orthographe alexandrine, ne souffre point l'anastrophe, et ἐπι, chez Homère, est toujours pour ἐπεστι.

ἀργυρέῃ, κολεόν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος  
ἀμφιδεδίνηται· πολέος δέ οἱ ἄξιον ἔσται. 405

Ὡς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει ξίφος ἀργυρόηλον,  
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε· ἔπος δ' εἶπερ τι βέβακται  
δεινὸν, ἅφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.  
Σοὶ δὲ θεοὶ ἄλογόν τ' ἰδέειν καὶ πατρίδ' ἰκέσθαι 410  
δοῖεν, ἐπειδὴ δὴθὰ φίλων ἅπο πῆματα πάσχεις.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·  
Καὶ σὺ, φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ὄλβια δοῖεν,  
μηδὲ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο  
τούτου, δὲ δὴ μοι δῶκας, ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν. 415

Ἦ ῥα, καὶ ἀμφ' ὤμοισι θέτο ξίφος ἀργυρόηλον.  
Δύσετό τ' ἥελιος, καὶ τῷ κλυτὰ δῶρα παρῆεν·  
καὶ τάγ' ἐς Ἀλκινόοιο φέρον κήρυκες ἀγαυοί·  
δεξάμενοι δ' ἄρα παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,  
μητρὶ παρ' αἰδοίῃ ἔθεσαν περικαλλέα δῶρα. 420  
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο·  
ἐλθόντες δὲ καθίζον ἐν ὑψηλοῖσι θρόνοισιν.

404. Κολεόν. L'ancienne variante κολεός semble n'être qu'une mauvaise correction; car Homère ne connaît que la forme neutre κολεόν ou κουλέον. — Ἐλέφαντος, le génitif de la matière : d'ivoire; fait d'un morceau d'ivoire.

405. Ἀμφιδεδίνηται· πολέος.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 562.

406. Ἐν χερσὶ, sous-entendu Ὀδυσσεύς.

408. Πάτερ ὦ ξεῖνε, comme ξεῖνε πάτερ, vers 445. — Ἐπος δ' εἶπερ τι, c'est-à-dire εἶπερ δὲ ἔπος τι. — Βέβακται a été prononcé. Il est inutile de sous-entendre ὑπ' ἐμοῦ.

409. Τό, c'est-à-dire τοῦτο τὸ ἔπος.— Φέροιεν ἀναρπάξασαι, emportent après avoir saisi, c'est-à-dire saisissent et emportent.

411. Ἐπειδὴ δὴθὰ.... Voyez le vers VII, 452 et la note sur ce vers.

413. Καὶ σὺ, φίλος,... Voyez le vers I, 301 et la note sur ce vers.

414. Ξίφεος dépend de ποθὴ.

415. Ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν, ayant donné satisfaction par les paroles, c'est-à-dire après les excuses que tu viens de m'adresser. Ulysse dit que les excuses à elles seules suffisent; mais c'est un pur compliment, et il accepte très-bien le cadeau avec elles.

416. Ἀμφ' ὤμοισι θέτο. Le baudrier portait sur l'épaule droite.

417. Δύσετό τ' ἥελιος, καί, et le soleil se coucha, et; c'est-à-dire, à l'heure où le soleil disparut. — Τῷ.... παρῆεν, *ei praesto erant*, étaient à sa disposition : lui avaient été remis.

420. Μητρὶ παρ' αἰδοίῃ indique la place où l'on dépose toutes ces richesses. C'est au fond de la grande salle, près du foyer. — Δῶρα dépend tout à la fois et de δεξάμενοι et de ἔθεσαν.

421. Τοῖσιν. Il s'agit d'Ulysse et des convives ordinaires d'Alcinoüs, comme on le verra par le vers suivant.

422. Ὑψηλοῖσι. Chaque siège avait un escabeau pour les pieds. Voyez I, 131.



Δή ῥα τότ' Ἀρήτην προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Δεῦρο, γύναι, φέρε χηλὸν ἀριπρεπέ', ἥτις ἀρίστη·  
ἐν δ' αὐτῇ θεὸς φᾶρος ἐϋπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα.

425

Ἀμφὶ δέ οἱ πυρὶ χαλκὸν ἱήνατε, θέρμετε δ' ὕδωρ,  
ὄφρα λοεσσάμενός τε, ἰδὼν τ' εὖ κείμενα πάντα  
δῶρα, τὰ οἱ Φαίηκες ἀμύμονες ἐνθάδ' ἔνεικαν,  
δαιτί τε τέρπεται καὶ ἀοιδῆς ὕμνον ἀκούων.

Καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλειςον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω,  
χρύσειον, ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἤματα πάντα  
σπένδῃ ἐνὶ μεγάρῳ Δίί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν.

430

Ὡς ἔφατ'· Ἀρήτη δὲ μετὰ δμῳῇσιν ἔειπεν,  
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν ὅττι τάχιστα.

Αἱ δὲ λοετροχόον τρίποδ' ἴστασαν ἐν πυρὶ κηλέῳ·  
ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἐλοῦσαι.

435

Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.

Τόφρα δ' ἄρ' Ἀρήτη ξείνῳ περικαλλέα χηλὸν  
ἐξέφερεν θαλάμοιο, τίθει δ' ἐνὶ κάλλιμα δῶρα,  
ἐσθῆτα χρυσόν τε, τὰ οἱ Φαίηκες ἔδωκαν·

440

424. Ἦτις ἀρίστη, sous-entendu ἐστί.

425. Αὐτῇ. Bekker et Hayman, αὐτή, comme au vers 441. C'est une correction arbitraire. — Θεὸς φᾶρος.... Alcinoüs fournit sa part de roi. Voyez plus haut, vers 392.

426. Ἀμφὶ va avec πυρὶ, comme on le voit par le vers 434. Quelques anciens entendaient, ἀμφὶ οἱ : à son intention. *Scholies B* : ἀμφὶ δέ οἱ· ἔνεκα δὲ αὐτοῦ. On peut aussi joindre ἀμφὶ au verbe. Dans ce cas-là, on en ferait autant plus bas, vers 434. — Χαλκόν, la matière pour l'objet : un chaudron. Ce sera, selon l'usage, un chaudron à trois pieds.

427. Εὖ κείμενα, bien placés : bien serrés dans le coffre. Voyez plus bas, vers 439-440.

428. Οἱ, pour lui. Il n'y a point ici de préposition. Cette circonstance semble prouver que οἱ, au vers 426, a son sens par lui-même, et sans aucun rapport avec ἀμφὶ.

429. Ἀοιδῆς ὕμνον. C'est le seul passage d'Homère où se trouve le mot ὕμνος. Bothe propose de lire ἀοιδῆς οἶμον. Mais

rien n'autorise cette correction ; et il est impossible de comprendre pourquoi Homère n'aurait pu dire ἀοιδῆς ὕμνον : débit cadencé d'un récit d'aède. — Le mot ὕμνος, selon les étymologistes modernes, se rapporte à la racine ὕφ, et signifie proprement tissu. Mais rien n'est moins sûr que cette étymologie.

430. Τόδ(ε). Alcinoüs montre la coupe. — Ἐμὸν. Il ne s'agit pas d'une coupe quelconque plus ou moins précieuse, mais de la coupe même dont se servait Alcinoüs.

431-432. Ὅφρ' ἐμέθεν μεμνημένος.... On a vu, IV, 591-592, le même sentiment.

435-437. Αἱ δὲ λοετροχόον.... Ces trois vers ont été empruntés, *mutatis mutandis*, à l'*Iliade*, XVIII, 346-348.

436. Ἐν δ(έ), et dedans : et dans le vase. — Ὑπὸ δέ, et dessous : et sous le vase.

439. Θαλάμοιο, du magasin : de la chambre où étaient serrés les trésors de la maison. Voyez, II, 337, la note sur θάλαμον. — Ἐνί, dedans : dans ce coffre.

ἀργυρέη, κολεόν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος  
ἀμφιδεδίνηται· πολέος δέ οἱ ἄξιον ἔσται. 405

Ὡς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει ξίφος ἀργυρόηλον,  
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε· ἔπος δ' εἶπερ τι βέβαχται  
δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.  
Σοὶ δὲ θεοὶ ἄλογόν τ' ἰδέειν καὶ πατρίδ' ἰκέσθαι 410  
δοῖεν, ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἄπο πῆματα πάσχεις.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·  
Καὶ σὺ, φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ἔλβει δοῖεν,  
μηδὲ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο  
τούτου, ὃ δὴ μοι δῶκας, ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν. 415

Ἦ ῥα, καὶ ἀμφ' ὤμοισι θέτο ξίφος ἀργυρόηλον.  
Δύσετό τ' ἥελιος, καὶ τῷ κλυτὰ δῶρα παρῆεν·  
καὶ τάγ' ἐς Ἀλκινόοιο φέρον κήρυκες ἀγαυοί·  
δεξάμενοι δ' ἄρα παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,  
μητρὶ παρ' αἰδοίῃ ἔθεσαν περικαλλέα δῶρα. 420  
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο·  
ἐλθόντες δὲ καθίζον ἐν ὑψηλοῖσι θρόνοισιν.

404. Κολεόν. L'ancienne variante κολεός semble n'être qu'une mauvaise correction; car Homère ne connaît que la forme neutre κολεόν ou κουλόον. — Ἐλέφαντος, le génitif de la matière : d'ivoire; fait d'un morceau d'ivoire.

405. Ἀμφιδεδίνηται· πολέος.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 562.

406. Ἐν χερσὶ, sous-entendu Ὀδυσσεύς.

408. Πάτερ ὦ ξεῖνε, comme ξεῖνε πάτερ, vers 445. — Ἐπος δ' εἶπερ τι, c'est-à-dire εἶπερ δὲ ἔπος τι. — Βέβαχται a été prononcé. Il est inutile de sous-entendre ὑπ' ἐμοῦ.

409. Τό, c'est-à-dire τοῦτο τὸ ἔπος. — Φέροιεν ἀναρπάξασαι, emportent après avoir saisi, c'est-à-dire saisissent et emportent.

411. Ἐπειδὴ δηθὰ.... Voyez le vers VII, 452 et la note sur ce vers.

413. Καὶ σὺ, φίλος,... Voyez le vers I, 301 et la note sur ce vers.

414. Ξίφος dépend de ποθὴ.

415. Ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν, ayant donné satisfaction par les paroles, c'est-à-dire après les excuses que tu viens de m'adresser. Ulysse dit que les excuses à elles seules suffisent; mais c'est un pur compliment, et il accepte très-bien le cadeau avec elles.

416. Ἀμφ' ὤμοισι θέτο. Le baudrier portait sur l'épaule droite.

417. Δύσετό τ' ἥελιος, καί, et le soleil se coucha, et; c'est-à-dire, à l'heure où le soleil disparut. — Τῷ.... παρῆεν, *ei praesto erant*, étaient à sa disposition : lui avaient été remis.

420. Μητρὶ παρ' αἰδοίῃ indique la place où l'on dépose toutes ces richesses. C'est au fond de la grande salle, près du foyer. — Δῶρα dépend tout à la fois et de δεξάμενοι et de ἔθεσαν.

421. Τοῖσιν. Il s'agit d'Ulysse et des convives ordinaires d'Alcinoüs, comme on le verra par le vers suivant.

422. Ὑψηλοῖσι. Chaque siège avait un escabeau pour les pieds. Voyez I, 131.

Δή ῥα τότε Ἀρήτην προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Δεῦρο, γύναι, φέρε χηλὸν ἀριπρεπέ', ἥτις ἀρίστη·  
ἐν δ' αὐτῇ θεὸς φᾶρος εὐπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα.

425

Ἀμφὶ δέ οἱ πυρὶ χαλκὸν ἱήνατε, θέρμετε δ' ὕδωρ,  
ὄφρα λοεσσάμενός τε, ἰδὼν τ' εὖ κείμενα πάντα  
δῶρα, τὰ οἱ Φαίηκες ἀμύμονες ἐνθάδ' ἔνεικαν,  
δαιτί τε τέρπεται καὶ ἀοιδῆς ὕμνον ἀκούων.

Καὶ οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλειςον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω,  
χρύσειον, ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἥματα πάντα  
σπένδῃ ἐνὶ μεγάρῳ Δίί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν.

430

Ὡς ἔφατ'· Ἀρήτη δὲ μετὰ δμῳῇσιν ἔειπεν,  
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν ὅττι τάχιστα.  
Αἱ δὲ λοετροχόον τρίποδ' ἴστασαν ἐν πυρὶ κηλέῳ·

435

ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἐλοῦσαι.  
Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.  
Τόφρα δ' ἄρ' Ἀρήτη ξείνῳ περικαλλέα χηλὸν  
ἐξέφερεν θαλάμοιο, τίθει δ' ἐνὶ κάλλιμα δῶρα,  
ἐσθῆτα χρυσόν τε, τὰ οἱ Φαίηκες ἔδωκαν·

440

424. Ἦτις ἀρίστη, sous-entendu ἐστί.

425. Αὐτῇ. Bekker et Hayman, αὐτή, comme au vers 441. C'est une correction arbitraire. — Θεὸς φᾶρος.... Alcinoüs fournit sa part de roi. Voyez plus haut, vers 392.

426. Ἀμφὶ va avec πυρὶ, comme on le voit par le vers 434. Quelques anciens entendaient, ἀμφὶ οἱ : à son intention. *Scholies* B : ἀμφὶ δέ οἱ· ἔνεχα δὲ αὐτοῦ. On peut aussi joindre ἀμφὶ au verbe. Dans ce cas-là, on en ferait autant plus bas, vers 434. — Χαλκόν, la matière pour l'objet : un chaudron. Ce sera, selon l'usage, un chaudron à trois pieds.

427. Εὖ κείμενα, bien placés : bien serrés dans le coffre. Voyez plus bas, vers 439-440.

428. Οἱ, pour lui. Il n'y a point ici de préposition. Cette circonstance semble prouver que οἱ, au vers 426, a son sens par lui-même, et sans aucun rapport avec ἀμφί.

429. Ἀοιδῆς ὕμνον. C'est le seul passage d'Homère où se trouve le mot ὕμνος. Bothe propose de lire ἀοιδῆς οἶμον. Mais

rien n'autorise cette correction ; et il est impossible de comprendre pourquoi Homère n'aurait pu dire ἀοιδῆς ὕμνον : débit cadencé d'un récit d'aède. — Le mot ὕμνος, selon les étymologistes modernes, se rapporte à la racine ὕφ, et signifie proprement tissu. Mais rien n'est moins sûr que cette étymologie.

430. Τόδ(ε). Alcinoüs montre la coupe. — Ἐμὸν. Il ne s'agit pas d'une coupe quelconque plus ou moins précieuse, mais de la coupe même dont se servait Alcinoüs.

431-432. Ὅφρ' ἐμέθεν μεμνημένος.... On a vu, IV, 591-592, le même sentiment.

435-437. Αἱ δὲ λοετροχόον.... Ces trois vers ont été empruntés, *mutatis mutandis*, à l'*Iliade*, XVIII, 346-348.

438. Ἐν δ(ε), et dedans : et dans le vase. — Ὑπὸ δέ, et dessous : et sous le vase.

439. Θαλάμοιο, du magasin : de la chambre où étaient serrés les trésors de la maison. Voyez, II, 337, la note sur θάλαμον. — Ἐνί, dedans : dans ce coffre.

ἐν δ' αὐτῇ φᾶρος θῆκεν καλόν τε χιτῶνα,  
καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἱηλον,  
μή τίς τοι καθ' ὁδὸν δηλήσεται, ὅππότε' ἂν αὖτε  
εὐδῇσθα γλυκὺν ὕπνον, ἰὼν ἐν νηϊ μελαίνῃ. 445

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,  
αὐτίχ' ἐπήρτυε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἱηλεν  
ποικίλον, ὃν ποτέ μιν δέδαιε φρεσὶ πότνια Κίρκη.  
Αὐτόδιον δ' ἄρα μιν ταμὴν λούσασθαι ἀνώγει,  
ἕς ῥ' ἀσάμινθον βάνθ'· ὃ δ' ἄρ' ἀσπασίως ἴδε θυμῷ 450

443. Ἴδε πῶμα, vois le couvercle, c'est-à-dire occupe-toi de la fermeture du coffre. Nous disons, dans le même sens, *voir à quelque chose*. — Ἐπι.... ἱηλον, jette par-dessus, c'est-à-dire assujettis le couvercle au moyen de. — Δεσμὸν, un nœud. Voyez plus bas, vers 446-448.

444. Τοι (*tibi*) est le complément indirect de δηλήσεται, et non, quoi qu'en disent les traducteurs, son complément direct. — Δηλήσεται est au subjonctif, pour δηλήσῃται. Il faut sous-entendre τὰ ἐν τῇ νηϊ, ou l'équivalent. On peut aussi prendre δηλήσεται dans un sens absolu; et alors τοι signifie en ce qui te concerne, c'est-à-dire dans tes biens. Voyez, XIII, 423, la note sur ἐπηλύσῃτο.

444-445. Ὅππότε' ἂν αὖτε εὐδῇσθα, lorsque pour ta part tu dormirais, c'est-à-dire quand tu céderas à la nécessité de dormir, et que tu ne veilleras plus sur ton coffre. Il est évident que le mot αὖτε ne peut signifier ici de nouveau. Bothe en conclut qu'il faut corriger le texte, et écrire ἀν' αὐτῇ, c'est-à-dire ἀνὰ αὐτῇ, ἐν τῇ ὁδῷ. Mais αὖτε, surtout chez Homère, a plus d'un sens; et celui que je propose, le mot *rursus* lui-même l'a quelquefois en latin.

446. Ἰὼν, allant, c'est-à-dire en voguant, pendant que tu vogueras. On peut s'étonner qu'Arété suppose des Phéaciens capables de dévaliser un hôte. Mais les Phéaciens d'Homère ne sont point des êtres parfaits, témoin les paroles de Nausicaa, VI, 273-288, et l'insolence d'Euryale, VIII, 459-464. Il ne faut jamais présenter d'appât trop facile aux convoitises, et l'excès de précaution n'est souvent qu'une sage prudence.

447-448. Δεσμὸν.... ποικίλον, un nœud compliqué. Les compagnons d'Ulysse avaient trouvé le moyen de délier l'outre d'Éole, et Ulysse s'en était fort mal trouvé. Voilà pourquoi, selon quelques anciens, il s'était fait donner une leçon par Circé, sur la manière de nouer les cordes et les courroies. Cette observation est répétée trois fois dans les *Scholies*. La première note, et la plus courte, paraît être de Didyme (*Scholies E*) : ἐπεὶ πρότερον οἱ ἐταῖροι Εὐσαν τὸν ἀσκόν.

448. Φρεσὶ peut être rapporté ou à Circé ou à Ulysse. Si on le rapporte à Circé, il signifie avec adresse. Si on le rapporte à Ulysse, il signifie dans l'esprit, dans son esprit, dans son intelligence, et il marque que la leçon de Circé n'a point été vaine, qu'Ulysse en a conservé le souvenir, qu'il sait parfaitement ce qui lui a été enseigné par la déesse. Le premier sens est le plus naturel et le plus simple. Ameis cependant préfère l'autre : « Φρεσὶ « iun Geiste, mit welchem er die Beleh-  
« rung aufnahm. » — Je n'ai pas besoin de remarquer que φρεσὶ ne peut être rattaché à πότνια, épithète d'honneur qui va toujours seule.

449. Αὐτόδιον, *illico*, sur-le-champ, c'est-à-dire aussitôt qu'il eut achevé le nœud. Didyme (*Scholies E*) : ἐξ αὐτῆς ἐκείνης τῆς ὁδοῦ, οὐκ ἀλλαχοῦ που παραχωρηθέντα· ἢ αὐτοζίως. πρὶν ἀλλαχοῦ πορευθῆναι μετὰ τὸ δῆσαι τὸ κιβώτιον. Le latin *e vestigio*, synonyme de *illico*, est une image analogue à celle qu'il y a dans αὐτόδιον. Nous avons nous-mêmes l'expression adverbiale *de ce pas*.

450. Ἀσπασίως ἴδε θυμῷ, il vit dans

θερμὰ λοέτρ', ἐπεὶ οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν,  
ἐπειδὴ λίπε δῶμα Καλυψοῦς ἡυκόμοιο·

τόφρα δέ οἱ κομιδὴ γε θεῶ ὥς ἔμπεδος ἦεν.

Τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ,

ἄμφι δέ μιν χλαῖναν καλὴν βάλλον ἠδὲ χιτῶνα,

455

ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βὰς ἄνδρας μέτα οἶνοποτῆρας

ῆιε· Ναυσικάα δέ, θεῶν ἅπο κάλλος ἔχουσα,

στῇ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο·

θαύμαζεν δ' Ὀδυσῆα ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα,

καὶ μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

460

Χαῖρε, ξεῖν', ἵνα καὶ ποτ' ἐὼν ἐν πατρίδι γαίῃ  
μνήσῃ ἐμεῦ, ὅτι μοι πρώτη ζωάγρι' ὀφέλλεις.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

Ναυσικάα, θύγατερ μεγάλητορος Ἀλκινόοιο,

οὔτω νῦν Ζεὺς θεΐῃ, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης,

465

οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι·

τῷ κέν τοι καὶ κεῖθι θεῶ ὥς εὐχετοῶμην

l'esprit avec plaisir : il éprouva intérieurement du plaisir en voyant.

461. Οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν équivalent à οὔτι θαμά γε ἐκομίσθη : *neutiquam curatus erat frequenter*, il lui était rarement arrivé d'être l'objet de pareils soins.

462. Ἐπειδὴ. Voyez, pour la quantité de ce mot, la note du vers IV, 43.

463. Τόφρα, durant ce temps, c'est-à-dire lorsqu'il vivait chez Calypso.

464. Τὸν δ' ἐπεὶ.... Voyez le vers IV, 49 et la note sur ce vers.

465. Δέ, et : et après que. Nicanor (*Scholies H*) : ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ καί. εἰς τὸ χιτῶνα ὑποστιχτέον.

466. Ἄνδρας.... οἶνοποτῆρας, les buveurs de vin, c'est-à-dire les convives. Bothe : *convivas, a parte, quemadmodum συμπόσιον dicitur convivium*. Les convives étaient déjà en place. Voyez plus haut, vers 422. D'après le vers 470, ils n'avaient pas même attendu, pour commencer à manger et à boire, le retour de l'hôte d'Alcinoüs. Cependant on peut discuter sur ce point, et leur attribuer plus de politesse. Voyez les notes du vers 470.

467. Θεῶν ἅπο, comme au vers VI, 42 : par un bienfait des dieux.

468. Στῇ ῥα.... On a vu ce vers, I, 333. Il est inutile, je crois, de chercher pourquoi Nausicaa vient jusqu'à la porte, et n'avance pas plus loin. Elle est à la fois curieuse et timide, voilà tout.

469. Ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα. Ancienne variante, ἐπεὶ ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν.

462. Ἐμεῦ, *vulgo* ἐμεῖ(ο). — Ζωάγρι' ὀφέλλεις. Ici, ὀφέλλεις est évidemment dans le sens de ὀφείλεις. Voyez *χρεῖος ὀφέλλεται*, III, 367. Mais cet exemple ne prouve rien contre l'explication que nous avons donnée de *μοιχάγρι' ὀφέλλει*. Voyez plus haut, vers 332, la note sur ὀφέλλει. Peut-être devrait-on lire ici ὀφείλει, et surtout, III, 367, ὀφείλεται, à cause des nombreux exemples homériques *χρεῖος ὀφείλετο*.

465. Οὔτω, *sic*, comme tu viens de dire.

466. Οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι.... On a vu ce vers, III, 233 et V, 220. Ici il sert à préciser le sens de οὔτω.

467. Τῷ, alors, c'est-à-dire si j'avais ce bonheur. — Καὶ κεῖθι, là aussi, c'est-à-

αἰεὶ ἤματα πάντα· σὺ γάρ μ' ἐβιώσας, κούρη.

Ἦ ῥα, καὶ ἐς θρόνον ἔζε παρ' Ἀλκίνοον βασιλῆα.

Οἱ δ' ἤδη μοίρας τ' ἔνεμον κερδώντο τε οἶνον. 470

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,

Δημόδοχον λαοῖσι τετιμένον· εἶσε δ' ἄρ' αὐτὸν

μέσσω δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας.

Δὴ τότε κήρυκα προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς,

νώτου ἀποπροταμῶν (ἐπὶ δὲ πλεῖον ἐλέλειπτο) 475

ἀργιόδοντος ὕος, θαλερὴ δ' ἦν ἀμφὶς ἀλοιφῇ·

Κῆρυξ, τῇ δὴ, τοῦτο πόρε κρέας, ὄφρα φάγησιν,

Δημοδόκῳ, καὶ μιν προσπτύξομαι, ἀχνύμενός περ.

dire dans ma patrie comme ici même : faisant là ce que maintenant je fais ici. — Θεῶ ὥς, comme à une déesse. Il vaut mieux prendre Θεῶ pour un féminin, que de se servir du mot abstrait *divinité*.

468. Ἐβιώσας, de βίομαι : tu fis vivre, c'est-à-dire tu as préservé de la mort. Ulysse reconnaît pleinement la dette que lui rappelle Nausicaa.

470. Οἱ, eux, c'est-à-dire les serviteurs. Ce sens, d'après le contexte, est le seul qu'on puisse donner ici. — Ἦδη, déjà, c'est-à-dire avant qu'Ulysse fût venu s'asseoir. Mais on peut prendre ἤδη comme ἤδη νῦν, et faire commencer la distribution des parts au moment même où Ulysse prend place au festin. Alors les deux imparfaits ἐνεμον et κερδώντο auraient la valeur de deux aoristes. — Le premier sens me paraît plus naturel. Voyez la note du vers 456. — Μοίρας, les parts : la portion de viande de chaque convive. Zénodore dans Miller : μοῖρα ἡ εἰμαρμένη (c'est le sens ordinaire), καὶ ἡ διανομή (ici)· τίθεται δὲ καὶ ἀντὶ τοῦ κατ'ἀξίαν (Voyez l'*Iliade*, I, 286).

471. Κῆρυξ.... C'est la reproduction du vers 62.

473. Μέσσω.... C'est la reproduction du vers 66.

475. Νώτου, génitif partitif : un morceau du filet. — Ἐπὶ, soit qu'on l'explique comme adverbe, soit qu'on le joigne au verbe, signifie *adhuc*, encore. — Πλεῖον, davantage, c'est-à-dire plus qu'Ulysse n'en avait coupé. La grosse part du filet est restée sur le plot. D'après ceci, les convives

étaient munis de couteaux. Il est évident aussi que le filet de porc dont Ulysse taille un morceau pour Démodocus est la portion de viande (μοῖρα) qu'on lui a servie à lui-même. C'est le filet qu'on servait aux hôtes, et en général à tout convive qu'on avait à cœur d'honorer. Ulysse trouve indigne que Démodocus soit réduit à quelque bas morceau, et le fait participer à l'honneur dont il a été l'objet lui-même. Voyez l'*Iliade*, VIII, 321, et le passage de Virgile cité dans la note sur ce vers.

476. Ἀμφίς, *utrimque*, des deux côtés, c'est-à-dire en dessus et en dessous : la graisse de dessus est du lard, et celle de dessous de la graisse proprement dite. La traduction *circum* n'est point exacte ici. Didyme (*Scholies* H) : ἀμφοτέρωθεν τῆς ῥάχεως ἦν πολὺ λίπος.

477. Τῇ, tiens. Voyez, V, 346, la note sur ce mot. — Ὄφρα φάγησιν a le même complément que πόρε. Ulysse veut que Démodocus mange comme lui du filet. La traduction en apparence littérale, *afin qu'il mange*, dit une absurdité ; car Démodocus a une part de viande, puisqu'il est un des convives. Le vers 480 dit formellement qu'il s'agit de faire honneur à Démodocus, et non de l'empêcher d'avoir faim.

478. Προσπτύξομαι est au subjonctif, pour προσπτύξωμαι, et, comme φάγησιν, il dépend de ὄφρα. Ici le verbe προσπτύσσομαι (*complecti*) a un sens purement moral (honorer) ; car Ulysse ne va point embrasser Démodocus, et ne quitte pas même sa place pour aller converser avec lui.

Πᾶσι γὰρ ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισιν ἀοιδοὶ  
τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, οὐνεκ' ἄρα σφέας  
οἶμας Μοῦσα δίδαξε, φίλησε δὲ φύλον ἀοιδῶν. 480

Ὡς ἄρ' ἔφη· κῆρυξ δὲ φέρων ἐν χερσὶν ἔθηκεν  
ἥρω Δημοδόκῳ· ὁ δ' ἐδέξατο, χαῖρε δὲ θυμῷ.  
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλόν.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο, 485  
δὴ τότε Δημόδοκον προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

Δημόδοκ', ἔξοχα δὴ σε βροτῶν αἰνίζομ' ἀπάντων·  
ἦ σέγε Μοῦσα δίδαξε, Διὸς παῖς, ἦ σέγ' Ἀπόλλων.  
Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον αἰδεῖς,  
ὅσσ' ἔρξαν τε πάθον τε καὶ ὅσσα μόγησαν Ἀχαιοί, 490  
ὥστε πού ἢ αὐτὸς παρεὼν ἢ ἄλλου ἀκούσας.

479. Πᾶσι, comme ἐν πᾶσι, comme παρὰ πᾶσι.

480. Σφέας est monosyllabe par synizèse.

481. Οἶμας, les sujets de chants. Voyez plus haut la note du vers 74. Homère lui-même ne se regardait que comme un écolier répétant les paroles de la Muse. Voyez l'invocation de l'*Odyssée* et les notes sur les vers I, 1 et 10. — Μοῦσα δίδαξε, *vulgo* Μοῦσ' ἐδίδαξε. De même plus bas, vers 488.

483. Ἡρῶ pour ἥρωϊ. On a vu cette forme du datif, *Iliade*, VIII, 453.

484-485. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Voyez les vers IV, 67-69 et la note sur ces deux vers.

488. Ἡ σέγε.... Malgré l'asyndète, il est évident que ce vers est le commentaire de l'expression αἰνίζομ(αι). On ne doit pas expliquer ἦ.... ἦ par *soit que* répété, par *ou.... ou bien*. Aussi Nicanor a-t-il eu soin (*Scholies H*) de faire observer qu'il faut un point à la fin du vers 487 : ἐνταῦθα τέλεια ἦ στιγμή.

489. Λίην est pris en bonne part, comme quelquefois *nimis* en latin. Il faut le joindre à κατὰ κόσμον, dont il porte la valeur au superlatif : dans la perfection.

490. Ὅσσ' ἔρξαν.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, mais sans dire pourquoi. Payne Knight l'avait retranché ainsi que le suivant, uniquement parce que

ὅσσα se lie mal avec οἶτον. Cette raison est mauvaise. Le poète, après avoir parlé d'une façon générale, en disant οἶτον, énumère toutes les choses que contient cette expression, tous les exploits, toutes les souffrances, tous les travaux des confédérés. Rien de plus régulier qu'un pareil accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. — Ἐρξαν τε πάθον τε, *vulgo* ἔρξαν τ' ἐπαθόν τε. — Ὅσσα μόγησαν, *vulgo* ὅσσ' ἐμόγησαν. Dès qu'on est sûr que, partout où la vulgate donne πόλλ' ἐμόγησα, Aristarque écrivait πολλὰ μόγησα, on l'est aussi, à ce qu'il semble, qu'il écrivait ic' ὅσσα μόγησαν. Cependant La Roche, qui corrige τ' ἐπαθον en τε πάθον, laisse la vulgate. C'est une contradiction. Voyez plus haut le vers 155.

491. Ὡστε, *tanquam*, comme. — Που, *sane*, à n'en guère douter. — Αὐτός, *ipse*, en personne. — Παρεὼν, étant présent : ayant assisté aux événements ; témoin oculaire. Voyez plus haut le premier chant de Démodocus et son effet sur l'âme d'Ulysse, vers 73-95. — Ἄλλου, comme παρ' ἄλλου, sous-entendu παριόντος : de la bouche d'un témoin oculaire. — Quelques-uns mettent un point en haut à la fin du vers 490. Avec cette ponctuation, ὥστε signifie *ita ut*, et les deux participes ne s'expliquent plus, sinon en sous-entendant deux fois ἐγένου. Cela est, ce semble, à peu près inadmissible.



Ἄλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον  
 δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,  
 ὃν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλῳ ἤγαγε διὸς Ὀδυσσεύς,  
 ἀνδρῶν ἐμπλήσας, οἳ ῥ' Ἴλιον ἐξαλάπαξαν.

495

Αἶ κεν δὴ μοι ταῦτα κατὰ μοῖραν καταλέξης,  
 αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν μυθήσομαι ἀνθρώποισιν,  
 ὥς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὥπασε θέσπιν ἀοιδήν.

Ὡς φάθ' · ὁ δ' ὀρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν,  
 ἔνθεν ἔλῶν, ὥς οἱ μὲν εὖσσέλμων ἐπὶ νηῶν

500

492. Μετάβηθι, porte-toi ailleurs : passe à un autre sujet ; laisse les dieux et leurs amours, et reviens à ces récits de la guerre de Troie où tu excelles. — Ἴππου κόσμον, la disposition du cheval, c'est-à-dire le stratagème du cheval. Il ne s'agit point de la construction de cette machine, mais de son emploi militaire. Voyez plus bas, vers 500-503.

493. Σὺν Ἀθήνῃ, d'après quelques anciens, appartient à la phrase suivante, et se rapporte à Ulysse. Nicanor (*Scholies* E) : τοῦτό τις τοῖς ἐξῆς συνάπτουσιν. Cette construction est bien forcée. Il est beaucoup plus naturel de rapporter σὺν Ἀθήνῃ à l'artiste. Tous les artistes sont les disciples de Minerve, et c'est toujours grâce à elle qu'ils font leurs chefs-d'œuvre. Sans son aide, ils ne sont rien. Voyez II, 446-447 ; VI, 233-234 ; XX, 72 ; *Iliade*, V, 59-64 et IX, 390.

494. Ὅν, comme τόν au vers précédent. Il s'agit toujours du cheval. — Δόλῳ, *vulgo* δόλον, apposition à ἵππον. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης, δόλῳ. Avec cette leçon, le vers n'offre aucune difficulté, puisque l'action d'Ulysse est toute morale. Avec δόλον, il semble dire qu'Ulysse agit personnellement dans la translation. Aussi Bothe, qui ne connaissait que la vulgate, trouve-t-il le vers inepte et le met-il entre crochets : « Versus ineptus et procul dubio spurius ; » neque enim Ulysses equum ligneum duxit « in arcem Trojæ, sed fecerunt id ipsi Trojani. » Cependant, même avec la vulgate, on peut donner un sens raisonnable ; car un cheval-ruse, un cheval-stratagème, c'est un cheval qu'on fait entrer par ruse ; et δόλον donne à entendre ἤγαγε comme

s'il y avait δόλῳ ἤγαγε. Mais il vaut mieux avoir un texte pur de toute équivoque.

497. Αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν. Ancienne variante, αὐτίκα καὶ πᾶσιν, leçon adoptée par Ameis, mais non par La Roche.

498. Ὡς, que. Nous disions autrefois comme, dans le même sens qu'a ici ὥς, et nous disons encore familièrement comme quoi. — Τοι (*tibi*, à toi) dépend de ὥπασε, et non de πρόφρων, simple qualificatif.

499. Θεοῦ équivant à ἐκ θεοῦ. Il s'agit de l'inspiration. *Scholies* T : ἐκ θεοῦ ἐμπνευσθεὶς. *Scholies* H, P et Q : ἀπὸ τῆς Μούσης ἐμπνευσθεὶς. On peut entendre, par θεοῦ, soit la Muse, soit Apollon. Voyez plus haut, vers 488. Mais c'est plutôt la Muse. Voyez plus haut, vers 481. — Quelques anciens rapportaient θεοῦ à ἤρχετο. Mais Démodocus n'a pas commencé son premier chant par une invocation à quelque dieu, et ici encore il va entrer incontinent dans son sujet : ἔνθεν ἔλῶν, ὥς οἱ μὲν.... L'usage des rhapsodes n'a que faire ici, et ne prouverait rien d'ailleurs en présence d'un texte aussi formel que celui qui va suivre. — Φαῖνε, *exhibebat*, il mettait au jour : il déploya devant ses auditeurs. Ce qui n'existait que dans l'imagination de l'aède sera en effet comme visible quand l'aède aura chanté. Eustathe : ἐξ ἐνδιαθέτου καὶ κρυπτοῦ εἰς προφορὰν ἐξέφαινε, σκεψάμενος πρῶτον, εἰτα ἐκρήνας. Les exemples ironiques de Phèdre et de La Fontaine, *vocem ostendere*, et *montrer sa belle voix*, n'ont qu'une apparente ressemblance avec la majestueuse expression d'Homère, φαῖνε δ' ἀοιδήν.

500-501. Ἐπὶ doit être joint à βάντες, et ἐν à βαλόντας.

βάντες ἀπέπλειον, πῦρ ἐν κλισίῃσι βαλόντες,  
 Ἀργεῖοι· τοὶ δ' ἤδη ἀγακλυτὸν ἀμφ' Ὀδυσῆα  
 εἶατ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, κεκαλυμμένοι ἵππῳ·  
 αὐτοὶ γάρ μιν Τρῶες ἐς ἀκρόπολιν ἐρύσαντο.

Ὡς ὁ μὲν ἐστήκει· τοὶ δ' ἄκριτα πόλλ' ἀγόρευον  
 ἥμενοι ἀμφ' αὐτόν· τρίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή,  
 ἢ διαπλῆξαι κοῖλον δόρυ νηλεῖ χαλκῷ,

ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρης,

ἢ ἐάαν μέγ' ἄγαλμα, θεῶν θελκτῆριον εἶναι·

τῇπερ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν.

Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ  
 δουράτεον μέγαν ἵππον, ὅθ' εἶατο πάντες ἄριστοι

505

510

502. Ἀργεῖοι, apposition à οἱ μὲν, ou plutôt explication de οἱ (*illi*, eux). — Τοὶ δ(έ) est opposé à οἱ μὲν et à Ἀργεῖοι, qui sont l'armée, et il désigne la troupe de braves commandée par Ulysse et enfermée dans le cheval de bois.

503. Ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, dans l'assemblée des Troyens : entourés des Troyens assemblés autour du cheval. Ce sens est évident, d'après ce qui va être dit, vers 505-510; et ἐν ἀγορῇ désigne non-seulement la place, mais encore la foule qui couvre la place.

505. Ὁ, lui : le cheval. — Τοί, eux : les Troyens.

506. Ἀμφ' αὐτόν, *vulgo* ἀγχ' αὐτοῦ. La leçon d'Aristarque, adoptée par tous les éditeurs récents, a un sens plus précis. La foule n'est pas seulement auprès, elle est tout à l'entour.

508. Ἐρύσαντας. Ancienne variante, ἐρύσαντας. Grammaticalement il devrait y avoir ἐρύσασι. Mais ἐρύσαντας ou ἐρύσαντας est le sujet de βαλέειν, et c'est l'infinitif qui permet de ne pas tenir compte du datif σφισίν. — Ἐπ' ἄκρης, au point culminant : tout en haut de la citadelle. Ancienne variante, ἐπ' ἄκρας, même sens. C'est probablement une correction à cause du mouvement. Mais on a vu, III, 470-471, νοοίμεθα.... ἐπὶ Ψυρίης.

509. Ἡ ἐάαν. Ameis écrit ἢ ἐάν. Il motive cette correction sur ce que ἐάω commençait primitivement par une consonne. C'est là une pure hypothèse. Remarquez que Bekker lui-même laisse ἢ

ἐάαν, et n'a point osé dire ἢ ἐάν. — Μέγ' ἄγαλμα ne dépend pas immédiatement de ἐάαν. C'est une apposition à κοῖλον δόρυ, c'est-à-dire ἵππον, qu'il faut tout aussi bien sous-entendre avec ἐάαν qu'avec βαλέειν. La traduction de ἄγαλμα par *simulacrum* est donc fautive; et μέγ' ἄγαλμα signifie *magnum donum* (comme une majestueuse offrande). — Θεῶν θελκτῆριον εἶναι, pour être un moyen de charmer les dieux : afin de rendre ainsi les dieux favorables au peuple troyen.

510. Τῇπερ δὴ, à quoi précisément : et c'est là précisément à quoi. On peut séparer τῇ de περ, et sous-entendre βουλή : et c'est précisément à cette résolution que. Le sens serait exactement le même. *Scholies* Q : ἥτινι βουλή καὶ μετέπειτα ἔμελλε τελεωθήσεσθαι τὸ ἐάν αὐτόν θελκτῆριον εἶναι. εἶπε γὰρ, τρίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή. Remarquez que le commentateur dit αὐτόν, c'est-à-dire τὸν ἵππον, et non pas αὐτό, c'est-à-dire τὸ ἄγαλμα. — Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré les arguments allégués contre cette résolution. — Τελευτήσεσθαι, devoir aboutir. — Ἐμελλεν a pour sujet sous-entendu τὸ πρᾶγμα ou τὰ πράγματα. La traduction *decretum erat* force le sens. Le verbe ἔμελλεν n'exprime qu'un fait. C'est au vers suivant qu'il s'agira de la nécessité de ce fait.

511. Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, car périr était le sort, c'est-à-dire car leur sort les destinait à périr.

512. Ὅθ(ι), *ubi*, c'est-à-dire *in quo* : dans lequel.

Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.  
 Ἦειδεν δ' ὥς ἄστυ διέπραθον υἷες Ἀχαιῶν,  
 ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες. 515  
 Ἄλλον δ' ἄλλη ἄειδε πόλιν κεραϊζέμεν αἶπην·  
 αὐτὰρ Ὀδυσσῆα προτὶ δώματα Διῖφάβοιο  
 βήμεναι, ἥντι' Ἄρηα, σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ.  
 Κεῖθι δὲ αἰνότατον πόλεμον φάτο τολμήσαντα,  
 νικῆσαι καὶ ἔπειτα, διὰ μεγάθυμον Ἀθήνην. 520  
 Ταῦτ' ἄρ' αἰοῖός ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
 τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.  
 Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπесоῦσα,  
 ἔστε ἑῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,  
 ἄστεϊ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ· 525  
 ἢ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντα ἰδοῦσα,  
 ἀμφ' αὐτῷ χυμένη λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὀπισθεν  
 κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον ἦδὲ καὶ ὦμους

513. Ἀργείων.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 273.

516. Πόλιν κεραϊζέμεν, dévaster la ville, c'est-à-dire dévastant la ville. Didyme (*Scholies Q*) : τὴν πόλιν πορθοῦντα καὶ διαφθεύοντα.

518. Βήμεναι dépend de αἰδε, et, comme κεραϊζέμεν, il a le sens du participe : marchant.

519. Κεῖθι, là, c'est-à-dire à la maison de Déiphobe. Déiphobe était, après son frère Hector, le plus brave des Troyens ; et, depuis la mort du grand chef, c'est lui qui commandait leur armée. Voilà pourquoi Ulysse et Ménélas se chargent spécialement d'avoir raison de lui.

520. Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré une terrible résistance. De même qu'au vers 510, καὶ a une signification très-énergique. — Ἐπειτα, ensuite, c'est-à-dire après la lutte. — Διὰ, par, à l'aide de.

521. Ταῦτ' ἄρ' αἰοῖός... C'est la répétition du vers 83.

522. Τήκετο, *tabescebat*, se fondait, c'est-à-dire versait des larmes en abondance. Voyez τήκετο δὲ χρώς, XIX, 204, et la comparaison d'ensuite, empruntée à la fonte des neiges. Le poète dit là que

les joues de Pénélope se fondent en eau, au lieu de dire simplement qu'elles sont baignées de larmes. C'est ici la même hyperbole.

523. Κλαίῃσι est employé absolument, et πόσιν dépend de ἀμφιπесоῦσα. Didyme (*Scholies Q*) : τὸν ἀνδρα περιπτυξαμένη, περιχυθεῖσα αὐτῷ.

524. Πρόσθεν πόλιος. Ancienne variante, προπάροιθε πόλιος, comme au vers II, 811 de l'*Iliade*. Avec cette leçon, πόλιος serait dissyllabe par synizèse. On verra plus loin, vers 560 et 574, πόλιας dissyllabe.

525. Τεκέεσσιν. Callistrate remplaçait ici les enfants par les épouses, ὥρεσσιν, à cause du passage de l'*Iliade*, V, 486, où il s'agit de la défense organisée par Hector. Didyme (*Scholies H*) : Καλλίστρατος, ἄστεϊ καὶ ὥρεσσιν, ὥς τὸ ἀμυνέμεναι ὥρεσσιν.

526. Τὸν, lui : son époux. — Ἀσπαίροντα ἰδοῦσα, *vulgo* ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα, mauvaise correction métrique.

527. Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη, comme plus haut πόσιν ἀμφιπесоῦσα. Elle tient le corps étroitement embrassé. — Οἱ δέ. Il s'agit des ennemis.

εἶρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ οἷζύν·  
τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί· 530

ὥς Ὀδυσσεὺς ἐλεεινὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶδεν.  
Ἐνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,  
Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,  
ἥμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν.  
Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα· 835

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·  
Δημόδοκος δ' ἤδη σχεθέτῳ φόρμιγγα λίγειαν·  
οὐ γάρ πως πάντεσσι χαριζόμενος τάδ' αἶδει.  
Ἐξ οὗ δορπέομέν τε καὶ ὥρορε θεῖος ἀοιδός,  
ἐκ τοῦδ' οὔπω παύσατ' οἷζυροῖο γόοιο 540  
ὁ ξεῖνος· μάλα πού μιν ἄχος φρένας ἀμφιβέβηκεν.

529. Εἶρερον εἰσανάγουσι, sous-entendu αὐτήν : l'emmènent en captivité. Apollonius explique εἶρερον par δουλείαν. Le terme propre est αἰχμαλωσίαν, plusieurs fois répété dans les *Scholies* ; car il s'agit d'une captive de guerre. — Le mot εἶρερος ne se trouve nulle part ailleurs, ni chez Homère, ni chez aucun autre poète ; mais le contexte ne laisse aucun doute sur sa signification. La philologie comparative confirme l'explication qui se présente d'elle-même. Curtius rattache εἶρερος à la racine *ser*, *ἐρ* ou *έρ*, qui contient l'idée de lien ou de chaîne. Ainsi εἶρερος serait identique au latin *servitium*. — Quelques-uns veulent que εἶς, dans εἰσανάγουσι, n'ait pas une valeur propre, et que εἶρερον soit le complément du verbe même. Alors εἶρερος serait adjectif des deux genres, et cette forme grecque correspondrait à *servus* et *serva*. — Ἐχέμεν, pour avoir, c'est-à-dire pour endurer, pour qu'elle endure, pour qu'elle y ait à endurer.

530. Τῆς (d'elle) dépend de παρειαί.— Ἄχεϊ, par une douleur : par l'effet d'une douleur. — Φθινύθουσι équivalent à τήκονται : se fondent, c'est-à-dire sont baignées de larmes. Voyez plus haut la note du vers 522.

531. Ἐλεεινόν est l'épithète de δάκρυον, et non un adverbe. L'expression ἐλεεινὸν δάκρυον correspond à l'expression ἐλεεινοτάτῳ ἄχει.

532-536. Ἐνθ' ἄλλους.... Voyez plus haut les vers 93-97 et la note sur le vers 94.

537. Ἡδη, comme ἤδη νῦν : *jam nunc*, ou simplement *nunc*, maintenant. On ne peut pas, comme au vers 470, hésiter sur le sens. — Σχεθέτῳ a le sens actif : *cohibeat*, que (Démodocus) arrête ; que Démodocus fasse taire.

538. Οὐ γάρ πως, *vulgo* οὐ γάρ πω. Ameis : « οὐ γάρ πως, *nequaquam enim*, « ist bei Homer von οὐ γάρ πω, *nondum enim*, stets unterschieden. » La Roche : « οὐ γάρ πως libri fere omnes. Cf. Ξ, 63 : « οὐ γάρ πως βεβλημένον ἔστι μάχεσθαι.... οὐ γάρ πω, quo Homerus sepius utitur, *nondum enim* significat. » Homère distingue de même οὐπως et οὔπω. La correction est d'autant plus nécessaire ici qu'on va avoir, deux vers plus bas, οὔπω (*nondum*, pas encore). — Πάντεσσι dépend de χαριζόμενος. — Τάδ(ε), ces choses : de pareils sujets.

539. Ὀρορε, a pris l'essor. Rien n'empêche de conserver, dans la traduction, l'image du mouvement exprimé par le verbe.

540. Ἐκ τοῦδ(ε). Bekker, Ameis et Fæsi écrivent τοῦ δ(ε) en deux mots. Avec cette orthographe, δέ signifie *eh bien* !

541. Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, notre cher hôte. — Μάλα. Ancienne variante, μέγα. — Ἀμφιβέβηκεν, a marché autour : a enveloppé ; enveloppe.

Ἄλλ' ἄγ', ὁ μὲν σχεθέτω, ἴν' ὁμῶς τερπώμεθα πάντες,  
 ξεινοδόκοι καὶ ξεῖνος· ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.

Εἵνεκα γὰρ ξείνοιο τάδ' αἰδοίοιο τέτυκται,  
 πομπὴ καὶ φιλα δῶρα, τὰ οἱ δίδομεν φιλέοντες. 545

Ἀντὶ κασιγνήτου ξεῖνός θ' ἰκέτης τε τέτυκται  
 ἀνέρι, ὅστ' ὀλίγον περ ἐπιψαύῃ πραπίδεσσιν.

Τῷ νῦν μηδὲ σὺ κεῦθε νοήμασι κερδαλέοισιν  
 ὅττι κέ σ' εἴρωμαι· φάσθαι δέ σε κάλλιον ἐστίν.

Εἶπ' ὄνομ' ὅττι σε κεῖθι κάλεον μήτηρ τε πατήρ τε, 550  
 ἄλλοι θ', οἳ κατὰ ἄστῳ καὶ οἳ περιναιετάουσιν.

Οὐ μὲν γάρ τις πάμπαν ἀνώνυμός ἐστ' ἀνθρώπων,  
 οὐ κακός, οὐδὲ μὲν ἐσθλός, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται·  
 ἀλλ' ἐπὶ πᾶσι τίθενται, ἐπεὶ κε τέκῃσι, τοκῆς.

Εἰπέ δέ μοι γαῖάν τε τεῆν δῆμόν τε πόλιν τε, 555  
 ὅφρα σε τῇ πέμπῳσι τιτυσκόμεναι φρεσὶ νῆες.

Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι κυβερνητῆρες ἔασιν,

542. Ὁ, lui : l'aède. — Σχεθέτω n'a pas de complément comme au vers 537; et la traduction *cesset* est exacte, car c'est lui-même qu'il arrêtera cette fois. — Ὁμῶς, *pariter*, sans exception.

544. Τάδ(ε) se rapporte à ce qui suit : les choses que je vais dire.

546. Ἀντί, *instar*, l'équivalent. — Τέτυκται, a été fait, c'est-à-dire est d'après la loi de nature. Il y a une idée morale dans l'emploi de ce verbe au lieu de ἐστίν. Du moins a-t-on le droit de le supposer.

547. Ὅστ(ε) se rapporte à ἀνέρι. — Ἐπιψαύῃ, *attingat*, ait contact avec. Apollonius : ἐπιθιγγάνῃ. — Au lieu de ἐπιψαύῃ, quelques anciens lisaient ἐπιψαύει. Bien que la finale *x* de l'écriture archaïque fût indifféremment *ει* ou *η*, le subjonctif paraît préférable. — Πραπίδεσσι, l'intelligence. Alcinoüs suppose qu'il n'y a qu'une brute qui soit étrangère à ce sentiment de fraternité.

548. Τῷ, ainsi donc. — Σὺ, toi. Il s'adresse à Ulysse. — Νοήμασι κερδαλέοισιν, par des pensées rusées, c'est-à-dire en usant d'artifice.

550. Ὅττι, selon lequel : par lequel; dont. — Κεῖθι, là-bas : dans ta patrie. — Κάλεον, dissyllabe par synizèse.

551. Οἳ, sous-entendu εἰσίν. — Bekker et Fæsi écrivent οἱ sans accent. Alors c'est ὄντες qui est sous-entendu.

552. Ἀνώνυμος est dans le sens propre : n'ayant pas de nom. — Ἀνθρώπων dépend de οὐ.... τις.

553. Οὐ κακός,... Ce vers, *mutatis mutandis*, est emprunté à l'*Illiade*, VI, 489. — Μέν, dans le sens de μὴν. — Κακός signifie ici de basse extraction, et ἐσθλός noble, tandis que, dans le vers de l'*Illiade*, il s'agit du lâche et du brave. — Ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται. On donnait le nom à l'enfant le jour même de sa naissance, comme va le dire lui-même Alcinoüs.

554. Ἐπὶ doit être joint à τίθενται, et ὄνομα est sous-entendu. — Τοκῆς. Ancienne variante, γονῆς. Ce n'était probablement qu'une correction de quelque délicat, choqué du rapprochement de τοκῆς et de τέκῃσι.

556. Τιτυσκόμεναι, visant le but : se dirigeant vers le but assigné. — Φρεσί, avec intelligence. Cet exemple, où le sens de φρεσί est manifeste, justifie notre préférence pour l'explication vulgaire de cette expression au vers 448.

557-563. Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι.... Cette description prouve, comme le remarque

οὔδέ τι πηδάλι' ἐστὶ, τάτ' ἄλλαι νῆες ἔχουσιν·  
 ἀλλ' αὐταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν,  
 καὶ πάντων ἴσασι πόλιας καὶ πίνοντας ἀγροὺς 560  
 ἀνθρώπων· καὶ λαῖτμα τάχισθ' ἄλδος ἐκπερόωσιν,  
 ἥερι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμέναι· οὔδέ ποτέ σφιν  
 οὔτε τι πημανθῆναι ἐπὶ δέος· οὔτ' ἀπολέσθαι.  
 | Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε πατὴρ ἐγὼν εἰπόντος ἀκουσα  
 Ναυσιθόου, ὃς ἔφασκε Ποσειδάων' ἀγάσασθαι 565  
 ἡμῖν, οὔνεκα πομποὶ ἀπήμονές εἰμεν ἀπάντων.

Didyme (*Scholies* T), que nous sommes dans une contrée toute fantastique, et qu'il est inutile de chercher où donc pourrait bien être située l'île de Schérie : τοῦτο φανερόν ἐστι ἐκτετόπισται ἡ πλάνη· διὸ μὴ χρῆζειν τὰς ναῦς τῶν κυβερνητῶν, ἀλλ' αὐτὰς τὸν πλοῦν ἐπίστασθαι.

559. Ἴσασι. On a vu ce mot, II, 214, avec la première syllabe brève. Ici et au vers suivant, cette syllabe est longue. La voyelle ι, chez Homère, est à volonté, à moins qu'elle ne soit pour ιι, comme dans δῖος.

560. Πόλιας est dissyllabe par synizèse. Buthe propose de lire πόλεις, et Bekker écrit πόλις. Ces corrections sont inutiles. Voyez plus haut la note du vers 524.

562. Ἡέρι καὶ νεφέλῃ est un ἐν διὰ δυοῖν : d'un impénétrable nuage. Alcinoüs dit que les navires des Phéaciens sont absolument invisibles.

562-563. Οὔδέ ποτέ σφιν.... Construisez : οὔδέ ποτε δέος ἐπὶ (ἐπεστι) σφιν, οὔτε πημανθῆναί τι, οὔτ(ε) ἀπολέσθαι.

564-571. Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε.... Ces huit vers étaient regardés par Aristarque comme une interpolation. Il les avait marqués d'obelis avec astérisques, parce qu'ils sont empruntés, sauf les sutures d'adaptation, à un autre passage du poème. Eustathe : σημαῖωσαι δὲ καὶ ὅτι ἐνταῦθα μὲν τὸ κατὰ τὸν χρησμὸν χωρίον ὀβελίσκους ἔχει μετὰ ἀστέρων, δι' ὧν δηλοῦται ὡς ἐνταῦθοι μὲν οὐ καλῶς κεῖνται τὰ ἔπη, ἀλλαχοῦ δὲ ἀριστα ἔχει. Eustathe donne les motifs d'athétèse ; mais nous les connaissons par une rédaction plus sûre que son résumé. Didyme (*Scholies* T) : ἀθετοῦνται. οἰκειότερον γὰρ ἐν τοῖς ἐξῆς XIII, 173-178), ὅταν ἴδωσι τὴν ναῦν

ἀπολειθωμένην ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος ἐκ τοῦ ἀποτελέσματος, ὥσπερ ὁ Κύκλωψ ὑπὸ τοῦ.... ἀναμιμνήσκειται (Preller : hoc est postquam fata per Ulyssem expleta erant, *Od.* I, 506, seqq.), καὶ ἡ Κίρκη· ἡ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι (X, 330) καὶ ἐνταῦθα δὲ παλιλλογοῦνται. εἰ δὲ ἔμαθε Ὀδυσσεὺς τὸν χρησμὸν, οὐκ ἂν αὐτοῖς ἐμήνυσσε τὰ ὑπὲρ αὐτοῦ, οὐδὲ Ἀλκίνοος ἐπεμψεν αὐτὸν ὑπερβολῇ φιλοξενίας. ἀλλὰ καὶ εὐχὴ γέγονε τοῦ Κύκλωπος· ὃ ψὲ κακῶς ἔλθοι νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης (IX, 534-535). ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ἴσως ἔχαιρον τῇ πηρώσει τοῦ Κύκλωπος, δι' αὐτῶν (il s'agit du peuple des Cyclopes) ἀναγκασθέντες μετοικῆσαι. Il est certain que les huit vers sont mal placés, et qu'ils disent ici des choses dont on n'a maintenant que faire. J'approuve donc Bekker de les avoir rejetés au bas de la page ; et, malgré l'exemple des plus récents éditeurs, je n'hésite point à les mettre entre crochets.

564. Τόδ(α), ceci : ce que je vais dire. — Ὡς se rapporte aussi à ce qui va suivre : sic, comme voici.

565-570. Ναυσιθόου,... Ces six vers, sauf deux modifications légères au premier et au dernier, se retrouveront au chant XIII, 173-178.

565. Ἀγάσασθαι. Ancienne variante, ἀγάσεσθαι. Le mot est pris en mauvaise part : s'être courroucé. Didyme (*Scholies* V) : ἄγαν ὀργισθῆναι. Voyez le vers IV, 181 et la note sur ce vers.

566. Ἀπήμονες, ne causant point de dommage, c'est-à-dire, selon la force de l'expression négative, faisant toujours une navigation heureuse. — Ἀπάντων dépend de πομποί, et désigne les étrangers reconduits chez eux par les Phéaciens.

Φῆ ποτὲ Φαιήκων ἀνδρῶν εὐεργέα νῆα  
 ἐκ πομπῆς ἀνιούσαν ἐν ἡεροιδεῖ πόντῳ  
 ραισέμεναι, μέγα δ' ἡμῖν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψειν.  
 Ὡς ἀγόρευ' ὁ γέρων· τὰ δέ κεν θεὸς ἦ τελέσειεν,  
 ἦ κ' ἀτέλεστ' εἶη, ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ.]

570

567. Φῆ, selon les anciens, a pour sujet Ποσειδάων sous-entendu, et, selon les modernes, Ναυσίθοος. — Ποτὲ (*quando*) se rapporte à la destruction du navire, et non au verbe φῆ. — Au lieu de ποτὲ oxyton, Ameis écrit ποτε enclitique. Avec cette leçon, l'adverbe dépend de φῆ. C'est l'orthographe et l'interprétation que préféraient quelques anciens. *Scholies H et Q* : ὅτι ὁ Ποσειδῶν εἶπέ ποτε ὅτι φθερῶ τὴν εὐεργέα τῶν Φαιήκων νῆα, ὀργιζόμενος διὰ τὸ πλεῖν τούτων τὰς νῆας ἀπύμονας, φθόνῳ πάντως βαλλομένας.

569. 'Ραισέμεναι. Il est étrange, disait Aristarque, qu'Ulysse ait connaissance de cette prédiction, et que pourtant il ne laisse pas ignorer aux Phéaciens la haine que lui porte Neptune; il l'est bien plus encore que les Phéaciens, après ses aveux, s'exposent à l'accomplissement de la menace. Cet argument est un de ceux qui militent avec le plus d'évidence contre l'authenticité des huit vers. Voyez plus haut la note de Didyme sur le passage entier. Cependant quelques-uns repoussaient l'argument, et prétendaient que la générosité des Phéaciens ne dépasse pas les bornes; qu'ils ont promis de reconduire Ulysse; que leur devoir est d'être fidèles, coûte que coûte, à la parole donnée. Porphyre (*Scholies H et Q*) : ἀλογον δοκεῖ πῶς ἀκούσας ὁ Ὀδυσσεὺς τὴν Ποσειδῶνος γνῶμην εἶτι ἐπηγήσασθαι μέλλει ὅτι ἐν προσκρούσει γεγὼνα τῷ θεῷ. εἰὸ δεῖ ὑποπτεῦναι τοὺς στίχους τούτους. φάμεν οὖν ὅτι ὑποσχεμένος ἦδη Ἀλκίνοῦς τὴν πομπήν, οἱ δὲ ἀγαθοὶ τὰς ὑποσχέσεις οὐκ ἀνακαταιοῦσιν. — Αἱετ Ποσειδῶν pour sujet de φῆ. ραισέμεναι s'explique par lui-même. Si Ναυσίθοος est le sujet de φῆ, ραισέμεναι a son sujet sous-entendu, Ποσειδῶνα. — Au lieu de ραισέμεναι, quelques anciens lisaient ραισεσθαι, et d'autres ραισασθαι, mais dans le sens de l'actif, ce qui est indispensable, vu la suite. — Ἡμῖν, pour la quantité, ἡμῖν ayant la finale longue. Cette licence, rare chez Homère, est

très-fréquente chez les poètes dramatiques. Quelques anciens écrivaient ἡμῖν, orthographe adoptée par La Roche. Mais, dès qu'on garde l'esprit rude, l'accent doit rester sur la finale. Autrement, Homère aurait dit, ἄμμιν. — D'après une foule d'exemples du datif employé pour le génitif, on est en droit d'expliquer ἡμῖν.... πόλει comme s'il y avait πόλει ἡμῶν, πόλει ἡμετέρῃ. Mais rien n'empêche d'entendre ἡμῖν à part, ou d'en faire le complément indirect du verbe : *nobis obducere montem circa urbem*, nous couvrir la ville de l'ombre d'une montagne. — Πόλει. Bekker, πόλι, correction arbitraire et inutile.

570. Ὁ γέρων. Il ne peut s'agir ici que de Nausithoüs.

570-571. Τὰ δέ κεν θεός.... Ceci a été ajouté pour rendre l'interpolation moins intolérable; et c'est sur ces deux vers que se fondaient spécialement les partisans de l'authenticité du passage. Pourquoi Alcinoüs, disaient-ils, ne croirait-il pas que la menace de Neptune est chose sans conséquence, puisqu'elle date de très-longtemps, et qu'elle ne s'est jamais accomplie? Les Phéaciens ont maintes fois impunément reconduit des étrangers dans leur patrie; Neptune s'est résigné sans doute à leur privilège d'impunité, et à l'impuissance de ses tempêtes contre leurs navires. *Scholies T* : τὰ πρὸ πολλοῦ γὰρ παρὰδεδομένα μαντεύματα ἦδη ἔωλα ἐδόκει, καὶ οὐ πάντως ὥστε ὑπὸ τούτου συντεθῆσθαι. πολλοὺς δὲ ἀποστολῆς τετυχηκότας, ἅμα δὲ τοῦ ναυαγίου σεσωσμένους ὄρων, ἐνομίζεν ὥς ἄρα καὶ ἡ ὀργὴ τοῦ Ποσειδῶνος πέπνυται.

571. Ἡ κ' ἀτέλεστ' εἶη, ou elles seront sans accomplissement. Il est dit, dans les *Scholies V*, que εἶη est pour ἐάσει. Entendez par là que, si le sujet grammatical n'est plus θεός, mais τὰ, c'est toujours de la volonté du dieu qu'il s'agit. C'est d'ailleurs ce qu'exprime formellement ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ, *ut ei placitum est (in) animo* (suivant sa fantaisie). — Quelques-



Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,  
 ὅππῃ ἀπεπλάγχθης τε καὶ ἄστινας ἴκεο χώρας  
 ἀνθρώπων, αὐτούς τε πόλιάς τ' εὖ ναιεταώσας·  
 ἡμὲν ὅσοι χαλεποί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι· 575  
 οἳ τε φιλόξεينوι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεουδής.  
 Εἶπε δ', ὅ τι κλαίεις καὶ ὀδύρεαι ἔνδοθι θυμῷ,  
 Ἀργείων Δαναῶν ἢ δ' Ἰλίου οἶτον ἀκούων.  
 Τὸν δὲ θεοὶ μὲν τεῦξαν, ἐπεκλώσαντο δ' ὄλεθρον  
 ἀνθρώποις, ἵνα ᾗσι καὶ ἐσσομένοισιν ἀοιδή. 580  
 Ἦ τίς τοι καὶ πηὸς ἀπέφθιτο Ἰλιόθι πρὸ  
 ἐσθλὸς ἐὼν, γαμβρὸς ἢ πενθερὸς, οἷτε μάλιστα  
 κήδιστοι τελέθουσι, μεθ' αἵμά τε καὶ γένος αὐτῶν;  
 Ἡ τίς που καὶ ἐταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδὼς,

uns supposent que l'explication des *Scholies* V se rapporte à une ancienne leçon, qui serait εἰῶ. Ce n'est qu'une hypothèse.

572. Ἄλλ' ἄγε.... Ce vers est fréquent chez Homère. On l'a vu, I, 69, 206, 224, etc.

573. Ὅππῃ est adverbe de manière : de quelle façon. Sans cela il serait double emploi avec ce qui suit. D'ailleurs Ulysse expliquera, IX, 259-262, la manière dont il a été séparé de la flotte grecque.

574. Αὐτούς et πόλιας développent l'idée contenue dans χώρας, et il est absolument inutile de sous-entendre aucun verbe. Αὐτούς τε πόλιας τ' εὖ ναιεταώσας est une apposition ; car toute contrée a en général des habitants et des villes. — Le mot πόλιας, comme plus haut, vers 560, est dissyllabe par synizèse.

575-576. Καὶ ἄγριοι.... Voyez les vers VI, 420-421 et les notes sur ces deux vers.

577. Ὅ τι, *quidnam*, pour quelle raison.

578. Ἀργείων Δαναῶν, des Argiens enfants de Danaüs. Avec l'ancienne ponctuation, Ἀργείων, Δαναῶν, ἢ δ', le vers présente une difficulté, puisque Ἀργεῖοι et Δαναοί, comme noms de peuples, sont termes absolument synonymes. — Bothe propose de lire ἀχρεῖον, au lieu de Ἀργείων. Mais il n'y a aucune difficulté, dès que Δαναῶν n'est plus qu'une épithète patronymique ; et l'on ne voit pas bien de quel droit Alcinoüs blâmerait, par un mot d'acception mauvaise, une douleur dont

il ignore les motifs. — Bekker change Ἀργείων en ἡρώων, ce qui est purement arbitraire. Il change aussi ἢ δ(έ) en καί, ce qui ne l'est pas moins ; mais ἢ δ' Ἰλίου serait impossible, et il tient à son digamma.

579. Τόν, c'est-à-dire τὸν οἶτον, τοῦτον τὸν οἶτον. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. En prose, la phrase serait subordonnée ; et, au lieu de ἐπεκλώσαντο δ(έ), il y aurait, οἱ ἐπεκλώσαντο : lesquels avaient décrété. — Ὀλεθρον, la mort violente : les catastrophes où l'on périt.

580. Ἦσι pour ᾗ : *sit, soit*. — Καὶ ἐσσομένοισιν, même à ceux qui seront : à la postérité même. Voyez, *Iliade*, VI, 358, ἀοίδιμοι ἐσσομένοισιν.

582. Ἐσθλὸς ἐὼν, étant brave, c'est-à-dire victime de sa bravoure. La ponctuation vulgaire, virgule à la fin du vers 581, puis ἐσθλὸς ἐὼν γαμβρὸς sans virgule, met une platitute là où il y a réellement une beauté. — Γαμβρὸς ἢ πενθερὸς. Alcinoüs particularise : par exemple, un gendre ou un beau-père. La signification de γαμβρὸς est précisée par ce qui suit.

583. Μεθ' αἵμά τε καὶ γένος αὐτῶν, après le sang et la race d'eux-mêmes, c'est-à-dire après les parents de leur sang et de leur race. Il s'agit des hommes en général ; on peut donc dire, si l'on veut, *notre* au lieu de *leur*. Quant à l'ancienne variante ἀνδρῶν, au lieu de αὐτῶν, elle semble être plutôt une glose qu'une leçon proprement dite.

ἔσθλός; Ἐπεὶ οὐ μὲν τι κασιγνήτοιο χερείων  
γίγνεται, ὅς κεν ἑταῖρος ἐὼν πεπνυμένα εἶδῃ.

585

585. Ἐσθλός est pris ici dans son sens moral le plus élevé et le plus étendu : *eximius*, distingué; plein de toutes sortes de vertus. — Οὐ.... τι.... χερείων, nullement inférieur à, c'est-à-dire aussi précieux que. *Scholies* T : δαιμονίως ἐνέστησε τὰ τῆς φιλίας. ἀγαθὸς γὰρ εἶς οὐδέ τις οὐδὲν ἀδελφοῦ οὔτε ἐν τῇ χρεΐᾳ οὔτε ἐν τῇ ἡδονῇ διαφέρει. — Il est habituel, chez Homère, que ἐπεὶ οὐ ne compte que pour deux syllabes. Ameis conjecture qu'il en était de même primitivement dans ce vers-ci, et que la vraie leçon est ἐπεὶ οὐ μὲν τοί τι κασιγνήτοιο. Mais c'est forcer les

droits de la critique que d'exiger des poètes une absolue conformité avec eux-mêmes. Les nôtres ne se gênent pas pour faire, selon le besoin du vers, *hier* monosyllabe ou dissyllabe; et ils ont bien d'autres licences analogues.

586. Πεπνυμένα. Ancienne variante, κεχαρισμένα, correction suggérée par le vers 584. Cette correction était mauvaise; car πεπνυμένα dit tout à la fois et ce qui est dans κεχαρισμένα, et ce qui est dans ἔσθλός. — Εἶδῃ, orthographe d'Aristarque. Tyrannion et d'autres anciens écrivaient εἶδῃ paroxyton.



ἦ δὲτ' εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ χάτα δῆμον ἅπαντα,  
 δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται αἰδοῦ,  
 ἦμενοι ἐξείης, παρὰ δὲ πλῆθωσι τράπεζαι  
 σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσω  
 οἰνοχόος φορέησι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν·  
 τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἶδεται εἶναι.  
 Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στονόεντα  
 εἴρεσθ', ὅφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω·  
 τί πρῶτόν τοι ἔπειτα, τί δ' ὑστάτιον καταλέξω;  
 Κήδε' ἐπεὶ μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες.  
 Νῦν δ' ὄνομα πρῶτον μυθήσομαι, ὅφρα καὶ ὑμεῖς

10

15

les obelis sont probablement un souvenir de cette condamnation morale. Platon eût-il raison contre Homère, et il a parfaitement tort, cela ne prouverait rien en faveur de l'athétèse : bien au contraire, puisque Platon admet les vers pour authentiques.

6. Ἡ δὲτ' εὐφροσύνη, *vulgo* ἡ ὅταν εὐφροσύνη. — Ἐχῃ χάτα, c'est-à-dire κατέχῃ. Anciennes variantes du vers attribuées à Ératosthène, l'une par Athénée, Ἡ ὅταν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κακότητος ἀπούσης, et l'autre par Eustathe, Ἡ δὲτ' εὐφροσύνη μὲν ἔχει κακότητος ἀπάσης. La dernière variante est altérée, et ἀπάσης est évidemment une faute de copiste, pour ἀπούσης, car ἀπάσης n'a ici aucun sens. Le verbe ἔχειν, sans complément, signifie régner; on peut donc entendre ἔχῃ et ἔχει. Ameis écrit même, dans son texte, ἔχῃ κατὰ δῆμον, et non χάτα, ce qui l'oblige à rendre ἔχῃ par *sich hält, herrscht*. Le sens reste le même au fond qu'en lisant ἔχῃ χάτα, c'est-à-dire κατέχῃ.

7. Ἀκουάζωνται, ont le plaisir d'écouter. Ameis : « Ἀκουάζομαι gilt als ein « Intensivum *gern hören* zu ἀκούω. » Voyez le vers XIII, 9.

8. Παρά, *juxta*, à portée : sous leur main; devant eux.

10. Φορέησι καὶ ἐγχείῃ, hystérologie. L'échanson remplit de vin les coupes, avant de les apporter aux convives.

11. Τοῦτό τί μοι.... Construisez : τοῦτο εἶδεται μοι ἐνὶ φρεσὶν εἶναι κάλλιστόν τι. Quelques-uns prennent τι comme adverbe : εἶδεται τι, paraît en quelque sorte. Mais

une des plus belles choses, et la chose qui a bien l'air d'être la plus belle de toutes, c'est tout un au fond.

12-13. Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα.... Hayman remarque avec raison que Virgile s'est directement inspiré de ce passage, et qu'il introduit le récit de son héros de la même façon qu'Homère avait amené celui d'Ulysse : « The Virgilian lines, *Sed si tantus amor casus cognoscere nostrum* and « *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*, *Æn.* II 40 and 3, are plainly modelled from these, as of course is the « whole arrangement by which the *Æacid* « embodies the narrative of the sack of « Troy, etc. »

12. Ἐμὰ κήδεα.... στονόεντα, mes chagrins pleins de gémissements : les malheurs qui me font tant gémir.

13. Ὅφρ(α) marque seulement l'effet produit, et non pas une intention : question d'où il résultera que.

14. Τί πρῶτόν τοι ἔπειτα. Ancienne variante, τί πρῶτον, τί δ' ἔπειτα. Mais τοι (*τίδι*) est tout naturel dans la phrase, sinon indispensable. — Πρῶτον et ὑστάτιον ne sont point ici des adverbes. Ils sont adjectifs, et ils qualifient τι.

15. Κήδε' ἐπεὶ μοι.... On a vu ce vers ailleurs, VII, 242. Quelques anciens ne mettaient pas de point après καταλέξω, en mettaient un après κήδε(α), punctuation blâmée par Nicanor (*Scholies H*) : οὐ δεῖ στίζειν εἰς τὸ κήδεα, ἀλλ' ὑφ' ἐν ἀναγινώσκειν.

16. Πρῶτον, adverbe : pour commencer le récit.

εἶδετ', ἐγὼ δ' ἂν ἔπειτα φυγὼν ὑπο νηλεές ἦμαρ  
 ὑμῖν ξεῖνος ἔω, καὶ ἀπόπροθι δώματα ναίων.

Εἴμ' Ὀδυσσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν

ἀνθρώποισι μέλω, καὶ μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει.

20

Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον· ἐν δ' ὄρος αὐτῇ,

Νήριτον εἰνοσίφυλλον ἀριπρεπές· ἀμφὶ δὲ νῆσοι

πολλαὶ ναιετάουσι μάλα σχεδὸν ἀλλήλησιν,

Δουλίχιόν τε Σάμη τε καὶ ὑλήεσσα Ζάχυνθος.

Αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτῃ εἰν ἀλλί κεῖται

25

πρὸς ζόφον (αἰ δέ τ' ἀνευθε πρὸς ἡῶ τ' ἡέλιόν τε),

17. Εἶδετ(ε) est au subjonctif, pour εἶδτε. — Φυγὼν ὑπο, c'est-à-dire ὑποφυγὼν. Voyez des tmèses analogues, *Iliade*, XV, 700 et XVI, 805.

18. Ἔω, c'est-à-dire ἔω, dépend, comme εἶδετ(ε), de ὄφρα. — Καί, encore que.

19. Εἴμ' Ὀδυσσεὺς.... ὃς. Il faut sous-entendre οὗτος, ou plutôt ἐκείνος. En effet, la phrase revient à dire : « Cet Ulysse que vient de célébrer votre aède, c'est moi-même en personne. » — Πᾶσι se rapporte à ἀνθρώποισι, et non à δόλοισιν. C'est ce que démontre la fameuse expression, Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα, XII, 70 : Argo à qui tous s'intéressent, c'est-à-dire le navire Argo fameux dans tout l'univers. — Δόλοισιν équivant à διὰ δόλους : par des ruses ; par mes stratagèmes. L'explication que je donne du vers 19 est incontestable, quoi qu'en disent les traducteurs et les modernes commentateurs. *Scholies* T : οὗτος ἐκείνός εἰμι Ὀδυσσεὺς, περὶ οὗ πρόσθεν ἤκούετε ἐν τῇ αἰοιδῇ. *Scholies* B, H et Q : ἐν ἀνθρώποις διὰ τοὺς δόλους ἀπόκειμαι, ἦτοι ἐν τοῖς ἀπάντων στόμασιν εἰμι διὰ τοὺς δόλους. παρεῖται ἡ διά, καὶ ἡ δοτικὴ ἀντὶ αἰτιατικῆς κεῖται· διὰ δόλους γὰρ μέλω. *Scholies* Q : ὅστις ἐγὼ ἐν πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις διὰ φροντίδος εἰμι ποιεῖν δόλους, οἱ μου τὸ κλέος μέχρι τοῦ οὐρανοῦ ἀνήγαγον. *Scholies* B : πᾶσιν ἀνθρώποις μέλω ἐν δόλοις, ἦτοι ἐν ἐπιμελείᾳ εἰμι ὡς δόλοις πρέπων στρατιωτικοῖς.

20. Καί μευ.... La phrase n'est que juxtaposée ; mais c'est en réalité comme s'il y avait, καὶ οὗ (et duquel). Cette renommée qui atteint au ciel, c'est celle de l'in-

venteur des stratagèmes, et surtout celle du héros qui a pris Troie par la ruse. Quand Énée dit (*Énéide*, I, 382) en apparence la même chose qu'Ulysse, il ne s'agit que du vague retentissement d'un nom. Ici la chose est spécialisée par ce qui précède. *Scholies* B et Q : διὰ δόλους ἐνδοξός εἰμι. ὁ γὰρ δόλος καὶ ἐπὶ ἀγαθοῦ τάσσεται· νῦν δὲ ἐπὶ ἐγκωμίου τοῦτο λέγει· ὑπερβολὴ γὰρ δόξης τὸ μέχρι θεῶν ἐφθακέναι τὸ κλέος.

21. Εὐδείελον. Voyez la note du vers I, 167. — Ἐν.... αὐτῇ, sous-entendu ἐστὶ : ἐνεστὶν αὐτῇ.

22. Ἀμφί, alentour : autour de l'île d'Ithaque, ou plutôt dans son voisinage.

23. Ναιετάουσι (*habitantur*) équivant à κεῖνται : sont situées. En effet, il s'agit uniquement de la position des îles ; mais l'image des habitants ne gâte pas l'expression, bien au contraire.

24. Δουλίχιόν τε.... Voyez le vers I, 446 et les notes sur ce vers.

25-26. Αὐτὴ δὲ.... Construisez : αὐτὴ δὲ κεῖται χθαμαλὴ εἰν ἀλλί, πανυπερτάτῃ πρὸς ζόφον. — Αὐτὴ δέ, quant à elle-même : Ithaque, pour ce qui la concerne. — Χθαμαλὴ.... κεῖται (git basse) est précisé par εἰν ἀλλί (dans la mer). Ulysse dit que les rivages de l'île ne sont pas très-élevés au-dessus du niveau de la mer. — Πανυπερτάτῃ.... πρὸς ζόφον, tout à fait au point le plus avancé vers le couchant. Ulysse dit que l'île d'Ithaque est la plus occidentale des quatre îles qu'il vient de nommer. — On s'accorde aujourd'hui sur le vrai sens de ce passage. Mais il ne faut pas croire que l'honneur d'avoir fini par

τρηχεῖ', ἀλλ' ἀγαθὴ καυροτρόφος· οὔτοι ἔγωγε  
 ἥς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.  
 Ἦ μὲν μ' αὐτόθ' ἔρυκε Καλυψὼ, δια θεάων,  
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·  
 ὥς δ' αὐτως Κίρκη κατερήτυεν ἐν μεγάροισιν,  
 Αἰαίη δολέεσσα, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·  
 ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον.  
 Ὡς οὐδὲν γλύκιον ἥς πατρίδος οὐδὲ τοκῆων

30

l'entendre appartienne à nos contemporains. Notre interprétation était banale dans l'école d'Alexandrie. *Scholies T* : χθαμαλή, ὡς πρὸς ὕψος. πανυπερτάτη δὲ ὡς πρὸς σύγκρισιν τῶν κατειλεγμένων, ὅτι ὑπέρκειται ἐκείνη ἐν τοῖς δυτικοῖς μέρεσιν ὑπὲρ πασῶν τῶν παρακειμένων ταπεινότερον. Les mêmes choses se retrouvent en substance dans les *Scholies E*, *Q* et *V*. Mais les anciens ont beaucoup disputé sur les vers 25-26, et il y a aussi à leur sujet, dans les scholies et ailleurs, des divagations analogues à celles de M<sup>me</sup> Dacier ou de tel autre moderne. — 26. Αἰ δέ, c'est-à-dire αἱ γὰρ ἄλλαι νῆσοι : car les autres îles; car Dulichium, Samé et Zacynthe. — Ἀνευθῆς (*seorsum*) indique une distance quelconque, et n'est point en contradiction avec le mot ἀμφί du vers 22. — Πρὸς ἧν τ' ἡλίον τε, expression dédoublée : vers le soleil levant.

27. Ἀγαθὴ καυροτρόφος, bonne nourrice de jeunes guerriers, c'est-à-dire nourrissant une nombreuse population d'hommes braves.

28. Ἦς γαίης, que sa terre : que la terre de la patrie. D'après le tour personnel de la phrase, ἐμῆς γαίης était l'expression régulière. Mais il s'agit d'un sentiment universel. Ulysse parle pour tout homme digne de ce nom, et non pas pour lui seul. Didyme (*Scholies T*) : οὐκ εἶπεν ἐμῆς, ἵνα καθολικώτερος γένηται ὁ λόγος περὶ τῆς τῶν καθ' ἑκάστον ἀνθρώπων πατρίδος, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις (vers 34), ὡς οὐδὲν γλύκιον. — Bothe propose d'écrire τῆς au lieu de ἥς, non qu'il voie aucune difficulté dans ἥς, mais parce que la pensée générale se retrouve plus bas, et qu'ici, selon lui, il ne doit s'agir que d'Ithaque : τῆς γαίης, c'est-à-dire ταύτης τῆς γαίης. Le raisonnement est bizarre; car ἥς πα-

τρίδος au vers 34 prouve pour ἥς γαίης au vers 28, et non pas contre. Nous n'avons point à perfectionner la poésie d'Homère, si tant est que supprimer une répétition d'idée, ce soit la perfectionner, et non lui nuire. L'amour de la patrie est un sentiment qui déborde dans l'âme d'Ulysse; le héros ne se tient donc pas de répéter que rien n'est plus doux et plus cher à l'homme que la patrie.

29. Αὐτόθι, là-même, c'est-à-dire près d'elle. Le terme vague dont se sert Ulysse est précisé au vers suivant par ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι.

30. Ἐν σπέσσι.... On a vu ce vers, I, 45. Quelques-uns le mettent ici entre crochets. Mais sa suppression nuit au sens, non-seulement parce que αὐτόθι a besoin de commentaire, mais parce qu'il faut qu'Alcinoüs sache pourquoi Ulysse était retenu par Calypso. L'absence du vers dans la plupart des manuscrits prouve, mais voilà tout, qu'il y a eu des anciens qui ne voulaient pas de λιλαιομένη πόσιν εἶναι deux fois dit en trois vers.

32. Αἰαίη, l'Éenne, c'est-à-dire la déesse de l'île d'Éa. Voyez X, 436; XI, 70; XII, 3. Quelques anciens expliquaient Αἰαίη par Κολχική. Cette explication a été suggérée par le nom d'Éétès, père de Médée; mais s'il y a, dans le caractère de Médée et celui de Circé, quelque chose de commun, elles ne sont point sœurs, ni même parentes, et il n'y a qu'un rapport fortuit entre le nom du roi Éétès et celui de l'île d'Éa. — Λιλαιομένη πόσιν εἶναι. La situation d'Ulysse avec Circé avait été exactement la même qu'elle fut ensuite avec Calypso. De là suit la convenance, sinon la nécessité de la répétition.

34-36. Ὡς οὐδὲν.... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page, et Fæsi les a

γίγνεται, εἵπερ καὶ τις ἀπόπροθι πύονα οἶχον 35  
γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκήων.

Εἰ δ' ἄγε τοι καὶ νόστον ἐμὸν πολυκηδέ' ἐνίσπω,  
ὅν μοι Ζεὺς ἐφείηκεν ἀπὸ Τροίηθεν ἰόντι.

Ἴλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσευ,  
Ἴσμάρῳ· ἐνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς· 40  
ἐκ πύλιος δ' ἀλόχους καὶ κτήματα πολλὰ λαβόντες  
δασσάμεθ', ὥς μή τις μοι ἀτεμβόμενος χίοι Ἰσῆς.

Ἐνθ' ἦτοι μὲν ἐγὼ διερῶ ποδὶ φευγέμεν ἡμέας  
ἠνώγεα· τοὶ δὲ μέγα νήπιοι οὐκ ἐπίθοντο.

mis entre crochets. Bekker dit, dans son *Annotatio* : « 34-6. ὀβελίζονται. 35. 36. « omittit codex Phillips. » Les obels sont dans un manuscrit de Milan, mais fort mal placés, car il y en a un au vers 33, et il n'y en a point au vers 36. Fussent-ils là où Bekker les suppose, et les trois vers manquassent-ils ailleurs encore que dans le manuscrit de Phillips, le passage n'en serait pas moins beau ni moins digne d'Homère. L'athétèse de Bekker est absolument inadmissible. — Je ne dis rien de ceux qui voudraient retrancher non-seulement les vers 34-36, mais les cinq qui précèdent (29-33). C'est de la déraison. — 34. Ὡς, *adeo*, tellement. — Ἦς πατρίδος, comme ἧς γαίης au vers 28. Ici on ne peut pas contester le mot ἧς, car εἵπερ καὶ τις montre que la pensée est générale, et que γλῦχιον est une ellipse pour γλῦχιον παντί τινι, γλῦχιον ἀνθρώπων.

35. Εἵπερ καί, *etiamsi*, quand bien même. — Ἀπόπροθι, *procul*, loin, c'est-à-dire loin de son pays.

37. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 274. — Τοι, *tibi*, à toi. — Ἐνίσπω, le subjonctif dans le sens du futur : je vais raconter. Voyez, I, 4, la note sur ἐννεπε. — Au lieu de ἐνίσπω, quelques anciens lisaient ἐνίψω, le futur proprement dit.

38. Ἀπὸ Τροίηθεν, pléonasme (comme ἀπ' οὐρανόθεν, XI, 48, ou comme ἐξ ἀλόθεν, *Iliade*, XXI, 335) : hors de la Troade.

39. Κικόνεσσι. Les Cicons habitaient la Thrace, dans la vallée de l'Hèbre, et Ismare était leur capitale. C'est chez eux que les

poètes postérieurs à Homère ont localisé la légende d'Orphée. Ils étaient les alliés des Troyens. Voyez l'*Iliade*, II, 846 et XVII, 73.

40. Ἴσμάρῳ, apposition à Κικόνεσσι, comme ἐς Πάφον, VIII, 363, à Κύπρον. — Αὐτούς, eux-mêmes, c'est-à-dire les habitants mâles de la ville. — Ulysse continue la guerre de Troie, même après qu'Ilion a péri. Il tire vengeance d'un ennemi des Grecs, d'amis déclarés des Troyens.

42. Ἰσῆς, sous-entendu μοίρης : d'une part égale ; de sa part légitime.

43. Διερῶ ποδί, d'un pied rapide. Voyez la note des vers VI, 201-203. — Ἠμέας, dissyllabe par synizèse.

44. ἠνώγεα, trissyllabe par synizèse. — Τοί, eux : mes compagnons. — Οὐκ ἐπίθοντο. Les enstatiques trouvaient ici Homère en contradiction avec lui-même « Quoi ! disaient-ils, Ulysse ne sait pas se faire obéir de ses propres compagnons ! Mais alors comment croire qu'il ait ramené à l'ordre, un bâton en main, les soldats devant Troie ? Ton héros, ô poète, n'est que le plus vulgaire des hommes. » Les lyriques répondaient qu'autre chose est d'avoir affaire à des soldats découragés ou à des soldats triomphants. Les compagnons d'Ulysse ne sont pas les seuls victorieux qui se soient signalés par leur impertinence. Porphyre (*Scholies* Q) : ἐναντία, φησὶ (Ζωῖλος?), λέγει ἑαυτῷ ὁ Ὅμηρος. ἐν μὲν γὰρ Ἰλιάδι παράγει τὸν Ὀδυσσεύα τύπτοντα καὶ τοὺς μηδὲν αὐτῷ προσήκοντας τῶν στρατιωτῶν· Ὅν δ' αὖ δὴ μοῦ... (*Iliade*, II, 498-499). καὶ ταῦτα ποιῶν ἐπειθεν. ἐνταῦθα δὲ οὐδὲ τῶν ἰδίων

Ἐνθα δὲ πολλὸν μὲν μέθυ πίνετο, πολλὰ δὲ μῆλα 45  
 ἔσφαζον παρὰ θῖνα καὶ εἰλίποδας ἑλικας βοῦς.  
 Τόφρα δ' ἄρ' οἰχόμενοι Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν,  
 οἳ σφιν γείτονες ἦσαν ἅμα πλέονες καὶ ἀρείους,  
 ἥπειρον ναίοντες, ἐπιστάμενοι μὲν ἀφ' ἵππων  
 ἀνδράσι μάρνασθαι, καὶ ἔθι χρῆ πεζὸν ἐόντα. 50  
 Ἦλθον ἔπειθ', ὅσα φύλλα καὶ ἄνθεα γίγνεται ὥρη,  
 ἡέριοι· τότε δὴ ῥα κακὴ Διὸς αἴσα παρέστη  
 ἡμῖν αἰνομέροισιν, ἔν' ἄλγεα πολλὰ πάθοιμεν.  
 Στησάμενοι δ' ἐμάχοντο μάχην παρὰ νηυσὶ θοῇσιν·

ἄρχειν δύναται, οὐ γὰρ αὐτῷ πείθονται ἀποκλεῖν. στρατηγοῦ δέ ἐστι κακοῦ τὸ καταφρονεῖσθαι. οὔτε οὖν λέγειν δεινὸς ἦν (ἐπειθε γὰρ ἄν) οὔτε ὁδὴν μέγας, ἐδέδκε γάρ· οὔτε μὴν χρηστὸς, ἥρουντο γάρ. ἐροῦμεν οὖν ὅτι εὐθὺς ἀπὸ τῆς νίκης ὄντες οἱ ἑταῖροι ἐγαυρίων τῇ τύχῃ. τοιαῦτα δέ τινα καὶ Ἀγαμέμνων πέπονθεν. ἦσαν-τιοῦντο γὰρ αὐτῷ πολλάκις Ἕλληνες.

47. Τόφρα δ(ε), or durant cela, c'est-à-dire pendant qu'ils banquetaient. — Οἰχόμενοι.... γεγώνευν, s'en allant criaient : s'en allaient criant ; criaient partout au secours. — Κικόνεσσι dépend de γεγώνευν : (s'adressant) aux Cicons. — Les enstatiques, ici encore, trouvaient Homère en faute. Les Cicons de la ville sont massacrés ; comment peuvent-ils appeler au secours les Cicons de la campagne ? Porphyre (*Scholies* B et Q) : πῶς οἱ ἀπολλύμενοι Κίκονες βοᾶν εἶχον ; La réponse n'était pas difficile à trouver. La question, en effet, ne reposait que sur une équivoque. Les Cicons dont il s'agit ici sont tous des Cicons de la campagne ; et Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν équivaut à Κίκονες γεγώνευν ἀλλήλοις. Voyez, III, 272, ἐθέλων ἐθέλουσαν.

48. Οἱ se rapporte également et à Κίκονες et à Κικόνεσσι. C'est pour l'avoir appliqué uniquement à Κικόνεσσι, que les enstatiques ont vu, dans Κίκονες, les habitants d'Ismare ; et c'est pour avoir cru qu'il s'agissait des Ismariens, que certains Iytiques faisaient la mauvaise réponse citée par Porphyre (*Scholies* B et Q) : ἐν τῷ πορθεῖσθαι ἐβόων, ἤκουσαν δὲ οἱ γείτονες. Cette explication ne tient pas compte de οἰχόμενοι, et elle supprime la mutualité

indiquée par le rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι. — On rendrait compte de οἰχόμενοι, sinon du rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι, en entendant par Κίκονες les Ismariens échappés au massacre. Mais pas un Ismarien n'a échappé au massacre. Cela est faux, certes, mais Ulysse le dit ; et ce que nous avons à expliquer, ce sont les paroles d'Ulysse. Nous pouvons supposer, si nous voulons, que les habitants de la banlieue d'Ismare ont été avertis par des Ismariens ; mais Ulysse ne le dit pas. Les Cicons de la campagne savent que la ville a été prise et saccagée par des Grecs, voilà tout. Mais les vaisseaux grecs sont à la côte ; les Grecs eux-mêmes sont sur le rivage ; le mouvement dans la campagne a même dû commencer dès le moment où Ulysse et les siens ont débarqué et ont attaqué la ville.

49. Ἦπειρον ναίοντες est dit par opposition aux Ismariens, dont la ville était sur la mer. *Scholies* B et Q : οἱ τὴν ἡπειρον οἰκοῦντες, ὃ ἐστι μεσόγειοι. οἱ γὰρ πορθεθέντες παραθαλάσσιοι ἦσαν. — Ἀφ' ἵππων, en parlant d'un peuple thrace, doit peut-être s'entendre au propre. Mais cette expression, dans la langue d'Homère, signifie, partout ailleurs, du haut d'un char.

50. Καὶ ὅθι χρῆ, et là où il faut : et au besoin. — Πεζὸν ἐόντα est le sujet de l'infinitif sous-entendu, μάρνασθαι.

51. Ὅσα équivaut à ὅσοι et se rapporte à τοσοῦτοι sous-entendu : aussi nombreux que les.... qui.

52. Ἠέριοι, *matutini*, à l'aube.

53-55. Στησάμενοι.... Ces deux vers sont empruntés, sauf modification, à l'Iliade, XVIII, 533-534. — Μάχην dépend



βάλλον δ' ἀλλήλους χαλκήρεσιν ἐγχείησιν.

55

Ὅφρα μὲν ἤως ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,  
τόφρα δ' ἀλεξόμενοι μένομεν πλεονάς περ ἐόντας·  
ἦμος δ' Ἡέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε,  
καὶ τότε δὴ Κίκονες κλῖναν δαμάσαντες Ἀχαιοὺς.

Ἐξ δ' ἀφ' ἐκάστης νηὸς εὐκνήμιδες ἑταῖροι  
ὦλονθ'· οἱ δ' ἄλλοι φύγομεν θάνατόν τε μόρον τε.

60

Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,  
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους δλέσαντες ἑταίρους.

tout à la fois et de στησάμενοι et de ἐμάχοντο.

55. Ἀλλήλους, les uns les autres, c'est-à-dire les ennemis frappant mes compagnons et mes compagnons frappant les ennemis. Le mot ἀλλήλους indique que le sujet de βάλλον est double, et que ce verbe ne se rapporte plus, comme ἐμάχοντο, aux ennemis seuls.

56. Ὅφρα μὲν.... Voyez l'*Iliade*, VIII, 66, et la note sur ce vers.

58. ἦμος.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 779, et la note sur ce vers.

59. Κλῖναν, firent pencher : mirent en déroute. *Scholies* T : κλιθῆναι ἠνάγκασαν. — Ἀχαιοὺς dépend tout à la fois et de κλῖναν et de δαμάσαντες.

60. Ἐξ δ' ἀφ' ἐκάστης νηός, or six de chaque navire. Si l'on prend l'expression au pied de la lettre, il y a ici absolue invraisemblance. Aussi Zoïle et beaucoup d'autres n'ont-ils pas manqué de crier à l'absurde ! et de rappeler le poète au sens commun. Porphyre (*Scholies* H et Q) : πολλοὶ κατηγοροῦν τοῦ ἀπιθανοῦ, ὧν εἰς ἐστὶ καὶ Ζωΐλος. ἀτοπον γὰρ ἡγοῦνται μήτε πλεονάς μήτε ἐλάττους ἀνηρῆσθαι ἀφ' ἐκάστης νηός, ἀλλ' ἴσους ὡς ἀπὸ τοῦ ἐπιτάγματος. γρὴν δὲ τὰ πλάσματα πιθανὰ εἶναι. — Ulysse avait douze vaisseaux. Voyez l'*Iliade*, II, 637. Voyez aussi plus bas, vers 459. Il a perdu soixante-douze de ses compagnons. Quand il veut reprendre la mer, qu'il fait l'appel, et qu'il distribue les rameurs sur les bords, il lui manque six rameurs par chaque vaisseau ; et c'est là simplement ce qu'Homère a voulu dire. Telle était l'explication donnée par les lytiques. — On peut, si l'on veut, s'en tenir à la lettre. Un fait merveilleux de plus ou de

moins, dans une épopée, cela ne tire guère à conséquence. Mais, comme Ulysse ne fait aucune remarque sur la bizarre exactitude de la proportion, et qu'il dit purement et simplement la chose, il est probable que le poète, en disant six de chaque navire, n'a vraiment dit qu'un nombre général, peu facile à exprimer autrement qu'en prose. Cratès était un bien misérable commentateur d'Homère. Cette fois du moins il avait très-bien parlé ; et sa réponse à Zoïle ne peut que lui faire honneur. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύει δὲ ὁ Κράτης οὕτως. βούλεται Ὅμηρος ἐβδομήκοντα δύο ἀπολωλότας σημεῖναι. πεζὸν μὲν τὸ φάναι, ἀπώλοντο οἱ ἐβδομήκοντα δύο, καὶ σχεδὸν ἀδύνατον εἶπεῖν εἶναι ποιητικὸν διὰ τὸ μέτρον. δώδεκα γὰρ νεῶν οὐσῶν καὶ ἀπολομένων ἐβδομήκοντα δύο, εἴτε ἐκ μιᾶς νεῶς ἀπάντων εἴτε ἐκ πλειόνων, μηκέτι εἶναι τὸν ἀριθμὸν τῶν στρατιωτῶν πλήρη ἐν ἐκάστῳ πλοίῳ. ὅτε γὰρ ἔμελλον ἀποπλεῖν, τότε ἐξ ὀνόματος καλῶν πάντας, καὶ εὐρὼν τοὺς λείποντας, ἀναγκαίως ἐμέρισεν εἰς τὰς ναῦς ἐξ ἰσῆς. ἐνέλιπον δὲ ἑξ εἰς ἐκάστην ναῦν ἐρέται.

61. Οἱ δ' ἄλλοι, quant à ceux qui n'étaient pas du nombre, c'est-à-dire quant à nous autres qui n'avions pas péri dans le combat.

62. Προτέρω, *ulterius*, plus loin, c'est-à-dire reprenant la route qui nous éloignait de la Troade. — Πλέομεν est à l'imparfait.

62-63. Ἀκαχήμενοι ἦτορ est expliqué par φίλους δλέσαντες ἑταίρους, et ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο est une sorte de parenthèse. Les deux sentiments sont simultanés ; le poète les rapproche par l'expression, et il laisse à notre esprit le soin de rétablir l'or-

Οὐδ' ἄρα μοι προτέρω νῆες κίον ἀμφιέλισσαι,  
 πρίν τινα τῶν δειλῶν ἐτάρων τρίς ἕκαστον αὔσαι, 65  
 οἱ θάνον ἐν πεδίῳ, Κικόνων ὑπο δηωθέντες.  
 Νηυσὶ δ' ἐπῶρσ' ἄνεμον Βορέην νεφεληγερέτα Ζεὺς  
 λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν  
 γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.  
 Αἶ μὲν ἔπειτ' ἐφέροντ' ἐπικάρσαι, ἱστία δέ σφιν 70  
 τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἱς ἀνέμοιο.  
 Καὶ τὰ μὲν ἐς νῆας κάθεμεν, δείσαντες ὄλεθρον,

dre naturel des motifs. Didyme (*Scholies* Γ) : ἀκαχήμενοι διὰ τοὺς ἀπολωλότας, ἄσμενοι διὰ τὸ σεσῶσθαι αὐτούς.

64. Οὐδ(έ), *non tamen*.

65. Πρίν τινα.... ἕκαστον αὔσαι, avant d'avoir appelé à haute voix un chacun. — Τῶν δειλῶν ἐτάρων, de ces infortunés amis. Le mot δειλός, chez Homère, n'a pas toujours un sens infamant. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XXII, 34 et XXIII, 65 et les notes sur ces deux vers. — Tout le monde se rappelle les passages où Virgile, *Énéide*, III, 67 et VI, 505, semble avoir imité, à propos de Polydore et de Déiphobe, ce qu'Homère vient de dire à propos des morts laissés en Thrace par Ulysse. Cet appel trois fois répété avait pour but de faire rentrer dans la patrie les âmes de ceux dont on ne pouvait ramener les corps. Didyme (*Scholies* Η) : τῶν ἀπολομένων ἐν ξένη γῇ τὰς ψυχὰς εὐχαῖς τισὶν ἐπεκαλοῦντο ἀποπλέοντες οἱ φίλοι εἰς τὴν ἐκείνων πατρίδα, καὶ ἐδόχουν κατάγειν αὐτούς πρὸς τοὺς οἰκείους. — Quelques anciens disent qu'Ulysse, en appelant les morts, songeait aussi à se faire entendre des vivants qui auraient pu rester en arrière, et à les sauver des ennemis. Mais tous les vivants sont ralliés, et il ne s'agit, dans le texte, que d'une pure cérémonie religieuse.

68. Λαίλαπι θεσπεσίῃ, avec un tourbillon divin, c'est-à-dire en lui imprimant l'irrésistible violence d'une tempête. *Scholies* Τ : ἐλλείπει ἡ σὺν πρόθεσις, σὺν λαίλαπι. λαῖλαψ δὲ ὁ μετ' ὑετοῦ σφοδρὸς ἄνεμος. — Σὺν doit être joint à κάλυψεν : *cooperuit*, couvrit complètement.

69. Γαῖαν ὁμοῦ.... On a vu ce vers ailleurs, V, 294.

70. Αἶ, c'est-à-dire νῆες : les navires. — Ἐπικάρσαι, *præcipites*, la poupe en l'air. Il est impossible, d'après l'exemple ἐπὶ κάρ, *Iliade*, XVI, 292, d'entendre autrement le mot ἐπικάρσαι. L'interprétation d'Apollonius, ἐπικάρσαι, πλάγια, οὐ κατ' εὐθύ, est tout à fait arbitraire. Eustathe : οὐ πλάγια νῦν, ὁμοίως τῷ ἐγκάρσιοι, ἀλλ' ἐπὶ κεφαλὴν, διὰ τὴν ἐκ τοῦ σφοδροῦ πνεύματος τῶν ἱστιῶν πολλὴν ἔντασιν. καὶ ἐστὶν ὁμοιον τῷ ἐπὶ κάρ, ὡς τὸ ἐξ ὀρέων ἐπὶ κάρ. — Le mot ἐγκάρσιος, qui n'est point homérique, ne prouve rien du tout pour ἐπικάρσιος. Hérodote, IV, 104, oppose, en parlant de la Scythie, τὰ ἐπικάρσια à τοῖς ὀρθίοις. Mais cet exemple, par lequel on prétend justifier l'explication d'Apollonius, confirme, au contraire, celle d'Eustathe; car *pronus* seul peut être opposé à *erectus*, et *pronus* n'est qu'un équivalent adouci de *præceps*. L'explication d'Eustathe n'est pas seulement la plus conforme à la diction d'Homère; elle est aussi, quoi qu'en aient dit quelques modernes, la plus conforme à la nature des choses. Ameis : « ἐπικάρσαι, auf den « Kopf, vornüber gebeugt, indem Wind « und Wogen das Hinterschiff hoch em- « porhoben. »

71. Τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ, le nombre déterminé pour le nombre indéterminé. Nous disons, avec l'hyperbole au lieu de la litote : en mille morceaux. — Remarquez l'harmonie du vers. Elle est même plus caractérisée que celle que nous notions, *Iliade*, III, 363, où nous avons vu τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ. Ici, les trois syllabes des deux mots qui suivent achèvent la sensation : nous entendons la rupture et le déchirement de la toile.

αὐτὰς δ' ἐσσυμένως προερέσσαμεν ἡπειρόνδε.

Ἐνθα δὺω νύκτας δύο τ' ἡματα συνεχές αἰεὶ  
κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες. 75

Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἡμαρ εὐπλόκαμος τέλεσ' Ἡώς,  
ἱστοὺς στησάμενοι ἀνά θ' ἱστία λεύκ' ἐρύσαντες  
ἡμεθα· τὰς δ' ἀνεμὸς τε κυβερνῆται τ' ἴθυνον.

Καὶ νύ κεν ἀσκηθῆς ἰκόμεν ἐς πατρίδα γαῖαν,  
ἀλλὰ με κῦμα ῥόος τε, περιγνάμπτοντα Μάλειαν, 80  
καὶ Βορέης ἀπέωσε, παρέπλαγξεν δὲ Κυθήρων.

Ἐνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμεν ὅλοοις ἀνέμοισιν  
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα· ἀτὰρ δεκάτῃ ἐπέβημεν  
γαίης Λωτοφάγων, οἷτ' ἀνθινὸν εἶδαρ ἔδουσιν.

73. Προερέσσαμεν, *vulgo* προερύσσαμεν. Dindorf seul, parmi les récents éditeurs, a conservé la vulgate. — Didyme (*Scholies* M) : προερέσσαμεν διὰ τοῦ Ἀρίσταρχος. Il s'agit de gagner le rivage, et non point de tirer les navires hors de la mer. Mais la vulgate ne donne pas un sens absurde ; car, après avoir gagné le rivage en faisant force de rames (διὰ τὸ προερέσσειν), on a dû les tirer hors de la mer. Avec la leçon d'Aristarque, on a le sens actuel ; avec la vulgate, on a le sens virtuel ou prégnant.

74. Συνεχές, dactyle. Voyez l'*Iliade*, XII, 26, et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Odyssée*, VI, 45, la note sur ἀνέρελος. — Suivant quelques modernes, la forme primitive de συνεχές serait συνεχές, c'est-à-dire un dactyle véritable. Cela est possible ; mais il est certain qu'Homère disait συνεχές, et que l'allongement de la première syllabe est une licence poétique.

75. Κείμεθ(α) doit être pris littéralement : *jacebamus*, nous restions couchés par terre. — Θυμὸν ἔδοντες. Voyez l'*Iliade*, VI, 202, et la note sur ce vers.

77. Ἀνά doit être joint à ἐρύσαντες. — Ἰστία. Ce sont ou des voiles qu'on a pu raccommoder, ou des voiles qu'on avait en réserve pour s'en servir au besoin.

78. Ἡμεθα, nous nous assimes : nous primes chacun nos places sur les navires. — Τὰς, c'est-à-dire νῆας : les navires. — Ameis voit une intention dans le rythme

pesant du vers, qui se termine par trois spondées. Mais les vers de ce genre sont trop fréquents chez Homère, pour qu'on attribue à aucun d'eux un mérite spécial d'harmonie expressive.

80. Περιγνάμπτοντα, doublant, c'est-à-dire quand je doublais, quand je m'apprêtais à doubler. — Μάλειαν, Malée : le cap Malée. Voyez la note du vers III, 287. Dans les deux passages où il a été question de ce cap, le nom est au pluriel. La note des *Scholies* B, E et Q relative à cette particularité grammaticale est une dipole d'Aristarque à laquelle on a ôté sa tête, ἡ διπλῇ, ὅτι : νῦν ἐνικῶς Μάλειαν, ἐτέρωθι δὲ πληθυντικῶς.

81. Ἀπέωσς a pour sujets κῦμα, ῥόος et Βορέης. De même παρέπλαγξεν.

82. Ἐνθεν, de là : des parages du cap Malée et de la Laconie.

84. Γαίης Λωτοφάγων. Je ne crois pas que le pays des Lotophages ait une réalité géographique quelconque. Mais rien n'empêche de le placer, comme on fait généralement, dans l'Afrique septentrionale. Ce qui est certain, c'est que ce pays, selon le poète, n'est pas très-éloigné de celui des Cyclopes. Admettons que c'est la Libye proprement dite. — Le nom du peuple signifie mangeurs de lotus. Je n'ai pas besoin de faire observer que le lotus dont ce peuple faisait sa nourriture n'a de commun que le nom avec l'herbe dont il a été question, IV, 603, qui n'est qu'une espèce de trèfle. D'ailleurs on verra plus loin,

Ἐνθα δ' ἐπ' ἡπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσάμεθ' ὕδωρ · 85  
 αἶψα δὲ δεῖπνον ἔλοντο θεῆς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τε πασσάμεθ' ἡδὲ ποτῆτος,  
 δὴ τότε ἔγών ἐτάρους προτεῖν πεύθεσθαι ἰόντας,  
 οἵτινες ἄνδρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,  
 ἄνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἄμ' ὀπάσσας. 90  
 Οἱ δ' αἶψ' οἰχόμενοι μίγεν ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν ·  
 οὐδ' ἄρα Λωτοφάγοι μήδονθ' ἐτάροισιν ὄλεθρον  
 ἡμετέροις, ἀλλὰ σφι δόσαν λωτοῖο πάσασθαι.  
 Τῶν δ' ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,

vers 94, que c'était un fruit. — Ἄνθινον εἶδαρ, une nourriture fleurie, c'est-à-dire un fruit de couleur vermeille. Cette explication est celle qui s'accorde le mieux avec le vers 94, et surtout avec les habitudes de la pensée du poète. Homère a dit Lotophages; et, bien que ce mot s'entende de lui-même, il répète, sous forme poétique, l'idée contenue dans le mot, et qui est celle d'un fruit servant de nourriture. C'est une tautologie, ou plutôt une insistance du genre de celle qu'on a vue, I, 299-300, la plus frappante que je connaisse chez Homère. On peut sans doute prendre ἄνθινον εἶδαρ dans le sens plus étendu de nourriture végétale; mais le nom du peuple semble dire que les Lotophages vivaient uniquement de lotus. — Quelques-uns prenaient à la lettre l'expression ἄνθινον εἶδαρ, et y voyaient le lotus d'eau, ou nénuphar d'Égypte. Ils concluaient de là que le pays des Lotophages ne doit point être cherché en Libye. *Scholies Q* : μέχρι δὲ νῦν Αἰγύπτιοι βοτάνην ξηραίνοντες ἀλοῦσι καὶ πέττοντες ἐσθίουσιν. Mais ni la graine du lotus d'eau, ni la pulpe de sa racine, ni aucun mets fourni par ce lotus, n'a jamais mérité le titre de fruit doux comme miel. Ce titre convient plus ou moins à la jujube; et, comme le jujubier se nommait lotus, et qu'il est un arbuste épineux, on a supposé que οἷτ' ἄνθινον est une faute de copiste, et qu'il faut lire οἷ ἀκάνθινον. Mais cette correction, préconisée par Bothe, est inadmissible, et ne ferait qu'obscurcir le texte.

85. Ἐπ' ἡπείρου. On conclut de cette expression que le pays des Lotophages n'était pas une île, l'île de Méninx (Zerbi),

comme le voulaient quelques-uns, à l'entrée de la petite Syrte. Mais ἡπειρος, par opposition à la mer, est une terre quelconque. Une île ne se révèle point comme île, quand on ne fait qu'y toucher; et Ulysse n'a fait que toucher au pays des Lotophages. Voyez la répétition du passage, VIII, 56-58, à propos d'une île, celle où habitait Éole, νῆσος Αἰολίη.

88. Προτεῖν, première personne de l'imparfait de προτίμημι. *Scholies V* : προέπεμπον. — Πεύθεσθαι ἰόντας, pour s'informer allant : pour aller s'informer.

89. Ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες, développement de l'idée contenue dans ἄνδρες. Manger du pain est, pour Homère, le signe propre de l'humanité. Ses dieux n'en mangent point. Voyez l'*Iliade*, VI, 341. Mais le développement a ici une importance spéciale, puisque les Lotophages font exception, et pourtant ne sont pas des sauvages. *Scholies T* : ἵνα ἀπροσδόκητόν τι ἐπαγάγη· οὐ γὰρ ἦσαν σῖτον ἔδοντες.

90. Τρίτατον, troisième : avec eux deux. — Κήρυ(χα), un héraut, c'est-à-dire un homme officiel, chargé de parler en mon nom. Didyme (*Scholies Q*) : ὁ κήρυξ ἔμφασιν εἶχε βασιλικῆς καὶ δημοσίας πρεσβείας.

91. Μίγαν, se mêlèrent, c'est-à-dire entrèrent en rapport avec.

93. Λωτοῖο, génitif partitif : du lotus. — Πάσασθαι, à goûter. Ce verbe, chez Homère, n'a jamais le sens de goinfrerie. Il est ici dans son acception propre; plus haut, vers 87, il signifie manger. Les trois Grecs ont diné; c'est par plaisir qu'ils prennent du fruit, et non pour se repaître.

94. Μελιηδέα καρπὸν, le fruit doux

οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι· 95  
 ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν  
 λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν νόστου τε λαθέσθαι.  
 Τοὺς μὲν ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄγον κλαίοντας ἀνάγκη,  
 νηυσὶ δ' ἐνὶ γλαφυρῇσιν ὑπὸ ζυγὰ δῆσα ἐρύσσας.  
 Αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἐταίρους 100  
 σπερχομένους νηῶν ἐπιδαινέμεν ὠκείων,  
 μή πῶς τις λωτοῖο φαγὼν νόστοιο λάθηται.  
 Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον, καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·  
 ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.  
 Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ. 105  
 Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων,

comme miel. L'épithète n'est pas déplacée, s'il s'agit de la jujube. Mais les effets produits par le lotus disent assez que le fruit ainsi nommé par Homère est bien autre chose qu'une baie sucrée. Restons dans le merveilleux, et ne cherchons point à savoir quel était le fruit qui faisait perdre le souvenir de la patrie. C'est le lotus d'Homère qui a fait donner à la jujube son nom grec ; ce n'est pas la jujube qui a fourni à Homère son lotus.

95. Πάλιν (en revenant sur ses pas) se rapporte tout à la fois aux deux infinitifs ; et il y a hystérologie dans la phrase, car, pour rendre compte d'une commission, il faut être de retour.

96. Βούλοντο au pluriel, après ἤθελεν au singulier ; l'accord avec l'idée, après l'accord grammatical : ὅστις est un collectif, et les trois Grecs ont dû manger du lotus.

96-97. Αὐτοῦ.... μενέμεν, rester là : rester dans ce pays.

97. Λωτὸν ἐρεπτόμενοι. Homère s'est servi de cette expression, *Iliade*, II, 776, en parlant des chevaux qui broutent le lotus herbe. Il en abuse ici ; mais, après ce qui précède, on voit très-bien comment on doit l'entendre.

98. Ἐγὼν.... ἄγον. Ulysse sous-entend une phrase, comme souvent cela nous arrive, quand la chose omise se supplée pour ainsi dire d'elle-même. Ulysse, ne voyant pas revenir ses trois hommes, est allé en personne chez les Lotophages. — Ἀνάγκη doit être joint à ἄγον.

99. Δῆσα et ἐρύσσας ont l'un et l'autre pour complément αὐτούς sous-entendu, ou, si l'on veut, le même τούς que ἄγον.

100. Τοὺς ἄλλους (eux les autres), à savoir, ἐρίηρας ἐταίρους.

102. Μή πῶς τις, *vulgo* μή πώ τις. Voyez la note du vers VIII, 538.

103-104. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον.... On a vu deux vers semblables, IV, 579-580.

105. Ἐνθεν δὲ.... Voyez plus haut le vers 62 et les notes sur ce vers.

106-107. Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν.... ἰχόμεθ(α), puis nous arrivâmes dans le pays des Cyclopes. Je ferais volontiers, à propos du pays des Cyclopes, la même observation qu'à propos du pays des Phéaciens et de celui des Lotophages. C'est une contrée toute fantastique. La tradition qui place les Cyclopes dans la Sicile n'est qu'une pure hypothèse ; mais cette hypothèse est tout à fait plausible, si les Lotophages étaient un peuple de la Libye. Homère n'en souffle mot ; la tradition s'est faite après lui. Didyme (*Scholies* H) : ἐν Σικελίᾳ ὑποτίθενται οἱ νεώτεροι τοὺς Κύκλωπας. Admettons que les Cyclopes d'Homère habitaient la Sicile. Ulysse, d'après cette supposition, les a trouvés sur la côte occidentale. On verra un peu plus loin que ce n'est pas uniquement parce que cette côte fait face à l'Afrique, et qu'il est tout naturel que, venant d'Afrique, il l'ait rencontrée la première. — Ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων. Ces épithètes ne font que répéter, en d'autres termes, ce qu'Homère a

ἰχόμεθ', οἳ ῥα θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν,  
 οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν·  
 ἀλλὰ τάγ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται,  
 πυροὶ καὶ κριθαὶ ἡδ' ἄμπελοι, αἵτε φέρουσιν 110  
 οἶνον ἐριστάφυλον, καὶ σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει.  
 Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουλευφόροι οὔτε θέμιστες·  
 ἀλλ' οἷγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα  
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος  
 παίδων ἡδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν. 115

dit, VI, 5-6, du caractère des Cyclopes. Il faut donc prendre à la lettre les deux adjectifs. C'est abuser de ce qu'Homère dira plus bas, que de faire des Cyclopes un peuple modèle, et chez qui Polyphème seul fût une exception. Cependant les *Scholies* nous montrent que cette opinion était dominante chez les anciens. Didyme lui-même (*Scholies* V) l'accepte comme la mieux fondée, et il donne à ὑπερφιάλων, à ἀθεμίστων même, un sens favorable : δίκαιοι οὔτοι πλὴν Πολυφύμου. ὅθεν τὸ μὲν ὑπερφιάλων, νῦν μεγάλων, τὸ δὲ ἀθεμίστων, μὴ ἐχόντων χρεῖαν νόμων διὰ τὸ θεμιστεύειν ἕκαστον παίδων ἡδ' ἀλόχων (vers 114-115). Didyme va jusqu'à justifier leur violence envers les Phéaciens : πῶς οὖν ἡδίκουν τοὺς Φαίακας καὶ ἐλύτουν; διὰ τὸ ἀνόμοιον τῆς πολιτείας. Ceci est un pur sophisme; et ce qui précède n'est guère moins inadmissible. Voyez les notes qui vont suivre.

107. Θεοῖσι πεποιθότες, se fiant aux dieux, c'est-à-dire s'en remettant, pour leur subsistance, aux soins des dieux, c'est-à-dire, purement et simplement, comptant sur la nature. Il n'y a ici aucune idée morale. Rien ne prouve que ces hommes, si bien traités par la nature, en sachent le moindre gré aux dieux. Ils sont forts, ils sont robustes, de grande taille, et ils ont tout à souhait : ce serait une merveille qu'ils ne fussent pas fiers et brutaux. Ils l'ont été jadis (VI, 5-6); ils le sont encore aujourd'hui. La légende en fera plus tard de dignes frères de Polyphème; en attendant, ce sont des barbares, ou même plutôt des sauvages.

109. Τάγ(ε), ces choses-ci : les choses que je vais dire, froment, orge, ceps de vigne. — Ἀσπαρτα καὶ.... Construisez :

φύονται πάντα ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα. Ceci nous met dans une contrée idéale, aussi fantastique que celle des Lotophages. Ce sera, si l'on veut, la Sicile, mais une Sicile inventée par le poète. Même en Sicile, ce n'est pas sans un certain travail que les hommes obtiennent de la terre le pain et le vin.

111. Καὶ σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει, c'est-à-dire καὶ ὄμβρος Διὸς ἀέξει οἶνον αὐταῖς. En prose, au lieu de καὶ σφιν, il y aurait καὶ αἷς, et la phrase serait subordonnée, et non coordonnée ou juxtaposée. — Quelques anciens rapportaient σφιν aux Cyclopes, et prenaient ἀέξει dans un sens général : fait pousser le blé, l'orge et les raisins. Avec cette explication, la phrase existe *per se*, et doit être séparée par un point en haut. *Scholies* P : ἀέξει αὐτὰ αὐτοῖς, ἦτοι τοῖς Κύκλωσι. Mais l'usage homérique donne bien plus de vraisemblance à l'explication par καὶ αἷς et οἶνον. C'est au vers 358, et non ici, que σφιν se rapporte aux Cyclopes.

114. Θεμιστεύει constate seulement le fait de l'absence de tribunaux publics. Dès qu'il n'y en a point, chaque père de famille est juge des membres de sa famille : quant à être un juste juge, c'est une autre affaire. Le père exerce le droit de vie et de mort; voilà tout. Ameis : « θεμιστεύει, « das heisst hat das Recht über Leben « und Tod. » C'est donc tout gratuitement qu'on a pris θεμιστεύει pour un éloge des Cyclopes. Ces troglodytes sont des juges; les Germains étaient des juges aussi, et n'en étaient pas moins des brutaux. Les *Scholies* T disent, ὅσιον βασιλεύει. Laissons βασιλεύει, mais rayons ὅσιον. — Οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι. Chaque famille vit à part, absolument à part de toutes les au-



Νῆσος ἔπειτα λάχεια παρέκ λιμένος τετάνυσται,  
 γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀποτηλοῦ,  
 ὑλήεσσ'· ἐν δ' αἶγες ἀπειρέσιαι γεγάασιν  
 ἄγριαι· οὐ μὲν γὰρ πάτος ἀνθρώπων ἀπερύχει·  
 οὔδ' ἐμιν εἰσοιχνεῦσι κυνηγέται, οἷτε καθ' ὕλην  
 ἄλγεα πάσχουσιν, κορυφὰς ὁρέων ἐφέποντες.  
 Οὔτ' ἄρα ποίμνησιν καταΐσχεται οὔτ' ἀρότοισιν,  
 ἀλλ' ἦγ' ἄσπαρτος καὶ ἀνήροτος ἥματα πάντα

120

tres. Une pareille insociabilité prouve que, si les Cyclopes ne sont pas des brutes, il ne s'en faut pas de beaucoup. Pourtant Didyme (*Scholies* Q) croit que ceci ne fait point tort à l'explication donnée par les panégyristes des Cyclopes : οὐ φροντίζουσιν ἀλλήλων ὅσον ἐνεκεν ὑποταγῆς. ἕκαστος γὰρ αὐτοκράτωρ ἐστὶ καὶ οὐχ ὑποτάσσεται τῷ ἐτέρῳ. ἔπειτα τοῦ Πολυφήμου κρᾶζοντος ἦλθον πάντες.

116. Νῆσος. Dès qu'on admet que les Cyclopes habitent la Sicile, il est naturel, comme nous l'avons dit, de les placer sur la côte occidentale; l'île dont il s'agit ici en fait même une nécessité. Ce n'est que dans le voisinage de cette côte qu'il y a des îles répondant plus ou moins à la description de celle-ci. Ainsi donc celle-ci sera une des îles Égades. Si le nom d'Égades est un mot grec, il signifie les Îles-aux-Chèvres, du moins selon toute vraisemblance; et l'on va voir, vers 118-119, que les chèvres abondent dans l'île où abordent Ulysse et ses compagnons. — Λάχεια, *hirsuta*, aux collines rocheuses. C'est le sens le plus vraisemblable. La plupart des modernes expliquent ainsi. — Les anciens croyaient que λάχεια signifie fertile; mais ils ne le croyaient que parce qu'ils tiraient λάχεια de λαχαίνω, étymologie apparente. La fertilité n'a rien à voir ici, ni surtout dans l'autre passage, X, 509, où nous verrons encore λάχεια. Une île aux chèvres est une île de roches et de broussailles. C'est le caractère général que peint l'épithète; c'est ce qui apparaît tout d'abord, même de loin. On rattache λάχεια à la même racine que ἐλαχύς et *levis*, sanscrit *lughus* et *raghus*; ce qui donne, comme sens primitif, le contraire de εὐγεως, suggéré par λαχαίνω. — Au

lieu de ἔπειτα λάχεια, Zénodote écrivait ἔπειτ' ἐλαχεῖα. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ζηνόδοτος τὴν βραχεῖαν, γράφων διὰ τοῦ ε. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, et ici et au vers X, 509. Dindorf : « non dubitandum quin vulgata hic ut « alibi plerumque, ubi lectio Zenodotea « diserte memoratur, probata fuerit Aristarcho. » — Bekker a admis la leçon de Zénodote. Ici ἐλαχεῖα ne ferait point difficulté, sauf pourtant la bizarrerie du rapprochement d'un pareil mot avec τετάνυσται, deux termes contradictoires (le court qui est long). On peut même dire qu'Eschyle, le plus homérisant des poètes, autorise ἐλαχεῖα, *Perses*, vers 447-448 : νῆσός τις ἐστὶ.... βαϊά, soit qu'il ait lu réellement ἐλαχεῖα dans son modèle, soit qu'il ait pris λάχεια comme identique à ἐλαχεῖα. Mais, au vers X, 509, où Bekker écrit aussi ἐλαχεῖα, cette épithète n'offre aucun sens. — Παρέκ λιμένος τετάνυσται doit être suivi d'une virgule, sinon la phrase dirait une chose en contradiction avec la description même d'Homère. Le port n'est pas dans le pays des Cyclopes, mais dans l'île. Ulysse dit : « Une île s'allonge formant un port. » En effet, quand on entre dans le port, on a l'île devant soi, et par conséquent elle est παρέκ λιμένος, en dehors du port, autour du port. *Scholies* T : λιμένος· τοῦ ἐν αὐτῇ. Ameis seul a mis la vraie ponctuation. Tous les autres éditeurs portent la virgule jusque après Κυκλώπων.

120. Μιν, elle, c'est-à-dire l'île. — Εἰσοιχνεῦσι, *intrare solent*, fréquentent.

121. Ἐρέποντες, *lustrantes*, parcourant en tous sens.

122. Καταΐσχεται (*occupatur*) a pour sujet ἡ sous-entendu (αὕτη ἡ νῆσος).



ἀνδρῶν χηρεύει, θέσκει δέ τε μετὰ δὲ πῆγας.  
 Οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πῆρα μιλτοπάρηται, 125  
 οὐδ' ἄνδρες νηῶν ἐν τέκτονες, οἳ κε κἀμοῖεν  
 νῆας εὐστέλμωνας, αἳ κεν τελέσειεν ἕκαστα,  
 ὅσπερ ἐπ' ἀδελφῶπων ἐκπεύμεναι· οἳά τε πολλὰ  
 ἄνδρες ἐπ' ἀλλήλους νηυσὶν περὶ ὠκεὶ θάλασσαν·  
 οἳ κε σφιν καὶ νῆσον εὐκτιμένην ἐχάμοντο. 130  
 Οὐ μὲν γὰρ τι κακὴ γε, φέροι δέ κεν ὦρα πάντα·  
 ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἄλκις πολιοῖος παρ' ὄχθης  
 ὑδρηλοὶ, μαλ' αὖτις· μάλα κ' ἀζητοὶ ἀμπελοὶ εἶεν.  
 Ἐν δ' ἄροσις λείη· μάλα κεν βαθὺ λήϊον αἰεὶ  
 εἰς ὥρας ἀμῶεν, ἐπεὶ μάλα πῆαρ ὑπ' οὐδας. 135

124. Χηρεύει, est venge : est absolument vide.

125. Πῆρα pour πῆραισι. — Μιλτοπάρηται. C'est l'épithète des vaisseaux d'Ulysse dans l'Iliade, II, 637.

126. Ἐνι est pour ἐνείσι. — Οἳ κε κἀμοῖεν, qui puissent travailler : capables de construire.

127. Αἳ κεν τελέσειεν ἕκαστα, qui puissent accomplir chaque chose : propres à satisfaire à tous les besoins.

128. Οἳά τε πολλὰ, expression adverbiale : comme bien souvent ; comme d'ordinaire.

129. Ἐπ' ἀλλήλους, sous-entendu ἐκπεύμενοι : pour se visiter mutuellement.

130. Οἳ ne porte ici l'accent que comme snivi de κε. C'est le démonstratif : ces hommes ; des hommes capables de construire des vaisseaux ; des artisans industriels. — Κε σφιν.... ἐχάμοντο, leur auraient façonné. — Καὶ νῆσον, même l'île : l'île elle-même. — Ἐκτιμένην, bien bâtie, c'est-à-dire en y construisant des maisons, en la rendant habitable.

131. Κακὴ, mauvaise, c'est-à-dire stérile. Sous-entendez ἐστί. — Φέροι δέ κεν, elle pourrait même produire.

132. Ἐν, c'est-à-dire ἐνείσι : là sont ; il y a dans l'île.

133. Εἶεν, sous-entendu ἐν αὐτῇ. Ajoutez l'idée : si l'on y en plantait.

134. Ἐν, sous-entendu αὐτῇ. — Λείη, sous-entendu κεν εἴη : serait facile.

134-135. Κεν.... ἀμῶεν, on moissonnerait (si on labourait).

135. Ἐπεὶ μάλα πῆαρ ὑπ' οὐδας (ἐστί), parce que la graine est en abondance sous le sol, c'est-à-dire parce qu'il y a sous la surface du sol une terre extrêmement propre à être fécondée. — On explique ordinairement πῆαρ comme adjectif (riague, gras), et on écrit ὑπ(ο), qui est alors pour ὑπείστι : parce que le sol est très-gras en dessous. Mais cette explication, qui donne au fond le même sens que la première, se repose que sur une hypothèse. Le mot πῆαρ est toujours et partout un substantif. On dit que ὑπ' οὐδας est impossible, n'y ayant point ici de mouvement. Rien de moins fondé qu'une pareille assertion, comme le prouvent, entre autres exemples, ἔχειτο ὑπο θρόνον, XXII, 362, et, XXIV, 234, στάς δ' ἄρ' ὑπὸ βλωθρὴν ὄγχην. — Au lieu de ὑπ' οὐδας, quelques anciens écrivaient ἐπ' οὐδας, ce qui peut s'expliquer, mais ce qui ôte l'image du labour implicitement rappelée par ὑπό. — Il n'y a aucune contradiction entre ce qu'on vient de lire, vers 131-135, et le caractère général de l'île. Ulysse décrit la plaine d'alluvion qui s'étend du pied des collines rocheuses à la mer. Je remarque aussi que l'importance donnée à cette description prouve que l'île est mieux qu'un flot ; que la leçon ἐλαχεῖα n'est point exacte, même au vers 116 ; que τατάνυσται, dans ce vers, est dit au propre, et qu'il n'est pas

Ἐν δὲ λιμὴν εὖρμος, ἔν' οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν,  
οὔτ' εὐνάς βαλέειν, οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι,  
ἀλλ' ἐπικέλσαντας μεῖναι χρόνον, εἰσόκε ναυτέων  
θυμὸς ἐποτρύνῃ καὶ ἐπιπνεύσωσιν ἄῃται.

Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ, 140  
κρήνη ὑπὸ σπείους· περὶ δ' αἰγαιοὶ πεφύασιν.

Ἐνθα κατεπλέομεν, καὶ τις θεὸς ἡγεμόνευεν  
νύκτα δι' ὀρφναίην· οὐδὲ προὔφαινετ' ἰδέσθαι·  
ἀῆρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ Σελήνη  
οὐρανόθεν προὔφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν. 145

Ἐνθ' οὔτις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν·  
οὔδ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον  
εἰσίδομεν, πρὶν νῆας εὖσσελμούς ἐπικέλσαι.

Κελσάσῃσι δὲ νηυσὶ καθείλομεν ἱστία πάντα·  
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης· 150  
ἐνθα δ' ἀποβρίξαντες ἐμείναμεν Ἡῶ διαν.

réduit au sens de καίται ou de ἐστί, que lui assignerait ἐλαχεῖα.

136. Ἐν, c'est-à-dire ἐνεστί τῇ νήσῳ : il y a dans cette île. Voyez plus haut, vers 116, la note sur παρὶς λιμένος. — Δέ, or. Ulysse revient, après digression, à ce qu'il a dit dès les premiers mots relatifs à l'île.

137. Εὐνάς. Il s'agit des blocs de pierre dont on se servait, avant l'invention des ancres, pour fixer les navires. C'est par un pur anachronisme que beaucoup d'anciens faisaient ici de εὐνάς l'équivalent de σιδηρᾶ ἀγκύρια. A peine peut-on accorder, comme le font quelques modernes, qu'on en était déjà aux masses de fer au lieu de blocs de pierre. Le fer était trop rare et trop précieux pour être employé à de pareils usages. Songez que le σόλος d'Achille, *Iliade*, XXIII, 826-835, est décrit comme un vrai trésor, et que cette masse de fer était si petite qu'elle servait de disque à jouer, et que Polydore la lance aussi loin qu'un bœuvier peut lancer sa trique. Ce σόλος même n'aurait pas suffi au quart de la moindre εὐνή. — On a vu εὐνάς dans la même acception qu'ici, *Iliade*, I, 436. Cette acception n'a rien d'absolument extraordinaire. *Scholies* Q : διὰ τὸ εὐνάζεσθαι ὑπὸ τούτων τὰ πλοῖα καὶ ἡρεμεῖν.

138. Ναυτέων, dissyllabe par synizèse.

140. Ἐπὶ κρατὸς λιμένος, à la tête du port, c'est-à-dire au fond du port.

142. Ἐνθα, *huc*, vers cet endroit, c'est-à-dire poussés vers cet excellent mouillage. — ἡγεμόνευεν, sous-entendu ἡμῖν : nous guidait ; fut certainement notre guide.

143. Οὐδέ équivalent à οὐ γάρ. — Προὔφαινε(ο), *illucebat*, il y avait du jour. — Ἰδέσθαι, comme ὥστε ἰδέσθαι : pour voir ; pour qu'on fût suffisamment en état de se diriger.

144. Περὶ νηυσί, *vulgo* παρὰ νηυσί, leçon évidemment mauvaise. Didyme (*Scholies* H) : οὕτως, περὶ νηυσί. — Ἀῆρ.... βαθεῖ(α), un nuage profond : un épais brouillard.

145. Προὔφαινε, sous-entendu ἡμῖν : nous éclairait.

146. Ἐνθ(α), *ibi*, là : quand nous étions déjà dans le port. — Τὴν νῆσον, *illam insulam*, la bienheureuse île. Le mot τὴν est emphatique, et il équivalait à ἐκείνην.

148. Ἐπικέλσαι est intransitif, et il a νῆας pour sujet et non pour régime. C'est ce que montre, au vers suivant, κελσάσῃσι δὲ νηυσί.

150. Ἐκ doit être joint à βῆμεν : nous débarquâmes.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ροδοδάκτυλος Ἥως,  
νῆσον θαυμάζοντες, ἐδινεόμεσθα κατ' αὐτήν.

Ὄρσαν δὲ Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,  
αἶγας ὄρεσκώους, ἵνα δειπνήσειαν ἑταῖροι. 155

Αὐτίκα καμπύλα τόξα καὶ αἰγανέας δολιχαύλους  
εἰλόμεθ' ἐκ νηῶν, διὰ δὲ τρίχα κοσμηθέντες  
βάλλομεν· αἶψα δ' ἔδωκε θεὸς μενοεικέα θήρην.

Νῆες μὲν μοι ἔποντο δυώδεκα, ἐς δὲ ἐκάστην  
ἐννέα λάγχανον αἶγες· ἐμοὶ δὲ δέκ' ἔξελον οἶω. 160

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα  
ἤμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

Οὐ γάρ πω νηῶν ἐξέφθιτο οἶνος ἐρυθρὸς,  
ἀλλ' ἐνέτην· πολλὸν γὰρ ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἕκαστοι  
ἠφύσαμεν, Κικόνων ἱερὸν πτολίεθρον ἐλόντες. 165

Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντων,  
καπνὸν τ' αὐτῶν τε φθογγὴν δῖων τε καὶ αἰγῶν.

Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἤλθεν,  
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ροδοδάκτυλος Ἥως, 170

152. Ἦμος.... On a vu ce vers, II, 1, et c'est un des plus souvent répétés chez Homère.

153. Ἐδινεόμεσθα, nous tourbillonnions : nous courions de tous côtés.

156. Αὐτίκα, incontinent, c'est-à-dire aussitôt que nous aperçûmes ce gibier.

157. Διὰ doit être joint à κοσμηθέντες. — Τρίχα, en trois : en trois troupes.

158. Βάλλομεν est à l'imparfait : *jaculabamur*, nous lancions des traits ; nous attaquâmes les chèvres.

159. Ἐς δὲ ἐκάστην. Ameis, ἐν δὲ ἐκάστη, leçon donnée par plusieurs manuscrits. La Roche dit, à propos de cette leçon : *non male* ; mais il a gardé lui-même la vulgate.

161. Ὡς τότε.... On a vu ce vers, *Iliade*, I, 601. — Πρόπαν ἡμαρ, tout le reste du jour. Voyez dans l'*Iliade*, I, 472, la note sur πανημέριοι.

163. Νηῶν dépend de ἐξέφθιτο, et non de οἶνος.

164. Ἐνέτην, sous-entendu νηυσί. —

Ἐκαστοι, apposition au sujet contenu dans ἠφύσαμεν.

166. Ἐλεύσσομεν, nous portions les yeux.

167. Καπνὸν τ(ε), c'est-à-dire καὶ ἐς καπνὸν. — Αὐτῶν, d'eux-mêmes : des Cyclopes. — Φθογγήν, c'est-à-dire ἐς φθογγήν. Le poète est amené à rapporter poétiquement à la vue l'opération de l'ouïe. Il n'y a rien à sous-entendre, et l'on ne peut rien sous-entendre. Le verbe λείσσειν signifie les deux choses par syllepse, comme plus haut δαινύμενοι, *mangeant*, signifie aussi, par le fait du complément μέθυ ἡδύ, *buvant*. — D'après les *Scholies* E, le vers 167 est entièrement spondaïque : σπονδαῖος ὁλος ὁ στίχος. Ceci suppose qu'on lisait οἶων dissyllabe, et qu'on supprimait τε devant καί. La suppression de τε faussait le vers, car αἶξ n'a jamais été ni φαῖξ ni σαῖξ, et δῖων trissyllabe est plus naturel que οἶων dissyllabe, puisque la forme primitive est δφίων.

168-170. Ἦμος δ' ἥελιος.... On a vu

καὶ τότε ἔγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

Ἄλλοι μὲν νῦν μίμνεντ', ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι·

αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηϊ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισιν

ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι οἵτινές εἰσιν·

ἥ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,

175

ἢ φιλόξεينوι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοῦδής.

Ὡς εἰπὼν ἀνὰ νηὸς ἔβην· ἐκέλευσα δ' ἑταῖρους

αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.

Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαίνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·

ἑξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.

180

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ', ἐγγὺς ἐόντα,

ἐνθα δ' ἐπ' ἐσχατιῇ σπέος εἶδομεν, ἄγχι θαλάσσης,

ὑψηλὸν, δάφνησι κατηρεφές· ἐνθα δὲ πολλὰ

μῆλ', οἷές τε καὶ αἶγες ἰαύεσκον· περὶ δ' αὐλή

ὑψηλὴ δέδμητο κατωρυχέεσσι λίθοισιν,

185

ces trois vers, sauf une variante, *Iliade*, I, 476-477. On les reverra dans l'*Odyssée*.

172. Ἐμοί est possessif : mes.

173. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers semblable, *Iliade*, I, 183. — Ἐμοῖς ἑτάροισιν est restreint ici aux hommes qui montent le vaisseau commandé personnellement par Ulysse.

174. Τῶνδ(ε). On ne voit pas les hommes. Ulysse montre seulement la côte d'où partent les bruits où se mêlent leurs voix, bruits qui sortent des cavernes habitées. Ainsi τῶνδ' ἀνδρῶν signifie les gens du pays que voilà.

175-176. Ἡ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε.... Voyez les vers VI, 120-121 et les notes sur ces deux vers. Ici l'interrogation n'est plus directe ; aussi écrivons-nous ἦ au premier vers, et non plus ἡ.

177. Ἀνά doit être joint à ἔβην.

178. Ἀμβαίνειν, sous-entendu νηός. — Ἀνά doit être joint à λῦσαι.

179. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαίνον.... Voyez plus haut les vers 103-104.

181. Τὸν χῶρον, cet endroit, c'est-à-dire le pays dont il a été question au vers 166.

182. Ἐνθα est adverbe de lieu, et δ(έ) signifie *tum* (alors). — Σπέος εἶδομεν. Les digammistes, qui ne peuvent pas écrire ici

εἶδομεν, supposent que la vraie leçon est εὔρομεν. Mais ce n'est qu'une supposition.

— Ἄγχι θαλάσσης n'est point en contradiction avec ἐπ' ἐσχατιῇ. Le domaine de Polyphème est au bord de la mer ; mais il faut le traverser tout entier pour arriver à la caverne. Ulysse voit la caverne au delà de la plage, et de la cour, et des arbres même dont la caverne est ombragée.

183. Ἐνθα, là : dans cette caverne.

184. Μῆλ(α) est le terme général ; οἷες et αἶγες spécifient. — Ἰαύεσκον, dormaient chaque nuit. Ulysse dit que la caverne est une grande étable. Le fréquentatif indique l'usage, et non pas le fait actuel ; car les brebis et les chèvres sont au pâturage ; leurs petits seuls sont dans l'étable. — Περί, alentour, c'est-à-dire formant une enceinte devant la caverne. — Αὐλή, une cour. On verra plus loin, vers 238-239, à quoi servait cette cour. C'était un parc pour les mâles, boucs et béliers.

185. Δέδμητο. Aristophane de Byzance, βέβλητο, leçon dont le sens n'est pas aisé à déterminer ici.

185-186. Κατωρυχέεσσι λίθοισιν.... L'enceinte du parc est formée par une clôture continue, les blocs de pierre enracinés dans le sol fermant l'intervalle d'un arbre à l'autre. *Scholies T* : ἐκ διαστήμα-

μακρῆσιν τε πίτυσιν ἰδὲ ὀρυτὴν ἱφικόμοισιν.

Ἐνθα ὃς ἀνὴρ ἐνίαιε πελώριος, ὅς ῥά τε μῆλα  
αἶος ποιμαίνεσκεν ἀπόπροθεν· οὐδὲ μετ' ἄλλους  
πωλεῖτ', ἀλλ' ἀπένευθεν ἐὼν ἀθεμίστια ἤδη.

Καὶ γὰρ θαῦμα τέτυκτο πελώριον, οὐδὲ ἔωκει  
ἀνδρὶ γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίψι ὑλῆεντι  
ὑψηλῶν ὀρέων, ὃ τε φαίνεται αἶον ἀπ' ἄλλων.

190

Δὴ τότε τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίτρας ἐταίρους  
αὐτοῦ παρ νηὶ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·  
αὐτὰρ ἐγὼ κρήνας ἐτάρων δυσκαίδεκ' ἀρίστους  
βῆν· ἀτὰρ αἶγεον ἀσχὸν ἔχον μέλανος οἶνοιο,  
ἡδέος, ὃν μοι δῶκε Μάρων, Εὐάνθεος υἱός,  
ἱεὺς Ἀπόλλωνος, ὃς Ἴσμαρον ἀμφιβεβήκει,

195

τος τῶν δένδρων πεφυκότων, τὸ μεταξὺ  
τῶν λίθων κληρούντων.

187. Ἐνθα, comme au vers 183 : dans la caverne. — Ἐνίαιε, habitait. Homère n'a pas besoin de mettre le fréquentatif, quand il s'agit du maître. Les brebis et les chèvres pourraient dormir dehors; le maître dort dans ce qui est sa maison. Cependant on peut dire que ἐνίαιε, entre ἱκίεσκον et ποιμαίνεσκεν, équivalant à un fréquentatif, et qu'on voit de suite que l'homme n'est pas nécessairement là.

188. Ἀπόπροθεν, à distance, c'est-à-dire loin des autres Cyclopes.

189. Ἀθεμίστια ἤδη doit être pris dans le sens le plus énergique : il avait un caractère féroce.

190. Καὶ γὰρ (et en effet) relie ce qui suit à ἀνὴρ... πελώριος du vers 187. — Θαῦμα(α), *monstrum*, un être extraordinaire. — Τέτυκτο a pour sujet ὁ ἀνὴρ (cet homme), évidemment sous-entendu.

192. Ὁ τε comme ὁ : qui. La vulgate δτε en un seul mot (*quando*) prête au ῥίον un mouvement qu'il ne peut avoir. — Οἶον ἀπ' ἄλλων, seul loin d'autres, c'est-à-dire complètement isolé. Ulysse ne pense qu'à un sommet unique, et non pas à un sommet se détachant du milieu de tant ou tant d'autres.

193. Τοὺς ἄλλους est dit par opposition aux douze qui marcheront avec Ulysse.

194. Αὐτοῦ, là-même : sur le bord de la mer. — Ἐρυσθαι, de garder. On peut

considérer comme intentionnelle la répétition νηί, νῆα. Bothe : « Ἐμπατικῶς in-  
« geminat nomen navis, in qua futura ei  
« salus, maximum periculum advenit. »

195. Δυσκαίδεκα(α). Pourquoi douze précisément, et non pas moins ou davantage. C'est là une question que posaient les enstatiques; et les lytiques, au lieu de hausser les épaules, prenaient la peine d'y répondre. Ils disaient même, à ce sujet, des choses qui ne sont pas inutiles. Porphyre (*Scholies T*) : διὰ τί δώδεκα; καὶ γὰρ ὀλίγοι, ἵνα μὴ δοκῇ ὥς ἐπὶ ληστεῖαν ἦκειν· ἐλάττους δὲ πάλιν οὐκ ἦγεν, ἵνα μὴ εὐκαταφρόνητος εἶναι δοξῇ.

196. Ἀσχὸν.... οἶνοιο. Nouvelle question des enstatiques. Les lytiques répondent qu'Ulysse veut se faire bien venir, si brutes que puissent être les individus à qui il aura affaire. Porphyre (*Scholies T*) : τὸν δὲ ἀσχὸν οἰκεῖον ἐρόδιον λαμβάνει, τὸν οἶνον, πρὸς ποιμανικοὺς καὶ ἀγρίους ἀνδρας.

198. Ὅς a pour sujet Ἀπόλλωνος, et non ἱερεύς. — Ἴσμαρον. Virgile, *Géorgiques*, II, 37-38 : « juvat Ismara Baccho  
« conserere. » C'est un souvenir du passage relatif au vin de Maron d'Ismare. — Ἀμφιβεβήκει (*tuebatur*) signifie seulement qu'Ismare adorait Apollon comme son dieu tutélaire; car le dieu a laissé détruire la ville. On a vu ἀμφιβέβηκας, à propos d'Apollon même, *Iliade*, II, 37; et Homère, dans l'*Iliade* encore, V, 299, expli-

οὔνεκά μιν σὺν παιδί περισχόμεθ' ἡδὲ γυναικί  
 ἀζόμενοι· ὥκει γάρ ἐν ἄλσει δενδρήεντι 200  
 Φοίβου Ἀπόλλωνος. Ὁ δέ μοι πόρεν ἀγλαὰ δῶρα·  
 χρυσοῦ μὲν μοι δῶκ' εὐεργέος ἑπτὰ τάλαντα·  
 δῶκε δέ μοι κρητῆρα πανάργυρον· αὐτὰρ ἔπειτα  
 οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι δυώδεκα πᾶσιν ἀφύσσας  
 ἡδὺν, ἀκηράσιον, θεῖον ποτόν· οὐδέ τις αὐτόν 205  
 ἠείδῃ δμῶων οὐδ' ἀμφιπόλων ἐνὶ οἴκῳ,  
 ἀλλ' αὐτὸς ἄλοχός τε φίλη ταμίη τε μί' οἷη.  
 Τὸν δ' ὅτε πίνοιεν μελιηδέα οἶνον ἐρυθρόν,  
 ἐν δέπας ἐμπλήσας ὕδατος ἀνὰ εἴκοσι μέτρα  
 χεῦ· ὁδμή δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρητῆρος ὁδῶδει, 210

que comment ἀμφιβαίνω (marcher autour) signifie protéger.

199. Οὔνεκα, parce que : en récompense de ce que. — Σὺν παιδί (*cum filio*), *vulgo* σὺν παισί (*cum liberis*). Didyme (*Scholies H*) : σὺν παιδί, Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης. — Bothe dit qu'il vaut mieux conserver la vulgate, puisqu'on ne sait rien sur Maron et sa famille; et il ajoute que les deux critiques alexandrins se sont sans doute trompés, en prenant un sigma pour un delta, deux lettres dont la ressemblance, dit-il, est très-grande dans certains manuscrits. La dernière observation n'est vraie que pour l'écriture byzantine : dans l'écriture alexandrine, même cursive, le delta et le sigma n'ont rien de commun. Quant à la première observation, notre ignorance ne prouve rien du tout. Les Alexandrins savaient certainement que la tradition ne donnait à Maron qu'un enfant; car Maron est un personnage dont avaient parlé les poètes. Nous avons, dans les *Scholies H* et *Q*, une note à son sujet, qui n'est autre chose qu'un extrait du commentaire d'Aristarque, diple relative à ἱερεὺς Ἀπόλλωνος : ταῦτα σημειοῦνται τινες πρὸς τὸ μὴ παραδιδόναι Ὅμηρον Διόνυσον οἶνου εὐρετὴν, τὸν δὲ Μάρωνα οὐ Διονύσου, ἀλλ' Ἀπόλλωνος ἱερέα, δι' ὅλης τῆς ποιήσεως οἶνου μνημονεύων. ἡ δ' ἀπότασις πρὸς Ἡσίοδον λέγοντα τὸν Μάρωνα εἶναι Οἰνοπίωνος τοῦ Διονύσου. Une autre note alexandrine (*Scholies H* et *Q*) dit qu'Ἐνανθίης, le père de

Maron, était fils de Bacchus, et que la femme de Maron se nommait OEderque. Porphyre est nominativement cité dans cette note. Non-seulement les Alexandrins ont dû connaître que Maron n'avait qu'un enfant, mais ils ont dû connaître le nom de cet enfant, comme ils connaissaient celui du père et celui de la mère. Ce qui est certain, c'est qu'ils le savaient unique, et qu'ils n'avaient aucun doute sur son sexe, bien que παῖς soit du féminin autant que du masculin. *Scholies H* et *Q* : ὅτι περισώσαμεν αὐτόν καὶ τὴν αὐτοῦ γυναῖκα σὺν τῷ παιδί αὐτοῦ.

204. Δυώδεκα πᾶσιν, au nombre de douze. Voyez, V, 244, la note sur εἴκοσι πάντα.

205. Αὐτόν, lui, c'est-à-dire ce vin.

206. Ἡείδῃ, connaissait, c'est-à-dire était dans le secret du lieu où était caché ce vin.

208. Τόν est emphatique, et signifie déjà, à lui seul, que ce vin était le vin par excellence, une boisson digne des dieux; et μελιηδέα οἶνον ἐρυθρόν est une apposition confirmative. — Πίνοιεν a pour sujet, non pas, comme le dit Eustathe, τινές sous-entendu, mais Maron et les siens. Il n'y avait qu'eux seuls qui en bussent.

209-210. Ἐν δέπας... Construisez : ἐμπλήσας (Μάρων) ἐν δέπας χεῦε (τὸν οἶνον) ἀνὰ εἴκοσι μέτρα ὕδατος.

210. Κρητῆρος est le grand vase plein d'eau où Maron a versé une seule coupe de son vin.

θεσπεσίη· τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν.  
 Τοῦ φέρον ἐμπλήσας ἀσκὸν μέγαν· ἐν δὲ καὶ ἦα  
 κωρύκῳ· αὐτίκα γάρ μοι οἶσατο θυμὸς ἀγῆνωρ  
 ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιδεικνύμενον ἀλκὴν,  
 ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα οὔτε θέμιστας.

215

Καρπαλίμως δ' εἰς ἄντρον ἀφικόμεθ', οὐδέ μιν ἔνδον  
 εὔρομεν, ἀλλ' ἐνόμειε νομὸν χάτα πίονα μῆλα.

Ἐλθόντες δ' εἰς ἄντρον ἐθηεύμεσθα ἕκαστα·

ταρσοὶ μὲν τυρῶν βριῖθον, στείνοντο δὲ σηχοὶ

ἀρνῶν ἠδ' ἐρίφων· διακεκριμέναι δὲ ἕκασται

220

ἔρχατο· χωρὶς μὲν πρόγονοι, χωρὶς δὲ μέτασσαι,

χωρὶς δ' αὖθ' ἔρσαι· ναῖον δ' ὄρῳ ἄγγεα πάντα,

211. Τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν, alors il n'eût point été agréable de s'abstenir, c'est-à-dire on buvait avec un extrême plaisir ce vin ainsi trempé, mais d'un parfum et d'un goût délicieux. — Aristarque (*Scholies* H, Q et V) dit que le poète rend vraisemblable l'effet que produira le vin de Maron, bu pur, sur un colosse tel que Polyphème : (ἡ διπλή, ὅτι) τοῦτο προωκονόμησεν, ἵνα μὴ ζητῶμεν πῶς ὁ τηλικούτος ἐκορέσθη.

212. Τοῦ (οἴνου) dépend de ἀσκόν. Voyez plus haut, vers 196.

212-213. Ἐν δὲ καὶ ἦα κωρύκῳ. Voyez les vers V, 266-267 et les notes sur ces deux vers. Mais, dans cet exemple, ἐν se rapporte au radeau, tandis qu'ici il faut y attacher κωρύκῳ : φέρον ἐν κωρύκῳ, ou, si l'on veut, ἐνέφερον κωρύκῳ.

213. Ὅϊσατο, devina. *Scholies* T : εἰκάζει ἐκ τοῦ μεγέθους τοῦ σπυρδαίου μέγαν τινὰ. καὶ ἄγριον εἶναι ἐκ τοῦ ἐπ' ἔσχατιαν οἰκεῖν. De là l'idée de se servir du vin de Maron.

214. Ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, qu'un homme allait survenir, c'est-à-dire que j'allais avoir affaire à quelque individu.

215. Οὔτε δίκας... enchérit sur ἄγριον. Le tour négatif, chez Homère, donne toujours l'idée la plus énergique. On a vu ἀθεμίστια, vers 189, désigner non pas seulement l'injustice, mais la férocité.

216. Οὐδέ, au sens étymologique : *non autem*. — Μιν, lui : l'individu en question. — L'ancienne variante οὐδέ τιν' ἔνδον

manque de précision, et n'amène pas bien ἐνόμειε.

217. Ἐνόμειε a pour sujet ὁ ἀνὴρ sous-entendu. — Νομὸν χάτα, au pâturage : dans le pâturage.

219. Τυρῶν dépend de βριῖθον. — Στείνοντο, étaient encombrées : regorgeaient, — Σηχοί, les étables. On va voir qu'il y en avait plusieurs.

220. Ἐκασται. Le féminin est tout naturel ; car on ne conservait qu'un petit nombre de mâles. On mangeait presque tous les agneaux et les chevreaux. Nous avons ici (*Scholies* H) une diptère d'Aristarque, comme cela est manifeste d'après le tour même de la note : (ἡ διπλή, ὅτι) ἄνω ἰδίως ἀρσενικά προτάξας (vers 217), κατ' ἐπικράτειαν τοῦ θηλυκοῦ ἐπήνεγκε τὸ διακεκριμέναι δὲ ἕκασται.

221. Ἐρχατο. Chacune des trois catégories qu'Ulysse va énumérer avait son σηκός, son étable particulière, son compartiment dans l'étable générale, en un mot était parquée. C'est ce que dit ἔρχατο, autrement εἰργμέναι ἦσαν. Hérodien (*Scholies* H) : ψιλωτέον τὸ ἔρχατο. ἀπὸ γὰρ τοῦ εἰρχτο ἐστὶ κατὰ Ἰωνικὸν ὑπερσυντελικὸν παθητικῶς γενόμενον. — Μέτασσαι est un ἄπαξ εἰρημένον, mais dont la signification est déterminée par sa position entre πρόγονοι et ἔρσαι. Ce sont les petits d'âge moyen. *Scholies* V : μεσήλικες.

222. Ἐρσαι, les rosées, c'est-à-dire les plus tendres, les petits nouveau-nés. Quelques anciens écrivaient ἔρσαι avec l'esprit



γαυλοί τε σκαφίδες τε, τετυγμένα, τοῖς ἐνάμελγεν.

Ἔνθ' ἐμέ μὲν πρῶτισθ' ἔταροι λίσσοντ' ἐπέεσσιν,

τυρῶν αἰνυμένους ἰέναι πάλιν· αὐτὰρ ἔπειτα

225

καρπαλίμως ἐπὶ νῆα θοὴν ἐρίφους τε καὶ ἄρνας

σηκῶν ἐξελάσαντας, ἐπιπλεῖν ἄλμυρὸν ὕδωρ·

ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην (ἧ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν),

ὄφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι, καὶ εἴ μοι ξείνια δοίη.

doux. Mais cette accentuation n'est propre qu'à la forme ionienne ἔρσαι. — L'expression figurée d'Homère est restée après lui dans la poésie grecque. Eschyle, *Agamemnon*, vers 124, l'applique aux lionceaux mêmes : δρόσοι λεόντων. Je n'ai pas besoin de remarquer que δρόσος n'est pas seulement un synonyme de ἔρση, mais qu'au fond il lui est identique. Voyez Curtius, au mot ἔρση. — Ναῖον. Anciennes variantes, νᾶον et νᾶεν. Ce n'est qu'une différence d'orthographe; car ναῖον ne peut signifier ici *habitant*. Il s'agit de la plénitude des vases qui débordent de liquide (*diffinuebant*). *Grand Étymologique* Miller : νᾶεν δ' ὁρῶ ἄγγεα, περιερεῖτο. L'expression ναῖον.... ἄγγεα est absolument synonyme de ἄγγεα δέυει, qu'on a vu dans l'*Iliade*, II, 471 et XVI, 643. — Didyme (*Scholies* H) nous apprend qu'Aristarque écrivait ναῖον.

223. Γαυλοί τε σκαφίδες τε, apposition à ἄγγεα. — Τετυγμένα. Ces vases, quels qu'ils soient, et d'après cette épithète même, supposent un commencement d'industrie. Polyphème a donc des outils pour creuser le bois ou la pierre. C'était là, suivant les enstatiques, une contradiction avec ce qu'Homère a dit de l'absolue barbarie des Cyclopes; et les lytiques ne savaient trop que répondre à cette accusation. Porphyre (*Scholies* T) : πῶς δὲ ἔχει ποιμενικά ἄγγεα, μήτε τεκτόνων ὄντων μήτε λιθοξόνων; τί δὲ καὶ χισύβιον; ἴσως ἀγροικότερον ἑαυτῷ κατεσκεύασεν. — Τοῖς, comme ἐν οἷς : dans lesquels.

224. Πρῶτισ(τα) correspond à ἔπειτα, et ne dépend point de λίσσοντ(ο). Il y aurait deux opérations : enlèvement de fromages, enlèvement de chevreaux et d'agneaux. Les hommes se chargeraient d'abord de fromages, puis ils feraient sortir le bétail. Je remarque, à ce propos, que τυρῶν, bien que partitif, signifie une quan-

tité énorme; car il y en avait tant et tant qu'on n'en pouvait emporter que la moindre part. *Scholies* T : ὅσον ἕκαστος ἐδύνατο φέρειν βάρος τῶν εὐρεθέντων τυρῶν, τοσοῦτον ἐκέλευόν με, φησὶν, οἱ ἑταῖροι ἀποφέρειν.

228. Ἀλλ' ἐγὼ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, V, 201 et XXII, 403. — Ce qu'Ulysse a vu dans la caverne n'annonce nullement que celui qui l'habite soit un être féroce, ni surtout un anthropophage. Voilà ce que répondaient les lytiques, à propos de son imprudence. Porphyre (*Scholies* T) : διὰ τί οὖν κινεῖ τὸν Ὀδυσσεῖα πρὸς τὸ μὴ πεισθῆναι τοῖς ἑταῖροις συμβουλευούσι φυγεῖν; ὅτι γενόμενος ἐν τῷ σπηλαίῳ οὐδεμίαν βίου θηριώδους ὑπόνοιαν ἔλαβε. D'ailleurs le repentir exprimé par Ulysse suffit à la justification du poète, qui n'a nulle prétention à faire de son héros un homme complètement impeccable.

229. Ὅφρ' αὐτόν τε.... Ces raisons sont naïves, sans aucun doute, mais non point absurdes. Pourquoi ne pas faire connaissance avec un homme peut-être d'aimable compagnie? pourquoi surtout lui voler son bien? Si Ulysse a mal parlé déjà de Polyphème, c'est par prolepse, comme disaient les lytiques, c'est d'après ce qui a suivi sa résistance aux prières de ses compagnons. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἄλογον εἰπόντα λογίσασθαι τὸν ἀφιζόμενον ἄγριον εἶναι, τοιαῦτα προσδοκᾶν παρ' αὐτοῦ. ἡ δὲ λύσις ἐκ τῆς λέξεως. προληπτικῷ γὰρ τρόπῳ χρῆται, ἃ μετὰ ταῦτα ἔγνω ταῦτα ἐν ἀρχῇ τιθεῖς. Le même (*Scholies* Q) : ποῖον ξένιον ἤλπιζε λαβεῖν παρὰ ἀνθρώπου θησαυροῦς μὴ ἔχοντος, τυροῦς δὲ μόνον καὶ γάλα βλέπων; δεῖ δὲ τὰς κατηγορίας ποιεῖν οὐκ ἐκ τῶν ἀποβάντων· ἄδηλον γὰρ εἰ ἐπεικῆς ἦν ἀνὴρ. — Εἰ, comme *si forte* en latin : pour savoir si.

Οὐδ' ἄρ' ἔμελλ' ἐτάροισι φανείς ἐρατεινός ἔσεσθαι.

230

Ἐνθά δὲ πῦρ κήαντες ἐθύσαμεν, ἤδ' ἐ καὶ αὐτοὶ  
τυρῶν ἀνύμενοι φάγομεν· μένομέν τέ μιν ἔνδον  
ῥιμενοι, ἕως ἐπῆλθε νέμων· φέρε δ' ὄβριμον ἄχθος  
ὕλης ἀζαλέης, ἵνα οἱ ποτιδόρπιον εἴη.

Ἐντοσθεν δ' ἄντροιο βαλὼν ὀρυμαγδὸν ἔθηκεν·

235

ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ' ἐς μυχὸν ἄντρου.

Αὐτὰρ ὅγ' εἰς εὐρὺ σπέος ῥῆλασε πίονα μῆλα,  
πάντα μάλ' ὅσσ' ῥιμελγε, τὰ δ' ἄρσενά λείπε θύρησιν,  
ἄρνειός τε τράγους τε, βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς.

Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὕψος' αἰέρας,

240

230. Οὐδ'(ε), comme au vers 216 : non autem. — Ἐτάροισι dépend de ἐρατεινός. — Φανείς, ayant apparu, c'est-à-dire une fois là devant nous.

231. Ἐθύσαμεν. Il ne s'agit point d'un sacrifice, mais des prémices du repas, des θυηλάϊ jetées dans le feu, c'est-à-dire, ici, de la combustion de quelques morceaux de fromage. *Scholies H* : ἐθύσαμεν ἀπὸ τῶν τυρῶν. καλαιὸν γὰρ ἔθος τὸ τῶν ἀπαρχῶν θύειν· ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς (*Iliade*, IX, 230). Ce qu'on vient de lire est une diptère d'Aristarque. Voyez la note sur le passage de l'*Iliade* qui y est cité. — *Athénée*, V, 7 : καὶ πρὸ τοῦ θοινᾶσθαι δὲ ἃ δεῖ ποιεῖν ἡμᾶς οὐδ' ἀσχεῖ πάλιν Ὀμηρος, ἀπαρχὰς τῶν βρωμάτων νέμειν τοῖς θεοῖς. οἱ γοῦν περὶ τὸν Ὀδυσσεῖα καίπερ ὄντες ἐν τῷ τοῦ Κύχλωπος σπηλαίῳ, ἐνθάδε πῦρ.... καὶ ὁ Ἀχιλλεὺς καίπερ ἐπειγομένων τῶν πρέσβειων, ὡς ἐν μέσαις νυξὶν ἰχόντων, ὁμῶς θεοῖσι δὲ θῦσαι ἀνώγει.

232. Φάγομεν et μένομεν sont à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste.

233. Ἐως, donc, jusqu'au moment où. — Quant à ce qui concerne la quantité, voyez la note I, 193 de l'*Iliade*. On se rappelle que la plupart des éditeurs récents écrivent, dans tous les passages de ce genre, εἰς au lieu de ἕως. — Νέμων, *nascent*, menant (son) troupeau.

234. Ποτιδόρπιον, *ad cenam*, pour le repas du soir, c'est-à-dire pour l'éclairer à son repas du soir. Il ne s'agit point de préparer des aliments. Polyphème ne fait point de cuisine. *Didyme* (*Scholies H*) :

ἐν αὐτῷ δεικνύντι ἐπιδείκνιον φῶς καρεῖν. — Quelques-uns écrivaient, en deux mots, ποτὶ δόρπιον. Mais cette orthographe est impossible, car le substantif δόρπιον n'existe pas.

235. Βαλὼν, sous-entendu ἄχθος. *Scholies V* : ἐηλονότι τὴν συρφετώδη ὕλην.

236. Ἀπεσσύμεθ(α), nous nous retirâmes en toute hâte. L'équivalence ἀπεχωρήσαμεν, donnée par les *Scholies Q*, est insuffisante. Il faut ajouter l'idée de précipitation.

238. Πάντα μάλ' ὅσσ' ῥιμελγε. Il s'agit des semelles, brebis et chèvres.

239. Ἐντοθεν, *vulgo* ἐκτοθεν. La vulgate ne donne aucun sens raisonnable, à moins qu'on n'explique à part αὐλῆς comme génitif local, et ἐκτοθεν comme adverbe ; car les mâles laissés en dehors de la caverne sont nécessairement dans la cour, dans le parc décrit aux vers 184-186. La correction ἐντοθεν, admise par Bekker et d'autres, a tous les caractères de l'évidence. Ceux qui, pour garder ἐκτοθεν, traduisent αὐλῆς par le mot *étable*, font une hypothèse, et ne tiennent aucun compte de la disposition des lieux.

240. Θυρεὸν, dissyllabe par synizèse. — Il est bizarre, disaient les enstatiques, que Polyphème ait laissé sa porte ouverte pendant son absence, et qu'il la ferme maintenant. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre. Porphyre (*Scholies T*) : πῶς δὲ οὐκ ἄλογον, ὅτε μὲν ἡρημωμένον ἦν τὸ σπήλαιον, ἄθυρον αὐτὸ καταλιπεῖν, ἐνδον δὲ γενόμενον ἐπικλείειν ; καὶ τοῦτο πρὸς τὸν μῦθον. ὑπὲρ τοῦ μὴ δια-

ὄβριμον· οὐκ ἂν τόνγε δύω καὶ εἴκοσ' ἄμαξαι  
ἐσθλαί, τετράχυκλοι, ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν·  
τόσσην ἠλίδατον πέτρην ἐπέθηκε θύρησιν.

Ἐζόμενος δ' ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,  
πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἤκεν ἐκάστη. 245

Αὐτίκα δ' ἤμισυ μὲν θρέψας λευκοῖο γάλακτος,  
πλεκτοῖς ἐν ταλάροισιν ἀμησάμενος κατέθηκεν·  
ἤμισυ δ' αὖτ' ἔστησεν ἐν ἄγγεσιν, ὅφρα οἱ εἶη  
πίνειν αἰνυμένω, καὶ οἱ ποτιδόρπιον εἶη.

δρᾶναι τοὺς ξένους, ἢ ἵνα μὴ ἐπεισελθῇ τὰ ἄρσενα. La dernière raison est excellente; mais la première est inadmissible, puisque Polyphème n'a pas encore aperçu les étrangers. — Le mot θυρεός (pierre de porte) n'est au fond qu'un adjectif, et λίθος doit être sous-entendu.

241-242. Οὐκ ἂν τόνγε.... Ainsi Polyphème a plus de force à lui seul que n'en auraient quarante-quatre chevaux. La comparaison de ce géant avec une montagne est donc à peine une hyperbole; mais il est difficile de comprendre que Polyphème, qui doit avoir des bras et des mains proportionnés à l'énormité de sa taille, puisse traire des brebis et des chèvres sans aucune proportion avec lui, puisqu'elles ne sont peu s'en faut que des animaux ordinaires.

242. Τετράχυκλοι. Remarquez la licence métrique; car α est bref de nature. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette l'influence de l'accent sur la quantité de la deuxième syllabe. — La prétendue leçon τισσαράχυκλοι n'est qu'une mauvaise correction moderne. Homère ne connaît que la forme τετράχυκλος, qu'il emploie partout, sauf ici, avec les deux premières brèves.

243. Ἡλίδατον, dressée en hauteur. — Θύρησιν, comme souvent en français notre mot *porte*, désigne l'ouverture, la baie qui sert d'entrée. Eustathe : τὴν τοῦ σπηλαίου εἰσοδον, ἦτοι τὸ περὶ αὐτὴν διάστημα θύραν ὁ ποιητὴς λέγει.

244. Ἡμελγεν. La pierre levée ne ferme pas hermétiquement l'ouverture, puisque Polyphème voit assez clair, dans la caverne, pour traire ses brebis et ses chèvres. — Ὅϊς est à l'accusatif pluriel, pour δίας.

245. Πάντα est pris comme adverbe :

absolument. Polyphème s'en tire aussi bien que ferait le pâtre le plus expérimenté. — Ὑπό doit être joint à ἤκεν : ὑφῆκε, il envoya dessous, c'est-à-dire il laissa venir dessous, car il n'y a que le petit qui ait l'instinct de distinguer sa mère et la mère celui de reconnaître son petit. Didyme (*Scholies T*) : ὑπελθεῖν εἰασεν. οὐ γὰρ ἤδη τὸ ἐκάστης ἔκγονον. — Ἐμβρυον, un petit : son petit. Suivant quelques-uns, le mot est masculin chez Homère. On n'en sait rien; car il ne se trouve qu'ici, et dans les deux passages de ce chant où la phrase est textuellement répétée. — Une chose à noter, c'est le sens homérique du mot. Didyme (*Scholies P et V*) : Ὅμηρος γὰρ ὑπέναντι τῆς συνηθείας βρέφας μὲν λέγει τὸ κατὰ γαστρὸς (*Iliade*, XXIII, 266), ἔμβρυον δὲ τὸ νεογνόν, ἢ τὸ τέκνον. On peut affirmer, je crois, d'après ceci, que Didyme n'admettait pas la forme ὁ ἔμβρυος. D'ailleurs l'analogie, ainsi que l'usage postérieur à Homère, est en faveur de τὸ ἔμβρυον.

246. Θρέψας, ayant épaissi, c'est-à-dire ayant fait cailler, ayant réduit en fromage. *Scholies Q* : πήξας, τυροποιήσας. — Γάλακτος dépend de ἤμισυ.

247. Ἀμησάμενος. Ancienne variante, πονησάμενος, le ν étant retranché à la finale du mot qui précède. Mais cette leçon n'est probablement qu'une correction inspirée par le vers 250. Je remarque aussi que le mot ἀμησάμενος est dans son sens propre : ayant recueilli. *Scholies T* : ἅμα συναγαγών.

249. Ποτιδόρπιον (pour le repas du soir) n'est plus, comme au vers 234, dans un sens accessoire, mais il est dit au propre, puisque l'objet est un aliment et doit être consommé.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ δ' ἔργα, 250  
καὶ τότε πῦρ ἀνέκαιε καὶ εἰσίδεν, εἶρετο δ' ἡμέας·

ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; Πόθεν πλεῖθ' ὑγρά κέλευθα;  
Ἥ τι κατὰ πρῆξιν, ἥ μαψιδίως ἀλάλησθε,  
οἶά τε ληϊστῆρες ὑπεῖρ ἄλλα, οἳ τ' ἀλάωνται  
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες; 255

ὦς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,  
δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν, αὐτόν τε πέλωρον.  
Ἀλλὰ καὶ ὥς μιν ἔπεσιν ἀμειδόμενος προσέειπον·

Ἡμεῖς τοι Τροίηθεν ἀποπλαγχθέντες Ἀχαιοὶ  
παντοίοις ἀνέμοισιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θαλάσσης, 260  
οἴκαδε ἰέμενοι, ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα  
ἦλθομεν· οὕτω που Ζεὺς ἤθελε μητίσασθαι.  
Λαοὶ δ' Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνονος εὐχόμεθ' εἶναι,  
τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος ἐστίν·  
τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν καὶ ἀπώλεσε λαοὺς 265

250. Τὰ δ' ἔργα, *illa sua opera*, ses travaux dont je viens de parler. C'est de σπεῦσε que dépendent ces accusatifs.

251. Καί est une reprise, comme s'il y avait *anacoluthie*. — Πῦρ ἀνέκαιε. Ceci montre que le feu dont il est question au vers 231 était éteint. En effet c'est le matin qu'il avait été allumé, et nous sommes dans l'après-midi. — Εἰσίδεν, sous-entendu ἡμέας; il nous eut sous le regard; son regard tomba sur nous. — Ἡμεας, dissyllabe par synizèse. La Roche écrit *ἡμεας*.

252-255. ὦ ξεῖνοι,... Voyez les vers III, 71-74 et les notes sur ces quatre vers. — On se rappelle les opinions contraires d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque à leur sujet.

256. Αὖτε, *rursus*, de nouveau, c'est-à-dire comme à l'arrivée du géant. Voyez plus haut, vers 236.

257. Δεισάντων, génitif absolu : parce que nous avions peur de. La phrase est plus expressive que s'il y avait *δεισάσιν*, appelé par ἡμῖν.

259. Τοι, suivant quelques-uns, est adverbe. Il vaut mieux y voir un datif, dût-on le traiter comme redondant. Mais il ne

l'est pas : c'est une insinuation, et il a, dans la phrase, une valeur morale.

261. Ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα équivalent à *ἀλλυδίς ἄλλη*, car les deux termes mis en parallèle sont synonymes. C'est un tour poétique au lieu de l'expression vulgaire. *Scholies Q* : ἐκ παραλλήλου τὸ αὐτό. τὰ γὰρ δύο ἐν σημαίνουσιν.

262. Μητίσασθαι, dans les *Scholies V*, a pour glose ἐργάσασθαι. En effet il indique ici l'accomplissement du dessein, et non pas le dessein seulement. Les deux choses, quand il s'agit de Jupiter, n'en font qu'une.

263. Λαοὶ dans le sens militaire : des soldats. — Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνονος. Ulysse veut faire impression sur l'esprit de Polyphème. Voilà pourquoi il se recommande, lui et ses compagnons, du grand chef des peuples. *Scholies Q* : ἵσως ἵνα φοβηθῇ ἀνελεῖν αὐτὸν τοῦτό φησι.

264. Τοῦ δὴ.... Construisez : τοῦ δὴ κλέος ὑπουράνιον νῦν γέ ἐστι μέγιστον, duquel certainement la gloire sous le ciel est aujourd'hui la plus grande, c'est-à-dire celui de tous les héros d'aujourd'hui dont la gloire s'étend certainement le plus loin sur la terre.

πολλούς· ἡμεῖς δ' αὖτε κιχανόμενοι τὰ σὰ γοῦνα  
 ἰχόμεθ', εἴ τι πόροις ξεινήϊον, ἢ καὶ ἄλλως  
 δοίης δωτήνην, ἥτε ξείνων θέμις ἐστίν.

Ἄλλ' αἰδεῖο, φέριστε, θεούς· ἰκέται δέ τοί εἰμεν.

Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἰκετάων τε ξείνων τε, 270  
 ξείνιος, δς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλεῖ θυμῷ·

Νήπιός εἰς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας,

δς με θεοὺς κέλεαι ἢ δειδόμεν ἢ ἀλέασθαι.

Οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιοχου ἀλέγουσιν, 275

οὐδὲ θεῶν μακάρων· ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰμεν.

Οὐδ' ἂν ἐγὼ Διὸς ἔχθος ἀλευάμενος πεφιδοίμην

οὔτε σεῦ οὔθ' ἐτάρων, εἰ μὴ θυμός με κελεύοι.

266. Ἡμεῖς δ' αὖτε, quant à ce qui nous concerne. — Κιχανόμενοι équivalent à παραγενόμενοι, et il y a un adverbé sous-entendu : *huc appulsi*, jetés sur ces parages. *Scholies T* : καταλαβόντες τὸν τόπον τοῦτον. — Τὰ σὰ γοῦνα dépend de ἰχόμεθ(α), et τὰ (*illa*) indique tout à la fois et le geste d'Ulysse et son respect en paroles pour Polyphème.

267. Ἰχόμεθ(α) équivalent à ἰκέται ἐσμέν, avec l'idée de mouvement vers l'objet.

268. Ἦτε.... θέμις ἐστίν, *qui mos est*, selon l'usage consacré.

269. Δέ est explicatif, et il équivalent à γάρ.

271. Ξείνιος.... Ce vers, à en croire Payne Knight et Dugas Montbel, n'est qu'une redondance, une répétition inutile. Bekker le rejette au bas de la page, sans doute pour la même raison. Les autres éditeurs ne partagent nullement cet avis. — Αἰδοίοισιν ne particularise point : tous les hôtes sont respectés, et le titre de respectable leur est commun à tous.

272. Νηλεῖ θυμῷ. Aristote s'est demandé comment il pouvait se faire qu'un fils de Neptune fût Cyclope et quasi bête sauvage. Homère ne fournit point de réponse à de pareilles questions ; mais il y a, dans quelques-unes des traditions recueillies par le poète, des faits non moins étranges. On peut dire que Neptune, c'est la mer, et que, comme la mer, il procrée des monstres. Porphyre (*Scholies H et Q*) : ζητεῖ Ἀριστοτέλης πῶς ὁ Κύκλωψ ὁ Πο-

λύφημος μήτε πατὴρ ὢν Κύκλωπος, Ποσειδῶνος γὰρ ἦν, μήτε μητὴρ, Κύκλωψ ἐγένετο. αὐτὸς δὲ ἑτέρῳ μύθῳ ἐπιλύεται. καὶ γὰρ ἐκ Βορέου ἵπποι γίνονται, καὶ ἐκ Ποσειδῶνος καὶ τῆς Μεδοῦσης ὁ Πήγασος ἵππος. τί δ' ἄτοπον ἐκ Ποσειδῶνος τὸν ἄγριον τοῦτον γεγονέναι ; ὥσπερ καὶ τὰ ἄλλα ἐξ αὐτοῦ ἀναλόγως τῇ θαλάσῃ ἄγρια γεννᾶται ἢ τερατώδη ἢ παρηλλαγμένα.

273. Νήπιός εἰς, tu es un sot. La seconde personne singulière de εἰμί est enclitique, même sous sa forme archaïque et régulière. — Ἦ, ou bien. Ancienne variante, ἢ interrogatif. Hérodien (*Scholies H*) : βαρυντέον τὸν ἦ. διαzeugτικὸς γὰρ ἐστι· οὐ γὰρ ἐρωτᾷ, ἀλλ' ἀποφαίνεται ὅτι ἢ δι' ἀπειρίαν ὥς ἂν μακρόθεν ἐληλυθὼς τὰ Κυκλώπων ἀγνοεῖς.

274. Ἀλέασθαι, d'éviter, c'est-à-dire de ne point braver.

275-276. Οὐ γὰρ Κύκλωπες.... Ceci embarrasse fort ceux qui expliquaient θεμιστευέαι, au vers 114, dans un sens favorable. Aussi disent-ils, pour tâcher de rester dans la vraisemblance, que Polyphème calomnie les Cyclopes. *Scholies V* : ἀσεβῆς ὢν ὁ Πολύφημος διαβάλλει καὶ τοὺς λοιπούς.

276. Φέρτεροι, plus forts, c'est-à-dire plus puissants qu'eux. Apollonius : φέρτερος· κρείσσων.

277. Ἐχθος. Ancienne variante, ἄχθος, leçon évidemment défectueuse.

Ἄλλά μοι εἴφ' ὅπη ἔσχες ἰὼν εὐεργέα νῆα,  
ἥ που ἐπ' ἔσχατιῆς ἥ καὶ σχεδὸν, ὄφρα δαείω.

280

Ὡς φάτο πειράζων· ἐμὲ δ' οὐ λάθεν εἰδότα πολλά·  
ἀλλὰ μιν ἄψορρον προσέφην δολίοις ἐπέεσσιν·  
Νέα μὲν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

279. Εἴφ' ὅπη, c'est-à-dire εἰπὲ ὅπη. — Ἔσχες ἰὼν, *inhibuisti veniens*, tu as fait stationner en abordant : tu as laissé stationnant sur la côte. On doit supposer que le navire, après avoir débarqué Ulysse et les douze, est allé s'abriter à quelque distance ; autrement Polyphème l'aurait vu, en revenant avec son troupeau.

280. Ἡ.... ἥ, *utrum.... an*. Anciennes variantes, ἦ.... ἦ, double interrogation, ἦ.... ἥ, l'interrogation puis la conjonction. Hérodién (*Scholies H*) est pour l'interrogation double : περισπαστέον τὸν δεύτερον ἦ. τινὲς δὲ ὥξυναν.

281. Ὡς φάτο πειράζων. Nicanor (*Scholies H*) mettait le point avant πειράζων, et non après : εἰς δὲ τὸ ὧς φάτο στιχτέον. ἦθος γὰρ ἐμποεῖ τὰ ἐπιφερόμενα. Avec la ponctuation vulgaire, la phrase est moins expressive sans doute, mais elle est plus naturelle. — Ἐμὲ.... εἰδότα πολλά, moi sachant beaucoup de choses : un homme sage expérimenté tel que moi.

282. Ἀψορρον, en sens contraire de la vérité. Cette explication est quatre fois répétée dans les *Scholies* avec des différences dans les termes. On reconnaît, à la forme d'une de ces notes (*Scholies H*), une citation d'Aristarque. Je rétablis l'en-tête : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἄψορρον πάλιν οὐχ ἀπλῶς, ἀλλ' ὁπισθόρμητον τὸ ἀνάπαλιν τῆς ἀληθείας. Polyphème veut savoir la vérité (πειράζων) ; mais Ulysse a tout intérêt à ne pas la lui dire.

283. Νέα, monosyllabe par synizèse. Suivant d'autres, νέα μὲν est un anapeste, c'est-à-dire l'exact équivalent du dactyle, puisque l'anapeste n'est qu'un dactyle retourné. On ignore comment scandait Aristarque ; mais on sait qu'il lisait νέα. Didyme (*Scholies H*) : νέα μὲν μοι, οὕτως Ἀρίσταρχος. — Bothe, qui aime à donner des leçons à Aristarque, propose une correction pour rétablir, du moins telle est sa prétention, la vulgate antique : « Ponamus  
« hoc, νῆα μὲν κατέαξε. Trochæum pede

« primo hexametri Aristarchus haud se-  
« rens scripsit νέα, ut νέας et νέας, infer-  
« sitque pronomen metri gratia. At semper  
« poeta dixit νῆα, nec placet ita depro-  
« perari vocem gravissimam. » Bothe cite plusieurs exemples de vers d'Homère commençant par un trochée : ἔως δ', ὅστις οἶ τ' ἐπέοικε, πολλὰ λισσομένω, etc. Puis il ajoute : « Anapestus ille Aristarchi et per  
« se durus est, et durior in verbis plari-  
« bus, quem semel sibi Homerus indulxit  
« (*Iliade*, XVII, 464). » Tout cela est fort peu réfléchi, et montre combien la science moderne est quelquefois mal fondée dans son outrecuidance. Tous les manuscrits des ἀρχαῖαι donnaient uniformément ΝΕΑ, par l'excellente raison que Η, jusqu'à la fin du cinquième siècle, n'était point une lettre alphabétique. Le ΝΗΑ des κατὰ ἄνδρα, c'est-à-dire des textes postérieurs à l'archonte Euclide, n'avait aucune autorité par lui-même, puisque la lecture de ΝΕΑ était primitivement à volonté. Dire qu'Homère a toujours dit νῆα, c'est affirmer ce qu'on ignore, puisque le son η était indifféremment long ou bref. On ne voit donc pas pourquoi Aristarque aurait voulu avoir un anapeste plutôt qu'un trochée, lui qui a laissé, dans Homère, tant de vers commençant ou semblant commencer par un trochée, tandis qu'il y en a si peu, s'il y en a, qui commencent par un anapeste. Voyez la note du vers IX, 5 de l'*Iliade*. L'exemple cité par Bothe (*Iliade*, XVII, 464) est ῥέα μὲν, qui précisément n'est point un anapeste, puisque ῥέα est ordinairement monosyllabe. Ce mot n'est pas plus dissyllabe dans le passage cité, que dans cet autre, οὐδέ κέ μιν ῥέα, *Iliade*, XII, 381. Il est tout à fait vraisemblable qu'Aristarque faisait νέα monosyllabe, et que νέα μὲν, au même titre que ῥέα μὲν, était pour lui un spondée. J'ajoute que νέα, prononcé d'une seule émission de voix, donne le son νῆ, et que νῆ et νῆα, c'est tout un à l'oreille, ou à peu près, la finale non accentuée ne sonnant guère plus que notre *c* muet, dont

πρὸς πέτρῃσι βαλὼν ὑμῆς ἐπὶ πείρασι γαίης,  
 ἄκρῃ προσπελάσας· ἄνεμος δ' ἐκ πόντου ἔνεικεν· 285  
 αὐτὰρ ἐγὼ σὺν τοῖσδε ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο νηλεῖ θυμῷ·  
 ἀλλ' ὄγ' ἀναΐξας ἐτάροις ἐπὶ χεῖρας ἱάλλεν·  
 σὺν δὲ δύω μάρψας ὥστε σκύλακας ποτὶ γαίῃ  
 κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν. 290

Τοὺς δὲ διὰ μελεῖστί ταμῶν ὀπλίσσατο δόρπον·  
 ἦσθιε δ' ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν,  
 ἔγκατά τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μυελόεντα.

Ἡμεῖς δὲ χλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χεῖρας,  
 σχέτλια ἔργ' ὀρόωντες· ἀμνηχανίη δ' ἔχε θυμόν. 295

Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν,  
 ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων καὶ ἐπ' ἄκρητον γάλα πίνων,  
 κεῖτ' ἐντοσθ' ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων.

Τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατὰ μεγαλήτορα θυμόν,  
 ἄσσον ἰὼν, ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ, 300

nous tenons si peu de compte, là même où il a une valeur. Enfin νέα monosyllabe n'est pas plus extraordinaire que κρέα monosyllabe, qu'on va voir un peu plus bas, vers 347. — Ameis pense que plusieurs anciens lisaient νῆ' ἀμὴν κατέαξε, ou νῆα ἐμὴν μοι ἔαξε. Mais ce n'est qu'une simple conjecture.

284. Ὑμῆς, comme ὑματέρης.

285. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἐκ πόντου dépend de ἄνεμος : le vent soufflant de la mer. — Ἐνεικεν, sous-entendu αὐτήν : l'a emporté à la côte.

286. Αὐτὰρ correspond à μὲν, qui est au vers 283.

288. Ἐπὶ doit être joint à ἱάλλεν.

289. Σύν doit être joint à μάρψας : ayant empoigné à la fois, c'est-à-dire en se servant de la main droite pour l'un et de la main gauche pour l'autre.

290. Κόπτ(ε). Ancienne variante, κόψ(ε). — Ἐκ doit être joint à ῥέε.

294. Διὰ doit être joint à ταμῶν. Ainsi Polyphème avait un instrument tranchant. Supposons, si l'on veut, que c'est un couteau de pierre. — Ὀπλίσσατο δόρπον se rapporte uniquement au soin que prend

l'anthropophage de mettre les deux cadavres en morceaux. Il ne fait pas même rôtir les chairs avant de les dévorer.

292. Οὐδ' ἀπέλειπεν, sous-entendu τι : et ne laissa rien ; sans rien laisser. C'est une sorte de parenthèse, et les trois accusatifs suivants dépendent de ἦσθιε. La ponctuation vulgaire les fait dépendre de ἀπέλειπεν, par la suppression de la virgule après ce mot. C'est une fausse interprétation ; c'est du moins une altération du style d'Homère.

294. Ἀνεσχέθομεν, nous tenions en haut : nous élevions. — Διί, vers Jupiter.

295. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

297. Ἀνδρόμεα. *Grand Étymologique* Miller : ἀνδρομος καὶ ἐν παραγωγῇ ἀνδρόμεος· ὅθεν ψωμοί τ' ἀνδρόμεοι (voyez plus bas, vers 374), καὶ ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων.

297. Ἐπ(ί) doit être joint à πίνων· buvant par-dessus.

298. Τανυσσάμενος, s'étant allongé : étendu tout de son long.

299. Τόν (lui) dépend de l'infinitif οὐτάμεναι, qui est au vers 304.



ὄψιν μιν πρὸς στήθεσσι, ὅθι χρένες ἦσαν ἔχουσιν,  
 χεῖρ' ἐπιμασσάμενος· ἕτερος δέ με θυμὸς ἔρπειν.  
 Αὐτοῦ γάρ κε καὶ ἄμμες ἀπαλλόμεθ' πίπιν ἐλεθρον·  
 οὐ γάρ κεν ἀνήμεστα θυράων ὑψιτάτων  
 χερσὶν ἀπώσασθαι λίθον ἔδαμον ὃν προσέθηκιν.  
 Ὡς τότε μὲν σπινθήροντες ἐμείνουμεν Ἡῶ διαν.

305

Ἦμος δ' ἡρεγγεία χάρη, ῥοδόχαυτος Ἡῶς,  
 καὶ τότε πῶς ἀνέκασε καὶ ἤμελγε κλυτὰ μῆλα,  
 πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἐμβρυον ἦεν ἐκάστη.  
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ δ' ἔργα,  
 σὺν δ' ὅγε δὴ πῦρ ὄλω μάρψας ὑπλάσσαντο δεῖπνον.  
 Δειπνήσας δ' ἄντρον ἐξήλασε πύονα μῆλα,  
 ῥιπιδίως ἀρελίων θυρεὸν μέγαν· αὐτὰρ ἔπειτα  
 ἅψ' ἐπέθηξ', ὡσεὶ τε χαρέτρη πῶμ' ἐπιθείη.  
 Πολλῇ δὲ ῥαῖῳ πρὸς ὄρος τρέπε πύονα μῆλα  
 Κύκλωψ· αὐτὰρ ἐγὼ λιπόμεν κακὰ βυσσοδομείων,

310

315

302. Χεῖρ' est pour χειρὶ : avec la main. L'élision de Γι au datif singulier est rare; mais il n'y a aucun doute ici. *Scholies H* : χειρὶ τοῦ πῆρεος. En effet, dans tous les exemples où ἐπιμασάμενος a les deux régimes, l'accusatif est le nom de la chose, et le nom de l'instrument est au datif. — Ἐπιμασάμενος, ayant palpé, c'est-à-dire ayant cherché en tâtant l'endroit favorable. — « Comment se fait-il, disaient les enstatiques, que Polyphème n'ait pas désarmé Ulysse et ses compagnons? » Les Iyriques attribuaient cet oubli et cette imprudence à la passion du monstre pour la chair fraîche : il n'a eu qu'une seule pensée, celle de faire un bon souper. Porphyre (*Scholies Q*) : διὰ τί μὴ, ἔαθεν ἐξ αὐτῶν ὁ Κύκλωψ τὰ ξίφη καὶ ἀπεγύμνωσεν αὐτούς; τῆς ἐπιβοουδῆς ἰσως ἔλαθεν αὐτὸν πρὸς τὴν βορὰν ἐπειγόμενον. Disons plutôt qu'il en est ainsi parce qu'ainsi le contait la tradition ou ainsi l'a voulu le caprice du poète. — Θυμός, sentiment, c'est-à-dire pensée, réflexion. Didyme (*Scholies V*) : νῦν λογισμός.

306. Ὡς, itaque, par conséquent.

308. Καὶ τοτ(ε), eh bien alors. — Κλυτὰ, à la voix bruyante : qui bêlent. Voyez la note du vers XIV, 361 de l'*Illiade*. La traduction *egregia* est arbitraire; et *inclyta*,

qui donnerait le sens dérivé, est inadmissible. Il faut donc remonter au sens primitif du mot.

309. Πάντα.... Voyez plus haut le vers 245 et les notes sur ce vers.

310. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 250 et la note sur ce vers.

311. Σὺν.... μάρψας, comme au vers 289. — Δὴ αὖτε, dissyllabe par synizèse. — Δεῖπνον, et non plus ὄρεον comme au vers 291. C'est le repas de jour, le déjeuner ou le dîner; j'entends, le dîner à l'ancienne mode.

314. Ἐπέθη(ξε), sous-entendu θυρεόν. Cette fois Polyphème a une raison de ne pas laisser sa porte ouverte. — Ἐπιθείη, a pour sujet τις sous-entendu. La comparaison est empruntée à un objet étranger au Cyclope; ce n'est donc plus de lui qu'il s'agit.

315. Πολλῇ δὲ ῥαῖῳ, puis avec un énorme sifflement, c'est-à-dire en sifflant bruyamment. *Scholies P* et *V* : ῥοιζῷ· ἀσήμεν φωνῇ, σφριγμῷ. Ce sifflement était mêlé des sons inarticulés *sitt*, *psitt*, au moins selon toute vraisemblance. Voyez le *Cyclope* d'Euripide, vers 49. La traduction *multo strepitu* manque de précision, et se rapporterait plutôt au troupeau piétinant et bêlant qu'au pâtre lui-même.

εἴ πως τισαίμην, δοίη δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.

Ἦδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή.

Κύκλωπος γὰρ ἔκειτο μέγα ῥόπαλον παρὰ σηκῶ,

χλωρόν, ἐλαίνεον· τὸ μὲν ἔκταμεν, ὄφρα φοροίη

320

αὐανθέν. Τὸ μὲν ἄμμες ἐΐσκομεν εἰσορόωντες,

ὅσσον θ' ἰστὸν νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης,

φορτίδος εὐρείης, ἥτ' ἐκπεράα μέγα λαῖτμα·

τόσσον ἔην μῆκος, τόσσον πάχος εἰσοράσθαι.

Τοῦ μὲν ὅσον τ' ὀργυιαν ἐγὼν ἀπέκοψα παραστάς,

325

καὶ παρέθηχ' ἐτάροισιν, ἀποξῦσαι δ' ἐκέλευσα.

Οἱ δ' ὁμαλὸν ποίησαν· ἐγὼ δ' ἐθόωσα παραστάς

ἄκρον, ἄφαρ δὲ λαβὼν ἐπυράκτεον ἐν πυρὶ κηλέω.

Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκα κατακρύψας ὑπὸ κόπρῳ,

ἥ ῥα κατὰ σπείους κέχυτο μεγάλ' ἥλιθα πολλή·

330

αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κλήρῳ πεπαλάσθαι ἄνωγον,

317. Εἴ πως, *si forte*, pour tâcher que. — Τισαίμην, sous-entendu αὐτόν. On a vu, III, 197, ἐτίσατο πατροφονῆα. — Εὖχος, la gloire, c'est-à-dire la victoire sur l'ennemi. Voyez l'*Iliade*, VII, 154.

318. Ἦδε.... On a vu ce vers, avec οἱ au lieu de μοι, *Iliade*, II, 5.

320. Χλωρόν, vert, c'est-à-dire depuis peu coupé.

321 - 322. Ἐΐσκομεν (*assimilabamus*) est précisé par ὅσσον (τε), sous-entendu ἐστί.

322. Νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης, d'un noir navire à vingt rames. — L'adjectif ἐεικόσορος et les autres analogues se rattachent à la racine ἐρ, ou, si l'on veut, à ἔρσιν et ἐρέσσω. Ameis : « ἐεικόσορος ist « von ἔρσιν ἐρέσσω gebildet, indem die « Endung -ος den Wurzels vocal e sich assimiliert hat, wie in den spätern τρια- « κόντορος, πεντηκόντορος, wo Herodot « -τερος hat. »

323. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηός. Quelques-uns intercalent une virgule après φορτίδος. Le sens reste le même au fond ; mais l'expression y perd. Je suis sûr qu'Aristarque mettait ici l'hyphen. Voyez le vers V, 250.

324. Τόσσον se rapporte à ῥόπαλον sous-entendu, sujet de ἔην. — Μῆκος, en

longueur. — Πάχος, en épaisseur. C'est par erreur que quelques-uns prennent μῆκος et πάχος pour des nominatifs.

325. Τοῦ, de lui : du bâton ; de la trique. — Ὅσον τ' ὀργυιαν, *quantum ulnam*, une brassée de long : la longueur d'une brassée.

327. Ὅμαλόν ποίησαν est une périphrase pour ἀπόξυσαν (ἀπέξυναν). Ils enlèvent les nœuds et l'écorce du morceau d'olivier. — Ἐθόωσα, j'aiguissai. *Scholies P* : ἐπώξυνα. Le complément est sous-entendu, comme avec ποίησαν. C'est ξύλον, ou τὸ ἀπὸ ῥοπάλου.

328. Ἀκρον, à l'extrémité : par un bout. — Ἐπυράκτεον (*adurebam*) indique l'opération de durcir au feu, et s'applique à la pointe. *Scholies P* et V : ἐπύρουν εἰς τὸ δαλὸν ποιῆσαι.

329. Τό, lui : le pieu.

330. Κατὰ σπείους, du haut en bas de la caverne : par toute la caverne. — Μεγάλ(α) est pris adverbialement, et il dépend de κέχυτο. Il a le même sens qu'ailleurs μεγαλωστί chez Homère. Voyez κεῖσο μέγας μεγαλωστί, XXIV, 40, expression empruntée à l'*Iliade*, XVI, 776 et XVIII, 26. — Ἤλιθα πολλή. Voyez la note du vers V, 483.

331. Τοὺς ἄλλους équivalent à ἐμοὺς

ὅστις τολμήσειεν ἔμοι σὺν μοχλὸν αἰέρας  
 τρῖψαι ἐπ' ὀφθαλμῷ, ἔτε τὸν γλυκὺς ὕπνος ἰκάνοι.  
 Οἱ δ' ἔλαχον, τοὺς ἄν κε καὶ ἤθελον αὐτὸς ἐλέσθαι,  
 τέσσαρες, αὐτὰρ ἐγὼ πέμπτος μετὰ τοῖσιν ἐλέγμην. 335  
 Ἐσπέριος δ' ἦλθεν καλλίτριχα μῆλα νομεύων·  
 αὐτίκα δ' εἰς εὐρὺ σπέος ἦλασε πίονα μῆλα,  
 πάντα μάλ'· οὐδέ τι λείπε βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς,  
 ἧ τι οἰσάμενος, ἧ καὶ θεὸς ὥς ἐκέλευσεν.  
 Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὑψόσ' αἰέρας, 340  
 ἐζόμενος δ' ἤμελγεν οἷς καὶ μηκάδας αἶγας,  
 πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἦκεν ἐκάστη.  
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἅ ἔργα,  
 σὺν δ' ὅγε δὴ αὐτε δ'ὼ μάρψας ἐπλίσσατο δόρπον.  
 Καὶ τότε ἐγὼ Κύκλωπα προσιύδων ἄγχι παραστάς, 345  
 χισσύδιον μετὰ χερσὶν ἔχων μέλανος αἶνοιο·  
 Κύκλωψ, τῇ, πῆε οἶνον, ἐπεὶ ράγες ἀνδρόμεα κρέα·

ἑταίρους. Hayman : « τοὺς ἄλλους, not in  
 « contrast with those of 326 (ἑτάροισιν)  
 « but meaning all except myself. » —  
 Πεπαλάσθαι, *vulgo* πεκαλάχθαι. Didyme  
 (Scholies H et M) : Ἀρίσταρχος πεπα-  
 λάσθαι. Voyez, *Iliade*, VII, 474, la note  
 sur πεκάλασθε.

332. Ἐμοὶ σὺν, *mecum*, avec moi. —  
 Μοχλόν, la barre : le pieu.

333. Ἐπ(ι) doit être joint à τρῖψαι :  
 ἐπιτρῖψαι ὀφθαλμῷ, faire peser sur l'œil  
 en appuyant, c'est-à-dire tâcher d'enfoncer  
 dans l'œil. La vulgate τρῖψαι ἐν ὀφθαλμῷ  
 ne s'explique pas aussi bien. Didyme  
 (Scholies M) : ἐπ' ὀφθαλμῷ διὰ τοῦ π  
 Ἀρίσταρχος. Je rétablis, avec Fæsi et  
 Ameis, la leçon d'Aristarque. — Τόν, lui :  
 Polyphème.

334. Οἱ δ' ἔλαχον, τοὺς..., or, ceux-là  
 furent désignés par le sort, lesquels j'au-  
 rais précisément voulu choisir moi-même.

335. Ἐλέγμην, je me comptai. Le mot  
 ἐλέγμην appartient à λέγω, et n'a rien de  
 commun avec ἐλέσθαι. La traduction *de-*  
*lectus sum* est absolument fausse. D'ail-  
 leurs Ulysse, qui a dit ἔμοι σὺν, est forcé-  
 ment le chef, quels que soient les quatre  
 choisis par le sort.

336. Ἦλθεν, il vint : il revint.

338. Ἐντοθεν, *vulgo* ἔκτοθεν. Voyez  
 plus haut la note du vers 239.

339. Ὡς (ainsi) dépend de ἐκέλευσεν.  
 La mesure prise par le Cyclope de ne pas  
 laisser les mâles dans la cour fournira aux  
 prisonniers les moyens de fuir. Aussi  
 Ulysse a-t-il raison de noter spécialement  
 cette circonstance, et de l'attribuer à l'in-  
 spiration de quelque divinité favorable à  
 lui-même et à ses compagnons. *Scho-*  
*lies Q* : οἰκονομικῶς, ἵνα καὶ οἱ ἄρσενες  
 συννηθῶσι διασωθῆσαι καὶ ἐξαγαγεῖν τοὺς  
 ἑταίρους.

340. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers  
 240 et la note sur ce vers.

341-342. Ἐζόμενος.... Voyez plus  
 haut les vers 244-245 et les notes sur ces  
 deux vers.

343. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Voyez plus haut  
 le vers 250 et la note sur ce vers.

344. Σὺν δ' ὅγε.... Voyez plus haut le  
 vers 311 et les notes sur ce vers. Ici,  
 comme au vers 291, Ulysse dit δόρπον.  
 C'est le repas du soir.

347. Τῇ, prends. Voyez, V, 346, la  
 note sur ce mot. — Κρέα, monosyllabe  
 par synizèse.

ὄφρ' εἰδῆς, οἶόν τι ποτὸν τόδε νηῦς ἐκεκεύθει  
 ἡμετέρη· σοὶ δ' αὖ λαιβὴν φέρον, εἴ μ' ἐλεήσας  
 οἴκαδε πέμψειας· σὺ δὲ μαίνεαι οὐκέτ' ἀνεκτῶς. 350

Σχέτλιε, πῶς κέν τίς σε καὶ ὕστερον ἄλλος ἵκοιτο  
 ἀνθρώπων πολέων; ἐπεὶ οὐ κατὰ μοῖραν ἔρεξας.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δὲ δέκτο καὶ ἔκπιεν· ἤσατο δ' αἰνῶς  
 ἡδὺ ποτὸν πίνων, καί μ' ἤτεε δεύτερον αὖτις·

Δός μοι ἔτι πρόφρων, καί μοι τεδὸν οὔνομα εἰπέ 355  
 αὐτίκα νῦν, ἵνα τοι δῶ ξείνιον ὧ κε σὺ χαίρης.

Καὶ γὰρ Κυκλώπεσσι φέρει ξείδωρος ἄρουρα  
 οἶνον ἐριστάφυλον, καὶ σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει·  
 ἀλλὰ τόδ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρός ἐστιν ἀπορρώξ.

Ὡς φάτ'· ἀτάρ οἱ αὖτις ἐγὼ πόρον αἶθοπα οἶνον· 360  
 τρίς μὲν ἔδωκα φέρων, τρίς δ' ἔκπιεν ἀφραδίησιν.

Λύτάρ ἐπεὶ Κύκλωπα περὶ φρένας ἤλυθεν οἶνος,  
 καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσσι προσηύδων μελιχίοισιν·

Κύκλωψ, εἰρωτᾷς μ' ὄνομα κλυτόν; αὐτὰρ ἐγὼ τοι

348. Τόδε, que voilà.

349. Λαιβὴν, une libation. Ulysse traite Polyphème comme un dieu. Il feint d'avoir pris au sérieux les vantardises du personnage. Voyez plus haut, vers 275-276. — Εἰ, si ou si forte : pour voir si; dans l'espoir que. Voyez plus haut, vers 229.

351. Καὶ ὕστερον, encore plus tard, c'est-à-dire comme je fais maintenant. — Ἰκοιτο équivaut à ἰκέτης ἔλθοι πρός. Voyez plus haut la note du vers 267.

352. Πολέων de πολύς, qui est régulièrement décliné chez Homère. — Bekker rejette au bas de la page le vers 352; mais on ignore pourquoi.

353-354. Ἦσατο.... πίνων, il eut plaisir à boire. *Grand Étymologique* Miller : ἦδω, ἦδομαι καὶ ἦδεται, καὶ ἤσατο δ' αἰνῶς ἡδὺ ποτὸν πίνων.

355. Ἴνα τοι δῶ ξείνιον, afin que je te donne un cadeau d'hospitalité. Le Cyclope parle ironiquement. Voyez plus bas, vers 369-370.

357. Φέρει, produit.

358. Οἶνον. .. Voyez plus haut le vers 411. Mais σφιν, ici, se rapporte nécessairement

rement aux Cyclopes, puisque les vignes ne sont pas nommées.

359. Τόδ(ε), ceci : ce qui vient de passer par mon gosier. — Ἀπορρώξ, un écoulement. Le mot est au propre; et la traduction *surculus*, ou même *particula* ne rend point la pensée. Voyez le vers X, 514, et la note sur ce même vers, *Iliade*, II, 755.

360. Ὡς φάτ'· ἀτάρ οἱ. Ancienne variante, ὧς ἔφατ'· αὐτάρ οἱ. — Αὖτις ἐγὼ. Bekker, ἐγὼν αὖτις. Cette correction a pour but de mettre un dactyle de plus dans le vers. Elle avait été proposée par G. Hermann.

362. Παρί doit être joint à ἤλυθεν, et φρένας indique l'endroit où le vin a tout pénétré, tout imbibé.

364. Κλυτόν est dit au sens étymologique : qui se fait entendre, c'est-à-dire qu'on prononce quand il s'agit de moi. On a vu κλυτά, vers 308, dans le sens étymologique, mais actif; ici il est pour ainsi dire passif. Ici l'explication est confirmée (*Scholies* Q) par Aristarque lui-même : (ἡ διπλῇ, ὅτι) κλυτόν οὐκ ἐνδοξον, ἀλλ' ἐξ

ἔξερέω· σὺ δέ μοι οὕς ξείνιον, ὥσπερ ὑτέστης. 365

Οὔτις ἔμοιγ' ἔνομα· Οὔτιν δέ με καλήσκουσιν  
μήτιρ ἤδὲ πατήρ ἢ δ' ἄλλοι πάντες ἑταῖροι.

Ὡς ἐράμην· ὃ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλεὲς θυμῷ·  
Οὔτιν ἐγὼ πύματον ἔσομαι μετὰ οἷς ἐτάροισιν,  
τοὺς δ' ἄλλους πρόσθεν· τὸ δέ τοι ξεινήϊον ἔσται. 370

Ἦ, καὶ ἀνακλινθεὶς πέσεν ὕπτιος· αὐτὰρ ἔπειτα  
κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα· καὶ δέ μιν ὕπνος  
ἦρει πανδαμάτωρ· φάρυγος δ' ἐξέσσυτο οἶνος  
ψωμὰ τ' ἀνδρόμεοι· ὃ δ' ἐρέεγτο οἰνοβαρείων.  
Καὶ τότε ἐγὼ τὸν μοχλὸν ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς, 375  
εἵως θερμαίνοιτο· ἔπεσσί τε πάντας ἑταίρους  
θάρσυνον, μή τίς μοι ὑποδείσας ἀναδύη.

Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ὃ μοχλὸς ἐλάϊνος ἐν πυρὶ μέλλεν  
ἄψεσθαι, χλωρός περ ἐὼν, διεφαίνετο δ' αἰνῶς,  
καὶ τότε ἐγὼν ἄσπον φέρον ἐκ πυρός, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι 380  
ἴσταντ'· αὐτὰρ θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων.  
Οἱ μὲν μοχλὸν ἐλόντες ἐλάϊνον, ὅξυν ἐπ' ἄκρῳ,  
ὀφθαλμῷ ἐνέρεισαν· ἐγὼ δ' ἐφύπερθεν ἐρυσθείς

οὐ καλοῦμαι, ὃ ἐστὶν ἐπώνυμον, ὡς καὶ Ἴδρυκος κλυτὸς ὀρθρος, ὃ καλούμενος. Voyez la note du vers XIV, 361 de l'*Illiade*.

366. Οὔτις nom propre suit la règle des noms propres, et pour la déclinaison et pour l'accentuation. Il n'en reste pas moins significatif, comme s'il était encore οὔτις. Hérodien (*Scholies Q*) : προπερισπαστέον νῦν τὸ ὄνομα. ἐπὶ δὲ τοῦ οὔτις με κτείνει (vers 408) παροξυντέον· ὡς δύο γὰρ μέρη λόγου παραλάμβάνεται.— Οὔτιν, accusatif de Οὔτις Οὔτιδος.

370. Τόδε τοι ξεινήϊον ἔσται (*hoc tibi hospitale munus erit*) est le commentaire de ἵνα τοι δῶ ξείνιον, vers 355. — Au lieu du futur ἔσται, quelques anciens liaient ἔστω.

371. Πέσεν ὕπτιος. Il est ivre (οἰνοβαρείων, vers 374).

372. Κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα. Virgile, *Énéide*, III, 631 : « Cervicem inflexam posuit, jacuitque. »

374. Ἀνδρόμεοι. Voyez plus haut la note du vers 297.

375. Τὸν μοχλόν, *illum vectem*, la barre dont j'ai parlé : notre pieu aiguisé et durci.

376. Εἵως, *donec*, jusqu'à ce que. Ancienne variante, εἰπὼς : pour faire que.

377. Μοι, comme dans prends-moi le bon parti. Il faut le joindre à ἀναδύη. — Ὑποδείσας, orthographe d'Aristarque, vulgo ὑποδδείσας. — Ἀναδύη à l'optatif, pour ἀναδύη, vulgo ἀναδύη au subjonctif. La Roche : « ἀναδύη.... ferri non potest. » Bekker et Ameis avaient déjà rétabli l'optatif.

378. Ὁ μοχλός, notre pieu. Voyez plus haut la note du vers 375.

379. Ἀψεσθαι, s'enflammer. — Διεφαίνετο, il luisait, c'est-à-dire il était brûlant comme un fer rouge.

380. Φέρον, j'apportais : je l'apportai. — Ἐκ πυρός, hors du feu : l'ayant tiré du feu.

381. Ἐνέπνευσεν, sous-entendu ἡμῖν.

383. Ὀφθαλμῷ. Polyphème n'avait qu'un

δίνεον. Ὡς ὅτε τις τρυπῶ δόρυ νήϊον ἀνὴρ  
 τρυπάνῳ, οἱ δέ τ' ἔνερθεν ὑποσσεύουσιν ἱμάντι  
 ἀψάμενοι ἐκάτερθε, τὸ δὲ τρέχει ἐμμενὲς αἰεὶ·  
 ὥς τοῦ ἐν ὀφθαλμῷ πυριήκεα μοχλὸν ἐλόντες

385

œil, cela est incontestable; mais était-il simplement borgne, ou bien l'œil unique était-il un trait particulier de sa nature. La question nous paraît étrange, habitués que nous sommes à la tradition vulgaire sur les Cyclopes. Cette tradition remonte très-haut chez les Grecs. Hésiode, *Théogonie*, vers 144, explique le nom des Cyclopes par κύκλος et ὤψ, et il représente ces hommes comme n'ayant qu'un œil au milieu du front (*Théogonie*, vers 144-145) : Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὐνεκ' ἄρα σφέων Κυκλωτερῆς ὀφθαλμὸς εἷς ἐνέκειτο μετώπῳ. Cependant quelques anciens prétendaient que les Cyclopes d'Homère sont des hommes comme les autres, bien que plus grands et plus forts, et que c'est par accident que Polyphème a perdu un de ses deux yeux. *Scholies M* : ὁ Κύκλωψ, κατὰ μὲν Ὅμηρον, οὐκ ἦν μονόφθαλμος φύσει, ἀλλὰ κατὰ τινὰ συντυχίαν τὸν ἑτερον τῶν ὀφθαλμῶν ἀποβεβλήκει. δύο γὰρ ὀφρύας εἶχε· φησὶ γάρ· Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὔσαν ἀϋτμή (vers 389). L'emploi du pluriel pour le singulier est si fréquent en poésie, que ὀφρύας ne prouve absolument rien contre l'unité d'œil. Si Polyphème était borgne par accident, Ulysse en aurait fait la remarque. Dès qu'Ulysse ne dit rien, c'est qu'il n'a rien à dire. Les Phéaciens connaissaient parfaitement les Cyclopes; et leur dire, *Polyphème n'avait qu'un œil*, c'eût été une pure tautologie, puisque Cyclope signifie, d'après la tradition, qui n'a qu'un œil. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas faire remonter à Homère, et au delà, une tradition enregistrée par Hésiode. De cette façon, tout est parfaitement clair et suivi dans le récit d'Ulysse.— Il est très-possible que Κύκλωψ, comme le veulent quelques-uns, ne soit pas un mot grec; mais ce qui est évident, c'est que les Grecs y ont vu κύκλος et ὤψ, et que leur imagination a tiré de cette étymologie le peuple fantastique des Cyclopes et la légende de Polyphème. — Ἐνέρισαν. Ancienne variante, ἐνείρυσαν, leçon détestable. L'expression

ἐνέρισαν (appuyèrent en faisant entrer dans) correspond bien mieux à τρῖψαι ἐπί, ou τρῖψαι ἐν, du vers 333. — Ἐρείσθεις, *vulgo* ἀερθεῖς. Didyme (*Scholies M*) : ἐρείσθεις Ἀρίσταρχος. Ameis a rétabli avec raison la leçon d'Aristarque. On voit le charpentier penché et appuyé sur l'outil qu'il manœuvre.

384. Τρυπῶ, de τρυπόω (τρυπάω), optatif présent, troisième personne du singulier. *Scholies B* : ἀντὶ τοῦ τρυπᾶ, ἀπὸ τοῦ τρυπῶμι, εὐκτικῶς. — Hayman conteste cette explication, et il fait de τρυπῶ le subjonctif de τρύπωμι : τρυπῶη, τρυπῶ, comme διδῶη, διδῶ. Mais les anciens n'ont point connu de τρύπωμι, et cette forme semble une invention aussi peu naturelle que peu nécessaire.

385. Οἱ δέ τ(ε), et (que) les autres : et que les aides du charpentier. — Ἐνερθεν, d'en bas. Le charpentier est monté sur la poutre, et ses aides sont des deux côtés de la poutre, les pieds sur le sol.— Ὑποσσεύουσιν, sous-entendu τρύπανον : agitent la tarière, c'est-à-dire impriment à la tarière un mouvement rapide. La préposition ὑπό, qui est dans le verbe, se rapporte à l'instrument, ἱμάντι : au moyen de la courroie. La tarière a une sorte de tambour, auquel est solidement fixée par son milieu une courroie, dont la moitié s'enroule dans un sens et l'autre moitié dans le sens contraire. La tarière n'a pas de bras, et n'en peut avoir, à cause de la rapidité de son mouvement alterne. Elle a une tête cylindrique. C'est proprement un foret. Le maître a pour office d'appuyer sur la tête, et de maintenir perpendiculaire la tige de l'instrument. — ἱμάντι. Apollonius, ἱμάσιν. Euripide semble avoir lu de même. *Cyclope*, vers 460-461 : Ναυπηγίαν δ' ὥς εἴ τις ἀρμόζων ἀνὴρ Διπλοῖν χαλινοῖν τρύπανον κωπηλατεῖ. On peut en effet considérer à part chacune des deux moitiés de la courroie.

387. Ἐλόντες, ayant pris, c'est-à-dire tenant. Ancienne variante, ἔχοντες. Eustathe dit que ἔχοντες était la leçon d'Aristarque. C'est une erreur. Aristarque écri-

δινέομεν, τὸν δ' αἶμα περίρρεε θερμὸν ἔόντα.  
 Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὔσεν αὐτμή,  
 γλήνης καιομένης· σφαραγεῦντο δέ οἱ πυρὶ ῥίζαι. 390  
 Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἤε σκέπαρνον  
 εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα,  
 φαρμάσσω· τὸ γὰρ αὖτε σιδήρου γε κράτος ἐστίν·  
 ὥς τοῦ σίξ' ὀφθαλμὸς ἐλαϊνέῳ περὶ μοχλῷ.  
 Σμερδαλέον δὲ μέγ' ὤμωξεν· περὶ δ' ἴαχε πέτρῃ· 395  
 ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ'. Αὐτὰρ ὁ μοχλὸν  
 ἐξέρυσ' ὀφθαλμοῖο πεφυρμένον αἵματι πολλῷ·  
 τὸν μὲν ἔπειτ' ἔρριψεν ἀπὸ ἔο χερσὶν ἀλύων.

vait ἔλόντες, mais en reconnaissant que ce mot et ἔχοντες, c'était tout un pour le sens. Didyme (*Scholies* H) : τὸ δὲ ἔλόντες Ἀρίσταρχος ἀντὶ τοῦ ἔχοντες. Ceci ne veut pas dire qu'Aristarque aurait corrigé ἔχοντες en ἔλόντες. La note, d'après sa forme même, est exégétique, et non pas critique. Le mot ἀντί, dans la langue des Alexandrins, indique toujours équivalence.

388. Δινέομεν est à l'imparfait. — Τόν, c'est-à-dire μοχλόν. *Scholies* B et Q : τὸν μοχλὸν λέγει. — Αἶμα περίρρεε. On discutait ici la question de savoir si le sang a dû couler d'un œil qu'on brûle en le perçant. Porphyre (*Scholies* B et Q) : φασὶ δὲ οἱ ἰατροὶ ὅτι οἱ καιόμενοι αἶμα οὐκ ἀποβάλλουσι, φρυγγομένων τῶν σαρχῶν. ῥητέον οὖν ὅτι οὐκ ἔφθασεν ἀποφρυγῆναι τὰ ἐν βάθει ἀγγεῖα. La réponse est juste; car le pieu mouvant ne cautérise guère, tout en rompant de nombreux vaisseaux sanguins. — Ἐόντα. Bekker, ἰόντα, correction arbitraire et mauvaise.

389. Ἀμφί, adverbe : tout autour, c'est-à-dire entièrement. — Ὀφρύας, le pluriel pour le singulier, puisque Polyphème n'avait qu'un sourcil. Voyez plus haut, vers 383, la note sur ὀφθαλμῷ. J'ajoute que, dans l'hypothèse des deux sourcils, εὔσεν ne pourrait être vrai que pour l'un des deux, celui du bon œil; car l'autre, vu l'énormité de la tête de Polyphème, aurait été protégé par la distance. Ceci milite encore contre l'opinion qui faisait de Polyphème un borgne par accident. — Ἀὐτμή, la vapeur, c'est-à-dire la chaleur brûlante du pieu. Le mot *vapor*, en latin, est sou-

vent synonyme de *calor*. C'est l'effet pour la cause.

390. Οἱ, à elle : à la pupille.

392. Μεγάλα, adverbe : violemment.

393. Φαρμάσσω, médicamentant, c'est-à-dire pour faire subir au fer l'action fortifiante de cette trempé. *Scholies*, V : στεροποιῶν, στομῶν, στομοποιῶν. — Τό, cela : l'action de tremper; la trempé. — Αὐτε, à son tour, c'est-à-dire comme le fer est la force de l'homme. Voyez l'*Iliade*, III, 62. Il n'est nullement besoin de changer le mot αὐτε en αὐτό, comme le veut Bothe, ni même de lui donner arbitrairement, comme font les traducteurs, le sens de *deinde*, qu'il n'a pas. Ameis : « αὐτε, « wieder, wie das Eisen die Kraft des « Mannes. »

394. Τοῦ, de lui : de Polyphème.

395. Σμερδαλέον (d'une façon épouvantable) caractérise le fait exprimé par μέγ' ὤμωξεν. — Πέτρῃ, le rocher, c'est-à-dire la caverne.

398. Χερσὶν, selon quelques modernes, doit être joint à ἀλύων, et χερσὶν ἀλύων signifie se démenant des bras comme un fou. Mais ἀλύω, chez Homère, est toujours employé absolument; et ἀλύων est exactement en grec ce que *amens* est en latin. L'interprétation vulgaire, ἔρριψε χερσίν, est la plus naturelle. — Ἀλύων. C'est le seul passage d'Homère où la seconde syllabe du verbe ἀλύω soit employée comme longue; mais rien n'est plus fréquent, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, que u long devant une voyelle. On a vu, VII, 74, un vers qui se termine par λύει.



Αὐτὰρ ὁ Κύκλωπας μεγάλ' ἤπυεν, οἳ ῥά μιν ἀμφίς  
ῥυκεον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας. 400

Οἱ δὲ βοῆς ἀτόντες ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος·  
ἰστάμενοι δ' εἶροντο περὶ σπέος, ὅττι ἐ κήδοι·

Τίπτε τόσον, Πολύφημ', ἀρημένος ὧδ' ἐβόησας  
νύκτα δι' ἀμβροσίην, καὶ αὐπνους ἄμμε τίθησθα;  
Ἦ μή τις σευ μῆλα βροτῶν ἀέκοντος ἐλαύνει; 405

Ἦ μή τις σ' αὐτὸν κτείνει δόλῳ ἢ βίηφιν;

Τοὺς δ' αὖτ' ἐξ ἀντροῦ προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·  
ὦ φίλοι, οὐτίς με κτείνει δόλῳ, οὐδὲ βίηφιν.

Οἱ δ' ἀπαμειβόμενοι ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·  
Εἰ μὲν δὴ μή τις σε βιάζεται, οἷον ἐόντα, 410  
νοῦσόν γ' οὕπως ἔστι Διὸς μεγάλου ἀλέασθαι·

399. Μεγάλ(α), adverb : à grands cris.  
— Μιν ἀμφίς, comme ἀμφί μιν : autour de lui; dans son voisinage. Ils habitaient assez loin de lui, ou plutôt Polyphème habitait assez loin d'eux; mais la voix de Polyphème est si forte, qu'ils entendent l'appel comme s'ils étaient de véritables voisins. Porphyre (*Scholies* B et Q) : καίτοι οὐ περὶ αὐτὸν ῥυκεον, ἀλλ' ἀπ' ἀνευθεν τούτου καὶ ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος. λύει δὲ τὴν ἀπορίαν τὸ μέγα βοᾶν αὐτὸν καὶ ἐν ἐρημίᾳ εἶναι καὶ διὰ τοῦτο ἐξακούεσθαι.

402. Περὶ σπέος doit être joint à ἰστάμενοι. S'ils entraient dans la caverne, c'en serait fait d'Ulysse et des siens. Aussi restent-ils dehors. Cela est fort invraisemblable; mais, sans cette invraisemblance, il n'y aurait plus d'*Odyssée*. Porphyre (*Scholies* B et Q) : οὐκ εἰσῆλθον δὲ ἐν τῷ σπηλαίῳ. τὸ γὰρ εἰσελθεῖν ὀλεθρον τῶν ὄντων ἐποίει, καὶ ἀνὴρ τὴν ὑπόθεσιν τῆς πάσης ὑποθέσεως.

403. Τόσον, si fort. — Πολύφημ(ε). Jusqu'à présent, Ulysse, en parlant de Polyphème, disait, *le Cyclope*. Désormais il le désignera par son nom, et dès le vers 408. Didyme (*Scholies* K et Q) : ἐνταῦθα τὸ ὄνομα ἀπὸ τῶν εἰδότην ἀκούει ὁ Ὀδυσσεύς. ὅθεν πρότερον Κύκλωπα ὀνομάζων ὕστερον τοῦνομα λέγει. — ὦδ(ε), *sic*, comme tu fais. Cet adverb se rapporte à ἐβόησας.

404. Ἀμβροσίην. Ancienne variante, ὀρφναίην.

405. Ἦ μή τις.... βροτῶν.... ἐλαύνει, n'est-ce pas quelqu'un des mortels qui...? Voyez la note du vers VI, 200.

406. Κτείνει, *vulgo* κτείνῃ. Avec le subjonctif, μή signifie *ne* (de peur que). Mais il est évident que les deux interrogations doivent être semblables, et que, si l'on écrit ici κτείνῃ, il faut écrire, au vers précédent, ἐλαύνῃ. L'exemple VI, 200 prouve que l'indicatif est excellent dans les deux cas. — Je rappelle que *η* et *εἰ* s'écrivaient *ε* l'un et l'autre, et que nous sommes en droit, partout où il y a profit, de mettre l'un à la place de l'autre.

408. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem*, et non point. C'est ainsi que le prend Polyphème. Mais les Cyclopes, qui ont entendu οὐτίς, prennent οὐδέ dans le sens vulgaire. Ils croient que Polyphème a dit : « Personne ne me tue par ruse ni par violence. » Les traductions sont impuissantes à rendre l'équivoque; car *Personne me tue* et *Personne ne me tue* sont deux choses entièrement contraires.

411. Νοῦσον.... Διός. Ils croient que Polyphème crie parce qu'il est malade; ils lui prêchent la résignation, puisqu'il n'en peut mais, ou le recours à son protecteur naturel. — Parce que les Cyclopes nomment Jupiter, quelques anciens en concluaient que Polyphème a parlé trop généralement

ἀλλὰ σύγ' εὖχεο πατρὶ Ποσειδάωνι ἄνακτι.

Ὡς ἄρ' ἔφραν ἀπιόντες· ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ,  
ὥς ὄνομ' ἐξαπάτησεν ἐμὸν καὶ μῆτις ἀμύμων.

Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνησιν, 415

χεροὶ ψηλαφῶν, ἀπὸ μὲν λίθον εἴλε θυράων,  
αὐτὸς δ' εἰνὶ θύρῃσι καθέζετο, χεῖρε πετάσας,  
εἴ τινά που μετ' ὅεσσι λάβοι στείχοντα θύραζε·  
οὔτω γάρ πού μ' ἤλπετ' ἐνὶ φρεσὶ νήπιον εἶναι.

Αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ὅχ' ἄριστα γένοιτο, 420

εἴ τιν' ἐταίροισιν θανάτου λύσιν ἢ δ' ἐμοὶ αὐτῷ  
εὐροίμην· πάντας δὲ δόλους καὶ μῆτιν ὕφαινον,  
ὥστε περὶ ψυχῆς· μέγα γὰρ κακὸν ἐγγύθεν ἦεν.

Ἦδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή.

au vers 375, et qu'il leur a prêté sans raison son impiété. Mais dire une maladie de Jupiter, ce n'est pas s'incliner devant Jupiter, c'est simplement exprimer un fait, puisque le mal comme le bien vient de Jupiter.

412. Ἀλλὰ σύγ' εὖχεο.... A la suite de ce vers, quelques manuscrits en donnaient un autre, d'ailleurs absolument inutile : Τοῦ γὰρ ὧ καὶ παῖς ἐσσι, πατήρ δὲ σὸς εὖχεται εἶναι. Celui-ci est copié, sauf deux mots, du vers 519 : Τοῦ γὰρ ἐγὼ καὶς εἰμι,...

413. Ἀπιόντες. Dès qu'il n'y a là ni voleurs ni assassins, les Cyclopes n'y ont que faire. Mais il est bizarre que Polyphème n'ait pas répondu à leur réflexion, et qu'il ne leur ait pas dit, *Personne est quelqu'un*. Ici encore la tradition, absurde ou non absurde, mène le poète. — Les Iytriques supposaient que Polyphème, tout entier à ses atroces souffrances, n'a pas bien entendu la voix des Cyclopes. Porphyre (*Scholies Q*) : εἰκότως ὁ Κύκλωψ ἀλγῶν οὐκ ἀντήκουσεν αὐτῶν λεγόντων, ἐπεὶ ἔλεγεν ἂν εὐθύς ὅτι καὶ ἄνθρωπος Οὖτις οὔτω λεγόμενος ἔδλαψε. γέγονε δὲ ἐκ τῆς ὁμωνυμίας τῇ ἀπάτῃ. χάκεινοι νομίζοντες ληστὰς εἶναι τοὺς ἐπηρεάζοντας αὐτὸν παραγεγόνασιν, εὐρόντες δὲ οὐδένα, ἀφοσιωσάμενοι ἀνεχώρησαν.

414. Ὀνομ(α).... ἐμὸν, mon nom, c'est-à-dire le nom que je m'étais donné.

— Il est inutile, je crois, de démontrer que Οὖτις n'est pas le vrai nom d'Ulysse, ni même son surnom. Ptolémée Héphestion est le seul ancien qui ait pris ὄνομα ἐμὸν au pied de la lettre. Il expliquait Οὖτις par οὖς, et il disait qu'Ulysse avait dû être surnommé ainsi parce qu'il avait de grandes oreilles : διότι ὦτα μεγάλα εἶχεν.

416. Ἀπό doit être joint au verbe εἴλε : ἀφείλε.

417. Εἰνὶ θύρῃσιν, dans la porte, c'est-à-dire occupant l'entrée de la caverne.

418. Εἰ.... που λάβοι, pour tâcher de saisir.

419. Οὔτω.... νήπιον, sot à ce point : sot au point de vouloir sortir. — Ἦλπετ(ο). Quand le mot est écrit en toutes lettres, on ne met pas d'augment. Mais on pourrait confondre ici l'imparfait avec le présent, s'il n'y avait pas ce signe de reconnaissance. De là cette exception unique admise par les Alexandrins. Ameis : « um zum Unter- » schied von dem Præsens ἔλπετ' (p 157) « das Imperfectum hœrbar zu machen. »

420. Ὅχ' ἄριστα, tout ce qu'il y a de meilleur. Voyez le vers III, 429 et les notes sur ce vers.

422. Δέ est explicatif : en conséquence.

423. Ὡστε περὶ ψυχῆς, *utroque de vita*, s'agissant de la vie. Ce n'est pas une comparaison, c'est la chose même. — Μέγα... κακόν, le grand mal : la mort.

424. Ἦδε.... Répétition du vers 318.

Ἄρσενες οἷες ἦσαν εὐτρεφές, δασύμαλλοι, 425  
καλοί τε μεγάλοι τε, ἰοδνεφές εἶρος ἔχοντες·  
τοὺς ἀκέων συνέργον εὐστρεφέεσσι λύγοισιν,  
τῆς ἐπὶ Κύκλωψ εὖδε πέλωρ, ἀθεμίστια εἰδώς,  
σύντρεις αἰνύμενος· ὁ μὲν ἐν μέσῳ ἄνδρα φέρεσκεν,  
τὼ δ' ἐτέρῳ ἐκάτερθεν ἴτην, σώνοντες ἐταίρους. 430  
Τρεῖς δὲ ἕκαστον φῶτ' οἷες φέρον· αὐτὰρ ἔγωγε  
(ἄρνειός γάρ ἔην, μήλων ὅχ' ἄριστος ἀπάντων)  
τοῦ κατὰ νῶτα λαβὼν, λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἔλυσθεις  
κείμεν· αὐτὰρ χερσὶν ἁώτου θεσπεσίῳ  
νωλεμέως στρεφθεὶς ἐχόμεν τετληότι θυμῷ. 435  
Ὡς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἥῳ διαν.  
Ἥμος δ' ἠριγένεια φάνη βοδοδάκτυλος Ἥως,  
καὶ τότε ἔπειτα νομόνδ' ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα,  
θήλειαι δ' ἐμέμηκον ἀνήμελκτοι περὶ σηκούς·  
οὔθατα γὰρ σφαραγεῦντο. Ἄναξ δ' ὀδύνησι κακῆσιν 440  
τειρόμενος πάντων ὅτων ἐπεμαίετο νῶτα  
ὀρθῶν ἐσταότων· τὸ δὲ νήπιος οὐκ ἐνόησεν,

425. Οἷες, *vulgo* οἷες. Didyme (*Scholies* B, H et Q) : Ἀρίσταρχος, οἷες. Il est difficile, en effet, que οἷες, malgré son accent, puisse compter pour un dactyle, ou qu'on admette dans le vers un tribraque. — Ἦσαν, (*ibi*) *erant*, il y avait. Tous les béliers n'étaient pas dans les mêmes conditions. Ulysse ne parle que des plus forts.

428. Τῆς ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπ' αἷς. — Πέλωρ, apposition à Κύκλωψ. — Εἰδώς. Bekker εἰδός, correction arbitraire et tout à fait inutile.

429. Σύντρεις, trois ensemble : trois par trois. — Ὁ... ἐν μέσῳ, celui du milieu. — Φέρεσκεν, le fréquentatif parce que le fait se renouvelait à chaque triade de béliers. Cela recommence huit fois, puisque quatre des douze compagnons d'Ulysse avaient été mangés.

430. Σώνοντες, préservant, c'est-à-dire servant de rempart à.

432. Ἐην, (*ibi*) *erat*, il y avait. Voyez plus haut, vers 425, la note sur ἦσαν.

433. Τοῦ, de lui : de ce bélier. —

Κατά doit être joint à λαβὼν. — Λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἔλυσθεις. *Grand Étymologique* Miller : λασίην τὴν δασείαν· ἔλυσθεις δὲ κατενεχθεὶς, ἀπὸ τοῦ ἔλω ἔλύω, ὡς ἔλκω ἔλκύω.

434. Χερσὶν se rapporte à ἐχόμεν, qui est au vers suivant. — Ἁώτου, par la toison. On a vu, I, 443, οἶδς ἁώτῳ.

436. Ὡς, ainsi, c'est-à-dire dans cette posture.

438. Ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα, les moutons s'élançaient pour sortir.

439. Περὶ σηκούς dépend de ἐμέμηκον.

440. Σφαραγεῦντο, gargouillaient, c'est-à-dire étaient engorgées. *Scholies* H et Q : ἐκπεπλησμένα ἦσαν.

442. Ὀρθῶν ἐσταότων, debout sur leurs pieds. Quand trois béliers passent, ils marchent à l'ordinaire ; c'est tout ce que dit ὀρθῶν ἐσταότων. *Scholies* B : κατὰ τὴν οἰκείαν τάξιν βηματούντων καὶ τότε, ὅπερ ὀρθὸν λέγει· οὐ γὰρ πλαγίως ἢ ὑπὲρ ἐστῶτων ἐψηλάφει. — La traduction *erecte stantium* ferait croire qu'ils se dressent sur les pieds de derrière. Mais alors

ὥς οἱ ὑπ' εἰροπόκων ὄτων στέρνοισι δέδεντο.

Ὑστατος ἀρνειὸς μήλων ἔστειχε θύραζε,

λάχνῳ στεινόμενος, καὶ ἐμοὶ πυκινὰ φρονέοντι.

443

Τὸν δ' ἐπιμασσάμενος προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·

Κριὲ πέπον, τί μοι ὧδε διὰ σπέος ἔσσυο μήλων

ὑστατος; Οὔτι πάρος γε λελειμμένος ἔρχεαι οἴῳ,

ἀλλὰ πολὺ πρῶτος νέμεαι τέρεν' ἄνθεα ποίης,

μακρὰ βιδάς· πρῶτος δὲ ῥοὰς ποταμῶν ἀφικάνεις·

450

πρῶτος δὲ σταθμόνδε λιλαίεαι ἀπονέεσθαι

ἐσπέριος· νῦν αὖτε πανύστατος. Ἡ σύγ' ἀνακτος

ὄφθαλμόν ποθέεις, τὸν ἀνὴρ κακὸς ἐξαλάωσεν

σὺν λυγροῖς ἐτάροισι, δαμασσάμενος φρένας οἴνῳ,

οὔτις, ἐν οὔπῳ φημί πεφυγμένον εἶναι ὄλεθρον.

455

Εἰ δὴ ὁμοφρονέοις ποτιφωνήεις τε γένοιο

εἰπεῖν, ἔππη κείνος ἐμὸν μένος ἤλασκάζει·

Polyphème porterait naturellement une de ses mains sur le ventre, et il découvrirait le stratagème.

443. Οἱ, datif moral. — Δέδεντο. Il faut supposer que la toison est d'une prodigieuse épaisseur, puisque Polyphème, en passant les mains sur le dos des bœliers, ne sent pas les liens qui les attachent trois par trois, et qui soutiennent l'homme porté par chaque triade.

444. Ἀρνειός, (mon) bœlier.

445. Λάχνῳ, comme λάχνη : par le poil; par sa laine. Ancienne variante, λαχμῶ, qui paraît n'être qu'une mauvaise orthographe; car on l'expliquait comme λάχνῳ. *Scholies M* : λαχμὸν λέγει νῦν τὴν ἐκ τῆς λάχνης λασιότητα. οἱ δὲ παλαιοὶ φασὶ κάλλιον ἐνταῦθα λάχνῳ κατὰ Ἡρωδιανόν. — Στεινόμενος, gêné, c'est-à-dire chargé outre mesure. — Καὶ ἐμοί, et par moi : et par le poids de mon corps.

447. Ὡδε, *sic*, comme tu fais maintenant. — Διὰ σπέος, en traversant la caverne, c'est-à-dire pour arriver à la porte, pour sortir.

448. Πάρος γε, du moins auparavant : jusqu'à ce jour du moins. — Λελειμμένος.... οἴῳ, laissé en arrière des brebis : à la suite du troupeau.

450. Μακρὰ βιδάς. C'est le héros du troupeau, et le poète le traite en héros. L'expression est assez fréquente dans l'*Iliade*. Homère dira encore dans l'*Odyssée*, XI, 63, en parlant de l'âme d'Ajax : μακρὰ βιδῶσα.

452. Πανύστατος, sous-entendu ἐσσί. — Ἡ, sans doute : pour certain. Ceux qui mettent un point d'interrogation après ποθέεις affaiblissent la pensée. Polyphème est convaincu de l'intention du bœlier. — Ἀνακτος, du maître : de ton maître. C'est ici un des passages où les digammistes sont en défaut. Aussi corrigent-ils σύγ(ε) en σύ : ἢ σὺ Φάνακτος.

454. Δαμασσάμενος est dans le sens actif. — Φρένας, comme au vers 362. Il s'agit d'un effet tout physique.

455. Οὔτις, apposition à ἀνὴρ κακός : ce scélérat de Personne. — Εἶναι. Ancienne variante, ἔμμεν(αι).

456. Εἰ δὴ, si seulement, c'est-à-dire ah ! je voudrais que. — Ὅμοφρονέοις, sous-entendu ἐμοί.

457. Εἰπεῖν, pour dire : pour me révéler. La naïveté de Polyphème choquait beaucoup les dédaigneux contemporains d'Aristarque; mais le grand critique ne partageait pas leur sentiment. C'est ce qu'on voit par cette note (*Scholies Q*),

τῷ κέ οἱ ἐγκέφαλός γε διὰ σπέος ἄλλυδις ἄλλη  
θεινομένου ραίοιτο πρὸς οὔδει, καὶ δέ κ' ἐμὸν κῆρ  
λωφήσειε κακῶν, τά μοι οὔτιδανὸς πόρεν Οὔτις. 460

Ὡς εἰπὼν τὸν κριὸν ἀπὸ ἔο πέμπε θύραζε.

Ἐλθόντες δ' ἠβαιὸν ἀπὸ σπείους τε καὶ αὐλῆς,  
πρῶτος ὑπ' ἄρνειοῦ λυόμεν, ὑπέλυσα δ' ἐταίρους.  
Καρπαλίμως δὲ τὰ μῆλα ταναύποδα, πίονα δημῷ,  
πολλὰ περιτροπέοντες ἐλαύνομεν, ὄφρ' ἐπὶ νῆα 465  
ἰκόμεθ'· ἀσπάσιοι δὲ φίλοις ἐτάροισι φάνημεν,  
οἱ φύγομεν θάνατον· τοὺς δὲ στενάχοντο γοῶντες.  
Ἀλλ' ἐγὼ οὐκ εἶων, ἀνὰ δ' ὄφρ' ὤσι νεῦον ἐχάστω,

qui est manifestement un débris de son commentaire : δοκαῖ δὲ βουκολικὸν εἶναι τοῖς νεωτέροις τὸ πρὸς κριὸν διαλέγεσθαι. δαιμονίως δὲ ὑπὸ Ὅμηρου πρώτου κατάρθωται τὸ αὐτοῖς τοῖς ζώοις ὡς φρονούσι διαλέγεσθαι, ὡς Ἐκτωρ (*Iliade*, VIII, 185-197). Voyez la note sur le passage cité de l'*Iliade*.

458. Τῷ, par cela : grâce à cette révélation. — Οἱ (à lui : à Personne) dépend de ραίοιτο.

459. Θεινομένου, génitif explicatif. Voyez la note du vers VI, 157 sur λευσόντων. — Quelques-uns font dépendre θεινομένου de ἐγκέφαλος. D'autres le prennent comme un équivalent du datif θεινομένῳ. D'autres, au contraire, font de οἱ l'équivalent de αὐτοῦ, et l'accordent avec θεινομένου. De toute façon le sens est le même ; mais il vaut mieux voir dans le génitif une intention poétique qu'un fait purement grammatical.

460. Οὔτιδανός.... Οὔτις. La consonance n'est pas fortuite ; et le poète, qui a prêté à la brute anthropophage une sorte d'attendrissement, lui prête maintenant de l'esprit. Les choses n'en valent pas pis, bien au contraire. Bothe : « Versus suavisissimi qui Homerum sonant, non ἀνθρώποφάγον. »

462. Ἐλθόντες, nominatif absolu : quand nous sûmes arrivés. — ἠβαιόν (un peu) se trouve toujours, sauf ici, dans l'expression οὐδ' ἠβαιόν, et à la fin du vers. — Ἀπό, à distance.

463. Ὑπ(ὸ).... λυόμεν, je me dégageais de dessous. — Ὑπέλυσα. Les com-

pagnons d'Ulysse sont attachés, et ne peuvent pas se dégager eux-mêmes.

464. Τά est emphatique, et il équivaut à ἐκεῖνα. Jamais Ulysse n'avait vu de si beaux moutons. — Ταναύποδα, allongepieds : à la marche rapide. *Scholies H* : τὰ τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα. Cette épithète indique le contraste du trottement des moutons avec le pas lent des bœufs. Mêmes *Scholies* : οὐκ εἰλοῦντα ὡς οἱ βόες. — Quelques anciens expliquaient ταναύποδα par ἰσχνόποδα : aux pieds maigres, aux jambes sèches. Mêmes *Scholies* : ταναύποδα· τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα, ἢ ἰσχνόποδα ἢ τανύποδα· ταναὸν γὰρ τὸ ἐπίμηκες. ἢ τουναντίον νεύοντα τοὺς πόδας κατὰ τὸν ἐλιγμὸν τῆς πορείας, οὐκ εἰλοῦντα ὡς οἱ βόες. — L'explication par ἰσχνόποδα est inadmissible. L'épithète n'est pas une épithète de nature ; elle exprime une action. Quant à la forme du mot, αυ est pour ἀφ, comme dans αὐταχοί, *Iliade*, XIII, 41. On disait primitivement ταναφός, et non ταναός.

465. Πολλὰ περιτροπέοντες. Ils évitent de suivre la route directe, afin de dépister ceux qui pourraient courir après eux.

467. Δέ indique que τοὺς est opposé à οἱ φύγομεν θάνατον, et qu'il désigne les quatre victimes de Polyphème.

468. Οὐκ εἶων doit être joint à κλαίειν. Ulysse a peur que cette douleur bruyante n'avertisse trop tôt Polyphème. — Ἀνά appartient au verbe : ἀνένευον, je fis le signe de la défense. On verra plus bas, vers 490, le signe contraire : κρατὶ κατανεύων. — Quelques-uns ne mettent pas de virgule après

κλαίειν · ἀλλ' ἐκέλευσα θοῶς καλλίτριχα μῆλα  
πολλ' ἐν νηϊ βαλόντας ἐπιπλεῖν ἄλμυρόν ὕδωρ. 470

Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον ·  
ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.  
Ἄλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν ὅσον τε γέγωνε βοήσας,  
καὶ τότε ἐγὼ Κύκλωπα προσηύδων κερτομίοισιν ·

Κύκλωψ, οὐκ ἄρ' ἔμελλες ἀνάλκιδος ἀνδρὸς ἐταίρους 475  
ἔδμεναι ἐν σπηϊ γλαφυρῷ κρατερῇφι βίηφιν.  
Καὶ λίην σέγ' ἔμελλε κιχήσεσθαι κακὰ ἔργα,  
σχέτλι', ἐπεὶ ξείνους οὐχ ἄζεο σῶ ἐνὶ οἴκῳ  
ἐσθέμεναι · τῷ σε Ζεὺς τίσατο καὶ θεοὶ ἄλλοι.

Ὡς ἐφάμην · ὁ δ' ἔπειτα χολώσατο κηρόθι μᾶλλον · 480  
ἦκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλιοι ·  
κάδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρώριοι  
[τυτθὸν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἰκέσθαι].  
Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης ·

ἐκάστω. Avec cette ponctuation, κλαίειν dépend de ἀνένευον, et οὐκ εἶων sous-entend l'infinitif de στενάχοντο ou celui de γόωντας. Le sens, au fond, est identique, et les anciens admettaient les deux explications.

469. Ἄλλ(ά), en outre. — Ἐκέλευσα. Ce commandement se fait aussi par signe, ou tout au moins à voix basse. *Scholies B* et *Q* : καὶ τοῦτο διὰ νεύματος.

470. Ἐν doit être joint à βαλόντας : ἐμβαλόντας, ayant embarqué. Ulysse fait embarquer tous les bœliers qui ont servi au sauvetage; et le mot πολλ(ά) s'applique au nombre total, qui est assez considérable. Il y en a vingt-cinq. Ameis : « πολλά die « vielen, die sie abgeschnitten hatten. »

471-472. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον.... Répétition des vers 103-104.

473. Ἄλλ' ὅτε.... Voyez le vers V, 400 et la note sur ce vers. — Ἀπῆν est ici à la première personne.

474. Κερτομίοισιν, comme ailleurs κερτομίοις ἐπέεσσιν. — D'après ceci, le navire s'est avancé jusqu'en face de la caverne de Polyphème.

475. Ἀνάλκιδος ἀνδρὸς est dit ironiquement, et correspond à l'expression ἀνὴρ κακός, dont s'est servi Polyphème, vers

453. Rien de plus naturel que cette vengeance de la langue, mais aussi rien de plus imprudent. Les Iytriques répondaient qu'Homère peint un homme, et non un philosophe. Porphyre (*Scholies H*) : δοκεῖ μὲν φιλονεικότερον ποιεῖν καὶ ἐναλλάττεσθαι · ἀλλὰ τοῦτο πρὸς παραμυθίαν τοῖς ἡδικοημένοις παρέπεται.

477. Κακὰ ἔργα, (les) méfaits, c'est-à-dire la conséquence de tes méfaits, la punition de tes crimes. Nous disons, par une figure analogue : « Le crime retombe sur la tête du scélérat. »

478. Ξείνους dépend de ἐσθέμεναι.

480. Μᾶλλον, dans plusieurs phrases analogues, équivaut à un superlatif; mais il est ici dans son sens propre. Polyphème était déjà furieux; les paroles d'Ulysse le rendent plus furieux encore.

482. Προπάροιθε se rapporte à l'endroit où tombe le bloc.

483. Τυτθὸν,... Ce vers est déplacé ici. On le verra à sa vraie place un peu plus bas, vers 540. Aristarque mettait ici l'astérisque et l'obel, ou plutôt l'obel avec astérisque; mais je reproduis les termes dans l'ordre où les donne Eustathe : ἀστίρη ἔχει μετὰ ὀβελού.

τὴν δ' ἄψ ἡπειρόνδε παλιρρόθιον φέρε κῦμα, 485  
 πλημυρίς ἐκ πόντοιο, θέμωσε δὲ χέρσον ἰκέσθαι.  
 Αὐτὰρ ἐγὼ χεῖρεσσι λαβὼν περιμήκεα κοντὸν  
 ὣσα παρέξ· ἐτάροισι δ' ἐποτρύνας ἐκέλευσα  
 ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπέκ κακότητα φύγοιμεν,  
 κρατὶ κατανεύων· οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον. 490  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ δις τόσσον ἄλα πρήσσοντες ἀπῆμεν,

485. Τὴν désigne le navire. — Ἄψ, *vulgo* αἶψ(α). La leçon d'Aristarque, rétablie par Ameis et d'autres, est bien préférable à la vulgate. Le mouvement imprimé à la mer par la chute du bloc a poussé le navire vers le large; le navire est ramené en arrière par le flot.

486. Πλημυρίς ἐκ πόντοιο, apposition à παλιρρόθιον.... κῦμα. — Θέμωσε.... ἰκέσθαι, força (le navire) d'atteindre: poussa le navire tout près de. Didyme (*Scholies* V) : ἐγγίσαι ἐποίησε τῇ γῇ. C'est l'explication même d'Aristarque. *Scholies* H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀποδέδωκεν οὕτως, ἡγγισε δὲ τῇ χέρσῳ. Le scholiaste croit que ἡγγισε, dans la phrase d'Aristarque, se rapporte à θέμωσε uniquement, et il ajoute : Καλλίστρατος δὲ ἀντὶ τοῦ ἐποίησε, παρὰ τὸ θεῖναι παραγώγως. Mais Callistrate n'est point en contradiction avec Aristarque; car ἡγγισε représente θέμωσε.... ἰκέσθαι, et équivalant par conséquent à ἰκέσθαι ἐποίησε. On ne peut pas tirer θεμόω de θεῖναι, sans nul doute; mais θεῖναι et θεμόω proviennent l'un et l'autre du radical θε, et l'explication de θεμόω par τίθημι a le caractère de l'évidence. — C'est arbitrairement que quelques-uns, pour augmenter l'énergie de l'expression, traduisaient θέμωσε par ἡνάγκασε, par ἐβιάσατο. C'est bien, au fond, l'idée d'Homère; mais Homère sous-entend cette idée, et n'indique que ce qui est visible, l'action de la vague. — Les lexicographes ont adopté l'explication obliger, forcer, mais comme sens dérivé seulement. Ils se sont bien gardés surtout de donner l'absurde étymologie par laquelle on prétendait (*Scholies* K et Q) justifier cette explication : ἀπὸ τῆς Θέμιδος ἢ μεταφορὰ τῆς καταναγκαζούσης τῷδε τάδε ποιεῖν. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent le vers 486 comme interpolé; mais l'unique

raison qu'ils allèguent, c'est que πλημυρίς (πλημυρίς) et θέμωσε sont des ἀπαξ εἰρημένα. Un vers accepté par Aristarque, Callistrate, Didyme, etc., un vers excellent d'ailleurs, n'a pas besoin qu'on prouve son authenticité. — Bothe croit qu'au lieu de θέμωσε, mot inconnu, on devrait écrire θόωσε, qui signifierait ici *incitavit*. On a vu θόωσα, vers 327, cela est vrai; mais l'écriture θέμωσε est confirmée par tous les témoignages, quoi qu'en dise Bothe. Il s'agit de l'expliquer, non de la changer; et les anciens l'ont très-bien expliquée.

488. Ὡσα a pour complément νῆα sous-entendu. — Παρέξ, *aliorsum*, dans une autre direction : à distance de la côte.

489. Ὑπέκ doit être joint à φύγοιμεν.

490. Κατανεύων. La seconde syllabe est brève et n'est pas accentuée. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette que le ν était doublé dans la prononciation ou comptait pour une lettre double, comme quelquefois δ, λ, μ, et surtout ρ. Si κατά était séparé de νεύων, il n'y aurait point de difficulté; mais les deux composants sont inséparables. — Προπεσόντες correspond à ἐμβαλέειν κώπης (*incumbere remis*), et marque le mouvement instantané du corps de chaque rameur : ils ont l'air de tomber en avant.

491. Δις τόσσον se rapporte à ἀπῆμεν, et la distance double dont parle ici Ulysse est dite par comparaison avec celle d'où il a interpellé la première fois Polyphème, et qui était la portée ordinaire de la voix. Voyez plus haut, vers 473-474. — Πρήσσοντες. Rhianus, πλήσσοντες. Cette variante n'est probablement qu'une correction. Mais ἄλα πρήσσοντες s'explique sans difficulté, dès qu'on se rappelle les exemples πρήσσειν χέλευθον, πρήσσειν ὁδοῖο, etc. Faire la mer est une ellipse, et signifie avancer sur mer.



καὶ τότε δὴ Κύκλωπα προσήδων· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι  
μειλιγίαις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·

Σχέτλιε, τίπτ' ἐθέλεις ἐρεθιζέμεν ἄγριον ἄνδρα;

Ὅς καὶ νῦν πόντονδε βαλὼν βέλος ἤγαγε νῆα  
αὐτίς ἐς ἤπειρον, καὶ δὴ φάμεν αὐτόθ' ὀλέσθαι.

495

Εἰ δὲ φθεγξαμένου τευ ἢ αὐδῆσαντος ἄκουσεν,  
σύν κεν ἄραξ' ἡμέων κεφαλὰς καὶ νήϊα δοῦρα,  
μαρμάρῳ ὀκρίεντι βαλὼν· τόσπον γὰρ ἵησιν.

Ὅς φάσαν, ἀλλ' οὐ πείθον ἐμὸν μεγαλήτορα θυμόν·  
ἀλλὰ μιν ἄψορρον προσέφην κεκοτηότι θυμῷ·

500

Κύκλωψ, αἶ κέν τίς σε καταθνητῶν ἀνθρώπων  
ὀφθαλμοῦ εἴρηται ἀεικελίην ἀλαωτὺν,  
φάσθαι Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον ἐξαλαῶσαι,  
υἱὸν Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἰκί' ἔχοντα.

505

Ὅς ἐφάμην· ὁ δὲ μ' οἰμώξας ἡμείβετο μύθῳ·

ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ με παλαίφατα θέσφαθ' ἱκάνει.

Ἔσκε τις ἐνθάδε μάντις ἀνὴρ ἡὺς τε μέγας τε,

492. Καὶ τότε δὴ, *ouïgo* καὶ τότε ἐγώ. *Didyme (Scholies M)* : καὶ τότε δὴ Ἀρίσταρχος. — Προσηύδων ἐquivalait à προσαυδᾶν ἤθελον, car Ulysse s'apprête seulement à parler. — Les enstatiques demandaient pourquoi Ulysse veut parler, puisqu'il est, d'après le vers 473, hors de la portée de la voix, et pourquoi il a réellement parlé (vers 502-505), et comment surtout Polyphème a pu l'entendre distinctement, le comprendre, lui répondre (vers 507-521). Les Iytriques disaient que le vers 473 ne s'applique qu'à la voix ordinaire; qu'Ulysse avait la voix forte, et qu'il l'a élevée autant que besoin était, etc.; mais la meilleure raison qu'ils aient donnée, c'est que Polyphème n'est plus, comme la première fois, à l'entrée de sa caverne, et qu'il s'est rapproché du rivage. Homère ne mentionne point le fait; mais le fait est aussi certain que si Homère l'avait mentionné. *Porphyre (Scholies H et Q)* : πῶς δὲ ἤκουσεν ἐτι Πολύφημος διπλάσιον αὐτοῦ ἀποστάντος; καὶ φαμέν ὅτι οὐκ ἦν ἰσως πολὺ τὸ διάστημα.... δυνατόν οὖν ἐπιτείνοντα τὴν βοῇν ἀκουσθῆναι.... ἦν δὲ καὶ μεγαλόφωνος Ὀδυσσεύς, ὥς

καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 221)· ἀλλ' ὅτε δὴ ὄπα τὴν (*lisez* δὴ β' ὄπα τε) μεγάλην. ἄμεινον δὲ εἰπεῖν ὥς τὸ μὲν πρῶτον ἀπὸ τοῦ σπηλαίου ἤκουσεν αὐτοῦ, τὸ δὲ δεύτερον ἀπὸ τῆς θαλάσσης καὶ τοῦ αἰγιαλοῦ.

495. Βαλὼν βέλος, ayant lancé (son) arme de jet : avec le rocher qu'il a lancé. *Apollonius* : βέλος πᾶν τὸ βαλλόμενον. καὶ λίθος εἴη.

496. Ὀλέσθαι a pour sujet ἡμεῖς sous-entendu.

497. Φθεγξαμένου et αὐδῆσαντος ne sont point synonymes, du moins ici : l'un indique une clameur, l'autre désigne la simple parole.

498. Σύν doit être joint à ἄραξ(ε).

499. Τόσπον.... ἵησιν, tellement fort il lance : tant ce qu'il lance est énorme et porte loin.

504. Φάσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἐξαλαῶσαι a pour complément σέ sous-entendu.

505. Ὑἱόν.... Tout ce vers est une apposition à Ὀδυσσῆα.

507. Με est le complément du verbe ἱκάνει.

Τήλεμος Εὐρυμίδης, δς μαντοσύνη ἐκέκαστο,  
καὶ μαντευόμενος κατεγήρα Κυκλώπεσσιν · 510

ὅς μοι ἔφη τάδε πάντα τελευτήσεσθαι ὀπίσσω,  
χειρῶν ἐξ Ὀδυσῆος ἀμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς.  
Ἄλλ' αἰεὶ τινα φῶτα μέγαν καὶ καλὸν ἐδέγμην  
ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιδεικνόμενον ἀλκὴν ·  
νῦν δέ μ' ἐὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκιχus 515  
ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν, ἐπεὶ μ' ἐδαμάσσατο οἶνω.

Ἄλλ' ἄγε δεῦρ', Ὀδυσσεῦ, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θείω,  
πομπήν τ' ὀτρύνω δόμεναι κλυτὸν Ἐννοσίγαιον ·  
τοῦ γὰρ ἐγὼ παῖς εἰμὶ, πατήρ δ' ἐμὸς εὐχεται εἶναι ·  
αὐτὸς δ', αἶ κ' ἐθέλῃς, ἰήσεται, οὐδέ τις ἄλλος 520  
οὔτε θεῶν μακάρων οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.

Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον ·  
Αἶ γὰρ δὴ ψυχῆς τε καὶ αἰῶνός σε δυναίμην  
εὖνιν ποιήσας πέμψαι δόμον Ἄϊδος εἴσω,  
ὥς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' Ἐννοσίχθων. 525

510. Κατεγήρα. Si les Cyclopes méprisaient les dieux, ils respectaient les interprètes des dieux; mais la superstition s'allie parfaitement à l'impiété. *Scholies Q* : ἐκ τούτου νοητέον ὅτι δεισιδαίμονες οἱ Κύκλωπες, ὅτι ὑπήκουον βουλήμασι θεῶν, καὶ οὐκ ἀπέκτεινον τοὺς προλέγοντας αὐτοῖς τινὰ παρὰ θεῶν ἐσόμενα. — Κυκλώπεσσιν, comme ἐν Κυκλώπεσσιν : parmi les Cyclopes.

511. Τάδε πάντα, toutes ces choses-ci : ce qui m'arrive aujourd'hui.

512. Ἀμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς, (à savoir,) que je serais privé de la vue. — Au lieu de ἀμαρτήσεσθαι, quelques modernes proposent de lire ἀμερθήσεσθαι, correction assez plausible. Mais la vulgate s'explique très-bien.

513. Αἰεὶ se rapporte à ἐδέγμην.

514. Ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι.... Répétition du vers 214.

515. Νῦν δέ, or voilà que. — Ἐὼν, sous-entendu φῶς : un individu qui est. — Ὀλίγος. Ulysse, pour un géant comme Polyphème, n'est qu'un nain, bien que μέγας et καλός autant qu'homme au monde. — Ἄκιχus. Ancienne variante, ἀεικής.

Mais ἀεικής n'ajoutait rien à οὐτιδανός, tandis que ἄκιχus exprime la faiblesse physique, complément de la nullité morale.

516. Ἀλάωσεν et ἐδαμάσσατο. Anciennes variantes, ἀλάωσας et ἐδαμάσσατο, à la seconde personne. Avec cette leçon, le sujet sous-entendu est σύ (toi).

517. Δεῦρ(ο), comme δεῦρ' ἴθι, viens ici. — Πάρ doit être joint à θείω.

518. Πομπήν dépend de δόμεναι. — Δόμεναι. Le complément indirect est exprimé au membre de phrase précédent : τοι, à toi.

519. Τοῦ γὰρ.... Voyez plus haut la note du vers 412.

520. Αὐτός, lui-même. — Ἰήσεται, sous-entendu ἐμέ.

521. Οὔτε θεῶν.... Ce vers se termine par quatre spondées.

525. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire aussi sûr que. — Οὐδ' Ἐννοσίχθων. Cette affirmation d'Ulysse à Polyphème s'explique tout simplement par le fait que jamais œil crevé et vidé n'est redevenu ou ne redeviendra un œil. Ulysse parle le langage humain, voilà tout. Les enstatiques voyaient, dans ses paroles, une bravade insensée ;

Ὡς ἐφάμην · ὁ δ' ἔπειτα Ποσειδάωνι ἄνακτι  
εὖχετο, χεῖρ' ὀρέγων εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα ·

Κλῦθι, Ποσείδαον γαῖήοχε, κυανοχαῖτα ·  
εἰ ἐτεόν γε σός εἰμι, πατήρ δ' ἐμός εὖχεται εἶναι,  
δὸς μὴ Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον οἶκαδ' ἰκέσθαι  
[υῖὸν Λαέρτew, Ἰθάκη ἐνὶ οἴκῳ ἔχοντα].

530

Ἄλλ' εἰ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι  
οἶκον εὐκτίμενον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,  
ὥς κακῶς ἔλθοι, ὀλέσας ἅπο πάντας ἐταῖρους,  
νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης, εὖροι δ' ἐν πῆματα οἴκῳ.

535

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος · τοῦ δ' ἔκλυε Κυανοχαίτης.  
Αὐτὰρ ὃ γ' ἐξαῦτις πολὺ μείζονα λᾶαν αἰείρας,  
ἦχ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἴν' ἀπέλεθρον ·  
κάδ' δ' ἔβαλεν μετόπισθε νεὸς κυανοπρώριοιο

mais ici les philosophes mêmes sont intervenus pour justifier le poète. Antisthène dit qu'Ulysse a parfaitement raison, puisque Neptune n'entend rien à l'art de guérir. Aristote dit que Neptune pourrait faire le miracle, mais qu'il ne le voudra point, parce que l'anthropophage n'a que ce qu'il mérite. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : διὰ τί Ὀδυσσεὺς πρὸς τὸν Κύκλωπα οὕτως ἀνοήτως εἰς τὸν Ποσειδῶνα ὀλιγώρησεν τῷ λόγῳ εἰπών· Ὡς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' Ἐνοσίχθων; Ἀντισθένης μὲν φησὶ διὰ τὸ εἰδέναι ὅτι οὐκ ἦν ἱατρὸς ὁ Ποσειδῶν, ἀλλ' ὁ Ἀπόλλων (Παιτῶν serait plus exact)· Ἀριστοτέλης δὲ, οὐχ ὅτι οὐ δυνήσεται, ἀλλ' ὅτι οὐ βουληθήσεται διὰ τὴν πονηρίαν τοῦ Κύκλωπος. On objecte à Aristote qu'alors Neptune a tort de persécuter Ulysse comme il le fait; et Aristote ne se tire de l'objection que par un pur sophisme : « Le Cyclope, dit-il, méritait un châtement; mais Ulysse n'était pas en droit de l'infliger. C'est pour avoir empiété sur l'autorité de Neptune qu'Ulysse est justement en butte à la colère du dieu. » Aristote ajoutait que les compagnons d'Ulysse ne sont pas eux-mêmes sans reproche. Ceci s'applique aux intentions qu'ils manifestent, vers 225-227, et au vol de fromages du vers 232. Porphyre (*Scholies* H, M et T) : διὰ τί οὖν ὁ Ποσειδῶν ὠργίσθη.... διὰ τὴν τύ-

φλωσιν (*Odyssee*, I, 89)....; λῦων δὲ ὁ Ἀριστοτέλης φησὶ μὴ ταυτὸν εἶναι ἐλευθέρῳ πρὸς δοῦλον καὶ δούλῳ πρὸς ἐλεύθερον, οὐδὲ τοῖς ἐγγύς τῶν θεῶν οὔσι πρὸς τοὺς ἀπῶθεν. ὁ δὲ Κύκλωψ ἦν μὲν ζημίας ἄξιος, ἀλλ' οὐκ Ὀδυσσεὶ κολαστέος, ἀλλὰ τῷ Ποσειδῶνι, εἰ πανταχοῦ νόμιμον τῷ διαφθειρομένῳ βοηθεῖν, τῷ υἱῷ, καὶ ἦρχον ἀδικίας οἱ ἐταῖροι.

527. Χεῖρ(ε), les deux mains.

529. Εἰ ἐτεόν γε.... Il y a un souvenir de ce passage, au vers IV, 323 des *Georgiques* : « Si modo, quem perhibes, pater « est Thymbræus Apollo. »

531. Υἷὸν Λαέρτew,... Répétition inutile du vers 505.

532-533. Ἄλλ' εἰ οἱ.... On a vu ces deux vers ailleurs, V, 444-445.

534. Ὀλέσας ἅπο, pour ἀπολέσας : ayant perdu.

535. Οἶκῳ dépend de ἐν, ou, suivant d'autres, ἐν est adverbe et οἶκῳ en précise le sens.

537. Ὅγ(ε), lui : Polyphème.

538. Ἦχ' ἐπιδινήσας,... Voyez le vers VII, 269 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

539. Μετόπισθε. Ancienne variante, προπάροιθε. Avec cette leçon, le vers était identique au vers 482, et le vers 540 n'avait plus de sens. Il est probable que προπάροιθε n'était ici qu'une distraction de copiste.

τυτθὸν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἰκέσθαι. 540

Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης ·  
τὴν δὲ πρόσω φέρε κῦμα, θέμωσε δὲ χέρσον ἰκέσθαι.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφικόμεθ', ἔνθα περ ἄλλαι  
νῆες εὖσσελμοι μένον ἄθροαι, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι  
εἶατ' ὀδυρόμενοι, ἡμέας ποτιδέγμενοι αἰεὶ · 545

νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλαμεν ἐν ψαμάθοισιν,  
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἐλόντες  
δασσάμεθ', ὥς μήτις μοι ἀτεμβόμενος κίλοι ἴσης.

Ἄρνειὸν δ' ἐμοὶ οἷω εὐκνήμιδες ἑταῖροι, 550  
μήλων δαιομένων, δόσαν ἔξοχα · τὸν δ' ἐπὶ θινὶ

Ζηνὶ κελαινεφέϊ Κρονίδῃ, δς πᾶσιν ἀνάσσει,  
ρέξας μηρί' ἔκαιον · ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν,  
ἀλλ' ὄγε μερμήριζεν ὅπως ἀπολοίατο πᾶσαι  
νῆες εὖσσελμοι καὶ ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι. 555

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥελιον καταδύντα  
ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ ·  
ἡμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ χνέφας ἦλθεν,  
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως, 560

540. Τυτθὸν,... Voyez plus haut le vers 483 et la note sur ce vers.

541. Ἐκλύσθη.... On a vu aussi plus haut ce vers à la suite du précédent.

542. Θέμωσε.... ἰκέσθαι. Voyez plus haut, vers 486, la note sur cette expression.

545. Ἠμέας, dissyllabe par synizèse.

547. Ἐκ δὲ καὶ.... Voyez plus haut le vers 160 et la note sur ce vers.

549. Δασσάμεθ', ὥς.... Voyez plus haut le vers 42 et la note sur ce vers.

550. Ἄρνειόν, comme τὸν ἄρνειόν. Il ne s'agit pas d'un bélier quelconque, mais de celui du vers 432, de celui qui avait servi au salut personnel d'Ulysse.

551. Μήλων δαιομένων, génitif absolu : dans le partage du bétail. — Ἐξοχα, *eximie*, par honneur. Les autres n'ont qu'un morceau de viande chacun ; Ulysse seul a une bête entière. — La traduction *insuper*

n'est point exacte. Elle suppose que chacun a un mouton pour le moins, et qu'Ulysse a le bélier outre son lot. Mais il n'y a que vingt-cinq bêtes ; et ἑταῖροι, dans la phrase, signifie tous les compagnons d'Ulysse, les hommes des douze navires. Tous seront les convives du festin qui remplira le reste de la journée. Voyez plus bas, vers 556-557.

553. Ῥέξας, ayant offert en sacrifice.

554. Ἄλλ' ὄγε, *vulgo* ἀλλ' ἄρα. La vulgate n'est évidemment qu'une correction destinée à faire disparaître la répétition. Mais cette répétition est précisément ce qui fait la force expressive de la phrase.

555. Ἐμοί, comme au vers 172 : mes.

556-557. Ὡς τότε.... Voyez plus haut les vers 161-162 et les notes sur le premier de ces deux vers.

558-560. Ἦμος.... Voyez plus haut les vers 168-170 et la note sur ces trois vers.

δὴ τότε' ἐγὼν ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα  
αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.

Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·  
ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.

Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,  
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἐταίρους.

565

562-564. Αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez plus haut les vers 178-180 et les notes sur les deux premiers de ces trois vers.

565-566. Ἐνθεν δὲ προτέρω.... Voyez plus haut les vers 62-63 et les notes sur ces deux vers.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Κ.

## ΤΑ ΠΕΡΙ ΑΙΟΛΟΥ ΚΑΙ ΛΑΙΣΤΡΥΓΟΝΩΝ ΚΑΙ ΚΙΡΚΗΣ.

Séjour d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île d'Éole; le roi de l'île donne à Ulysse une outre où sont enfermés tous les vents (1-24). Départ pour Ithaque; la tempête déchaînée; retour chez Éole; colère du maître des vents (25-79). Les Lestrygons anthropophages; ils détruisent les vaisseaux d'Ulysse, sauf un seul, et massacrent la plupart de ses compagnons (80-132). Arrivée dans l'île de Circé; ceux qu'Ulysse envoie à la découverte sont changés en pourceaux (133-260). Ulysse échappe aux prestiges de Circé, et force la déesse de rendre à ses compagnons leur figure (261-399). Séjour dans l'île; Circé avertit Ulysse d'avoir à se rendre au pays des morts, pour y consulter l'âme de Tirésias (400-549). Circonstances du départ (550-574).

Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν  
Αἴολος Ἴπποτάδης, φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν,  
πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ· πᾶσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος

ΤΑ ΠΕΡΙ.... Ancienne variante, Κίρκης νίπτρα.

1. Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ(α), puis nous arrivâmes à l'île d'Éole. D'après ceux qui localisent les contrées visitées par Ulysse, l'île d'Éole est une des îles Éoliennes; ils disent même laquelle de ces îles : Lipara. En réalité il n'y a de commun, entre les îles Éoliennes et l'île d'Éole, qu'une apparence. L'île d'Éole est absolument fantastique; elle l'est autant et plus que celle de Schérie même. Ameis : « Αἰολίην, ein neues Wunderland. » Aristarque (*Scholies* B, Q et V) avait reconnu l'impossibilité de l'identification vulgairement admise, et même celle d'une localisation quelconque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) οὐ τὰς Αἰόλου νήσους νῦν λεγομένας, ἀλλὰ τινα ἄλλην ἐκτετοπισμένην νῆσον λέγει.

2. Αἴολος Ἴπποτάδης. Le nom d'Éole et celui de son père sont significatifs. Ameis : « der Name der Windwärts Αἴολος (von « αἰόλος) und seines Vaters Ἴππότης bedeuten sich auf die Beweglichkeit. » — Φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν. Ceci indique nettement qu'Éole n'est pas un dieu. Après Homère, sa légende se complètera, et il deviendra ce qu'il est chez les autres poètes, et surtout chez Virgile. Les îles Éoliennes seront alors son royaume.

3. Πλωτῇ, flottante. C'est évidemment là un conte du même genre que celui qu'on faisait sur Délos. L'épithète doit être prise dans son sens littéral. *Scholies* H et M : ἐνιοι μὲν τὴν ἐμπλεομένην, οἷον τὴν ἐν πλεομένοισι τόποις κειμένην νῆσον, ... ὁ δὲ Ἀρίσταρχος πλωτῇ ἀντὶ τοῦ φορητῇ, οἷον περιφερομένη, ὥς ποτὲ μὲν ἐν τοῖς δεξιῶς

χάλκεον ἄρρηκτον, λισσὴ δ' ἀναδεδρόμε πέτρῃ.  
 Τοῦ καὶ ὠδὲκα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν, 5  
 ἔξ μὲν θυγατέρες, ἔξ δ' υἷες ἡδώνοντες.  
 Ἐνθ' ὅγε θυγατέρας πόρην υἷασιν εἶναι ἀχοίτις.  
 Οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρει κεδνῇ  
 δαίνυνται· παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται·  
 κνιστῆεν δέ τε ὄωμα περιστεναχίζεται αὐλῇ 10  
 ἥματα· νύκτας δ' αὖτε παρ' αἰδοῦντος ἀλόχοισιν  
 εὖδουσ' ἐν τε τάπησι καὶ ἐν τρητοῖς λεχέεσσιν.  
 Καὶ μὲν τῶν ἰχόμεσθα πόλιν καὶ δώματα καλά.  
 Μῆνα δὲ πάντα φιλεῖ με καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα,  
 Ἴλιον, Ἀργείων τε νέας, καὶ νόστον Ἀχαιῶν· 15  
 καὶ μὲν ἐγὼ τῷ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα.

μέρεσι, ποτὲ δὲ ἐν τοῖς ἀριστεροῖς ὁρα-  
 σθαι, ὅλον δὴ τι καὶ περὶ τὴν Δῆλον ἱστο-  
 ρεῖ Πίνδαρος, λέγων οὕτως· τὴν γὰρ τὸ  
 πάροιθε φορητὰ κυμάτεσσι Δᾶλος  
 παντοδαπῶν τ' ἀνέμων ῥίπαῖς. —  
 Μιν πέρι, autour d'elle : autour de cette île.  
 — 3-4. Τεῖχος χάλκεον. Dès qu'on admet  
 le merveilleux, il n'y a aucune raison pour  
 réduire ce mur d'airain à une simple figure,  
 et pour l'identifier avec les salaises dont  
 l'île est bordée. Les salaises bordent l'île,  
 et le mur d'airain surmonte les salaises.

4. Ἀρρηκτον est l'épithète de τεῖχος  
 χάλκεον, et non pas de τεῖχος seul; c'est  
 pourquoi je lis ὅτ' ἐν, c'est-à-dire sans  
 virgule après χάλκεον. Si l'on entend, par  
 χάλκεον, dur comme l'airain, il faut une  
 virgule entre les deux épithètes. Dans ce  
 cas-là aussi, ὅ(ε) est explicatif et équivalent  
 à γάρ. Mais le sens littéral, je le répète,  
 est bien autrement préférable.

6. Ἐξ μὲν.... On a vu ce vers dans l'*I-  
 liade*, XXIV, 604, à propos de Niobé.

7. Ἐνθ(α) me paraît signifier *alors*  
*donc, en conséquence*. Fæsi et Kayser pren-  
 nent le mot pour un adverbe de lieu :  
 dans l'île même. Mais c'est plutôt une  
 formule de liaison entre les idées. Ameis  
 est à peu près de cet avis : « Ἐνθα ist das  
 « da des epischen Fortschritts. » — Ἀχοί-  
 τες est pour ἀχοίτιας, accusatif pluriel. Au  
 nominatif singulier, le mot est proparoxy-  
 ton; mais ici la finale est longue.

10. Κνιστῆεν (*aidore plenum*) indique  
 qu'on est perpétuellement occupé à rôtir  
 des viandes pour fournir à ces perpétuels  
 festins. — Αὐλῇ, datif local : dans la  
 cour. Ulysse dit qu'en entrant dans la  
 cour, on entend le bruit des festins reten-  
 tir de tous les côtés du palais. — Quelques-  
 uns prennent αὐλῇ dans le sens de αὐλή-  
 σαι (du son des flûtes); mais c'est une  
 explication tout arbitraire. D'autres chan-  
 gent αὐλῇ en αὐλῶ. D'autres proposent  
 de lire αὐδῇ. La vérité est que le passage  
 n'offre aucune difficulté.

11. Ἡματα et νύκτας sont pris adver-  
 bialement : pendant les jours, pendant les  
 nuits; de jour, de nuit; le jour, la nuit.

12. Ἐν τε τάπησι καὶ ἐν.... λέγέεσσιν,  
 une seule chose en deux expressions : sur  
 des lits couverts de tapis.

13. Μὲν est dans le sens de μὲν. — Τῶν,  
 d'eux : d'Éole et de ses enfants. — Ἰχό-  
 μεσθα πόλιν. Ils sont entrés dans le port,  
 seul point par où l'île soit abordable. —  
 Δώματα καλά. Ancienne variante, τείχεα  
 μακρά.

14. Πάντα se rapporte à μῆνα, et il  
 équivaut à ὅλον : un mois entier. —  
 Ἐκαστα dit en bloc ce qui sera dit en  
 détail au vers suivant.

16. Καὶ μὲν, comme au vers 13; *vulgo*  
 αὐτάρ. La vulgate paraît être une correc-  
 tion de Chalcondyle, ou de quelqu'un des  
 derniers Byzantins. — Τῷ, à lui : à Éole.



Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ ἐγὼν ὁδὸν ἤτεον ἠδὲ κέλευον  
πεμπέμεν, οὐδέ τι κεῖνος ἀνήνατο, τεῦχε δὲ πομπήν.

Δῶκέ μοι ἐκδείρας ἀσχὸν βοὸς ἐννεώροιο,  
ἐνθα δὲ βυκτάων ἀνέμων κατέδησε κέλευθα ·

20

κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων,  
ἡμὲν παυέμεναι ἢ δ' ὀρνύμεν, ὃν κ' ἐθέλησιν.

Νηὶ δ' ἐνὶ γλαφυρῇ κατέδαι μέρμιθι φαεινῇ  
ἀργυρέῃ, ἵνα μή τι παραπνεύσῃ ὀλίγον περ ·

αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἄῃναι,

25

ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς · οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν  
ἐκτελέειν · αὐτῶν γὰρ ἀπωλόμεθ' ἀφραδίῃσιν.

Ἐννῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἡμαρ ·

τῇ δεκάτῃ δ' ἤδη ἀνεφαίνετο πατρὶς ἄρουρα,

καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν ἐγγὺς ἐόντες.

30

17. Καὶ ἐγὼν, sous-entendu ἐξερείνων : questionnant à mon tour.

19. Δῶκέ μοι ἐκδείρας. Ameis et La Roche : δῶκε δέ μ' ἐκδείρας. Mais ils prennent μ' dans le sens de moi, comme il se trouve au vers IV, 387. Cette correction, inspirée par la fausse leçon des manuscrits, δῶκε δέ μοι ἐκδείρας, n'a pour but que d'éviter l'asyndète; mais l'asyndète est loin d'être ici un défaut : *asyndeton epexegeticum*, comme dit Bothe. Il est très-fréquent chez Homère dans les cas analogues. C'est l'équivalent de notre parenthèse. — Ἀσχὸν dépend tout à la fois et de δῶκε et de ἐκδείρας, et ἐκδείρας ἀσχὸν équivaut à ἀσχὸν δρατὸν : *utrem excoxiatum*, une outre de cuir frais. Bothe : « Quem modo excoxiari jusserat ad usum illum; non veterem minus solidum. » La même chose était mieux dite dans les *Scholies B* : διὰ τὸ στερρὸν καὶ ἄρραγές τοιοῦτον ἀσχὸν ὀέδωκεν. — Βοὸς dépend de ἀσχὸν. — Ἐννεώροιο, quadrisyllabe par synizèse. — Homère dit un bœuf de neuf ans, pour dire un bœuf parvenu à toute sa taille, et il fait comprendre ainsi que l'outre était de la plus grande dimension possible. Il a dit auparavant, par ἐκδείρας, que cette outre était d'une extrême solidité.

20. Ἐνθα, là : dans cette outre. — Βυκτάων, mugissants. Le mot βύκτης se

rattache à βύζω, ou plutôt provient, comme βύζω, de l'onomatopée βῦ.

23. Κατέδαι, sous-entendu ἀσχὸν. C'est cette circonstance qui explique l'erreur des compagnons d'Ulysse (vers 35). Si l'outre n'avait pas été fixée au navire, ils l'auraient soupesée, et ils se seraient bien vite aperçus, à sa légèreté, qu'elle ne contenait ni or ni argent. Didyme (*Scholies V*) : προωκονόμευσεν, ἵνα τῷ δεσμῷ ἀπατηθῶσιν οἱ ἑταῖροι. καὶ γὰρ οὐδὲ ἐκ τῆς κουφότητος ἦν γνωρίσαι. προσεδέδετο γάρ. Éole avait fait avec sa μέρμις un nœud plus ou moins savant. Voyez VIII, 443 et 447-448.

24. Παραπνεύσῃ a pour sujet τι, et ὀλίγον περ est une expression adverbiale.

25. Πνοιὴν Ζεφύρου. C'était le vent d'ouest, et par conséquent le vent favorable. Eustathe : ἀφίεται πνέειν Ζέφυρος, οἷα ἐπιτήδειος πρὸς τὸν εἰς Ἰθάκην πλοῦν.

26. Αὐτούς, nous-mêmes : mes compagnons et moi.

27. Αὐτῶν dépend de ἀφραδίῃσιν, et il désigne les compagnons seuls.

28. Ὅμῳς, également, c'est-à-dire sans désespérer. — Πλέομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

30. Πυρπολέοντας. Il s'agit des bergers qui font des feux dans la montagne. Ces feux étaient les phares primitifs. Voyez l'*Iliade*, XIX, 375-378. — Ἐόντες, *vulgo* ἐόντας. *Scholies H* : ἐόντες ἡμεῖς.

Ἐνθ' ἐμὲ μὲν γλυκὺς ὕπνος ἐπήλυθε κεκμηῶτα ·  
αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τω ἄλλω  
δῶχ' ἐτάρων, ἵνα θᾶσσον ἱκόμεθα πατρίδα γαῖαν.  
Οἱ δ' ἔταροι ἐπέεσσι πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον,  
καί μ' ἔφασαν χρυσόν τε καὶ ἄργυρον οἴκαδ' ἄγεσθαι,  
δῶρα παρ' Αἰόλου μεγαλήτορος Ἴπποτάδαο ·  
ὥδε δέ τις εἶπεςκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον ·

35

ὦ πόποι, ὥς ἔοι πάσι φίλος καὶ τίμιός ἐστιν  
ἀνθρώποις, ἑτεῶν τε πόλιν καὶ γαῖαν ἱκῆται.  
Πολλὰ μὲν ἐκ Τροίης ἄγεται κειμήλια καλὰ  
ληϊδός · ἡμεῖς δ' αὖτε ὁμὴν ὁδὸν ἐκτελέσαντες  
οἴκαδε νισσόμεθα κενεὰς σὺν χεῖρας ἔχοντες.  
Καὶ νῦν οἱ τάδε δῶκε χαριζόμενος φιλότῃτι  
Αἰόλος. Ἀλλ' ἄγε θᾶσσον ἰδῶμεθα ὅτι τάδ' ἐστίν,

40

32. Πόδα νηός désigne ici le gouvernail.

33. Δῶ(κα), comme ἐνώμων, a pour complément πόδα νηός. *Scholies H* : οὐδὲ ἄλλω τινὶ τῶν ἐμῶν φίλων τὸ κηδάλιον ἐνεχείρισα.

36. Δῶρα, apposition à χρυσόν τε καὶ ἄργυρον. — Αἰόλου, ici et au vers 60, compte pour trois longues, à moins qu'on n'admette, comme faisaient les Alexandrins, l'existence du vers lagare. Ces deux exemples sont analogues à celui du vers XV, 66 de l'*Iliade*, où Ἰλίου compte aussi pour trois longues. Il est vrai que i est une voyelle commune, tandis que o est toujours bref. Mais o et ω, dans l'écriture archaïque, n'étaient point distincts, et la lettre ou (o) a été longtemps commune. On peut donc dire que la pénultième de Αἰόλου, comme celle de Ἰλίου, est allongée par l'accent. On peut dire aussi que la lettre λ était doublée dans la prononciation, ou qu'elle prenait la valeur d'une lettre double. Cette dernière explication est la plus vraisemblable. Hayman : « The liquid letters and σ so easily double themselves to the ear, that a slight stress of the voice in recitation would produce the effect. » Hayman cite deux exemples d'Eschyle assez concluants : Ἴππομέδοντος et Παρθενοπαῖος (*les Sept*, vers 483 et 542), où les syllabes πο et θε comptent

comme longues. — La correction Αἰολόθ:, proposée par Bothe, n'est ni vraisemblable ni utile. Je ne parle pas de celle de Payne Knight, Αἰφόλοφο. Voyez plus bas la note du vers 60.

38. Ὡς, comme, dans le sens de combien. — Τίμιος. Ancienne variante, τιμῆς, c'est-à-dire τιμήεις. Peut-être la vulgate n'est-elle qu'une correction, grâce à laquelle on a remplacé une forme rare par la forme vulgaire, et aussi réparé la négligence métrique des trois spondées.

39. Γαῖαν ἱκῆται. Ancienne variante, ἐώμαθ' ἱκῆται.

40. Ἐκ Τροίης, de Troade. — D'après une note des *Scholies Q*, note fort altérée d'ailleurs, on croit qu'Aristarque écrivait Τροίης en trois syllabes, et qu'il rapportait cet adjectif à ληϊδός. Mais cette leçon n'a point prévalu dans son école même.

41. Ληϊδός dépend de κειμήλια. — Ἐκτελέσαντες. Zénodote, ἐκτελέοντες.

42. Σύν doit être joint à ἔχοντες.

43. Τάδε. Ils montrent l'outre. Elle est pleine, selon eux, de trésors. De là ce pluriel. — Hérodien écrivait τάγε, qui ne change rien au sens.

44. Ὅτι τάδ' ἐστίν, quelle chose sont ces choses : en quoi consistent ces trésors. *Scholies Q* : τί εἰσι καὶ κατὰ τὴν ποσότητα. ὅθεν καὶ ἐπεξηγήσατο, ὅσος τις....

ὅσος τις χρυσός τε καὶ ἄργυρος ἀσκῶ ἔνεστιν.

45

ὣς ἔφασαν · βουλή δὲ κακὴ νίκησεν ἑταίρων ·

ἀσκὸν μὲν λῦσαν, ἄνεμοι δ' ἐκ πάντες ὄρουσαν.

Τοὺς δ' αἶψ' ἀρπάξασα φέρειν πόντονδε θύελλα

κλαίοντας, γαίης ἀπο πατρίδος · αὐτὰρ ἔγωγε

ἐγρόμενος κατὰ θυμὸν ἀμύμονα μερμήριξα

50

ἢ πεσὼν ἐκ νηὸς ἀποφθίμην ἐνὶ πόντῳ,

ἢ ἀκέων τλαίην καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.

Ἄλλ' ἔτλην καὶ ἔμεινα · καλυψάμενος δ' ἐνὶ νηὶ

κείμην · αἱ δ' ἐφέροντο κακῇ ἀνέμοιο θυέλλῃ

αὐτίς ἐπ' Αἰολίην νῆσον · στενάχοντο δ' ἑταῖροι.

55

Ἐνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ ·

αἶψα δὲ δεῖπνον ἔλοντο θεῆς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τε πασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος,

δὴ τότε ἐγὼ κήρυκά τ' ὀπασσάμενος καὶ ἑταῖρον,

βῆν εἰς Αἰόλου κλυτὰ δώματα · τὸν δ' ἐκίχανον

60

δαινύμενον παρὰ ἧ τ' ἀλόχῳ καὶ οἷσι τέκεσσιν.

Ἐλθόντες δ' ἐς δῶμα, παρὰ σταθμοῖσιν ἐπ' οὐδοῦ

ἑζόμεθ' · οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον, ἔκ τ' ἐρέοντο ·

Πῶς ἦλθες, Ὀδυσσεῦ; Τίς τοι κακὸς ἔχραε δαίμων;

45. Ὅσος τις..., explication de ὅτι τὰδ' ἐστίν. Ce vers a été supprimé par Payne Knight; et Dugas Montbel allègue, en faveur de cette suppression, les *Scholies de Milan*, c'est-à-dire la note même qu'on vient de lire. Il y voit que *le vers 45 a été ajouté après coup*. Il a pris le verbe ἐπεξηγέομαι (expliquer) pour ἐπεισάγομαι (être intercalé).

46. Νίκησεν sans complément : triompha. — Ἑταίρων dépend de βουλή κακὴ.

47. Ἐκ doit être joint à ὄρουσαν.

51. Πεσὼν, étant tombé, c'est-à-dire m'étant précipité.

52. Τλαίην, *sustinerem*, je supporterais : je me résignerais.

53. Καλυψάμενος. Ulysse est désespéré ; mais il ne veut pas qu'on voie sa douleur, et il se couvre la tête, comme il l'a fait dans une autre circonstance, VIII, 85.

54. Αἱ, c'est-à-dire νῆες ἐμαί : mes navires.

55-58. Ἐνθα δ' ἐπ' ἠπείρου.... Voyez les vers IX, 85-87 et la note sur le premier de ces trois vers.

59. Ὀπασσάμενος, ayant pris pour m'accompagner.

60. Αἰόλου. Voyez plus haut la note du vers 36. Ici nous avons deux notes antiques relatives à la forme du vers. *Scholies B* : ὁ στίχος λαγαρός ἐστιν. *Scholies H et Q* : ὁ στίχος σφηκῶδης. σφηκῶδες δὲ ἐστὶ τὸ ἐλλείπον ἐν μέσῳ τοῦ στίχου χρόνου, ὡς ἐνταῦθα. χρήζει γὰρ ὁ δεύτερος πούς χρόνου. τὸ γὰρ αἰο τροχαῖός ἐστιν. ἀλλὰ τὸ ο μονόχρονον ὡς δίχρονον λαμβανόμεν. Remarquez l'expression σφηκῶδης, synonyme de λαγαρός. Le vers est, comme la guêpe, étranglé au corsage. C'est Hérodién évidemment qui a fourni la matière de ces deux notes.

62. Ἐς δῶμα, παρὰ. Ancienne variante, ἀνὰ δώματ' ἐπί.

64. Ἐχραε, assaillait : a fondu sur.

Ἡ μὲν σ' ἐνὸνκέως ἀπεπέμπομεν, ἔρρ' ἀφίκοιο 65  
πατρίδα σὴν καὶ ὤμα, καὶ εἴ ποῦ ται φίλον ἐστίν.

Ὡς ῥάσαν· αὐτὰρ ἐγὼ μετεφώνεον, ἀχνύμενος κτῆρ·  
Ἰασάν μ' ἔταρά τε κακὰ πρὸς τοῖσι τε ὕπνος  
σχέτλιος. Ἀλλ' ἀέσασθε, φίλοι· δύναμις γὰρ ἐν ὑμῖν.

Ὡς ἐφάμην μαλ' ἀκοῖσι καθαπτόμενος ἐπέεσσιν· 70  
οἱ δ' ἄνεω ἐγένοντο· πατὴρ δ' ἤμειβετο μύθῳ·

Ἐρρ', ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζώντων·  
οὐ γάρ μοι θέμις ἐστὶ κομιζέμεν οὐδ' ἀποπέμπειν  
ἄνδρα τόν, ὅς κε θεοῖσιν ἀπέχθηται μακάρεσσιν.

Ἐρρ', ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπερῆόμενος τόδ' ἰάνεις. 75

Ὡς εἰπὼν ἀπέπεμπε ὀύμων βαρέα στενάχοντα.  
Ἐνθεν δὲ προτέρῳ πλέομεν, ἀπαχήμενοι ἦτορ.  
Τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίης ἀλεγεινῆς,  
ἡμετέρῃ ματίῃ, ἐπεὶ οὐκέτι φάνετο πομπή.

65. Ὀρρ' ἀφίκοιο. Ancienne variante, ὄρρ' ἂν ἰκηαι.

66. Πατρίδα σὴν.... On a vu ailleurs ce vers, VIII, 320.

68. Πρὸς τοῖσι τε, *præterque eos*, et outre mes amis.

70. Καθαπτόμενος est pris en bonne part, comme καθάπθεσθαι, *Iliade*, I, 582. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque καθάπτομαι signifie simplement *aggredi*, aborder. C'est le contexte qui précise. Cependant Zénodote n'admettait que le sens défavorable, qui en effet est le plus fréquent. Aussi faisait-il ici une correction. Didyme (*Scholies H*) : Ζηνόδοτος μαλακοῖσιν ἀμειβόμενος γράζει. La note continue ainsi : καὶ ἐστὶ χαριεστάτη ἡ γραφή· οὐ καθάπτεται γὰρ αὐτόν, ἀλλ' ἰκετεύει. La Roche croit que c'est encore Didyme qui parle ; mais l'exemple de l'*Iliade*, que je viens de citer, prouve que cela est impossible. Ces paroles sont une réflexion du transcritteur, quelque ignorant des bas siècles.

72. Ἐρρ(ε), *abi in malam rem*. C'est notre *va-t'en au diable* ! Didyme (*Scholies Q*) : μετὰ φθορᾶς ἀναχώρει. — Ἐκ νήσου ne dépend pas de ἔρρε, et c'est pour cela que je l'en sépare à l'aide d'une virgule. Voyez plus bas, vers 75. L'idée

de mouvement est implicitement contenue dans ἐκ. Nous disons, sans verbe, *hors d'ici* ! La traduction *abi ex insula* supprime les trois quarts de la pensée d'Éole, et réduit presque à rien sa colère.

74. Τόν équivalant à τοιοῦτον οἷός ἐστιν : tel qu'est celui.

75. Ἐρρ', ἐπεὶ.... Les enstatiques s'étonnaient de la naïveté d'Ulysse : « Singulière façon, disaient-ils, de se recommander auprès des Phéaciens ! » Les lytiques répondaient qu'Ulysse n'est point un coupable, mais une victime, et que ses hôtes n'en seront que mieux disposés pour lui. Porphyre (*Scholies H et T*) : καὶ πῶς ἡμελλεν ἀπὸ Φαιάκων τυχεῖν κομιδῆς, ταῦτα καθ' ἑαυτοῦ λέγων ; ἀλλ' ἀπέδειξε τοὺς ἐταίρους αἰτίους ὄντας· ἐλεεινότερον οὖν ἑαυτὸν ἀποδείκνυσιν. — Τόδ(ε), adverbe : *huc*, ici. Voyez la note du vers I, 409.

77. Ἐνθεν δὲ.... Voyez le vers IX, 62 et les notes sur ce vers, déjà répétées depuis.

79. Ματίῃ est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est manifeste. *Scholies B et Q* : ματαιότητι, φρενοβλαβεία, ματαιολογία, ματαιοπραγία. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ ματῶ ματία, ὡς ἁμαρτῶ ἁμαρτία. ἐστὶ δὲ Ὀμηρικόν. La dernière observation si-

Ἐξῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἡμαρ · 80  
 ἐβδομάτῃ δ' ἰκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον,  
 Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, ὅθι ποιμένα ποιμὴν  
 ἡπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει.  
 Ἔνθα κ' αὔπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθοὺς,  
 τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυρα μῆλα νομεύων · 85  
 ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡματός εἰσι κέλευθοι.

gnifie qu'Homère est le seul poète qui ait employé le mot ματίη.

80. Ἐξῆμαρ.... Voyez plus haut le vers 28 et les notes sur ce vers. Il n'y a de changé que la première syllabe.

81. Λάμου est le nom du fondateur de la ville, si l'on écrit, au vers suivant, Τηλέπυλον par une majuscule. Mais les anciens ne s'accordaient pas sur le sens; et l'on voit, par les *Scholies*, que la plupart faisaient de τηλέπυλον un adjectif, et de Λάμου le nom de la ville elle-même. *Scholies* B et Q : Λάμου.... πτολίεθρον· περιφραστικῶς τὴν Λάμον, ὡς καὶ Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν (*Iliade*, V, 642), τὴν Ἴλιον. Cette explication est répétée trois ou quatre fois sous diverses formes. Mais l'autre est plus simple et plus naturelle. Elle est aussi la plus sûre, si l'on s'en rapporte aux mythologues, puisqu'ils font de Lamus un homme, un héros, un fils de Neptune.

82. Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, apposition explicative à Λάμου.... πτολίεθρον. — Ceux qui faisaient de τηλέπυλον un adjectif avaient quelque peine à lui donner un sens net. *Scholies* V : μεγάλην. τῶν γὰρ τοιούτων πολὺ διεστᾶσιν αἱ πύλαι.... οἱ δὲ τηλέπυλόν φασι μακρόπυλον, οὐ τῷ διαστήματι, ἀλλὰ τῷ πλάτει τῆς πύλης ἢ τῷ μήκει. — Ὅθι se rapporte à la contrée, et non à la ville : pays où. — Ποιμένα ποιμὴν. Ici Homère appelle du même nom tout pâtre quelconque, le bouvier comme le berger. *Scholies* V : καταχρηστικῶς εἶρηκε ποιμένα καὶ τὸν βουκόλον.

83. Ἡπύει, salue de la voix. Ameis : « *antwortet*, zum Gruss. » — Εἰσελάων, *intro agens*, quand il ramène (le bétail) à l'étable. Sous-entendez ἐξελάοντα : menant (le bétail) dehors. — Ὑπακούει, répond, c'est-à-dire salue à son tour. Ils se rencontrent nécessairement sur le chemin.

Ameis : « *antwortet*, erwidert den Gruss « beim Zusammentreffen. » Il y a d'autres explications du vers 83; mais toutes sont fort obscures et peu satisfaisantes.

84. Ἀὔπνος. Ancienne variante, ἄοκνος. — Δοιοὺς.... μισθούς, deux salaires : un double salaire. Dans les autres pays cela n'est pas possible, la journée n'étant pas assez longue pour que les brebis aient fini de paître et rentrent à l'étable, au moment où les bœufs sortent de l'étable et vont au pâturage. Chez les Lestrygons, la journée est tellement longue que la besogne du berger est terminée quand celle du bouvier commence.

85. Τὸν μὲν.... τὸν δ(έ), sous-entendu μισθόν. Ulysse détaille ce qu'il vient d'exprimer d'une façon générale. — Βουκολέων.... μῆλα νομεύων. D'après les habitudes de notre pensée, il y a ici une véritable hystérologie, puisque les bœufs paissent le soir, après la grande chaleur, et les moutons le matin et pendant le jour. Mais Homère nomme invariablement le jour après la nuit (voyez le vers suivant et plus haut le vers 28); et nommer le travail du soir avant celui du matin lui est aussi naturel qu'à nous le paraît la mention du matin avant celle du soir. Chez nous, les bœufs paissent impunément la journée entière; dans les contrées du Midi, les seules que connaisse Homère, on les fait paître le soir et même la nuit, parce qu'ils souffriraient trop de la chaleur et des insectes ailés. *Scholies* H : νυκτός μὲν βουκολοῦσι διὰ τοὺς μύωπας, οἵτινες ἐν ἡμέρᾳ τοὺς ταύρους ἐνοχλοῦσιν.

86. Ἐγγὺς γὰρ..., car les routes de la nuit et du jour sont proches (l'une de l'autre), c'est-à-dire car le lever du soleil suit presque immédiatement son coucher. De cette façon le crépuscule du soir et celui du matin se confondent. Homère connaît va-

Ἐνθ' ἐπεὶ ἐς λιμένα κλυτὸν ἦλθομεν, ὃν πέρι πέτρῃ  
 ἡλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμροτέρωθεν,  
 ἀχταὶ δὲ προβλήτες ἐναντίαι ἀλλήλησιν  
 ἐν στόματι προὔχουσιν, ἀραιὴ δ' εἴσοδος ἐστίν.

90

guement les jours polaires du solstice d'été, et il les attribue en permanence à la fabuleuse contrée des Lestrygons; il attribuera de même en permanence à la fabuleuse contrée des Cimmériens les nuits polaires de la fin de décembre. — Le passage est expliqué de diverses façons dans les *Scholies*, et plusieurs de ces explications sont à peu près absurdes; mais il y en a une qui est tout à fait conforme à celle que je viens de donner. *Scholies P* : τοῦ γὰρ ἡλίου ὄντος ἐν θερινῷ τροπικῷ τοὺς ἀρκτέους ἀνθρώπους μεγίστην τὴν ἡμέραν ἔχειν, καὶ μὴ ἔχειν νύκτα· τὴν γὰρ νύκτα μόνον μιᾷ ὥρᾳ διάστημα εἶναι.... περὶ τούτων καὶ Ὅμηρος τῶν τόπων μνημονεύει νῦν. L'honneur de cette explication est attribué à Cratès, qu'on n'est guère habitué à voir si net et si raisonnable. Didyme (*Scholies H* et *V*) : Κράτης δὲ φησι κατὰ τὴν τοῦ ὀράκοντος αὐτοῦς κατηστερίσθαι κεφαλὴν, περὶ ἧς Ἄρατος λέγει· Κεῖνη που κεφαλὴ τῇ νεῖσεται ἡχί περ ἄκραι Μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλησιν. ὥστε πλείω μὲν εἶναι τὴν ἡμέραν ὀλίγην δὲ τὴν νύκτα, ὡς ἀνάπαλιν παρὰ τοῖς Κιμμερίοις (XI, 14-15). εἰ τις οὖν δύναται διαγρυπνεῖν, διπτοὺς κομίζεται μισθοῦς. Le témoignage relatif à Cratès se retrouve, mais verbeusement développé, dans les *Scholies Q*, dans les *Scholies H* elles-mêmes avant la note de Didyme. Ce que les modernes ont inventé de mieux n'est ni aussi complet ni aussi satisfaisant. — L'explication d'Eustathe, adoptée jusqu'à ces derniers temps, donne un sens ridicule : « Car les pâturages du jour et ceux de la nuit sont très-près de la ville. » C'est dans les mêmes pâturages qu'on mène les moutons le matin, les bœufs le soir. Il ne s'agit donc point de deux sortes de pâturages, ni du peu de temps qu'il faut pour se rendre au pâturage des bœufs comme à celui des moutons. Il s'agit d'une journée assez longue pour que le même homme, après avoir gagné son salaire de berger, puisse gagner ensuite, à titre de bouvier, un

second salaire. Rien de plus simple, dans le pays des Lestrygons, puisque les moutons ont fini de paître quand les bœufs vont commencer, et que le bouvier sort, peu s'en faut, quand le berger rentre, puisqu'ils se saluent au passage. Voyez plus haut les notes du vers 83. Le pâtre qui ramène les moutons pourrait donc chasser les bœufs ensuite; et la seule difficulté qu'il y ait, pour être à la fois berger et bouvier, c'est de se passer de sommeil. — Ceux qui n'admettaient pas l'explication de Cratès préféreraient sans doute, au vers 84, la leçon ἀοκνος. En effet, ἀῦπνος ne va bien qu'avec l'idée d'une journée de travail longue de près de vingt-quatre heures. Si la nuit noire durait seulement cinq ou six heures, le berger-bouvier ne serait point ἀῦπνος. S'il lui faut être ἀῦπνος, c'est qu'il n'y a point ou presque point de nuit noire.

87. Κλυτὸν, épithète d'honneur. D'après la description, il s'agit d'un beau port, d'un port magnifique. S'il n'est pas renommé, il est digne de l'être, en tant du moins que sûr abri pour les navires. — Suivant quelques anciens, Ulysse parle ironiquement, car ce port va lui être funeste. *Scholies T* : εἰρωνικῶς, ἐνθ' αὖ τοὺς ἐταίρους ἀπώλεσεν. Cette ironie serait absolument perdue pour les auditeurs, et une prolepse sans motif est absolument inadmissible.

88. Τετύχηκε, parfait intransitif : fut, c'est-à-dire se dressait.

90. Ἐν στόματι, à la bouche : à l'entrée du port. *Scholies H* : ἐν τῇ εἰσβολῇ τοῦ λιμένος. — Ἀραιή avec l'esprit rude, *vulgo* ἀραιή avec l'esprit doux. Hérodien (*Scholies H*) : ὁ αὖτον τέον τὸ ἀραιή. Diindorf : « hoc placuisse Aristarcho colligi » potest ex schol. II. E 425. En effet, dans ce passage de l'*Iliade*, χεῖρα ἀραιήν, l'hiatus se comprend beaucoup mieux avec l'esprit rude qu'avec l'esprit doux. — Bekker écrit ici *Ἐραιή* et là *Ἐραιήν*. Mais rien n'est moins prouvé que la légitimité de ce digamma.

ἔνθ' οἷγ' εἵσω πάντες ἔχον νέας ἀμφιελίσσας.  
 Αἰ μὲν ἄρ' ἔντοσθεν λιμένος κοίλοιο δέδεντο  
 πλησίαι· οὐ μὲν γάρ ποτ' ἀέξετο κῦμά γ' ἐν αὐτῷ,  
 οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον· λευκή δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.  
 Αὐτὰρ ἐγὼν οἷος σχέθον ἔξω νῆα μέλαιναν, 95  
 αὐτοῦ ἐπ' ἐσχατιῇ, πέτρης ἐκ πείσματα δῆσας·  
 ἔστην δέ, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσιν ἀνελθὼν.  
 Ἐνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα,  
 καπνὸν δ' οἷον ὀρῶμεν ἀπὸ χθονὸς αἴσσοντα.  
 Δῆ τότε ἐγὼν ἐτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας, 100  
 οἵτινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,  
 ἄνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἅμ' ὀπάσσας.  
 Οἱ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ἑδὼν, ἥπερ ἅμαξαι  
 ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.  
 Κούρη δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὕδρευούσῃ, 105  
 θυγατέρ' ἰφθίμῃ Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο.  
 Ἡ μὲν ἄρ' ἐς κρήνην κατεβήσετο καλλιρέεθρον  
 Ἀρτακίην· ἔνθεν γὰρ ὕδωρ προτὶ ἄστυ φέρεσχον·

91. Οἷγ(ε).... πάντες. Ulysse parle de ses compagnons.

93. Ἐν αὐτῷ, c'est-à-dire ἐν τῷ λιμένι : dans ce port.

95. Αὐτὰρ ἐγὼν est opposé à αἰ μὲν. — Σchéθον ἔξω, je tenais en dehors : je mouillai hors du port. C'est là ce qui explique son salut. *Scholies* Q : προοικονομεῖ τὸν τρόπον τῆς φυγῆς τοῦ Ὀδυσσεώς. Voyez plus bas, vers 434-432.

96. Αὐτοῦ (adverbe) est commenté par ἐπ' ἐσχατιῇ. Le navire d'Ulysse est à l'extrémité d'un des deux promontoires qui formaient l'entrée du port. — Ἐκ doit être joint à δῆσας.

98. Βοῶν.... ἔργα, labours; ἀνδρῶν.... ἔργα, plantations, c'est-à-dire vignes et jardins. *Scholies* B : βοῶν ἔργα ἢ ἡροτριασμένη γῆ, ἀνδρῶν δὲ ἀμπελῶν καὶ τὰ τοιαῦτα.

99. Καπνὸν δ' οἷον ὀρῶμεν. La ville n'est pas à une grande distance.

100-102. Δῆ τότε ἐγὼν ἐτάρους.... Voyez les vers IX, 88-90 et les notes sur ces trois vers.

403. Ἡπερ. Ancienne variante, ἥ καὶ.

404. Ὑλὴν (*lignum*), comme ὕλης au vers IX, 234, désigne le bois de chauffage.

406. Θυγατέρ(ι). Remarquez l'élision de ι au datif singulier. Elle est assez rare. — Ἰφθίμη. Il est incroyable que cette fille n'ait rien d'extraordinaire dans sa personne, et surtout qu'elle mérite une épithète d'honneur. Elle doit pourtant tenir plus ou moins de son père et de sa mère, qui sont d'énormes colosses et des anthropophages.

408. Ἀρτακίην. Les anciens disputaient sur la question de savoir comment Ulysse a pu connaître le nom de la fontaine. La note relative à ce sujet est très-altérée dans les *Scholies* H, Q et V. Dans les *Scholies* T, on lit : οἶδε τὸ ὄνομα τῆς κρήνης παρὰ Κίρκης μαθὼν. Il est inutile de recourir à cette information surnaturelle. Dès qu'Ulysse raconte ce qui est arrivé à ses trois envoyés, c'est que les survivants lui ont raconté leurs aventures. C'est par eux qu'il a connu le nom de la fontaine, comme aussi, sans nul doute, celui de la



οἱ δὲ παριστάμενοι προσεφώνεον, ἔκ τ' ἐρέοντο  
 ὅστις τῶνδ' εἴη βασιλεὺς καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι. 110

Ἦ δὲ μάλ' αὐτίκα πατρὸς ἐπέφραδεν ὑπερεφές δῶ.  
 Οἱ δ' ἐπεὶ εἰσῆλθον κλυτὰ δώματα, τὴν δὲ γυναῖκα  
 εὖρον, ὄσῃν τ' ὄρεος κορυφὴν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.  
 Ἦ δ' αἶψ' ἐξ ἀγορῆς ἐκάλει κλυτὸν Ἀντιρατῆα,  
 ὃν πόσιν, ὃς δὴ τοῖσιν ἐμήσατο λυγρὸν ὄλεθρον. 115

Αὐτίχ' ἓνα μάρψας ἐτάρων ὀπλίσσατο δεῖπνον·  
 τῷ δὲ δὺ' ἀΐξαντε φυγῇ ἐπὶ νῆας ἰκέσθην.  
 Αὐτὰρ ὁ τεῦχε βοήν διὰ ἄστεος· οἱ δ' αἶτοντες  
 φοίτων ἰφθιμοὶ λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος,  
 μυρίοι, οὐκ ἀνδρεσσιν ἐοικότες, ἀλλὰ Γίγασιν. 120

ville, celui du peuple, celui du roi. Aristarque doit avoir donné cette raison. J'en juge ainsi par la dernière phrase de la note altérée : ἡ κατὰ τὸ σιωπώμενον παρὰ τῶν φυγόντων μαθόντες παρὰ τῆς Κίρκης ἐπύθοντο. Il y a là une des formules habituelles d'Aristarque, et l'indication de la manière dont Ulysse a dû être renseigné. Circé confirmera seulement la chose. Voyez plus bas les notes du vers 117. — Φέρεσxon a pour sujet sous-entendu θυγατέρες Λαιστρυγόνων.

110. Τῶνδ'(ε), de ces gens-là : des hommes de ce pays. — Τοῖσιν équivalant à οἱσιν : *qualibus*, à quelle sorte d'hommes. Ancienne variante, οἷσιν. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ τ, καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι, ἀντὶ τοῦ τίνων.

111. Ἐπέφραδεν, montra. Voyez la note du vers I, 273.

112. Κλυτὰ, épithète d'honneur. La maison est un palais. Voyez plus haut la note du vers 87. — Τὴν (elle) est expliqué par γυναῖκα : la femme de la maison ; la reine. — Δέ équivalant à τότε : alors. — Quelques anciens faisaient de τὴν un simple article, et regardaient le mot δέ comme redondant. Nous maintenons τὴν dans son droit, et nous rappelons que les phrases du genre de celle-ci étaient marquées de l'antisigma par Aristarque, autrement dit qu'il les regardait comme des anacoluthes. Voyez l'*Appendice II* de l'*Iliade*, et la note du vers II, 189 de ce poème.

113. Ὀσῃν τ' ὄρεος κορυφῇ, c'est-à-

dire τόσῃν ὄσῃ τ' ὄρεος κορυφῇ ἐστὶ. On a vu une comparaison hyperbolique du même genre à propos de Polyphème, IX, 489-491 : ἑώκει.... ῥίω ὑλῆεντι ὑψηλῶν ὀρέων. — Κατὰ doit être joint à ἔστυγον.

114. Ἦ, elle : la reine. — Κλυτὸν, comme κλυτὰ au vers 112, ne s'applique qu'à l'aspect extérieur.

115. Τοῖσιν, à eux : à mes trois amis.

116. Αὐτίχ' ἓνα.... Voyez les vers IX, 311 et 314. — Δεῖπνον. Ancienne variante, δόρπον.

117. Τῷ δὲ δὺ(ο), quant aux autres deux : quant aux deux survivants. — Φυγῇ dépend de ἰκέσθην. — Ἐπὶ νῆας est dit en général ; mais, comme il est évident qu'Ulysse a choisi pour envoyés des hommes de son propre vaisseau, c'est sur le vaisseau d'Ulysse que les deux survivants se réfugient. Homère ne le dit pas ; mais c'est comme s'il l'avait dit. Il n'y a guère de cas où puisse s'appliquer mieux le principe d'Aristarque sur les faits sous-entendus comme allant de soi. Voyez plus haut la note du vers 108 sur Ἀρτακίην.

118. Ὁ, lui : Antiphate. — Βοήν, le cri de guerre. — Οἱ (eux) est déterminé au vers suivant par ἰφθιμοὶ λαιστρυγόνες.

119. Φοίτων, allaient : accouraient. — Ἰφθιμοὶ, comme ἰφθίμη au vers 106, comme κλυτὰ au vers 112, comme κλυτὸν au vers 114, s'applique à ce qu'on voit, et non au caractère. Ces géants ont très-grande mine.

120. Ἐοικότες. Il ne s'agit que de la taille.

Οἳ ῥ' ἀπὸ πετράων ἀνδραχθέσι χερμαδίοισιν  
 βάλλον· ἄφαρ δὲ κακὸς κόναβος κατὰ νῆας ὀρώρει  
 ἀνδρῶν τ' ὀλλυμένων νηῶν θ' ἅμα ἀγνυμενάων·  
 ἰχθῦς δ' ὥς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.  
 Ὅφρ' οἱ τοὺς ὄλεκον λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς,

125

121. Οἳ ῥ(α). Le mot οἳ est pour οἱ, et ne porte l'accent qu'à cause de l'enclitique. Il est démonstratif, et il marque même l'emphase, comme s'il y avait ἐκεῖνοι : ces monstrueux personnages. — Ἀπὸ πετράων, du haut des rochers. — Ἀνδραχθέσι, de ἀνὴρ et de ἄχθος : qu'un homme ne pourrait soulever sans peine. Ce sont d'énormes blocs.

122. Κακὸς κόναβος κατὰ, remarquable exemple d'harmonie expressive.

123. Ἀνδρῶν et νηῶν dépendent de κόναβος. — Le vers 123 n'est guère moins remarquable, par son harmonie, que le vers 122.

124. Ἰχθῦς est à l'accusatif pluriel. — Δ(έ), ensuite, c'est-à-dire après être descendus des rochers. — Πείροντες, sous-entendu αὐτούς : les transperçant, c'est-à-dire harponnant leurs cadavres. — Δαῖτα, comme festin : pour s'en faire un festin. — Φέροντο, *sibi auferebant*, et non pas simplement *ferebant*. Chacun s'est approprié son poisson ou ses poissons. — Le vers, tel qu'on vient de le lire, et tel que je viens de l'expliquer, n'offre aucune difficulté d'aucun genre. Mais tout change dès qu'on prend ἰχθῦς pour le nominatif ἰχθύες, et non pour l'accusatif ἰχθύας. Alors πείροντες ne peut signifier que traversant le port à la nage pour ramasser les cadavres. *Scholies V* : ἀντὶ τοῦ νηρόμενοι καὶ περῶντες ὥσπερ ἰχθύες. Mais des géants comme les Lestrygons n'ont aucun besoin de se jeter à la nage, dans une eau où ils n'en auraient peut-être pas à mi-jambe, et où les épaves, même les plus éloignées, sont à la portée de leur main, sur les vaisseaux disloqués. Aussi les *Scholies V* ajoutent-elles incontinent : ἡ διαπείροντες ὥς ἰχθύας. — Les mêmes *Scholies* indiquent la variante σπαίροντες, au lieu de πείροντες. Mais σπαίροντες ne pouvait donner ici aucun sens. Il est probable que le prétendu σπαίροντες s'est substitué à l'ancienne leçon ἀσπαίροντας, leçon qui supprime ὥς, mais qu'on peut du moins entendre. Ce serait une méta-

phore, et non plus une comparaison; ou, si l'on veut, le signe de la comparaison serait sous-entendu. — On attribue à Aristarque une autre variante, εἰροντες. Mais c'est par erreur. La leçon εἰροντες est d'Aristophane de Byzance. Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστοφάνης· ἰχθῦς δ' ὥς εἰροντες. Eustathe : εἰ δὲ γράφεται, ἰχθῦς ὥς εἰροντες..., ὁ νοῦς αὐτοῦ οὕτως, ὥς ἰχθῦς αὐτοὺς συνείροντες καὶ ὀρμαθοὺς ποιοῦντες ἔπερον εἰς τοὺς οἴκους. — La Roche croit que la vraie leçon est σπαίροντας, dans le sens de ἀσπαίροντας, car il regarde la suppression de la particule ὥς comme impossible, et n'admet ἀσπαίροντας que comme glose. Il s'appuie d'une des explications d'Eustathe : ὥς ἰχθῦς ἀσπαίροντας αὐτοὺς ἐδαίνυντο. Mais pourquoi ne pas s'en tenir à πείροντες dans son sens vulgaire? Eustathe : διαπείροντες τριάιναις ἢ τισιν ἑτέροις ἀπωξυμμένοις ὀργάνοις. Bothe, après avoir cité cette explication, ajoute : « Recte; nec Homerus « magis quam Attici dicit ἰχθῦς pro « ἰχθύες. » — Le dernier mot du vers, dans quelques textes antiques, était πένοντο, et non φέροντο. Mais, à supposer que les Lestrygons fissent plus ou moins de cuisine, ce n'est ni en ce moment ni en ce lieu qu'ils s'occuperaient à dépecer ou à rôtir leur proie. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστάρχος, φέροντο. Il est certain aussi qu'Aristarque [prenait ἰχθῦς pour un accusatif, et non pour un nominatif; car ce qu'on lit dans les *Scholies T*, à propos de φέροντο, provient évidemment du commentaire d'Aristarque, ou de quelqu'une des dissertations du critique alexandrin sur le texte d'Homère : ἔπερον εἰς οἶκον ἵνα φάγωσιν. δῆλον δὲ ἐκ τούτου ὅτι ἤδεσαν ἰχθύων τροφήν. οἰκεῖον δὲ ἡ εἰκὼν, ἐπεὶ ἐκ θαλάσσης ἐλάμβανον ἰχθύων τρόπον καὶ κατήσθιον. La réflexion sur l'ichthyophagie doit être une citation textuelle. Voyez dans l'*Iliade*, XVI, 747, la note sur τήθεα.

125. Ὅφρ(α), tandis que. — Οἱ dé-

τόσσα δ' ἐγὼ ἦρας ἔξ' ἐυσσάμενος παρὰ μητρῷ,  
 τῷ ἀπὸ πέσματ' ἐίσφα νῆς κυκλωπῶντος.  
 Αἶψα δ' ἐμῶς ἐτάρασθ' ἐποτρύνῃς ἐλέευσθαι  
 ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπὲρ κλέπτῃσι φήσμεν·  
 αἱ δ' αὖ πάντες ἀέροισαν, οἰστυγες ὀλέθρον.  
 Ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεζέας φήγε πέτρας  
 νῆς ἐμῇ· αἰεὶς αἱ δὲ λαὶ ἀωλλέες πύθ' ὄλοντο.  
 Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέμεν, παχήμενοι ἥτορ,  
 ἄσμενοι ἐκ θανάτου, φθῶς ὀλέστυγες ἐπάρους.  
 Αἰαίνῃ δ' ἐς νῆσον ἀραιέμεθ'· ἔθλα δ' ἔνπιεν  
 Κίρκη, ἑσπλάκαμος, θενὴ θεὸς κιδήμεσσα,  
 αἰσιναστηγήτη, ἐλθέμενος Αἴττας·

130

133

signe les Lestrygons, et tous les compagnons d'Ulysse.

126. Τόσσα δ'(ε), pléonasse expressif : à ce moment même.

126-127. Ἐγὼ ἦρας... Virgile, *Énéide*, IV, 679-680, a imité ce passage.

127. Τῷ, c'est-à-dire ἕξει : d'un coup d'épée. — Ἀπὸ doit être joint à ἐίσφα.

129. Ἐμβαλέειν.... Voyez le vers IX, 489 et la note sur ce vers.

130. Αἶα.... ἀνέρριψαν, firent jaillir la mer : firent force de rames. On a vu, VII, 328, ἀνερρίπτειν εἰς κρητῶ. Cet exemple prouve que les anciennes variantes ἀμα et ἀρα, données ici par les *Scholies* H, sont de fausses leçons. Cependant elles ont été en faveur. Eustathe ne connaît même pas la leçon αὖα, puisqu'il remarque que ἀνερρίψαν est dit elliptiquement cette fois-ci : ὅρα τὸ ἀνερρίψαν ἐλλειπῶς λεχθέν. ἀλλὰ χρὴ δὲ ἐντελῶς ἐγγραψθαι ἀνερρίπτουσαν αὖα κρητῶ. On verra, XIII, 78, l'exemple cité par Eustathe. — Callistrate et Rhianus écrivaient comme Aristarque. Didyme *Scholies* H : Καλλίστρατος δὲ καὶ Ῥιανὸς εἰς τοῦ λ, οἱ δ' αὖα πάντες.

131. Πέτρας, les rochers, c'est-à-dire le cap où le navire avait été amarré en avant du port. — Quelques-uns entendaient πέτρας comme χαρμάδια : les blocs lancés par les Lestrygons. Mais la distinction faite au vers 124 proteste contre cette synonymie. *Scholies* B, H et Q : τὰς τοῦ στόματος πέτρας, οὐ τὰς βαλλομένας.

133-134. Ἐνθεν... Voyez les vers IX,

62-63 et les notes sur ces deux vers, déjà répétés, IX, 665-666.

135. Αἰαίν.... νῆσον, l'île Éanne, c'est-à-dire l'île d'Éa. Ameis : « Αἰαίη ist mit « seinem Substantiv νῆσος verbunden, wie « Sicilia tellus, Africa terra, arbo Romania. » L'île d'Éa n'a pas plus de réalité qu'aucune des merveilleuses contrées jusqu'ici décrites par Ulysse. Les poètes postérieurs à Homère la placent près des côtes d'Italie, et l'identifient même avec le promontoire de Circé, qu'on supposait avoir été jadis une île. C'est sur les côtes d'Italie que Virgile fait reconnaître par Énée le séjour de la déesse magicienne. *Scholies* Q et V : τούτην (τὴν νῆσον) ἐντοί φασι τὸ νῦν Κίρκαιον πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ. Cette note est pour sûr de Didyme. Elle fait connaître que ce critique n'admettait point, quant à lui, la localisation d'Éa.

136. Κίρκη. Il va sans dire qu'Ulysse n'a connu Circé et tout ce qui la concerne que par le fait de son séjour dans l'île d'Éa ; mais la prolepse est toute naturelle, pour la clarté du récit. — Αὐδήεσσα, à la voix articulée. Voyez, V, 334, la note sur cette épithète. Ici encore Aristote lisait αὐδήεσσα, et quelques-uns entendaient αὐδήεσσα comme un synonyme de ἐνδοξος (célèbre).

137. Αἴττας. On suppose que cet Étès, frère de Circé, est le même que Étès, père de Médée. Cela constitue une chronologie fort bizarre ; car il y a bien longtemps que la Toison d'or a été conquise. D'ailleurs

ἄμφω δ' ἐκγεγάτην φαεσιμβρότου Ἡελίοιο  
 μητρός τ' ἐκ Πέρσης, τὴν Ὠκεανὸς τέκε παῖδα.  
 Ἐνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηὶ κατηγαγόμεσθα σιωπῇ 140  
 ναύλοχον ἐς λιμένα, καὶ τις θεὸς ἡγεμόνευεν.  
 Ἐνθα τότε ἐκβάντες, δύο τ' ἡματα καὶ δύο νύκτας  
 κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.  
 Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἡμαρ εὐπλόκαμος τέλεσ' Ἡὼς,  
 καὶ τότε ἐγὼν ἐμὸν ἔγχος ἐλὼν καὶ φάσγανον ὀξὺ, 145  
 καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἐς περικωπὴν,  
 εἴ πως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν ἐνοπὴν τε πυθοίμην.  
 Ἔστην δὲ, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν,  
 καὶ μοι εἴσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης  
 Κίρκης ἐν μεγάροισι, διὰ δρυμὰ πικρὰ καὶ ὕλην. 150  
 Μερμήριξα δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν  
 ἐλθεῖν ἡδὲ πυθέσθαι, ἐπεὶ ἴδον αἶθοπα καπνόν.  
 Ὡδε δέ μοι φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,  
 πρῶτ' ἐλθόντ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης  
 δεῖπνον ἐταίροισιν δόμεναι, προέμεν τε πυθέσθαι. 155  
 Ἀλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,  
 καὶ τότε τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, μοῦνον ἐόντα,

Circé est déesse, tandis que Médée et son père ont été de simples mortels. Enfin il y a loin de l'île d'Éa en Colchide. Je ne vois là qu'une ressemblance de noms. Mais je me contente de signaler les difficultés de l'identification des deux Étès. Celui dont il est question ici n'est connu que par ce passage. Son nom Αἰήτης est tiré de Αἶα, qui est celui de l'île de Circé, à moins qu'on ne le fasse venir de αἶα pour γαῖα, γῆ, la terre. Ameis : « der Bruder der » Kirke Αἰήτης ist unser Erdmann. »

138. Ἐκγεγάτην. Ancienne variante, ἐκγέγατον. *Petit Étymologique* Miller : ἐκγέγατον· ἄμφω.... μέσος παρακείμενος τρίτον πρόσωπον τῶν δυϊκῶν ἐστὶν ἀπὸ τοῦ γαίνω ὃ μέσος παρακείμενος γέγονα, ὡς κείρω κέχορα, καὶ τὸ δυϊκὸν γεγόνατον, καὶ ἐν συγκοπῇ γέγατον, καὶ μετὰ τῆς ἐκ ἐκγέγατον.

139. Πέρσης. Cette Persé, fille de l'Océan, est connue d'Hésiode; car il donne

à Hécate (*Théogonie*, vers 414) le surnom de Perséide, c'est-à-dire fille de Persé.

143-144. Κείμεθ', ὁμοῦ.... Voyez les vers IX, 75-76 et les notes sur le premier de ces deux vers.

147. Ἔργα.... βροτῶν, des cultures. — Ἐνοπὴν, sous-entendu βροτῶν.

148. Ἔστην.... C'est la répétition textuelle du vers 97.

153. Ὡδε δέ μοι.... Ce vers, sauf variante, est souvent répété chez Homère. Voyez V, 474.

154. Ἐλθόντ(α), sous-entendu ἐμέ, est le sujet des deux infinitifs δόμεναι et προέμεν.

155. Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : pour chercher des nouvelles.

156. Ἦα, j'étais. — Κιὼν, allant, c'est-à-dire dans mon trajet pour revenir. — Νεὸς dépend de σχεδόν.

157. Ὀλοφύρατο. Ulysse revient pour faire une distribution de vivres. Ceci sup-

δς ῥά μοι ὑψίκερων ἔλαφον μέγαν εἰς ὁδὸν αὐτὴν  
 ἦκεν· ὁ μὲν ποταμόνδε κατήϊεν ἐκ νομοῦ ὕλης,  
 πιόμενος· δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἡελίοιο.  
 Τὸν δ' ἐγὼ ἐκβαίνοντα κατ' ἄκνηστιν μέσα νῶτα  
 πλῆξα· τὸ δ' ἀντικρὺ δόρυ χάλκεον ἐξεπέρησεν·  
 καὶ δ' ἔπεσ' ἐν κονίησι μακῶν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.  
 Τῷ δ' ἐγὼ ἐμβαίνων δόρυ χάλκεον ἐξ ὠτειλῆς  
 εἰρυσάμην· τὸ μὲν αὖθι κατακλίνας ἐπὶ γαίῃ  
 εἶας· αὐτὰρ ἐγὼ σπασάμην ῥῶπας τε λύγους τε·

160

165

pose que les vivres n'abondaient pas sur le navire, et que le chef croyait sa présence indispensable pour empêcher tout gaspillage. *Scholies* Q et T : ἰσως διὰ τὸ ὀλίγα εἶναι τὰ σιτία αὐτὸς ἐφύλασσε. L'expression ὀλοφύρατο confirme cette explication. Si les vivres étaient en abondance, Ulysse ne regarderait pas comme un bienfait spécial de quelque dieu, ni surtout comme le soulagement d'une vraie infortune, la chance de rapporter au vaisseau sa charge de venaison. — Μοῦνον ἔοντα, étant seul, c'est-à-dire tandis que je me livrais tristement à mes réflexions, n'ayant là personne pour les interrompre. C'est la pensée qui sort du contexte. Si l'on ne voit qu'un fait dans μοῦνον ἔοντα, c'est alors une pure tautologie; car Ulysse vient de dire qu'il n'avait pas encore rejoint ses compagnons.

159. Ἐκ νομοῦ ὕλης, du pâturage de la forêt, c'est-à-dire de la forêt où il venait de paître.

160. Πιόμενος, *potaturus*, afin de boire. — Δῆ, sans doute. Ζηνόδοτε, δῆν (depuis longtemps). Ulysse donne l'explication probable de la soif qui fait descendre l'animal dans la plaine; voilà tout. Il ignore depuis quand dure cette soif; mais on est au milieu du jour, et il suppose naturellement que le cerf a bien chaud, qu'il est en proie aux ardeurs du soleil. Didyme (*Scholies* Q et V) : τὸν ἑλαφόν φησιν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἐκκεκαῦσθαι καὶ ὥς ἐν πυρὶ γεγονέναι, διὸ καὶ ἐπὶ τὸν ποταμόν κατιέναι τοῦ πιεῖν ἕνεκα. — On a cité, à propos de ce vers, l'expression biblique *desiderat cervus ad fontes aquarum*.

161. Ἐκβαίνοντα, sortant : au moment où il sortait de dessous bois. — Κατ' ἄκνηστιν, à l'épine dorsale. Il n'y a aucun

doute sur le sens, puisque μέσα νῶτα indique exactement la place où le cerf est frappé (accusatif de la partie). *Scholies* H et Q : δεῖ γινώσκειν ὅτι αὐτὸς ἐπεξηγεῖται τί ἐστὶν ἄκνηστις, διὰ τοῦ εἰπεῖν μέσα νῶτα, ἥτοι ἡ ῥάχις. Le mot ἄκνηστις se rattache à la même racine que ἄκανος et ἄκαινα (*spina*), et n'est qu'une métaphore des plus simples. Il n'a qu'une ressemblance fortuite avec ἀ privatif et κῆστις, et il ne vient point de κνάω. Aristarque admettait, comme tous les anciens, cette apparente étymologie; et c'est ce qui lui a fait dire que ἄκνηστις, par lui-même, ne désignait pas spécialement l'épine dorsale, puisqu'un cerf ne peut non plus se gratter la hanche et la nuque que le dos. Didyme (*Scholies* H et Q) : καταχρηστικῶς φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος ἐπὶ τῶν θηρίων εἶναι τὴν ἄκνηστιν. οὐ γὰρ αὐτὴν μόνην ἀδυνατοῦσι κνήσασθαι, ἀλλὰ καὶ τὴν ὀσφύν καὶ τὸν τράχηλον.

163. Καὶ δ.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 469, et la note sur ce vers, que nous retrouvons encore ailleurs, XIX, 454. La traduction de μακῶν par *porrectus* ne convient pas beaucoup à propos d'un cerf, et *magiens* n'est guère plus exact. Didyme (*Scholies* B, Q et V) prend ici μακῶν dans son sens primitif et vague. Le cerf pousse un cri d'agonie : ὠνοματοποποίηκε τὴν λέξιν, οἷον ποιάν φωνὴν ἄσημον ἀποτελέσας.

164. Τῷ, sur lui : sur le corps du cerf. — Ἐμβαίνων, comme en prose εἰσβαίνων. Didyme (*Scholies* H) prémunit le lecteur contre toute idée de correction : διὰ τοῦ μὲν ἐν πάσαις, ἐπιβάς, πλησιάσας, ὥς τὸ λάξ ἐν στήθεσι βᾶς (*Iliade*, VI, 65).

165. Τό, c'est-à-dire δόρυ. — Αὖθι est paraphrasé par ἐπὶ γαίῃ.

166. Εἶας(α). Ulysse reprendra sa lance

πεισµα δ', ὅσον τ' ὄργυιαν, εὖστρεφές ἀµφοτέρωθεν,  
πλεξάµενος, συνέδησα πόδας δεινοῖο πελώρου.

Βῆν δὲ καταλοφάδεια φέρων ἐπὶ νῆα μέλαιναν,

ἔγχει ἐρειδόμενος, ἐπεὶ οὐ πως ἦεν ἐπ' ὤμου 170

χειρὶ φέρειν ἑτέρῃ· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.

Κὰδ δ' ἔβαλον προπάροιθε νεὸς, ἀνέγεια δ' ἑταίρους  
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

ᾧ φίλοι, οὐ γάρ πω καταδυσόμεθ', ἀχνύμενοί περ,  
εἰς Ἀΐδαο δόμους, πρὶν μόρσιμον ἡµαρ ἐπέλθῃ. 175

Ἄλλ' ἄγετ', ὄφρ' ἐν νηϊ θοῇ βρῶσίς τε πόσις τε,  
μνησόμεθα βρώµης μηδὲ τρυχώμεθα λιµῶ.

ᾧ εἰς ἐφάµην· οἱ δ' ὥκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο·

ἐκ δὲ καλυψάμενοι παρὰ θῖν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο  
θηήσαντ' ἔλαφον· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν. 180

Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὀρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,

quand il aura le cerf sur sa nuque, et elle  
lui servira de bâton (vers 170).

167. Πείσµα dépend de πλεξάµενος.

168. Δεινοῖο πελώρου. Le cerf était  
d'une taille extraordinaire. Voyez plus bas,  
vers 171.

169. Καταλοφάδεια, adverbe : sur la  
nuque. Didyme (*Scholies* V) : κατὰ λόφου  
καὶ αὐχένος. — La deuxième syllabe du mot  
compte comme longue, soit parce qu'on  
prononçait κατὰ à part, soit parce qu'on  
doublait le λ dans la prononciation, soit  
parce que le λ équivalait au besoin à une  
lettre double. — Φέρων, sous-entendu  
πέλωρον ou ἔλαφον.

170. ἦεν, comme ἐξῆν : *licebat*, il  
était possible. Aristophane de Byzance li-  
sait εἶχον, et d'autres εἶχεν. C'est le même  
sens au fond qu'avec ἦεν : *poteram*; *fieri*  
*poterat*.

171. Φέρειν, sous-entendu πέλωρον ou  
ἔλαφον, comme au vers 169. — ἑτέρῃ,  
en prose τῇ ἑτέρῃ. Il s'agit du bras gau-  
che et de l'épaule gauche. Didyme (*Scho-*  
*lies* Q et T) : οὐκ ἡδυνάµην γὰρ τῇ  
ἀριστερᾷ χειρὶ κατὰ τοῦ ἐνὸς ὤμου φέ-  
ρειν τὸν ἔλαφον. Ulysse porte son cerf  
comme on porte un veau. Le chasseur  
porte un chevreuil sur l'épaule gauche ;  
mais le cerf est beaucoup trop lourd pour  
être porté ainsi. — Ameis cite les chas-

seurs de chamois, qui font la même chose  
qu'Ulysse ; mais cela provient des chemins  
par où ils marchent, et où ils ont besoin  
de tenir l'alpenstock à deux mains. L'exem-  
ple des bouchers et du veau rend mieux  
compte de la chose.

173. Ἄνδρα ἕκαστον est une apposition  
à ἑταίρους.

174. Οὐ γάρ πω. Ancienne variante,  
οὐ γάρ πως, leçon qui ne donne pas un  
sens net. — Il y a ici une note, dans les  
*Scholies* H et Q, à propos de l'exorde,  
elliptique ou non, οὐ γάρ figure, et qui  
est si fréquent chez Homère : τινὲς φασιν  
ὅτι ἀπὸ τοῦ γάρ ἤρξατο. ἐγὼ δὲ οἶμαι  
ὅτι ἡ σύνταξις οὕτως ἔχει. ὁ ἀλλὰ ἀντὶ  
τοῦ δή· ὧ φίλοι ἄγετε δή, ὄφρ' ἐν νηϊ  
βρῶσίς τε πόσις τε, μνησόμεθα βρώµης.  
οὐ γάρ πω καταδυσόμεθα, ἥτοι κατε-  
λευσόμεθα.... εἰς Ἀΐδαο δόμους, πρὶν....  
Voyez la note du vers I, 337.

176. Ὄφρ(α), tant que.

177. Μνησόμεθα est au subjonctif, pour  
μνησώμεθα.

179. Ἐκ doit être joint à καλυψάμενοι.  
Ils s'étaient couchés en attendant Ulysse,  
le manteau sur la tête et sur les yeux. Ils  
se lèvent à sa voix, rejettent le manteau  
et regardent.

181. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers IV,  
47 et la note sur ce vers.

Αὐτὰρ ἐγὼ δίχα πάντας εὐκνήμιδας ἑταίρους  
 ἠρίθμεον, ἄρχον δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ὄπασσα·  
 τῶν μὲν ἐγὼν ἦρχον, τῶν δ' Εὐρύλοχος θεοειδής. 205  
 Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλομεν ὦκα·  
 ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος μεγαλήτορος Εὐρυλόχοιο.  
 Βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῶγε δύω καὶ εἴκοσ' ἑταῖροι  
 κλαίοντες· κατὰ δ' ἅμμε λίπον γοδώντας ὀπισθεν.  
 Εὐρον δ' ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης 210  
 ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.  
 Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἢ δὲ λέοντες,  
 τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

203. Δίχα, en deux moitiés, c'est-à-dire en deux troupes d'égal nombre.

204. Ἡρίθμεον est trissyllabe par synizèse. Bothe propose d'écrire ἠρίθμευν. Cette correction est inutile; car εον, prononcé d'une seule émission de voix, est identique à ευν. — Ici le mot *compter* est synonyme de *partager*. C'est l'antécédent pour le conséquent. — Ἀμφοτέροισιν, à ceux d'une moitié et à ceux de l'autre : à chacune des deux troupes.

206. Κλήρους... On a vu deux fois dans l'*Iliade*, III, 316 et XXIII, 861, un vers presque semblable. — Εὐρύλοχος. Euryloque était le beau-frère d'Ulysse. Voyez plus bas la note du vers 441.

208. Δύω καὶ εἴκοσ(ι). On se rappelle que le navire d'Ulysse a perdu six hommes à Ismare. Aristarque concluait, du chiffre indiqué ici, que ce navire portait cinquante hommes au départ de Troie, sans compter Ulysse et Euryloque. *Scholies Q* : ἔξ γὰρ ἀπ' ἐκάστης νεῶς ἀπολομένων περιλείποντο μδ', ὧν οἱ ἡμίσεις εἰσὶ κθ'. C'est par Eustathe que nous savons de qui est ce calcul, qu'il commente verbeusement : πεντήκοντα εἶναί φασιν οἱ παλαιοὶ τοὺς ἐξ ἀρχῆς τῷ Ὀδυσσεῖ συμπλέοντας ἐν τῇ κατ' αὐτὸν νηϊ, στοχαζόμενοι οὕτως...

209. Κατά doit être joint à λίπον.

212. Μιν se rapporte à δώματα, ou plutôt à l'idée qui s'exprime indifféremment, en poésie, par δῶμα ou par δώματα, c'est-à-dire à l'habitation. Quelques-uns rapportaient μιν à Circé ; mais Circé est au fond du palais, et non au milieu de ses bêtes. Cependant les anciens admet-

taient les deux explications. *Scholies Q* : ἀπὸ τοῦ πληθυντικοῦ τοῦ δώματα πρὸς ἐνικὸν τὸ δῶμα ὑπήντησεν, ὡς τὸ· ἐξ ἐτέρων ἕτερ' ἐστίν (XVII, 268)· εἴτα ἐπιφέρει (XVII, 268)· οὐκ ἂν τίς μιν ἀνῆρ. ἡ περὶ αὐτὴν τὴν Κίρκην. La première partie de cette note est une diploe d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἡ διπλῇ, ὅτι). La seconde partie provient des gloses banales à l'usage des écoliers alexandrins. Aristarque, suivant sa coutume, s'est borné à constater le phénomène grammatical. Mais nous sommes bien en droit d'ajouter que c'est un πρὸς τὸ σημαίνόμενον. Ameis : « μιν bezieht sich auf » den Einheitsbegriff δώματα, circa universas ædes. Sie fanden die Thiere draussen. »

213. Αὐτὴ, elle-même, c'est-à-dire en usant sur eux de son pouvoir. — Κατέθελξεν. On se rappelle les beaux vers de Virgile, *Énéide*, VII, 45-49 : « Hinc exaudi gemitus, etc. » Voyez aussi Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 248, et tout son récit imité d'Homère. — Il ne s'agit point d'animaux sauvages apprivoisés par les prestiges de la déesse, mais d'hommes changés en animaux sauvages tout en conservant leur douceur humaine. Virgile commente admirablement l'expression d'Homère : « Quos » hominum ex facie dea sæva potentibus » herbis Induerat Circe in vultus ac terga » ferarum. » Didyme (*Scholies H et T*) : οὐκ ἐξ ἀγρίων τιθασεύουσα, ἀλλ' ἐξ ἀνθρώπων βῆρας ποιήσασα. Ainsi κατέθελξεν désigne tout à la fois et la métamorphose physique des hommes en bêtes et la métamorphose morale de ces bêtes en animaux



χειρας νιψάμενοι τεύχοντ' ἐρικυδέα δαῖτα.

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἤμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα  
ἤμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

Ἦμος δ' ἥλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἤλθεν, 185

δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
καὶ τότε ἐγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

[Κέχλυτέ μευ μύθων, κακὰ περ πάσχοντες ἑταῖροι.]

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπη ζόφος οὐδ' ὅπη Ἥως, 190

οὐδ' ὅπη Ἥελιος φασσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,

οὐδ' ὅπη ἀννεῖται· ἀλλὰ φραζώμεθα θᾶσσον,

εἴ τις ἔτ' ἔσται μῆτις· ἐγὼ δ' οὐκ εἶομαι εἶναι.

Εἶδον γὰρ σκοπιὴν ἐς παιπαλόμεσσαν ἀνελθὼν

νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται· 195

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ κεῖται· καπνὸν δ' ἐνὶ μέσση

ἔδρακον ὀφθαλμοῖσι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,

μνησαμένοις ἔργων Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο,

Κύκλωπός τε βίης μεγαλήτορος, ἀνδροφάγοιο. 200

Κλαῖον δὲ λιγέως, θαλερόν κατὰ δάκρυ χέοντες·

ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

183-187. Ὡς τότε.... Répétition des vers IX, 556-560. Voyez les notes sur ce passage.

188. Καὶ τότε ἐγὼν.... Répétition du vers IX, 171 — Rhianus, δὴ τότε ἐγώ, et μῦθον au lieu de πᾶσιν.

189. Κέχλυτέ μευ.... Ce vers est inutile. Ce qu'il dit est implicitement contenu dans le début du vers suivant. Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατός φησιν ὡς ὑπό τινος ὁ στίχος προτέταχται ἀγνοοῦντος τὸ Ὀμηρικὸν ἔθος, ὡς θέλει ἀρχεσθῆαι ἀπὸ τοῦ γάρ.

190. Οὐ γάρ. Voyez plus haut le vers 174 et la note sur ce vers. — Ζόφος signifie l'occident et Ἥως l'orient, Zénonore dans Miller : ἐτι τίθεται (ἡώς) καὶ τοπικῶς ἐπὶ τῆς ἀνατολῆς· οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπη.... ζόφον δὲ λέγει τὴν δύσιν, ἡὼ δὲ τὴν ἀνατολήν.

191. Εἶσ(ι) est au présent : marche, c'est-à-dire descend.

192. Ἀννεῖται pour ἀνανέεται, de ἀνανέομαι : remonte.

193. Εἴ, comme *si forte* : pour voir si. — Εἶναι a pour sujet l'accusatif μῆτιν sous-entendu.

194. Σκοπιὴν dépend de ἐς, et le régime de εἶδον est νῆσον.

195. Ἐστεφάνωται, est en couronne, c'est-à-dire fait cercle.

199. Μνησαμένοις, s'étant souvenus : parce qu'ils se souvenaient.

200. Μεγαλήτορος est pris en mauvaise part : au cœur violent ; à l'impitoyable caractère. Bothe : « commune epitheton fortium virorum, quamvis improborum. » — Ἀνδροφάγοιο. Ancienne variante, ἀνδροφόνιοιο.

202. Ἀλλ(ὰ).... γάρ, *at enim*, au reste

Αὐτὰρ ἐγὼ δίχα πάντας εὐκνήμιδας ἑταίρους  
 ἠρίθμεον, ἄρχον δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ὄπασσα·  
 τῶν μὲν ἐγὼν ἦρχον, τῶν δ' Εὐρύλοχος θεοειδής. 205  
 Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλομεν ὦκα·  
 ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος μεγαλήτορος Εὐρυλόχοιο.  
 Βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῷγε δύω καὶ εἴκοσ' ἑταῖροι  
 κλαίοντες· κατὰ δ' ἅμμε λίπον γοδώντας ὀπισθεν.  
 Εὐρον δ' ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης 210  
 ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.  
 Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἢ δὲ λέοντες,  
 τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

203. Δίχα, en deux moitiés, c'est-à-dire en deux troupes d'égal nombre.

204. Ἡρίθμεον est trissyllabe par synizèse. Bothe propose d'écrire ἠρίθμευν. Cette correction est inutile; car εον, prononcé d'une seule émission de voix, est identique à ευν. — Ici le mot *compter* est synonyme de *partager*. C'est l'antécédent pour le conséquent. — Ἀμφοτέροισιν, à ceux d'une moitié et à ceux de l'autre : à chacune des deux troupes.

206. Κλήρους... On a vu deux fois dans l'*Iliade*, III, 316 et XXIII, 864, un vers presque semblable. — Εὐρύλοχος. Euryloque était le beau-frère d'Ulysse. Voyez plus bas la note du vers 441.

208. Δύω καὶ εἴκοσ(ι). On se rappelle que le navire d'Ulysse a perdu six hommes à Ismare. Aristarque concluait, du chiffre indiqué ici, que ce navire portait cinquante hommes au départ de Troie, sans compter Ulysse et Euryloque. *Scholies Q* : ἔξ γὰρ ἀπ' ἐκάστης νεώς ἀπολομένων περιλείποντο μδ', ὧν οἱ ἡμίσεις εἰσὶ κβ'. C'est par Eustathe que nous savons de qui est ce calcul, qu'il commente verbeusement : πεντήκοντα εἶναι φασιν οἱ παλαιοὶ τοὺς ἐξ ἀρχῆς τῷ Ὀδυσσεὶ συμπλέοντας ἐν τῇ κατ' αὐτὸν νηϊ, στοχαζόμενοι οὕτως....

209. Κατὰ doit être joint à λίπον.

212. Μιν se rapporte à δώματα, ou plutôt à l'idée qui s'exprime indifféremment, en poésie, par δῶμα ou par δώματα, c'est-à-dire à l'habitation. Quelques-uns rapportaient μιν à Circé; mais Circé est au fond du palais, et non au milieu de ses bêtes. Cependant les anciens admet-

taient les deux explications. *Scholies Q* : ἀπὸ τοῦ πληθυντικοῦ τοῦ δώματα πρὸς ἐνικὸν τὸ δῶμα ὑπήντησεν, ὡς τὸ· ἐξ ἐτέρων ἕτερ' ἐστίν (XVII, 266)· εἴτα ἐπιφέρει (XVII, 268)· οὐκ ἂν τίς μιν ἀνὴρ. ἢ περὶ αὐτὴν τὴν Κίρκην. La première partie de cette note est une diptère d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἢ διπλῇ, ὅτι). La seconde partie provient des gloses banales à l'usage des écoliers alexandrins. Aristarque, suivant sa coutume, s'est borné à constater le phénomène grammatical. Mais nous sommes bien en droit d'ajouter que c'est un πρὸς τὸ σημανόμενον. Ameis : « μιν bezieht sich auf » den Einheitsbegriff δώματα, circa universas aedes. Sie fanden die Thiere draussen. »

213. Αὐτὴ, elle-même, c'est-à-dire en usant sur eux de son pouvoir. — Κατέθελξεν. On se rappelle les beaux vers de Virgile, *Énéide*, VII, 45-49 : « Hinc exaudi gemitus, etc. » Voyez aussi Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 248, et tout son récit imité d'Homère. — Il ne s'agit point d'animaux sauvages apprivoisés par les prestiges de la déesse, mais d'hommes changés en animaux sauvages tout en conservant leur douceur humaine. Virgile commente admirablement l'expression d'Homère : « Quos » hominum ex facie dea sæva potentibus » herbis Induerat Circe in vultus ac terga » ferarum. » Didyme (*Scholies H et T*) : οὐκ ἐξ ἀγρίων τιθασεύουσα, ἀλλ' ἐξ ἀνθρώπων βῆρας ποιήσασα. Ainsi κατέθελξεν désigne tout à la fois et la métamorphose physique des hommes en bêtes et la métamorphose morale de ces bêtes en animaux

Οὐδ' οἷγ' ὥρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα τοίγε  
 οὐρῆσιν μακρῆσι περισσάινοντες ἀνέσταν.

215

Ὡς δ' ἔτ' ἂν ἀμφὶ ἀνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα  
 σαίνωσ'· αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ·  
 ὥς τοὺς ἀμφὶ λύκει κρατερώνυχες ἠδὲ λέοντες  
 σαῖνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο·

220

Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὅπῃ καλῇ,  
 ἱστὸν ἐποιχομένης μέγαν, ἄμβροτον, οἷα θεάων  
 λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.

Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Πολίτης, ὄρχαμος ἀνδρῶν,  
 ὅς μοι κήδιστος ἐτάριον ἦν κεδνότατός τε·

225

ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποιχομένη μέγαν ἱστὸν  
 καλὸν ἀοιδιάει (δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν),  
 ἢ θεὸς ἢ γυνή· ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον.

Ὡς ἄρ' ἐφύνησεν· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.

Ἢ δ' αἰψ' ἐξελοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς,  
 καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες αἰδορέϊσιν ἔποντο·  
 Ἡϋρύλοχος δ' ὑπέμεινεν, εἰσάμενος ὅδ' ὅλον εἶναι.

230

Ἦσαν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούςς τε θρόνους τε·  
 ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλκιρα καὶ μέλι χλωρόν

οὐκ αὖτε ἰσχυροὺς ἐν τῷ Μίλλερ· ὁ δὲ γὰρ, ἐπὶ τοῦ τῶν ψυχῶν καὶ τοῦ σώματος καθίσταται πρὸς τὸ χεῖρον καὶ ἀλλοιοῦσθαι· οἷον ἐπὶ τῶν μεταμετεστροφόμενων παρατῆς. Κίρκης δὲ λαμβάνεται ὡς καὶ ἐπὶ τοῦ κειμένου· ἀλλὰ τὸ Σαυθνὸς ἀπορροῇ ἐπὶ τῶν ἀπορροῶν (Μίλλερ, 214, 215) ἀπορροῇ καὶ οὐκ αὖτε.

215. Ἔσταν ἀνακτα, autem de ioculatore — Ἰστον, comme ἀνακτα — πνευματικὸν. Le sens est dérivé par le ioculatore de l'adjectif ioculatus.

219. Πολίτης, Πολύλοχος, c'est son surnom — Ἔσταν, c'est ἔδεισαν. Le dérivé est de ἔδεισαν.

220. Ἔσταν, c'est ἔδεισαν. Le dérivé est de ἔδεισαν.

221. Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε, c'est ἤρχε.

222. Πολίτης, c'est Πολύλοχος, c'est son surnom.

226. Γὰρ. Voyez plus haut les vers 215 et 219 et les notes sur ces vers.

227. Δαίτηθεν, la nourriture pour le ioculatore de l'adjectif ioculatus.

230. Κάλει, comme ἐπὶ τῶν κειμένων. Le sens est dérivé par le ioculatore de l'adjectif ioculatus. Le sens est dérivé par le ioculatore de l'adjectif ioculatus.

232. Ἡϋρύλοχος, c'est Ἡϋρύλοχος. Le sens est dérivé par le ioculatore de l'adjectif ioculatus. Le sens est dérivé par le ioculatore de l'adjectif ioculatus.

234. Ἔνδον, c'est ἔνδον.

οἶνω Πραμνείῳ ἐχύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτῳ 235  
 φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοῖατο πατρίδος αἵης.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα  
 ῥάβδῳ πεπληγυῖα, κατὰ συφεοῖσιν ἐέργνυ.  
 Οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε  
 καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὥς τὸ πάρος περ. 240  
 ὧς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο· τοῖσι δὲ Κίρκη

un cycéon que Circé leur prépare. Voyez la description du cycéon d'Hécamède, *Iliade*, XI, 638-640. Là comme ici il y a dans le breuvage du fromage et de la farine; le miel seul y manque. Aussi ne faut-il pas s'étonner que quelques-uns aient imaginé de transporter ici, entre les vers 233 et 234, le vers 316 *mutatis mutandis* : Τεῦξε δὲ τοῖς κυκεῶ χρυσέφ' ἑκά, ὄφρα πίοιεν.

235. Οἶνω Πραμνείῳ. Voyez, dans le passage de l'*Iliade* que je viens de citer, le vers XI, 639 et la note sur ce vers. Là l'expression *vin de Pramné* indique un lieu d'origine, et probablement un cru des environs de Smyrne. Ici le terme est au figuré : un vin semblable, par la couleur, le bouquet et la saveur, au vin de Pramné. Les deux exemples seront identiques, si l'on admet, avec quelques anciens, que Pramné indique un cépage, quelle que soit la contrée où on le cultive. *Scholies* H, Q et V : λέγεται δὲ πραμνεῖα ἄμπελος ὡς καὶ Θασία καὶ μελίκηρις. En Italie, au temps de Virgile, on faisait du vin de Thasos et du vin d'Égypte. Voyez les *Géorgiques*, II, 91-92. C'est dans le midi de la France qu'on fait presque tout le vin de Madère qui se boit aujourd'hui, et nos meilleurs vins de Champagne proviennent de la Bourgogne et de la Franche-Comté. — Σίτῳ, à la nourriture, c'est-à-dire à ce breuvage. Il y a, comme on dit, à boire et à manger, tant le breuvage est épais. De là l'expression d'Ulysse. Bothe : « σῖτον dicit eam potionem a parte « majore casei, farinæ et mellis; nam « alias σῖτος et οἶνος inter se opponuntur. » Le mot ἔκπιον, vers 237, ne laisse aucun doute sur cette explication.

236. Φάρμακα, selon quelques-uns, a un sens moral : *incantamenta*, des charmes. Bien que ἀνέμισγε indique une opération manuelle, l'exemple de Virgile (*Géorgiques*,

III, 283), *miscueruntque herbas et non innoxia verba*, pourrait appuyer cette explication. Mais le φάρμακ' ἔδωκεν du vers 213 ne permet point de l'adopter. Il y a des sucs végétaux.

238. Κατὰ doit être joint à ἐέργνυ.

240. Δέμας, ancienne variante, πόδας. C'est la leçon que préférerait Zénodote. Le motif de cette préférence n'est pas douteux. C'est que δέμας, chez Homère, sauf ici et au vers XVII, 307, est toujours dit du corps humain en vie, tandis que σῶμα désigne indifféremment tout cadavre d'homme ou d'animal. Zénodore dans Miller : δέμας καὶ σῶμα· τὸ δὲ δέμας ἐπὶ τῶν ζώντων λαμβάνει ὁ ποιητής, καὶ ἐτυμολογεῖται παρὰ τοῦ δῶμα εἶναι τῆς ψυχῆς· τὸ δὲ σῶμα ἐπὶ τῶν νεκρῶν καὶ τῶν πτωμάτων, τῶν τε ἀνθρώπων καὶ τῶν ἀλόγων ζώων. — Αὐτὰρ est disjonctif, et il correspond au μὲν du vers précédent.

241. Κλαίοντες. C'est ici que s'applique la plaisanterie de Zoïle, *gorets larmoyants*, χοιρίδια κλαίοντα, citée par Longin (*Sublime*, IX, 14). Le mot de Zoïle a pu faire rire; mais les métamorphosés, qui ont conscience de leur misère, ont parfaitement le droit de pleurer. — Ἐέρχατο équivalent à εἰργμένοι ἦσαν : *conclusi fuerant*, avaient été enfermés.

241-243. Τοῖσι δὲ Κίρκη.... D'après Didyme (*Scholies* H, Q et V), le vers 242 ne se trouvait point dans Aristarque, et Callistrate le donnait d'une façon toute différente de ce que nous lisons : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον. ὁ δὲ Καλλίστρατος ἀντ' αὐτοῦ γράφει· Παντοίης ὕλης ἐτίθει μελιθεῖα καρπὸν. ἄκυλον δὲ φησι τὸν τῆς πρίνου καρπὸν, βάλανον δὲ τὸν τῆς δρυός. Si l'on retranche le vers 242, la phrase d'Ulysse n'a plus de sens, à moins qu'on n'écrive, au vers 241, δῶκε δὲ Κίρκη (conjecture de Nitzsch), ou quelque chose d'analogue. Dugas Montbel croit

πάρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τ' ἔβαλεν καρπὸν τε κρανείης  
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.

Εὐρύλοχος δ' ἄψ ἦλθε θοὴν ἐπὶ νῆα μέλαιναν,  
ἀγγελίην ἐτάρων ἐρέων καὶ ἀδευκέα πότμον. 245

Οὐδέ τι ἐκφάσθαι δύνατο ἔπος, ἰέμενός περ,  
κῆρ ἄχει μέγῳ βεβολημένος· ἐν δέ οἱ ὅσσε  
δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὥτετο θυμός.  
Ἄλλ' ὅτε δὴ μιν πάντες ἀγασσάμεθ' ἐξερέοντες,  
καὶ τότε τῶν ἄλλων ἐτάρων κατέλεξεν ὄλεθρον· 250

Ἦομεν, ὡς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμὰ, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·  
εὖρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλὰ  
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.  
Ἐνθα δέ τις μέγαν ἱστὸν ἐποιχομένη λίγ' αἶδεν,  
ἧ θεὸς ἦε γυνή· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες. 255

Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαιινὰς,  
καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες αἰδρεῖσιν ἔποντο·  
αὐτὰρ ἐγὼν ὑπέμεινα, δισάμενος δόλον εἶναι.  
Οἱ δ' ἅμ' αἰστώθησαν ἀολλέες, οὐδέ τις αὐτῶν  
ἐξεφάνη· δηρὸν δὲ καθήμενος ἐσκοπίαζον. 260

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ περὶ μὲν ξίφος ἀργυρόηλον

que c'est le vers 243 qu'Aristarque n'a pas connu. Mais la note de Didyme n'a rien de commun avec ce vers, et elle ne peut s'appliquer qu'au vers 242.

242. Πάρ doit être joint à ἔβαλεν.

243. Χαμαιευνάδες. La diphthongue αι est brève par l'effet de la voyelle dont elle est suivie, comme si les deux composants étaient deux mots encore distincts. C'est un fait métrique analogue, mais avec résultat tout opposé, à celui que nous avons noté plus haut, vers 169, pour καταλοφάδεια.

244. Ἄψ, vulgo αἶψ(α). Avec la vulgate même, ἄψ ou πάλιν est nécessairement sous-entendu, ou ἦλθε équivalent à ἐπανῆλθε. Voyez plus bas, vers 260, la note sur δηρὸν.

246. Οὐδε est dans le sens étymologique : non autem.

247. Ἐν peut indifféremment ou être pris comme adverbe (en dedans), ou être joint à πίμπλαντο.

248. Ὡτετο, meditabatur, préparait. —

Θυμός (son) âme. Euryloque est hors d'état de faire autre chose que pleurer et gémir.

249. Ἀγασσάμεθ(α). Ancienne variante, ἀγαζόμεθ(α).

250. Ὀλεθρον. Euryloque est persuadé qu'ils sont morts.

252. Εὖρομεν. Bothe : « asyndeton strictum narrantis, ut in re trepida. » Le vers 252 est une répétition, *mutatis mutandis*, du vers 210.

253. Ξεστοῖσιν.... Répétition textuelle du vers 211. Ici on le met entre crochets; mais il est aussi bien à sa place ici que là.

254-258. Ἐνθα δέ τις.... Répétition des vers 226-232, sauf suppressions et changements. Voyez les notes sur ce passage.

260. Δηρὸν, longtemps. Cette expression justifie la leçon ἄψ du vers 244, au lieu de αἶψ(α). — Καθήμενος, restant là : attendant.

261. Περί doit être joint à βαλόμην.

ὤμοιῖν βαλόμην, μέγα, χάλκεον, ἀμφὶ δὲ τόξα ·  
τὸν δ' ἄψ ἠνώγεα αὐτὴν ὁδὸν ἡγήσασθαι.

Αὐτὰρ ὃγ' ἀμφοτέρησι λαβὼν ἐλλίσσετο γούνων  
[καί μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα] · 265

Μή μ' ἄγε κεῖς' ἀέκοντα, Διοτρεφές, ἀλλὰ λίπ' αὐτοῦ ·  
οἶδα γὰρ ὡς οὔτ' αὐτὸς ἐλεύσεαι, οὔτε τιν' ἄλλον  
ἄξεις σῶν ἐτάρων · ἀλλὰ ξὺν τοῖσδεσι θᾶσσον  
φεύγωμεν · ἔτι γάρ κεν ἀλύξαιμεν κακὸν ἥμαρ.

Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον · 270  
Εὐρύλοχ', ἦτοι μὲν σὺ μὲν' αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ χώρῳ,  
ἔσθων καὶ πίνων, κοίλῃ παρὰ νηϊ μελαίνῃ ·  
αὐτὰρ ἐγὼν εἶμι · κρατερὴ δέ μοι ἔπλετ' ἀνάγκη.

Ὡς εἰπὼν παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.  
Ἄλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλον, ἰὼν ἱεράς ἀνὰ βήσας, 275  
Κίρκης ἵξεσθαι πολυφαρμάκου ἐς μέγα δῶμα,  
ἐνθα μοι Ἑρμείας χρυσόρραπις ἀντεβόλησεν  
ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, νεηνίῃ ἀνδρὶ ἐοικῶς,  
πρῶτον ὑπηνήτη, τοῦπερ χαριεστάτη ἦβη ·

262. Ἀμφὶ δὲ correspond à περὶ μὲν, et il équivaut à ἀμπεδαλόμην δέ.

263. Τόν, lui : Euryloque. — Ἡνώγεα, trissyllabe par synizèse.

265. Καί μ' ὀλοφυρόμενος.... Ce vers, emprunté à un autre passage, II, 362, est inutile ici.

268. Ἄξεις, de ἄγω : tu mèneras, c'est-à-dire tu ramèneras. — Σῶν. D'après les *Scholies* H, Aristarque expliquait ce mot par σῶν (sain et sauf), et par conséquent le rapportait à ἄλλον. Il est certain qu'Aristarque lisait σῶν au lieu de σόον, *Iliade*, I, 417. Mais cela n'a rien de commun avec ce passage-ci ; et σῶν se lie trop naturellement à ἐτάρων pour qu'on puisse le considérer comme autre chose que le génitif pluriel de σός. Il est probable que la note des *Scholies* H est incomplète, et que Didyme avait remarqué, mais en passant, que σῶν était l'orthographe d'Aristarque pour σόον, et qu'on pourrait, au besoin, joindre σῶν à ἄλλον, que quelques-uns même avaient eu cette idée.

271. Τῷδ' ἐνὶ χώρῳ, commentaire de l'adverbe αὐτοῦ.

273. Εἶμι, j'irai : je veux aller. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἐπλετ(ο) est dans le sens de πέλεται. — Ἀνάγκη. Il s'agit d'une nécessité morale, du besoin irrésistible qu'on sent d'accomplir un devoir.

275. Ἐμελλον, selon quelques-uns, doit être joint à ἰὼν et non à ἵξεσθαι, et ils suppriment toute ponctuation dans le vers. Alors ἵξεσθαι est pour ὥστε ἵξεσθαι. Cette explication est arbitraire. Elle ôte d'ailleurs toute précision au style : *jam eram profectus.... accessurus*, comme on lit dans la dernière traduction latine. Les moments doivent être distingués. Ce n'est pas au commencement du trajet qu'Ulysse rencontre Mercure. Voyez plus bas, vers 282, la note sur οἶδ(ε).

277. Ἐνθα, alors. — Μοι doit être expliqué avec ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, et il ne faut point de virgule après ἀντεβόλησεν.

279. Πρῶτον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 348. Là aussi il s'agit d'une apparition de Mercure sous forme humaine.

ἐν τ' ἄρα μοι φῶ χειρὶ, ἔπος τ' ἔρπει· ἐκ τ' ὀνόμαζεν· 280

Πῇ δὲ πῶς, ὦ ὀσπρινε, οἱ ἱερίας ἔρχεαι οἶος,  
χώρου αἰῶρας ἐών; Ἐταροὶ δέ τοι αἶδ' ἐνὶ Κίρκης  
ἔρχονται, ὥστε σῖες, πικρὺς κευθμῶνας ἔχοντες.  
Ἦ τοὺς λυσόμενος δεῦρ' ἔρχεαι; Οὐδέ σέ φημι  
αὐτὸν νοστήσειν, μενέεις δὲ σὺγ' ἐνθά περ ἄλλοι. 285

Ἀλλ' ἄγε ὅτ' σε κακῶν ἐκλύσομαι, ἤδ' ἐσώσω·  
τῇ, τότε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δώματα Κίρκης  
ἔρχεαι, ὃ κέν τοι κρατὺς ἀλάλκῃσιν κακὸν ἦμαρ.  
Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα δήνεα Κίρκης.

Τεύξει τοι κυκεῶ, βαλέει δ' ἐν φάρμακα σίτῳ· 290  
ἀλλ' οὐδ' ὥς θέλῃσαι σε ὀυνήσεται· οὐ γὰρ ἔασει  
φάρμακον ἐσθλὸν, ὃ τοι δώσω· ἐρέω δὲ ἕκαστα.

Ὅππότε κεν Κίρκη σ' ἐλάσῃ περιμήκει ῥάβδῳ,  
δὴ τότε σὺ ξίφος ὅζ' ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ

280. Ἐν τ' ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

281. Δὴ αὖτ(ε) avec synizèse, *vulgo* δ' αὖτ(ε), mais δ(ε) dans le sens de ὅτ'. — Αὖτ', ὦ. Ancienne variante, αὖτως ou plutôt αὐτως. C'était probablement une correction de Zénodote. Voyez la note XI, 93. Mais αὖτ(ε) s'explique très-bien dans le sens de *autem*; je ne dis pas dans celui de *rursus* (à ton tour, toi aussi), à cause de οἶος, les premiers ayant marché en troupe.

282. Τοι (tibi) dépend de ἔρχονται (*conclusi sunt*). — Οἷδ(ε) équivalant à un ad-  
verbe; car ce que Mercure montre, ce ne sont pas les porcs eux-mêmes, mais leur étable. Mercure dit : « Voilà où tu trouveras tes amis enfermés. » — Ἐνὶ Κίρκης, sous-entendu δώμασι.

283. Ὡστε σῖες, *utpote porci*, en qualité de porcs. C'est la réalité même, et non pas une comparaison.

284. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem, sed non*. La négation porte sur le verbe νοστήσειν. — Φημί, j'affirme : c'est chose sûre.

285. Ἐνθα περ ἄλλοι, sous-entendu μένουσι.

286. Ἦδ' ἐσώσω ne fait point tautologie. C'est le résultat. Je mets une virgule après ἐκλύσομαι, pour bien préciser.

287. Τῇ, prends, c'est-à-dire je vais te donner quelque chose. Il ne donnera l'objet qu'après avoir parlé. On a vu τῇ, V, 346 et IX, 347.

288. Ὁ est conjonctif, et il se rapporte à φάρμακον. — Κρατὺς, comme ἀπὸ κρατὺς.

289. Ὀλοφώϊα. Voyez la note du vers IV, 410. Mais ici le mot est adjectif, et non plus substantif.

290. Τεύξει τοι κυκεῶ, elle te préparera un cycéon. Voyez plus haut la note du vers 234. — Κυκεῶ, comme κυκειῶ qu'on a vu dans l'*Iliade*, XI, 641, est une apocope. La forme pleine est κυκεῶνα, κυκειῶνα. Didyme (*Scholies V*) : κυκεῶ· κυκεῶνα κατὰ ἀποκοπήν. — Ἐν doit être joint à βαλέει : ἐμβαλεῖ, elle jettera dans. — Φάρμακα et σίτῳ. Voyez plus haut, vers 235 et 236, les notes relatives à ces deux expressions.

291. Οὐδ' ὥς, pas même ainsi. — Θέλῃσαι, avoir enchanté, c'est-à-dire métamorphoser. Voyez plus haut, vers 243, la note sur κατέθειλεν. — Ἐάσει a pour sujet φάρμακον ἐσθλόν.

292. Φάρμακον ἐσθλόν, un bon remède, c'est-à-dire un préservatif. — Ἐκαστα, tout en détail : tout ce que tu auras à faire.



Κίρκη ἐπαΐξαι, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων.

295

Ἡ δέ σ' ὑποδείσασα κελήσεται εὐνηθῆναι·

ἐνθα σὺ μηκέτ' ἐπειτ' ἀπανήνασθαι θεοῦ εὐνήν,

ὄφρα κέ τοι λύσῃ θ' ἐτάρους αὐτόν τε κομίσῃ·

ἀλλὰ κέλεσθαί μιν μακάρων μέγαν ὄρκον ὁμόσσαι,

μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο,

300

μή σ' ἀπογυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείῃ.

Ὡς ἄρα φωνήσας πόρε φάρμακον Ἀργειφόντης,

ἐκ γαίης ἐρύσας, καὶ μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξεν.

Ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἵκελον ἄνθος·

μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν

305

295. Ἐπαΐξαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ὡστε.... μενεαίνων, comme tâchant : faisant mine de vouloir.

296. Ὑποδείσασα, *vulgo* ὑποδδείσασα. — Σ(έ) dépend de κελήσεται : *te jubebit*, elle t'invitera.

297. Ἐνθα, alors. — Ἐπειτ(α). Ce mot, chez Homère, se trouve assez souvent dans la même phrase que ἐνθα. Voyez III, 408 et 495; V, 73; VII, 496, etc. — Ἀπανήνασθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

298. Αὐτόν τε κομίσῃ, sous-entendu σέ : et qu'elle te traite bien toi-même.

299. Κέλεσθαι est aussi pour l'impératif. — Μακάρων μέγαν ὄρκον doit être pris au propre, puisque Circé est une déesse. Elle jurera donc par le Styx. Cependant quelques anciens expliqueraient ici comme au vers II, 377, οὐ θεῶν μέγαν ὄρκον signifie qu'Euryclée jure par les dieux. Voyez la note sur ce vers. *Scholies* Q : ἡ τῶν θεῶν τὸν ὄρκον, ἡ εἰς τοὺς θεοὺς.

300. Μήτι.... Ce vers, sauf le changement du pronom, est le même qu'on a vu, V, 479. Au lieu de σοι, Ameis et La Roche lisent τοι.

301. Ἀπόγυμνωθέντα (*denudatum*) se rapporte particulièrement aux armes. Tant que le héros peut mettre l'épée à la main, il est sûr de tout braver, même l'effet des prestiges magiques. *Scholies* B et Q : ἀπογυμνωθέντα· τοῦ ξίφους δηλονότι, (ὥς) καὶ γυμνὸς ἄτερ κόρυθος τε καὶ ἄσπίδος (*Iliade*, XXI, 50)· οὐ γὰρ ἐσθῆτός φησι. Rien n'empêche pourtant de supposer qu'Ulysse ôtera aussi ses vé-

ments; et plusieurs, entre autres Bekker, prennent ἀπογυμνωθέντα dans son sens propre. — Κακὸν (*ignavum*) et ἀνήνορα (*enervem*) expriment tous deux la même idée, le second avec plus d'énergie encore que le premier. — Quelques anciens entendaient, par ἀνήνορα, la métamorphose en bête. *Scholies* T : μηδεμίαν ἀνδρείαν ἔχοντα, ἡ μηκέτι ἄνδρα, ἀλλὰ θηρίον. La première explication est la seule vraiment satisfaisante.

303. Φύσιν, la nature, c'est-à-dire la vertu. — Ἐδειξεν, il montra, c'est-à-dire il expliqua.

304. Ἐσκε a pour sujet τὸ φάρμακον sous-entendu : cette plante salutaire était. — Ἄνθος, quant à la fleur : par sa fleur.

305. Μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί. Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 292 : *moly* vocant *Superi*. Remarquez qu'Ulysse ne nous dit point quel nom le moly portait parmi les hommes. Il est donc absolument inutile de chercher si la plante décrite plus haut correspond à quelque réalité. *Scholies* T : οὐκέτι προσέθηκε παρὰ ἀνθρώποις ὀνομάζεσθαι, ὑπὲρ τοῦ μὴ ζητεῖν ἡμᾶς τὴν ρίζαν. — Les allégoristes anciens n'ont pas manqué de se donner ici carrière. Le moly, selon eux, est l'instruction. La racine de la plante est noire, parce qu'on ne voit clair dans la science qu'après avoir étudié. Les fleurs blanches comme lait symbolisent l'éclat lumineux des connaissances acquises par l'étude. La science est entourée de difficultés, et c'est ce qu'exprime le poète en parlant de la difficulté de se mettre en possession du moly. Cette explication se

ἀνδράσι γε θνητοῖσι· θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.

Ἑρμείας μὲν ἔπειτ' ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὀλυμπον,  
νῆσον ἀν' ὑλήεσσαν· ἐγὼ δ' ἐς δώματα Κίρκης  
ἦϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.

Ἔστην δ' εἰνὶ θύρῃσι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο·  
ἐνθα στάς ἐβόησα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς.

310

Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὥϊζε φαιινὰς,  
καὶ κάλει· αὐτὰρ ἐγὼν ἐπόμεν, ἀκαχήμενος ἦτορ.  
Εἶσε δέ μ' εἰσαγαγοῦσα ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,  
καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν·

315

τεῦξε δέ μοι κυκεῶ χρυσέῳ δέπα, ὄφρα πίοιμι·  
ἐν δέ τε φάρμακον ἦκε, κακὰ φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν,  
ῥάβδῳ πεπληγυῖα ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Ἔρχεο νῦν συφεόνδε, μετ' ἄλλων λέξο ἐταίρων.

320

rattachait au mythe qui fait de Mercure ou Hermès un Thoth inventeur des arts. Ce mythe est inconnu à Homère, du moins à l'Homère de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*; mais nous le trouverons dans les *Hymnes*. — Χαλεπόν. Ulysse ne dit point ἀδύνατον, parce qu'il peut y avoir tel favori des dieux qui jouisse de ce privilège. — Ὀρύσσειν. Pour se servir du moly, il faut l'avoir en main; pour l'avoir en main, il faut l'avoir arraché de terre; pour l'arracher de terre, il faut l'avoir trouvé. Ainsi μῶλυ χαλεπόν ἐστὶν ὀρύσσειν (le moly est difficile à arracher) ou χαλεπόν ἐστὶν ὀρύσσειν μῶλυ (il est difficile d'arracher le moly) revient exactement à cette idée : « N'a pas du moly qui veut. » *Pauci quos æquus amavit*.... Aussi Aristarque entend-il par ceci (*Scholies Q*) que le moly est inconnu aux hommes : (ἡ διπλῇ, ὅτι) οὐκ εἶπε πῶς καλεῖται παρ' ἀνθρώποις· ἐπήγαγε γοῦν ὅτι ἄγνωστόν ἐστιν ἀνθρώποις. Ceux qui prenaient matériellement les choses disaient que la plante tient si fort en terre que la vigueur d'un homme ne suffit point pour la déraciner, ou encore qu'on est exposé à périr si on la déracine. Mais ce ne sont là que des rêves, que de subtiles absurdités.

308. Δύνανται. Ancienne variante, ἴσασιν, même sens.

307. Ἑρμείας.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 694.

308. Ἀν(ά), au travers de, c'est-à-dire en traversant.

309. Ἡἶα· πολλὰ δέ μοι.... Voyez le vers IV, 427 et la note sur ce vers.

310. Εἰνὶ θύρῃσι (aux portes) équivalent à ἐν προθύροις (vers 220), puisque les battants sont fermés. — Quelques manuscrits, après le vers 310, répètent le vers 220; mais ce vers est inutile ici.

311. Ἐβόησα. Ancienne variante, ἡῦσα, souvenir du vers XI, 10 de l'*Iliade*. Bekker a adopté cette leçon.

312-313. Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα.... Voyez plus haut les vers 230-231 et la note sur le second de ces deux vers.

314. Ἐπὶ θρόνου dépend de εἶσε.

315. Καλοῦ,... Voyez le vers I, 131 et la note sur ce vers.

316. Κυκεῶ comme au vers 290, pour κυκεῶνα. — Δέπα, contraction pour δέπαϊ : dans une coupe. Nous verrons σέλα pour σέλαϊ, XXI, 246. On a vu dans l'*Iliade*, XI, 385, κέρα pour κέραϊ.

317. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans le cycéon. Voyez les vers 235-236 et 290.

318. Οὐδέ μ' ἔθελξεν, et qu'elle ne m'eut point charmé, c'est-à-dire sans que j'eusse été métamorphosé.

320. Λέξο, couche-toi. Didyme (*Scho-*

Ὡς φάτ' · ἐγὼ δ' ἄορ δὲ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ  
Κίρκη ἐπήϊξα, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων.

Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ὑπέδραμε, καὶ λάβε γούνων,  
καὶ μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα ·

Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Πόθι τοι πόλις ἡδὲ τοκῆες; 325  
Θαῦμά μ' ἔχει ὥς οὔτι πιὼν τάδε φάρμακ' ἐθέλχθης.  
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος ἀνὴρ τάδε φάρμακ' ἀνέτλη,  
ὅς κε πῆη καὶ πρῶτον ἀμείψεται ἔρκος ὀδόντων.

[Σοὶ δέ τις ἐν στήθεσσι ἀκήλητος νόος ἐστίν.]

Ἡ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι πολύτροπος, ὄντε μοι αἰεὶ 330

*lies H*) : οὕτως Ἀρίσταρχος δισυλλάβως τὸ λέξο. Cette note signifie que d'autres lisaient λέξο trissyllabe, mais en faisant synizèse de la voyelle finale avec la syllabe initiale du mot suivant. — Buttman trouve le vers défectueux avec la ponctuation ordinaire : « nimis diu invenustum hoc asyn-  
« deton in Homeri textu relictum est, ἐρ-  
« χεο συφεόνδε, λέξο pro quo jungendum  
« est συφεόνδε λέξο, ut λέξομαι εἰς εὐνὴν ». (XVII, 402.) Cette correction est inutile, et elle n'a été adoptée par personne. Mais laissons Buttman aux mains d'un de ses compatriotes. Ameis : « ἐρχεο und λέξο,  
« ein stetiges epexegetisches Asyndeton  
« zwischen zwei Imperativen, wo der erste  
« Imperativ das allgemeine Gebot, der  
« zweite das besondere enthält. »

322. Ὡστε κτάμεναι. Voyez plus haut la note du vers 295.

323. Ὑπέδραμε, elle courut dessous, c'est-à-dire elle se baissa pour éviter le coup. Les dieux et les déesses pouvaient être blessés, comme le prouve l'exemple de Mars et de Vénus au chant V de l'*Iliade*.

324. Καὶ μ' ὀλοφυρομένη. Aristophane de Byzance, καὶ με λισσομένη. Didyme (*Scholies H*) approuve cette leçon, à cause du ton des paroles de Circé : Ἀριστοφάνης, καὶ με λισσομένη. καὶ ἐστὶν οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή · οὐδὲν γὰρ ὀλοφυρτικὸν λέγει καὶ ἐπάγει. Mais Circé a peur, comme le prouve sa posture suppliante. Elle parle avec émotion, et voilà ce que dit ὀλοφυρομένη.

325. Τίς πόθεν.... Voyez le vers I, 470 et la note sur ce vers.

326. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire en

voyant que. — Bekker a changé ὥς en πῶς, correction tout à fait inutile. — Οὔτι porte sur le verbe ἐθέλχθης.

327. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ. Voyez, à propos de la négation doublée, la note des vers III, 27-28.

328. Πρῶτον, une fois. — Ἀμείψεται est au subjonctif pour ἀμείψεται : qu'il (leur) a fait franchir. Voyez l'*Iliade*, IX, 409. D'après cet exemple de l'*Iliade*, quelques anciens concluaient qu'ici ἀμείψεται est intransitif, et que τάδε φάρμακ(α) est son sujet et non plus son régime. *Scholies Q* : διαβῆ, παρέλθῃ · τὰ φάρμακα δηλονότι, ὥς τὸ δοῦρα σέσηπεν (*Iliade*, II, 438). Des deux façons le sens revient au même, et le poison est avalé; mais l'explication vulgaire semble la plus naturelle.

329. Σοὶ δέ τις.... Ce vers semble avoir été façonné à l'aide de celui qu'on lit dans l'*Iliade*, III, 63. Il s'applique très-mal ici, car les enchantements de Circé n'avaient d'effet que sur les corps. Voyez plus haut, vers 240. Aussi Aristarque prononçait-il l'athétèse. On le sait par une note des *Scholies H* : ὁ Σιδώνιος φησιν ἀθετεῖσθαι τὸν στίχον. Mais on le sait bien mieux encore par une autre note des *Scholies H*, Q et T, relative au vers 240, et qui est une diplê d'Aristonicus, c'est-à-dire un extrait d'Aristarque : (ἡ διπλῇ) πρὸς τὴν ἐξῆς ἀθέτησιν, ὅτι τὸ σῶμα μόνον ἡλλοιοῦτο, ἡ δὲ ψυχὴ ἔμενεν ἀμετάβλητος. πῶς οὖν ἂν λέγοι, Σοὶ δέ τις.... (vers 329), ὥς καὶ τοῦ νοῦ ἡλλοιωμένου;

330. Ἡ, assurément. *Scholies H* : ἀπεφαντικῶς ἀντὶ τοῦ ὄντως. — Πολύτροπος. Voyez, I, 4, la note sur πολύτροπον.

φάσκεν ἐλεύσεσθαι χρυσόρραπις Ἀργειφόντης,  
ἐκ Τροίης ἀνιόντα θοῇ σὺν νηϊ μελαίνῃ.

Ἄλλ' ἄγε ὃν κολεῶ μὲν ἄορ θεό, νῶϊ δ' ἔπειτα  
εὐνῆς ἡμετέρης ἐπιβείομεν, ὄφρα μιγέντε  
εὐνῇ καὶ φιλότῃτι πεποιθόμεν ἀλλήλοισιν.

335

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

ὦ Κίρκη, πῶς γάρ με κέλεαι σοὶ ἥπιον εἶναι;  
ἥ μοι σῦς μὲν ἔθηκας ἐνὶ μεγάροισιν ἐταίρους,  
αὐτὸν δ' ἐνθάδ' ἔχουσα δολοφρονέουσα κελεύεις  
ἐς θάλαμόν τ' ἰέναι καὶ σῆς ἐπιδήμεναι εὐνῆς,  
ὄφρα με γυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείης.  
Οὐδ' ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι τεῆς ἐπιδήμεναι εὐνῆς,  
εἰ μή μοι τλαίης γε, θεᾶ, μέγαν ὄρκον ὁμόσσαι,  
μήτι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.

340

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυεν, ὥς ἐκέλευον.

345

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὁμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὄρκον,  
καὶ τότε γὰρ Κίρκης ἐπέβην περικαλλέος εὐνῆς.

Ἀμφίπολοι δ' ἄρα τέως μὲν ἐνὶ μεγάροισι πέποντο  
τέσσαρες, αἳ οἱ δῶμα κάτα ὀρήσταιραι ἔασιν.

Γίγνονται δ' ἄρα ταίγ' ἐκ τε κρηνέων ἀπὸ τ' ἀλσέων,

350

333. Κολεῶ, datif local : dans le fourreau. — Ἄορ θεό, mets-toi le glaive : mets ton glaive.

334. Ἡμετέρης est amené par νῶϊ, et s'applique au partage futur de la couche. On peut cependant, à la rigueur, prendre ἡμετέρης comme un synonyme poétique de ἐμῆς.

335. Πεποιθόμεν est au subjonctif, pour πεποιθώμεν.

337. Γάρ ajoute à l'énergie de l'interrogation. Il équivaut au français *dis-moi* ; et πῶς γάρ signifie *de quel front*. — Κέλεαι, dissyllabe par synizèse.

341. Γυμνωθέντα.... Voyez plus haut le vers 304 et les notes sur ce vers.

342. Οὐδ' (ἐ) au sens étymologique : *non autem*, ou mieux *sed non*.

343-344. Εἰ μή μοι.... Voyez les vers V, 478-479 et les notes sur ces deux vers.

347. Ἐπέβην.... εὐνῆς. Suivant quel-

ques auteurs, un fils naquit de cette union. Ce fils, nommé Télégonus, fut parricide sans le savoir, au moins d'après la tradition consacrée par le poète Eugamon de Cyrène. Voyez, dans le *Cycle épique*, l'analyse de la *Telegonie*. Mais Homère est en contradiction avec l'auteur de la *Telegonie*, au moins quant à ce qui concerne la mort d'Ulysse. Voyez les vers XI, 434-436 et les notes sur ce passage.

348. Τέως, monosyllabe par synizèse. — Au lieu de τέως μὲν, on lisait, dans certains textes antiques, κεδναί, épithète de ἀμφίπολοι.

349. Ὀρήσταιραι, travailleuses. *Scholies* Q : ὑπὸ τρέτιδες, διάκονοι, ὑπουργοί. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ ὄρω τὸ πράττω. C'est un synonyme de ἀμφίπολοι.

350. Γίγνονται, elles proviennent : elles sont nées. — Κρηνέων et ἀλσέων sont dissyllabes par synizèse.

ἔκ θ' ἱερῶν ποταμῶν, οἷτ' εἰς ἄλαδε προρέουσιν.  
 Τάων ἡ μὲν ἔβαλλε θρόνοις ἐνὶ ῥήγεα καλὰ,  
 πορφύρεα καθύπερθ', ὑπένερθε δὲ λίθ' ὑπέβαλλεν·  
 ἡ δ' ἑτέρη προπάροιθε θρόνων ἐτίταινε τραπέζας  
 ἀργυρέας, ἐπὶ δέ σφι τίθει χρύσεια κάνεια·  
 ἡ δὲ τρίτη κρητῆρι μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα  
 ἡδὺν ἐν ἀργυρέῳ, νέμε δὲ χρύσεια κύπελλα·  
 ἡ δὲ τετάρτη ὕδωρ ἐφόρει καὶ πῦρ ἀνέχαιεν  
 πολλὸν ὑπὸ τρίποδι μεγάλῳ· ἰαίνετο δ' ὕδωρ.  
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ ζέσσειεν ὕδωρ ἐνὶ ἥνοπι χαλκῷ,  
 ἔς ῥ' ἀσάμινθον ἔσασα λό' ἐκ τρίποδος μεγάλῳ,  
 θυμῆρες κεράσασα, κατὰ κρατὸς τε καὶ ὤμων,

355

360

351. Ἐκ θ' ἱερῶν.... Ζένωδοτε supprimait ce vers; mais Aristarque l'avait maintenu dans le texte. Didyme (*Scholies H et Q*) : οὐδὲ γράφει Ζηνόδοτος. Ἀρίσταρχος, οἷτ' εἰς ἄλαδε. περισσὴ δὲ ἡ εἰς. Le texte de cette note est fort altéré dans les manuscrits; mais la restitution en est très-facile. Il n'y a doute que pour le premier mot, car quelques-uns changent οὔτε, la leçon fautive, en οὔτω. Alors il ne s'agirait que d'une différence de lecture, d'une variante, et non de la suppression du vers. On suppose que Ζένωδοτε supprimait εἰς, et qu'il écrivait οἷτε ἄλαδε. Mais je m'assure que Ζένωδοτε aurait reculé devant cette licence métrique, plutôt que devant un pléonasme tout à fait homérique. On comprend beaucoup mieux que Ζένωδοτε ait appliqué au vers 351 son principe favori : διὰ τὸ περισσόν. Il a dû penser que le vers 350 était bien suffisant pour expliquer l'origine de quatre naïades ou dryades.

352. Τάων, c'est-à-dire ἀμφιπόλων ou δρηστειῶν.

353. Λί(τα), un tapis. Voyez I, 130.

354. Τραπέζας. Il y a deux sièges, et une table devant chacun des deux.

355. Ἐπὶ doit être joint à τίθει : ἐπετίθει, elle mettait (elle mit) dessus. — Κάνεια. Ancienne variante, κύπελλα, ce qui suppose évidemment, au vers 357, κάνεια. Cette permutation n'était pas bonne; car les coupes sont mieux à leur place après la préparation du vin.

359. Ἰαίνετο a ici la première syllabe longue à cause de l'augment, ou, si l'on veut, parce que l'iota, chez Homère, est long ou bref à volonté.

360. Αὐτὰρ.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVIII, 349.

361. Ἔσασα, ayant envoyé : ayant fait entrer. — Λό(ε), elle lavait : elle lava. Le complément ἐμέ (moi) est sous-entendu, et avec le participe et avec le verbe. — Ἐκ, en tirant de : avec l'eau qu'elle puisait dans.

362. Θυμῆρες. Ancienne variante, θυμαρές. Hérodien (*Scholies P*) : τὸ μὲν θυμῆρες προπερισπωμένως, τὸ δὲ θυμαρές ὀξύτόνως. γράφεται γὰρ ἀμφοτέρων. C'est le même mot, avec une nuance dans l'orthographe et dans l'accentuation. — Quelques-uns rapportent θυμῆρες à ὕδωρ sous-entendu. Il vaut mieux le prendre adverbiallement : *suaviter*, d'une façon délicate. — Κεράσασα, ayant fait le mélange, c'est-à-dire ayant transvasé l'eau bouillante du trépied dans l'eau froide de la baignoire. C'est au résultat du mélange que s'applique l'idée de délice. — Κατὰ κρατὸς τε καὶ ὤμων dépend du verbe λόε. Ceux qui ne mettent point de virgule après κεράσασα rendent l'explication absolument impossible, à moins qu'on ne donne à ce participe un sens de fantaisie. Ce n'est pas traduire, c'est inventer, que de rendre le vers comme l'a fait le dernier traducteur latin : *suavi fusa (aqua) per caputque et humeros*.

[καί σφας ζωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα].

430

Ἄ δειλοὶ, πόσ' ἴμεν; Τί κακῶν ἰμείρετε τούτων,  
Κίρκης ἐς μέγαρον καταβήμεναι; Ἥ κεν ἅπαντας  
ἦ σῦς ἢ ἑ λύκους ποιήσεται ἢ λέοντας,  
οἳ κέν οἱ μέγα δῶμα φυλάσσοιμεν καὶ ἀνάγκη·  
ὥσπερ Κύκλωψ ἔρξ', ἔτε οἱ μέσσαυλον ἔχοντο  
ἡμέτεροι ἔταροι, σὺν δ' ὁ θρασὺς εἶπετ' Ὀδυσσεύς·  
τούτου γὰρ καὶ κεῖνοι ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο.

435

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγε μετὰ φρεσὶ μερμήριζα,  
σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ,  
τῷ οἱ ἀποπλήξας κεφαλὴν οὐδ' ἄσδε πελάσσαι,

440

430. Καί σφας.... Voyez le vers IV, 77 et la note sur ce vers.

431. Πόσ' ἴμεν; où allons-nous? Voyez πόσος φεύγετε; VI, 499. Mais il est évident que l'indicatif présent ἴμεν a le sens du futur. Quelques-uns prétendent expliquer ἴμεν comme un infinitif. Mais c'est là une idée absolument fausse. On n'interroge pas en grec par l'infinitif. En tout cas il n'y en a point d'exemple chez Homère. — Κακῶν.... τούτων. Euryloque rappelle ce qu'il a raconté, vers 264-260.

432. Καταβήμεναι équivalent à διὰ τὸ καταβῆναι, par le fait d'être descendus : en commettant l'imprudence de descendre. C'est, comme parlent les grammairiens, un infinitif exrexégétique. — Ἄπαντας, sous-entendu ἡμᾶς : tous tant que nous sommes. En effet, il dit plus loin φυλάσσοιμεν, la première personne du pluriel.

433. Ποιήσεται. Les enstatiques s'étonnaient qu'Euryloque pût parler avec cette assurance, n'ayant pas assisté à la métamorphose de ses compagnons. Les lytiques répondaient que le caractère des loups et des lions qu'il a vus aux portes du palais lui a révélé le pouvoir terrible de la déesse. Voyez plus haut la note du vers 232. Porphyre (*Scholies* H et Q) : ἀπορήσειε δ' ἂν τις πῶς ὁ Εὐρύλοχος ταῦτα λέγει μὴ εἰσεῖθὼν εἰς τὴν Κίρκην. ἀλλὰ ῥητέον ὅτι ἐστοχάσατο ἀπὸ τῶν πρὸ τῆς θύρας προσσαινόντων αὐτῷ ἀνθρώπων.

434. Οἱ, pour elle. — Καὶ ἀνάγκη, même de force, c'est-à-dire bon gré mal gré.

435. Οἱ μέσσαυλον, la bergerie à lui, c'est-à-dire sa bergerie. Voyez, *Iliade*, XXIV, 29, la note sur οἱ μέσσαυλον. Les deux vers ont leur dernière partie absolument semblable. Voyez aussi, *Iliade*, XXIV, 19, la note sur ἀεικέλην.... χροί. Homère emploie souvent le datif dans le sens du génitif. On peut même expliquer, au vers 434, οἱ comme dépendant de δῶμα. Mais il vaut mieux laisser à οἱ sa valeur propre, car la phrase a ainsi plus d'énergie.

436. Σὺν peut être joint à εἶπετ(ο), on pris adverbiallement, comme s'il y avait ἅμα, c'est-à-dire σὺν αὐτοῖς. — Δ(έ), sous-entendu ὅτε : et que. — Ὁ θρασὺς.... Ὀδυσσεύς, c'est-à-dire Ὀδυσσεὺς ἐκεῖνος ὁ θρασὺς. Euryloque regarde Ulysse comme le plus audacieux des hommes, et par suite comme le plus imprudent. Ceux-là même qui traduisent ὁ par *hic* ne rendent pas exactement la pensée; mais ceux qui en font un simple article la faussent, ou plutôt la suppriment.

437. Καὶ κεῖνοι (eux aussi) fait entendre que bien d'autres avaient déjà péri victimes des folles imprudences d'Ulysse. On n'est guère habitué à voir Ulysse sous un pareil jour. Mais Euryloque a des raisons graves pour parler ainsi. D'ailleurs il est presque l'égal d'Ulysse, étant le mari de sa sœur Ctimène. La rude franchise de son langage n'a donc rien d'extraordinaire.

440. Τῷ, avec lui : avec ce glaive. — Οἱ, à lui : à Euryloque. — Ἀποπλήξας leçon d'Aristarque, *vulgo* ἀποτμήξας. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

καὶ πηῶ περ ἐόντι μάλα σχεδόν· ἀλλὰ μ' ἑταῖροι  
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·

Διογενὲς, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, εἰ σὺ κελεύεις,  
αὐτοῦ παρ νητὶ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·

ἡμῖν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὰ πρὸς δώματα Κίρκης.

445

Ὡς φάμενοι παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.  
Οὐδὲ μὲν Εὐρύλοχος κοίλῃ παρὰ νητὶ λέλειπτο,  
ἀλλ' ἔπετ'· ἔδεισεν γὰρ ἐμὴν ἔκπαγλον ἐνιπὴν.

Τόφρα δὲ τοὺς ἄλλους ἐτάρους ἐν δώμασι Κίρκῃ  
ἐνδυκέως λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ·

450

ἄμφι δ' ἄρα χλαίνας οὖλας βάλεν ἠδὲ χιτῶνας·  
δαινυμένους δ' εὖ πάντας ἐφεύρομεν ἐν μεγάροισιν.

Οἱ δ' ἐπεὶ ἀλλήλους εἶδον φράσσαντό τ' ἐσάντα,  
κλαῖον ὀδυρόμενοι, περὶ δὲ στεναχίζετο δῶμα.

Ἢ δέ μευ ἄγχι στᾶσα προσηύδα διὰ θεάων·

455

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,  
μηκέτι νῦν θαλερόν γόνον ὄρνυτε· οἶδα καὶ αὐτὴ  
ἡμὲν ὅσ' ἐν πόντῳ πάθεται ἄλγεα ἰχθυόεντι,  
ἠδ' ὅσ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου.

Ἀλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον,

460

441. Καὶ πηῶ περ ἐόντι μάλα σχεδόν, bien qu'étant (mon) parent de très-proche. *Scholies B* : γαμβρῶ μοι ὄντι ἐπὶ τῇ ἀδελφῇ Κτιμένη.

442. Μειλιχίοις.... Répétition du vers IX, 493.

443. Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν, et la traduction *sinemus* n'est point exacte. L'impératif ἡγεμόνευ(ε), qui correspond à ἐάσομεν, prouve bien que ἐάσομεν n'est pas un futur, et qu'il signifie *laissons*.

444. Αὐτοῦ.... Voyez le vers IX, 494 et les notes sur ce vers.

447. Οὐδέ, *non autem*, ou *sed non*. — Μέν, comme μήν : pourtant.

448. Ἐπετ(ο), sous-entendu ἡμῖν : il nous suivit. — Ἐδεισεν, *vulgo* ἔδδεισεν. Voyez plus haut, vers 219, la note sur ἔδεισαν.

450. Λοῦσεν et ἔχρισεν n'indiquent qu'un ordre de la déesse à ses femmes.

Voyez la note du vers VIII, 296. *Scholies B* : λούσασθαι ἐκέλευσε. μετωνυμία δὲ ὁ τρόπος. — Λίπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers III, 466.

451. Ἀμφὶ.... Répétition du vers IV, 50.

452. Εὖ, ou selon d'autres ἐὺ, se rapporte à δαινυμένους. — Εὖ πάντας. Ancienne variante, ἄρα τοὺς γε.

453. Τ' ἐσάντα. Anciennes variantes, τε πάντα et τε θυμῶ.

455-456. Ἢ δέ μευ.... Répétition des vers 400-401. Le deuxième vers manque ici dans la plupart des manuscrits, mais on n'en voit pas bien la raison.

457. Θαλερόν. Aristophane de Byzance, στυγερόν, leçon qui ne déplaît point à Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστοφάνης, στυγερόν γόνον. καὶ οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή.

459. Ὅσ(α) est pris adverbiallement, ou équivalent à καθ' ὅσα, et le complément de ἐδηλήσαντ(ο) est ὑμᾶς sous-entendu. Voyez le vers XI, 401.



εἰσόκεν αὖτις θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι λάβητε,  
οἷον ὅτε πρῶτιστον ἐλείπετε πατρίδα γαῖαν  
τρηχέης Ἰθάκης· νῦν δ' ἀσκελέες καὶ ἄθυμοι,  
αἰὲν ἄλλης χαλεπῆς μεμνημένοι· οὐδέ ποθ' ὑμῖν  
θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, ἐπειτὴ μάλα πολλὰ πέποσθε.

465

Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.  
Ἐνθα μὲν ἥματα πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν  
ἤμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.  
Ἄλλ' ὅτε δὴ β' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ' ἔτραπον ὦραι,  
[μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἥματα μακρὰ τελέσθη,]  
καὶ τότε μ' ἐκκαλέσαντες ἔσαν ἐρήρες ἐταῖροι·

470

Δαιμόνι', ἤδη νῦν μιμνήσκειο πατρίδος αἴης,  
εἴ τοι θέσφατόν ἐστι σωθῆναι, καὶ ἰκέσθαι  
οἶχον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὡς ἔσαν· αὐτὰρ ἔμοιγ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.

475

462. Οἷον ὅτε, tel que quand : tel que vous l'aviez au moment où. — Ἐλείπετε, dans le sens propre de l'imparfait : vous quittiez.

463. Ἀσκελέες καὶ ἄθυμοι, sous-entendu ἐστέ (vous êtes).

465. Θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, sous-entendu ἐστί. — Πέποσθε, vous avez souffert. Voyez la note du vers III, 99 de l'*Iliade*. Ancienne variante, πέπασθε, même sens que πέποσθε. Les Alexandrins semblent avoir adinisé indistinctement les deux orthographes.

467. Εἰς ἐνιαυτὸν n'a aucun rapport avec ἐπηετανόν du vers 427, sinon que le bien-être dont il est question là les a engagés à prolonger leur séjour dans l'île de Circé. Ce n'est point à leur premier repas qu'ils ont dit : « Restons ici jusqu'à l'année prochaine. » — L'expression τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν se trouve aussi dans Hésiode, *Théogonie*, vers 740. C'est un de ces lieux communs poétiques comme il y en a en assez grand nombre chez Homère, et qui étaient un héritage des aèdes. Voyez plus bas la note du vers 470.

468. Ἡμεθα, δαινύμενοι.... Répétition du vers IX, 162.

470. Μηνῶν.... Hésiode, *Théogonie*, vers 59 : Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἥματα

κόλλ' ἐτελέσθη. On suppose que c'est avec ce vers qu'a été façonné celui que nous mettons ici entre crochets. — Le vers 470 est à coup sûr une interpolation, car il est absolument inutile. Mais le vers d'Hésiode se trouve textuellement dans deux autres passages de l'*Odyssée* (XIX, 153 et XXIV, 143), où il ne fait, ce semble, pas trop mauvaise figure. Voyez les notes sur ces deux passages. D'ailleurs il ne faut pas dire qu'Hésiode a copié Homère. Les vers du genre de celui ou de ceux dont il s'agit sont vieux comme la poésie grecque elle-même. Ils datent du temps des aèdes ; ils sont un legs des Thamyris, des Phémios, des Démodocus. — Περί doit être joint à τελέσθη. — Ἡματα μακρὰ, les longs jours. On est alors au solstice d'été, dans la belle saison, dans le temps le plus favorable pour aller sur mer.

471. Ἐκκαλέσαντες. Ils profitent d'un moment où Circé n'est point là. Voyez plus bas, vers 486.

474. Οἶχον ἐς ὑψόροφον. Ancienne variante, οἶχον ἐὐκτίμενον, leçon adoptée par Bothe et Dindorf.

475-479. Ὡς ἔσαν· αὐτὰρ.... Le premier de ces vers est la répétition du vers 406, et les autres, sauf le dernier, sont identiques à ce qu'on a vu plus haut,

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα  
 ἡμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.  
 Ἦμος δ' ἥλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,  
 οἱ μὲν κοιμήσαντο κατὰ μέγαρα σκίοεντα.

Αὐτὰρ ἐγὼ Κίρκης ἐπιβὰς περικαλλέος εὐνῆς, 480  
 γούνων ἐλλιτάνευσα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς·  
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

ὦ Κίρκη, τέλεσόν μοι ὑπόσχεσιν ἦνπερ ὑπέστης,  
 οἴκαδε πεμψέμεναι· θυμὸς δέ μοι ἔσσεται ἤδη,  
 ἡδ' ἄλλων ἐτάρων, οἳ μευ φθινύθουσι φίλον κῆρ 485  
 ἄμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι, ὅτε που σύγε νόσφι γένηαι.

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·  
 Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,  
 μηκέτι νῦν ἄεχοντες ἐμῷ ἐνὶ μίμνετε οἴκῳ·

vers 483-486, et déjà auparavant, IX, 556-559. Wolf a mis ce passage entre crochets, et presque tous les éditeurs ont fait comme lui. Il semble pourtant que le vers 475 dit une chose utile, en nous apprenant l'effet produit sur Ulysse par les observations de ses amis. Je ne crois pas inutile non plus que l'on sache comment s'est passé le temps, depuis leur discours jusqu'au moment du coucher. Les vers 478-479 sont une transition toute naturelle pour nous montrer Ulysse allant rejoindre Circé dans sa chambre. Si l'on supprime le passage, le héros n'a pas plutôt entendu la requête de ses amis, qu'il part se coucher. Cela est bien brusque, et fort peu dans les habitudes d'Homère. Je regarde donc les vers 475-479 comme parfaitement à leur place, sinon comme indispensables. Voilà pourquoi, malgré tant d'exemples contraires, je ne mets pas de crochets.

484. Γούνων ἐλλιτάνευσα. Voyez les vers VII, 442 et 445. Il fait sa prière par les genoux, c'est-à-dire en tenant embrassés les genoux de la déesse, à la façon des suppliants. Voyez l'*Iliade*, vers XXIV, 357. Didyme (*Scholies* Q): διὰ τῶν γουνάτων τῆς Κίρκης λιτὴν ἐποίησα καὶ παράκλησιν. ἀντὶ τοῦ, τῶν γουνάτων ἀψάμενος.

482. Καὶ μιν.... On met ce vers entre crochets parce qu'il manque dans quelques manuscrits. Mais il n'est pas plus inutile

ici que dans une foule d'autres passages. C'est la formule habituelle pour annoncer un discours.

485. Ἄλλων ἐτάρων, sous-entendu θυμός. — Il ne faut pas s'étonner de voir ici le génitif, quand il y a le datif au vers précédent θυμός μοι, c'est-à-dire θυμός μου, le datif pour le génitif, et non ἔσσεται μοι. Voyez plus haut la note du vers 435.

486. Ἀμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι,... Ulysse ment, afin d'apitoyer la déesse. Ses compagnons se sont bornés à le rappeler une seule fois à lui-même, et sans aucun des signes de douleur dont il parle ici. Cependant quelques anciens supposaient son langage absolument sincère. Dans cette hypothèse, les vers 472-474 ne sont qu'un résumé de plaintes souvent répétées, et les vers 482-486 résument pareillement les supplications maintes fois adressées par Ulysse à Circé. *Scholies* H : ἐῆλον ὅτι Ὀδυσσεὺς πολλάκις τοῦτο ἰκέτευσεν. Il est bien plus simple de supposer un artifice oratoire. Les compagnons d'Ulysse ont vu qu'il fait beau temps, et voilà tout. Ils commencent peut-être à s'ennuyer de leurs banquets sans fin; mais ils n'ont aucune raison de pleurer ni de gémir. — Ἀμφ' ἐμ(έ), autour de moi, c'est-à-dire quand je suis avec eux. La suite complète la pensée : et seul avec eux.

ἀλλ' ἄλλην χρῆ πρῶτον ὁδὸν τελέσαι, καὶ ἰκέσθαι 490  
 εἰς Ἀΐδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,  
 ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο,  
 μάντηος ἀλαοῦ, τοῦτε φρένες ἔμπεδοί εἰσιν·  
 τῷ καὶ τεθνηῶτι νόον πόρε Περσεφόνεια,  
 οἷω πεπνῦσθαι· τοὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσιν. 495

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·  
 κλαῖον δ' ἐν λεχέεσσι καθήμενος, οὐδέ τι θυμὸς  
 ἤθελ' ἔτι ζῶειν καὶ ὄρᾱν φάος ἡέλιοιο.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τε κορέσθην,  
 καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβόμενος προσέειπον· 500

490. Ἀλλ' ἄλλην. Homère aime les alliterations. Celle de ἀλλά et ἄλλος est restée jusqu'au bout agréable à l'oreille des Grecs. — Χρῆ, sous-entendu ὑμᾶς : il vous faut. Mais l'expression a un sens très-énergique, et marque une vraie nécessité.

492. Ψυχῇ, à l'âme. — Χρησομένους, pour demander un oracle. — Θηβαίου Τειρεσίαο. Grâce à l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, Tirésias est un des personnages les plus fameux de la mythologie. — Les entatiques demandaient pourquoi Circé, qui sait tout, oblige Ulysse à un pareil voyage. Les Iyriques répondaient que les oracles de Circé seraient suspects à Ulysse, au lieu qu'il ne doutera point avec Tirésias. Porphyre (*Scholies* Q et V) : διὰ τί οὖν οὐκ αὐτὴ μαντεύεται ; ὅτι οὐκ ἂν ἐπίστευσεν Ὀδυσσεὺς ἐρώσης αὐτῆς.

493. Μάντηος, vulgo μάντιος, un trochée au premier pied tenant lieu d'un spondée par licence ; car il est absolument impossible d'admettre, avec Barnes, que les deux premières syllabes de ἀλαοῦ soient équivalentes à deux longues.

494. Καὶ τεθνηῶτι, quoique mort : bien qu'il ne soit plus un homme vivant sur la terre.

495. Οἷω est au datif par attraction, et οἷω πεπνῦσθαι équivaut à ὥστε οἷον πεπνῦσθαι : en sorte que seul (entre tous les morts) il ait la sagesse. Même quand on ne met point de virgule après Περσεφόνεια, c'est ainsi qu'on doit expliquer ; car πόρε τῷ οἷω νόον πεπνῦσθαι ne donne aucun sens réel. — La sagesse qui fait la supériorité de Tirésias, c'est la connaissance de l'ave-

nir. Les autres morts ne sont pas dénués d'intelligence ; mais ils n'ont que des facultés vulgaires, au prix de celles de Tirésias. *Scholies* T : Ἀρίαιθός φησιν Ἦραν μεταβουλεύουσιν ἐπὶ τῷ πηρῶσαι αὐτὸν αἰτεῖσθαι παρὰ Περσεφόνης ὥστε εἶναι αὐτῷ καὶ ἀποθανόντι τὴν μαντικὴν. περὶ τῆς τέχνης οὖν μόνον λέγει οἷω πεπνῦσθαι. οἱ δὲ ἄλλοι φρένας μὲν εἶχον, τέχνην δὲ οὐ. — C'était certainement un grand honneur pour Tirésias d'être resté après sa mort tout ce qu'il avait été par l'esprit durant sa vie. Mais sa science de l'avenir ne pouvait pas lui être d'un grand usage. Les morts n'ont d'existence qu'au passé ; et l'on ne cite pas beaucoup de vivants qui aient fait, pour avoir ses oracles, un voyage au pays des morts. — Τοὶ δέ, quant à eux, c'est-à-dire quant aux autres morts, sauf Tirésias. — Σκιαὶ ἀΐσσουσιν, ils voltigent ombres, c'est-à-dire ils ne sont que des ombres voltigeantes. Remarquez qu'Ulysse, en parlant de Tirésias, s'est servi du mot ψυχῇ, et non du mot σκιά. Le devin n'est pas une ombre sans consistance, mais une âme complète, bien que cette âme n'habite plus un vrai corps. *Scholies* Q : οἱ δὲ ἄλλοι νεκροὶ πλὴν τοῦ Τειρεσίου σκιαὶ εἰσι καὶ ὡς σκιαὶ ὀρμῶσι, καθάπερ αὐταὶ παρέπονται τοῖς κινουμένοις. Cicéron, de *Divinatione*, I, 40, a très-nettement traduit le vers d'Homère : « solum » sapere, ceteros umbrarum vagari modo. »

496-499. Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ.... Répétition des vers IV, 538-541, sauf un seul mot changé (λεχέεσσι mis à la place de ψαμάθοισι).

ὦ Κίρκη, τίς γάρ ταύτην ὁδὸν ἡγεμονεύσει;  
Εἰς Ἄϊδος δ' οὐπω τις ἀφίκετο νηὶ μελαίνῃ.

ὦς ἐφάμην· ἥ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·  
Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,  
μήτι τοι ἡγεμόνος γε ποθὴ παρὰ νηὶ μελέσθω· 505

ἱστὸν δὲ στήσας ἀνά θ' ἱστίᾳ λευκὰ πετάσσας  
ῥῆσθαι· τὴν δέ κέ τοι πνοιὴ Βορέας φέρησιν.  
Ἄλλ' ὁπότε ἂν δὴ νηὶ δι' Ὀκεανοῖο περήσης,  
ἐνθ' ἀκτὴ τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης,  
μακραί τ' αἰγειροὶ καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι· 510  
νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὀκεανῷ βαθυδίνῃ,  
αὐτὸς δ' εἰς Ἀΐδew ἵεναι δόμον εὐρώεντα.

Ἐνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσιν  
Κώκυτός θ', δς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ·  
πέτρῃ τε ξύνεσις τε δύο ποταμῶν ἐριδούπων· 515

504. Τίς γάρ, et qui donc. Voyez plus haut, vers 337, la note sur γάρ.

502. Εἰς Ἄϊδος, ellipse. On vient de voir, au vers 491, l'expression complète, εἰς Ἀΐδαο δόμους. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — A la suite du vers 502, quelques-uns mettaient celui-ci : Ζωὸς ἐὼν· χαλεπὸν δὲ τάγε ζωῶσιν ὀρᾶσθαι. C'était un emprunt fait au chant qui va suivre. Voyez le vers XI, 456.

505. Παρὰ νηὶ dépend de μελέσθω.

507. ῥῆσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même plus bas, vers 511 et 512. — Τὴν, c'est-à-dire νῆα : le navire. — Πνοιὴ Βορέας. Ceci suppose qu'ils navigueront dans la direction du sud.

508. Ὀκεανοῖο. Il s'agit du grand fleuve qui entoure le disque de la terre. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 607. — Puisque Ulysse doit traverser l'Océan pour arriver au pays des ombres, il s'ensuit que ce pays, selon Homère, appartenait à un autre monde que la terre proprement dite.

509. Ἐνθ(α), sous-entendu ἐστὶ : là où se trouve. — Λάχεια. Voyez, IX, 446, la note sur ce mot.

510. ὠλεσίκαρποι, stériles. Il n'y a point de saule portant des fruits. L'épithète ne peut donc être entendue à la lettre. Elle signifie seulement que la fleur, une fois tombée, ne laisse rien après elle,

et que l'arbre ne donne aucun fruit. *Scholies* B, Q et V : ἀποβάλλουσι γάρ τὸ ἄνθος πρὶν πεπανθῆ. Il serait d'ailleurs singulier qu'il y eût, dans la région des ombres, autre chose que des arbres stériles. Didyme (*Scholies* H, T et V) : οἰκείως δὲ ἀγόνοις φυτοῖς ἐχρήσατο. οἰκεία γὰρ νεκροῖς τὰ ἄκαρπα.

511. Αὐτοῦ, adverbe. — Κέλσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même ἵεναι au vers suivant.

513. ῥέουσιν, le pluriel entre deux sujets au singulier. C'est ce qu'on appelait le tour d'Alcman, à cause de sa fréquence dans les vers de ce lyrique. Didyme (*Scholies* H et Q) : τοῦτο καλεῖται Ἀλκμανικόν, οὐχ ὅτι Ἀλκμάν πρῶτος αὐτῷ ἐχρήσατο, ἀλλ' ὅτι πολὺ ἐστὶ παρ' αὐτῷ, οἶον· Κάστωρ ὠκέων πώλεων ἐλατῆρες καὶ Πολυδεύκης. Voyez l'*Iliade*, XX, 438, et la note sur ce vers. Nous avons vu pareillement le duel entre deux singuliers, *Iliade*, V, 774.

514. Στυγὸς dépend de ὕδατος. Voyez l'*Iliade*, II, 755, et la note sur ce vers. Quelques-uns regardent cette mythologie des trois fleuves de l'Enfer comme postérieure au siècle d'Homère, et ils proposent de supprimer la phrase. C'est là une pure hypothèse.

515. Πέτρῃ τε ξύνεσις τε, sous-entendu

ἐνθα δ' ἔπειθ', ἥρως, χριμφθεὶς πέλας, ὥς σε κελεύω,  
βόθρον ὀρύξαι, ὅσον τε πυγούσιον ἐνθα καὶ ἐνθα·

ἄμφ' αὐτῷ δὲ χοήν χειῖσθαι πᾶσιν νεκύεσσιν,

πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,

τὸ τρίτον αὖθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιστα λευκὰ παλύνειν·

520

Πολλὰ δὲ γουνοῦσθαι νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,

ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη,

ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρὴν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·

Τειρεσίη δ' ἀπάνευθεν δῖν ἱερευσέμεν οἴῳ,

παμμέλαν', δς μήλοισι μεταπρέπει ὑμετέροισιν.

525

Αὐτὰρ ἐπὴν εὐχῆσι λίσσῃ κλυτὰ ἔθνεα νεκρῶν,

ἐνθ' εἶν ἀρνειὸν ῥέξειν θῆλύν τε μέλαιναν,

εἰς Ἑρεβος στρέψας, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι,

ἰέμενος ποταμοῖο ῥοάων· ἐνθα δὲ πολλαὶ

ἐστί : il y a un rocher et le confluent, c'est-à-dire il y a un rocher au pied duquel se trouve le confluent des deux fleuves et de l'Achéron. C'est, comme on dit, une chose en deux, un ἐν διὰ δυοῖν. — Δύω ποταμῶν, des deux fleuves : du Pyriphlégeton et du Cocyte. — Ἐριδούπων. Ancienne variante, ἐριμύχων.

517. Ὀρύξαι, et plus bas χειῖσθαι, παλύνειν, etc., comme plus haut κέλσαι et λέναι. L'infinitif est dans le sens de l'impératif. — Ὅσον τε πυγούσιον, d'une coupée environ. — Ἐνθα καὶ ἐνθα, dans un sens et dans un autre : en longueur et en largeur. *Scholies* B, Q et V : εἰς πλάτος καὶ εἰς μήκος.

518. Ἀμφ' αὐτῷ, c'est-à-dire ἀμφὶ τῷ βόθρῳ, autour de cette fosse : sur le bord de la fosse. Ce qu'on versera ainsi coulera dedans. — Χοήν. Le mot χοή désigne spécialement les libations funèbres. Les autres se nomment σπονδή ou λοιπή.

519. Μελικρήτῳ. Il ne s'agit point d'hydromel, mais d'un simple mélange de miel et de lait.

520. Ἐπὶ peut être joint à παλύνειν. Pourtant il vaut mieux l'expliquer comme adverbe : par-dessus.

521. Γουνοῦσθαι, supplie. Voyez la note du vers VI, 149. — Ἀμενηνά, sans consistance. Ce ne sont que des ombres. Didyme (*Scholies* V) : ἀσθενῆ, μένος οὐκ ἔχοντα,

ἢ σώματος δύναμιν, ἀπὸ τοῦ μονηὴν ἔχειν ἐκεῖ τὴν ψυχὴν. Homère donne aux songes la même épithète qu'aux ombres des morts, XIX, 562 : πύλαι ἀμενηνῶν.... ὀνείρων. Ce sont aussi, selon l'expression de Virgile (*Énéide*, VI, 297), *tenues sine corpore vitæ*. — Dans la supplication, on parle, on fait des promesses. De là ἐλθὼν et ῥέξειν : promettant d'immoler à ton retour.

523. Ἑσθλῶν, de bonnes choses : de riches offrandes. On jetait dans le bûcher des habits, des meubles, des armes, des animaux vivants, etc.

524. Ὀῖν est au masculin : un mouton, et même un bélier. Voyez plus bas, vers 527 et 572.

526. Κλυτὰ est dans son sens ordinaire. Les morts auxquels Ulysse adressera ses prières sont des héros et des femmes de héros ; partant ils sont célèbres.

527. Ἐνθ(α), alors. — Θῆλυν, accusatif féminin, sous-entendu δῖν.

528. Εἰς Ἑρεβος, vers l'Érèbe, c'est-à-dire du côté où se trouve l'habitation des ombres. Bothe : « Erebus sedes est Inferorum quibus sacra facit. » — Στρέψας, sous-entendu αὐτούς : les ayant tournés, c'est-à-dire en leur tenant la tête tournée. — Αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, puis retire-toi à distance. Voyez, V, 350, la note sur ἀπονόσφι τραπέσθαι.

529. Ποταμοῖο. Il s'agit du fleuve par

ψυχὰι ἐλεύσονται νεκύων κατατεθνηώτων. 530

Δὴ τότε ἔπειθ' ἐτάροισιν ἐποτρῦναι καὶ ἀνῶξαι  
μῆλα, τὰ δὴ κατάκειτ' ἐσφαγμένα νηλεῖ χαλκῷ,  
δείραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,  
ἰφθίμῳ τ' Ἀΐδῃ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·  
αὐτὸς δὲ ξίφος ὅξυ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ 535  
ῥῆσθαι, μηδὲ ἔαν νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα  
αἵματος ἄσπον ἵμεν πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

Ἐνθα τοι αὐτίκα μάντις ἐλεύσεται, ὄρχαμε λαῶν,  
ὅς κέν τοι εἴπησιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου  
νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσειαι ἰχθυόεντα· 540

Ὡς ἔφατ'· αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἥως.  
Ἀμφὶ δέ με χλαῖνάν τε χιτῶνά τε εἵματα ἔσσειν·  
αὐτὴ δ' ἀργύφρον φᾶρος μέγα ἔννυτο νύμφη,  
λεπτὸν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἱζυῖ  
καλὴν, χρυσεῖν· κεφαλὴ δ' ἐπέθηκε καλύπτρην. 545  
Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ δώματ' ἰὼν ὄτρυνον ἐταίρους

excellence, c'est-à-dire de l'Océan. Ceux qui entendent, par αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, qu'Ulysse doit tourner sa tête du côté de l'Océan pendant qu'il égorgera ses moutons, ou aussitôt après les avoir égorvés, traduisent ἴμενος comme ὀρεγόμενος, et lui font seulement tendre les bras vers l'Océan. — Ἐνθα, là, c'est-à-dire près de la fosse qui aura reçu les libations et le sang. Voyez les vers XI, 36-37. On peut aussi prendre ἔνθα comme adverbe de temps : alors, c'est-à-dire après que les moutons auront été égorvés.

530. Νεκύων κατατεθνηώτων. L'épithète est purement poétique, comme souvent chez Homère. C'est le fait, la nature. On verra la même expression, XI, 37, 541, 564, 567, XII, 40 et ailleurs. On en a vu plusieurs fois de semblables dans l'Iliade : VI, 71 ; VII, 409 ; X, 343, etc.

532. Μῆλα dépend de κατακῆαι.—Κατάκειτ(αι), vulgo κατέκειτ(ο). L'imparfait s'explique mal. D'ailleurs il est évident que l'idée appelait κείμενα, et qu'Ulysse ne donne qu'un équivalent de κείμενα, difficile à placer devant ἐσφαγμένα.

533. Δείραντας à l'accusatif, comme sujet de la proposition infinitive.

536. ῥῆσθαι, reste-là. Il ne s'agit pas de la posture, car Ulysse sera certainement debout. On dira qu'Aristarque, s'il était conséquent, devait prendre le mot au propre : assieds-toi. En effet, il a obélisé le vers II, 355 de l'Iliade à cause de ῥῆσαι, Thersite ayant parlé debout. Mais les deux exemples diffèrent. Ulysse sera immobile, tandis que Thersite s'est donné beaucoup de mouvement.

537. Τειρεσίαο πυθέσθαι, d'avoir obtenu de Tirésias des informations : d'être en possession des oracles de Tirésias.

538. Ἐνθα, alors.

539-540. Ὡς κέν τοι.... Répétition des vers IV, 389-390. Seulement ὅς est ici conjonctif, et non plus démonstratif.

542. Ἀμφὶ doit être joint à ἔσσειν.—Εἵματα, apposition, ou, si l'on veut, le terme général résumant les deux termes particuliers.

543-545. Αὐτὴ.... Voyez les vers V, 230-232 et les notes sur ce passage. On ignore si Aristarque, au vers 545, écrivait ἐπέθηκε ou ἐφύπερθε. Comme tous les éditeurs, nous laissons la vulgate.

μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

Μηκέτι νῦν εὖδοντες ἄωτεῖτε γλυκὺν ὕπνον·  
ἀλλ' ἴομεν· ὃ γάρ μοι ἐπέγραδε πότνια Κίρκη.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγθήνωρ.  
Οὐδὲ μὲν οὐδ' ἔνθεν περ ἀπήμενας ἦγον ἑταίρους.

550

Ἐλπήνωρ δέ τις ἔσκε νεώτατος, οὔτε τι λίην  
ἄλχιμος ἐν πολέμῳ οὔτε φρεσὶν ἦσιν ἀρηρώς·  
ὥς μοι ἄνευθ' ἐτάρων ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,  
ψύχεος ἱμείρων, κατελέξατο οἶνοβαρείων·

555

κινυμένων δ' ἐτάρων ὄμαδον καὶ δοῦπον ἀκούσας  
ἐξαπίνης ἀνέρουσε, καὶ ἐκλάθετο φρεσὶν ἦσιν  
ἄφορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρὴν·  
ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν· ἐκ δέ οἱ αὐχὴν  
ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Ἀϊδόςδε κατῆλθεν.

560

Ἐρχομένοισι δὲ τοῖσιν ἐγὼ μετὰ μῦθον ἔειπον·

Φάσθε νύ που οἰκόνδε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν  
ἔρχεσθ'· ἄλλην δ' ἡμῖν ὁδὸν τεκμήρατο Κίρκη,  
εἰς Ἀἴδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,

547. Μειλιχίοις.... Voyez plus haut le vers 173 et la note sur ce vers.

548. Ἀωτεῖτε.... ὕπνον. Voyez la note du vers X, 459 de l'*Iliade*.

549. Ἴομεν est au subjonctif, pour ἴωμεν. — Ἐπέγραδε, a montré (ce qu'il y avait à faire).

551. Μεν, dans le sens de μὲν. — Ἐνθεν, de là : de chez Circé.

552. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ : en effet.

554. Ὡς, comme οὕτως. D'ordinaire on ne met qu'une virgule après ἀρηρώς, et alors ὥς reste conjonctif. — Ἐν, sur. Elpénor n'était pas dans le palais, mais sur la plate-forme du toit, où, comme s'exprime Ulysse, il était allé chercher le frais pour cuver son vin.

556. Ὀμαδον καὶ δοῦπον n'est point une tautologie. L'un indique le bruit des voix, l'autre celui des pas.

559. Κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν, c'est-à-dire ἐπεσε κατὰ τέγεος (ou κατέπεσε τέγεος) : ἀντικρὺ *decidit tecto in præceps*, il tomba du toit la tête en bas. — J'écris,

comme La Roche, κατ' ἀντικρὺ en deux mots, et non καταντικρὺ ou καταντικρύς, qui est un ἀπαξ εἰρημένον sans raison d'être, et qui nuit même à la netteté du sens. — Ἐκ doit être joint à ἐάγη.

560. Ἀστραγάλων dépend de ἐξεάγη. — Αμεῖς prend ἐκ comme adverbe, et ἀστραγάλων comme un génitif local qui précise le sens de ἐκ. Les deux explications reviennent au même.

561. Ἐρχομένοισι, allant, c'est-à-dire au moment où ils quittaient le palais pour se rendre au rivage.

563. Ἐρχεσθ(αι), d'aller, c'est-à-dire de retourner. — Ἄλλην.... ὁδόν, un voyage autre, un voyage bien différent. — Ἡμῖν a ici la finale brève, licence rare chez Homère, fréquente chez les tragiques. Bekker et d'autres écrivent ἡμῖν, *propérispomène*. On verra encore ἡμῖν avec la finale brève, au vers XI, 344. — Τεκμήρατο équivaut à τελέσαι ἐκέλευσε. Voyez le vers 490.

564-565. Εἰς Ἀἴδαο.... Voyez plus haut les vers 491-492 et les notes sur le second de ces deux vers.



ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο.

565

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·  
ἐζόμενοι δὲ κατ' αὖθι γόων τιλλοντό τε χαίτας·  
ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης  
ῥομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες,  
τόφρα δ' ἄρ' οἰχομένη Κίρκη παρὰ νηὶ μελαίνῃ  
ἀρνειὸν κατέδησεν δῖν θῆλύν τε μέλαιναν,  
ρεῖα παρεξελθοῦσα· τίς ἄν θεὸν οὐκ ἐθέλοντα  
ὀφθαλμοῖσιν ἴδοιτ', ἢ ἔνθ' ἢ ἔνθα κiónτα;

570

566. Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν.... Répétition du vers 198.

567. Κατ' αὖθι, *vulgo* καταῦθι. Il vaut mieux écrire en deux mots, et donner ainsi à κατὰ une valeur propre : καθεζόμενοι δὲ αὖθι.

568. Ἄλλ' οὐ.... Voyez plus haut le vers 202 et la note sur ce vers.

571. Τόφρα δ(έ), alors précisément : à ce moment-là même. — Οἰχομένη équivaut à παρεξελθοῦσα du vers 573. Personne n'a vu Circé allant au vaisseau, ou retournant chez elle. C'est pour avoir trouvé près du vaisseau les deux futures victimes,

qu'Ulysse affirme le voyage de la déesse. — Παρὰ νηὶ μελαίνῃ dépend de κατέδησεν.

573. Παρεξελθοῦσα, *clam prætergressa*, ayant passé inaperçue.

573-574. Τίς ἄν.... ἴδοιτ(ο), qui pourrait voir : quel mortel aurait la vue assez perçante pour distinguer...? — Les dieux d'Homère sont à volonté visibles ou invisibles pour les mortels. Voyez l'*Iliade*, I, 498 et passim.

574. Ἡ ἔνθ' ἢ ἔνθα κiónτα, allant soit dans un sens soit dans un autre. Circé avait passé deux fois, l'une pour aller au vaisseau, l'autre pour revenir chez elle.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

## NEKYIA.

De l'île de Circé Ulysse se rend au pays habité par les morts (1-22). Accomplissement des cérémonies qu'avait prescrites Circé (23-30). Apparition d'Elpénor, d'Anticlée et de Tirésias. Le devin prédit à Ulysse les événements futurs (31-151). Anticlée, mère d'Ulysse, apprend à son fils ce qui s'est passé à Ithaque durant sa longue absence (152-224). Apparition des anciennes héroïnes (225-332). Apparition des héros morts, qui avaient été les compagnons d'Ulysse au siège de Troie; récit d'Agamemnon (333-466). Achille, Patrocle, Antilochus, le grand Ajax (467-567). Ulysse voit le juge Minos, le chasseur Orion; il raconte les supplices divers de Tityus, de Tantale, de Sisyphe, l'apothéose d'Hercule (568-627). Retour d'Ulysse à son vaisseau; le héros part du pays des morts (628-640).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἡδὲ θάλασσαν,  
νῆα μὲν ἄρ' ἀμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἄλα δῖαν,  
ἐν δ' ἰστόν τιθέμεσθα καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ·  
ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν, ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ  
βαίνομεν ἄχνύμενοι, θαλερόν κατὰ δάκρυ χέοντες.  
Ἡμῖν δ' αὖ μετόπισθε νεὸς κυανοπρώροιο  
ἔχμενον οὔρον ἱεὶ πλησίστιον, ἐσθλὸν ἑταῖρον,

5

NEKYIA. Ancienne variante, νεχυομαντεία. Quelques anciens donnaient au chant XXIV le titre νεχυία, au lieu de σπονδαί. Ceux-là devaient appeler νεχυομαντεία le chant XI. D'autres disaient, à propos du chant XI, νεχυία tout court ou προτέρα νεχυία, et νεχυία δευτέρα à propos du chant XXIV.

1. Αὐτὰρ.... Répétition du vers IV, 428.

2-3. Νῆα μὲν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IV, 577-578.

4. Ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν.

Circé n'avait pas mis les deux bêtes à laine dans le vaisseau. Ceci suppose qu'elle les avait attachées auprès du vaisseau; et voilà pourquoi il faut les embarquer. — Τὰ μῆλα, *istas pecudes*, les bêtes à laine dont j'ai parlé: mon bélier et ma brebis. Voyez le vers X, 572.

5. Βαίνομεν.... Sauf le premier mot, c'est le vers X, 570.

7. Ἑταῖρον, ami, c'est-à-dire aide. Zénodore dans Miller: ἑταῖρος, ὁ φίλος καὶ ὁ συνεργός.

Κίρκη εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήςεσσα.

Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα

ἤμεθα· τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.

10

Τῆς δὲ πανημερίας τέταθ' ἱστία ποντοπορούσης·

δύσετό τ' ἥελιος, σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἔκανε βαθυρρόου Ὀκεανοῖο.

Ἐνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,

8. Κίρκη.... Voyez le vers X, 136 et la note sur ce vers.

9. Ὅπλα équivalent à περὶ τὰ ὅπλα, car πονέομαι avec l'accusatif signifie faire ou façonner, et ils ne font point, ils ne façonner point. Ainsi πονήσαμενοι a son sens ordinaire : ayant pris de la peine ; ayant travaillé. — Κατὰ νῆα dépend de πονησάμενοι, et non de ἤμεθα.

10. Ἡμεῖς τὴν.... Voyez le vers IX, 78 et les notes sur ce vers. Ici il n'y a qu'un navire et qu'un pilote.

12. Δύσετο.... Voyez le vers II, 388 et la note sur ce vers.

13. Ἐς πείρα(τα).... Ὀκεανοῖο, aux bornes de l'Océan, c'est-à-dire à l'autre rive du fleuve Océan. L'Océan a deux rives : d'un côté la terre du soleil et des vivants, de l'autre côté la terre des ténèbres et des morts. Quelques-uns entendent πείρατα Ὀκεανοῖο comme Ὀκεανὸν πείρατα : l'Océan qui forme les limites de la terre. Mais Ulysse, d'après les paroles mêmes de Circé (X, 508), a dû traverser l'Océan : ὅπότ' ἂν δὴ νηὶ δι' Ὀκεανοῖο περήσῃς. Ce n'est pas une simple induction, c'est un fait ; car nous verrons Ulysse (vers 639-640) naviguer sur l'Océan, pour quitter le pays des ombres et retrouver la mer. Le pays des ombres n'est pas situé sur la terre des vivants. C'est l'autre monde.

14. Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε, signifie le pays des ténèbres, le pays qu'habitent les morts. Le poète se sert d'expressions concrètes, voilà tout. Il n'y a ni hommes, ni peuple, ni ville dans ce pays, et il ne peut y en avoir. Circé (X, 509) n'a parlé que d'une plage nue. — Le mot χίμμερος (*caligo*, ténèbres), qui est dans Lycophron, explique ce que sont en réalité les Cimmériens d'Homère. Leur nom, en français, pourrait être les *En-ténébrés*. L'idée de chercher aucun rapport entre eux et les peuples du Bos-

phore cimmérien est absurde ; plus absurde encore est celle qui les rattache aux Cimmériens d'Hérodote, ces terribles dévastateurs du royaume d'Ardys. Ameis : « Diese « *Männer der Dunkelheit* sind als mythisches Volk eine epische Personification der Eigenschaften, welche x 512 ff. dem Eingange ins unterirdische Tottenreich beigelegt werden. Sie bilden den Gegensatz zum Märchen in x 86. » Le passage auquel renvoie Ameis dans sa dernière phrase est celui où Ulysse parle de la longueur du jour chez les Lestrygons. Voyez la note du vers X, 86. Nous allons avoir la nuit perpétuelle, comme nous avons eu là un jour à peu près perpétuel. — Cratès, au lieu de Κιμμερίων, lisait Κερβερίων, correction inspirée sans doute par le nom de Cerbère. Mais Homère ignore le nom du chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Iliade*, sur κύνα. Il ne connaît donc point de Cerbériens. Les *Scholies* H attribuent à Aristarque la leçon Κερβερέων. Cette leçon est fautive. Porson : *lege* Κερβερίων. Mais dès qu'on sait que Κερβερίων est une leçon de Cratès, on est bien sûr que ce n'est pas la leçon d'Aristarque. Il y a, dans les *Scholies* H, erreur de nom en même temps qu'erreur d'écriture. Peut-être est-ce Aristote, ou Aristophane de Byzance, qui avait fourni à Cratès son Κερβερίων, car il ne l'avait pas inventé. Didyme (*Scholies* P et V) : οἱ δὲ Κερβερίων, ὡς Κράτης. Le mot ὡς signifie *par exemple*, de sorte que οἱ δὲ peut très-bien désigner les prédécesseurs de Cratès. — Il y a encore une autre variante antique, χίμμερίων. Mais cet adjectif n'offre ici aucun sens, et n'est probablement qu'une mauvaise transcription de Κιμμερίων. — Si l'on tient absolument à localiser les Cimmériens, la meilleure place qu'on puisse leur assigner, c'est la région voisine du lac Avern. Dès qu'Homère, en dehors d'un

- ἤερι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς 15  
 Ἥελιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,  
 οὔθ' ὅπ' ἂν στείχῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,  
 οὔθ' ὅτ' ἂν ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται·  
 ἀλλ' ἐπὶ νύξ ὅλοή τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.  
 Νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν· ἐκ δὲ τὰ μῆλα 20  
 εἰλόμεθ'· αὐτοὶ δ' αὖτε παρὰ ῥόον Ὠκεανοῖο  
 ἦομεν, ὅρρ' ἐς χῶρον ἀφικόμεθ', ὃν φράσε Κίρκη.  
 Ἐνθ' ἱερήϊα μὲν Περιμήδης Εὐρύλοχός τε  
 ἔσχον· ἐγὼ δ' ἄορ ὁξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ  
 βόθρον ὄρυξ', ὅσσον τε πυγούσιον ἔνθα καὶ ἔνθα· 25  
 ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὴν χεόμην πᾶσιν νεκύεσσιν,  
 πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,  
 τὸ τρίτον αὖθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιστα λευκὰ πάλυνον.  
 Πολλὰ δὲ γουνούμην νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,  
 ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην, στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη, 30

cercle très-restreint, n'a aucune idée des distances réelles, il a bien pu mettre l'Italie au delà du fleuve Océan, c'est-à-dire en dehors du disque de la terre proprement dite. Il est très-possible en effet que les traditions infernales suggérées par les solfatares de la Campanie soient antérieures à Homère, et qu'elles eussent pénétré jusqu'en Ionie. Il n'y a aucune difficulté à admettre cette hypothèse, qui est celle de M. Ruelle, dans sa lettre sur les Cimmériens d'Homère. Mais ce n'est toujours qu'une hypothèse. — Δῆμος τε πόλις τε, sous-entendu ἐστί.

15. Ἥερι.... Voyez le vers VIII, 562 et la note sur ce vers. Il n'y a de différence qu'au dernier pied. — Κεκαλυμμένοι, accord πρὸς τὸ σημαίνόμενον. — Αὐτούς, eux : les Enténéβρης.

16-19. Οὐδέ ποτ' αὐτοὺς.... Virgile, *Géorgiques*, III, 357-359, applique ces images à la description des hivers de la Scythie.

16. Καταδέρκεται. Ancienne variante, ἐπιδέρκεται.

18. Ἀπ' οὐρανόθεν, pléonasma. C'est comme s'il y avait ἀπὸ οὐρανοῦ.

19. Ἐπὶ doit être joint à τέταται. — Νύξ ὅλοή ne doit pas être pris à la rigueur, puisque cette nuit permet d'y voir

assez pour se conduire, pour distinguer les objets, pour reconnaître les figures. C'est un crépuscule sombre, dans le genre de celui que peint Virgile, *Énéide*, VI, 270-272. — Δειλοῖσι βροτοῖσιν. Il ne s'agit point des Cimmériens, qui sont des morts, mais d'Ulysse et de ses compagnons, ou des malheureux qu'un funeste sort a pu conduire dans ces parages. — Quelques-uns, abusant du mot φαέθων (vers 16), disaient même que les Cimmériens ont le soleil, mais seulement un soleil terne et sans éclat. *Scholies* B, H et Q : ἐπιλάμπει μὲν ὁ ἥλιος τοὺς Κιμμερίους, οὐ φαέθων δέ. L'expression νύξ ὅλοή, même dans le sens le plus mitigé, est en contradiction avec cette explication prétendue.

20. Ἐκ doit être joint à εἰλόμεθ(α).

22. Ὅν φράσε Κίρκη. Il s'agit des bosquets de Proserpine, et du rocher au pied duquel le Pyriphlégéthon et le Cocyte se jettent dans l'Achéron. Voyez X, 509-515.

23. Περιμήδης. Ce compagnon d'Ulysse, qui sera encore nommé, XII, 495, est inconnu d'ailleurs.

24. Ἐσχον, tenaient.

25-37. Βόθρον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 517-530. Voyez les notes sur ce passage.

ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρὴν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·  
 Τειρεσίη δ' ἀπάνευθεν εἶν ἱερευσέμεν οἴῳ,  
 παμμέλαν', δς μήλοισι μεταπρέπει ἡμετέροισιν.  
 Τοὺς δ' ἐπεὶ εὐχολῆσι λιτῆσί τε, ἔθνεα νεκρῶν,  
 ἐλλισάμην, τὰ δὲ μῆλα λαβὼν ἀπεδειροτόμησα  
 ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα κελαινεφές· αἱ δ' ἀγέροντο  
 ψυχαὶ ὑπὲξ Ἑρέβους νεκύων κατατεθνηώτων·  
 νύμφαι τ' ἥϊθεοὶ τε πολύτλητοί τε γέροντες,

35

34. Ἑθνεα νεκρῶν, apposition explicative à τοὺς.

35. Δέ équivalent à τότε : alors.

35-36. Ἀπεδειροτόμησα ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα, si l'on subordonne les idées, équivalent à ἀπεδειροτόμησα (αὐτὰ) ὥστε αἷμα ῥέειν ἐς βόθρον. L'expression ἐς βόθρον est placée, pour ainsi dire, par anticipation, ou, comme disent les grammairiens, *sensu prægnañti*.

36. Αἱ (elles) est expliqué par ψυχαί. — Ἀγέροντο. C'est comme un essaim de mouches. Didyme (*Scholies B et Q*) : ὡς μυίας νομιστέον αὐτὰς ἡκεῖν ἐπὶ τὸ αἷμα. Les âmes veulent goûter au sang des victimes.

38-43. Νύμφαι τ' ἥϊθεοὶ τε.... Ces six vers ont été frappés d'athétèse par Zénodote et par Aristophane de Byzance, mais pour des raisons qui ne semblent pas très-concluantes. Didyme (*Scholies H et Q*) : οἱ εἷ παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ Ἀριστοφάνει ἡθετοῦντο ὡς ἀσύμφωνοι πρὸς τὰ ἐξῆς. οὐ γὰρ μεμιγμέναι παραγίνονται αἱ ψυχαί· νῦν δὲ ὁμοῦ νύμφαι, ἥϊθεοι, γέροντες, παρθένοι. καὶ ἄλλως οὐδὲ τὰ τραύματα ἐπὶ τῶν εἰδῶλων ὁράται. ὁθεν ἐρωτᾷ, τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε; τὸν Ἀγαμέμνονα. Cette logique est un peu hors de propos, appliquée à un tableau tout fantastique, et puis elle manque de base solide. La preuve qu'Ulysse voit d'abord une multitude confuse d'âmes sortant de l'Érèbe, est dans les vers mêmes qui précèdent le passage obélisé. Ou αἱ δ' ἀγέροντο ψυχαί est une expression vide de sens, ou elle signifie un essaim d'âmes. Voyez plus haut la note du vers 36. Quant à ce qui concerne les héros tués à la guerre, c'est leur gloire de se montrer tels que les a saisis la mort. L'exemple d'Agamemnon est très-mal choisi. Ce héros n'a aucun motif de faire parade de ses blessures :

bien au contraire. Il les cache sous son manteau, et voilà pourquoi Ulysse ne les voit pas. — Jacob La Roche corrige, dans la première phrase de Didyme, ἡθετοῦντο en προηθετοῦντο, ce qui associe Aristarque à l'athétèse prononcée par ses deux devanciers. Une chose qui autorise à peu près cette correction, c'est la forme générale sous laquelle les *Scholies V* mentionnent l'athétèse, tout en répétant les griefs de Zénodote contre le passage : ἀθετοῦνται οὗτοι οἱ εἷ, ὅτι οὐπω προσέρχονται· καὶ ὅτι ἀδύνατον φέρειν τὰς ψυχὰς τὰς τῶν σωμάτων πληγὰς. Si Aristarque s'est fait siens ces pauvres raisonnements, tant pis pour Aristarque. Je préfère à son jugement celui de Virgile. Le grand poète latin a trouvé si beaux les vers obélisés, qu'il les a traduits, que même il en a fait deux copies appropriées chacune à chacun de ses deux poèmes. Voyez les *Georgiques*, IV, 471-472, 475-477, et l'*Énéide*, VI, 305-308. — Malgré la quasi-unanimité avec laquelle les éditeurs, à l'exemple de Wolf, mettent entre crochets les vers 38-43, je laisse dans le texte, purement et simplement, un passage qui n'est pas le moins précieux joyau de la *Nécycie*. Il y a longtemps que les lytiques ont protesté contre l'athétèse, et qu'ils en ont rejeté comme mal fondés les deux considérants. Eustathe, après avoir objecté, contre le premier des deux, que les ombres, dans les Enfers, sont l'exacte représentation des corps jadis vivants, ajoute, en désignant les lytiques par leur qualification même : οἱ δὲ λυτικοὶ περὶ μὲν τῶν πληγῶν λαλοῦσιν ὡς ἀνωτέρω ἐγράφη· περὶ δὲ τοῦ μήπω καιρὸν εἶναι προσιέναι τῷ βόθρῳ ψυχὰς φασιν ὡς προανακεφαλαίωσις ταῦτα τῶν ῥηθησομένων εἰσί.

38. Νύμφαι (les jeunes femmes) est op-

παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι·  
πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείησιν,  
ἄνδρες Ἀρηίφατοι, βεβρωτώμενα τεύχε' ἔχοντες·  
οἱ πολλοὶ περὶ βόθρον ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος  
θεσπεσίη ἰαχῇ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ἥρει.

40

Δὴ τότε ἔπειθ' ἐτάροισιν ἐποτρύννας ἐκέλευσα  
μῆλα, τὰ δὴ κατέκειτ' ἐσφαγμένα νηλεῖ χαλκῷ,  
δεύραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,  
ἰφθίμῳ τ' Αἴδῳ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·  
αὐτὸς δὲ ξίφος ὅξυ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ  
ἤμην, οὐδ' εἴων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα  
αἵματος ἄσπον ἵμεν, πρὶν Τειρεσίαιο πυθέσθαι.

45

50

Πρώτη δὲ ψυχὴ Ἑλπήνορος ἦλθεν ἐταίρου·  
οὐ γάρ πω ἐτέθαπτο ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης·  
σῶμα γάρ ἐν Κίρκης μεγάρῳ κατελείπομεν ἡμεῖς  
ἄκλαυτον καὶ ἄθαπτον, ἐπεὶ πόνος ἄλλος ἔπειγεν.  
Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ,

55

posé à παρθενικαί (les jeunes filles). *Scholies B* : αἱ ἄνδρας ἔχουσαι. — Πολύτλητοι, *multa passi*, qui ont connu toutes les épreuves de la vie.

39. Παρθενικαί, comme παρθένοι. On peut sous-entendre κοῦραι.

42. Οἱ (lesquels) se rapporte au terme général νέκυες sous-entendu : et ces morts.

44-50. Δὴ τότε ἔπειθ' ἐτάροισιν.... Voyez les vers X, 531-537 et les notes sur ce passage.

51-83. Πρώτη δὲ ψυχὴ Ἑλπήνορος.... Cet épisode a fourni à Virgile l'idée de celui de Palinure, *Énéide*, VI, 337-383. L'imitation est manifeste, même dans certains détails.

52-54. Οὐ γάρ πω.... Callistrate regardait ces trois vers comme interpolés, mais sans pourtant l'affirmer d'une façon absolue. Didyme (*Scholies H et Q*) : εἰ ἀποφάνεται νῦν περὶ τοῦ θανάτου αὐτοῦ, πῶς ἐξῆς διστάζων φησί· πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον; διὸ ὁ Καλλίστρατος ἀθετεῖ, εἰ μὴ ἄρα φησὶν ὅτι, οὐκ ἠσθόμεθα τὸν θάνατον. La contradiction n'est qu'apparente. Ulysse n'a point vu périr Elpénor, et ce n'est pas avec intention qu'il a laissé sans

sépulture le cadavre d'un ami. Quand on s'est aperçu qu'Elpénor manquait à l'appel, on avait autre chose à faire qu'à s'occuper de ce personnage, vivant ou mort (X, 552-560); que si Ulysse parle maintenant du cadavre non enseveli, c'est pour mettre les faits dans leur ordre sous les yeux des Phéaciens. Il y a prolepse; car c'est par l'ombre d'Elpénor lui-même qu'Ulysse va savoir comment est mort son ami. La Roche pense qu'Aristarque aussi prononçait l'athétèse contre les vers 52-54 : « Aristarchum hos versus damnasse colligo ex adnotatione ad Ψ' (*Iliade*, XXIII, 73) : ἡ ἀναφορὰ πρὸς τὰ ἀθετούμενα ἐν τῇ Νε-κυσίᾳ. » Peu importe. Ici en effet, comme pour les vers 38-43, Aristarque aurait tort, à supposer qu'il ait prononcé la condamnation. Mais peut-être est-il innocent de l'une et de l'autre athétèse.

53. Σῶμα, le cadavre. Chez Homère, le corps vivant se nomme δέμας, et jamais σῶμα. Voyez le vers III, 23 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

54. Πόνος ἄλλος, un travail autre, c'est-à-dire un travail bien différent. Il s'agit du voyage au pays des Enténébrés.

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Ἐλπῆνορ, πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον ἡερόεντα;  
Ἐφθης πεζὸς ἰὼν ἢ ἐγὼ σὺν νηϊ μελαίνῃ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οἰμώξας ἡμείβετο μύθῳ·

Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 60

ἄσέ με δαίμονος αἶσα κακὴ καὶ ἀθέσφατος οἶνος·

Κίρκης δ' ἐν μεγάρῳ καταλέγμενος οὐκ ἐνόησα

ἄφορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρὴν,

ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσον· ἐκ δέ μοι αὐχὴν

ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Ἀϊδὸσδε κατῆλθεν. 65

Νῦν δέ σε τῶν ὀπιθεν γουνάζομαι, οὐ παρεόντων,

πρὸς τ' ἀλόχου καὶ πατρὸς, ὃ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα,

Τηλεμάχου θ', ὃν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες·

67. Πῶς, comment : par quel moyen.

68. Ἐφθης, tu es arrivé plus tôt. — Ἰὼν, *vulgo* ἰών. Didyme (*Scholies* H) : πᾶσαι ἰὼν γράφουσι. Il n'y a qu'une nuance d'expression. — Ἡ ἐγὼ σὺν νηϊ μελαίνῃ, que moi avec un vaisseau noir. Cela est naïf, mais non pas inepte. Dès que l'ombre est l'exacte image du corps, elle est pour les yeux le corps même. La première idée d'Ulysse, en présence d'une ombre, c'est de croire qu'elle vit et se ment à la façon du corps ; ce n'est qu'après réflexion qu'il aurait pu se dire : « Une ombre vole, et ne marche pas. » Mais il n'a point réfléchi ; il prend les ombres pour les personnes dont elles sont l'image ; son illusion est si complète, qu'il fera tous ses efforts pour saisir dans ses bras l'ombre de sa mère Anticlée. Il ne saura ce que sont vraiment les ombres qu'après avoir vu l'inanité de ses efforts, et surtout après les explications d'Anticlée (vers 216-222) sur la condition des âmes des morts.

69. Ὡς ἐφάμην· ὁ.... Répétition du vers IX, 506.

60. Διογενὲς.... Répétition du vers X, 504. Ce vers manque ici dans quelques manuscrits, et presque tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets. Il n'est pas plus déplacé ici qu'ailleurs : bien au contraire. Elpénor va demander une grâce à Ulysse. Un instinct naturel lui suggère de débiter par une flatterie au héros.

61. Ἄσε, de ἀάω, nuire, précipiter dans le malheur. Il est pour ἄασε. Voyez le vers X, 68.

62. Ἐν μεγάρῳ, comme ἐν δώμασι, X, 554 : sur le toit du palais.

63-65. Ἀφορρον.... Voyez les vers X, 558-560 et les notes sur ce passage.

66. Τῶν ὀπιθεν équivalant à πρὸς τῶν καταλειμμένων οἴχοι : au nom de ceux que tu as laissés à Ithaque. — Οὐ παρεόντων, qui ne sont pas ici, c'est-à-dire qui vivent encore sur la terre. Didyme (*Scholies* H et Q) : λείπει ἢ πρὸς, ἢ πρὸς τῶν οὐ παρεόντων νῦν, ἀλλὰ καταλειφθέντων εἰς τὴν ἡμῶν οἰκίαν, ζώντων δ' ἔτι. ὑπὲρ τούτων οὐς ὀπιθεν ἑαυτοῦ κατέλιπες οἴχοι.

67-68. Πρὸς τ' ἀλόχου.... *Scholies* Q : οὐ προστίθῃσι τὴν μητέρα· ὁρᾷ γὰρ αὐτῆς τὴν ψυχὴν. οὐδὲ περὶ τοῦ θανάτου αὐτῆς λέγει, ἵνα μὴ λυπήσῃ τὸν παρακαλούμενον.

68. Ἐλειπες, selon quelques anciens, n'était qu'une licence métrique pour ἔλιπες. *Scholies* B : διὰ τὸ μέτρον διφθογογραφεῖται, ὀφείλον γράφεσθαι διὰ τοῦ ι. C'est là bien du scrupule, ou, si l'on veut, une vraie chicane. La perpétuelle confusion de l'imparfait et de l'aoriste, dans la diction d'Homère, prouve que ἔλειπες, bien qu'ayant le sens de l'aoriste, et même du parfait, est pourtant l'imparfait même. Voyez plus bas, vers 86, κατέλειπον (j'avais laissé).



οἶδα γὰρ ὥς ἐνθὲνδε κιὼν δόμου ἐξ Ἴδαιο  
 νῆσον ἐς Αἰαίην σχήσεις εὐεργέα νῆα· 70  
 ἔνθα σ' ἔπειτα, ἀναξ, κέλομαι μνήσασθαι ἐμεῖο·  
 μή μ' ἄχλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὀπιθεν καταλείπειν,  
 νοσφισθεῖς, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι,  
 ἀλλά με κακῆται σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοί ἐστιν, 75  
 σῆμά τέ μοι χεῦται πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,  
 ἀνδρὸς δυστήνοιο, καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι·  
 ταῦτά τέ μοι τελέσαι, πῆξαί τ' ἐπὶ τύμβῳ ἔρετμόν,  
 τῷ καὶ ζῶος ἔρεσσον, ἐὼν μετ' ἐμοῖς ἐτάροισιν.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·  
 Ταῦτά τοι, ὦ δύστηνε, τελευτήσω τε καὶ ἔρξω. 80

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβομένῳ στυγεροῖσιν  
 ἡμεθ'· ἐγὼ μὲν ἀνευθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων,  
 εἰδῶλον δ' ἐτέρωθεν ἐταίρου πόλλ' ἀγορεύον.

69. Ἐνθὲνδε κιὼν. En effet, l'île d'Éa est sur la route d'Ithaque. Il faut bien que le vaisseau se ravitaille, et qu'Ulysse reçoive de Circé les renseignements dont il a besoin pour son voyage. Didyme (*Scholies V*) : χάριν τοῦ λαβεῖν ἐφόδια καὶ μαθεῖν περὶ τοῦ πλοῦ.

72. Ἰὼν, *profectus*, au départ. — Ὀπιθεν, par derrière : derrière toi. — Καταλείπειν, comme κατάλειπε.

73. Νοσφισθεῖς, *digressus* (a me), t'étant séparé de moi, c'est-à-dire sans t'être occupé de moi. Voyez plus bas, vers 425, νοσφίσας(ο) dans le même sens moral. — Θεῶν μήνιμα. On doit la sépulture à ses proches et à ses amis. Si Ulysse ne remplissait pas son devoir envers Elpénor, il s'exposerait au ressentiment des dieux et encourrait quelque châtement sévère. *Scholies B* : μή ὀργισθῶσι σὲ οἱ θεοὶ δι' ἐμὲ ἄταφον ἐαθέντα. Horace, *Odes*, I, xxviii, 33-34 : « .... precibus non linquar inultis, » Teque piacula nulla resolvent. »

74. Κακῆται, l'infinitif dans le sens de l'impératif : brûle. Ancienne variante, κακχεῖται. Il paraît même que quelques anciens écrivaient κάκχεται à l'impératif, car Didyme (*Scholies H* et *Q*) se croit obligé de dire quelle est la vraie orthographe : ἡ κοινὴ κακχεῖται, Ἀρίσταρχος

κακῆται. προπερισπωμένως δέ· ἀπαρέμφατον γὰρ ἐστιν.

75. Χεῦται, comme κακῆται, a le sens de l'impératif.

76. Ἀνδρὸς δυστήνοιο dépend grammaticalement de σῆμα, et équivalent en réalité à un datif qui s'accorderait avec μοι : ou plutôt le génitif a été choisi à dessein, comme faisant mieux sentir que le datif l'obligation morale. Voyez, VI, 457, la note sur λευσσόντων. Eustathe : τὸ σχῆμα ἐστὶ σολοικοφανές. οὐκ ἐστὶ γὰρ κατεπειν τῶν οὕτω σχηματιζομένων σολοικισμὸν ἢ βαρβαρισμὸν. A l'appui de cette observation, le commentateur cite *les anciens*, c'est-à-dire ici Aristarque : φασὶ γὰρ οἱ παλαιοὶ, πᾶν τοιοῦτο λᾶλημα ἡγουν σχῆμα ἀμάρτυμά ἐστιν ἐκούσιον διὰ τέχνην, σολοικισμὸς δὲ ἀμάρτυμα ἀκούσιον ἐξ ἀμαθίας λαληθέν. — Καί, *etiam*, même. — Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : de façon à être un témoignage.

80. Τοι (*tibi*) correspond à μοι (*mihi*) du vers 77.

81. Στυγεροῖσιν est dans un sens très-adouci : *tristibus*, tristes.

83. Ἀγορεύον, *vulgo* ἀγόρευεν. Bekker et d'autres ont repris la leçon ἀγόρευεν, qui semble avoir été aussi la vulgate alexandrine, mais à laquelle Didyme (*Scholies H*)

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυῖης,  
 Αὐτολύκου θυγάτηρ μεγάλητορος Ἀντίκλεια,  
 τὴν ζωὴν κατέλειπον ἰὼν εἰς Ἴλιον ἱρήν.

85

Τὴν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ·  
 ἀλλ' οὐδ' ὥς εἶων προτέρην, πυκινὸν περ ἀχέων,  
 αἵματος ἄσπον ἵμεν, πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο,  
 χρύσειον σκῆπτρον ἔχων, ἐμὲ δ' ἔγνω καὶ προσέειπεν·

90

[Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,]  
 τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε, λιπὼν φάος ἡελίοιο  
 ἤλυθες, ὅφρα ἴδῃ νέκυας καὶ ἀτερπέα χῶρον;

préférerait déjà celle qui aujourd'hui prévaut : ἀγόρευεν· τινὲς εἰκαιότερον, ἀγορεῦον. En effet, le participe ἰσχων appelle naturellement un participe, et il vaut mieux, ce semble, que la phrase ne soit pas interrompue. Il est probable, comme le remarque Dindorf, que ceux qui écrivaient ἀγόρευεν changeaient ἰσχων en ἰσχον, afin d'avoir au moins une correspondance régulière.

84. Ἦλθε δ' ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπῆλθε δέ : puis survint. La préposition ἐπὶ, placée après son verbe, ne souffre point l'anastrophe, sauf le cas extrêmement rare où elle le suit sans intermédiaire aucun. Voyez, XII, 313, la note d'Hérodien sur la différence de ὠρσεν ἐπὶ et ὠρσε δ' ἐπὶ, les deux leçons antiques de ce vers. — Ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυῖης. Aristarque (*Scholies* B et Q) fait remarquer cette forme de style, la périphrase précédant le nom propre : (ἡ διπλῇ.) ὅτι πρὸς τὸ ἐκ περιφράσεως νοούμενον ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ μητρὸς κατατεθνηυῖας ἐστὶν ἡ Ἀντίκλεια.

85. Αὐτολύκου θυγάτηρ..., apposition à ψυχῇ. On verra, XIX, 394-466, des détails sur Autolycus et sur sa famille.

86. Ζωὴν, vivante.

88. Προτέρην, l'adjectif pour l'adverbe. C'est comme s'il y avait πρότερον.

89. Αἵματος.... Voyez le vers X, 537 et la note sur ce vers.

90. Ἦλθε δ' ἐπὶ, comme au vers 84. — Ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο. Aristarque (*Scholies* H et Q) fait ici la même observation qu'au vers 84 : (ἡ διπλῇ,) ὅτι πάλιν

πρὸς τὸ ἐκ τῆς περιφράσεως νοητὸν ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ Θηβαίου Τειρεσίαο ἐστὶν ὁ Τειρεσίας. διὸ ἐπήνεγκεν ἔχων, οὐκ ἔχουσα.

91. Χρύσειον, dissyllabe par synizèse. — Ἐχων au masculin, au lieu du féminin, accord d'après l'idée. Voyez, au vers précédent, la dipole d'Aristarque.

92. Διογενὲς.... Ce vers n'est ici d'aucun usage, vu la façon dont débute le discours : τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε.

93. Τίπτ(ε) porte sur ἤλυθες. — Αὖτ', ὦ. Zénodote, αὖτως. Ici le mot αὖτ(ε) a un sens moral, et il se rapporte au motif qui a pu amener Ulysse. Bothe : « τίπτ' αὖτ' ἤλυθες, *quid rursus venisti*, concise dic-  
 « tum est pro hoc vel quodam simili,  
 « τίπτ' αὖτε νοήσας ἤλυθες, *quid cogitans*,  
 « quidve struens, *denuo*, more tuo, *huc*  
 « *advenisti*?... Id cum minus intellexisset  
 « Zénodotus, dedit τίπτ' αὖτως. » Ameis voit, dans αὖτε, quelque chose de plus matériel, et il le rapporte au fait de voyager dans un pays, puis dans un autre, dans celui des morts comme dans un autre : *wieder*, à son tour (*weil das Wandern zur Gewohnheit des Odysseus gehært*). Suivant l'explication vulgaire, αὖτε équivalant à δέ (*vero*), et par conséquent n'a aucune importance sérieuse dans la phrase, n'exprime même aucune idée réellement distincte.

94. Ἰδῇ, deuxième personne de ἰδωμαι : *videas*, tu vois. — Νέκυας dans un sens général : les morts, c'est-à-dire les Ames des morts.

Ἀλλ' ἱπποῖμας βόθρῳ, ἱπποῖε δὲ χύοντο ἔξω,  
πῖμας ὕδα πῶ καὶ τὰ νημερτέα εἶπω. 95

Ὡς γὰρ· ἐγὼ δ' ἱπποχούμενος ἕως ἀγροῖλλον  
καὶ εὖ ἐγκατέπηξ'· ὃ δ' ἐπεὶ πέν πῖμα κελαινόν,  
καὶ τότε δὴ μ' ἐπέσσι προσέειπε μῆτις ἀμύμων·

Νύκτιν ὄλβη μελπητέα, γένεα' Ὀδυσσεύ· 100  
τὸν δὲ τὰ ἀγαθέα θήσει θεός· σὺ γὰρ οἶω  
λήσει· Ἐννοσίγαιος, ὃ τὰ κῆτον ἔθηκε θυμῷ,  
χώμενος ἐπὶ γὰρ ἅν' ὅλβην ἐξαλάωτας.

Ἀλλ' ἔτι μὲν κε καὶ ὥς καὶ περ πάσγοντας ἱκασθε,  
αἳ κ' ἐθέλῃς τὸν θυμὸν ἐρκαπύειν καὶ ἐσπέρων, 105

ἐπὶπύτε κε πρῶτον πελάστῃς εὐεργείᾳ νῆα  
Θρηναίῃ νήσω, πορφυρῶν ἰαυδέα πόντον,  
βροχόμενας δ' εὖρητε βόας καὶ ἵατα μῆλα

Ἥελίου, ὃς πάντ' ἐρρεῖ καὶ πάντ' ἐπαυῖαι.

Τὰς εἰ μὲν κ' ἀσπείρας ἑκάς νόστου τε μέσση, 110

95. Αἵματος, génitif partitif : du sang ; un peu de ce sang.

99. Μῖμας ἀμύμων, apposition explicative à ὃ, elle, lui.

101. Τόν, lui : le retour. — Τῷ, à toi. — Θεός, un dieu, c'est-à-dire Neptune.

102. Ἀγροῖον a pour sujet et sous-entendu, c'est-à-dire τὸν νόστον σου. Didyme (Schol. F. II et T.) ὁ νότος, c'est-à-dire τὸν νόστον σου, ὁ νότος Περσέως. Ancienne variante, ὁ νότος. Avec cette locution serait entre deux virgules. — Ὁ ἵππος, c'est-à-dire qu'à cause de l'embarras τὸν ἵππον, contre toi.

104. Μῆν, dans le sens de νῆν : partant. Construire : ὁδὸν μὲν καὶ ἱαυδέα ἐπὶ, καὶ ὅτι παρρησίᾳ περ κακῶν. Les persécutions de Neptune ne seront que des vexations inutiles. Seulement, comme on va voir, il y a une condition.

105. Αἳ κ' ἐθέλῃς, si tu es résolu. On peut même donner à l'expression un sens encore plus énergique : si tu viens à bout. Didyme (Schol. V.) : ἐπὶ νόστον.

107. Θρηναίῃ νήσω. L'île dont il s'agit est aussi fantastique que toutes celles où Homère a déjà conduit son héros. C'est uniquement à cause de son nom qu'on a

supposé que c'était la Sicile. Mais la Thrinacie d'Homère n'est qu'un îlot inhabité ; et il n'est pas prouvé du tout que son nom soit identique à τρηναίᾳ, l'épithète de la grande île. Si ce nom signifie aux trois peuples, et si c'est la Sicile qu'Homère a cru désigner, on peut dire qu'il la connaît parfaitement mal, et que la réalité, entre ses mains, est devenue une pure chimère. Voir, du reste, ce qu'on lit ici dans les Schol. B et V : Θρηναίῃ, τῇ Σικελίᾳ· ἐπὶ τῷ ἑστὶ ἀγροῖλλον. Πέλοπον, Πάριον, Ἀλκίον. Les Schol. B ajoutent : καὶ εἰ μὴ τρηναίῃν λέγεσθαι, οὐκ ἐπὶ τὸ εὐεργετικὸν εὖτος ὠνομασται.

108. Τὸν, comme ailleurs πόντον.

109. Ἥελίου, etc. On a vu un vers presque identique. *Iliade*, III, 477. — Je rappelle que le dieu Soleil, chez Homère, est un personnage distinct d'Apollon.

110. Τὰς se rapporte grammaticalement à βόας, et par syllepse à μῆλα également. On ne doit pas voir dans ce féminin une distinction intentionnelle, bien que les compagnons d'Ulysse, une fois dans Thrinacie, ne touchent point au petit bétail. Tous les troupeaux du Soleil sont sacrés. — Ἀσπείρας, trissyllabe par synizèse.

καί κεν ἔτ' εἰς Ἰθάκην κακά περ πάσχοντες ἴκοισθε ·

εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον

νηϊ τε καὶ ἐτάροις · αὐτὸς δ' εἶπερ κεν ἀλύξης,

ὄψε κακῶς νεῖαι, ὀλέσας ἅπο πάντας ἐταίρους,

νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης · δῆεις δ' ἐν πῆματα οἴκῳ,

115

ἄνδρας ὑπερφιάλους, οἳ τοι βίοτον κατέδουσιν,

μνύμενοι ἀντιθέην ἄλοχον καὶ ἔδνα διδόντες.

Ἀλλ' ἦτοι κείνων γε βίας ἀποτίσσει ἐλθών.

Αὐτὰρ ἐπὴν μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν

κτείνης ἢ δόλῳ ἢ ἀμπαδὸν ὀξείῃ χαλκῷ,

120

ἔρχεσθαι δὴ ἔπειτα, λαβὼν εὐῆρες ἔρετμόν,

εἰσόκε τοὺς ἀφίκηαι, οἳ οὐκ ἴσασι θάλασσαν

ἄνερες, οὐδέ θ' ἄλεσσι μεμιγμένον εἶδαρ ἔδουσιν ·

111. Καί, *etiam*, par suite.

112. Σίνηαι, sous-entendu τὰς βοῦς ἢ τὰ μῆλα — Τοι (à toi) dépend de τεκμαίρομ(αι), et non de ὄλεθρον.

114-115. Ὅψε κακῶς.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IX, 534-535. Voyez la note sur le dernier de ces deux vers. Νεῖαι, un des mots changés, est pour νέται, νέη, et il a le sens du futur, qu'on sous-entende ou non κε : tu reviendras.

116. Ἄνδρας ὑπερφιάλους, apposition explicative à πῆματα. — Οἳ τοι βίοτον κατέδουσιν, qui te mangent la subsistance : qui dévorent tes biens. Au lieu de κατέδουσι, Aristophane de Byzance écrivait κατέδοιεν. Aristarque (*Scholies H*) rejette cette leçon : (ἢ διπλῇ), ὅτι οὐκ ἐνήλλαχται ὁ χρόνος ὥς τὸ, σὺν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν (*Iliade*, IV, 461).

118. Ἦτοι, pour sûr. Ceux qui écrivent ἦ τοι l'entendent de même.

120. Ἢ δόλῳ ἢ ἀμπαδὸν ne signifie pas qu'Ulysse doive opter pour l'un ou l'autre moyen, mais bien qu'il les a tous les deux à sa disposition ; en effet, il usera de l'un et de l'autre. Aussi les anciens disaient-ils, en forçant un peu la conséquence, qu'ici la disjonctive équivaut à la copule. Cette observation se trouve, dans les *Scholies*, sous trois formes différentes. Elle est vraie au fond, mais non absolument. Notre *soit.... soit*, dans certaines phrases, fait très-bien comprendre la valeur de ἢ.... ἢ dans celle-ci.

121. Ἐρχεσθαι dans le sens de l'impératif : pars ; va en voyage. Il s'agit, d'après ce qui va suivre, d'un voyage à pied, et sur le continent. — Λαβὼν.... ἔρετμόν, ayant pris une rame. Ajoutez : sur ton épaule. Voyez plus bas, vers 128.

122. Τοῦς, sous-entendu ἄνδρας : *istos viros*, les hommes misérables : les barbares. Aristarque (*Scholies H*) donne le nom des contrées intérieures de l'Épire où a dû pénétrer Ulysse : (ἢ διπλῇ, ὅτι) εἰς Βουνίμαν, ἢ εἰς Κελκέαν. Eustathe : οἳ δὲ παλαιοὶ (Aristarque et son école) καὶ τινῶν τοπικῶν ὀνομάτων βαρβαροφώνους δούπους ιστοροῦσι, Βουνίμαν λέγοντές τινα ἢ Κελκέαν, ἐν οἷς Ὀδυσσεὺς τὸν Ποσειδῶνα ἐτίμησεν. Pausanias, I, xii, entend le passage d'Homère comme s'il s'agissait des Épirotes en général ; mais ceux de la côte n'étaient point étrangers à l'art de la navigation.

123. Ἄνερες, apposition à οἳ. — Ἄλεσσι, de grains de sel. Ceci suppose qu'Ulysse devra s'avancer assez loin de la mer ; car le sel est de transport facile, et c'est une denrée dont on ne se passe pas aisément. Il est bien probable aussi qu'Homère ne connaissait que le sel marin. — Les commentateurs grecs ont cherché ici des difficultés qui n'existent nullement. Eux, qui connaissaient le sel gemme et celui qu'on tire des sources salées, ils se sont dit qu'Homère n'avait pu parler de l'absolu non-usage du sel, et que Tirésias parlait seulement du sel

οὐδ' ἄρα τοίγ' ἴσασι νέας φοινικοπαρήους,  
οὐδ' εὐήρε' ἔρετμά, τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται. 125  
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδές, οὐδέ σε λήσει·  
ὁππότε κεν δὴ τοι ξυμβλήμενος ἄλλος ὁδίτης  
φήῃ ἀθηρηλοιγὸν ἔχειν ἀνὰ φαιδίμῳ ὦμῳ,  
καὶ τότε δὴ γαίῃ πήξας εὐῆρες ἔρετμόν,  
ῥέξας ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι, 130  
ἀρνειὸν ταῦρόν τε, συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον,  
οἴκαδ' ἀποστείλχειν ἔρδειν θ' ἱερὰς ἐκατόμβας  
ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,  
πᾶσι μάλ' ἐξείης· θάνατος δέ τοι ἐξ ἄλός αὐτῷ

marin. *Scholies* B et Q : τοῖς ἀπὸ θαλάσσης. εἰσὶ γάρ που καὶ ἐν μέσῃ ἡπείρῳ ἄλλες ὀρυκτοί. Mais qui s'inquiète de savoir d'où vient le sel dont on fait usage? Comment Ulysse distinguera-t-il, à Bunima ou à Celcéa, si on mêle à la nourriture du sel marin ou du sel non marin? Au contraire, il s'apercevra, dès le premier coup de dent, que ce qu'il mange n'est point assaisonné. Cette objection toute naturelle avait sans doute frappé quelques esprits. Alors on s'est tiré d'affaire en prenant ἄλῃσσι dans le sens général de comestibles marins, comme nous disons de la marée pour dire du poisson de mer. *Scholies* Q : τοῖς ἐκ θαλάσσης βρώμασιν, ἰχθύσιν, ὀστρέοις. ἐνδέχεται γὰρ ἄλα πηγνύσθαι καὶ παρὰ ἡπειρώταις. Cette explication est inadmissible, ne fût-ce qu'à raison du mot μεμιγμένον. Ce mot n'a un sens que s'il s'agit du sel même. On ne mêle pas la marée à la nourriture, on fait sa nourriture de la marée.

125. Τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται. C'est la seule fois qu'on trouve cette image chez Homère. Elle n'a pas la même exactitude que si Tirésias parlait des voiles. Mais la comparaison ne porte que sur le principe du mouvement, sur ce qui fait qu'un oiseau et un navire s'avancent, et elle est aussi vraie de la rame que des voiles mêmes.

126. Σῆμα δέ τοι.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 326.

128. Ἀθηρηλοιγόν, une pelle à vanner le grain. Le voyageur, qui n'a jamais vu de rame, prend pour un πτύον la rame qu'Ulysse porte sur son épaule. Sa question

prouve à Ulysse une complète ignorance des choses de la mer. — Le mot ἀθηρηλοιγός signifie destruction des barbes de l'épi, et non destruction de la paille. Ce n'est donc pas du fléau qu'il s'agit. Homère ne connaît pas le fléau. D'ailleurs un fléau ne ressemble pas à une rame. Il s'agit donc de la pelle avec laquelle on jetait en l'air le grain dépiqué, mais encore mêlé de balle. Le vent emportait cette menue paille, barbes d'épi, pellicules, folioles, etc., tandis que le grain retombait pur sur l'aire. Voyez la note sur πτυόφιν, *Iliade*, XIII, 588. Hérodien (*Scholies* Q) : ἀθηρηλοιγόν· ὀξύτόνως. δηλοῖ δὲ τὸ πτύον. — Ἐχειν a pour sujet sé sous-entendu : que tu portes.

129. Καὶ τότε δῆ, eh bien alors précisément. — Γαίῃ, comme ἐν γαίῃ : en terre. Voyez des exemples analogues, *Iliade*, V, 82 ; VII, 187 ; XIX, 222.

131. Συῶν est au féminin, car il s'agit des truies. — Κάπρον, un verrat. Ceux qui supposent qu'il s'agit d'un sanglier, et non d'un simple cochon mâle, imposent à Ulysse une condition impossible à remplir. Les sangliers adultes ne se laissent pas prendre, et, fussent-ils pris, ne seraient pas aisés à immoler en sacrifice.

132. Ἀποστείλχειν et ἔρδειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

133. Ἀθανάτοισι.... Répétition textuelle du vers IV, 479.

134. Ἐξ ἄλός, sous-entendu γενομένης : ayant échappé à la mer ; ayant survécu à tous les naufrages. Ancienne variante, ἐξ ἄλός, épithète de θάνατος : une mort non maritime, une mort sur terre. Des

ἀβληχρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται, ὃς κέ σε πέφνη  
γῆρα ὑπο λιπαρῷ ἀρημένον· ἀμφὶ δὲ λαοὶ  
ὄλβιοι ἔσσονται· τὰ δέ τοι νημερτέα εἴρω. 135

ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειδόμενος προσέειπον·  
Τειρεσίη, τὰ μὲν ἄρ' που ἐπέκλωσαν θεοὶ αὐτοί·  
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον· 140  
μητρὸς τήνδ' ὀρώω ψυχὴν κατατεθνηυίης·  
ἣ δ' ἀκέουσ' ἦσται σχεδὸν αἵματος, οὐδ' ἐὼν υἷον  
ἔτλη ἐσάντα ἰδεῖν οὐδὲ προτιμυθήσασθαι.

Εἰπὲ, ἄναξ· πῶς κέν με ἀναγνοίῃ τὸν ἐόντα;

ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειδόμενος προσέειπεν· 145  
Ῥηϊδίον τοι ἔπος ἐρέω καὶ ἐπὶ φρεσὶ θήσω·  
ὄντινα μὲν κεν ἔῃς νεκύων κατατεθνηώτων  
αἵματος ἄσπον ἴμεν, ὁ δέ τοι νημερτές ἐνίψει·  
ᾧ δέ κ' ἐπιφθονέοις, ὁ δέ τοι πάλιν εἴσιν ὀπίσσω.

ὣς φαμένῃ ψυχῇ μὲν ἔβη δόμον Ἀΐδος εἴσω 150  
Τειρεσίαο ἀνακτος, ἐπεὶ κατὰ θέσφατ' ἔλεξεν·

denx façons, le sens est le même. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἑξαλός, ὡς ἑκβίος, οἷον ἡπειρωτικὸς καὶ οὐ θαλάσσιος. — Ceux qui admettaient la tradition du poète de la *Télégonie* entendaient ἐξ ἀλός comme s'il y avait ἐξ ἀλός γενόμενος (une mort sortie de la mer), à cause du χοντός dont Télégonus frappa son père. Mais Homère comme le prouvent les deux vers qui vont suivre, ignore absolument cette tradition, puisque Ulysse mourra très-vieux et de la mort la plus douce. Aussi Aristarque (*Scholies* Q) rejette-t-il la prétendue explication de ἐξ ἀλός par la perche du fils de Circé : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἐξ ἀλός ἔξω τῆς ἀλός. οὐ γὰρ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὰ κατὰ τὸν Τηλέγονον καὶ τὰ κατὰ τὸ κέντρον τῆς τρυγόνος.

135. Ἀβληχρὸς μάλα τοῖος équivalent au superlatif de ἀβληχρός : d'une parfaite douceur.

136. Γῆρα. Voyez, X, 316, la note sur δέπα. — Ἀρημένον, *confectum*, à bout de forces. Voyez, V, 2, la note sur ὑπνῶ καὶ χαμάτῳ ἀρημένος. — Ἀμφὶ δέ, et alentour : et autour de toi ; et dans ton royaume.

137. Νημερτέα, qualificatif de τὰ. — Εἴρω, je dis. Voyez la note du vers II, 462.

139. Τὰ, ces choses, c'est-à-dire le sort que tu viens de me prophétiser. — Μέν dans le sens de μήν.

140. Ἀλλ' ἄγε.... Vers souvent répété chez Homère. Voyez la note I, 462.

141. Τήνδ(ε), *hancce*, que voici. Il montre l'ombre.

144. Τὸν ἐόντα équivalent à τοῦτον εἶναι : que je suis lui ; que je suis son fils.

146. Ῥηϊδίον τοι ἔπος ἐρέω, je te dirai une parole facile, c'est-à-dire il n'y a aucune difficulté pour moi à répondre à ta question. — Ἐπί, *vulgo* ἐνί.

148. Ὁ δέ, *vulgo* ὁδε. De même au vers suivant. Dans toutes les phrases de ce genre, le pronom personnel est préférable au démonstratif, et δέ est la reprise de la phrase interrompue. Voyez, *Iliade*, II, 489, la note sur τὸν δ(έ). Τειρεσίας ne désigne personne du doigt. Il parle d'une façon générale.

149. Ἐπιφθονέοις, sous-entendu ἄσπον ἴμεν. — Εἴσιν, *abibit*, s'en ira. Ajoutez : sans rien dire. Les autres seuls parleront.

151. Κατά doit être joint à ἔλεξεν.

αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, ὄφρ' ἐπὶ μήτηρ  
ἤλυθε καὶ πῖεν αἶμα κελαινεφές· αὐτίκα δ' ἔγνων,  
καί μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Τέκνον ἐμὸν, πῶς ἤλθες ὑπὸ ζόφον ἡερόεντα, 155  
ζῶος ἐών; χαλεπὸν δὲ τάδε ζωοῖσιν ὀρᾶσθαι.

Μέσσω γὰρ μεγάλοι ποταμοὶ καὶ δεινὰ ῥέεθρα·

᾽Ωκεανὸς μὲν πρῶτα, τὸν οὕτως ἔστι περῆσαι  
πεζὸν ἐόντ', ἣν μή τις ἔχῃ εὐεργέα νῆα.

ἼΗ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἰκάνεις 160  
νηῖ τε καὶ ἐτάροισι πολὺν χρόνον; Οὐδέ πω ἤλθες  
εἰς Ἰθάκην, οὐδ' εἶδες ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκα;

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειδόμενος προσέειπον·

Μῆτερ ἐμή, χρειώ με κατήγαγεν εἰς Ἀΐδαο, 165  
ψυχῇ χρησόμενον Θηβαίου Τειρεσίαο·  
οὐ γάρ πω σχεδὸν ἤλθον Ἀχαιῖδος, οὐδέ πω ἀμῆς

152. Ἐπὶ doit être joint à ἤλυθε.

153. Ἐγνων, sous-entendu ἐμέ : elle me reconnut.

155. Πῶς ἤλθες. Voyez plus haut la note du vers 57.

156. Τάδε, ces choses-ci, c'est-à-dire le pays des morts.

157-159. Μέσσω γὰρ.... Ces trois vers sont généralement regardés comme une interpolation. L'athétèse alexandrine nous est connue par deux mots dans les *Scholies* H (ἀθετοῦνται τρεῖς), et par cette note évidemment mutilée de Didyme (*Scholies* V) : ἀθετοῦνται. τὸ γὰρ ἐξῆς, μέσον ᾽Ωκεανός. γελοῖον δὲ καὶ πεζὸν ἐόντα. Les trois vers sont naïfs, mais voilà tout. Je ne les mets donc pas entre crochets.

157. Μέσσω, *in medio*, dans l'intervalle, c'est-à-dire entre le pays des vivants et celui des morts. — Ποταμοί. Elle va nommer le fleuve Océan. On suppose que ceux qu'elle ne nomme pas sont les fleuves des Enfers. Mais Ulysse n'a point eu à les traverser. Quelques anciens, exagérant encore la naïveté de la bonne femme, ont songé qu'Anticlée s'est dit : « Mon fils est venu par le continent, par l'Italie sans doute; et il y a nombre de grandes rivières en Italie. » *Scholies* B et Q : ᾤετο γὰρ αὐτὸν ἐκ τῆς πατρίδος ἐληλυθέναι διὰ τῆς Ἰταλίας,

ἥς μεταξύ πολλοὶ εἰσι ποταμοί. Anticlée parle en général, d'après les probabilités.

158. ᾽Ωκεανὸς μὲν πρῶτα. Elle nomme l'Océan tout d'abord, parce qu'il est le fleuve des fleuves; et elle le nomme seul parce que les autres obstacles, en comparaison de celui-là, étaient d'insignifiantes barrières. Didyme (*Scholies* H et V) : οὐκ ἐπήγαγε δεύτερα καὶ τρίτα, ἅπερ δεῖ κατὰ τὸ σιωπώμενον ἐκδέξασθαι. ἢ οὕτως· οἶον ἵνα μὴ ἄλλον ποταμὸν ἢ ῥεῦμα λέγωμεν, αὐτὸν πρῶτον ᾽Ωκεανόν. — Οὕτως ἔστι, il n'est nullement possible.

159. Πεζὸν ἐόντ(ι), étant à pied : quand on est à pied. En effet, si les autres fleuves ont des gués, l'Océan n'en a pas; et il est si large qu'on ne peut le traverser, comme les autres, à la nage. La réflexion n'a donc rien de ridicule. Elle est même moins naïve que celle de Télémaque, I, 473 : οὐ μὲν γὰρ τί σε πεζὸν ὀίομαι ἐνθάδ' ἰκέσθαι.

160. Ἀλώμενος est complété par πολὺν χρόνον.

161-162. Νηῖ τε.... Aristophane de Byzance prononçait l'athétèse contre ces deux vers; mais on ignore pour quel motif, car voici tout ce qui reste (*Scholies* H) de la note de Didyme : Ἀριστοφάνης ἀθετεῖ.

166. Ἀχαιῖδος est adjectif, et il s'ac-



γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχων ἀλάλημαι διζύν,  
 ἐξ οὗ τὰ πρώτισθ' ἐπόμεν Ἀγαμέμνονι δίω  
 Ἴλιον εἰς εὐπωλον, ἵνα Τρώεσσι μαχοίμην.  
 Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον· 170  
 τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;  
 Ἥ δολιχὴ νοῦσος; ἢ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα  
 οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποικομένη κατέπεφνεν;  
 Εἰπὲ δέ μοι πατρός τε καὶ υἱέος, δν κατέλειπον,  
 ἢ ἔτι παρ κείνοισιν ἐμὸν γέρας, ἢέ τις ἤδη 175  
 ἀνδρῶν ἄλλος ἔχει, ἐμὲ δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.  
 Εἰπὲ δέ μοι μνηστῆς ἀλόχου βουλήν τε νόον τε,  
 ἢ μένει παρὰ παιδί καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσει,  
 ἢ ἤδη μιν ἔγημεν Ἀχαιῶν ὅστις ἄριστος.  
 Ὡς ἐφάμην· ἢ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ· 180  
 Καὶ λίην κείνη γε μένει τετληότι θυμῷ  
 σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· διζυραὶ δέ οἱ αἰεὶ  
 φθίνουσιν νύκτες τε καὶ ἡμέατα δακρυχεοῦση.

corde avec γῆς. C'est dans le pays des Achéens que se trouvait Ithaque.

167. Αἰὲν se rapporte à ἀλάλημαι et διζύν à ἔχων.

168. Ἐξ οὗ τὰ πρώτισ(τα), depuis l'instant même où. Voyez la note du vers I, 6 de l'*Iliade*.

169. Ἴλιον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVI, 576.

171. Κῆρ.... θανάτοιο dit plus que θάνατος, lequel n'indique autre chose que le fait. Ulysse veut connaître la cause de la mort, la Κῆρ, le sort auquel a dû absolument céder la vie.

173. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers III, 280 et la note sur ce vers. *Scholies* B, H, Q et T : ἀγανοῖς, πρᾶεσιν. οἱ γὰρ αἰφνίδιοι θάνατοι ἀνώδυνοί εἰσιν.

174. Πατρός, comme περὶ πατρός. — Ὅν. Aristophane de Byzance, οὓς, ou, selon Nauck, ὡς.

175. Ἥ ἐquivant à πότερον : *utrum*, si. — Ἐμὸν γέρας, sous-entendu ἐστί. Il s'agit de la dignité royale. Voyez le vers VII, 450.

176. Ἐχει a pour complément sous-

entendu ἐμὸν γέρας à l'accusatif. — Οὐκέτι porte sur νέεσθαι.

178. Ἡέ, comme ἢ au vers 175.

180. Πότνια μήτηρ, apposition explicative à ἢ (elle).

181. Καὶ λίην, oui certes. Voyez la note du vers I, 46. — Κείνη γε. Les anciens faisaient remarquer l'empressement d'Anticléa à rassurer Ulysse au sujet de Pénélope, bien qu'Ulysse eût demandé d'abord des nouvelles de Laërte et de Télémaque. L'éloge d'une bru par sa belle-mère est toujours plus que mérité; et Pénélope va grandir encore dans l'estime et l'affection de son époux. *Scholies* Q et T : εἰδὼς δ' Ὀδυσσεὺς τὰς ἐκυρὰς ἐχθρῶδ' ὡς περὶ τὰς νυοὺς διακειμένας περὶ Πηνελόπης ὑστάτης ἡρώτησεν. ἢ δὲ εὐφραίνουσα τὸν υἱὸν περὶ πρώτης αὐτῆς ἀπεκρίνατο.

183. Δακρυχεοῦση. Anticléa n'a pas besoin d'ajouter διὰ σέ, pour qu'Ulysse comprenne que Pénélope pleure l'absence de son époux. Au temps où nous sommes, elle n'est pas encore en butte aux passions des prétendants. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὑπὸ μνηστήρων ὀχλουμένη·

Σὸν δ' οὐπω τις ἔχει καλὸν γέρας· ἀλλὰ ἔκηλος  
 Τηλέμαχος τεμένεα νέμεται καὶ δαῖτας εἵσας 185  
 δαίνυται, ἃς ἐπέοικε δικασπόλον ἄνδρ' ἀλεγύνειν·  
 πάντες γὰρ καλέουσι. Πατὴρ δὲ σὸς αὐτόθι μίμνει  
 ἄγρῳ, οὐδὲ πόλινδε κατέρχεται· οὐδέ οἱ εὐναὶ  
 δέμνια καὶ χλαῖναι καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα·  
 ἀλλ' ὅγε χεῖμα μὲν εὐδὲι ὄθι δμῶες ἐνὶ οἴκῳ, 190  
 ἐν κόνι ἄγχι πυρὸς, κακὰ δὲ χροῖ εἵματα εἴται·  
 αὐτὰρ ἐπὴν ἔλθῃσι θέρος τεθαλυῖά τ' ὀπώρη,  
 πάντῃ οἱ κατὰ γουνὸν ἄλωϊς οἶνοπέδοιο  
 φύλλων κεκλιμένων χθαμαλαὶ βεβλήαται εὐναί·  
 ἐνθ' ὅγε κεῖτ' ἀχέων, μέγα δὲ φρεσὶ πένθος ἀέξει, 195  
 σὸν νόστον ποθέων· χαλεπὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἰκάνει.  
 Οὔτῳ γὰρ καὶ ἐγὼν ὀλόμην καὶ πότμον ἐπέσπον·  
 οὔτ' ἔμεγ' ἐν μεγάροισιν ἐύσκοπος Ἰοχέαιρα  
 οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν·  
 οὔτε τις οὔν μοι νοῦσος ἐπήλυθεν, ἥτε μάλιστα 200

οὐδέποτε γὰρ οἱ μνηστῆρες, οἳ γε μετὰ τέσσαρα ἔτη ἐπίασιν· ἀλλὰ σὲ ζητούσῃ. Cette observation est justifiée par les vers 184-186, puisque Télémaque jouit en paix des domaines paternels, tandis que plus tard la fortune d'Ulysse est dévastée par des envahisseurs.

185. Τεμένεα, trissyllabe par synizèse, *vulgo* τεμένη. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος τεμένεα. Cependant notre vulgate semble avoir été aussi la vulgate alexandrine. *Scholies* H et Q : σεσημείωται τὸ ὄνομα ἀδιαιρέτως ἐξενεχθέν.

187. Καλέουσι, sous-entendu αὐτόν : l'invitent. — Αὐτόθι est expliqué par ἄγρῳ, c'est-à-dire ἐν ἄγρῳ.

188. Οὐδέ οἱ εὐναί, sous-entendu εἰσίν : et il n'a pas pour couche.

190. Χεῖμα, en hiver. — Ὀθι δμῶες, sous-entendu εὐδουσιν.

191. Ἐν κόνι, sur la cendre. Aristarque (*Scholies* H) note cet emploi spécial du mot qui signifie poussière : (ἡ διπλῇ,) ὅτι τὴν ἀπὸ τῆς ἐσχάρας σποδὸν κόνιν εἴρηκεν. On a vu κόνιν αἰθαλόεσσαν, *Iliade*, XVIII, 23 ; mais l'adjectif détermine la nature de la poudre. — L'ancienne variante

ἐν κόνει n'était qu'une correction inutile. On se rappelle les datifs κνήστι et μάστι. *Scholies* V : κόνις ἢ εὐθεῖα, κόνιος, κόνι καὶ κόνι. — Χροῖ, comme ailleurs περὶ χροῖ. — Εἴται. Les leçons ἦσται et ἦστο attribuées, dans les *Scholies* H, l'une à Zenodote et l'autre à Aristarque, sont des mots évidemment altérés.

193. Πάντῃ, partout, c'est-à-dire n'importe où.

194. Φύλλων κεκλιμένων, *ex foliis delapsis*, faites de feuilles tombées. *Scholies* V : κεκλιμένων· κεκλαδευμένων, πεπτωκότων.

196. Σὸν νόστον ποθέων. Ancienne variante, σὸν πότμον γοόων. — Ἐπί, *insuper*, en outre. — Ἰκάνει, sous-entendu αὐτόν.

197. Οὔτῳ, ainsi, c'est-à-dire par l'effet du même chagrin auquel ton père est en proie. — D'après une tradition postérieure à Homère, Anticlée se pendit de désespoir, sur une fausse nouvelle qui lui annonçait la mort de son fils. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὥς οἱ νεώτεροι, ὅτι ἑαυτὴν ἀνήρτησε Ναυπλίου ψευδῶς μηνύσαντος θάνατον Ὀδυσσέως. Voyez plus bas la note du vers 202.

τηκεδόνι στυγερῇ μελέων ἐξείλετο θυμόν·  
ἀλλὰ με σός τε πόθος σά τε μήδεα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,  
σὴ τ' ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμόν ἀπηύρα.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας  
μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηυίης. 205

Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,  
τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῇ εἶκελον ἦ καὶ ὀνείρω  
ἔπτατ'· ἐμοὶ δ' ἄχος ὅξυ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον·  
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Μῆτερ ἐμὴ, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἐλέειν μεμαῶτα, 210  
ὄφρα καὶ εἰν Ἀΐδαο φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε  
ἀμφοτέρω κρυεροῖο τεταρπώμεσθα γόοιο;

ἼΗ τί μοι εἶδωλον τόδ' ἀγαυὴ Περσεφόνεια  
ὄτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ· 215

ὦ μοι, τέκνον ἐμόν, περὶ πάντων χάμμορε φωτῶν,

201. Ἐξείλετο est l'aoriste d'habitude. Il s'agit de l'effet ordinaire des grandes maladies.

202. Σός τε πόθος σά τε μήδεα, *tuumque desiderium tuæque curæ*, c'est-à-dire *et desiderium tui et circa te curæ* : et le regret de ne plus te voir et les inquiétudes sur ton sort. Nous avons ici, dans les *Scholies* H et Q, la note même d'Aristarque relative à la mort d'Anticlée : (ἡ διπλῇ,) ὅτι οὐχ ὥς οἱ νεώτεροί φασιν, αὐτὴν ἀπάγξασθαι παρὰ Ναυπλίου πεπυσμένην τὴν Ὀδυσσεώς τελευτήν. Aristarque explique ensuite comment est née la tradition d'après laquelle Anticlée se serait pendue : οἱ διεσφάλησαν ὑπὸ τοῦ λεγομένου παρὰ τοῦ συδῶτου ὥς ἀπώλετο λευγαλέω θανάτῳ, ... (XV, 359-360). Mais les termes précis dont se sert ici le poète prouvent qu'Anticlée était morte de chagrin : διαρρήδην γὰρ νῦν ὁμολογεῖ τεθνηκέναι ἔνεκα τοῦ ποθεῖν τὸν Ὀδυσσεά.

203. Σὴ τ' ἀγανοφροσύνη est une attraction, et équivalent à καὶ πόθος σῆς ἀγανοφροσύνης.

204. Φρεσὶ μερμηρίξας, ayant résolu dans l'esprit, c'est-à-dire d'un cœur bien décidé.

206-208. Τρὶς μὲν.... Virgile a traduit ce passage, et l'a mis deux fois dans l'*Énéide* : II, 792-794 et VI, 700-702.

207. Εἶκελον, chose semblable. Anciennes variantes, ἴκελον et ἰκέλη.

208. Γενέσκετο, naissait chaque fois.— Μᾶλλον doit être entendu dans son sens propre. A chaque vain effort, la douleur d'Ulysse augmente. Il ne peut y avoir doute pour cet exemple-ci. Voyez la note du vers V, 284.

211. Φίλας s'accorde avec χεῖρε, et περὶ doit être joint à βαλόντε.

213. ἼΗ τί μοι.... Construisez : ἡ Περσεφόνεια ἀγαυὴ ὄτρυνέ μοι εἶδωλόν τι τόδε; Ulysse croit d'abord que c'est sa mère en personne qui vient de lui parler. Il se demande maintenant si ce qu'il a devant les yeux n'est pas un pur fantôme, une trompeuse image. Le mot τόδε (*hocce*) est très-expressif : qui n'est que ceci; qui est le néant même.

214. Ὄφρ' ἔτι.... Répétition de ce qu'on a vu au vers IX, 13. Mais ὄφρ(α), ici, marque l'intention, et non pas seulement le résultat.

215. Ὡς.... Répétition du vers 180. Voyez la note sur ce vers.

οὔτι σε Περσεφόνηια, Διὸς θυγάτηρ, ἀπαφίσκει,  
 ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε τίς κε θάνησιν·  
 οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἴνες ἔχουσιν,  
 ἀλλὰ τὰ μὲν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο  
 δαμνᾷ, ἐπεὶ κε πρῶτα λίπη λεύκ' ὀστέα θυμός·  
 ψυχὴ δ' ἥύτ' ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται.  
 Ἀλλὰ φώσδε τάχιστα λιλαίεο· ταῦτα δὲ πάντα  
 ἴσθ', ἵνα καὶ μετόπισθε τεῇ εἵπησθα γυναικί.

220

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβόμεθ'· αἱ δὲ γυναῖκες  
 ἤλυθον (ἔτρυνεν γὰρ ἀγαυὴ Περσεφόνηια),  
 ὅσαι ἀριστήων ἄλοχοι ἔσαν ἠδὲ θύγατρεις.  
 Αἱ δ' ἀμφ' αἶμα κελαινὸν ἀολλέες ἠγερέθοντο·  
 αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ἐρέοιμι ἐκάστην.  
 Ἦδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνεται βουλή·  
 σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ  
 οὐκ εἶων πιέειν ἅμα πάσας αἶμα κελαινόν.  
 Αἱ δὲ προμνηστῖναι ἐπήϊσαν, ἠδὲ ἐκάστη

225

230

218. Αὕτη, attraction. Il équivaut à τοῦτο : ceci, ou plutôt cela, c'est-à-dire cette chose qui te surprend, cette réduction à l'état d'ombre. — Δίκη, la condition. — Ὅτε τίς κε θάνησιν, *vulgo* ὅτε κέν τε θάνωσιν.

219. Ἐχουσιν, maintiennent. Eustathe : οὐ νεύροις ἔτι, κατὰ φύσιν ζωτικῶς διοικουμένοις, συνέχονται αἱ σάρκες καὶ τὰ ὀστέα. La traduction *habent* donne un sens ridicule. *Scholies* B : σημειώσαι ἐνταῦθα ὅτι τὰ νεῦρα ὡς κινήσεως τε καὶ αἰσθήσεως ὄργανα τὸν ὅλον ἔχουσι τοῦ ζώου λόγον.

220. Τά, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui est matière.

221. Δαμνᾷ, ἐπεὶ κε. Ancienne variante, δάμναται, ὥς κε. Cette leçon était une correction faite, on ne sait pourquoi, par Cratès. — Πρῶτα, *semel*, une fois.

222. Ψυχὴ δ(έ) est opposé à τὰ μὲν.

223. Φώσδε, vers la lumière, c'est-à-dire pour retourner au pays des vivants. *Scholies* Q : ἐξελεῖν ἐκ τοῦ Ἄδου καὶ εἰς τὸ φῶς αὐτοῖς ἐπανελθεῖν προθυμοῦ. En effet, λιλαίεο signifie tout à la fois et

le désir d'un objet et l'effort pour atteindre cet objet.

224. Ἴσθ(ι), sache, c'est-à-dire retiens bien dans ta mémoire.

225. Αἱ (*illæ*) est une épithète d'honneur. Ameis entend *hæ*, dans le sens de *huc* : là. On peut aussi expliquer en faisant de γυναῖκες une apposition à αἱ, ou en traduisant αἱ par *d'autres*. Mais il n'est pas permis de prendre αἱ, comme le font les traducteurs, pour un simple article, pour un mot sans valeur.

227. Ἔσαν a le sens du plus-que-parfait : avaient été. La traduction *erant* ne fournit aucune idée à l'esprit. Ces femmes ne sont plus rien que des ombres.

230. Ἦδε δέ μοι.... Répétition du vers IX, 318.

231. Σπασσάμενος.... Répétition du vers X, 439.

232. Πιέειν, Ancienne variante, πίνειν, leçon adoptée par Ameis et par quelques autres.

233. Προμνηστῖναι, l'une après l'autre. Apollonius : ἀναδεχόμεναι ἀλλήλας,... οἷον προμενεστῖναι οὔσαι, ἀπὸ τοῦ ἀνα-

ὄν γόνον ἐξαγόρευεν· ἐγὼ δ' ἐρέεινον ἀπάσας.

Ἐνθ' ἦτοι πρώτην Τυρῶ ἶδον εὐπατέρειαν, 235

ἥ φάτο Σαλμωνῆος ἀμύμονος ἔκγονος εἶναι,

φῇ δὲ Κρηθῆος γυνὴ ἔμμεναι Αἰολίδαο·

ἥ Ποταμοῦ ἠράσσατ', Ἐνιπῆος θείοιο,

δς πολὺ κάλλιστος ποταμῶν ἐπὶ γαῖαν ἵησιν·

καί ρ' ἐπ' Ἐνιπῆος πωλέσκετο καλὰ ῥέεθρα. 240

Τῷ δ' ἄρ' εἰσάμενος γαιήοχος Ἐννοσίγαιος

ἐν προχοῆς ποταμοῦ παρελέξατο δινήεντος·

πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα περιστάθη, οὔρεϊ ἴσον,

μένειν ἀλλήλας. *Scholies V* : ἐπὶ μίαν ἐξῆς.

*Scholies B et Q* : μία καὶ μία κατὰ τάξιν.

— Ἡδέ. Ancienne variante, ἡ δέ. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος ψιλοῖ.

235. Τυρῶ. Cette héroïne a été mentionnée au vers II, 420. Elle n'est connue que par ce qui va suivre.

236. Σαλμωνῆος ἀμύμονος, après l'expression εὐπατέρειαν, prouve qu'Homère ignore la légende de Salmonée. Aristarque (*Scholies Q et T*) n'a pas manqué de noter cette particularité curieuse : (ἡ διπλῇ,) ὅτι οὐχ ὑποτίθεται ἀσεβῇ τὸν Σαλμωνέα, ὥς οἱ νεώτεροι. οὐ γὰρ εὐπατέρειαν ἂν τὴν Τυρῶ εἶπεν, οὐδὲ ἀμύμονος πατρός. Quelques-uns, pour faire concorder le texte d'Homère avec la tradition vulgaire relative à Salmonée, changeaient ἀμύμονος en ἀτασθάλου. Mais cette correction était insuffisante. Didyme (*Scholies H*) : τινὲς ἀτασθάλου γράφουσι. πῶς οὖν οὐχὶ καὶ τὴν εὐπατέρειαν μετέθηκαν; En effet, Homère donne à Égisthe (I, 29), l'épithète ἀμύμων, et Égisthe n'était rien moins qu'un homme vertueux. Mais εὐπατέρεια fait incontestablement l'éloge du père de Tyro.

237. Κρηθῆος.... Αἰολίδαο. Salmonée était lui-même fils d'Éole; de sorte que Tyro était femme de son oncle paternel.

238. Ἐνιπῆος. Ceci place l'aventure en Thessalie. C'est en Élide que Salmonée s'est rendu célèbre par son impiété. Aussi quelques-uns voulaient-ils que cet Énipée fût une rivière d'Élide. *Scholies V* : Ἐνιπεύς Ἡλίδος ποταμός καὶ Θεσσαλίας. Mais ce n'était qu'une supposition. D'ailleurs la description du fleuve ne peut s'appliquer qu'à l'Énipée de Thessalie, ce-

lui que Virgile nomme *altus* (*Géorgiques*, IV, 367). Voyez plus bas la note du vers 256.

239. Ὅς πολὺ κάλλιστος.... Homère parle de l'Axius, *Iliade*, II, 849, presque dans les mêmes termes. Cela prouve seulement que les deux fleuves, selon Homère, étaient très-beaux. Mais les logiciens ne voulaient pas qu'il y eût plus d'un κάλλιστος ποταμῶν. Les lytiques répondaient que l'éloge relatif à l'Axius se rapporte à la beauté de ses eaux, tandis qu'il s'agit ici de la beauté de l'Énipée en personne, du dieu fluvial aimé par Tyro. *Scholies V* : πῶς οὖν ἐν Ἰλιάδι ὁ Ἀξίος; ἡ τοῦ μὲν Ἀξίου τὸ ὕδωρ, τοῦ δὲ Ἐνιπέως τὸ σῶμα. δθεν καὶ ἐραστά. Cette discussion est longuement rapportée dans une note de Porphyre (*Scholies H, Q et T*). Mais c'étaient là de pures subtilités, comme les chicanes au sujet de Laodice et de Cassandre, qualifiées l'une et l'autre la plus belle des filles de Priam. Voyez l'*Iliade*, III, 424 et XIII, 365-366, et la note sur le premier de ces deux passages.

240. Καί ρ(α), et par conséquent, c'est-à-dire et poussée par cet amour. — Πωλέσκετο a pour sujet Τυρῶ sous-entendu. *Scholies H* : ἡ τοῦ Κρηθῆος γυνὴ περιεπόλει εἰς τὰ καλὰ ῥεῖθρα τοῦ Ἐνιπῆος ποταμοῦ ἔρωτι τούτου.

241. Τῷ.... εἰσάμενος, s'étant rendu semblable à lui : ayant pris la figure du dieu Énipée.

242. Παρελέξατο, sous-entendu αὐτῇ.

243-244. Κῦμα περιστάθη,... Virgile, *Géorgiques*, IV, 360-362 : « .... at illum « Curvata in montis faciem circumstetit « unda, Accepitque sinu vasto. »

κυρτωθέν, κρύψεν δὲ θεὸν θνητὴν τε γυναῖκα.

[Λῦσε δὲ παρθενίην ζώνην, κατὰ δ' ὕπνον ἔχευεν.]

245

Αὐτὰρ ἐπεὶ ρ' ἐτέλεσσε θεὸς φιλοτήσια ἔργα,  
ἐν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Χαῖρε, γύναι, φιλότῃτι, περιπλομένου δ' ἐνιαυτοῦ  
τέξεις ἀγλαὰ τέχνα, ἐπεὶ οὐκ ἀποφώλιοι εὖναι  
ἀθανάτων· σὺ δὲ τοὺς κομέειν ἀτιταλλέμεναί τε.

250

Νῦν δ' ἔρχευ πρὸς δῶμα, καὶ ἴσχεο μῆδ' ὀνομήνης·  
αὐτὰρ ἐγὼ τοί εἰμι Ποσειδάων ἐνοσίχθων.

Ὡς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.

Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη Περίην τέκε καὶ Νηληῖα,  
τὼ κρατερῶ θεράποντε Διὸς μεγάλοιο γενέσθην  
ἀμφοτέρω· Περίης μὲν ἐν εὐρυχόρῳ Ἰαωλκῶ  
ναῖε πολύρηνος, ὃ δ' ἄρ' ἐν Πύλῳ ἡμαθόεντι.

255

Τοὺς δ' ἑτέρους Κρηθῇ τέκεν βασίλεια γυναικῶν,  
Αἴσονά τ' ἠδὲ Φέρητ' Ἀμυθάνά θ' ἵππιοχάρμην.

Τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην Ἴδον, Ἀσωποῖο θύγατρα,

260

245. Λῦσε δὲ.... Ce vers est interpolé. Zénodote ne l'avait pas dans son texte, et il a été obélisé par Aristarque, comme disant une chose absurde. Didyme (*Scholies H*) : ἀθετεῖται· πρὸς τί γὰρ τῇ ἐρώσει καὶ ἐκουσίως βουλομένη μιγῆναι κατέχευεν ὕπνον; Ζηνόδοτος δὲ ἀγνοεῖ τὸν στίχον. Il y a aussi une difficulté dans le sens propre de παρθενίην ζώνην (ceinture virginale), puisque Tyro est une femme mariée. Mais on peut prendre à la rigueur le mot παρθένος, comme en latin *puella*, pour toute jeune femme aussi bien que pour toute jeune fille. Alors παρθενίην équivaldrait à γυναικείην.

249. Τέξεις. Quelques éditeurs, entre autres Bekker et Dindorf, ont adopté la mauvaise leçon τέξαι, qui n'est qu'un caprice de Zénodote. — Ἀποφώλιοι. Ancienne variante, ἀνεμώλιοι. Didyme (*Scholies H*) : τέξεις· οὕτως Ἀρίσταρχος. Ζηνόδοτος δὲ κακῶς, τέξαι. τινὲς δὲ ἀνεμώλιοι εὖναι γράφουσιν, οὐκ εὔ.

250. Τοὺς, eux : les enfants qui naissent. — Κομέειν et ἀτιταλλέμεναι, l'infinif dans le sens de l'impératif.

261. Ἰσχεο, contiens-toi, c'est-à-dire

garde le silence. — Ὀνομήνης, sous-entendu ἐμέ.

252. Ἐγὼ τοί εἰμι, je suis pour toi, c'est-à-dire sache que je suis.

253. Ὡς εἰπὼν.... Répétition textuelle du vers IV, 425.

255. Τὼ est conjonctif : qui l'un et l'autre.

256. Ἐν.... Ἰαωλκῶ. Pélias reste dans son pays de naissance ; son frère Nélée ira chercher fortune ailleurs. Le nom d'Iolcos prouve bien que la fille de Salmonée habitait la Thessalie.

257. Πολύρηνος, *vulgo* πολύρρηος. Voyez la note du vers IX, 454 de l'*Iliade*.

258. Τοὺς, ceux-ci : ceux que je vais nommer. — Ἐτέρους, apposition explicative à τοὺς.

259. Αἴσονα. C'est le père de Jason. — Φέρητ(α). C'est le père d'Admète. — Ἀμυθάνονα. C'est le père de Mélémpus.

260. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après celle-là : or, après Tyro. C'est à tort qu'on écrit ici μετ(α), bien que la préposition soit après son régime. Comme ἐπί, cette préposition ne souffre point l'anastrophe. Hérodien (*Scholies H*) : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν μετὰ πρόθεσιν. — Ἀσώποιο, de l'Asopus,

ἥ δὲ καὶ Διὸς εὖχετ' ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαῦσαι·  
καὶ ῥ' ἔτεκεν δύο παῖδ', Ἀμφιόνά τε Ζῆθον τε,  
οἱ πρῶτοι Θήβης ἔδος ἔκτισαν ἑπταπύλοιο,  
πύργωσάν τ'· ἐπεὶ οὐ μὲν ἀπύργωτόν γε δύναντο  
ναιέμεν εὐρύχορον Θήβην, κρατερῶ περ ἐόντε.

265

Τὴν δὲ μετ' Ἀλκμήνην ἶδον, Ἀμφιτρύωνος ἄκοιτιν,  
ἥ ῥ' Ἡρακλῆα θρασυμέμνονα, θυμολέοντα  
γείνατ', ἐν ἀγκοίνῃσι Διὸς μεγάλοιο μιγεῖσα·  
καὶ Μεγάρην, Κρείοντος ὑπερθύμοιο θύγατρα,  
τὴν ἔχεν Ἀμφιτρύωνος υἱὸς μένος αἰὲν ἀτειρῆς.

270

Μητέρα τ' Οἰδιπόδαο ἶδον, καλὴν Ἐπικάστην,  
ἥ μέγα ἔργον ἔρεξεν αἰδορέῃσι νόοιο,  
γημαμένη ὧ υἱεῖ· ὁ δ' ὄν πατέρ' ἐξεναρτίξας  
γῆμεν· ἄφαρ δ' ἀνάπυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποισιν.

c'est-à-dire du dieu de l'Asopus, cours d'eau qui est, comme on sait, une rivière de Béotie.

264. Καί (même) est dit par comparaison à ce qui était arrivé à Tyro; car Neptune est un personnage inférieur à Jupiter.

263. Οἱ πρῶτοι, qui les premiers, c'est-à-dire qui avant Cadmus. *Scholies II* : πρὸ τῆς Κάδμου ἐπιδημίας. La ville fondée par Amphion et Zéthus périt à la génération suivante. Elle fut seulement rétablie par Cadmus, qu'on regarde à tort comme le vrai fondateur. Aristarque (*Scholies Q*) a bien distingué les choses : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οἱ περὶ Ἀμφιόνα ἐτείχισαν τὰς Θήβας διὰ τὸ δεδοικέναι τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τελευταίαν αὐτῶν κατασκαφείσης τῆς πόλεως ὑπὸ Εὐρύμαχου τοῦ Φλεγυῶν βασιλέως, Κάδμος ὕστερον ἐλθὼν ἀνέκτισε τὴν Θήβην. — Θήβης ἔδος, c'est-à-dire Θήβην. Nous disons nous-mêmes, à propos des villes fortes, la place de....

264. Μέν dans le sens de μήν.—Au lieu de οὐ μὲν Aristophane de Byzance écrivait οὐ μιν.—On a vu, à propos du vers précédent, que Thèbes avait été détruite la première fois par Eurymaque et les Philégyens. C'est contre ces ennemis que se précautionnaient Amphion et Zéthus. Didyme (*Scholies V*) : διὰ τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τὴν τελευταίαν αὐτῶν Εὐρύμαχος ἡγήμωσε τὰς Θήβας, ὥς φησι Φερεκύδης ἐν τῇ δεκάτῃ.

266. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après Antiope. Voyez plus haut la première des deux notes sur le vers 260.

267. Θρασυμέμνονα. Ancienne variante, κρατερόφρονα. Voyez l'*Illiade*, V, 639. L'adjectif θρασυμέμωνων équivalait à θρασὺ μεμαῶς : *audacter nitens*, c'est-à-dire *audaci fortitudine pollens*.

269. Καὶ Μεγάρην, sous-entendu ἶδον : puis je vis Mégare.

270. Τὴν ἔχεν, que posséda : dont fut époux ; qui eut pour époux. — Ἀμφιτρύωνος υἱός, le fils d'Amphitryon, c'est-à-dire Hercule, qui passait pour fils d'Amphitryon. L'expression peut paraître bizarre, à trois vers de distance du passage où il est question de la naissance d'Hercule. Elle prouve seulement une habitude invétérée, à laquelle obéit le poète. Hercule, pendant sa vie, était appelé fils d'Amphitryon. Ce titre, bien que faux, lui est resté après sa mort. Virgile lui-même le nomme *Amphitryoniades* (*Énéide*, VIII, 243). — Ὑλός a ici la première syllabe brève. Voyez dans l'*Illiade*, VI, 430, la note sur ce mot.

271. Ἐπικάστην. C'est la Iocaste des poètes tragiques. *Scholies V* : παρὰ τοῖς τραγικοῖς Ἰοκάστην.

272. Μέγα ἔργον en mauvaise part : une action épouvantable.

274. Γῆμεν, sous-entendu μητέρα. —



Ἄλλ' ὁ μὲν ἐν Θήβῃ πολυηράτῳ ἄλγεα πάσχων 275  
Καδμείων ἤνασσε θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς·

ἣ δ' ἔβη εἰς Ἀῖδαο πυλάρταο κρατεροῖο,  
ἀψαμένη βρόχον αἰπὺν ἀφ' ὑψηλοῖο μελάθρου,  
ὣ ἄχει σχομένη· τῷ δ' ἄλγεα κάλλιπ' ὀπίσσω  
πολλὰ μάλ', ὅσσα τε μητρὸς Ἑρινύες ἐκτελέουσιν. 280

Καὶ Χλῶριν εἶδον περικαλλέα, τήν ποτε Νηλεὺς  
γῆμεν ἐὼν διὰ κάλλος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἔδνα,

Ἄφαρ, *statim*, incontinent, c'est-à-dire très-peu de temps après le mariage. C'est bien en vain qu'on a cherché à faire concorder ceci avec la tradition qui a prévalu au théâtre. *Scholies B* : οὐκ εὐθέως· ἐπεὶ πῶς ἔσχε παῖδας; ἀλλ' ἐξαίφνης. Il s'agirait alors d'une révélation soudaine des forfaits d'OEdipe, mais postérieure de vingt ans et plus à leur accomplissement. Or le texte ne se prête nullement à cette explication. L'OEdipe d'Homère n'a point eu d'enfants, voilà la vérité; et ce n'est pas sur ce point seulement qu'Homère est en contradiction avec les tragiques. Tout ce qui va suivre, sauf la mort de Iocaste, est spécial à Homère. — Ἀνάπυστα... θέσαν, rendirent parfaitement connus les faits : révélèrent ces horreurs abominables. Les anciens expliquaient ἀνάπυστα ou par le verbe ἀναπυνθάνομαι (s'informer, chercher à connaître), ou par un double ἄ privatif, comme s'il y avait ἀάπυστα, c'est-à-dire οὐκ ἄπυστα, et, par la force du tour négatif, un superlatif de πυστά. Des deux façons le sens est le même.

275. Ἄλγεα πάσχων. Il ne s'agit que de tortures morales. Voyez plus bas les vers 278-279.

276. Καδμείων ἤνασσε. Non-seulement OEdipe continua de régner sur Thèbes, mais il conserva la royauté jusqu'à sa mort. Nous avons vu dans l'*Iliade*, XXIII, 679-680, qu'il périt à la guerre, et que les Thébains lui firent de magnifiques funérailles. Je renvoie aux notes sur ce passage. Aristarque (*Scholies R, H et Q*) constate ici encore l'étrange contradiction d'Homère et des tragiques : (ἣ διπλῇ, ὅτι) ἀγνοεῖ τὴν τύφλωσιν καὶ τὴν φυγὴν Οἰδίποδος. Puis il cite le passage de l'*Iliade* sur la mort et les funérailles d'OEdipe. — Ὀλοὰς διὰ βουλὰς se rapporte à πάσχων,

et non à ἤνασσε. Didyme (*Scholies V*) : τὸ ἐξῆς, ἄλγεα πάσχων θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς Καδμείων ἤνασσαν· οὐχὶ θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς ἤνασσαν. Les dieux punissaient les crimes même involontaires.

277. Εἰς Ἀῖδαο, dans (la demeure) de Pluton. — Πυλάρταο κρατεροῖο, ce ne sont pas deux épithètes distinctes, mais une idée unique avec modificatif : qui tient la porte solidement fermée; qui ne laisse s'échapper personne. C'est un des exemples où l'emploi de l'hyphen est signalé par Villoison. Voyez ses *Prolegomenes*, p. II. Apollonius confirme cette explication : μίαν διάνοιαν αἰρετέον διὰ τῶν δύο λέξεων. βούλεται γὰρ λέγειν, τοῦ τὰς πύλας ἐπαρτῶντος ἰσχυρῶς, οἷον ἐφαρμόζοντος. On a déjà vu πυλάρταο comme épithète de Ἀῖδαο, *Iliade*, VIII, 367. Voyez la note relative à ce sujet.

278. Αἰπὺν a ici un sens moral, comme quand il est à côté de ὀλεθρὸν : funeste. — Μελάθρου est au propre, et désigne la poutre du plafond. Didyme (*Scholies V*) : νῦν ὀροῦ.

280. Μητρὸς Ἑρινύες, les Érinyes d'une mère, c'est-à-dire les déesses infernales qui punissent les enfants coupables envers leur mère. Voyez la note du vers II, 435. Il ne peut s'agir ici que des longs remords d'OEdipe. Périr à la guerre n'est point un châtiment. D'ailleurs un fait unique ne saurait répondre au pluriel ἄλγεα, surtout suivi de l'aggravation πολλὰ μάλ'.

281. Χλῶριν. La mère de Nestor n'est connue que par ce qu'en va dire Ulysse.

282. Ἐπεὶ πόρε, après qu'il eut fourni (au père). Le fiancé achetait sa femme. Voyez la note du vers VI, 364 de l'*Iliade*. L'exemple que nous avons discuté, *Odyssee*, I, 277, est le seul qui soit plus ou moins sujet à contestation.

ὀπλοτάτην κούρην Ἀμφίονος Ἰασίδαο,  
 ὅς ποτ' ἐν Ὀρχομενῷ Μινυεῖω Ἴφι ἄνασσεν ·  
 ἥ δὲ Πύλου βασίλευε, τέκεν δέ οἱ ἀγλαὰ τέκνα, 285  
 Νέστορά τε Χρομίον τε Περικλύμενόν τ' ἀγέρωχον.  
 Τοῖσι δ' ἐπ' ἰφθίμην Πηρῶ τέκε, θαῦμα βροτοῖσιν,  
 τὴν πάντες μνώνοντο περικτίται· οὐδ' ἄρα Νηλεὺς  
 τῷ ἐδίδου ὅς μὴ ἔλικας βόας εὐρυμετώπους  
 ἐκ Φυλάκης ἐλάσειε βίης Ἰφικληείης 290  
 ἀργαλέας· τὰς δ' οἷος ὑπέσχετο μάντις ἀμύμων  
 ἐξελάαν· χαλεπὴ δὲ θεοῦ κατὰ Μοῖρα πέδησεν,

283. Ἀμφίονος. Quelques anciens confondaient cet Amphion avec celui de Thèbes. Le nom patronymique Ἰασίδαο, et surtout le vers qui va suivre, ne permettent point cette identification, contre laquelle protestent Aristarque (*Scholies B*) et Didyme (*Scholies V*).

284. Μινυεῖω, *vulgo* Μινυητῷ. On a vu, *Iliade*, II, 511, Ὀρχομενὸν Μινύειον, et il n'y a aucun exemple d'une longue devenant brève devant Ἴφι. Ce mot Ἴφι est un de ceux qu'on regarde comme ayant eu le digamma initial. Cela est impossible s'il est, comme le veut Curtius, le datif de Ἴφης, identique à ἴς, primitivement Fίς, latin *vis*. C'est le φ qui représente le digamma. Contentons-nous donc des deux faits qui condamnent la leçon Μινυητῷ.

285. Ἡ δὲ Πύλου βασίλευε, quant à elle, elle était reine de Pylos, c'est-à-dire elle fut femme du roi de Pylos. C'est la leçon et l'explication d'Hérodien. Aristarque ne mettait pas de point après ἄνασσεν, et il écrivait ici ἡδέ, conjonction. De cette façon, βασίλευε avait pour sujet ὅς, et ὅς ne se rapportait plus à Amphion, mais à Nélée. On comprend très-bien que l'orthographe d'Aristarque ait été rejetée par son école même. Nicanor (*Scholies H*), qui a l'air de l'admettre, donne ensuite les raisons alléguées contre elle par Hérodien, et qui ont prévalu : τὸ ἡδὲ Πύλου σύνδεσμος ἐπὶ Νηλέως ἀκουστέον, ὅς Ὀρχομενοῦ καὶ Πύλου ἐβασίλευσεν. οὕτως Ἀρίσταρχος· ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς ἐπὶ Χλωρίδος φησὶν, ἀντιδιαστέλλων τῷ πατρὶ, καὶ ἐπὶ θηλειῶν δὲ τάσσει τὸ βασίλευε· μητέρα δ', ἣ βασίλευεν (*Iliade*, VI, 425). Voyez la note sur le vers cité par Hérodien.

286. Νέστορά τε.... Dans l'*Iliade*, XI, 692, Nélée a douze fils. C'était là une de ces contradictions qui faisaient triompher les chorizontes. Voyez la solution de la difficulté par Aristarque, dans la note sur le vers de l'*Iliade* que je viens de citer. Cette solution se retrouve ici sous plusieurs formes. Aristarque l'avait empruntée aux Iytiques. C'est du moins ce qui paraît d'après la note de Porphyre (*Scholies H*) : ἐναντία φαίνεται ταῦτα τῷ, δώδεκα γὰρ υἱέες ἤμεν. τρεῖς γὰρ εἰρηνται νῦν. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως· ἐνταῦθα γὰρ ἐκ τῆς Χλωρίδος τρεῖς γενέσθαι τῷ Νηλεῖ φησί. τί οὖν ἐκώλυε καὶ ἐξ ἐτέρων ἔχειν τοὺς λοιπούς;

287. Τοῖσι dépend de ἐπ(ί) : outre ceux-là : outre ces trois fils.

288. Οὐδ' ἄρα, *vulgo* οὐδέ τι. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἄρα. Ameis a rétabli la leçon d'Aristarque.

290. Φυλάκης. Phylacé était une ville de Thessalie, et c'est là qu'habitait Iphiclus, le fils de Phylacus, fondateur de cette ville. — Βίης Ἰφικληείης dépend de βόας. Ces troupeaux avaient été enlevés par Iphiclus à Tyro, mère de Nélée; ce qui explique pourquoi Nélée voulait l'en déposer à son tour.

291. Ἀργαλέας, sous-entendu ἐλάσαι. Il s'agit de la difficulté de l'entreprise; car, comme on va le voir, Iphiclus et ses gens se tenaient sur leurs gardes. Didyme (*Scholies B* et *V*) : ἀργαλαί γὰρ οὐκ αὐταὶ αἱ βόες, ἀλλ' αἱ περὶ αὐτὰς πραγματεῖαι καὶ σπουδαί. — Μάντις ἀμύμων. Ce devin était Mélampus, fils d'Amythaon. Voyez les vers XV, 225-236.

292. Κατά doit être joint à πέδησεν.

δεσμοί τ' ἀργαλέοι καὶ βουκόλοι ἀγροῖῳται.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ μῆνές τε καὶ ἡμέραι ἐξετελεῦντο  
 ἄψ περιτελλομένου ἔτεος καὶ ἐπήλυθον ὥραι, 295  
 καὶ τότε δὴ μιν ἔλυσε βίη Ἴφικληΐη,  
 θέσφατα πάντ' εἰπόντα· Διὸς δὲ τελείετο βουλή.  
 Καὶ Λήδην εἶδον, τὴν Τυνδαρέου παράκοιτιν,  
 ἥ ῥ' ὑπὸ Τυνδαρέῳ κρατερόφρονε γείνατο παῖδε,  
 Καστορά θ' ἱππόδαμον καὶ πύξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα, 300  
 τοὺς ἄμφω ζώους κατέχει φυσίζκος αἷα·  
 οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες  
 ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε  
 τεθναῖσιν· τιμὴν δὲ λελόγγασιν ἴσα θεοῖσιν.  
 Τὴν δὲ μετ' Ἴφιμέδειαν, Ἀλωῆος παράκοιτιν, 305  
 εἰσίδον, ἥ δὴ φάσκε Ποσειδάωνι μιγῆναι·

293. Δεσμοί τ' ἀργαλέοι.... apposition explicative à θεοῦ.... Μοῖρα. La divinité hostile à Mélampus le fait saisir par les bouviers, qui le livrent enchaîné à leur maître. Properce, *Élégies*, II, iv, 7-10 : « Turpia perpressus vates est vincla Melampus, Cognitus Iphicli surripuisse boves; Quem non lucra, magis Pero formosa coegit, Mox Amythaonia nupta futura domo. »

296. Διὸς δὲ τελείετο βουλή. Ancienne variante, Διὸς δὲ τέλεισεν ἐφετμήν.

298. Τὴν est dans le sens emphatique : la fameuse.

300. Καστορά θ' ἱππόδαμον.... Répétition du vers III, 237 de l'*Iliade*. — Πολυδεύκεα se scande comme s'il y avait Πολυδεύκη. — D'après les termes mêmes dont s'est servi Homère, les deux jumeaux étaient également fils de Tyndare; et c'est par une faveur purement gratuite que Jupiter leur accorda une demi-immortalité et des honneurs presque divins. C'est postérieurement à Homère qu'ils sont devenus des Dioscures et même des dieux, bien que n'ayant que cette immortalité incomplète. Aristarque (*Scholies* II) a noté cette divergence dans les traditions poétiques : (ἡ διπλή,) ὅτι οὐ παραδίδωσιν ἐκ Διὸς Καστορά καὶ Πολυδεύκη, ἀλλ' ἐστὶ νεωτερικὰ ταῦτα.

310. Ζωούς est dit par opposition à

νεκρούς. Leurs corps ne sont point sujets à décomposition; ce ne sont point des cadavres. Sans cela, l'alternative dont il va être question serait impossible. — Bekker a rejeté le vers 301 au bas de la page. C'est probablement parce que ce vers ne concorde pas entièrement avec celui dont il est presque la reproduction (*Iliade*, III, 243), et que ce qu'il dit est absurde en soi. Mais il s'agit ici d'un miracle.

302. Καὶ νέρθεν γῆς (même sous terre) se rapporte à τιμὴν.... ἔχοντες, et non à ζώουσ(ι). D'ordinaire, Jupiter ne s'occupe point de ceux qui sont dans le tombeau. — Πρός. Ancienne variante, παρά.

303. Ζώουσ(ι), sous-entendu ἐπὶ γῆς. Que serait-ce que la vie dans un tombeau? — Ἑτερήμεροι, de deux jours l'un. Ils sortent du tombeau un jour sur deux, et vivent sur terre comme avant leur mort; un jour sur deux pareillement le tombeau les possède, vivants puisqu'ils ne sont point cadavres, mais morts puisqu'ils sont absolument immobiles et que leur cœur ne bat point. *Scholies* B et Q : ἐτέραν παρ' ἐτέραν ἡμέραν αἱ δύο ἅμα. Cela est évidemment sous-entendu. La vie ne serait rien pour Castor sans Pollux, ni pour Pollux sans Castor.

305. Τὴν δὲ μετ(ά). Voyez plus haut la première note du vers 260.

καί ρ' ἔτεκεν δύο παῖδε, μινυνθαδίῳ δὲ γενέσθην,  
 ὧτόν τ' ἀντίθεον τηλεκλειτόν τ' Ἐφιάλτην·  
 οὗς δὴ μηκίστους θρέψε ζείδωρος ἄρουρα,  
 καὶ πολὺ καλλίστους μετὰ γε κλυτὸν Ὠρίωνα· 310  
 ἐννέωροι γὰρ τοίγε καὶ ἐννεαπήχες ἦσαν  
 εὖρος, ἀτὰρ μῆκος γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.  
 Οἳ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην ἐν Ὀλύμπῳ  
 φυλόπιδα στήσειν πολυαῖκος πολέμοιο.  
 Ὅσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὅσση 315  
 Πήλιον εἰνოსίφυλλον, ἔν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἶη.  
 Καί νύ κεν ἐξετέλεσσαν, εἰ ἦβης μέτρον ἴκοντο·  
 ἀλλ' ὄλεσεν Διὸς υἱὸς, δν ἡύκομος τέκε Λητῶ,  
 ἀμφοτέρῳ, πρὶν σφωῖν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους  
 ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθέϊ λάχνη. 320  
 Φαίδρην τε Πρόκριν τε Ἴδον, καλήν τ' Ἀριάδνην,  
 κούρην Μίνωος ὀλοόφρονος, ἣν ποτε Θησεὺς  
 ἐκ Κρήτης ἐς γουνὸν Ἀθηναίων ἱεράων  
 ἦγε μὲν, οὐδ' ἀπόνητο· πάρος δέ μιν Ἄρτεμις ἔκτα

307. Γενέσθην, ils furent.

309. Μηκίστους. Les enstatiques voyaient là une difficulté, à cause de Tityus, bien plus grand qu'eux. Mais, comme disaient les Iytiques, Tityus n'est pas un simple mortel, et les fils d'Iphimédie sont deux mortels. Porphyre (*Scholies H et V*) : καὶ πῶς ὁ Τιτυὸς ἐπ' ἐννέα χειτο πέλεθρα (vers 577) ἐν Ἄδου; γηγενὴς ἐκείνος, τούτους δὲ ἀντεξισάζει ἀνθρώποις.

311. Ἐννέωροι, à l'âge de neuf ans : quand ils n'avaient encore que neuf ans. *Grand Étymologique Miller* : ἔστιν οὖν παρὰ τοῦ ὥρος, ὃ σημαίνει τὸν ἐνιαυτόν. Le mot ἐννέωροι est trissyllabe par synizèse. — Καί, *etiam*, oui bien : exactement ; sans rien en rabattre.

312. Ἐννεόργυιοι, quadrisyllabe par synizèse.

313. Ἐν Ὀλύμπῳ dépend de στήσειν.

315-316. Ὅσσαν.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Ils avaient été obélisés par Aristarque ; mais beaucoup d'anciens n'approuvaient pas l'athétèse. Didyme (*Scholies V*) : ἀθετοῦνται δὲ ὥς

ἀδύνατοι. ἀλλὰ μέμασαν, φησὶν, οὐκ ἐπραττον δέ. Il ne s'agit en effet que d'une folie d'outrecuidance. Cette justification du passage appartient aux Iytiques. Eustathe : οἱ λυτικοὶ φασιν ὅτι μέμασαν οἱ παῖδες ποιῆσαι τὸ ἀδύνατον, οὐ μὲν ἐπραξαν. — Virgile, *Géorgiques*, I, 281-282, a presque littéralement traduit les deux vers d'Homère. — Il a été question d'Otus et d'Éphialte comme vainqueurs de Mars, *Iliade*, V, 385-387. Là, ils sont appelés fils d'Aloüs, parce que cet Aloüs était le mari de leur mère.

319. Ἀμφοτέρῳ, *ambos*, l'un et l'autre les deux frères.

320. Γένυς, accusatif pluriel, complément de πυκάσαι. On verra de même, au vers XXIV, 417, l'accusatif νέχυς pour νέχυας.

324. Μιν, elle, c'est-à-dire Ariadne. — Ἄρτεμις ἔκτα signifie qu'Ariadne mourut de mort subite. Voyez la note du vers III, 280. — Aristophane de Byzance écrivait, Ἄρτεμις ἔσχεν, c'est-à-dire ἐπεσχε θανάτῳ. C'était le même sens.

Δίη ἐν ἀμφιρύτῃ, Διονύσου μαρτυρίῃσιν.

325

Μαῖράν τε Κλυμένην τε ἶδον, στυγερήν τ' Ἐριφύλην,  
ἣ χρυσὸν φίλου ἀνδρός ἐδέξατο τιμήντα.

Πάσας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,

δσας ἡρώων ἀλόχους ἶδον ἠδὲ θύγατρας·

πρὶν γάρ κεν καὶ νύξ φθῖτ' ἄμβροτος· ἀλλὰ καὶ ὥρη

330

εὔδειν, ἣ ἐπὶ νῆα θοὴν ἐλθόντ' ἐς ἐταίρους

ἣ αὐτοῦ· πομπὴ δὲ θεοῖς ὑμῖν τε μελήσει.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·  
κηληθμῶ δ' ἔσχοντο κατὰ μέγαρα σκιάοντα.

Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·

335

Φαίηκες, πῶς ὑμῖν ἀνὴρ ὅδε φαίνεται εἶναι

εἰδός τε μέγεθός τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἔϊσας;

Ξεῖνος δ' αὐτ' ἐμός ἐστιν, ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς·

325. Δίη. C'est l'île qui fut plus tard Naxos. Didyme (*Scholies* Q et V) : Δία νῆσος πρὸς τῇ Κρήτῃ, ἥτις νῦν Νάξος καλεῖται. Ἰερὰ δὲ αὕτη τοῦ Διονύσου. — Διονύσου μαρτυρίῃσιν. Bacchus obtint l'aide de la déesse en accusant Ariadne de sacrilège. Didyme (*Scholies* V) : ἐπεὶ κατεμαρτύρησεν αὐτῆς ἀσέβειαν μιγείσης ἐν τῷ τεμένει αὐτοῦ τῷ Θησεῖ. D'après la tradition vulgaire, Bacchus est le sauveur et le consolateur d'Ariadne abandonnée.

326. Μαῖράν τε.... Cette Méra, fille de Prætus, et cette Clymène, fille de Minyas, n'ont point de légende, au moins dans ce qui nous reste des traditions antiques. Ἐριφύλη, au contraire, est une des héroïnes que la tragédie avait le plus souvent mises en scène.

327. Φίλου ἀνδρός, *pro suo marito*, en échange de son époux, c'est-à-dire pour livrer la vie de son époux. Cet époux était Amphiaræus. Il fut vengé par son fils Alcmeon. — Quelques anciens, au lieu de ἀντί, sous-entendaient κατὰ : il n'y a qu'une nuance entre les deux explications, car prendre parti contre quelqu'un, c'est souvent le trahir; mais ἀντί est le terme le plus expressif.

328. Οὐκ ἂν ἐγὼ.... Répétition de ce qu'on a vu ailleurs, IV, 240.

330. Φθῖτ(ο) est un aoriste. Voyez ἀποφθίμην, vers X, 54. — Ancienne variante,

φθειτ(ο). *Scholies* Q : ἀντὶ τοῦ φθαρείη, οἷον παύσαιτο, ἀναλωθείη. *Scholies* V : ἐπιλίποι.

331. Ἐλθόντ(α) s'accorde avec ἐμέ, sujet sous-entendu de εὔδειν. — Ἐς ἐταίρους. Il donne le nom de compagnons aux hommes de l'équipage du navire qui doit le ramener à Ithaque.

332. Αὐτοῦ, *hic*, ici.

333. Ὡς.... Voyez le vers VIII, 234 et la note sur ce vers.

336. Ἡὼς.... εἶναι (comment être) équivalant à ποῖος ὢν, ou simplement à ποῖος : *qualis*, quel.

337. Ἐῖσας, suivant quelques anciens, n'est pas ici comme ailleurs dans le simple sens de ἀγαθός, de δικάζας. Il marque une comparaison, l'égalité, chez Ulysse, des qualités intérieures avec les avantages extérieurs. Il vaut donc mieux laisser à l'épithète sa valeur habituelle. C'est ἔνδον, c'est-à-dire τὰς ἐνδον οὔσας, qui caractérise le contraste des mérites opposés. L'excellence des uns et des autres, et par conséquent leur égalité entre eux, est constatée par la question même.

338. Δ(έ) a le sens de ὅτι, et αὖτ(ε) signifie *quod ad me attinet*. Arété exprime sa satisfaction personnelle. C'est comme si elle disait, en réponse à sa propre question : « Cet homme est parfait, et j'en suis bien heureuse, car il est mon hôte. » Mais

τῷ μὴ ἐπειγόμενοι ἀποπέμπετε, μηδὲ τὰ δῶρα  
οὕτω χρητίζοντι κολούετε· πολλὰ γὰρ ὕμιν  
κτῆματ' ἐνὶ μεγάροισι θεῶν ἰότητι κέονται. 340

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἦρως Ἐχένης  
[ὅς δ' ἦ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν].

ὦ φίλοι, οὐ μὰν ἡμῖν ἀπὸ σκοποῦ οὐδ' ἀπὸ δόξης  
μυθεῖται βασιλεια περίφρων· ἀλλὰ πίθεσθε. 345  
Ἀλκινόου δ' ἐκ τοῦδ' ἔχεται ἔργον τε ἔπος τε.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·  
Τοῦτο μὲν οὕτω δὴ ἔσται ἔπος, αἶ κεν ἔγωγε  
ζῶς Φαιήκεσσι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω·  
ξεῖνος δὲ τλήτω; μάλα περ νόστοιο χατίζων, 350  
ἔμπης οὖν ἐπιμεῖναι ἐς αὔριον, εἰσόκε πᾶσαν

elle ajoute aussitôt : « Oui sans doute, il est mon hôte; mais il est aussi le vôtre, et vous devez être comme moi fiers de lui. » C'est là en effet l'interprétation la plus naturelle de ce vers, bizarrement torturé par quelques anciens; car ἕκαστος ὃ' ἔμμορε τιμῆς est pour ἀλλὰ ἕκαστος ὕμῶν ἔμμορε ταύτης τῆς τιμῆς : mais chacun de vous a part à ma prérogative. C'est là ce qui s'accorde le mieux avec tout le contexte. En effet, la conséquence de cette réflexion est ceci : « Traitez donc un pareil hôte d'une façon digne de lui et digne de vous; » et c'est là l'idée développée dans les trois vers qui vont terminer le discours d'Arété.

339. Ἐπειγόμενοι (*festinantes*) est dans un sens défavorable : avec trop de hâte. — Τὰ δῶρα, ces présents. Elle montre le coffre où Ulysse les a enfermés. Voyez les vers VIII, 439-448. Arété trouve que ce qu'on a fait est insuffisant. C'est là le sens de l'expression μηδὲ κολούετε τὰ δῶρα : et ne coupez point court à ces largesses. On connaît la force du tour négatif. Arété dit, en réalité : « Aux présents que voilà ajoutez encore d'autres présents; comblez-en votre hôte. »

340. Οὕτω se rapporte à χρητίζοντι, et non à κολούετε.

343. Ὅς δ' ἦ.... Répétition inutile du vers VII, 456. Il manque ici dans un grand nombre de manuscrits, et presque

tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets.

344. Ἡμῖν a ici la finale brève, contre l'usage presque constant du poète. Voyez, X, 563, la note sur cette particularité. — Ἀπὸ σκοποῦ (*præter finem*) et ἀπὸ δόξης (*præter expectationem*) signifient, par le fait de la négation, *sagement* et *à propos*. — Le mot δόξα, chez Homère, a toujours son sens étymologique. Zénodore dans Miller : δόξα, παρὰ τῇ συνηθείᾳ τιμῇ, παρὰ δὲ τῷ ποιητῇ ἢ κατὰ τὴν ψυχὴν ἐννοία καὶ δόκησις. Voyez le vers X, 334 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

346. Τοῦδ(ε), que voici, c'est-à-dire qui m'entend et m'approuve. — Ἐχεται, *penes est*, est aux mains de. Voyez la note du vers VI, 497. — Ἔργον τε ἔπος τε, *factumque jussumque*, c'est-à-dire *jussum ut fiat* : le commandement d'exécuter; le pouvoir de régler ce qu'il y a à faire.

348. Τοῦτο.... ἔπος, cette parole, c'est-à-dire ce que vous venez d'entendre, ce qu'a proposé la reine et approuvé Échéneüs. — Οὕτω δὴ ἔσται, sera certainement ainsi, c'est-à-dire s'accomplira pour sûr de point en point. — Αἶ κεν, restriction affirmative, comme notre *s'il plaît à Dieu*, notre *si j'y suis* et autres formules analogues. C'est forcer le sens que d'entendre, par αἶ κεν ἔγωγε.... ἀνάσσω, aussi vrai que je suis roi. Alcinoüs est plus modeste.

350. Τλήτω, *sustineat*, se résigne.

δωτίνην τελέσω· πομπή δ' ἄνδρεςσι μελήσει  
 πᾶσι, μάλιστα δ' ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ δήμῳ.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν, 355

εἴ με καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἀνώγοιτ' αὐτόθι μίμνειν,

πομπήν τ' ὀτρύνετε καὶ ἀγλαὰ δῶρα διδοῖτε,

καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον εἴη,

πλειοτέρη σὺν χειρὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἰκέσθαι·

καί κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἶην 360

πᾶσιν, ἔσοι μ' Ἰθάκηνδε ἰδοίαιτο νοστήσαντα.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·

ὦ Ὀδυσσεῦ, τὸ μὲν οὔτι σ' εἵσχομεν εἰσορόωντες

ἡπεροπῆά τ' ἔμεν καὶ ἐπὶ κλοπῶν, οἷά τε πολλοὺς

βόσκει γαῖα μέλαινα πολυσπερέας ἀνθρώπους, 365

ψεύδεά τ' ἀρτύνοντας, ἔθεν κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο·

σοὶ δ' ἔπι μὲν μορφή ἐπέων, ἐνὶ δὲ φρένες ἐσθλαί·

μῦθον δ' ὥς ὅτ' αἰδοῖς ἐπισταμένως κατέλεξας,

πάντων τ' Ἀργείων σέο τ' αὐτοῦ κήδεα λυγρά.

353. Πᾶσι,... Répétition du vers I, 359.

— Τοῦ a le sens de ἐμοῦ, car Alcinoüs se montre lui-même par un geste. Voyez la première partie de la note des vers I, 356-359.

354-355. Τὸν.... Répétition des vers IX, 1-2. Voyez aussi la note VIII, 382.

356. Καὶ εἰς ἐνιαυτόν, même jusqu'à une année : durant une année entière.

357. Πομπήν τ' ὀτρύνετε. Ancienne variante, πομπή δ' ὀτρύνοιτο.

358. Καί, eh bien ! — Τό, cela : cette condition. — Εἴη a pour sujet τό ou τοῦτο sous-entendu.

359. Πλειοτέρη σὺν χειρὶ, avec une main plus pleine, c'est-à-dire possesseur de richesses plus considérables. — Ἰκέσθαι dépend de κέρδιον εἴη. Aristophane de Byzance écrivait πλειοτέρης σὺν χερσὶ, peut-être à cause du pluriel qu'on a vu dans un passage apposé à celui-ci, X, 42 : κενεὰς σὺν χερσὶ ἔχοντες.

360. Καί (le premier) n'est pas une simple copule ; il marque la conséquence, comme s'il y avait καὶ γάρ : et en effet. —

Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 314, parle de la richesse comme Homère : πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

363. Τό (cela) est expliqué par ἔμεν, c'est-à-dire σὲ εἶναι (que tu étais). Il dépend de εἵσχομεν. — Σ(έ) dépend de εἰσορόωντες.

364. Οἷά τε, expression adverbiale : *qualiter*, ainsi que. — Πολλούς. Zénodote, πολλά. Avec cette leçon, οἷά τε a son sens ordinaire.

365. Πολυσπερέας, disséminés partout.

366. Ὅθεν (*unde*) équivaut à ἐξ ὧν : par suite desquels. Les mensonges de ces fourbes sont si bien ourdis, qu'on les prend pour la vérité. On a beau ouvrir les yeux, on est inévitablement dupe. — Ἰδοίτο. Ajoutez : ψεύδεα εἶναι.

367. Ἐπι est pour ἐπεστι, et ἐνὶ pour ἐνεστι. Hérodien (*Scholies H*) : ἀναστρεπτόν τὴν ἐπι καὶ τὴν ἐνὶ.

368. Ὡς ὅτ' αἰδοῖς, comme quand un aède, c.-à-d. comme eût pu faire un aède. — Ἐπισταμένως se rapporte à κατέλεξας.

369. Κήδεα λυγρά, apposition à μῦθον.



Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπέ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον, 370

εἴ τινας ἀντιθέων ἐτάρων ἴδες, οἳ τοι ἅμ' αὐτῷ

Ἴλιον εἰς ἅμ' ἔποντο, καὶ αὐτοῦ πότμον ἐπέσπον.

Νῦξ δ' ἦδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος· οὐδέ πω ὥρη

εὔδειν ἐν μεγάρῳ· σὺ δέ μοι λέγε θέσκελα ἔργα.

Καί κεν ἐς ἧῷ δῖαν ἀνασχοίμην, ὅτε μοι σὺ 375

τλαίης ἐν μεγάρῳ τὰ σὰ κήδεα μυθήσασθαι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,

ὥρη μὲν πολέων μύθων, ὥρη δὲ καὶ ὕπνου·

εἰ δ' ἔτ' ἀκουέμεναί γε λιλαίεαι, οὐκ ἂν ἔγωγε 380

τούτων σοι φθονέοιμι καὶ οἰκτρότερ' ἄλλ' ἀγορεύσαι,

κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, οἳ δὴ μετόπισθεν ὄλοντο·

370. Ἄλλ' ἄγε.... Répétition textuelle du vers I, 169.

371-372. Οἳ τοι ἅμ' αὐτῷ Ἴλιον εἰς ἅμ' ἔποντο. Le premier ἅμ(α) signifie *cum*, avec (ἅμα τοι, *tecum*), et le second *simul*, en même temps. Ἴλιον εἰς est pour εἰς Ἴλιον.

372. Αὐτοῦ, adverbe : là-même, c'est-à-dire en Troade.

373. Νῦξ δ' ἦδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος, cette nuit est très-longue, prodigieusement longue. On concluait, d'après ceci, que nous sommes dans la saison des courts jours, probablement un peu au delà de l'équinoxe d'automne. En effet, il y a du feu chez Alcinoüs, et Ulysse est assis près du foyer. Les soirées sont déjà longues et fraîches, ce qui d'ailleurs n'empêche pas les jours d'être encore chauds, comme le prouve l'action du soleil sur le linge de Nausicaä, VI, 94-99. *Scholies H et T* : καὶ ἐντεῦθεν ἡ ὥρα φαίνεται φθινοπωρινὴ οὖσα. Cette note provient d'Aristarque, et elle devrait commencer par la formule ordinaire, ἡ διπλῇ, ὅτι. Cela est évident d'après la paraphrase qu'en fait Eustathe, et qui commence elle-même par ὅτι, débris de cette formule : ὅτι ἐθέλων ὁ ποιητὴς δηλῶσαι τὴν ὥραν ὅτε τὰ νῦν ποιούμενα γίνεται, καὶ ὅτι φθινόπωρον ἦν ἡ καὶ περαιτέρω τοιαύτης ὥρας, φησί· νῦξ δ' ἦδε....

374. Λέγε, raconte. Voyez la note du

vers V, 5. — Θέσκελα ἔργα. Les aventures d'Ulysse sont en effet pleines de choses qui dépassent toute créance, qui ne sont pas du monde ordinaire de l'espèce humaine. De là l'épithète θέσκελα.

375. Καί (même) se rapporte à ἐς ἧῷ.

376. Τὰ (*illa*) est emphatique, et équivalent presque à θέσκελα.

379. Ὦρη μὲν et ὥρη δέ, sous-entendu ἐστὶ. C'est une maxime générale. D'après ce qui suit, c'est la dernière partie de la maxime qu'Ulysse voudrait voir appliquer. — Il y a une explication ancienne qui réduit le vers à cette seule idée d'aller dormir. Cette explication est purement arbitraire. Aristarque ne l'admettait point. Didyme (*Scholies H*) : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἐν τῷ καθόλου, ὁ δὲ Σιδώνιος ἐλλειπτικῶς· ὥρη μὲν πολέων μύθων παύσασθαι, ὥρη δὲ καὶ ὕπνου μνήσασθαι.

381. Τούτων est au neutre, et il dépend de οἰκτρότερ(α). — Ἄλλ(α), d'autres choses : d'autres récits. — Ἀγορεύσαι. Ancienne variante, ἀγορεύειν.

382. Κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, apposition explicative de ἄλλα. — Μετόπισθεν, postérieurement, c'est-à-dire après la guerre. C'est ce que font voir les deux vers qui suivent; car οἳ, au vers 383, n'est que la répétition du conjonctif de ce vers-ci, et équivalent à la copule. *Scholies Q* : μετὰ τὸν πόλεμον. εἴτα ἐξηγεῖται τὸ μετόπισθεν, εἰπὼν· οἳ Τρώων....

οἱ Τρώων μὲν ὑπεξέφυγον στονόεσσαν αὐτὴν,  
ἐν νόστῳ δ' ἀπόλοντο κακῆς ἰότητι γυναικός.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ψυχὰς μὲν ἀπесκέδασ' ἄλλυδις ἄλλη 385

ἄγνῃ Περσεφόνεια γυναικῶν θηλυτεράων,  
ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδαο  
ἄχθυμένη· περὶ δ' ἄλλαι ἀγηγέραθ', ὅσσαι ἅμ' αὐτῷ  
οἴκῳ ἐν Αἰγίσθοιο θάνον καὶ πότμον ἐπέσπον.

Ἔγνων δ' αἶψ' ἐμὲ κεῖνος, ἐπεὶ πῖεν αἶμα κελαινόν· 390

κλαῖε δ' ὄγε λιγέως, θαλερόν κατὰ δάκρυον εἶδων,  
πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ὀρέξασθαι μενεαίνων·

ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἔτ' ἦν ἴς ἔμπεδος οὐδέ τι κῆχυς,

οἷη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.

Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ, 395

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Ἀτρεΐδῃ κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,

τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;

Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,

384. Κακῆς.... γυναικός. Il s'agit de Clytemnestre, qui fit périr Agamemnon et les amis d'Agamemnon. Hélène n'a rien à voir ici, ni surtout Cassandre, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Les vers 383-384 ne sont que l'annonce du récit qui va suivre. La cause des fausses hypothèses est le pluriel ἀπόλοντο, parce que l'idée de Clytemnestre ne rappelle, d'après les tragiques, qu'une seule mort de héros. Mais il y a eu, selon Homère, un vrai massacre. Voyez plus bas, vers 388-389 et 412-415.

385. Ἄλλῃ, vulgo ἄλλην. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Aristarque regarde ἄλλη comme la vraie leçon, et cite à ce sujet le vers IX, 468. Ameis et La Roche ont rétabli ἄλλη.

386. Γυναικῶν dépend de ψυχὰς. — Θηλυτεράων. Voyez plus bas, vers 434, la même épithète expressive. On trouvera encore ailleurs cette alliance de mots : XV, 422; XXIII, 466; XXIV, 202.

387. Ἦλθε δ' ἐπὶ pour ἐπῆλθε δέ : alors survint.

388. Ἄλλαι, sous-entendu ψυχαί. — Ὅσσοι, apposition à ἄλλαι, équivalent à τουτέστι ψυχαί πάντων ὅσοι.

392. Πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ayant ouvert les bras vers moi. Agamemnon fait beaucoup plus que tendre ses mains vers Ulysse. Le participe πιτνάς appartient à πίτνημι, synonyme de πετάννυμι. Hérodien (*Scholies H*) : ὀξυτόνως τὸ πιτνάς.

393. Γάρ insiste sur la négation, et équivaut à πάντως. On sait que souvent cette conjonction représente une phrase entière. Ici la phrase pourrait être : « Je dois vous dire que. » — Οὐδέ τι. Quelques-uns écrivent, οὐδ' ἔτι. La vulgate donne un sens bien plus énergique (*neque ullo modo*). Atteindre le but est absolument impossible. — Κῆχυς, le mouvement qui atteint son but. Didyme (*Scholies Q et V*) : χίνησις μετὰ δυνάμεως.—La variante χηκίς n'est qu'une confusion produite chez les copistes par l'iotacisme.

395. Τὸν dépend de ἰδὼν, et il est sous-entendu avec ἐλέησα.

398. Τίς νύ σε.... Voyez plus haut le vers 471 et la note sur ce vers.

399-401. Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι.... Aristophane de Byzance regardait ces trois vers comme une interpolation. Ils ont été faits, selon lui, à l'aide de ceux qu'on va lire

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν, 400  
 ἢέ σ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου,  
 βοῦς περιταμνόμενον ἢδ' οἴων πώεα καλὰ,  
 ἢέ περὶ πτόλιος μαχεούμενον ἢδὲ γυναικῶν;

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·  
 Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 405  
 οὔτ' ἔμεγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,  
 ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν,  
 οὔτε μ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου·  
 ἀλλὰ μοι Αἴγισθος τεύξας θάνατόν τε μόρον τε  
 ἔκτα σὺν οὐλομένη ἁλόχῳ, οἴκόνδε καλέσσας, 410  
 δειπνίσσας, ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.  
 Ὡς θάνον οἰκτίστῳ θανάτῳ· περὶ δ' ἄλλοι ἑταῖροι  
 νωλεμέως κτείνοντο, σύες ὥς ἀργιόδοντες,  
 οἷ ῥά τ' ἐν ἀφνειοῦ ἀνδρός μέγα δυναμένοιο  
 ἢ γάμῳ ἢ ἐράνῳ ἢ εἰλαπίνῃ τεθαλυίῃ. 415

plus bas, 406-408. Didyme (*Scholies H*) : οἱ ἢέ ἀθετοῦνται ὑπὸ Ἀριστοφάνους, ὥς ἀπὸ τῶν εἰρησομένων μετενεχθέντες. Cette condamnation n'est point fondée. On a vu plus haut, vers 172-173 et 198-199, deux passages qui se correspondent d'une façon tout à fait analogue aux questions 399-401 et aux réponses 406-408. C'était priver Homère d'une beauté. Rien n'est plus frappant et plus expressif que les interrogations d'Ulysse, sinon l'écho dont elles sont incontinent suivies. Aristarque et son école n'ont point adopté l'athétèse. — 399. Ἐν νήεσσι, sur des vaisseaux, c'est-à-dire pendant ta navigation.

400. Ἀργαλέων. Aristophane de Byzance, λευγαλέων. — Ἀμέγαρτον indique ici la violence. *Grand Étymologique* Miller : ἐκ δὲ τούτου (τοῦ μεγαίρω) τὸ ἀμέγαρτον, τοῦ ἀ ἐπιτακτικοῦ νοουμένου, ἡνίκα δηλοῖ τὸ πολὺ καὶ μέγα. Le mot ἀμέγαρτος a quelquefois un sens moral. Voyez, XVII, 219, la note sur ἀμέγαρτε συβῶτα.

401. Ἡέ σ' ἀνάρσιοι.... Répétition presque textuelle du vers X, 459.

402. Περιταμνόμενον, retranchant pour toi, c'est-à-dire dérobant.

403. Περὶ πτόλιος, au sujet d'une ville,

c'est-à-dire pour t'emparer d'une ville. — Μαχεούμενον pour μαχούμενον, participe présent de μαχέομαι, épique pour μάχομαι. Hérodien (*Scholies H*) regarde μαχεούμενον comme une pure licence métrique : παράλογος ἡ διαίρεσις. θέλει γὰρ εἰπεῖν μαχόμενον· ἐπέκτασις οὖν γέγονε διὰ τὸ μέτρον.

406-408. Ἐν νήεσσι.... Voyez plus haut les vers 399-401 auxquels ceux-ci répondent, et les notes sur ces trois vers.

410. Ἐκτα, sous-entendu ἐμέ : me tua. — Σύν, avec, c'est-à-dire ayant pour complice. — Ἀλόχῳ, (ma) femme : Clytemnestre.

411. Δειπνίσσας,... Voyez le vers IV, 535 et la note sur ce vers.

412. Περὶ, alentour : autour de moi. — Ἄλλοι ἑταῖροι. Le second mot précise le sens du premier. Le massacre des autres convives porte uniquement sur les amis d'Agamemnon.

414. Οἷ, sous-entendu κτείνονται. Il y a des ellipses toutes semblables, *Iliade*, VIII, 306 et XVI, 407. On n'a donc pas besoin de supposer, comme font quelques-uns, qu'il manque un vers dans le texte entre 415 et 416. — Ἐν.... ἀνδρός, dans (la maison) d'un homme.

Ἦδη μὲν πολέων φόνῳ ἀνδρῶν ἀντεβόλησας,  
 μουνάξ κτεινομένων, καὶ ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ·  
 ἀλλὰ κε κεῖνα μάλιστα ἰδὼν ὀλοφύραο θυμῷ,  
 ὥς ἀμφὶ κρητῆρα τραπέζας τε πληθούσας  
 κείμεθ' ἐνὶ μεγάρῳ, δάπεδον δ' ἅπαν αἵματι θῦεν.

420

Οἰκτροτάτην δ' ἤκουσα ἔπα Πριάμοιο θυγατρὸς,  
 Κασσάνδρης, τὴν κτεῖνε Κλυταιμνήστρη δολόμητις  
 ἀμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ἐγὼ ποτὶ γαίῃ χεῖρας ἀείρων  
 βάλλον ἀποθνέσκων περὶ φασγάνῳ· ἥ δὲ κυνώπις  
 νοσφίσατ', οὐδέ μοι ἔτλη ἰόντι περ εἰς Αἶδαο

425

416. Ἀντεβόλησας, tu as assisté. Ancienne variante, ἀντεβόλησα (j'ai assisté). Le vers 418 prouve qu'il faut la seconde personne. Didyme (*Scholies H*) : οὕτως Ἀρίσταρχος· πρὸς γὰρ τὸν Ὀδυσσεά, ὥς καὶ τὸ ἐξῆς ὀλοφύραο θυμῷ.

417. Μουνάξ est opposé à ἐνὶ... ὑσμίνῃ : d'un côté le meurtre simple, de l'autre la tuerie. C'est comme s'il y avait : κτεινομένων ἢ μουνάξ ἢ ἐν ὑσμίνῃ. Mais il suffit de rendre καὶ par *atque etiam* (et aussi) pour faire comprendre qu'il y a ici deux idées, et non pas une idée unique. Les héros grecs tuaient souvent leur ennemi soit en embuscade, soit en combat singulier. Eustathe paraphrasa μουνάξ par ἐν μονομαχίᾳ. Il faut ajouter : ἢ ἐν ὀχλῷ. Aussi les anciens n'affirmaient-ils point que μουνάξ désignât uniquement le combat singulier. *Scholies B* : ἴσως ἐν μονομαχίᾳ. Cela sous-entend l'autre façon de tuer son ennemi.

418. Κεῖνα (ces choses) est expliqué par ὥς et ce qui suit. — Μάλιστα dépend de ὀλοφύραο.

420. Δάπεδον, le sol, c'est-à-dire le pavé de la salle du festin. — Θῦεν, était agité, c'est-à-dire ruisselait. Ameis traduit par *dampfte, rauchte* : exhalait une vapeur, fumait. Le sens propre de θύω autorise l'explication ; mais cette explication affaiblit singulièrement l'image.

423. Ἀμφ' ἐμοί, près de moi : à mes côtés. Cassandre avait été invitée au festin. On sait combien Eschyle et Sénèque se sont écartés de la tradition d'Homère. — Ποτὶ γαίῃ dépend de βάλλον, et χεῖρας ἀείρων marque le mouvement spasmo-

dique des bras dans les convulsions de la mort.

424. Ἀποθνέσκων περὶ φασγάνῳ, mourant autour du glaive, c'est-à-dire mourant avec le glaive d'Égisthe entièrement enfoncé dans ma poitrine. Comparez περὶ δουρὶ ἤσπαιρ(ε) et περὶ δουρὶ πεπαρμένη (*Iliade*, XIII, 570-571 ; XXI, 577), et voyez la note sur le premier de ces deux passages. — D'après l'explication vulgaire, περὶ φασγάνῳ dépend de χεῖρας ἀείρων, et il s'agit du glaive d'Agamemnon : Agamemnon veut se mettre en défense. Mais il n'a pas même eu le temps d'avoir cette idée, au moins selon toute vraisemblance. Il est frappé à l'improviste, il tombe et expire ; voilà tout. Il y a, dans les *Scholies*, trois explications du passage, entre autres celle-là. J'ai choisi celle qui m'a semblé la plus simple et la plus naturelle. C'est aussi celle qu'a adoptée Ameis, sauf pour χεῖρας ἀείρων, où il voit une sorte de supplication. Ce n'en est que l'apparence, car le mouvement est tout machinal. — Bothe explique la phrase en supposant qu'il y a triple hyperbate, et en construisant : αὐτὰρ ἐγὼ, ἀποθνέσκων ποτὶ γαίῃ, περίβαλλον χεῖρας ἀείρων φασγάνῳ. L'hypothèse est peu admissible, et le profit qu'on en pourrait tirer n'est pas très-évident. Je ne comprends rien, pour ma part, à cette explication. Bothe n'aurait pas mal fait de s'abstenir du sarcasme qu'il lance ici contre les scholiastes et contre Eustathe leur écho : « Fefellit bonos « viros oratio turbata et ὑπερβατή, quæ « congruit hisce rebus. »

425. Νοσφίσατ(ο), elle se retira à l'écart, c'est-à-dire elle m'abandonna. Voyez

χερσὶ κατ' ὀφθαλμοὺς ἐλέειν σὺν τε στόμ' ἐρεῖσαι.

Ὡς οὐκ αἰνότερον καὶ κύντερον ἄλλο γυναικὸς

[ἥτις δὴ τοιαῦτα μετὰ φρεσὶν ἔργα βάλῃται].

οἶον δὴ καὶ κείνη ἐμήσατο ἔργον αἰκῆς,

κουριδίῳ τεύξασα πόσει φόνον. Ἦτοι ἔφην γε

430

ἄσπασιος παίδεσσιν ἰδὲ δμῶεσσιν ἐμοῖσιν

οἴκαδ' ἐλεύσεσθαι· ἢ δ' ἔξοχα λυγρὰ ἰδυῖα

οἷ τε κατ' αἷσχος ἔχευε καὶ ἐσσομένησιν ὀπίσσω

θηλυτέρησι γυναιξί, καὶ ἥ κ' εὐεργὸς ἔησιν.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

435

ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ γόνον Ἀτρεὺς εὐρύοπα Ζεὺς

plus haut, vers 73, la note sur νοσφισθεῖς. Eustathie : ἡ δὲ γυνὴ ἐχωρίσθη, νόσφι γενομένη, καὶ μὴ τὰ ὅσια ἐπ' ἐμοὶ τελέσασα. Ce qui suit montre en effet qu'Agamemnon reproche à Clytemnestre de ne pas lui avoir rendu les derniers devoirs.

426. Κατ(ά) doit être joint à ἐλέειν : καθελεῖν. C'est le *primere oculos* des Latins. — Σὺν doit être joint à ἐρεῖσαι.

427. Ὡς, *adeo*, tellement. — Οὐκ.... ἄλλο, sous-entendu ἐστὶ : il n'y a rien.

428. Ἦτις δὴ.... Vers inutile, ou même nuisible, et reconnu généralement comme tel par les anciens aussi bien que par les modernes. *Scholies H* : ἐν πολλοῖς οὐ φέρεται, ὡς ἐκλύων τὸν θυμόν· οὐ γὰρ ὅτι πρὸς θεραπείαν Ἀρήτης ὁ Ὀδυσσεύς· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον τῷ ὑποκρινομένῳ τὸ πρόσωπον Ἀγαμέμνονος περιίστασθαι τι εἰπεῖν. Cette note mal rédigée est probablement un débris de celle où Didyme avait mentionné l'athétèse du vers par Aristarque et les motifs de cette athétèse.

430. Ἦτοι ἔφην γε, et pourtant je me flattais.

432. Ἐξοχα se rapporte à ἰδυῖα, et non à λυγρὰ. — Λυγρὰ ἰδυῖα, *vulgo* λυγρ' εἰδυῖα, correction byzantine.

433. Οἷ τε.... καί, et sur elle-même.... et (sur). — Κατ(ά) doit être joint à ἔχευε.

434. Καί, même. — Ἦ se rapporte à γυναιξί sous-entendu : sur la femme qui. — Εὐεργός, faisant de bonnes œuvres : vertueuse. Didyme (*Scholies V*) : σώφρων, καλὰ ἔργα πράσσουσα.

435-440. Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ.... Aristophane de Byzance regardait ce passage

comme interpolé. *Scholies H* : ἀθετοῦνται παρὰ Ἀριστοφάνει. Nous n'avons là probablement qu'une portion de la note de Didyme ; car il y a des obels, dans un des meilleurs manuscrits, aux six vers condamnés par Aristophane de Byzance. Ces obels proviennent sans doute d'Aristarque. Nous ne savons rien sur les motifs de l'athétèse ; mais il n'est pas difficile de les deviner. On peut retrancher le discours d'Ulysse sans que la suite des idées paraisse en souffrir ; et les réflexions que contient ce discours sont, pour Agamemnon, plus vraies que consolantes. La condamnation a dû être portée tout à la fois et διὰ τὸ περισσόν et διὰ τὸ ἀπρεπές. Seulement c'est là une rigueur excessive. Ces réflexions sur la cause des malheurs de la famille d'Atrée, Ulysse les a certainement faites en lui-même. Un poète qui dit tout, et qui sait tout dire, a dû les lui faire exprimer. C'est la nature. Elles n'ont rien d'ailleurs qui puisse blesser Agamemnon. Si elles ne le consolent pas, au moins n'ajoutent-elles rien à ses misères. Il est trop bien édifié sur les choses mêmes, pour se choquer de paroles qui ne font, en définitive, que commenter sa propre pensée. Quant aux raisons grammaticales imaginées par quelques modernes pour confirmer l'athétèse antique, elles ne sont que de pures chimères. Voyez les notes qui vont suivre.

436. Γόνον Ἀτρεὺς est dit au propre, et non dans le sens de σέ. Ménélas a eu ses malheurs ; Oreste a eu ses malheurs. On ne doit donc pas dire que les Alexandrins ont vu, dans γόνον Ἀτρεὺς, un mo-

ἐκπάγλως ἤχθηρε γυναικείας διὰ βουλάς  
ἐξ ἀρχῆς· Ἑλένης μὲν ἀπωλόμεθ' εἵνεκα πολλοί·  
σοὶ δὲ Κλυταιμνήστρη δόλον ἤρτυε τηλόθ' ἐόντι.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν· 440  
Τῷ νῦν μήποτε καὶ σὺ γυναικί περ ἥπιος εἶναι·  
μή οἱ μῦθον ἅπαντα πιφασκέμεν, ὃν κ' εὖ εἶδῃς,  
ἀλλὰ τὸ μὲν φάσθαι, τὸ δὲ καὶ κεκρυμμένον εἶναι.  
Ἄλλ' οὐ σοίγ', Ὀδυσσεῦ, φόνος ἔσσεται ἔκ γε γυναικός·  
λίην γὰρ πινυτή τε καὶ εὖ φρεσὶ μήδεα οἶδεν 445  
κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια.

tif de suspicion contre le vers. Cette expression fût-elle réellement pour σέ, on lui trouverait mainte forme analogue, non-seulement chez Homère, mais chez les poètes dramatiques. Voyez, par exemple, IV, 254, Ὀδυσῆα pour αὐτόν.

437. Γυναικείας. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve l'adjectif γυναικεῖος. Payne Knight en conclut que le vers est interpolé. Mais il est évident que γυναικεῖος est un mot aussi vieux en grec que γυνή lui-même. Homère ne l'a point employé parce que le hasard l'a ainsi voulu. De tous les ἅπαξ εἰρημένα de l'*Odyssée*, c'est là peut-être le moins sujet à sérieuses difficultés.

438. Ἐξ ἀρχῆς (depuis le commencement) doit être restreint aux origines des maux d'Agamemnon et de Ménélas. Ce qui suit le prouve. Il ne s'agit point d'Aérope, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Homère ignore les horreurs d'Atreé et de Thyeste, si fameuses chez les tragiques. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 105-106 et la note sur ce passage. — Ἑλένης dépend de εἵνεκα.

441. Τῷ, *ideo*, par conséquent. Agamemnon tire la conclusion du discours d'Ulysse. Comme ce discours n'est lui-même qu'un commentaire du récit d'Agamemnon, et particulièrement des deux vers qui terminent ce récit, on peut dire qu'Agamemnon ne fait, en ce moment, qu'achever son récit par une affabulation bien naturelle. Il n'y a rien là qui justifie l'athétèse des vers 435-440. — Νῦν, maintenant, c'est-à-dire dorénavant. — Καὶ σὺ, toi aussi, c'est-à-dire comme je ferais si

j'étais à ta place. — Γυναικί περ a un sens restreint : même pour *la femme*. Quelques-uns l'entendent, mais à tort, de toute femme en général. — ἥπιος, en mauvaise part : trop débonnaire. — Εἶναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

442. Μή οἱ. Ancienne variante, μήθ' οἱ. Didyme (*Scholies H*) : τινὲς, μήθ' οἱ, κακῶς. — Μῦθον ἅπαντα, toute parole indistinctement : toute chose quelconque. — Πιφασκέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme εἶναι au vers précédent, et plus loin φάσθαι et εἶναι.

443. Φάσθαι.... D'après le mouvement de la phrase, les deux τό sont à l'accusatif; mais l'un dépend directement de φάσθαι (dis), et l'autre dépend d'une préposition sous-entendue; car κεκρυμμένον εἶναι ne peut guère avoir le sens actif, bien qu'au fond ce soit comme s'il y avait *cache*. Se renfermer absolument en soi à propos d'une chose, c'est faire un secret de cette chose. Didyme (*Scholies H*) : ἀλλὰ τὸ μὲν λέγε τῇ σῇ γυναικί, τὸ δὲ κρύπτει. Je remarque en passant que cette note justifie l'explication que nous avons donnée de γυναικί περ, vers 441. — Peut-être devrait-on écrire κεκρυμμένος εἶναι, d'après l'exemple πεφυλαγμένος εἶναι (*Iliade*, XXIII, 343). De cette façon, il serait certain sans conteste que le second τό n'est point le sujet du verbe εἶναι, ce que suppose la traduction *aliud vero et celatum sit*. Au lieu de cela, la question reste indécise. Ameis : « το μὲν und το δὲ, gleicher Casus? » Mais le sens, de toute manière, est au fond le même.

445. Πινυτή τε, sous-entendu ἐστί.

Ἡ μὲν μιν νύμφην γε νέην κατελείπομεν ἡμεῖς,  
 ἐρχόμενοι πόλεμόνδε· πάϊς δέ οἱ ἦν ἐπὶ μαζῶ  
 νήπιος, ὅς που νῦν γε μετ' ἀνδρῶν ἵζει ἀριθμῶ,  
 Ὀλβιος· ἥ γὰρ τόνγε πατὴρ φίλος ὄψεται ἐλθὼν, 450  
 καὶ κεῖνος πατέρα προσπτύζεται, ἥ θέμις ἐστίν.  
 Ἡ δ' ἐμὴ οὐδέ περ υἱὸς ἐνιπλησθῆναι ἄκοιτις  
 ὀφθαλμοῖσιν ἔασε· πάρος δέ με πέρνε καὶ αὐτόν.  
 [Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν·  
 κρύβδην, μῆδ' ἀναφανδὰ, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν 455  
 νῆα κατισχέμεναι· ἐπεὶ οὐκέτι πιστὰ γυναιξίν.]  
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,  
 εἴ που ἔτι ζώντος ἀκούετε παιδὸς ἐμοῖο,  
 ἥ που ἐν Ὀρχομενῶ, ἥ ἐν Πύλῳ ἡμαυρόεντι,

447. Ἡμεῖς, nous, c'est-à-dire toi et moi. Agamemnon était allé chercher Ulysse pour l'emmener à la guerre, et ils étaient partis d'Ithaque ensemble. Voyez les vers XXIV, 445-449.

449. Ὅς που, lequel sans doute. — Νῦν γε, maintenant du moins, c'est-à-dire à l'âge qu'il doit avoir aujourd'hui.

450. Ὀλβιος, heureux, c'est-à-dire vivant dans le bien-être et les honneurs.

451. Ἡ θέμις ἐστίν. Voyez la note du vers III, 45.

452. Υἱὸς dépend de ἐνιπλησθῆναι : de m'être rassasié du fils, c'est-à-dire d'avoir joui de la vue de mon fils ; car ὀφθαλμοῖσιν (par les yeux) précise la nature du plaisir dont Agamemnon a été privé.

453. Πάρος, auparavant : avant que j'eusse vu mon fils. — Καὶ αὐτόν, *vel ipsum*, c'est-à-dire *quavis maritum*, quoique étant son mari. Quelques anciens regardaient le mot καὶ comme redondant. *Scholies H* : περιττὸς ὁ καί. Cela affaiblit beaucoup la pensée.

454-456. Ἄλλο δέ τοι.... Ces trois vers sont une interpolation médiocrement adroite. Ils manquaient dans la plupart des textes antiques, et ils paraissent avoir été obélisés par Aristarque. *Scholies H* : οὐδὲ οὗτοι ἐζέροντο ἐν τοῖς πλείστοις, ὡς μαχόμενοι τοῖς προκειμένοις. Cette note n'est qu'un débris de ce qu'a dû écrire Didyme, et les deux membres de phrase sont intervertis. Il faut lire sans doute : ἄθε-

τοῦνται οὗτοι ὡς μαχόμενοι.... οὐδὲ ἐζέροντο.... sans compter les détails intercalés qu'on ne peut rétablir, même par conjecture, comme προηθετοῦντο..., Ῥιανὸς..., Καλλίστρατος, etc.

454. Ἄλλο.... Ce vers est d'ailleurs bien d'Homère. On l'a vu dans l'*Iliade*, I, 297 et *passim* ; on le reverra dans l'*Odyssee*, XVI, 299.

455. Ἀναφανδὰ, comme ἀναφανδόν.

456. Κατισχέμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Πιστὰ est pris substantivement, et il a la valeur d'un singulier : *fides*, confiance. Il faut sous-entendre εἶναι δύναται, ou quelque chose d'équivalent. Eustathe : ταυτόν ἐστι τῷ, οὐκέτι πιστευτέον γυναιξί.

458. Που doit être joint à ζώντος, et non à ἀκούετε. C'est ce que montre l'énumération suivante. Agamemnon est curieux de savoir avec précision *en quel endroit* vit son fils Oreste. — Ἐτι, encore, c'est-à-dire en ce moment. Cette explication du vers 458 rend le vers 461 parfaitement légitime, et le justifie du reproche que lui adressaient quelques anciens. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἐν Ὀρχομενῶ. Orchomène en Béotie était une ville sainte, où les persécutés trouvaient un refuge sous la protection des dieux. Didyme (*Scholies B, H, Q et V*) : διὰ τὴν ἀσυλίαν καὶ ἀσφάλειαν. — Ἐν Πύλῳ. Nestor avait été le plus fidèle ami d'Agamemnon.



ἥ που παρ Μενελάω ἐνὶ Σπάρτῃ εὐρείῃ · 460  
οὐ γάρ που τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀρέστης.

Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον ·  
Ἀτρεΐδῃ, τί με ταῦτα διεΐρεαι; Οὐδέ τι οἶδα,  
ζῶει δγ' ἢ τέθνηκε · κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβομένῳ στυγεροῖσιν 465  
ἔσταμεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχῇ Πηληϊάδῳ Ἀχιλλῆος  
καὶ Πατροκλῆος, καὶ ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,  
Αἴαντός θ', δς ἄριστος ἦν εἰδός τε δέμας τε  
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα. 470

Ἔγνω δὲ ψυχῇ με ποδώκεος Αἰακίδαο,  
καί ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα ·  
Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,

461. Οὐ γάρ που.... Appropriation du vers I, 196, où il était question d'Ulysse. La réflexion d'Agamemnon n'est pas indispensable; mais elle n'est nullement inepte, si l'on entend, au vers 458, που et ἔτι d'une façon convenable. Agamemnon, qui est aux Enfers, sait parfaitement qu'Oreste n'y est point, partant qu'il vit, qu'il se trouve quelque part sur la terre. Ceux qui prononçaient l'athétèse contre le vers 461 pour raison d'ineptie, croyaient évidemment qu'Agamemnon dit, au vers 458 : « Avez-vous quelque part entendu dire si mon fils est encore vivant? » Mais ils ne faisaient pas attention qu'un mort ne pourrait parler ainsi, puisque, sachant ceux qui sont morts, il sait ceux qui ne le sont pas. Il est très-possible qu'Aristarque ait regardé le vers 461 comme inutile; mais il est impossible que le motif d'athétèse mentionné dans les *Scholies* H ait été allégué par lui : ἀθετεῖται διὰ τὸ εὐχθές. εἰ γὰρ ἐπέπειστο δτι οὐπω τέθνηκε, πρὸς τί ἐρωτᾷ, ἢ (lisez εἰ) που ἔτι ζῶντος ἀκούετε; Il est probable même que cette note, sauf le premier mot peut-être, ne provient point de Didyme. — Une chose curieuse, c'est que cette note, chez Dindorf, est au vers 458, et que l'éditeur des *Scholies* ne s'est point aperçu qu'elle n'avait là que faire, et qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'au vers 461. — Enfin nous avons la preuve

que le vers 461 figurait dans le texte d'Aristarque; car Didyme (*Scholies* H) dit, à propos de la leçon vulgaire οὐ γάρ που : οὐ γάρ που, αἱ Ἀριστάρχου.

463. Οὐδέ équivalant à οὐ γάρ. Dès qu'il y a ignorance absolue, toute réponse est impossible, surtout à des questions précises, comme celles d'Agamemnon; et Ulysse, comme il le fait entendre, est trop sage pour dire des paroles inutiles.

464. Ζῶει.... Voyez le vers IV, 837 et la note sur ce vers.

465. Νῶϊ μὲν.... Voyez plus haut le vers 81 et la note sur ce vers.

466. Ἔσταμεν.... Répétition, sauf le premier mot, du vers X, 570.

467. Ἦλθε δ' ἐπὶ, puis survint, c'est-à-dire puis survinrent; car le mot ψυχῇ est trois fois sous-entendu.

470. Τῶν ἄλλων.... Répétition d'un vers qu'on a vu deux fois dans l'*Iliade* (II, 674 et XVII, 280).

471. Ἔγνω.... με, me reconnut. Ajoutez : après avoir bu du sang des victimes. Voyez plus haut, vers 390. C'était la condition indispensable. Mais Ulysse suppose naturellement qu'on s'en souvient. *Scholies* B, H et Q : μεθὸ ἐπὶ τοῦ αἵματος. ἔστι δὲ κατὰ τὸ σιωπώμενον διὰ τοῦ οἴματος. D'après la formule de la deuxième phrase de la note, il est évident pour moi que cette note est une citation textuelle

σχέτλιε, τίπτ' ἔτι μεῖζον ἐνὶ φρεσὶ μήσεαι ἔργον;  
 Πῶς ἔτλης Ἄϊδόσδε κατελθέμεν, ἔνθα τε νεκροὶ  
 ἀφραδέες ναίουσι, βροτῶν εἰδῶλα καμόντων;

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·  
 ὦ Ἀχιλεῦ, Πηλέος υἱέ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν,  
 ἦλθον Τειρεσίαο κατὰ χρέος, εἴ τινα βουλήν  
 εἴποι, ὅπως Ἰθάκην ἐς παιπαλόεσσιν ἰκοίμην·

οὐ γάρ πω σχεδὸν ἦλθον Ἀχαιΐδος, οὐδέ πω ἀμῆς  
 γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχω κακά· σεῖο δ', Ἀχιλλεῦ,  
 οὔτις ἀνὴρ προπάρειθε μακάρτατος οὔτ' ἄρ' ὀπίσσω.

Πρὶν μὲν γάρ σε ζῶν ἐτίομεν ἴσα θεοῖσιν  
 Ἀργεῖοι, νῦν αὖτε μέγα κρατέεις νεκύεσσιν  
 ἐνθάδ' ἐών· τῷ μήτι θανὼν ἀκαχίζευ, Ἀχιλλεῦ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·

d'Aristarque, et qu'on pourrait écrire en tête : ἡ διπλῇ, ὅτι.

474. Τίπτ(ε) n'est pas ici dans son sens ordinaire (*pourquoi*). Il doit être divisé dans l'explication en ses deux parties composantes, τί et ποτε : τί ἔργον μήσεαι ποτε ἔτι μεῖζον; et alors le futur μήσεαι a le sens du conditionnel. — Μεῖζον, sous-entendu τούτου : plus grande que l'œuvre que tu accomplis en ce moment. Achille trouve qu'Ulysse, en venant aux Enfers, a atteint le comble de l'audace. — Au lieu de μήσεαι, quelques anciens écrivaient μῆδεαι. Mais ce présent ne donne aucun sens net.

475. Ἐνθα τε, comme ἐνθα : *ubi*, où.

476. Ἀφραδέες. Ancienne variante, ἀδρανέες. — Βροτῶν εἰδῶλα καμόντων, apposition explicative à νεκροὶ ἀφραδέες.

478. ὦ Ἀχιλεῦ,... Voyez le vers XVI, 21 de l'*Illiade* et la note sur ce vers.

479. Τειρεσίαο κατὰ χρέος, par besoin de Tirésias, c'est-à-dire parce que j'avais à consulter Tirésias. — La traduction de χρέος par *vaticinium* donne un sens raisonnable; mais elle est tout à fait arbitraire, et n'a pour elle qu'une fausse apparence.

481. Οὐ γάρ πω.... Voyez plus haut le vers 466 et la note sur ce vers.

482. Σεῖο, que toi, c'est-à-dire en comparaison de toi.

483. Προπάρειθε et ὀπίσσω supposent deux verbes sous-entendus, l'un ἐγένετο et l'autre ἔσται. — Μακάρτατος. La substitution du superlatif au comparatif est intentionnelle. Ulysse, grâce à cette substitution et au tour négatif, dit à Achille : « Tu es par excellence, entre tous les mortels de tous les temps, le mortel le plus comblé de bonheur. » La correction de Bekker, μακάρτατος, n'est pas inutile seulement, elle est nuisible.

485. Νῦν αὖτε correspond à πρὶν μὲν. — Μέγα κρατέεις (*potenter imperas*) ne signifie point une autorité à titre de roi des Enfers, puisque Achille n'est lui-même qu'une ombre; mais les ombres, vulgaires ou non, qui habitent l'Érèbe, reconnaissent la supériorité de celle d'Achille. Bothe : « Regnare dicit Achillem « apud inferos sicut olim in vita. » Dans la prairie d'asphodèle, il y a une image de la vie humaine, comme dans ces Champs Élysées que nous peint Virgile, *Énéide*, VI, 651-659; et tout s'y passe, entre les ombres, comme jadis sur la terre entre les hommes. — Νεκύεσσιν, datif local : parmi les morts. Ceux qui sont de νεκύεσσιν le complément de κρατέεις n'ont pas réfléchi, et se sont laissé abuser par le vers 491. Le verbe κρατέω ne se construit point avec le datif.

486. Τῷ, c'est pourquoi

Μὴ δὴ μοι θάνατόν γε παραύδα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.

Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλω,

ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ὧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη,

490

ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

Ἄλλ' ἄγε μοι τοῦ παιδὸς ἀγαυοῦ μῦθον ἔνισπε,

ἢ ἔπετ' ἐς πόλεμον πρόμος ἔμμεναι ἢ καὶ οὐκί.

Εἰπέ δέ μοι, Πηλῆος ἀμύμονος εἴ τι πέπυσσαι,

ἢ ἔτ' ἔχει τιμὴν πολέσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,

495

ἢ μιν ἀτιμάζουσιν ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε,

οὔνεκά μιν κατὰ γῆρας ἔχει χεῖρας τε πόδας τε.

Οὐ γάρ ἐγὼν ἐπαρωγὸς ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο,

τοῖος ἐὼν, οἶός ποτ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ

πέφνον λαὸν ἄριστον, ἀμύνων Ἀργείοισιν.

500

489. Βουλοίμην κ(ε), j'aimerais mieux. Voyez la note du vers III, 232. — Ἐπάρουρος équivaut à γεωργός. Quelques anciens écrivaient Βουλοίμην κε πάρουρος, et ils faisaient de πάρουρος un synonyme de φύλαξ ou de ἀκόλουθος. Didyme a bien raison de dire (*Scholies* H), à propos de cette leçon : οὐκ εὔ. En effet, l'homme dont il va être question n'a qu'un aide de charrue. Les riches seuls ont des valets ou des gardes. — Ἄλλω pourrait suffire; mais il y a d'opulents campagnards chez qui la vie des serviteurs n'est point misérable. Aussi Achille ne s'en tient-il pas à l'idée d'être un manœuvre; il voudrait l'être dans les pires conditions. De là ce qui suit.

490. Βίοτος. La variante βίος, indiquée dans les *Scholies* H, n'est probablement qu'une glose; car on ne peut guère intercaler une particule entre μὴ et ce mot, comme l'exigerait la quantité.

491. Ἦ, *quam*, que. — Ἀνάσσειν est dit au propre, et non, comme κρατέεις au vers 486, dans un sens moral. Achille fait allusion à la puissance du roi des Enfers. Il ne voudrait pas même être Aidès en personne. — On sait que Platon, dans sa *Republique*, s'indigne contre le sentiment prêté au héros par le poète. Ce sentiment n'en est pas moins vrai, conforme à notre nature; et Virgile a bien fait de s'en inspirer, quand il dit, *Énéide*, VI, 436-437 : « .... quam vellent æthere in

« alto Nunc et pauperiem et duros per-  
« ferre labores. »

492. Τοῦ παιδὸς équivaut à περὶ ἐμοῦ παιδός.

493. Ἦ.... ἢ, *utrum.... an*, si.... ou bien si. — Ἐμμεναι, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : pour être. — Οὐκί, sous-entendu ἔπετο.

494. Πηλῆος, comme περὶ Πηλῆος.

495-496. Ἦ.... ἢ, si.... ou bien si.

495. Τιμὴν, la royauté.

496. Ἀτιμάζουσιν a pour sujet Μυρμιδόνες sous-entendu. — Ἑλλάδα et Φθίην désignent tout à la fois et les deux principales villes du royaume de Pélée, et la contrée où elles se trouvent, c'est-à-dire l'Argos des Pélasges, autrement la Thessalie. Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les notes des vers II, 684 et IX, 395. Les *Scholies* B répètent encore ici ce qu'Aristarque a si souvent dit à propos de la Hellas d'Homère.

498. Οὐ γάρ. Zénodote, εἰ γάρ. Avec cette leçon, Achille exprimerait un souhait. — Ἐπαρωγός, sous-entendu εἰμί.

500. Λαὸν ἄριστον, selon Aristarque, désigne l'armée de Memnon. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος σὺν τῷ Μέμνονι ἀκούει. Mais rien n'empêche d'y voir une allusion à celle que commandait Hector lui-même dans la dernière bataille de l'*Iliade*.

Εἰ τοιόσδ' ἔλθοιμι μίνυνθά περ ἐς πατέρος δῶ,  
τῷ κέ τεω στύξαιμι μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους,  
οἳ κεῖνον βιόωνται, ἐέργουσιν τ' ἀπὸ τιμῆς.

᾽Ως ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειδόμενος προσέειπον·

Ἦτοι μὲν Πηλῆος ἀμύμονος οὔτι πέπυσμαι· 505

αὐτὰρ τοι παιδὸς γε Νεοπτολέμοιο φίλοιο  
πᾶσαν ἀληθείην μυθήσομαι, ὥς με κελεύεις·

αὐτὸς γάρ μιν ἐγὼ κείλης ἐπὶ νηὸς εἵσης  
ἤγαγον ἐκ Σχύρου μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς.

Ἦτοι ὅτ' ἀμφὶ πόλιν Τροίην φραζοίμεθα βουλὰς, 510

αἰεὶ πρῶτος ἔβαζε καὶ οὐχ ἡμάρτανε μύθων·

Νέστωρ τ' ἀντίθεος καὶ ἐγὼ νικάσκομεν οἶω.

Αὐτὰρ ὅτ' ἐν πεδίῳ Τρώων μαρνοίμεθα χαλκῷ,

οὔποτ' ἐνὶ πληθυὶ μένεν ἀνδρῶν οὐδ' ἐν ὀμίλῳ,

ἀλλὰ πολὺ προθέεσκε, τὸ δν μένος οὐδενὶ εἴκων· 515

πολλοὺς δ' ἀνδρας ἔπερνεν ἐν αἰνῇ δηϊοτῇτι.

Πάντας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,

ὅσσον λαὸν ἔπερνεν ἀμύνων Ἀργείοισιν·

501. Τοιόσδ(ε), tel que je viens de dire. Ancienne variante τοῖος δ(έ) en deux mots. C'est à cette leçon que se rapporte une note des *Scholies* H : τὸ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ· εἰ τοῖος γάρ. Mais l'asyndète est bien préférable, et pour la vivacité du style, et parce que τοιόσδ(ε) est plus précis que τοῖος. — Μίνυνθά περ, même peu de temps, c'est-à-dire ne fût-ce que pour quelques instants.

502. Τῷ, alors. — Στύξαιμι a le sens actif. — Μένος et χεῖρας sous-entendu ἐμὸν et ἐμάς. — Au lieu de τῷ κέ τεω, Aristarque, selon les *Scholies* H, écrivait τῷ κε τέων. Avec cette leçon, l'explication grammaticale est à peu près impossible. Achille ne peut pas dire, en parlant de ses adversaires, χεῖρας ἀάπτους. Il y a eu probablement, chez le scribe, confusion d'orthographe, à cause de la ressemblance des mots τεωι et τεων dans l'écriture cursive.

503. Οἳ se rapporte à ἐκείνων, sous-entendu : des misérables qui. — Τιμῆς. Voyez plus haut la note du vers 495.

505. Πηλῆος. Voyez plus haut la note du vers 494.

506. Νεοπτολέμοιο. Voyez l'*Iliade*, XIX, 326-333, et la note sur ce passage.

508. Ἐκ Σχύρου. Voyez la même note.

509. Μετ(ά), vers.

510. Πόλιν Τροίην. Ici, comme au vers de l'*Iliade* I, 429, Aristarque écrivait Τροίην, adjectif. Voyez la note sur ce vers.

511. Οὐχ ἡμάρτανε μύθων signifie, d'après la force du tour négatif, que Néoptolème prononçait des discours pleins de sagesse.

512. Νικάσκομεν, nous l'emportons d'ordinaire. Ancienne variante, ναιχέσκομεν, nous luttions d'ordinaire, c'est-à-dire nous rivalisions avec lui.

513. Μαρνοίμεθα. C'est arbitrairement que Wolf et d'autres ont rejeté cette forme et écrit μαρναίμεθα.

515. Ἀλλὰ πολὺ.... Voyez le vers XXII, 459 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

517. Πάντας. Répétition presque textuelle du vers 328 et du vers IV, 240.

518. Ὅσσον λαὸν se rapporte à l'idée

ἀλλ' οἶον τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ,  
 ἦρω' Εὐρύπυλον· πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι 520  
 Κήτειοι κτείνοντο, γυναιῶν εἵνεκα δώρων.  
 Κεῖνον δὲ κάλλιστον ἶδον μετὰ Μέμνονα δῖον.  
 Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, δν κάμ' Ἐπειὸς,  
 Ἄργείων οἱ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο·  
 [ἡμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον ἥδ' ἐπιθεῖναι·] 525  
 ἔνθ' ἄλλοι Δαναῶν ἡγήτορες ἥδ' ἐμέδοντες  
 δάκρυά τ' ὠμόργνυντο, τρέμον θ' ὑπὸ γυῖα ἐκάστου·

générale contenue dans πάντας. Didyme (*Scholies H*) : πρὸς τὸ σημαινόμενον ἀπέδωκε πάντας ὅσσον λαόν.

519. Ἀλλ(ά), sous-entendu μυθήσομαι καὶ ὀνομήνω. — Οἶον, selon quelques anciens, est au neutre : de quelle manière. (*Scholies Q*) : ἀλλὰ μυθήσομαι οἷως τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο. D'autres faisaient de οἶον une exclamation. Mêmes *Scholies* : θαυμαστικῶς δὲ τὸ οἶον. Mais il vaut mieux le rapporter comme un éloge (*quallem*) au fils de Télèphe. — Τόν (*illum*) est emphatique. — Τηλεφίδην. D'après la tradition, Télèphe avait quitté l'Arcadie pour s'établir en Mysie; et voilà comment les Cétéens, c'est-à-dire des Mysiens, étaient commandés par un petit-fils d'Hercule.

520. Εὐρύπυλον. Ce personnage a été célébré par les poètes cycliques. D'après la *Petite Iliade*, c'est lui qui avait tué Machaon, fils d'Esculape.

521. Κήτειοι. Les Cétéens étaient une peuplade de la Mysie. — La plupart des anciens faisaient de κήτειοι un adjectif, synonyme de μεγάλοι. Didyme (*Scholies V*) donne une raison de préférer le sens vulgaire, c'est qu'Alcée dit Cétéen dans l'acception de Mysien : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι Μυσῶν ἔθνος τοὺς Κητείους· ἦν γὰρ ὁ Τηλέφος Μυσίας βασιλεὺς, καὶ Ἀλκαῖος δὲ φησι τὸν Κήτειον ἀντὶ τοῦ Μυσόν. Mais d'après les *Scholies B, H et Q*, Aristarque ne croyait pas aux Cétéens. Les mêmes *Scholies* citent la variante κήδαιοι, qui n'est pas absurde, et la variante χήτειοι, qui l'est incontestablement. — Γυναιῶν εἵνεκα δώρων suppose une histoire analogue à celle d'Eriphyle; car le poète répète textuellement l'expression, XV, 247, à propos de la mort d'Amphiaraus. Eury-

pyle aurait été trahi par sa mère Astyoché, sœur de Priam. Elle savait que son fils périrait, s'il allait à Ilion. Elle le laissa partir, séduite par les présents de son frère. Il y a d'autres explications, plus ou moins contestables. Celle-ci même n'agréait point à Strabon. Le grand géographe dit en propres termes qu'il ne comprend pas le vers 521, et que les grammairiens n'ont conté, à propos de ce vers, que de pures sornettes : οὔτε τοὺς Κητείους ἴσμεν οὔσ τινας δεξασθαι δεῖ, οὔτε τὸ γυναιῶν εἵνεκα δώρων. ἀλλὰ καὶ οἱ γραμματικοὶ μυθάρια παραβάλλοντες εὐρεσιλογοῦσι μᾶλλον ἢ λύουσι τὰ ζητούμενα.

522. Κεῖνον. Il s'agit d'Eurypyle.

523. Ἴππον. Il s'agit du cheval de bois. Voyez les vers IV, 272 et VIII, 492.

525. Ἡμὲν.... Ce vers, qui affaiblit la pensée, est une évidente interpolation. Il a été façonné à l'aide du vers V, 751 de l'*Iliade*, où l'on voit les Heures ouvrant et fermant les portes du ciel. Les anciens ont ignoré le vers 525, ou l'ont trouvé inconvenant. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον, ἔνια δὲ τῶν ὑπομνημάτων περιγραπτέον ὥς ἀπρεπῆ. θυρωροῦ γὰρ ἔργον.

526. Δαναῶν ἡγήτορες ἥδ' ἐμέδοντες. Ancienne variante, πάντες κατὰ δοῦριον ἵππον Ἀχαιοί. Cette leçon est attribuée, dans les *Scholies H*, à Aristarque. Mais La Roche ne croit point que la note soit de Didyme; car il dit simplement : *Schol. H*. Sans cette incertitude, on ferait peut-être bien de substituer à la banalité Δαναῶν.... une hyperbole qui met bien en relief le caractère de Néoptolème.

527. Ὑπό est adverbe : *subtus*, par-dessous. — Γυῖα est le sujet du pluriel τρέμον.

κεῖνον δ' οὔποτε πάμπαν ἐγὼν ἶδον ὀφθαλμοῖσιν  
 οὔτ' ὠχρήσαντα χρῶα κάλλιμον, οὔτε παρειῶν  
 δάκρυ ὁμορξάμενον· ὁ δέ με μάλα πόλλ' ἰκέτευεν 530  
 ἱππόθεν ἐξίμεναι, ξίφος δ' ἐπεμαίετο κώπην  
 καὶ δόρυ χαλκοβαρές, κακὰ δὲ Τρώεσσι μενοίνα.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπήν,  
 μοῖραν καὶ γέρας ἐσθλὸν ἔχων ἐπὶ νηὸς ἔβαινεν  
 ἀσκηθῆς, οὔτ' ἄρ βεβλημένος ὀξείῃ χαλκῷ 535  
 οὔτ' αὐτοσχεδίην οὐτασμένος, οἷά τε πολλὰ  
 γίγνεται ἐν πολέμῳ· ἐπιμῖξ δέ τε μαίνεται Ἄρης.  
 ὧς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο  
 φοῖτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,  
 γηθοσύνη δ' οἱ υἷὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι. 540

528. Πάμπαν est étroitement uni à la négation : *numquam omnino*.

529. Χρῶα, quant à la peau, c'est-à-dire de visage. — Παρειῶν, comme ἀπὸ παρειῶν.

531. Ἐξίμεναι, comme ὥστε ἐξίμεναι : afin de sortir. Néoptolème est pressé d'en finir avec les Troyens, et il s'impatiente d'avoir à attendre le signal de la sortie générale. — Ancienne variante, ἐξέμεναι.

533. Ἄλλ' ὅτε.... On a vu, III, 430, un vers presque identique.

534. Μοῖραν indique la portion de butin revenant de droit à Néoptolème, et γέρας la récompense décernée à la valeur du jeune héros.

536. Οἷά τε πολλὰ, expression adverbiale : comme bien souvent.

537. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

539. Φοῖτα. Ancienne variante, ῥχετο. — Βιβᾶσα, *vulgo* βιβῶσα. La forme βιβᾶσα est justifiée par μακρὰ βιβᾶς, qu'on a vu au vers IX, 450, et qui est fréquent dans l'*Iliade*. — Κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα, à travers la prairie d'asphodèle. Le nom de la plante est proparoxyton (ἀσφόδελος), et ἀσφοδελός oxyton équivaut à ἀσφοδελώδης, à ἀσφοδέλους ἔχων. — Les bulbes d'asphodèle servaient de nourriture aux pauvres, comme on le voit par Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 40. On en mettait pour offrande sur la tombe des morts. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts, dans les Enfers, soit une plaine

où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle. — Les anciens ont beaucoup discuté sur ἀσφοδελὸν λειμῶνα. *Scholies* H et Q : ὀξύτόνως. ἄδηλον δὲ πότερον σποδελὸν ἢ ἀσφοδελόν. λέγεται γὰρ καὶ χωρὶς τοῦ α. τινὲς δὲ γράφουσι σφοδελόν, διὰ τὴν σποδὸν τῶν καιομένων νεκρῶν. ἀμείνον δὲ ἀσφοδελόν, διὰ τὸ Περσεφόνης εἶναι λειμῶνα τὸν τόπον. εἶπε δὲ ἀσφοδελόν τὸν τόπον τὸν ἔχοντα ἀσφόμελον, ἥτις ἐστὶ βοτάνη ὁμοία σχίλλῃ. Cette note composite est un peu incohérente ; mais les pièces en proviennent de bonnes mains. Hérodien et Didyme y sont certainement pour la plus forte part. On va voir, par Eustathe, l'opinion de deux autres Alexandrins : ὀξύνεται δὲ ὁ Ὀμηρικὸς οὔτος ἀσφοδελός πρὸς διαστολήν, ὡς περιεκτικὸς ὢν ἀσφοδέλων. ἀσφόμελος μὲν γὰρ προπαροξύτόνως τὸ φυτὸν κατὰ Ἑρένιον Φίλωνα, ἀσφοδελός δὲ ὀξύτόνως ὁ αὐτοῦ τόπος. Τρύφων δὲ, φασί, προκρίνει ὁμοτονεῖν ἄμφω, ἐπεὶ πολλάκις ὁμότονα τοῖς περιέχουσι τὰ περιεχόμενα.

540. Γηθοσύνη, *læta*, joyeuse. Ancienne variante, γηθοσύνη, *præ gaudio*, de joie. Ce n'est point ici comme au vers XIII, 29 de l'*Iliade*, où nous avons dû préférer le substantif. Voyez la note sur ce vers. Nous avons ici (*Scholies* H) la note même d'Aristarque : (ἢ διπλῇ, ὅτι) χωρὶς τοῦ ι, γηθοσύνη, ἀντὶ τοῦ χαίρουσα. — Ὅ, *quod*, que (ou, si l'on veut, de ce que,

ἀλλ' οἶον τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ,  
 ἥρω' Εὐρύπυλον· πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι 520  
 Κήτειοι κτείνοντο, γυναιῶν εἵνεκα δώρων.  
 Κεῖνον δὲ κάλλιστον ἶδον μετὰ Μέμνονα δῖον.  
 Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, δν κάμ' Ἐπειδς,  
 Ἀργείων οἱ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο·  
 [ἡμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον ἥδ' ἐπιθεῖναι·] 525  
 ἔνθ' ἄλλοι Δαναῶν ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες  
 δάκρυά τ' ὠμόργνυντο, τρέμον θ' ὑπὸ γυῖα ἐκάστου·

générale contenue dans πάντας. Didyme (*Scholies H*) : πρὸς τὸ σημαινόμενον ἀπέδωκε πάντας ὅσσον λαόν.

519. Ἀλλ(ά), sous-entendu μυθήσομαι καὶ ὀνομήνω. — Οἶον, selon quelques anciens, est au neutre : de quelle manière. (*Scholies Q*) : ἀλλὰ μυθήσομαι οἷως τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο. D'autres faisaient de οἶον une exclamation. Mêmes *Scholies* : θαυμαστικῶς δὲ τὸ οἶον. Mais il vaut mieux le rapporter comme un éloge (*quallem*) au fils de Téléphe. — Τόν (*illum*) est emphatique. — Τηλεφίδην. D'après la tradition, Téléphe avait quitté l'Arcadie pour s'établir en Mysie; et voilà comment les Cétéens, c'est-à-dire des Mysiens, étaient commandés par un petit-fils d'Hercule.

520. Εὐρύπυλον. Ce personnage a été célébré par les poètes cycliques. D'après la *Petite Iliade*, c'est lui qui avait tué Machaon, fils d'Esculape.

521. Κήτειοι. Les Cétéens étaient une peuplade de la Mysie. — La plupart des anciens faisaient de κήτειοι un adjectif, synonyme de μεγάλοι. Didyme (*Scholies V*) donne une raison de préférer le sens vulgaire, c'est qu'Alcée dit Cétéen dans l'acception de Mysien : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι Μυσῶν ἔθνος τοὺς Κητείους· ἦν γὰρ ὁ Τήλεφος Μυσίας βασιλεὺς, καὶ Ἀλκαῖος δὲ σῆσι τὸν Κήτειον ἀντι τοῦ Μυσόν. Mais d'après les *Scholies B, H et Q*, Aristarque ne croyait pas aux Cétéens. Les mêmes *Scholies* citent la variante κήδαιοι, qui n'est pas absurde, et la variante χήτειοι, qui l'est incontestablement. — Γυναιῶν εἵνεκα δώρων suppose une histoire analogue à celle d'Eriphyle; car le poète répète textuellement l'expression, XV, 247, à propos de la mort d'Amphiaraus. Eury-

pyle aurait été trahi par sa mère Astyoché, sœur de Priam. Elle savait que son fils périrait, s'il allait à Ilion. Elle le laissa partir, séduite par les présents de son frère. Il y a d'autres explications, plus ou moins contestables. Celle-ci même n'agréait point à Strabon. Le grand géographe dit en propres termes qu'il ne comprend pas le vers 521, et que les grammairiens n'ont conté, à propos de ce vers, que de pures sornettes : οὔτε τοὺς Κητείους ἴσμεν οὕσ-τινας δεξασθαι δεῖ, οὔτε τὸ γυναιῶν εἵνεκα δώρων. ἀλλὰ καὶ οἱ γραμματικοὶ μυθάρια παραβάλλοντες εὐρεσιλογοῦσι μᾶλλον ἢ λύουσι τὰ ζητούμενα.

522. Κεῖνον. Il s'agit d'Eurypyle.

523. Ἴππον. Il s'agit du cheval de bois. Voyez les vers IV, 272 et VIII, 492.

525. Ἡμὲν.... Ce vers, qui affaiblit la pensée, est une évidente interpolation. Il a été façonné à l'aide du vers V, 761 de l'*Iliade*, où l'on voit les Heures ouvrant et fermant les portes du ciel. Les anciens ont ignoré le vers 525, ou l'ont trouvé inconvenant. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον, ἐνία δὲ τῶν ὑπομνημάτων. περιγραπτέον ὡς ἀπρεπῆ. θυρωροῦ γὰρ ἔργον.

526. Δαναῶν ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες. Ancienne variante, πάντες κατὰ δούριον ἵππον Ἀχαιοί. Cette leçon est attribuée, dans les *Scholies H*, à Aristarque. Mais La Roche ne croit point que la note soit de Didyme; car il dit simplement : *Schol. H*. Sans cette incertitude, on ferait peut-être bien de substituer à la banalité Δαναῶν.... une hyperbole qui met bien en relief le caractère de Néoptolème.

527. Ὑπό est adverbe : *subtus*, par-dessous. — Γυῖα est le sujet du pluriel τρέμον.



κεῖνον δ' οὔποτε πάμπαν ἐγὼν ἶδον ὀφθαλμοῖσιν  
 οὔτ' ὠχρήσαντα χροῖα κάλλιμον, οὔτε παρειῶν  
 δάκρυ ὁμορξάμενον· ὁ δέ με μάλα πόλλ' ἰκέτευεν 530  
 ἱππόθεν ἐξίμεναι, ξίφος δ' ἐπεμαίετο κώπην  
 καὶ δόρυ χαλκοβαρές, κακὰ δὲ Τρώεσσι μενοίνα.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπὴν,  
 μοῖραν καὶ γέρας ἐσθλὸν ἔχων ἐπὶ νηὸς ἔβαινε  
 ἀσκηθῆς, οὔτ' ἄρ βεβλημένος ὀξείῃ χαλκῷ 535  
 οὔτ' αὐτοσχεδίην οὐτασμένος, οἷά τε πολλὰ  
 γίγνεται ἐν πολέμῳ· ἐπιμῖξ δέ τε μαίνεται Ἄρης.  
 ὣς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο  
 φοῖτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,  
 γηθοσύνη ὃ οἱ υἷὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι. 540

528. Πάμπαν est étroitement uni à la négation : *numquam omnino*.

529. Χροῖα, quant à la peau, c'est-à-dire de visage. — Παρειῶν, comme ἀπὸ παρειῶν.

531. Ἐξίμεναι, comme ὥστε ἐξίμεναι : afin de sortir. Néoptolème est pressé d'en finir avec les Troyens, et il s'impatiente d'avoir à attendre le signal de la sortie générale. — Ancienne variante, ἐξέμεναι.

533. Ἄλλ' ὅτε.... On a vu, III, 430, un vers presque identique.

534. Μοῖραν indique la portion de butin revenant de droit à Néoptolème, et γέρας la récompense décernée à la valeur du jeune héros.

536. Οἷά τε πολλὰ, expression adverbiale : comme bien souvent.

537. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

539. Φοῖτα. Ancienne variante, ὤχετο. — Βιβᾶσα, *vulgo* βιβῶσα. La forme βιβᾶσα est justifiée par μακρὰ βιβᾶς, qu'on a vu au vers IX, 460, et qui est fréquent dans l'*Iliade*. — Κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα, à travers la prairie d'asphodèle. Le nom de la plante est proparoxyton (ἀσφόμελος), et ἀσφοδελός oxyton équivaut à ἀσφοδελώδης, à ἀσφοδέλους ἔχων. — Les bulbes d'asphodèle servaient de nourriture aux pauvres, comme on le voit par Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 40. On en mettait pour offrande sur la tombe des morts. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts, dans les Enfers, soit une plaine

où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle. — Les anciens ont beaucoup discuté sur ἀσφοδελὸν λειμῶνα. *Scholies* H et Q : ὀξύτόνως. ἄδηλον δὲ πότερον σποδελὸν ἢ ἀσφοδελόν. ἰέγεται γὰρ καὶ χωρὶς τοῦ α. τινὲς δὲ γράφουσι σφοδελόν, διὰ τὴν σποδὸν τῶν καιομένων νεκρῶν. ἀμεινον δὲ ἀσφοδελόν, διὰ τὸ Περσεφόνης εἶναι λειμῶνα τὸν τόπον. εἶπε δὲ ἀσφοδελόν τὸν τόπον τὸν ἔχοντα ἀσφόμελον, ἥτις ἐστὶ βοτάνη ὁμοία σκίλλῃ. Cette note composite est un peu incohérente ; mais les pièces en proviennent de bonnes mains. Hérodien et Didyme y sont certainement pour la plus forte part. On va voir, par Eustathe, l'opinion de deux autres Alexandrins : ὀξύνεται δὲ ὁ Ὀμηρικὸς οὔτος ἀσφόμελος πρὸς διαστολήν, ὡς περιεκτικὸς ὢν ἀσφοδέλων. ἀσφόμελος μὲν γὰρ προπαροξύτόνως τὸ φυτὸν κατὰ Ἑρένιον Φίλωνα, ἀσφοδελός δὲ ὀξύτόνως ὁ αὐτοῦ τόπος. Τρύφων δὲ, φασί, προκρίνει ὁμοτονεῖν ἄμφω, ἐπεὶ πολλάκις ὁμότονα τοῖς περιέχουσι τὰ περιεχόμενα.

540. Γηθοσύνη, *læta*, joyeuse. Ancienne variante, γηθοσύνη, *græ gaudium*, de joie. Ce n'est point ici comme au vers XIII, 29 de l'*Iliade*, où nous avons dû préférer le substantif. Voyez la note sur ce vers. Nous avons ici (*Scholies* H) la note même d'Aristarque : (ἢ διπλῇ, ὅτι) χωρὶς τοῦ ι, γηθοσύνη, ἀντὶ τοῦ χαίρουσα. — Ὅ, *quod*, que (ou, si l'on veut, de ce que,

Αἱ δ' ἄλλαι ψυχαὶ νεκύων κατατεθνηώτων  
 ἔστασαν ἀχνύμεναι, εἶροντο δὲ κήδε' ἐκάστη.  
 Οἷη δ' Αἴαντος ψυχὴ Τελαμωνιάδαο  
 νόσφιν ἀφεστήκει, κεχολωμένη εἵνεκα νίκης  
 τήν μιν ἐγὼ νίκησα δικαζόμενος παρὰ νηυσὶν,  
 545  
 τεύχεσιν ἀμφ' Ἀχιλλῆος· ἔθηκε δὲ πότνια μήτηρ.  
 [Παῖδες δὲ Τρώων δίκασαν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.]  
 Ὡς δὴ μὴ ὄφελον νικᾶν τοιῶδ' ἐπ' ἀέθλω·  
 τοίην γὰρ κεφαλὴν ἔνεχ' αὐτῶν γαῖα κατέσχευ,

parce que). — Οἱ, d'après les habitudes de la diction d'Homère, doit être joint à υἱόν (le fils à lui, son fils), plutôt qu'à ἔφην ou à εἶναι.

541. Αἱ δ' ἄλλαι. Il s'agit des âmes nommées plus haut, vers 468-469, de celles qui étaient avec Achille devant Ulysse : *illæ autem, scilicet aliæ*.

542. Εἶροντο δὲ κήδεα, selon l'interprétation vulgaire, signifie, *narrabantque dolores*. Il vaut mieux laisser à εἶροντο son sens ordinaire, et entendre κήδεα comme s'il y avait κηδεῖους, περὶ κηδεῖους. Ulysse n'a rien à apprendre sur l'histoire de Patrocle ni sur celle d'Antilochus; mais Patrocle et Antilochus ont à cœur de savoir où en sont leurs proches et leurs amis. Bothe : « εἶροντο κήδεα, *sci-* « *scitabantur de curis suis*, h. e. de iis qui « *curæ erant ipsis apud superos*. » Ameis : « *Fragten mich nach ihren Bekümmernissen*, das ist nach den Gegenständen ihrer « *Sorgen (auf der Oberwelt)*. » — Ἐκάστη. Il va y avoir une exception. Deux âmes seulement sont entrées en rapport avec Ulysse, l'âme de Patrocle et celle d'Antilochus.

543. Δ(έ) est tout à fait disjonctif : au contraire.

544. Ἀφεστήκει sans augment. Ancienne variante, ἀπειστήκει avec augment. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, ἀφεστήκει.

545. Τήν équivalent à τῇ : par laquelle. C'est ce que les grammairiens appellent l'accusatif du contenu.

546. Ἐθήκει, sous-entendu αὐτά : les propos, c'est-à-dire les avait mises au concours. — Δέ est explicatif, et il équivalent à γάρ. — Πότνια μήτηρ. C'est la mère d'Achille, Thétis.

547. Παῖδες.... Vers obélisé par Aristarque comme se rapportant à des traditions postérieures à Homère. Didyme (*Scholies H*) : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος. ἡ δὲ ἱστορία ἐκ τῶν κυκλικῶν. Voici, d'après le même critique (*Scholies H, Q et V*), comment les cycliques contaient la chose : φυλαττόμενος ὁ Ἀγαμέμνων τὸ δόξαι θατέρῳ χαρίσασθαι τῶν περὶ τῶν Ἀχιλλέως δόλων ἀμφισβητούντων, αἰχμαλώτους τῶν Τρώων ἀγαγὼν ἠρώτησεν ὑπὸ ὁποτέρου τῶν ἠρώων μᾶλλον ἐλυπήθησαν. εἰκόντων δὲ τὸν Ὀδυσσεύα τῶν αἰχμαλώτων, δηλαδὴ ἐκεῖνον εἶναι τὸν ἀριστον κρίναντες τὸν πλεῖστα λυπήσαντα τοὺς ἐχθροὺς, ἔδωκεν εὐθὺς τῷ Ὀδυσσεῖ τὰ ὅπλα. — Παῖδες.... Τρώων, c'est-à-dire Τρώες : des Troyens. Ces Troyens étaient des prisonniers du camp. Agamemnon leur demanda, comme on vient de voir, qui d'Ajax ou d'Ulysse avait fait le plus de mal à leur pays, et ils répondirent : Ulysse. — Bothe propose de lire παῖδες δ' ἠρώων, et il cite Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 4 : « *Con-* « *sedere duces*. » Mais l'athétèse même prouve qu'on n'a jamais lu, chez les anciens, παῖδες δ' ἠρώων, car cette leçon n'eût offert aucune difficulté. — Παλλὰς Ἀθήνη doit s'entendre d'une présence réelle. Ulysse était le favori de Minerve. D'après les symbolistes, c'est une allégorie. Minerve est la sagesse, et la sagesse a présidé au jugement des armes.

548. Μή.... νικᾶν, ne pas vaincre : n'avoir pas été vainqueur. — Τοιῶδ' ἐπ' ἀέθλω. Ancienne variante, τοιῶνδ' ἐπ' ἀέθλων.

549. Τοίην.... κεφαλὴν, une telle tête : un si grand héros, — Αὐτῶν, c'est-à-dire τευχέων.

Αἴανθ', δς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο 550  
 τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.  
 Τὸν μὲν ἐγὼν ἐπέεσσι προσηύδων μειλιχίοισιν·

Αἴαν, παῖ Τελαμῶνος ἀμύμονος, οὐκ ἄρ' ἔμελλες  
 οὐδὲ θανῶν λήσεσθαι ἐμοὶ χόλου, εἵνεκα τευχέων 555  
 οὐλομένων ; Τὰ δὲ πῆμα θεοὶ θέσαν Ἀργείοισιν·  
 τοῖος γάρ σφιν πύργος ἀπώλεο· σείο δ' Ἀχαιοὶ  
 ἴσον Ἀχιλλῆος κεφαλῇ Πηληϊάδαο  
 ἀχνύμεθα φθιμένοιο διαμπερές· οὐδέ τις ἄλλος  
 αἴτιος, ἀλλὰ Ζεὺς Δαναῶν στρατὸν αἰχμητῶν  
 ἐκπάγλως ἤχθηρε, τὲν δ' ἐπὶ μοῖραν ἔθηκεν. 560

Ἄλλ' ἄγε δεῦρο, ἀναξ, ἵν' ἔπος καὶ μῦθον ἀκούσης  
 ἡμέτερον· δάμασον δὲ μένος καὶ ἀγήνορα θυμόν.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δὲ μ' οὐδὲν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας  
 ψυχὰς εἰς Ἑρεβος νεκύων κατατεθνηώτων.

550. Αἴαν(τα), apposition explicative à τοῖην κεφαλῇ. — Περὶ doit être joint les deux fois à τέτυκτο, et lui donner le sens de *præstantissimus fuerat* ou *fuit*, devant chacun des deux substantifs, εἶδος et ἔργα. Avec l'orthographe πέρι adverbe, l'explication revient au même. Le poète a fait plus haut, vers 469, un portrait analogue d'Ajāx, et suivi du même vers qu'on va lire.

551. Τῶν ἄλλων.... Voyez plus haut le vers 470 et la note sur ce vers.

553. Παῖ. On a remarqué que c'est le seul passage où Homère ne se serve point du mot υἱός, quand il dit *fils de Telamon*. Peut-être y a-t-il une intention caressante. — Οὐκ porte sur λήσεσθαι, et il est renforcé par οὐδέ.

554. Οὐδὲ θανῶν, pas même étant mort : pas même aux Enfers. — Ἐμοὶ (à mon égard) doit être rattaché à λήσεσθαι. — Τευχέων, dissyllabe par synizèse.

555. Τά, sous-entendu τεύχεα. — Πῆμα.... Ἀργείοισιν, apposition à τά.

556. Τοῖος.... πύργος. Voyez plus haut τοῖην κεφαλῇ. Ajāx était, suivant Ulysse, une tour inexpugnable, un rempart qui mettait les Grecs à l'abri. — Σφιν doit être joint à ἀπώλεο, car il est inutile de sous-entendre ἐὼν ἢ γενόμενος. — Σείο (comme ἔνεκα σείο) dépend de ἀχνύμεθα.

557. Ἴσον.... κεφαλῇ équivaut à ἴσον ἢ ἔνεκα κεφαλῆς.

558. Φθιμένοιο se rapporte tout à la fois et à σείο et à Ἀχιλλῆος. — Διαμπερές dépend de ἀχνύμεθα.

559-560. Ἀλλὰ Ζεὺς.... ἤχθηρε, simple juxtaposition d'idées, comme il s'en trouve si souvent chez Homère. Mais l'esprit supplée incontinent les intermédiaires logiques : αἰτιός ἐστιν, δς.

560. Ἐπὶ doit être joint à ἔθηκεν. — Μοῖραν équivaut ici à θάνατον.

561. Ἴν' ἔπος est très-embarrassant pour les digammistes ; car Homère prononçait, d'après leur théorie, Féπος. Toute correction est impossible ; et cet exemple prouve que, si le poète usait du digamma, il ne s'en gênait guère.

562. Ἡμέτερον, emphatique pour ἐμόν.

563. Οὐδὲν ἀμείβετο. Longin, dans le chapitre ix du *Sublime*, compte ce silence d'Ajāx parmi les exemples de sublime : καὶ φωνῆς εἶχα θαυμάζεται ποτε ψιλὴ καθ' ἑαυτὴν ἐννοια δι' αὐτὸ τὸ μεγαλόφρον, ὡς τοῦ Αἰάντος ἐν Νεκυίᾳ σιωπὴ μέγα καὶ παντὸς ὑψηλότερον λόγου. Virgile, *Énéide*, VI, 469-472, a tiré des deux mots d'Homère un tableau complet, en appliquant à sa Didon pour Énée les sentiments d'Ajāx pour Ulysse.

Ἐνθα χ' ὁμῶς προσέφη κεχολωμένος, ἥ κεν ἐγὼ τόν· 565  
 ἀλλὰ μοι ἤθελε θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν  
 τῶν ἄλλων ψυχὰς ἰδέειν κατατεθνηώτων.

Ἐνθ' ἦτοι Μίνωα ἶδον, Διὸς ἀγλαὸν υἱὸν,  
 χρύσειον σκῆπτρον ἔχοντα, θεμιστεύοντα νέχουσιν,  
 ἥμενον· οἱ δέ μιν ἀμφὶ δίκας εἶροντο ἄνακτα, 570

565. Ἐνθα, à ce moment. Selon d'autres, ἔνθα est adverbe de lieu : là, c'est-à-dire dans l'Érèbe. — Ὅμῶς. Ancienne variante, ὁμῶς. Hérodien (*Scholies* Q) : περισπαστέον· ἐπίρρημα γάρ. τῷ συνδέσμῳ οὐ χρῆται, ἀλλ' ἀντ' αὐτοῦ τῷ ἔμπης. Le seul exemple homérique de ὁμῶς se trouve dans l'*Iliade*, XII, 393; et la plupart des grammairiens voulaient que là-même on écrivit ὁμῶς. Ainsi ὁμῶς n'est qu'une affirmation. — Προσέφη, sous-entendu ἐμέ. — Ἦ, selon quelques anciens, se rapporte à ὁμῶς, et l'expression équivaut à ὁμοίως ὤς. C'est plutôt la disjonctive. Ulysse dit qu'il aurait insisté. — Τόν dépend de προσέφην sous-entendu. — Il y a au vers 564, dans les *Scholies* H, une note qui ne peut s'appliquer qu'au vers 565 : πόθεν τοῦτο οἶδεν; καὶ γὰρ ὁ Αἴας ἀπὼν ὤχετο. C'est évidemment une chicane des enstatiques à propos de la réflexion d'Ulysse. Les Iyriques répondaient sans doute qu'Ulysse n'avait qu'à suivre Ajax dans l'Érèbe, pour le forcer à répondre, ne fût-ce que par des injures.

567. Ἰδέειν. Ce mot est d'une extrême importance. Dès qu'Ulysse veut seulement contempler les âmes, et non plus les interroger, il n'a plus besoin de rester vers la fosse. Il s'avance donc dans la prairie d'asphodèle, et assez loin dans l'Érèbe. Homère ne le dit point; mais il n'a pas même besoin de le dire, car les spectacles que décrit Ulysse prouvent que le héros s'est donné la peine que suppose ἤθελε θυμὸς.... ἰδέειν. Cette observation met à néant les principaux griefs allégués contre l'authenticité des soixante vers qui vont suivre. D'ailleurs, qu'importe, dans le fantastique, un peu plus ou un peu moins de vraisemblance?

568-627. Ἐνθ' ἦτοι.... Tout ce passage était obélisé par Aristarque, bien qu'Aristarque n'en contestât point les beautés. *Scholies* H : νοθεύεται μέχρι τοῦ ὥς εἰπὼν.... καίτοι οὐκ ὄντες ἀγενεῖς περὶ

τὴν φράσιν. ὑπὲρ δὲ τῆς ἀθετήσεως αὐτῶν λέγεται τοιάδε. πῶς οἶδε τούτους ἢ τοὺς λοιποὺς ἔσω τῶν Ἄζου πυλῶν ὄντας καὶ τῶν ποταμῶν; La dernière phrase de cette note se lit pareillement dans les *Scholies* T. C'est par le scholiaste de Pindare qu'on sait que cette note exprime l'opinion d'Aristarque. Citant, à propos d'un vers des *Olympiques*, I, 97, les vers d'Homère sur Tantale (plus loin, 583-584), il ajoute : πλὴν εἰ μὴ κατὰ Ἀρίσταρχον νόθον εἰσὶ τὰ ἔπη ταῦτα. Nous avons répondu plus haut à l'accusation portée par Aristarque, et sans faire autre chose que de nous en référer à ce principe si fréquemment appliqué par Aristarque lui-même : que bien souvent Homère sous-entend les faits dont l'accomplissement est impliqué dans son récit, puisque nous assistons à leurs conséquences. Quant aux griefs particuliers allégués contre tel et tel vers du passage, nous les discuterons au fur et à mesure.

569. Χρύσειον, dissyllabe par synizèse.

570. Ἦμενον. Il est évident que ce n'est point Minos qui est venu vers Ulysse, mais que c'est Ulysse qui s'est avancé jusqu'à un endroit où il a vu Minos sur son siège. Sans cela tout ceci est absurde; car, non-seulement Minos est assis, mais, comme on le voit au vers suivant, il est dans les Enfers mêmes, et entouré d'une foule immense de justiciables. Aristarque (*Scholies* H, Q et T) ne note que l'in vraisemblance : οὐκ ἄρα ὑπεξῆλθεν ὁ Μίνως, ἵνα συνορῇ. ἀλογον γὰρ τὸ καὶ σὺν δικάζομένοις καὶ αὐτῷ δίξῳ ἐξελθεῖν. Ce qui fait parler ainsi Aristarque, c'est qu'il suppose Ulysse immobile devant la fosse aux évocations. — Οἱ, eux, c'est-à-dire les justiciables dont il va être question. — Μιν dépend de ἀμφί. — Δίκας εἶροντο ἄνακτα, demandaient sentences au roi, c'est-à-dire se faisaient juger par Minos. Voyez plus haut, vers 541, la note sur εἶροντο. Ceux qui entendent, par δίκας εἶροντο, *causas dicant*, font de ἄνακτα une apposition à μιν.

ἥμενοι ἑσταότες τε, κατ' εὐρυπυλὲς Ἄϊδος δῶ.

Τὸν δὲ μετ' Ὀρίωνα πελώριον εἰσενόησα,  
θῆρας ὁμοῦ εἰλεῦντα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,  
τοὺς αὐτὸς κατέπεφνεν ἐν οἰοπόλοισιν ὄρεσιν,  
χερσὶν ἔχων ῥόπαλον παγχάλκεον, αἰὲν ἀαγές. 575

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, Γαίης ἐρικυδέος υἱὸν,  
κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα·  
γῦπε δέ μιν ἐκάτερθε παρημένῳ ἦπαρ ἔκειρον,  
δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο χερσίν·  
Λητῶ γὰρ ἤλκησε, Διὸς κυδρὴν παράκοιτιν, 580  
Πυθῶδ' ἐρχομένην διὰ καλλιχόρου Πανοπῆος.

571. Ἅμενοι ἑσταότες τε. La foule est immense, et l'on ne passe au tribunal qu'à son tour. Ceux qui attendent le leur sont assis, ceux dont les noms ont été appelés sont debout. Cette explication vaut mieux que celle qui fait des ἥμενοι les assesseurs de Minos, ou que celle qui les transforme en grands personnages, traités avec distinction. Il n'y a point de privilèges parmi les justiciables, tous égaux jusqu'au prononcé du jugement; et Minos, qui sait tout et qui est infailible, n'a pas besoin d'assesseurs. Virgile, *Énéide*, VI, 431-433, s'est souvenu du passage d'Homère; mais son Minos est un préteur romain, opérant selon l'usage du Forum.

572. Τὸν dépend de μετ(ά).

573. Θῆρας. Ce sont, bien entendu, des ombres. — Ὀμοῦ εἰλεῦντα. Le chasseur en a tant tué pendant sa vie, que leurs ombres forment des troupeaux. De là l'expression ὁμοῦ εἰλεῦντα. Il n'a pas à courir pendant des journées pour voir un lion ou un tigre. Les bêtes sont là à foison.

574. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains. — Κατέπεφνεν, tua, c'est-à-dire avait tuées jadis.

575. Χερσὶν ἔχων.... Il s'agit de la vraie massue, et non plus d'un fantôme. Sans cela il y aurait : χερσὶν ἔχοντα. — Aristarque (*Scholies* H et T) fait aux vers 572-575 des reproches du même genre que ceux qu'il adressait aux vers 568-571 : οὐδὲ ἐπὶ τούτου τετήρηται τὸ σύμφωνον· ἄλογον γὰρ τὸ ἐν Ἄδου κυνηγετεῖν· πῶς τε ἅμα τῇ τῶν θηρίων ἀγέλῃ προῆλθε, καὶ διὰ τί; Il y a une excellente réponse dans

les *Scholies* B, Q et T : c'est que les morts font aux Enfers ce qu'ils faisaient sur terre pendant leur vie : ὑποτίθεται τοὺς ἐν Ἄδῃ τοιαῦτα πράττειν οἷα καὶ ἐν ζῶσιν ἐποίουν. Il va sans dire que les condamnés de Minos font exception. C'est cette idée d'Homère qui a fourni à Virgile, *Énéide*, VI, 642-665, une de ses plus belles pages.

576-579. Καὶ Τιτυὸν.... Ce passage a été imité par Virgile, *Énéide*, VI, 595-600.

577. Ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα. Aristarque dit avec raison (*Scholies* Q et T) que Tityus n'est certainement pas venu près de la fosse; mais il exagère, en disant qu'Ulysse n'a pas pu aller jusqu'à l'endroit où Tityus est enchaîné : καταγέλαστα καὶ ταῦτα, εἰ κατεστρωμένος ἐν τῷ δαπέδῳ προῆλθεν ἐπὶ τὸ σφάγιον. αὐτὸς γὰρ ὁ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἠδύνατο διαβῆναι ἐπὶ τὸ Ἔρεβος.

578. Γῦπε, deux vautours. Virgile n'en met qu'un seul. — Μιν et ἦπαρ, le nom de la personne et celui de la chose, dépendent également de ἔκειρον. Il est inutile de supposer que ἦπαρ soit pour καθ' ἦπαρ.

579. Δέρτρον ἔσω, comme εἰς δέρτρον. — Δύνοντες s'accorde avec le duel γῦπε. — Οὐκ ἀπαμύνετο χερσίν n'indique que le fait : la cause, c'est que les deux bras de Tityus étaient enchaînés.

580. Γάρ sous-entend une proposition entière : il subissait ce châtiment. — ἤλκησε. Ancienne variante, ἤλκυσε, même sens propre. Voyez dans l'*Iliade*, VI, 465, la note sur ἐλκηθμοῖο.

581. Διὰ, par, c'est-à-dire en passant

Καὶ μὴν Τάνταλον εἰσεῖδον, χαλέπ' ἄλγε' ἔχοντα,  
 ἔστεῦτ' ἐν λίμνῃ· ἡ δὲ προσέπλαζε γενεῖω·  
 στεῦτο δὲ διψάων, πῖεῖν δ' οὐκ εἶχεν ἐλέσθαι.  
 Ὅσσάκι γὰρ κύψει' ὁ γέρων πῖεῖν μενεαίνων,  
 τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκειτ' ἀναβροχέν· ἀμφὶ δὲ ποσσὶν  
 γαῖα μέλαινα φάνεσκε, καταζήνασκε δὲ δαίμων.  
 Δένδρεα δ' ὑψιπέτηλα κατὰ κρῆθεν χέε καρπὸν,

585

par. — Πανοπῆος. La ville de Panopée, deux fois nommée dans l'*Illiade*, était en Phocide, sur la frontière de Béotie.

583. Ἐστεῦτ(α), *vulgo* ἔσταότ(α). Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Ἡ, c'est-à-dire λίμνη : le lac; l'eau du lac. — Προσέπλαζε est pour προσεπέλαζε.

584. Στεῦτο paraît signifier la même chose que ἴστατο. On se rappelle que le verbe στεῦμαι, dans l'*Illiade*, a toujours un sens moral. Voyez II, 597; III, 83; V, 832; IX, 244; XXI, 455, et les notes sur ces passages. Aussi Aristarque (*Scholies* V) n'a-t-il pas manqué de signaler la bétise du diascévaste, c'est-à-dire de l'interpolateur auquel il attribue les soixante vers obélisés : (ἡ διπλῇ, ὅτι) στεῦτο νῦν ἀντὶ τοῦ ἴστατο ἐπὶ τῶν ποδῶν. κέχρηται δὲ τῇ ῥέξει ὁ διασκευαστὴς παρὰ τὴν τοῦ ποιητοῦ συνήθειαν. Mais il suffit, pour rendre Homère conforme à lui-même, de tenir compte, au premier membre de phrase, de πῖεῖν exprimé au second. C'est ce que faisaient les aristarchiens opposés à l'athétèse. *Scholies* II : τὸ ἐξῆς, στεῦτο διψάων πῖεῖν, οὐκ εἶχε δὲ ἐλέσθαι (πῖεῖν). Cette explication a été adoptée par Fries, par Ameis et par Hayman. Ainsi στεῦτο signifie *appetebat* (*bibere*) : il tâchait de boire. — Πῖεῖν, comme ὥστε πῖεῖν. — Ἐλέσθαι, sous-entendu ὕδωρ.

587. Καταζήνασκε, sous-entendu αὐτήν : la desséchait chaque fois. — Δαίμων, une puissance divine.

588. Δένδρεα. « Un verger dans l'eau ! disaient les enstatiques. Homère se moque de nous. » — « Homère, répondaient les lytiques, use de son droit de poète. Il s'agit de punir efficacement Tantale, et non de peindre des réalités terrestres. » Porphyre (*Scholies* H et T) : καὶ πῶς ἴστατο ἐν ὕδατι τὰ δένδρα; φαμέν ὅτι καταφαντασίαν, πρὸς τιμωρίαν Ταντάλου. — Κατὰ κρῆ-

θεν, *vulgo* κατάκρηθεν en un seul mot. Hérodiën (*Scholies* H) : διςσυλλάβως καὶ προπερισπωμένως τὸ κατὰ κρῆθεν. Bekker écrit κατ' ἄκρηθεν. Mais cet ἄκρηθέν est un mot de son invention. — L'éternel argument d'Aristarque se retrouve ici : « Comment Tantale, son lac et ses arbres sont-ils venus vers la fosse? ou bien comment Ulysse a-t-il pu voir du dehors des choses qui sont dans les Enfers? *Scholies* H : οὐδὲ οὗτος δύναται σὺν λίμνῃ καὶ δένδροις ἐξεληλυθέναι ἐπὶ τὸ σφάγιον, ἢ πῶς ἐξῶθεν τὰ ἔσω ἐθεώρει; — Χέε, versaient, c'est-à-dire laissaient prendre à profusion. — Καρπὸν. Dugas Montbel fait ici, en faveur de l'athétèse, une observation plus précieuse que fondée : « N'est-il pas surprenant que le supplice de Tantale consiste à ne pouvoir pas saisir les beaux fruits qui s'offrent à sa vue, dans un temps où il n'est jamais parlé de fruits dans les nombreux repas des héros? » Aristarque a répondu implicitement à cette question. Voyez, *Illiade*, XVI, 747, la note sur τήθεα. — Il y a une foule de choses que les Grecs mangeaient, et dont Homère ne parle point. Homère n'entre pas dans le détail des menus; voilà tout. Quand même les Grecs, ce qui n'est pas vraisemblable, auraient méprisé les fruits comme aliment ordinaire, soyez sûr qu'ils mangeaient des pommes, des poires, des figues, etc., ne fût-ce que par plaisir. Qu'est-ce donc quand le besoin les pressait? Nous savons qu'Hésiode parle de l'asphodèle comme d'une plante comestible. Voyez plus haut les notes du vers 539. Voudrait-on qu'Homère, au lieu de mettre devant Tantale des arbres chargés de fruits, eût représenté un mouton rôtissant à la broche? Mais c'est pour apaiser sa soif, autant que pour apaiser sa faim, que Tantale allonge les mains vers les fruits. Homère ne dit pas même qu'il ait faim. On est en droit de le supposer, et c'est ce



ὄγχναι καὶ ῥοιαί, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,  
 συκέαι τε γλυκεραί, καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι· 590  
 τῶν ὁπότ' ἰθύσει' ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι,  
 τὰς δ' ἄνεμος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιδόντα.

Καὶ μὲν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,  
 λαῶν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.

Ἦτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσὶν τε ποσὶν τε 595  
 λαῶν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι  
 ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότε ἀποστρέψασκε κραταιῖς·  
 αὐτίς ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λαῶς ἀναιδής.

qu'on fait; mais le supplice de Tantale, c'est spécialement la soif.

589-590. Ὀγχναι.... Voyez les vers VII, 115-116 et les notes sur ce passage.

591. Τῶν dépend de l'infinitif, et ἐπὶ.... μάσασθαι est pour ὥστε ἐπιμάσασθαι.

592. Δ(έ) correspond à ὁπότ(ε), et équivaut à τότε : alors. — Ῥίπτασκε, lançait chaque fois, c'est-à-dire ne manquait jamais d'enlever.

593. Σίσυφον εἰσεῖδον. C'est ici surtout que triomphait l'argument d'Aristarque fondé sur l'immobilité d'Ulysse. *Scholies* Q et T : πῶς δύναται σὺν τῷ λίθῳ καὶ τῇ ἀκρωρίᾳ, ἐρ' ἣ ἀνεκύλιε τὸν λίθον, ἥκειν ἐπὶ τὰ σφάγια; A cet éternel argument s'en joignait un autre, emprunté sans nul doute aux chorizontes. C'est que Sisyphe est loué dans l'*Illiade*, et qu'Homère n'a pu se contredire au point de faire de cet homme un scélérat justement puni de ses crimes. Mêmes *Scholies* : πῶς τε κολάζεται ὁ ἐν Ἰλιάδι (VI, 163) κέρδιστος ὢν καὶ συνετώτατος; La contradiction n'est qu'apparente. Quand Sisyphe était admiré pour ses ruses, il n'avait point encore bravé Jupiter. Le sage, ou plutôt l'homme adroit, est devenu fou. Cela s'est vu, en ce monde, pour d'autres encore que Sisyphe.

594. Ἀμφοτέρησιν, sous-entendu χερσὶ : avec les deux bras.

595. Χερσὶν τε ποσὶν τε. Didyme (*Scholies* Q et T) : τοῖς μὲν ποσὶν ἀντιβαίνων εἰς τὴν γῆν, ταῖς δὲ χερσὶν ὠθῶν ἄνω τὸν λίθον.

596. Ἄνω ὤθεσκε, remarquable exemple d'hiatus intentionnel. C'est le type du *conati imponere* de Virgile. *Scholies* Q : τὸ ἔπος ὡς διὰ τῶν μακρῶν συλλαβῶν

τὴν δυσχέρειαν ἐμφαίνον. Cette observation est empruntée au *περὶ ἑρμηνείας*, attribué à Démétrius de Phalère. — Μέλλοι : a pour sujet λαῶς sous-entendu.

597. Κραταιῖς, selon Aristarque et Hérodien, est un adverbe, et il équivaut à κραταιῶς. Avec cette explication, c'est encore λαῶς qui est le sujet de ἀποστρέψασκε, et ἀποστρέψασκε est intransitif. *Scholies* B, H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανὸς δευτόνως κατὰ συστολήν, ὡς λικριφίς, ἀμφοιδίς, ἐπιρρηματικῶς. *Scholies* H et T : τότε ὁ λίθος ὑπέστρεφε κραταιῶς, ὅ ἐστι ταχέως. τὸ δὲ ὄλον ἐπὶ τοῦ λίθου ἀκουστέον, ὡς Ἀρίσταρχός φησι. Mais les anciens préféreraient à cette explication celle de Ptolémée l'Ascalonite : κραταιῖς substantif, et, par conséquent, ἀποστρέψασκε verbe actif avec λαῶν sous-entendu. L'existence du nom propre Κράταις militait en faveur de celle du nom commun κραταιῖς. *Scholies* B, H et Q : ὁ δὲ Ἀσκαλωνίτης τὸ πλήρες κραταιὰ ἰς οἶον ἰσχυρὰ δύναμις· ᾧ ἐπείσθη καὶ ἡ συνήθεια. ἡ κραταιὰ δύναμις τοῦ λίθου, ὅ ἐστι τὸ βάρος. Cependant, même ainsi, quelques-uns laissaient ἀποστρέψασκε intransitif. *Scholies* Q : ὑπεστρέφετο ἡ δύναμις ἐκείνου. Voyez pour Κράταις, nom propre, la note du vers XII, 424.

598. Κυλίνδετο. C'est spécialement d'après cet exemple qu'Aristarque écrit partout κυλίνδει baryton, et non pas κυλινδεῖ périspomène. *Grand Étymologique* Miller : Ἀρίσταρχος βαρυτονεῖ ὑγιῶς· κυλίνδετο γὰρ φησιν, οὐχὶ ἐκυλινδεῖτο· ὁμοίως καὶ κυλινδομένη καὶ κυλίνδων. Voyez, I, 162, la note sur κυλίνδει.—Λαῶς ἀναιδής, la pierre impudente, c'est-à-dire



Αὐτὰρ ὅγ' ἂψ ὥσασκε τιταινόμενος· κατὰ δ' ἰδρῶς  
ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

600

Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἑρακλείην,  
εἰδῶλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν  
τέρπεται ἐν θαλίῃς, καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥβην,

la pierre qui ne respecte rien, la pierre cruelle. Voyez dans l'*Illiade*, IV, 521, la note sur cette expression, et dans l'*Illiade* encore, XIII, 439, la note sur ἀναιδέος πέτρης. Apollonius : ἀναιδής· μετὰφορίζω· ὁ βίαιος καὶ σκληρός. Bothe : « Hoc meri artem, τὰ ἀψυχα ἐμψυχα dicentis, hoc versu illustrat Aristoteles, *Rhet.* III, 11, ut Clarkius annotavit; qui versus praeterea laudatur propter aptos rei numeros. » Ceci se rapporte à un passage de Denys d'Halicarnasse, περὶ συνθέσεως, § 20 : οὐχὶ συγκατακεκύλισται τῷ βίρει τῆς πέτρας ἢ τῶν ὀνομάτων σύνθεσις, μᾶλλον δὲ ἐφθικε τὴν τοῦ λίθου ἑσπέρην τοῦ ἀπαγγελίας τάχος. C'est à peine si les exemples de Virgile, *Georgiques*, III, 284 et *Énéide*, VI, 602, soutiennent la comparaison. Le vers par lequel Lucrèce a rendu, dans sa belle imitation, le mouvement d'Homère est lourd lui-même, malgré la rapidité du *raptum petit aquora campi*.

599. Ὡσασκε, comme plus haut ὥσασαι, vers 496. — Τιταινόμενος est analogue à σπριπτομένος. — Κατὰ doit être joint à ἔρρεεν : *defluat*, déconlait.

600. Κονίη, la poussière : un nuage de poussière. Il s'agit de la poussière soulevée par le mouvement de la pierre et par le pletinement de Sisyphe. — Ἐκ κρατὸς. Sisyphe, dans ses efforts, penche le corps en avant : sa tête est enveloppée par le nuage de poussière ; le nuage, aux yeux du spectateur, semble sortir de sa tête. Cette explication est celle qui rend le mieux compte d'une poésie toute en images sensibles. On explique aussi ἐκ κρατὸς par *a capite*, ce qui signifie que le nuage montait plus haut que la tête du condamné. Bothe : « ἐκ κρατὸς, ἀπὸ κρατὸς, a capite caput, germanice von senem Haupten empor, non ex capite, ut interpret. Voss : and Staub empvohret das Antlitz. »

602. Εἰδῶλον, par opposition à αὐτός, qui désigne la personne réelle. D'après ce qui suit, le fantôme d'Hercule est venu

vers la fosse du sacrifice, et il a bu du sang. Le motif d'athétèse ne peut donc plus être le même que pour ce qui concerne les personnages qu'Ulysse n'a pu voir que dans l'Érèbe. Aristarque l'emprunte aux chorizontes ; car les raisons qu'il fait valoir sont toutes fondées sur une contradiction entre les choses qu'on lit ici et celles qu'on a lues dans l'*Illiade*. La première, c'est qu'Hercule, pour le poète de l'*Illiade*, n'a jamais été qu'un simple mortel. Voyez particulièrement le vers XVIII, 447 et les notes sur ce vers. La seconde, c'est que l'Hébé de l'*Illiade* est une jeune fille, et non une femme mariée. Voyez, IV, 2, la note sur Ἥβη. *Scholies* H, Q et T : (ἢ διπλῆ, ὅτι) καὶ τοῦτο νεωτερικόν. οὐ γὰρ οἶδε τὸν Ἑρακλέα ἀκνέοντα σμένον, οὐδὲ τὴν Ἥβην γεγαμημένην, ἀλλὰ παρθένον. διὸ καὶ παρθενικά ἔργα ἀποτελεῖ· οἶνοχοεῖ γὰρ καὶ λούει. Il est vrai que plusieurs expliquaient allégoriquement le vers 602. *Scholies* H : ἐνιοὶ δὲ οὐ τὴν οἶνοχόον Ἥβην, ἀλλὰ τὴν ἐκτυτὸν ἀνδρείαν. Mais le vers s'y prête très-mal, à supposer qu'il s'y prête. — C'est encore aux chorizontes qu'Aristarque a emprunté l'observation suivante, consignée dans les *Scholies* B et Q : (ἢ διπλῆ,) ὅτι εἰς τοιαῦτα βίαια, εἰς εἰδῶλον, σώμα, ψυχὴν τοῦτο δὲ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής. De même enfin pour celui-ci. *Scholies* H : (ἢ διπλῆ,) ὅτι αὐτοῦς τὰ σώματα αὐτῶν φησὶν Ὀδυσσεύς. (καὶ ὅτι) οὐκ ἂν ἔοι σώματος ἐν θαλίῃ. — Il y a bien d'autres poètes qui n'ont pas été partout identiques à eux-mêmes. Il faut avouer pourtant que les contradictions sont ici assez graves pour qu'on soit en droit de les considérer comme autre chose que de simples distractions. Rien n'empêche donc qu'on regarde comme interpolés les vers en désaccord avec l'*Illiade*, sinon tout le passage relatif à Hercule. Voyez plus bas la note du vers 616.

603. Ἐχει, comme ἔχει γυναῖκα : il a pour femme. Voyez σύνεχ' ἔχεις Ἑλένην, IV, 569.

[παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπέδιλου].

Ἀμφὶ δέ μιν κλαγγὴ νεκύων ἦν οἴωνῶν ὥς, 605

πάντοσ' ἀτυζομένων· ὁ δ' ἔρεμνῃ νυκτὶ ἑοικώς,

γυμνὸν τόξον ἔχων καὶ ἐπὶ νευρῆφιν ὀϊστὸν,

δεινὸν παπταίνων, αἰεὶ βαλέοντι ἑοικώς.

Σμερδαλέος δέ οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν ἀορτὴρ,

χρύσεος ἦν τελαμῶν, ἵνα θέσκελα ἔργα τέτυκτο, 610

ἄρχτοι τ' ἀγρότεροί τε σύες χαροποί τε λέοντες,

ὑσμῖναί τε μάχαι τε, φόνοι τ' ἀνδροκτασίαι τε.

Μὴ τεχνησάμενος μηδ' ἄλλο τι τεχνήσαιτο,

ὅς κεῖνον τελαμῶνα ἔῃ ἐγκάτθετο τέχνη.

604. Παῖδα Διὸς.... Ce vers, d'après la tradition alexandrine, a été interpolé par Onomacrite. Didyme (*Scholies B*) : τοῦτον ὑπὸ Ὀνομακρίτου ἐμπεποιῆσθαι φασιν. ἡθέτηται δέ. — Il y a ici deux faits importants à noter : l'un, que l'épisode d'Hercule fait partie de l'*Odyssée* dès avant la première recension connue ; l'autre, qu'Onomacrite se bornait à d'insignifiantes opérations, et que l'œuvre de construction rêvée par Wolf n'a rien de commun avec le modeste travail de complément ou de raccord exécuté par le diorthunte. Onomacrite était poète ; or le vers n'est pas même d'Onomacrite. L'interpolateur l'a tiré d'Hésiode, *Théogonie*, 652.

605. Κλαγγή est tout à la fois le sujet de νεκύων et celui de οἴωνῶν.

606. Ἀτυζομένων. Ancienne variante, ἀτυσσομένων. — Ὁ δ(έ), sous-entendu ἦν, exprimé plus haut. *Scholies H* : ἀπὸ κοινοῦ τὸ ἦν. Voyez, V, 477, la même ellipse. Il est donc bien inutile de changer plus bas, comme le propose Bothe, παπταίνων en πάπτεινεν. — Νυκτὶ ἑοικώς, semblable à la nuit, c'est-à-dire ayant un aspect terrible. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers I, 47.

607. Γυμνόν, nu, c'est-à-dire tiré de son étui. — Νευρῆφιν pour νευρῇ.

608. Ἑοικώς. Bothe : « Excusanda est « simplicitas poetæ, idem vocabulum brevi « intervallo bis usurpantis. » Cette répétition n'a rien de choquant ; on pourrait même la regarder comme intentionnelle.

609-610 Σμερδαλέος.... Construisez : τελαμῶν χρύσεος, σμερδαλέος ἀορτὴρ, ἦν

οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν. Le mot ἀορτὴρ, ordinairement synonyme de τελαμῶν, lui sert ici de qualificatif : suspension ; comme suspension. C'est le sens propre.

610. Ἴνα (*ubi*) équivaut à ἐν ᾧ : in quo, sur lequel. — Θέσκελα ἔργα est expliqué par les deux vers qui suivent. Ces ouvrages divins étaient des broderies. On se rappelle les broderies de la ceinture de Vénus, et celles de l'étoffe où Hélène avait représenté les batailles de Troie.

611. Χαροποί. Ancienne variante, χαλεποί.

613-614. Μὴ τεχνησάμενος.... Construisez : ὅς ἐγκάτθετο ἔῃ τέχνη κεῖνον τελαμῶνα μὴ τεχνήσαιτο μηδ' ἄλλο τι, τεχνησάμενος (κεῖνον τελαμῶνα). Le mot ὅς équivaut à εἰ τις, car il ne s'agit pas d'un artiste réel. Ulysse dit que celui qui serait venu à bout d'exécuter une pareille œuvre aurait atteint le point culminant de son art, et ne pourrait même s'y maintenir. La double négation insiste sur l'idée qu'un second chef-d'œuvre égal à celui-là serait impossible. Didyme (*Scholies V*) éclaircit la pensée par une comparaison : οἶον Φειδίαν ἐποίησε τὸν Δία, τοιοῦτο οὐδὲν ἄλλο. εἰς ἐκεῖνον γὰρ τὸ πᾶν τῆς ἑαυτοῦ τέχνης κατέκλεισε.

614. Ὅς κεῖνον.... Ancienne variante, ὅς κείνῳ τελαμῶνι ἔῃ ἐγκάτθετο τέχνην. Les deux leçons donnent le même sens ; car mettre son art dans une œuvre, ou tirer une œuvre de son art, au fond c'est tout un. Ulysse ne parle que de l'incubation de l'œuvre ; mais ce que l'art conçoit, c'est pour en faire jouir les yeux.

Ἔγνων δ' αὐτίκα κεῖνος, ἐπεὶ ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν,  
καὶ μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

615

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,  
ἀ δαῖ', ἥ τινά καὶ σὺ κακὸν μόρον ἡγηλάζεις,  
ὄνπερ ἐγὼν ὀχέεσκον ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο.

Ζηνὸς μὲν παῖς ἦα Κρονίονος, αὐτὰρ οἷζ' ἔχον  
ἀπειρεσίην· μάλα γὰρ πολὺ χεῖρονι φωτὶ  
δεδμήμην, ὃ δέ μοι χαλεποὺς ἐπετέλλετ' ἀέθλους.

620

Καί ποτέ μ' ἐνθάδ' ἐπεμψε κύν' ἄξοντ'· οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον  
φράζετο τοῦδέ γέ μοι χαλεπώτερον εἶναι ἄεθλον.

Τὸν μὲν ἐγὼν ἀνένεικα καὶ ἡγαγον ἐξ Αἴδαο·

625

Ἑρμείας δέ μ' ἐπεμψεν ἰδὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη.

Ὡς εἰπὼν ὃ μὲν αὖτις ἔβη δόμον Ἀΐδος εἴσω.

Αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, εἴ τις ἔτ' ἔλθοι  
ἀνδρῶν ἡρώων, οἳ δὴ τὸ πρόσθεν ὄλοντο.

Καί νύ κ' ἔτι προτέρους ἶδον ἀνέρας, οὓς ἔθελόν περ·

630

[Θησέα Πειρίθοόν τε, θεῶν ἐριχυδέα τέχνα·]

615. Ἔγνων. Ceci suppose qu'Hercule a bu du sang, et par conséquent qu'il est venu vers la fosse aux victimes. Cependant αὐτίκα semble dire que le héros n'est pas soumis à la nécessité de boire du sang pour jouir de ses facultés intellectuelles. On peut admettre, si l'on veut, qu'Ulysse a conversé avec Hercule dans la grande prairie. — Κεῖνος (*ille*) désigne Hercule, ou du moins le fantôme d'Hercule.

616. Ὀλοφυρόμενος. Aristarque signale ici une contradiction avec les vers 602-603. *Scholies* H, Q et T : ἐλέγχεται ἐκ τούτων τὰ προκείμενα περὶ τοῦ Ἡρακλέους εἰδῶλου, αὐτὸς γὰρ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι. πῶς οὖν ὀλοφύρεται ὡς ἐν δεινοῖς ὦν; Aristarque a certainement raison. Il faut lui abandonner les vers 602-603, et nécessairement aussi le vers 604. L'épisode, débarrassé de cette superfétation, n'offre dès lors aucune difficulté. Hercule n'est plus qu'un mort ordinaire, comme Achille ou Orion. — Je croirais volontiers qu'Aristarque n'avait obelisé que les trois vers 602-604, et que c'est par erreur qu'on lui attribue l'athétèse de tout le passage relatif à Hercule. On a vu plus haut, dans la note générale, 568-627, que le grief fon-

damental était tiré de l'impossibilité, pour Ulysse, de voir ce qui se passait dans les Enfers. Or Hercule n'est point dans les Enfers en cet instant, puisqu'il y rentrera au vers 627.

618. Τινά se rapporte à κακὸν μόρον.

619. Ὀχέεσκον, je traînais partout.

621. Μάλα et πολὺ se rapportent à χεῖρονι. — Φωτί. Ce mortel était Eurysthée. Voyez les vers XIX, 95-132 de l'*Illiade* et les notes sur ce passage.

623. Ἐνθάδ(ε), *huc*, ici, c'est-à-dire aux Enfers. — Κύν(α), le chien. Homère ne donne point de nom au chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Illiade*. — Ἀξοντ(α), devant mener, c'est-à-dire afin que j'emmenasse.

624. Τοῦδε, sous entendu ἀέθλου. — Χαλεπώτερον. Ancienne variante, κρατερώτερον, leçon adoptée par Ameis et par La Roche.

625. Τόν, lui, c'est-à-dire le chien.

626. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cette aide, Hercule ne serait pas revenu.

630. Ἐτι se rapporte à ἶδον.

631. Θησέα... Plutarque, *Thésée*, xx, dit que ce vers, selon Héréas de Mégare,

ἀλλὰ πρὶν ἐπὶ ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν,  
 ἤχῃ θεσπεσίῃ· ἐμέ δὲ χλωρὸν δέος ἥρει,  
 μή μοι Γοργεῖνν κεφαλὴν δεινοῖο πελώρου  
 ἐξ Ἀΐδεω πέμψειεν ἀγαυὴ Περσεφόνηα.

635

Αὐτίκ' ἔπειτ' ἐπὶ νῆα κιῶν, ἐκέλευον ἑταίρους  
 αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.  
 Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον.  
 Τὴν δὲ κατ' Ὠκεανὸν ποταμὸν φέρε κῦμα ῥόοιο,  
 πρῶτα μὲν εἰρεσίῃ, μετέπειτα δὲ κάλλιμος οὔρος.

640

a été introduit dans le texte par Pisis : Πεισίστρατον φησὶν Ἡρέας ὁ Μεγαρεύς ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Ὀμήρου Νεκυίαν τὸ Θησέα.... On se rappelle que le seul passage de l'*Iliade* où Thésée soit nommé est un vers emprunté à Hésiode. Voyez la note sur ce vers, I, 265. Dans l'*Odyssée*, nous ne l'avons vu cité que comme ravisseur d'Ariadne, plus haut, vers 322-324 ; et il ne sera plus question de lui. Il est évident, d'après cela, que Thésée, au temps d'Homère, n'était pas en très-grand renom, et que sa légende ne s'est développée que plus tard. Elle est l'œuvre des poètes cycliques, et surtout celle des tragiques d'Athènes. — Θεῶν.... τέχνα doit être entendu au propre ; car Thésée passait pour fils de Neptune, et Pirithoüs pour fils de Jupiter. — Ἐριχυδία. Ancienne variante, ἀριδείκτα. C'est la leçon de Plutarque, dans sa citation du vers.

632. Ἀλλά équivaut à εἰ μή : il y eut un obstacle, c'est que. — Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que je pusse satisfaire ma curiosité. — Ἐπὶ doit être joint à ἀγείρετο.

633. Ἡχῇ.... Répétition presque textuelle du vers 43.

634. Δεινοῖο πελώρου, apposition à Γοργούς, génitif dont l'équivalent est exprimé par l'adjectif Γοργεῖνν. Voyez le vers V, 741 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi une expression analogue, *Iliade*, II, 64, et la note sur cette expression. — La tête de Gorgone dont il s'agit dans l'*Iliade* n'est qu'une représentation figurée. Ici ce serait la tête elle-même. Mais une tête ne va point sans corps ; et, si Ulysse dit la tête de la Gorgone, il en-

tend le monstre tout entier. Telle est du moins l'explication de Didyme (*Scholies H et Q*) : αὐτὴν τὴν Γοργῶν, ὡς τὸ, τοίην γὰρ κεφαλὴν (I, 343). γέλοιον δὲ δεδοικέναι τὴν κεφαλὴν τῆς Γοργόνης, ὥσπερ κεφαλῆς καθ' ἑαυτὴν ἐλθεῖν δυναμένης. Comme c'est par sa tête uniquement que la Gorgone était un objet de terreur, on comprend très-bien que le poète n'ait mentionné que la tête du monstre. Homère semble ne connaître qu'une seule Gorgone ; du moins il ignore les trois sœurs Sthéno, Euryale et Méduse. C'est tout arbitrairement qu'on suppose que sa Gorgone est Méduse. C'est quand il y a eu plusieurs Gorgones qu'on a dû imaginer des noms spéciaux pour chacune d'elles. La sienne est la Gorgone, et voilà tout.

635. Ἐξ Ἀΐδεω, *vulgo* ἐξ Ἀΐδος. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, ἐξ Ἀΐδεω. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

636. Ἐκέλευον. Ancienne variante, ὠτρυνον ou δτρυνον.

637-638. Αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez les vers IX, 478-479 et les notes sur ces deux vers.

639. Τὴν, c'est-à-dire νῆα : le navire.

640. Εἰρεσίῃ au datif, *vulgo* εἰρεσίῃ au nominatif. Eustathe : τὰ παλαιὰ τῶν ἀντιγράφων ἐν δοτικῇ πτώσει ἔχουσιν. Avec le nominatif, il faut sous-entendre φέρε. Ameis et La Roche ont adopté le datif. Bothe défend le nominatif par des raisons plus ou moins probantes : « nihil opus est « τῷ εἰρεσίῃ : pertinet enim φέρε ad εἰρεσίῃ, suntque hæc superioribus subjecta « ἐπεξηγητικῶς. » — Κάλλιμος οὔρος, sous-entendu φέρε.



# ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Μ.

## ΣΕΙΡΗΝΕΣ, ΣΚΥΛΛΑ, ΧΑΡΥΒΔΙΣ, ΒΟΕΣ ΗΛΙΟΥ.

Ulysse revient à l'île d'Ea, et donne la sépulture à Elpénor (1-15).  
Recommandations adressées à Ulysse par Circé (16-141). Ulysse et ses compagnons échappent aux séductions des Sirènes (142-200).  
Le passage entre Charybde et Scylla (201-259). Arrivée dans l'île de Thrinacie et attentat sur les troupeaux du Soleil (260-373).  
Colère du Soleil; ses plaintes à Jupiter, qui lui promet satisfaction (374-396). Punition des coupables (397-419). Ulysse, porté sur un débris de son navire, aborde dans l'île d'Ogygie (420-453).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὀκεανοῖο  
νηῦς, ἀπὸ δ' ἔκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο,  
νῆσόν τ' Αἰαίην, ἔθι τ' Ἡοῦς ἠριγενείης  
οἰκία καὶ χοροὶ εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἥελίοιο.

ΣΕΙΡΗΝΕΣ,... Ancienne variante, τὰ περὶ Σειρήνας, καὶ Σκύλλαν, καὶ Χάρυβδιν, καὶ βόας Ἥλιου.

2. Κῦμα θαλάσσης marque nettement la différence avec ῥόον Ὀκεανοῖο : là le courant d'un fleuve, ici la plaine d'eau avec ses vagues soulevées au gré du vent.

3. Νῆσόν τ' Αἰαίην. Bothe : νῆσον ἐς Αἰαίην. Ce n'est qu'une correction, d'ailleurs fort inutile.

3-4. Ὅθι τ' Ἡοῦς.... est dit par opposition au pays des ténèbres, d'où sort le navire. Ulysse et ses compagnons sont enfin dans une contrée où chaque jour on jouit de la lumière du soleil. Cette explication se trouve plusieurs fois dans les *Scholies*. La plus nette de ces notes (*Scholies B*) est probablement une citation textuelle d'Aristarque : ταῦτα ὡς πρὸς σύγκρισιν τοῦ Ἄδου. θέλει γὰρ εἰπεῖν ὅτι ἐκ τοῦ Ἄδου εἰς τα φωτεινὰ διήλθομεν. Cependant quelques-uns prenaient au pied de la lettre les expressions poétiques dont se sert Ulysse. — D'autres rapportaient ὅθι τ(ε)

à ῥόον Ὀκεανοῖο, hyperbate absolument inadmissible : βιαίτερον ὑπερβατῶς κολῶντες, comme disent les *Scholies*. D'ailleurs l'Océan dont il s'agit ici est à l'occident, et non à l'orient. C'est celui où le soleil se couche, ce n'est pas celui d'où sort le soleil à son lever; ou, pour parler exactement, c'est un segment du fleuve circulaire à l'opposite du segment où Homère place le point de départ du soleil pour sa course de chaque jour.

4. Χοροί, selon les anciens, est ici pour χῶροι, qui a le sens de χῶραι. C'est ainsi que εὐρύχορος, épithète de la terre, est évidemment pour εὐρύχωρος. Les lieux où habite l'Aurore sont simplement ceux qu'elle ne manque jamais d'éclairer à son heure. — Ameis veut que χοροί (places de danse) conserve son acception propre, à cause des jeux de la lumière naissante. Cela est peut-être quelque peu raffiné. — Ἀντολαί est au pluriel, parce que le soleil ne se lève pas toujours au même point de l'horizon.

νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλαμεν ἐν ψαμάθοισιν, 5  
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἐνθα δ' ἀποβρίξαντες ἐμείναμεν Ἡῶ διαν.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἡώς, 10  
δὴ τότε ἐγὼν ἐτάρους προτεῖν ἐς δώματα Κίρκης,  
οἰσέμεναι νεκρὸν Ἐλπήνορα τεθνηῶτα.

Φιτροὺς δ' αἶψα ταμόντες, ὅθ' ἀκροτάτῃ πρόεχ' ἀκτῇ,  
θάπτομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.

Αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρὸς τ' ἐκάη καὶ τεύχεα νεκροῦ,  
τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλῃν ἐρύσαντες, 15  
πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.

Ἡμεῖς μὲν τὰ ἕκαστα διείπομεν· οὐδ' ἄρα Κίρκην  
ἐξ Αἶδεω ἐλθόντες ἐλήθομεν, ἀλλὰ μάλ' ὦκα·  
ἦλθ' ἐντυναμένη· ἅμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῇ  
σῖτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἶθοπα οἶνον ἐρυθρόν.

5. Νῆα μὲν.... Répétition textuelle du vers IX, 546.

6-8 Ἐκ δὲ καὶ.... Voyez IX, les vers 450-452 et les notes sur ce passage.

9. Προτεῖν. Ancienne variante, προτήν, leçon adoptée par Bekker.

10. Οἰσέμεναι, pour porter, c'est-à-dire pour rapporter.

11. Ὅθ(ι) se rapporte à θάπτομεν, et non à ταμόντες. — Πρόεχ(ε), intransitif.

12. Θάπτομεν est à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste. *Scholies* V : ἐκαίομεν. — Ἀχνύμενοι,... Répétition de ce qu'on a vu, X, 570.

14. Ἐπί, adverbe : dessus, c'est-à-dire au sommet. Quelques-uns joignent ἐπὶ à ἐρύσαντες. — Στήλῃν, selon certains modernes, n'est point dit au propre, mais il équivaut à ὡς στήλῃν; et c'est la rame qui, selon eux, tient lieu de cippe funéraire. Cette explication est inadmissible, vu l'effort indiqué par ἐρύσαντες, expression qui ne peut s'entendre que d'une pierre péniblement hissée de bas en haut. — Ἐρύσαντες. Le conséquent est sous-entendu. Une fois la pierre sur le tumulus, on la dresse debout. *Scholies* P et V : νῦν, στήσαντες.

15. Εὐῆρες ἐρετμόν. Zénodote, ἵνα σῆμα πέλοιτο. Il supprimait la rame,

comme faisant double emploi avec la stèle. On voit par là que l'idée de faire de στήλῃν l'équivalent de ἐρετμόν est un peu extraordinaire; car Zénodote, au lieu de corriger le texte, n'aurait pas manqué d'y avoir recours.

16. Τά, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui concernait la sépulture. — Ἐκαστα, *singula*, dans l'ordre et sans rien oublier.

18. Ἐντυναμένη, comme ἐντύνασα ἡ αὐτήν, *Iliade*, XVI, 462 : s'étant préparée, c'est-à-dire ayant fait sa toilette; ou, selon l'explication vulgaire, s'étant munie de ce qu'il fallait pour faire accueil à ses hôtes. Les anciens admettaient les deux explications. La première semble préférable, à cause de l'exemple de Junon. Elle sort réellement de la nature du mot, tandis que l'autre n'est fondée que sur une induction. Toute femme qui doit paraître devant des hommes se met, comme on dit, sous les armes. Cela n'empêche pas Circé d'avoir songé à la réfection d'Ulysse et de ses compagnons. Mais le poète n'a pas besoin de le dire. Ce qui suit l'exprime assez. C'est à titre de sous-entendu, et non de paraphrase du mot ἐντυναμένη, que je cite la note des *Scholies* B et H : εὐτρεπίσασα τὰ πρὸς τροφήν. — Αὐτῇ dépend de ἅμα.

Ἡ δ' ἐν μέσσω σταῖσα μετηύδα διὰ θεάων· 20

Σχέτλιοι, οἳ ζῶντες ὑπήλθετε δῶμ' Ἀίδαο,  
δισθανέες, ἔτε τ' ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι.  
Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον  
αὖθι πανημέριοι· ἅμα δ' ἡοῖ φαινομένηφιν  
πλεύσεσθ'· αὐτὰρ ἐγὼ δείξω ἐδὸν ἡδὲ ἕκαστα 25  
σημανέω, ἵνα μή τι κακορραφίῃ ἀλεγεινῇ  
ἢ ἀλὸς ἢ ἐπὶ γῆς ἀλγήσετε πῆμα παθόντες.

Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.  
Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα  
ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ. 30  
Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,  
οἳ μὲν κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός·  
ἡ δ' ἐμέ, χειρὸς ἐλοῦσα, φίλων ἀπονόσφιν ἐταίρων  
εἰσέ τε καὶ προσέλεκτο, καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα·  
αὐτὰρ ἐγὼ τῇ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα. 35  
Καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσι προσηύδα πότνια Κίρκη·

22. Δισθανέες, deux fois mourants, c'est-à-dire ayant deux fois à passer par la mort. Circé considère le voyage aux Enfers comme une première mort. — Suivant quelques anciens, la forme δισθανέες était impossible, et le composé devait être séparé en ses deux éléments. *Scholies Q* : δῖς θανέες, οὕτως ἐν δυοῖ μέρεσι λόγου. φησὶ γὰρ Ἀπολλώνιος ὡς ὅτι δῖς καὶ τρίς ἐν ταῖς συνθέσεσιν ἐκβάλλει τὸ σ, δίπους, τρίπους. Outre la difficulté d'admettre l'adjectif θανής, cette orthographe a l'inconvénient de s'appuyer sur une théorie contredite par les faits. *Scholies B* : ὥσπερ τὸ διώνυμος καὶ δισώνυμος, οὕτω καὶ τὸ διθανέες δισθανέες. τίθεται γὰρ τὸ σ καὶ εἰς ἀμφοτέρω, καὶ ὅταν μετὰ τὸ δι φωνῇεν ἢ, καὶ ὅταν σύμφωνον. Si la théorie d'Apollonius était vraie, il vaudrait mieux écrire διθανέες, avec une licence métrique fréquente chez Homère, que δῖς θανέες en deux mots dont l'un est impossible. — Ὅτε τ(ε), comme ὅτε seul : *quando*, puisque.

23. Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε.... Répétition du vers X, 460.

24. Πανημέριοι. Voyez, III, 486, la note sur cette expression.

27. Ἀλός, génitif local : sur mer. Quelques-uns sous-entendent ἐπί, qui est exprimé devant γῆς. Le sens est le même des deux façons. — Ἀλγήσετε est au subjonctif, pour ἀλγήσητε. Aristarque (*Scholies H*) avait noté cette licence métrique : (ἡ διπλῇ,) ὅτι συνέσταλκεν ἀντὶ τοῦ ἀλγήσητε.

28. Ὡς.... Nouvelle répétition du vers II, 403.

29-32. Ὡς τότε.... Voyez les vers X, 476-479 et la note sur ce passage.

33. Ἐμέ appartient à εἰσε, et est sous-entendu avec ἐλοῦσα. Je marque le sens par la ponctuation.

34. Προσελεκτο, elle se posa auprès, c'est-à-dire elle s'assit près de moi. — Quelques anciens faisaient de προσέλεκτο un synonyme de προσεῖπε. Mais cette explication était tout arbitraire ; et d'ailleurs l'idée de parler est inutile devant ἐξερέεινεν, tandis que celle de s'asseoir est naturellement appelée par εἰσε.

35. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers presque semblable, X, 46.



Ταῦτα μὲν οὕτω πάντα πεπείρανται· σὺ δ' ἄκουσον,  
ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω, μνήσει δέ σε καὶ θεὸς αὐτός.

Σειρῆνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἶ ῥά τε πάντας  
ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφέας εἰσαφίκηται.

40

Ὅστις αἰδρεῖη πελάση καὶ φθόγγον ἀκούσῃ  
Σειρήνων, τῷ δ' οὔτι γυνή καὶ νήπια τέχνα  
οἴκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάνυνται·

ἀλλὰ τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν αἰοιδῇ,  
ῥιμέναι ἐν λειμῶνι· πολὺς δ' ἄμφ' ὀστεόφιν θίς

45

37. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les aventures que tu viens de me raconter. Il s'agit du voyage aux Enfers. — Πεπείρανται, sont accomplies, c'est-à-dire tu n'as plus à t'en inquiéter.

38. Ὡς τοι ἐγὼν ἐρέω. Les entastiques trouvaient étrange que Circé indiquât à Ulysse une route pleine de périls, au lieu de le laisser retourner par celle qui l'avait amené dans l'île d'Éa. Les lytiques répondaient que les deux routes étaient également dangereuses, et que Circé avait en définitive indiqué la meilleure, puisqu'elle en avait dit tous les dangers, et surtout puisqu'elle avait révélé à Ulysse les moyens de s'y soustraire. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἀπορία. διὰ τί ἡ Κίρκη, τοσούτων ὄντων τῶν κινδύνων τῷ Ὀδυσσεῖ ἐν τῷ οἴκαδε παρ' αὐτῆς ἀπόπλῳ, οὐχὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ἐκέλευε πλοῦν ὄνπερ ἦλθεν ἀποπλεῖν, ἀλλὰ κατὰ τὰς Σειρῆνας καὶ τὴν Σχύλλαν καὶ τὴν Χάρυβδιν συνεβούλευε ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν, καὶ παρὰ τὴν νῆσον ἐν ἣ αἱ Ἑλίου βόες ἦσαν; ῥητέον οὖν ὅτι τῶν δύο ἀπόπλων χειρίστων ὄντων οὐδὲν ἡμάρτανεν ἡ Κίρκη συμβουλεύουσα τοῦτον ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν ἐν κακῶν ἐκλογῇ αἰρετώτερον ὄντα. οὐ γὰρ ἐξ ὧν ἀπειθήσαντες αὐτῇ ἠτύχησαν ἀποκτείναντες Ἑλίου βούς αἰτιᾶσθαι χρῆ, θεωρεῖν δὲ ὅτι, εἰ ἐπέισθησαν αὐτῇ, οὐδὲν ἂν παθόντες δεινὸν οἴκαδε ἀπῆλθον. Il y avait, ce me semble, une réponse plus simple et tout à fait péremptoire : c'est que le poète avait une provision de légendes à mettre en œuvre, et qu'il fallait bien qu'Ulysse rencontrât sur sa route les merveilles dont Circé va l'entretenir. — Θεός, selon quelques anciens, désigne Neptune; mais d'autres au-

raient pu dire qu'il désigne le Soleil, ou Jupiter. Il ne faut donc point préciser. Circé, en disant un dieu, l'entend en général. Il y aura intervention divine, sanction divine.

39. Σειρῆνας. Les Sirènes d'Homère ne sont pas des monstres marins, mais des femmes. D'après le duel Σειρήνοϊν, vers 52, elles sont deux seulement. — On suppose que l'île où elles attiraient les voyageurs était dans le voisinage des côtes méridionales de l'Italie; mais il est aussi impossible de la localiser exactement qu'aucune des contrées fantastiques où Homère fait voyager son héros. Le nom de Sirènes, donné aux îlots voisins du cap Minerve, ne prouve rien du tout. Ce sont des rochers stériles, et l'île des deux charmeuses a une prairie au bord de la mer (vers 45). Capri, ni même aucune des autres îles qu'on propose, ne répond point non plus à cette description.

40. Ὅτις (*quicumque*); ancienne variante, ὁ τις (*quique*), dans le même sens. — Σφέας, chez Homère, est partout monosyllabe; et il doit être pris comme tel ici même, malgré la voyelle qui le suit.

41. Φθόγγον. Au vers 198, il y a φθογγῆς, bien que rien n'empêchât l'usage du masculin φθόγγου. Les deux formes sont à volonté chez Homère.

42. Δ(έ) équivaut à τότε : alors.

43. Παρίσταται au singulier, et γάνυνται au pluriel. On se rappelle le fameux exemple, δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται, *Iliade*, II, 435.

44. Ἀλλὰ τε, bien au contraire, c'est-à-dire au lieu de cela. — Θέλγουσιν, sous-entendu αὐτόν.

45. Ἀμφ(ί), adverbe : alentour, c.-à-d.

Ἡ δ' ἐν μέσσω σταῖσα μετηύδα διὰ θεάων· 20

Σχέτλιοι, οἳ ζῶοντες ὑπήλθετε δῶμ' Ἀίδαο,  
δισθανέες, ὅτε τ' ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι.  
Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον  
αὔθι πανημέριοι· ἅμα δ' ἡοῖ φαινομένηφιν  
πλεύσεσθ'· αὐτὰρ ἐγὼ δείξω ὁδὸν ἥδὲ ἕκαστα 25  
σημανέω, ἵνα μή τι κακορραφίῃ ἀλεγεινῇ  
ἢ ἀλὸς ἢ ἐπὶ γῆς ἀλγήσετε πῆμα παθόντες.

Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.  
Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥελιον καταδύντα  
ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ. 30

Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,  
οἳ μὲν κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός·  
ἡ δ' ἐμέ, χειρὸς ἐλοῦσα, φίλων ἀπονόσφιν ἐταίρων  
εἰσέ τε καὶ προσέλεχτο, καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα·  
αὐτὰρ ἐγὼ τῇ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα. 35  
Καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσι προσηύδα πότνια Κίρκη·

22. Δισθανέες, deux fois mourants, c'est-à-dire ayant deux fois à passer par la mort. Circé considère le voyage aux Enfers comme une première mort. — Suivant quelques anciens, la forme δισθανέες était impossible, et le composé devait être séparé en ses deux éléments. *Scholies Q* : δις θανέες, οὕτως ἐν δυοῖς μέρεσι λόγου. φησὶ γὰρ Ἀπολλώνιος ὡς ὅτι δις καὶ τρίς ἐν ταῖς συνθέσεσιν ἐκβάλλει τὸ σ, δίπους, τρίπους. Outre la difficulté d'admettre l'adjectif θανής, cette orthographe a l'inconvénient de s'appuyer sur une théorie contredite par les faits. *Scholies B* : ὥσπερ τὸ διώνυμος καὶ δισώνυμος, οὕτω καὶ τὸ διθανέες δισθανέες. τίθεται γὰρ τὸ σ καὶ εἰς ἀμφοτέρα, καὶ ὅταν μετα τὸ δι φωνῇεν ῥ, καὶ ὅταν σύμφωνον. Si la théorie d'Apollonius était vraie, il vaudrait mieux écrire διθανέες, avec une licence métrique fréquente chez Homère, que δις θανέες en deux mots dont l'un est impossible. — Ὅτε τ(ε), comme ὅτε seul : *quando*, puisque.

23. Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε.... Répétition du vers X, 460.

24. Πανημέριοι. Voyez, III, 486, la note sur cette expression.

27. Ἀλός, génitif local : sur mer. Quelques-uns sous-entendent ἐπὶ, qui est exprimé devant γῆς. Le sens est le même des deux façons. — Ἀλγήσετε est au subjonctif, pour ἀλγήσητε. Aristarque (*Scholies H*) avait noté cette licence métrique : (ἡ διπλῇ,) ὅτι συνέσταλκεν ἀντὶ τοῦ ἀλγήσητε.

28. Ὡς.... Nouvelle répétition du vers II, 403.

29-32. Ὡς τότε.... Voyez les vers X, 476-479 et la note sur ce passage.

33. Ἐμέ appartient à εἰσε, et est sous-entendu avec ἐλοῦσα. Je marque le sens par la ponctuation.

34. Προσέλεχτο, elle se posa auprès, c'est-à-dire elle s'assit près de moi. — Quelques anciens faisaient de προσέλεχτο un synonyme de προσεῖπε. Mais cette explication était tout arbitraire ; et d'ailleurs l'idée de parler est inutile devant ἐξερέεινεν, tandis que celle de s'asseoir est naturellement appelée par εἰσε.

35. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers presque semblable, X, 46.

Ταῦτα μὲν οὕτω πάντα πεπείρανται· σὺ δ' ἄκουσον,  
ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω, μνήσει δέ σε καὶ θεὸς αὐτός.

Σειρῆνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἶ ῥά τε πάντας  
ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφέας εἰσαφίκηται.

40

Ὅστις αἰδρεῖη πελάση καὶ φθόγγον ἀκούσῃ  
Σειρήνων, τῷ δ' οὔτι γυνή καὶ νήπια τέκνα  
οἴκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάνυνται·

ἀλλὰ τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ,  
ἥμεναι ἐν λειμῶνι· πολὺς δ' ἄμφ' ὀστεόφιν θίς

45

37. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les aventures que tu viens de me raconter. Il s'agit du voyage aux Enfers. — Πεπείρανται, sont accomplies, c'est-à-dire tu n'as plus à t'en inquiéter.

38. Ὡς τοι ἐγὼν ἐρέω. Les entastiques trouvaient étrange que Circé indiquât à Ulysse une route pleine de périls, au lieu de le laisser retourner par celle qui l'avait amené dans l'île d'Éa. Les lytiques répondaient que les deux routes étaient également dangereuses, et que Circé avait en définitive indiqué la meilleure, puisqu'elle en avait dit tous les dangers, et surtout puisqu'elle avait révélé à Ulysse les moyens de s'y soustraire. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἀπορία. διὰ τί ἡ Κίρκη, τοσούτων ὄντων τῶν κινδύνων τῷ Ὀδυσσεῖ ἐν τῷ οἴκαδε παρ' αὐτῆς ἀπόπλῳ, οὐχὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ἐκέλευε πλοῦν ὄνπερ ἦλθεν ἀποπλεῖν, ἀλλὰ κατὰ τὰς Σειρῆνας καὶ τὴν Σκύλλαν καὶ τὴν Χάρυβδιν συνεβούλευε ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν, καὶ παρὰ τὴν νῆσον ἐν ἣ αἱ Ἑλίου βόες ἦσαν; ῥητέον οὖν ὅτι τῶν δύο ἀπόπλων χειρίστων ὄντων οὐδὲν ἡμάρτανεν ἡ Κίρκη συμβουλεύουσα τοῦτον ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν ἐν κακῶν ἐκλογῇ αἰρετώτερον ὄντα. οὐ γὰρ ἐξ ὧν ἀπειθήσαντες αὐτῇ ἠτύχησαν ἀποκτείναντες Ἑλίου βόες αἰτιᾶσθαι χρὴ, θεωρεῖν δὲ ὅτι, εἰ ἐπέισθησαν αὐτῇ, οὐδὲν ἂν παθόντες δεινὸν οἴκαδε ἀπῆλθον. Il y avait, ce me semble, une réponse plus simple et tout à fait péremptoire : c'est que le poète avait une provision de légendes à mettre en œuvre, et qu'il fallait bien qu'Ulysse rencontrât sur sa route les merveilles dont Circé va l'entretenir. — Θεός, selon quelques anciens, désigne Neptune; mais d'autres au-

raient pu dire qu'il désigne le Soleil, ou Jupiter. Il ne faut donc point préciser. Circé, en disant un dieu, l'entend en général. Il y aura intervention divine, sanction divine.

39. Σειρῆνας. Les Sirènes d'Homère ne sont pas des monstres marins, mais des femmes. D'après le duel Σειρήνοισιν, vers 52, elles sont deux seulement. — On suppose que l'île où elles attiraient les voyageurs était dans le voisinage des côtes méridionales de l'Italie; mais il est aussi impossible de la localiser exactement qu'aucune des contrées fantastiques où Homère fait voyager son héros. Le nom de Sirènes, donné aux îlots voisins du cap Minerve, ne prouve rien du tout. Ce sont des rochers stériles, et l'île des deux charmeuses a une prairie au bord de la mer (vers 45). Capri, ni même aucune des autres îles qu'on propose, ne répond point non plus à cette description.

40. Ὅτις (*quicumque*); ancienne variante, ὁ τις (*quique*), dans le même sens. — Σφέας, chez Homère, est partout monosyllabe; et il doit être pris comme tel ici même, malgré la voyelle qui le suit.

41. Φθόγγον. Au vers 198, il y a φθογγῆς, bien que rien n'empêchât l'usage du masculin φθόγγου. Les deux formes sont à volonté chez Homère.

42. Δ(έ) équivaut à τότε : alors.

43. Παρίσταται au singulier, et γάνυνται au pluriel. On se rappelle le fameux exemple, δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται, *Iliade*, II, 435.

44. Ἀλλὰ τε, bien au contraire, c'est-à-dire au lieu de cela. — Θέλγουσιν, sous-entendu αὐτόν.

45. Ἀμφ(ί), adverbe : alentour, c.-à-d.

ἀνδρῶν πυθομένων, περί δὲ ῥινοὶ μινύθουσιν.  
 Ἀλλὰ παρέξ Ἑλλάαν, ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλειψαὶ ἑταίρων,  
 κηρὸν δεψήσας μελιηδέα, μή τις ἀκούσῃ  
 τῶν ἄλλων· ἀτὰρ αὐτὸς ἀκουέμεν, αἶ κ' ἐθέλῃσθα.

Δησάντων σ' ἐν νηϊ θοῇ χεῖράς τε πόδας τε, 50  
 ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω,  
 ὅφρα κε τερπόμενος ὅπ' ἀκούῃς Σειρήνοιν.  
 Εἰ δέ κε λίσσῃαι ἑτάρους λῦσαί τε κελεύῃς,  
 οἱ δέ σ' ἔτι πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι διδέντων.

Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ τάσγε παρέξ ἐλάσωσιν ἑταῖροι, 55  
 ἔνθα τοι οὐκέτ' ἔπειτα διηνεκέως ἀγορεύσω,  
 ὅπποτέρῃ δὴ τοι ὁδὸς ἔσσεται, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς  
 θυμῷ βουλεύειν· ἐρέω δέ τοι ἀμφοτέρωθεν.

dans leur prairie. — Ὀστεόφιν est pour ὀστέων. — Θίς, un amas. *Grand Étymologique* Miller, article θίς : σημαίνει καὶ τὸν σωρόν· καὶ λέγεται ἀρσενικῶς· πολὺς δ' ἄμφ' ὀστεόφιν θίς, ἀντὶ τοῦ σωρός· καὶ γίνεται παρὰ τὸ θῶ τὸ τιθῶ θίς.

46. Ἀνδρῶν πυθομένων. Comment sont morts ces hommes dont les restes jonchent la prairie des Sirènes? Homère ne le dit point. Aristophane de Byzance suppose que le chant des Sirènes agissait comme un poison. Aristarque pense que leurs victimes mouraient d'inanition, oubliant sans doute le manger et le boire, à la façon des mélomanes dont Platon a immortalisé la métamorphose. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης φησὶ καταττηκόμενος τῇ ψῆῃ καὶ αἰνιδίως ἐκλείποντας ἀπολέσθαι, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος διὰ τὴν τῶν ἀναγκαίων σπάνιν. — Περί, c'est-à-dire περί αὐτούς, ou, selon d'autres, περί τὰ ὀστέα. Des deux façons le sens est le même, puisque les hommes ne sont plus que des squelettes.

47. Ἑλλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même pour le verbe suivant. — Ἐπὶ doit être joint à ἀλειψαί. Hérodién (*Scholies* H) note l'accent de ἀλειψαί, et la valeur de cet infinitif : περισπωμένως, ἢ ἡ ἀπαρέμψατον ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ τοῦ ἀλειψον.

48. Δεψήσας équivalent à μαλάξας : ayant amolli.

49. Ἀκουέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme au vers 47.

50. Δησάντων, impératif : qu'ils lient. — Quelques-uns ne mettent pas de virgule après ἀκουέμεν, ni de point après ἐθέλῃσθα, et ils expliquent ἀκουέμεν dans son sens propre et δησάντων comme un génitif absolu. Mais ἀνήφθω doit faire préférer l'autre explication.

51. Αὐτοῦ, c'est-à-dire ἱστοῦ, dont l'idée est contenue dans ἱστοπέδῃ. — Πείρατ(α) est le sujet de ἀνήφθω.

52. Σειρήνοιν. Aristarque (*Scholies* Q) dit que, d'après la tradition posthomérique, il y avait trois Sirènes : (ἡ διπλῆ,) ὅτι δύο καθ' Ὅμηρον αἱ Σειρῆνες, οὐ τρεῖς.

53-54. Εἰ δέ κε.... Aristophane prononçait l'athétèse contre ces deux vers, mais pour un faible motif. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετεῖ Ἀριστοφάνης. πρὸς τί γὰρ ἀπαξ δεδεμένον πάλιν δῆσαι κελεύει; Mais quand un captif veut s'échapper, on resserre ses liens.

53. Κελεύῃς. Ancienne variante, κελεύεις.

54. Διδέντων, vulgo δεόντων. C'est le même sens : qu'ils lient. Le premier vient de δίδημι, le second de δέω. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει διδέντων, ὡς τιθέντων. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

57. Ἀλλὰ καί, mais bien.

58. Βουλεύειν, comme βούλευε : déli-

Ἐνθεν μὲν γὰρ πέτραι ἐπηρεφές, προτὶ δ' αὐτὰς  
 κῦμα μέγα ῥοχθεῖ κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης. 60  
 Πλαγκτὰς δ' ἦτοι τάσγε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν.  
 Τῇ μὲν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται, οὐδὲ πέλειαι  
 τρήρωνες, ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν,  
 ἀλλὰ τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λῖς πέτρη·  
 ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι. 65  
 Τῇ δ' οὐπω τις νηῦς φύγεν ἀνδρῶν, ἥτις ἵκηται,  
 ἀλλὰ θ' ὁμοῦ πῖναχάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν  
 κύμαθ' ἄλδος φορέουσι πυρός τ' ὀλοοῖο θύελλαι.

bère. — Ἀμφοτέρωθεν, de chaque côté, c'est-à-dire quelle route il y a d'un côté et quelle route il y a de l'autre. *Scholies B* et *H* : ἐκ θατέρου μέρους ἀμφοτέρας τὰς ὁδοὺς.

60. Μέγα est adverbe, et il se rapporte à ῥοχθεῖ.

61. Πλαγκτὰς doit être expliqué, non point par l'adjectif πλαγκτός (errant), mais en rapportant le mot à la racine πλαχ ou πλαγ, qui contient l'idée de frapper. En effet, d'après la description qui va suivre, les Planctes sont simplement des écueils battus par d'éternelles tempêtes. Remarquez aussi que le sens vulgaire de l'adjectif πλαγκτός n'est qu'un sens dérivé. On erre sur les flots parce que le navire subit les coups du vent et de la vague. Les anciens eux-mêmes avaient reconnu que πλήσσω et πλάζω, c'est au fond tout un. *Scholies H* : Πλαγκτὰς, διὰ τὸ προσπλήσσεσθαι αὐταῖς τὰ κύματα· οἱ δὲ νεώτεροι πλανηθέντες, Πλαγκτὰς ἤκουσαν παρὰ τὸ πλάζεσθαι εἰς ὕψος καὶ βάθος. Les *Scholies B* donnent la même explication. Cratès raffina un peu au sujet des Planctes; mais enfin il les laissait immobiles. *Scholies V* : ὁ μὲν Κράτης, ὅτι πλάζεται περὶ αὐτὰς τὸ κῦμα, οἱ δὲ ὡς τὴν Δῆλον κινεῖσθαι καὶ φέρεσθαι. — Θεοὶ.... καλέουσιν. Ceci suppose que les hommes ignorent les Planctes, puisqu'ils ne leur ont point donné de nom. Ceux qui les cherchent perdent donc leur temps. *Scholies V* : ἄνθρωποι δὲ οὐδέν. καὶ τούτου ὁῖον ὅτι πέπλακεν. Eustathe : θεοὶ δὲ αὐτὰς οὕτω καλοῦσιν, ὡς ἀνθρώπων μήτε εἰδόντων τὰς πλαστὰς ταῦτας

Πλαγκτὰς διὰ τὸ μυθικῶς ἐκτετοπισμένων, μήτε καλούντων.

62. Τῇ, par là : dans ces parages. — Ποτητὰ désigne des êtres ailés quelconques; mais il y a des oiseaux lourds, et même très-lourds. Voilà pourquoi Circé ajoute οὐδὲ πέλειαι τρήρωνες, qui rend sa pensée plus frappante. Le pigeon est un des oiseaux qui volent le mieux. — La correction πατητὰ (*euntia*), proposée par Bothe, est ridicule.

63. Ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν. Photius avait lu, dans Ptolémée Héphestion, qu'un jour Alexandre et Aristote discutèrent la question : διὰ τί ὁ ποιητὴς πελειάδας ἐποίησε τῆς τροφῆς τῶν θεῶν διαχόνους; — Nous avons un assez grand nombre des absurdités imaginées par les anciens au sujet du vers 63. Mais il suffit de se rappeler que le pigeon a été longtemps chez les Grecs un oiseau sacré, pour être convaincu que les paroles d'Homère doivent être littéralement entendues, et qu'il ne s'agit ici ni des Pléiades, ni d'aucun profond mystère. C'était l'avis des gens raisonnables, dans l'antiquité même. *Scholies H* et *Q* : ἔδει τὰς περιστέρας, ὡς ἀχεραίους καὶ ἀχάκους καὶ ὀξείας τῇ πτήσει, λέγεσθαι φέρειν τῷ Διὶ τὴν τροφήν, ἥτις ἐστὶν ἀμβροσία.

64. Καί, même, c'est-à-dire malgré la rapidité de leur vol. — Τῶν, génitif partitif : quelqu'une d'entre elles.

65. Ἀλλ' ἄλλην, allitération familière de tout temps aux Grecs. — Εἶναι, comme ὥστε εἶναι.

66. Ἦτις. Ancienne variante, ὅστις, se rapportant à ἀνδρῶν.

Οἷη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς,  
 Ἄργῳ πᾶσι μέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα · 70  
 καί νύ κε τὴν ἔνθ' ὦκα βάλεν μεγάλας ποτὶ πέτρας,  
 ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἰήσων.

Οἱ δὲ δῶω σκόπελοι ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει  
 ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκεν  
 κυανέη · τὸ μὲν οὐποτ' ἔρωει, οὐδέ ποτ' αἶθρη 75  
 κείνου ἔχει κορυφὴν οὔτ' ἐν θέρει οὔτ' ἐν ὀπώρῃ ·  
 οὐδέ κεν ἀμβαίη βροτὸς ἀνὴρ, οὐδ' ἐπιβαίη,  
 οὐδ' εἴ οἱ χεῖρές τε εἰίχοσι καὶ πόδες εἶεν ·  
 πέτρη γὰρ λῖς ἐστι, περιξεστῇ εἰκυῖα.  
 Μέσσω δ' ἐν σκοπέλῳ ἐστὶ σπέος ἡεροειδές, 80

69. Κείνη est emphatique, et il est développé par πᾶσι μέλουσα.

70. Πᾶσι μέλουσα, à qui tout le monde s'intéresse, c'est-à-dire dont les aèdes chantent l'histoire. Voyez les vers IX, 49-20 et les notes sur ces deux vers. — Quelques anciens écrivaient ὅφ' ἐν, c'est-à-dire πασιμέλουσα en un seul mot, ἀπαξ εἰρημένον inutile et rejeté par Aristarque : c'est notre vulgate. Autre variante ancienne, ingénieuse peut-être, mais médiocrement sensée : Φασιμέλουσα, à qui le Phaeacien doit ses peines. — Παρ' Αἰήταο πλέουσα, naviguant de chez Éétès, c'est-à-dire à son retour de Colchide. Il ne faut pas chicaner sur l'invraisemblance. Il ne faut pas non plus songer aux Symplégades. Un homme de Smyrne savait bien que les Symplégades sont à l'entrée du Bosphore de Thrace.

71. Βάλεν a pour sujet κύμαθ' ἄλός, exprimé au vers 68.

72. Φίλος, sous-entendu αὐτῇ. — Ἰήσων. Il est un peu singulier que certains modernes demandent la suppression des vers 69-72, sous prétexte que la légende des Argonautes a dû être inconnue à Homère. Mais le poète qui connaît Pélée et Éson (XI, 254, 256, 259) connaît certainement Jason aussi, et n'ignore pas non plus les aventures de ce héros.

73. Οἱ δὲ δῶω σκόπελοι, le nominatif au lieu du génitif. On a vu le même tour de phrase, I, 409. — La plupart des éditeurs mettent un point après σκόπελοι, et sous-

entendent ainsi. C'est là un expédient tout à fait inutile, comme le prouve le passage auquel je viens de renvoyer. — Il ne s'agit plus des Planètes, dont le nombre est indéfini ; et οἱ δέ est opposé à ἐνθεν μὲν, vers 59. Circé a dit, vers 58, qu'elle décrirait les deux routes entre lesquelles Ulysse aurait à choisir. Elle vient de décrire la route par les Planètes ; elle va décrire l'autre route.

75. Τό, cela, c'est-à-dire le fait d'être enveloppé d'un noir nuage. Quelques anciens rapportaient τό à νέφος, suggéré par l'idée contenue dans νεφέλη. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*. Mais Aristarque la regarde comme arbitraire et fautive. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ἀρίσταρχος οὐ λέγει πρὸς τὸ νέφος τὴν ἀπότασιν εἶναι, ἀλλὰ φησιν ὅτι τοῦτο οὐδέποτε λήγει, τὸ κεκλυῆθαι τὸν σκόπελον τῷ νέφει.

76. Κείνου, de celui-là : de ce premier rocher.

77. Οὐδ' ἐπιβαίη, *vulgo* οὐ καταβαίη. La vulgate est une ancienne correction, du reste assez peu réfléchie. La descente n'a rien à voir ici, et οὐδ(ε) est à peu près indispensable. Circé insiste sur l'impossibilité de l'escalade, et voilà tout. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει οὐδ' ἐπιβαίη, τὸ ἀβατον αὐτῆς ὁλως παριστῶν. Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

80. Μέσσω δ' ἐν σκοπέλῳ. Il s'agit du milieu en hauteur.

πρὸς ζόφον εἰς Ἑρεβός τετραμμένον· ἥπερ ἂν ὑμεῖς  
νῆα παρὰ γλαφυρὴν ἰθύνετε, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.

Οὐδέ κεν ἐκ νηὸς γλαφυρῆς αἰζήϊος ἀνὴρ  
τόξω δῖστεύσας κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο.

Ἐνθα δ' ἐνὶ Σκύλλῃ ναίει δεινὸν λελακυῖα·

85

τῆς ἦτοι φωνὴ μὲν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς,  
γίγνεται, αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακόν· οὐδέ κέ τίς μιν  
γηθήσειεν ἰδὼν, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν.

Τῆς ἦτοι πόδες εἰσὶ δυνώδεκα πάντες ἄωροι,

81. Εἰς Ἑρεβός précise πρὸς ζόφον. Au fond, c'est la même idée : le couchant proprement dit, l'endroit où la nuit se fait ; et πρὸς ζόφον εἰς Ἑρεβός équivaut à πρὸς ζόφον ἡερόεντα, l'expression habituelle du poète, quand l'idée se trouve à la fin du vers.

82. Παρά doit être joint à ἰθύνετε. — Ἰθύνετε est au subjonctif, pour ἰθύνητε. Bothe, qui propose de changer le mot ἂν en ἄρ', prend ἰθύνετε pour l'imparfait : *illuc eos navem direxisse ait, cum ad Inferos proficiscerentur*. C'est prêter à Homère une sorte de niaiserie. Ulysse et ses compagnons n'ont pas besoin qu'on leur explique de quel côté se trouve le couchant.

84. Κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο. Ceci peint tout à la fois et la prodigieuse hauteur à laquelle se trouve la caverne, et la prodigieuse longueur des cous du monstre, qui pêche dans la mer et qui happe les hommes sur les navires, sans que son corps bouge de la caverne. *Scholies H* : σχεδὸν ἔδειξε τὸ μῆκος τῶν δειρῶν (variante, πετρῶν) πηλίκον ἦν· ἡ δὲ μέση δευκυῖα τοῦ σπηλαίου ἐφικνεῖται τῶν παραπλεόντων τοσοῦτον ἀπεχόντων ὥς μηδὲ τόξευμα ἀφικνεῖσθαι ἀπὸ τῆς νεῶς εἰς αὐτάς (lisez εἰς αὐτό).

86-88. Τῆς ἦτοι φωνή.... Ces trois vers étaient obélisés par Aristarque. Le premier des trois semble en effet contredire ce qui précède. Un aboiement terrible est bien autre chose que la voix d'une chienne toute jeune. Didyme (*Scholies H* et *Q*) : ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς. πῶς γὰρ ἡ δεινὸν λελακυῖα δύναται νεογνοῦ σκύλακος φωνὴν ἔχειν ; Ceux qui admettaient l'authenticité du passage répondaient que Circé caractérise la nature et non l'inten-

sité du son, et que ὅση équivaut à οἷα. Didyme encore : δύναται δὲ τὸ ὅση ἀντὶ τοῦ οἷα κεῖσθαι, ἵνα μὴ πρὸς τὸ μέγεθος, ἀλλὰ πρὸς τὴν ὁμοιότητα εἴη ἡ παραβολή. Cette réponse est très-bonne. Bothe : « Quasi vox talis monstri minus « terribilis fuerit propterea quod catuli « gannientis esse videbatur ; quemadmodum « dum infantis voce flentis allicere homines « mines dicitur crocodilus. »

87. Μιν dépend de ἰδὼν.

88. Οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν, pas même si un dieu venait en face, c'est-à-dire ce spectateur fût-il même un dieu. Homère dit qu'un dieu même aurait peur en voyant Scylla ; car le tour négatif, dans la diction du poète, a toujours le sens le plus énergique. — Les anciens remarquent ici qu'Homère, pour porter une idée à son comble, ne manque jamais de faire intervenir la divinité. Ils rapprochent particulièrement deux passages où l'hyperbole est approbative ou admirative : *Iliade*, XIII, 427 et *Odyssée*, V, 74.

89. Πάντες, d'après le rythme du vers, doit être joint à ἄωροι, et non à δυνώδεκα. — Ἄωροι, hors de saison, c'est-à-dire dont Scylla ne se sert point, ou sans beauté, c'est-à-dire difformes. Le premier sens parait préférable, puisque personne n'a jamais vu ces pieds-là et ne peut dire s'ils sont beaux ou laids, et que leur beauté ou leur laideur n'importent nullement. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser au mot ἄωρος son sens propre. Dès que le corps de Scylla est immobile dans son rocher, elle n'a que faire d'un moyen de locomotion ; elle l'a, mais n'en fait aucun usage. En effet, comme dit un ancien, il n'y a que ses cous qui soient en



90 ἔξ ὃέ τέ οἱ δειραὶ περιμήκεες· ἐν δέ ἑκάστη  
 σμερδαλέη κεφαλῇ, ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες,  
 πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλεῖοι μέλανος θανάτοιο.  
 Μέσση μὲν τε κατὰ σπείους κοῖλοιο δέδυκεν·  
 ἔξω δ' ἐξίσχει κεφαλὰς δεινοῖο βερέθρου·  
 95 αὐτοῦ δ' ἰχθυάα, σκόπελον περιμαιώωσα,  
 δελφῖνάς τε κύνας τε, καὶ εἴ ποθι μεῖζον ἔλῃσιν  
 κῆτος, ἃ μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.  
 Τῇ δ' οὐ πώποτε ναῦται ἀκῆριοι εὐχετόωνται  
 παρφυγέειν σὺν νηϊ· φέρει δέ τε κρατὶ ἑκάστω  
 φῶτ' ἐξαρπάξασα νεὸς κυανοπρώροιο.  
 100 Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ἔψει, Ὀδυσσεῦ.

mouvement. *Scholies* H et Q : ἐν τοῖς τραχήλοις γὰρ ἐστὶν ἡ πᾶσα ὁρμή. On ne suppose même que Scylla a des pieds, et au nombre de douze, que parce qu'elle a des têtes, et six têtes. Les *Scholies* donnent une trentaine d'interprétations différentes, mais toutes plus ou moins bizarres ou arbitraires. La seule chose à noter, c'est qu'on interaspirait ἄωροι avec l'esprit doux : ἄωροι. Hérodién (*Scholies* H et Q) : ψιλωτέον τὰς δύο συλλαβὰς. Cette orthographe excluait toute explication par ἀ privatif et ὀράω.

91. Κεφαλῇ. Homère a dit, au vers 85, que Scylla aboyait. On en a conclu que chacun des cous du monstre portait une tête de chien. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἐνθεν αὐτῇ κυνῶν μὲν κεφαλὰς οἱ νεώτεροι περιέπλασαν. La fameuse description de Virgile, *Énéide* (III, 424-428), a consacré cette erreur. Des chiens ne pêchent pas : or les gueules de Scylla pêchent, et elles engloutissent même les plus énormes poissons. Voyez plus bas, vers 95-97. Si les gueules de Scylla ressemblent à quelque chose, c'est à des gueules de crocodile. Homère a peut-être pensé au requin, à quelque dragon fabuleux ; mais ce qu'on va lire prouve qu'il ne s'agit nullement de têtes de chien. — Ἐν, c'est-à-dire ἐν ἑκάστη κεφαλῇ.

94. Ἐξίσχει. Ancienne variante, ἐξ ἴσχει. Cette lecture est peu plausible ; car ἐξεχῶ est ici le terme propre. Ameis : « mir » scheint ἐξ ἴσχει nur eine aus 90 ent-

« standene alte Correctur zu sein. » — Βερέθρου. Ancienne variante, βαράθρου.

95. Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire dans la mer qui baigne le rocher.

97. Ἄ, lesquels. Ce pluriel suppose une ellipse : τῶν κητέων ou ἐν τοῖς κήτεσι.

98. Τῇ, comme au vers 62 : dans ces parages. Aristophane de Byzance, au lieu de τῇ δ(έ) lisait τήνδ(ε), complément direct de παρφυγέειν. — Πώποτε, malgré l'exemple de certains modernes, doit être écrit en un seul mot. Hérodién (*Scholies* H) : ὕφ' ἐν τὸ πώποτε. — Ἀκῆριοι est dans son sens propre : sans morts, c'est-à-dire sans avoir perdu quelques-uns des leurs.

99. Παρφυγέειν est dit d'une manière absolue. C'est par erreur que les lexicographes donnent à παραφεύγω le datif pour régime. S'il avait un complément, ce complément serait à l'accusatif, comme en témoigne la variante du vers précédent. J'ajoute que cette variante prouve incontestablement que τῇ est adverbe. Si τῇ dépendait de παρφυγέειν, personne n'aurait jamais songé à préférer τήνδ(ε) à τῇ δ(έ), comme l'a fait Aristophane de Byzance. La traduction *huic... se effugisse* ne s'appuie donc que sur une erreur. — Φέρει, elle emporte. — Κρατὶ ἑκάστω, datif de l'instrument : avec chaque tête.

101. Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον est opposé à ὁ μὲν, vers 73. — Ὀδυσσεῦ doit être suivi d'un point, et non d'une virgule. La ponctuation vulgaire rend toute expli-

Πλησίον ἀλλήλων· καί κεν διοϊστεύσειας.

Τῷ δ' ἐν ἐρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς·

τῷ δ' ὑπὸ δία Χάρυβδις ἀναρροιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.

Τρίς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἥματι, τρίς δ' ἀναροιβδεῖ 105

δεινόν· μὴ σύγε κεῖθι τύχοις, ὅτε ῥοιβδήσειεν·

οὐ γάρ κεν ῥύσαιτό σ' ὑπὲκ κακοῦ οὐδ' Ἐνοσίχθων.

Ἀλλὰ μάλα, Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα,

νῆα παρὲξ ἐλάαν, ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν

ἔξ ἐτάρους ἐν νηὶ ποθήμεναι ἢ ἅμα πάντας. 110

cation grammaticale impossible. Nicanor (*Scholies* Q) : μετὰ τὸ στίξαι τελείως εἰς τὸ Ὀδυσσεῦ, τὸ πλησίον ἀλλήλων ὡς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς προφερόμεθα, καὶ στίζομεν εἰς τὸ ἀλλήλων. λείπει δὲ τὸ εἰσί· πλησίον ἀλλήλων εἰσίν. εἴτα σαφηνίζει τὸ διάστημα.

102. Πλησίον ἀλλήλων. Sous-entendez : οἱ δύο σκόπελοι εἰσίν. Voyez la note de Nicanor sur la ponctuation du vers précédent. — On lit, dans les *Scholies* H, qu'Aristophane de Byzance écrivait πλησίον. Il faut changer ce πλησίον en πλησίοι, car Didyme ne peut pas avoir cité πλησίον comme variante, puisque c'est la leçon même d'Aristarque et de tous les aristarchiens. Si Aristophane de Byzance avait une leçon à lui, ce ne peut être que πλησίοι. — Διοϊστεύσειας. Ancienne variante, ὁῆ διοστεύσειας. Cette leçon n'est pas bonne ; car l'idée exprimée par δι(ά) est indispensable ici. Il s'agit de la distance d'un rocher à l'autre, distance qui n'est qu'une portée de flèche. Didyme (*Scholies* B et Q) : ὁῖστῳ καταλάβοις ἀπὸ σκοπέλου εἰς σκόπελον.

103. Ἐρινεός. Remarquez la nature de l'arbre, et les épithètes de cet arbre. Le poète prépare à Ulysse un moyen de salut, et reste dans la plus stricte vraisemblance. *Scholies* Q : οἰκονομικῶς, ἵν' εἰς τοῦτον ἐκχεμασθῇ ὁ Ὀδυσσεύς. διὸ καὶ τὸ μέγας πρόσκειται, ἵνα δυνηθῇ βαστάξαι τὸν κρεμάμενον ἥρωα. παρατετηρημένως δὲ οὐκ ἐλαίαν ἢ ἄλλο δένδρον, ἀλλ' ἐρινεὸν παρέλαβεν, ὅσπερ εἶωθε καὶ ἐν κρημοῖς φύεσθαι. Cette excellente note est probablement une citation d'Aristarque textuellement transcrite par Didyme.

104. Τῷ dépend de ὑπό. — Δία. Les monstres même les plus affreux sont pour

Homère des êtres divins. D'ailleurs Charybde n'est point une créature mortelle. C'est donc chercher des difficultés à plaisir que de se choquer de l'épithète, comme ceux qui expliquaient ici δία par φοβερά, en le rattachant à δέος. Cette dérivation est impossible. — Ἀναρροιβδεῖ, engloutit. Ce sens est évident d'après l'opposition de ἀναροιβδεῖ, au vers suivant, avec ἀνίησιν. Cependant tous les anciens n'étaient pas d'accord à ce sujet. C'est ce que signale évidemment Hérodien (*Scholies* H), à propos des particularités de l'accentuation du vers : ἀναρροιβδεῖ περισπωμένως· τινὲς δὲ τὴν λέξιν περὶ τοῦ ἀναρριπτεῖ ἔταξαν. οὐκ ἀναστρεπτέον δὲ τὴν ὑπὸ πρόθεσιν. Mais peut-être la phrase intermédiaire est-elle altérée, et ne s'y agissait-il que d'accentuation. Homère dit ἀναρρίπτω et ἀναρριπτέω. On a pu supposer qu'il disait ἀναρροιβδέω et ἀναρροιβδω. C'est simplement cette dernière forme qu'Hérodien signalerait comme impossible.

105. Ἀνίησιν a pour complément μέλαν ὕδωρ sous-entendu. De même ἀναροιβδεῖ. Virgile, *Énéide*, III, 421-423, traduit et développe la phrase d'Homère.

106. Δεινόν, selon Hayman, doit être pris comme une exclamation. Mais ce mot s'explique mieux au sens adverbial. L'exemple ἀλγίον (IV, 292), qu'allègue le commentateur, n'est pas identique.

108. Πεπλημένος, de πελάζω : t'étant approché. Quelques-uns mettent une virgule après πεπλημένος, et rapportent ὦκα à ἐλάαν. En général, les éditeurs ne mettent aucune ponctuation dans le vers. Mais il vaut mieux marquer à l'œil le mouvement de la pensée.

109. Ἐλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : pousse.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀτυζόμενος προσέειπον·  
 Εἰ δ' ἄγε δὴ μοι τοῦτο, θεᾶ, νημερτὲς ἐνίσπε,  
 εἴ πως τήν ὅλοην μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν,  
 τήν δέ κ' ἀμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ' ἑταίρους.

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·

115

Σχέτλιε, καὶ δ' αὖ τοι πολεμήϊα ἔργα μέμηλεν  
 καὶ πόνος· οὐδὲ θεοῖσιν ὑπείξεται ἀθανάτοισιν·

Ἡ δέ τοι οὐ θνητὴ, ἀλλ' ἀθάνατον κακὸν ἔστιν,  
 δεινὸν τ' ἀργαλέον τε, καὶ ἄγριον οὐδὲ μαχητόν·  
 οὐδέ τις ἔστ' ἀλκή· φυγέειν κάρτιστον ἀπ' αὐτῆς.

120

Ἦν γὰρ δηθύνησθα κορυσσόμενος παρὰ πέτρῃ,  
 δείδω μή σ' ἐξαῦτις ἐφορμηθεῖσα χίχῃσιν  
 τόσσησιν κεφαλῇσι, τόσους δ' ἐκ φῶτας ἔληται.  
 Ἀλλὰ μάλα σφοδρῶς ἐλάαν, βωστρεῖν δὲ Κράταιϊν,

411. Ἀτυζόμενος, *vulgo* ἀμειβόμενος. La leçon ἀτυζόμενος est la seule que connaissent et expliquent les *Scholies*. Elle mérite la préférence; car Ulysse interrompt Circé, et il faut qu'on sache pourquoi il l'interrompt. Buttman : « Perbona autem lectio. Nam ἀμειβόμενος non commode adhibetur, nisi finito alterius sermone. » At Ulysses Circen interpellat. » Bothe et d'autres semblent reconnaître que Buttman a raison; mais Fæsi seul, jusqu'ici, s'est décidé à rétablir ἀτυζόμενος.

412. Εἰ δ' ἄγε, eh bien! Voyez la note du vers II, 478

413. Εἴ πως.... ὑπεκπροφύγοιμι, à supposer que j'échappe à.

414. Τήν, l'autre, c'est-à-dire Scylla.

416. Δ(ε) est dans le sens de δὴ. Quelques-uns même écrivent δὴ αὖ avec synizèse. — Τοι (*tibi*) est le complément de μέμηλεν. — Πολεμήϊα ἔργα explique l'expression κ' ἀμυναίμην. Ulysse croit qu'il lui faudra se battre contre Scylla.

417. Θεοῖσιν ὑπείξεται. Le verbe, chez Homère, est partout ὑποείχω sans élision, et l'on croit que εἶχω avait primitivement le digamma. Quelques-uns proposent donc de lire ici, θεοῖς ὑποείξεται. Mais la racine de εἶχω peut être *ix* aussi bien que *fix*, et ὑποείχω est aussi légitime que ὑποείχω.

418. Τοι (*tibi*) est explétif; car la chose n'est pas moins vraie pour tout autre que

pour Ulysse. — Κακόν, un mal, c'est-à-dire un être malfaisant, un fléau destructeur.

419. Δεινὸν τ' ἀργαλέον τε,... Cette accumulation d'épithètes à peu près synonymes justifie admirablement la conclusion de Circé : « Toute lutte est impossible. »

420. Κάρτιστον, sous-entendu ἔστι : le meilleur est; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est. Il paraît que les anciens ne s'accordaient pas sur la ponctuation du vers, ni par conséquent sur son interprétation. Cependant il est difficile de comprendre que ἀλκή ne soit pas séparé de φυγέειν. *Scholies* H : εἰς τὸ ἀλκῇ ἀνάπαυσις· εἴτα γνωμικώτερον τὸ ἐξῆς. Cette note est une paraphrase de celle de Nicanor (*Scholies* V), où la ponctuation est simplement indiquée : ἐνταῦθα στικτέον.

421. Κορυσσόμενος est dans le sens dérivé : t'équipant pour le combat.

422. Σ(ε) dépend de χίχῃσιν.

424-426. Ἀλλὰ μάλα.... Ces trois vers semblent en contradiction avec la nature de Scylla, telle que le poète nous l'a décrite. Aussi ne s'étonne-t-on point qu'Aristarque les ait obélisés. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετοῦνται τρεῖς, ὅτι διὰ τούτων σημαίνει μὴ εἶναι τὴν Σκύλλαν σύμφυτον τῇ πέτρῃ. Mais, en y réfléchissant bien, on se familiarise avec l'idée qu'un monstre tel que Scylla puisse avoir une mère suscep-

μητέρα τῆς Σκύλλης, ἥ μιν τέκε πῆμα βροτοῖσιν · 125  
ἥ μιν ἔπειτ' ἀποπαύσει ἐς ὕστερον ὀρμηθῆναι.

Θρινακίην δ' ἐς νῆσον ἀφίξεαι · ἐνθα δὲ πολλὰ  
βόσκοντ' Ἑλλίοιο βόες καὶ ἴφια μῆλα,  
ἐπτὰ βοῶν ἀγέλαι, τόσα δ' οἰῶν πώεα καλὰ,  
πεντήκοντα δ' ἕκαστα · γόνος δ' οὐ γίγνεται αὐτῶν, 130  
οὐδέ ποτε φθινύθουσι. Θεαὶ δ' ἐπιποιμένες εἰσὶν,  
Νύμφαι εὐπλόκαμοι, Φαέθουσά τε Λαμπετὶν τε,  
ἃς τέκεν Ἑλλίῳ Ὑπερίονι δῖα Νέαιρα.  
Τὰς μὲν ἄρα θρέψασα τεκοῦσά τε πότνια μήτηρ  
Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπώκισε τηλόθι ναίειν, 135  
μῆλα φυλασσέμεναι πατρώϊα καὶ ἔλικας βοῦς.  
Τὰς εἰ μὲν κ' ἀσινέας ἑάας νόστου τε μέδῃαι,

tible d'être invoquée, c'est-à-dire ayant une forme plus ou moins analogue à la nôtre. Le Neptune d'Homère n'est-il pas le père d'une foule de monstres de toute espèce, et dont quelques-uns n'ont rien d'humain dans la forme même? — 124. Ἑλάαν et βωστρεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Κράταιν, proparoxyton, *vulgo* Κραταῖν, oxyton. On se rappelle qu'Hérodien, XI, 597, prenait κραταίς comme adverbe. Il voudrait qu'ici cet adverbe fût substitué à l'accusatif du nom propre; puis il remarque (*Scholies* B, H et Q) que le nom propre ne peut pas être oxyton : ἀμεινον γράφειν κραταίς, ἀντὶ τοῦ ἰσχυρῶς, ὡς ἀλλαχοῦ τότ' ἀποστρέψασκε κραταίς, ἵνα λέγῃ, κραταῶς ἐπιβοῶ τὴν μητέρα τῆς Σκύλλης. καὶ ὀξύνεται. εἰάν δὲ ᾗ κύριον, προπαροξύνεται. Il est pourtant naturel que la mère de Scylla soit nommée par son nom. — Je n'ai pas besoin de dire que Cratéis est la force personnifiée. Le père de Scylla était une personnification assortie à la première : Δεῖμος, le dieu de la déroute, ce serviteur de Mars deux fois nommé dans l'*Illiade* (IV, 440 et XI, 49).

125. Πῆμα, apposition à μιν.

126. Ἐς ὕστερον (*denuo*) dépend de ὀρμηθῆναι.

127. Θρινακίην. Voyez la note du vers XI, 107.

130. Πεντήκοντα δ' ἕκαστα, et chacun d'eux (est) cinquante : et chaque troupeau

se compose de cinquante têtes. — Il y a 350 bœufs et 350 moutons. Ce nombre correspond à celui des jours et des nuits d'une année lunaire grossièrement calculée, et l'on en conclut qu'il a une signification astronomique.

131. Ἐπιποιμένες est un composé du même genre que ἐπιβουκόλος, qu'on a vu, III, 422, et qu'on reverra encore.

133. Ὑπερίονι, fils d'Hypérion. Voyez la note du vers I, 8. On verra plus bas, vers 176, Ὑπεριονίδαο. — On cherche une signification allégorique aux noms des deux bergères; mais ces noms s'y prêtent fort peu. Il vaut mieux les prendre tels quels. — Les filles du Soleil et leur mère ne sont connues que par le mythe d'Homère. — Entre le vers 133 et le vers 134, quelques-uns plaçaient celui-ci : Αὐτοκασιγῆτη Θετίδος λιπαροπλοκάμοιο.

134. Θρέψασα τεκοῦσά τε, hystérologie. Voyez, IV, 723, la note sur τράφειν ἡδὲ γένοντο.

135. Τηλόθι, loin, c'est-à-dire à une grande distance du pays qu'elle habitait elle-même, et où ses filles étaient nées. En effet, Thrinacie est dans les parages de l'Occident; et ce n'est qu'en Orient qu'on peut placer le séjour favori du Soleil. — L'adverbe dépend de ναίειν, et ναίειν équivalant à ὥστε ναίειν : *ut habitarent*, pour qu'elles habitassent.

137-141. Τὰς εἰ.... Voyez les vers XI, 110-114 et les notes sur ces cinq vers.

ἦ τ' ἔτι εἰς Ἰθάκην καὶ πρὸς πατρὸς τε παῖδας·  
 εἰ δέ κ' ἔπειτα τότ' αὖτε ταυμένον ἴδῃσιν  
 ἦν τε καὶ ἑτάρος τις ὃς ἔπειτα καὶ ὤσῃς,  
 ὅτ' αὖτε καὶ κῆρ, ὅτε καὶ πᾶσις ἐπείσῃς.

140

ὣς ἔφατ'· πρῶτα δ' ἤρσθησεν ἔρσηι Ἥως·  
 Ἥ μιν ἔπειτα ἔκ' ἤρσεν ἑλπίσιν ὅτ' αὖτε  
 τίς τις ἐγὼ ἐπὶ νῆα καὶ ἴδῃσιν ἐπείσῃς  
 τίς τις τ' ἀμείβεσθαι ἔκ' αὖτε παρ' ἡμῖν ἴδῃσιν  
 (ὃς δ' αὖτ' ὕψιστος καὶ ἐπὶ κτήσιν κτήσιν)  
 ἔστις ὃς ἔλθῃσιν πάλιν, ὅτ' αὖτε ἐρετμῶς.

145

Ἡμῖν δ' οὐ κατόπισθε νείκεα κενεσφάρα  
 ἱκετοῖσι δῶκεν ἵε πατρίσιν, ἐσθλὸν ἐπείσῃς,  
 Κίρκη, ἑπὶ δὲ καμῶς, δευρὶ θεὸς ἀντήσῃς.

150

Αὐτὰρ ὃ ὅππῃ ἐκαστα πονησάμενα κατὰ νῆα  
 ἤμεθα· τὴν δ' ἄνεμος τε κυβερνήτης τ' ἴθυσεν.  
 Δῆ τότ' ἐγὼν ἐτάρασα μετρίσθων, ἀχνύμενος κτῆρ·

ὦ φίλοι, ὅς γάρ γρηῃ ἔνα ἴδμεναι οὐδ' οὐδ' αἶσας  
 θέσφατ' ἃ μοι Κίρκη μολήσατο, οἷα θεάων·  
 ἀλλ' ἐρέω μὲν ἐγὼν, ὅτ' αὖτε εἰδότες ἦ καὶ θάνωμεν,  
 ἦ καὶ ἀλευάμενοι θάνατον καὶ Κῆρα φύγοιμεν.  
 Σειρήνων μὲν πρῶτον ἀνώγει θεσπεσιῶν

155

142. ὦ... On a vu ce vers, X, 541; on le reverra, XV, 56.

143. Ἀντ' ἡρσεν. Circe quitte le rivage, et remonte l'île pour retourner dans son palais. Remarquez la sècheresse du récit. Ulysse n'a aucune affection pour la déesse, et la déesse n'en a guère davantage pour lui. La séparation d'Ulysse et de Calypso, V, 263-267, n'est pas non plus très-sentimentale; mais la du moins la déesse témoigne par des faits qu'Ulysse ne lui est pas indifférent.

144. Αὐτὰρ... Ce vers est presque semblable à celui qu'on a vu, XI, 636.

145-147. Αὐτοὺς τ' ἀμείβεσθαι... Voyez les vers IX, 478-480 et les notes sur ces trois vers. — Les éditeurs mettent ici le troisième vers entre crochets. Cette athétèse est sans motif, puisque les deux cas sont absolument semblables.

148-152. Ἡμῖν δ' οὐ... Voyez les vers XI, 6-10 et les notes sur ces cinq vers. La seule différence qu'il y ait entre les deux passages est insignifiante : μετόπισθε et κατόπισθε, au premier vers.

154. ὦ φίλοι... Quelques-uns interpolaient encore, avant celui-ci, le vers X, 489 : Κεκλυτὸν μὲν...

157. Ἀλευάμενοι est dit d'une manière absolue. Les deux substantifs θάνατον et Κῆρα dépendent de φύγοιμεν. — Au lieu de φύγοιμεν, quelques-uns écrivaient φύγωμεν, pour établir une concordance plus complète entre les deux membres de phrase. Cette correction est inutile. Bothe : « Verum et permisceri solent hæc tempora, et fieri potest, ut constructionem mutaverit poeta, vitaturus fortasse homocoleuton. »

158. Θεσπεσιῶν. Cette épithète est

φθόγγον ἀλεύασθαι καὶ λειμῶν' ἀνθεμόεντα.

Οἶον ἔμ' ἠνώγειν ὅπ' ἀκουέμεν· ἀλλὰ με δεσμῶ 160

δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ, ὅφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μίμνω,

ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω.

Εἰ δέ κε λίσσωμαι ὑμέας λῦσαι τε κελεύω,

ὑμεῖς δὲ πλεόνεσσι τότε ἐν δεσμοῖσι πιέζειν.

Ἦτοι ἐγὼ τὰ ἕκαστα λέγων ἐτάροισι πύραυσκον· 165

τόφρα δὲ καρπαλίμως ἐξίκετο νηῦς εὐεργῆς

νῆσον Σειρήνοιν· ἔπειγε γὰρ οὖρος ἀπήμων.

Αὐτίκ' ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη

ἔπλετο νηνεμίῃ, κοίμησε δὲ κύματα δαίμων.

Ἀνστάντες δ' ἔταροι νεὸς ἱστία μηρύσαντο, 170

καὶ τὰ μὲν ἐν νηϊ γλαφυρῇ θέσαν· οἱ δ' ἐπ' ἐρετμὰ

ἐζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ζεστῆς ἐλάτῃσιν.

Αὐτὰρ ἐγὼ κηροῖο μέγαν τροχὸν ὀξείῃ χαλκῶ

τυτθὰ διατμήξας χερσὶ στιβαρῇσι πίεζον.

Αἶψα δ' ἰαίνετο κηρὸς, ἐπεὶ κέλετο μεγάλη ἱς, 175

donnée aux Sirènes à cause de leur chant; et Σειρήνων θεσπεσιῶν φθόγγον équivalent à φθόγγον θεσπέσιον Σειρήνων.

160. Ἦνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. Aristarque mettait le ν devant une voyelle; et ὅψ ne paraît point avoir eu de digamma. Dindorf et Ameis écrivent ἠνώγειν.

161-164. Δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ, ... Ulysse répète, *mutatis mutandis*, les vers 50-54. Voyez plus haut les notes sur ce passage. Quelques-uns obélisaient les vers 163-164. Didyme (*Scholies* H) : καὶ ἐνταῦθα οἱ δύο ὁδελίζονται ὡς ἀδικοῦνται. Les mots καὶ ἐνταῦθα sont allusion à l'athétèse des vers 53-54 par Aristophane de Byzance. Voyez plus haut la note sur ces deux vers.

165. Τὰ ἕκαστα. Voyez plus haut les notes du vers 16.

167. Σειρήνοιν, des deux Sirènes. Voyez plus haut la note du vers 39. — Ἀπήμων, non nuisible, c'est-à-dire favorable. Ancienne variante, ἀμύμων.

168. Ἦ δέ, *vulgo* ἡδέ. Voyez la note du vers V, 391.

169. Νηνεμίῃ, apposition à γαλήνη. Virgile, *Énéide*, VII, 27 : « .... venti  
« posuere, omnisque repente resedit Fla-

« tus. » — Δαίμων, suivant quelques anciens, doit être pris au propre, et désigne Neptune. Il vaut mieux l'entendre d'une force divine qui s'exerçait dans ces parages, et qui s'exerçait sur tous les passants. Il faut bien que la mer soit calme, pour qu'on ne passe pas sans avoir entendu le chant des deux Sirènes.

170. Μηρύσαντο, carguèrent. C'est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. *Scholies* B et Q : συνέ στείλαν. Didyme (*Scholies* V) ajoute : διὰ τῶν κάλων. Cette explication est excellente. Curtius rapproche en effet le mot μήρινθος, qui signifie une corde. Le verbe μηρύομαι n'est autre chose que la racine de ce mot, jointe à ἱρύομαι.

174. Πίεζον. Apion écrivait πιέζειν, leçon adoptée par quelques modernes. Mais Aristarque ne reconnaît point comme légitime la forme πιεζέω.

175. Μεγάλη ἱς. Il s'agit de l'action des mains d'Ulysse sur la cire. Eustathe : ἡ τῶν ἐμῶν ὁηλαδὴ στιβαρῶν χειρῶν, ἡ κατὰ τὸ πίεζειν. L'explication des *Scholies* H, ἡ θερμὴ δύναμις τοῦ πυρός, est inadmissible, à moins que l'on ne supprime

Ἡελίου τ' αὐγὴ Ὑπεριονίδαο ἀνακτος·  
 ἐξείης δ' ἐτάροισιν ἐπ' οὔατα πᾶσιν ἄλειψα.  
 Οἱ δ' ἐν νηϊ μ' ἔδησαν ὁμοῦ χειράς τε πόδας τε  
 ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνῆπτον·  
 αὐτοὶ δ' ἐζόμενοι πολιτὴν ἄλλα τύπτον ἐρετμοῖς.

180

Ἀλλ' ἔτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,  
 ῥίμφα διώκοντες, τὰς δ' οὐ λάθεν ὠκύαλος νηῦς  
 ἐγγύθεν ὀρνυμένη, λιγυρὴν δ' ἐντυνον ἀοιδήν·

Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν, πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,  
 νῆα κατάστησον, ἵνα νωϊτέρην ἔπ' ἀκούσης.

185

Οὐ γάρ πώ τις τῇδε παρήλασε νηϊ μελαίνῃ,

la copule au vers suivant, ce qui ferait de αὐγὴ une apposition à ἱς, ou bien qu'on ne prenne μεγάλη ἱς Ἡελίου τ' αὐγὴ pour un ἐν διὰ δυοῖν. Mais il y a deux actions, et non pas une seule; et c'est par celle des mains surtout que la cire s'est si promptement amollie : αἶψα δ' ἰαίνεται κηρός.

176. Ἡελίου.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ce vers comme interpolé, à cause de l'épithète patronymique et du titre de roi. Ils affirment, mais gratuitement, que le Soleil d'Homère n'est point fils d'Hypérion, et que sa qualification habituelle Ὑπερίων est une fausse orthographe. On doit, selon eux, écrire ὑπερίων, simple participe. Ils disent aussi qu'Homère n'a jamais appelé le Soleil ἀναξ. Mais, dès que le Soleil est un dieu, il n'y a aucune raison de s'étonner qu'Homère lui donne un titre commun à tous les dieux.

177. Ἐπ'(ι) doit être joint à ἄλειψα.

178-179. Οἱ δ' ἐν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 50-51. Ici le mot πείρατ(α) est le complément du verbe, et non plus son sujet.

181. Ἀπῆν, ὅσσον, vulgo ἀπῆμεν, ὅσον. Notre vulgate est une ancienne correction suggérée par le pluriel διώκοντες. Cette correction était absolument inutile; car le sujet de ἀπῆν est ναῦς sous-entendu, et le navire porte les rameurs. Didyme (*Scholies* B et H) : τὸ μὲν ἀπῆν ἐπὶ τῆς νηὸς, τὸ δὲ διώκοντες ἐπὶ τῶν ἐρετῶν. οὐ γὰρ εἰρχεν ἀπῆμεν. — Βοήσας, un homme qui crie. Voyez la note V, 400.

182. Διώκοντες s'explique πρὸς τὸ σιγαινόμενον. *Scholies* H et Q : ἀπῆν ἡ

ναῦς : νῦν δὲ οἱ ἐν τῇ νηϊ. προσεπάγει τὸ διώκοντες. Buttman : « Homerus, si « revera junxit ἀπῆν-διώκοντες, *navem et « navis tanquam synonyma cogitavit.* » La Roche, qui n'a aucun doute sur la leçon ἀπῆν, renvoie à l'exemple ἐλθόντες.... πρώτος, IX, 462-463. Là ἐλθόντες est un nominatif absolu, et il équivaut à ἐλθόντων. Les anciens expliquaient de la même façon διώκοντες. *Scholies* H et Q : ἔθος ἔχει ἡ μετοχὴ τὸ αὐτὸ δύνασθαι τῷ ῥήματι μετὰ τοῦ ἐπειδὴ.... οὕτω καὶ ἐνταῦθα, ἐπειδὴ περ πάνυ ἐδιώκον, ἵν' ἡ ὁ νοῦς οὕτως : ὅτι δὲ ἡ ναῦς ἀπῆν,... καὶ γὰρ ταχέως αὐτὴν ἤλαυνον. Il vaut mieux prendre ναῦς et ἐρεταί comme une seule et même idée. — Τὰς, elles : les Sirènes.

184-194. Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν.... Cicéron, dans le *de Finibus*, V, 48, a traduit et commenté ce célèbre passage. Ses vers rendent exactement l'original, mais ils ne sont pas d'une suprême élégance. Hayman, qui les transcrit cependant, les traite de lourde caricature d'un charmant original. Mais il faut tenir compte de l'époque où Cicéron les a composés.

184. Πολύαιν(ε), *multum laudate*, objet d'universelles louanges. Quelques anciens entendaient αἶνος, dans ce composé, comme un synonyme de μῦθος, parole, et appliquaient l'épithète à l'éloquence d'Ulysse. Apollonius : Ἀρίσταρχος, πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιος : οἱ δὲ, πολὺμυθε.

185. Νωϊτέρην confirme ce que nous appris Σειρηνοῖν, vers 467, c'est-à-dire qu'il n'y a que deux Sirènes. Didyme (*Scholies* H) : δύο φαίνονται καὶ ἐνταῦθα



πρίν γ' ἡμέων μελίγηρυν ἀπὸ στομάτων ὅπ' ἀκοῦσαι·  
ἀλλ' ὅγε τερψάμενος νεῖται καὶ πλείονα εἰδώς.

Ἴδμεν γάρ τοι πάνθ' ὅσ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ

Ἀργεῖοι Τρῳῆς τε θεῶν ἰότητι μόγησαν·

190

Ἴδμεν δ' ὅσσα γένηται ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ.

Ὡς φάσαν ἰεῖσαι ὅπα κάλλιμον· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ

ἤθελ' ἀκουέμεναι, λῦσαί τ' ἐκέλευον ἑταίρους,

ὄφρ' ὅσι νευστάζων· οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον.

Αὐτίκα δ' ἀνστάντες Περιμήδης Εὐρύλοχός τε

195

πλείοσί μ' ἐν δεσμοῖσι δέον μᾶλλον τε πῖεζον.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ τάσγε παρήλασαν, οὐδ' ἔτ' ἔπειτα

φθογγῆς Σειρήνων ἠκούομεν οὐδέ τ' ἀοιδῆς,

αἶψ' ἀπὸ κηρὸν ἔλοντο ἐμοὶ ἐρήηρες ἑταῖροι,

ὃν σφιν ἐπ' ὥσιν ἄλειψ', ἐμέ τ' ἐκ δεσμῶν ἀνέλυσαν.

200

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, αὐτίκ' ἔπειτα

καπνὸν καὶ μέγα κῦμα ἶδον καὶ δοῦπον ἄκουσα·

τῶν δ' ἄρα δεισάντων ἐκ χειρῶν ἔπτατ' ἐρετμά·

βόμβησαν δ' ἄρα πάντα κατὰ ῥόον· ἔσχετο δ' αὐτοῦ

187. Ἡμέων, dissyllabe par synizèse, dépend de στομάτων : des bouches de nous; de nos bouches. — Ὅπ(α) doit être joint à ἀπὸ στομάτων : la voix qui sort des bouches.

188. Νεῖται, *abit*, s'en va. Didyme (*Scholies* V) : ἀπέρχεται.

189. Τοι est adverbe.

194. Ὀφρ' ὅσι νευστάζων. Ameis s'étonne qu'Ulysse parle par signes : « Warum dieses? » *pourquoi cela?* Parce que ses compagnons sont sourds. Il le sait bien, puisque c'est par lui qu'ils le sont devenus. Bothe : « quoniam audire Ulyssis « vocem non poterant socii, auribus cera « obturatis. » — Οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον. Voyez, IX, 490, la note sur cette phrase.

196. Πῖεζον, *vulgo* πιέζευ. Voyez plus haut la note du vers 174.

199. Ἀπό doit être joint à ἔλοντο : ἀφ' ἔλοντο. — Ἐμοὶ est adjectif.

200. Ὡσίν. On a vu οὐατα avec le même verbe, vers 47 et 177. — Au lieu de ὥσιν, quelques anciens lisaient, comme

au vers 177, πᾶσιν, afin d'éviter l'emploi du datif attique. C'était un scrupule mal fondé; car ὥσιν est aussi ancien que οὐασίν, au moins dans la poésie. Ce n'était qu'une question de mètre.

201. Τὴν νῆσον, cette île.

202. Καπνὸν signifie l'eau réduite en vapeur, et formant comme un nuage de fumée au-dessus des flots qui battent bruyamment le rocher. Voyez plus bas, vers 219. Il n'y a pas de feu ici. Ceux qui parlent de l'Etna à propos de cette fumée n'ont pas réfléchi que l'Etna n'est connu comme un volcan que depuis le temps d'Eschyle et de Pindare. On peut prendre καπνὸν καὶ μέγα κῦμα comme un ἐν διαδοῖν : une grande vague surmontée d'épaisses vapeurs.

203. Τῶν δ' ἄρα.... Construisez : ἐρετμά δὲ ἄρα ἔπτατο ἐκ χειρῶν τῶν (c'est-à-dire τούτων, d'eux) δεισάντων.

204. Πάντα se rapporte à ἐρετμά, et il est le sujet de βόμβησαν. Homère met indifféremment, avec le neutre pluriel, le verbe au pluriel ou au singulier. On le voit

νηῦς, ἐπεὶ οὐκέτ' ἔρετμὰ προήκεα χερσὶν ἔπειγον. 205

Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἰὼν ὄτρυνον ἑταίρους  
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμενός εἰμεν·  
οὐ μὲν δὴ τόδε μείζον ἔπι κακόν, ἢ ὅτε Κύκλωψ  
εἴλῃ ἐνὶ σπηϊ γλαφυρῷ κρατερῇφι βίηφιν· 210

ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ βουλῇ τε νόῳ τε  
ἐκφύγομεν, καὶ πού τῶνδε μνήσεσθαι ὀίω.

Νῦν δ' ἄγεθ', ὥς ἂν ἐγὼ εἴπω, πειθώμεθα πάντες.

Ἵμεῖς μὲν κώπησιν ἀλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν  
τύπτετε κληίδεσσιν ἐφήμενοι, αἳ κέ ποθι Ζεὺς 215  
δώῃ τόνδε γ' ὄλεθρον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι·

σοὶ δὲ, κυβερνήθ', ὧδ' ἐπιτέλλομαι· ἀλλ' ἐνὶ θυμῷ

βάλλευσ, ἐπεὶ νηὸς γλαφυρῆς οἰήϊα νωμᾶς.

Τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε

ici d'un vers à l'autre. On l'a vu dans un seul et même vers, *Iliade*, II, 435. — Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire sans bouger aucunement de place.

206-207. Αὐτὰρ ἐγὼ.... Voyez les vers X, 546-547 et la note sur le second de ces deux vers.

208. Οὐ γάρ. Voyez la note du vers X, 474. Eustathe remarque, au vers précédent, que le poète a fait l'ellipse de εἰπών. Cette observation s'applique également au vers X, 517, qui est suivi aussi d'un discours. On se souvient de même que le discours X, 434-437 ne doit point être précédé de la formule d'annonce, καὶ σφεας φωνήσας.... Voyez la note du vers X, 429.

209. Τόδε.... κακόν, ce mal-ci, ce danger-ci. — Ἐπι, c'est-à-dire ἐπεσσι, sous-entendu ἡμῖν : *nobis instat*, nous menace. Anciennes variantes, ἐπει : *ingruit*, fond (sur nous) ; Zénodote, ἔχει : (nous) tient. Ameis et La Roche ont adopté ἐπει. Mais cette leçon paraît n'être qu'une faute d'iotacisme ; et ἐπι donne, en définitive, le même sens que ἐπει. Didyme (*Scholies* V) : ἐπι· ἐπέρχεται. — Quelques-uns croient qu'on devrait écrire ἐπει esprit doux et paroxyton, comme apocope de ἐπεισι. Mais cette hypothèse n'a point fait fortune.

210. Εἴλῃ, sous-entendu ἡμέας : nous enfermait ; nous tenait enfermés.

212. Καὶ πού.... Virgile, *Énéide*, I, 203 : « .... forsitan et hæc olim meminisse juvabit. » — Μνήσεσθαι a pour sujet sous-entendu ὑμέας selon les uns, ἡμέας selon les autres. Ceux-ci allèguent la première personne ἐκφύγομεν. On est libre, je crois, de choisir ; mais *vous* semble ici plus naturel que *nous*.

213. Νῦν δ' ἄγε(τε). La formule, partout ailleurs, est ἀλλ' ἄγετε. — Ἐγὼ, *vulgo* ἐγών. Le ν est inutile devant εἴπω, qui avait le digamma.

214. Ῥηγμῖνα, le brisant, c'est-à-dire les vagues qui déferlent.

215. Αἳ κέ ποθι, *si forte*, pour tâcher que. Ulysse pratique l'axiome : *Aide-toi, le ciel t'aidera*.

217. Κυβερνή(τα). D'après la tradition recueillie dans les *Scholies* H, ce pilote se nommait Mardon. — Ὡδ(ε), *sic*, comme je vais dire. — Ἀλλ(ά), eh bien donc. — Ἐνὶ doit être joint à βάλλευσ, et τοῦτο ou τόδε est sous-entendu.

219. Καπνοῦ. Voyez plus haut la note du vers 202. C'est ici surtout que les deux expressions καπνοῦ et κύματος ne représentent qu'une seule idée, comme s'il y avait κυμάτος καπνώδους.

νηῖα· σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μή σε λάθῃσιν  
 220  
 κεῖσ' ἐξορμήσασα, καὶ ἐς καχὸν ἄμμε βάλησθα.

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο.  
 Σχύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην, ἄπρηκτον ἀνίην,  
 μή πῶς μοι δείσαντες ἀπολήξειαν ἐταῖροι  
 εἰρεσίης, ἐντὸς δὲ πυκάζοιεν σφέας αὐτούς.  
 225

Καὶ τότε δὴ Κίρκης μὲν ἐφημοσύνης ἀλεγεινῆς  
 λανθανόμην, ἐπεὶ οὔτι μ' ἀνώγει θωρήσσεσθαι·  
 αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα, καὶ δύο δοῦρε  
 μάκρ' ἐν χερσὶν ἐλὼν, εἰς ἱκρία νηὸς ἔβαινον  
 πρῶρης· ἔνθεν γάρ μιν ἐδέγμην πρῶτα φανεῖσθαι  
 230  
 Σχύλλην πετραίην, ἥ μοι φέρε πῆμ' ἐτάροισιν.

Οὐδέ πη ἀθρῆσαι δυνάμην· ἔκαμον δέ μοι ὅσσε  
 πάντη παπταίνοντι πρὸς ἡεροιδέα πέτρην.

220. Σκοπέλου. C'est le rocher de Scylla. Ancienne variante, σκοπέλων, leçon mauvaise. Didyme (*Scholies H*) : ἐνι-κῶς σκοπέλου, τῆς Σχύλλης. — Λάθῃσιν a pour sujet νηὺς sous-entendu.

221. Κεῖσ(ε), là-bas, c'est-à-dire sur les brisants.

222. Ὡς.... Répétition des vers X, 478 et 428.

223. Σχύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην équivalent à ἐτι δὲ οὐκ ἐμυθεόμην Σχύλλην : du reste, je ne disais mot de Scylla. On ne peut pas traduire οὐκέτ(ι) par ne.... plus, puisque Ulysse, dans son discours sur les prédictions de Circé, n'a parlé que des Sirènes ; ni par ne.... pas encore, puisque Ulysse donne une excellente raison de son silence à l'égard de Scylla. Le *pondum* des premiers traducteurs latins n'a pas de sens. Le dernier traducteur latin a supprimé la difficulté ; car il rend οὐκέτ(ι) comme s'il y avait οὐ simplement : *non commemorabam*. — Ἀπρηκτον ἀνίην, apposition.

224. Δείσαντες, *veriti*, par l'effet de la peur. — Ἀπόληξειαν, *vulgo* ἀπολήξειαν. Le doublement de la liquide est inutile.

225. Ἐντός, à l'intérieur : au fond du navire. — Σφέας, malgré sa position, est monosyllabe, ici comme partout. Les vers qui se terminent par trois spondées sont fréquents chez Homère. — Au lieu de ἐν-

τὸς δὲ..., quelques anciens lisaient : συγκλείεσθαι αὐτοὺς ἐκέλευον. En effet, ces mots, qu'on lit dans les *Scholies H*, ne peuvent être qu'une variante, plus ou moins exactement transcrite. Il serait difficile de deviner comment on accordait ce membre de phrase avec ce qui précède.

226. Καὶ τότε δὴ. Ancienne variante, καὶ τότε ἐγώ.

227. Λανθανόμην. L'explication des *Scholies V*, νῦν, ἐκὼν ἡμέλουν, est inadmissible. Ulysse était trop sage pour désobéir aux prescriptions de Circé. Il a une distraction de militaire. Il prend machinalement ses armes. — Οὔτι porte sur l'infinif θωρήσσεσθα:.

228. Αὐτὰρ correspond à μὲν, qui se trouve au vers 226.

230. Πρῶρης, ou, comme on l'écrit vulgairement, πρῶρης sans iota, est adjectif, et s'accorde avec νηός. On l'explique ordinairement comme un génitif local : *in prora*. C'est le seul passage d'Homère où il soit question du tillac d'avant, et où se trouve le mot πρῶρη. — Μιν est précisé par Σχύλλην πετραίην.

231. Φέρε se rapporte à ce qui est arrivé plus tard, et non à ce que pensait Ulysse sur le tillac d'avant. Le narrateur anticipe ici, comme souvent ailleurs, sur les faits qui lui sont connus.

233. Πέτρην. Ancienne variante, πόντον.

Ἡμεῖς δὲ στεινωπὸν ἀνεπλέομεν γοδῶντες·  
 ἔνθεν μὲν Σκύλλη, ἐτέρωθι δὲ διὰ Χάρυβδις  
 δεινὸν ἀνερροίεδ' ἔθηκε θάλασσης ἄλμυρον ὕδωρ.

235

Ἦτοι ὅτ' ἐξεμέσειε, λέβης ὥς ἐν πυρὶ πολλῷ  
 πᾶσ' ἀναμορμύρεσκε κυκωμένη· ὑψόσε δ' ἄχνη  
 ἄκροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔπιπτεν.

Ἄλλ' ὅτ' ἀναβρόξειε θάλασσης ἄλμυρον ὕδωρ,  
 πᾶσ' ἔντοσθε φάνεσκε κυκωμένη· ἀμφὶ δὲ πέτρη  
 δεινὸν ἐβεβρύχει· ὑπένερθε δὲ γαῖα φάνεσκεν  
 ψάμμῳ κυανέῃ· τοὺς δὲ χλωρὸν δέος ἦρει.

240

Ἡμεῖς μὲν πρὸς τὴν ἴδομεν δείσαντες ὄλεθρον·  
 τόφρα δέ μοι Σκύλλη κοίλης ἐκ νηὸς ἑταίρους  
 ἐξ ἔλεθ', οἳ χερσὶν τε βίηφί τε φέρτατοι ἦσαν.

245

Σκεψάμενος δ' ἐς νῆα θοὴν ἅμα καὶ μεθ' ἑταίρους,

235. Ἐνθεν, sous-entendu ἦν.

238. Ὑψόσε se rapporte à ἔπιπτεν.

239. Σκοπέλοισιν... ἀμφοτέροισιν.  
 D'un côté le rocher de Scylla, de l'autre celui de Charybde.

240. Ὅτ' ἀναβρόξειε.... C'est encore une anticipation, comme au vers 231. Ulysse ne voit ce phénomène que plus tard. Didyme (*Scholies* Q) : ταῦτα διὰ μέσου ἐξηγεῖται πρὸς τοὺς Φαίακας προληπτικῶς, ἅπερ ὕστερον μόνος ἐθεάσατο ναυαγῆσας, ὁπότε τοῦ ἐρίνεοῦ ἐξείχετο. οὐ γὰρ οἶόν τε νῦν, εἴ γε δι' ὀκτὼ ὥρων τὴν ἀμπωτὴν καὶ πλήμμυραν ἀπεδίδου ἡ Χάρυβδις.

241. Ἀμφί, adverbe : alentour; tout autour. Le bruit est intérieur; mais le rocher semble comme enveloppé d'un mugissement, si effroyable est la répercussion de ce bruit.

243. Κυανέη. Aristarque (*Scholies* Q) : (ἡ διπλῆ, ὅτι κυανέη) ἀντὶ κυανίζομένη, ὥς φοῖνιξι φαεινός (*Iliade*, VII, 305 et XV, 538). La correction de Bekker, κυανέη au datif, est tout à fait détestable. — Τούς, eux : mes compagnons.

244. Ἡμεῖς μὲν. Ulysse reprend son récit suspendu après le vers 236. — Τὴν, elle : Charybde. — Ἰδομεν. Ancienne variante, οἶομεν avec la première syllabe prise comme brève. C'était le même sens.

*Scholies* M et V : οἶομεν· νῦν, ἀπεδλέπομεν.

245. Κοίλης. Ancienne variante, γλαφυρῆς, leçon adoptée par Bekker et Ameis, probablement parce qu'elle met dans le vers un dactyle de plus. Les deux mots sont synonymes, et Homère les emploie concurremment.

246. Ἐξ. Chacune des têtes de Scylla enlève un homme. Les collecteurs de traditions antiques donnaient les prétendus noms des six victimes : Stésius, Orménios, Anchimus, Ornytus, Sinopus, Amphinomus. Cette liste a été empruntée par les Alexandrins à Phérécyde. *Scholies* H : οὕτως Φερεκύδης. Eustathe la donne, d'après ceux qu'il appelle les anciens (οἱ παλαιοί), c'est-à-dire les Alexandrins. Il place Amphinomus le troisième, et non le sixième; mais cette interversion n'a aucune importance, puisque les noms ne sont pas même dans l'ordre alphabétique. — Οἳ χερσὶν τε.... Il est d'usage d'attribuer aux morts toute sorte de mérites. Didyme (*Scholies* Q et V) : πάντες ἐπαινοῦμεν τοὺς τελευτήσαντας.

247. Σκεψάμενος ὁ(ε), mais au moment où je portai mes regards. — Ἐς et με(τά) ont ici le même sens. Ulysse regardait en avant, pour tâcher d'apercevoir Scylla. Les cris de ses compagnons le font se re-

ἤδη τῶν ἐνόησα πόδας, καὶ χεῖρας ὑπερθεν,  
 ὑψόσ' ἀειρομένων· ἐμέ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες  
 ἔξονομακλήδην, τότε γ' ὕστατον, ἀχνύμενοι κῆρ. 250

Ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προβόλῳ ἄλιεύς περιμήκει ῥάβδῳ  
 ἰχθύσι τοῖς ὀλίγοισι δόλον κατὰ εἶδατα βάλλων  
 ἐς πόντον προΐησι βοὸς κέρας ἀγραύλοιο,  
 ἀσπαίροντα δ' ἔπειτα λαβὼν ἔρριψε θύραζε·  
 ὥς οἱ γ' ἀσπαίροντες αἶροντο προτὶ πέτρας· 255  
 αὐτοῦ δ' εἰνὶ θύρῃσι κατήσθιε κεκληγῶτας,

tourner ; et il voit les six malheureux déjà à une grande hauteur. *Scholies B* : ἀντὶ τοῦ, ἀποδλεψάμενος ἐπὶ τὴν ναῦν καὶ ἐπὶ τοὺς ἐταίρους· προείρηκε γὰρ ὅτι ἀλλαχοῦ εἶχον τοὺς ὀφθαλμοὺς πλανωμένους πρὸς τὸ ζητῆσαι ποῦ ἐστὶν ἡ Σκύλλα. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἡ διπλῇ, ὅτι).

248. Ὑπερθεν dépend de χεῖρας, et marque seulement la position des bras par rapport aux membres inférieurs. L'expression πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεν est fréquente dans l'*Iliade*. C'est pour bien marquer le sens que j'ai mis une virgule après πόδας et une autre virgule à la fin du vers.

249. Ἐμέ dépend de καλεῦντες. On peut considérer φθέγγοντο καλεῦντες comme l'équivalent de φθεγγόμενοι ἐχάλου. Ici encore nous avons (*Scholies B*), selon toute vraisemblance, une note d'Aristarque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ τοῦ, φθεγγόμενοι ἐχάλου ἐξ ὀνόματος.

250. Ἐξονομακλήδην,.... Callistrate suspectait l'authenticité de ce vers. « Il est impossible, disait-il, que les victimes aient en même le temps de se reconnaître avant d'être dans l'ancre de Scylla. » Didyme (*Scholies H*) : Καλλίστρατος ὑπονοεῖ τὸν στίχον, λέγων ἐκλύεσθαι τὸ τάχος τῆς ἀρπαγῆς.

251. Ἐπὶ προβόλῳ, comme πέτρῃ ἐπὶ προβλήτι, *Iliade*, XVI, 407 : sur un rocher qui avance dans la mer.

252. Τοῖς ὀλίγοισι restreint ἰχθύσι à ceux des poissons qu'on peut enlever avec la ligne. C'est comme s'il y avait, τούτοις δηλονότι οἱ εἰσιν ὀλίγοι. Cependant c'est un des passages où l'on peut, à la rigueur, ne pas tenir compte de la valeur réelle du prétendu article. On ne pêche jamais les

gros poissons à la ligne, au moins du haut d'un rocher. Il ne s'agit pas de ceux qu'on noie quand ils sont accrochés à l'hameçon, et qu'on tire ensuite à la main. Didyme (*Scholies V*) : τοῖς μικροῖς τοὺς μεγάλους κυνηγοῦσι. — Δόλον, apposition à εἶδατα. — Κατὰ doit être joint à βάλλων. *Scholies B* : καταβαλὼν εἶδατα, δόλον ἰχθύσι. τὰ εἶδατα δὲ φησι δόλον εἶναι. — Au lieu de εἶδατα, leçon d'Aristarque, Callistrate lisait δειλάτα. Mais ce mot, qui n'est qu'une forme poétique de δαλέατα, serait un pur synonyme de δόλον.

253. Βοὸς κέρας ἀγραύλοιο. Le plomb qui faisait descendre l'amorce à fond était dans un bout de corne, et c'est de la pointe du bout de corne que pendaient l'hameçon et l'appât. Voyez l'*Iliade*, XXIV, 80-82, et la note sur le second de ces trois vers. Les *Scholies Q* donnent ici, sous le nom même d'Aristarque, une explication analogue à la scholie anonyme que j'ai transcrite à propos de ce passage de l'*Iliade* : κέρας Ἀρίσταρχος τὸ κεράτινον συρίγγιον, ὃ ἐπιτιθέασιν πρὸς τὸ μὴ ἐσθίεσθαι ὑπὸ τοῦ ἰχθύος τὴν ὀρμιάν.

254. Ἀσπαίροντα, sous-entendu ἰχθύς. Le pêcheur à la ligne ne prend qu'un poisson à la fois.

256-259. Αὐτοῦ.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces quatre vers comme une interpolation de quelque déclamateur. Ils prétendent que les mots δῆϊοτῆτι et ἐξερεείνων sont des termes impropres. La critique générale et les deux critiques particulières sont également mal fondées. Pour la première, j'en appelle au goût du lecteur. Pour ce qui concerne les autres, voyez plus bas les notes sur les deux mots vitupérés.

356. Αὐτοῦ, adverbe, est précisé par

χειρας ἐμοὶ ὀρέγοντας ἐν αἰνῇ δηϊοτῇτι.  
Οἷκτιστον δὴ κεῖνο ἐμοῖς ἴδον ὀφθαλμοῖσιν  
πάντων, ἔσσα μόγησα πόρους ἄλως ἐξερεείνων.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πέτρας φύγομεν δεινὴν τε Χάρυδδιν 260  
Σκύλλην τ', αὐτίκ' ἔπειτα θεοῦ ἐς ἀμύμονα νῆσον  
ἰκόμεθ'· ἐνθα δ' ἔσαν καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι,  
πολλὰ δὲ ἴφια μῆλ' Ὑπερίονος Ἡελίοιο.

Δὴ τότε ἐγὼν ἔτι πόντῳ ἐὼν ἐν νηϊ μελαίνῃ 265  
μυκηθμοῦ τ' ἤκουσα βοῶν αὐλιζομενάων  
οἴων τε βληχὴν· καί μοι ἔπος ἔμπεσε θυμῷ  
μάντηος ἁλαοῦ, Θηβαίου Τειρεσίαο,  
Κίρκης τ' Αἰαΐης, οἳ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον  
νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἡελίοιο.

Δὴ τότε ἐγὼν ἐτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ· 270

Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἐταῖροι,  
ὄφρ' ὑμῖν εἴπω μαντήϊα Τειρεσίαο  
Κίρκης τ' Αἰαΐης, οἳ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον

ἐνὶ θύρῃσι. Scylla se fait un plaisir de donner son festin en spectacle à Ulysse. Voilà pourquoi elle n'a pas emporté ses victimes au fond de son antre. — Κεκλήγοντας, *vulgo* κεκλήγοντας. Les anciens admettaient les deux leçons; mais Hérodien (*Scholies* H) semble préférer κεκλήγοντας : ἐὰν διὰ τοῦ ω, προπερισπᾶται, ἐὰν δὲ διὰ τῶν ντ, ὡς λέγοντας. Sous-entendez, προπαροξύνεται.

267. Δηϊοτῇτι. Les victimes se débattent : par conséquent, le mot est dans son sens propre, et non dans la vague acception de malheur. Ameis : ἐν αἰνῇ δηϊοτῇτι, *im grausen Kampfe gegen die Skylla*.

269. Ἐξερεείνων est dans un sens dérivé, mais parfaitement légitime. Ulysse a exploré les mers; on pourrait même dire, en interprétant à la lettre, qu'il leur a demandé leurs secrets. Si l'on traduit ἐξερεείνων par *perlustrans*, c'est que *interrogans* ne donnerait qu'un sens confus. Le français traduit mieux ici que le latin.

260. Πέτρας désigne les Planètes. Voyez le vers XXIII. 327. D'après l'explication vulgaire, ce mot désigne Scylla et Charybde; et δεινὴν τε Χάρυδδιν Σκύλλην

(τα) ne sont qu'une paraphrase. Bothe : « *apposita ἐπεξηγητικῶς voci πέτρας.* » Le passage auquel nous renvoyons ne permet point du tout d'en rester à cette interprétation.

261. Νῆσον. On se rappelle le nom de cette île : Thrinacie.

264. Πόντῳ, comme ἐν πόντῳ.

266. Βληχὴν. Remarquez l'accusatif à la suite du génitif, comme compléments d'un même verbe. Bekker corrige l'irrégularité en changeant μυκηθμοῦ en μυκηθμόν. Mais cette correction est arbitraire et inutile.

266-267. Ἔπος... Τειρεσίαο. Il s'agit spécialement des vers XI, 406-415.

267. Κίρκης τ(ε). Voyez plus haut, vers 427-444.

268. Οἳ... ἐπέτελλον, *vulgo* ἦ... ἐπέτελλεν. De même plus bas, vers 273.

269. Τερψιμβρότου. Ancienne variante, φαεσιμβρότου. De même plus bas, vers 274.

270. Δὴ τότε ἐγὼν.... Répétition du vers 453.

274. Κέκλυτέ μευ.... On a vu ce vers, X, 489, rejeté comme inutile. Il est ici très-bien à sa place. De même plus bas, vers 340.

νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἡελίοιο·

ἐνθα γὰρ αἰνότατον κακὸν ἔμμεναι ἄμμιν ἔφασκεν.

275

Ἀλλὰ παρέξ τὴν νῆσον ἐλαύνετε νῆα μέλαιναν.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ.

Αὐτίκα δ' Ἐυρύλοχος στυγερῶ μ' ἠμείβετο μύθῳ·

Σχέτλιός εἰς, Ὀδυσσεῦ· πέρι τοι μένος, οὐδέ τι γυῖα  
κάμνεις· ἦ ῥά νυ σοίγε σιδῆρεα πάντα τέτυκται,

280

ὅς ῥ' ἐτάρους καμάτῳ ἀδηκότας ἡδὲ καὶ ὕπνῳ

οὐκ ἑάας γαίης ἐπιβήμεναι· ἐνθα κεν αὖτε

νήσῳ ἐν ἀμφιρῦτῃ λαρὸν τετυκοίμεθα δόρπον·

ἀλλ' αὐτως διὰ νύκτα θοὴν ἀλάλησθαι ἄνωγας,

νήσου ἀποπλαγχθέντας, ἐν ἡεροειδέϊ πόντῳ.

285

Ἐκ νυχτῶν δ' ἄνεμοι χαλεποί, δηλήματα νηῶν,

γίγνονται· πῇ κέν τις ὑπεκφύγοι αἰπὸν ὄλεθρον,

ἦν πῶς ἐξαπίνης ἔλθῃ ἀνέμοιο θύελλα,

ἦ Νότου ἦ Ζεφύροιο δυσάεος, οἶτε μάλιστα

275. Ἐφασκεν. Ancienne variante, ἔφασχον et ἔφησαν.

276. Ἀλλά marque la conséquence : eh bien donc ; ainsi donc. — Τὴν νῆσον, cette Ile-ci.

277. Ὡς.... Répétition du vers X, 498.

278. Εὐρύλοχος. C'était le beau-frère d'Ulysse. Voyez le vers X, 441 et la note sur ce vers. On a déjà vu Euryloque, X, 431-437, en hostilité ouverte contre son chef.

279. Εἰς est pour εἷς, c'est-à-dire εἷ : tu es. Il est enclitique comme toutes les autres personnes de l'indicatif du verbe εἰμί. — Πέρι pour περίεστι, c'est-à-dire περισσόν ἐστί : est supérieur à tout autre ; n'a point d'égal. — Τοι pour σοί, le datif dans le sens du génitif. C'est comme s'il y avait μένος σοῦ ou τὸ σὸν μένος. On peut, si l'on veut, rattacher ce datif à ἐστί sous-entendu : est à toi par excellence. Mais de nombreux exemples homériques prouvent qu'il vaut mieux le rattacher au substantif.

281. Καμάτῳ se rapporte au passé et ὕπνῳ à l'avenir. Il s'agit du besoin de dormir qui suit la fatigue. Voyez, *Iliade*, X, 98, καμάτῳ ἀδηκότες ἡδὲ καὶ ὕπνῳ, et les notes sur cette expression. Nous

avons vu dans l'*Odyssée*, VI, 2, ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος.

284. Αὐτως, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà, harassés comme nous le sommes. La traduction *temere et sine ratione* ne marque pas la suite des idées. — Au lieu de αὐτως, Zénodote écrivait οὕτως, correction mauvaise. — Ἀλάλησθαι, comme l'indique son accentuation, est un infinitif présent. Quelques anciens écrivaient, mais à tort, ἀλαλήσθαι propeprisomène. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ὁ Ἀσκαλωνίτης προπερισπᾶ, ἔν' ᾧ παρακειμένου χρόνου ἀπὸ τοῦ ἀλῶ, ὥς πεποιῆσθαι. δύνανται προπαροξύνεσθαι ὥς Αἰολικόν, ἔν' ᾧ ἀλάλησθαι ἐνεστῶτος χρόνου. τὸ θέμα ἄλημι ὥς τίθημι, ἄλεμαι ὥς τίθεμαι, καὶ διαπλασιασμός μετ' ἐπιτάσεως Αἰολικῆς ἀλάλημαι, ἀλάλησαι, ἀλάληται.

286. Ἐκ νυχτῶν doit être pris au propre, et non comme un synonyme de ἐν νυξί. Euryloque parle d'un phénomène qui est la conséquence de la disparition du soleil et du refroidissement de l'air. — Ἄνεμοι χαλεποί, selon Nicomor (*Scholies* H), doit être suivi d'un point : εἰς τὸ χαλεποί ἐστὶν ἡ στιγμή. Avec cette ponctuation, il y a deux phrases : ἀνεμοί



νῆα διαραίουσι, θεῶν ἀέκητι ἀνάκτων; 290

Ἄλλ' ἦτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,  
δόρπον θ' ὀπλισόμεσθα θοῇ παρὰ νηϊ μένοντες·  
ἡῶθεν δ' ἀναδάντες ἐνήσομεν εὐρέϊ πόντῳ.

Ὡς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ἦνεον ἄλλοι ἑταῖροι.  
Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, ὃ δὴ κακὰ μήδετο δαίμων· 295  
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Εὐρύλοχ', ἡ μάλα δὴ με βιάζεστε μοῦνον ἔοντα·  
ἀλλ' ἄγε νῦν μοι πάντες ὁμόσσατε καρτερὸν ὄρκον,  
εἴ κέ τιν' ἡέ βοῶν ἀγέλην ἢ πᾶν μέγ' οἴων  
εὕρωμεν, μή πού τις ἀτασθαλίῃσι κακῇσιν 300  
ἢ βοῦν ἡέ τι μῆλον ἀποκτάνῃ· ἀλλὰ ἔκχηλοι  
ἐσθίετε βρώμην, τὴν ἀθανάτη πόρε Κίρκη.

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυον ὥς ἐκέλευον.  
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὁμοσάν τε τελεύτησάν τε τὸν ὄρκον,

εἰσι χαλεποί et δηλήματα νῆων γίνονται. Il vaut mieux laisser δηλήματα νῆων entre deux virgules, comme apposition.

290. Διαραίουσι. Ancienne variante, διαρραίουσι. — Θεῶν ἀέκητι, en dépit des dieux. Comparez l'expression ὑπὲρ μόρον, I, 34. Les dieux d'Homère sont naturellement amis de l'homme. Didyme (*Scholies H*) : θέλουσι γὰρ ἡμᾶς οἱ θεοὶ ὀρμισθέντας. θεοὶ δωτηῖρες ἐάων (*Odyssée*, VIII, 325). — Au lieu de θεῶν et de ἀνάκτων, Zénodote écrivait φίλων et ἑταίρων. On ne voit pas bien quel sens il attribuait à son étrange leçon.

291. Ἄλλ' ἦτοι.... On a vu ce vers deux fois dans l'*Iliade*, VIII, 502 et IX, 65.

292. Ὀπλισόμεσθα est au subjonctif, pour ὀπλίσωμεθα.

293. Ἐνήσομεν, d'après l'explication vulgaire, est au futur de l'indicatif. Mais c'est l'exemple I, 372 qui s'applique bien ici, et non l'exemple II, 295, dans lequel ἐνήσομεν est précédé du futur ἐπίσσομαι. Le complément νῆα est sous-entendu.

294. Ὡς.... Virgile, *Énéide*, XI, 432 : « Dixerat hæc, unoque omnes eadem ore fremebant. » — Ἐπὶ doit être joint à ἦνεον.

295. Ὡς est dans le sens de ὅτι. Voyez la note du vers III, 466, lequel est presque identique à celui-ci.

297. Βιάζεστε μοῦνον ἔοντα. Zénodote, βιάζεσθ' οἶον ἔοντα, sans doute à cause de l'exemple βιάζεται οἶον ἔοντα, IX, 410. Mais Aristarque (*Scholies H*) maintient la forme active : (ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, ὅτι) Ζηνόδοτος βιάζεσθ' οἶον ἔοντα, οὐ νοήσας ὅτι ποιητικῶς ἐσχημάτισται. La Roche : « unde apparet « Aristarchum culpæ tribuere Zenodoto, « quod non animadverterit, formam activam hoc loco pro media, quæ legitur « (IX) 410, βιάζεται οἶον ἔοντα, poetarum more esse positam. » — La Roche garde οἶον, malgré l'hiatus τε-οι, sous prétexte qu'Aristarque ne l'a point blâmé, et que μοῦνον lui fait l'effet d'une glose : « de οἶον Aristarchus Zenodoto non oblituitur, idque retinui, nam μοῦνον glossæ sematis suspicionem præbet. » Mais μοῦνον n'est pas moins homérique ni moins poétique que οἶον, et il n'y a vraiment aucune raison de le chasser, dès surtout qu'on garde βιάζεστε.

299. Εἴ κέ τιν' ἡέ.... On a vu, *Iliade*, XV, 323, un vers presque identique.

303. Ὡς.... Répétition du vers X, 345, sauf changement nécessaire.

304. Αὐτὰρ.... Répétition du vers II, 378, sauf le changement du singulier en pluriel.

στήσαμεν ἐν λιμένι γλαφυρῷ εὐεργέα νῆα 305  
 ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο· καὶ ἐξαπέβησαν ἑταῖροι  
 νηὸς, ἔπειτα δὲ δόρπον ἐπισταμένως τετύχοντο.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,  
 μνησάμενοι δὴ ἔπειτα φίλους ἔκλαιον ἑταίρους,  
 οὓς ἔφαγε Σκύλλη γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἐλοῦσα· 310  
 κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος.  
 Ἦμος δὲ τρίχα νυκτὸς ἔην, μετὰ δ' ἄστρα βεβήκει,  
 ὥρσεν ἐπὶ ζαῖν ἄνεμον νεφεληγερέτα Ζεὺς  
 λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν  
 γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ. 315  
 Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,  
 νῆα μὲν ὠρμίσαμεν, κοῖλον σπέος εἰσερύσαντες·  
 ἔνθα δ' ἔσαν Νυμφέων καλοὶ χοροὶ ἠδὲ θόωκοι·

305. Γλαφυρῷ. L'adjectif γλαφυρός s'applique ordinairement aux objets de l'industrie humaine; mais Homère l'emploie aussi en parlant des ouvrages de la nature: ἐν σπηϊ γλαφυρῷ, *Iliade*, XVIII, 402.

306. Γλυκεροῖο est dit par opposition à l'eau salée de la mer. Nous disons aussi de l'eau douce pour de l'eau de rivière.

308. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 450 et la note sur ce vers.

310. Οὓς dépend à la fois et de ἔφαγε et de ἐλοῦσα ou plutôt ἐξελοῦσα.

312. Τρίχα, dans la troisième partie. — Ἐην est dit absolument: c'était, c'est-à-dire on était, nous étions. La traduction *tertia pars noctis erat* ne tient pas compte de la nature du mot τρίχα, qui n'est qu'un adverbe. — Μετὰ doit être joint à βεβήκει, ou, comme l'écrivent quelques-uns, βεβήκειν.

313-315. Ὀρσεν ἐπὶ.... Voyez les vers IX, 67-69 et les notes sur ce passage. Il n'y a de changé que les premiers mots.

313. Ὀρσεν ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπῶρσε. Ancienne variante, ὥρσε δ' ἐπὶ. Hérodien (*Scholies H*): οὕτως χωρὶς τοῦ δὲ Ἀρίσταρχος γράφει, καὶ ἀναστρεπτέον τὴν πρόθεσιν, ἐὰν δὲ μετὰ τοῦ δὲ, οὐκ ἀναστρέφεται. Avec la leçon ὥρσε δ' ἐπὶ, δὲ a le sens de τότε. — Ζαῖν, ancienne variante, ζαῖ. Hérodien (*Scholies H*): ἔδει χωρὶς τοῦ ν, ζαῖ, ὡς ἀκραῖ Ζεφυρον

(*Odyssee* II, 421). ἔστιν οὖν Αἰολικὸν τὸ μετὰ τοῦ ν, καὶ ἔδει αὐτὸ Αἰολικῶς βαρύνεσθαι.... ὁ δὲ Ἀρίσταρχος φησι περισπᾶσθαι, καὶ οὕτως ἔχει ἡ παράδοσις. — Je ne parle pas de la leçon ἐπιζαῖν, donnée par quelques manuscrits. Ce n'est qu'une faute de copiste. — Ζεὺς. Comme Jupiter n'a point encore de motif d'en vouloir à Ulysse et à ses compagnons, quelques anciens ont supposé qu'il s'agissait du Ζεὺς de la mer, c'est-à-dire de Neptune. Mais Homère n'a jamais dit Jupiter marin ni Jupiter souterrain. Ces façons de parler n'appartiennent qu'à des poètes bien postérieurs à Homère. Ici, Ζεὺς est dans son sens primitif, et il s'agit d'un phénomène atmosphérique, d'une de ces tempêtes nocturnes dont parle Euryloque, vers 286-287. Cette tempête vient à son heure, et n'a rien de spécial à Ulysse ni aux siens.

316. Ἦμος.... Vers banal dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssee*.

318. Χοροί, des places de danse. — Νυμφέων, dissyllabe par synizèse. — Θόωκοι, des sièges. Quand les nymphes ont dansé, elles s'asseyent autour de la grotte, sur les saillies inférieures du rocher, et elles jouissent de la fraîcheur de l'ombre et du ruisseau. Il y a ici, dans les *Scholies Q*, une citation textuelle d'Aristarque: (ἡ διπλή, ὅτι) ἀντὶ τοῦ θῶκοι καὶ καθέδραι, ὡς ὕδατος γλυκέος ἐκεί ῥέοντος. C'est

καὶ τότε ἔγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

ὦ φίλοι, ἐν γὰρ νηϊ θοῇ βριῦσις τε πόσις τε 320

ἔστιν, τῶν δὲ βοῶν ἀπεχώμεθα, μή τι πάθωμεν·

δεινοῦ γὰρ θεοῦ αἶδε βόες καὶ ἴφια μῆλα,

Ἥελίου, δς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.

Μῆνα δὲ πάντ' ἄληκτος ἄη Νότος, οὐδέ τις ἄλλος 325

γίγνεται ἔπειτ' ἀνέμων, εἰ μὴ Εὐρὸς τε Νότος τε.

Οἱ δ' εἴως μὲν σῖτον ἔχον καὶ οἶνον ἐρυθρόν,

τόφρα βοῶν ἀπέχοντο, λιλαιόμενοι βιότοιο.

Ἄλλ' ὅτε δὴ νηὸς ἐξέφθιτο ἥϊα πάντα,

καὶ δὴ ἄγρην ἐφέπεσκον ἀλητεύοντες ἀνάγκη, 330

ἰχθῦς ὀρνιθὰς τε, φίλας δ' τι χεῖρας ἴκοιτο,

γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.

Δὴ τότε ἔγὼν ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχον, ὄφρα θεοῖσιν

εὐξαίμην, εἴ τίς μοι ὁδὸν φήνειε νέεσθαι.

Ἄλλ' ὅτε δὴ διὰ νήσου ἰὼν ἤλυξα ἐταίρους, 335

probablement de ce vers d'Homère que s'est inspiré Virgile, *Énéide* I, 167-168, pour écrire son *Intus aquas dulces vivoque sedilia saxo, Nympharum domus*.

319. Πᾶσιν. Ancienne variante, μῦθον, leçon adoptée, on ne sait pourquoi, par Bekker, Ameis et La Roche. *Scholies* H : γρ. πᾶσιν. Il n'y a aucune différence entre ce vers-ci et le vers IX, 171 dont il est la répétition.

320. Γάρ. Voyez la note du vers X, 174. Les anciens faisaient ici de γάρ un synonyme de ἐπειδὴ. *Scholies* H : τὸ γάρ ἀντὶ τοῦ ἐπειδὴ. C'est encore là une dipole d'Aristarque à laquelle il ne manque que la formule initiale (ἢ διπλῆ, ὅτι). Mais il est plus naturel de laisser à γάρ son sens propre, en sous-entendant ἐσθίετε καὶ πίνετε, ou une idée équivalente.

321. Τῶν, comme τῶνδε. Il les montre. La preuve en est dans αἶδε du vers suivant.

322. Θεοῦ, sous-entendu εἰσί : appartiennent à un dieu.

323. Ἥελίου,.... On a vu ce vers, sauf le cas et la personne, *Iliade*, III, 277.

324. Ὡς,.... Voyez plus haut le vers 28 et la note sur ce vers.

325. Ἄληκτος, *vulgo* ἄλληκτος. Le doublement de la liquide est inutile.

326. Εἰ μὴ, *nisi*, si ce n'est, c'est-à-dire hormis, excepté.

330. Καὶ δὴ équivaut à τότε δὴ : *tum demum*, alors enfin. — Δὴ, selon Fæsi et Ameis, se confond par synizèse avec la première syllabe de ἄγρην, qui est longue. Voyez plus bas, vers 339, ἀλλ' ὅτε δὴ ἔβδομον. Cela vaut mieux que de supposer ἄγρην iambique, et δὴ bref par l'influence de la voyelle dont il est suivi. On peut dire, il est vrai, que la voyelle α, chez Homère, est essentiellement *ad libitum*.

331. Ἰχθῦς,.... Ce vers est une apposition explicative à ἄγρην.

332. Γναμπτοῖς,.... Voyez le vers IV, 369 et la note sur ce vers. Il va sans dire qu'ici γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν se rapporte uniquement à ἐφέπεσκον ἰχθῦς. Bekker supprime le vers, sans doute à cause de la difficulté de ce rapport πρὸς τὸ σημαίνον. Mais ce n'est point une difficulté proprement dite.

335. Ἥλυξα ἐταίρους, j'eus évité mes compagnons : je fus hors de la vue de mes compagnons. *Scholies* V : ἐξέκλινα. *Scho-*

χειρας νιψάμενος, δθ' ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο,  
 ἡρώμην πάντεσσι θεοῖς οἱ Ὀλυμπον ἔχουσιν·  
 οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν.  
 Εὐρύλοχος δ' ἐτάροισι κακῆς ἐξήρχετο βουλῆς·

Κέχλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἐταῖροι· 340

πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσιν,  
 λιμῶ δ' οἴκτιστον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν.

Ἄλλ' ἄγετ', Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας  
 ῥέξομεν ἀθανάτοισι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

Εἰ δέ κεν εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα, πατρίδα γαῖαν, 345

αἰψά κεν Ἡελίῳ Ὑπερίονι πύονα νηὸν  
 τεύξομεν, ἐν δέ κε θεῖμεν ἀγάλματα πολλὰ καὶ ἐσθλὰ·

εἰ δὲ χολωσάμενός τι βοῶν ὀρθοκραιρῶν

νῆ' ἐθέλη ὀλέσαι, ἐπὶ δ' ἔσπωνται θεοὶ ἄλλοι,

βούλομ' ἅπαξ πρὸς κῦμα χανῶν ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσαι, 350

ἢ δηθὰ στρεύεσθαι ἐὼν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ.

Ὡς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ἦνεον ἄλλοι ἐταῖροι.

Αὐτίκα δ' Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας

ἐγγύθεν· οὐ γὰρ τῆλε νεὸς κυανοπρώροιο

βοσκέσκονθ' ἔλικες καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι· 355

*lies* B, Q et V : ἐκτὸς ὀψεως αὐτῶν ἐγνόμην.

338. Γλυκὺν ὕπνον. C'est déjà pendant un sommeil de leur chef (X, 34) que les compagnons d'Ulysse ont commis une folie. Mais le premier sommeil était assez naturel, tandis que celui-ci ne vient guère à autre fin que de laisser le temps à Euryloque et aux autres de faire un mauvais coup. C'est à bon marché que le poète obtient la vraisemblance.

340. Κέχλυτέ μευ.... Répétition textuelle du vers 271.

341. Πάντες.... θάνατοι, toutes les morts : tous les genres de mort.

343. Ἀρίστας dépend tout à la fois et de ἐλάσαντες et de ῥέξομεν. C'est comme s'il y avait ἐλάσομεν καὶ ῥέξομεν.... ἀρίστας βοῶν.

347. Θεῖμεν, pour θεΐμεν.

348. Χολωσάμενος se rapporte à Ἡέλιος sous-entendu, sujet de ἐθέλη.

349. Ἐπὶ doit être joint à ἔσπωνται : donnent leur assentiment.

350. Ἄπαξ (une fois pour toutes) se rapporte à l'infinitif. — Πρὸς κῦμα χανῶν, ayant bécé au flot, c'est-à-dire gorgé d'eau salée, noyé dans la mer. — Ἀπό doit être joint à ὀλέσσαι.

351. Ἦ, comme μάλλον ἢ : plutôt que. Voyez la note du vers III, 232. — Στρεύεσθαι, me consumer. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XV, 512.

352. Ὡς.... Voyez plus haut le vers 294 et la note sur ce vers.

354. Ἐγγύθεν. La phrase, suspendue après ce mot, reprendra au vers 356 : τὰς δὲ περίστησάν τε.... Je n'ai pas besoin de commenter ἐγγύθεν, puisque Ulysse le commente lui-même : οὐ γὰρ τῆλε.... Les troupeaux étaient sous les yeux mêmes des affamés. On se rappelle τῶν, vers 321, et αἶδε, vers 322.

355. Βοσκέσκον(το). Les vaches et les

τὰς δὲ περίστησάν τε καὶ εὐχετόωντο θεοῖσιν,  
 φύλλα δρεψάμενοι τέρενα δρυὸς ὑψικόμοιο·  
 οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκὸν εὐσσέλμου ἐπὶ νηός.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὕξαντο καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν,  
 μηρούς τ' ἐξέταμον κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν 360  
 δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν·  
 οὐδ' εἶχον μέθυ λείψαι ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν,  
 ἀλλ' ὕδατι σπένδοντες ἐπώπτων ἔγκατα πάντα.  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,  
 μίστυλλον τ' ἄρα τᾶλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν. 365  
 Καὶ τότε μοι βλεφάρων ἐξέσσυτο νήδυμος ὕπνος·  
 βῆν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιῶν νεὸς ἀμφιελίσσης,  
 καὶ τότε με κνίσῃς ἀμφήλυθεν ἡδὺς αὐτμή·  
 οἰμῶξας δὲ θεοῖσι μετ' ἀθανάτοισι γεγώνευν· 370  
 Ζεῦ πάτερ, ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,  
 ἦ με μάλ' εἰς ἄτην κοιμήσατε νηλεῖ ὕπνῳ,

moutons marchent en paissant, et ne restent pas toujours au même endroit. Le fréquentatif dit qu'on voyait d'ordinaire les vaches à très-peu de distance du rivage.

356. Τὰς δέ. Ancienne variante, τὰσδε. Cette leçon est mauvaise; car elle fait disparaître le mot important, le signe de la reprise, δέ, qui est dans le sens de δὴ : ainsi donc. L'accusatif τὰς, malgré la forme de la phrase, ne dépend que du premier verbe, περίστησαν. — Περίστησαν. On a vu, *Iliade*, II, 410, la même expression dans une circonstance analogue.

358. Οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκόν. C'est avec des grains d'orge pilée qu'on faisait les οὐλοχύται. Voyez la note du vers I, 449 de l'*Iliade*. On répandra sur les victimes, avant de les égorger, des feuilles de chêne comme οὐλοχύται. — Hayman suppose une intention particulière dans le choix de l'arbre dont les feuilles tiennent ici la place des grains d'orge pilée : c'est que le chêne porte des glands, nourriture primitive de l'homme.

359-361. Αὐτὰρ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 458-461 et les notes sur ce passage. Il y a la valeur d'un vers supprimée

dans la reproduction, les vers 458-459 ayant perdu la fin de l'un et le commencement de l'autre : οὐλοχύτας προβάλλοντο, αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καί.

362. Λεῖψαι, comme ὥστε λεῖψαι : pour faire des libations.

363. Ἐπώπτων, ils rôtissaient : ils firent rôtir.

364-365. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez les vers III, 461-462, et les notes des vers I, 464-465 de l'*Iliade*.

367. Βῆν δ' ἰέναι.... Répétition textuelle du vers X, 407.

368. Ἄλλ' ὅτε δὴ.... Voyez le vers X, 456 et les notes sur ce vers.

369. Ἡδὺς αὐτμή. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve ἡδὺς employé comme féminin. Mais θῆλυς est souvent féminin dans l'*Iliade*; et nous l'avons vu une fois féminin dans l'*Odyssée* (V, 467).

370. Μετ(ά) doit être joint à γεγώνευν, car Ulysse n'est point parmi les dieux. Bothe : « Dixit μεταγεγώνεϊν, ut μεταυ- « ὄαν, μετεπειν, μεταφωνεῖν. Addenda « vox lexicis. »

371. Ζεῦ πάτερ,... Répétition textuelle du vers V, 7.

οἱ δ' ἔταροι μέγα ἔργον ἐμητίσαντο μένοντες.

᾽Οκέα δ' ᾽Ηελίῳ Ὑπερίονι ἄγγελος ἦλθεν,  
 Λαμπετὶ τανύπεπλος, ὃ οἱ βόας ἔκταμεν ἡμεῖς. 375  
 Αὐτίκα δ' ἀθανάτοισι μετηύδα, χωόμενος κῆρ·

Ζεῦ πάτερ ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,  
 τίσαι δὴ ἐτάρους Λαερτιάδεω Ὀδυσῆος,  
 οἳ μευ βοῦς ἔκτειναν ὑπέρβιον, ᾗσιν ἔγωγε  
 χαίρεσκον μὲν ἰὼν εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα, 380

373. Μεγά est pris en mauvaise part : énorme ; abominable.

374. ᾽Οκέα pour ὠκεῖα, comme dans l'épithète traditionnelle d'Iris, *Iliade*, II, 786 et *passim*. Mais ici l'adjectif doit être joint à ἦλθεν, et il équivaut à un ad-  
 verbe : vint rapide ; vint rapidement. Ancienne variante, ὠκύς. *Scholies H* : ἐν πολλοῖς, ὠκύς δ' ᾽Ηελίῳ, ἰν' ᾗ ὠκύς ἄγγελος. Bothe : « conjectura, ni fallor, « ejus, quem offenderet ὠκέα, quod, vel « metri causa, celeris in re celeri, non « non erat mutandum. » D'ailleurs à quoi bon le masculin, puisque ἄγγελος est des deux genres ? On peut aussi bien expliquer ἦλθεν ἄγγελος ὠκέα que ἦλθεν ὠκύς ἄγγελος. Mais le datif ᾽Ηελίῳ dépend de ἄγγελος, et non point de ἦλθεν. Le mot ἄγγελος (messagère, comme messagère) équivaut à ἀγγελεύουσα : pour annoncer. La preuve en est dans ὃ (que) du vers suivant. — Le vers 374 a été, chez les anciens, l'objet de vives disputes. Porphyre (*Scholies P et Q*) : ἐναντίον τοῦτο τῷ ᾽Ηέλιος θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις (*Iliade*, III, 277). ἀφ' αὐτοῦ γὰρ ἐρχῆν ἐγνωκέναι τὸν πάντα ἐφορῶντα. Cette objection des enstatiques est mal réfutée par les lytiques : λύοιτο δ' ἂν ἢ τῇ λέξει· τὸ γὰρ πάντα δηλοῖ τὰ πλεῖστα, ἄλλως τε οὐκ ἡγνόει τὸ πεπραγμένον ᾽Ηλιος, ἀλλ' ἔδει ὥς ποιμαίνουσιν καὶ ταύτην ἀπαγγεῖλαι· ἢ τῷ καιρῷ λύεται, ὥς νυκτὸς ἐπιθεμένων τοῖς βουσί τῶν ἐταίρων. Il vaut mieux reconnaître la contradiction. Homère a dit, IV, 379, que les dieux savent tout ; il vient même de répéter, XI, 328, ce qu'on a vu dans l'*Iliade*, III, 277. Mais ce ne sont là que des formules de piété, comme dit Ameis (*nur ein formelhafter Ausdruck des frommen Glaubens*). Dès que le poète raconte,

il les oublie, et il retombe en plein dans l'anthropomorphisme. Son Jupiter même ne sait pas tout, bien qu'il soit l'omniscient par excellence ; et le Soleil va lui conter son aventure, comme si elle lui était absolument inconnue. Les poèmes homériques fourmillent de contradictions de ce genre. J'ajoute que l'humanité, même aujourd'hui, n'est guère plus logique qu'au temps d'Homère, et que notre pratique n'est pas toujours d'accord avec nos maximes. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent les vers 374-390 comme une interpolation. D'après ce principe d'athétèse, il faudrait supprimer la moitié de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

375. Ὅ, dans le sens de ὅτι. — Ἐκταμεν ἡμεῖς. Ancienne variante, ἔκταν ἐταῖροι. Didyme (*Scholies H*) : ἔκταμεν ἡμεῖς. οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. L'autre leçon est une correction imaginée par ceux qui s'étonnaient qu'Ulysse dit *nous*, à propos d'une action à laquelle il n'a pris aucune part. Mais cette syllepse est toute naturelle, et il n'y en a pas qui nous soit plus familière. Quel Français ne dit pas, *nous sommes sous* ? On n'entend que cela, dans la bouche même des plus sages.

376. Μετηύδα a pour sujet ᾽Ηέλιος sous-entendu.

378. Τίσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. D'après le vers qui précède, τίσαι équivaut à τίσατε : punissez. Bien que Jupiter réponde seul, les autres dieux feront aussi quelque chose. Voyez plus bas, vers 394.

379. Ὑπέρβιον est pris adverbiallement, et il équivaut à ἄγαν βιαίως : par une intolérable violence.

380-381. Χαίρεσκον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers XI, 47-48. Voyez la note sur le second de ces deux vers.

ἤδ' ὁπότε' ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτραποίμην.  
 Εἰ δέ μοι οὐ τίσουςι βοῶν ἐπεικέ' ἀμοιβήν,  
 δύσομαι εἰς Αἴδαο, καὶ ἐν νεκύεσσι φαίνω.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·

Ἥελι', ἦτοι μὲν σὺ μετ' ἀθανάτοισι φάεινε 385

καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν·  
 τῶν δέ κ' ἐγὼ τάχα νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ  
 τυτθὰ βαλὼν κεάσαιμι μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.

Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἡϊκόμοιο·

ἥ δ' ἔφη Ἑρμείαο διακτόρου αὐτὴ ἀκοῦσαι. 390

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἡδὲ θάλασσαν,

νείκεον ἄλλοθεν ἄλλον ἐπισταδόν, οὐδέ τι μῆχος

εὐρέμεναι δυνάμεσθα· βόες δ' ἀποτέθνασαν ἤδη.

Τοῖσιν δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοὶ τέραα προὔφαινον·

εἶρπον μὲν ῥινοὶ, κρέα δ' ἀμφ' ὄβελοῖσι μεμύκει, 395

ὀπταλέα τε καὶ ὠμά· βοῶν δ' ὥς γίγνετο φωνή.

Ἐξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἐμοὶ ἐρήρηες ἑταῖροι

383. Φαίνω, je luiis, c'est-à-dire je luiirai. *Scholies H* : τὸ φαίνω ἐνεστῶτός ἐστιν ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. Mais le présent donne bien plus d'énergie à la menace.

386. Καὶ θνητοῖσι.... Répétition textuelle du vers III, 3.

387. Τῶν, d'eux : des compagnons d'Ulysse.

388. Τυτθὰ (*minutatim*, en pièces) dépend de κεάσαιμι. — Au lieu de τυτθὰ, Zénodote écrivait τριχθὰ, correction détestable.

389. Καλυψοῦς, comme ἀπὸ Καλυψοῦς. De même Ἑρμείαο, au vers suivant, est pour ἀφ' Ἑρμείαο.

390. Ἡ δ' ἔφη.... Calypso, en sa qualité de déesse, aurait dû savoir cela sans intermédiaire. C'est là encore une de ces contradictions dont j'ai parlé plus haut. Mais le poète ne songe qu'à une chose, à donner au récit d'Ulysse la vraisemblance vulgaire. Ce que nous ne savons pas par nous-mêmes, nous ne le connaissons que par des témoignages. Ulysse cite ses autorités, le témoin oculaire et le témoin auriculaire.

392. Νείκεον, je gourmandais : je gour-

mandai. — Ἐπισταδόν, debout, c'est-à-dire en face.

393. Δ' (ε) est explicatif, et il équivaut à γάρ. On ne pouvait pas ranimer les victimes. — Ἀποτέθνασαν, *vulgo* ἀπετέθνασαν, correction byzantine. C'est bien un imparfait; mais qu'importe? Le verbe est en effet ἀποτέθνημι. *Grand Étymologique* Miller : τέθνημι. τὸ πληθυντικὸν τέθναμεν, τέθνατε, τεθνᾶσι· ὁ παρατατικὸς ἐτέθναμεν, ἐτέθνατε, ἐτεθνασαν, οἶον· βόες δ' ἀπετέθνασαν (ἀποτέθνασαν).

395. Ὀβελοῖσι μεμύκει, *vulgo* ὀβελοῖς ἐμεμύκει. Bekker et d'autres μεμύκειν.

396. Βοῶν δ' ὥς γίγνετο φωνή. Construisez : φωνὴ δὲ γίγνετο ὥς (φωνή) βοῶν. Eustathe écrit ὥς, comme si φωνή était exprimé devant la conjonction. Cette leçon a été adoptée par Ameis et La Roche.

397-398. Ἐξῆμαρ.... δαίνυντ(ο). Il est singulier que les étranges phénomènes énumérés plus haut ne leur aient pas ôté l'appétit. La vraisemblance manque tout à fait. Mais Homère chante d'après une tradition et la tradition disait : *les peaux ont ran les chairs ont beuglé*.



δαίνυντ', Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας·  
 ἀλλ' ὅτε δὴ ἑβδομον ἤμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,  
 καὶ τότε ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων, 400  
 ἡμεῖς δ' αἶψ' ἀναδάντες ἐνήκαμεν εὐρέϊ πόντῳ,  
 ἱστὸν στησάμενοι ἀνά θ' ἱστίᾳ λεύκ' ἐρύσαντες.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδὲ τις ἄλλη  
 φαίνετο γαῖαν, ἀλλ' οὐρανὸς ἡδὲ θάλασσα,  
 δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων 405  
 νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.  
 Ἦ δ' ἔθει οὐ μάλα πολλὸν ἐπὶ χρόνον· αἶψα γὰρ ἦλθεν  
 κεκληγῶς Ζέφυρος, μεγάλη σὺν λαίλαπι θύων·  
 ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα  
 ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν, ὅπλα τε πάντα 410  
 εἰς ἀντλὸν κατέχυνθ'· ὁ δ' ἄρα πρύμνῃ ἐνὶ νηϊ  
 πλῆξε κυβερνήτῳ κεφαλὴν, σὺν δ' ὅστέ' ἄραξεν  
 πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικῶς  
 κάππεσ' ἀπ' ἱκριόφιν, λίπε δ' ὅστέα θυμὸς ἀγῆνωρ.  
 Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε καὶ ἔμβαλε νηϊ κεραυνόν· 415  
 ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα, Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,  
 ἐν δὲ θεείου πλῆτο· πέσον δ' ἐκ νηὸς ἑταῖροι.

398. Ἐλάσαντες. Ancienne variante, ἐλό-  
 ωντες. La répétition textuelle de l'expres-  
 sion employée plus haut, vers 343 et 353,  
 est plus conforme aux habitudes d'Homère.

399. Δὴ ἑβδομον, synizèse.

401. Ἐνήκαμεν, sous-entendu νῆα :  
 nous lançâmes le navire sur.

402. Ἱστὸν.... Répétition du vers IX, 77.

403. Τὴν νῆσον, cette île : Thrinacie.

406. Ἦχλυσε, fut couverte de ténèbres.  
 Apollonius explique ἤχλυσε par ἐσχότισε,  
 c'est-à-dire par un verbe actif. Cette ex-  
 plication suppose qu'il lisait πόντον, et  
 non πόντος. Virgile, *Énéide*, I, 89 et III,  
 495 : *ponto nox incubat atra; inhorruit*  
*unda tenebris*.

407. Ἦ se rapporte au navire.

410. Ἀμφοτέρους, celui de l'avant et  
 celui de l'arrière.

411. Ὁ, c'est-à-dire ἱστός : le mât.

412. Σύν doit être joint à ἄραξεν :  
*comminuit*, broya.

413. Πάντ' ἄμυδις, *omnia simul*, tous  
 d'un seul coup. — Ἀρνευτῆρι ἐοικῶς. Le  
 pilote a l'air de faire un plongeon dans la  
 sentine. — On a vu le même vers, *Iliade*,  
 XII, 385, à propos d'un guerrier lycien  
 culbuté par le grand Ajax du haut de la  
 muraille du camp. Voyez la note sur ce  
 vers.

414. Κάππεσ' ἀπ' ἱκριόφιν.... Ce vers  
 est lui-même une imitation du vers XII,  
 386 de l'*Iliade*. Le *pronusque magister*  
*Volvitur in caput* de Virgile (*Énéide*, I,  
 415-416) ne rend pas, à beaucoup près,  
 toute l'image fournie par Homère.

415. Ἀμυδις, en même temps, c'est-à-  
 dire au moment où le vent faisait rage.  
*Scholies Q* : ἅμα τῷ ταῦτα γενέσθαι ἐβρόν-  
 τησε. La traduction *crebro* ne donne pas  
 un sens raisonnable. Un seul coup suffit.

416. Ἦ, c'est-à-dire νηῦς : le navire.

417. Ἐν doit être joint à πλῆτο. —  
 Πέσον δ' ἐκ νηός. Ils se jettent à l'eau

Οἱ δὲ κορώνησιν ἵκελοι περὶ νῆα μέλαιναν  
κύμασιν ἐμφορέοντο· θεὸς δ' ἀποαίνυτο νόστον.

Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἐφοίτων, ὅφρ' ἀπὸ τοίχους 420

λῦσε κλύδων τρόπιος· τὴν δὲ ψιλὴν φέρε κῦμα.

Ἐκ δὲ οἱ ἰστὸν ἄραξε ποτὶ τρόπιν· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ  
ἐπίτονος βέβλητο, βοὸς ῥινοῖο τετευχώς.

Τῷ ῥ' ἄμφω συνέεργον ὁμοῦ, τρόπιν ἡδὲ καὶ ἰστὸν,  
ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖς φερόμην ὁλοοῖς ἀνέμοισιν. 425

Ἐνθ' ἦτοι Ζέφυρος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων·  
ἦλθε δ' ἐπὶ Νότος ὦκα, φέρων ἐμῷ ἄλγεα θυμῷ·  
ὅφρ' ἔτι τὴν ὁλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν.

Παννύχιος φερόμην, ἅμα δ' ἡελίῳ ἀνιόντι  
ἦλθον ἐπὶ Σκύλλης σκόπελον δεινὴν τε Χάρυβδιν. 430

Ἡ μὲν ἀνερροίβδησε θαλάσσης ἄλμυρὸν ὕδωρ·  
αὐτὰρ ἐγὼ, ποτὶ μακρὸν ἐρινεὸν ὑψόσ' ἀερθεῖς,  
τῷ προσφύς ἐχόμεν ὥς νυκτερίς· οὐδέ πη εἶχον

pour ne pas être asphyxiés par le soufre. *Scholies B* : ἔρριψαν ἑαυτοὺς εἰς τὴν θάλασσαν. Homère n'indique que le fait de la chute dans l'eau. On peut donc supposer, si l'on veut, que c'est la secousse qui les a précipités. Mais, si l'on fait attention à la place qu'ils occupaient dans le navire, on préférera l'autre explication. S'ils avaient été précipités, Ulysse l'aurait été aussi, et à plus forte raison, puisqu'il n'était pas assis comme eux sur les bancs.

419. Κύμασιν dépend de la préposition ἐν contenue dans ἐμφορέοντο. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

420. Ὅφρ(α), *donec*, jusqu'au moment où. — Ἀπό doit être joint à λῦσε.

421. Τὴν, c'est-à-dire νῆα.

422. Ἐκ doit être joint à ἄραξε. — Οἱ, c'est-à-dire νηῖ. — Ἀραξε. Zénodote, ἔαξε. Cette correction avait pour but, sans nul doute, d'éviter une répétition de mot. Mais Aristarque et presque tous les anciens ont rejeté cette correction. Didyme (*Scholies H*) : αἱ Ἀριστάρχου καὶ αἱ κλείους, ἄραξε. — Le sujet de ἄραξε est κῦμα. Le flot a achevé sur le mât l'ouvrage du vent. — Ἐπ(ί) doit être joint à βέβλητο. — Αὐτῷ, c'est-à-dire ἰστῷ.

423. Ἐπίτονος. Selon les uns, le vers

est acéphale et commence par un tribraque. Selon d'autres, ε est long par position, comme si le π était doublé. Voyez, IV, 43, la note sur ἐπειδὴ. Si l'on se rappelle que la lettre εῖ, c'est-à-dire E, était longue et brève, on ne s'étonnera pas plus de voir ἐπίτονος en tête d'un vers, que d'y voir ἀθάνατος, ἀκάματος, etc. — *Scholies Q* : ἐπίτονος· ὁ συνέχων τὸ κέρασ κάλως.

424. Τῷ, c'est-à-dire ἐπιτόνῳ : à l'aide de la courroie d'antenne. — Συνέεργον est à la première personne : *colligabam*. Ulysse se fait une sorte de radeau.

425. Τοῖς désigne les deux objets liés ensemble.

427. Ἦλθε δ' ἐπὶ est pour ἐπῆλθε δέ. Voyez plus haut, vers 343, la note sur ὥρσεν ἐπὶ.

428. Ὅφρ(α), *ut*, afin que. Ulysse suppose au Notus une volonté hostile. — Τὴν (*istam*) donne à ὁλοὴν la valeur d'un superlatif, les deux mots étant synonymes.

431. Ἡ se rapporte à Charybde. Voyez plus haut le vers 236, presque identique à celui-ci.

432. Ποτὶ μακρὸν ἐρινεόν. Voyez plus haut le vers 403 et la note sur ce vers.

433. Τῷ, c'est-à-dire ἐρινεῷ. — Ὡς

οὔτε στηρίζαι ποσὶν ἔμπεδον οὔτ' ἐπιβῆναι.  
 ῥίξαι γὰρ ἑκάς εἶχον, ἀπήωροι δ' ἔσαν ὄζοι, 435  
 μακροί τε μεγάλοι τε, κατεσκίαον δὲ Χάρυβδιν.  
 Νωλεμέως δ' ἐχόμην, ὄφρ' ἐξεμέσειεν ὀπίσσω  
 ἱστὸν καὶ τρόπιν αὖτις· ἐελδομένῳ δέ μοι ἦλθον  
 ὄψ'· ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορήθεν ἀνέστη,  
 κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἴζηῶν, 440  
 τῆμος δὴ τάγε δοῦρα Χαρύβδιος ἐξεφαάνθη.  
 Ἦκα δ' ἐγὼ καθύπερθε πόδας καὶ χεῖρε φέρεσθαι,  
 μέσσω δ' ἐνδούπησα παρέξ περιμήκεα δοῦρα·  
 ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν.  
 Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἔασε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε 445

νυχτερίς, sous-entendu ἔχεται. — Εἶχον, je pouvais.

435-436. Ῥίξαι.... Payne Knight et Dugas Montbel suspectent ces deux vers, mais sans donner aucun motif sérieux d'athétèse.

435. Εἶχον, se trouvaient. Ancienne variante, ἦσαν. Cette leçon a été sans doute imaginée pour éviter la répétition de εἶχον avec un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. La vulgate est confirmée par les *Scholies* V : εἶχον, ἀντὶ τοῦ ὑπῆρχον. — Ἀπήωροι, hors de portée en l'air.

437. Ὄφρ(α), *donec*, en attendant que.

438. Ἦλθον (ils vinrent, ils revinrent) a pour sujets sous-entendus ἱστός et τρόπις.

439. Ὄψ'· ἦμος. C'est le seul passage d'Homère où ἦμος ne soit pas au commencement du vers. Ameis pense qu'on devrait mettre le point en haut après ἦλθον, et rendre à ἦμος sa place accoutumée : ἦμος δ' ὄψ' ἐπὶ δόρπον.... Mais il suffit, ce semble, que ἦμος, pour être à sa place, soit au commencement d'une phrase ; et il y est.

441. Τῆμος, à cette heure, c'est-à-dire vers l'heure du souper, le soir au crépuscule. — Χαρύβδιος dépend de la préposition contenue dans ἐξεφαάνθη : apparurent hors de Charybde. — Au lieu de τῆμος δὴ τάγε ou τάδε, quelques anciens lisaient : καὶ τότε δὴ μοι. La leçon τῆμος.... est celle d'Aristarque. Elle est plus conforme à la symétrie habituelle d'Homère. Et puis τάγε ou τάδε contient une

idée. Ulysse revoit enfin *ces chers débris*, qu'il a si impatiemment attendus.

442. Φέρεσθαι, comme ὥστε φέρεσθαι.

443. Μέσσω δ' ἐνδούπησα, et je retentis au milieu (du courant) : et je tombai en plein courant avec grand bruit. — Παρέξ, à côté de. *Scholies* B et Q : ἔπεσον πλησίον μὲν τῶν ξύλων, ἐκτὸς δὲ αὐτῶν, εἶτα ἐπινηξάμενος ἐγγὺς αὐτῶν ἐγενόμην καὶ κατέσχον.

444. Ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι. Ulysse a repris sur son radeau la même position où il se trouvait au vers 425. — Διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν, je ramai avec mes mains. Il tâche de sortir le plus vite possible du détroit qui séparait Scylla et Charybde. Voyez plus haut, vers 234-235.

445-446. Σκύλλην.... Ces deux vers étaient regardés par quelques anciens comme une interpolation. *Scholies* Q : νοθεύονται δύο. τί γὰρ εἰ εἶδεν, ὅπου οὐ δύναται ὀρμᾶν ἡ Σκύλλα, ἀλλ' ἐνίδρυται τῷ σπηλαίῳ; ὥς ἐκ τῶν λόγων τῆς Κίρκης ἔστι μαθεῖν. εἰ γὰρ ἐβούλετο διὰ τῆς Χαρύβδεως πλεῖν ὁ Ὀδυσσεύς, οὐκ ἂν ἠδικήθη ὑπὸ τῆς Σκύλλης, ὥς ἀνημμένης τῷ σπηλαίῳ, ἥ τάχα, ἐμὲ οὐκ εἴλασεν εἰς αὐτὴν ἰδεῖν, ἀλλὰ διεξέπερασά. Les raisons de cette athétèse ne sont pas très-concluantes. ~~Si~~ Ulysse avait été poussé par le courant à portée des longs cous de Scylla, il aurait été enlevé. Il a eu la chance d'être poussé en sens contraire. Pourquoi n'attribuerait-il pas son salut à une protection divine? Les deux vers reviennent

εἰσιδέειν· οὐ γάρ κεν ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.

Ἐνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην, δεκάτῃ δέ με νυχτὶ  
νῆσον ἐς Ὀγυγίην πέλασαν θεοί, ἔνθα Καλυψὼ  
ναίει εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα,  
ἥ μ' ἐφίλει τ' ἐκόμει τε. Τί τοι τάδε μυθολογεύω ;  
Ἦδη γάρ τοι χθιζὸς ἐμυθεόμην ἐνὶ οἴκῳ  
σοί τε καὶ Ἰφθίμῃ ἀλόχῳ· ἐχθρὸν δέ μοι ἐστὶν  
αὖτις ἀριζήλως εἰρημένα μυθολογεύειν.

450

à ceci : grâce au ciel, cette fois, je n'eus point affaire à Scylla ; je ne l'aperçus pas même. Cela n'est nullement absurde ; cela est même très-pertinent. Malgré l'exemple de Wolf et de tant d'autres, je me suis abstenu de mettre des crochets. — 445. Σχύλην est le régime de εἰσιδέειν. Le sujet du verbe est ἐμέ sous-entendu.

447-448. Ἐνθεν.... Répétition, sauf le premier mot, des vers VII, 253-254.

449. Αὐδήεσσα. Voyez, sur ce mot, la note du vers X, 436.

451. Χθιζός. Voyez le récit, vers VII, 244-266.

453. Αὖτις se rapporte à μυθολογεύειν, et ἀριζήλως à εἰρημένα.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER VOLUME.

### INTRODUCTION A L'ODYSSÉE.

#### PREMIÈRE PARTIE.

##### L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

	Pages
L'exemplaire athénien.....	I
Division des chants.....	III
Unité de l' <i>Odyssée</i> .....	IV
Une erreur des digammistes.....	VI
Éditions des villes.....	VII
Les diascévastes.....	VIII
Erreur fondamentale du système de Wolf.....	IX
Les ἀπὰξ εἰρημένα.....	X
Platon et Zoïle.....	X
L'éditeur Antimachus.....	XI
Système de Paley.....	XI
Autres éditions préalexandrines.....	XIII
Confirmation de notre jugement sur Zénodote.....	XIV
Zénodore.....	XV
Diatrise d'Auguste Nauck contre Aristarque.....	XVI
Réfutation de ses griefs.....	XVII
Réflexions sur la science.....	XVIII
Les quatre grammairiens.....	XIX
Nauck et les hérodianistes.....	XX
Adversaires anciens d'Aristarque.....	XXI
Homérisants divers.....	XXI
Porphyre.....	XXII
Scholies de l' <i>Odyssée</i> .....	XXII

	Pages
Catalogue de ces scholies.....	XXIV
Les scholies du pseudo-Didyme.....	XXIX
Récapitulation.....	XXXII
Le prétendu commentaire d'Aristarque.....	XXXIV
Les éditions vulgaires au temps des Alexandrins.....	XXXV

## DEUXIÈME PARTIE.

### L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

Les manuscrits de l' <i>Odyssée</i> .....	XXXVII
Traces des signes d'Aristarque.....	XXXVIII
Ponctuation byzantine.....	XXXIX
L'édition de Bekker.....	XL
Jugement du linguiste Francis Meunier.....	XLI
L' <i>Odyssée</i> d'Ameis.....	XLII
Plan du travail.....	XLII
Perfectionnements successifs.....	XLIII
Excellence du commentaire.....	XLIV
L' <i>Odyssée</i> de Hayman.....	XLV
Le texte.....	XLVI
Corrections.....	XLVI
Les renvois marginaux.....	XLVII
Les variantes.....	XLVII
Le commentaire.....	XLVII
Préface du premier volume.....	XLVIII
Observations.....	LI
Les six Appendices du premier volume.....	LI
Le deuxième volume de Hayman.....	LIII
L' <i>Odyssée</i> de Jacob la Roche.....	LIII
Plan de cette édition critique.....	LIII
La Roche et Aristarque.....	LIII
Orthographe alexandrine.....	LV
Athétèses.....	LVII
Commentaire de la Roche.....	LVIII
Les manuscrits.....	LIX
La Roche et ses critiques.....	LX
L' <i>Odyssée</i> d'Auguste Nauck.....	LXI
Plan de l'éditeur.....	LXI
Observations sur ce plan.....	LXI
Disparition de Wolf.....	LXII
Le commentaire de Nauck.....	LXIII
APPENDICE.....	LXV

## ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

	Pages
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α [I]. ΘΕΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΑΘΗΝΑΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ ΤΗΛΕΜΑΧΟΝ. ΜΝΗΣΤΗΡΩΝ ΕΥΧΙΑ.....	5

Invocation (1-10). Délibération des dieux au sujet d'Ulysse (11-95). Minerve, sous la figure d'un ancien hôte d'Ulysse, se rend au palais d'Ithaque, où les prétendants de Pénélope se livrent à leurs déportements (96-112). Télémaque fait bon accueil au prétendu étranger, et s'entretient longuement avec lui (113-318). Le fils d'Ulysse, après le départ de son hôte, se sent tout réconforté; il va rejoindre les prétendants, qui écoutaient chanter l'aède Phémios, et il prend désormais le ton d'un homme et d'un chef de famille (319-364). Les prétendants sont avertis par Télémaque qu'il les sommera, dès le lendemain, dans l'assemblée générale du peuple, d'avoir à quitter le palais; ils s'étonnent de ce langage; ils demandent des explications, puis ils continuent, jusqu'à la fin du jour, leur fête un instant interrompue (365-424). Télémaque passe la nuit à réfléchir aux conseils que lui a donnés son hôte (425-444).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Β [II]. ΙΘΑΚΗΣΙΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΤΗΛΕΜΑΧΟΥ ΑΠΟΔΗΜΙΑ....	51
---	----

Télémaque convoque l'assemblée du peuple, et expose aux citoyens ses griefs contre les prétendants (1-79). Réponse d'Antinoüs au discours de Télémaque, et réplique de Télémaque au discours d'Antinoüs (80-145). Présage envoyé par Jupiter, et interprété par le vieil augure Alithersès; risées d'Eurymaque au sujet de cet oracle menaçant (146-207). Télémaque et les prétendants continuent de ne point s'entendre, et l'assemblée se termine sans résultat (208-259). Minerve, sous la figure de Mentor, console Télémaque, et lui promet de l'accompagner à Pylos et à Sparte (260-295). Télémaque, à l'insu de sa mère, prépare les provisions nécessaires pour le voyage (296-381). Minerve procure à Télémaque un navire et des rameurs, et endort de bonne heure les prétendants; puis elle fait aussitôt équiper le navire, et mettre à la voile dès le soir pour Pylos (382-434).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Γ [III]. ΤΑ ΕΝ ΠΥΛΩ.....	89
------------------------------------	----

Arrivée de Télémaque à Pylos; accueil que lui fait Nestor (1-74). Questions du jeune homme, et long discours du vieillard (75-200). Suite de l'entretien: Nestor réconforte Télémaque, lui donne



les plus sages conseils, et se charge de le faire conduire à Sparte, où Ménélas, revenu depuis peu, lui donnera peut-être des nouvelles d'Ulysse (201-328). Minerve quitte Télémaque, mais en se laissant reconnaître et de son protégé et de Nestor (329-394). Télémaque, après avoir passé la nuit dans le palais, se met en route pour Sparte (395-485). Incidents du voyage (486-497).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Δ [IV]. ΤΑ ΕΝ ΑΑΚΕΣΑΙΜΟΝΙ..... 132

Télémaque et Pisistrate sont reçus avec une hospitalité empressée dans le palais de Ménélas (1-67). Conversation après le festin (68-154). Hélène rend la gaieté aux convives attristés par d'affligeants souvenirs (155-305). Le lendemain, Ménélas raconte ses aventures, puis il répète à Télémaque tout ce qu'il a appris en Egypte, par la bouche de Protée, sur le sort des autres héros de la guerre de Troie, et particulièrement sur celui d'Ulysse (306-619). Complot des prétendants contre Télémaque, révélé à Pénélope par le héraut Médon (620-714). Minerve rassure Pénélope au sujet du danger qui menace Télémaque (715-841). Embuscade des prétendants (842-847).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ε [V]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ..... 218

Jupiter, à la prière de Minerve, s'intéresse au sort d'Ulysse, et envoie à Calypso l'ordre de rendre au héros sa liberté (1-84). La nymphe reçoit cet ordre avec douleur, mais se résigne à y obéir (85-147). Elle va trouver Ulysse sur le rivage, et elle lui apprend que rien ne s'oppose plus à son départ (148-227). Construction du radeau et départ d'Ulysse (228-281). Naufrage d'Ulysse en vue des côtes de l'île des Phéaciens (282-332). La déesse Leucothée sauve la vie du héros (333-364). Ulysse prend terre après de grands efforts ; Il se réfugie dans un bois voisin du rivage, où il passe la nuit et répare ses forces épuisées (365-493).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ζ [VI]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΑΦΙΞΙΣ ΕΙΣ ΦΑΙΑΚΑΣ..... 269

Minerve apparaît en songe à Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve près duquel dort Ulysse (1-47). Nausicaa suit le conseil de la déesse, et, la besogne achevée, elle joue à la paume avec ses compagnes (48-109). Réveil d'Ulysse ; fuite des jeunes filles à son aspect ; Nausicaa écoute les prières du suppliant (110-185). Elle y répond avec bonté, et donne ordre à ses suivantes de le traiter comme un hôte (186-250). Ulysse se rend des bords du fleuve à la ville des Phéaciens ; il s'arrête dans un petit bois consacré à Minerve, et il implore la déesse qui a toujours été sa protectrice (251-331).

## TABLE DES MATIÈRES.

553

Pages

**ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Η [VII]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΕΙΣΟΔΟΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ.....**

**302**

Minerve, sous la figure d'une jeune Phéacienne, conduit Ulysse au palais d'Alcinoüs (1-77). Description du palais (78-132). Ulysse demande et reçoit l'hospitalité (133-225). Il raconte les aventures de son dernier voyage (226-297). Témoignages de bienveillance dont le comble Alcinoüs (298-333). Repos d'Ulysse (334-347).

**ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Θ [VIII]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.....**

**332**

Assemblée des Phéaciens, et banquet en l'honneur d'Ulysse (1-45). L'aède Démodocus (46-103). Luites gymniques (104-255. La danse et le chant; récit des amours de Mars et de Vénus (256-369). La danse seule (370-384). Présents des Phéaciens à Ulysse (385-469). Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois; il se décèle par son émotion en écoutant ce récit, et Alcinoüs le prie de conter ses aventures (470-586).

**ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ι [IX]. ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΔΟΓΟΙ. ΚΥΚΛΩΠΕΙΑ.....**

**379**

Commencement des récits d'Ulysse, qui remplissent quatre chants entiers. Le héros se fait connaître (1-38). Il raconte son départ de Troie et ses aventures en Thrace (39-61). Tempête au cap Malée; le vent pousse Ulysse loin de sa route, et le fait aborder au pays des Lotophages (62-104). Du pays des Lotophages Ulysse est porté à celui des Cyclopes (105-192). Il pénètre, avec douze de ses compagnons, dans l'ancre de Polyphème (193-286). Le festin du cyclope anthropophage (287-344). Ulysse enivre Polyphème et lui crève son œil (345-412). Il s'échappe de la prison du monstre avec ses compagnons survivants (413-566).

**ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Κ [X]. ΤΑ ΠΕΡΙ ΑΙΟΛΟΥ ΚΑΙ ΛΑΙΣΤΡΥΓΟΝΩΝ ΚΑΙ ΚΙΡΚΗΣ.**

**425**

Séjour d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île d'Éole; le roi de l'île donne à Ulysse une outre où sont enfermés tous les vents (1-24). Départ pour Ithaque; la tempête déchainée; retour chez Éole; colère du maître des vents (25-79). Les Lestrygons anthropophages; ils détruisent les vaisseaux d'Ulysse, sauf un seul, et massacrent la plupart de ses compagnons (80-132). Arrivée dans l'île de Circé; ceux qu'Ulysse envoie à la découverte sont changés en pourceaux (133-260). Ulysse échappe aux prestiges de Circé, et force la déesse de rendre à ses compagnons leur figure (261-399). Séjour dans l'île; Circé avertit Ulysse d'avoir à se rendre au pays des morts, pour y consulter l'âme de Tirésias (400-549). Circonstances du départ (550-574).

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..

---

**14076. — TYPOGRAPHIE LAHURE**  
**Rue de Fleurus, 9, à Paris.**

---















